

THRILLER

Maxime CHATAM

L'ÂME DU MAL

Michel
LAFON

CHATTAM, MAXIME
L'AME DU MAL

La réalité dépasse la fiction.

C'est une maxime qui m'est apparue dans toute sa véracité au cours des deux années de recherche qui m'ont été nécessaires pour l'écriture de ce roman. Deux années d'étude des sciences forensiques – médecine légale, police technique et scientifique, psychiatrie criminelle... – et plus particulièrement des tueurs en série. J'ai lu, vu et entendu des choses que même le plus habile des écrivains n'oserait pas mettre dans ses romans, quand bien même la force lénifiante de son style pourrait adoucir les faits. Des actes que j'aurais trouvés grotesques d'horreur si je les avais lus dans un bon livre tant ils auraient semblé impossibles, et pourtant...

Mais par-dessus tout, après ces deux années j'ai découvert que mes parents et que tous les parents du monde avaient menti à leurs enfants : les monstres existent.

Sans faire l'apologie de l'horreur, j'ai tenté d'écrire ce roman en étant le plus près possible de la réalité.

C'est sans doute cela le plus effrayant.

Maxime CHATTAM,
Edgecombe, le 2 avril 2000.

Qui commence dans le mal s'affermir par le mal.

SHAKESPEARE, *Macbeth*

PROLOGUE

Banlieue de Miami, 1980

Kate Phillips ouvrit la porte du véhicule et laissa Josh descendre. Il tenait à la main une poupée en plastique représentant Captain Futur qu'il serrait contre lui comme s'il s'agissait d'un trésor fabuleux. L'air suffocant du parking les assaillit aussitôt. À n'en pas douter l'été serait de plus en plus torride.

— Viens mon ange, dit Kate en glissant ses lunettes de soleil sur ses cheveux.

Josh sortit en observant la façade du centre commercial. Il aimait beaucoup venir ici, c'était synonyme de plaisir, de rêve tant il y avait de choses agréables à voir. Des jouets par centaines, toutes les gammes représentées sur des mètres et des mètres, du palpable, pas de l'image à la télé ou dans des catalogues. Plus tôt dans la matinée, en entendant sa mère dire qu'elle partait au centre commercial, Josh avait bondi sur l'occasion et s'était imposé à force de gentillesse. À présent que l'établissement se dressait devant lui il sentait l'excitation monter. Peut-être pourrait-il repartir avec un jouet ? Le camion-citerne Majorette qui lui manquait, ou peut-être même une panoplie de Captain Futur ! La journée s'annonçait bien, très bien même. Un nouveau jouet. Ça c'était une idée séduisante ! Encore fallait-il que Kate accepte. Il se tourna vers sa mère pour le lui demander et constata qu'elle vérifiait ses bons de réduction soigneusement découpés dans les journaux et publicités.

— Tu m'achètes un jouet, maman ? demanda-t-il de sa voix fluette de garçon de presque quatre ans.

— Ne commence pas, Josh, et dépêche-toi un peu sinon je ne t'emmène plus avec moi.

Le petit garçon mit sa main en visière comme il avait souvent vu son père le faire et traversa ainsi le parking.

— Quelle chaleur ! lança Kate en se ventilant tant bien que mal de la main. Ne traîne pas, chéri, on va se liquéfier si on tarde trop en plein soleil !

Josh, qui ne voyait pas bien ce que sa mère voulait dire, pressa tout de même le pas et ils entrèrent dans le vaste complexe de boutiques. Des présentoirs à journaux jalonnaient l'allée, partout la nouvelle du boycott américain pour les Jeux olympiques de Moscou faisait la une. On ne parlait plus que de ça. Certains voyaient déjà une crise semblable à celle des missiles cubains se profiler à l'horizon. Mais pour Kate, ce n'étaient là qu'histoires de politiciens. Des *magouilles* comme disait Stephen, son mari. Mieux valait se tenir à l'écart de tout ça, disait-il, vivre tranquillement dans son coin, faire son boulot à la station-service, s'acharner sur l'écriture d'une pièce de théâtre pendant cinq ans et fumer quelques joints occasionnellement. Mais ne pas faire de politique. Kate approuvait. Elle approuvait beaucoup de choses que disait Stephen, c'était en grande partie la raison pour laquelle elle en était tombée amoureuse.

Elle jeta un dernier coup d'œil vers les journaux et poursuivit son chemin sans tarder, contraignant Josh à courir à ses côtés pour suivre.

Ils passèrent devant de nombreux rayonnages de produits de plage, qui annonçaient déjà l'arrivée imminente de l'été et de ses cohortes de touristes. Un brouhaha permanent résonnait à travers le vaste hall, les voix de centaines de consommateurs se mêlaient sans discernement.

Kate poussait un Caddie auquel Josh essayait de s'agripper comme l'un de ces gangsters qu'il avait vus à la télé monter sur le marchepied d'une antique voiture. En passant devant la longue allée de jouets, l'enfant tira sur la jupe de sa mère.

— Dis, je voudrais regarder les jouets, maman, je peux, hein, dis, je peux ?

Kate soupira. Les courses étaient toujours pour elle une corvée, déambuler sans fin entre ses rayonnages immenses, tout ça pour choisir un article parmi cent autres quasi identiques... Elle repensa à Stephen qui lui demandait de ne pas oublier de prendre de la glace et la perspective du barbecue de ce midi lui mit du baume au cœur. Les Salinger venaient déjeuner, Dayton et Molly qu'elle n'avait pas revus depuis près de deux ans étaient enfin de retour dans la région. Revigorée à cette idée,

humant déjà le parfum des hamburgers en train de cuire et le plaisir de revoir ses amis d'adolescence, Kate se sentit de bonne humeur.

Josh tira de nouveau sur sa jupe dans l'attente d'une réponse. Elle allait lui reprocher d'insister quand il fit sa moue de petit enfant suppliant.

— S'il te plaît maman, promis, je regarde seulement, je reste ici...

De part et d'autre de l'allée, des chariots défilaient au ralenti comme sur une autoroute saturée aux heures de pointe.

Josh fixait sa mère de son regard implorant.

« Je ne supporte pas quand il me fait cette tête », pensa-t-elle.

N'ayant aucune envie de s'embarquer dans de quelconques réprimandes ou jérémiades qui se solderaient de toute manière par un Josh boudeur pour le reste des courses, Kate haussa les épaules. Elle avait surtout hâte d'être de retour chez elle, de s'installer tranquillement dans le petit jardin, de retrouver ses amis.

« Je pourrais filer entre les rayons plus rapidement et finir la corvée des courses plus vite si je le laisse ici », pensa-t-elle.

— OK, tu peux m'attendre ici, mais je te préviens, tu ne fais pas de bêtises et tu ne bouges pas du rayon jouets. Et je ne t'achète rien, que les choses soient claires.

Josh hocha la tête avec joie sans s'alarmer sur cette dernière phrase. C'était toujours comme ça, mais au final il pourrait peut-être avoir un petit quelque chose, en insistant bien, quand Kate reviendrait avec un Caddie chargé et l'envie de rentrer le plus vite possible. Il commençait déjà à partir vers les figurines en plastique quand sa mère l'appela :

— Hey, super-bonhomme, tu ne fais pas un petit bisou à ta maman ?

Josh revint sur ses pas, un rictus espiègle au coin de la bouche, et embrassa Kate rapidement sur la joue, puis il s'en retourna vers les effigies de ses héros. Kate Phillips, jeune mère d'à peine vingt-trois ans, regarda son fils s'éloigner en souriant.

Elle ne le revit jamais.

Portland, Oregon de nos jours

PREMIÈRE PARTIE

« Promenons-nous dans les bois, pendant que le loup n’y est pas, si le loup y était, il nous mangerait... »

Comptine pour enfants

1

Les mots s'inscrivirent sur l'écran de l'ordinateur dans un feulement de silicium.

« [OBERON] les chat-rooms sont déprimants ce soir. Je me sens seul. Et toi, comment vas-tu ? »

Juliette Lafayette fronça les sourcils devant son écran. Elle tourna la tête pour voir où en était son autre ordinateur dans sa tâche d'acquisition d'un nouveau logiciel via Internet. Le défilement des données se poursuivait avec une rigueur toute synthétique. Son bureau était vaste, elle l'avait aménagé en L afin d'y disposer d'un plan de travail – perpétuellement encombré de livres – et de place pour ses deux ordinateurs. Juliette revint à la conversation qu'elle avait commencée avec Oberon.

« [ISHTAR] Je me sens comme tous les soirs. Vide. »

Son pseudonyme luisait en lettres noires sur le tube cathodique. Elle aimait ce nom de déesse. Des centaines de milliers de personnes utilisaient quotidiennement Internet pour se parler, sans rien savoir de leur interlocuteur, le pseudo était la seule représentation qu'on pouvait se faire de lui. C'était tout ce qui représentait les Autres sur Internet.

De nouveau son partenaire de solitude lui répondit :

« [OBERON] Je comprends ce que tu ressens. C'est pareil ici. Le vide, le noir, et la nuit qui absorbe le monde. »

« [ISHTAR] Ce que j'aime sur Internet c'est cette facilité qu'ont les gens à s'exprimer. Je peux te raconter ma vie et ça ne me coûtera rien car tu n'es pas là et on ne se verra jamais. Je n'ai pas le poids de ton regard.

« [OBERON] A se partager nos soirées de célibataires, on va finir par se manquer l'un à l'autre. »

Juliette secoua la tête gentiment.

« [ISHTAR] Manquerait plus que ça. Et puis nous ne sommes pas complètement seuls. Toi tu as la nuit comme tu me le répètes si souvent et moi j'ai mes études je te rappelle !

« [OBERON] C'est vrai j'oubliais. Tu étais à l'université aujourd'hui ? »

Juliette sourit, et réfléchit un instant avant de taper sa réponse sur le clavier :

« [ISHTAR] Pourquoi ? Tu es un de mes profs ? Tu me surveilles ? »

Juliette attrapa le reste de nouilles chinoises qui refroidissaient dans un bol. Elle baissa l'halogène et plongea sa chambre dans une semi-pénombre plus reposante. Dehors le chien des voisins aboya dans la nuit.

« [OBERON] Non. Mais je m'intéresse à toi. Tu ne me parles pas beaucoup de ce que tu es. J'aimerais bien te connaître mieux. »

Juliette lut attentivement les mots de son interlocuteur avant de formuler sa réponse.

« [ISHTAR] Depuis le temps qu'on échange des pensées ensemble, cher Oberon, tu devrais commencer à me cerner davantage. Non ? »

Elle replia ses jambes sous elle et pesta en faisant tomber quelques nouilles sur la moquette.

« [OBERON] Deux mois exactement. Nous échangeons des pensées sur Internet depuis deux mois et tout ce que je sais de toi c'est que tu es une jeune femme de vingt-trois ans, que tu aimes l'histoire et les mythologies d'où le surnom de Ishtar, déesse de l'amour et de la guerre, et que tu es une inconditionnelle des nouilles chinoises, d'ailleurs je parierais que tu es en train d'en manger. »

Juliette cessa de mâcher. Comment pouvait-il le savoir à moins d'être en train de l'observer en ce moment même ? Elle déglutit lentement et posa le bol sur le bureau. Son cœur reprit presque aussitôt un rythme régulier. « Tu es idiotte ma pauvre fille ! » pensa-t-elle. Comment veux-tu qu'il sache ce que tu

fais ? Il sait ce que tu manges parce que tu manges presque tout le temps la même chose ! A force de le lire, il l'a retenu !
« [OBERON] Alors ? »

Les doigts de Juliette glissèrent habilement sur le clavier, à la manière de ceux qui passent des journées entières à pianoter :

« [ISHTAR] Dans le mille ! Tu vois, tu en sais déjà beaucoup sur mes habitudes culinaires... Que demander de plus ? »

« [OBERON] De savoir qui tu es vraiment. Qui se cache derrière Ishtar. »

« [ISHTAR] Une étudiante en quatrième année de psycho. Ça te va ? »

La réponse du mystérieux Oberon ne tarda pas à apparaître.

« [OBERON] C'est un bon début. J'accepte de jouer à un petit jeu avec toi. Plus tu m'en dis sur qui tu es vraiment plus je me dévoile. Qu'en dis-tu ? Laissons-nous fondre l'un vers l'autre. »

Juliette reposa le bol à présent vide.

— Dommage Oberon, mais là ça va un peu trop loin à mon goût.

Elle rédigea son verdict rapidement.

« [ISHTAR] J'ai bien peur que ça ne soit pas possible. Il est tard, je m'en vais. Bonne nuit, et à bientôt, peut-être sur Internet... »

Elle se leva, s'étira en grognant et allait éteindre l'ordinateur quand les mots fusèrent sur l'écran : « [OBERON] Ne te déconnecte pas ! Ne fais pas ça ! »

— Désolée roi des elfes, mais je suis fatiguée.

Elle pressa le bouton d'arrêt et dans un dernier souffle de la ventilation l'ordinateur s'en retourna au silence. L'autre machine avait à présent assimilé le programme complet dont elle avait besoin pour augmenter sa capacité de mémoire, aussi Juliette l'éteignit. La jeune femme passa devant l'armoire et s'immobilisa devant le grand miroir. Elle observa le reflet de sa silhouette. Grande et mince. « Peut-être trop, se dit-elle, je devrais faire du sport, beaucoup plus de sport. » Elle tâta ses fesses encore fermes malgré les heures passées assise devant l'ordinateur ou le nez plongé dans les livres. Son regard se porta sur son visage. Des lèvres larges, un nez que sa mère disait en trompette et de longs cheveux qu'elle teignait en noir depuis

deux ans pour faire ressortir le bleu de ses yeux, par souci d'esthétisme d'abord, et puis elle avait songé que ça lui correspondait mieux, les cheveux noirs reflétaient plus son caractère indépendant. Et parfois un peu trop morose. Apercevant une grande silhouette élancée aux cheveux d'ébène, la plupart des garçons se retournaient sur son passage, jusqu'à ce que son regard les pénètre. Combien de fois avait-elle ressenti l'effet que ses yeux d'un bleu limpide avaient sur les hommes ! Les plus sûrs d'entre eux se trouvaient déstabilisés, c'en devenait presque comique de les voir ainsi bouche bée. En fait, ça devenait plutôt lassant. Peu osaient l'approcher, s'imaginant sûrement qu'une aussi surprenante créature était déjà comblée d'amour, et les rares qui franchissaient le pas n'avaient en général que leur narcissisme à séduire et rien à échanger. Juliette étant d'une nature timide, elle passait donc ses soirées seule, coincée entre ses deux disques durs et leurs écrans, loin de ces soirées romantiques que les jeunes femmes de son âge prisait par-dessus tout.

Mais d'une certaine manière c'était ne prendre aucun risque, et cela lui convenait. Sur Internet, les gens que l'on croisait se réduisaient à de simples sobriquets qui à eux seuls en disaient parfois long sur la personne. On pouvait discuter avec le premier venu sans s'exposer à quoi que ce soit, sitôt que la conversation prenait une tournure désagréable il suffisait de se déconnecter et l'on n'entendait plus jamais parler de lui. Avec cet Oberon, rencontré sur un forum de discussion, ils avaient tissé une certaine forme d'amitié, se retrouvant parfois le soir pour converser sans jamais savoir à qui ils avaient réellement affaire l'un et l'autre. Internet représentait un moyen de communication sans danger, le *safe communication*. Mais évidemment, cela manquait de chaleur.

Le chien des voisins se remit à aboyer de plus belle.

— Tais-toi Roosevelt ! lança Juliette par la fenêtre ouverte de sa chambre.

« Quelle idée d'appeler son chien Roosevelt ! Au moins, je n'aurai pas à me torturer l'esprit pour trouver un nom à mon chien si j'en prends un un jour ! Je finirai comme une vieille sorcière, seule dans sa tanière ! » pensa-t-elle.

Cette image amena un sourire sur ses lèvres et elle décida de se mettre au lit.

La lumière s'éteignit dans sa chambre vers minuit et demi.

*

**

Quelques jours plus tard, la pluie cognait sur la vitre de l'amphithéâtre. Le professeur Thompson dictait son cours d'une voix monocorde qui avait déjà plongé la moitié de son auditoire dans une profonde léthargie. Au milieu de tous ces visages, Juliette Lafayette écoutait d'une oreille distraite, observant le paysage gris et humide qui s'étendait de l'autre côté de la fenêtre. Son esprit divaguait vers la Californie où ses parents étaient partis vivre deux mois plus tôt. Ted Lafayette avait été promu et par la même occasion muté à San Diego, sa femme Alice prévoyait de changer d'employeur pour redonner à sa carrière le piment que la routine lui avait retiré et donc elle avait suivi son mari vers des terres plus ensoleillées. Juliette avait grandi ici, à Portland, ses rares amis s'y trouvaient ainsi que tous ses repères, par conséquent elle n'avait pas voulu suivre ses parents. Elle était en quelque sorte la gardienne de la maison. Ça n'était pas toujours très facile de vivre seule dans une si grande villa, mais la solitude était dans son caractère, elle aimait l'indépendance, à tel point que cela lui avait souvent coûté de rompre avec ses petits amis, si rares fussent-ils. Le plus dur n'était pas tant de se sentir seule – quoique la nuit il lui arrivât de se faire de belles frayeurs pour pas grand-chose – que de se fixer une hygiène de vie. Ne pas se lever à n'importe quelle heure, entretenir la maison et surtout s'alimenter correctement. Juliette était incapable de se mitonner de petits plats sans raison, elle mangeait en général peu et n'importe quoi du moment que c'était simple à préparer.

— On pourra parler des trois phases du syndrome de Stockholm...

La voix du professeur Thompson avait surgi tout à coup comme celle d'un fantôme.

« J'ai intérêt à me concentrer un peu si je ne veux pas être larguée dès le début d'année », se dit Juliette en clignant les yeux pour sortir de ses songes. Des éclats de rire provenaient du couloir, Thompson lança un rapide coup d'œil contrarié vers la porte avant de poursuivre :

— La première phase avec la capture des otages est le développement du stress, aigu pour la plupart. Puis vient la phase de séquestration, où se met en place le chantage des preneurs d'otages : une phase de déshumanisation, les otages n'étant que de la marchandise. C'est d'ailleurs à ce moment que se produit l'identification avec l'agresseur, où l'otage surmonte petit à petit la crainte de la mort et sympathise avec le bandit. Et enfin la phase séquellaire où apparaissent le stress post-traumatique ou la dépression.

Juliette se laissa captiver par l'étrangeté de cette attitude. Comment des individus capturés et retenus contre leur gré pouvaient-ils se mettre à éprouver de la sympathie pour leurs tortionnaires ? Lorsque le professeur Thompson aborda le cas d'une femme qui était tombée amoureuse de son kidnappeur et avait fini par l'épouser, Juliette ne put s'empêcher de sourire. « On se croirait dans une production hollywoodienne, se dit-elle. Il ne manque plus que Kevin Costner dans le rôle du malfaiteur et il n'y a qu'à filmer le tout ! La réalité dépasse souvent la fiction. »

Les dix dernières minutes du cours passèrent rapidement.

Juliette rejoignit le parking étudiant et se glissa dans sa petite Coccinelle. La pluie avait cessé quelques minutes auparavant. Elle prit la direction du sud de la ville, et s'arrêta en cours de route au Seven-Eleven pour y acheter quelques bières. Elle devait se rendre chez sa meilleure amie, comme tous les mercredis soir. Juliette et Camelia ne se ressemblaient en rien, du moins selon les critères communs. Juliette avait vingt-trois ans et Camelia trente-deux. Si Juliette se sentait plus à l'aise seule chez elle, Camelia se plaisait à sortir régulièrement, et elle avait été mariée pendant cinq ans. Mais sitôt qu'elles se mettaient à parler, une connivence sincère les animait. Quel que fût le sujet, leurs discours se trouvaient des points communs et les soirées s'étiraient souvent jusque tard dans la nuit.

La Coccinelle finit par s'immobiliser devant une maison à la peinture décatie.

Camelia ouvrit la porte. C'était une grande femme avec de longues mèches blondes qui n'avaient de naturel que leur mouvement torsadé. Un large sourire illumina son visage à l'arrivée de son amie.

— Bonsoir ma belle !

— Salut, octobre approche et le froid aussi, fit Juliette en s'empressant d'entrer dans le vestibule.

— Je vais allumer un bon feu dans la cheminée, installe-toi. Juliette fronça les sourcils en observant la peau bronzée de Camelia.

— Je croyais que tu arrêtais les UV, dit-elle. Que ça n'était pas sain pour ta peau !

— Disons que c'est un dernier caprice après l'été. J'ai préparé une salade de gésiers, de la haute *cuisine française* ! Ça te rappellera tes origines.

— Mmh-mmh. Il n'y a plus que mon père dans la famille pour nous le rappeler. Je crois qu'il en fait une sorte de snobisme, d'avoir un grand-parent français. Comme si c'était une sorte de privilège, du sang royal en quelque sorte.

Juliette posa les bières sur la table de la cuisine. Une télé restée allumée quelque part dans la maison continuait de diffuser un bulletin d'informations.

— Et comment vont tes parents ? demanda Camelia.

— Ils ont appelé hier soir, ma mère se plaît beaucoup là-bas, un peu de mal à s'habituer à la chaleur mais ça va. Et mon père travaille beaucoup, il ne rentre pas tôt et prolonge assez souvent sa semaine pendant le week-end. Le plus surprenant, m'a dit ma mère, ce sont les Californiens, ils ont une mentalité bien à part.

— Tu n'es jamais descendue en Californie ? s'étonna Camelia en disposant les assiettes sur un plateau.

— Non, tu sais, moi et les voyages... On ne peut pas dire que je sois beaucoup sortie de l'Oregon.

Camelia posa ses mains sur ses reins, se déhanchant fortement.

— Alors achète-toi un nouveau maillot de bain, je t’emmène en week-end à L.A. et sur ses plages bondées d’hommes musclés.

— Bondées fin septembre ?

— Hey, ma petite, c’est ça la mentalité californienne, un bon Californien est au-dessus des saisons. D’ailleurs il est tout le temps au-dessus, si tu vois ce que je veux dire...

Juliette ignora la remarque graveleuse et se contenta d’un laconique :

— Tu sais, les plages c’est pas trop mon truc. Camelia fixa Juliette dans les yeux.

— Juliette, il va bien falloir qu’un jour tu te décides à aimer ce que le commun des mortels fait, ou attends-toi à finir ta vie recluse et oubliée de tous !

— Je ne vais tout de même pas me forcer ! Je trouve ça stupide de passer sa journée à moitié nue, à mourir de chaleur, à se faire mater par tous ces mecs en manque de sexe, et avec la peau qui tire à cause du sel de la mer. C’est peut-être pas à la mode de penser comme ça mais excuse-moi, je n’y peux rien.

Camelia lui adressa un regard bienveillant en secouant la tête.

— On ne te changera pas, décidément. Allez, aide-moi à emporter tout ça dans le salon.

Elles disposèrent les assiettes sur une magnifique table en verre fumé. La maison de Camelia était non seulement grande mais également meublée avec soin. La pension alimentaire que lui versait son ex-mari lui fournissait un complément financier qui lui permettait quelques caprices de luxe.

Elles dînèrent avec appétit et le vin coula généreusement.

Vers dix heures, elles se sentaient toutes les deux un peu parties et s’installèrent devant la télé. Juliette riait pour un rien pendant que Camelia prenait un malin plaisir à commenter la niaiserie des personnages d’un sitcom.

Les deux amies passèrent plus d’une heure à rire, ne s’interrompant que pour se resservir un verre ou changer de chaîne. Camelia, qui aimait à répéter qu’elle était le produit d’une mal fonction de la société puisque conçue par ses parents lors du grand black-out new-yorkais de 1965, ne cessait de

critiquer le rôle bêtifiant de la télé moderne, ce qui faisait s'esclaffer Juliette.

— Tu n'arrêtes pas de maudire la télé depuis une heure, remarqua-t-elle, mais tu passes ton temps à la regarder !

— C'est parce que je refuse de croire ce que je vois, je continue de chercher une émission intelligente...

Les éclats de rire fusèrent de plus belle.

Peu avant minuit, Juliette décida qu'il était temps de rentrer. Camelia insista pour qu'elle ne prenne pas le volant et qu'elle dorme dans une des chambres d'amis mais elle refusa. Juliette promit de conduire lentement et d'être prudente, même si la distance à parcourir était dérisoire, elle vivait à moins d'un kilomètre sur la colline.

Sur le perron, Camelia lui fit un grand signe d'au revoir et rentra se coucher. Juliette descendit la volée de marches jusqu'à la rue, profitant de la fraîcheur de la nuit pour se remettre les idées en place. Elle se sentait un peu grisée mais les vapeurs de l'alcool s'étaient suffisamment estompées pour qu'elle se sache capable de conduire. Se rendant compte qu'elle traînait des pieds, elle souffla un grand coup pour se dynamiser. Elle posa les mains sur la rambarde de l'escalier et admira le dénivelé de maisons et jardins qu'elle surplombait. Au loin, la Willamette River fendait le centre-ville comme un ruban de ténèbres. Le contraste était saisissant, des hauteurs où elle se trouvait, Juliette dominait tout le Portland de lumière, tous ces immeubles et ces rues bourdonnantes. Pourtant elle n'y voyait aucune vie, juste un amas de clarté anonyme.

« C'est bien le moment d'avoir de pareilles pensées ! songea-t-elle. Minuit passé et tu déprimes en admirant la vue, c'est de plus en plus pathétique ! »

Renonçant au spectacle qu'elle connaissait par cœur, Juliette traversa la rue, longea un pick-up qui stationnait là et s'approcha de sa Coccinelle en cherchant ses clés dans la poche de son jean. Elle fouillait ses deux poches quand elle remarqua le pneu arrière tout plat. Il s'affaissait mollement sur l'asphalte à la manière d'un vieux chewing-gum.

— Oh merde ! Pas ce soir !

Elle s'appuya sur sa Coccinelle afin de s'éclaircir les idées quand une voix la fit sursauter.

— Un problème, mademoiselle ?

Juliette fit brusquement volte-face et se trouva nez à nez avec un homme d'une bonne vingtaine d'années. Visiblement surpris de sa réaction, il s'empressa aussitôt de reculer en s'excusant.

— Je suis désolé, balbutia-t-il, je ne voulais pas vous effrayer.

Il semblait presque aussi troublé qu'elle, et Juliette lui fit signe que ce n'était pas grave.

— C'est moi, je suis très froussarde, souffla-t-elle en se posant la main sur le cœur.

— Je vois ça. On dirait que vous avez un problème, fit-il en montrant le pneu crevé.

— Oui, mais ça ira, j'habite tout près d'ici.

— Vous voulez que je vous dépose ? Je suis garé juste là. Il lui montra un gros pick-up bleu stationné quelques mètres plus haut.

Le regard de l'inconnu était fuyant, il ne fixait pas Juliette, observant tout autour de lui, sans se poser un seul instant. Un physique banal, cheveux châtons mi-longs, assez costaud, mais quelque chose dans son attitude semblait en porte-à-faux avec le reste. Juliette le dévisagea quelques secondes avant de répondre, un peu mal à l'aise :

— Oh non, c'est gentil mais je n'en ai que pour cinq minutes.

— Je vous assure que ça ne me dérange pas, insista-t-il en souriant.

« C'est un charmeur, pensa-t-elle, un type au physique modeste mais qui sait faire le beau. »

Pendant un court instant elle s'était imaginé que c'était peut-être une rencontre qui pourrait se transformer en une belle histoire, comme en racontent certains couples âgés. Mais à présent, elle se sentait plutôt gênée par la présence de cet homme. Derrière son large sourire, elle pressentait qu'il y avait autre chose, d'indiscernable.

« Ses yeux. Ses yeux ne reflètent pas ce qu'il montre sur son visage », se dit-elle.

En effet une lueur froide scintillait dans son regard. Son visage se voulait engageant, il faisait tout pour cela, mais son regard n'était pas plus animé que celui d'un poisson mort.

— Alors ? pressa-t-il.

— Je vais marcher, ça va me faire du bien, merci tout de même, répondit Juliette en esquissant un bref sourire. Bonsoir.

Elle commença à s'éloigner et l'entendit agiter dans son dos un récipient plein de liquide, comme une bouteille de whisky que l'on secoue.

Et avant qu'elle n'ait le temps de comprendre ce qui se passait, un nuage de coton s'abattit sur son visage.

Des flammes nébuleuses jaillirent dans sa gorge.

Elle tenta de se débattre mais une pression trop forte la maintenait.

Son esprit se perdait dans un torrent d'images incompréhensibles.

Ses poumons la brûlaient terriblement.

Puis le noir tomba en quelques secondes.

2

Le couloir était sombre. Des gouttes d'eau tombaient quelque part dans les sous-sols. Mais le plus gênant était sans conteste l'obscurité, on n'y voyait pas à deux mètres. Et puis la chose surgit tout d'un coup, comme un diable hors de sa boîte. Énorme et hideuse, elle fut la plus rapide et décapita l'homme qui la regardait médusé sans lui laisser le temps de brandir son arme.

— Merde ! s'exclama Joshua Brolin en bondissant de son fauteuil pour éteindre la console de jeux vidéo.

Le bureau dans lequel il se trouvait était au cinquième étage du Département de police de Portland, lumineux grâce à ses grandes fenêtres et surtout – chose rare dans la police – vaste.

La porte s'ouvrit soudain et un homme en uniforme s'avança. Bien charpenté, les cheveux grisonnants et les yeux noirs de cernes, Larry Salhindro était d'une humeur de chien.

— Déjà deux ans que tu es inspecteur et ça n'est toujours pas marqué sur la porte, dit-il en entrant comme s'il s'agissait de son propre bureau.

Remarquant aussitôt la télé portative et la console il ajouta :

— Alors Josh, encore accro à ce truc de gosse ?

— Crois-moi, j'essaye d'arrêter mais c'est pire que la cigarette ! C'est le seul truc qui arrive à me faire penser à autre chose qu'au boulot. C'est mon déstresseur personnel.

— Ouais, tu parles d'un antistress. Bon, voilà le rapport du légiste concernant notre jolie demoiselle repêchée avant-hier matin, lança Salhindro en posant un dossier sur le bureau encombré. Les examens microscopiques ont été effectués hier mais ils ont pas eu le temps de tout rédiger, on aura ça dans la journée.

Il s'assit en tirant sur sa lourde ceinture pour donner du lest à son ventre bedonnant. Cinquante ans dans un mois et de nombreux kilos en trop, Larry Salhindro travaillait dans la police de Portland depuis vingt-sept ans. De longues années de ronde à se nourrir de sucreries en tout genre pour tenir le coup physiquement.

Brolin se saisit du dossier et sortit ses lunettes de leur étui pour les glisser sur son nez. Avec ses mèches châtain tombant sur le front, ses grands yeux noisette, sa bouche naturellement souriante et son large menton carré, les lunettes lui conféraient une sévérité assez inhabituelle. À presque trente et un ans, Brolin était le plus jeune inspecteur de la Division d'enquêtes criminelles. On lui reprochait souvent de ressembler davantage à une star du football – d'où son surnom de QB¹ – qu'à un inspecteur de terrain. Une manière comme une autre de lui faire comprendre qu'il ne devait pas la ramener sur ses origines professionnelles.

¹ QB : Quarterback, le capitaine et souvent la star de l'équipe au football américain.

Joshua Brolin avait eu un parcours inverse de ce qui se faisait habituellement, passant du FBI à la police plutôt que le contraire. Son diplôme de psychologie en poche et nanti d'un véritable don pour l'étude des pathologies mentales, Brolin voulait entrer au FBI pour y travailler à l'Unité de Science du Comportement et être ainsi plongé au cœur des enquêtes à longueur de temps. Commença alors la série de tests pour entrer à Quantico, l'académie du FBI, puis la fastidieuse étape de formation. Il passa les concours d'admission préliminaire avec succès, se classant parmi les meilleurs ce qui lui permit de connaître des membres de l'USC et donc de nouer des liens. Outre ces relations, sa volonté d'apprendre dans les domaines de la criminologie et ses notes excellentes lui permirent d'obtenir rapidement un passe-droit inhabituel pour les formations spécifique de l'USC. Là encore il s'illustra par sa capacité à intégrer les informations pour les confronter aux éléments d'enquêtes et en tirer des profils de criminels tout à fait justes.

C'est là que les choses commencèrent à se gâter. Brolin savait bien qu'on ne devenait pas profileur à l'USC juste après la formation, il fallait en général justifier de plusieurs années dans un autre service pour être admis à postuler : seule l'expérience du terrain pouvait conférer à un agent les capacités nécessaires pour devenir un bon profileur. Pourtant Brolin avait naïvement pensé que ses mentions « très bien » à la plupart de ses examens et les excellents contacts qu'il entretenait avec plusieurs cadres lui obtiendraient un billet direct pour l'USC au moins comme stagiaire. Il n'en fut rien. Il ne devait réussir son entrée au FBI qu'après deux ans d'entraînement et d'apprentissage criminalistique.

Sous son aspect froid et intransigeant, l'USC était en fait une grande famille où chacun n'hésitait pas à aider et conseiller son collègue. Cela venait essentiellement du fait qu'ils travaillaient tous sur des cas de mutilations atroces, de sévices sexuels cauchemardesques et autres monstruosité. Ils se serraient les coudes parce qu'ils n'avaient pas le choix, nombreux étaient les agents qui faisaient un passage de quelques années à l'USC avant de demander un changement de

service, ici on ne faisait pas de vieux os si l'on voulait garder une santé mentale socialement viable. Le quotidien d'un agent consistait en l'analyse des pires crimes commis dans le pays à grand renfort de clichés photographiques, voire de films et de rapports de légiste ou de police. En fait, chaque journée était une plongée dans les tréfonds les plus noirs de l'âme humaine.

Curieusement, ce n'est pas ce qui gêna le plus Brolin au cours de ses nombreuses heures passées dans le service durant sa formation, il réussissait parfaitement à se plonger dans une enquête, à s'imprégner des éléments et à recréer le comportement du tueur puis à s'extraire progressivement de son rôle pour redevenir Joshua Brolin.

Un soir, après une longue journée de cours, Robert Douglas, le directeur de l'USC, lui avait confié qu'il voyait en lui un profileur né à cause de cette faculté de cloisonner vie privée et boulot. La plus grande difficulté pour un profileur est qu'il doit s'immerger complètement dans la psychologie du tueur, il doit arriver à comprendre parfaitement son fonctionnement afin de l'adopter pour enfin réussir à le cerner, pour savoir ce qu'il va faire. Y parvenir représente un travail de longue haleine, le profileur vit avec toute la connaissance qu'il a de l'enquête et des victimes ; il se concentre sur ce qui a été infligé au cadavre, jour et nuit, jusqu'à pouvoir sentir qu'il « tient » la personnalité du tueur.

Puis il *devient* le tueur.

Du moins il comprend ses actes, et surtout ses motivations, ses fantasmes et le désir qui l'anime au moment des faits. C'est alors qu'il peut dresser le profil de l'assassin, car il sait ce qu'il est, il a perçu ses besoins et peut établir sa dangerosité à venir.

D'après Douglas, la force de caractère de Brolin lui permettait de faire tout cela sans en garder de trop grande lésion psychologique une fois le rôle de tueur raccroché au clou, ce qui est la principale qualité d'un profileur. En fait, Brolin faisait preuve d'une incroyable empathie et non d'un simple ressenti, c'était là toute sa force. Il ne cherchait pas à se l'expliquer, c'était ainsi chez lui, il ne voulait pas tenter de disséquer le phénomène plus en avant, ça ne l'intéressait pas. Ce qu'il voulait, c'était traquer ces malades avant qu'ils ne

commettent un nouveau crime. À Quantico, on murmurait souvent dans les couloirs des unités mitoyennes avec l'USC que tous ces profileurs étaient certes au FBI, mais qu'il aurait suffi de pas grand-chose dans leur enfance pour que leurs visages rejoignent un jour ceux des plus grands tueurs en série du pays qui étaient punaisés au mur des bureaux.

Démêler les indices, relever les preuves, établir les profils psychologiques et faire progresser la traque du tueur, telles étaient donc les motivations essentielles de Brolin lorsqu'il était entré au FBI. Lorsqu'il obtint son badge, il avait vingt-huit ans passés, et Robert Douglas le convoqua dans son bureau.

— Je sais que tu veux rentrer dans mon unité maintenant que tu fais pleinement partie de la maison, lui dit-il. Mais tu vas devoir patienter. Tu seras certainement un très bon profileur, je te l'ai déjà dit.

— Mais ? avait demandé Brolin, le goût amer de la déception dans la bouche.

— Mais je ne ferai pas d'exception. Il faut l'expérience du terrain qui s'ajoute à l'intuition et malgré toute ta connaissance des dossiers, je veux que tu te fasses la main. C'est l'affaire de quatre-cinq ans, six tout au plus. Je ne te demande pas grand-chose, juste d'engranger un vécu d'agent pendant tout ce temps, crois-moi, il y a des centaines de choses que tu n'apprendras que là-bas, dans la jungle urbaine. Ensuite, tu auras ta place ici. Avec nous.

Devant la moue plus que renfrognée de Brolin, Robert Douglas ajouta :

— Qu'est-ce que tu imagines, hein ? Tu es peut-être fait pour ce boulot mais je ne vais pas prendre un agent qui risque de se planter sur un dossier parce qu'il n'aura pas l'expérience et la maturité suffisantes. Tu as déjà regardé les types qui bossent ici ? Ils ont tous la trentaine bien tapée, au moins. Je vais m'arranger pour que tu aies un poste qui te convienne et dans quelques années, tu seras dans l'équipe.

Brolin savait que Douglas mâchait ses mots mais la vérité était toute simple : l'USC avait réussi à acquérir une bonne réputation à force de travail et ne voulait engager que des agents

ayant fait leurs preuves à maintes reprises pour ne pas risquer sa réputation sur une erreur. L'USC ne prendrait aucun risque.

Il reçut quelques jours plus tard son attribution de poste, à l'antenne locale de Boston. Nombre de camarades de promotion lui envièrent son affectation mais pour Brolin, cela signifiait vivre encore six ans sans être confronté à ce qui le passionnait depuis déjà huit longues années. C'était tout simplement hors de question.

Pendant son instruction, Brolin avait sympathisé avec un profileur qui enseignait la psychiatrie criminelle, John Rissel. Celui-ci s'était montré très chaleureux et disponible. Rissel fut le déclencheur de son départ. Il lui répéta qu'il avait un véritable don pour cerner la personnalité des criminels, qu'il devait patienter. Mais devant le refus obstiné de Brolin, il capitula. C'est alors qu'il lui conseilla de démissionner et de rejoindre les forces de police. Là-bas, ils avaient besoin d'éléments comme lui, on l'enverrait probablement sur le terrain pour faire ses preuves, mais s'il rejoignait une agglomération de taille moyenne, il finirait rapidement par hériter des dossiers criminels et donc du profilage, certainement plus vite qu'au FBI. Rissel avait cerné sa personnalité, son besoin de travailler sur des bases fixes, dans un environnement stable duquel il pourrait tirer avantage grâce à sa volonté de toujours en savoir plus sur ce qui l'entourait. Rissel l'avait encouragé à se sédentariser dans une grande ville plutôt que de choisir la vie des affectations fantaisistes de tout agent spécial du FBI. S'il se sentait incapable de persévérer quelques années ici, autant qu'il aille là où il serait le plus utile et le plus épanoui.

C'est donc avec un diplôme de psychologie et une formation en criminalistique au FBI que Brolin avait rejoint Portland, sa ville natale, et obtenu en seulement six mois un poste titulaire d'inspecteur. Il écopa pendant encore onze mois des affaires branlantes et, vu sa capacité à cerner la nature criminelle, il obtint rapidement la considération de ses supérieurs qui lui confièrent enfin les dossiers les plus intéressants.

Dès lors, il s'était gardé d'évoquer son passé au Bureau, qu'il considérait comme un enrichissement professionnel bien que ce fût le plus gros échec personnel de sa vie.

Dans une ville telle que Portland, un passé de *Fed*² suffisait à établir une mauvaise réputation, comme si c'était le gage d'une prétention suprême. Les flics voyaient en Brolin un jeune loup aux dents longues, ce qui était loin d'être le cas, mais encore fallait-il s'attacher à le connaître, ce que peu, hormis Salhindro, avaient tenté.

— Les gars du labo ne l'ont pas encore identifiée, je présume ? demanda Brolin sans lever la tête de son bureau.

— Oh ! non, et compte tenu de son état, ça va pas être simple ! Elle est toute déformée par les gaz et la couleur de sa peau est...

Bien que de presque vingt ans son cadet, Brolin fit taire son collègue d'un geste de la main.

— Larry, j'étais là quand ils l'ont retrouvée. De quoi est-elle morte alors ?

— De suffocation.

— Elle s'est noyée, tu veux dire, corrigea Brolin.

— Non, je veux dire qu'elle est morte parce qu'elle n'arrivait plus à respirer assez d'air. Des sangsues l'ont étouffée.

Cette fois Brolin leva les yeux et fixa Salhindro par-dessus la monture de ses lunettes.

— Quoi ?

— Je sais que c'est bizarre mais c'est ce qui est écrit. Salhindro prit le dossier et tourna les photos et les pages jusqu'à celle qu'il cherchait.

— Tiens, je cite : « ... la présence inexpliquée de six sangsues dans les voies aériennes ayant entraîné une surcharge ventriculaire droite précédant l'arrêt cardiaque. Les six corps étrangers ont été retrouvés à plusieurs niveaux, dans l'œsophage, au niveau des parois pharyngées et de l'épiglotte. Les spécimens ont été confiés à un hirudiniculteur pour plus de détails. Des lésions – que les examens anatomopathologiques ont confirmées comme étant *ante mortem* – de la bouche, des dents et de la langue indiquent qu'on a introduit les corps étrangers au niveau du pharynx de la victime avant sa mort. Il est à penser que les sangsues sont descendues vers le larynx

² Fed : pour agent fédéral (du FBI).

pour se gorger de sang. Bien que la putréfaction du corps masque certaines choses, des hématomes, ecchymoses et autres signes cutanéomuqueux de défense sont clairement décelables. Les marques externes et internes à la base de la mâchoire ainsi que les différentes lésions buccales permettent de supposer qu'on a contraint la victime à ouvrir la bouche pour y déposer les créatures. Les examens anatomopathologiques révéleront les conséquences de la présence d'eau dans les poumons, et préciseront si la victime a également été noyée, ou s'il s'agit uniquement d'eau entrée *post mortem* lors du séjour dans la rivière. » Les bestioles gorgées de sang ont grossi de plus en plus et l'ont empêchée de respirer, jusqu'à la suffocation. Voilà, tout est dans le rapport.

Le dossier claqua quand Salhindro le laissa tomber sur le sous-main.

— D'accord, on a affaire à un dingue qui prend du plaisir à enfoncer des sangsues dans la gorge des gens, mais ce qui m'intéresse, c'est de savoir si c'est bien l'individu que nous recherchons qui a fait ça ! lança Brolin que l'énervement commençait à gagner. Alors qu'est-ce que tu as à me dire à propos de cette marque sur son front ? On a des nouvelles ?

Assis en face du jeune inspecteur, Salhindro croisait les mains devant son visage en observant le ciel par la fenêtre.

— Justement, venons-en à cet élément, répliqua-t-il, ça va t'intéresser.

L'avant-veille, Brolin avait été appelé sur les berges de la Tualatin River où un cadavre de femme avait été repêché. Très vite, le légiste sur place avait remarqué une étrange marque sur son front. Les gaz de putréfaction et son séjour dans l'eau ne permettaient pas de dire avec précision de quoi il s'agissait mais l'inspecteur sur place avait aussitôt fait venir Joshua Brolin.

Deux autres cadavres de femme avaient été ainsi retrouvés, horriblement mutilés, en deux mois.

La première victime avait vingt-deux ans ; serveuse, elle rentrait chez elle quand elle avait été enlevée. Des pêcheurs l'avaient découverte par hasard, flottant sur le dos dans un étang de la région. On lui avait coupé les mains au niveau de l'avant-bras.

Vivante.

Elle était vivante quand ça s'était produit. Pour une raison indéterminée on lui avait également brûlé le front, laissant une large marque en forme d'étoile. La blessure, bien que peu profonde, avait fait des dégâts conséquents, faisant exploser tout le front comme un cratère de volcan. Cette fois déjà le mauvais état du corps n'avait pas permis d'établir avec certitude l'agent causal. « Probablement un acide », s'était contenté d'écrire l'expert légiste. Le cadavre avait séjourné trop longtemps dans l'eau pour qu'on puisse en dire plus.

La deuxième victime était une étudiante en arts plastiques de vingt-trois ans. Enlevée sur le parking d'une boîte de nuit, et retrouvée sur la Tualatin River. La jeune femme avait également été dépossédée de ses mains, et portait la même marque de brûlure sur le front. Plus profonde cette fois-ci, elle avait dissous une majeure partie du haut du visage. Dans les deux cas, il fut établi que les corps avaient subi de nombreuses mutilations et bien que le séjour dans l'eau ne permît pas de l'assurer, on parlait également de sévices sexuels. La mort avait été entraînée par les nombreux coups et hémorragies qu'on pouvait constater sur les deux cadavres.

Il était évident que la série de crimes ne s'arrêterait pas là. La détermination qu'il avait fallu ainsi que la cruauté nécessaire pour couper ainsi des mains et tuer comme il l'avait fait laissaient présager que ce tueur était un dangereux psychopathe dans l'attente d'une nouvelle victime.

Brolin avait étudié des affaires similaires au FBI, il savait dresser un profil psychologique grâce aux éléments de l'enquête, et surtout nul dans la police de Portland ne connaissait mieux que lui les tueurs en série. Le détective Ashley était présent lorsqu'on avait repêché, deux jours plus tôt, une jeune femme avec une marque sur le front, et bien qu'elle n'eût pas les mains tranchées, il avait fait venir aussitôt Brolin, qui était officiellement chargé de l'enquête.

Avec les tueurs en série, il se trouve toujours un petit malin pour donner un surnom au meurtrier. Cette fois l'idée vint d'un collègue de Brolin. Compte tenu des mutilations et des tortures que le tueur se plaisait à infliger à ses victimes, il fut baptisé le

Bourreau de Portland. L'information ayant filtré, la presse s'était fait un plaisir de reprendre le sobriquet à son compte.

À présent, Brolin n'attendait plus que la confirmation de ce qu'il savait déjà en son for intérieur, que la marque sur le front de cette femme avait été causée par de l'acide. Salhindro reprit de sa voix grave :

— C'est la même marque que pour les deux autres filles. L'autopsie a révélé le même acharnement à répandre une bonne quantité de produit caustique sur le haut du visage. Une fois de plus, le séjour dans l'eau ne permet pas de dire ce qui a fait ça, mais il semble probable que ce soit de l'acide. Il y a donc la même ritualisation que pour les deux victimes précédentes.

Contrairement à son collègue et ami Josh Brolin, Salhindro n'avait jamais suivi la formation des profileurs à Quantico. Mais les années passées à côtoyer les psychologues de la police ou les criminels et à lire des rapports lui en avaient appris assez pour qu'il se fasse sa propre idée quand il était confronté à une scène de crime.

Brolin confirma en hochant la tête.

— C'est bien notre homme qui a fait ça, murmura-t-il avec gravité. Le mode opératoire est différent mais la signature est similaire. Le besoin de faire souffrir, la nécessité de monter dans l'horreur, de faire toujours plus. Et de brûler à l'acide le front de ses victimes, ajouta-t-il plus bas encore.

Ce jeune inspecteur soupira longuement, comme écrasé par un trop gros poids, et retira ses lunettes. Il y avait forcément un point où tout se recoupait. Pourquoi le tueur avait-il prélevé les mains de ses deux premières victimes et pas celles de la troisième ? Et l'acide sur le front ?

Brolin se massa les tempes et entama le processus de compréhension. Il mêlait habilement l'empathie et les rapports factuels qui lui avaient été donnés.

Rien dans ce que fait un tueur en série n'est là par hasard, le plus dur étant de trouver quelle place prend ce geste dans son fantasme, songea le jeune inspecteur. Il prélève peut-être les mains par fétichisme, comme une sorte de trophée, mais pourquoi les mains ? Et les victimes, comment les choisit-il, par hasard ou en fonction de critères précis ?

Toutes les victimes étaient de jeunes femmes dites « à bas risque » car elles étaient relativement sportives et donc à même de se défendre, et ne fréquentaient pas de personnes ou de lieux douteux. Le meurtrier avait donc fait preuve d'une grande audace en les enlevant. Il plaçait la barre haut, comme une sorte de défi. Pour chaque agression, il aurait pu y avoir des témoins, la victime aurait pu se défendre et alerter d'éventuels passants. Pourtant il n'en était rien, tout avait été exécuté rapidement.

On était là en présence d'un homme rusé, d'un tueur organisé et sadique.

Brolin l'imagina sans difficulté en train de converser avec ses proies, puis de les terroriser avant de les violer lentement. « C'est peut-être même un bel homme, charismatique tout comme l'avait été Ted Bundy », se prit à imaginer Brolin. Mais, quand ses pulsions meurtrières prennent le dessus, il devient un monstre assoiffé de domination, qu'un besoin de pouvoir entraîne vers l'horreur. Ça le prend tout doucement, une envie sexuelle qui le tiraille. Puis il voit une jeune femme dans la rue ou à la télé et elle lui inspire ce sentiment de violence qui fait naître en lui l'excitation. Il se met alors en chasse. Peut-être ne trouve-t-il rien qui l'enivre, pas de victime potentielle, alors il poursuit ses recherches pendant quelques jours. Parfois le désir se dissipe et il s'en retourne à son existence plus calme, mais il arrive que l'envie reste et se décuple à mesure qu'il voit toutes ces femmes inaccessibles. Du coup, sa frustration s'en ressent et la haine qu'elles lui inspirent s'en accroît d'autant plus. Il le leur fera payer cher. Toutes ces femmes qu'il voit partout, dans la rue, dans les magazines ou à la télé, il leur est indifférent, il ne peut en faire ce qu'il veut. Alors, plus il attend et plus sa haine se développe. Et puis l'occasion surgit, une femme qu'il surveillait depuis un bon moment – à moins que ça ne soit le lieu qu'il observait ? – se présente dans de bonnes dispositions. L'excitation est à son comble, il va pouvoir s'en emparer et après... après elle sera à lui. Il l'enlève et l'emmène loin pour être tranquille, peut-être a-t-il une tanière où il commet ses atrocités. Au début il s'amuse avec sa victime terrorisée, il retient les pulsions de haine qui l'assaillent. Il joue à faire peur et se gorge de la terreur qu'il inspire quand il la viole, peut-être

en riant ou en la frappant. Puis, progressivement les flots de haine qu'il a accumulés se déversent et il entre dans une phase de violence extrême. Les coups s'abattent, ce sont toutes ces marques qu'on retrouve sur les corps.

Elle en meurt.

Et il en jouit.

— Bon je retourne à mes affaires avant que le capitaine Chamberlin ne me tombe sur le dos, lança Salhindro en se levant.

Brutalement extrait de ses pensées, Brolin hocha distraitement la tête.

— Je te tiens au courant.

Salhindro rajusta sa lourde ceinture avant de sortir.

Une fois seul, Brolin contempla les buildings du centre-ville pendant quelques secondes puis ouvrit le rapport d'autopsie.

3

Juliette déglutit péniblement, sa gorge et sa tête lui faisaient terriblement mal. Elle avait peu à peu repris conscience quelques minutes plus tôt. Une panique sourde l'avait gagnée. Dans un premier temps, elle s'était mise à trembler de peur et des larmes lui avaient inondé les yeux. Puis à mesure qu'elle prenait mieux connaissance de son environnement, son caractère lui avait dicté de se calmer. Elle ne pouvait rien faire ; de solides et douloureux liens lui entravaient les mains dans le dos et les chevilles. Au moins, son agresseur ne voulait pas la tuer sinon il l'aurait déjà fait. Pourquoi attendre ? Mais une voix lui intima de ne pas trop se faire d'illusions et de vite penser à autre chose. C'était plus facile à dire qu'à faire. Allongée sur un sol froid et humide, immobilisée par une lourde corde et dans une forte pénombre, elle se sentait à la lisière de la folie.

Elle tourna la tête pour inspecter de nouveau les lieux du regard et vérifier si aucun détail ne lui avait échappé précédemment. Une lueur ambrée projetait des ombres

menaçantes sur les murs. La pièce ne faisait pas plus de trois mètres sur quatre. Le sol était en terre, irrégulier par endroits, comme si on avait essayé de le creuser avec un objet peu adapté à ce type de travail.

Comme si je creusais avec mes pieds ! pensa-t-elle. Oh non ! Faites que ça ne soit pas ça !

Mais déjà l'image d'une autre prisonnière s'immisçait en elle, elle la voyait tremblante de terreur, s'efforçant de percer un trou sous le mur en bois à l'aide de ses pieds, s'agitant frénétiquement. Juliette secoua violemment la tête pour se sortir cette idée de l'esprit et une explosion de vertiges l'envahit alors que les vapeurs du chloroforme refaisaient surface. Elle souffla lentement pour retrouver son calme et pour apaiser la douleur.

« Reprends plutôt ton inspection, allez, cherche à voir tout ce que tu peux. »

Les murs étaient noirs, en rondins de bois montés les uns sur les autres comme dans un chalet ou une cabane. La pièce ne comportait aucun meuble, et seule une petite bougie installée dans un coin permettait d'y voir un peu clair.

Juliette frissonna. Il faisait frais. Elle ne savait pas quelle heure il pouvait être, toute notion de temps l'avait abandonnée. Était-ce encore la nuit ? Probable, aucune lumière ne filtrait à travers les rondins. Soudain, une pensée encore plus inquiétante l'envahit. Elle roula sur elle-même afin d'avoir un aperçu complet des lieux et son doute se mua tout à coup en terreur sourde.

Il n'y avait pas de porte.

Ni de fenêtre, ni aucune autre forme de passage où que ce soit. La pièce semblait hermétiquement close, comme un vaste cercueil.

Ne pas crier, surtout ne pas crier, se répétait Juliette intérieurement, mais la voix de sa volonté frisait elle-même l'hystérie. Si son agresseur n'avait pas pris la peine de la bâillonner, c'est qu'il était sûr de ne rien craindre de ce côté-là. Elle se trouvait certainement dans un endroit isolé, sinon en plus des entraves aux poignets elle aurait été muselée d'une manière ou d'une autre. Elle sentait sa respiration saccadée sous

l'effet de l'angoisse et luttait pour ne pas se laisser submerger par la panique. Quelques heures plus tôt, elle était tranquillement assise en compagnie de Camelia, à boire du vin et à rire, et voilà qu'à présent elle était enfermée loin du monde, à la merci d'un inconnu. Un sentiment de détresse monta en elle.

Personne ne savait où elle était, pas même elle. Inexplicablement, elle se retrouvait ici, sans la moindre chance de se défendre. Elle se revit marchant insouciant et la seconde d'après, étouffer puis se réveiller prisonnière. C'était comme si sa vie avait subitement basculé dans un cauchemar. Sans raison, elle avait été arrachée à son existence pour être projetée dans ce cercueil. La peur se mêlait à présent à un profond ressenti d'injustice. Personne n'est à l'abri, cela peut arriver à n'importe qui, on sort du boulot, et sans même savoir que l'on a croisé la route d'un malade, on plonge dans l'horreur.

Juliette sentit ses traits se crispier et les larmes affluer. Elle s'abandonna longuement à ses pleurs.

Puis, dans un subit accès de rage, elle se redressa en hurlant et réussit à se tenir assise. Lorsque la colère et les sanglots diminuèrent, elle observa attentivement autour d'elle. À trois mètres sur sa droite, se trouvait un trou dans la terre, juste à la jonction du mur et du sol. Elle réprima un sanglot et commença à ramper vers l'anfractuosité. La bougie éclairait mal cette partie de la pièce et elle dut se coucher et pencher la tête pour scruter le trou. Un peu plus grand qu'un ballon de basket, il s'enfonçait sous le mur à la manière d'une chatière. Les longs sillons parallèles qui marquaient le sol la firent frissonner. Elle chassa aussitôt l'image d'une femme paniquée grattant le sol jusqu'à s'en arracher les ongles.

Peut-être qu'en passant la tête de l'autre côté, elle pourrait voir l'extérieur ? Au moins savoir où elle était, ce qui l'entourait. Mais avec les mains entravées dans le dos et les chevilles liées, si elle glissait ou tout simplement si elle n'arrivait pas à s'assurer de prise pour remonter, elle resterait coincée la tête enfoncée jusqu'aux épaules sous le mur, dans ce trou béant. C'était un risque à prendre.

Juliette entreprit sa reptation comme une chenille, s'enfonçant dans l'obscurité sous le mur. Elle se trémoussa pour réussir à se mettre sur le dos et tenta de relever la tête de l'autre côté du mur. Son crâne heurta la pierre.

Il n'y avait rien de l'autre côté.

Elle se mit à trembler alors qu'une évidence sourdait en elle : son cachot n'avait ni porte ni fenêtre et les murs dissimulaient des tonnes de pierres ! Elle était détenue sous terre, dans un monde sans issue, un univers de mort. De nouveau la frayeur l'envahit.

Puis un bref grincement emplit la pièce. Quelque part au-dessus une trappe venait de s'ouvrir.

« Mais oui ! Le plafond ! » s'écria Juliette intérieurement. La pénombre masquait cette partie des lieux et elle n'avait pu en distinguer les détails. L'idée qu'il puisse exister une issue la soulagea, elle n'était pas complètement isolée du monde, il existait un contact, une *possibilité* de fuite. Mais la satisfaction fut de courte durée. Un froissement de tissu, sans doute un mouvement de jambe ou de bras se fit entendre dans son dos, et la panique s'accrut aussitôt. Elle était bloquée la tête la première dans une chatière étroite, aveugle à tout ce qui se passait au-dessous de ses épaules, et son ravisseur était juste là, à ses côtés, probablement à la regarder avec satisfaction se trémousser.

Sonnant comme un glas funeste, la voix surgit du plafond, mielleuse et pleine d'une cruauté sans nom.

— C'est l'heure pour nous deux, ma chérie.

Juliette se mit à se tordre pour s'extraire du trou, la panique monta en elle en même temps que les larmes et un voile de terreur s'abattit sur ses yeux comme un ouragan dévastateur.

*

**

Joshua Brolin s'était mis à boire du thé pour arrêter de fumer.

C'était un peu plus sournois que ça, mais c'est ainsi qu'il présentait la chose quand on s'alarmait de le voir ingurgiter autant d'eau chaude parfumée. Au cours de l'été – deux mois

plus tôt – il avait jeté son dernier paquet de Winston en se jurant de ne jamais reprendre. Les premiers jours avaient été douloureux, au sens littéral du terme, et Brolin s'était demandé s'il n'était pas finalement moins nocif de fumer que de sentir ses poumons le brûler sous l'effet du sevrage. Ensuite, il avait vite découvert que pour un fumeur de longue date, ça n'est pas la cigarette en soi qui manque le plus mais de faire les gestes de tous les jours sans sa tige de nicotine entre les doigts. Il fallait réapprendre les habitudes quotidiennes avec une main libre. Une main à la disponibilité inhabituelle, pesant des tonnes et des tonnes au bout du bras. Le simple souvenir du café qu'il prenait, une cigarette à la main, alternant bouffée d'asphyxie et brûlure de caféine, lui avait causé de violentes crises de stress. Brolin avait attendu d'avoir trente ans pour découvrir qu'il ne supportait le goût du café qu'à condition de le noyer dans la nicotine. Et pour se passer de sa dose de fumée, il avait remplacé son cappuccino par du thé. Très aromatisé de préférence, aux fruits des bois si possible bien que cela fût difficile à trouver en fruits séchés.

Il but une gorgée chaude et posa le *mug* sur la couverture cartonnée du rapport d'autopsie.

Son regard se posa sur l'une des photos, prise avant la levée de corps. Il était difficile d'imaginer qu'il s'agissait d'une jeune femme, tant elle était déformée par les gaz de putréfaction et par les multiples dégâts causés lors de son séjour dans l'eau. Le visage boursoufflé, la peau tirant vers le brun et le vert, les paupières aussi grosses que des noix du Texas et les lèvres tuméfiées et figées comme si elles avaient cherché à offrir un ultime baiser. Les nombreux prédateurs marins s'étaient largement servis sur le corps, marquant sa peau gondolée de multiples sillons rouges. Le cadavre était sorti de l'eau depuis plus de deux heures mais aucun champignon de mousse brunâtre n'était apparu aux orifices du nez et de la bouche. C'était un signe caractéristique que Brolin connaissait pour l'avoir déjà vu sur d'autres affaires au FBI. La mousse est en fait un mélange d'air, d'eau et de mucus bronchique qui se constitue pendant que la victime inspire dans l'eau, ce qui indique

clairement qu'elle est morte par noyade. Pourtant ce champignon n'apparaissait pas sur cette victime.

Des sangsues.

Cette fois, elle n'était pas morte des suites de ses blessures. Pas directement. Le tueur changeait de méthode.

Mais ce qui intriguait le plus Brolin était ce dessin chaotique que l'acide avait formé sur son front. De l'acide ou autre chose de très virulent comme de la soude ou de la chaux.

« Pourquoi diable fait-il ça ? s'interrogea le jeune inspecteur. Pourquoi brûle-t-il le front de ses victimes ? Cela fait-il partie du rituel ? Il prélève les mains probablement pour se constituer un trophée, pour jouir plus tard de ses actes en les regardant, peut-être même en les touchant ou en se caressant le corps avec elles, s'en servant comme d'un substitut, manipulant *l'autre* tout en se faisant caresser par *l'autre*. C'est fort probable, mais pourquoi n'a-t-il pas aussi prélevé les mains de la dernière victime ? Qu'a-t-elle de différent par rapport aux deux autres ? »

Cette dernière victime lui était apparue autrement. Il ne l'avait pas torturée à mort mais l'avait fait s'étouffer lentement, ce qui n'était guère plus enviable.

Brolin soupsa sa tasse pour vérifier s'il y restait du thé. Elle était vide. « Comme ma tête en ce moment », se dit-il en cherchant du regard où il avait posé la théière.

L'enquête mobilisait une dizaine de personnes, entre les techniciens de laboratoire, le légiste qui travaillait sur les corps, cherchant à faire parler le moindre détail, et les quatre inspecteurs de police chargés de collecter le maximum d'informations sur les victimes. Et pourtant ils n'avaient pas l'ombre d'un suspect. Brolin avait fait contrôler tous les hôpitaux psychiatriques de la région, aucun des patients qui y avaient séjourné dans les douze derniers mois ne correspondait au profil du tueur qu'ils recherchaient. C'était de toute manière une mesure illusoire, plus destinée à rassurer ses supérieurs qu'à appréhender un éventuel suspect.

Ayant prélevé une infime quantité de sperme sur la première victime, les enquêteurs disposaient du patrimoine génétique du meurtrier. Mais la comparaison avec le fichier des

empreintes génétiques n'avait donné aucun résultat, leur homme n'était pas fiché de ce côté-là.

Brolin repéra la théière sur une étagère jonchée de dossiers et se leva pour se resservir du thé qu'il but à petites gorgées.

Lors de ses deux années au FBI, il avait appris à dresser le profil psychologique du meurtrier en analysant les données du crime. Mais s'il y avait bien une difficulté majeure dans cet « art » c'était lorsque le cadavre était retrouvé après un long séjour dans l'eau. On ne pouvait tirer aucune conclusion de la position du corps, et surtout il devenait impossible d'examiner le lieu que le meurtrier avait foulé avant de s'en débarrasser. Un cadavre flottant pouvait être retrouvé à des kilomètres de l'endroit où il avait été mis à l'eau. Et son séjour effaçait quasiment toute empreinte, toute trace de sperme, de sang, de cheveux appartenant au criminel... Au moins cette façon de procéder traduisait un certain degré de malice, celui qui faisait ça savait qu'on utiliserait le moindre détail pour l'arrêter. Il était organisé et réfléchi.

Brolin s'approcha du tableau noir couvert des notes qu'il avait prises au sujet du tueur. Il entreprit de faire rapidement la synthèse de tous les points importants qu'il avait notés sur cette affaire de triple homicide.

À voix haute, il commença à énumérer ce qu'il savait par déduction :

— Le meurtrier est un homme blanc, un tueur en série s'en prend presque sans exception à des personnes de la même race que lui. La violence témoigne d'un fantasme longuement élaboré et relativement bien maîtrisé, l'homme prend des risques sans se faire remarquer. De plus, il a suffisamment de maîtrise de la victime et de lui-même pour aller jusqu'à la pénétration. Pire, les nombreux hématomes et lésions de défense sur le haut des bras sont les témoins de son acharnement, et je pencherais vers des actes de torture pendant le viol, ça collerait bien à ce type de personnalité. Cet homme est donc d'un âge assez mûr pour dominer ses pulsions jusqu'à un certain stade. Mais la violence qu'il emploie est caractéristique d'une rage et d'une haine qu'il n'a pu contenir pendant des

années. Or, on ne trouve pas de précédent dans les fichiers informatiques.

Dès qu'il avait été chargé de l'enquête, Brolin avait transmis les données des deux homicides au programme VICAP³ du FBI. Ce programme était chargé de collecter tous les éléments de crimes violents sur le territoire américain et ainsi de fournir à toutes les polices du pays une base de données permettant les recoupements. De cette manière, si un tueur avait sévi en Illinois deux ans auparavant en tranchant les mains de ses victimes, le programme VICAP aurait permis à Brolin d'en être aussitôt informé et ainsi de suivre le parcours d'un meurtrier en série d'un État à l'autre. Mais les données concernant un éventuel « trancheur de mains » étaient absentes dans le programme.

Brolin entoura la fourchette d'âge qu'il avait inscrite sur le tableau. Vingt-trois-vingt-huit ans.

« Plus proche des vingt-trois, vingt-cinq je dirais. Il a eu le temps de longuement répéter ses crimes dans sa tête, mais il n'aurait pas pu se contenir pendant de nombreuses années. Il a une bonne constitution car il a maîtrisé des femmes qui étaient relativement sportives. Ce sont des victimes à bas risque – leur personnalité, leur profession et leur entourage ne sont pas susceptibles d'être source de danger, contrairement à une prostituée par exemple. Et toujours d'après ce qu'on sait, elles ont été enlevées dans des lieux à bas risques également, une rue relativement fréquentée d'un quartier bourgeois pour l'une et le parking d'une boîte de nuit chic et bondée pour l'autre. Et pourtant pas de témoin. Le type prend des risques, il joue. Il est vraisemblablement très sûr de lui, organisé, il a dû planifier l'enlèvement longtemps à l'avance. En proie à un grand stress mais tellement confiant qu'il se pense intouchable. Avec le temps, il prendra de plus en plus de risques et commettra des erreurs. Mais après combien de victimes ? Victime à bas risque dans un environnement à bas risque : cela aussi est très

³ Le VICAP (Violent Criminal Apprehension Program) est un programme d'aide aux enquêtes créé par le FBI et rattaché au NCAVC (National Center for the Analysis of Violent Crime).

avocat d'une certaine maturité. Il n'agit pas sur impulsion, il doit tirer une très grande excitation de la situation, et garde son sang-froid. L'approche de sa victime est essentielle pour lui, la phase de séduction est source de grande satisfaction. Il doit lui parler, la séduire peut-être tout en imaginant déjà ce qu'il va lui faire. C'est là qu'il commence à exercer son emprise sur elle. »

L'inspecteur inscrivit « 25 ans + ou - » au Veleda.

Tous ces éléments avaient déjà soulevé des pistes de travail, et sur les conseils de Brolin, on avait passé énormément de temps à interroger le personnel de la boîte de nuit ainsi que les habitués. Mais rien n'en était ressorti.

Au loin, dans une autre pièce, un type s'indignait d'être accusé et criait qu'il était innocent. Brolin finit son thé et retourna s'asseoir à son bureau.

« Ce salopard prend un plaisir immense à séduire ses victimes ou au moins à parler avec elles, j'en mettrais ma main à couper. À cela s'ajoute le fait qu'il ne tue pas en fonction d'un cycle précis, cinq semaines entre les deux premières et deux semaines plus tard il recommence. Il a accéléré, moins de délai entre deux crimes. »

À cette évocation Brolin sentit le malaise s'emparer de lui. Il savait que ça ne voulait rien dire, les tueurs en série pouvant perpétrer plusieurs crimes sur une courte période et entrer ensuite dans une phase de « repos ». Mais d'autres se mettaient à tuer de plus en plus fréquemment, pénétrés d'un désir insatiable qui ne prenait fin qu'avec leur arrestation ou leur mort. Tout ce qu'il espérait, c'était de bénéficier d'un maximum de temps pour tout ordonner, tout essayer. Il lui fallait du temps pour exploiter les moindres détails et coincer ce malade avant qu'il ne commette de nouveau l'irréparable.

Et puis, il y avait cette façon de toujours se débarrasser du corps dans l'eau...

« Ce salaud sait qu'il est traqué, il le sait très bien, et il ne veut pas qu'on l'arrête, car il veut recommencer, encore et encore, il frappera de nouveau, car il en a *besoin*. »

Brolin hocha lentement la tête, en proie à une colère sourde.

Il regardait les photos de la dernière victime quand le téléphone sonna.

— Inspecteur Brolin, dit-il en décrochant.

— Joshua, c'est Cari. J'ai du nouveau, ça concerne les examens anatomopathologiques.

Cari DiMestro travaillait au laboratoire de police scientifique, assurant provisoirement dans l'imposant bâtiment la direction de la section biologique en collaboration avec l'équipe de médecins légistes.

— On a identifié la victime ? demanda Brolin, impatient.

— Non, mais on y travaille à partir de son fichier dentaire. En revanche j'ai quelque chose pour toi, j'ai retrouvé des diatomées dans ses tissus.

— Des quoi ? fit Brolin en essayant de se remémorer ses cours de criminalistique à Quantico.

— Des diatomées. C'est une algue siliceuse microscopique que l'on trouve dans tous les cours et étendues d'eau, douce ou salée. Elle avait de l'eau dans les poumons mais ça n'apportait pas grand-chose, par contre à l'examen microscopique on a détecté des diatomées dans les tissus mêmes des poumons, du foie et du cœur. C'est donc qu'elle a *respiré* de l'eau avant de mourir. Le diagnostic de noyade vient s'ajouter à la suffocation, elle est bien morte étouffée par les sangsues, mais le tueur a accéléré les choses sur la fin en lui plongeant la tête dans l'eau. En tout cas, une chose est sûre : ça n'est pas de l'eau du robinet, mais bien celle d'un site naturel avec une flore et une faune.

Brolin s'attendait à une révélation conséquente, quelque chose de probant lui offrant au moins une piste. Ça n'était que la confirmation d'une torture *ante mortem*, un acte de barbarie caractéristique du Bourreau de Portland. Un peu déçu, il se contenta d'approuver silencieusement.

— Mais ça n'est pas tout, poursuivit le Dr DiMestro, ces algues peuvent nous fournir d'autres informations très intéressantes.

Brolin se méfiait de Cari DiMestro, qui était capable de se réjouir du moindre détail microscopique, même si celui-ci n'aboutissait pas à faire progresser l'enquête.

— Il faut savoir que les diatomées ont une structure originale et parfaitement différente en fonction du lieu où elles sont prélevées.

— Attends un peu, l'interrompt Brolin, ça veut dire que tu peux savoir si l'eau où on a retrouvé le corps est celle que la victime a inhalée ?

— Tout à fait, en analysant les diatomées. Or dans notre cas, les diatomées observées dans les tissus ne sont pas les mêmes que celles prélevées lors de la levée de corps. Je peux t'assurer que la victime n'a pas été noyée à proximité de l'endroit où on l'a trouvée. Mieux encore je peux t'affirmer à 70 % que ça n'est pas l'eau de la Tualatin River, les diatomées dans ses tissus ont une structure trop éloignée de celles qu'on trouve dans la rivière.

Cari DiMestro parlait d'une voix appliquée dans laquelle transparaissait une grande fatigue.

— Dis-moi, si on prélevait un peu d'eau dans la plupart des cours d'eau et lacs aux alentours de la Tualatin River, par comparaison tu pourrais retrouver le lieu précis où on l'a noyée ?

Sans aucune hésitation le docteur répondit par l'affirmative. Le ton de sa voix avait changé, il prit un accent plus grave.

— Avec Peter, mon assistant, nous avons été au sud de Portland pour prélever un maximum d'échantillons d'eau de tous les lacs, étangs et rivières qui passent à moins de trente kilomètres de la Tualatin. La comparaison des diatomées a fini par payer. J'ai trouvé l'eau qu'elle a inhalée. C'est celle d'un tout petit étang au sud-est de Stafford.

Brolin resta sans voix. Déçu dans un premier temps, il était à présent stupéfait. Le travail de fourmis qu'avaient effectué les deux hommes du labo en si peu de temps était conséquent.

— Mais... c'est sûr ? balbutia-t-il.

— Fiable à 95 %.

— C'est génial, Cari, du bon boulot, vraiment. Essaie de prendre un peu de repos à présent, c'est bien mérité.

— En fait, je n'ai pas dormi de la nuit. On a fait nos prélèvements hier toute la journée et en soirée puis l'analyse dans la foulée jusqu'à cet après-midi. On a eu beaucoup de chance de tomber sur cet étang. C'est un endroit paumé dans les bois, une tache minuscule sur les cartes de la région. Je te prépare un dossier complet avec mes conclusions.

— Va dormir quelques heures, le dossier pourra attendre demain. Par contre, donne-moi le nom de l'étang, je voudrais y jeter un coup d'œil en vitesse.

Brolin raccrocha après avoir de nouveau félicité Cari DiMestro pour son travail. Il réfléchissait à toute vitesse, associant ses compétences en criminalistique à ce qu'il savait de l'affaire en cours.

Le corps avait été emmené d'un site à un autre, ce qui expliquait l'absence de champignons de mousse sur les lèvres, l'eau de la rivière l'avait lavé.

On ne déplace pas un cadavre par hasard. Un tueur ne le ferait pas sans une bonne raison. S'il avait noyé la jeune femme dans l'étang, loin de tous les regards, pourquoi le meurtrier avait-il pris le risque de transporter le corps sur plusieurs kilomètres pour le jeter dans un autre cours d'eau, s'exposant ainsi encore davantage ? Pourquoi ne pas avoir laissé le cadavre dans ce même étang, en plein milieu des bois, là où personne ne le verrait avant longtemps ?

*Parce qu'il y a un rapport entre cet étang et le meurtrier !
Parce qu'on pourrait associer l'un à l'autre.*

C'était une piste à ne pas négliger.

Joshua Brolin se leva, prit sa veste et composa les quatre chiffres du standard de la Division d'enquêtes criminelles. Une femme répondit.

— Cathy, c'est l'inspecteur Brolin. Prévenez le shérif du comté de Clackamas que je viens les voir, demandez-lui qu'une voiture m'attende à l'entrée de Stafford. Merci Cathy.

Il venait de trouver une piste. Une piste le menant sur le terrain, exactement ce qui lui aurait manqué au FBI. Peut-être qu'un jour ou l'autre, il verrait son échec au Bureau comme ce qui avait pu lui arriver de mieux.

L'enquête progressait, et l'excitation s'empara de Brolin tandis qu'il sortait de son bureau. Le sentiment qu'il était sur la bonne piste, qu'il allait se passer quelque chose le stimulait.

Il était bien loin de se douter des événements qui allaient survenir.

De l'horreur qui sourdait lentement.

*

**

En proie à la panique, Juliette s'agita frénétiquement, se cambra puis entreprit des reptations saccadées pour s'extraire le plus rapidement possible du trou dans lequel elle était bloquée. On se déplaçait dans son dos.

En quelques secondes, elle retrouva une position allongée, la tête hors de la cavité sombre. Elle se tourna aussitôt pour découvrir une imposante silhouette qui la dominait en l'observant. Le manque de lumière ne lui permettait pas de discerner les traits exacts de l'individu mais elle sentait son regard posé sur elle.

— D'habitude, je ne les choisis jamais comme ça, fit une voix lente et assurée.

Juliette demeurait sans bouger, envahie par la peur, elle ne songeait même pas à s'enfuir.

— Mais la dernière *amie* que j'ai elle ici n'était pas pure. Il avait insisté sur le mot « amie », comme s'il revêtait une importance capitale.

— Oh, c'est ma faute, je le sais bien. Je ne devrais pas draguer les femmes n'importe où. Quand on séduit sur un parking de boîte de nuit, il ne faut pas s'attendre à une fille bien. C'est couru d'avance.

Pour la première fois depuis qu'il était dans la pièce avec elle, Juliette se risqua à le quitter des yeux pour regarder ce qu'était la forme longiligne derrière lui. Une échelle. Une échelle tombant de la trappe, deux bons mètres plus haut.

— Avec toi, je savais que ça ne serait pas pareil. On se connaît, je sais que tu es une fille bien.

Juliette sentait une boule dans sa gorge, mais elle tenta tout de même de parler. Elle devait gagner du temps, ce type était complètement dingue, elle avait l'intime conviction qu'il ne fallait pas le laisser parler tout seul. Les mots sortirent lentement, prononcés avec difficulté d'une voix enrouée :

— Qu'est-ce... que... vous... voulez ?

La silhouette se redressa légèrement mais vivement, comme si l'homme était surpris d'avoir affaire à un être doué de parole.

— Mais tu le sais bien, répondit-il après quelques secondes, comme je te l'ai déjà dit sur Internet, je veux *te découvrir*.

Juliette tressaillit. La confusion s'empara de son esprit, faisant tournoyer des dizaines d'idées, d'images et d'associations. Puis un nom se figea en elle.

Oberon.

— Tu n'as pas toujours été très gentille avec moi, lui lança-t-il de sa voix pontifiante, mais nous allons pouvoir corriger ça.

Il s'approcha doucement. Juliette se recroquevilla en s'écrasant contre le mur.

— Non, non, non, fit-il en secouant solennellement la tête. Il faut être bien sage pour que je sois gentil. Sinon je devrai te punir.

Sa voix était la même que celle de l'homme qui lui avait proposé de la déposer quand elle sortait de chez Camelia. Mais à ce moment-là, il se voulait séducteur, à présent son ton se situait entre la menace et la folie. Il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait du même individu. Silhouette athlétique identique et timbre de voix similaire.

Il se pencha et la saisit par les épaules. Juliette sentit le parfum de son after-shave lui envahir les narines.

— Laisse-toi faire, je ne te ferai aucun mal.

En un instant il la souleva et l'entraîna vers l'échelle. Juliette faillit se débattre mais quelque chose dans le ton de son ravisseur l'en dissuadait. La promesse de souffrances assurées si elle n'obtempérait pas se percevait dans sa voix. Ça n'était pas une plaisanterie, et l'homme qu'elle avait en face d'elle ne ressemblait en rien à un kidnappeur qui cherche à gagner de l'argent. C'était autre chose, de plus sournois, une volonté latente de faire du mal. Juliette essayait de ne pas se laisser submerger par des idées sinistres, elle devait impérativement trouver quelque chose à dire ou à faire, encore une fois elle sentait qu'il lui fallait gagner du temps.

L'homme la posa au pied de l'échelle.

— Ne bouge pas.

Il remonta et commença à faire descendre un crochet au bout d'une poulie. Un crochet de métal luisant à la flamme de la bougie.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? demanda doucement Juliette sans parvenir à masquer la peur qui faisait vriller sa voix.

Il ne répondit pas tout de suite, s'activant à diriger la corde. Puis il redescendit pour arrimer le crochet aux liens de Juliette. Toute l'installation était bien huilée, parfaitement réglée, Juliette se sentait prise dans un engrenage d'usine. Comme si tout était la répétition d'une scène déjà mille fois reproduite. L'aisance de son tortionnaire dans ses gestes, la pièce souterraine bien aménagée, la poulie et le crochet fonctionnels.

Comme s'il faisait ça *en série*, se dit Juliette tandis qu'une vague de terreur gonflait en elle. Sa respiration s'accéléra. Alors qu'il finissait de fixer le crochet dans son dos, Juliette sentit son haleine chaude se poser sur son cou quand il lui répondit :

— Je vais te montrer comme je t'aime...

Tout prit alors la consistance d'un cauchemar improbable. Elle sut qu'elle ne ressortirait jamais vivante de cet endroit. Cette oubliette sinistre n'était rien de moins qu'un abattoir.

*

**

Le shérif du comté de Clackamas s'était déplacé en personne avec l'un de ses adjoints. Joshua Brolin avait présenté le but de sa visite hors de sa juridiction légale, et ils étaient partis ensemble vers le sud-est jusqu'à la forêt de Stafford. De là, ils avaient quitté la route pour emprunter un chemin sinueux, où la vieille Mustang de Brolin avait eu beaucoup de mal à passer, pour finalement atteindre un petit étang au milieu des bois. C'était un plan d'eau peu profond, d'une centaine de mètres de long, entièrement bordé d'herbe et de quelques roseaux en bouquets évasés.

En arrivant sur les lieux, Brolin fut frappé par la quiétude et l'isolement du site. Idéal pour commettre un crime en toute impunité, avait-il pensé.

Alors pourquoi avoir déplacé le corps jusqu'à la Tualatin River ? ! !

Ça n'avait pas de sens. Tout dans les actes du tueur dénotait une maîtrise et une intelligence certaines, alors pourquoi prendre le risque de se faire surprendre avec le corps alors qu'il n'avait qu'à le laisser là ?

— Est-ce un endroit fréquenté ? demanda-t-il au shérif qui jetait un coup d'œil aux fourrés.

— Oh ça non, peut-être quelques pêcheurs qui n'y connaissent rien, c'est pas un étang à poissons ici. Sinon je ne vois pas. A la rigueur des jeunes qui viennent de temps en temps batifoler ici le soir mais c'est tout. Le Washington Park est plus prisé des promeneurs de la région.

Brolin acquiesça. L'étang aurait été parfait pour y laisser le corps. Ça ne collait pas avec le profil. « Il doit y avoir une explication, se dit Brolin, un élément qui explique pourquoi le tueur a couru le risque de déplacer le cadavre. »

— Vous m'avez dit que c'était rapport aux meurtres commis récemment, déclara le shérif, le Bourreau de Portland. Dites, vous pensez qu'il est venu ici ?

— Quelque chose dans ce goût-là, marmonna l'inspecteur. Peu satisfait de la réponse, le shérif s'éloigna en scrutant la surface de l'eau comme s'il guettait l'arrivée imminente d'un navire. Son adjoint restait en retrait, il n'avait pas pipé mot depuis qu'ils étaient là.

Brolin s'écarta de l'étang pour faire un tour rapide de la clairière. De temps à autre, il jetait un bref coup d'œil vers l'intérieur de la forêt et il finit par remarquer une piste mal entretenue. Le shérif était de l'autre côté, à une centaine de mètres, et Brolin cria à son attention :

— Il y a un chemin ici ! Vous le connaissez ?

Le shérif fit signe qu'il n'entendait pas bien et entreprit de le rejoindre sans accélérer le pas. Comme il était relativement jeune et bien portant, Brolin supposa qu'il faisait la sourde oreille mais il préféra ne pas s'attarder là-dessus. Lorsque le shérif fut à son niveau, il réitéra sa question.

— Oh, c'est juste un sentier, peut-être pour les chasseurs.

— La chasse est autorisée ici ?

— Disons plutôt qu'elle est tolérée. Il y a pas de garde-chasse si vous voyez ce que je veux dire. Et j'ai autre chose à faire que de surveiller les bois comme celui-ci !

— Personne ne vit aux abords ? demanda Brolin.

— Non, c'est un coin plutôt paumé, et si vous voulez mon avis personne n'a envie de vivre dans un tel endroit. C'est pas entretenu, assura le shérif en repositionnant son chapeau correctement sur son crâne.

Brolin examina l'orée, suivant le sentier du regard sur quelques mètres. La forêt était dense, peuplée d'une abondance de variétés différentes. Les arbres se confondaient aux parterres de fougères, aux murs de ronces et aux innombrables troncs avachis dans l'attente de leur lente décomposition.

Le cri perçant d'un rapace jaillit au-dessus de la frondaison des arbres. Les deux hommes levèrent la tête en même temps.

En voyant la silhouette d'un faucon les survoler, le shérif se passa la main sur le menton en remarquant :

— Maintenant que j'y pense, y a bien un type qui vit dans les bois, pas très loin d'ici.

Brolin se tourna vers lui.

— Ça pourrait m'être utile de le rencontrer, je voudrais lui poser quelques questions, expliqua-t-il. Comment s'appelle-t-il ?

— Leland. Leland Beaumont. J'y ai pas pensé parce que c'est un garçon très discret. Sauf qu'en voyant le faucon je m'en suis souvenu. Il adore les faucons. Toutes sortes de rapaces en fait, je crois bien qu'il en dresse, il utilise ces sifflets, des... des appeaux pour les faire venir.

— Des réclames, corrigea l'adjoint du shérif qui les avait rejoints sans se faire remarquer. Pour le dressage des rapaces, on utilise un sifflet qui s'appelle réclame.

— Vous m'avez l'air d'en savoir long sur le sujet. Vous connaissez Leland Beaumont ? interrogea Brolin.

— Pas plus que ça. Je l'ai vu plusieurs fois dans les champs alentour avec ses rapaces, c'est moi qui dois le faire sortir de là quand les fermiers s'en plaignent.

— Et ce Leland, il fait quoi dans la vie ? demanda Brolin.

— Plein de petits boulots. Mais sa passion, c'est le dressage de rapaces et la sculpture.

Interloqué, Brolin insista :

— La sculpture ? Il sculpte quoi au juste ? L'adjoint haussa les épaules.

— Je sais pas trop, il paraît que c'est glauque, je crois qu'il est passionné par les mains.

Brolin se figea. Le shérif et son adjoint le dévisagèrent comme s'ils étaient face à une apparition.

— Eh bien, ça va pas, inspecteur ? s'enquit le shérif.

— Conduisez-moi chez ce Leland Beaumont, et faites venir une voiture de plus. Je crois qu'on tient quelque chose.

Le faucon lança un long cri strident au-dessus des arbres et disparut en un instant.

*

**

La poulie couina une dernière fois et un bras musclé saisit Juliette par la ceinture de son jean. Elle tremblait. L'homme qui allait détacher le crochet de ses liens interrompit son geste. Il percevait les tressaillements de la peau à travers la chemise. D'un geste lent il approcha sa main et la posa doucement sur les reins de Juliette. Celle-ci sursauta et ne put réprimer un gémissement de surprise. La peau tremblait toujours. Il remonta sa main toujours très lentement, le long de la colonne vertébrale et s'arrêta entre les omoplates. Il entendit la jeune fille déglutir péniblement. Ishtar, elle s'appelait. Elle le lui avait dit. Toutes ces conversations sur Internet qu'ils avaient elles n'avaient été qu'un préambule à cet instant, à leur rencontre. Et maintenant, ils allaient pouvoir se découvrir vraiment. L'un et l'autre. L'un *dans* l'autre. À ce trait d'esprit il sentit une forte montée d'adrénaline et son sexe commença à durcir. Les tremblements étaient moins forts, mais toujours perceptibles.

— Tu as peur ? lui demanda-t-il calmement. Elle mit quelques secondes avant de répondre.

— Oui... Je ne vous ai rien fait... dit-elle dans un murmure. Un sourire apparut sur le visage de l'homme.

— Mais si.

Sa voix était douce, très posée. Mais Juliette ne s'y méprenait pas. Il était capable du pire, sa voix n'était pas naturelle, il en jouait.

— Tu m'as séduit, objecta-t-il. Avec tous tes mots, toutes ces phrases qui s'affichaient sur l'écran de mon ordinateur. C'est toi qui m'as demandé de venir t'enlever. Je suis ton prince.

Cette fois, il n'y avait plus aucun doute à avoir. « Cet homme est complètement dingue, se dit Juliette, c'est un malade. »

Il retira sa main de son dos et Juliette s'étala sur le sol de la pièce. C'était une longue salle sombre, avec des établis couverts d'outils. Un pick-up était garé quelques mètres plus loin. La lumière provenait de deux lampes de garage accrochées à une poutre métallique et venait faire briller les étranges décorations qui abondaient un peu partout dans l'atelier. Des mains. Il y en avait une bonne trentaine, on aurait dit des moulages bien que certains modèles fussent trop grossiers pour en être. Toutes ces mains semblaient sculptées dans l'argile, figées dans des positions toutes aussi différentes que possible.

— Tu sais, je nous ai préparé un vrai repas. Avec un peu de vin.

Juliette tourna la tête afin de voir clairement son ravisseur.

C'était bien lui, l'homme qui lui avait proposé son aide. Sauf qu'elle ne lui trouvait plus rien de séduisant à présent. Il n'était pas coiffé, ses cheveux se dressaient sur son crâne en de nombreux épis récalcitrants. Pas rasé non plus et habillé d'une simple combinaison de mécanicien avec une longue fermeture à glissière sur le devant.

Voyant que Juliette l'observait, il s'excusa de sa petite voix douce :

— Oui je sais, je ne suis pas très présentable mais je vais tout arranger pour ce soir. Pour la tenue je suis désolé mais c'est ce qu'il y a de plus pratique pour... pour... enfin tu vois quoi...

Il lui fit un grand sourire et Juliette sentit son sang se glacer d'effroi. Et ce fut pire encore quand elle remarqua qu'il se caressait l'entrejambe à travers sa combinaison. Son regard était froid et cruel et à cet instant Juliette sut qu'il s'amusait avec elle.

Il prenait du plaisir à faire monter la tension peu à peu, à lui parler d'une voix susurrante. Il jouait avec elle comme un chat avec une souris.

— C'est fou ce qu'on peut faire sur Internet de nos jours. Avec quelques manuels, on peut tout trouver, même le vrai nom d'une déesse, fit-il en dévoilant ses dents parfaitement rangées, presque trop carrées.

Il inclina la tête et planta son regard dans celui de la jeune femme.

— Mais avant toute chose, laisse-moi un souvenir, dit-il en la tirant vers le centre de la pièce.

Il prit une chaîne qui passait dans des anses fixées à même le sol et commença à l'enrouler autour des membres de sa prisonnière. Pour cela, il défit ses liens et Juliette nourrit aussitôt l'envie de se débattre et de s'enfuir. Mais la douleur qui traversa ses bras l'ébranla avec force. Malgré tout, elle parvint à dégager sa cuisse de la chaîne et d'un prompt mouvement du bassin elle tenta de se redresser. Un puissant coup de poing dans les reins lui arracha un cri et elle s'effondra sur le ciment froid. Quelques secondes plus tard, elle était sur le ventre, de nouveau enchaînée, au sol cette fois, bras et jambes écartés.

— Maintenant je fais attention aux filles avec qui je sors, dit-il comme s'ils étaient de bons amis discutant paisiblement. Figure-toi que la dernière était une petite tapineuse, une pute amateur.

Il parut hésiter à se confier davantage.

— Elle m'a dit qu'elle pouvait me... *sucer* pour pas cher. Tu trouves ça normal, toi ?

Allongée sur le sol glacé, Juliette essaya de suivre son tortionnaire du regard. Mais il disparut hors de son champ de vision. Il était toujours dans la pièce, elle percevait son souffle régulier à peu de distance et le raclement d'un objet métallique.

Il devait s'affairer au bout du long atelier. Passé quelques secondes il réapparut à droite de Juliette, en se frottant les mains.

— Évidemment je n'en ai pas voulu. Je veux dire de cette... *pute*. (Il s'arrêta un instant pour admirer les nombreuses mains

en argile qui trônaient sur l'établi.) Pas même pour ma collection. Oh, j'allais oublier !

Il se pencha vers une étagère et mit en marche le vieux poste à cassette qui prenait la poussière. Un air de musique baroque s'éleva dans l'atelier. Puis l'homme se tourna et repartit dans l'ombre. Quand il revint face à Juliette, il portait deux fers à repasser qui fumaient abondamment.

— Ça c'est pour cautériser. Sinon tu vas t'évanouir et ne plus jamais te réveiller. Et comme je te l'ai dit tout à l'heure, nous devons dîner ensemble.

Juliette vit les deux fers se poser à côté de ses mains. Puis l'homme se saisit d'un objet métallique qui tinta en glissant sur le plan de travail.

C'était un long scalpel scintillant, semblable à un coupe-coupe de décapitation.

— Ensuite, tu resteras avec moi longtemps. Très longtemps...

*

**

La Ford Mustang et deux véhicules de police étaient arrêtés au milieu du chemin, au cœur des bois.

— Je peux me planter mais ce type pourrait être notre homme, avertit Brolin. Alors pas d'impair. Vous restez en retrait sans vous montrer, je veux juste lui parler dans un premier temps. Si cela se montre concluant j'aurai un mandat dans l'heure. Mais s'il s'agit bien du tueur, il est possible qu'il flaire quelque chose. Si les événements dégénèrent, je crie « police » et vous intervenez.

— Vous êtes sûr de vouloir y aller seul ? demanda le shérif, qui n'appréciait guère ce genre de situation.

— Certain. Si c'est lui, il ne faut pas l'alarmer. La présence d'un uniforme de police chez lui pourrait le rendre nerveux. Je ne veux pas risquer quoi que ce soit. Je lui pose quelques questions de façon anodine, principalement sur l'étang, s'il n'a rien entendu, et voilà. Je veux simplement le voir, le jauger.

Le shérif approuva à contrecœur.

— En place, lança l'inspecteur, et surtout n'intervenez que si c'est moi qui vous le demande.

Les quatre hommes en uniforme se séparèrent dans les bois afin de cerner la maison. Brolin patienta quelques instants puis se mit en route. Il atteignit son but en moins de cinq minutes. Le bâtiment principal était assez petit, sur un seul niveau, avec de multiples fenêtres voilées par d'épais rideaux d'une couleur indéfinissable que la saleté avait transformée en gris. Un atelier mitoyen s'enfonçait dans un mur de ronces et de fougères. Peu large mais probablement profond, il ne possédait aucune fenêtre, seulement une porte à double battant légèrement entrouverte d'où provenait une musique lancinante. Sur le flanc droit de la bâtisse se trouvait une grande volière artisanale dans laquelle un couple de faucons au plumage brun observait attentivement le jeune inspecteur. Celui-ci passa en vitesse devant les rapaces et contourna la cage. Il jeta un rapide coup d'œil autour de la maison mais ne repéra aucun véhicule. Il hésita un instant puis se dirigea vers la porte entrebâillée de l'atelier.

*

**

Juliette sentait son cœur s'accélérer mais elle était incapable de proférer le moindre son. L'homme s'approcha d'elle, un large sourire plaqué sur le visage.

— T'inquiète pas, ça fait très mal au début mais après je saurai m'occuper de toi...

Elle sentit sa grosse main lui caresser les fesses à travers le jean. La fermeture Éclair de sa combinaison descendit de moitié, révélant un torse puissant.

Il glissa une planche en bois sous les poignets de la jeune femme que les tremblements avaient reprise de plus belle.

— Voilà, c'est pour ne pas abîmer le tranchant sur le sol, tu comprends ?

Juliette avait la tête qui tournait, sous l'emprise de la peur elle sentait la frénésie s'emparer de son esprit.

— Quelle lame ! lança l'homme avec une admiration enfantine.

Et il souleva le long scalpel dans les airs. Ses yeux saillaient de leurs orbites, ils brillaient de mille feux, illuminés d'une colère et d'une folie terrifiantes.

Juliette hurla de toutes ses forces et la lame fendit l'air.

Le coup fut instantané.

Mortel.

Elle était allongée sur le sol de cet atelier lugubre et un liquide chaud lui coula sur le bras. Ce ne fut même pas douloureux.

Après coup, Juliette ne se rappela jamais avoir entendu distinctement la détonation. Seul l'écho d'un puissant coup de tonnerre lui restait en mémoire.

Elle se risqua à ouvrir les yeux et vit l'homme s'effondrer de tout son long à côté de son arme. Une partie de son crâne était manquante, c'était son sang à *lui* qui coulait sur son bras. Elle bougea la main : intacte.

Juliette ne comprenait plus rien de ce qui l'entourait. Le bruit d'un pas précipité lui parvint, puis une exclamation très vite suivie par des cris et un affolement général provenant d'assez loin.

La seule chose dont elle se souvint fut cette voix grave et rassurante qui lui réchauffa le cœur : — Vous ne craignez plus rien, je suis de la police... Le reste fut noyé dans les larmes puis l'inconscient.

DEUXIÈME PARTIE

« N'est pas mort ce qui à jamais dort, Et au long des ères
peut mourir même la mort. »

H. P. LOVECRAFT

Un an plus tard

4

Le soleil tombait lentement derrière la haute colline de West Hills, alternant plaques d'ombre et reflets irisés sur les buildings de la ville. Des franges imprécises se disputaient silencieusement le droit de chatoyer un instant tandis qu'un peu plus loin, des quartiers rubigineux se teintaient progressivement d'ocre pour tourner dans l'ombre de la nuit. C'était le ballet quotidien du soleil, spectacle que Joshua Brolin aimait admirer régulièrement à travers la baie vitrée de son bureau. La « petite mort du jour » comme il se plaisait à l'appeler. A chaque fois un sentiment de désespoir s'emparait de lui pendant plusieurs minutes, et une fois la nuit tombée, son bon moral revenait au galop.

Le mois de septembre touchait à sa fin et, la température demeurant estivale, beaucoup de gens en profitaient pour sortir. Les rues du quartier des pubs, particulièrement ceux où l'on sert la bière de la région, ne désemplissaient pas, gorgées d'étudiants mais aussi de citoyens lambda en quête d'un peu de plaisir et même d'une poignée de touristes venus apprécier la chaleur des brasseries de « Beervana⁴ ». Pourtant Brolin ne se sentait pas d'humeur à vider quelques chopes. À mesure que l'été défilait son moral s'était peu à peu effiloché, la gaieté laissant place à une certaine morosité qui poignait essentiellement au réveil et à la tombée de la nuit. Des instants clés de la solitude.

⁴ Beervana : jeu de mots avec « beer » qui désigne la bière. Surnom de Portland, capitale de la fabrication de cette boisson aux États-Unis, qui représente 10 % de la bière vendue dans le pays.

Il s'était interrogé sur les raisons de pareil changement, n'étant pas d'un naturel pessimiste – loin de là –, mais aucune réponse ne venait. Par moments, il se demandait si ça n'était pas l'effet de l'écart entre sa profession et la vie dans ses apparences les plus banales. Cette difficulté à réaliser qu'une journée magnifique, au soleil radieux, aux cieux d'azur, pouvait être également synonyme de cauchemar pour certains. Au mois d'août, il avait été appelé dans le quartier nord, dans un immeuble proche de l'autoroute 5. Il se souvenait parfaitement du contraste qui lui avait paru si flagrant ce jour-là. Le matin même il avait fait le trajet jusqu'au central de police à bord de sa Mustang en écoutant la radio, chantonnant au gré des notes de U2 sous un soleil magnifique. Une belle journée qui commençait. À peine deux heures plus tard, dans le quartier nord, il franchissait le seuil du bâtiment en sifflotant pour découvrir un véritable carnage. Elle n'avait qu'une vingtaine d'années, Afro-Américaine qui avait dû être très jolie avec ses longues tresses. A présent, elle n'était qu'un paquet de viande et de jus qu'on avait massacré et ouvert au grand jour. Une haine enivrante qui avait suscité le désir d'exhiber les entrailles de cette jeune femme. Tout ça à cause de la jalousie d'un petit ami.

Des homicides conjugaux aux crimes violents en passant par les agressions sexuelles, les trois mois estivaux n'avaient pas été de tout repos. Sordides même.

Brolin aimait son boulot mais parfois il lui pesait de ne pouvoir se décharger de cette tension d'une manière ou d'une autre. Le sport reposait le corps mais l'esprit avait besoin d'autre chose. Une histoire sans lendemain avec une chargée de communication à la mairie pendant quatre mois l'hiver précédent, c'était là sa dernière expérience sentimentale.

À presque trente-deux ans, et malgré un physique de jeune premier, Brolin était toujours embourbé dans l'inextirpable puits du célibat. Il vivotait entre de longues périodes de solitude et une petite liaison de temps à autre. Jamais rien de sérieux en fait. Brolin avait grandi à Logan, petite bourgade à une trentaine de kilomètres de Portland, et n'en gardait pas un souvenir désagréable. Tout le monde se connaissait, les espaces verts, champs, forêts et collines ne manquaient pas et la grande ville

n'était qu'à une demi-heure de voiture. Il avait passé presque vingt ans dans la région, bercé par la silhouette massive du mont Hood avant de partir pour le campus de Portland où il avait découvert l'autonomie et les joies des lessives et du repassage. Mais la fac lui avait surtout apporté son cortège d'aventures et de déceptions amoureuses. Des flirts mornes à une liaison de deux ans avec une jeune femme qui l'avait quitté pour finir ses études à Washington, rien de bien extraordinaire. Plus tard son dévouement pour le FBI ne lui avait pas laissé beaucoup de temps libre pour entretenir une relation digne de ce nom et chaque tentative s'était soldée par un échec. Avec le temps il avait fini par accepter l'idée que peut-être il n'était tout simplement pas fait pour vivre avec quelqu'un.

Au loin le soleil embrasait la surface lisse d'un building, qui étincelait comme une immense flamme olympique.

« Si je sortais un peu... » fit Brolin avec une teinte de sarcasme. La voix de sa mère trouva écho en lui : « Personne ne viendra sonner à ta porte si tu n'y aides pas, on n'est pas à la télé, tout ne finit pas bien ! »

Et les méchants ne perdent pas toujours à la fin !

Ça lui était venu comme ça, du tréfonds de son esprit. Il travaillait depuis peu sur une affaire de corps retrouvé calciné dans un entrepôt des quartiers sud. Quelques pistes intéressantes mais le sentiment que cette affaire allait lui prendre du temps.

Il regarda l'horloge murale au-dessus de la porte. 20 h 02. L'heure de rentrer à la maison, et de se détendre en oubliant tout ça jusqu'au lendemain. À cette pensée, le souvenir d'une partie de Résident Evil 3 commencée la veille sur sa console vidéo lui arracha un sourire. Décidément, Salhindro avait raison, il ne décrocherait jamais de cet engin. L'idée de sortir prendre un verre et de peut-être faire une rencontre venait de se faire balayer en un instant.

Brolin prit sa veste et quitta les lieux sans se donner la peine de mettre un peu d'ordre sur son bureau.

Il vivait sur Aider Street de l'autre côté de la Willamette River et il ne lui fallut pas plus de vingt minutes pour rentrer à son appartement. Deux pièces meublées avec simplicité et

minimalisme, les restes du repas de la veille encore dans la cuisine, une lithographie *d'Othello* mis en scène par Orson Welles au-dessus du sofa et une nappe de poussière pour lier le tout. Un logement de célibataire.

Brolin mit son ordinateur portable en marche et vérifia ses mails. Rien. Pas de nouvelle, ni du boulot ni de la famille. Sa mère avait tendance à préférer le téléphone à l'ordinateur, elle n'était pas vraiment « nouvelles technologies », et détestait par-dessus tout les jeux vidéo, ce qui ne laissait pas d'amuser Brolin. Son père était décédé depuis plus de six ans maintenant, emporté prématurément par un infarctus, laissant Ruth Brolin se débrouiller toute seule dans leur petite maison de Logan. Elle vivait d'une confortable pension grâce à l'assurance que son mari avait contractée quelques années avant son décès et apprenait à peindre de longues heures durant, fixant sur la toile le paysage forestier et montagnard que l'on apercevait de sa véranda.

Joshua se servit un grand verre de lait avec du sirop de fraise, et s'installa dans le sofa. Nombre de ses amis avaient trouvé risible son goût prononcé pour le lait-fraise, surtout à l'académie de Quantico où il faisait mauvais genre pour un membre du FBI d'être adepte de cette boisson, mais l'ère de John Edgar Hoover était révolue et les libertés des agents restaurées. Nul doute que sous l'empire du Grand Patron, à l'époque où l'on parlait d'une grande « mafia mormone du FBI », pareil penchant n'aurait pas été accepté...

« J'ai le choix entre Wagner, Rickie Lee Jones, ou Chris Isaak et une bonne partie de console ! » pensa Joshua en regardant alternativement la chaîne hi-fi et la télévision.

Ses deux grands plaisirs. Le premier le détendait sans lui ôter la faculté de réfléchir tandis que le deuxième était ce qu'il avait trouvé de mieux pour oublier le stress de la journée, les jeux l'avalant entièrement dans leur univers, ne lui octroyant pas le droit à la pensée, et ne laissant passer aucune image des atrocités qu'il côtoyait. Au point qu'il avait acheté deux consoles, et installé l'une chez lui et l'autre au bureau pour pouvoir fuir la réalité quand celle-ci se faisait trop pesante et qu'une pause lui était nécessaire. Certains auraient pensé que ce

besoin de pareil substitut prouvait que peut-être il n'était pas fait pour ce métier, mais Brolin se sentait vraiment une âme de flic, il avait seulement besoin de déconnecter de temps à autre.

Il finit par opter pour la partie de Résident Evil 3 qu'il avait laissée en suspens. Trente minutes plus tard, il s'acharnait sur sa manette comme un forçat sur la chaîne de ses entraves. À force d'insistance, il franchissait les paliers de difficultés se rapprochant peu à peu du dénouement. La sonnerie réaliste du téléphone le sortit brutalement du monde virtuel où il évoluait.

Grognon, il décrocha avec la ferme volonté d'expédier la conversation au plus vite.

— Josh Brolin, j'écoute.

Une voix de femme douce et hésitante tinta dans l'écouteur.

— Bonsoir, c'est Juliette. Juliette Lafayette. J'espère que tu ne m'as pas oubl...

La surprise balaya toute velléité d'agressivité et Joshua posa la manette sur la moquette pour mieux se caler dans le fond du sofa.

— Juliette ! la coupa Brolin ne sachant pas quoi dire. Quelle surprise ! Comment ça va ?

Juliette fut prise de court par cet accueil chaleureux.

— Heum... oui, ça va.

Le ton de sa voix ne confirmait pas ses propos, trop tremblant, trop grave, se dit Brolin en l'écoutant. En décrochant, il avait pensé entendre la voix d'un ami, voire de sa mère, mais en aucun cas il n'avait pensé à Juliette.

— Ça fait longtemps, commença-t-elle.

— Oui... Écoute, je suis sincèrement désolé de ne pas m'être manifesté plus souvent ces derniers temps, j'ai... je ne suis pas excusable. Mea culpa.

— Non, non, c'est moi, enfin je veux dire que tu n'as pas à t'excuser, je n'ai pas donné signe de vie non plus. Match nul.

Le silence retomba dans l'écouteur.

— Je... Je sais que c'est bizarre, mais j'avais envie de t'entendre, confia-t-elle sur un ton hésitant alors qu'elle s'y était préparée pendant de longues minutes.

Toujours aussi étonné, Brolin resta muet.

— Peut-être que je te dérange ? demanda-t-elle.

— Non, pas le moins du monde.

Brolin se saisit de la télécommande et éteignit la télé qui captait son attention. Le souvenir de Juliette ramenait de sa mémoire de douloureuses émotions.

— Je dois bien avouer que je ne m’attendais pas à avoir de tes nouvelles, lui dit-il en dépliant ses jambes sur le sofa.

— Oui. En fait... je... je voulais entendre ta voix... Depuis l’année dernière on n’a pas vraiment eu l’occasion de discuter... enfin entre nous, sans aborder nécessairement *l’accident*. Tu vois ce que je veux dire ?

Elle avançait maladroitement, cherchant ses mots pour expliquer ce sentiment entre nostalgie et peur qu’elle-même ne comprenait pas très bien.

— En fait, reprit-elle, je n’ai jamais pu te remercier. Pas avec le recul nécessaire, la tête froide, sereine à propos de ce qui s’était passé. Quand j’ai commencé à aller mieux, nous nous sommes perdus de vue... Oh, ne vois pas là de reproche surtout, d’accord ? Je veux dire que tu m’as essentiellement connue avec le poids du drame sur l’esprit et maintenant que ça va mieux, je voulais te dire merci. Sincèrement... Ou lucidement comme tu veux.

Soudain Brolin se frappa le front du plat de la main. Ses yeux accrochèrent le calendrier sur la porte de la cuisine tout en sachant déjà qu’il n’avait pas besoin de confirmation. On était le mardi 29 septembre. Toute la semaine, son cœur s’était resserré à l’approche de cette date et le jour même il l’avait enfouie si loin en lui qu’il l’avait effacée. Cela faisait un an, jour pour jour, que Juliette avait été enlevée, Brolin s’en voulut aussitôt d’avoir oublié. C’était là une curieuse leçon de l’esprit, ce jour avait été un tournant dans sa vie, une date qu’on ne sort pas de sa mémoire, sauf si l’inconscient y travaille. Toute la semaine, il s’était promis de téléphoner à Juliette ce jour anniversaire, voire de l’inviter à déjeuner et à force de chasser cette sinistre journée de son esprit, il avait fini par complètement l’occulter derrière ses problèmes actuels.

Juliette et lui ne s’étaient pas parlé depuis plus de six mois mais il savait qu’il aurait dû la contacter. Au moins pour elle, pour la rassurer.

— Non, ne me remercie pas, c'est plutôt moi qui devrais m'excuser de ne pas avoir appelé. Comment vas-tu ?

Silence.

— Pas la grande forme on dirait, reprit-il. Je peux faire quelque chose ?

— Je voulais simplement entendre ta voix. Ça fait un an maintenant et ça me semble si loin dans ma tête et pourtant si proche en moi, autour de moi.

Brolin posa la tête sur le haut du sofa et ferma les yeux.

Tout ce petit bla-bla sur le remerciement lucide sonnait un peu comme un discours préparé à l'avance, un prétexte pour appeler. Mais quand elle disait avoir envie d'entendre sa voix, Brolin retrouvait la Juliette spontanée qu'il avait connue, avec ses doutes et ses peurs.

— Si je peux me permettre, tu devrais sortir avec des amis, lui fit-il remarquer. J'ai connu une femme qui avait subi une agression et qui tous les ans allait au restaurant le jour de cet « anniversaire » pour faire la fête plutôt que de déprimer.

Juliette émit un vague murmure en guise d'acquiescement.

— Tu es en famille ? lui demanda-t-il.

— Non, mes parents m'ont appelée toute la journée, ils sont toujours en Californie. Ma mère voulait venir passer quelques jours mais j'ai réussi à la convaincre que ça n'était pas la peine, que je vais bien.

— Et c'est vrai ?

Elle hésita avant de répondre.

— À peu près.

— Comment s'appelle ton amie déjà ? Celle qui vit près de chez toi.

— Camelia.

— Tu ferais bien de passer la nuit chez Camelia, ça te ferait du bien de ne pas être seule.

— Oui, peut-être.

Juliette ne savait pas comment expliquer ce qu'elle ressentait. Comment lui dire qu'elle ne voulait pas être avec sa famille ou ses amis mais plutôt entendre celui qui lui avait sauvé la vie. Elle se sentait honteuse de ne pas avoir gardé le contact maintenant qu'elle l'écoutait parler. Sa voix était apaisante, lui

qui avait vu ce qu'elle avait enduré, et qui l'avait sortie de là. Ça lui était venu tout d'un coup, en fin de journée. Un étrange malaise tandis qu'elle feuilletait son *DSM-IV*⁵, comme un poids s'abattant sur sa poitrine. Toute la semaine, elle s'était rabâché que ça se passerait bien, que la date fatidique allait s'écouler comme n'importe quelle journée, c'était stupide de s'en faire pour ça, ne cessait-elle de se répéter. Pourtant, elle ne se sentait pas bien, ce n'était pas le besoin d'être en sécurité qui la taraudait, mais plutôt le fait de ne pouvoir en reparler à quiconque. Ni sa mère ni Camelia ne pourraient comprendre ce qu'elle voulait dire, elles ne seraient pas en mesure d'acquiescer ou de répondre en toute connaissance de cause, car elles ne *savaient* pas. Et le visage de Joshua Brolin qui avait été si sympathique ne cessa de flotter dans son esprit. Jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus faire autrement que de passer outre sa timidité pour décrocher son téléphone où le numéro de l'inspecteur était mémorisé depuis presque un an.

— Au fait, comment as-tu eu mon numéro ? s'étonna-t-il d'un coup, je suis sur liste rouge.

Le subit changement d'intonation et le fait qu'elle pensait à la même chose amusèrent Juliette.

— C'est... c'est toi qui me l'as donné l'année dernière, au cas où..., lui fit-elle remarquer avec une pointe d'ironie dont elle se serait crue incapable ce soir.

Il se maudit aussitôt de ne pas s'en être souvenu, s'interrogeant sur la nuance qu'il avait mise à l'époque dans le « au cas où... ». Juliette était une jolie fille, très belle même, corrigea Brolin. Mais il s'était toujours employé à nettement cloisonner travail et vie privée, ne souffrant aucune exception. L'une des règles fondamentales qui lui restaient du FBI. Si charmante fût-elle, il s'était toujours efforcé de regarder la jeune femme autrement qu'en homme sensiblement attiré par sa beauté et son charme.

⁵ *DSM-IV (Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders)* : manuel de référence en psychanalyse pour la description de toutes les pathologies.

— Exact, je m'en souviens maintenant, mentit-il. Encore une fois, suis mon conseil, ne reste pas seule dans ces moments-là, sors, distrais-toi, je doute qu'il soit utile de ressasser cette histoire toute la nuit, tu vas retomber dans la déprime. Je ne cherche pas à dédramatiser mais à t'empêcher de focaliser sur cet... événement.

Dans les mois qui avaient suivi l'agression, Brolin s'était intéressé à la thérapie de Juliette, elle fréquentait le service de victimologie de la police de Portland. On lui avait appris à accepter ce qui s'était passé, un peu comme l'on accepte la mort d'un proche, à faire son deuil définitivement pour éviter de vivre à jamais hantée par l'événement. On lui avait montré comment pleurer une bonne fois pour toutes en quelque sorte, plutôt que d'enterrer le traumatisme au plus profond d'elle en attendant qu'il pourrisse lentement. Josh savait qu'elle s'en était bien sortie, faisant preuve d'une volonté de battante, mais la rechute est un phénomène récurrent, principalement à la date anniversaire de pareil drame.

Elle soupira dans le combiné.

— Je suis idiote, je n'aurais pas dû t'appeler, je suis désolée.

— Ne dis pas ça. Ça me fait plaisir, avoua-t-il du bout des lèvres. En fait, je voulais le faire, mais... le boulot m'a un peu accaparé. Tu sais, pour moi aussi ça été important ce qui s'est passé ce jour-là.

Il sentait Juliette tendue, égarée dans ses pensées.

— Tu veux qu'on en parle ? la sonda-t-il. Elle saisit la balle au vol.

— Je n'osais pas te le demander. J'avais peur que tu le prennes comme une invitation mal placée. Ça ne te dérangerait pas trop de venir ?

Brolin rouvrit les yeux, sa proposition avait dépassé le cadre de ses pensées. Il avait songé à une conversation téléphonique, pas à devoir traverser la ville entière. Le silence de Juliette découragea toute tentative de refus, il pouvait bien faire ça pour elle. Au fond, et malgré lui, il y avait quelque chose en elle qu'il aimait bien, quelque chose qui dépassait de loin le simple cadre professionnel. Dans sa personnalité, sa façon d'être.

Juste une heure ou deux, se dit-il, pour elle, pour lui filer un coup de main, et après je reviens me coucher.

— OK, j'arrive. Sors les verres et chauffe le divan, je serai là dans quarante minutes si je retrouve mon téléporteur.

Il devina un sourire à l'autre bout du fil. Elle était rassurée.

*

**

La Mustang blanche s'engagea dans Shenandoah Terrace, quartier aisé de Portland, passant devant les grandes habitations qui surplombent la ville. Elle poursuivit son chemin jusqu'au bout de Shenandoah où deux vastes maisons se faisaient face pour clore la rue avant la forêt. La route n'allait pas plus loin. Quelques secondes plus tard, Brolin se tenait sur le perron de la plus petite des deux villas.

« Sympa comme cadre », se dit-il en tournant sur lui-même. Pas beaucoup de voisins, de grands espaces et la forêt pour le jogging au pied de la maison, que demander de plus ?

La porte s'ouvrit.

Juliette se tenait dans l'ouverture, arborant un sourire de bienvenue qu'elle n'avait pas besoin de forcer.

— Merci d'être venu, fit-elle en l'invitant à entrer. Brolin lui rendit son sourire, un peu penaud, il ne savait pas comment réagir. Plusieurs mois sans la voir lui avaient fait oublier le charme de la jeune femme. Il entra dans le hall, les mains dans les poches. Juliette fit un signe vers une porte ouverte.

— J'apporte le café, installe-toi, lança-t-elle en disparaissant dans ce qui devait être la cuisine.

Brolin pénétra le cœur de la maison, un impressionnant salon, avec plusieurs banquettes, fauteuils, tables basses et une cheminée assez grande pour y entrer sans se pencher. Au-dessus de lui la longue rambarde de la mezzanine dominait la pièce et la baie vitrée. Josh s'amusa de sa présence en ces lieux. Lui qui portait des baskets, un jean usé et une vieille veste en cuir se trouvait en complète inadéquation avec le bon goût des lieux.

— Tu l'aimes bien corsé j'espère ? fit Juliette de la cuisine. Joshua ne prit pas la peine d'expliquer qu'il n'en buvait plus depuis qu'il avait arrêté de fumer, il ferait une exception ce soir. Il se tourna et découvrit un magnifique Bôsendorfer à quelle laqué de noir, entouré de plantes vertes. Il s'en approcha et souleva le couvercle pour passer ses doigts doucement sur les touches.

— Tu en joues ? demanda Juliette dans son dos.

Brolin stoppa aussitôt son geste en s'excusant d'un sourire.

— Non. On en avait un chez mes parents, mais mon père ne voulait pas que j'y touche.

— C'est idiot. À quoi bon avoir un piano alors ?

— Je crois qu'il voulait le garder en souvenir de ses parents, mais peut-être qu'il ne souhaitait pas que quelqu'un en joue. Je ne sais pas. Et toi ?

Juliette haussa les sourcils.

— Depuis l'âge de huit ans. Je crois que ça devrait faire de moi une virtuose mais au grand désespoir de mes parents je ne suis qu'une piètre musicienne.

Une fossette apparut au creux de ses joues. Brolin l'observa, curieux de son attitude un peu badine. Il avait décidément oublié à quel point elle était belle avec ses cheveux d'ébène tombant en cascade sur ses épaules et ses yeux d'un bleu de saphir. D'un bleu si intense qu'à trop y plonger le regard, on pouvait y perdre la raison. Finalement, il s'aperçut qu'il n'avait jamais réussi à définir sa position par rapport à Juliette. Il lui avait sauvé la vie, et ils avaient passé du temps ensemble après le drame, mais c'était un climat particulier, elle n'était pas tout à fait elle-même et lui s'était toujours présenté à elle avec toutes ses barrières de flic, pas comme un ami. À bien y réfléchir, il était presque étonnant qu'il se retrouve ici, un an plus tard. Ils étaient liés par un vécu commun très fort, une confiance réciproque instaurée par les événements, mais nullement par la connaissance l'un de l'autre. Lorsqu'elle avait commencé à aller de mieux en mieux, il s'était écarté, happé par son boulot et, d'une certaine manière, désireux de ne pas rester trop au contact de cette si jolie jeune femme.

L'espace d'un instant, Brolin fut saisi du désir de toucher ces lèvres délicates et volontaires, son regard tomba sur le pull moulant la forme de ses seins. Sentant qu'il dérapait, il montra les trois canapés qui formaient un L et demanda :

— Lequel est réservé aux agents de police ?

— Celui qui te plaît le plus. Brolin s'installa confortablement.

— Je suis content de voir que tu ne perds pas le sourire, confia-t-il. C'est l'essentiel.

— Je fais de mon mieux.

Elle se sentait bien incapable de lui avouer qu'elle avait retrouvé le sourire moins d'une heure auparavant, quand il avait annoncé qu'il viendrait. Il se dégageait quelque chose de rassurant de cet homme, une force tranquille. Juliette servit deux tasses d'un café bien noir.

— Alors qu'est-ce que tu deviens ? demanda-t-il.

— Je marche sur tes traces, répondit-elle du tac au tac. Tu as fait des études de psycho, non ?

Une fois encore, elle le surprit par sa mémoire. Après l'affaire Leland Beaumont – le Bourreau de Portland –, Brolin avait voulu l'aider à se remettre du cauchemar qu'elle avait enduré. C'était également une façon de s'aider lui-même car il ressortait de cette affaire profondément marqué. Pour la première fois de son existence il avait ôté la vie à un homme. Il ne l'avait jamais avoué à Juliette, et il pensait même ne pas lui avoir raconté trop de choses sur lui-même, et près d'un an plus tard, la jeune femme n'avait rien oublié du peu qui s'était dit. L'idée qu'elle puisse conserver tous ces détails en mémoire à cause d'une sorte d'attirance lui vint à l'esprit, mais son attitude n'allait pas dans ce sens. Elle se montrait agréable mais pas proche, non plus que familière.

— Quelle mémoire ! remarqua Brolin. Je suis impressionné.

— Pour répondre à ta question, je suis en dernière année de psychologie, encore un peu de courage et j'aurai mon diplôme.

— Pour faire quoi ensuite ? Tu as une petite idée ?

— Pas tout à fait. Disons que ce qui m'est arrivé l'année dernière m'a ouvert de nouvelles perspectives. J'aime assez

l'idée de travailler à la traque de pareil monstre. Peut-être au FBI. Je marche vraiment dans tes traces !

— Fais attention ou tu finiras dans la police de Portland, plaisanta-t-il en retour.

Brolin but une gorgée de café, il était encore brûlant et aussitôt un effluve de nicotine lui picota le palais. Ses poumons prirent consistance dans sa poitrine, il avait envie d'une cigarette. Le silence tomba dans l'immense salon. Au loin, la trotteuse d'une pendule martelait les secondes sans repos. Se focalisant sur Juliette, Joshua s'efforça de ne pas penser au manque qu'il n'avait plus éprouvé depuis longtemps.

— Ça n'a pas été facile ces derniers temps n'est-ce pas ? interrogea-t-il.

— Ça va. Depuis plusieurs mois, je sors le soir toute seule, je rentre parfois à pied de chez Camelia. Disons que j'ai évité l'agoraphobie. Mais je n'étais pas une fêtarde auparavant et ça n'a pas changé ! lança-t-elle dans un sourire sincère.

— Et Internet ? Tu y consacres toujours autant de temps ?

— Beaucoup moins ! déclara-t-elle en haussant les sourcils, beaucoup moins.

Elle plongea le regard dans sa tasse de café.

— Je suis contente de te voir, Brolin, s'entendit-elle dire.

— Josh. Je pense qu'on peut se le permettre. Elle acquiesça avant d'ajouter :

— Je sais que ça peut paraître idiot mais j'avais besoin de te voir. C'est comme un exercice mental que je m'impose, te voir pour me rappeler que ça a bien eu lieu.

L'idée de constituer l'élément d'un exercice mental fit tiquer Brolin et il ne put s'empêcher d'afficher sa déception. Non qu'il imaginât être beaucoup plus, mais il espérait au moins avoir le titre de relation à défaut de celui d'ami.

— Je m'exprime mal, rectifia Juliette, je veux dire que c'est parce que tu sais comment ça c'est passé que je voulais que tu sois là. Te voir parce que tu es la seule personne qui a vécu ça, et avec qui je ne me sens pas obligée de parler vraiment de ce jour-là, tu le sais, tu peux me comprendre si j'en ai envie mais je n'ai pas à essayer de tout décrire. Tu vois ce que je veux dire ?

La déception avait laissé place à de la tendresse sur le visage de Brolin. Il hocha la tête.

— Tu sais ce qui serait génial ? dit-il, ça serait d'allumer un feu dans la cheminée, ça fait des années que je n'en ai pas vu. Ensuite on pourra parler longuement, comme quand j'étais gosse.

Les deux silhouettes étaient allongées sous une couverture, chacune sur un sofa. Les ombres disputaient la place aux torsades ambrées dans le salon pendant que les crépitements du feu jouaient avec le silence. De temps en temps, Brolin ou Juliette chuchotait une phrase qui suscitait la réponse de l'autre. La maison était calme, la nuit bien avancée, et après deux heures et demie de conversation avec Juliette, Brolin avait renoncé à rentrer se coucher chez lui. Elle avait besoin de lui, d'une oreille compréhensive, et lui d'une présence proche, d'un peu de chaleur même s'il semblait évident que cette chaleur resterait celle de l'amitié, et c'était nettement mieux ainsi.

Lentement leurs phrases devinrent de simples mots égarés par la fatigue avant que le creux de la nuit ne vienne les bercer jusqu'au petit jour.

5

Larry Salhindro poussa la porte du bureau du capitaine Chamberlin. Il portait une boîte en carton pleine de donuts achetés quelques minutes plus tôt sur le chemin du poste central de police.

— Bonjour Larry, fit le capitaine Chamberlin que l'heure matinale ne troublait pas.

— B'jour cap'tain. Donuts ? proposa Salhindro en tendant la boîte ouverte.

— Ces saloperies te feront crever avec cinq ans d'avance, Larry, tu ferais mieux de surveiller ta ligne. Bon, où en sommes-nous avec cette histoire de trafic de voitures volées ?

— Ça avance, Kiewtz et Balenger sont dessus.

— Et ce cadavre dans l'entrepôt, ça donne quoi ? Salhindro déglutit péniblement avant de répondre.

— Brolin s'en occupe, je lui file un coup de main occasionnellement. Le corps n'a pas encore été identifié, on travaille sur les radios chez le légiste.

Chamberlin hocha la tête.

— Larry, ne perds pas de vue que tu es là pour faire le lien entre nos agents en tenue et la brigade criminelle, pas pour secondar l'inspecteur Brolin. Ne fais pas de votre collaboration une habitude, même si elle se montre fructueuse, ça n'est pas ta mission principale.

Salhindro grogna un vague acquiescement. Cela faisait deux ans qu'il servait d'intermédiaire entre les agents en tenue et la brigade criminelle, et un an et demi qu'il rendait service à Brolin à l'occasion. Tout d'abord par l'acquisition de petits renseignements jusqu'à aboutir à une véritable entraide pendant certaines enquêtes. À cinquante ans, Salhindro était lieutenant, mais un fort lumbago et une santé fragile l'avaient dispensé des patrouilles et rondes en voiture. Relégué au rôle de médiateur qu'il considérait trop éloigné du terrain, il ne manquait pas une occasion d'aider ses collègues de la Division des enquêtes criminelles.

— Il est arrivé, ce matin ? s'enquit le capitaine en lissant sa fine moustache noire.

— Je ne crois pas.

— Si tu le vois, dis-lui que je l'attends dans mon bureau pour faire le point sur son enquête. Et préviens Kiewtz et Balenger qu'on se fait un briefing ensemble à onze heures.

Salhindro approuva avant de se lever. Il allait franchir la porte lorsque le capitaine tendit la main vers lui en l'interpellant.

— Finalement donne-moi l'une de tes saloperies.

L'horloge au-dessus du hall de la Division des enquêtes criminelles affichait 9 h 50 lorsque Brolin fit son apparition. Pas rasé ni même changé, il se faufila jusqu'à son bureau le plus discrètement possible.

— Tiens tiens, fit une voix qu'il identifia aussitôt, on dirait qu'il a découché notre jeune inspecteur !

Brolin soupira avant de se retourner vers la silhouette bedonnante aux cheveux gris de Salhindro.

— Non ! N'essaie même pas de me mentir, poursuivit celui-ci, toi tu as passé la nuit avec une femme.

— C'est pas ce que tu crois.

— Ouais... Quelqu'un qui commence à se défendre avant même d'être accusé, c'est pas innocent ça ! répondit Salhindro en léchant ses doigts couverts de sucre glacé.

Brolin chassa l'air d'une main en signe d'abandon.

— Je vois pas pourquoi j'essaie d'argumenter avec toi, remarqua-t-il. C'est juste une amie.

Le regard dont Salhindro le gratifia le fit capituler et il entra dans son bureau.

La voix du lieutenant, mielleuse au possible, le suivit :

— Le capitaine veut te voir, dom Juan !

La matinée fila rapidement, entre le rapport à Chamberlin et les coups de téléphone au légiste et au labo, l'heure du déjeuner se présenta sans s'annoncer. Bien évidemment, Salhindro avait joué son rôle de diffuseur d'informations et plusieurs inspecteurs se firent un plaisir de plaisanter sur le passage de Brolin, l'affublant de diminutifs tous plus ridicules les uns que les autres.

Savourant deux tranches de pain et un morceau de salami qui se voulaient sandwich, Brolin repensa à la nuit précédente. Il n'avait pas parlé avec autant de sincérité depuis longtemps. En dehors de quelques soirées en compagnie de Salhindro, il n'avait pas eu souvent l'occasion de dialoguer longuement et franchement, et c'était ce qui s'était passé cette nuit avec Juliette. D'anecdotes personnelles à l'expression d'opinions plus générales, chacun écoutant l'avis de l'autre, ils étaient finalement arrivés à un véritable échange. Ils avaient passé plusieurs heures ainsi, en se découvrant. Bien qu'ils fussent liés par la tragédie du Bourreau de Portland, Joshua s'était étonné de la facilité qu'ils avaient elle tous deux à se confier. Comme deux amis se retrouvant après une longue absence. Le matin, Juliette dormait, emmitouflée dans ses couvertures, quand il avait quitté la villa, laissant un mot pour la remercier de la soirée.

À présent, il se sentait maladroit. L'envie de l'appeler pour lui proposer de réitérer pareille soirée le taraudait, mais la peur de ce qu'elle pourrait penser l'en empêchait. Il ne voulait pas passer pour une âme esseulée cherchant à tout prix à combler sa solitude avec la première amitié venue.

Dix minutes s'écoulèrent avant qu'il ne finisse par se promettre de l'appeler en fin de journée.

Après tout c'était son droit, et tant pis si elle devait le trouver idiot.

6

Rusty McGeary fit dérapier son vélo sur le chemin de terre et redonna un bon coup de pédale pour monter le talus. Washington Park était idéal pour les balades à VTT. Juchée sur une succession de collines, la forêt dominait les quartiers ouest de la ville ; elle s'étendait sur plusieurs kilomètres, sillonnée par de nombreux sentiers étroits et anfractueux.

Du haut de ses douze ans, Rusty venait souvent rouler à l'ombre des arbres, il connaissait la plupart des chemins et des cuvettes, et les raccourcis pour atteindre un point précis en un temps minime.

Mais pour l'heure, il luttait pour sa vie.

Haletant, il regarda attentivement derrière lui pour s'assurer qu'on ne le suivait pas et se laissa rouler jusqu'en bas de la pente où il accéléra tant qu'il put, s'engouffrant comme un bolide entre les branches. Sa faculté à se concentrer sur le choix du meilleur chemin était son unique chance de survie. S'il se trompait de sentier, c'en était fini de lui. S'il trébuchait sur un parterre de feuilles mortes, plus de Rusty McGeary. Aucun droit à l'erreur.

Cette pensée fit naître en lui une détermination encore plus farouche, il se leva sur ses pédales et donna tout ce qu'il put.

Il fonçait. Autour de lui la végétation défilait comme un long tapis flou de couleur verte et brune.

Devant lui, surgit au détour d'un virage la petite clairière avec les constructions de bois du parcours de santé destiné aux joggers. Rusty pila et souleva un nuage de poussière dans l'air sec de cette fin de journée. Il essaya de retenir son souffle pour mieux entendre. Rien. Le plus stressant, le plus difficile à surmonter était de ne rien savoir de ses ennemis. Où étaient-ils ? Proches de lui ? Se rapprochant ou s'éloignant ? Il devait sans cesse être en mouvement pour ne pas se faire rattraper, car si cela se produisait, il pourrait dire adieu à tous ses rêves de victoire.

Soudain une silhouette entra dans son champ de vision, quelqu'un descendait la pente du côté nord, il serait dans la clairière dans moins d'une minute. Rusty ne prit pas le temps d'évaluer la situation, il jeta son vélo dans les fourrés les plus proches et s'enfuit en courant dans les bois. Il contourna un imposant massif de ronces et se cacha derrière un tronc pour reprendre son souffle.

Au loin la voix de *l'autre* perça le silence de la forêt :

— Rusty ! On n'a pas le droit de quitter les sentiers ! Tu triches !

Il s'en fichait. S'il respectait les règles il perdrait encore. Ils étaient trois contre lui dans cette chasse à l'homme et il n'entendait pas être le perdant du jour.

— Rusty ! Je sais que t'es là ! cria l'autre adolescent. J'ai ton vélo !

Puis le silence pendant quelques longues secondes où Rusty entendait son cœur résonner dans tout son corps. Flairant le mauvais coup, il se pencha et quitta sa cachette pour distinguer ce que faisait son ennemi. Il vit que Kevin Baines s'était enfoncé à sa poursuite dans les bois. Rusty se remit en marche, il ne fallait pas rester immobile ou il serait déclaré mort. Il se fraya un chemin dans un champ de fougère mais constata très vite qu'il était impossible de se déplacer dans les bois – encore moins en cette saison – sans faire un bruit terrible. Il se demandait comment résoudre ce problème quand il aperçut les murs d'un vieux bâtiment.

La planque idéale, se dit-il. Avec un peu de chance, Kevin passerait sans même remarquer la ruine.

Il s'en approcha en prenant d'infimes précautions pour ne pas marcher sur des branches ou des feuilles mortes. La maison ressemblait à l'une de ces anciennes constructions où les bûcherons du siècle dernier venaient s'installer plusieurs semaines pour travailler avant de rejoindre leurs logis respectifs. Rusty contourna le mur de pierre sans fenêtre dans l'espoir de trouver une porte ou un accès quelconque. Un bourdonnement sourd provenait de l'intérieur. Visiblement la bâtisse avait été réhabilitée par le service des eaux ou quelque chose du même acabit, une pompe devait fonctionner lentement dedans. Tant mieux, cela lui ferait une bonne cachette. Rusty découvrit finalement sur l'autre façade une ouverture suffisamment grande pour qu'il puisse s'y glisser.

Il fouilla dans sa poche pour en extraire le briquet Zippo que son frère lui avait offert et l'alluma.

Le bourdonnement s'amplifia.

Kevin Baines se faufilait entre les troncs et les massifs de végétaux en prêtant le maximum d'attention aux bruits qui l'entouraient. Rusty était tout proche, il en aurait mis sa main à couper. Mais ça ne se passerait pas ainsi. Il allait le débusquer et il serait sacré « Traqueur-vétéran », lui et personne d'autre.

Une branche craqua au loin sur sa gauche et Kevin s'accroupit aussitôt. Puis un hurlement effroyable déchira l'air. C'était Rusty McGeary.

Il hurla pendant plusieurs secondes sans s'arrêter.

7

Le Dr Sydney Folstom était une femme d'une quarantaine d'années, grande et au regard dur, elle impressionnait bon nombre d'hommes, à commencer par ceux de la police avec qui elle travaillait. Directrice du bureau du légiste de Portland, elle

était appréciée par ses collègues bien qu'auréolée d'une réputation de tatillonne excessive. Elle aimait le travail bien fait, et ne supportait pas la facilité. Quand elle vit qu'il était déjà 17 h 15 et que l'inspecteur Brolin n'était toujours pas là elle grommela et se promit de ne pas lui rendre la tâche aisée. Le retard était ce qu'elle détestait par-dessus tout.

L'institut médico-légal de Portland se dressait un peu à l'écart du centre-ville, c'était un long bâtiment de brique rouge avec de hautes fenêtres noires par où apparaissaient de rares silhouettes fugitives. Il évoquait l'une de ces universités ancestrales d'Angleterre qu'on aurait dit tout droit sortie d'un film de la Hammer. L'entrée principale était réservée aux familles qui venaient voir le corps d'un proche dans l'une des salles d'exposition, comme on les appelait ici. Mais le personnel avait pour habitude de passer par-derrière, par la cour intérieure et le sous-sol, cette même voie qu'empruntaient les corps lorsqu'ils arrivaient pour être ouverts. C'est par là que Brolin passa, traversant un long couloir au linoléum vert pomme, passant à proximité des salles d'autopsie. Devant l'une d'elles, il entendit clairement le contact de la scie vibrante avec la boîte crânienne.

Il accéléra l'allure.

Personne ne semblait vivre ici-bas, comme si le sous-sol était réservé aux ombres et aux fantômes. Parfois Brolin percevait le froissement d'une blouse de travail ou un raclement de gorge, mais personne n'était visible, chacun se terrant derrière les portes entrouvertes des salles d'autopsie. Il régnait ici une odeur étouffante d'antiseptique et Brolin réalisa soudain qu'on était sous terre et qu'il n'y avait aucune fenêtre nulle part, et qu'à défaut d'une grosse ventilation, l'antiseptique était peut-être la seule parade efficace au parfum âpre de la mort. Un frisson glissa le long de son échine. Il longea une rangée de brancards roulants et gravit les marches d'un pas rapide pour atteindre le rez-de-chaussée.

En plus de l'accueil des familles et les chambres funéraires, c'était à ce niveau que se trouvaient les laboratoires d'analyses.

Brolin franchit la porte privée du couloir central en direction de l'escalier. De part et d'autre, d'immenses baies

vitrées donnaient sur les laboratoires où s'activait une foule d'hommes et de femmes en blouses blanches. D'impressionnantes machines scintillaient de leurs diodes colorées tandis qu'un groupe de techniciens contrôlaient et enregistraient des données informatiques, plus loin un mannequin recouvert d'une chemise ensanglantée servait à calculer la trajectoire d'un projectile. Puis Brolin passa devant une suite de portes étanches sans ouverture, simplement barrées d'un panneau « Défense d'entrer quand la lampe rouge est allumée » et surmontées de lampes témoins rouges dont certaines brillaient. C'était le terrain particulier des laboratoires d'analyse spectrométrique, de photographie, de balistique et aussi la pièce des appareillages complexes comme le *nit-yag*, l'Opti-Scan ou le chromatographe à gaz couplé à un ordinateur surpuissant et à un spectromètre de masse. Tout l'arsenal nécessaire à la traque des plus minuscules indices, une batterie d'ordinateurs capables de faire parler un grain de sable à propos de son origine et même de ses différents voyages à travers le pays. C'était le royaume de Cari DiMestro et Lynn Song, responsables des laboratoires du rez-de-chaussée. Pour l'heure, Brolin avait rendez-vous avec le Dr Folstom dont le bureau se trouvait à l'étage. Étant en retard, il ne prit pas la peine de chercher Cari pour le saluer, se doutant qu'il serait plongé dans quelques obscurs travaux, et monta l'escalier. L'étage était plus tranquille, abritant les laboratoires de toxicologie, le service de recherche génétique et les bureaux des cadres. Brolin ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait et entra après avoir frappé.

Sydney Folstom se leva pour le saluer. Ses cheveux étaient parfaitement permanentés, et ses yeux verts traversèrent Brolin comme un couteau. Son visage fermé ne permettait pas de dire si elle était de mauvaise humeur ou si c'était là son expression de tous les jours. Il émanait d'elle une beauté froide et presque cruelle.

Déformation professionnelle, songea Brolin en lui souriant. A toujours ouvrir des êtres humains comme de simples morceaux de viande, on finit par en être marqué. Ce sont les stigmates de la mort. Cette analogie lui parut bien trouvée pour une fois, et il se promit de la noter aussitôt qu'il le pourrait.

— Contente de vous voir, inspecteur Brolin, même si c'est avec du retard, lui lança-t-elle en guise de préambule. C'est moi ou j'ai l'impression que vous vous plaisez ici ? Je vous y ai souvent vu ces derniers mois.

Elle parlait avec cette application tout académique des personnes qui ont suivi un très long cursus universitaire. Presque trente ans d'attention à l'agencement des mots et des pensées pour correspondre aux schémas scolaires : l'assurance que lui conféraient ses longues et intenses années de médecine marquait le moindre de ses propos et de ses gestes.

— Je m'en passerais bien si je pouvais, ne le prenez pas mal mais cet environnement de mort ne me met pas vraiment à l'aise, répondit Brolin.

Elle esquissa un sourire froid.

— Vous travaillez pourtant à la Division des enquêtes criminelles, c'est aussi ce que j'appelle un environnement de mort.

— Le contexte est celui des vivants, répliqua-t-il dans la foulée en gardant un ton qui se voulait agréable.

À peine entamée, la conversation prenait la tournure d'une explication à la limite du défi oral. Brolin regretta immédiatement de s'être pris au jeu plutôt que de rester docile, ce qui est la meilleure attitude pour faire progresser les choses face à une personne opiniâtre ou décidée à vous en faire découdre.

Le Dr Folstom lissa la jupe de son tailleur et tendit un sachet de pastilles à la menthe vers son interlocuteur.

— Quand vous, vous travaillez à comprendre la vie d'un mort pour en appréhender le tueur, moi je fais la même chose, mais au lieu de fouiller sa vie, je fouille son corps.

Brolin hocha la tête en suçant une pastille et son sourire s'élargit.

— Vu sous cet angle... J'ai cru comprendre que vous aviez du nouveau concernant mon corps calciné.

Il était temps d'esquiver l'affrontement, Sydney Folstom n'était pas commode et pour préserver la qualité de leurs rapports professionnels, Brolin voulait apaiser l'atmosphère. La directrice du service et le jeune inspecteur ne se connaissaient

pas très bien, Brolin travaillant habituellement avec des médecins légistes moins haut placés, mais depuis le printemps précédent – où l'apport de l'autopsie s'était révélé déterminant pour l'issue d'une enquête – il avait entrepris de mieux cerner Sydney Folstom et d'améliorer leur collaboration. Il était venu une dizaine de fois en cinq mois pour s'entretenir de divers points techniques avec elle et même s'ils ne se voyaient guère plus de quelques minutes à chaque fois, Brolin commençait à se faire une opinion du personnage. Sévère, revêche de prime abord mais pas mauvaise, juste un peu trop cassante s'était-il dit, une manière comme une autre d'asseoir son autorité dans un monde aussi macho que celui de la police.

Comme si elle lisait dans ses pensées, Sydney Folstom se passa la main dans les cheveux en prenant un air décontracté, tranchant avec son habituelle austérité.

— Tout à fait, l'autopsie a confirmé l'homicide. Mais avant tout, je vais vous montrer quelques clichés que j'ai faits du corps, vous allez voir c'est particulièrement explicite.

Alors qu'elle se levait pour prendre une chemise cartonnée sur une étagère, Brolin comprit que c'était sa façon à elle de prendre l'ascendant. Lui qui avait témoigné d'un certain dégoût pour ce milieu sinistre allait se retrouver devant les photos – couleur et en gros plan – de l'un de ces corps ouverts. Elle ne manquerait pas de souligner les points les plus sensibles, jouant avec les descriptions de blessures, art qu'elle maîtrisait parfaitement, se conférant une supériorité incontestable sur son interlocuteur. Bien qu'il fût habitué à voir les pires atrocités, Brolin n'en détestait pas moins cela. Il savait qu'après trente ans de carrière il continuerait d'être mal à l'aise en présence d'un cadavre, tout comme ses collègues. Il n'y a guère que dans les films qu'on entend les vieux briscards de la police ne pas s'émouvoir à la vue d'un corps mutilé. Le temps et l'expérience permettent de prendre plus facilement du recul, mais jamais, au grand jamais, on ne s'habitue à ce genre de vision. Ne serait-ce que parce que chaque être humain est différent, et aussi parce que chacun meurt à sa manière, fixé pour toujours par la mort dans l'aspect grotesque que celle-ci donne à nos corps dans cet instant. On a souvent dit que vieillir c'est perdre sa dignité et

mourir la retrouver ; c'est probablement vrai mais à condition que quelqu'un passe par là pour remettre le corps dans une attitude un peu plus digne, car la mort a ceci d'étrange qu'elle se plaît à frapper aux instants les plus inattendus.

— Vous allez comprendre, dit le Dr Folstom, sortant Brolin de ses pensées.

Le téléphone portable de Brolin se mit à vibrer dans sa poche.

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser, balbutia-t-il en l'extrayant de sa veste en cuir.

Il sentit le regard contrarié de Sydney Folstom se poser sur lui.

— Brolin, j'écoute.

— Joshua, c'est Salhindro. Faut que tu viennes, on a trouvé un corps dans les bois près du zoo.

Salhindro paraissait tendu, comme s'il venait d'apprendre une très mauvaise nouvelle.

— Pourquoi moi ? Je suis sur une enquête, Larry.

— Si je te le demande, c'est que j'ai mes raisons.

— Écoute, je suis occupé pour le moment, et puis c'est le commissariat de South-West qui doit s'en occuper, c'est sous leur juridiction. C'est si important que ça ?

— Ce sont les gars de South-West qui nous ont appelés pour te prévenir. Quand ils ont vu le corps ils ont su que ça te concernait.

— Que ça *me* concernait ? s'étonna Brolin que l'impatience commençait à gagner. Ça veut dire quoi ça ?

— Discute pas et retrouve-moi à l'entrée de Kingston Drive près du zoo. C'est important. Vraiment.

La voix de Salhindro trahissait une anxiété assez rare chez lui, ce qui n'avait rien de rassurant. Brolin capitula. Il raccrocha et observa le Dr Folstom qui semblait agacée par cette interruption intempestive.

— Je suis navré, mais nous allons devoir remettre ça à plus tard, j'ai une urgence, s'expliqua-t-il en se levant non sans un certain soulagement.

Sydney Folstom ne l'avait pas quitté du regard et soupira profondément. Brolin lui lit un petit signe de la main en guise d'excuse.

Un pressentiment désagréable se diffusa subitement en lui, comme la rumeur d'une tragédie à venir.

8

Brolin gara sa Mustang sur le bas-côté. Une voiture pie⁶ – qui n'en était plus vraiment une puisque fraîchement repeinte en blanc et bleu – attendait, Salhindro assis sur le capot avec un autre homme en uniforme. Deux autres véhicules de police étaient immobiles un peu plus loin, dont le van des techniciens de scène de crime.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Brolin en arrivant à hauteur de Salhindro.

Celui-ci fit une grimace de dégoût.

— Une jeune femme. C'est un gosse qui l'a trouvée, il y a deux heures, en jouant avec ses amis. Deux gars du district de South-West sont venus vérifier qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie d'adolescent. Il paraît qu'ils sont revenus blancs comme des lys.

— Le médecin est venu au moins ? interrogea Brolin.

— Ouais, il a vérifié qu'elle était morte mais il n'a touché à rien. On a bouclé le coin et attendu que tu viennes.

— Mais pourquoi moi ? Le capitaine est au courant ?

— Oui, quand les gars de South-West ont téléphoné chez nous, c'est lui qui m'a dit de te faire venir.

Brolin ne comprenait pas où son collègue voulait en venir. Il était déjà sur une enquête et on lui demandait de se rendre sur les lieux d'un crime, au-delà de sa juridiction habituelle de surcroît.

⁶ Voiture pie : voiture de police, ainsi surnommée à cause de sa couleur noir et blanc.

— Si tu m'expliquais exactement pourquoi je suis là, remarqua Brolin.

Salhindro eut un bref regard vers l'autre agent en uniforme avant de répondre :

— Faut que tu le voies de tes propres yeux, sinon tu ne me croiras jamais.

Après une centaine de mètres dans les bois, un cordon de sécurité avait été tendu entre les arbres pour protéger l'accès à la ruine. Quelques policiers allaient çà et là, en observant attentivement le sol et en prenant des notes. Deux hommes arborant les blouses grises des techniciens de scène de crime portaient chacun une lourde valise. Ils inspectaient minutieusement le sol autour de la maison. L'un d'entre eux appliquait une poudre jaune sur un film transparent de cinquante centimètres de long, prélevant ce qui ressemblait à une empreinte de pas sur une pierre.

— Les techniciens attendent ton feu vert pour entrer, prévint Salhindro.

Brolin hocha la tête bien qu'il ne comprît toujours pas ce qui l'amenait là. Ni son grade ni sa réputation ne pouvait en être la cause. Il ne disposait pas d'appuis particuliers dans les hautes sphères pour qu'on l'envoie sur une enquête sensible. Certes, il était l'un des rares flics, voire le seul, capable de dresser le profil psychologique d'un tueur grâce aux éléments d'une scène de crime, mais pourquoi faire autant de mystère dans ce cas ? Il ne voyait décidément aucune bonne raison d'être là. Pourtant tous l'observaient comme si sa présence était déterminante. Un officier en tenue s'approcha de lui.

— On vous attendait, inspecteur Brolin, je suis le lieutenant Horner du district South-West. On allait mettre l'une de nos équipes sur le coup quand le sergent Faulings nous a décrit la victime.

Soudain Brolin pensa à Juliette. Son cœur s'accéléra à l'image de son visage baignant dans le sang. C'était impossible, personne ne savait qu'ils se voyaient Juliette et lui, encore moins les flics de South-West.

— Eh bien quoi ? s'impacienta Brolin. Qu'est-ce qui a bien pu vous faire penser à moi ?

L'officier et Salhindro échangèrent un regard entendu.

— La victime, monsieur...

Salhindro balaya les explications d'un geste large.

— Viens voir, Josh.

Et il l'entraîna sur le côté de la maison croulante. Salhindro sortit sa Mag-Lite et l'alluma.

Brolin percevait comme une sorte de bourdonnement. Les deux hommes s'immobilisèrent devant un trou béant dans le mur. Le lierre grimpait sur la pierre, dispersant ses ramifications en de longs tentacules, si bien que l'unique entrée de la maison était en partie dissimulée. En l'apercevant de là où il se tenait, Brolin eut le sentiment désagréable d'être sur le seuil d'une bouche béante qui attendait patiemment qu'on enfourne son repas entre ses mèches de lierre.

Une odeur aigre envahit leurs narines. Une émanation qui ne trompa pas Brolin sur ce qui l'attendait à l'intérieur. Il se souvint de cette mauvaise analogie qu'il avait faite la première fois qu'il avait respiré les gaz d'un mort, il les avait comparés aux relents d'un vieux pet de malade. Mais jamais cela n'avait réussi à le faire rire, bien au contraire.

Salhindro se pencha et disparut dans le trou, bientôt suivi de près par Brolin. Ils quittèrent la lumière pour s'enfoncer dans l'obscurité de cette bouche noire. La puanteur devint encore plus forte comme si les émanations pestilentielles étaient enfermées depuis trop longtemps entre ces murs sans aération. Brolin toussa de dégoût, aussitôt imité par son collègue.

Le faisceau lumineux sondait le sol afin d'éviter les débris. Ils marchaient sur un antique parquet aux lattes gondolées et vermoulues sur lequel s'étaient développées une faune et une flore de parasites en tout genre. L'air était lourd, chargé de mort, pensa Brolin. En partie masqué par la végétation, le trou par lequel ils étaient entrés ne laissait pas passer assez de lumière pour qu'on pût y voir quoi que ce fût. La porte et les fenêtres avaient toutes été obstruées par des pierres comme si on avait cherché à fermer hermétiquement la maison, à la manière d'une sépulture.

Après quelques mètres, les deux hommes furent cernés par les ténèbres, avec pour seul guide la Mag-Lite de Salhindro. Ils

progressaient lentement. Par moments la lampe balayait les murs et Brolin vit qu'ils étaient couverts d'une pellicule d'humidité, accompagnée de mousse et de champignons bulbeux. Le sol était jonché de pierres, de cadavres de bouteilles de bière abandonnés depuis longtemps et de poutrelles en bois rongées par les termites.

Le bourdonnement s'amplifia, semblable au ronronnement d'un transformateur électrique de quartier.

Les yeux de Brolin commençaient à s'habituer à l'obscurité et le maigre faisceau que Salhindro promenait devant eux lui suffisait à présent. Mais tout était néant autour, le noir absolu couvrait la maison d'un voile épais, et seul le rayonnement de la lampe torche ouvrait une brèche de réalité dans le vide. Ils avançaient avec précaution dans cet environnement trouble, dans une dimension plane, définie par le noir et n'existant que par le trait vaporeux de la lampe. C'était comme s'ils étaient loin de tout, perdus au fond d'un gouffre de ténèbres, isolés du monde. Pas un son ne filtrait hormis le bourdonnement incessant vers lequel ils s'approchaient irrémédiablement. Et cette exhalaison de putréfaction qui les enserrait de plus en plus, enroulant ses bras nauséux autour de leurs sens dégoûtés. Brolin entendait le souffle de son collègue dans l'air vicié et se concentra sur ce qu'il voyait devant lui.

Un craquement mou monta des profondeurs de la maison à l'instant même où le pied de Brolin s'enfonça sous les vieilles lattes du parquet, s'immisçant dans un nid de végétation aveugle. Un clou rouillé traversa son pantalon et perça les chairs de sa cheville.

Brolin tendit les bras pour se rattraper et sa main saisit la conduite d'un vieux poêle. Il perçut aussitôt le grouillement des cloportes sur sa main.

— Ça va ? demanda Salhindro en l'éclairant.

— Oui, sauf que je déteste ces bestioles, gronda Brolin en secouant la main pour chasser les importuns.

Il dégagea doucement son pied du trou et tâta sa cheville qui le lançait.

— Merde, je me suis coupé.

Un liquide tiède lui coula entre les doigts.

— On y est presque, c'est derrière le mur du fond qu'elle se trouve.

En écoutant Salhindro, Brolin réalisa qu'ils parlaient à voix basse comme si les lieux leur inspiraient une crainte ou un respect particuliers.

C'est vraiment une sépulture, remarqua-t-il.

Ils se remirent à marcher d'un pas précautionneux, faisant crisser les lattes de bois. Les araignées avaient envahi la maison par colonies entières. Brolin ne se souvenait pas en avoir jamais vu autant dans un espace si réduit. Les murs étaient couverts d'une toile de brume légère, vibrant selon le vent et sur laquelle couraient de petites silhouettes noires à huit pattes. Il y en avait peut-être une centaine. De la plus minuscule aux plus énormes, larges comme des soucoupes. Elles couraient sur leurs nappes de soie, à l'affût tel un prédateur affamé. De plus en plus, Brolin se sentait oppressé, envahi par la moiteur des ténèbres, il lui semblait sentir des milliers d'insectes frôler son corps, il s'attendait presque à percevoir leur contact sur sa peau. Plus il avançait plus il admirait le garçon qui avait découvert le corps. Il lui avait fallu une sacrée dose de courage pour pénétrer dans cette tombe sinistre. Même s'il savait que les enfants peuvent se montrer parfois bien moins impressionnables qu'on ne l' imagine. Seule la curiosité, liée à une peur fascinante, pouvait avoir conduit ce garçon à progresser ainsi dans l'obscurité.

La lampe s'arrêta un instant sur un paquet épais d'une substance orange dont la texture faisait penser à de la gelée. Une mousse sécrétée par un champignon roux.

Partout les éléments s'enchaînaient pour donner une impression de capharnaüm grouillant, et l'odeur de pourriture *humaine* qui n'en finissait plus d'agresser leur odorat.

Quand ils eurent dépassé un mur infesté d'insectes, Salhindro s'arrêta pour poser une main sur le bras de Brolin.

— C'est pas joli comme spectacle, prévint-il d'une voix blanche.

Le faisceau de la lampe fouetta l'air poussiéreux et se braqua devant eux, sur le sol. Elle gisait là.

Abandonnée aux mouches bourdonnantes et tourbillonnantes.

Un mince filet de soleil s'immisçait entre deux pierres du mur et venait se poser sur sa cuisse nue pour souligner la pâleur de cette peau froide. Quelques poils blonds se dressaient sur le marbre durci de sa jambe, parfaitement immobiles, fixés dans le temps.

La lampe remonta sur le corps.

Elle était entièrement nue, auréolée d'une large marque sombre sur le sol. Des dizaines de mouches se posaient autour des orifices, naturels ou non, pour y rester quelques secondes le temps d'y pondre leurs œufs.

Quand les yeux de Brolin remontèrent sur ses cuisses il ne put réprimer un haut-le-cœur.

Le manche d'un couteau dépassait de son intimité, laissant une fine coulée séchée sous les lèvres. Un corps gras et tout noir apparut subitement sous le manche du couteau, dépliant ses pattes pour parvenir à s'extraire de cette immense carcasse dont il festoyait avec ses centaines d'acolytes.

— Oh mon Dieu ! dit Brolin en posant une main sur sa bouche.

La lampe glissa sur le corps et Josh Brolin comprit pourquoi il était là.

La jeune femme qui gisait dans cette nuée d'insectes la dévorant par l'intérieur n'avait plus d'avant-bras. Tranchés au niveau des coudes.

Mais pire encore, son front n'était plus qu'un amas de chairs visqueuses, comme s'il avait été baigné dans de l'acide.

C'était la signature du Bourreau de Portland.

Un mort.

9

Juliette déverrouilla la porte de la maison et entra. Elle tapa le code de l'alarme pour l'éteindre et déposa ses affaires sur un des sofas. La journée à l'université avait été longue et harassante, elle avait couru d'une salle de cours à une autre

pour finalement s'enfermer cinq heures d'affilée à la bibliothèque afin de prendre des notes en vue de son mémoire de fin d'année. Elle n'aspirait plus qu'à une soirée bien calme devant la télé avec un plateau-repas.

Le courrier du jour révéla une lettre de ses parents. Sa mère racontait qu'ils projetaient d'acheter une maison plutôt que de louer, laissant sous-entendre qu'ils ne rentreraient pas dans un avenir proche. La lettre était chargée de bonne humeur, du soleil de San Diego pensa Juliette en imaginant sa mère éclatante de santé. Alice Lafayette essayait de rentrer un week-end par mois à Portland pour voir sa fille, parfois Ted l'accompagnait quand la société pour laquelle il travaillait daignait lui accorder son samedi. Mais d'une manière générale Juliette ne se sentait pas trop seule. Elle avait même pris un certain plaisir à gérer sa vie comme elle l'entendait, à vingt-quatre ans elle pouvait s'assumer sans difficultés. Elle avait sa mère au téléphone deux fois par semaine et sa meilleure amie Camelia vivait non loin d'elle.

Non, tout bien pesé, elle n'éprouvait aucune envie de retrouver une vie familiale « normale ». Son enlèvement, un an auparavant, l'avait rendue plus méfiante mais n'avait pas transformé sa façon de vivre. L'essentiel du travail qu'elle avait accompli en séances de soutien avait consisté à apprendre à accepter ce qui s'était passé. Ne surtout pas se renfermer comme une huître avec le drame en soi, au contraire, il fallait s'ouvrir et comprendre qu'on avait été agressé et abîmé mais que cela n'empêcherait pas de vivre bien, et de façon équilibrée. Ce qu'elle avait fait. Juliette avait longuement pleuré, vidant sa peur dans ses larmes et se reconstruisant une confiance sur la joie d'être en vie. Ce salaud était mort et il n'aurait pas le plaisir d'avoir détruit sa vie à elle. Dans les premières semaines qui avaient suivi le drame, elle avait revécu la scène de mise à mort à de nombreuses reprises, ne trouvant que très difficilement le sommeil, elle avait souffert sans parvenir à se maîtriser. La cellule de soutien psychologique avait insisté sur son état de stress post-traumatique aigu, lui expliquant les symptômes, qui étaient notamment de revivre la scène ou de ne souffrir d'insomnies, et ensemble ils avaient travaillé à faire lentement

descendre ce stress traumatique. Toutes les phases lui avaient été expliquées, et elle savait qu'elle avait retrouvé son équilibre à présent. Mais la possibilité d'un stress « avec survenue différée », comme ils disaient, était toujours présente, aussi elle restait vigilante, et ne se laissait jamais aller à trop de facilité ou d'abattement. Brolin l'avait aidée au début, pendant les premiers mois il était souvent venu lui rendre visite, apportant toujours un petit cadeau, c'était mignon. Puis, peu à peu, Brolin s'était fait happer par une enquête, et ils s'étaient vus un peu moins. Puis de manière encore plus sporadique à mesure que les mois passaient, jusqu'à se perdre de vue, involontairement. Comme lorsqu'on voudrait sans cesse donner des nouvelles à d'anciens camarades de classe et qu'on repousse toujours le moment, jusqu'à perdre leur trace.

Soutenue par Camelia et par ses parents qui avaient passé plusieurs semaines à Portland après le drame, Juliette s'était remise et était finalement redevenue ce personnage solitaire qu'elle avait toujours été. Elle avait même dû insister pour que ses parents acceptent de repartir à San Diego après plus d'un mois et demi passé à l'accompagner dans sa thérapie. Elle aimait sa tranquillité, cette maison pour elle seule, des horaires qui n'étaient sujets à aucune contrainte ou justification.

Mais ce tournant essentiel de sa vie avait tout de même laissé une séquelle dans son comportement. Elle hésitait moins. Jamais auparavant elle n'aurait pu appeler Joshua Brolin comme elle l'avait fait pour lui demander de passer un moment avec elle. Elle avait compris qu'il lui faudrait vaincre sa timidité, que la vie tenait à pas grand-chose et qu'il était parfois impératif de forcer son caractère. Ce soir-là, un sentiment de tristesse l'avait submergée et Brolin lui avait prodigué un véritable réconfort. En y repensant elle avait compris que ça n'était pas seulement parce qu'il avait été là ce jour-là, mais aussi parce qu'il apportait quelque chose dans la maison, une présence masculine à laquelle elle ne se serait jamais crue sensible. Avec ses pointes d'humour et sa voix grave, il était agréable et Juliette gardait une nostalgie éthérée de cette soirée.

Soudain elle s'aperçut qu'elle pensait à lui avec plaisir, nouant le désir de le revoir, de goûter sa présence rassurante et de dormir d'un sommeil paisible comme la dernière fois.

« Je deviens guillerette moi, se dit-elle. Si je raconte ça à Camelia elle va encore me seriner que je glisse sur les pentes de l'amour. »

A bien y penser, Juliette n'y croyait pas. Elle n'était pas en train de tomber amoureuse de Joshua Brolin, c'était juste une forme de rattachement d'après-coup. Ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs mois et se retrouver soudain après ce qu'ils avaient vécu créait des liens, c'était évident. Et de toute façon leur différence d'âge était trop importante, il avait bien la trentaine, cela la dérangeait. Une fois de plus la voix de Camelia résonna dans son esprit : « C'est dans les vieilles marmites qu'on fait les meilleures tambouilles. » Juliette secoua la tête pour chasser ces pensées, elle ne voulait plus y songer.

Elle attrapa la télécommande et mit la télé pour créer une présence. Le type de présence froide qui meublait le silence sans pour autant se montrer envahissante, ce qu'elle aimait.

Sans même regarder ce que diffusait la chaîne, Juliette se rendit dans la cuisine pour rassembler sur un plateau de quoi grignoter.

Elle passa le début de soirée dans le sofa en mangeant devant une vidéo pas très passionnante. Absorbée dans la contemplation passive du tube cathodique elle sursauta quand le carillon de la porte d'entrée déchira l'air.

Il était presque neuf heures du soir.

Juliette se leva précipitamment et sa tête se mit à tourner. Se tenant aux murs le temps que ce trouble se dissipe, elle s'approcha de la porte. L'imposte ne laissait filtrer que le noir de la nuit. La lumière du perron était éteinte, elle avait oublié de changer l'ampoule.

— Qui est-ce ? s'enquit Juliette d'une voix qu'elle aurait souhaitée plus ferme.

— C'est moi, Camelia.

Rassurée, Juliette défit les verrous et ouvrit la porte. Camelia se tenait sur le paillason, le regard dur et le visage

tendu. Remarquant immédiatement que quelque chose n'allait pas, Juliette demanda :

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Je peux entrer ?

Juliette s'excusa et laissa son amie pénétrer dans le hall.

— Apparemment tu n'as pas écouté les infos, commença Camelia. Dès que je l'ai entendu j'ai foncé, je ne voulais pas te laisser seule.

— Mais de quoi parles-tu ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Juliette qui sentait une peur indéfinissable sourdre du néant pour l'envahir.

— Viens.

Camelia précéda Juliette dans le salon et mit la chaîne régionale. Un bulletin d'information transmettait l'image d'un de leurs reporters à l'orée d'une forêt, malgré l'éclairage-caméra on percevait nettement la nuit autour de lui.

« ... C'est en fin d'après-midi que le corps a été retrouvé par un adolescent et la police est encore sur les lieux au moment où je vous parle. On fait état de mutilation horrible ici et une source encore non confirmée par la police parlerait d'une ressemblance troublante avec les crimes commis dans la région il y a un peu plus d'un an par le Bourreau de Portland. »

Juliette se sentit tressaillir, ses mains se mirent à trembler.

« En effet il semblerait que la victime ait été amputée de ses avant-bras bien que ces informations n'aient pas été confirmées par la police. Rappelons que Leland Beaumont, le Bourreau de Portland, avait tué... »

Camelia éteignit la télé et s'approcha de Juliette. Elle lui passa la main dans le dos.

— Je ne voulais pas que tu entendes cette histoire toute seule, même si tout ça c'est loin maintenant, je te connais...

Un long soupir monta dans la poitrine de Juliette et elle expira calmement.

— C'est un dingue en mal d'inspiration, Leland Beaumont est mort d'une balle en pleine tête, souffla-t-elle.

— Oui... Je voulais m'assurer que ça irait, c'est le genre de nouvelle qui...

— Ça va aller, la rassura Juliette.

Camelia scruta le bleu des yeux de son amie, cherchant à y déceler la vérité. Puis elle proposa :

— Je nous fais un peu de thé ?

Juliette esquissa un faible sourire et acquiesça.

10

— Je comprends, capitaine. Bien.

Brolin raccrocha et enfouit son téléphone portable dans sa veste. Salhindro se tenait derrière lui dans sa position favorite : assis sur le capot de la voiture pie.

— Alors, qu'est-ce qu'il dit le capitaine ? demanda Salhindro.

— Que je laisse tomber l'enquête du corps calciné pour prendre en main celle-ci.

Brolin fronçait les sourcils, passablement irrité.

— Je présume qu'il a demandé que je rentre. Brolin secoua la tête.

— Je crois qu'il a à cœur de boucler cette histoire sordide au plus vite avant que la presse ne se déchaîne. Mais il n'a rien dit à ton propos. Tu peux rentrer si tu veux, je vais m'en occuper.

Salhindro se redressa.

— Rentrer pour embrasser qui ? Les souris du grenier et les rats de la cave ? Laisse tomber, on a du pain sur la planche.

Le jour avait brûlé ses dernières lueurs depuis deux heures. Au loin deux brancardiers transportaient une civière à travers les arbres, zigzaguant entre les projecteurs montés sur trépied. Les techniciens finissaient d'organiser leurs notes et schémas avant de remonter dans leur van. Brolin contemplait cette scène surréaliste : des projecteurs surpuissants au milieu de la forêt et la clairière baignée dans la nitescence rouge des gyrophares, les derniers flashes du photographe de la police et le crépitement de la radio dans la voiture pie.

Il avait un goût rance de poussière dans la bouche. Les longues minutes passées dans cette ruine en compagnie du

cadavre pour l'examiner. La première chose qu'il avait faite après l'avoir découvert avait été de dater approximativement le moment de la mort. La rigidité cadavérique était totale. Brolin savait que ce phénomène (résultat de la contraction musculaire *post mortem* due à un processus chimique) était en général complet douze heures après le décès pour disparaître après deux jours, impliquant dans le cas présent que la jeune femme était morte au moins douze heures et au plus quarante-huit heures plus tôt. La piste était donc encore fraîche.

Après leur macabre visite, Brolin avait fait venir les deux techniciens de scène de crime, Scott Scacci et Craig Nova. Dans un premier temps les deux hommes avaient apporté un groupe électrogène aux abords de la ruine pour pouvoir y installer de puissantes lampes halogènes. Puis ils avaient passé au peigne fin l'intérieur de la maison délabrée. Tout l'arsenal avait servi : lampe Polilight pour déceler toute trace biologique, imprimante électrostatique pour les traces de pas, ninhydrine, nitrate d'argent, noir amido et violet cristallisé pour les empreintes... Mais la scène de crime était largement contaminée, d'abord par l'adolescent qui avait trouvé le corps puis par les deux flics et le médecin avant même que Brolin et Salhindro n'y pénètrent. À cela venaient s'ajouter les différents squatteurs qui s'étaient succédé si l'on en croyait les déchets en tout genre et de toutes époques qui s'étaient entassés là. Craig et Scott avaient prélevé de nombreux échantillons dans de petits sachets en plastique, cheveux, poils et différentes substances organiques encore non identifiées, et avaient mitraillé la scène sous tous ses angles avec un appareil Polaroid CU-5 qui crépitait en une centaine d'étincelles après chaque utilisation. Des carottes de terre avaient aussi été emportées pour les analyses de l'entomologiste qui confirmerait le moment de la mort grâce à l'étude des insectes présents sur le cadavre. Brolin était resté en retrait mais déjà il avait commencé à plancher. Il était impossible avec toute cette agitation de s'imprégner de l'atmosphère de l'endroit comme il l'aurait voulu, il lui faudrait revenir plus tard, mais il avait demandé qu'on prenne le maximum de clichés de la maison et surtout du corps avant même de le bouger. La plupart du temps, au FBI, il étudiait à partir des rapports de la police ou

du légiste et de photographies. Il était très rare qu'il puisse se déplacer sur les lieux, c'avait été une de ses principales frustrations. Mais Brolin savait que la possibilité de suivre pas à pas l'enquête, et surtout d'être présent là où la victime avait été mise à mort, était un atout majeur pour établir le profil psychologique du meurtrier. Car plus tard, il lui faudrait se mettre à penser comme le tueur, à se sentir comme le tueur pour pouvoir le comprendre, et pour cela, rien ne valait mieux que de le suivre là même où il avait frappé.

À présent Brolin regardait les brancardiers emporter le corps dans un sac noir, cernés de lumière au sein de la forêt. Craig Nova, l'un des techniciens de scène de crime, s'approcha de lui. C'était un petit homme d'une quarantaine d'années dont les cheveux formaient une couronne sur son crâne luisant et qui arborait un air jovial malgré la situation.

— On a fait ce qu'on pouvait, mais les résultats risquent d'être longs à venir, il y avait toutes sortes de merde là-dedans, fit-il en s'épongeant le front d'un mouchoir. On va tout analyser mais n'attends pas de miracle, on a trouvé suffisamment de traces de pas et de cheveux pour t'occuper quelques jours à lire les rapports. C'était un vrai squat cette ruine !

Brolin soupira. Le début d'une enquête semblait toujours confus, il y avait tout à ordonner sans qu'on dispose du moindre élément précis. Dès les premiers rapports, des pistes se dégageraient, du moins l'espérait-il.

— Cependant je peux déjà te donner une fourchette pour la datation de la mort, reprit Craig.

Il sortit d'une des grandes poches de sa combinaison un calepin et un livret plein de schémas et de diagrammes complexes.

— Voilà... voilà. Bon, on a vérifié qu'elle n'a pas subi de lésion au niveau de la marge anale avant de prendre sa température par thermocouple. Je ne suis pas légiste mais je peux au moins te dire qu'elle n'a pas été sodomisée. Je viens d'avoir la station météorologique de Portland, ils m'ont donné la moyenne de température dans le coin, ça donne 22 °C au cours des quarante-huit dernières heures avec peu de variation.

Brolin connaissait la procédure par cœur, une association de différentes données concernant les amplitudes thermiques et le poids du corps : en les ajustant selon de complexes facteurs correctifs on pouvait obtenir une estimation approximative de l'heure du décès. Contrairement à ce que l'on voit souvent dans les films, déterminer le moment de la mort n'a rien d'aisé, bien au contraire et c'est un art sujet à des erreurs fréquentes.

Craig Nova poursuivait :

— On estime le poids de la victime à 55 kg et sa température rectale est de 26 °C. Compte tenu de sa nudité, de l'humidité des lieux...

Craig Nova ouvrit son carnet et chercha la courbe normographique et les barèmes de corrections. Il traça trois traits au crayon à papier et hocha la tête en regardant sa montre qui affichait 22 heures passées.

— Ça donne 20 heures. Avec la marge d'erreur, on peut estimer qu'elle est morte la nuit dernière entre minuit et 4 heures du mat. Ce qui colle avec l'état de rigidité cadavérique.

La fille avait donc disparu la nuit précédente, ce point aiderait l'identification, à moins qu'elle n'ait été séquestrée pendant plusieurs jours, ce que l'absence de liens ou de marques aux chevilles ne laissait pas supposer. Craig fit claquer ses doigts.

— J'allais oublier.

Il sortit un jeu de Polaroid de bonne qualité représentant le visage de la victime.

— Pour l'identification préliminaire, dit-il.

Brolin saisit les clichés et les enfourna dans sa poche.

— OK, merci Craig, tiens-moi au courant le plus vite possible.

— C'est Cari DiMestro qui s'en chargera.

Craig leur fit un petit signe et ajouta avec une certaine ironie :

— Bonne nuit !

Puis il disparut dans son van où un assistant terminait de ranger les grosses valises contenant leur matériel.

Brolin se tourna pour voir Salhindro en pleine conversation avec l'officier Horner. Sans doute lui expliquait-il qu'en raison

des circonstances l'enquête ne leur échouait pas et que c'était l'inspecteur Brolin qui allait s'en charger. Vaste programme. Cela ne faisait pas trois heures qu'il était présent que déjà il sentait mal ce coup-là. Brolin avait pris le temps de faire le tour du corps, l'observant attentivement, et la similitude avec les victimes du Bourreau était évidente. Mais Leland Beaumont reposait six pieds sous terre depuis douze mois. Il servait de nourriture aux vers. Pourtant il avait fait un émule, c'était à n'en pas douter une manifestation d'admiration. Celui qui avait fait cela avait voulu montrer à tous » qu'il avait apprécié « l'œuvre » de Leland Beaumont. C'était ce qu'on appelle dans le jargon un *copycat* – littéralement un « copieur » –, type de tueur en série rarissime mais généralement très dangereux. Des hommes d'autant plus redoutables que leurs motivations prennent souvent racine dans une fascination-jalousie pour un tueur célèbre, qui entraîne le besoin de tuer d'une manière similaire avec la volonté de dépasser le « maître » en nombre de victimes. Et le Bourreau de Portland s'était arrêté à trois par la force des choses.

Brolin secoua la tête, il était beaucoup trop tôt pour tirer la moindre conclusion. Il lui fallait étudier minutieusement le rapport du légiste en parallèle avec les photos de la victime sur son lieu de mort.

Comme s'il sentait qu'on attendait beaucoup de ses compétences, le légiste qui avait procédé aux premières constatations s'approcha. Ce médecin travaillait pour le Dr Folstom comme tous les légistes de la ville. À cette idée Brolin ne put s'empêcher de sourire intérieurement, il revoyait la tête du légiste chef lorsqu'il avait annoncé qu'il devait partir précipitamment.

— Craig a dû vous le dire, nous avons fait une estimation du moment de la mort. Évidemment on en saura plus après l'autopsie.

Le légiste hésita comme s'il voulait s'assurer que personne ne les espionnait et ajouta :

— Vous avez vu ce qu'elle avait d'enfoncé entre les jambes ?
Brolin acquiesça silencieusement, le regard fixe.

— Quel genre de dingue peut faire pareille chose ? s'étonna le légiste.

— Un putain de taré ! lança Salhindro en se rapprochant des – deux hommes. Un putain de taré !

Au loin des portières claquèrent et plusieurs véhicules commencèrent à quitter les lieux.

— Bon on va l'ouvrir demain, probablement dans l'après-midi, c'est vous qui assisterez à l'autopsie ? demanda le médecin.

Salhindro gloussa :

— Comme si ce qu'on avait déjà vu ne suffisait pas !

— Je viendrai. Dites au légiste qui s'en occupera de m'attendre, je passerai en début d'après-midi, prévint Brolin d'une voix blanche.

Sa présence pendant l'autopsie ne pouvait que lui être bénéfique pour comprendre les mécanismes du tueur. Mieux que la lecture d'un rapport, il allait suivre la reconstitution des événements *de visu*, attribuant chaque blessure à un mouvement du tueur, et plus tard à une émotion. Ça ne l'enchantait guère, il savait pour en avoir vu déjà un certain nombre que les autopsies laissaient une désagréable impression sur la rétine, un malaise morbide qui se fixait dans l'esprit et venait hanter les nuits suivantes. « C'est un juste retour de flamme », songea-t-il en se remémorant la manière dont il avait esquivé le rapport du Dr Folstom plus tôt dans la journée.

Salhindro le fixait, les yeux écarquillés.

— De toute façon si le chef apprend que je te suis là-bas il va me muter au tri postal, remarqua-t-il. Désolé mais t'iras tout seul, mon ami.

Le légiste montra l'ambulance qui attendait plus loin.

— Je dois ramener la mariée au frais, on vous tient au courant pour l'autopsie, dit-il avant de s'éloigner vers son véhicule.

Salhindro avait toujours les yeux posés sur Brolin. Celui-ci ne cillait pas, visiblement concentré sur ses pensées.

— Qu'est-ce qui te trotte dans la tête ? demanda Salhindro en tirant sur la ceinture qui serrait son gros ventre.

Un léger vent venait de se lever, la nuit drapait lentement la forêt de sa cape de fraîcheur. Les derniers gyrophares s'éloignaient, plongeant les deux hommes dans l'obscurité à peine percée par le plafonnier de la Mustang. Le contraste était saisissant entre la quiétude qui revenait progressivement et l'agitation qui avait soulevé la forêt durant les dernières heures. Les gros projecteurs avaient disparu, et avec eux la clarté sans pudeur de la scène de crime. Désormais, la nature reprenait prudemment ses droits, étendant peu à peu son voile d'obscurité et de secret.

Brolin mit quelques secondes avant de répondre :

— Le type qui a fait ça. Je me demandais ce qu'il peut bien être en train de faire en ce moment même...

11

La peau des joues fraîchement rasée l'irritait à cause de l'eau de Cologne qu'il s'était appliquée. Après seulement cinq heures de sommeil, Brolin arriva au central de police à sept heures et demie, bien propre sur lui mais encore mal éveillé. Il évita de traîner au rez-de-chaussée et entra le plus vite possible dans l'ascenseur pour fuir les hurlements des arrestations nocturnes. Au cinquième étage, à la Division des enquêtes criminelles, l'ambiance était plus calme – en apparence du moins. Sans prendre le temps de passer par son bureau, Brolin se dirigea vers le service d'identification. Il y était passé quelques heures plus tôt avant de rentrer chez lui pour déposer les Polaroid de la victime afin qu'ils soient comparés avec les fiches de personnes disparues.

Max Leirner était de permanence, c'était lui déjà qui avait réceptionné les photos au milieu de la nuit. Quand il vit entrer Brolin, une grimace de déception se peignit sur son visage, largement accentuée par la fatigue.

— Désolé mais ça n'a rien donné. J'ai comparé ça avec tous nos fichiers et même avec ceux de la brigade des mineurs mais

je n'ai rien obtenu, exposa-t-il avant que Brolin ne dise quoi que ce soit.

— Tu as lancé une comparaison avec le fichier national ? s'enquit Brolin.

— Oui mais je n'ai rien pour l'instant.

Brolin se mordit la lèvre. Si la femme s'avérait être de Californie ou de l'Idaho, à coup sûr le FBI s'emparerait de l'affaire sous couvert du passage des frontières fédérales.

— Appelle-moi dès que tu as quelque chose et laisse le mot à l'équipe qui va prendre la relève.

Max Leirner acquiesça et Brolin prit la direction de son bureau. Il était tendu, avait mal dormi et savait que la journée serait longue et fastidieuse. Aujourd'hui tomberaient les premières conclusions, du légiste, de l'identification, de la recherche des témoins potentiels et, Brolin l'appréhendait, c'était souvent dans les vingt-quatre premières heures que l'on savait quelle tournure prendrait l'enquête, entre un vrai boulot d'investigation ou un merdier sans fond.

En arrivant dans son bureau il eut la surprise de découvrir une boîte de donuts. Sans hésiter une seconde il sut qui l'avait apportée. Salhindro ne dormait donc jamais ? Il devait déjà faire le point des patrouilles nocturnes avec les différents sergents du poste. Sur la boîte se trouvait un mot écrit à la va-vite où Brolin reconnut l'écriture de son ami : « RV 8 h dans bureau cptn pour briefing ».

Quelques minutes plus tard il poussait la porte sur laquelle la sérigraphie « Cptn Chamberlin » annonçait dans quel domaine il pénétrait. Le capitaine était un homme d'une cinquantaine d'années. Grand et maigre, c'était l'archétype du nerveux, au corps noueux et tendu comme une corde de piano, le visage strié de rides tremblantes et la lèvre supérieure mangée par une moustache noire. Mais il savait diriger son service avec une poigne de fer et l'once de sollicitude suffisante pour se faire apprécier de ses hommes. A peine arrivé dans cette division, Brolin avait su qu'ils s'entendraient tous les deux, et bien qu'il ne se soit jamais tissé d'important lien d'amitié entre eux, les deux années passées ici avaient confirmé cette impression.

Plusieurs personnes se trouvaient déjà dans la pièce et malgré l'heure matinale une forte odeur de tabac stagnait au-dessus des têtes. Le capitaine Chamberlin, qui dirigeait la Division des enquêtes criminelles, était entouré de son second Lloyd Meats, de Salhindro, coordinateur entre les inspecteurs et les agents en tenue, et deux autres hommes en costume trois pièces que Brolin n'avait jamais vus. Brolin les salua tous d'un signe de tête et prit place autour du large bureau.

— Inspecteur Brolin, voici le district attorney⁷ Gleith et Bentley Cotland...

Le capitaine Chamberlin chercha ses mots un instant et se reprit aussitôt :

— Qui va être nommé assistant de l'attorney dans un avenir proche.

Brolin tiqua. La présence de l'attorney Gleith pouvait s'expliquer, il était après tout au cœur de l'organe judiciaire de la ville, mais un assistant à peine nommé n'avait rien à faire ici, encore moins lors d'une réunion d'enquête. Cela n'augurait rien de bon. Comme pour le confirmer le capitaine Chamberlin se tourna vers Brolin :

— Ces messieurs sont là pour superviser nos méthodes et surtout pour permettre au substitut Cotland de se familiariser avec nos manières d'agir avant de prendre ses fonctions.

Brolin pesta *in petto*. Qu'est-ce que ces bureaucrates venaient fourrer leur nez dans son boulot. Il avait bien assez à faire comme ça.

Chamberlin perçut l'énervement de Brolin et l'invita à se taire d'un regard bien pesé.

Le district attorney Gleith prit la parole. Politicien avant tout, il parlait d'un ton mielleux, ferme mais pas agressif, et derrière son visage de quarantenaire bien portant, Brolin perçut

⁷ *District attorney* : élu, il est à la fois juge d'instruction et procureur. Il dirige l'enquête pour l'État, conduit l'accusation et requiert à l'audience. C'est lui qui nomme les assistants ou *deputy* (substituts) dont il s'entoure. Enfin il est le chef de la police et de la justice juste après *l'attorney general* qui siège au sommet du système fédéral.

l'avidité du pouvoir, cette lueur cynique qui brille dans l'œil des hommes ambitieux.

— Notre volonté n'est pas de vous importuner mais simplement de pourvoir à la formation de mon assistant. Je veux qu'il puisse prendre ses fonctions avec une pleine connaissance du système de notre police, tant théorique que pratique.

C'est pourquoi il va se joindre à vous, inspecteur Brolin, pendant toute la durée de cette enquête. Durée qui, je l'espère, ne sera pas trop longue, n'est-ce pas ?

Brolin sentit la colère lui monter au nez. Mais sachant pertinemment qui il avait en face de lui, il la réfréna.

— Attorney Gleith, je ne peux pas vous donner plus de précision pour le moment, vous savez une enquête ça n'est pas comme un plan politique, ça ne se construit pas dans les moindres détails à l'avance. Nous allons progresser à la vitesse des indices que nous découvrirons.

Il sentit l'attorney se crispier à ces mots mais un sourire très *politiquement correct* se dessina sur son visage.

— Je dois aussi ajouter, continua Brolin, que ça peut être dangereux et nous ne pouvons garantir la sécurité d'une personne lorsque...

D'un geste de la main l'attorney Gleith le coupa.

— Bentley ne vous suivra pas sur le terrain, pas en tout cas lorsqu'il s'agira d'appréhender le coupable. Il suivra l'enquête avec recul, je vous demande seulement d'accepter sa présence parmi vous, à titre d'observateur, ou d'apprenti, comme vous préférez.

Il ne s'agissait pas d'une demande mais d'un ordre, personne n'était dupe. Mais surtout, Brolin avait relevé la familiarité employée par l'attorney, qui avait appelé son assistant par son prénom et sur un ton paternaliste. Pendant quelques secondes il se demanda quelles relations liaient les deux hommes que vingt bonnes années séparaient. Étaient-ils parents ou... Brolin fut extrait de ses pensées par la voix de son supérieur.

— Bien, cela étant revenons-en à ce qui nous intéresse, intervint le capitaine Chamberlin qui ne souhaitait pas que la

discussion s'envenime. Les faits sont les suivants. Hier peu après dix-sept heures, un adolescent a trouvé le corps mutilé d'une femme dont l'identité est encore inconnue pour le moment. Après examen superficiel il est apparu que les mutilations étaient les mêmes que celles que Leland Beaumont, surnommé le Bourreau de Portland, infligeait à ses victimes l'année dernière. Compte tenu du fait que cette enquête avait été menée à son terme par les soins de l'inspecteur Brolin, nos collègues de South-West ont préféré nous avertir. Chamberlin se tourna vers Brolin.

— Si je ne me trompe, vous avez confirmé qu'il s'agissait bien des mêmes mutilations.

Brolin approuva.

— J'attends encore l'autopsie pour le certifier mais ça ressemblait vraiment à ce que Leland faisait. Une découpe très propre juste au niveau du coude mais surtout la brûlure à l'acide sur le front. C'est ça le plus préoccupant pour l'instant.

Bentley Cotland qui était resté silencieux jusqu'ici s'arracha à son mutisme :

— Pourquoi cela ?

Brolin le fixa aussitôt. Il ne le connaissait pas mais déjà il savait qu'il ne l'aimerait pas. Il était trop sûr de lui, engoncé dans son trois pièces taillé sur mesure, avec ses cheveux parfaitement séparés en deux par une raie impeccable. Il semblait si jeune, à peine sortit de l'université. Bien que lui-même peu âgé, Brolin n'affichait pas autant d'arrogance.

Décidément bien jeune pour être nommé assistant de l'attorney.

— Parce que personne ne sait que le Bourreau de Portland versait de l'acide sur le front de ses victimes, intervint Salhindro. Nous nous sommes toujours évertués à cacher ce fait à la presse pendant l'enquête et une fois l'affaire bouclée nous n'allions pas revenir sur ce genre de détail macabre.

Bentley Cotland ne parut pas étonné.

— J'imagine que c'est pour faciliter les rapprochements. Si personne d'autre que vous et le meurtrier n'est au courant pour l'acide, lorsque vous trouvez un corps où il y a cette marque caractéristique vous êtes donc sûrs que c'est lui qui l'a faite. Ça

veut donc dire que... Mais je croyais que Leland Beaumont avait été abattu ?

Brolin soupira intérieurement. « C'est pas vrai ! se dit-il. Ils nous ont collé un as de la déduction. Un vrai con qui connaît son droit sur le bout des doigts mais qui n'a pas inventé l'eau tiède ! »

— C'est le cas, confirma Salhindro, Leland Beaumont est mort et enterré.

— Alors qui peut savoir pour l'acide ? Un policier ? demanda Bentley Cotland, assez fier de pouvoir participer aux prémices de l'enquête.

Brolin commençait à comprendre pourquoi Bentley Cotland leur était confié. « Encore un fils à papa parachuté par piston dans un milieu où il n'y connaît rien et qui va provoquer des désastres », pensa-t-il.

— Bon, pour le moment nous n'allons tirer aucune conclusion hâtive, lança Chamberlin en embrassant le groupe du regard. Brolin, vous faites le boulot, Meats va se joindre à vous pour vous filer un coup de main et Salhindro se tient à votre disposition si vous avez besoin des agents en patrouille pour ratisser du terrain. Messieurs, j'aimerais qu'on boucle cette affaire dans les délais les plus courts et surtout qu'on ne commette pas d'impair, avec un coup comme celui-ci soyez certains que la presse ne va pas nous lâcher d'une semelle. Alors pas de connerie.

Il fixa le district attorney.

— Attorney Gleith, vous voulez ajouter quelque chose ? Celui-ci se leva.

— Simplement vous remercier de votre coopération à tous, et vous souhaiter bonne chance.

Son regard s'attarda plus longuement sur Brolin. Puis il salua tout le monde et sortit de la pièce. Les autres commençaient à faire de même quand le capitaine Chamberlin héla Brolin.

— Oui capitaine ?

— Restez un instant, j'ai à vous parler personnellement. Brolin attendit que tout le monde soit sorti puis ferma la porte.

— Je sais que vous ne voulez pas de ce Bentley avec vous... Brolin acquiesça et voulut parler mais Chamberlin le fit taire en haussant légèrement le ton.

— ... mais vous n'avez pas le choix car moi je ne l'ai pas. Bentley Cotland est le neveu de l'attorney Gleith, c'est pour ça qu'il est nommé à ce poste malgré son âge.

Évidemment, d'où cette familiarité entre l'attorney et le jeune substitut. Brolin secoua la tête de dépit et le capitaine Chamberlin poursuivit :

— Gleith fait la pluie et le beau temps sur la ville, on dit qu'il tient le maire par les couilles pour une soi-disant histoire de pot-de-vin payé pendant la campagne municipale. Et le maire c'est aussi notre patron à tous.

Chamberlin fit le tour de son bureau pour venir se poster à côté de Brolin. Il lui posa la main sur l'épaule.

— Tout ce que je vous demande c'est de le supporter quelques jours, vous le traînez avec vous et quand il n'aura pas passé une nuit correcte en une semaine parce qu'il aura assisté à des autopsies ou à des reconstitutions de meurtres, il demandera à son oncle de le renvoyer à son bureau.

Brolin avala sa salive sans rien dire.

— On n'a pas vraiment le choix, alors je compte sur vous, Brolin.

Chamberlin lui tapa amicalement sur l'épaule.

« Et je vous en supplie, pas de vagues.

12

Le professeur Thompson tapota le tableau noir de son stylo.

— Le syndrome de Stockholm est un comportement paradoxal pourrait-on dire, expliqua-t-il en indiquant le schéma dessiné à la craie. C'est un renversement de situation au cours duquel la ou les victimes prennent parti pour leurs agresseurs. Il tire son nom d'une prise d'otages qui eut lieu en Suède en 1973

lors de laquelle les otages finirent par manifester de la sympathie et même une pleine confiance envers leurs kidnappeurs. Ils allèrent jusqu'à s'interposer entre les forces de l'ordre et les ravisseurs lors de leur libération et refusèrent de porter plainte et de témoigner. Enfin, et c'est là un exemple particulièrement démonstratif, l'une des victimes épousa son ravisseur quelques années plus tard.

Toute la classe était captivée par cette incroyable histoire qui aurait paru improbable et ridicule si elle avait été racontée dans un film.

Juliette fixait le tableau mais elle n'écoutait plus. Elle avait déjà suivi ce cours un an plus tôt, et les mots du professeur Thompson n'avaient pas beaucoup changé depuis. Le regard de la jeune femme se dilua dans l'absolu du songe, les émotions prenant le contrôle de l'esprit. Elle n'écoutait plus rien, n'entendait plus rien. Elle était de nouveau plongée dans l'angoisse qu'avait fait naître la nouvelle d'un crime similaire à ceux du Bourreau de Portland.

Leland Beaumont.

Il était mort, Juliette se souvenait parfaitement avoir vu son corps s'affaïsser, une large portion du crâne disloquée par la balle de Joshua Brolin. Une fois de plus c'était la presse qui s'emparait d'un drame pour en tirer tout le sensationnel possible, quitte à déformer la vérité. À coup sûr on apprendrait dans les jours à venir que finalement ça n'était pas aussi similaire qu'on avait bien voulu le dire. Puis aussitôt l'attention se porterait vers l'arrestation du meurtrier, un pauvre type à mille lieues de ressembler à Leland Beaumont. « C'est tout à fait dans leurs habitudes », se dit-elle.

Camelia avait passé la nuit avec elle, la rassurant bien que Juliette se fût longuement défendue d'être touchée par cette nouvelle. Était-ce vrai ? Se sentait-elle distante au point d'en être peu ou pas affectée ?

Bien sûr que non. Ton sang s'est glacé simplement à l'évocation du nom de Leland Beaumont. Avoue-le, tu es terrifiée, oui !

Elle perçut les tremblements de sa main qui la reprenaient, comme au milieu de la nuit lorsqu'un craquement dans la

maison l'avait réveillée pendant que Camelia dormait. Le vent contre la façade ouest, rien de plus.

Le professeur Thompson s'agitait, Juliette ne perçut que vaguement les termes de « victimisation directe et indirecte » sans chercher à se souvenir de leur définition exacte.

« Je n'aurais pas dû venir, se dit-elle. Je ne suis qu'une gourde ! Je veux obtenir ma licence d'exercer en psycho-socio et je ne suis pas fichue de me diagnostiquer ! J'aurais dû rester à la maison ce matin comme Camelia me l'a recommandé. »

Mais la première règle fondamentale en analyse, elle la connaissait parfaitement : on ne peut analyser ni ses proches ni soi-même, car dans ce cas l'objectivité n'existe plus.

« Je vais rentrer, et me faire un bon thé bien chaud, ensuite je me collerai devant mes bouquins de cours pour rattraper mon absence et ce soir un somnifère pour bien dormir. Demain tout ira mieux. »

Quelque chose sonnait creux dans le discours qu'elle se tenait à elle-même, mais elle ne savait quoi précisément.

Tout le monde se leva autour d'elle, Juliette n'avait même pas entendu la fin du cours. Un élève qu'elle connaissait, un dénommé Thomas Bloch ou Brock, elle ne savait plus très bien, s'approcha tout sourire.

— Je t'ai regardée pendant le cours, on dirait que Thompson ne te passionne pas beaucoup ! déclara-t-il.

Juliette rangea son bloc-notes vierge dans son sac et décrocha un vague sourire au garçon.

— J'ai l'impression que tu n'as pas pris ce que Thompson disait, remarqua-t-il, si tu veux on peut aller à la cafétéria, je te passerai mes notes.

Il semblait sincère derrière son apparence de surfeur aux cheveux longs et décolorés. Il avait le teint mat et la peau mordorée de ceux qui ont passé tout l'été sur les plages de Californie. Son regard était franc, son sourire naturel et il émanait de lui une certaine douceur. En d'autres circonstances Juliette aurait peut-être accepté la proposition.

— Non, c'est gentil, ça va aller, répondit-elle en passant la lanière de son sac sur son épaule. J'ai déjà assisté à ce cours l'année dernière, c'était juste... une redite.

Elle se dirigea vers la sortie où des élèves se bousculaient en plaisantant.

— OK, je comprends. Je prépare un mémo sur le paradoxe du syndrome de Stockholm, si tu veux je peux t'aider à en saisir toutes les nuances...

Juliette s'arrêta et lui fit face.

— Écoute... Thomas. Je suis sincèrement touchée par ta gentillesse mais ça n'est pas le moment, alors si tu pouvais me laisser en paix... merci.

Elle allait lui tourner le dos pour disparaître lorsqu'il la poignarda d'une remarque qu'elle n'attendait pas :

— C'est à cause du meurtre horrible d'hier soir, hein ? Je sais ce qui t'est arrivé l'année dernière, on m'a raconté et je...

Bouche bée un instant, Juliette se reprit aussitôt.

— Non, tu ne sais rien ! lui lança-t-elle avec colère. Alors laisse-moi tranquille.

Elle tourna les talons et traversa le plus vite possible le couloir mal éclairé. Elle sentit les larmes affluer et serra les poings jusqu'à s'enfoncer les ongles dans la paume des mains. Ne pouvait-on pas la laisser en paix ? Le harcèlement médiatique dont elle avait été victime après son enlèvement avait fait connaître son visage à beaucoup de gens à l'université, heureusement l'intérêt était retombé aussi vite qu'il était apparu. Mais s'il fallait qu'elle en subisse les conséquences toute sa vie, elle ne s'en sentait pas le courage. Tout ce qu'elle voulait c'était être tranquille. Qu'on l'oublie.

Elle retrouva l'air frais et inspira profondément pour se calmer. Le ciel était gris, chargé de nuages opaques, octobre arrivait avec son cortège d'orages et de pluies, comme chaque année. Elle commençait à s'en vouloir d'avoir été si brutale avec ce pauvre garçon. Il n'avait sûrement pas voulu la heurter, c'est elle qui l'avait mal pris. Peut-être voulait-il tout simplement l'aider.

« Décidément tu n'en rates pas une », se reprocha-t-elle.

Une jeune étudiante éclata de rire dans une cabine téléphonique à côté d'elle et Juliette sursauta.

« Bon sang, il faut vraiment que je rentre et que je me détende. »

Mais l'idée de retrouver la solitude de sa grande maison ne l'enchantait guère, dès les premières ombres du crépuscule, elle le savait, elle s'effrayerait du moindre bruit. Elle n'allait pas fermer l'œil de la nuit.

Pour la première fois depuis longtemps elle se prit à regretter l'absence de ses parents dans la maison et cette vie qu'ils y insufflaient. Mais sa mère la harcèlerait de questions pour s'assurer qu'elle allait bien tout en la bichonnant. Ça n'était pas ce qu'elle voulait.

L'image de Joshua Brolin apparut dans son esprit, le souvenir du réconfort qu'il lui avait apporté par sa présence, de l'humour dont il avait fait preuve, la rassurant et lui faisant retrouver le sourire. Pas besoin de parler de ce qu'elle avait vécu, il savait tout cela, et c'est ce qu'elle aimait chez lui. Une fois de plus elle revenait à lui.

Sans se poser plus de questions, Juliette traversa la pelouse du campus jusqu'à la première cabine de téléphone libre qu'elle trouva. Là elle demanda aux renseignements le numéro de la Division criminelle de Portland, au poste central de police, puis se fit transférer directement sur la ligne.

— Division-des-enquêtes-criminelles-j'écoute, fit une voix féminine sans chaleur aucune.

— Je voudrais parler à l'inspecteur Brolin s'il vous plaît, demanda Juliette.

— De la part de ?

— Juliette Lafayette.

— Ne-quitez-pas-un-instant-je-vous-prie.

Juliette s'appuya contre la vitre et patienta. La standardiste la reprit quelques secondes plus tard :

— Il n'est pas là pour le moment, je peux prendre un message ?

— Euh... non, ce n'est pas grave, merci.

Elle raccrocha et tenta de l'appeler chez lui mais seul le répondeur décrocha. Elle résista à l'envie d'écouter le message jusqu'au bout et capitula. Déçue, elle pencha la tête jusqu'à reposer son menton sur sa poitrine.

« Je ne peux pas le harceler comme ça de toute façon. Il faut se reprendre en main et ne pas flancher. Tout cela n'est que

passé, c'est mort et je ne dois pas perdre les pédales au premier crime venu. Je dois me montrer forte. J'ai assez pleuré comme ça, c'est le moment de lever la tête et de passer à autre chose, une nouvelle vie. »

Elle souffla longuement.

« C'est comme une épreuve, un test à passer pour guérir définitivement, se répéta-t-elle. Si je passe cette épreuve toute seule, je pourrai tirer un trait définitif sur cette histoire et ne plus jamais m'en faire pour ça. »

Elle réajusta la lanière de son sac sur son épaule et sortit vers sa voiture.

La Coccinelle bleue déboucha sur Shenandoah Terrace, la musique emplissant l'habitable. Juliette chantonnait sur un air des Beatles lorsqu'elle remarqua le van stationné devant chez elle. Elle ralentit.

Un bouquet d'antennes et de paraboles giclait du toit comme un pissenlit métallique. Le van était flanqué du logo de KFL Portland, une chaîne de télé locale.

Les journalistes étaient là pour elle. À coup sûr ils attendaient patiemment dans leur van qu'elle arrive pour lui sauter dessus et la harceler de questions. Ils voudraient surtout savoir ce que ça lui faisait d'apprendre qu'un type se prenait pour le Bourreau de Portland. Ils espéreraient probablement une petite larme ou quelques réactions bien poignantes, quelque chose qui ferait sensation à l'antenne.

Juliette observa le van attentivement, son moteur tournait au ralenti. De la fumée sortait du côté conducteur et elle vit un bras jeter un mégot de cigarette au milieu de la rue.

— Ils n'auront rien de moi, lâcha-t-elle entre ses dents.

La Coccinelle fit marche arrière jusqu'à Cumberland road et prit la direction de North-West District. À peine quelques minutes plus tard, la voiture s'immobilisa au sommet de la colline d'où l'on voyait toute la ville. Cinq cents mètres à droite se trouvait un bras de forêt qui cachait la villa de Juliette, mais à n'en pas douter le van blanc attendait encore. La jeune femme se tourna et monta la volée de marches conduisant chez Camelia.

Si les journalistes voulaient la faire parler, ils devraient s'armer de patience et passer une bonne nuit au frais.

13

Brolin entra dans son bureau et y découvrit Bentley Cotland qui attendait docilement devant la baie vitrée. Le soleil faisait briller les reflets de son costume trois pièces et Brolin ne put s'empêcher d'esquisser une grimace en voyant l'assistant de l'attorney qui patientait les bras croisés en observant son reflet dans la vitre.

— Bien, comment dois-je vous appeler ? Substitut Cotland ?

— Oh non, pas de cela entre nous. Appelez-moi Bentley. Je tiens à ce que mon passage parmi vous soit le plus discret possible.

« *Pas de cela entre nous.* Il va bientôt me parler en utilisant toutes les figures de rhétorique qu'il connaît bien, pour me faire comprendre qu'il est le costard et moi la paire de baskets qui s'enfonce dans la merde ! » se dit Brolin qui n'arrivait pas à se faire à l'idée de supporter Bentley sur l'enquête.

— Très bien, Bentley. Moi c'est Joshua.

« *Bentley.* Mais d'où il le sort ce nom ? » Brolin détailla le jeune homme qui se tenait en face de lui. Trente ans tout au plus, condescendant et pédant au possible, tout droit sorti d'une grande université avec au moins un Master de droit. Ses cheveux noirs surchargés de brillantine faisaient penser à des tiges métalliques et son double menton naissant le rendait encore plus grotesque. « C'est le premier prototype d'homme transgénique ? » railla intérieurement Brolin.

— Par où commençons-nous ? demanda ledit Bentley. Brolin se sentit aussitôt honteux. Bentley était peut-être le type même du fiston-à-papa-archi-pistonné qu'il est difficile de supporter mais il avait mis le doigt sur l'essentiel au moins. Lui ne s'arrêtait pas à des considérations basement relationnelles. Il fallait se pencher sur l'enquête sans plus attendre.

— On va faire un premier point avec les personnes concernées.

Brolin alla jusqu'au téléphone et demanda à Lloyd Meats de les rejoindre. Il appela aussi Salhindro.

— Le lieutenant Salhindro fait partie de la cellule constituée pour enquêter ? s'étonna Cotland.

Brolin hésita une seconde avant d'opter pour la franchise.

— Larry Salhindro est certainement plus fin que la plupart des inspecteurs de cet étage et sa présence peut nous apporter beaucoup. Et puis il connaît la ville mieux que quiconque ici, ça peut servir.

Cotland hocha lentement la tête pour faire signe qu'il comprenait mais Brolin ne se méprit pas sur son regard : il désapprouvait qu'on ne respecte pas le protocole.

Lloyd Meats les rejoignit, bientôt suivi de Salhindro, le seul des quatre hommes présents à porter l'uniforme. Tous s'installèrent autour de la grande table de réunion. Le bureau de Brolin était spacieux, avec des étagères encombrées de dossiers, un coin repos avec sofa pour les nuits longues, et des murs couverts de papier Veleda. C'était en quelque sorte le système nerveux des enquêtes que Brolin menait. Son poste de commandement personnel.

Lloyd Meats et sa barbe noire prirent place en bout de table au côté de Bentley Cotland pendant que Salhindro faisait coulisser les lattes des stores pour plonger la pièce dans une pénombre plus reposante.

— Bien, que savons-nous pour le moment de cette affaire ? demanda Brolin en ouvrant un mince dossier.

Salhindro rentra son ventre sous son uniforme et prit la parole sans consulter ni notes ni mémo.

— On a une victime, femme d'une vingtaine d'années, encore non identifiée, qui s'est fait tuer par un inconnu dans la nuit de mercredi à jeudi. Il est à noter que son corps a été mutilé selon la même ritualisation qu'employait Leland Beaumont — dit le Bourreau de Portland. Méthode que je qualifierais de plutôt individualisante.

— Tant que nous n'aurons pas le rapport du légiste il ne faut pas trop nous emballer, d'accord ? prévint Meats. On ne sait pas

de quoi elle est morte, ni quelles sont les mutilations exactes que le tueur lui a causées.

— Lloyd, je l'ai vue et je peux t'assurer qu'elle avait les mains et les avant-bras parfaitement sectionnés à partir du coude. Et il y avait l'acide sur son front, rectifia Brolin, l'air sombre. C'était la signature de Leland.

Meats se passa la main sur la barbe qui lui mangeait les joues.

— Tout le monde savait pour le fétichisme des avant-bras, les médias en ont longuement fait leurs choux gras. Mais pour l'acide sur le front ? Qui était au courant hormis nous ? interrogea-t-il.

— Pas grand monde. Ceux qui ont enquêté sur l'affaire l'année dernière, ça représente environ une vingtaine de personnes, Brolin et moi compris, fit Salhindro.

Brolin hocha la tête et ajouta :

— Il est possible qu'il y ait eu des fuites, on n'est jamais à l'abri d'un garçon de morgue qui parle trop ou d'un flic qui veut se faire un petit billet discrètement, mais si les médias n'en ont jamais parlé c'est qu'ils n'ont jamais eu l'info. C'est pas le genre de cadeaux qu'ils font habituellement.

— A défaut de mieux ça nous fait une piste, annonça Meats en griffonnant des notes sur un carnet. Il faut commencer par répertorier tous ceux qui ont eu accès à cette information, de là on essaiera de voir s'il y a eu des fuites, continua-t-il peu convaincu.

— C'est un boulot de fourmis, sans compter que l'affaire date d'il y a douze mois, un certain nombre d'agents qui étaient au courant ont forcément dû en parler au moins avec des proches, objecta Brolin. Non, je crois que c'est du domaine de l'impossible.

— Que proposes-tu alors ?

Meats le fixait dans l'attente d'une réponse.

— Je veux d'abord avoir le rapport du légiste, ensuite on verra à quel point le tueur s'est amusé à copier le mode opératoire du Bourreau de Portland. S'il y a vraiment des similitudes on ressort le dossier de Leland Beaumont et on l'épluche. (Brolin se tourna vers Salhindro.) Larry, je voudrais

que des hommes en tenue patrouillent dans le secteur de Washington Park et qu'ils posent quelques questions, surtout s'ils trouvent des habitués. Des joggers qui viennent à heures régulières, ou des mères qui viennent promener leurs chérubins. Que nos hommes demandent si personne n'a rien vu de suspect en fin de journée mercredi soir, voire jeudi matin très tôt. Il y a bien quelques intoxiqués du jogging qui sont passés alentour avant d'aller bosser. Fais aussi en sorte qu'une voiture passe souvent à proximité de la scène de crime. C'est un meurtre à forte connotation sexuelle, il n'est pas impossible que notre homme repasse sur les lieux pour revivre son fantasme. Au premier type louche, je veux qu'on lui tombe dessus et qu'on l'assomme de questions. S'il en ressort tout aussi louche, on prend son identité. Salhindro approuva d'un hochement de tête.

— D'autre part, il faudrait parler avec le gosse qui a trouvé le cadavre. Où est-il à présent ?

Lloyd Meats venait de s'allumer une cigarette dont les volutes parvenaient jusqu'aux narines de Brolin. Non fumeur depuis près d'un an et demi, celui-ci supportait assez mal que la nicotine vienne le narguer.

— Je crois qu'il n'est pas à l'école aujourd'hui, intervint Meats en soufflant sa fumée, il doit être avec un des nôtres du service psychologique, paraît qu'il est sacrement secoué.

— On le serait à moins, commenta Brolin. Bien. Que quelqu'un essaye de prendre sa déposition, il a peut-être vu quelque chose en arrivant qui nous est passé sous le nez, un élément encore intact de la scène. Prenez plutôt une femme, ça l'impressionnera sûrement moins.

— Leslie Taudam de la brigade des mineurs, proposa Meats, elle est parfaite pour ça.

— Très bien, confirma Brolin. Je vais aller à l'institut médico-légal, on se retrouve ici en fin de journée pour faire le point.

Meats et Salhindro se levèrent. Bentley qui n'avait encore rien dit depuis le début du briefing observa tout le monde s'activer et demanda d'une voix incertaine :

— Et moi ? Je fais quoi ?

Brolin et Salhindro se regardèrent.

— Vous venez avec moi, fit le jeune inspecteur, ça vous sera utile d'avoir assisté à une autopsie.

Bentley Cotland se décomposa comme un glaçon en plein soleil.

14

Les deux hommes filaient sur le linoléum vert du sous-sol de la morgue. Bentley n'était pas rassuré, il avait l'impression que l'écho de leurs pas se répercutait très loin, donnant aux sous-sols une dimension gigantesque, presque fantastique. Il n'aimait pas non plus les murs de briques rouges et les longs tuyaux du chauffage qui s'agrippaient au plafond et fusaient derrière chaque paroi. De fait, il n'aimait pas non plus les petits plafonniers blancs qui diffusaient une lumière blafarde, ils n'éclairaient pas assez fort à son goût. Certes l'endroit était propre mais il y régnait une atmosphère étouffante, une atmosphère de... oui, de *mort*. Brolin le précédait de quelques pas et Bentley accéléra lentement, il ne voulait surtout pas faire étalage de son malaise.

Sans prévenir, Brolin s'arrêta et bifurqua sur la gauche. Il semblait maîtriser l'architecture complexe des lieux, remarqua Bentley. À leur arrivée, l'inspecteur avait simplement demandé où serait autopsié le colis de la nuit dernière. Apparemment le vigile le connaissait et comprit sans plus de précision de qui on parlait, il se contenta de passer un coup de téléphone pour obtenir le renseignement. Il avait ajouté que c'était le Dr Folstom en personne qui procéderait à l'autopsie, ce qui avait plongé l'inspecteur Brolin dans un profond mutisme. Bentley en conclut que cela n'était pas pour lui plaire mais ne se risqua pas à poser de question. Il voulait éviter les problèmes, il sentait bien que sa présence au sein de la Division des enquêtes criminelles n'était pas perçue comme une bonne chose, et tout ce qui l'intéressait à présent était d'en apprendre le plus possible sur le fonctionnement de la Criminelle et ne pas

s'attirer d'ennuis. C'était là les clés de sa réussite en tant qu'assistant de l'attorney. S'il s'en tirait bien pendant son mandat il avait toutes les chances de se présenter aux prochaines élections. À long terme, Bentley Cotland se plaisait à imaginer une carrière fulgurante dans le système juridique tout d'abord puis, pourquoi pas, un poste de maire voire de sénateur.

Dans des morgues plus modernes les portes s'ouvraient automatiquement dans un souffle mécanique lorsqu'on appuyait sur un énorme bouton-pressoir, faisant ressembler les couloirs à un décor de *Star Trek*. Mais à Portland on en était encore à l'ère des simples portes battantes, comme des vestiges à peine plus récents des battants de saloon.

Lorsque Brolin pénétra dans une vaste salle, Bentley était tellement plongé dans ses plans de carrière qu'il faillit prendre la porte en pleine figure quand elle revint vers lui.

Le linoléum disparut aussitôt pour laisser place à un carrelage brun. La pièce était parfaitement fonctionnelle, avec un petit vestiaire à l'entrée, un meuble en inox avec deux larges bacs de décantation et de désinfection, un puissant éclairage et surtout une table de dissection en son milieu. Bentley s'immobilisa en l'observant comme s'il s'agissait d'un autel de sacrifice aztèque encore dégoulinant de sang.

— Bienvenue, fit une voix de femme devant lui. Sydney Folstom s'avança vers les deux hommes en leur tendant la main. Le regard perçant du médecin légiste s'attarda un instant sur Bentley Cotland. Celui-ci remarqua l'œil vif et tranchant qui le scrutait et y reconnut le regard des rapaces qu'il identifiait parfaitement depuis son séjour à Berkeley.

— Votre supérieur m'a prévenue de la présence de monsieur Cotland, fit-elle, c'est une surprise pour moi, nous n'avons pas souvent l'honneur de participer à la formation de quelqu'un du bureau de l'attorney.

Tout l'aplomb de l'homme politique refit surface et Bentley serra avec vigueur la main qui lui était tendue, sans toutefois manquer de pressentir de l'ironie dans le ton du médecin.

— C'est une nécessité pour nous, hommes de loi, que de connaître tout ce qui sert à l'appareil judiciaire, expliqua Bentley Cotland en articulant chacun de ses mots avec excès.

— Bien, dans ce cas j'essaierai d'être explicite durant l'autopsie, lui lança-t-elle en retour avec au moins autant d'assurance.

Cela suffit à le faire pâlir encore un peu plus. Se tournant vers Brolin, Sydney Folstom ajouta :

— C'est la première fois que nous allons travailler de concert, inspecteur, depuis le temps !

Brolin perçut dans son intonation un soupçon de sarcasme, il tenait à présent pour sûr qu'elle n'avait pas aimé la manière dont il l'avait plantée là lors de leur dernière entrevue. Il préféra ne rien dire.

— Bon, nous allons commencer, si vous voulez bien vous préparer, annonça-t-elle en montrant le vestiaire. Vous y trouverez des gants jetables anticoupures, une blouse cirée et n'oubliez pas le masque.

Les deux hommes s'équipèrent et rejoignirent le Dr Folstom qui préparait ses instruments. Brolin en connaissait l'essentiel : bistouri à longue lame à usage unique, pinces Kocher, ciseaux courbes, couteau de Farabeuf, ciseaux à coronaires et encore tout un arsenal qui aurait fait mourir de jalousie Jack l'Éventreur.

Puis le légiste ouvrit un dossier de police dans lequel se trouvait la copie du rapport préliminaire ainsi que toutes les photos prises sur les lieux, rapport qu'elle avait déjà largement parcouru quelques minutes auparavant.

— Vous m'excuserez mais j'ai déjà fait les premières opérations, dit-elle en allumant l'applique à radio contre le mur.

Une série de radiographies s'illuminèrent devant eux pendant que Sydney Folstom mettait en marche un petit Dictaphone suspendu au plafond par un câble adapté.

— Les radios mettent en évidence l'absence de projectile dans le corps. Le sujet est une femme d'environ vingt-cinq ans, de race caucasienne. Elle pèse 59 kg pour 1,76 m.

Elle coupa le Dictaphone et appuya sur un Interphone.

— José, apportez-nous le corps s'il vous plaît.

Deux minutes plus tard un homme en blouse blanche entra en poussant devant lui un chariot bâché. Il fit descendre

méticuleusement le drap le long du corps comme si cela était très important pour ne pas gêner le cadavre en dessous.

Elle était presque dans la même position que lorsque Brolin l'avait trouvée la veille au soir : nue, les bras sectionnés au niveau des coudes mais surtout les jambes entrouvertes, laissant dépasser un tube noir de son sexe. Ses pieds étaient enfermés dans des poches en plastique tout comme ses mains auraient dû l'être si elles avaient été présentes. De nombreux cratères rouges et des trous ressemblant à des yeux maléfiques sillonnaient son corps nu.

Bentley se détourna aussitôt, portant la main instinctivement à sa bouche en oubliant qu'il portait un masque chirurgical.

« Elle est si *humaine* ! » songea-t-il.

Réalisant qu'il donnait une mauvaise image de lui-même, il se maudit et tenta de reprendre contenance.

Bon sang, à quoi s'attendait-il ? Évidemment qu'elle est humaine, cria une petite voix dans son esprit.

Mais il ne pensait pas qu'elle serait si *réelle*, si proche. Sa peau n'était même pas blanche comme de la craie comme il s'y était attendu, elle était rosée. Heureusement ses yeux étaient fermés, c'était déjà ça de moins à affronter.

Sydney Folstom et son assistant soulevèrent le corps comme un simple sac de voyage et le déposèrent sur l'inox froid de la table de dissection.

— Je n'ai toujours pas ces tables de dissection à roulettes. C'est un peu archaïque, vous le verrez par vous-mêmes, mais ici se côtoient le dernier cri en technologie et le bon vieux matériel qui aurait bien besoin d'être changé. Je désespère d'obtenir les crédits nécessaires. Peut-être pourrez-vous en toucher deux mots aux intéressés ? lança-t-elle en regardant Cotland par-dessus son masque.

Celui-ci restait bloqué devant le cadavre.

Ils l'avaient transvasée du chariot à la table avec tellement de nonchalance ! C'était comme s'ils répétaient un geste quotidien, sans la moindre attention particulière. Bentley n'en revenait pas, il avait le sentiment qu'on venait de déplacer un vulgaire morceau de viande devant ses yeux.

— Oh ! J'allais oublier, s'écria le légiste.

Elle sortit un flacon de baume Vicks d'une poche de sa blouse.

— Je vous recommande de vous mettre ça sous le nez. Quand nous allons ouvrir le corps les odeurs de décomposition seront assez fortes...

Bentley ne se le fit pas dire deux fois et jeta ses gants pour se badigeonner la lèvre supérieure de baume.

— Vous n'en mettez pas ? s'étonna-t-il.

Le légiste le fixa de son regard froid et méthodique.

— Je pense que si un médecin légiste n'est pas capable de supporter cette odeur à travers son masque, il ferait mieux de passer à autre chose et de s'occuper des vivants, fit-elle sèchement.

Bentley Cotland hocha la tête mais n'en pensait pas moins. Le légiste saisit une petite seringue intramusculaire et ouvrit l'œil du cadavre qui reposait froidement sur l'inox.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda calmement Brolin qui n'avait encore jamais vu ça.

— J'effectue une ponction de l'humeur vitrée, à peine 0,5 ml de vitré suffiront à nous indiquer précisément l'heure de sa mort. C'est actuellement la méthode la plus fiable et la plus précise. Lors de leur décomposition, les globules rouges libèrent à vitesse lente et constante du potassium qui vient se fiché dans l'humeur de l'œil. En étudiant cette quantité on remonte sans problème au moment de la mort.

L'aiguille intramusculaire était maintenant plantée dans le blanc de l'œil livide. Un liquide épais monta dans le petit tube en verre puis le docteur ôta la minuscule tige d'acier pour poser la seringue dans un bac qui attendait sur le bord de l'évier.

Le cadavre ne bougea pas, pas un frisson, pas un mouvement de recul, rien, ce qui continuait d'étonner Bentley Cotland. Il s'attendait presque à ce qu'on jette les gants, qu'on tombe les masques, que la « morte » se redresse et que tout le monde sorte de derrière les meubles pour applaudir et rire de sa naïveté. Pourtant rien de tout cela n'arriva, c'était bien vrai, la mort caressait leur peau à tous trois de sa présence en ce sous-sol humide et aseptisé.

— Pour gagner du temps j'ai déjà pris les photos préliminaires et les mensurations du corps, expliqua le Dr Folstom.

Elle vérifia rapidement qu'elle disposait des bocalins suffisants pour les prélèvements qui auraient lieu pendant l'autopsie et remit le Dictaphone en marche. Puis elle s'approcha du corps qu'elle commença à examiner minutieusement.

— La première constatation est l'amputation des deux avant-bras au niveau de la tête du radius et de l'olécrâne, de ce fait les veines et artères ont été sectionnées, ce qui a dû entraîner une importante perte de sang.

Sydney Folstom se tourna vers Brolin et demanda : « Il y avait beaucoup de sang autour du cadavre quand vous l'avez trouvé ? »

— En grande quantité non, mais il y en avait, il était séché mais ça peut en effet coïncider. Il semblerait que le lieu où a été commis le crime est celui où nous avons découvert le corps.

L'inspecteur savait quelle importance ce détail pouvait revêtir. D'abord pour les traces que le labo pourrait mettre au jour et ensuite pour établir le profil. Brolin aurait tout lieu de retourner là-bas en sachant que c'était précisément là que le tueur avait accompli son acte, qu'il avait vu et ressenti *cette* ambiance-là. Le choix de ce lieu plutôt qu'un autre aurait également son importance lors du profil.

Sydney Folstom poursuivit en tâtant la cuisse droite du corps puis en lui pliant doucement la jambe.

— La rigidité cadavérique – *rigor mortis* – a quasiment disparu. Les lividités cadavériques sont tout à fait correspondantes avec la position du corps lorsqu'il a été retrouvé, on ne l'a donc pas déplacé. La scène de crime est bien le lieu du crime.

Bentley fronça les sourcils.

— Lividités cadavériques, scène de crime et lieu de crime ? demanda-t-il. Lui qui connaissait son droit par cœur n'avait par contre aucune connaissance en médecine légale.

— La rigidité cadavérique c'est lorsqu'un cadavre passe de son état vivant acide à un état alcalin, les muscles se tendent si

vous préférez et rendent le cadavre difficile à manœuvrer, il faut « casser » ces rigidités si vous voulez lui faire prendre une autre position. Cet état dure à peu près entre douze et quarante-huit heures avant que des modifications chimiques nouvelles rendent à l'organisme son état acide, donc souple.

Elle souleva un peu plus le corps pour exposer son dos et posa sa main gantée sur des taches rouge au niveau des reins.

« Les *livor mortis* ou lividités cadavériques sont ces taches rouges que vous voyez ici et là, dit-elle. C'est le résultat de l'arrêt de circulation systémique. Autrement dit, lorsque votre sang cesse de circuler, la gravité fait son travail et l'entraîne vers les parties inférieures de votre corps, dans le dos par exemple si vous êtes couché ou dans les jambes si vous êtes pendu. Les zones où votre corps est en appui sur le sol – les épaules et les fesses dans l'exemple de quelqu'un reposant sur le dos – ne marquent pas, elles restent blanches puisque le sang ne peut s'y déposer du fait de la pression du sol sur la peau. L'avantage pour nous c'est que ces lividités se « fixent » de quinze à vingt minutes après la mort. C'est pour ça que, si un corps est déplacé une fois ces lividités fixées, nous constaterons que les marques blanches et les lividités rouges ne correspondent pas aux nouvelles zones d'appui.

— Et la différence entre scène et lieu de crime est énorme, intervint Brolin. La première est l'endroit où est découvert le corps tandis que la seconde est le lieu où a été commis le crime. Il est courant de découvrir un corps à un autre endroit que le lieu où il a été tué.

— Je comprends. C'est ingénieux ces lividités comme vous dites ! s'exclama le substitut.

— Quoique je vous en aie dressé un portrait grossier et que les exceptions soient légion. Rien n'est aisé en médecine légale, ne l'oubliez jamais. Poursuivons.

Bentley Cotland recula en voyant le médecin prendre un bistouri à lame longue.

— Le corps est marqué de quelques ecchymoses, leur couleur rouge vif impliquant qu'elles ont été causées peu de temps avant la mort, elle a probablement été battue. Il y a de

multiples plaies, dues à une arme blanche tranchante, sûrement un couteau et...

Le Dr Folstom se pencha au-dessus du corps pour mieux observer plusieurs cratères rouges au niveau des hanches.

— On dirait bien des traces de morsure, toutes petites, certainement des rongeurs, des renards par exemple.

— Ça n'a rien d'étonnant, intervint Brolin, on a retrouvé son corps au milieu d'un bois, elle a dû y séjourner presque vingt-quatre heures.

— Oui, répondit le légiste. Mais il y a aussi des cratères de chair gros comme le poing, ça n'est pas dû à un animal et l'absence de trace de saignement abondant laisse à penser qu'elles sont *post mortem*. Il est fort possible que votre tueur ait découpé des morceaux de chair dans sa victime. Ici et là au niveau de la ceinture abdominale, sur les flancs, à deux reprises une fois qu'elle était morte.

Elle fixa Brolin.

« Je suis désolée messieurs, mais ce qui va suivre risque d'être un peu long. Je vais devoir mesurer précisément la taille de chaque plaie par arme blanche, sa profondeur et en faire une description minutieuse pour mon rapport. Il y a... disons au moins une vingtaine d'orifices, j'en ai pour quelques minutes.

Le Dr Folstom passa le quart d'heure suivant à examiner méticuleusement chaque plaie avec une échelle centimétrique non réfléchissante pour le flash des photos qu'elle prenait. Elle décrivait à voix haute devant le Dictaphone tout ce qu'elle constatait. Bentley ne saisissait pas tout, une partie de son vocabulaire lui étant totalement inconnu.

— Plaie profonde dans la région de l'hypochondre, ayant transpercé le côlon transverse.

« 3 cm sur 0,5 cm. Trace significative du talon de la garde sur la peau avec une profondeur de blessure d'environ 14 cm, examen plus approfondi une fois le corps ouvert.

« Bords lisses et réguliers, blessures ovoïdales d'une lame à double tranchant.

Bentley entendait tout cela sans vraiment savoir ce que cela impliquait. Il patienta et remarqua que Brolin était très concentré sur ce que faisait le médecin, comme si ce langage ne

lui était pas complètement fermé, il hochait lentement la tête par moments, engrangeant des informations capitales. Puis Sydney Folstom releva la tête pour faire un premier point.

— Nous avons donc vingt-deux plaies d'arme blanche, causées par le même couteau, je pense. Un couteau à double tranchant d'une lame de 14 ou 15 cm de long et de 3 cm de large. Certaines de ces blessures ont pu être mortelles, je vous le confirmerai une fois le corps ouvert. Nous allons y venir. Il y a également de multiples traces de rongeurs qui ne nous intéressent que peu, par contre ces deux trous au-dessus des hanches sont plus troublants. Les deux ne sont pas symétriques, et l'ablation est peu profonde, on dirait que le tueur a voulu prendre cette partie pour lui.

— Peut-être avait-elle un tatouage de chaque côté qu'il a découpé grossièrement, hasarda Bentley.

— Je pencherais plutôt pour des traces de morsures, affirma Brolin l'air sévère. Notre homme l'a mordue à deux reprises, il l'a mordue comme un forcené dans le vif de l'action. C'était plus fort que lui. Après coup il a réalisé qu'il nous laissait de quoi l'identifier, et il a découpé la trace que ses dents avaient laissée dans la chair. C'est typique d'un crime sexuel comme celui-ci.

Le docteur appuya sur un interrupteur et un puissant système de ventilation se mit en marche dans un feulement à peine perceptible.

— En effet, ça peut correspondre, fit-elle.

Cette fois, elle inspectait le visage lorsque quelque chose attira son attention. Elle se courba jusqu'à effleurer de son nez la bouche de la morte. Ses doigts ouvrirent la mâchoire dans un bruit de succion et, à l'aide d'une pince à épiler, elle préleva un fil blanc sur le coin de la lèvre.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Brolin.

— Une fibre, du coton peut-être.

Le filament soyeux disparut dans un récipient en plastique étiqueté, il serait ensuite minutieusement analysé afin qu'on puisse comprendre son origine et la raison de sa présence à cet endroit.

Le légiste reprit le bistouri à lame longue et le positionna au-dessus de la cuisse de la morte. Puis d'un coup sec et

déterminé elle fendit la peau en deux. À la manière d'un fruit mûr la chair s'écarta dans un silence quasi religieux, laissant apparaître des muscles rouges et une très fine pellicule de graisse jaune. Sydney Folstom reproduisit la même opération sur l'autre cuisse puis sur les bras au niveau des biceps. Là elle s'arrêta, approcha et écarta sans ménagement les deux bords de peau et de chair pour mieux distinguer la pulpe du bras.

— Voilà, regardez cette couleur rouge foncé. C'est une ecchymose interne qui n'avait pas marqué en surface.

Elle se tourna vers Bentley Cotland et ajouta :

— Le bras est une zone que l'on appelle « zone de prise ». Le tueur a sûrement malmené sa victime, la prenant par le bras pour la tirer ou la traîner, cette lésion a été laissée par la compression de ses doigts. C'est pour voir ce genre de marques invisibles sur la peau que l'on pratique ces crevées dans la chair. Celle-ci conserve bien plus facilement et longtemps toute trace de violence.

— Et à quoi ça nous sert de savoir ça ? interrogea-t-il.

— Si elle avait été morte au moment des faits son corps n'aurait pas imprimé ces marques, expliqua Brolin. Nous savons maintenant qu'il l'a maltraitée, la frappant et la tirant ou la saisissant violemment par le bras alors qu'elle était vivante, très certainement consciente sans quoi il ne l'aurait probablement pas attrapée à cet endroit. Elle s'est sûrement débattue mais pour le savoir, il nous faudrait examiner ses mains et ses ongles.

— A ce propos, intervint le Dr Folstom qui examinait attentivement les coudes sectionnés, je peux vous affirmer que votre homme a certaines notions de biologie. Son travail de découpe est très propre, il a utilisé un scalpel ou un bistouri et a remarquablement bien découpé la peau avant de désencastrer l'ulna et le radius. Il s'est moins attardé sur la découpe des ligaments collatéraux et des biceps brachiaux.

— Ce qui veut dire ? s'enquit Brolin qui se doutait de la réponse.

— Qu'il a fait attention à ne pas abîmer la peau et les os mais que le reste l'intéressait moins.

Brolin ferma les yeux.

Leland Beaumont avait tué trois jeunes femmes l'année précédente, leur brûlant le front à l'acide et leur amputant les avant-bras au niveau des coudes. A chaque fois le légiste avait fait remarquer que c'était du très bon travail, l'œuvre de quelqu'un ayant des rudiments de biologie et sachant se servir d'un bistouri ou d'un scalpel. Mais, plus étrange encore, Leland avait à chaque fois apporté une grande attention en découpant la peau et en extrayant les os mais avait volontairement bâclé le travail avec les muscles et les ligaments. L'histoire se répétait malgré l'absence de son protagoniste principal.

Sydney Folstom ôta ses gants, s'épongea le front et fit claquer de nouveaux gants sur ses mains.

— Bon, la trace de brûlure à l'acide sur le front est trop profonde pour nous apprendre quoi que ce soit à l'analyse macroscopique, je l'étudierai au microscope plus tard et je vous tiendrai au courant. Passons à la blessure génitale.

Elle se pencha, écarta un peu plus les cuisses qui bougèrent avec un horrible gargouillis, et après avoir effectué quelques prélèvements elle commença à extraire le manche noir qui dépassait entre les deux lèvres du sexe. Une fine coulée de sang noir et aqueux se répandit en même temps sur l'inox de la table de dissection. Le Dr Folstom sortit lentement du vagin un couteau à double tranchant d'une vingtaine de centimètres de long, poisseux de substances biologiques diverses, essentiellement du sang.

Un cri étouffé s'éleva dans la pièce quand Bentley sentit monter dans sa gorge son petit déjeuner. Sydney Folstom soupira en le voyant courir vers l'évier de décantation et vomir. Il bafouilla quelques excuses en se rinçant la bouche mais refusa de sortir, prétextant qu'il devait assister à l'autopsie jusqu'au bout. Il savait surtout qu'il ne pourrait plus rien vomir, ayant à présent l'estomac vide.

— Je pense que nous avons trouvé l'arme utilisée sur le reste du corps, annonça le Dr Folstom sans grande surprise. Vous parliez de crime sexuel tout à l'heure, inspecteur Brolin ?

— Oui. Y a-t-il eu viol ? Des traces de sperme ?

Brolin se prit à espérer une réponse positive pour la présence de sperme, ce qui permettrait une identification

éventuelle du tueur grâce à l'ADN. Il réalisa aussitôt quel espoir c'était, il *espérait* qu'elle avait été violée pour pouvoir attraper le tueur ! « Mon Dieu mais quel monstre je suis ? » pensa-t-il. La déformation professionnelle de ses émotions tronquait son appréhension de la situation. Il se fabriquait un tel détachement vis-à-vis de la victime pour ne pas souffrir qu'il en oubliait la compassion.

— Je ne crois pas, répondit le médecin légiste. Je vous en dirai plus dans quelques minutes.

Elle s'empara de son bistouri et fit courir la lame de la base du menton jusqu'au pubis en évitant de croiser les blessures. Bentley Cotland ne put s'empêcher de tourner le dos à la scène lorsqu'elle découpa le plastron sterno-costal à l'aide d'un costotome semblable à un gros sécateur. Le bruit des côtes qui cédaient sous la morsure de l'acier lui fit penser à une carcasse de poulet qu'on écrase d'un coup de pied. Puis il assista, blême, à l'éviscération complète du corps, le Dr Folstom s'attardant avec minutie sur toutes les blessures occasionnées par le couteau pour en examiner la létalité.

L'odeur qui émanait du cadavre filtrait malgré le masque chirurgical et le Vicks qui piquait les lèvres de Bentley ne suffisait pas à la masquer. Une odeur de viande morte, un vieux relent acre qui s'immisçait partout, imprégnant ses vêtements. Mais le plus terrible fut cette sensation instinctive de mort, il lui parut que tout son corps percevait l'odeur de la mort *humaine*, tout son être vibrait car il sentait qu'il s'agissait d'un individu de sa race. Jamais il n'oublierait cette impression, et il sut qu'étaient inscrites en lui, dans ses gènes, l'odeur et la reconnaissance de la mort, celle-ci était en chaque homme et en chaque femme, et se réveillait à l'appel du néant.

Sydney Folstom lui tendit une visière de protection en plastique ainsi qu'à Brolin et s'empara d'un curieux objet semblable à une scie à plâtre. La scie oscillante projeta des esquilles d'os un peu partout alentour comme elle fendait la boîte crânienne pour mettre le cerveau à nu. Le docteur fit plusieurs commentaires obscurs concernant notamment l'importance de prélever la dure-mère. Elle fit également

quelques prélèvements buccaux puis retourna vers les tréfonds du torse.

Quand Sydney Folstom retourna le vagin comme un simple gant Bentley manqua de s'évanouir, pour finalement reprendre conscience de ce qui se passait autour de lui au moment où elle finissait de vider à la louche le sang qui emplissait le trou béant qu'était le torse.

Bentley considéra les deux personnes à ses côtés. Il ne transparaissait rien de leur attitude, pas la moindre émotion. Pourtant, à bien y regarder, la victime avait dû être une très belle jeune femme, grande et élancée, avec un visage très mignon, aux traits fins. Il ne put contenir son étonnement plus longtemps et demanda un peu écœuré :

— Mais ça ne vous fait rien de voir un spectacle pareil ? Sydney Folstom se tourna vers lui, toujours parée de son regard froid.

— Dans ce métier on ne peut pas se permettre de souffrir pour toutes les victimes que l'on ouvre. Je fais preuve à l'égard de toutes d'un maximum de respect mais ma profession m'autorise à leur faire des choses que les familles préfèrent ignorer. Il faut être *technique* monsieur Cotland, ne pas songer à cette femme qui devait être très belle et avoir beaucoup de succès avec les hommes, mais uniquement rester technique.

Bentley se demanda si elle-même était capable de la moindre émotion dans sa vie privée mais ne chercha pas à en savoir plus, il n'aimait pas la façon qu'elle avait de plonger son regard méthodique dans ses yeux et de le sonder. Brolin, quant à lui, lui parut plus réservé, probablement plus sensible à ce qui venait de se passer mais sa profession lui interdisait de faiblir. Pour la première fois depuis qu'il connaissait le jeune inspecteur – depuis le jour même – il se mit à éprouver une certaine sympathie pour lui. Finalement il n'était pas désagréable, c'était juste une déformation professionnelle.

— Bon, je peux à présent faire une synthèse des éléments et de la chronologie. Évidemment les analyses histologique et histo-immunologique vont me permettre d'affiner mes conclusions mais ce type de techniques, fibronectine ou polynucléaires neutrophiles, sont fastidieuses et surtout

demandent du temps. Ce que je peux vous dire pour l'instant c'est qu'elle a été battue avant de recevoir vingt-deux coups de couteau essentiellement au niveau du torse, dont au moins quatre ont été mortels. Pour la suite des événements je ne vais pas trop m'avancer avant les examens d'anatomopathologie. Mais je pense qu'il s'est déchaîné sur son corps, les éventuelles morsures ou la mutilation de l'appareil génital en dernier, avant d'abandonner le cadavre. Enfin pour ce qui est de la trace de brûlure à l'acide sur son front, je vais faire mes prélèvements et analyser tout ça, j'essaierai d'être le plus précise possible mais n'attendez pas de miracle, j'ai bien peur qu'il soit difficile d'en tirer des conclusions profitables.

Bentley Cotland se tourna vers le corps. Une partie du moins ressemblait encore à un corps humain, le reste n'était qu'un amas béant de chairs vermillon. Le crâne vide, les membres fendus en deux et le torse découpé du pubis jusqu'au menton étaient tout vestige de vie à cette silhouette. Deux pans de peau, où la graisse luisait faiblement sous la lumière vicieuse des scialytiques, pendaient mollement de part et d'autre de la table, faisant ressembler le torse à un long sac ouvert.

Le Dr Folstom jeta ses gants dans une poubelle biologique, ce qui sortit Bentley de son hébétude.

— Je vous envoie mes conclusions par fax et e-mail aussi vite que possible, inspecteur Brolin.

Celui-ci approuva et se tourna vers le corps.

Il y avait quelque chose d'étrange dans le rituel du tueur. La folie des mutilations, les nombreuses lacérations trouvées au niveau du vagin, et pourtant l'intelligence de ne laisser aucune trace, ni sperme, ni salive, ni empreinte. Si sa théorie de morsure concernant les deux cratères de chair s'avérait juste, le tueur était en plus capable de reprendre conscience de son état après coup. Il répondait à une folle pulsion.

Une pulsion incontrôlable de mutilation, de haine et de mort. Mais il était intelligent et savait reprendre le contrôle une fois qu'il était passé à l'acte.

— Merci docteur, le plus vite sera le mieux, balbutia Brolin. J'ai le curieux sentiment que le temps nous est compté.

Il allait recommencer.

Et il serait redoutable avec sa victime, ne lui laissant aucune chance de survie.

15

Juliette ne cessait de changer de place dans le lit de la chambre d'amis. Après avoir fui les journalistes, elle s'était réfugiée chez Camelia pour y passer la nuit. Elle ne savait pas exactement ce qu'elle ferait ensuite, il était évident qu'elle ne pourrait pas éviter la presse indéfiniment, il faudrait bien qu'elle rentre chez elle tôt ou tard, mais elle ne s'en sentait pas le courage à présent. Pas tant pour la furie médiatique que ça impliquait mais plutôt à cause des questions qui lui seraient posées, elle avait peur que la douleur ne se réveille et craignait de tomber dans une sorte d'agoraphobie exacerbée qui la cloisonnerait chez elle. Elle avait eu son lot de souffrances et d'angoisses, et avait longuement lutté pour se reconstruire une santé mentale et une confiance envers les autres, il était impensable de tout faire éclater maintenant.

Comme à son habitude, Camelia l'avait accueillie à bras ouverts, se montrant attentionnée, lui offrant un soutien important. Et, comme à son habitude, elle avait su être sérieuse et réconfortante dans un premier temps puis avait habilement joué avec son humour pour détendre Juliette. Les deux jeunes femmes avaient finalement beaucoup ri et Juliette, qui n'avait pas cours à l'université le lendemain, avait accepté les cocktails que Camelia lui avait proposés. De fous rires en daïquiris la soirée s'évapora rapidement sous la fatigue des deux femmes.

Un peu grisée par l'alcool, Juliette avait pensé s'endormir aussitôt couchée mais ça ne fut pas le cas. Elle se sentait fourbue, épuisée par les derniers événements mais n'arrivait pas à laisser divaguer son esprit pour qu'il rejoigne la contrée des rêves. La tête sur l'oreiller, elle repensait à ce dénommé Thomas quelque chose qu'elle avait envoyé paître dans l'après-midi. Il ne lui avait voulu aucun mal, au contraire, elle percevait de la

gentillesse dans son comportement, tout ce qu'il avait souhaité c'était l'aider. Et elle l'avait envoyé promener. Il fallait vraiment qu'elle parvienne à se contrôler, à ne surtout pas laisser l'émotion, la peur et la paranoïa prendre les rênes de son esprit. Après tout, de quoi s'agissait-il ? D'un dingue qui s'amusait à tuer des femmes de la même manière que l'avait fait Leland Beaumont ? Un dingue, un *copycat* pour adopter le terme exact. Mais *ça n'était pas* Leland Beaumont, lui était mort et enterré depuis plus d'un an maintenant.

Juliette ouvrit les yeux. La pièce était noire, le silence flottait sur toute la maison et Camelia devait dormir depuis une demi-heure au moins.

Elle s'assit dans son lit et alluma la lampe de chevet. Sachant qu'elle ne pourrait pas trouver le sommeil dans l'immédiat elle prit dans son sac le roman qui y traînait. Un livre de David Lodge. Elle ne savait pas d'où lui venait cette attirance pour les romanciers anglais mais c'est ce qu'elle dévorait le plus, David Lodge, Nick Hornby ou Ken Follet... Elle y trouvait une intelligence d'écriture loin de toute prétention, ces romans parlaient de la vie avec parfois des assertions dignes des plus grands aphorismes mais sans nombrilisme ni prétention. Elle se plongea dans cette histoire de professeur anglais perdu au milieu de la révolution sexuelle à la fin des années 1960 aux États-Unis mais ne retrouva pas le sourire pour autant.

Passé quelques pages, elle se rendit compte que ses yeux filaient sur les mots mais que son cerveau ne les voyait pas. Elle était ailleurs.

Elle repensait à ce qui s'était passé la nuit précédente, à cette femme que l'on avait retrouvée assassinée dans les bois. Elle ne cessait de bouger dans son lit, elle n'était pas à l'aise. Elle voulait savoir si, comme les médias l'avaient annoncé, la jeune femme avait subi les mêmes mutilations que les victimes du Bourreau de Portland. Cette question la tracassait, pire, l'obnubilait.

Juliette voulait en avoir le cœur net.

S'agissait-il vraiment d'un *copycat* qui singeait les actes de Leland Beaumont ou étaient-ce là les spéculations inventives des journalistes ?

Mais la seule personne qui aurait pu répondre à cette question ou au moins se renseigner était Joshua Brolin. Elle ne pouvait indéfiniment le harceler, il avait une vie privée qu'elle devait respecter. Pourtant il avait accepté de venir la voir sur un simple coup de téléphone, ils avaient parlé une partie de la nuit et s'étaient endormis dans la même pièce. Cela lui semblait suffisant pour l'appeler, une sorte de droit d'amitié, si ténue fût-elle. À peine avait-elle commencée à y songer que Juliette savait pertinemment qu'elle appellerait Brolin dès le lendemain.

Elle n'aurait pas grand-chose à lui demander, il fallait juste qu'elle sache.

Leland Beaumont était mort.

Mais peut-être pas son fantôme.

16

Le repos du samedi n'avait pas sa place au poste central de la police de Portland. Le crime ne souffrait aucune vacance, aucune trêve du week-end. La matinée touchait à sa fin et les radiateurs qu'on venait de rallumer faisaient craquer les murs. Le jour s'était levé avec plus de fraîcheur que les semaines précédentes, des cieux gris et un vent frais d'ouest mordant dans les façades avaient surpris les habitants de la ville à leur réveil.

C'était le samedi 2 octobre, l'automne prenait enfin sa place en chassant violemment l'été indien qui s'était attardé. Les enfants se réjouissaient déjà de voir quelques beaux orages éclater peu de temps avant Halloween et les viticulteurs de l'Oregon s'estimaient heureux d'avoir eu une si belle fin d'été pour les vendanges.

Salhindro, lui, grommelait derrière la fenêtre du bureau, de mauvaise humeur et peu enchanté à l'idée d'entrer dans l'hiver.

Il trouvait son bureau trop froid, et le café trop chaud. La journée serait merdique, il en était sûr. A vrai dire, toute la semaine l'avait été, il était donc normal que le week-end ne soit guère mieux. À cela venait s'ajouter la réunion de ce matin à propos du meurtre dans les bois, réunion à laquelle il était convié. Il savait que Brolin avait souhaité sa présence mais le capitaine Chamberlin ne voyait pas d'un bon œil qu'il travaille directement sur une enquête. Chamberlin le lui répétait tout le temps : « Salhindro, tu fais de la coordination générale, pas de l'investigation ponctuelle ! »

Salhindro le savait pertinemment, il avait échoué à ce poste de bureau à cause de sa surcharge pondérale. On préférerait le savoir ici à superviser les patrouilles plutôt que de bouger difficilement sa graisse dans la rue. Afin de le protéger ou de soigner l'image de marque de la police de Portland ? C'était ça qui le dérangeait. Il se savait un bon investigateur et Brolin aimait s'assurer sa présence pour un petit coup de main alors pourquoi ne le laissait-on pas faire ce qu'il voulait, bon sang ! Gradé, respecté et ayant fait ses preuves, Salhindro ne supportait pas d'être relégué ici à moisir derrière son écran en attendant la retraite.

Ce qui l'irritait encore plus c'était de savoir que « tête d'huître » faisait partie de la réunion. Bentley Cotland, le futur assistant de l'attorney Gleith, n'était qu'un crétin qui se pensait au-dessus de tous puisque bardé de diplômes. Mais que savait-il de la vie d'un flic ? Il ne connaissait que les longues heures de boulot le cul rivé à son fauteuil à 600 dollars pour exprimer de la plus lyrique des manières comment on pouvait lancer une OPA – ce que Salhindro se savait incapable de comprendre, mais au moins lui ne venait pas avec ses grands airs narguer tout le monde. Bentley Cotland avait passé ses trente années de vie à engranger de la théorie et de l'assurance mais n'avait pas la moindre idée du fossé entre celles-ci et la pratique, du moins dans le monde plus que pragmatique de la criminalité. Au fond c'était un peu l'image que Brolin avait donnée en arrivant ici, fraîchement débarqué du FBI trois ans auparavant. Mais Brolin avait aussitôt cherché à casser son apparence de génie de la

théorie pour prouver qu'il en faisait au moins autant sur le terrain.

Salhindro se passa la main dans les cheveux clairsemés qui jaillissaient de sa tête.

Et puis qu'on le veuille ou non, ce Bentley Cotland avait une tête qui ne lui revenait pas. Une « tête d'huître », oui, avec ses grands yeux globuleux, ses oreilles légèrement décollées et sa coupe de cheveux finement ciselée devant le miroir des toilettes aussi souvent que possible.

Salhindro réalisa soudain qu'il condamnait Cotland sans vraiment le connaître. Il éprouvait de l'antipathie envers lui sur une simple question de physique et d'attitude alors qu'il ne l'avait vu que pendant une heure. Que pourrait-on penser de lui-même s'il venait à débarquer dans un service lointain ? Avec ses kilos débordants, son mauvais caractère et sa trop grande confiance en soi ? On le détesterait tout simplement, et pourtant Salhindro pensait ne pas être un mauvais bougre.

Et ce Cotland, tout le monde s'était indigné de sa présence imposée par l'attorney Gleith mais finalement ils l'avaient un peu jugé à l'emporte-pièce, sous le coup de la colère. Ce pauvre type ne demandait peut-être qu'à se fondre dans le groupe, pour apprendre et changer, perdre de sa suffisance. Après tout, ils l'avaient tous cloué au pilori d'emblée mais il fallait lui donner une chance de s'améliorer.

Salhindro approuva en hochant la tête.

Il en parlerait à Joshua dans l'après-midi, il fallait se montrer moins sévère avec ce Bentley Cotland, et ils verraient bien quel serait le résultat.

Il tapota son ventre avec satisfaction.

Mais la priorité n'était pas là. Il avait du nouveau pour leur enquête, ça c'était important.

Il prit son bloc-notes et quitta son bureau.

Brolin avait pris pour habitude depuis qu'il était inspecteur à Portland d'organiser ses réunions dans son propre bureau. À son arrivée dans la Division des enquêtes criminelles, le capitaine Chamberlin faisait un briefing en début de semaine avec ses principaux adjoints pour faire le point sur les investigations en cours et leurs progrès et ensuite pour affecter aux enquêtes ses hommes disponibles. Mais il était assez rare de voir un inspecteur demander spontanément une réunion en semaine pour faire une synthèse de son enquête, sauf cas extrême. Brolin avait progressivement instauré ce principe qu'il apportait du FBI, ce qui l'avait conduit à passer pour un petit merdeux aux dents longues auprès de certains de ses collègues. Son idée n'avait pourtant rien à voir avec une ambition dévorante, il adoptait le principe usuel de brainstorming qui permettait de faire marcher plusieurs cerveaux sur une même affaire afin d'en tirer un maximum d'informations. Mais cela coûtait du temps que la Division n'avait pas souvent. Les personnes présentes ce jour-là dans le bureau de Brolin avaient toutes passé la semaine entière à travailler sur différentes enquêtes en cours, parfois jusqu'à tard le soir. Tous aspiraient à prendre un peu de repos et à consacrer du temps à leurs familles respectives, mais tous avaient pourtant répondu présent à l'appel de Brolin.

Le capitaine Chamberlin et son second Lloyd Meats, le responsable du laboratoire de police technique et scientifique Cari DiMestro, l'assistant de l'avocat Bentley Cotland et bien sûr Larry Salhindro se retrouvèrent donc dans son bureau.

Brolin se leva pour fermer la porte.

— Bien, nous avons du nouveau, commença-t-il. Mais avant de vous expliquer ce que je pense, je voudrais qu'on fasse le point sur ce qui a été entrepris et les résultats éventuels. Où en est-on avec l'enfant qui a trouvé le cadavre ?

Meats prit la parole en caressant sa barbe, comme si cela l'aidait à assumer.

— Leslie Taudam de la brigade des mineurs s'est occupée de lui. Il est sous le choc et malgré tous les efforts de Leslie on n'a rien appris de plus de ce côté-là. Le corps n'a toujours pas été identifié ?

— Je vais y venir, informa Brolin. Cari ? Tu as quelque chose pour nous ?

Cari DiMestro inspira si fort que ses narines émirent un léger sifflement. Il était vêtu d'un costume impeccable et arborait des lunettes à double foyer.

— C'est mal engagé. La ruine où a été trouvé le cadavre est un véritable dépotoir, c'est un squat pour tous les jeunes, les marginaux, les toxicomanes et les sans-logis. J'ai des prélèvements en quantité astronomique, de quoi incriminer un quart de la ville ! Plus sérieusement, j'ai beaucoup de fibres en tout genre, il est impossible de savoir ce qui a pu être laissé par le tueur ou par un squatteur quelques jours plus tôt. J'ai bien peur d'être dans l'impasse. Nous allons répertorier tout ce que nous avons en matière biologique et l'inventorier. C'est tout ce que je peux faire pour l'instant. En revanche j'ai un élément qui pourrait vous intéresser. On a retrouvé des gouttelettes d'un mélange chimique que j'ai analysé. C'est du Mercaptan, autrement dit une substance chimique la plus souvent utilisée pour la protection des domiciles. C'est dissuasif, à la moindre alarme ça gicle sur l'intrus et celui-ci pue comme un putois dix mètres à la ronde.

Brolin prit quelques notes sans savoir quoi en penser. Qu'est-ce que du Mercaptan venait faire au milieu de nulle part ?

Salhindro remua sur sa chaise :

— Attendez une minute, j'ai quelque chose qui pourrait coller avec ça ! dit-il avec excitation. Comme convenu j'ai envoyé plusieurs patrouilles dans le quartier de Washington Park où a été retrouvé le corps. Pas de témoin, personne ne semble avoir vu quoi que ce soit dans la nuit de mercredi à jeudi. Faut dire qu'il n'y a pas grand monde qui traîne dans ce coin la nuit tombée. Mais l'un de nos hommes a posé des questions à un groupe de sans-logis qui vagabonde assez souvent dans cette zone. Ils disent qu'en début de semaine ils

ont voulu aller à cette ruine pour y passer la nuit mais qu'ils n'ont pas pu.

Un tic nerveux fit tressaillir la joue de Brolin, son attention venait d'être piquée au vif. Salhindro continua.

— Ils disent être arrivés lundi soir vers 23 heures à la maison abandonnée. L'entrée était obstruée par un panneau de bois, ce qui n'est pas le cas habituellement, ont-ils confié. Ils ont dégagé le passage et une odeur nauséabonde les a interpellés. Une odeur, je cite, « terrible, un peu comme ces boules puantes qu'ont les gosses et qui sentent un mélange d'œuf pourri et de vomis », fin de citation. Les trois types sont partis et n'ont donc pas passé la nuit là-bas à cause de la puanteur.

— Qu'est-ce que ça vient faire dans l'enquête ? protesta Bentley. Je veux dire que c'est probablement des gosses qui se sont amusés.

— Les gosses jouent parfois des tours, mais d'abord ils utilisent des farces et attrapes dans le genre boule puante, pas du Mercaptan. De plus quand ils font ce genre de connerie ils le font là où il y a du passage, une école ou un supermarché, rarement dans une ruine perdue dans les bois où presque personne ne le remarquera, expliqua Lloyd Meats. Par contre, si je me donnais la peine de me procurer du Mercaptan pour en asperger une ruine paumée, c'est que j'aurais une sacrée idée derrière la tête. Celui qui a mis cette substance pourrait tout à fait être notre tueur.

— Vous n'avez pas l'impression d'y aller un peu fort ! fit Bentley en haussant les sourcils jusqu'à ressembler à une caricature de dessin animé. Un type laisse du Mercaptan et obstrue la sortie d'une maison abandonnée et vous en faites un dangereux psychopathe !

— Au contraire. Je ne vois qu'une seule raison de se procurer ce genre de produit. Le tueur savait que des gens venaient de temps en temps, il a déposé du Mercaptan dans la ruine et a bien obstrué l'entrée pour que l'odeur soit forte afin de décourager d'éventuels squatteurs de s'y installer. Il voulait être sûr que l'endroit serait désert quand il reviendrait avec sa victime. Ça veut dire qu'il avait préparé son coup dans les moindres détails, plusieurs jours à l'avance, il est peut-être venu

quelques heures avant de passer à l'acte pour aérer, qui sait ? Ça, c'est un dangereux psychopathe !

Bentley Cotland regardait Meats comme s'il lui parlait tibétain.

— Vous y croyez, vous, à cette histoire ? demanda-t-il à Brolin.

— C'est une explication envisageable. Dis-moi Cari, le Mercaptan on peut facilement s'en procurer ?

— Hélas oui. Il y a de nombreux points de vente, à commencer par toutes les boutiques spécialisées dans la sécurité, ce qui nous fait une liste longue comme un tanker, et si notre homme est aussi malin qu'il le laisse présager, il aura de toute manière payé en liquide. Plus les centaines de ventes par correspondance dans tout le pays. Si vous comptez faire tous leurs clients je vous souhaite bon courage !

Brolin secoua la tête en murmurant une négation du bout des lèvres.

— Et pour le tueur, vous avez commencé à établir un profil, Joshua ? demanda le capitaine Chamberlin à l'attention de Brolin.

— Pas encore. Je rassemble un maximum de données pour le moment, ensuite quand j'estimerai en avoir assez pour travailler dessus je m'y attellerai. Je ne veux pas m'embarquer dans une mauvaise voie simplement parce que je n'avais pas tous les éléments pour juger correctement de la situation.

Meats, Salhindro et DiMestro approuvèrent.

— Mais j'ai bien peur d'avoir plus grave comme nouvelle, poursuivit le jeune inspecteur. Tout d'abord, nous n'avons toujours pas identifié la victime. Compte tenu du très mauvais état du haut de son visage on ne peut pas faire passer sa photo dans les journaux. D'autre part le fichier des personnes disparues ne donne rien qui pourrait correspondre, on continue d'éplucher. On va donc devoir faire une comparaison de son fichier dentaire avec ceux de tous les dentistes de la région, ce qui va prendre du temps en espérant que ça donne un résultat positif. Mais plus problématique encore, l'autopsie a révélé des points communs troublants avec le mode opératoire de Leland Beaumont.

— À ce point-là ? s'étonna Meats.

— Pour être franc, il ne manquait plus que la signature « le Bourreau de Portland » pour parachever le tableau.

Brolin marqua une pause.

« Le type qui a fait ça savait pour la marque à l'acide sur le front, or c'est quelque chose que nous avons toujours tenu secret, on en a déjà parlé. Mais pire encore, il a sectionné les avant-bras exactement de la même manière, en prenant un grand soin à ne pas abîmer peau et os et en délaissant complètement les muscles et ligaments. Notre tueur des bois a des notions de biologie, tout comme en avait Leland Beaumont, il a le même *modus operandi*.

Voyant que Bentley allait poser la question, Salhindro le devança :

— Le *modus operandi* ou mode opératoire est la façon de procéder du tueur. C'est l'ensemble des actes et des moyens qu'il utilise pour tuer sa victime. À ne pas confondre avec sa signature qui correspond à la matérialisation de son fantasme, la signature d'un tueur est souvent similaire d'un crime à l'autre car c'est la raison pour laquelle il tue, il ne peut donc pas tricher avec elle, c'est le ou les éléments qui vont avoir leur importance dans le déroulement de son fantasme. Un criminel peut changer de mode opératoire pour améliorer le déroulement de son fantasme mais pas de signature car celle-ci est plus forte que sa raison, c'est la source même de sa motivation à tuer, il ne la contrôle pas.

Bentley approuva d'un hochement de tête pour faire signe qu'il comprenait.

— Or nous avons ici le même mode opératoire, expliqua Brolin, cette façon de tuer en coupant les avant-bras et l'acide sur le front de ses victimes ; mais la signature me paraît différente.

Tous les yeux se braquèrent sur Brolin.

— Explique-toi, demanda Meats.

— Eh bien, c'est encore trop tôt pour tirer des conclusions, mais il me semble que notre tueur n'a pas contrôlé pleinement la situation, je crois qu'il s'est laissé emporter dans son élan, chose que jamais Leland Beaumont n'aurait pu faire car il tirait

justement son plaisir de ce parfait contrôle qu'il avait de la situation, de sa victime aussi. Mais je ne veux pas me lancer là-dessus, pas encore du moins, je dois d'abord travailler sur le profil.

— Bien, dans ce cas, il faut que nous fassions une synthèse de ce que nous savons de Leland Beaumont, si le tueur de mercredi soir veut l'imiter et qu'il en sait autant à son sujet nous devons, nous aussi, travailler dans ce sens, proposa le capitaine Chamberlin.

Brolin se leva et fila vers une armoire métallique d'où il sortit un gros dossier avec l'inscription « Bourreau de Portland, Leland Beaumont » tracée au marqueur.

— Faisons un point général dans un premier temps. Que sait-on de lui ?

Salhindro commença en se servant uniquement de sa mémoire :

— Mâle d'une vingtaine d'années, Leland Beaumont est le fils unique d'une famille d'excentriques. Son père est artisan en menuiserie aluminium, il vit de troc essentiellement, son métier ne rapportant pas grand-chose. Après la mort de Leland, nous l'avons fait venir pour lui poser des questions sur son fils, il s'est montré très poli mais complètement à côté de la plaque, c'est un pauvre type au QI pas très élevé. La mère de Leland était par contre un personnage vénéré par toute la famille nous a dit le père, très aimé de Leland, qui passait beaucoup de temps avec elle. Elle a été tuée en 1994 lors d'une violente querelle avec une voisine tout aussi excentrique, les deux femmes se sont battues et l'autre lui a tranché la main avant de lui planter le hachoir dans la gorge. Le genre d'« accident » qui se produit de temps à autre dans les coins paumés où les mariages consanguins ont rendu la plupart des habitants un peu tarés.

— Nous pensons que c'est de cet accident que provient le facteur déclencheur de Leland Beaumont, intervint Brolin. La mort de sa mère a été traumatisante, et nous pensons qu'il coupait les avant-bras de ses victimes pour idéaliser sa vengeance, il faisait aux autres femmes ce qu'on avait fait à sa mère. Du fétichisme meurtrier puisqu'il conservait ensuite les avant-bras comme trophée. Il est intéressant de savoir que la

famille Beaumont a passé une grande partie de son existence à voyager à travers tout le pays, restant rarement plus d'un an ou deux au même endroit jusqu'à se sédentariser dans la région de Portland. Leland était un garçon solitaire, il n'a sûrement jamais eu l'occasion de dépasser sa timidité, il vivait toujours dans des endroits isolés et il n'a pas dû avoir beaucoup l'occasion de se faire des amis étant enfant. Et lorsque cela arrivait, il devait tout recommencer ailleurs puisque la famille Beaumont déménageait une fois de plus à cause du travail du père. Celui-ci nous est apparu comme étant sympa bien que « limité », il nous a affirmé que ni lui ni sa femme n'avait battu ou maltraité Leland, ce sur quoi j'ai des doutes, mais nous ne le saurons jamais. Le père était souvent absent, peut-être était-il celui qui le frappait, voire le violait. Leland s'est tourné vers sa mère qui était tout le temps présente et aimante. Reclus, il a développé un amour essentiellement tourné vers le personnage de la mère puisqu'il n'avait pas dans son entourage de femme sur qui fantasmer lors de l'adolescence.

— Vous voulez dire qu'il n'a pas eu la moindre petite histoire d'amour étant adolescent ? s'étonna Bentley Cotland.

— Probablement pas, la famille Beaumont avait le goût de s'installer à l'écart, pour être tranquille, nous a confié le père. Ce qui n'a sûrement pas permis à Leland de se développer comme tous les adolescents de son âge, lui qui était très solitaire et qui vivait dans un climat familial très particulier. Au risque de vous paraître réducteur, je n'hésiterais pas à comparer la famille Beaumont à ce qu'on fait de pire dans le fin fond des campagnes américaines, où certains suivent des préceptes complètement différents des nôtres.

» Qui plus est, les Beaumont voyageaient sans cesse, vivant essentiellement dans une grande caravane qu'ils transportaient derrière eux. En 94, quand Abigail Beaumont a été tuée pour une sombre affaire de terrain, Leland avait dix-huit ans. C'était dans l'Oregon, à l'ouest dans la forêt du Mont-Hood. Perdant le personnage principal de sa vie, Leland a perdu tous ses repères. Il s'est trouvé un petit boulot dans une casse automobile un peu plus loin et a quitté la maison que son père avait bâtie autour de leur vieille caravane. Là, il a appris la vie sociale, et pendant

plusieurs années il s'est plus ou moins inséré dans le système. Étant un dur avec un physique plutôt agréable, et ayant vu du pays, il a dû se rendre compte qu'il pouvait manipuler les gens les plus crédules. Je pense qu'il a appris progressivement à manipuler, à dominer, il a dû en tirer un certain plaisir, voire séduire des filles de la campagne, ce qui lui a donné confiance en lui. Car contrairement à son père, Leland n'était pas un pauvre type mais plutôt un homme assez intelligent. Il a progressivement dû se sentir invulnérable et il a troqué son passé de garçon effrayé et instable contre une apparence de séducteur et d'homme plein d'assurance. Ce qui m'a frappé chez Leland Beaumont c'est l'allure qu'il avait malgré son âge. On lui donnait aisément plus de vingt-cinq ans alors qu'il n'en avait que vingt-trois au moment... de sa mort.

Brolin avait hésité un instant. Il n'aimait pas se souvenir de ce jour, il ressentait à chaque fois la pression de son index sur la gâchette et revoyait la tête de Leland voler en éclats.

— Mais après être devenu aussi sûr de lui, pourquoi s'est-il mis à tuer puisqu'il pouvait séduire des femmes ? demanda Cari DiMestro qui s'intéressait toujours à cette facette de l'enquête qu'il n'abordait pas lui-même, limitant son champ d'expérience à des détails gros comme des grains de poussière.

— Parce qu'il était déjà sur la voie du meurtre depuis longtemps, répondit Brolin plus fort qu'il ne l'aurait voulu. Sa personnalité a été façonnée et malmenée pendant toute son enfance et une grande partie de son adolescence, quand il a subi le traumatisme de la mort maternelle il était peut-être déjà trop tard. Certains journalistes ont même affirmé, l'année dernière, que Leland avait eu des rapports sexuels avec sa mère, ce qui n'est peut-être pas dénué de tout fondement ! Quand Leland est parti vivre seul, il en a bavé mais s'en est sorti et lui, l'enfant qui avait tout le temps été seul, repoussé par les autres parce qu'il était nomade et peut-être un peu trop violent, a réussi à se faire accepter. Il a d'ailleurs eu plusieurs conquêtes féminines ! Mais il a surtout découvert le pouvoir de domination, et ça lui a plu. Vous dire pourquoi il est passé à l'acte, j'en suis incapable, il aurait fallu pouvoir en parler avec lui. Mais sa première victime

ressemblait énormément à sa mère, je pense que c'est déjà une explication en soi.

— Mais n'est-ce pas par Internet qu'il a choisi sa dernière victime ? demanda Bentley.

— Juliette ? précisa Brolin. Ne dites pas victime s'il vous plaît, elle se porte bien. Pour ce qui est des autres... Leland choisissait ses victimes selon ses fantasmes au gré de ses errances, un visage, un corps, une attitude... Pour Juliette, il semblerait qu'il entretenait avec elle des conversations sur Internet, mais elle l'a fui, elle s'est refusée à lui, ce qui a engendré sa rage. Vous connaissez la suite de l'histoire. En fait, Leland a fait montre d'une très grande faculté d'apprentissage, dès lors qu'il n'était plus enfermé dans sa famille glauque il s'est ouvert au monde et a appris énormément. Ainsi l'enfant qu'il était, qui n'aurait pas su mettre en marche une platine laser, est devenu suffisamment compétent pour pouvoir surfer sur le web. Nous avons découvert chez lui de nombreux livres, dont une bonne partie concernant Internet et l'informatique. C'est triste à dire mais je pense que s'il avait vécu dans une autre famille, Leland serait devenu quelqu'un de bien, avec une bonne situation.

Quelle était la part de responsabilité de la famille Beaumont dans ce qui s'était passé ? Tous se gardèrent bien de soulever cet épineux débat.

Le silence tomba dans la pièce. Puis une rafale de vent vint s'écraser contre la baie vitrée en sifflant comme pour crier quelque chose.

— Et la biologie ? interrogea DiMestro, tout à l'heure tu as dit qu'il avait des notions de biologie, comment les a-t-il acquises ?

— Eh bien, ça fait partie des secrets que Leland a emportés dans la tombe, fit Brolin un peu embarrassé. Nous ne savons pas, il n'y avait aucun livre sur le sujet chez lui et son père n'a pas su nous répondre autrement qu'en supposant que c'était la pêche qui lui avait appris ce qu'il savait...

— La pêche ? répéta Bentley.

— Oui, le père est un peu con, insista Salhindro.

— Il avait une bonne maîtrise du scalpel et cette pratique il n'a pu l'apprendre dans des livres, mais vous dire sur quoi il s'est entraîné auparavant me reste impossible. Probablement sur des animaux.

— Il y a tout de même une différence entre les biologies animale et humaine, répliqua DiMestro.

Brolin haussa les épaules.

— Comme je l'ai dit, je n'ai pas d'explication.

— Et les avant-bras qu'il prélevait sur ses victimes, il en faisait quoi ? demanda Bentley Cotland.

— On a finalement découvert qu'il en s'en était servi pour faire des moules pour ses sculptures. Il a tenté plusieurs méthodes pour les conserver, avec une injection de produits chimiques ou dans du plâtre mais ses petites expériences n'ont pas été concluantes.

De nouveau le vent vint frapper fortement contre la longue fenêtre.

« Mais vous auriez été étonnés de visiter la maison qu'il habitait. Elle était presque vide, avec le strict minimum. C'était sans vie, sans personnalité, tout juste fonctionnel. C'en était anormal. À tel point que plusieurs personnes après l'enquête ont supposé qu'il avait un autre chez-lui, un lieu plus personnel où il entreposait ses secrets, sa véritable tanière en quelque sorte, mais personne n'a jamais trouvé la moindre trace permettant d'affirmer avec certitude que pareil lieu existait bel et bien.

Lloyd Meats frotta sa barbe noire et brisa en premier le silence :

— Bon, sur quoi on concentre nos efforts ? L'entourage de Leland ?

— Celui qui a tué mercredi soir en sait beaucoup sur Leland, remarqua Salhindro, il fait des choses que seuls nous et Leland ont pu connaître. C'est donc soit quelqu'un qui le connaissait bien, un ami ou un collègue de boulot, soit quelqu'un qui a accès à nos dossiers.

— Tu penses à un flic ? lâcha le capitaine Chamberlin.

— Pourquoi pas ? Il y a des dingues partout, approuva Salhindro.

Meats s'indigna.

— Tout de même ! De là à penser que c'est l'un d'entre nous qui...

— Je n'ai pas dit que...

— Messieurs ! les coupa le capitaine Chamberlin. Il tourna la tête vers Brolin.

« Joshua, c'est votre enquête, qu'en pensez-vous ? L'intéressé se passa la main sur le bas du visage en réfléchissant.

— Je voudrais qu'on continue les patrouilles aux alentours de la ruine où on a retrouvé le cadavre, notre homme pourrait bien y retourner pour revivre son fantasme. D'autre part il faut éplucher les archives, notez toutes les personnes qui ont eu accès aux rapports des légistes l'année dernière, il y a peu de monde qui a dû les lire, ça réduit le champ d'investigation. Mais je ne pense pas qu'on trouvera quelque chose de ce côté-là. Celui qui fait ça ne connaît pas Leland Beaumont à travers nos rapports, il le connaissait personnellement, j'en suis sûr. Je vais attendre les conclusions définitives du Dr Folstom et je m'occuperai du profil psychologique du meurtrier. Ensuite j'irai voir les anciens collègues de travail de Leland.

— Je peux mettre deux de mes inspecteurs sur les archives, fit Meats.

— Et moi je m'assure qu'une patrouille passe jeter un coup d'œil à la scène de crime aussi souvent que possible, affirma Salhindro.

Bentley Cotland regardait tout le monde s'agiter autour de lui sans vraiment savoir ce qu'il devait faire ou dire, une fois de plus il se sentait comme la cinquième roue du carrosse.

Le capitaine Chamberlin se pencha vers lui.

— Vous assisterez l'inspecteur Brolin dès lundi, mais en attendant vous allez faire comme tout le monde, vous allez prendre un peu de repos.

Bentley hocha la tête, il n'aimait pas trop le ton autoritaire qu'avait pris le capitaine pour lui parler, mais l'annonce d'une journée de repos lui fit aussitôt oublier toute velléité conflictuelle. Ça faisait une éternité qu'il n'avait pas fait une journée de *farniente*.

Tout le monde se leva sauf Brolin. Il songeait à ce nouveau tueur qui sévissait, ce *copycat* qui en savait beaucoup sur les méthodes de Leland. Même si des points divergeaient dans leurs façons d'agir, il s'agissait de détails et pendant une seconde, Brolin fut secoué par un frisson auquel le froid n'était pour rien. Il venait tout juste de penser que si Leland Beaumont n'avait pas été tué mais emprisonné, il aurait immédiatement pris son téléphone pour qu'on vérifie la cellule du Bourreau de Portland.

Le vent s'écrasa violemment sur la vitre comme pour lui hurler une énigmatique menace.

18

Fatiguée par une nuit agitée et peu de sommeil, Juliette passa son début de matinée du samedi à somnoler chez Camelia. Celle-ci faisait montre d'une grande vitalité – comme à son habitude – et tourna autour de Juliette sans lui laisser le moindre répit. Elle choisit avec une grande attention parmi sa garde-robe ce qui conviendrait le mieux à sa jeune amie et prit un grand soin à lui trouver une tenue qui mettrait en valeur ses formes. Camelia se sentait le devoir de s'occuper d'elle, « on ne pouvait être aussi jolie et bien foutue et ne pas s'en servir ! » répétait-elle tout le temps. Et ce jour-là, Camelia décida que le moment était venu pour sortir entre femmes et pour contraindre Juliette à se sentir ce qu'elle était : une femme magnifique dont le charme n'avait rien à envier à la beauté. Restait le plus difficile à entreprendre : motiver Juliette.

Camelia s'activa comme une abeille débordée, courant d'une armoire à une autre, faisant couler un bain chaud aux huiles parfumées, disposant la panoplie d'embellissement sur la coiffeuse – maquillage, vernis et un armement complet de rouge à lèvres – et préparant des jus de fruits naturels pressés du matin même. Le planning était simple mais efficace : toute la

matinée pour se préparer, l'après-midi pour faire du shopping et la soirée pour sortir.

Juliette protesta pour la forme au début mais n'avait pas le courage de soutenir une argumentation avec Camelia, elle se sentait bien trop fatiguée pour ça. Elle passa donc une heure dans la baignoire, l'eau bien chaude caressant sa peau et la protégeant de la fraîcheur de la salle de bains. Elle s'endormit lentement dans les vapeurs d'huile fruitée et fut tirée de son sommeil par Camelia qui demandait à travers la porte si elle comptait se transformer en crustacé. Le pantalon que Camelia lui avait choisi ne lui plaisait pas. Il lui moulait les fesses et tombait large sur ses jambes, ce que Camelia trouvait exquis puisque « il lui faisait un cul d'enfer ». Heureusement le pull était à son goût, bien qu'un peu trop décolleté. Enfin, Juliette réussit à écourter la séance de maquillage car elle en mettait très peu, tout juste un trait d'eye-liner pour souligner le bleu de ses yeux et à la rigueur un rouge à lèvres discret. Camelia se contenta cette fois-ci d'essayer toute une batterie de fards avant d'opter pour une crème qui donnait à sa peau un teint hâlé et resplendissant.

Dans toute cette agitation, Juliette hésita à plusieurs reprises, en voyant le téléphone, à appeler Joshua Brolin, mais chaque fois, Camelia surgissait en lui proposant quelque chose à faire.

Une fois dans le centre-ville, elles se laissèrent guider par le tramway jusqu'au centre commercial très à la mode de Pioneer Place. Là, Camelia ne se lassa pas d'examiner les plus sexy des vêtements tout autant que les hommes qui passaient dans l'allée centrale. Plusieurs fois, Juliette lui fit remarquer qu'elle déshabillait du regard des hommes qui marchaient avec leurs petites amies, mais Camelia se contenta de hausser les épaules en lâchant un vague « tant pis ! ». Puis, à force de voir Camelia essayer des hauts moulants ou des robes de soirée, Juliette finit par se laisser prendre au jeu et repartit avec plusieurs paquets sous les bras.

Il fallut ensuite toute la persuasion de Camelia pour parvenir à l'entraîner vers le haut de Waterfront Park. La journée touchait à sa fin et la Willamette River faisait miroiter le

crépuscule comme une longue traînée de feu liquide. Les yachts dansaient lentement dans le port de plaisance et les immeubles s'illuminaient les uns après les autres comme d'immenses cierges par-dessus les arbres du parc. Juliette et Camelia atteignirent l'entrée du « Marché du Samedi », véritable attraction célèbre dans tout le pays. Outre les centaines de produits, tous plus variés les uns que les autres, le Marché du Samedi offrait des dizaines de spectacles de rue, des denrées alimentaires originales et des bars à l'ambiance exaltée. Les deux jeunes femmes s'installèrent dans l'un d'entre eux, un bar semblable aux pubs anglais avec du lambris partout et des reproductions de lampes à gaz pour éclairer les boxes. Une télé retransmettait un match de football, sport encore peu connu dans le pays mais qui réunissait tout de même un groupe d'hommes autour du bar qui hurlaient à chaque occasion manquée comme s'ils pensaient qu'ils auraient eux-mêmes fait mieux. La soirée s'écoula entre les cris du groupe de supporters et la musique irlandaise qui donnait son cachet au pub. Plus vite que Juliette ne l'aurait cru, les verres s'entassèrent sur leur table, et bientôt elle réalisa qu'elle était soûle. Camelia s'esclaffait dès qu'elle le pouvait et Juliette se prit aussi de quelques fous rires. En d'autres circonstances, Camelia aurait cherché la compagnie d'un mâle, d'un bellâtre solitaire, peut-être pour passer la nuit avec lui, c'était dans son tempérament. Mais ce soir elle comprenait que son amie avait plus que jamais besoin de se divertir et elle la connaissait trop bien pour ignorer que cela n'impliquait pas nécessairement pour elle la présence d'un homme. Elle était trop farouche pour ça, elle ne supporterait pas une simple drague dans un bar, il lui fallait quelque chose de plus romantique, de plus idéalisé, même si la finalité était la même. C'était son tempérament à elle.

Elles finirent par prendre un taxi, un sourire extatique collé au visage. Cette nuit-là, Juliette n'eut pas le temps de s'angoisser, elle s'endormit sans même se rendre compte qu'elle était chez Camelia.

Le lendemain midi, elle se décida enfin à appeler Joshua Brolin. Après y avoir pensé toute la matinée en soignant son mal de tête, elle avait fini par composer son numéro personnel au

moment où elle en venait à se dire qu'elle arriverait à tenir sans l'appeler.

Brolin se montra très sympathique et très amical. Ils échangèrent quelques banalités sans vraiment oser se lancer, puis Juliette lui proposa de passer l'après-midi ensemble, ce que Brolin accepta aussitôt. Il parut très emballé à cette perspective et Juliette n'en fut que plus soulagée. Elle avait peur de passer pour une sangsue, peur que Brolin trouve un prétexte idiot pour ne pas la voir. Mais il lui avoua qu'il avait besoin de se changer les idées et ils se fixèrent rendez-vous en début d'après midi au Jardin international des Roses.

Situé dans Washington Park, le Jardin international des Roses jouit d'une réputation mondiale de par la multiplicité et la magnificence de ses roses. Plus de cinq cents espèces enluminent le parc de mai à septembre, faisant jaillir leurs reflets chatoyants entre les allées calmes. Posé au milieu des bois, on dirait un vestige de l'éden.

Juliette et Brolin marchaient côte à côte entre ces bouquets éclatants que le début d'octobre n'avait pas encore entamés. Le temps estival avait définitivement laissé sa place à l'automne, le ciel était gris, tellement uniforme qu'il était impossible d'y voir le moindre relief, de savoir où il commençait ni où il s'achevait. Un vent frais soufflait, faisant froisser les milliers de pétales comme des draps de soie.

— Il n'y a pas grand monde, c'est étonnant pour un dimanche, fit Brolin, engoncé dans sa veste en cuir.

— C'est parce qu'octobre a commencé, tout le monde pense que le jardin est fané.

Le vent fit se soulever les mèches noires qui sortaient du béret de Juliette. Au loin, un nuage de pétales décolla et s'envola en spirale.

— Comme c'est beau ! s'exclama-t-elle. On dirait une tempête de roses.

Brolin approuva en regardant la jeune femme dont les yeux bleus brillaient comme ceux d'une enfant.

— Et comment va le moral ? demanda-t-il.

— Ça va. Je passe tout mon temps chez Camelia pour fuir les journalistes qui font le pied de grue devant chez moi. Je n'arrive

pas à me concentrer sur mes cours et j'ai l'impression que je vais rater ma dernière année de psycho ! Mais à part ça, je vais bien.

— Ils vont se lasser. Les journalistes. Ils finiront par passer à autre chose. D'ici quelques jours, ils t'auront oubliée.

— J'espère.

Juliette se souvenait avec quel acharnement ils s'étaient jetés sur elle l'année précédente, la pressant de questions indiscretes, décortiquant sa vie pour finalement l'oublier quelques semaines plus tard.

— Joshua... Je voudrais savoir quelque chose.

Ils s'arrêtèrent dans l'allée jonchée de pétales multicolores.

« Je voudrais que tu me dises ce que tu penses de l'homme qui a tué cette femme l'autre jour. Est-ce qu'il a vraiment copié Leland Beaumont ?

Plusieurs longues secondes s'écoulèrent avant que Brolin ne réponde :

— Oui, on peut dire ça. Il a opéré de la même manière.

— Exactement le même mode opératoire ? lança Juliette pour qui le vocabulaire de ce type n'était pas inconnu du fait de ses études.

Brolin hocha la tête. Ils se remirent à marcher.

— J'ai parlé avec mon supérieur hier après-midi. Je lui ai suggéré que l'on mette quelqu'un pour te protéger.

Juliette écarquilla les yeux.

— Me protéger ? Pourquoi ? On pense qu'il pourrait me vouloir du mal ?

Brolin hésita avant d'expliquer :

— Pas vraiment. Ça serait à titre préventif, pour te sécuriser. Le capitaine Chamberlin est d'accord.

— Vous pensez que si ce dingue se prend pour Leland Beaumont, il pourrait décider de finir ce que le Bourreau de Portland avait commencé ? supposa-t-elle en frissonnant.

Brolin se passa la langue sur les lèvres. Cette éventualité ne lui avait pas échappé, c'était même en pensant à cela qu'il avait proposé une surveillance pour Juliette.

— Je ne le crois pas, mentit-il. Il n'agit pas exactement de la même manière, mais ça serait plus prudent de ne prendre aucun risque.

Il était difficile de dire ce qui pouvait passer dans la tête d'un tueur de ce type, mais il était extrêmement rare, voire improbable, qu'il puisse s'approprier les désirs et les envies de mort du tueur qu'il copiait. Juliette avait été une victime de Leland Beaumont. Pourtant il était envisageable que le tueur décide de finir ce qui avait été entrepris par son modèle. Comme un acte de dévotion, une preuve de respect. Joshua laissa s'écouler un temps avant d'ajouter :

— En fait, une voiture banalisée est devant chez toi depuis hier après-midi.

Juliette s'immobilisa.

— Alors c'est sérieux ?

C'était plus une affirmation qu'une réelle question.

— Disons que c'est pour plus de sûreté. Mais tant que tu seras avec quelqu'un tu ne craindras rien. Peut-être que tu pourrais rester chez Camelia quelque temps ?

Juliette secoua la tête avec énergie.

— Alors ça, pas question ! Je ne vais pas laisser un dingue me gâcher la vie, j'ai déjà donné.

La déception se lut sur le visage de Brolin.

— Ça ne serait l'affaire que de quelques jours, une ou deux semaines tout au plus, fit-il en espérant l'apaiser.

— Tu penses qu'il sera derrière les barreaux d'ici deux semaines ? demanda-t-elle plus par ironie que par curiosité.

— Je ne sais pas. C'est simplement pour te mettre à l'abri.

— Non merci. Leland Beaumont a foutu en l'air une partie de ma vie, et ça n'est pas maintenant que je remonte la pente qu'un salopard de meurtrier va me faire replonger. Je vais rentrer chez moi dès ce soir et je continuerai à y vivre !

Son ton était monté plus qu'elle ne l'aurait voulu, elle s'en voulut aussitôt de s'être énervée sur Brolin. Après tout, il ne voulait que l'aider.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle au bout d'un moment.

— Je comprends. Accepte au moins que nos hommes surveillent ta maison.

Elle hocha la tête lentement.

Le vent poussa une longue plainte en leur fouettant le visage. Une nuée de pétales de roses tournoya tout autour d'eux avant de s'envoler.

— Quel temps ! s'exclama Juliette en posant sa main sur son béret pour éviter qu'il ne s'envole.

— C'est Portland au mois d'octobre !

— C'est Portland tout court ! corrigea-t-elle, ce qui le fit sourire.

Brolin se pencha vers Juliette pour ne pas avoir à élever la voix dans le vent.

— Je t'invite au cinéma ? Il paraît qu'il se joue une très bonne comédie en ce moment...

Brolin ne souhaitait pas rentrer chez lui. Il y avait passé toute la matinée à relire le dossier complet de Leland Beaumont et avait besoin de souffler quelques heures avant de replonger dans l'enfer du sang.

Un long sourire lissa les lèvres de Juliette.

— C'est exactement ce dont j'ai besoin !

Elle passa son bras sous celui de Brolin et ils firent demi-tour dans un soulèvement impressionnant de végétation. L'orage approchait.

19

Le lundi 4 octobre commençait mal.

Un violent orage venait de sévir toute la nuit sur la ville, et Brolin n'avait pas bien dormi. Pourtant il s'était couché avec un rare sentiment de douceur et d'apaisement. Sa journée avec Juliette avait été des plus réussies. Le cinéma avait été un moment de détente agréable, et les deux heures qu'ils avaient passées ensuite chez le glacier Ben & Jerry's les avaient vus parler et rire avec une complicité naissante. Joshua aimait bien Juliette. En fait, il l'aimait même beaucoup trop à son goût. Il se sentait de plus en plus attiré par sa beauté éthérée et sa

personnalité singulière. Elle n'était pas comme nombre de ces filles de son âge, qui ne pensent qu'à sortir et à s'amuser par tous les moyens. Il aimait son côté mystérieux, et ce romantisme désuet qu'elle tentait vainement de dissimuler. Elle avait vingt-quatre ans et lui allait sur ses trente-deux, mais à bien la connaître, il savait que ça n'était pas un problème. Ce qui l'ennuyait davantage était le passé qu'ils avaient en commun. Il était l'homme qui lui avait sauvé la vie et c'était pour elle qu'il avait tué quelqu'un pour la première fois de son existence. Il craignait que ça ne soit pas les bases d'une relation saine. Peut-être était-elle attirée par lui à cause de cet événement, elle avait sacralisé sa présence, le plaçant sur un piédestal qu'il ne méritait pas, encore moins à son goût du fait qu'il avait abattu un homme – meurtrier ou pas. Mais peut-être se trompait-il, Juliette n'éprouvait pas d'attirance envers lui autre que celle de l'amitié ? Elle était si jolie, et sa présence lui donnait envie de l'attraper pour la serrer dans ses bras. En se réveillant ce matin-là, il savait qu'il avait rêvé d'elle. Un goût amer de déception lui restait, dans ses songes ils étaient très proches, leur corps se frôlant, son cœur s'accélérait pour elle. Mais au réveil, il n'y avait rien que de la pluie martelant les fenêtres.

La journée n'était commencée que depuis quelques heures et déjà il comprit que Juliette lui manquait.

La porte de son bureau s'ouvrit et Lee Fletcher apparut. C'était un inspecteur de la criminelle comme lui, mais d'une quarantaine d'années, avec un ventre bedonnant, une calvitie naissante et une grosse moustache pour dissimuler ses déceptions professionnelles et sentimentales.

— Hey QB, voilà le rapport du légiste.

Il entra et posa plusieurs pages de fax sur le bureau encombré.

« Il semblerait que le Bourreau de Portland soit revenu ! Moi à ta place je me méfierais d'un type à qui j'ai troué la tête avec du 9 mm !

Fletcher se mit à rire. Il n'aimait pas Brolin, il le trouvait trop jeune pour bosser à la criminelle, surtout pas tout seul. Il trouvait qu'un ancien fédéral n'avait pas à lui piquer son boulot, encore moins s'il avait une tête de superstar du football. C'était

Fletcher qui avait trouvé le surnom de QB, il trouvait que ça lui allait bien avec son physique de jeune sportif vedette. « Belle gueule, belle musculature mais zéro pointé en *feeling* », tonnait souvent Fletcher en parlant de Brolin. À bien y penser Fletcher était sûr que si le jeune inspecteur n'était pas venu à la criminelle, c'aurait été lui qui aurait mené l'enquête du Bourreau de Portland et pas ce petit merdeux. C'est sa tronche à lui qu'on aurait dû voir au journal du soir les jours suivant la mort de Leland Beaumont. Et qui sait ? Ça aurait peut-être arrangé ses affaires avec Liz et évité le divorce.

— Gare au fantôme, QB !

— J'y songerai, merci Fletcher.

Celui-ci lui fit un clin d'œil et ponctua sa sortie d'un « Bouh ! » qui se voulait comique avant de rire de nouveau et de disparaître.

— Abruti... murmura Brolin en s'emparant du dossier du légiste.

Le Dr Sydney Folstom avait procédé aux analyses anatomo-pathologiques et en observant grâce à de puissants microscopes et diverses techniques de pointe, elle avait retracé la succession des événements. Dès qu'il y a une lésion sur le corps humain, de nombreux éléments cellulaires s'accumulent dans un ordre déterminé et avec une fonction très précise, il suffit ensuite à l'anatomopathologiste d'étudier minutieusement les données recueillies pour chaque blessure. Il constate alors la présence de certains éléments et l'absence d'autres, ce qui lui indique clairement quelles plaies sont plus anciennes que les autres. Puis, par comparaison, il peut dresser la chronologie des faits.

Brolin tourna rapidement les premières pages d'explications et de conclusions de l'autopsie puisqu'il y avait assisté et s'arrêta sur la suite.

« La cytologie *post mortem*, notamment l'étude du potassium dans l'humeur vitrée, confirme la datation de la mort fixée à la nuit du mercredi 29 sept, au jeudi 30 sept, entre minuit et 4 heures du matin. »

Il sauta quelques lignes descriptives. Les noms et explications des techniques employées y figuraient, avec des termes aussi étranges que *fibronectine*, *phosphatase acide* puis

alcaline ou encore *complément C3a*, tout un vocabulaire précis de médecine légale, du charabia même pour un jeune inspecteur qui avait été formé au FBI.

L'analyse du sang de la victime mettait en évidence la présence de méthane et par déduction de chloroforme. Les hématomes internes décelés au niveau du bras et les fibres de coton retrouvées dans la bouche laissaient à penser que l'agresseur avait surgi par-derrière sa victime pour lui coller un tampon de chloroforme sur la bouche afin de l'endormir.

Aucun signe clinique ne laissait supposer qu'elle était revenue à elle ensuite. Le tueur l'avait certainement transportée jusque dans la ruine avant de la tuer. Les coups de couteau avaient été portés en premier, avec de plus en plus de violence comme si le tueur n'arrivait plus à se contrôler. Puis, l'importance des saignements vaginaux indiquait qu'il avait ensuite rapidement porté son attention au sexe de sa victime alors qu'elle venait de mourir. Malgré la présence d'artères et de veines essentielles dans le bras, les écoulements sanguins peu importants corroborés par les analyses microscopiques indiquaient que le tueur avait effectué l'amputation des deux avant-bras en dernier, tout comme les deux plaies béantes au niveau des hanches. Il était ici difficile de préciser laquelle de ces mutilations avait eu lieu avant l'autre.

Enfin l'analyse microscopique de la brûlure du front à l'acide ne permettait pas d'en dire plus pour le moment. Rien ne transparaissait, il semblait cependant peu probable qu'elle ait été infligée alors que la victime était encore vivante bien que rien encore ne pût le confirmer. Le chromatographe à gaz du laboratoire était en ce moment même en train de déterminer la nature de l'acide employé.

Brolin posa le rapport du légiste à côté de son propre dossier sur l'affaire, lequel était agrémenté de nombreuses photos éparpillées sur le bureau. Il disposait des premiers éléments nécessaires à l'ébauche du profil. La victimologie, l'étude de la victime, de sa vie et ses mœurs était également prédominante mais elle n'était pour le moment qu'un cadavre X comme le disait le jargon. Il lui faudrait tirer ses premières conclusions avec des données incomplètes.

Il avait déjà des idées précises, des facteurs particuliers qu'il avait relevés au cours de l'enquête, mais il devait à présent faire table rase et reprendre tout le dossier à zéro pour préparer le profil psychologique du tueur.

Il versa de l'eau dans sa bouilloire de bureau et se fit un peu de thé. Le temps maussade donnait à la luminosité une teinte gris-bleu pour le moins peu chaleureuse. La plupart des immeubles en face étaient illuminés bien que l'on fût en plein milieu de la matinée.

« On dirait que le monde ne veut pas sortir de la nuit », se dit Brolin en observant le paysage par la fenêtre.

Il avait vue sur toute la ville et celle-ci lui semblait couverte d'un ciel et d'une lumière fuligineux. C'était un peu comme si tout était auréolé de mysticisme. Et pendant quelques secondes, Brolin repensa aux soirées de son enfance où il s'amusait à se raconter des histoires de sorcières et de magie noire.

« On se croirait dans un film fantastique », murmura-t-il.

Quand le thé fut prêt, Brolin s'installa à son bureau, alluma la lampe sur le côté et posa sa tasse fumante. Un long travail, fastidieux et éprouvant pour les nerfs, l'attendait.

20

Quand Salhindro et Bentley Cotland entrèrent dans la pièce, il y flottait un doux parfum de fruit des bois. Salhindro avait emmené le futur deputy attorney visiter les locaux, et avait passé la journée à lui faire découvrir les procédures et le fonctionnement du poste central de la police de Portland. C'était avant tout un moyen de l'écarter de Brolin, pour que celui-ci puisse travailler seul, et se concentrer.

Les deux hommes observèrent l'oasis de clarté qu'était le bureau de Brolin au milieu de la pièce sombre.

— C'est sinistre comme tout ici ! fit Salhindro en s'approchant. C'est du thé que je sens ?

Sans lever la tête de ses notes, Brolin montra du stylo la bouilloire.

— Sers-toi.

Salhindro ne se le fit pas dire deux fois et en proposa à Bentley qui refusa poliment.

— Tu en es où ? demanda Salhindro.

— Je remets mes notes plus au clair.

Brolin se redressa et les deux hommes se regardèrent un instant.

« J’ai esquissé une première ébauche de profil.

— Et ça nous donne quoi ?

— Je vais essayer de vous résumer ça assez clairement. Brolin avait cette longue ride qui lui barrait le front quand il était concentré, et Salhindro se garda de lui faire remarquer qu’il avait une sale gueule et besoin de repos.

Dans les années 1970, le FBI lança une campagne de recherche sur le comportement des tueurs en série alors que le phénomène prenait de plus en plus d’ampleur. Pendant de longues années, des centaines de tueurs furent interviewés en prison afin de mieux comprendre leurs motivations, leurs comportements furent étudiés et disséqués sous tous les angles. C’est ainsi que naquirent le NCAVC⁸ et le VICAP⁹ qui font office de référence à l’heure actuelle dans la lutte contre les crimes à connotation sexuelle, mais on élaborera aussi la technique du *profiling*. Cette science consiste à étudier tous les éléments d’un crime – scène de crime, état du cadavre, biographie de la victime... – pour en tirer un maximum d’enseignements sur le tueur. S’affinant avec les années, cette science permit l’arrestation de très nombreux criminels au cours des deux dernières décennies.

— Etant en charge de l’enquête, n’est-il pas anormal que ce soit vous-même qui procédiez au profil du tueur ? demanda Bentley qui une fois de plus cherchait à clarifier les procédures.

⁸ National Center for the Analysis of Violent Crime : le centre national d'analyse des crimes violents

⁹ Violent Criminal Apprehension Program : le programme d'appréhension des criminels violents.

Brolin chassa l'air devant lui avec le bras en signe de protestation.

— Tout d'abord, laissez-moi vous dire que le profil n'est qu'une aide à l'enquête, il ne s'agit nullement de montrer du doigt tel ou tel suspect mais d'orienter les recherches, en ce sens je pense être le plus concerné pour le faire. Ensuite, j'ajouterai que la police de Portland ne s'est pas encore dotée d'une cellule d'aide aux investigations avec des profileurs et je n'ai pas envie de faire appel au FBI. Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi malgré mon jeune âge pour un inspecteur, c'est à moi que ce type d'affaire échouait alors qu'elle devrait être confiée à des gens d'expérience comme Lee Fletcher par exemple ? Simplement parce qu'elle nécessite un apport psychologique dans son traitement et que je suis le seul ici à avoir cette formation prodiguée par le FBI. Bentley haussa les sourcils.

— Vous avez été formé à Quantico ? s'étonna-t-il. Brolin se passa la main sur le bas du visage en soupirant.

Il ne souhaitait pas aborder cette partie de sa vie avec l'assistant attorney. Salhindro perçut le malaise et intervint très à propos :

— Bon, tu nous présentes tes conclusions ?

Brolin hocha la tête et les invita à s'asseoir. Salhindro opta pour le rebord du bureau.

— Bien. J'ai étudié les photos, le rapport d'autopsie et, ayant eu la possibilité d'être sur le lieu du crime, j'ai pu synthétiser tout cela pour en tirer des informations intéressantes. Reconstituons la chronologie d'après ce que nous savons. La victime est une femme, très jolie, que l'on appellera A en attendant l'identification. Elle est plutôt du type athlétique bien qu'un peu maigre, on pourrait penser à un mannequin. D'après le contenu gastrique et intestinal de la victime, on peut supposer qu'elle avait pris son dernier repas quelques heures avant d'être tuée, c'est-à-dire mercredi soir. Son agresseur l'a donc attaquée entre le coucher du soleil et minuit, heure présumée de sa mort. Je ne m'attarderai pas sur les conditions de son agression tant que nous n'en saurons pas plus sur elle. Disons simplement qu'elle a été assaillie par-derrière et endormie par un coton de chloroforme qu'on lui a pressé sur la bouche. Elle a essayé de se

débattre d'où les ecchymoses internes au niveau des bras. Il est improbable qu'elle se soit rendue de sa propre volonté dans Washington Park en pleine nuit, en tout cas pas dans la ruine où elle a été tuée. Le soin de son corps, ainsi que l'absence de carence dans son analyse sanguine, démontre qu'elle n'était pas marginale, plutôt d'un niveau de vie très correct. C'est donc notre homme X qui l'a transportée jusque-là. L'absence de fibre textile dans les plaies induit qu'elle était déjà nue quand il l'a tuée au couteau. Il l'a donc déposée au fond de la vieille maison, il était entre minuit et quatre heures du matin. Je vous rappelle qu'il avait au préalable déposé du Mercaptan en quantité dans la maison pendant quelques jours et qu'il avait obstrué l'entrée, certainement afin de s'assurer que personne ne viendrait plus. Il a probablement aéré juste avant de venir, je le vois mal passer un long moment avec le corps si l'odeur des lieux était insupportable. Il a besoin que tout soit parfait pour mettre son fantasme à exécution.

Salhindro écoutait attentivement en hochant la tête par moments pendant que Bentley plissait les yeux à mesure que le récit devenait morbide.

« Notre homme est donc avec cette femme qui est inconsciente. Ils sont au milieu des bois, il fait nuit noire, et le seul bruit est probablement celui des rapaces nocturnes. Il a pris la peine de la transporter jusque-là, ce qui implique un véhicule mais aussi de marcher avec le corps sur les épaules pendant plus de trois cents mètres à travers les bois ! Il a forcément une idée derrière la tête pour se donner autant de mal.

— Peut-être parce qu'il ne connaissait que cet endroit pour être tranquille, proposa Bentley.

Brolin secoua la tête.

— Non, il l'a certainement transportée en voiture pour atteindre Kingston Drive, dans ce cas-là, il pouvait tout autant rouler plus au sud ou à l'est vers de grandes forêts inhabitées où le corps serait resté caché longtemps voire à jamais. S'il a pris la peine de l'amener ici, c'est dans un but bien précis. Il voulait qu'on la découvre.

Le malaise s'empara des deux hommes qui écoutaient. Brolin poursuivit.

« Il a choisi un site suffisamment isolé pour pouvoir passer à l'acte en toute quiétude, mais puisque la ruine est un squat, il savait que tôt ou tard, on finirait par trouver le cadavre. D'autres éléments coïncident avec cette hypothèse mais j'y reviendrai plus tard. Il est donc dans cette ruine avec elle, et il la déshabille pour admirer son corps. À ce moment, elle est simplement endormie. Le chloroforme doit commencer à ne plus faire effet, lentement elle revient à elle, assommée par le mal de tête qui la terrasse. Notre homme l'a déshabillée, il n'ose certainement pas la toucher car elle gémit ou bouge un peu, il doit se contenter de fantasmer sur elle. Elle est à sa merci, il peut en faire ce qu'il veut, pourtant il ne va pas abuser d'elle vivante. Elle n'est qu'un objet de satisfaction pour lui, elle a cessé d'être une femme à l'instant où il l'a repérée, au moment où il a su qu'elle serait sienne.

Brolin marqua un temps d'arrêt avant de poursuivre.

« Il est là à regarder son corps nu, elle lui appartient, elle est sa chose. Pourtant quelque chose va le faire enrager, peut-être ouvre-t-elle les yeux, ou simplement essaye-t-elle de se relever ou de parler, quoi qu'il en soit elle manifeste de la vie, elle fait quelque chose qu'il ne contrôle pas, et il se jette sur elle et lui plante son couteau dans le corps à une vingtaine de reprises. Il s'acharne jusqu'à ce qu'elle soit immobile. Cette fois, elle est cet objet de plaisir qu'il voulait, il l'a dépersonnalisée pour la chosifier en instrument de son plaisir. En enfonçant son couteau en elle il se l'approprie, c'est comme une transe, il ne peut plus s'arrêter, il plante et replante son couteau à la manière d'un pénis, son sang gicle comme autant de liquides séminaux, et il s'oublie dans son délire et la mord furieusement aux hanches à deux reprises. Il n'abuse pas d'elle physiquement comme en témoigne l'absence de lésion ou de sperme dans les orifices, mais il jouit de ce pouvoir qu'il exerce sur elle. Quand il réalise ce qu'il a fait, il lui plante le couteau dans le vagin afin de bien montrer ce dont il est capable. Il tourne la lame à l'intérieur car c'est le prolongement de son sexe, et par là il nous montre qu'il est apte à la prendre. Pendant tout cet acte, cette

mise à mort bestiale, il a dû avoir une érection et peut-être même éjaculer dans son pantalon, satisfaisant son désir sexuel. Nous n'avons retrouvé aucune trace de sperme, nulle part, pourtant il y a une énorme connotation sexuelle ici, et je pense qu'il s'est laissé aller. Ensuite, la tension accumulée pendant de nombreuses années vient de se libérer, il réalise lentement ce qu'il vient de faire, il doit au moins passer de longues minutes à se calmer. Puis une fois maître de son esprit, il lui a découpé les avant-bras, pour avoir un trophée, et aussi pour imiter son modèle, Leland Beaumont.

— Mais Leland Beau... commença Bentley.

Brolin l'interrompit d'un geste.

— C'est là qu'intervient un autre élément déterminant. Il brûle le front de sa victime à l'acide, comme le faisait Leland Beaumont. Lorsque j'ai dressé le profil de Leland l'année dernière j'avais supposé qu'il brûlait le haut du visage de ses victimes parce qu'il les connaissait, au moins de vue, que c'était une façon de se déculpabiliser en leur ôtant leur visage humain. Mais il est apparu que rien ne liait Leland à ses victimes, il les choisissait au gré de ses désirs, dans la rue ou par Internet dans le cas de Juliette. Les deux premières ressemblaient à sa mère, j'en ai conclu qu'il cherchait à s'approprier la sexualité de sa mère ou qu'il cherchait à la revivre dans l'hypothèse où il l'aurait vécue. Ensuite il devait juger les filles indignes, et pour cause, elles ne lui avaient pas procuré l'extase sur lequel il fantasmaient, et il les dépersonnalisait en leur brûlant le visage à l'acide.

— Mais Juliette ne ressemblait pas aux autres filles, remarqua Salhindro qui n'avait jamais vu l'enquête sous ce jour.

— D'après le témoignage de Juliette, Leland Beaumont et elle communiquaient depuis quelque temps sur Internet. Lorsqu'il a commencé à se faire trop pressant pour la rencontrer, elle l'a rejeté. Lui qui avait déjà tué trois femmes et qui se sentait grandi pour ne pas dire au-dessus de tous, n'a pas supporté ce rejet, il a décidé de prendre Juliette, de la faire sienne comme les autres auparavant. C'est la seule explication logique que je vois et je pense ne pas être loin de la vérité.

— Et qu'en est-il pour le tueur des bois ? s'enquit Bentley.

— C'est plus difficile à dire. D'abord je n'ai aucune certitude sur le moment où il a versé l'acide, mais il semble que c'était bien *post mortem*, et probablement parmi les derniers gestes qu'il ait accomplis. Il est possible que ce soit en hommage à Leland, une sorte de dévotion, car d'une manière ou d'une autre, il a directement connu Leland Beaumont puisque personne ne savait pour l'acide à part nous. La victime était nue, les jambes écartées, sans aucun vêtement sur elle quand on l'a retrouvée, signe que le tueur a cherché à l'humilier ; s'il l'avait connue, il aurait probablement disposé le corps autrement, essayant de lui rendre un minimum de dignité, ou il aurait caché la face avec un vêtement pour ne pas avoir à contempler son visage. Il accepte donc son crime en laissant volontairement notre victime A dans une attitude dégradante, et en nous signifiant clairement ce qu'il lui a fait avec son couteau planté dans les organes génitaux : il se l'est accaparée, il l'a possédée et nous montre qu'il l'a sexuellement pénétrée. Même si ça n'est que son couteau pour nous, donc une substitution, à ce moment-là, l'arme est pour lui un prolongement de son corps, et en laissant sa petite mise en scène, il nous démontre à son insu tout le contraire de ce qu'il veut : c'est un incompetent sexuellement, incapable de pénétrer sa victime, ce qui renvoie à un célibataire. Je pense que l'on peut tabler entre vingt et vingt-cinq ans.

Brolin marqua une pause afin de boire une gorgée de thé. Ses yeux brillaient et Bentley se demanda si c'était de douleur et de compassion pour la victime ou à cause de l'excitation que lui procurait le récit qu'il faisait. Depuis quelques minutes, il percevait un subtil changement dans le jeune inspecteur, celui-ci fermait les yeux un court instant quand il parlait de l'ambiance de la scène de crime et il souriait presque en décrivant le massacre et les émotions du tueur ; en fait Bentley se demanda si Brolin n'était pas tout simplement en train de se mettre dans la peau du tueur.

— Mais ce qui est surtout essentiel c'est de dégager la typologie du meurtrier. Il en existe deux catégories : tueur organisé dit psychopathe, et tueur désorganisé, dit psychotique.

Or, parmi les éléments que nous avons recueillis, un peu des deux catégories s'y retrouve.

— Ils pourraient être deux à avoir fait ça ? hasarda Salhindro.

— Non, je ne crois pas. Nous avons plutôt affaire à un tueur novice qui prend un peu des deux. Il a minutieusement choisi le lieu du crime, il avait avec lui un couteau d'une taille importante : cela implique la préméditation, ce qui est extrêmement rare, voire impossible chez les tueurs désorganisés-psychotiques. Il avait aussi prévu du chloroforme. Tout laisse à penser qu'il a soigneusement préparé son acte. Pourtant son incapacité à pénétrer lui-même sa victime porte à croire qu'il est immature sur le plan sexuel, tout comme le démontrent les mutilations de l'appareil génital. De plus, il a été pris d'une frénésie lorsqu'il l'a tuée, ne pouvant plus s'empêcher de planter et replanter sa lame dans le corps, je pense même qu'il l'a mordue dans son délire. Rien que le fait de la surprendre par-derrière avec du chloroforme dénote une forte connotation psychotique, il ne prend pas le temps de lui parler, de jouer avec elle, de se sentir supérieur *avant* le passage à l'acte. Peut-être s'en sent-il incapable. Pourtant il fait preuve de sang-froid en découpant les deux traces de morsures sur les hanches une fois l'acte commis, et d'intelligence en commettant son crime sur un lieu où les traces des squatteurs successifs brouilleront toute possibilité de prélèvement de cheveux, poils et autres.

— Ça serait donc un tueur de type mixte... fit Salhindro en résumé.

— Je crois en effet. Il prémédite et prépare attentivement son crime, mais au moment de l'acte il perd les pédales pour se reprendre ensuite. Pas ou peu de violence *ante mortem*, une attaque éclair et une incapacité à violenter lui-même sexuellement sa victime le désignent comme un psychotique inorganisé. Pourtant il prépare, peut-être même choisit précisément quelle sera sa victime et il est pleinement lucide après l'acte.

— Et qu'est-ce que ça nous apporte précisément sur le point de vue de l'enquête ? demanda Bentley.

— Ça nous aide à savoir de nombreuses choses, monsieur l'attorney.

Bentley tiqua sur l'emploi de son titre à venir.

« Tout d'abord nous pouvons en dégager un profil général. Il doit donc avoir entre vingt et vingt-cinq ans, Blanc et d'un physique athlétique bien qu'un peu asthénique, par exemple une disharmonie entre le corps et le visage, et un torse étroit et long bien que relativement musclé.

— Comment pouvez-vous savoir à quoi ressemble un tueur rien qu'en étudiant ce qu'il a fait ? s'exclama Bentley, visiblement peu enclin à accepter ces méthodes.

— Parce qu'il existe de très complexes travaux qui ont prouvé le lien probant entre le physique d'un individu et ses troubles mentaux et que les statistiques établies par le FBI ces vingt dernières années ont démontré que l'on pouvait plus ou moins associer certains types de tueurs psychotiques avec certains traits physiques, souvent liés à leur hygiène de vie.

— De toute façon, il lui a fallu une certaine condition physique pour parvenir à maintenir sa victime alors qu'il lui faisait respirer du chloroforme, intervint Salhindro.

Bentley acquiesça, assez peu convaincu.

— Je disais donc que notre homme doit avoir entre vingt et vingt-cinq ans, c'est la période type de passage à l'acte chez ce genre de meurtrier, d'autant que la victime semble avoir dans les vingt-cinq ans. Souvent les tueurs en série choisissent des victimes de la même tranche d'âge et du même groupe ethnique qu'eux-mêmes, sauf si un élément précis indique le contraire, ce qui n'est pas le cas ici. Il est donc blanc. Il lui aura fallu du temps pour décompresser ensuite, sa violence témoigne d'une rage très forte, je pense qu'il est resté un moment après son acte pour reprendre ses esprits puis pour se livrer aux mutilations. Ces mutilations témoignent du plaisir qu'il a pris, il emporte avec lui une partie de sa victime. Or on sait que les tueurs qui conservent avec eux une partie de leur victime vivent seuls, souvent dans des lieux relativement isolés, essentiellement à cause de l'odeur que dégagera leur *trophée* humain. Ils ont tendance à pratiquer des actes de nécrophilie, je ne serais pas étonné qu'il se masturbe avec les avant-bras de sa victime.

» D'autre part, il a choisi de commettre son crime dans les bois. Il y a des centaines d'endroits à Portland où il aurait pu agir et laisser le cadavre mais il a choisi les bois de Washington Park. Je pense qu'il lui fallait un élément sécurisant autour de lui, quelque chose qu'il connaît pour le rassurer, l'aider à passer à l'acte. Il est donc fort possible que notre homme vive dans une maison isolée dans les bois. La plupart des tueurs en série tuent des femmes plus ou moins du même rang social qu'eux, et choisissent un lieu qui leur est familier ou un endroit similaire pour se rassurer, se mettre en confiance au moment de passer à l'acte, au moins pour la première fois.

Salhindro hocha la tête et se resservit du thé.

— Pour le rang social, ici c'est différent, le vernis sur les ongles des pieds de la victime, sa peau soignée et l'absence de poils aux aisselles ainsi que le pubis taillé indiquent clairement un certain degré de sophistication que n'a pas le tueur. Mais du fait qu'il est sexuellement immature, c'est au contraire cette sophistication qui l'a attiré, qui lui a plu, c'est quelque chose qu'il ne doit pas avoir autour de lui. Il est donc probablement issu d'un milieu rural, ou de niveau social faible. Peut-être fils de paysan, ou quelque chose comme ça. Je pense qu'il n'est pas très bien intégré socialement. Il est enfin évident que c'est la phase *post mortem* qui a le plus requis son attention, c'est après la mort qu'il a le plus sévi, il est donc logique de croire qu'il ne s'est que très peu intéressé à la victime avant sa mort. Il ne lui a sûrement pas parlé, la considérant d'emblée comme un objet de satisfaction, il l'a immédiatement dépersonnalisée, ce qui en fait un être très dangereux, il ne voit pas le côté humain de sa victime, elle n'est qu'un instrument de plaisir, et compte tenu de la rage qu'il a démontrée sur le corps, je peux vous assurer qu'il va recommencer encore et encore jusqu'à ce qu'on lui mette la main dessus.

On n'entendit bientôt plus que l'écho des voix et des téléphones derrière la porte du bureau et le vent contre la baie vitrée.

— Résumons-nous, dit finalement Salhindro. Nous cherchons un jeune Blanc de vingt-vingt-cinq ans, relativement asocial, vivant probablement dans un milieu rural, plutôt

asymétrique ou disproportionné physiquement mais d'une certaine force tout de même, et ayant un véhicule.

Brolin hocha la tête.

— J'ajouterai, dit-il, qu'il a probablement un casier judiciaire, c'est le profil type du jeune délinquant asocial qui aime défier l'autorité. Il n'a pas flanché pendant le passage à l'acte, et je ne pense pas qu'il était intoxiqué à l'alcool ou à la drogue, il maîtrise trop la situation avant et après le passage à l'acte. Mais il a certainement un passé en matière d'atteinte aux mœurs, il a déchargé tellement de colère en la poignardant à plus de vingt reprises qu'il a forcément accumulé sa rage pendant longtemps, il est donc instable depuis un bon moment. Tant de rage ne pouvait pas être contenue éternellement, d'où son âge relativement jeune, mais tuer est très difficile, et il a gardé son sang-froid après l'acte, c'est donc qu'il a un peu de vécu derrière lui. Il faut éplucher les casiers de tous les jeunes de la région qui ont été fichés pour atteinte aux mœurs, principalement pour exhibitionnisme, il n'a pas la maturité et l'assurance nécessaires pour violer. Salhindro fixa le jeune inspecteur.

— Il y a quelque chose d'autre ? demanda-t-il.

Brolin semblait soucieux, il venait subitement de perdre ce regard trouble qu'il avait après une journée entière à établir un profil.

— Eh bien, je crois, hésita-t-il, je crois que nous avons affaire à un psychopathe redoutable. Finalement il a tout du tueur organisé, c'est simplement qu'il s'agissait de son premier crime, il n'a pas maîtrisé pleinement la situation, il n'a pas pu accomplir son fantasme, et j'ai peur qu'il ne recommence rapidement afin d'être plus proche de ce qu'il voulait. Je pense qu'il va essayer de s'améliorer avec le temps et l'expérience.

Brolin laissa s'écouler une poignée de secondes pour réfléchir.

« Et il a voulu que l'on retrouve le corps, reprit-il. Il l'a volontairement mis là-bas pour que l'on sache ce qu'il fait, afin que tous connaissent son existence, que l'on parle de lui et qu'on le craigne. C'est un criminel narcisso-sexuel de la pire espèce, un enfant qui a énormément souffert jusqu'à en devenir

un homme empli de rage et de haine envers les autres. Et il ne va pas s'arrêter là, il va faire d'autres victimes.

— N'y a-t-il aucune chance pour qu'il s'arrête de lui-même ? s'inquiéta l'assistant attorney.

— C'est improbable. Il tue parce qu'il cherche à se venger de ce qu'il a vécu, mais surtout parce qu'il a développé en lui un fantasme de libération où la violence, la totale maîtrise de l'autre et la mort sont prédominantes. Or ce qu'il veut, c'est atteindre ce plaisir sur lequel il fantasme depuis longtemps. Mais vous et moi savons pertinemment qu'on ne peut jamais atteindre la concrétisation parfaite de nos fantasmes, lui ne le sait pas ou ne l'accepte pas. Et il essaiera encore et encore, développant sa rage avec la frustration de ne pas y parvenir, se montrant de plus en plus cruel, de plus en plus inhumain.

La pluie se mit à cogner lentement sur les carreaux.

« Et les victimes risquent de s'accumuler, fit Brolin d'une voix sans timbre.

Bentley Cotland ne put réprimer un frisson de dégoût au souvenir du corps nu de cette femme, posé sur l'inox froid d'une table de dissection.

21

La voiture filait sur le bandeau noir de la route, serpentant dans le paysage forestier, longeant par intermittence la Columbia River. C'était une région de profondes gorges, de falaises impressionnantes et d'étendues de conifères à perte de vue sur le relief agressif des collines. Tout en conduisant, Brolin pensait à ce film qu'il avait vu étant adolescent, *Phenomena*, de Dario Argento. L'ambiance oppressante de ces vallées et de ces gorges oubliées en Suisse lui avait à l'époque causé quelques nuits blanches. S'il avait su qu'à quelques kilomètres de chez lui régnait un paysage tout aussi effrayant, il n'en aurait plus jamais fermé l'œil !

Il avait quitté l'Interstate 84 depuis dix kilomètres, après une heure au volant, pour s'éloigner de Portland vers l'est. C'était ce qu'il adorait dans l'Oregon. Portland avait tout d'une grande agglomération, on y trouvait tout ce qu'on voulait, tout en jouissant de la mer et de la montagne à moins de cent kilomètres de part et d'autre. On prenait le volant et une heure plus tard le paysage sauvage semblait tout droit sorti d'un récit de voyage de Lewis et Clark¹⁰. Ici la nature s'affirmait avec toute sa suprématie antédiluvienne, exhibant fièrement ses crêtes, ses gouffres, ses cascades et ses forêts impénétrables. Si difficile à croire que cela puisse être, il est encore des lieux que nul homme n'a foulés en ce pays.

Brolin savait que la piste du tueur passait par Leland Beaumont, il ne pouvait en être autrement. D'une certaine manière, le meurtrier avait développé un fantasme propre mais empli des actes de Leland. Ils s'étaient connus, ils s'étaient fréquentés suffisamment pour que Leland lui confie sa méthode, et peut-être même lui enseigne certaines pratiques. Il était étonnant de constater que les deux hommes avaient tous deux des connaissances en chirurgie, et qu'ils procédaient de la même manière pour découper les avant-bras de leurs victimes.

La Mustang blanche rugit quand Brolin rétrograda pour s'arrêter à la station essence de la bourgade d'Odell. Là, il demanda son chemin, fit le plein et repartit aussitôt. La journée du mardi débutait lentement, peinant à se mettre en branle, laissant flotter une nappe grise au-dessus des toits. La veille, Brolin avait passé sa journée à dresser le profil du tueur, cherchant le détail qui ferait la différence, apprenant du labo qu'ils confirmaient n'avoir aucune piste exploitable parmi la multitude de débris recueillis sur la scène de crime. Puis la soirée s'était perdue dans la relecture des anciens dossiers concernant Leland Beaumont. Brolin voulait retourner dans son cadre de vie, parler aux gens qu'il avait fréquentés, et peut-être

¹⁰ Célèbres explorateurs qui traversèrent les États-Unis d'est en ouest au tout début du XIX^e siècle.

même interroger son père, cette espèce d'ermite taciturne et revêche qui avait élevé Leland.

Une dizaine de kilomètres plus loin il pénétra dans le comté de Wasco, il était rendu. La route était sinueuse, bordée de hauts cônes d'aiguilles, elle traversait les hameaux anonymes sans plus d'attention. Brolin guettait les pancartes qui lui indiqueraient l'entrée de la casse automobile qu'il cherchait mais ne vit aucune indication avant d'avoir le nez dessus. Un chemin plus qu'une route quittait le goudron de la civilisation pour s'enfoncer dans la forêt. La Mustang cahota au rythme des nids-de-poule jusqu'à la clairière de la « Casse Wilbur » comme l'indiquait l'immense écriteau devant la clôture. Des montagnes de cadavres en tôle s'entassaient par-delà le grillage, entassés, évidés et désossés, tous les véhicules pourrissaient à l'air de la forêt. La Mustang dépassa la clôture pour aller se garer près du bâtiment préfabriqué qui siégeait à l'entrée.

Un homme en salopette et T-shirt à l'effigie des Patriots s'approcha en s'essuyant les mains dans un chiffon. La fraîcheur d'octobre semblait n'avoir aucune prise sur son corps robuste.

— B'jour. Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous m'sieur ? fît-il avec un accent prononcé.

Brolin tiqua. L'homme venait du Texas, de l'Arkansas ou de cette région où les mots glissaient hors de la bouche sans que les lèvres esquissent le moindre mouvement.

Joshua Brolin exhiba son insigne :

— Police de Portland. J'aurais besoin de votre aide.

Il savait qu'avec ce type d'homme mieux valait se présenter comme demandeur plutôt qu'exigeant, il en aurait parié sa paye du mois, cet individu-là n'aimait pas les flics, encore moins ceux de la ville.

Le grand costaud en salopette fit la moue et claqua sa langue contre son palais en regardant autour de lui. Brolin perçut un mouvement dans son dos, quelqu'un s'éloignait. Il décida de ne pas y prêter attention.

— Mes gars sont clean, z'ont rien à s'reprocher.

— Je ne viens pas pour ça, mais pour solliciter votre mémoire concernant un de vos anciens employés, Leland Beaumont.

L'homme à la salopette resta à le fixer intensément comme pour jauger ses propos. Brolin eut soudainement l'intuition qu'il se passait des choses louches dans cette casse, un quelconque trafic illégal. Le type qui lui faisait face cherchait à percer la vérité, il voulait s'assurer que le flic n'était là que pour Leland Beaumont et pas pour autre chose, Brolin en était sûr. Il se promit d'envoyer un mémo au shérif du comté de Wasco dès qu'il aurait deux minutes.

— Et qu'est-ce que vous voulez savoir sur Leland ? Il est mort.

Brolin opina du chef et lança un sourire amical, espérant détendre l'atmosphère.

— Je sais, je me demandais si vous le connaissiez un peu.

L'homme-salopette nia de la tête en donnant à sa bouche une expression de tristesse accentuée.

— Peut-être qu'il y a un de vos gars ici qui le connaissait, qui pourrait me parler de lui ? demanda le jeune inspecteur.

Cette fois-ci la tête hocha avec lenteur.

— Allez voir Parker-Jeff, le type avec une casquette rouge. Y bossait pas mal avec Leland.

Il pointa son bras musclé en direction d'une allée de tôle froissée. Brolin le remercia et prit la direction indiquée au moment où quelques gouttes de pluie se mettaient à tomber.

Le grand costaud en salopette l'interpella :

— Pourquoi les flics s'intéressent à un mort ?

— Enquête de routine, fut tout ce que Brolin trouva à répondre.

Il longea les amas de voitures, pick-up, camions et tracteurs, dépassa une grue qui déversait une épave dans un immense compresseur et parvint devant une longue machine qui traitait les débris de taille réduite pour les fondre. Un homme en jean, sweat-shirt et casquette rouge y travaillait. C'était un grand blond avec les cheveux trop longs qui jaillissaient de sous la casquette comme des centaines de piques. Il portait également une longue moustache claire, dont les bords tombaient sur son menton. Il ressemblait à une représentation d'art postmoderne de Thor. La pluie s'accroissait, rebondissant sur la casquette en provoquant un son mat.

— Parker-Jeff ? fit Brolin.

L'individu se tourna complètement pour dévisager l'inspecteur.

— Ouais, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Brolin montra son insigne.

— Inspecteur Brolin. Je voudrais vous poser quelques questions sur Leland Beaumont, il paraît que vous le connaissiez ? Vous vous souvenez de lui ?

Parker-Jeff cracha sur le sol.

— Pour sûr ! On n'oublie pas un mec pareil !

— Qu'avait-il de si particulier ?

— Tout. Il était bizarre. D'où est-ce que vous v'nez ?

— Portland, répondit Brolin.

Il allait ajouter qu'il était là simplement pour une enquête de routine, il voulait mettre ce Parker-Jeff en confiance, mais ce dernier semblait content de trouver à qui parler et ne se fit pas prier davantage.

— De vous à moi, ça ne m'étonne pas qu'il ait mal fini Leland, fit-il. C'était un dingue.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Parker-Jeff retira sa casquette et se passa la main sur le front. Profitant de la pluie il rabattit ses cheveux en arrière.

— Il était malsain. Il changeait d'humeur tout le temps. Parfois il était tellement différent qu'on aurait cru qu'il avait un doublon de personnalité, enfin vous voyez ce que je veux dire ?

— Un dédoublement de la personnalité.

— Ouais. Et puis fallait pas l'emmerder sinon il vous rentrait dedans aussitôt.

— Il avait des amis, des gens avec qui il passait du temps ? interrogea Brolin.

— Non. Leland vivait seul, je crois que son père était encore en vie, il allait le voir de temps en temps, mais il n'avait pas d'amis.

Parker-Jeff ricana.

— Il faisait trop flipper pour ça !

Brolin soupira. Leland avait un confident, quelqu'un avec qui il avait passé du temps, c'était la seule explication. Il fallait trouver la connexion.

— Vous êtes sûr qu'il ne traînait pas avec quelqu'un en particulier ?

Parker-Jeff se racla la gorge et cracha de nouveau.

— Puisque je vous le dis. C'est moi qui passais le plus clair de mon temps en sa compagnie, on bossait ensemble si vous voulez tout savoir. Mais moi je vous le dis : Leland Beaumont était un cinglé et il me foutait la pétoche avec ses idées noires et ses conneries de sorcellerie !

Brolin fronça les sourcils.

— Sorcellerie ?

Parker-Jeff soupira longuement, et comme s'il lui en coûtait beaucoup de parler de ça il baissa la voix et prit un ton contrit.

— Ouais... La sorcellerie c'était son truc. À force de bosser ensemble il a commencé à me faire confiance et me parler de trucs bizarres. Il parlait de magie noire et de toutes ces conneries. Mais dans sa bouche, je peux vous assurer que ça faisait flipper. Leland était lunatique de la pire espèce, il lui est arrivé de venir et de ne pas décrocher un mot de toute la journée, et le lendemain d'être un joyeux luron. Mais quand il vous prenait à part pour vous causer de son vieux grimoire et de ses pouvoirs je peux vous assurer qu'il n'était pas drôle du tout. Il était si convaincant que je me suis souvent attendu à le voir cracher des flammes !

Brolin hocha la tête. Il savait que nombre de tueurs en série faisaient preuve de cette dichotomie du caractère, souvent aux abords du passage à l'acte, dans les jours précédant le crime et après.

— C'était presque du fanatisme, lança Parker-Jeff. Un peu avant qu'on apprenne que c'était lui qui tuait toutes ces filles et qu'il se fasse tuer, il m'a confié un truc qui m'a foutu la chair de poule, je vous assure ! Quand j'ai tout appris à la télé, j'y ai repensé et ça m'a tellement foutu la trouille que j'en ai pas dormi de la nuit !

Brolin s'impatia, il détestait qu'on le fasse languir.

— Peu de temps avant de se faire trouer le crâne, il m'a confié qu'il ne craignait personne parce qu'il ne craignait pas la mort. Il a dit : « Mon p'tit Parker, même si tu m'plantais une pioche dans le cœur et m'expédiais six pieds sous terre, je

viendrais t'arracher les couilles dans la nuit et te les faire bouffer ! Et tu sais pourquoi ? Parce que la magie noire me protège ! Personne y peut rien ! » Il me parlait comme ça Leland, il était complètement givré avec ses petits yeux ronds qui tournaient dans leurs orbites.

Rien que l'évocation de ses souvenirs produisait une vague de chair de poule sur les avant-bras de Parker-Jeff. Il avait eu peur de Leland.

Brolin l'observa attentivement. Il avait une trentaine d'années et était assez bien bâti. Bien qu'il fût plus âgé que celui qu'il recherchait, Brolin n'écarterait pas la possibilité de s'être trompé dans le profil psychologique, cela arrivait parfois, surtout en ne se basant que sur un seul crime. Plus le meurtrier sévissait, plus on en apprenait sur lui.

Parker-Jeff paraissait sincèrement impressionné par les propos de Leland.

— Dites-moi, commença Brolin, vous pensez vraiment qu'il y croyait à cette histoire de sorcellerie ?

— S'il y croyait ? s'étonna Parker-Jeff. Non il n'y croyait pas, il en était sûr ! La nuit, il égorgait des chiens et des chats ce dingue !

— Pourquoi n'avoir jamais prévenu la police dans ce cas ?

— Et pour leur dire quoi ? Mon collègue sacrifie des animaux ? C'est moi que Leland aurait égorgé la nuit suivante !

Brolin acquiesça pour lui montrer qu'il comprenait, il avait voulu le pousser un peu pour voir comment il réagirait. Il semblait sincère mais c'était la première des qualités d'un tueur, l'art du caméléon, de s'adapter sans faire de vagues. De retour au bureau, Brolin lancerait une recherche complète sur Parker-Jeff pour ne prendre aucun risque.

— Pas d'amis au boulot, mais peut-être en avait-il par ailleurs, ne vous a-t-il jamais parlé de ce qu'il faisait le soir ? demanda Brolin.

— Non. En dehors de ses accès de confiance par moments, il ne causait pas beaucoup de lui. Je crois pas qu'il avait d'amis, il était pas du genre à sortir le soir, il préférait rester tapi chez lui à s'occuper de ses oiseaux.

Brolin se souvint des rapaces qu'il conservait dans une volière.

Il était déçu. En venant ici il pensait soulever une piste, un nom ou une connaissance de Leland qui aurait pu se révéler intéressant. Le passé de Leland était fait de solitude, de mystère et de douleur. Mais aucun témoin si ce n'était un père un peu simplet qui n'avait rien eu à dire lors de son interrogatoire l'année dernière, c'était là aussi une piste sans issue.

La déception dut se lire sur son visage car Parker-Jeff s'excusa :

— Désolé inspecteur, mais je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus. Leland était un type cinglé, encore plus maintenant que je sais ce qu'il faisait.

Brolin le remercia et lui laissa sa carte au cas où d'autres informations rejailliraient à son esprit. Il allait partir quand Parker-Jeff lui posa la main sur le bras.

— Pourquoi vous vous intéressez à Leland Beaumont plus d'un an après sa mort ?

— Pour compléter nos dossiers, mentit Brolin. Parker-Jeff parut rassuré. Il remit sa casquette sur ses cheveux désormais mouillés.

— Tant mieux, fit-il. Parce qu'un instant j'ai cru que vous supposiez qu'il soit revenu.

— Leland ? s'étonna Brolin.

— Oui, comme si vous aviez des preuves qu'il ne soit plus mort finalement.

Parker-Jeff employait un ton grave. Ses yeux restaient à fixer le flou lointain, fuyant la réalité.

Quelque part dans la plaine, le métal d'une épave que l'on broyait déchira l'air.

— Parce que si c'était le cas, on serait tous condamnés, ajouta Parker-Jeff d'une voix atone. On ne peut pas lutter contre ce qui ne meurt pas.

Brolin le fixa un moment et esquissa un sourire peu naturel, trop forcé. Le malaise de Parker-Jeff venait de se glisser en lui.

L'inspecteur Brolin remontait le long d'une allée boueuse. La pluie qui devenait intense avait rendu la casse quelque peu marécageuse. Il était trempé, l'eau froide lui coulait dans le cou et ses cheveux collaient à son front, il jura intérieurement. De part et d'autre de son chemin, les carcasses de véhicules en tout genre gémissaient sous les efforts conjugués du vent et de la corrosion. Des grincements d'acier, des craquements de verre, des sifflements de caoutchouc, toute la casse expirait un immense râle funeste. Brolin progressait dans ce cimetière d'un autre genre en mettant ses idées au clair.

Après la mort de Leland Beaumont, une enquête avait évidemment été diligentée pour s'assurer qu'il était bien l'auteur des trois meurtres imputés au Bourreau de Portland. Elle avait été bouclée en un rien de temps puisque les preuves abondaient, sans parler du témoignage de Juliette. Pourtant on avait assez peu mis l'accent sur la vie même de Leland Beaumont, son père avait été interrogé mais on n'avait pas pu en tirer grand-chose compte tenu de sa simplicité d'esprit. On avait dressé une biographie assez sommaire de Leland pour essayer de comprendre ses crimes et puis les différents services gouvernementaux étaient passés à autre chose. D'habitude c'est à ce moment que les médias prennent le relais. Il se trouve toujours un journaliste qui décide de faire un reportage ou un livre sur cette affaire. Mais la récurrence des tueurs en série dans le monde entier avait émoussé l'appétit des journalistes dans ce domaine et l'on ne s'intéressait plus guère à un tueur n'ayant fait « que » trois victimes, il y avait pire ailleurs.

En réfléchissant Brolin se rendit compte qu'il n'était pas étonnant que les informations qu'il venait de recueillir sortent de l'anonymat seulement maintenant. Qui aurait pris la peine d'interroger tous les collègues de travail de Leland une fois les preuves de sa culpabilité établies ? Son propre père s'était à peine montré surpris en apprenant les actes dont s'était rendu coupable son fils, il avait demandé qu'on les laisse ensemble une

heure, le temps qu'il corrige son fiston pour ça. Il avait fallu un après-midi entier pour lui faire comprendre que son fils était mort. La piste du père n'était pas non plus à privilégier, ça ne serait que divagations perpétuelles.

Brolin tournait et retournait son trousseau de clés dans sa poche tout en poursuivant son chemin lorsque son téléphone cellulaire vibra.

— Brolin j'écoute.

— Josh, faut que tu rapplices tout de suite.

Brolin reconnut la voix de Larry Salhindro. Il était surexcité.

— Qu'est-ce qu'il y a, Larry ?

— On a reçu une lettre. Une lettre du tueur.

Un silence électrique s'installa quelques secondes entre les deux hommes.

— Vous êtes sûrs que c'est lui ? demanda Brolin.

Un nuage étendit son ombre au-dessus de l'inspecteur.

— La lettre est arrivée hier en fait, il y avait des gouttes de sang séché dessus et Meats l'a aussitôt fait analyser avant de nous en parler. Il ne voulait pas nous disperser sur une fausse piste s'il ne s'agissait que d'un canular. Le labo vient de donner son résultat : c'est le sang de la victime des bois. Expertise génétique fiable à 100 %, mon vieux.

— Gardez-la au frais, je serai là dans une bonne heure. Brolin raccrocha.

Il perçut l'ombre au-dessus de lui et entendit le déclic en même temps.

Mué par un instinct de survie développé par sa profession, il leva la tête, tous les muscles bandés à l'extrême.

La masse gigantesque d'une voiture s'affaissait sur lui.

Deux tonnes de métal tordu tombèrent à la vitesse du galop depuis la grue qui le surplombait.

Le choc fut instantané.

Juliette se resservit un peu de thé. Elle en buvait des litres et des litres en période de travail intense, c'était un excitant qui la maintenait vive d'esprit et volontaire pour la masse de travail qui l'attendait. Le thé fruité fleurait doux dans la pièce. Le bourdonnement synthétique de l'ordinateur commençait à lui donner la migraine. Elle se leva et décida de s'octroyer une pause.

Comme l'avait prévu Joshua Brolin, les journalistes s'étaient lassés d'attendre et elle n'avait trouvé personne en rentrant chez elle le dimanche soir. Personne hormis cette voiture avec deux hommes à l'intérieur, deux policiers. Heureusement, ils ne portaient pas la tenue réglementaire et ainsi n'attiraient pas trop l'attention du voisinage. Avec un peu de chance, elle pourrait continuer à vivre sans que quiconque ne remarque ses deux gardes du corps. Le lundi, elle était allée suivre les cours à l'université où elle avait dû prendre la sortie de secours pour éviter un reporter d'une chaîne d'info locale qui l'attendait. Et aujourd'hui, elle profitait de sa journée sans classe pour rattraper le retard accumulé ces derniers jours.

Le midi, elle se prépara un repas léger et hésita à en apporter une partie aux deux occupants de la voiture. Après tout, c'était le genre de choses qui se faisait dans les films, pourquoi pas dans la réalité ? Elle disposa toutes sortes de vivres sur un plateau et y ajouta deux bières fraîches – sans alcool ainsi il n'y aurait pas de « jamais pendant le service ». Les deux hommes en question qui déballaient de maigres sandwiches de leurs emballages de cellophane furent plus que ravis et la remercièrent vivement.

Elle profita de sa sortie pour prendre le courrier et adresser quelques caresses à Roosevelt, le labrador des voisins.

Une fois de retour dans son salon elle entreprit de faire une belle flambée dans la cheminée pour réchauffer la maison. Puis elle grignota en zappant d'une chaîne à l'autre, les programmes télé étant tous plus déprimants les uns que les autres.

Elle s'apprêtait à remonter travailler lorsqu'elle aperçut le courrier qui traînait sur la table de la cuisine, elle avait oublié de l'ouvrir.

Factures, publicités pour vous annoncer que vous êtes l'heureuse gagnante de un million de dollars et une lettre sans aucune mention, professionnelle pourrait-on dire. Elle l'ouvrit et découvrit une simple page tapée à l'ordinateur et mouchetée d'une multitude de gouttelettes d'encre rouge.

« Laisse-moi chanter le premier : car d'un guide tu as besoin, pour t'initier à mon chemin, et ne pas t'écarter du sentier.

*Je me trouvais dans une forêt sombre :
Dont le seul souvenir réveille la terreur !
Le jour tombait et le ciel embruni
J'entrai dans le sentier sauvage et périlleux.
Il faut ici déposer toute crainte,
Il faut qu'ici toute lâcheté meure.
Les choses s'éclairciront pour toi
Lorsque, bientôt, s'arrêteront nos pas
Sur Achéron, la rivière funeste. »*

Juliette lut à deux reprises le texte avant d'avoir un curieux et désagréable pressentiment. Les gouttelettes n'étaient peut-être pas de l'encre rouge...

24

Les muscles tendus à l'extrême, Brolin vit la masse du véhicule lui tomber dessus. Le choc fut instantané.

Brolin, le visage dans la boue, tourna lentement la tête et vit l'aile de la voiture à cinq centimètres de son visage. Il avait à peine eu le temps de se jeter sur le côté que l'acier mortel se fracassait sur le sol. Sans plus attendre, il roula dans la boue

pour s'écarter vers le couvert des épaves et se mit aussitôt à genoux en dégainant son Glock. La pluie battait la tôle écrasée de la voiture.

Le long bras de la grue était immobile.

Brolin sentait la tension monter en lui, l'adrénaline se propager dans tous ses membres. Il se redressa d'un bond et courut d'épave en épave pour se dissimuler au mieux vers le bout de l'allée. Il finit par percevoir ce qu'il cherchait : le compresseur et la grue à ses côtés. Un homme venait d'en descendre, il était petit avec un bouc et des favoris qui se terminaient en pointe sur ses joues mordues par les cicatrices d'acné.

L'œil vif, il remarqua aussitôt Brolin.

Rapide comme un prédateur des savanes, l'homme se projeta en avant et se mit à courir comme un fou puis pivota sur la gauche, en direction de la sortie. Brolin lui emboîta le pas et sans desserrer son étreinte sur le Glock il se mit à accélérer aussi fort que possible. L'individu qu'il pourchassait était alerte et dynamique, il filait bien plus vite que lui et il ne faisait aucun doute qu'il allait le distancer.

Brolin hurla entre deux inspirations :

— POLICE ! NE-BOUGEZ-PLUS !

Mais l'homme continua à courir, il avait presque atteint une rangée de voitures abandonnées quand Brolin décida de presser la détente. Il se savait bon tireur surtout avec un Glock dont l'absence de recul permettait même aux débutants de faire mouche, mais la tension d'une situation comme celle-ci changeait toute la donne. Il haletait, il était surexcité et la cible courait. Il risquait de faire plus de dégâts qu'il ne le voulait, de toucher la colonne vertébrale en visant les jambes par exemple.

Il pressa la détente et le coup de feu jaillit en direction des nuages.

L'homme ne réagit même pas et disparut derrière la rangée d'épaves.

Brolin pesta et se remit à sa poursuite. L'arme au poing, il courait rageusement. La pluie frappant l'acier de la casse et tintant dans les flaques d'eau ne permettait pas d'entendre les pas s'éloigner. Brolin se colla à un camion-citerne qui attendait

son heure et s'approcha précautionneusement de l'angle où sa cible venait de disparaître.

Il vit la barre d'acier surgir de l'angle mort et n'eut que le temps de se pencher pour ne pas la prendre en plein visage. Il voulut bondir dans la foulée pour menacer son adversaire de son arme mais l'autre avait déjà anticipé. Le Glock n'était pas encore en ligne de tir qu'un coup de pied puissant vint le percuter. Brolin cria en lâchant son arme sous l'effet de la douleur.

La barre de fer vola de nouveau dans les airs.

Brolin ne put cette fois l'éviter, son esquive ne fut pas assez rapide. Il sentit son épaule craquer alors qu'un éclair de douleur le foudroyait dans le même temps. Rompu aux « arts » du combat de rue, son adversaire enchaîna directement avec un coup de coude rapide et précis qui cueillit Brolin à la mâchoire, lui arrachant un autre cri.

L'inspecteur vit la barre de fer se lever de nouveau. Cette fois, il visait la tête. Il visait pour tuer.

Brolin voulut bondir en avant, empoigner son adversaire et le rouer de coups, mais il sentait son corps l'abandonner. Il était complètement groggy sous l'effet de la douleur, il aperçut son arme à un mètre, gisant dans la boue, mais sut aussitôt qu'il ne pourrait pas l'atteindre.

Il y eut un sifflement de métal et le choc effroyable de l'acier contre les chairs, les os et contre la vie.

L'homme au bouc et aux favoris s'effondra dans une large flaque d'eau.

Parker-Jeff laissa tomber le pied-de-biche qu'il tenait et aida Brolin à se redresser.

— Ça va inspecteur ? demanda-t-il, inquiet.

Brolin ne put que cligner les yeux à de nombreuses reprises pour essayer de comprendre ce qui venait de se produire.

Il n'était pas mort.

Pas encore.

— Tu peux lui faire livrer une caisse de Champagne à ce Parker ! déclara Salhindro.

Brolin se contenta d'un vague sourire et reposa le sac de glace sur sa joue gonflée. Le médecin remit ses lunettes dans leur étui et se tournant vers Brolin le prévint :

— Pas de geste inconsidéré sinon votre épaule se redéboîtera aussitôt. Et puisque vous *n'avez pas le temps aujourd'hui* (il insista sur les mots comme pour montrer son mécontentement), ayez l'intelligence de faire des radios dès demain matin. Je ne suis pas très optimiste pour votre clavicule. Prenez du Tylénol pour prévenir l'inflammation en attendant demain. Messieurs.

Il leur adressa un signe de la main et sortit.

Salhindro, Lloyd Meats, le deputy attorney Cotland et Brolin étaient tous dans le bureau du shérif du comté de Wasco. Brolin grimaça de douleur en enfilant une chemise neuve que Salhindro lui avait achetée en chemin.

— Le shérif Hemsey est en ce moment même au chevet de ton agresseur, il est déjà identifié, déclara Meats en prenant un fax sur la table. C'est Henry Palernos, un évadé du Nord-Dakota. Les marshals étaient à sa recherche depuis quatre mois. Autant te le dire tout de suite, j'ai bien peur que ça ne soit pas le tueur que nous poursuivons.

— On est en train de vérifier son casier mais il ne correspond pas au profil, affirma Salhindro. J'ai eu le marshal Simons au téléphone, Palernos était en prison depuis deux ans pour braquage, prise d'otage et meurtre. Ça n'est pas un agneau mais il ne correspond pas au type même du tueur en série. Brolin acquiesça.

— En effet, admit-il. Mais vérifiez s'il a un alibi pour mercredi soir dernier. On ne néglige rien. Au fait, il est dans quel état ?

— Traumatisme crânien, répondit Meats en caressant sa courte barbe. Mais ses jours ne sont pas en danger. Il est même tout à fait conscient, juste une... « grosse migraine ».

Bentley Cotland ricana.

— Je pense qu'il m'a vu montrer ma plaque et a pensé que je venais pour lui, expliqua Brolin. Il a frappé avant de parler, tout en finesse...

— Dis-toi que sans ce malheureux geste, il serait toujours en liberté, le consola Salhindro. Sinon pour de ce qui est de Parker-Jeff, on a vérifié, il a bien un casier judiciaire mais rien de grave, un peu de marijuana et il a été interpellé avec un gros couteau de chasse sur lui lors d'une bagarre mais pas de quoi en faire un psychopathe. Tu veux qu'on creuse la piste ?

— On garde son dossier sous le coude au cas où, mais il ne correspond pas. Qu'on vérifie tout de même s'il a un alibi pour mercredi soir. Qu'on cuisine aussi le patron de la casse, il est louche, je pense qu'il cachait sciemment Palernos.

Lloyd Meats écrasa son mégot dans une canette de Pepsi et se ralluma une cigarette dans la foulée.

— Bon, qu'en est-il de cette lettre ? demanda Brolin. Vous l'avez apportée ?

Meats se leva et sortit d'une sacoche en cuir un sachet plastique dans lequel reposait une feuille. Brolin s'en saisit. Elle était constellée d'une myriade de taches rouges. Le sang de sa victime. Brolin entreprit de lire le texte :

« Laisse-moi chanter le premier : car d'un guide tu as besoin, pour t'initier à mon chemin, et ne pas t'écarter du sentier.

*Je me trouvais dans une forêt sombre :
Dont le seul souvenir réveille la terreur !
Le jour tombait et le ciel embruni
J'entrai dans le sentier sauvage et périlleux.
Il faut ici déposer toute crainte,
Il faut qu'ici toute lâcheté meure.
Les choses s'éclairciront pour toi
Lorsque, bientôt, s'arrêteront nos pas*

Sur Achéron, la rivière funeste. »

Sans lâcher l'inquiétant document du regard, Brolin interrogea :

— Le labo est catégorique, il s'agit bien du sang de notre victime des bois ?

— Aucun doute ! confirma Meats. La génétique est formelle. Ça n'est donc pas une plaisanterie. Notre tueur a décidé d'entretenir une relation privilégiée avec nous.

— Vous comprenez ce charabia ? demanda Cotland. Brolin resta sans rien dire, réfléchissant et relisant la lettre.

— Eh bien... j'avoue qu'elle me déroute un peu.

Meats et Salhindro échangèrent un regard entendu, ils avaient espéré que Brolin verrait dans ce texte un message qu'ils n'avaient pas déchiffré.

Brolin s'expliqua :

— Il nous a écrit pour nous signifier quelque chose, pour nous permettre de comprendre son acte. D'habitude les tueurs de ce registre préfèrent écrire à la presse, or ici c'est à nous qu'il envoie cette lettre.

De nouveau Meats et Salhindro échangèrent un regard de connivence, comme éclairé par une information dont eux seuls disposaient.

« Je pense qu'il nous écrit car nous sommes ceux qui avons vu ce qu'il a fait. Ça n'est donc pas un hasard s'il veut nous parler. Nous sommes les témoins de ses actes et je ne serais pas étonné qu'il cherche à se justifier, à déculpabiliser. Reste que son message n'est pas des plus limpides.

Brolin reprit la lettre. « Je me trouvais dans une forêt sombre, dont le seul souvenir réveille la terreur ! »

— Il nous parle de son crime, de l'acte qu'il a commis et qui suscite en lui une forme de repentir, tu ne crois pas ? formula Meats.

— Ça y ressemble.

— Il fait une distinction entre les deux parties de sa lettre, fit remarquer Salhindro, on n'a pas l'impression qu'il l'a écrite à la sauvette, il a réfléchi minutieusement à chaque détail. L'italique a donc une certaine importance.

Brolin secoua violemment la tête et se leva d'un bond, tirant sur son épaule ce qui le fit grimacer.

— Bordel ! Ça ne colle pas avec l'idée qu'on s'en est faite ! C'est trop structuré, trop précis et élaboré ! Regardez ces vers, regardez ces mots, comme tu l'as dit Larry, le tueur a pris le temps, c'est important pour lui, l'italique est là pour une raison précise et...

— Ça pourrait être une citation, proposa Meats. Tirée d'un livre. Faut reconnaître que c'est plutôt bien tourné, j'ai peine à croire qu'un pauvre type comme celui que nous recherchons puisse pondre un texte pareil !

— C'est bien ça qui me pose problème, répliqua Brolin. Avec ce que nous savons du meurtre dans les bois, le tueur est un homme instable, immature sexuellement, tout ça ne se fait pas en cinq minutes, et ça n'est pas non plus une mise en scène pour nous amener à croire à un pauvre type. Il y avait une véritable connotation sexuelle à ce crime, mais la pulsion sexuelle n'est pas dominée, tout comme la victime n'est pas personnifiée, il s'en est servi comme d'un Kleenex. On aurait pu simuler la folie, mais la signature aurait été différente, il y aurait des traces de violence sexuelle différente, plus aboutie.

— Pourtant le mec qui nous a envoyé cette lettre est bien le tueur, les gouttelettes sont identifiées, c'est le sang de la victime, rapporta Salhindro. C'est probablement un texte qu'il a recopié.

Brolin hocha la tête et brandit un index invitant à plus de nuance.

— En effet, il n'empêche que si c'est une citation, il a l'intelligence de la comprendre pour nous l'envoyer, et ça, ça ne colle pas avec notre profil ! Le tueur est un pauvre type paumé, asocial et peut-être même paranoïaque. C'est peut-être même un analphabète si l'on pousse à l'extrême ! Les deux parties ont probablement leur importance, tout comme le choix de l'italique, ce qui dénote une certaine finesse d'esprit ! Ça ne coïncide pas avec l'image qu'on s'est faite du tueur.

— Alors peut-être que votre profil est erroné, fit remarquer Cotland non sans une certaine malice.

— Non, je suis sûr que non.

Brolin laissa passer quelques secondes avant d'ajouter :

— C'est un autre homme qui nous a écrit. Un complice ou un témoin. Son message est clair : il veut nous « guider sur un sentier », mais nous guider vers quoi ou vers qui ? Peut-être n'est-il pas complice mais il sait qui est le meurtrier et il veut nous narguer avant de nous le livrer.

— Comment aurait-il pu se procurer le sang de la victime dans ce cas ? questionna Meats.

— Je n'en sais rien, avoua Brolin. Il est possible qu'il ait été dans les parages pendant le crime et qu'il ait pénétré dans le bâtiment une fois le meurtrier parti, ou peut-être est-ce un partenaire de jeu macabre, je n'en sais rien. Mais je suis certain qu'il s'agit d'un autre homme.

Nouvel échange de regards entre Meats et Salhindro.

Ce dernier hésita puis posa une main sur le bras de Brolin.

— Dans ce cas, cet autre homme connaît l'existence de Juliette Lafayette.

Brolin leva brusquement la tête vers son ami bedonnant. « Elle a reçu exactement la même lettre ce matin, fit Salhindro comme en s'excusant.

26

Le groupe d'hommes s'était transféré jusqu'au bureau de Brolin à Portland. Juliette venait de les rejoindre. La lettre qu'elle avait reçue était en tout point conforme à celle que Brolin tenait entre ses doigts. Elle avait aussi été postée de la gare centrale de Portland à une journée d'intervalle.

— Vous avez bien fait de nous appeler, fit Salhindro à l'attention de la jeune femme. Votre aide nous est précieuse.

Juliette ne répondit rien. Elle était encore sous le choc. Abasourdie d'apprendre que le tueur qui avait sévi la semaine précédente lui avait écrit. Elle ne ressentait ni peur, ni inquiétude, juste de l'incompréhension. Pourquoi à elle ? Pourquoi ne pouvait-on pas la laisser oublier toute cette histoire dont elle avait été la victime ?

— Je suis navré mais vous allez devoir cesser vos cours à l'université, avertit Meats.

Juliette leva vers lui ses yeux de saphir. Ils avaient la beauté et l'éclat de la pierre cristallisée mais la froideur également.

— Jamais, fut sa seule réponse.

— Écoutez mademoiselle Lafayette, c'est dangereux pour vous, nous ne savons pas dans quelle mesure le tueur ne vous a pas prise comme cible, vous comprenez ?

Brolin en voulut aussitôt à Meats pour son manque de tact, il était toujours trop direct, tellement habitué à mener l'interrogatoire qu'il en oubliait souvent qu'il n'avait pas forcément affaire à des criminels. Et beaucoup pensaient que cette attitude l'empêcherait un jour d'occuper le fauteuil de capitaine de la Division des enquêtes criminelles.

Les deux iris de la jeune femme scintillaient comme deux étoiles majestueuses et Meats n'eut pas besoin de réponse.

— Deux hommes vous suivront et assureront votre protection, expliqua Salhindro, y compris à l'université.

Juliette soupira de colère.

— Pendant combien de temps ? Et si vous n'attrapez pas ce type, vais-je devoir vivre avec deux gardes du corps toute ma vie ?

— Non évidemment, dit Meats embarrassé, nous... Elle le coupa d'un geste de la main.

— Laissez tomber. Je... Je ne ferai que les déplacements nécessaires.

Meats hocha la tête en signe de reconnaissance et Juliette se leva. Elle regarda Brolin qui avait une belle ecchymose sur la joue. Elle voulait lui parler, seule. Pourquoi seule ? Elle ne le savait pas, par envie, par nécessité. Elle pourrait se confier, exploser sans retenue, vider son sac jusqu'à épuisement, ou tout simplement chercher du réconfort dans le silence de ses bras. Mais le jeune inspecteur se contenta de l'observer sans rien dire. Rien ne transparaissait de ses émotions.

Elle ouvrit la bouche pour lui parler mais buta sur les mots, aucun ne convenait à ce qu'elle aurait voulu exprimer. En guise de salut, elle faillit lui demander comment allait sa mâchoire – heureusement on l'avait prévenue que Brolin était touché au

visage mais on l'avait également rassurée sur la bénignité de la blessure – mais se ravisa. Elle abandonna sans même avoir essayé et quitta la pièce dans le silence. Finalement, elle se sentait trop fatiguée pour parler longuement avec lui, elle aurait voulu qu'il la prenne dans ses bras et la serre fort, sans poser plus de question, sans rien dire, simplement rester ainsi toute la journée et la nuit. Mais elle savait que c'était impossible. Elle quitta le poste central de police, raccompagnée par une voiture pour retrouver sa demeure. Elle devait faire attention à ce que rien ne se sache, elle ne voulait surtout pas affoler ses parents.

*

**

Brolin reposa le sac de glace sur sa joue, il fixait la lettre.

Je me trouvais dans une forêt sombre : dont le seul souvenir réveille la terreur !

La pluie n'avait pas cessé de toute la journée et frappait contre la baie vitrée comme un concert de percussions sibyllines.

« La forêt lui inspire de la terreur, il est donc possible qu'il ait assisté au meurtre, fit Brolin en réfléchissant intérieurement. Il parle aussi de la nuit tombante, le moment présumé de l'enlèvement, il sait donc à quel moment le tueur a amené sa victime *vivante* dans les bois. »

Se remémorant le sentier qu'ils avaient emprunté avec Salhindro pour atteindre la maison abandonnée, Brolin hocha la tête lentement. « Un sentier « *sauvage et périlleux* » comme il le dit lui-même, un sentier où il faut abandonner ses *craintes* et la *lâcheté*. Il a vu le crime, il assisté à ce qui s'est passé. Il connaît le lieu du crime puisqu'il parle de forêt, de sentier et de la nuit tombante, tout le décor du meurtre. Mais, plus effrayant, il nous indique clairement que nous ne comprendrons pas avant d'atteindre l'Achéron. »

— Quelqu'un sait-il ce qu'est l'Achéron, la rivière funeste ? Bentley répondit comme si c'était là une banalité, tirant une certaine satisfaction à se sentir enfin utile :

— C'est un fleuve souterrain que les morts franchissent pour atteindre l'Enfer. A en croire la mythologie grecque du moins.

Cela n'augurait rien de bon.

Salhindro but une gorgé de café brûlant.

— Pourquoi a-t-il envoyé une lettre ici et une autre à Juliette ?

Sans se départir de son calme olympien, Brolin répondit avec une assurance qui étonna toute la petite assemblée :

— Il faut d'abord bien faire la part des choses. Nous avons d'un côté un tueur psychotique ou pour le moins désorganisé-mixte et de l'autre un auteur de lettre anonyme, un corbeau si vous préférez qui semble en savoir long sur notre affaire. Le tueur marche dans les pas de Leland Beaumont, et Juliette aurait dû être une de ses victimes, elle est en quelque sorte le symbole de la chute de Leland.

» Le tueur que nous recherchons dépersonnifie ses victimes, elles ne sont pas des femmes mais des objets de plaisir ou peut-être un moyen pour atteindre un autre état, il ne leur accorde aucun crédit, aucune vie propre. Si vous tombez entre ses mains, vous n'avez aucune chance qu'il fasse preuve de pitié car vous n'êtes dans son esprit qu'un instrument dont il a besoin. Alors qu'avec cette lettre nous sommes face à un individu qui désire s'amuser, un sadique qui cherche à se faire plaisir en jouant avec nous. C'est un sadique, donc il a conscience des autres et du mal qu'on peut leur faire, ce qui n'est pas le cas de notre tueur. Ce dernier mutile après la mort, il joue avec sa victime morte, car elle devient un outil à sa merci, tandis qu'un sadique comme le corbeau aurait tendance à mutiler sa victime *avant* de la tuer, pour la voir souffrir, pour ressentir une pleine maîtrise sur sa personne, se plaisant à l'entendre hurler, supplier.

— Tu es sûr que le tueur et l'auteur de la lettre sont deux personnes distinctes ? insista Meats qui craignait de ne pouvoir aboutir à des résultats probants avec une méthode trop empirique.

Brolin hocha la tête avec certitude.

— Le tueur est un pauvre type qui nourrit des fantasmes de mort et de haine enchâssés avec ses pulsions sexuelles. C'est

certainement un homme à l'enfance trouble, pleine de souffrance, un homme abandonné, peut-être rejeté. L'auteur de la lettre, le Corbeau comme nous pouvons l'appeler, est plus réfléchi, il est intelligent et en nous envoyant cette lettre énigmatique, je pense qu'il veut s'affranchir d'un mal qu'il a en lui. Peut-être d'avoir été témoin du meurtre ou au moins d'en connaître l'auteur. Pourtant, il ne nous livre aucune information claire, il reste au contraire très nébuleux. Il est aussi possible qu'il se contente de jouer, en grand sadique qu'il est, il n'a aucune envie de nous livrer le tueur, mais seulement de s'amuser avec nous, de nous confronter à sa malignité et à sa ruse. La qualité littéraire du message démontre son intelligence, ça n'est pas un pauvre hère perdu.

— Ça n'est peut-être qu'une citation qu'il a repiquée dans un livre, objecta Bentley Cotland.

— Même dans cette éventualité, il l'a choisie sciemment, il la comprend donc, répliqua Brolin. Le message n'est pas découpé par hasard en deux parties, et je pense en effet qu'une des deux parties est une citation. Probablement la seconde, la plus longue, la plus poétique et la plus chargée de sens. Trouvons d'où elle est extraite et nous trouverons ce qu'il a voulu nous dire.

— Qu'est-ce qui vous en rend aussi sûr ? sonda le futur district attorney.

— J'ai étudié des centaines de cas de tueurs en série, d'assassins, de meurtriers ou de poseurs de bombe. Croyez-moi, je peux vous dire avec certitude deux choses : le tueur des bois a peut-être commis son premier crime mercredi soir mais il ne s'arrêtera pas là, il continuera. Et la deuxième, c'est que l'auteur de cette lettre n'est pas ce tueur mais une autre personne qui en sait assurément long sur notre homme, et qu'il ne nous mâchera pas le travail, il va chercher à nous démontrer sa puissance, l'étendue de ses connaissances ou de sa force. Pour quelle raison, je ne le sais pas, pas encore du moins. Ne le sous-estimons pas, il a posté les lettres à une journée d'intervalle car il a judicieusement pensé qu'il nous faudrait vingt-quatre heures pour identifier le sang sur le papier et donc le prendre au sérieux, or il voulait que Juliette et nous prenions conscience de

son existence le même jour, probablement pour plus d'effet, un peu comme au cinéma où tout vous tombe dessus d'un coup, un peu avant la fin.

— Et pourquoi est-ce un sadique comme vous l'avez dit puisqu'il cherche à nous guider vers la piste du tueur ?

Brolin posa son sac de glace sur le bureau avant de répondre :

— Parce qu'il reste volontairement nébuleux, il veut jouer, il veut nous tester et voir qui de nous ou de lui est le plus malin. Et surtout parce qu'il a envoyé la même lettre à Juliette. Demandez-vous pourquoi à elle, c'est un acte purement gratuit. Il veut lui faire peur, l'effrayer car il sait ce qu'elle a vécu avec Leland. Le tueur est un *copycat* de Leland et le Corbeau le sait. Je suppose que le tueur voue une forme de respect à Juliette, respect que le Corbeau n'a pas. J'espère une seule chose : que les deux hommes ne se connaissent pas très bien, sans quoi l'auteur de la lettre pourrait bien influencer le tueur pour qu'il s'en prenne à Juliette. Ça pourrait être un rituel pour tester sa puissance, pour dépasser le maître... Les quatre hommes se regardèrent longuement.

— Je vais faire venir des hommes en plus pour surveiller la maison de Juliette, finit par annoncer Meats en lissant sa barbe d'un geste qui trahissait sa nervosité.

Brolin approuva.

— Je n'en attendais pas moins de ta part.

— Attendez, intervint Bentley, vous ne trouvez pas qu'il y a là une certaine dynamique ? Je veux dire, il y a d'un côté un tueur qui copie Leland Beaumont et de l'autre un Corbeau qui veut faire peur à celle que l'on pourrait considérer comme le symbole de la chute de ce même Leland. Deux personnes qui prolongent les actes de Leland au-delà de sa mort.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Meats.

Exalté par ses propres déductions, Bentley Cotland se mordit la lèvre avant de poursuivre :

— Eh bien, qui est le plus susceptible de vouer à Leland Beaumont un culte ou au moins une admiration à ce point forte ? Sa famille bon sang ! C'est de ce côté que nous devons prospecter !

Salhindro secoua vivement la tête.

— Non, sa mère est décédée il y a longtemps, Leland était fils unique et son père n'a pas un QI supérieur à celui d'un pigeon mort. Pour la famille, faudra repasser.

— Pas d'oncle, ou de proches ? s'étonna Bentley.

— Pas le moindre, les Beaumont vivaient renfermés sur eux-mêmes, loin de tous et du monde en particulier. C'est même un exploit que Leland ait réussi à s'en sortir tout seul quand il a quitté la maison paternelle, et encore plus surprenant qu'il ait appris à se servir d'un ordinateur et d'Internet à l'aide de manuels. Le psychiatre l'a dit, si Leland n'avait pas été le monstre que l'on sait il aurait tout à fait pu devenir quelqu'un de brillant.

Bentley pinça les lèvres, déçu.

Brolin posa la lettre sur son bureau et se leva.

— Il faut envoyer une copie de la lettre au Smithsonian Institute, que la Bibliothèque du Congrès nous trouve les références exactes qui ont servi à l'écrire, fit-il. Salhindro, appelle le labo pour qu'ils se dépêchent d'identifier notre victime, fais ce que tu peux pour accélérer les procédures. Et que l'on s'assure que Henry Palernos a un alibi pour la nuit de mercredi à jeudi, il n'est sûrement pas notre homme mais ne prenons aucun risque. Et pareil pour Parker-Jeff.

— OK, on s'en charge. En ce qui concerne les lettres, elles ont été postées de la gare centrale de Portland, autant dire qu'avec tout le passage qu'il y a là-bas, c'est une voie sans issue pour nous, commenta sombrement Meats. Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais retourner dans cette maison abandonnée. Il y a peut-être un détail que nous n'avons pas vu, quelque chose, n'importe quoi qui nous donne une piste à suivre.

Quelques minutes plus tard, la batterie de téléphones, fax, e-mails s'égrenait en une foire de bips électriques à mesure que les informations crépitaient en toutes directions.

Les flashes blancs continuaient de briller en surimpression sur les rétines d'Elizabeth Stinger. La séance de shoot venait de s'achever et comme d'habitude, il lui faudrait une bonne heure avant de se sentir de nouveau elle-même. Concentrée dans la pose, assujettie sur l'instant précis et la fixité de chaque photo, Elizabeth avait du mal à retrouver son naturel, des gestes fluides et sans calcul. Elle se démaquilla devant le miroir portatif que le maquilleur avait disposé dans la mallette prévue à cet effet. Derrière elle, on remballait le matériel en se congratulant et en plaisantant à mesure que le stress retombait et que les nerfs se déliaient.

Elizabeth s'activa et se dépêcha de se changer pour pouvoir sortir au plus vite. Avec un peu de chance, elle pourrait passer un moment avec Sally avant qu'elle n'aille se coucher. Sally n'avait que huit ans mais démontrait déjà de réelles aptitudes et une motivation certaine à l'école, et elle représentait tout ce qu'Elizabeth avait de plus cher au monde. Elle aurait donné n'importe quoi pour sa fille. Aux pires périodes de sa vie, Liz avait même envisagé de se prostituer pour assurer à son enfant un avenir décent. Elle avait longtemps embrassé le rêve fou de devenir une actrice célèbre, elle avait même décroché quelques rôles de seconde classe dans des soaps destinés aux insomniaques et aux dépressifs. Mais le rêve s'était arrêté là, le goût d'Hollywood n'avait eu dans sa bouche que celui amer des files interminables des castings minables. Pourtant, c'est en touchant le fond qu'elle avait rencontré le père de Sally, un jeune photographe à la mode qui avait décelé en elle une photogénie remarquable. Là encore, sa carrière de mannequin ne gravit pas les marches de la gloire mais lui permit de vivre et, lorsque Sally arriva, de nourrir une nouvelle bouche. Le succès la fuyant comme la peste, il fut presque logique que le père de Sally la quitte quand lui-même devint l'un des photographes de mode les plus en vue du show-biz. Il trébucha sur les marches de la gloire, avec une pipe de freebase dans une main et une

call-girl dans l'autre, à seulement trente et un ans. Les années de vache maigre suivirent pour Liz et Sally avant qu'elles ne partent pour Portland afin de se donner une nouvelle chance. A trente-deux ans, Liz retrouva un boulot de mannequin, dans un genre tout particulier. C'était une compagnie qui faisait de la vente par correspondance, des produits ménagers mais aussi des vêtements, essentiellement pour les femmes, une sorte de « club Tupperware » par VPC à l'offre plus large. La société employait pour réaliser ses catalogues presque uniquement des femmes d'âge mûr et pas nécessairement à la ligne svelte et idéale, préférant le réalisme pour favoriser l'identification de sa clientèle. Et Elizabeth redevint mannequin après plusieurs années de petits boulots. Cela faisait maintenant quatre ans qu'elle travaillait pour cette compagnie, elle disposait de contrats à l'année et d'un salaire correct assorti de quelques « extras », suffisants pour économiser en vue d'offrir à Sally des études universitaires le jour venu.

Liz sortit du studio vers dix-huit heures passées et se hâta de rejoindre le parking. Elle prit son téléphone portable et composa le numéro d'Amy, la nourrice. Le bourdonnement de la sonnerie se prolongea. Peut-être qu'Amy faisait un tour avec Sally dans le parc, bien que cela ne fût pas dans ses habitudes. Liz raccrocha, inutile d'insister, elle serait de toute façon auprès de sa fille dans moins d'une demi-heure.

Sa douce Sally.

Elle se tourna vers son véhicule et allait se pencher pour introduire la clé dans la serrure quand la douleur la terrassa avec une violence inouïe.

Son nez éclata dans un horrible craquement d'os.

Son sang lui parut bouillonnant quand il dégouлина sur sa lèvre. Elle étouffait.

La pression de la matière filandreuse qui lui bouchait le nez et la bouche était intenable. L'odeur anesthésia aussitôt la douleur du coup. Quand elle comprit ce qui venait de se passer, il était déjà trop tard pour se débattre.

Trop tard pour crier.

Sally devrait vivre le reste de ses jours toute seule.

Le hurlement d'Elizabeth Stinger résonna dans son esprit quelques secondes et disparut avec tous ses espoirs.

Personne ne le sut jamais.

28

Il n'avait pas eu le moindre geste de réconfort à son attention. Pas un mot ni un sourire ou un clin d'œil. Juliette était furieuse. Elle avait quitté le bureau de Brolin sans que celui-ci témoigne une once de compassion ou de sympathie à son égard.

Juliette frappait les touches du clavier avec rage. Bercé de colère et d'un manque de concentration flagrant, son devoir n'avait pas la moindre chance d'obtenir mieux qu'un « C » indulgent.

Elle s'arrêta au beau milieu d'une phrase et se prit la tête entre les mains.

Brolin avait de gros soucis ces derniers temps, cette enquête sordide qui l'accaparait mais était-ce une raison pour l'ignorer de la sorte ? Il avait peut-être l'esprit ailleurs du fait de sa blessure. À peine entrée dans le bureau, Juliette avait remarqué la joue gonflée de Joshua. Salhindro l'avait rassurée en lui expliquant que Brolin n'avait rien de grave, qu'il s'était fait mal en s'entraînant à la boxe avec ses collègues, mais Juliette supputait quelque chose d'autre. Salhindro avait été trop prévenant, il mentait certainement. Brolin s'était probablement battu lors d'une intervention musclée. Mais était-ce une raison pour faire comme si elle n'était pas là ? Elle aurait voulu lui parler, elle ne demandait que ça, et même le panser s'il en avait besoin. Elle ne demandait pas grand-chose, un peu d'attention et...

Juliette réalisa soudain dans quel état elle se trouvait.

« Mais tu es complètement stupide ma pauvre fille », se dit-elle en secouant la tête. Qu'est-ce qui lui prenait de réagir de la sorte ? On aurait dit une femme mariée faisant une scène à son

mari. Brolin n'était qu'un... « proche ». Le terme ne convenait pas vraiment, c'était plutôt un ami, bien qu'ils ne se connussent pas beaucoup, ils se découvraient progressivement même s'ils éprouvaient déjà une grande confiance mutuelle. Et puis ils avaient en commun un passé marquant. Juliette avait appris dans les semaines suivant l'épisode Leland Beaumont que Brolin venait de tuer pour la première fois. Elle n'y avait jamais pensé auparavant mais ce devait être une expérience traumatisante, devoir prendre la décision d'ôter la vie à un être humain. Brolin ne la connaissait pas mais il avait fait feu, tuant Leland pour lui sauver la vie. Elle y avait souvent réfléchi et avait longuement hésité à en parler avec le jeune inspecteur mais son ami au gros ventre, Larry Salhindro, l'en avait dissuadée. Brolin n'aimait pas qu'on débâte sur ce sujet, il était le seul responsable et ne souffrait aucune critique ni aucun réconfort. De l'avis de Juliette, cette blessure se cicatriserait avec le temps comme toutes les autres, mais elle aurait voulu pouvoir l'aider à oublier.

Elle parlait et pensait à Brolin comme s'il était le seul homme de sa vie... et pour être honnête avec elle-même elle dut s'avouer que c'était bien le cas. L'idée qu'elle puisse en être amoureuse la fit subitement frissonner.

Non ! Pas d'un homme comme lui, c'est... c'est plutôt le type d'homme qui devient un grand frère, un confident.

Pourtant elle en était déjà à songer de quelle manière elle pourrait capter son attention. La lettre lui revint en mémoire.

« Je me trouvais dans une forêt sombre. »

« Sur Achéron, la rivière funeste. »

Elle l'avait tant lue et relue qu'elle en avait mémorisé la moindre virgule. Quelque chose dans son contenu la titillait. Elle était sûre d'en connaître le substrat, au moins les références. Pourtant en se remémorant les différentes histoires, contes, récits et analogies qu'elle avait appris ces dernières années, rien ne lui revenait. Une histoire ou une légende avec une forêt sinistre et le fleuve des morts. Rien dans ce qu'elle connaissait des mythes grecs ne regroupait les deux directement.

Pourtant elle était certaine d'y être sensible, quelque part elle avait lu ou entendu une histoire similaire.

Juliette vérifia l'heure sur son réveil et comme il n'était que seize heures elle prit ses affaires et quitta la maison. Elle prévint les occupants du véhicule qui patientait devant chez elle qu'elle devait se rendre à la bibliothèque de l'université pour travailler et ils se mirent en route. Il avait été convenu qu'elle serait libre de ses déplacements, mais qu'une voiture banalisée de la police la suivrait pour assurer sa sécurité.

Quarante minutes plus tard, Juliette sillonnait les rayonnages de la bibliothèque. Celle-ci venait d'être refaite à neuf et elle jouissait d'une clarté saisissante. De longues étagères pas très hautes formaient des avenues dans un gigantesque hall en terrasse. La jeune femme se déplaçait entre les panneaux avec une aisance et une vitesse qui témoignaient de son habitude à y travailler. Ses deux « chaperons » étaient restés à l'entrée, à la demande de Juliette qui ne désirait pas se faire remarquer en ayant deux hommes toujours collés à elle. Ils patientaient à la cafétéria en plaisantant sur leurs années de fac respectives et en se morfondant devant les jolies étudiantes qui défilaient sous leurs yeux.

Avant toute chose, Juliette retranscrivit de mémoire la lettre en respectant les italiques. Puis elle utilisa l'un des ordinateurs de la bibliothèque pour procéder à une recherche thématique. Ses critères de recherche furent « guide », « forêt », « Achéron » et « enfer ». Le logiciel fit vrombir ses connexions et lui proposa une liste d'une quinzaine d'ouvrages qu'elle imprima. Prenant comme référence l'Achéron et sa forte connotation grecque et mythologique, elle commença ses recherches avec *l'Odyssée* d'Homère puis passa à *l'Iliade* sans résultat. Il y avait dans les vers une formule qui pouvait passer pour biblique bien que cela ne lui rappelât aucun des livres de la Bible ou de ses dérivés. À cette déduction, elle hocha la tête. Si, il y avait bien quelques ouvrages en rapport avec les écrits religieux qui pouvaient convenir dans la liste thématique. Elle fusa entre les rayons et s'empara des livres en question. Elle remplit une fiche d'emprunt et rentra chez elle, la journée touchait déjà à sa fin.

Elle passa la soirée et tout son jeudi à feuilleter les livres de la bibliothèque. Elle pensait toucher au but en parcourant le Paradis perdu cher à Milton mais aucune référence ne correspondait. Il y était bien question à un moment ou à un autre de sombre forêt mais les métaphores et analogies poétiques ne laissaient rien entendre qui puisse aller dans le sens du Corbeau. Et surtout on n'y retrouvait aucun des autres éléments de la lettre.

Très tard le jeudi soir, Juliette voyait les lignes se superposer les unes aux autres, l'obligeant à un effort de concentration pour lire, quand quelques mots jaillirent ensemble d'une page comme un feu d'artifice, la sortant de sa torpeur.

Les mêmes mots, absolument identiques à la lettre s'imprimaient sur sa rétine de page en page. Aucun doute possible, c'étaient exactement les mêmes phrases, simplement prises chacune au gré du Corbeau dans des chapitres différents. De toute la lettre, ce furent deux vers en particulier qui retinrent son attention. À cause de ce qu'ils impliquaient.

*« Il faut déposer toute crainte,
Il faut qu'ici toute lâcheté meure. »*

Ces vers correspondaient à quelque chose de bien précis, ils incarnaient une attitude à avoir face à ce que le Corbeau n'avait pas voulu mentionner directement.

Juliette venait de percer le mystère. Un mystère dont elle s'empressa de recopier l'essentiel :

*« Par moi l'on va dans la cité dolente,
Par moi l'on va dans le deuil éternel,
Par moi l'on va parmi la gent perdu.
Il n'a été créé, avant moi, que les choses
Éternelles, et moi, éternelle je dure.
Vous qui entrez, laissez toute espérance. »*

Elle relut les vers rapidement et le malaise se fit plus pesant. C'étaient les mots inscrits sur la porte de l'Enfer.

Deux jours s'étaient écoulés sans que la moindre piste ne ressorte. Aucun témoin capital dans les environs du crime, aucune trace exploitable, et pas le moindre indice sur la lettre, ni empreinte, ni fibre ou marque significative. Meats avait épluché les dossiers de tous les criminels de la région qui avaient été condamnés pour atteinte aux mœurs et libérés dans les dix-huit derniers mois. Plusieurs d'entre eux correspondaient plus ou moins au profil et leur dossier atterrissait dans une bannette « à interroger ». De son côté, Salhindro avait pris sur son travail de coordinateur pour assister le laboratoire de Cari DiMestro et une équipe d'anthropologues judiciaires rattachée au service de médecine légale du Dr Folstom. Leur tâche consistait à travailler sur le visage de la victime – dont la partie supérieure était rongée par l'acide – pour reconstituer un masque de sa tête telle qu'elle devait être avant l'agression. C'était un travail lent et fastidieux, qui demandait une précision extraordinaire pour modeler un masque à l'élastomère de silicone. Un dermoplasticien de l'université de Portland se joignit à l'équipe pour parachever l'ouvrage. Mais il ne fallait pas attendre de résultat probant avant quelques jours. La recherche par fichier dentaire n'avait encore rien donné mais il suffisait que la jeune femme se soit fait soigner par un dentiste d'un comté éloigné pour que l'on n'obtienne jamais de réponse. L'identification de la victime n'avait donc pas encore livré tous ses secrets.

Brolin avait passé sa journée du mercredi à examiner les lieux du crime, puis à sillonner la forêt alentour dans l'espoir qu'un détail lui saute aux yeux, mais surtout pour s'imprégner au mieux de l'atmosphère. Il savait qu'ils ne disposaient pas d'assez d'éléments pour mettre la main sur ce tueur. Pire encore, Brolin était sûr qu'une autre victime allait succomber sous les coups de ce malade, mais il ne pouvait rien faire. Le Fantôme de Leland – il lui avait donné ce nom à force de le comparer à Leland Beaumont – allait frapper de nouveau,

encore et encore, pris dans son élan macabre, englouti dans ses pulsions de mort et ses violentes poussées sexuelles. C'était inscrit dans ses actes, Brolin l'avait lu en voyant le carnage.

Le Fantôme de Leland allait tuer jusqu'à ce qu'on l'arrête. Une course contre la montre s'était engagée et chaque jour qui s'écoulait signifiait peut-être l'agonie puis la mort d'une femme. Brolin ne pouvait supporter cette idée, bien qu'elle fût inéluctable. D'une certaine manière, il se sentait responsable de ne pas aller assez vite, il aurait voulu d'autres indices, d'autres preuves immédiatement. Il faudrait donc jouer à se mettre dans la peau du tueur, apprendre à le comprendre avec le temps pour, peu à peu, pouvoir anticiper sur ses actes.

Brolin et Meats passèrent leur journée du jeudi à interroger Henry Palernos en compagnie des marshals de Bismarck et du shérif du comté de Wasco et de ses hommes. Ils vérifièrent tout d'abord l'alibi de Parker-Jeff pour la nuit du meurtre, et Salhindro eut toutes les peines du monde à lui faire admettre qu'il n'était pas suspecté mais que c'était la routine de l'enquête. Parker ne comprenait pas qu'après avoir sauvé la vie de l'inspecteur Brolin, il pût être suspecté de quoi que ce fût.

Heureusement, cela fut plus simple avec Henry Palernos avec lequel il fut inutile de prendre des pincettes. L'agresseur de Brolin était plus surveillé que Fort Knox ! Au fil des heures, l'alibi de Palernos pour la nuit du meurtre se vérifia et les divers témoins furent aussi interrogés. Palernos ne pouvait avoir fait le coup. C'était une malencontreuse coïncidence, le fuyard avait réagi violemment en voyant un flic qui n'était pas de la région poser des questions à la casse, persuadé qu'on l'avait retrouvé. Pas sincèrement étonnés, Meats et Brolin rentrèrent à Portland dans la soirée, toujours sans aucune piste.

Ce soir-là, la nuit leur parut bien moins apaisante qu'à l'accoutumée. Le disque lunaire ne brillait plus comme le phare des dormeurs mais comme une menace sibylline clignant dans d'immenses battements de nuage.

Le vendredi matin, Brolin reçut un appel de Juliette. Elle était survoltée, elle voulait le voir toute affaire cessante. C'était important.

Une demi-heure plus tard, elle frappait à la porte du bureau de Joshua.

Deux choses surprirent Juliette à son arrivée. La forte odeur de thé fruité et le sourire de Brolin pour l'accueillir. Elle pensait être un des rares spécimens de buveur de thé fruité dans tout Portland et voilà qu'elle découvrait chez Brolin un nouveau point commun. Son attitude désagréable du mardi avait disparu, laissant place à un homme aux traits tendus mais au sourire enjoué.

— Que me vaut ta visite si matinale ? s'enquit-il en se levant.

— Je... J'ai quelque chose à te montrer, balbutia-t-elle.

— À t'entendre au téléphone ça semblait extrêmement vital, remarqua Brolin. Tu veux du café ?

Juliette lui montra la théière.

— Je préfère du thé, fruit des bois, c'est mon préféré, fit-elle.

— Moi qui croyais être le seul acheteur de Portland chez Whittard of Chelsea, s'étonna Brolin. C'est grâce à nous que la boutique survit !

— Peut-être nous y sommes-nous croisés autrefois avant de nous connaître, fit-elle remarquer.

Brolin ne releva pas, se contentant de servir de l'eau bouillante dans deux *mugs* aux effigies des Trail Blazers¹¹

— Comment va ta joue ? demanda Juliette en constatant que l'ecchymose avait viré du rouge au bleu-vert.

— C'est un peu douloureux quand je fais des grimaces aux passants mais ça va. Et mon épaule ne me fait presque plus mal. Assieds-toi et explique-moi tout.

Ils s'installèrent au bureau de Brolin et Juliette ouvrit la chemise en carton qu'elle tenait sous le bras.

— J'ai trouvé d'où proviennent les références de la lettre, je sais de quel livre elles sont tirées, dit-elle en guise de préambule.

Brolin reçut la nouvelle comme un coup de massue. La demande d'aide qu'il avait adressée à la Bibliothèque du Congrès devait s'entasser dans un bac en attente, et il ne s'attendait pas à avoir de réponse avant plusieurs jours. À tel

¹¹ Célèbre équipe de basket de Portland.

point qu'il avait déjà prévu de passer son week-end à la bibliothèque municipale. Mais plus déconcertant encore était d'obtenir l'information de Juliette.

— Tu es sûre de toi ? sonda-t-il tout en sachant que c'était le cas.

Il ne connaissait pas Juliette parfaitement mais il savait qu'elle n'était pas femme à faire les choses à moitié.

— Le doute n'est pas permis. Regarde.

Elle étala sur le sous-main la copie de la lettre du Corbeau et un livre ouvert dont Brolin ne put lire le titre. Un extrait y était entouré.

*« Il faut déposer toute crainte,
Il faut qu'ici toute lâcheté meure. »*

C'étaient les mots exacts de la lettre.

— C'est tiré de la *Divine Comédie* de Dante Alighieri. Plus précisément de la première partie, « L'Enfer », expliqua Juliette.

— » L'Enfer » ? répéta Brolin dont le visage se voila d'inquiétude.

— Oui, la *Divine Comédie* est une œuvre poétique du XIV^e siècle découpée en trois parties : « L'Enfer », « Le Purgatoire » et...

— ... « Le Paradis », intervint Brolin en hochant la tête. Je connais l'œuvre, bien que je ne l'aie jamais lue. Mon grand-père avait une reproduction de Botticelli dans son salon illustrant une scène du Purgatoire, ça m'a donné des cauchemars pendant toute ma jeunesse.

— Je l'ai lue cette nuit, chaque partie est découpée en trente-trois Chants. Et je crois que j'ai compris le message du tueur.

— Du Corbeau, corrigea Brolin. Nous avons acquis la quasi-certitude que le tueur et l'auteur de la lettre sont deux personnes distinctes, un meurtrier entre le psychotique et le psychopathe et un Corbeau à qui on pourrait coller l'étiquette de sociopathe, expliqua le jeune inspecteur sans se soucier de dévoiler à une « civile » des éléments confidentiels de l'enquête.

Juliette se réjouit de cette marque de confiance et hocha la tête pour montrer qu'elle comprenait.

— C'est encore plus logique, fit-elle pour elle-même. Dans ce cas, le Corbeau connaît les desseins du tueur, ils doivent être proches tous les deux. Compte tenu de l'intelligence du Corbeau, il est même envisageable qu'il soit la tête pensante du duo, l'autre exécutant les basses œuvres.

— C'est une possibilité envisagée, avoua Brolin que la perspicacité de Juliette surprenait non sans un plaisir certain.

— La première partie de la lettre est de sa création, expliqua Juliette. C'est ce que je pense, car il ne s'agit pas d'extrait de la *Divine Comédie*.

Elle lut les quatre rimes :

« Laisse-moi chanter le premier : car d'un guide tu as besoin, pour t'initier à mon chemin, et ne pas t'écarter du sentier. »

Le téléphone sonna et Brolin d'un geste rapide transféra directement l'appel sur sa messagerie.

— Il se présente à nous comme un guide, reprit la jeune femme. Je crois qu'il ne va pas chercher à nous bluffer, il tient à ce qu'on puisse marcher dans ses pas, il veut que l'on sache ce qu'il prépare. Il précise bien « et ne pas t'écarter du sentier », sentier qui mène à le comprendre, j'imagine. Il cherche sa reconnaissance, il prépare de grands actes et veut que nous en soyons les témoins.

Brolin acquiesça, elle était de plus en plus surprenante. Juliette poursuivit :

— La *Divine Comédie* raconte comment Dante traversa l'Enfer en compagnie du poète Virgile et comment il gravit la montagne du Purgatoire pour retrouver Béatrice sa bien-aimée qui le conduisit jusqu'au Paradis. Une longue quête à travers l'outre-tombe pour rejaillir dans l'apaisement infini.

« Or, si j'ai bien suivi les infos, la victime a été tuée mercredi soir de la semaine dernière, dans les bois et peut-être à la tombée du jour. Ce qui correspond exactement aux vers de la *Divine Comédie* qu'il a choisis, « Je me trouvais dans une forêt

sombre, dont le seul souvenir réveille la terreur ! Le jour tombait et le ciel embruni j'entrai dans le sentier sauvage et périlleux ». Ce sont des vers des Chants un et deux de « L'Enfer ». Et les vers suivants sont ceux du troisième Chant, les portes de l'Enfer. Je crois qu'il cherche à nous dire qu'il va pénétrer en enfer et nous y emmener avec lui. « L'Enfer » de Dante comporte neuf cercles, chacun étant une étape vers la Damnation et vers Dité, l'ange du Mal. Autrement dit Satan.

— Et d'après toi il veut nous conduire jusqu'à ce Dité, de cercle en cercle ?

L'excitation de Juliette était à son comble, elle ne savait pas comment traduire toutes ses idées en mots tant elles s'aggloméraient les unes aux autres comme des électrons fous dans un accélérateur de particules.

— Vers Dité ou vers autre chose, je ne sais pas. Mais il stipule que tout « s'éclaircira » quand nous aurons atteint l'Achéron. Et l'Achéron est une rivière qui charrie les âmes des morts vers le tréfonds de l'enfer. Il m'est venu une idée particulièrement désagréable cette nuit. Et s'il voulait pénétrer le cœur de l'enfer symboliquement, comment s'y prendrait-il ?

Brolin haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, je suppose qu'il pourrait se livrer à des pratiques sataniques, hasarda-t-il, cueilli à froid.

— Ou bien il lui suffirait de remonter l'Achéron vers le centre de l'Enfer, vers Dité. Je crois qu'il tue pour pouvoir suivre l'âme de sa victime vers l'Achéron.

— De victime en victime, il pense pouvoir remonter le fleuve des morts, passer les neuf cercles pour pouvoir atteindre Dité ? s'exclama Brolin l'air soucieux.

— Une victime dans les bois car c'est là que commence le périple de Dante, il lui en faudra une autre pour le premier cercle et ainsi de suite jusqu'à Dité. Je sais que c'est tiré par les cheveux mais pourtant ça concorde !

— Ça se tient et ça se tient même très bien, approuva Brolin. Il tue pour franchir un palier, l'âme de sa victime part vers l'Achéron pour atteindre le centre de l'Enfer. Peut-être croit-il pouvoir la suivre, ou peut-être veut-il payer un droit de passage comme celui que l'on paye pour aller vers l'au-delà.

Nouveau coup de téléphone. Brolin répéta le même geste que précédemment et conduisit l'appel vers sa messagerie.

— Ce que j'aimerais savoir c'est pourquoi il veut rejoindre Dité, l'ange du Mal ? avoua Juliette. Quel genre de fantasme un tueur peut-il avoir pour jouir à l'idée d'atteindre l'incarnation du Mal ?

— Peut-être se sent-il lui-même être le mal ? hasarda Brolin. En tout cas félicitations, c'est du bon boulot. Étudiante en psychologie, hein ?

Juliette sentit ses joues s'empourprer.

— Je prépare une spécialisation en psychiatrie criminelle, expliqua-t-elle. Il faut bien que ça puisse me servir...

Sachant qu'il s'était montré inamical quelques jours plus tôt, Brolin s'en voulut et se mordit la lèvre. C'était plus fort que lui, il pouvait se fermer au monde en quelques minutes pour se plonger dans l'univers sinistre de sa profession et dès lors, le reste disparaissait. Elle avait dû se donner beaucoup de mal pour trouver la référence de la lettre et parvenir à ces conclusions. De plus, elle l'avait fait par altruisme, sachant qu'elle n'en tirerait aucun avantage direct. Brolin se leva et lui prit la main.

— Je suis désolé si je t'ai paru distant mardi dernier, je sais qu'avec toute cette histoire tu as besoin de soutien et je n'ai pas été à la hauteur cette semaine. Promis, je vais me rattraper, je ferais tout mon poss...

La porte du bureau s'ouvrit d'un coup, comme sous l'effet d'une explosion. Larry Salhindro surgit dans la pièce.

— Qu'est-ce que tu foutais, j'ai essayé de t'appel...

Il s'interrompit en voyant Juliette et Brolin qui lui tenait la main.

— Désolé de vous déranger tous les deux, mais c'est le branle-bas de combat dans le bureau du capitaine...

Salhindro hésita à parler devant Juliette puis se lança, jugeant qu'étant impliquée, elle avait le droit de savoir :

— On a reçu une nouvelle lettre du Corbeau.

Des émotions contradictoires se bouscullaient dans l'esprit et le corps de Brolin. Un mélange d'euphorie qui le rendait léger et d'angoisse qui le tirait vers le bas. Comprenant qu'elle ne pourrait assister à la réunion, Juliette avait donné toutes ses notes à Brolin pour qu'il les présente au groupe d'investigation et lui avait demandé de la tenir au courant dès que possible. Elle avait hésité, comme suspendue dans l'air, et avait déposé un baiser sur la joue de Brolin avant de disparaître vers les ascenseurs. Ça n'était finalement rien, un geste tendre, un geste qu'une amie fait à quelqu'un qu'elle apprécie ; mais ce baiser avait fait naître en Brolin une chaleur intense. Chaleur qui se noya aussitôt dans la sueur froide et la bouffée d'angoisse qu'impliquait une nouvelle lettre du Corbeau.

— Le Corbeau, comme il est *convenu* de l'appeler désormais, nous a fait parvenir une autre lettre, fit le capitaine Chamberlin en guise de préambule.

Son second, l'officier Llyod Meats, Bentley Cotland et même Salhindro étaient présents dans le bureau du capitaine. Brolin refusa le café que lui tendait Salhindro.

— Elle est arrivée ce matin même, poursuivit le capitaine Chamberlin. Comme la première, celle-ci a été tapée sur ordinateur en caractères Times New Roman sur du papier tout ce qu'il y a de plus anodin. Aucune fibre décelée, seulement des taches rouges séchées sur le papier. Comme la précédente, elle était adressée au chef de la section des enquêtes criminelles, c'est donc moi qui l'ai ouverte à mon arrivée ce matin. Dès que je l'ai entraperçue, j'ai fait venir Craig Nova qui était dans le bureau d'à côté pour qu'il l'inspecte. J'ai recopié le texte et il est parti au labo pour analyser les traces rouges et passer l'original aux vapeurs d'iode. Craig vient d'appeler, il confirme qu'il s'agit bien de sang séché, une première estimation indiquerait qu'il s'agit de sang du groupe A négatif. Notre victime des bois était B négatif.

Un malaise insidieux s'empara des cinq hommes, la différence de groupe sanguin impliquait une évidence des plus lugubres.

— Pour ce qui est des empreintes, reprit-il, il n'y en avait pas sur la première lettre, il y a donc peu de chances qu'il en ait laissé cette fois-ci.

— Que dit le texte ? demanda Brolin.

Il savait que cette lettre pouvait tout à fait confirmer l'hypothèse de Juliette comme elle pouvait l'infirmier. Il avait le souffle court à l'idée qu'elle puisse avoir vu juste.

— Eh bien, voici ce qu'il nous dit, je cite :

« Au travers de moi se trouve la voie, sous mes mots se cache la porte, qui guide les aveugles vers la foi, et les témoins du guide vers la morte.

*Abîme obscur, profond et nébuleux,
Descendons là-bas, dans cet aveugle monde,
Je serai le premier tu seras le second.
Dans le cercle premier qui entoure l'abîme.
Il n'était pas de cris, mais rien que des soupirs. »*

Le capitaine Chamberlin retint son souffle comme pour ne pas respirer l'air méphitique qu'insufflaient ces mots à ses narines. Tous le fixaient, mal à l'aise. Tous sauf Brolin qui feuilletait ardemment un livre posé sur ses genoux.

— Encore plus nébuleux que la première lettre ! s'exclama Salhindro. Mais que veut-il à la fin ? Nous narguer ?

— Non.

Tous les visages se tournèrent vers Brolin.

— Il veut nous faire partager son périple. Il ne sera rien sans témoin, alors il nous guide dans ses pas, il veut qu'on le suive le long de sa quête. Juliette Lafayette a trouvé la clé de la lettre. C'est la *Divine Comédie* de Dante.

Meats, Salhindro, Chamberlin et même Bentley Cotland écarquillèrent les yeux. Brolin frappa de l'index une page de son livre.

— »Abîme obscur, profond et nébuleux », lut-il. C'est le Chant quatre de « L'Enfer », le premier cercle.

— Expliquez-vous, commanda Chamberlin.

— Le Corbeau n'est peut-être pas le tueur mais c'est lui qui le commande. Il est le cerveau et dispose d'un homme pour tuer. Le Corbeau nous cite un passage différent de « L'Enfer » de Dante à chaque fois, Juliette pense que c'est parce que les deux hommes essaient de remonter le fleuve des morts pour atteindre le centre du Mal.

— Quoi ? s'écria Salhindro.

— Ils tuent pour suivre l'âme de leur victime le long de l'Achéron, le fleuve des morts, celui qui mène vers Dité, l'ange du Mal.

— Mais qu'est-ce que c'est que ces conneries ? s'étonna Chamberlin.

— Je crois que Juliette a vu juste, le tueur et le Corbeau vont tuer à chaque palier, pour chacun des neuf cercles de l'Enfer. Ils payent leur dû, et se laissent guider par l'âme de leur victime, s'approchant chaque fois un peu plus de ce qu'ils recherchent.

— C'est absurde ! s'emporta Cotland. Depuis quand est-ce que les profileurs de la police écoutent les divagations d'étudiante en mal de publicité ?

— Vous ne connaissez pas Juliette, alors fermez-la ! répliqua Brolin sans ménagement.

Bentley Cotland le fixa avec colère, cherchant une répartie bien sentie qui ne vint pas.

— Joshua, c'est vous notre expert en psychiatrie criminelle, déclara le capitaine Chamberlin. Qu'en pensez-vous ?

Brolin montra les notes de Juliette qu'il tenait à la main.

— La réponse est dans le texte et Juliette l'a senti. C'est peut-être une étudiante mais elle a côtoyé la folie, qu'on le veuille ou non, elle ressent ce que ce genre de type peut vivre.

Il hocha la tête.

« Elle a raison, continua-t-il. On peut s'attendre à ce qu'ils commettent un crime pour chacun des neuf cercles, comme la métaphore d'un passage, l'ouverture d'une porte par le sacrifice d'une vie. Ils remontent le cours de l'Achéron.

— Mais pour atteindre quoi ? demanda Meats qui n'était pas encore intervenu. Il n'y a rien à atteindre en tuant des femmes comme ça ! Il n'y a aucune porte réelle, ni ange du mal au bout du chemin !

— Pas *réellement*, expliqua Brolin, mais dans le fantasme qu'ils se sont créé, c'est le cas. Ils doivent procéder selon une sorte de rituel, peut-être sont-ils satanistes ou autre, ils *s'imaginent* remonter l'Achéron d'âme en âme, tuant toujours et encore. Le risque est qu'ils s'emballent et que, n'ayant aucun résultat *réel* comme vous dites, ils dégénèrent.

— C'est-à-dire ? interrogea Cotland.

— Je ne sais pas encore, tout est possible, ils pourraient stopper leurs crimes mais aussi s'embraser dans une folie meurtrière, devenir des *mass-murderers*, massacrant tout ce qui passe à leur portée en un laps de temps très court.

— Et c'est déjà arrivé ce genre d'acte ? insista Cotland qui ne voulait pas croire que, hormis dans les films, pareilles choses puissent être vraies.

Brolin soupira longuement avant d'ajouter d'une voix sans timbre :

— Un tireur fou qui abat seize personnes au fusil depuis une tour ; un dépressif qui entre dans un restaurant et mitraille toute l'assemblée incrédule, massacrant des familles entières ; ou un pauvre type qui fait sauter une bombe dans un cinéma le samedi après-midi. Ces drames arrivent tout le temps, et c'est en général Monsieur Tout-le-monde qui bascule dans la folie. Mais imaginez si c'est l'association de deux hommes, deux psychopathes frustrés à l'extrême, imaginez ce qu'ils pourraient faire !

Chamberlin renchérit :

— Nous n'avons pas affaire à des individus vivant et pensant comme vous et moi mais à deux hommes dont le champ de conscience est totalement différent, tout comme les valeurs morales.

Brolin confirma.

— Ce genre de tueur est incapable d'éprouver la moindre pitié quand il enfonce lentement sa lame dans la gorge de sa victime et pourtant il est tout à fait capable de pleurer si l'on

faisait du mal à son chat. Leurs perceptions et leurs émotions ne sont pas comme les nôtres.

Cotland leva les bras en signe de capitulation.

— D'accord, d'accord... j'ai compris. Et qu'est-ce qu'on fait alors ?

— Cette fois encore, il a nécessairement un message à nous faire passer, fit remarquer Brolin.

Se tournant vers le capitaine Chamberlin, il demanda : « Vous pouvez nous relire la lettre ?

— OK... « Au travers de moi se trouve la voie, sous mes mots se cache la porte, qui guide les aveugles vers la foi, et les témoins du guide vers la morte. »

Puis en italique : « *Abîme obscur, profond et nébuleux, descendons là-bas, dans cet...* »

— Attendez, s'exclama Salhindro. Relisez le début. Chamberlin chaussa ses verres en demi-lune pour mieux voir avant que ses yeux ne se fatiguent trop.

— »Au travers de moi se trouve la voie, sous mes mots se cache la porte, qui guide les aveugles vers la foi, et les témoins du guide vers la morte. »

Sans prévenir, Salhindro bondit sur le téléphone et s'empessa de composer un des numéros préenregistrés.

— Craig ? Ah Cari. Craig est dans le coin ? demanda-t-il. Oui, je sais qu'il s'occupe de la lettre, dis-lui que l'on recherche une encre invisible. Qu'il cherche un message qui n'apparaît pas à l'œil nu, quelque chose qui soit dissimulé sous le texte.

Brolin comprit aussitôt et se frappa le front devant sa naïveté. « Au travers de moi se trouve la voie, sous mes mots se cache la porte... » Le message était clair, le Corbeau avait dissimulé une partie de son texte avec de l'encre invisible.

— Mais ça n'a aucun sens ! gronda Meats qui ne comprenait pas le mécanisme du Corbeau. Je croyais qu'il voulait que l'on soit les témoins de ses actes ! Pourquoi dans ce cas-là dissimuler la moitié du texte ?

— Parce qu'il ne veut pas être observé par des idiots, il veut que l'on soit digne, il nous teste, il veut savoir si nous en valons la peine ! répondit Brolin. Si on se trompe, il nous oubliera et

c'en sera fini des petits mots, on se contentera de découvrir – par hasard – des cadavres six mois après.

De longues minutes s'écoulèrent pendant qu'ils faisaient le point.

*

**

Au rez-de-chaussée du laboratoire de la police scientifique de Portland, Craig Nova – expert criminalistique – raccrocha le téléphone. Il posa son regard sur le rectangle de papier qui attendait sous une cloche en Plexiglas. Il adorait ce genre de défi. Les objets étaient nettement plus intéressants que les êtres humains, on pouvait les explorer dans tous les domaines, les analyser encore et encore jusqu'à percer toutes leurs énigmes, ils ne pouvaient rester mystérieux. Il existait toujours une méthode, un procédé scientifique pour obtenir ce que l'on voulait, au final tout objet dévoilait ses secrets. Au pire, on pouvait y passer des nuits blanches et s'entourer des éléments et des effectifs les plus compétents, quitte à inventer un nouveau procédé, on finissait toujours par faire dire aux objets la vérité, ce qu'ils avaient au fond d'eux. Ce qui n'était jamais le cas avec les êtres humains.

Avant que Larry Salhindro n'appelle, Craig s'apprêtait à employer la sublimation de métalloïdes ou de métaux avec des vapeurs d'iode qui viendraient se déposer sur d'éventuelles traces. Toute empreinte de doigt ou de paume apparaîtrait ainsi sur la feuille. Mais maintenant qu'il savait ce qu'il cherchait, cette méthode lui parut risquée. Il devait s'atteler à découvrir une encre invisible. Pour avoir exercé ses talents pendant plus de douze ans dans les services de criminalistique, Craig savait à quel point les auteurs de messages anonymes pouvaient se montrer inventifs. Tant qu'on ne savait pas quelle encre était utilisée, mieux valait ne pas prendre de risque. Les vapeurs d'iode pourraient tout à fait effacer ou corrompre certains types d'« encre », c'était une méthode d'analyse active, c'est-à-dire qui influençait directement le document, à l'opposé de méthodes passives qui se contenteraient d'observer la lettre sans l'altérer.

« Le laser à Argon », murmura Craig pour lui-même. Le laser à Argon allait « grossir » toute trace déposée sur la feuille sans la modifier, la lettre resterait identique.

Il réajusta sa combinaison – spécialement conçue pour ne déposer aucune fibre – et tira sur ses gants avant de s'emparer de la lettre. Il traversa le labo et entra dans une pièce aveugle. Tout un appareillage complexe y trônait, imperturbable, luisant sous le faible éclairage et patientant dans le bourdonnement diffus de la ventilation. Craig déposa le document sur une plaque de verre antirélecteur et se plaça derrière un pupitre de commande. Il régla le balayage à 500 nanomètres et enclencha le processus. Un pinceau de lumière cohérente jaillit à 45 ° par rapport au plan de la lettre, faisant ressortir très largement toutes les traces latentes.

Le bourdonnement s'amplifia et les données ne tardèrent pas à s'afficher sur l'écran de son pupitre. Un rayon bleu-vert faisait apparaître des courbes et des traits invisibles à l'œil nu sur le papier. Le laser faisait miroiter par luminescence une encre transparente. Une écriture approximative se dessina en dessous du message originel.

Tracés maladroitement, comme par un enfant apprenant à écrire, les mots s'illuminèrent sur l'écran.

*

**

Le téléphone sonna enfin et Chamberlin décrocha, il mit le haut-parleur.

— Bien vu Larry ! fit la voix nasillarde de Craig Nova dans l'Interphone. J'ai passé la lettre au laser à Argon, un balayage à 500 nanomètres, soit bleu-vert, qui a fait apparaître un autre texte par luminescence.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— C'est pas très explicite. Il est écrit « Gibbs 10^{ème} ». Votre gars c'est un barjot, il a écrit ça avec de la riboflavine du sébum, une sécrétion cutanée ! Il a dû passer un vieux stylo vide ou un morceau de plastique sur la peau de quelqu'un puis s'en est

servi pour écrire. Il utilise les sécrétions cutanées de la personne comme un encrier !

— C'est tout ce qu'il y a d'écrit ? s'étonna Meats.

— Oui. « Gibbs 10^{ème} ».

— On peut établir une empreinte génétique à partir de la ribofav... machin ? s'enquit Salhindro.

— C'est jouable, en utilisant le PCR pour multiplier la quantité d'ADN on peut...

— Je ne pense pas que c'est l'ADN du Corbeau que l'on va trouver mais celle de leur nouvelle victime, intervint Brolin.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Bentley, le visage crispé par l'appréhension.

— »Au travers de moi se trouve la voie, sous mes mots se cache la porte, qui guide les aveugles vers la foi, et les témoins du guide vers la morte. » Si nous ne sommes pas aveugles, nous sommes témoins et la morte se trouve à l'angle de la 10^{ème} rue et de Gibbs.

Brolin s'approcha d'une carte murale de Portland et suivit avec l'index la 10^{ème} rue. Il descendit jusqu'au sud de la ville, derrière le vieil hôpital et pointa son doigt sur une annotation de la voirie.

— Dans un bâtiment du service des eaux, fit-il. L'entrée des égouts.

31

Le véhicule de police fit crisser ses pneus en dépassant le Shriners Hospital. Brolin sentait son cœur battre fort dans sa poitrine. Ils étaient tout proches. Ils roulèrent sur Gibbs jusqu'à l'intersection de la 10^{ème} rue où Salhindro ralentit. Le quartier était un mélange de pavillons, de vastes jardins et de sites laissés en friche.

Sur leur droite, une allée couverte d'un bitume ancestral coupait le trottoir vers un petit terrain vague où jaillissait des buissons un bâtiment de plain-pied sans fenêtre. Le terrain était

cerclé d'une clôture dont le portail n'existait plus depuis bien longtemps. Un panneau de la voirie indiquait qu'il s'agissait d'un site interdit et dangereux.

Salhindro s'apprêtait à tourner pour emprunter l'allée lorsque Brolin lui mit la main sur l'épaule.

— Gare-toi ici. S'il y a ce que je pense à l'intérieur, et si je cerne bien notre homme, il n'aura pas pris le risque de transporter le corps à découvert jusqu'au bâtiment. Pas dans une zone pavillonnaire comme celle-ci, il a dû se garer devant la porte.

Bentley qui scrutait l'allée cahoteuse se tourna vers l'inspecteur.

— Ça n'est pas de la terre, c'est du goudron, qu'espérez-vous en tirer comme indice ?

— On ne sait jamais, mégot, empreinte, trace de sang, on peut trouver n'importe quoi.

Sans plus rien dire, Brolin sortit du véhicule tandis que celui de Lloyd Meats stoppait derrière eux. Le second du capitaine fit la moue en découvrant le bâtiment du service des eaux.

— C'est sinistre, se contenta-t-il de siffler entre ses lèvres. Salhindro prit l'émetteur dans son véhicule.

— Central, ici unité 4-01, code 10-23. Nous faisons un 10 - 85.

Dans la police de Portland le code 10-23 signifie que l'unité est sur place et 10-85 qu'elle va procéder à un examen de sécurité des lieux. Ce dernier code est en général utilisé lorsque des policiers viennent d'arriver sur un lieu sensible et qu'ils ne savent pas si l'agresseur, meurtrier ou autre, est encore présent. C'est une préalerte et si le central ne reçoit pas de nouvelle dans les cinq minutes il envoie des renforts avec le code suprême : éventualité de 10-0, homme en danger. Le 10-0 mobilise en général les volontés les plus farouches et semble conférer aux officiers de police une sorte d'allant indéfectible jusqu'à ce que leurs collègues soient hors de danger. Le 10-0 est le code qui transforme en quelques secondes la police en confrérie fraternelle.

— Bien reçu 4-01, soyez prudents.

Le troisième véhicule qu'ils attendaient tous ne tarda pas à suivre et Craig Nova accompagné de ses assistants Scott Scacci et un dénommé Paul Launders sortirent du break chargé de valises en aluminium.

— Craig, je voudrais que vous passiez au crible l'allée qui mène au bâtiment, au moins la dernière portion devant l'entrée, il n'est pas impossible que notre homme s'y soit garé un moment, expliqua Brolin.

Craig Nova opina du chef et se tourna vers son assistant qui acquiesça à son tour puis se dirigea vers l'arrière du break et en sortit deux grosses valises sur lesquelles le soleil de midi étincelait. Craig, de son côté, donna à Brolin une combinaison blanche spécialement conçue pour n'abandonner aucune fibre qui pourrait polluer la scène de crime.

— Donnes-en une à Larry, il entre avec nous, fit Brolin.

— Et moi ? s'étonna Bentley. Je dois aussi vous suivre, ce sera très formateur pour moi !

Brolin serra les dents. « *Très formateur pour moi*, se répéta-t-il en fulminant. Tout porte à croire qu'on s'apprête à découvrir le cadavre d'une femme assassinée et lui ne pense qu'à l'aspect formateur de la chose ! » Fils à papa parachuté au poste d'attorney par Piston SA sans en avoir la moindre qualité, Bentley Cotland apparut soudainement aux yeux de Brolin comme un demeuré arriviste au sourire carnassier. L'inspecteur eut l'intime conviction que la carrière de Bentley ne serait jamais à la mesure de son ego et qu'il n'en serait que plus dangereux, il deviendrait un requin frustré et donc méchant. Mais trop bête, même avec les appuis de papa, pour se faire accepter durablement dans les hautes sphères du pouvoir.

Comprenant que Brolin enrageait, Salhindro expliqua en enfilant des protège-chaussures en plastique :

— Moins nous serons et moins nous contaminerons les lieux.

— Mais...

Le regard de l'assistant attorney croisa celui de Brolin et il se tut.

— Donnez plutôt un coup de main à l'inspecteur Meats pour dresser un cordon de sécurité à l'entrée de l'allée.

Bentley Cotland soupira, puis hocha péniblement la tête.

Brolin, Craig Nova, Scott Scacci et Salhindro se tenaient sur le seuil du bâtiment. Ils avaient consciencieusement contourné l'allée par les herbes tout en scrutant le sol à la recherche d'indices singuliers jusqu'à la porte en fer. Dans leur dos, Paul Launders progressait lentement, trente centimètres par trente centimètres, le nez rivé au sol, faisant quelques prélèvements sur la chaussée et dans les trous qui mettaient à nu la couche de base de l'allée. Au loin, Lloyd Meats secondé par Bentley disposait le ruban jaune pour fermer le périmètre et servait de relais avec le central.

Craig posa sa lourde mallette sur le côté et en sortit la lampe Polilight. Elle ressemblait à une sorte d'aspirateur compact, poussant la ressemblance jusqu'à disposer d'un long tuyau flexible.

— À partir de maintenant, vous ne quittez plus vos gants et ne posez la main qu'aux endroits que j'ai balayés de la Polilight, prévint Craig en faisant apparaître de sa mallette trois paires de lunettes rigides qu'il distribua à ses collègues.

Brolin comme Salhindro connaissaient parfaitement les procédures en règle. La lampe Polilight est un instrument de travail essentiel de la police scientifique mais son faisceau est si puissant qu'il peut endommager la rétine si celle-ci n'est pas protégée d'un verre spécialement traité.

Craig mit la lampe en marche et le bourdonnement du système d'aération se mit à chanter. La Polilight est une lampe à lumière monochromatique et à longueur d'onde variable, allant de l'ultraviolet à l'infrarouge, ce qui rend phosphorescentes les protéines contenues dans le sang, le sperme ou même les traces papillaires c'est-à-dire les empreintes. En passant le puissant faisceau de lumière sur le sol, ou à l'endroit suspect, on voit apparaître d'un coup ce qui était difficilement visible quelques secondes plus tôt à l'œil nu.

Le sol devant l'entrée était constitué de gravillons dans lesquels il était impossible de trouver la moindre empreinte de pas. Craig passa la Polilight sur la porte d'entrée puis sur la poignée. Sans résultat.

— S'il est venu quelqu'un ici récemment, il portait des gants, déplora Craig en se redressant.

— Combien de temps peuvent rester des empreintes sur un support fixe avant de disparaître ? s'enquit Brolin.

— En théorie, des semaines, voire des mois si ce n'est beaucoup plus. Sous réserve de les préserver de toute source d'érosion, de lumière ou de chaleur qui dégradent les protéines de l'empreinte. Sur la porte, je pense qu'avec les conditions extérieures, il est impensable d'en déceler une qui aurait plus de quelques jours.

Scott qui venait d'observer la serrure hocha vigoureusement la tête.

— Elle a été forcée. Habilement, mais il y a des entailles dans le mécanisme, dit-il.

— OK, on entre. On ne sait pas ce qu'on trouvera là-dedans, mais s'il s'agit bien d'une autre victime je préfère ne pas perdre plus de temps, lança Brolin en s'approchant de la porte.

— Tu penses qu'elle peut être encore vivante ? demanda Craig qui perdit pour la première fois son air jovial habituel.

— Je ne sais pas, Meats a appelé une ambulance qui devrait arriver d'un instant à l'autre, on ne sait jamais.

Brolin posa la main sur la poignée et la fit tourner. La porte n'était plus verrouillée.

Par mesure de sécurité, le jeune inspecteur sortit son Glock de son holster et entra le premier. « Tant pis pour les traces », pensa-t-il.

Son pied se posa dans une flaque noire et son corps disparut dans la pièce.

En quelques secondes, un nuage d'humidité s'enroula autour de lui alors que des ténèbres s'éleva un grognement lugubre.

32

Juliette était assise dans le tramway.

En face d'elle, deux jeunes hommes discutaient à voix basse tout en la gratifiant de coups d'œil peu discrets. Sa beauté les avait immédiatement saisis et ils espéraient de tout cœur pouvoir plonger sinon leurs âmes du moins leur libido dans ses yeux de saphir. Celui qui parlait avec le plus d'assurance se risqua même à lui faire son sourire fatal – celui qu'il qualifiait de sourire n° 1 sur l'échelle de séduction – accompagné d'un clin d'œil.

Juliette les ignora, les yeux rivés sur les rues qui se succédaient derrière la vitre. Cependant, le paysage ne l'intéressait guère, tout son esprit se focalisait sur sa conversation du matin avec Brolin. Et sur le contenu de la lettre.

« Ils sont deux, se répéta-t-elle. Le Corbeau et le tueur. Ça sonne comme une vieille fable française », se surprit-elle à penser.

Le MAX Light Rail¹² filait dans First Street, passant devant des pubs où des étudiants discutaient autour d'un café chaud, des restaurants aux ambiances tamisées ou des boutiques annonçant « SOLDES » comme des affiches de cinéma, mais Juliette restait aveugle à ces appels. Elle n'en avait que pour cette sordide histoire de meurtre.

D'après ce que Brolin lui avait expliqué, le tueur reproduisait le mode opératoire de Leland Beaumont mais en moins achevé. Comme s'il n'en était pas capable. Pourtant il avait prouvé qu'il connaissait ce *modus operandi*, sans parvenir à être assez fort pour l'accomplir comme son « modèle ». D'une manière ou d'une autre le tueur ou le Corbeau avait connu Leland Beaumont. Et de ce qu'elle savait de Leland, c'était plutôt un homme solitaire ayant assez peu d'amis. Brolin avait tenté la piste des collègues de travail sans résultat. Leland passait pour un type étrange, « faisant d'obscurités références à la magie noire », lui avait répété Joshua. Que restait-il ? La famille.

Pourtant il avait été seul. Fils unique, une mère morte cinq ans plus tôt et un père un peu simplet, il n'avait pas de famille.

¹² Nom du tramway de Portland.

Qui pouvait être susceptible d'avoir connu Leland Beaumont ?

Et de quelle manière ces deux esprits déments, le tueur et le Corbeau, avaient-ils pu se lier dans ce fantasme morbide ? Comment deux êtres humains en viennent-ils à se parler de mort et décident-ils de s'associer pour tuer ?

Dans la plupart des cas, un homme nourrissant des pulsions de crime ne viendrait pas à se confier aisément à autrui. Et pourtant il avait bien fallu qu'ils en parlent pour se découvrir cette passion commune.

Juliette cherchait des réponses et c'était des questions qui surgissaient.

Comment deux hommes peuvent-ils décider de s'associer pour tuer sans aucun mobile ?

En face, les deux « étalons » multipliaient les éclats de rire et les gesticulations pour attirer son attention.

Deux hommes. Deux esprits tordus qui se rencontrent et qui se reconnaissent une passion mutuelle : le meurtre. S'ils ne se connaissent pas, comment deux hommes en viennent-ils à se parler et se confier des projets morbides, chacun étant sûr que l'autre ne courra pas le dénoncer à la police à la moindre allusion criminelle ?

À moins qu'ils ne sachent d'emblée qu'ils sont tous deux des meurtriers !

Et où trouve-t-on des tueurs en série vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

Juliette tourna soudainement le visage vers les deux jeunes hommes en face. Les rires cessèrent aussitôt.

L'éclat céruléen de ses yeux vint se ficher droit dans la prunelle du séducteur qui vit son souhait se réaliser. Pourtant il ne décrocha nul clin d'œil et baissa les yeux, tout penaud.

Juliette flairait une piste, un élément de l'enquête que Brolin avait déjà traité mais trop rapidement, ou peut-être négligé.

Où trouve-t-on des tueurs en série vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

La réponse était si évidente qu'un sourire de dépit souligna ses lèvres. *En prison.*

Elle descendit à l'arrêt suivant et fonça tout droit sur la voiture qui suivait le tramway depuis qu'elle s'y était engouffrée. À l'intérieur, les deux officiers de police chargés de la suivre pour la protéger se regardèrent un instant avant de se demander à quelle sauce ils allaient être mangés.

33

Brolin se campait sur ses deux jambes, et pointa son Glock devant lui avant de balayer la pièce avec des mouvements de bras à droite puis à gauche. L'humidité étouffante glissait sur ses vêtements comme une main invisible pour s'insinuer dans la laine de son pull et les fibres de son jean. Le grondement d'une pompe résonnait quelque part dans les ténèbres à la manière d'un cerbère.

— Larry, amène de la lumière, chuchota Brolin.

Aussitôt la Mag-Lite de Salhindro s'alluma et il entra aux côtés de l'inspecteur.

— On étouffe là-dedans ! geignit-il.

— Les égouts, Larry...

La pièce dans laquelle ils se tenaient s'étendait sur toute la surface du bâtiment. Aucune fenêtre, l'obscurité y était totale, et les différentes pompes qui fonctionnaient dégageaient avec les émanations d'égout une vapeur épaisse et chaude. Les murs suintaient l'humidité.

Craig Nova qui se tenait à l'entrée jeta un rapide coup d'œil et secoua la tête.

— Pour les empreintes, ça va pas être du gâteau, fit-il plus fort qu'il ne l'aurait voulu.

Brolin le fit taire d'un mouvement de la main.

— Reste là, Larry et moi allons vérifier la pièce. Tu n'entres pas tant qu'on ne t'a pas confirmé que le bâtiment était sûr, chuchota-t-il. Donne-moi une lampe.

Craig Nova lui passa de quoi s'éclairer et recula d'un pas.

Brolin s'engagea sur la droite pendant que Larry Salhindro prenait sur la gauche. Leurs gestes étaient rapides et précis, ils ne progressaient qu'à couvert des machines. La main gauche tenait la lampe en plaçant le bras devant le torse comme pour se protéger tandis que la main droite tenait l'arme en appui sur le poignet gauche. Comme à l'académie.

Pas à pas, ils découvraient les pompes, les valves, l'enchevêtrement de tuyaux visqueux et les panneaux d'avertissement.

Ils s'approchaient du fond de la pièce et l'air se faisait plus lourd, chaque inspiration demandant plus d'effort. L'odeur d'ammoniaque commença à leur parvenir et Brolin frissonna aussitôt. Il savait qu'un corps en décomposition dégage à un certain stade de la putréfaction une odeur d'ammoniaque assez forte.

Mais les égouts sont également baignés d'un mélange d'ammoniaque aseptisant.

Sa respiration se fit plus forte, plus bruyante.

« Si notre homme est encore là, se dit-il, j'ai intérêt à protéger mon bras gauche en cas de choc, ou je suis bon pour l'épaule déboîtée. »

Du fait de sa blessure à la casse automobile, la tête humérale était fragilisée et pouvait se déloger au moindre coup un peu brutal. Et Brolin le savait, bien que bénin dans la plupart des cas, ce genre de détail vous rendait moins rapide que l'autre et pouvait être synonyme d'une balle en pleine tête dans les secondes suivantes.

Les combinaisons spéciales dont ils étaient affublés pour ne pas corrompre la scène de crime n'aidaient en rien à la discrétion. Surtout les poches plastique qui entouraient leurs chaussures.

Devant eux, un jet de vapeur les fit sursauter de concert. Brolin se félicita d'être accompagné d'un vétéran. D'autres recrues plus nerveuses auraient pressé la détente pour moins que ça.

Plongés dans les ténèbres vaporeuses et bruyantes, les deux hommes ne disposaient que du faisceau de leurs lampes au krypton comme seul guide. Ils marchaient avec vigilance,

comme deux mineurs perdus dans une forêt d'acier, nimbée d'une brume nauséabonde.

Elle apparut au détour d'un pupitre commandant des valves.

Nue et allongée, elle fixait Brolin d'un regard suppliant. Ses traits étaient figés par la terreur pure.

Son front n'était plus qu'une tache sombre et suintante.

De là où il se trouvait, le jeune inspecteur ne pouvait distinguer que le haut de son corps et il remarqua qu'elle était étendue sur le dos, les mains attachées au-dessus de la tête, bras tendus comme pour montrer quelque chose. Ses avant-bras n'étaient pas sectionnés !

Cette remarque – si évidente fût-elle – sonnait comme une petite victoire dans ce chaos, compte tenu des habitudes du tueur.

Brolin fit claquer ses doigts à l'attention de Salhindro qui était de l'autre côté et lui désigna la petite plate-forme devant lui. Alerté, celui-ci entreprit de faire le tour par derrière.

Brolin se concentra sur la femme étendue cinq mètres plus loin.

Il fit un pas de plus.

Des larmes de sang avaient coulé de ses mamelons tranchés.

Son regard ne quittait pas Brolin. Un autre pas.

L'humidité brillait faiblement en une myriade de gouttelettes sur son ventre à peine rebondi.

Cinquante centimètres de plus, Brolin était presque à son niveau et Salhindro s'approchait en face en scrutant chaque zone d'ombre.

Une sangle en cuir mordait la peau de la femme au niveau du bassin, comme une ceinture. De là où il était, Brolin ne pouvait pas distinguer correctement, mais il lui sembla que la sangle était fixée dans une grille du sol.

Tout à coup une pompe se mit en marche à quelques mètres, et le hurlement de son mécanisme qui s'actionnait explosa dans la pièce. Brolin serra la crosse du Glock pour ne pas céder à la peur.

Il plongeait ses yeux dans ceux de la femme qui l'observait toujours avec l'expression de celui qui contemple la mort avant qu'elle ne frappe.

Brolin tentait de ne pas se laisser impressionner par la bouillie de chair qu'était son front.

Un dernier pas vers elle.

Et il comprit.

Toute l'horreur exprimée par les traits de son visage prit consistance dans l'esprit de Brolin.

Elle avait les yeux rivés sur lui.

Les mains attachées.

Le bassin maintenu au sol.

Et deux cavités béantes à la place des jambes.

34

Le médecin légiste appréciait de moins en moins son boulot. Outre la surenchère d'horreur qu'il devait affronter avec les années, il subissait les caprices grandissants des flics. On lui avait demandé d'enfiler une combinaison sur ses vêtements et de ne pas déplacer la victime pour le moment. Il se contenta donc de confirmer ce que tout le monde savait déjà : la fille était morte. Probablement depuis quarante ou cinquante heures puisque la rigidité cadavérique avait en grande partie disparu mais que la putréfaction n'avait pas encore de signe extérieur visible honnis la tache verte à gauche du nombril.

Brolin se pencha pour lui fermer les paupières.

Durant les premières secondes, il avait cru qu'elle était vivante. Terrorisée mais vivante.

Brolin avait eu l'illusion qu'elle le suivait des yeux, à la manière d'une Joconde funèbre qui darde son regard dans le vôtre où que vous soyez dans la pièce.

Salhindro était retourné aux véhicules pour rendre compte de la situation à Lloyd Meats. Craig Nova et son assistant Scott Scacci passaient toute la pièce en revue. La lampe Polilight à la

main, Scott Scacci balayait lentement d'arrière en avant, pas à pas.

Craig Nova s'approcha de Brolin accroupi à côté du corps.

— Tu permets que je lui prenne ses empreintes ? demanda-t-il.

— Vas-y, mais ne bouge pas le corps.

— Pourquoi tiens-tu autant à ce qu'on n'y touche pas ? s'enquit l'expert en criminalistique tout en sortant d'une mallette un jeu de tampons encres et des feuilles de relevé d'empreintes. On a déjà fait les photos nécessaires.

— Je cherche à comprendre tout ce qu'elle nous dit. Craig leva la tête et observa Brolin.

— Ce *qu'elle* te dit ? fit-il en montrant le cadavre.

Brolin hocha la tête et se leva. Il entreprit de marcher lentement autour du corps, s'immobilisant par instants et faisant un tour sur lui-même tout en analysant ce qui l'entourait.

— Nous avons affaire à des crimes sexuels, commença-t-il. Ce sont ces pulsions qui nourrissent les fantasmes pervers du tueur qui l'amènent à tuer, pourrait-on dire pour simplifier. Or dans ce type de crime, le tueur a souvent quelque chose à dire, consciemment ou non. Et ce message se lit dans sa victime.

— Tu veux dire que le tueur laisse quelque chose pour nous, un indice à trouver ?

— Pas de cette manière. C'est souvent plus latent, surtout quand c'est inconscient de la part du meurtrier. Le criminel tue pour satisfaire un fantasme, il doit donc faire de son mieux pour que son crime matérialise ce fantasme. Et ce spectacle macabre qu'il laisse derrière lui est la représentation de ce qu'il cherche, de ce qui le pousse à tuer. Nous n'avons plus qu'à regarder et trouver comment il pense, ensuite nous comprendrons ce qu'il a voulu faire, voulu dire et ce qu'il recherche. La disposition du corps est par exemple un élément primordial. Dans un fantasme de mort, le corps de la victime est d'une manière générale un catalyseur de pulsion, c'est l'instrument nécessaire pour matérialiser ce fantasme, et donc tout ce que le tueur fait avec lui et la manière dont il le fait sont importants. Tout comme la position dans laquelle il le laisse. C'est justement ce qui

m'intéresse ici. Regarde, même une fois la frénésie de l'action passée, il n'a pas cherché à lui rendre sa dignité, au contraire, il l'a laissée nue, bien en vue du premier venu. Il n'éprouve pas de remords, mais au contraire une très forte haine pour les femmes ou au moins pour ce que celle-ci représentait à ses yeux.

— Mais pourquoi veux-tu qu'il éprouve des remords, il tue pour la deuxième fois, à mon avis c'est pas le genre de type à éprouver des remords !

— Détrompe-toi. Imagine que tu es très, très excité par une femme, elle t'allume encore plus, vous jouez le jeu tous les deux, et comme ça fait des lustres que tu ne t'es pas envoyé en l'air, tu n'as plus qu'une idée en tête : coucher avec elle. Peu importe qu'elle soit pas super-géniale. Peu importe que c'est une collègue de travail et que tu t'es juré de ne pas mélanger cul et boulot. Excité comme tu es, tu fonces tête baissée dans ce qu'elle te propose parce qu'elle continue de te faire monter. C'est l'ivresse du désir. En général dans ce cas de figure, c'est une fois le rapport sexuel consommé, une fois les pulsions délivrées que tu te dis : « Merde, j'aurais pas dû, on a fait une connerie. Mais comment j'ai pu me laisser aller à ce point ? etc. » Tu étais sous l'emprise du désir. Avant tu n'avais qu'une idée : la sauter, tout en sachant que tu ne devais pas, ça n'est qu'une fois cela fait que tu reprends toute ta lucidité.

Craig esquissa un sourire en hochant la tête.

— On peut voir les choses comme ça, approuva-t-il.

— Pour le tueur c'est la même chose. Sauf que l'excitation, c'est lui qui se la crée dans sa tête, il ressasse sans arrêt un rêve morbide, faisant monter la pression de son désir. Il y pense pendant des semaines, des mois voire des années. Mais plus il y pense, plus ce rêve devient complexe et précis. Plus il bout de désir. A un certain moment, il finit par ne plus tenir et comme une cocotte minute, il explose en passant à l'acte. Il a tellement vécu ce rêve en solitaire, que c'est un désir qu'il réalise seul, que personne ne peut comprendre, et il ne voit pas en sa victime un être humain mais l'outil de son fantasme. L'excitation est si forte qu'il ne peut se contrôler parfaitement, il se déchaîne de toute cette attente. Mais une fois l'acte accompli, une fois la « relation » consommée, comme toi après coup, il redescend et

il cesse d'être aveuglé par ses pulsions. Il voit ce qu'il a fait avec discernement et en comprend toute l'ampleur. C'est là que le remords peut surgir, tout comme le regret surgit dans ton esprit. Mais forcément, la réalité n'est pas à la hauteur de son rêve et il en ressort frustré. Alors, il recommencera pour se rapprocher de cette perfection onirique, perfection qu'il ne pourra jamais atteindre et qui le contraindra à tuer et tuer encore... Surtout lui (Brolin désigna la victime), car une fois l'acte commis, il n'a pas voulu la couvrir d'un vêtement, au moins lui protéger le visage ou le corps. Non, il la laisse nue et exposée aux regards pour qu'elle soit complètement humiliée.

» Regarde-la. Qu'est-ce qui te choque ?

Craig haussa les sourcils. Cela faisait des années qu'il exerçait sur les scènes de crime et il avait une certaine familiarité avec les cadavres, bien qu'il n'aimât guère travailler dessus, laissant volontiers cette tâche aux légistes.

Il pencha la tête pour observer le corps.

Elle devait approcher la quarantaine, assez mince sans être non plus famélique, le temps l'avait frappée avec les mêmes armes que pour tous mais elle avait su s'en protéger à force de sport ou de régime alimentaire certainement. La terreur s'était inscrite sur les traits de son visage, le déformant en une hideuse grimace de supplication. Malgré tout, on pouvait supposer qu'elle avait été jolie.

— Je ne sais pas... avoua enfin Craig. Elle est... mignonne ?

— Oui. Comme la victime précédente. Mais plus âgée, je lui donnerais quinze ans de plus. Regarde la posture de son corps. Étendue, les bras tirés au-dessus de la tête, elle nous montre la trappe là-bas. Elle montre l'entrée des égouts.

— C'est vrai, c'est dans l'alignement. Brolin inspira une longue bouffée d'air chaud.

— Mais ça n'est pas tout, fit-il. Observe les mutilations, sa gorge est violacée. Cette fois, le tueur a voulu être directement au contact avec sa victime, pas de couteau, non, juste les mains. Je suis sûr qu'il a haï de devoir porter des gants. Peut-être les a-t-il retirés puis a essuyé les empreintes éventuelles.

— De toute façon, on ne peut relever des empreintes digitales sur la peau que dans les soixante minutes suivant le contact, quatre-vingt-dix avec de la chance, précisa Craig.

— Cette fois, il n'y a pas de rage disproportionnée avec de nombreux coups de couteau comme pour la première victime. Cette fois il s'est maîtrisé. Pas encore complètement, il n'a pu s'empêcher de lui couper les tétons et peut-être l'a-t-il mordue aux cuisses également. Mais regarde comme elle est propre cette fois. A peine un peu de sang sur les seins et évidemment sur les hanches.

Brolin contempla les cavités sanguinolentes qui étaient à la place des jambes.

— Pourtant aujourd'hui il n'a pas pris les avant-bras mais les jambes. Il change de trophée.

La voix pleine d'excitation de Scott Scacci tira Brolin de ses pensées :

— J'ai une empreinte !

Craig et Brolin bondirent vers l'assistant qui pointait la Polilight sur une paroi.

Sur un écriteau « Valve auxiliaire 4 » d'un rouge passé, le puissant faisceau lumineux mettait en évidence une petite empreinte digitale difficilement discernable. C'était l'empreinte de plusieurs phalanges.

— On ne la voit pas bien. C'est exploitable ? s'enquit Brolin nerveusement.

Craig Nova souriait à pleines dents. Il était là dans son élément. Il hésita devant plusieurs flacons dans sa mallette tout en expliquant :

— Le tout étant de bien choisir le révélateur. Sur une surface dure et non absorbante comme celle-ci, on peut utiliser de la poudre de carbone si la surface est claire ou d'aluminium si elle est sombre. Mais pour une empreinte latente sur de la couleur la poudre fluorescente est encore mieux !

Il s'empara d'un flacon de DFO et déposa minutieusement la poudre à l'aide d'un applicateur magnétique. Puis régla la lampe Polilight sur le faisceau ultraviolet et approcha l'embout de l'empreinte.

Le résultat fut saisissant. Scintillant d'un vert fluorescent parfaitement visible, la poudre soulignait les moindres volutes de l'empreinte sous l'éclairage monochromatique.

L'empreinte brillait.

— Et merde ! lâcha Craig Nova.

— Quoi ? Elle est géniale, parfaitement utilisable, fit remarquer Brolin.

— C'est pas le problème. Tu vois ce petit triangle au milieu de l'empreinte du doigt ? Tous les sillons forment comme une vague autour. On appelle ça un arc en tente dans le jargon. Une personne sur quarante seulement présente ce genre de dessin, c'est un type d'empreinte un peu plus rare.

— Et alors ? Quel est le problème ?

— Je viens de prendre les empreintes de la dame là-bas, et j'ai remarqué que ce sont des arcs en tente justement. Une personne sur quarante, ça n'est pas non plus énorme, mais je suis prêt à parier ma chemise que c'est l'empreinte de la victime, pas celle du tueur.

Brolin soupira. Craig prit deux clichés, l'un en noir et blanc sous un puissant éclairage – car les photos couleur atténuent énormément le contraste nécessaire à la comparaison des empreintes –, l'autre avec son deuxième appareil photo infrarouge avec pellicule de 3 200 ASA.

— Hey, approchez la Polilight, intervint Scott Scacci. Je crois que j'ai quelque chose ici.

Les deux hommes bondirent vers l'assistant.

La Polilight éclaira aussitôt une trace de pas sur le sol.

— Magnifique, commenta Craig. Scott, passe-moi la machine à électricité statique.

Quelques secondes plus tard, Craig appliquait une grande feuille carrée semblable à de l'aluminium sur le sol. Brolin avait déjà vu ce genre de procédé à Quantico, mais il ne parvenait pas à mettre un nom exact sur le produit.

— Je pose ma feuille d'acétate de cellulose sur l'empreinte, et nous aurons bientôt le dessin exact de cette chaussure, expliqua Craig.

Il passait un rouleau sur la feuille en imprégnant une charge d'électricité statique à l'aide d'un petit cylindre ressemblant fort à un allume-gaz.

« Et voilà ! s'exclama-t-il en prenant soin de ranger la grande feuille dans une enveloppe à l'aide d'une pince. Il y a de la terre dans l'empreinte, ça peut être intéressant pour nous.

— Il n'y a pas d'autre trace ici hormis les nôtres, fit Scott après plus ample vérification.

Brolin s'écarta de deux mètres. L'allée qui menait à la victime était constituée d'une grille. Aucune empreinte de pas ne pouvait avoir marqué dessus. Par contre, à un moment donné le tueur avait fait un écart sur un socle en pierre. Un écart d'un pas.

Un pas vers l'empreinte digitale.

Brolin visualisa la scène.

Il voyait une femme marcher péniblement droit devant elle, les mains liées. Derrière elle, la silhouette sombre d'un homme athlétique la guide à travers l'obscurité et l'humidité. Elle ne voit pas grand-chose, l'ombre dans son dos ne disposant que d'une seule torche électrique, elle marche difficilement, les jambes tétanisées par la peur. Puis elle trébuche et se rattrape au pupitre – d'où l'empreinte – et l'ombre surgit et pose le pied sur le socle en pierre pour la retenir ou la ramener en arrière.

Oui, cela avait dû se passer comme ça, à peu de chose près.

Ensuite...

Ensuite il lui avait ordonné de s'allonger par terre où il l'avait sanglée au sol pour qu'elle ne puisse pas se débattre.

Là, lentement pour mieux s'imprégner de cet instant, il l'avait étranglée. Peut-être s'est-il arrêté avant qu'elle ne tombe inconsciente. Il lui tranche alors les mamelons et se repaît de sa douleur. Elle n'a pas de bâillon, il ne prête aucune attention à ses hurlements. Le bruit des pompes et le bâtiment isolé au fond d'un terrain vierge lui assurent toute la tranquillité nécessaire.

Elle n'a pas de bâillon.

Et elle marche devant lui.

Il ne l'a pas portée et ne l'a pas muselée car le trajet est minime. Il a sûrement garé la voiture devant la porte et l'a immédiatement fait entrer ici.

Au moment où Brolin se tournait vers Craig Nova pour lui demander de tout inspecter dehors devant la porte d'entrée, celle-ci s'ouvrit en grand et le deuxième assistant de Craig apparut. Paul Launders venait de balayer l'asphalte de l'allée.

— J'ai deux superbes pneus qui ont marqué le bitume, chef ! Craig Nova fit face à Brolin.

— Ça, ça veut dire que tu sauras bientôt quel véhicule utilise ton tueur.

Le relevé des traces de pneus effectué, Craig et son équipe réintégrèrent le break, non sans avoir prélevé auparavant des échantillons de terre dans un périmètre de cent mètres.

Lloyd Meats s'approcha de Brolin. Au loin une civière sortait le corps de la victime dans un sac noir.

— Juliette a appelé sur ton portable. Elle voulait savoir si Leland Beaumont avait fait de la prison.

— Pourquoi voulait-elle ce renseignement ? s'étonna Brolin.

— Je sais pas trop, elle m'a dit qu'elle était curieuse.

— Et ça te paraît normal à toi qu'elle soit curieuse d'un coup ?

Meats haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? Après ce que ce type lui a fait endurer, elle a bien le droit de se poser des questions sur lui.

— Un an plus tard ?

— Écoute, j'en sais rien, j'ai dit à Harper et McKenzie qui la surveillent de l'emmener au poste pour nous attendre. Au moins elle est en sécurité là-bas, c'est ce que tu voulais, non ?

Brolin marmonna un vague assentiment. Ça n'était pas dans les habitudes de Juliette de devenir curieuse tout d'un coup, il flairait quelque chose de louche.

— On rentre, le capitaine veut faire le point en attendant les conclusions du labo sur les traces de pneus et les empreintes, conclut Meats avant de s'engouffrer dans la voiture.

Brolin jeta un dernier coup d'œil à l'étendue d'herbes folles et à l'allée d'asphalte menant au bâtiment du service des eaux.

Et il revit le corps nu.

Les bras tendus vers la trappe d'acier descendant tout droit aux égouts. Vers l'Enfer. Le message était limpide.

Le tueur venait d'entrer dans le premier cercle de l'Enfer. Et il invitait Brolin à le suivre dans les ténèbres.

35

Brolin poussa la porte de son bureau.

Il avait une réunion avec le capitaine Chamberlin dans quelques minutes, mais il voulait d'abord s'entretenir avec Juliette.

Cette dernière leva la tête d'un livre de cours en voyant l'inspecteur arriver.

— Harper et McKenzie m'ont proposé de m'installer ici en attendant ton retour, s'excusa-t-elle. J'espère que je ne te dérange pas.

Brolin secoua la tête. Il la contempla quelques secondes. Elle s'était sortie de l'enfer avec courage, indemne malgré la mort qui l'avait frôlée. « C'est une fille magnifique, pensa-t-il. Pleine de vie et de volonté. »

Cette même volonté qui la poussait à s'intéresser à l'affaire du Fantôme de Leland. Pourquoi avoir demandé des informations concernant les séjours en prison de Leland plus d'un an après son enlèvement ? Le parallèle entre les deux affaires était évident.

— Ça ne va pas, Joshua ? fît-elle en penchant la tête. Une mèche d'ébène tomba devant son visage.

Ses lèvres pleines tressaillirent quand elle avala sa salive. Deux yeux d'un bleu cristallin fixaient Brolin qui ne pouvait détacher son regard de celui de la jeune femme. Il irradiait d'elle une beauté inhabituelle. Pas seulement la chance de correspondre à des critères esthétiques « fashionables », mais surtout un mélange de candeur et de maturité dans la même aura charismatique.

— Non, ça va, finit-il par articuler. Dis-moi, pourquoi veux-tu des renseignements sur Leland Beaumont ?

Elle posa son livre et s'expliqua d'une voix posée, presque professorale :

— Celui qui me ces femmes connaissait Leland, c'est certain. Et puisque Leland n'avait pas d'ami et pas de famille hormis son père qui est lui-même un peu simplet, j'en suis venue à supposer qu'ils se sont connus en prison. C'est le lieu idéal pour que deux criminels sympathisent. Ils savent déjà que l'autre n'est pas un enfant de cœur, il suffit d'un peu de temps pour faire connaissance et partager certains secrets.

Brolin tira une chaise et s'assit en face de Juliette.

— Très bonne déduction. Tu es décidément très douée dans ton genre. C'est pourtant une piste que nous avons déjà explorée. Sans résultat.

Juliette fronça les sourcils.

— En fait, nous avons épluché le dossier de Leland après sa mort, reprit Brolin. Il nous semblait anormal qu'il n'ait pas un casier judiciaire plus long ; s'agissant d'une personnalité asociale comme lui, on s'attendait à ce qu'il ait fait de la prison pour atteinte aux mœurs, voire pour viol. Mais il n'en était rien. En fait Leland avait bien été condamné pour tentative de viol mais c'était à l'âge de quatorze ans. Compte tenu de ses prédispositions à la violence, il a été placé dans un centre psychiatrique à Salem où il a été suivi par des psychologues. Il en est sorti seize mois plus tard et il a obtenu à sa majorité que cette affaire soit effacée de son casier judiciaire. À la suite d'entretiens avec des psychiatres, sa demande fut exaucée pour qu'il puisse reprendre une vie saine et trouver du travail plus aisément. Cela lui permit surtout de se procurer une arme à feu grâce à un casier vierge et de se faire oublier des services de police.

— Et aucun des psychiatres n'a vu la nature sadique de Leland ? À dix-huit ans il a réussi à berner des professionnels ?

— Ça n'est pas la première fois que ça arrive. Laisse-moi te raconter une petite histoire. En 1972, Edmund Kemper prend la direction de Fresno en Californie pour passer une batterie de tests avec deux psychiatres qui visent à faire effacer son casier judiciaire. En effet, Kemper a tué ses deux grands-parents à l'âge de quatorze ans et il estime qu'à vingt-quatre ans il a le

droit de reprendre une vie normale. C'est du moins ce qu'il dit à ses psychiatres. Parce que figure-toi que, sur le chemin de Fresno, Kemper se débarrasse des morceaux de corps d'une adolescente qu'il a tuée la veille. Il garde dans son coffre la tête de sa jeune victime et avouera même l'avoir contemplée juste avant d'entrer chez les psychiatres. Les médecins n'y verront que du feu et il obtiendra un casier vierge. Kemper tuera huit personnes en deux ans avant de se livrer à la police. Certains individus sont capables de manipuler autrui avec un art qu'il faut bien leur reconnaître, et les tueurs en série sont, hélas, assez souvent de cette trempe.

Juliette approuva, pensive. Brolin poursuivit :

— Leland Beaumont n'est jamais resté longtemps derrière les barreaux, et je ne pense pas qu'il ait été du genre à se confier en quelques jours seulement. Deux inspecteurs de Salem ont néanmoins interrogé des anciens codétenus de Leland et ont vérifié leurs alibis pour la nuit du meurtre. Mais c'est très remarquable de ta part d'y avoir pensé.

Il se leva et s'approcha de la jeune femme.

— Écoute, je comprends que tu veuilles te montrer utile dans cette affaire, mais il n'y a rien que tu puisses faire. Tout ce que tu savais, tu nous l'as déjà dit l'année dernière et il n'est peut-être pas bon de remuer tout cela dans ta tête encore une fois. Tu ne crois pas ?

Juliette se contenta de regarder ses mains, un sourire de déception sur les lèvres.

— Juliette, reprit Brolin, Leland était un vrai psychopathe, un dingue qui se passionnait pour l'occulte et la magie noire. Face à ce genre d'homme, que veux-tu faire ? S'il te plaît, ne t'en mêle pas.

— Oui... J'ai pensé bien faire...

— Et c'est le cas. Mais pour le moment, j'ai surtout besoin que tu ne coures pas à travers toute la ville. Ça n'est pas sûr.

— McKenzie et Harper me suivent, je ne risque pas grand-chose.

— Oui, et ça n'est pas le genre de notre tueur d'agir en plein centre-ville, mais s'il te plaît, ne tente pas le diable. Juliette, tu

as vécu l'enlèvement une fois, ça devrait t'engager à la prudence...

Cette fois, ses yeux jaillirent du néant et se braquèrent sur Brolin, la prune éblouissante, bien ancrée dans la réalité :

— J'ai vécu dans la terreur pendant plusieurs mois, je n'osais plus sortir, je ne voulais plus voir personne et j'ai mis presque un an à m'en remettre. Un an pour refuser la peur, pour réapprendre à dormir, pour décider de vivre ! Je ne vais pas tout foutre en l'air parce qu'un dingue se prend pour Leland, et si l'envie lui prend de s'attaquer à moi, eh bien tant pis ! J'assumerai, mais je ne vais pas me terroriser jusqu'à ce qu'on lui mette la main dessus. Tu comprends ?

Le sang avait gagné ses joues et contrastait avec le noir de ses cheveux et le bleu de ses yeux rageurs.

Brolin soupira et posa une main sur son épaule, ils étaient passés du statut d'inconnus à « amis » en quelques mois, pour s'oublier de nouveau. Jusqu'à cette sinistre date anniversaire.

Un an plus tard exactement.

Un an plus tard elle le rappelait.

Un an plus tard le tueur frappait.

Brolin regretta soudain que leurs retrouvailles se fassent dans ce climat macabre. Il se prit à souhaiter qu'ils puissent passer du temps ensemble pour parler et s'amuser dans de meilleures conditions.

Ses yeux le fixaient toujours.

Brolin sentit son cœur accélérer en contemplant la beauté de Juliette. Il posa son regard sur ses lèvres et les vit s'entrouvrir doucement.

Elle couvrit la main de Brolin de la sienne.

Et le téléphone sonna.

Brolin recula comme pris la main dans le sac en train de chiper des bonbons. Dieu merci, ils n'avaient pas commis l'irréparable. Ils ne pouvaient se le permettre. Juliette se ressaisit également et rangea son livre de cours qu'elle avait apporté pour patienter.

— Brolin, j'écoute.

— On t’attend mon p’tit, fit Salhindro dans l’écouteur. Craig a des résultats pour nous. Il a identifié le modèle de voiture que le tueur a utilisé. Rapplique.

Brolin raccrocha et fit face à Juliette.

— Il faut que j’y aille.

Elle hocha la tête en se levant.

— McKenzie et Harper vont te raccompagner chez toi, et une voiture va prendre la relève pour la nuit. Ne t’en fais pas, tu ne crains rien.

— Je sais.

Ils se firent face, une poignée de secondes qui parut se dilater en minutes.

— Je t’appelle pour te tenir au courant, fit Brolin avant de sortir.

Dans le couloir, Brolin s’en fut vers le bureau du capitaine et Juliette partit à l’opposé, vers les ascenseurs.

Elle pressa le bouton d’appel tandis que McKenzie apparaissait derrière elle comme un ange gardien providentiel.

Brolin était au bout du couloir, il était encore temps de l’appeler. Elle pourrait lui proposer de dîner chez elle s’il en avait le temps, ou au moins de venir y dormir comme la dernière fois, chacun sur un canapé pour parler jusqu’à plus soif.

Avait-elle vraiment envie qu’ils soient si lointains ?

Quelques secondes plus tôt elle avait senti Brolin sur le point de l’embrasser. Et surtout elle s’était découvert l’envie qu’il le fasse.

Était-ce l’envie ?

Le désir ?

Ou l’image de sécurité qu’il évoquait dans son subconscient ? Ce sauveur, ce « héros » qui lui avait sauvé la vie.

Parce que si c’était le cas, leur relation serait destinée à mourir sitôt née, ancrée dans de mauvaises bases. Elle jeta un dernier coup d’œil vers lui. Il avait disparu. C’est mieux ainsi. « C’est mieux ainsi », répéta-t-elle.

Le capitaine Chamberlin se tenait droit comme un I, caressant nerveusement sa moustache. Dans son dos Portland étendait ses buildings sur un fond montagneux.

— Asseyez-vous, dit-il à Brolin. On a passé l’empreinte trouvée sur les lieux à l’Opti-Scan et on l’a comparée à tous les fichiers possibles, et rien. L’IAFIS¹³ du FBI est muet. Aucun résultat positif. Craig Nova est en ce moment même en train de faire une comparaison entre cette empreinte et celles de la victime, il pense que c’est la même personne.

— C’est ce qu’il m’a dit, approuva Brolin.

— D’autre part, reprit Chamberlin, il a analysé les traces de pneumatiques et il a un résultat, il doit rappeler dans un instant pour confirmer.

— La presse nous est tombée dessus, continua Meats, ils veulent savoir s’il s’agit d’une nouvelle série de crimes, s’il y a un autre tueur en série à Portland. Ils veulent des précisions, et ils savent mettre la pression quand ça leur est nécessaire !

— Fais-leur confiance, commença Salhindro, ils ne...

La sonnerie du téléphone l’interrompt. Le capitaine Chamberlin décrocha et mit le haut-parleur.

— C’est Craig, fit une voix surexcitée. J’ai bien peur de ne pas avoir de bonne nouvelle pour l’empreinte digitale, comme je le craignais, c’est celle de la victime.

Chamberlin fit la grimace. Craig continua, avec un enthousiasme que les autres ne tardèrent pas à comprendre :

« En revanche, pour les pneumatiques, je viens d’avoir confirmation du fichier du FBI. Les traces étaient suffisamment visibles et nombreuses pour déterminer l’empattement, le rayon de braquage et la largeur de voie du véhicule. Assez pour nous permettre de déterminer précisément de quelle voiture il s’agit.

¹³ IAFIS (Integrated Automated Fingerprint Identification System) : c’est une base de données nationale des empreintes digitales centralisée par le FBI.

Et sur ce coup-là, on est chanceux, il n'y a qu'une possibilité : Mercury Capri de 1977.

— Tu es sûr de ça ? insista Chamberlin.

— Aucun doute. Ce sont des fichiers ultra-précis élaborés conjointement par le FBI et les constructeurs automobiles. Capitaine, avec ce genre de bijou informatique, il me suffit d'un centimètre carré d'optique brisé pour vous dire de quelle voiture il est issu et même de quelle série.

— Mercury Capri, 1977, nota Salhindro. Et t'as pas la couleur tant qu'on y est ?

Les sourires moururent aux lèvres du groupe, l'humeur n'était pas à la plaisanterie.

— A propos de la trace de pas, elle ne nous dira pas grand-chose en soi, si ce n'est la peinture, du 43. Par contre, il y avait des particules de terre déposées par la chaussure. Scott vient de faire un test avec un tube gradient de densité. Pour vous expliquer simplement, disons que c'est une éprouvette avec des couches de produits de densités différentes. Quand on met la terre trouvée sur la trace de pas dans le tube, chaque particule coule jusqu'à atteindre la couche ayant la même densité. Ainsi, on obtient une éprouvette avec des bandes sombres à des niveaux particuliers, comme un petit code-barre horizontal. Ensuite, on fait la même chose avec d'autres tubes à gradient de densité pour les échantillons de terre prélevés dans les environs de notre scène de crime. Et on compare les « codes-barres » des tubes. Ils sont tous plus ou moins identiques sauf celui de la trace de pas. Ça veut donc dire que la terre qui se trouvait sur la trace de pas ne vient pas d'une zone proche du bâtiment de la voirie.

— Tu peux nous trouver sa provenance ? s'enquit Meats.

— La densité de la terre varie en quelques centaines de mètres. Il me faudrait un échantillon par kilomètre carré de tout l'État pour pouvoir faire une comparaison ! Et encore ! Non, c'est impossible. La terre qui était sur la trace de pas provient de la semelle du tueur, donc peut-être de son jardin, ou de son lieu de travail.

— Et à quoi ça nous sert alors ? demanda Salhindro un peu frustré.

— Si tu as un suspect, tu n'as qu'à m'apporter toutes ses chaussures, en comparant le dessin des semelles, je pourrai te certifier que c'est la chaussure qui était sur le lieu du crime. Pareil si tu prélèves de la terre chez lui...

— C'est déjà ça mais... Craig interrompit le capitaine :

— Attendez, on vient à l'instant de me donner le résultat de l'analyse. On a passé un peu de la terre trouvée au chromatographe à gaz, couplé à un ordinateur pour une spectrométrie de masse...

— Craig, passe-nous les détails, ordonna Chamberlin.

— Bon. La terre est riche en substances colloïdales organiques, c'est-à-dire en humus épais.

— Craig, peux-tu t'abaisser au niveau des incultes que nous sommes, demanda Brolin. C'est quoi des substances colloïdales ?

— Dans le sol, c'est de la matière organique provenant de la décomposition des végétaux par des champignons et des bactéries. Et dans le cas qui nous préoccupe, compte tenu de la teneur en humus épais, je voterai pour de la terre naturelle, forestière. Le type traînait dans les bois avant de venir dans le bâtiment.

— Un parc municipal ? interrogea Brolin.

— Non, trop d'engrais. Sûrement un lieu plus ou moins sauvage.

— Comme Washington Park où la première victime a été retrouvée ?

— Oui, ça pourrait coller.

— Donc, notre homme serait retourné là-bas, dans les heures précédant son deuxième crime.

— Peut-être y vit-il ou travaille-t-il dans le coin ? proposa Meats.

— Faut pas s'emballer, Portland est sûrement la grande ville la plus forestière de la côte Ouest, les forêts c'est pas ce qui manque aux alentours, fit remarquer Salhindro.

Le capitaine Chamberlin hocha la tête, l'air grave.

— Mais dans l'immédiat, c'est tout ce qu'on a. Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à Brolin. Washington Park ?

— Possible. C'est ce qu'il a choisi pour son premier meurtre, un lieu qu'il connaît, c'est rassurant et en cas de problème il sait qu'il dispose d'une parfaite connaissance du terrain. Ça me paraît envisageable.

— Bien. Meats, tu m'obtiens la liste des propriétaires de Mercury Capri 1977 de tout l'État et on la passe au peigne fin en commençant par ceux qui ont un casier judiciaire. En attendant, on ratisse Washington Park, on dresse la liste de tous les riverains des alentours, et on regarde s'il y en a qui pourraient coller au profil psychologique. Les grandes lignes du profil, Brolin ?

— Race blanche, entre vingt et trente ans tout au plus. Célibataire, travaillant probablement à mi-temps ou sans emploi et disposant d'un véhicule. Peut-être une Mercury Capri 77. On commence par ça, c'est large mais ça devrait dégrossir la liste.

— Pourquoi un mi-temps ou sans emploi ? demanda Meats.

— Les deux crimes ont été commis de nuit et des jours de la semaine différents. Avec le temps que ça demande et l'excitation du passage à l'acte, je doute que notre homme soit enclin à aller travailler le lendemain matin.

— Très bien, Salhindro tu me fais circuler ce profil à tous les agents que tu envoies à Washington Park. Bon boulot, Craig.

— Si je peux me rendre utile, fit la voix dans le haut-parleur. Salhindro et Brolin se levaient quand Meats intervint :

— Capitaine. Et la presse ? Qu'est-ce qu'on leur dit ? Il leur faut un os à ronger ou ça va être intenable.

— La presse, je m'en charge. Occupez-vous de mettre la main sur ce dément et je vais nous faire gagner du temps en donnant un bref communiqué public.

Salhindro tapota amicalement l'épaule de son supérieur en sortant :

— La presse ? Je préfère encore mon rôle...

Les mains dans les poches, Joshua Brolin déambulait dans Broadway. Le vent froid s'engouffrait dans l'avenue par le nord, après avoir suivi la Willamette River, il traversait tout le centre-ville en hurlant jusqu'à l'autoroute 5. Là, il se perdait dans le vrombissement des moteurs.

Les cheveux malmenés par ce souffle agressif, Brolin marchait la tête engoncée dans le col de sa veste en cuir. Il était sorti moins pour manger un morceau que pour laver cette sensation d'étouffement qui le saisissait depuis ce matin. Il avait encore cette pellicule moite de vapeur et de mort collée à la peau. À chaque battement de paupières, il revoyait cette pièce noire et le regard de la fille, braqué sur lui. Elle le suppliait, l'implorait de faire quelque chose et encore maintenant, il avait du mal à croire qu'elle fût morte quand il l'avait découverte. La mort l'avait frappée avec tellement de brutalité qu'elle avait figé la vie dans son regard. À la manière d'une cassette vidéo quand on appuie sur « pause ».

Il nourrit l'idée de rentrer prendre une douche rapide, afin de faire disparaître cette aura de mort qui collait à son corps, mais il savait que ça ne servirait à rien, c'était en lui que la puanteur s'était immiscée.

Le vent vint lui fouetter les joues.

« Ça se rafraîchit drôlement, se dit-il. L'hiver réclame déjà sa part de temps. »

En passant devant le Starbucks Coffee, Brolin hésita à entrer. Nombre de ses coéquipiers y venaient souvent pour souffler une petite heure, une boisson chaude à la main. Puis il se ravisa, il voulait appeler sa mère pour avoir des nouvelles, en mangeant vite, il pourrait se plonger dans le dossier moins d'une heure plus tard.

Au coin de Broadway et de Taylor, il s'arrêta près d'un vendeur de hot-dogs et s'abrita derrière le chariot métallique d'où s'échappaient des volutes évanescents de graisse et de sucre.

Le vendeur, un grand type mal rasé, au teint et à l'accent mexicain, s'approcha aussitôt.

— Quel vent ! pas vrai ?

Brolin se contenta de hocher la tête.

— On se croirait dans un film-catastrophe ! continua le grand Mexicain. Ce sera quoi pour vous ?

— Un hot-dog avec deux saucisses.

Loin d'être aussi lent que sa taille aurait pu le laisser croire, le vendeur fit surgir deux saucisses fumantes et les fourra dans un pain éventré.

— Voilà chef. Deux dollars.

Brolin régla et noya son sandwich dans du ketchup.

— Ça a pas l'air d'aller, chef. C'est vot'dame qui marche pas ?

Brolin fit signe que non.

— Ça va, c'est juste le vent...

— On me la fait pas à moi ! Je vois bien qu'y a un truc qui colle pas.

Le Mexicain se frotta les mains comme s'il allait conclure une affaire juteuse.

— Allez, insista-t-il, je suis sûr que c'est à cause d'une dame !

Brolin laissa échapper un sourire :

— Non. Il y a pas de dame.

— Pas de dame ? s'écria l'autre en ouvrant grand les yeux. Mais alors c'est ça qui va pas ! Il faut vous trouver une dame !

Brolin manqua s'étrangler avec son hot-dog.

— Ça n'a rien à voir...

— Alors c'est le job ! Des soucis au boulot ? Décidément, pour un vendeur de sandwiches, il était sacrément bavard. Brolin se souvint de ses périples à New York où l'on disait les chauffeurs de taxi intarissables, il venait de trouver pire !

— On peut voir ça comme ça, finit-il par approuver. Le vendeur mexicain brandit un doigt pontifiant :

— Et tu sais pourquoi c'est dur au boulot, chef ? Parce que tu es tout seul dans ta vie ! À deux, c'est beaucoup plus facile, on prend moins de risques ! On assume à deux les actes de nos

existences. C'est ça le secret : ne pas prendre de risques inutiles !

Brolin engouffra sa dernière bouchée avec l'espoir de pouvoir reprendre sa balade solitaire. « Si je n'y vais pas maintenant, ce type va m'agripper jusqu'à ce soir », pensa-t-il.

L'autre continuait à soliloquer :

— Je t'assure, c'est une dame qu'y te faut ! Si tu veux un coup de main, mon frère tient un...

Soudain la lumière jaillit dans l'esprit de Brolin.

— Qu'est-ce que vous venez de dire ? Le Mexicain le dévisagea.

— Ben, quoi ? Mon frère tient un p'tit bar, c'est pas...

— Non pas ça, l'interrompt Brolin. Avant.

— Avant ? s'étonna le grand Mexicain. Ah ! Qu'il ne faut pas prendre de risque inutile ! C'est ma devise ça. Mais si tu veux, tu peux l'utilis...

Mais Brolin ne l'écoutait plus.

Une idée le tenaillait. Une de ces intuitions de flic ou de profileur qui se mue progressivement en certitude.

Il planta là le vendeur de hot-dogs sans autre parole, filant contre le vent. À mesure que ses pas le guidaient à pleine vitesse vers le central de police, Brolin refaisait le chemin du tueur. Tel que les indices le lui indiquaient.

Il tenait quelque chose.

La voix du Mexicain flottait dans son esprit : « *Ne pas prendre de risques inutiles.* »

Ils s'étaient trompés pour la voiture.

38

A peine entré, Brolin mit sa bouilloire de bureau en route, signe d'excitation intense. Il composa le raccourci de Salhindro sur son téléphone.

— Larry, t'es occupé ? demanda-t-il à son interlocuteur.

— Figure-toi que je bosse, moi ! Je viens de terminer le briefing des patrouilles, ils sont partis. S'il y a un Blanc de vingt-trente ans qui travaille à mi-temps ou qui est au chômage et qui roule en Mercury Capri 77 aux abords de Washington Park, on va te le trouver !

— Larry, laisse tomber la Mercury, je crois qu'on fait fausse route, j'ai une idée. Tu peux venir dans mon bureau ?

Le silence dura une seconde, comme pour laisser à Salhindro le temps de jauger la situation.

— Tu n'auras pas encore raccroché que je serai là.

Larry Salhindro et ses cent dix kilos entrèrent tandis que Brolin se servait du thé bouillant.

— Bon, faut-il que je rappelle la meute ? demanda-t-il en refermant la porte.

— Pas nécessairement. L'idée que le tueur vive près de son premier lieu de crime n'est pas impossible. C'est juste la voiture, ça n'est pas la sienne.

— Comment tu peux savoir ça ?

— Du thé ?

Salhindro déclina d'une grimace.

« Je ne le *sais* pas, continua Brolin, je le *devine*.

— Encore un de tes trucs des sciences du comportement ? Des fois, je me demande comment ils ont fait pour t'engager au Bureau.

— Je suis sérieux, Larry.

Brolin se leva et se posta devant le grand tableau qui couvrait un pan de mur. D'une main, il tenait son *mug* fumant, de l'autre il pointa l'index sur l'inscription qui figurait au sommet de la pyramide de notes.

« Un tueur et un Corbeau », lut-il.

— La première fois, ils ont tué dans les bois, un lieu éloigné des témoins en prenant soin d'asperger la ruine de Mercaptan. Ils n'ont pris aucun risque, tout était minutieusement préparé. Cette fois ils ont agi dans un bâtiment isolé par un terrain vague. Cependant, il y a des habitations non loin et la rue qui mène à la propriété de la voirie est assez fréquentée. Pourtant, on a trouvé les traces de pneus devant le bâtiment. Crois-tu

qu'ils auraient laissé leur propre voiture devant, sachant qu'il pourrait y avoir des témoins ?

— Ils ont agi de nuit, ça limite les risques, objecta Salhindro.

— Oui, une fois qu'ils sont dans le local de la voirie, mais dès l'annonce du meurtre par la presse, il est possible qu'un témoin se souvienne avoir vu une voiture prendre le chemin privé. Si tu étais suffisamment malin pour mettre du Mercaptan afin d'éloigner les squatteurs la première fois, tu crois que tu conduirais ta seconde victime à travers une zone pavillonnaire dans ta propre voiture ?

— Peu probable, en effet.

— Ils ont été au plus simple, je pense que la Mercury est la voiture de leur victime.

Brolin écrivit au Veleda sur son tableau. « Voiture deuxième victime : Mercury Capri 1977 ? »

— Ça va aider pour l'identification. Meats a demandé au service de l'immatriculation une liste des propriétaires de Mercury 77 pour tout l'État. Avec un peu de chance, on trouvera un nom qui correspond au fichier des personnes disparues.

Brolin approuva.

— Larry. Imaginons que tu sois le tueur. L'intéressé émit un grognement peu réjoui.

« Tu tues cette fille. Tu es un malin, tu sais qu'il est préférable de ne pas laisser la voiture traîner devant le lieu du crime. Tu veux t'en débarrasser et en même temps, tu dois récupérer ta propre voiture quelque part. Quel endroit choisirais-tu ?

— Mmm... Je dirais un parking. C'est parfait pour y laisser ma voiture sans attirer l'attention pendant que je la me, et ensuite, j'y laisse celle de ma victime. Avec du bol, il s'écoulera longtemps avant qu'on ne remarque la voiture qui ne bouge pas. Très longtemps.

— À condition d'être sur un parking public, où on ne paye rien. Ou alors le parking longue durée de l'aéroport.

— L'aéroport ? C'est à l'opposé, non, ça fait trop loin ! Un parking gratuit tu disais ? Il y en a pas beaucoup...

Brolin s'approcha de la carte de la ville. Il posa son doigt à quelques centimètres seulement du lieu du crime.

— Tu oublies le Shriners Hospital et l'université de médecine de l'Oregon et leurs immenses parkings publics. À moins d'un kilomètre du bâtiment de la voirie.

Salhindro se leva aussitôt, l'esprit vif et le cœur palpitant, comme lorsqu'il patrouillait de nuit, quinze ans plus tôt.

— On prend ta voiture ou la mienne ?

39

A n'en pas douter, le Shriners Hospital aurait pu inspirer Shirley Jackson pour l'un de ses romans si elle avait pu croiser sa sombre silhouette. Non qu'il soit effrayant dans son architecture ni que les soins prodigués y soient de mauvaise qualité – loin de là –, c'est une inexplicable sensation qui vient se coller à la rétine. Avec ses fenêtres sans fond et ses murs nauséux, tout dans son apparente austérité reflète un malaise sournois. Quand Brolin le vit apparaître au détour de Jackson Park Road, il ne perçut pas un édifice de soins mais la rance odeur des salles d'accouchement, le gargouillis des liquides corporels dans les blocs opératoires ou le pincement aigu de la seringue qui s'enfonce au travers des chairs pour pénétrer la veine. Bien incapable d'en expliquer la provenance, il avait vu surgir ces images après le virage. C'était ça, l'effet néfaste du Shriners.

Brolin poursuivit sa route jusqu'à l'immense parking qui se trouvait sur le côté.

— Prends à droite, lui indiqua Salhindro. Il serait plus logique que le tueur ait garé la voiture sur le parking public que sur celui du personnel. Plus discret.

La Mustang vira sur la droite et se mit à défiler au pas dans les allées, l'une après l'autre. Le parking était immense, servant aussi bien aux patients, aux visiteurs qu'aux étudiants de l'université médicale de l'autre côté de la route.

Le patchwork de véhicules dormant sous le pâle soleil d'octobre était impressionnant. Vue d'un avion, cette

somptueuse mosaïque multicolore devait en jeter, remarqua Salhindro.

Au loin, les gyrophares flamboyants d'une ambulance attirèrent leur regard. Devant les urgences, des infirmiers arrivaient à toute vitesse en poussant un brancard. Des portes arrière de l'ambulance jaillirent deux hommes en tenue bleue caractéristique de leur fonction et ils firent glisser une plateforme sur laquelle reposait un blessé qui se tordait de douleur en hurlant. La couverture blanche qui le couvrait ne suffisait pas à masquer les auréoles rouges sur son torse.

— Quelle que soit ma mort, je veux pas finir comme ça, lâcha Salhindro soudainement éteint.

— Finir comment ? Sur un brancard ?

— Non, dans un hôpital. À gueuler comme tout le monde, à pisser le sang, en sentant la panique monter alors que tu perçois ta mort imminente. Entouré de gens dévoués certes, mais qui n'en restent pas moins des professionnels pour qui ta mort ne sera qu'une de plus dans le Grand Anonymat. Je veux une mort personnelle, égocentrique tu vois. Un truc vraiment centré sur ma petite personne, avec des gens qui prennent conscience avec moi que c'est fini, que je m'en vais. Je veux pas d'une mort professionnelle comme on en fait aujourd'hui, ça dédramatise tellement tout.

Brolin délaissa une seconde la rangée de voitures garées pour observer son ami.

— T'y penses souvent à ta mort ?

— Ça m'arrive.

Salhindro ne quittait pas la scène des yeux.

— Avec l'âge, on y pense un peu plus, ajouta-t-il. Un demi-siècle ça commence à compter, surtout quand on a mon hygiène de vie... Pas d'hygiène de vie.

Au loin, l'équipe d'infirmiers disparut avec leur blessé : une seconde plus tard, l'ambulance repartait en coupant les gyrophares. La scène n'avait duré qu'un court instant, fulgurante, elle n'était déjà plus qu'un souvenir nébuleux.

— Il y a deux semaines, j'ai été chez mon frère, pour un barbecue, continua Salhindro. Tu sais, celui qui bosse pour

l'EPA¹⁴ ? Sur un mur, j'ai remarqué un cadre avec une inscription brodée : « Si un homme échoue dans sa vie de famille, il échoue dans sa vie. »

Il émit un rire sec, ironique, qui secoua son ventre pardessus sa ceinture.

— Tu vois, je suis resté là à mater ce putain de cadre pendant dix minutes, jusqu'à ce que Dolly vienne me chercher. Elle m'a demandé si j'allais bien et nous avons rejoint le frangin et sa p'tite famille. Ça doit bien faire dix ans que ce cadre à la con est accroché au mur et c'est la première fois que je le remarquais. Comme un signe, un message.

Salhindro observa son reflet dans le rétroviseur.

— Connerie de cadre, fit-il... C'est bien un truc d'écolo ça ! Brolin se contenta d'inspecter les voitures en stationnement tout en jetant de bref coup d'œil à son voisin. Il savait que Salhindro n'avait jamais eu d'enfant. En fait, il n'avait jamais eu de femme non plus, partageant son temps libre entre ses amis et... en faisant beaucoup d'heures sup'. Salhindro ne faisait plus de sport, il mangeait tout ce qu'il voulait sans se priver et tant pis si sa santé devait en pâtir, rien de vraiment salubre ne le retenait en ce bas monde. Salhindro était content d'être en vie mais ne pleurerait pas sur sa mort le jour où elle viendrait. Du moins, était-ce ainsi que Brolin l'interprétait.

— Tu sais, le truc de sentir sa mort venir... tout ça, c'est du flan, dit Brolin. Tout à l'heure, tu m'as dit que tu ne voulais pas paniquer en sentant ta mort imminente, mais je crois pas que ça se passe comme ça.

— Ah bon ? T'as l'air drôlement calé, t'es mort combien de fois ? Je me disais, y a comme une odeur...

— Non, vraiment, je t'assure. En deux ans au FBI, j'ai été une fois plongé dans une grosse fusillade. J'étais encore en formation, et je n'aurais pas dû être là mais j'accompagnais un agent, peu importe... Deux preneurs d'otage dans une banque. L'un des nôtres a été touché à l'abdomen. Il perdait pas mal de sang et il ne cessait de répéter : « Je vais crever, je le sens, je

¹⁴ EPA : Environmental Protection Agency (Agence pour la protection de l'Environnement).

vais crever. » J'étais avec lui dans l'ambulance et à un moment je l'ai vu devenir encore plus pâle. Il a planté son regard dans le mien et m'a pris la main en disant « ça y est... dis à ma femme que je l'aime... ». Il a senti sa mort venir comme tu dis. Sauf que la balle s'était plantée dans la dixième côte sans faire de gros dégâts. Quinze jours plus tard, il gambadait comme un lapin ! Le coup du type qui sait qu'il va mourir et qui prend le temps de faire son speech d'adieu, c'est bon pour les films.

— Mouais... je suis pas convaincu.

— T'en fais pas, tu seras bien vieux quand ça t'arrivera. Tu t'endormiras bien tranquille pour oublier de te réveiller...

— C'est tout moi ça ! N'empêche, je suis pas d'accord avec ton idée. Y a des gens qui sentent que leur heure est...

— Larry ! s'écria Brolin en pilant.

Salhindro fixa ce que l'inspecteur lui montrait du doigt. Dix mètres plus loin, une Mercury Capri de couleur marron patientait docilement.

40

— Central, ici 4-01. Nous sommes dans la zone de patrouille 871, avons besoin d'un 10-28. Véhicule Mercury Capri marron, immatriculé dans l'Oregon. Plaque personnalisée « Wendy 81 ». « Whisky-Echo-November-Delta-Yankee 8-1 ».

— Bien reçu 4-01, on s'en occupe.

Le code 10-28 correspond pour la police de Portland à une demande d'identification minéralogique. Brolin gara sa Mustang sur le côté et ils descendirent.

— Combien de chances que ce soit celle-là ? demanda Brolin en faisant le tour du véhicule.

— Je sais pas, combien y a-t-il de Mercury Capri à Portland ? 10 ? 40 ? Et combien de chances qu'on en trouve une là où on la cherchait ? J'ai jamais été très doué pour les probabilités.

— Bon, on ne touche à rien. Ça n'est peut-être que celle d'un pauvre étudiant qui va nous coller un procès pour avoir posé la main sur la poignée de sa portière. On attend la réponse du central.

— Pour qu'il te dise quoi ? demanda Salhindro, perplexe. C'est la bagnole du maire ?

Brolin exhiba son téléphone cellulaire.

— Dès que je saurai à qui elle appartient, j'appelle le propriétaire. Si ça répond et qu'il n'y a pas de portée disparue dans la famille, on sera fixé.

— Et Craig ? On pourrait le faire venir, avec tout son matos, il nous dira si c'est les mêmes pneus que les marques trouvées devant la scène du crime.

— Larry, on ne va pas faire déplacer Craig et son équipe pour toutes les Mercury Capri qu'on trouve.

— Merde, c'est son boulot !

Brolin allait répondre quand le statique de la radio grésilla.

— 4-01, ici central. Vous me recevez ? Salhindro s'empara du micro.

— Haut et fort.

— On vient d'identifier la propriétaire du véhicule. Elizabeth Stinger, trente-six ans, domiciliée à Fremont Drive dans le district est.

— Trente-six ans, répéta Brolin. L'âge colle avec la victime.

— Mais plus important, reprit la voix apathique du central, Elizabeth Stinger est dans le fichier des personnes disparues depuis ce matin.

Brolin tressaillit. Lorsqu'une personne est déclarée manquante par un conjoint ou un membre de la famille, la procédure préconise d'attendre quarante-huit heures avant de l'enregistrer sur le fichier des disparus, essentiellement pour s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un malentendu et éviter de saturer le système. Or, la mort était estimée à cinquante heures avant ce matin même, c'est-à-dire deux jours plus tôt. Tout correspondait parfaitement.

Il ne leur fallut que quelques minutes pour apprendre auprès du poste de police de la zone 920 qu'Elizabeth Stinger avait été portée disparue le mardi soir, en fin de soirée. À 23

heures le mardi soir, Amy Frost, nourrice de la fille d'Elizabeth Stinger, après avoir vainement tenté de joindre Elizabeth, s'était résolue à prévenir la police. Son employeur l'avait vue partir en fin d'après-midi et plus personne ne l'avait aperçue ensuite. Elle avait travaillé près de Columbia boulevard, au nord de la ville.

— Columbia boulevard ? s'étonna Brolin. C'est sacrement loin ! En admettant qu'elle ait disparu dans le parking en sortant du boulot, le tueur l'aurait conduite à travers toute la ville pour l'amener ici ?

Salhindro haussa les épaules.

— C'est toi le profileur.

— Justement, y a un truc qui ne va pas. Elle sort de son boulot et fonce chez sa nourrice à l'est, donc encore plus loin d'ici. Le tueur l'a peut-être interceptée sur le chemin. Et c'est là qu'il l'amène.

— Le coin lui plaît peut-être.

— Il a repéré et préparé son coup. C'est pour ça qu'il a pris la voiture de sa victime ; s'il doit traverser la ville autant ne pas laisser le souvenir de son propre véhicule. Ce qui m'intrigue c'est pourquoi choisir sa victime si loin ? À moins que...

Les mots de Brolin se perdirent dans le fil de ses déductions.

— S'il s'agit bien d'un détraqué, je veux dire un tueur en série, alors il fait sûrement comme la plupart, il erre et tue la première venue qui correspond à ses goûts. Tu ne crois pas ? interrogea Salhindro.

— Non. Il nous a déjà prouvé qu'il n'était pas très sûr de lui, mais il n'est pas stupide, de plus le Corbeau veille probablement au grain. S'il prend le risque de traverser la ville alors qu'il agit habituellement avec beaucoup de prudence, c'est qu'il n'avait pas le choix. Pourquoi ?

Une femme et ses deux enfants passèrent dans leur dos, les deux garçons dévisageant les policiers, cherchant à comprendre ce qu'il y avait à voir. La mère fixa l'uniforme de Salhindro et la voiture qui intéressait les deux hommes et comprit qu'il y avait peut-être quelques atrocités sur la banquette arrière. Elle fit barrage aux regards des enfants avec la grande enveloppe de ses radiographies et accéléra le pas.

— Pourquoi le tueur prend-il le risque de traverser toute la ville avec sa victime ? insista Brolin. Si le lieu lui plaît tant que ça, il n'avait qu'à choisir une femme plus proche, parmi les étudiantes du campus ou les infirmières. Pourquoi va-t-il la chercher aussi loin ?

Brolin claquait ses doigts en signe de victoire. Aussitôt, le visage de Salhindro s'illumina, comme touché par le doigt de Dieu en personne :

— Parce que c'est *cette* femme-là qu'il voulait.

— Exactement, fit Brolin. Il ne se contente pas de préparer le lieu où il va tuer mais il prépare aussi le choix de sa victime. Il ne me pas au hasard de ses fantasmes. Il nous faut identifier la première victime, trouver un point commun. Il y en a forcément un.

— Et si le lieu du crime est si loin, c'est qu'il a également une signification, hasarda Salhindro. Il se pourrait qu'il choisisse en fonction du message qu'il veut nous laisser.

Brolin approuva.

— Rappelle-toi la première lettre, les vers de la *Divine Comédie* : « Je me trouvais dans une forêt sombre », et il laisse sa première victime dans les bois. La deuxième lettre cite des vers du premier cercle de l'Enfer et il laisse sa victime devant l'entrée des égouts. Qu'est-ce qui symbolise plus l'enfer souterrain que des égouts noirs et sales ?

— S'il doit commettre d'autres meurtres, c'est dans les égouts qu'il laissera les corps.

Un voile noir passa devant les yeux de Brolin.

— L'employeur a dit qu'Elizabeth avait quitté son boulot vers 18 h 15, non ?

Salhindro hocha la tête.

« Et nous supposons qu'elle est morte aux alentours de minuit ? Larry, le tueur l'a forcément interceptée peu de temps après son départ sinon la nourrice l'aurait vue. Ce qui veut dire qu'ils sont restés ensemble de longues heures... »

L'expression qu'arborait Brolin en disait long sur ce qu'il imaginait. Séquestration, tortures en tout genre. Il repensa au tueur en série John Wayne Gacy qui se déguisait en clown pour repérer ses proies parmi les enfants. Ces mêmes enfants qu'il

kidnappait, torturait, violait et étouffait puis les ranimait et ainsi de suite jusqu'à ce que mort s'ensuive. À trente-trois reprises. Qu'en était-il d'Elizabeth Stinger ? Quel avait été son calvaire pendant plusieurs heures ?

— Il faut mettre la main dessus, Larry, et vite.

— Et comment veux-tu qu'on s'y prenne ? Le temps de montrer une photo de la victime à tous les commerçants de Columbia jusque chez la nourrice, il aura le temps de tuer la moitié de la ville avant qu'on obtienne le moindre renseignement, si on peut en avoir. Il faudrait un miracle pour que quelqu'un se souvienne d'une Mercury Capri marron avec un homme au volant. Et malin comme il est, le tueur n'aura pas laissé la moindre empreinte dans la voiture, je suis prêt à parier là-dessus ! Brolin observa le véhicule.

— Mais on dispose d'une sacrée longueur d'avance sur le tueur, dit-il si faiblement que Salhindro crut qu'il se parlait tout seul. Il ne s'attend sûrement pas à ce qu'on retrouve la voiture si vite.

— Et ?

— Il ne nous a fallu que quelques heures. Je suis certain que la voiture n'est qu'un détail pour lui parce qu'il s'attend à ce qu'on ne la retrouve pas – ou dans longtemps.

Brolin scruta le reste du parking avant d'ajouter :

— Et ça, je peux m'en servir pour l'attirer à moi.

41

— Au FBI on appelle ça « technique proactive », expliqua Brolin à ses collègues.

Lloyd Meats passa sa main dans sa barbe, dubitatif.

— Bon, et en quoi ça consiste cette technique ? demanda le capitaine Chamberlin.

— C'est se servir de ce que l'on sait de notre adversaire, de ses défauts, pour lui tendre un piège et l'amener à nous, développa l'ex-agent du Bureau.

— Mais on ne sait rien de lui ! protesta Bentley Cotland. Quel défaut voulez-vous utiliser ?

Brolin se leva du fauteuil et examina les hommes présents dans son bureau. Le capitaine Chamberlin et son second, l'inspecteur Lloyd Meats, le futur assistant attorney Cotland et Larry Salhindro. Tous l'observaient comme un oiseau rare.

— Vous n'avez pas écouté ce que je dis depuis le début de cette enquête, répliqua-t-il en fixant Cotland. Ses crimes nous parlent, il communique avec nous par le biais de ses meurtres – sans le savoir –, ses actes sont la représentation de son inconscient et de ses fantasmes. Et je vous ai dit qu'il est narcissique. Ce sont des crimes narcisso-sexuels. Il ne voit pas sa victime comme un être vivant parce qu'il ne perçoit que son propre besoin, son propre plaisir. Il ne comprend pas la douleur de l'autre parce que celle-ci est son instrument de plaisir. De plus, nous savons maintenant – par la dernière lettre – que le Corbeau l'accompagne. Peut-être pas directement sur la scène du crime mais il sait tout ce que le tueur fait car ils partagent.

Brolin marqua une courte pause pour s'assurer que tous le suivaient. Puis il reprit d'une voix pleine de gravité :

« Pour tout vous dire, je pense que le Corbeau commande au tueur. L'un est le cerveau, l'autre l'exécuteur. Pour la première victime, le tueur a prouvé qu'il était immature sexuellement, il ne s'assume pas encore ou n'a pas assez confiance en lui, c'est un frustré qui a engrangé une énorme violence envers les femmes. Ce type d'homme ne passe à l'acte qu'une fois tant de haine et de colère accumulées, il subit un puissant événement stressant qui le fait éclater. Il ne peut alors plus tenir et il agit, mais de façon peu contrôlée, sans préparatifs. Pourtant le crime a été préparé – j'en veux pour preuve le Mercaptan déposé dans la ruine quelques jours plus tôt. Et nous n'avons retrouvé aucun indice, le lieu a été choisi à cause de ça. Pour le deuxième crime, c'est pareil. Cependant le tueur semble s'être mieux contrôlé. Il prend un peu d'assurance, ce qui ne l'a pas empêché de découper les mamelons de sa victime. Son naturel pervers revient au galop, quand bien même il voudrait le chasser. Si le Corbeau est bien ce que je pense, la tête pensante du duo, alors nous avons une chance de le piéger.

— Je ne vois pas comment, se plaignit Meats avec amertume. Il ne nous a pas laissé grand-chose, une trace de pas et des marques de pneus, c'est maigre !

— Pose-toi la question suivante : pourquoi le Corbeau nous envoie-t-il ces lettres ?

— Pour frimer, ou pour se faire remarquer, pour prouver au monde qu'il existe, hasarda Meats en fonction de ses expériences passées.

— Pas exactement, s'il voulait prouver au monde qu'il existe, c'est aux médias qu'il enverrait les lettres, pas à la police puisqu'il sait bien que nous les tiendrons secrètes, corrigea Brolin. Je pense qu'il veut plutôt s'amuser avec nous. Il nous teste. Lui aussi est un pervers narcisso-sexuel, c'est un dominant, un manipulateur, c'est pour ça qu'ils s'attaquent à des femmes et qu'ils les font souffrir. Pourquoi l'Enfer de Dante et qu'est-ce qu'ils cherchent à atteindre en remontant les neuf cercles de l'enfer, je ne le sais pas, peut-être rejoindre la quintessence du Mal ou je ne sais quel délire.

» Mais le Corbeau souhaite se confronter à la police parce qu'il se croit puissant et plus intelligent que nous et qu'il veut nous le montrer. La police est le bras de la société, nous représentons l'organe exécutif de lois de notre monde. Si vous défiez la police, vous êtes en dehors de la société, et seule la prison peut vous amender et refaire de vous un citoyen. Mais montrez-vous plus malin que la police, et vous serez au-dessus de cette société, plus fort. C'est comme ça qu'il se voit, il est sûr de lui. C'est là le défaut à exploiter.

— C'est ça que vous appelez une piste ! s'écria Bentley Cotland. Merci pour la leçon de psychiatrie criminelle mais qu'est-ce que ça va nous permettre de savoir ? Où ce fou habite ? Non ! Bon, alors qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Sauf votre respect monsieur Cotland, laissez-moi poursuivre, si vous ne parvenez pas à vos propres déductions.

Bentley Cotland le fusilla du regard. Cette fois, c'en était trop ! Il allait voir, ce jeune flicaillon, ce qu'il en coûte de froisser un attorney ! Aussitôt qu'il obtiendrait sa nomination, il s'arrangerait pour que Joshua Brolin n'ait plus que les enquêtes merdiques et qu'il passe le reste de son temps à Portland à

ramasser des ivrognes et des putes sur la voie publique. Mais pour qui se prenait-il, ce bouseux ?

— Dans un premier temps, la chance nous a permis d'identifier les traces de pneus grâce au super boulot de Craig Nova et son équipe, reprit Brolin. Ensuite nos déductions (il adressa un clin d'œil à Larry) et un petit coup de pouce du destin nous ont permis de retrouver la voiture de la victime, cet après-midi. Cette même voiture que le tueur a utilisée pour amener sa victime sur le lieu du crime comme le montrent les traces. Je suis certain qu'il ne s'attend pas à ce que nous trouvions le véhicule si vite.

— Le problème, c'est que ça n'est justement pas *sa* voiture mais celle de la victime, et il a évidemment tout nettoyé ! rétorqua Chamberlin.

— Capitaine, nous disposons des éléments nécessaires pour mettre en œuvre une technique proactive. Je m'explique : nous tendons un piège autour du véhicule de la victime et titillons son ego pour le contraindre à venir. Puisqu'il veut jouer, nous allons lui proposer une partie.

— Et concrètement, on fait quoi ? demanda Salhindro que la logistique touchait tout autant que le pragmatisme.

Brolin fit face au capitaine Chamberlin.

— Capitaine vous convoquez la presse et annoncez que nous sommes sur une piste très importante, que la capture du tueur n'est plus qu'une question de jours. Ils ne manqueront pas de demander des détails, là vous leur expliquez pour les traces de pneus, que nous savons grâce à cela que le tueur ou la victime avait une Mercury Capri 1977. Et que, dans les jours qui viennent, nous allons chercher toutes les Mercury Capri, que toutes les pistes seront exploitées, tous les propriétaires interrogés, et si nous trouvons des Mercury Capri abandonnées, elles seront passées au crible pour y déceler le moindre indice. Nous analyserons toutes les traces de pneus qui pourraient être proches, interrogerons tous les témoins éventuels, etc. L'idée est d'impressionner le tueur par l'arsenal technologique déployé et par notre assurance, montrez-vous sûr de vous, insistez sur le fait qu'il sera bientôt derrière les barreaux, énervez-le. Il devrait déjà être surpris que l'on ait identifié si vite la voiture de sa

victime, ça peut lui faire peur, si en plus il se sent sous-estimé, il va prendre des risques.

— Et il risque de tuer de nouveau très vite ! C'est ça que vous voulez ? objecta Bentley.

— Non, il va d'abord couvrir ses arrières ! Il saura ainsi que nous allons bientôt retrouver la Mercury et à moins qu'il ne soit lui-même flic et sûr d'avoir parfaitement nettoyé la voiture, il ne connaît pas exactement nos moyens technologiques. Le fait que nous ayons identifié le véhicule aussi vite pourrait lui faire peur. Et si on a de la chance, il avait garé sa propre voiture non loin de la Mercury pour ne pas marcher trop et ne pas s'exposer aux regards des passants sur le parking. Il va ainsi avoir peur que l'on puisse retrouver les traces de pneus de sa propre voiture. Insistez bien sur les traces de pneus et leur importance, capitaine, et aussi sur tous les détails qui pourraient nous dévoiler le moindre indice, dites bien qu'un simple cheveu pourrait nous en apprendre énormément. Je veux qu'il se sente suffisamment menacé pour prendre le risque de retourner très vite sur le parking récupérer la Mercury et s'en débarrasser.

Bentley secoua la tête, sidéré que l'on puisse bâtir de pareilles théories.

— Si je te suis bien, intervint Salhindro, le capitaine fait sa petite conférence, la presse relaie le tout à la télé et dans les journaux pendant que nous, on se planque sur le parking et on attend de voir si notre gus va mordre à l'hameçon, c'est ça ?

Brolin hocha la tête.

— Exactement. On reste en observation avec une équipe du SWAT¹⁵ et dès qu'un type touche à la Mercury, on boucle le secteur et on lui tombe dessus.

Le capitaine Chamberlin fit claquer ses lèvres, l'air contrarié.

— Ce qui me pose un problème, remarqua-t-il, c'est l'importance de la zone et le nombre de gens qui y circulent.

— Oui, c'est un souci. On ne peut pas restreindre l'accès sans que ça soit louche. Mais notre homme va chercher à se

¹⁵ SWAT : Spécial Weapons And Tactics, équipe d'intervention de la police.

faire remarquer le moins possible, il évitera de se coller aux passants je pense, il est d'ailleurs fort envisageable qu'il vienne de nuit.

Le silence tomba sur le bureau. La ventilation bourdonnait dans un coin et des téléphones sonnaient au loin dans d'autres pièces. La cigarette de Meats se consumait dans un cendrier sans qu'il en tienne compte.

Bentley brisa le silence le premier :

— Capitaine, vous n'allez tout de même pas cautionner un projet aussi démentiel !

— Vous avez mieux à proposer monsieur Cotland ? Ou préférez-vous attendre la prochaine victime ? Dans ce cas, vous pourriez faire la prochaine conférence de presse et tant qu'on y est, c'est vous qui parlerez à la famille, qu'est-ce que vous en dites ?

Bentley se contenta de grommeler.

Le capitaine Chamberlin se lissa la moustache, le regard plongé dans le néant électrique de sa pensée. Quand il reprit la parole sa voix était plus rauque, comme prise par le doute.

— Brolin ?

— Oui capitaine.

— Ça marche habituellement cette technique proactive, au FBI ?

Brolin haussa les épaules.

— Eh bien, ça dépend. Parfois oui. Il faut un peu de chance. Le capitaine serra le poing.

— J'imagine qu'il nous faut agir sans perdre plus de temps, dit-il. Brolin, contactez l'équipe du SWAT pendant que je réunis les journalistes. D'ici trois heures, les infos circuleront publiquement, informant chaque citoyen de l'Oregon que nous sommes sûrs de nous et que le tueur des deux femmes sera arrêté dans les jours qui viennent.

Il ferma les yeux et ajouta :

— J'espère qu'on ne va pas se planter. Nous jouons gros.

La chaîne stéréo à 1 800 dollars diffusait le dernier album d'Amon Tobin dans tout le rez-de-chaussée, faisant vibrer les carreaux sous l'impact des basses.

— Tu veux bien baisser la musique, commanda Camelia. Les décibels tombèrent comme un avion en piqué. Juliette s'appuya sur le chambranle de la porte de la cuisine, grignotant une carotte crue.

— Et si on sortait pour dîner ce soir ? proposa-t-elle. Camelia posa sur son amie un regard malicieux.

— Envie de compagnie ? Ma Juliette aurait-elle, enfin, décidé de s'offrir la présence d'un mâle à ses côtés ?

L'intéressée haussa les épaules en signe de dépit.

— Ne soit pas stupide, c'est pas de ça dont j'ai besoin.

— Oh ! mais rassure-toi, je ne parlais que d'un compagnon d'une nuit ! Un homme-Kleenex.

— Et moi, je parlais sérieusement. Un cinéma, ou un restaurant entre femmes, je ne sais pas, quelque chose de « social ». Sortir, quoi !

Camelia repoussa le magazine qu'elle lisait.

— Et tes deux gorilles ? fit-elle en montrant l'extérieur du menton.

Juliette soupira.

— J'imagine qu'ils nous suivront, ils ne peuvent tout de même pas m'empêcher de vivre.

Camelia consulta sa montre.

— Dix-sept heures, ça nous laisse le temps de choisir. Cuisine chinoise ? Oh, tiens ! Je connais un restaurant russe génial dans Downtown.

— Et français ?

— Ce sont tes origines qui refont surface ?

— Un atavisme culinaire, ça existe d'après toi ? répondit Juliette.

Les deux femmes rirent et Camelia prit l'air très concentré, poussant la grimace à l'excès.

— Mais oui ! finit-elle par s'écrier. Je ne t'ai jamais présenté mon ami Anthony Desaux ?

— Le millionnaire ?

— Français et cordon-bleu avec ça ! Avec un zeste de romantisme et la galanterie française, c'est l'homme qu'il te faut.

Avant que Juliette ne puisse ajouter quoi que ce soit, Camelia était déjà au téléphone.

Juliette resta dans la cuisine. La conversation qu'elle avait elle avec Brolin dans l'après-midi lui revint en mémoire. Mais plutôt que des mots, c'était l'expression de son visage quand ils s'étaient tenus à quelques centimètres l'un de l'autre qu'elle retenait. Un infime lien s'était tissé à cet instant précis, un filament de désir, elle ne pouvait pas se le cacher, c'était du désir qu'elle avait éprouvé. Et ça ne lui était pas arrivé depuis très longtemps. Pendant quelques secondes elle avait souhaité qu'il l'embrasse, que leurs peaux se rapprochent et se touchent.

Un filament de désir.

Qui s'était allumé d'un coup, se consumant comme une allumette. Soufflé par les aléas de la vie, en l'occurrence la sonnerie du téléphone. Qu'en était-il vraiment ? Était-ce une bouffée momentanée, une alchimie étrange du corps dans un moment de panique ? S'ils venaient à passer un peu de temps ensemble qu'éprouverait-elle ? L'envie de fusionner ou celle de l'amitié, du verbe et de la confiance ?

Camelia réapparut.

— Fais les poussières de tes tenues de soirée, nous sommes attendues chez M. Desaux pour dîner, à vingt heures précises.

— Tu ne nous as pas invitées de force, j'espère ?

— Loin de là, quand je lui ai dit que je lui présenterais la plus belle fille de tout l'Oregon, il a été ravi de nous avoir à sa table !

— T'as pas fait ça ! Dis-moi que tu n'as pas fait ça !

En guise de réponse, Camelia lui fit son plus beau sourire, son préféré pour laisser planer le doute : le sourire Carnivore, celui qui dévoile toute la dentition.

L'écu de cuivre aux armoiries de la famille Desaux fermait l'imposante grille de la propriété. Un dragon crachant du feu sur le flanc dextre, une épée au flanc senestre et un donjon austère gravé en relief au centre en formaient les motifs.

Camelia s'annonça à l'Interphone au bord de l'allée et le blason se fendit en deux à l'ouverture des grilles en fer forgé. Derrière, la voiture banalisée affectée à la protection de Juliette s'immobilisa sur le bas-côté. Les deux policiers à l'intérieur sortirent leurs sandwichs et leurs journaux pour prendre leur mal en patience comme convenu avec la jeune femme lorsqu'elle leur avait fait part de son intention d'aller dîner au manoir Desaux.

Camelia conduisit sa voiture à travers la forêt privée, roulant calmement dans la nuit.

Assise sur le siège passager, Juliette contemplait le paysage éclairé par les phares.

— Tout ça lui appartient ? demanda-t-elle. Je veux dire, c'est rien qu'à lui ?

— Et à personne d'autre. Un mur de quatre mètres entoure les douze hectares de propriété, si tu veux t'y promener, il faut faire partie de ses amis. Les *persona non grata* restent dehors. D'une certaine manière, Anthony Desaux vit dans un autre monde, tu vas voir.

Juliette approuva, peu certaine d'être prête à rencontrer un homme comme celui-ci.

Un imposant massif de rhododendrons laissa subitement apparaître la demeure Desaux. Juliette s'attendait à découvrir un manoir français, comme ceux qui jalonnent la Loire, avec leurs longues fenêtres, des plafonds très hauts aux moulures soignées, aux cheminées ouvragées dans le marbre et aux parquets d'époque soigneusement cirés. Mais la résidence de la famille Desaux n'avait rien de l'architecture de Le Vau et ses jardins rien de Le Nôtre. En fait, on l'aurait dite tout droit sortie des Cornwall ou du Connemara. Tout en néogothique, avec d'interminables cheminées de pierre, ses étroites fenêtres et ses pinacles dressés vers le ciel comme des clochetons aiguisés par

les éclairs. Elle ressemblait à une église horizontale, remarqua Juliette à mesure qu'elles s'en approchaient.

— Oh, mon Dieu ! s'étonna-t-elle. On va manger là-dedans ?

— Quoi ? Tu ne trouves pas ça excitant ?

— Pas vraiment ! J'ai l'impression d'être dans un mauvais film d'horreur.

— Un mauvais film d'horreur n'aurait pas les moyens de se payer un décor pareil. Maintenant cesse de te plaindre et profite. Tu vas côtoyer l'*aristocratie* française.

Camelia passa sous un arc-boutant et gara la voiture devant les marches noires du perron. La porte s'ouvrit aussitôt et un homme en costume trois pièces les accueillit en se frottant les mains. Il avait une cinquantaine d'années, les cheveux blancs lissés en arrière et la carrure imposante d'un bon vivant ayant pratiqué tout autant le sport que la philosophie d'Épicure.

— Bienvenue chez moi, mesdemoiselles ! Laissez la voiture ici.

Camelia gravit les marches rapidement pour se porter à ses côtés.

— C'est un plaisir, dit-elle tandis qu'il lui déposait une bise sur la joue.

— Et voici, je présume, la belle Juliette dont j'ai si souvent entendu parler ! s'écria-t-il en dévoilant ses dents anormalement blanches.

Juliette s'approcha lentement. Anthony Desaux se tenait très droit, dans un costume somptueux, lui offrant son plus beau sourire. Elle vit la parfaite dentition, les cheveux impeccables, et la peau rasée de près du millionnaire. Une profonde fossette se creusa dans son menton.

« C'est tellement plus facile d'être beau quand on est riche », se dit-elle en l'observant. Elle s'en voulut aussitôt de se montrer cynique envers lui, encore plus envers son argent, d'autant que sa propre famille n'était pas à plaindre non plus.

— Je suis ravie de faire votre connaissance monsieur Desaux, fit-elle en lui tendant la main.

— Appelez-moi Anthony.

Et plutôt que de lui serrer la main, il se courba et lui fit un baisemain sentencieux.

— Je vous en prie, entrez.

Il s'effaça pour les laisser découvrir l'immense hall.

Le repas se prit dans la « petite » salle à manger, pour « *plus d'intimité* » selon les mots mêmes du maître de maison. Ils dînèrent sous un lustre en cristal du XVIII^e siècle et dans de la vaisselle dont la moindre pièce devait coûter au bas mot 2 500 dollars. Juliette avait eu peur d'être servie par une pléthore de majordomes mais c'est Anthony lui-même qui fit le service et qui s'attardait par moments dans la cuisine. Et comme le lui avait promis Camelia, il s'avéra un excellent chef, mitonnant un succulent coq au vin avec des haricots verts. Le vin, français évidemment, était des plus capiteux et lorsque leur hôte fit une allusion à son prix, Juliette manqua de s'étrangler. Anthony aimait visiblement parler de lui-même, de sa réussite et de celle de sa famille depuis maintes générations, comme si le talent financier se transmettait par les gènes. Il leur parla beaucoup de son pays, vantant ses paysages, sa richesse culturelle mais blâmant l'incompétence des politiciens et la mentalité fortement conservatrice du peuple français, ce qui amusa beaucoup Juliette. Venant d'un aristocrate fier de ses nobles origines mais qui prônait néanmoins le capitalisme à outrance pour améliorer le rendement financier de ses usines, cette remarque sur le conservatisme sonnait comme une injure pour tous ceux qui n'avaient pas la chance de tenir leur destin entre leurs mains.

À mesure que la soirée se consumait, Juliette vit en Anthony un homme né dans l'argent et la doctrine d'une « bonne famille » mais qui ne s'était pas non plus laissé distancer par le monde, il n'était pas puant de vanité ou de prétention, il possédait l'orgueil d'un millionnaire aux origines nobles sans en avoir l'arrogance.

Quand le dessert leur fut servi, poire Belle-Hélène, et que la barrière de la timidité eut été brisée par la fatigue, l'alcool et la chaleur du repas, Juliette osa une question plus personnelle :

— Excusez ma curiosité, mais vous vivez seul dans cette grande bâtisse ?

Anthony porta la main à son verre de cristal, et de l'autre prit sa serviette et tamponna avec soin ses lèvres.

— Si la question est de savoir si je suis marié, la réponse est non, je suis veuf. Mais je ne suis pas entièrement seul ici, j'ai du personnel qui vit dans l'aile ouest. Je leur ai donné congé pour la soirée. Et vous ? Vous êtes fiancée ou quelque chose comme ça ?

Juliette sentit ses joues s'empourprer et enragea d'être si sensible.

— Non, je me consacre entièrement à mes études.

— Ah, c'est vrai ! Camelia me l'avait dit. Psychologie. Savez-vous que j'ai des amis importants à John Hopkins et à Georgetown¹⁶ ? Je pourrais peut-être appuyer votre candidature si cela vous intéresse.

Juliette avala une bouchée de poire, mal à l'aise. « Qu'est-ce qu'il veut dire par là ? se demanda-t-elle. Il est en train de me draguer ou c'est moi qui fabule ? »

Ne sachant que répondre, elle se contenta de hocher la tête, espérant s'en tenir là.

— N'hésitez pas à me le demander, cela me ferait très plaisir, insista-t-il.

Percevant le malaise de son amie, Camelia posa la main sur celle d'Anthony.

— Il faudra que tu nous promènes dans ta bibliothèque, Juliette est férue de livres !

— Ah oui ? s'étonna-t-il. Alors je suis l'homme qu'il vous faut ! Je dispose de plus de cinquante-deux mille ouvrages sur tous les thèmes !

Juliette remarqua la main du millionnaire qui se refermait sur celle de Camelia. Elle s'était toujours demandé s'il avait existé une relation intime entre eux et n'avait jamais osé poser la question à Camelia. Elle avait vingt ans de moins que lui, mais il gardait un certain charme. S'il y avait eu quelque chose entre eux, le charme en était-il la vraie raison ? « Il est concevable que certaines femmes le trouvent séduisant et original avec ses manières de noble français, mais son argent est aussi source de convoitise, se dit Juliette. Non. Pas Camelia, ça

¹⁶ Universités près de Washington D.C., très célèbres et également très cotées.

n'est pas son genre, elle n'est pas vénale et dispose déjà de fonds importants depuis son divorce. »

Anthony Desaux plongea son regard dans celui de Camelia en portant son verre de vin à ses fines lèvres.

Juliette laissa échapper un sourire. Oui, il y a eu quelque chose entre eux, ils ont dans le regard le reflet coquin des souvenirs amoureux. Et puis, c'est bien dans l'esprit de Camelia, « dépasser l'apparence de l'âge pour ne garder que le substrat de l'être, comme elle disait souvent. C'est là que l'on trouve le meilleur de l'homme ».

A bien y réfléchir, sa proposition pour la « pistonner » à Georgetown ou John Hopkins était peut-être dénuée de convoitise, il le faisait simplement pour Camelia, comme un témoignage d'affection.

— Bien, et si nous allions visiter cette bibliothèque ? proposa Anthony en se levant.

Quelques escaliers et couloirs plus loin, il poussa le lourd battant d'une porte aux dorures en feuille d'or. Juliette resta coite face au spectacle qui s'étendait au-delà.

Les ombres de la rotonde coulaient sur plusieurs mètres entre les hauts rayonnages de la bibliothèque. Quelques fenêtres dispensaient la lumière d'une lune gibbeuse sur ce territoire de ténèbres. Juliette perçut une fresque au plafond – huit mètres au-dessus – mais la lune ne lui permit pas d'en voir plus qu'un ange dans un arbre et un sage le regardant dans une alchimie très raphaélique.

Les pas d'Anthony Desaux claquèrent sur les lourdes dalles noires et blanches, jusqu'à la table sur laquelle il alluma une lampe en laiton à dôme vert début de siècle. La clarté se propagea sur quelques mètres, sans percer le voile d'ombre qui recouvrait les géants de bois aux étagères bien chargées. Juliette considéra le propriétaire des lieux. Il se tenait au milieu d'un minuscule îlot de lumière, flottant dans une brume de mystère.

— Qu'attendez-vous ? Entrez ! tonna-t-il à l'attention de ses deux invitées qui étaient restées pieusement sur le seuil.

Sa voix résonna bruyamment, rebondissant sur le sol, le plafond, avant d'être engloutie loin dans les allées sinistres de la bibliothèque.

— Je vous l'avais dit, cinquante-deux mille ouvrages sont entreposés ici. Les meubles montent à cinq mètres, et si vous parcouriez toutes les allées de cette bibliothèque vous feriez plus d'un demi-kilomètre !

Peut-être à cause de l'ambiance ou de l'heure tardive, Juliette frémit en écoutant les mots de leur hôte. Plus encore que dans une église ou un cabinet d'érudit, le silence lui paraissait ici une pratique rituelle à ne pas profaner. Malgré tout, elle parvint à desceller ses lèvres :

— C'est impressionnant, avoua-t-elle. L'écho de ses mots s'envola dans l'édifice.

« Mais dites-moi, comment faites-vous pour trouver vos livres dans cette obscurité ? Vous n'y allez tout de même pas avec une lampe torche !

La remarque parut plane à Anthony dont le visage s'inonda de joie. Il s'empara d'une télécommande et pressa un bouton. Aussitôt des dizaines de veilleuses s'allumèrent silencieusement au-dessus des rayonnages. En nombre limité, elles permettaient juste de lire les titres, conférant à la rotonde un manteau d'opacité.

Juliette s'engagea dans une allée en levant la tête vers les reliures de cuir. Elle déambulait à travers de rares îlots de clarté. Elle n'en croyait pas ses yeux, « c'est si grand et si... beau et effrayant à la fois », se dit-elle. Il y avait un mélange d'exhibition et de pudeur sur les étagères, certains livres offrant leurs tranches aux regards curieux et d'autres se dissimulant sous l'ombre épaisse.

Elle s'immobilisa d'un coup, face à face avec une femme aux yeux vides.

Et reprit son souffle en découvrant un buste posé sur un piédestal. Se tournant, Juliette découvrit d'autres sculptures, essentiellement des statues de femmes qui n'étaient pas particulièrement mises en avant. On les avait délibérément laissées en retrait, comme éléments du mobilier plutôt qu'en œuvres d'art.

La voix forte du millionnaire la sortit de sa contemplation :

— Quelle lecture vous ferait plaisir, Juliette ? L'histoire de la Renaissance vue par un contemporain de Da Vinci ? Un

exemplaire de *Un Yankee à la cour du roi Arthur* de Twain signé par l'auteur ? Je sais ! Une édition originale des topiques de Freud ! Ou peut-être préférez-vous un des ces antiques grimoires de sorcellerie ?

— Sorcellerie ? Vous avez des livres qui traitent de magie ? demanda Juliette.

Le rire profond d'Anthony monta vers le dôme tandis qu'il se frottait les mains.

— Ah mais oui ! dit-il, très fier de surprendre son auditoire. Et probablement la plus riche bibliothèque ésotérique du pays !

— Notamment des livres sur la magie noire ?

Camelia porta son regard sur Juliette. Que lui prenait-il de devenir subitement si mystérieuse ? Habituellement, c'était le genre de sujet qui l'ennuyait passablement. De sa propre confession, Juliette n'avait jamais fait de séance de spiritisme entre copines, ni tenté de concocter des philtres d'amour étant gamine, elle avait toujours trouvé ça « trop romanesque ».

— Bien sûr ! s'exclama Anthony. Mais ça n'est pas là un territoire que l'on foule en toute innocence, très chère. Puis-je vous demander quelle est la raison de votre intérêt ?

Ses yeux brillaient d'une joie aiguë et dévorante.

— La curiosité, mentit Juliette. J'ai toujours été intriguée par ces vieux grimoires de sorcière et... j'avoue que l'occulte éveille en moi une certaine exaltation, ajouta-t-elle en forçant son sourire.

Anthony haussa un sourcil, piqué au vif. Camelia assistait à la scène, incrédule face à l'attitude inhabituelle de Juliette.

— Alors, laissez-moi vous guider jusqu'au cœur de ma bibliothèque, dans l'ancre des connaissances damnées ! Vous allez aimer...

Il s'enfonça dans une allée aux rayonnages imposants et s'arrêta dans un recoin obscur. Là, il se tourna vers Camelia et Juliette qui l'observaient en restant en retrait. Il leur adressa un petit signe de la main comme pour leur dire au revoir.

Puis il disparut.

Comme par magie.

Il avait complètement disparu sous leurs yeux.

Anthony Desaux venait de réaliser le plus vieux rêve de l'homme depuis le Moyen Âge : se rendre invisible. Acculé dans un recoin de la bibliothèque, il s'était évaporé. À la manière du héros de H.G. Wells ou de celui de Marcel Aymé, le millionnaire s'était volatilisé, tel un passe-muraille.

— Monsieur Desaux ? murmura Juliette. Camelia lui fit écho.

Elles échangèrent un bref coup d'œil puis s'avancèrent lentement dans l'allée peu éclairée. Les rayonnages couverts de livres rares et décrépits les entouraient, comme une morne vallée de connaissance.

— Anthony ? appela Camelia.

Juliette la suivait d'un pas. Elle allait héler à son tour le millionnaire lorsqu'une main se posa sur son épaule si bien que son appel se mua en cri de peur.

— Navré de vous avoir effrayée, Juliette, fit Anthony sans dissimuler son plaisir. C'est plus fort que moi, le visage d'une femme apeurée est parfois aussi beau qu'au paroxysme de la joie.

— Anthony ! Mais comment diable as-tu fait ? s'émerveilla Camelia que la situation amusait grandement.

— Cette demeure dispose de maints passages camouflés et portes dérobées. Vous ne m'avez pas vu disparaître car celle-ci est cachée dans l'ombre d'un renforcement.

Le cœur de Juliette commençait seulement à reprendre un rythme supportable. Pendant une seconde, elle avait bien failli le gifler. Elle détestait par-dessus tout qu'on la surprenne ainsi ! Lui faire peur était la dernière chose à faire pour s'attirer sa sympathie.

— Mais je crois qu'il est urgent que je me fasse pardonner, dit-il en voyant les flammes de la colère danser dans les yeux de Juliette. Suivez-moi.

Ils s'en allèrent jusqu'à l'endroit où il s'était volatilisé quelques minutes auparavant. Anthony glissa ses doigts sous une étagère, aussitôt un panneau de bois coulisca dans l'ombre sans faire de bruit. Ils pénétrèrent dans une autre pièce aux dimensions nettement plus modestes mais à l'apparence au moins aussi cabalistique. Anthony y alluma une petite lampe.

D'immenses étagères couvertes de grimoires couvraient les murs aveugles. Il y en avait bien deux ou trois cents, de toutes tailles, du plus délabré, ne tenant plus que par le fermoir d'acier, au plus immaculé et dont certaines pages n'avaient pu être lues puisqu'elles étaient soudées par le haut dans la même feuille. Quelques toiles d'araignées, des volutes de poussière et l'odeur du vieux cuir terminaient de meubler la pièce octogonale.

Puis Juliette découvrit ce qui trônait au milieu.

Un siège en métal rouillé.

Mais dont les accoudoirs sertis de pointes émoussées et les chaînes oxydées ne laissaient aucune équivoque quant à son usage.

— Ne vous laissez pas impressionner, avertit le maître des lieux. Cet instrument de torture n'a plus servi depuis plus de deux siècles.

— C'est tout de même... dérangent, fit Juliette en le contournant.

— Un vieux souvenir de famille...

Juliette comprenait désormais pourquoi Camelia lui avait décrit son ami millionnaire comme un excentrique un peu particulier.

— Mais vous vouliez voir des ouvrages de magie noire, et les voici, reprit-il à l'attention de la jeune femme en dévoilant, d'un geste théâtral de la main, les écrits supposés hérétiques.

Juliette s'approcha et commença à déambuler lentement. Les noms qu'elle lisait n'avaient rien de familier dans l'ensemble, ils n'évoquaient rien qu'elle puisse connaître. *Daemoniomicum ; Unausprechlichen Kulden ; Malleus Maleficarum ; Liber Ivonis ; Magie Véritable...* Rien qu'elle puisse utiliser. La plupart n'étaient pas même rédigés en anglais mais

en latin, en vieux français, allemand ou grec. Autant de langues qu'elle ne maîtrisait pas.

En fait, dès qu'Anthony Desaux avait prononcé le mot sorcellerie, le visage de Leland Beaumont avait jailli dans son esprit. Brolin le lui avait dit, Leland faisait peur à ses collègues car il parlait souvent de sorcellerie, il était passionné par la magie noire. Elle avait espéré trouver un indice dans cette vaste collection occulte mais maintenant qu'elle la contemplait, elle savait que c'était impossible. Il y avait trop d'ouvrages, trop de barrières de langue, de lexique, et tout simplement pas assez de temps.

— Comment se fait-il que tu aies une pièce pareille chez toi ? demanda Camelia dont la voix trahissait l'excitation.

— Grand amateur de livres comme je suis, tu m'imaginais ne pas avoir une collection... (il chercha le mot approprié) disons *interdite* ?

— Je ne pensais pas que tu irais jusqu'à la cacher derrière une porte secrète !

Anthony Desaux contempla avec assurance les livres qui l'entouraient avant de s'expliquer :

— Toutes les grandes bibliothèques du monde ont des ouvrages maudits. Des livres interdits. Le British Muséum, la Bibliothèque nationale de Paris, celle du Vatican, surtout celle-là, insista-t-il avec un sourire. Toutes ont une large collection qu'elles dissimulent à l'œil du public. Savez-vous comment les Français appellent cette pièce mystérieuse où sont entreposés les volumes maudits ? Ils la dénomment *l'Enfer*. Je trouve que c'est assez parlant. En général, très peu de personnel a accès à *l'Enfer*, et parfois, la plupart en ignorent jusqu'à l'existence. Certaines bibliothèques célèbres nient avoir pareils lieux en leur sein, gardant jalousement leurs titres et veillant à ce que personne ne les consulte.

— Pour quelle raison ? interrogea Juliette dont l'intérêt pour l'occulte prenait soudain une réelle intensité.

— Parce que quelques-uns de ces grimoires renferment des secrets que beaucoup ne voudraient pas entendre !

Il avait presque crié pour répondre, gagné par la passion.

— Il existe des livres, continua-t-il sur un ton plus posé, qui ne relatent pas les Évangiles comme on les connaît ! Nichée dans ces pages moisies, repose peut-être la vérité sur notre monde ou notre origine. Et si Dieu n'était pas ce que nous pensons ? Après tout, l'Église lui a façonné une image au fil du temps, à travers une époque où elle était toute-puissante, maîtresse de ce qui s'écrivait et se transmettait. Mais peut-être existe-t-il des textes anciens relatant la vérité, dont les auteurs ne se sont pas laissé corrompre par la verve papale, ou d'autres encore plus vieux qui auraient été les premiers scribes de ce qui se passa, il y a bien longtemps. Depuis deux mille ans, la religion a eu le temps de lénifier le monde, de le soumettre à sa volonté et d'en établir la spiritualité comme elle l'entendait. Pourtant, je sais qu'il existe des textes relatant les arcanes de l'histoire avec authenticité, tous n'ont pas été détruits. Voilà pourquoi on ne met pas tous les livres à la portée de la connaissance collective.

— Vous avez déjà lu un de ces ouvrages ? demanda Juliette. Anthony Desaux posa un index sur sa bouche.

— Le silence est le prix de la vérité.

Elle prit cela pour un oui. Influent, riche et passionné comme il l'était, il avait probablement eu l'occasion de se faire ouvrir les portes de quelques *Enfers* de par le monde. Camelia ne s'y était pas trompée, c'était un homme excentrique mais très intéressant.

— Et les livres que vous-même possédez, que relatent-ils ? insista-t-elle.

— Beaucoup de choses ma chère, tout dépend de ce que vous cherchez. Il y est essentiellement sujet des sciences occultes, mais d'autres parlent du satanisme, du Vaudou, c'est très vaste ! J'en possède même qui traitent de la mort.

En disant ces mots, il posa sa main sur un lutrin massif, posé derrière la chaise de torture. Le lutrin était entièrement ouvragé, des centaines de griffes travaillées dans le bois qui grimpaient le long de son pied. Au sommet reposait un volume énorme à la couverture parcheminée, sans titre et avec pour seul ornement un crâne lugubre en relief dans le cuir.

— Vous connaissez un peu le sujet, il me semble, hasarda Juliette.

Anthony enfouit ses puissantes mains dans les poches de son pantalon.

— Un peu, répondit-il.

— Vous pourriez m'expliquer quelques rudiments, ou bien des anecdotes que tous les amateurs du genre se transmettent ?

Le rire d'Anthony Desaux était grave et s'éleva dans les airs comme le battement d'ailes d'un dragon.

— Vous souhaitez jouer aux apprenties sorcières ?

— Comme je vous l'ai dit, j'ai un penchant pour tout ce qui est un peu... ésotérique, confia Juliette.

Décidément, Camelia n'arrivait pas à croire ce qu'elle voyait. Juliette d'habitude si fermée à ces histoires de fées et de magiciens en venait à jouer de ses charmes pour s'en faire expliquer le B.A.-BA. Elle la connaissait assez pour comprendre qu'Anthony ne l'intéressait nullement sur le plan sentimental, mais ça n'avait rien d'étonnant de la part de Juliette. Ce qui l'était beaucoup plus en revanche, c'était de la voir se servir de son regard ravageur, bomber imperceptiblement le torse en avant pour faire ressortir un peu plus sa poitrine si ronde, et surtout utiliser son sourire naturel, arme fatale pour l'homo sapiens de base qui croisait sa route. Juliette était en train de le charmer pour obtenir ce qu'elle voulait.

Camelia ne l'en aurait jamais crue capable. Mais Anthony, en homme malin et d'expérience, n'était pas dupe. Il jouait le jeu, buvant des yeux ce qu'on lui montrait et livrant ce qu'il fallait de son savoir pour que le spectacle continue.

— Beaucoup de gens traitent le paranormal et les sciences occultes en général avec condescendance voire dégoût. Mais pour piquer votre curiosité, laissez-moi vous conter une anecdote.

Ce faisant, il entreprit de marcher lentement dans la pièce, se tournant parfois vers Juliette, parfois vers Camelia. Sous ses pas réguliers, le plancher craquait, ponctuant ses phrases de grincements sinistres.

— Savez-vous ce qu'est l'alchimie ? C'est cet « art » étrange qui consiste à transformer du plomb en or. Eh bien, depuis que

Mendeleïv au XIX^e siècle a établi son tableau périodique des éléments chimiques, nous savons que l'élément le plus susceptible d'être proche de l'or, c'est le plomb. Voilà pourquoi c'est le plomb qui est utilisé dans les expériences en accélérateur de particules et autres laboratoires pour obtenir de l'or. Et au risque de vous étonner, on y arrive ! Mais tout ce matériel coûte si cher à faire fonctionner que l'or obtenu n'en vaut pas la peine. C'est en tout cas la preuve que transformer le plomb en or est possible, l'« alchimie moderne » l'a démontré. Maintenant pourriez-vous m'expliquer comment des hommes au X^e siècle savaient que c'était le plomb et pas autre chose qu'il fallait utiliser pour obtenir de l'or ? Comment, un millier d'années avant notre première expérience, des êtres humains ont pu deviner que le plomb était chimiquement l'élément le plus proche de l'or et le plus adéquat pour obtenir la mutation ? Alors qu'ils n'avaient pas la moindre idée de l'atome, du microscope ou la plus rudimentaire notion de masse atomique ! Car ces alchimistes n'ont pas essayé avec du gypse, du silex ou du granité mais avec du plomb ! Ils le savaient !

— Comment ont-ils pu le deviner ? demanda Juliette sincèrement intriguée.

— C'est là toute la question ! Et je n'en sais rien, car c'est ça l'occulte, un vaste domaine de mystère pour si peu de réponse.

Son introduction avait atteint l'objectif escompté, Juliette et Camelia étaient captivées.

Subitement, Juliette repensa à ses heures de recherche en bibliothèque ces deux derniers jours. Elle demanda :

— Anthony, vous connaissez la *Divine Comédie* de Dante, j'imagine ?

— Bien sûr, qui ne connaît pareil texte ?

— Je m'intéresse en particulier à la première partie, « L'Enfer ». En fait, je trouve la portée lyrique extraordinaire, mais au niveau... ésotérique, la *Divine Comédie* a-t-elle une importance quelconque ?

Le millionnaire remplaça une mèche blanche en arrière avec ses comparses.

— Oui, on peut dire ça. Pour certains férus d'occultisme, la *Divine Comédie* n'est rien de moins qu'un guide pour l'au-delà.

Cela va peut-être vous faire rire, sachez cependant qu'il y a des gens qui pensent que c'est une histoire vraie racontée sous une forme poétique pour l'adoucir et lui faire perdre de sa crédibilité afin que Dante ne soit pas inquiété en son temps. Mais, il se trouve encore des personnes pour vous certifier que la première partie de cette œuvre est un plan détaillé de l'Enfer ! Et pour ceux-là, la *Divine Comédie* est probablement l'ouvrage le plus complet et le plus abouti qui soit, une bible !

Juliette hocha lentement la tête sans s'en rendre compte. Elle connaissait au moins un être qui raisonnait de la sorte. Un homme pour qui assassiner n'avait pas l'importance morale que la société prétendait. Un individu plus éloigné de l'homme et plus proche du démon.

Anthony écarta les bras tel un messie au cœur de la bibliothèque privée du diable en personne.

— Maintenant, laissez-moi vous relater les grands mythes de l'occultisme et de la magie.

Très loin d'eux, dans un hall aux dimensions titanesques, résonna le carillon solitaire de l'horloge qui avertissait que vingt-trois heures trente étaient passées.

44

Cinq fourgons blindés, trente-quatre hommes du SWAT en tenue d'intervention – gilet pare-balles en Kevlar, casque de protection et Heckler & Koch MP5 – et dix-neuf policiers dépêchés par le central de Portland bouclaient le parking du Shriners Hospital et de la faculté de médecine. Un hélicoptère de la division routière se tenait prêt à intervenir à quelques centaines de mètres, au repos sur le site d'une station à essence désaffectée derrière l'université. Les trois accès principaux du parking étaient sous surveillance continue, un fourgon devait barrer le passage au moindre ordre grésillant dans une radio ou un talkie. On avait également placé plusieurs hommes aux différentes portes de l'hôpital, il était possible – si les choses

tournaient très mal – que le suspect décide de s'enfuir pour perdre ses poursuivants dans les méandres des couloirs. Avec tout le personnel qui y circulait, c'était un risque qu'on ne pouvait se permettre. Si l'interpellation capotait ces portes seraient aussitôt bouclées par plusieurs commandos du SWAT, ne laissant aucune sortie libre. Le suspect serait fait. Piégé.

Le seul gros problème venait de la fréquentation même du parking. Il était très usité à tout moment et personne ne voulait d'une prise d'otage. Surtout pas Brolin qui, comme tout agent du FBI, avait suivi une formation sur les techniques de négociation et qui savait à quel point le dénouement pouvait se jouer à un rien.

Avant toute autre chose, le maître mot de cette opération était : discrétion. On ne devait pas percevoir la moindre présence des forces de l'ordre sur toute la zone sous peine de tout faire rater. Les fourgons blindés étaient ceux qu'utilisait habituellement l'ATF¹⁷ de Seattle et venaient tout juste d'arriver après quatre heures de route. L'ATF avait proposé l'aide logistique de quelques agents mais le capitaine Chamberlin avait refusé sous prétexte que rien ne permettait à cet organisme d'intervenir sur le plan juridique. En fait, Michael Chamberlin ne voulait surtout pas de ces hommes sur le terrain, il craignait les débordements ou la bavure.

Les fourgons furent néanmoins livrés rapidement. Ils avaient la particularité d'être aussi singuliers qu'un hot-dog dans les tribunes d'un match de baseball. Livraison de pizza, ou

¹⁷ Bureau of Alcohol, Tobacco and Firearms ; l'ATF fait respecter les lois sur la production et la vente d'alcool, de tabac, d'armes à feu et d'explosifs. L'ATF a la réputation d'être très violent, et l'on compare souvent ses agents infiltrés à des « cow-boys » mais force est de reconnaître que leurs résultats parlent pour eux. À titre d'exemple, pour remonter de l'arme à feu retrouvée lors de la tentative d'assassinat sur le président Reagan au propriétaire, John Hinckley Jr, il fallut moins d'un quart d'heure à l'ATF où d'autres auraient mis des heures voire des jours.

camion de la compagnie d'électricité, sans enseigne, nul n'aurait pu deviner qu'à l'intérieur se trouvaient plusieurs membres d'élite du service d'intervention en train de surveiller le parking par le périscope dissimulé dans la bouche d'aération sur le toit. Quatorze officiers de police patrouillaient en civil entre les allées, ce qui, compte tenu de la taille du site, passait complètement inaperçu.

L'opération avait été mise en place en quelques heures seulement, et ne devait durer que trente-six heures. Au-delà, il se serait écoulé trop de temps pour que le tueur prenne le risque de venir chercher la voiture. Avec les pilotes de l'hélicoptère, c'était donc deux équipes de cinquante-cinq hommes qui étaient mobilisées et devaient se relayer par cycles longs. Plus d'une centaine d'agents monopolisés sur cette « technique proactive », comme l'avait nommée Brolin en référence aux stratégies du Bureau fédéral. Outre l'affront médiatique pour avoir annoncé la capture imminente du tueur, ce serait une cuisante déroute professionnelle pour le jeune inspecteur s'il ne se montrait pas.

Depuis deux heures qu'il était en place dans le fourgon le plus proche de la Mercury Capri, Brolin ne cessait de tout ressasser, la peur au ventre de s'apercevoir qu'ils avaient oublié un détail crucial. À ses côtés, un sergent-chef du SWAT lui tendit un gobelet fumant.

— Café, inspecteur ?

Brolin secoua la tête et le commando s'en retourna à l'arrière du fourgon avec les cinq autres hommes. L'inspecteur recolla ses yeux au périscope et continua son tour d'horizon. La nuit était tombée, il était presque minuit et les propriétaires de voitures se faisaient de plus en plus rares. Brolin avait insisté lors du briefing avec les troupes sur le fait que tout le monde serait suspect sur le parking mais qu'il fallait se focaliser essentiellement sur les hommes seuls ou par deux. Tant que personne n'approchait de la Mercury, ils ne pourraient non plus avoir l'œil sur tout le monde. Pas tant qu'il y aurait de la fréquentation. Mais à minuit, le moindre passant était tout de suite repéré.

Brolin porta son attention sur une silhouette qui venait d'apparaître à une petite porte de l'hôpital. Il fit un zoom et

lorsqu'elle passa sous un lampadaire, il identifia une femme d'une cinquantaine d'années. Sans totalement la perdre de vue, il se remit à observer la Mercury.

Une fois de plus, il pesta silencieusement.

La voiture était assez loin des hautes lampes, couverte par une large portion d'ombre. Ils ne pouvaient pourtant pas prendre le risque de la déplacer, le tueur pourrait s'en rendre compte avant d'arriver devant elle.

L'oreillette de Brolin grésilla et il reconnut la voix de Lloyd Meats :

— Josh, on a un contact à la sortie sud. Un homme seul qui marche assez vite dans votre direction.

Brolin pivota sur la gauche et repéra après quelques secondes l'individu en question. Il tirait sur une cigarette tout en se rapprochant à grandes enjambées du fourgon. Puis il jeta son mégot et s'engouffra dans une Toyota avant de partir. Le groupe de surveillance ne comptait plus les fausses alertes depuis déjà longtemps.

— C'est encore raté, commenta Salhindro depuis une voiture banalisée. Josh, tu crois vraiment qu'il va venir ?

— Possible... murmura Brolin en poursuivant son inspection périscopique.

Les minutes se dilatèrent jusqu'à ralentir la trotteuse des montres. Deux heures du matin se profilaient sur le cadran à quartz du fourgon. Très lentement, trois heures se firent. Cette heure de la nuit où la fatigue fige le monde autour de soi, où l'absence de vie donne à la nuit tous les droits sur l'homme, surtout celui d'inquiéter.

Il n'y avait plus que de rares silhouettes à arpenter le bitume de temps en temps. Les officiers en civil avaient réintégré leurs véhicules pour ne pas éveiller l'attention et attendaient dans le noir.

Brolin repensait à ses années d'études avant de s'engager au Bureau. Il avait été studieux, assez peu enclin à sortir tandis que pour ses camarades de cours, les années de fac représentaient des nuits entières de plaisirs et de joie. Son principal excès – si c'en est un – avait été une relation de deux ans avec la même fille, étudiante en sciences politiques. Mais ils étaient tous deux

dévoués à leurs études et finalement quand elle eut la possibilité de partir pour Washington afin d'obtenir ses derniers diplômes, ils s'oublièrent. Brolin se demanda ce qu'elle pouvait bien être devenue, et ce qu'elle pouvait faire à cet instant même, alors que lui était assis dans ce fourgon au milieu de la nuit avec son gilet pare-balles qui lui irritait les hanches. En personne normale, elle devait dormir, même avec le décalage horaire de la côte Est. Elle s'appelait Gayle. Et tout compte fait elle était assez mignonne, bien que peu de garçons la...

— À toutes les unités, on a un individu qui vient d'entrer à pied dans le parking, fit une voix.

Josh reprit tout de suite ses esprits.

— D'où vient-il ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, il est sorti de sous les arbres, il était peut-être dans la zone universitaire.

— Bien. On se fixe dessus sans laisser tomber l'attention au reste pour autant, commanda Brolin. Je le vois. Taille moyenne, il porte une casquette et un manteau type veste en duvet.

— Affirmatif.

— Je ne le lâche pas. Lloyd, vous vous mettez dessus également, les autres vous poursuivez le balayage de la zone. Il y a encore plus de cent véhicules garés ici, je ne veux pas la moindre inattention.

La silhouette marchait d'un pas rapide, les mains dans les poches de sa doudoune. Quelque chose clochait. Sa façon de regarder régulièrement autour de lui ne plaisait pas à Brolin.

— Le type est louche, annonça-t-il dans son micro épingle sur le col de son pull. Il ne se sent pas en sécurité ou il ne veut pas être vu. Que l'hélico se prépare à couvrir la zone.

L'homme était à deux cents mètres du fourgon de Brolin et donc de la Mercury. Mais son trajet était droit, et il ne semblait pas en passe de tourner vers eux.

— On dirait qu'il ne vient pas vers vous, commenta Meats.

— Exact, il se dirige vers l'hôpital.

Le sergent du SWAT s'approcha dans le dos de Brolin.

— Vous voulez que mes hommes l'interceptent ? demanda-t-il.

— Non, on n’a absolument rien contre lui. C’est peut-être un type trop nerveux, on ne va pas lui tomber dessus pour ça !

L’homme à la casquette marchait toujours aussi vite et cette fois Brolin vit de la fumée s’envoler de sa bouche.

— Il se grille une clope, fit-il. Apparemment, il ne vient pas par là, pas bon pour nous.

Brolin avait à peine prononcé ces mots que l’individu jeta son mégot et bifurqua soudainement. Il prit sur sa droite, vers Brolin. Vers la Mercury.

— Oh, changement de direction, il vient vers nous. Meats, prépare tes hommes, vous n’intervenez qu’à mon signal.

— Bien reçu.

Cette fois, le suspect laissa ses mains pendre le long de son corps, comme s’il s’apprêtait à un mauvais coup. Il passa sous un lampadaire, ce qu’il avait jusqu’ici évité. Brolin colla ses yeux au périscope mais la casquette du suspect était trop enfoncée et il ne vit que le menton.

— Tu as vu son visage ? demanda aussitôt Salhindro qui suivait tout depuis une voiture, un peu plus loin.

— Négatif, il a la tête trop engoncée dans sa veste et sa casquette le masque.

L’homme quitta l’allée et passa entre des véhicules en stationnement.

Il n’y avait plus aucun doute, il venait tout droit vers la Mercury.

— Je veux le prendre sur le fait, on le laisse toucher la serrure et on intervient.

Déjà les hommes du SWAT se préparaient à l’arrière, baissant la visière de leurs casques, s’assurant une parfaite prise sur leurs crosses travaillées façon pointe de diamant – antidérapante. La tension montait avec l’adrénaline. Tous le savaient, on pouvait être nombreux, surentraînés, bien plus armés, il suffisait d’un tout petit rien pour que l’un d’entre eux ne tombe, abattu par l’imprévisible. Mais ils aimaient leur boulot. La respiration s’accélérait, les mains moites, ils étaient prêts à jaillir par les portes arrière, alors l’action prendrait le dessus, l’adrénaline se diluant dans le sang et leurs esprits se

mobilisant sur la situation immédiate, l'instant présent et non sur les perspectives dramatiques du futur.

Le sergent tourna la tête vers Brolin, attendant le signal.

L'homme arrivait juste en face, plus qu'une dizaine de mètres.

— Meats, quand je donnerai le signal, dépêchez-vous de couvrir la zone arrière, le temps que vous vous rapprochiez, je ne veux pas qu'il puisse se mettre à couvert derrière le break gris ou la Lincoln qui est devant. On évite que ça ne se termine en fusillade, il est peut-être armé. Au mieux, il se rendra sans broncher, mais s'il fuit, on le cerne et on se rapproche jusqu'à fermer le filet. On ne tire pas tant qu'il n'a pas fait feu, d'accord ?

— J'espère qu'il n'en a pas l'intention. Nous sommes prêts. Le suspect se faufila derrière le break qui tracassait Brolin et s'approcha de la Mercury. Personne d'autre sur le parking. La chance était avec eux.

L'homme à la casquette s'immobilisa devant la portière du conducteur. Il balaya du regard la surface déserte autour de lui et enfonça une clé dans la serrure.

— Il a la clé ! cria Salhindro dans son micro en observant la scène aux jumelles. Il a la clé !

Mais Brolin ne prêta pas attention à l'avertissement. La voiture était enregistrée au nom de la victime, et même un de ses amis ne commettrait pas la bêtise de déplacer le véhicule innocemment. C'était le tueur qui avait gardé un souvenir. Un parmi d'autres.

— Que l'hélico se pointe, ordonna Brolin. A mon commandement, toutes les unités concernées : DEPLOIEMENT !

Un concert de claquements métalliques s'envola entre les lampadaires tandis que les hommes du SWAT se projetaient hors de leurs tanières. Cinq d'entre eux foncèrent depuis le fourgon le plus proche avec Brolin sur leurs talons, cinq de plus de l'autre fourgon, vingt mètres plus haut, avec Lloyd Meats. Huit hommes apparurent de différentes voitures et coururent vers la Mercury se joindre aux deux premiers groupes. Déjà, le bourdonnement de l'hélicoptère s'amplifiait dans le ciel noir, faisant briller son projecteur comme un soleil nocturne.

À peine les premières portières ouvertes, l'homme à la casquette – tellement tendu – se jeta en arrière et rebondit sur le capot de la Lincoln garée là.

Brolin hurla par-dessus les ordres du SWAT :

— Ne bougez plus ! Vous êtes totalement cerné !

Mais déjà le suspect roulait sur le capot et disparut derrière l'avant de la Lincoln. Aussitôt, tous les hommes de l'intervention s'agenouillèrent et ceux qui le pouvaient se mirent à couvert. Une fois la cible hors de vue, on ne pouvait se permettre de foncer sur elle sans savoir si elle n'allait pas surgir et vider le chargeur d'une arme.

Le groupe de Meats se rapprochait lentement par-derrière, tous les hommes courbés jusqu'à presque progresser à quatre pattes, offrant le moins de surface possible à toucher. Devant Brolin, le sergent du SWAT donnait des ordres à ses hommes par des signes de la main. Et comme une manœuvre répétée des centaines de fois, le groupe se déploya, chacun sachant parfaitement où aller et quoi faire. Ils allaient le cerner de plus en plus près jusqu'à fondre comme un seul homme sur lui. Les premiers d'entre eux surgiraient avec des boucliers anti-balles pour couvrir le groupe pendant qu'une dizaine d'armes se braqueraient à quelques centimètres de son visage.

À une dizaine de mètres, des hommes arrivaient en courant, portant les fameux boucliers qui leur assuraient un minimum de sécurité.

L'hélicoptère était presque là, il pourrait aveugler le suspect à l'aide de son projecteur au moment de l'assaut.

Puis le premier coup de feu déchira le relatif calme de la nuit.

Un des hommes qui marchaient devant Brolin s'effondra en gémissant.

Brolin se jeta à terre et le hurlement des armes commença. Plus de quinze canons faisant déferler un geyser de métal en fusion sur leur cible.

Une pluie de douilles s'abattit sur l'inspecteur alors que le commando le plus proche vidait son chargeur sur la Lincoln. Les déflagrations tonnaient comme le marteau de Vulcain sur l'enclume, forgeant des éclairs éphémères sur la carrosserie de

la voiture. Le puissant projecteur descendait des cieux et fixait la scène d'une blancheur immaculée tandis que le pilote faisait prendre de l'altitude à son appareil pour éviter le ricochet des balles perdues. L'absence de vent permit de lancer deux grenades lacrymogènes. Et les coups de feu cessèrent comme par miracle, tous les chargeurs vidés. Deux secondes plus tard, une nouvelle barre de trente cartouches venait se fixer aux MP5 et les hommes du SWAT couraient en avant, tombant sur l'épave fumante comme une araignée fermant ses huit pattes en même temps.

Les boucliers s'entrechoquèrent, les armes se braquèrent et l'hélicoptère se positionna sur le côté, donnant aux hommes d'élite la lumière d'un après-midi d'été.

À travers les dernières vapeurs de gaz lacrymogène apparut ce qui restait du tireur solitaire.

Une simple douille.

Rien de plus.

L'hélicoptère bourdonna encore plus fort, faisant trembler le cercle blanc sur le bitume vide.

45

Il était cinq heures du matin et Juliette n'était couchée que depuis une heure lorsque le carillon de la porte d'entrée la réveilla.

Elle eut du mal à ouvrir les yeux, ne réalisant pas encore que ça n'était pas une sonnette onirique. Mais un autre « ding-dong » termina de la sortir du sommeil. Son cœur s'emballa, multipliant son rythme par quatre en autant de secondes. Elle voulut se lever mais le sang lui monta à la tête et elle se renversa sur le lit.

— Ça va ! laissez-moi le temps de me réveiller ! marmonna-t-elle en se redressant plus lentement cette fois.

Elle passa une robe de chambre et descendit les marches sans bruit et sans allumer.

On distinguait clairement l'ombre d'une présence sur le seuil par l'imposte. D'un coup, tout lui revint. Ces derniers jours, les nouvelles victimes, le Fantôme de Leland, sa folle veillée nocturne dans *l'Enfer* d'Anthony Desaux. Et si c'était le tueur ? S'il venait finir ce que Leland avait entrepris un an plus tôt ? Non, les deux policiers en faction devant chez elle ne l'auraient pas laissé approcher.

« Sauf s'ils sont *morts* ! »

Juliette contourna discrètement la porte d'entrée et tenta de voir dans la rue entre les lames des volets. Il y aurait sûrement la voiture de garde devant, peut-être y décèlerait-elle du mouvement, une lueur de cigarette, n'importe quoi qui lui permette de s'assurer qu'ils étaient en vie.

Mais on ne pouvait distinguer la rue à travers les volets, il fallait ouvrir.

Nouveau coup de sonnette. Juliette sursauta, elle manqua de pousser un cri de surprise tant le carillon était fort dans l'obscurité de la maison.

— Juliette ? C'est Joshua, fit une voix derrière la porte. Joshua ? À cette heure-ci ? Soudain, elle comprit que quelque chose de grave était arrivé. Ses parents !

Elle se précipita vers la porte, défit les verrous et ouvrit.

Joshua Brolin se tenait sur le perron, il était en train de repartir.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle aussitôt. Brolin l'observa, vit la robe de chambre, les mèches noires qui se mêlaient devant les yeux de saphir et l'expression encore engourdie de son visage.

— Je te réveille ?

— Euh... oui, à cinq heures du matin, oui.

Brolin se passa la main sur le visage, comme pour effacer ce qu'il venait de dire, et par la même occasion le souvenir de toute cette nuit. De ces dix derniers jours.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il y a eu un accident ?

Cette fois, Juliette ne craignait plus pour ses parents, mais l'expression de Brolin trahissait une telle fatigue, tant de tristesse qu'elle savait que c'était important pour lui. Il n'avait probablement pas dormi ou si peu depuis longtemps et les

soucis pesaient sur chaque trait de son visage jusqu'à creuser des sillons sombres là où la semaine dernière n'apparaissaient que des ridules. Ses gestes n'avaient pas la même assurance, et Juliette pensa un instant qu'il était soûl. Mais il n'avait pas bu une goutte d'alcool de la journée, il était perdu. Perdu dans l'inextricable forêt de ses pensées, enlisé dans les racines de l'épuisement.

Brolin la fixa de ses yeux las.

— Je... suis désolé, je n'aurais pas dû venir...

Il allait repartir quand Juliette lui attrapa le bras.

— Tu n'es pas venu pour me réveiller et repartir ensuite, entre.

Il se laissa guider comme un enfant. Juliette l'installa dans le salon et fila pour mettre de l'eau à bouillir. Quand elle revint, il se prenait la tête à deux mains. Elle s'assit à côté de lui et passa un bras autour de ses épaules.

— Josh ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

Il leva les yeux vers la cuisine, fixant la lumière pour se donner un appui.

— J'ai merdé... consentit-il à avouer. Un sacré bordel. Juliette fronça les sourcils, ne comprenant toujours pas.

— On avait une chance de l'avoir, et il nous a filé entre les doigts. On a voulu aller trop vite, on a foncé en quelques heures pour se préparer et on a oublié un... détail.

Le regard de Juliette était posé sur lui, caressant de ses prunelles les lèvres de Brolin pour l'aider à parler, puis ses yeux pour l'aider à ne plus fuir.

« J'aurais dû le prévoir. C'était évident, le Corbeau nous l'avait annoncé et je n'y ai pas même pensé une seconde.

Il tourna la tête et fixa Juliette.

— Nous avons tendu un piège au tueur cette nuit et il a réussi à s'enfuir malgré tout le dispositif en place. Personne n'aurait pu nous échapper, pas même une fourmi. On quadrillait toute la zone, chaque recoin, chaque accès, même le ciel. On contrôlait tout sauf un élément.

Au loin, dans la cuisine, l'eau se mit à s'agiter.

— Il a tiré sur l'un des nôtres et nous avons fondu sur lui. Mais il avait disparu. Comme un putain de sorcier !

Juliette frissonna.

« On a aussitôt braqué les lampes sous les voitures alentour mais il n'y avait personne et comme on avait entièrement bouclé la zone, il ne pouvait pas être passé sans qu'on l'aperçoive. C'est en revenant à l'endroit où il avait disparu que j'ai compris. On avait pensé à tout surveiller sauf un lieu : les égouts. Il y avait une plaque d'égout juste là où il s'était tenu quelques minutes plus tôt. Je ne sais pas s'il l'avait repérée auparavant pour s'enfuir en cas de problème ou si c'est la chance qui lui a mis le nez dessus, reste qu'il a eu le temps de détalé. On a envoyé une trentaine d'hommes en dessous mais il avait déjà disparu. Il a utilisé les égouts pour nous échapper, ces mêmes égouts qui semblent représenter l'Enfer dans l'imagerie fantasmagorique du Corbeau.

— S'ils l'apprennent les médias vont se déchaîner, chuchota Juliette d'une voix qu'elle aurait voulue plus assurée.

Elle se mordit aussitôt la lèvre de n'avoir rien trouvé de plus réconfortant que de remuer le couteau dans la plaie. Un sourire de découragement pinça les lèvres de Brolin.

— Tu n'as pas regardé les infos hier soir, hein ? demanda-t-il. Avec ce qu'on a affirmé, ils ne vont pas nous rater si je ne mets pas la main très vite sur ce taré. Un taré plus malin que nous.

— Ne dis pas ça, je suis sûre que tu as fait tout ce que tu pouvais. C'est comme ça, on ne peut pas gagner à tous les coups. Mais j'ai confiance en toi, je sais que tu vas rattraper. Je commence à te connaître. Si ce tueur a laissé le moindre détail derrière lui, je suis sûre que tu pourras remonter sa trace, tu ne lâcheras jamais.

Le regard vidé par la fatigue, Brolin contempla Juliette. Il aurait donné n'importe quoi pour qu'elle le prenne dans ses bras, pour pouvoir se coller contre elle et s'endormir contre la chaleur réconfortante de son corps.

— Tout n'est pas perdu, admit-il enfin. Il portait des gants, mais on a récupéré un mégot qu'il a jeté. C'est suffisant pour prélever l'ADN de sa salive. Mais s'il n'a jamais été fiché pour crime sexuel, nous n'aurons aucune trace de lui dans nos fichiers. Une empreinte digitale aurait été plus utile.

— Quand auras-tu les résultats ?

— On a envoyé le mégot au laboratoire en « prioritaire ». Le temps de prélever l'ADN et de faire un comparatif avec le fichier, je n'en saurai pas plus avant demain soir, pardon, ce soir. Demain au plus tard.

— Alors tout n'est pas perdu. Ça n'aura pas servi à rien. Et le policier qui a été touché, comment est-il ?

— Ça va, son gilet pare-balles a amorti, c'était du petit calibre. Plus de peur que de mal.

Il enfouit son visage sous ses doigts. Juliette avança une main timide vers lui et lui caressa les cheveux.

— Tu as besoin de repos. Depuis combien de temps tu n'as pas dormi ?

Brolin haussa les épaules. Il n'en avait pas la moindre idée.

— Tu peux rester là si tu veux. Ça me ferait plaisir. Enfin je veux dire que ça ne me dérangerait pas, corrigea-t-elle.

Elle ne voulait pas qu'il perçoive son envie de l'avoir proche d'elle pour le reste de la nuit.

— Je ferais mieux de rentrer, tout à l'heure je dois être au central.

— Si tu ne dors pas un peu, tu ne seras en état d'aller nulle part. Même Starsky et Hutch prenaient un peu de repos parfois !

Elle parvint à lui arracher un sourire.

— Reste là, je vais te donner un peu de cette drogue dont nous sommes les seuls accros de toute la ville, tu sais ces feuilles séchées que l'on appelle thé aux fruits des bois.

Brolin hocha la tête et ses lèvres dirent merci bien qu'aucun son ne sortît.

Juliette disparut dans la cuisine et prépara un plateau. Lorsqu'elle revint dans le salon, elle trouva Brolin la tête posée sur l'accoudoir du sofa. Les traits moins tirés, comme dilués dans le repos de l'âme. Les yeux fermés, la respiration légère, il s'était tout simplement endormi.

Elle posa le plateau et disposa une couverture sur lui.

Puis elle éteignit la lumière de la cuisine.

Les tasses de thé fumaient encore.

La lumière ne filtre que très peu à travers les épais rideaux du salon, mais cela suffit à Brolin pour le réveiller. Ses paupières s'ouvrent lentement, par à-coups. Puis il enregistre les informations parvenant à son cerveau. Juliette le regarde de ses grands yeux bleus. Allongée sur le sofa en face, elle veille sur lui comme une jeune mère sur son nourrisson. Ses deux iris sont fixes, un pinceau de soleil s'immisçant entre les rideaux vient en faire miroiter l'éclat telle une pierre précieuse. Le bourdonnement strident d'un insecte au-dessus de lui pour seul compagnon. Une grosse mouche noire se pose soudain sur le coin de l'œil de Juliette.

Le soleil en plein dans les yeux grands ouverts et elle ne cille pas.

Et maintenant, la mouche qui danse de ses pattes fines sur la chair rose. Elle tourne sur elle-même, elle cherche quelque chose. Brolin sent sa vue se focaliser sur la mouche, comme une caméra qui zoome, il la voit nettement, en gros plan. Elle courbe son abdomen suintant, agite ses ailes et sa masse arrière grossit, et une noix de liquide blanc jaillit de son cul. La mouche se dandine sur le coin de l'œil jusqu'à ce que la substance blanche s'enfonce dans la chair tendre. La mouche semble réjouie, elle se frotte les pattes arrière et pompe un peu de fluide corporel de sa trompe dégoûtante avant de s'envoler.

Juliette n'a pas bronché, d'un calme olympien, elle s'est laissé faire tandis que la grosse mouche noire lui a pondu des œufs dans l'œil, qui donneront bientôt naissance à des dizaines d'asticots qui vont se nourrir en creusant leurs repas vers le nerf optique.

Ses iris fixent Brolin sans mouvement.

Brolin a compris et son cœur éclate.

Il bondit de sa couche et découvre le reste du corps. La couverture baissée sur les hanches de Juliette, dévoilant sa poitrine blanche. Et les longs traits vermillon qui zèbrent le sofa.

Juliette gît, morte. La gorge ouverte comme un immense sourire démoniaque. Brolin hurle.

Une main chaude se posa sur sa joue.

— Je suis là, Josh, c'est moi, Juliette, tu as fais un mauvais rêve... C'est moi... Calme-toi.

Il ouvrit les yeux, le souffle court, les mains tremblantes. Juliette à son chevet, la tête penchée au-dessus de lui pour l'apaiser.

Elle allait bien. Ses yeux pétillaient de cette joie d'être, de cette hargne de vivre. Rien qu'un cauchemar. Il reprit lentement ses esprits.

— Tu as vraiment besoin de repos, commenta-t-elle. Tu as gémi sans arrêt.

— Je... Je suis désolé.

— C'est pas grave, ça a réveillé en moi l'instinct maternel, fit-elle avec un clin d'œil.

Voyant la couverture sur le sofa en face, Brolin comprit qu'elle avait veillé sur lui. Comme dans son rêve.

— Je ne devrais pas te mêler à tout ça, dit-il l'esprit encore saturé des volutes d'horreur.

— C'est un peu tard désormais ! Je le suis de toute manière. Le tueur copie Leland et je suis la dernière « *victime* » de Leland. Tu n'y peux rien.

Brolin allait pour se lever et réalisa qu'il n'avait plus ses chaussures. Elle les lui avait ôtées.

— Une vraie mère pour moi, fit-il remarquer.

Elle disparut dans la cuisine et revint au bout de quelques minutes avec un plateau couvert d'une grande variété d'aliments.

— Comme il est onze heures passées, j'ai mis un peu de tout, petit déj' et déjeuner.

Alors qu'ils mangeaient avec un appétit dont ils ne se seraient pas crus capables compte tenu des circonstances, Juliette décida qu'il était temps de faire part de ses recherches :

— Tu sais, je n'ai pas perdu mon temps non plus cette nuit. En fait, j'ai même appris un tas de trucs intéressants.

— Pour tes études ?

— Non, à propos de Leland.

Brolin, qui allait mordre dans un fruit, resta la mâchoire ouverte.

— Oui, j'ai dîné avec Camelia chez un ami à elle. Il possède une incroyable connaissance en sciences occultes. C'est bien ce que Leland adorait, non ?

— Oui... c'était sa passion, balbutia Brolin.

— Eh bien, j'ai parlé avec cet érudit de l'occulte et il m'a enseigné les rudiments de la magie noire. Enfin... la théorie. Tu vois, je crois que Leland était loin d'être bête.

— En effet, on a même dit à une époque qu'il aurait pu avoir une carrière exemplaire s'il n'avait pas été un tueur en série.

— Ça ne m'étonne pas. Les bases de la magie et toutes ces connaissances sont conservées dans de vieux bouquins pas simples à comprendre. Quand ils sont en anglais – c'est-à-dire pas souvent – ils sont écrits dans un langage très nébuleux, où les tournures lyriques et les métaphores sont légion, et pour être franche, je crois que pour assimiler tout ça, il faut y consacrer du temps et beaucoup de réflexion. J'ai demandé à Anthony Desaux, le spécialiste en question, s'il y avait *un livre* occulte qui fait référence dans ce monde, un grimoire qu'il faudrait avoir absolument lu pour pouvoir se dire calé dans le domaine.

— Et ?

— Si Leland se prétendait versé dans l'occulte, il aurait dû lire le *Al-Azif*. Tu sais ce que c'est ? La Bible noire. Un très vieux bouquin écrit sur des pages de peau humaine avec du sang. Tous les sortilèges y sont relatés, toutes les invocations démoniaques. Et la légende veut que ce livre soit en fait un palimpseste.

— Qu'est-ce qu'un palimpseste ?

— C'est un manuscrit dont on a effacé les premières écritures pour pouvoir y inscrire un autre texte. On dit qu'autrefois le *Al-Azif* contenait des secrets que nul homme ne devait connaître, que sa lecture amenait à la folie, c'est pour cette raison qu'il fut effacé et qu'on en fit une bible démoniaque. L'Égyptien Abd Al Azred aurait dissimulé sous une nouvelle écriture le texte original en l'an 700.

— J'allais te demander si le livre était courant, mais j' imagine maintenant qu'il n'en existe plus aucune trace.

— Apparemment non.
— Apparemment ? insista Brolin.
— Oui, car Anthony Desaux pense que le manuscrit original existe encore, caché quelque part.
— Enfin, rien que Leland aurait pu consulter.
— C'est ce que je me suis dit, mais ensuite j'y ai repensé. Et si Leland avait trouvé le texte original ?
— Et puis quoi ? Il serait devenu satanique et pourrait traverser le temps pour revenir nous hanter ? demanda Brolin avec amusement.

Juliette haussa les yeux comme s'il s'agissait de la chose la plus stupide qu'elle ait entendue.

— Bien sûr que non, mais il se peut qu'il ait entendu cette histoire. Et puisque le fantôme de Leland refait la même chose, il est possible que ce soit quelqu'un qui partage la même passion. Ils pourraient s'être rencontrés dans une bibliothèque ou dans une boutique ésotérique...

Brolin acquiesça. Bien que saugrenue, l'idée méritait d'être creusée.

— Bravo Juliette. Décidément il ne se passe pas une fois où tu ne me surprends pas.

Elle dissimula son sourire gêné en baissant la tête.

Brolin posa sa main sur celle de Juliette au milieu de la table. « Elle est si belle, se dit-il. Si... vivante. »

Elle leva vers lui ses yeux clairs et la respiration de l'inspecteur s'accéléra.

Si belle et si vive.

Elle se pencha un peu en avant et un frisson la parcourut. Sa main saisit celle de Brolin. *Un palimpseste.*

Elle serrait fort comme pour contenir les élans d'un désir puissant.

C'est un manuscrit dont on a effacé les premières écritures pour pouvoir y inscrire un autre texte.

Juliette pencha lentement la tête vers Brolin. Son cœur bondit en avant.

Mais il n'était plus là, il était dans une maison abandonnée au cœur d'une forêt. Il se sentait animé d'une ardeur dévorante, un besoin incontrôlable de lâcher sa haine. D'assouvir ses

fantasmes. Pourtant, il y a des choses qu'on ne peut faire ainsi. Il doit transformer sa victime, elle ne doit pas seulement servir à ses pulsions, elle doit être utile pour la tâche qu'il va accomplir. La victime doit transporter son message. Et ensuite il le cachera pour que le monde ne connaisse pas ce qui se trouve dans son âme.

La victime est son palimpseste.

Brolin se leva immédiatement.

— Je suis désolé, Juliette... Je... je dois y aller.

La jeune femme resta interdite. Était-ce parce que leurs mains se touchaient qu'il voulait s'en aller ? Non, ça ne pouvait pas être aussi stupide.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? finit-elle par demander.

— Ça n'est pas toi. Je viens de comprendre pourquoi Leland et son fantôme brûlent le front de leurs victimes.

— Qu'est... comment... Pourquoi le font-ils ?

— Ils apposent leurs sceaux. Le tueur y inscrit ce qu'il veut et le recouvre d'acide pour faire disparaître la marque.

Brolin était déjà dans le salon pour finir de s'habiller.

— Où vas-tu ? demanda Juliette troublée par ce subit changement.

— À la morgue, découvrir quelle est cette marque. Sa marque.

Celle de son défaut.

47

La Ford Mustang passa en vrombissant dans l'allée réservée aux ambulances et aux cortèges funèbres. Brolin se gara et traversa le bâtiment entier avant d'atteindre le bureau du Dr Folstom. On était samedi et rien n'assurait Brolin de trouver ici le légiste chef, pourtant une intuition lui murmurait qu'il ne venait pas pour rien. Tout en elle indiquait la dévotion totale à son métier, il ne serait pas surpris par conséquent de la voir passer une partie du week-end à son bureau.

— Je peux vous aider ? demanda une femme en tailleur beige derrière un ordinateur.

Brolin montra sa plaque.

— Inspecteur Brolin, je cherche le Dr Folstom, c'est important. Vous savez où je peux la trouver ?

— Oui, elle est allée déjeuner en face, au restaurant Schiffö. Brolin la remercia et disparut. Quelques minutes plus tard, il entra dans ledit restaurant. Assez élégant, bien que de toute modestie, avec des nappes en vichy rouge et blanc et des bouteilles de vin vides couvertes d'une incroyable quantité de cire de bougie, dégoulinant comme de la sève coagulée. Brolin ne tarda pas à repérer Sydney Folstom qui déjeunait en compagnie de deux hommes. Ils étaient en complets de lin, très certainement faits sur mesure puisque les coutures tombaient à la perfection. Des médecins probablement. Un déjeuner sous l'égide d'Hippocrate, génial !

Le fumet suave d'un plat aux épices titilla les muqueuses de Brolin.

— Docteur Folstom.

Celle-ci leva la tête de son assiette et son expression se durcit quand elle reconnut l'inspecteur Brolin.

— Inspecteur, quelle surprise ! Vous m'avez suivie jusqu'ici pour me lire mes droits ou est-ce d'un nouveau corps que vous venez vous enquérir ?

Brolin salua les deux hommes d'un signe de tête.

— C'est une urgence, croyez-moi, je n'interromprais pas votre repas si ça n'en était pas une. Où est le corps qu'on vous a amené hier après-midi ?

— Lequel ? répondit-elle avec ironie.

Ses deux compagnons rirent à cette plaisanterie qu'ils jugeaient de bon goût.

— Docteur Folstom, vous savez très bien de qui je veux parler. Je dois la voir et j'ai besoin de vos compétences. Maintenant.

L'insistance qu'il avait mise sur le dernier mot figea les rires.

— N'avez-vous aucun respect pour nos *estomacs fragiles* ? Elle désigna ses compagnons de table.

« Envers et contre les apparences c'est une réunion professionnelle qui se tient là. Et vous êtes en train de la gâcher, inspecteur. L'autopsie de votre corps a été pratiquée ce matin en présence de l'inspecteur Pein. C'est moi qui l'ai faite et mes conclusions ont été faxées à votre bureau et envoyées également par mail. Je n'ai rien de plus à déclarer, inspecteur. Si vous voulez bien nous laisser à présent...

— Et la brûlure sur son front, qu'avez-vous trouvé ?

— Comme pour les précédentes, les tissus sont trop endommagés pour dire quoi que ce soit sinon qu'il s'agit d'un acide puissant. Consultez le dossier, j'y ai mis les détails.

— Mais aucune trace dedans ? Pas de marque singulière, comme un mot ou un dessin ?

— Inspecteur, vous voulez bien me laisser finir de déjeuner tranquillement ?

Le sang de Brolin ne fit qu'un tour. Des vies étaient en danger !

— Docteur, de deux choses l'une : soit vous acceptez de me conduire dans vos locaux et de répondre à mes questions soit j'appelle l'attorney Gleith qui appréciera énormément d'être dérangé pour venir remettre un peu d'ordre dans votre carrière. Que préférez-vous ? Sydney Folstom le fusilla littéralement du regard.

— Inspecteur Brolin, vous êtes un emmerdeur. Et elle prit son sac.

Le mois d'octobre était hésitant. Tantôt venteux et pluvieux, tantôt agréable et calme. Mais ce samedi prenait une tournure maussade. Le ciel était uniforme, gris de l'horizon à son zénith. Un mince filet de pluie tombait par intermittence, rarement plus de quelques minutes et le vent courbait les arbres avec toujours plus de force à mesure que l'après-midi approchait. Depuis le bureau du Dr Folstom, Brolin pouvait apercevoir l'orée du Mount Tabor Park et son volcan éteint. Des arbres se prenant pour des hommes qui auraient voulu atteindre la cime des cieux ployaient sous le vent comme rappelés à plus d'humilité par mère Nature.

— Bon, qu'est-ce qui vous tracasse, inspecteur ? demanda Sydney Folstom en se posant dans son large fauteuil en cuir.

— J'aimerais savoir...

— Vous *voulez* savoir. Vous avez interrompu mon repas et m'avez traînée ici presque de force, je crois que vous pouvez vous abstenir des formules lénifiantes.

Brolin acquiesça de la tête bien qu'il ne trouvât pas la remarque nécessaire. C'était petit.

— Je *voudrais* savoir s'il est possible de retrouver une marque que le tueur aurait laissée avant de brûler le front à l'acide.

— Que voulez-vous dire ?

— Je m'explique : je pense que notre homme a inscrit quelque chose sur le front de la victime, un mot ou quelque chose comme ça. Puis après l'avoir tuée, il a nettoyé à l'acide de façon que personne ne puisse le lire.

— Nous ne trouverons rien sur la peau. Les chairs sont complètement rongées et cautérisées. Cependant, s'il a besoin d'acide pour la faire partir, c'est qu'il n'a pas *écrit* sa marque.

S'il avait utilisé un feutre, de la peinture ou quelque chose dans ce genre, il aurait pu la faire disparaître aisément, sans recourir à l'acide. Puisqu'il tue à l'arme blanche, on peut supposer qu'il *grave* son inscription dans la chair de la victime. Cela expliquerait la profondeur des brûlures.

— Et vous allez me dire qu'on ne peut plus rien lire ?

— Pas sûr. S'il y a été fort, la pointe de son instrument a peut-être gravé dans l'os du crâne également. Là, on pourrait trouver quelque chose.

Son regard s'adoucit. Elle prit une pastille à la menthe et en proposa à Brolin.

— Vous avez une sale gueule, inspecteur, la tête de celui qui ne dort pas bien.

Brolin la fixait sans répondre.

— Bon, puisque c'est urgent, et si on descendait s'occuper de cette tête ? fit-elle en se levant.

— J'espérais vous entendre dire ça.

— D'habitude les flics détaient en quatrième vitesse quand je le dis...

Ils filèrent au sous-sol.

Aidés par un garçon de morgue, un de ses « thanatologues » comme les appelait Brolin, ils sortirent Elizabeth Stinger de son casier réfrigéré. Le gros fil noir mordait son buste comme un long ver sortant et entrant dans la peau. Un autre fil plus clair retenait le scalp, en partie dissimulé par les cheveux.

« Elle devait être assez jolie », pensa Brolin en observant son visage livide. Le sang avait, avec l'autopsie, entièrement déserté son corps, laissant une aura lactescente border son épiderme.

Sydney Folstom poussa le chariot métallique jusqu'à une salle de dissection en se munissant d'un long scalpel.

— Qu'allez-vous faire ? s'enquit Brolin en observant la lame aux reflets irisés par les lampes scialytiques.

— Prélever la tête.

— Quoi... comme ça ?

Son ton se fit plus ferme encore quand elle répondit :

— Vous me demandez de faire une recherche poussée. Vous vous attendiez à quoi ? Ni les rayons X ni un scanner ne décèleront l'irritation d'une lame dans l'os si elle est peu profonde. De toute manière, la famille a été prévenue que le corps ne serait pas visible, trop endommagé, à commencer par le front.

Bien qu'habitué aux autopsies et autres spectacles macabres, Brolin sentit les muscles de ses jambes s'emplir de ouate.

— Et comment vous allez procéder ?

— Vous avez insisté sur le caractère urgent, donc j'opte pour la méthode la plus barbare, mais la plus rapide.

Brolin déglutit péniblement. Déjà les pires images se superposaient, il imaginait le légiste peler le visage à l'aide d'un long couteau sans plus de difficulté qu'avec une orange bien mûre.

— Je vais faire bouillir la tête, ça ne prendra pas plus d'une heure et demie pour que les chairs se décollent. On rejette le bouillon ensuite pour récolter le crâne parfaitement propre et sans altération.

Si atroce que cette méthode pût paraître, c'est exactement ainsi que Sydney Folstom – diplômée de l'université d'UCLA,

membre de la prestigieuse Forensic Sciences Academy, et anatomopathologiste reconnue – procéda.

L'après-midi touchait à sa fin. Les portes du sous-sol battaient l'air à chaque passage de chariot funèbre. Aucune fenêtre ne descendait si bas, ici c'était un monde de ténèbres, un lieu clos où l'on ouvrait homme, femme, enfant comme on épluche un fruit. Personne n'y était insensible, mais tous ceux qui travaillent dans cet univers vous le diront : on finit par encaisser sans blêmir. Partout des corps, certains vides, les chairs à l'air frais pour la première et la dernière fois de leur existence. Des êtres humains écalés, dépouillés du coffrage qu'est la peau, dégarnis de leurs entrailles. Des petits tas de viscères punctuaient les tables de dissection çà et là, l'écoulement des robinets ou la puissante ventilation ne parvenaient pas à masquer les craquements lugubres de la scie vibrante qui fend les boîtes crâniennes.

Brolin étouffait.

Il avait l'habitude des autopsies mais n'appréciait pas l'exercice. Quand la marmite qui amenait à ébullition la tête d'Elizabeth Stinger commença à dégager une odeur de viande, il prétexta l'envie de se griller une cigarette. Le docteur ignorait qu'il n'était plus fumeur. Il chercha l'escalier le plus proche et par mégarde poussa la porte du « Puzzle ».

Le « Puzzle » est une grande salle noire qui, dans le sous-sol de l'institut médico-légal, est excentrée et évitée par son personnel. Elle ne sert que très rarement – fort heureusement – et prend la poussière la plupart du temps. Il y fait toujours un peu plus froid que dans le reste de l'étage souterrain. Équipée de grandes tables en inox, cette salle sert à accueillir en nombre les cadavres en cas de catastrophe majeure, lorsqu'il n'y a plus assez de casiers réfrigérés. Elle est ainsi nommée depuis qu'un avion s'est écrasé à quelques kilomètres de Portland. Les corps entreposés là étaient fragmentés en dizaine de morceaux et l'on avait dû passer des heures et des heures dans cette chambre froide à disposer les membres les uns aux côtés des autres, en commençant par les rassembler par « famille », et reconstituer peu à peu ce gigantesque puzzle humain.

Brolin avait entendu parler de cet endroit et il n'en fut que plus déstabilisé. À contrecœur, il retourna auprès du Dr Folstom.

Celle-ci avait déjà opéré plusieurs manipulations sur le crâne. Les chairs s'étaient parfaitement décollées, rien n'en subsistait, l'os était luisant d'humidité et parfaitement lisse.

Sydney Folstom balayait à présent la glabelle d'un puissant faisceau oblique, aidée d'une large loupe articulée qui lui servait de monocle. Après quelques minutes d'inspection, elle fit signe à Brolin d'approcher.

— Regardez la partie frontale, il y a bien la trace d'une détérioration, probablement due à la pointe d'un objet affiné. Ça pourrait tout à fait être le même type de couteau à double tranchant utilisé pour tuer la première victime. Nous avons affaire à un adepte du double tranchant, dirait-on.

Brolin se pencha pour voir à travers la loupe. On ne distinguait pas grand-chose, sauf peut-être pour l'œil expert du professionnel.

— Attendez un instant, on va mettre un peu de relief là-dessus.

Elle passa une brosse en fibre de verre sur le crâne et une fine couche de poudre de carbone se déposa dans le sillon minuscule. La lumière crue et vive mit aussitôt en valeur la minuscule tranchée, désormais noire, qui dessinait un étrange symbole dans l'os.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Brolin.

— C'est vous le flic, à vous de me le dire.

— On dirait... une sorte de... de pentacle. Il est possible d'en faire un dessin ?

— Mieux encore, je peux vous faire une photo numérique très nette que l'on va agrandir.

— Docteur, si j'ai été un emmerdeur avec vous, considérez que cela ne se reproduira plus, dit Brolin sous le coup de la satisfaction.

Elle se leva pour prendre l'appareil numérique.

— Si seulement ça pouvait être vrai.

Le crépitement du flash grésilla dans l'air saturé du sous-sol.

— Oui maman, ça n'est pas bien difficile, tu sais le semestre n'est pas commencé depuis longtemps.

Juliette changea de position, ces quinze dernières minutes passées au téléphone avec sa mère lui donnaient des fourmis dans les jambes.

— Et cette affreuse histoire de tueur à Portland ? Ils ont du nouveau ? demanda Mme Lafayette.

— La police a annoncé hier soir qu'ils allaient l'appréhender dans les jours à venir. Ils semblaient sûrs d'eux.

— Avec ton père, on se disait qu'il serait préférable que nous prenions quelques jours pour rentrer à Portland. Ça n'est pas le moment de te laisser seule.

— Maman, j'ai passé ces trois derniers mois seule et sans problème. Et puis, je ne suis pas si isolée que ça, j'ai Camelia.

— Ça n'est pas la même chose, si ton père et moi étions là, nous pourrions nous occuper de toi, mettre un peu de vie dans la maison...

— Bon, on ne va pas remettre ça ! commenta Juliette d'un ton qui se voulait ferme mais affectueux. Je sais que papa est sur un gros contrat, il a besoin de toi en ce moment et...

— Mais toi aussi, et ton père est capab...

— Maman, laisse tomber. Je vais très bien. Tu me connais, je peux m'en sortir toute seule, et puis tout se passe bien. Je suis une grande fille maintenant.

— Oui, je sais. C'est plus fort que moi, si je ne t'ai pas sous les yeux, il faut que je me fasse du souci. Tu sors un peu avec des gens de ton âge au moins ?

Juliette trouvait exaspérant ce genre de remarque, surtout de sa mère qui la connaissait mieux que quiconque. Celle-ci avait entendu parler de Camelia et lui reprochait simplement d'être pour sa fille une amie trop pessimiste sur la question de l'amour du fait de son divorce. Parfois, Juliette hésitait à lui confier que c'était elle qui réfrénait les ardeurs de Camelia mais

il s'agissait là de petits détails qui ne se partagent pas souvent entre mère et fille. Du moins pas dans toutes les familles.

— Oui, de temps en temps, mentit-elle.

— Je n'aime pas te savoir seule à la maison avec ce dingue qui circule en ville, vraiment, je pense que nous devrions venir passer quelques jours avec toi.

C'était la dernière des choses à faire. Juliette les aimait beaucoup tous les deux mais ne voulait pas de cette affection protectrice, cette couvaïson maternelle qui l'étouffait plus qu'elle ne lui laissait le recul nécessaire pour affronter une situation.

— Maman, ça n'est pas la peine. Vous avez plein de choses à faire en Californie et je viendrai pour Thanksgiving. Et puis, nous avons dix jours ensemble pour les fêtes de fin d'année chez oncle Flenagan. Je t'assure que tout va bien.

Elle hésita à lui confier qu'elle était de toute manière sous la protection de la police mais cela risquait d'affoler sa mère plus qu'autre chose.

— Bien. Si tu as le moindre besoin, tu me passes un coup de téléphone, je peux être là en quelques heures. Je me disais que tu pourrais rappeler l'inspecteur Brolin, après tout il serait peut-être content d'avoir de tes nouvelles. Je n'ai jamais compris pourquoi vous n'étiez pas restés en contact.

— La vie... C'est comme ça. Mais si ça peut te rassurer, je l'ai revu ces derniers jours.

— C'est vrai ? Je suis contente, c'est un garçon bien. Juliette savait que sa mère en avait toujours pincé pour Joshua Brolin. Le fait qu'il ait sauvé la vie de sa fille n'y était pas étranger certes, mais il y avait autre chose, une empathie d'esprit peut-être. Les huit années qui les séparaient ne semblaient pas la déranger outre mesure, et Juliette avait même pensé à une époque qu'elle aurait aimé marier sa fille à l'inspecteur. Quelle histoire ! Les tabloïds s'en seraient régalez : « Victime d'un tueur en série, elle épouse son sauveur » !

— Mais dis-moi, ça n'a rien à voir avec cette vague d'assassinats au moins ? demanda Alice Lafayette.

— Non, nous nous revoyons... comme ça.

— Oh ! ne me dis pas « comme ça », on ne se revoit jamais « comme ça ». Qu'est-ce que c'est ? Tu l'aimes bien ?

— Maman, d'abord ça ne sont pas tes affaires !

— Je n'ai rien dit, je me contente de prendre de tes nouvelles.

— Mouais... Bon je te laisse, je dois bosser un peu.

— Juliette, c'est samedi soir, il faut sortir entre amis le samedi soir...

— Je vais y réfléchir.

Elles se quittèrent sur les sempiternelles plaisanteries mère-fille sur « l'homme du foyer », sieur Ted Lafayette.

Juliette monta se faire couler un bain, c'était son plaisir du soir. Lorsque le froid commençait à s'installer sur la région, elle adorait se mettre dans la baignoire vide et sentir l'eau chaude monter lentement pour la réchauffer. Elle vida la bouteille de bain moussant et laissa tomber son sweat-shirt et son jean sur le carrelage. En disposant son linge sale dans la corbeille, elle songea à faire tourner une machine dès que la pause aquatique serait terminée.

Puis elle glissa contre le porphyre de la baignoire et ferma les yeux tandis que la nappe de chaleur liquide l'entourait, redonnant ses sensations à ses pieds transis.

Au loin le téléphone sonna.

« Oh ! merde... »

C'était peut-être important. Ou simplement sa mère qui avait omis un détail quelconque. La sonnerie battait la mesure, sans s'arrêter. Après hésitation, Juliette s'enroula dans une serviette et traversa le couloir pour décrocher.

— Juliette ? C'est Joshua.

— Ah ! Je suis euh, désolée d'avoir mis si longtemps à décrocher... !

Quelle cruche ! Et pourquoi pas lui dire quel temps il fait aussi !

Elle n'avait rien trouvé d'autre à répondre spontanément.

— Écoute, j'ai besoin de ton aide. Ou plutôt de celle d'un ami à toi.

— Je t'écoute.

— Le collectionneur de livres occultes dont tu m’as parlé, tu crois qu’il accepterait de me consacrer du temps ?

— C’est-à-dire que... oui, je pense. Qu’est-ce que tu veux faire ?

— J’ai un symbole à lui soumettre, un dessin ésotérique me semble-t-il et je voudrais qu’il m’en donne la signification.

— C’est pour l’enquête ? Brolin approuva.

Trop contente de pouvoir se rendre utile, Juliette n’insista pas sur le mince et récent fil d’amitié qui la liait à Anthony Desaux.

— Laisse-moi le temps de m’habiller et je l’appelle.

— Je te dérange, peut-être... répondit-il, troublé.

— Non, pourquoi ? Ah oui ! J’étais dans mon bain en fait. Donc, je lui passe un coup de fil et tu viens me prendre d’ici une heure ?

Il y eut une hésitation à l’autre bout du téléphone.

— Je n’ai pas envie de te prendre du temps, Juliette, c’est dans le cadre de l’enquête, il vaudrait mieux que j’y aille seul.

— Anthony Desaux est un homme un peu particulier, il préférera que je sois là. De plus sa bibliothèque est immense, et j’en ai déjà une petite expérience, je pourrais te faire gagner du temps au cas où...

Brolin céda aussi vite. Après tout il n’y avait aucun danger, et Juliette serait une compagne de charme pour égayer sa soirée qui s’annonçait d’ores et déjà morne à écouter un vieux monsieur faire étalage de sa connaissance.

Le rendez-vous fut fixé pour vingt heures.

*

**

Quand il s’arrêta devant chez Juliette, Brolin fit un rapide aller-retour vers la voiture de ses collègues en faction pour les prévenir qu’il se chargeait d’elle pour les quelques heures à venir. Cela ne lui prit que deux minutes mais il pleuvait si fort qu’il réintégra son véhicule tout dégoulinant, la pluie lui coulait même dans le dos.

Juliette le rejoignit en courant depuis le perron de sa villa.

— Quel temps de chien ! s'exclama-t-elle. C'est pire que la saison des pluies en Thaïlande !

— J'ai entendu dire que c'est un beau pays. Tu es déjà allée en Thaïlande ?

— Non, admit-elle un peu penaude. Pour ce qui est d'Anthony Desaux il est désolé mais il ne sera pas là ce soir. Un dîner important avec les membres du directoire d'une de ses sociétés.

Brolin, qui avait la main sur la clé de contact, interrompit son geste.

— Mais son majordome, Paul, nous attend, reprit Juliette. Nous pouvons explorer la bibliothèque à notre guise. De toute manière, il m'a confié qu'il n'était pas très versé dans la connaissance des dessins cabalistiques mais il a promis de mettre en évidence quelques ouvrages qui traitent du sujet.

— Bon, j' imagine que c'est déjà ça.

— Et je nous ai préparé des sandwiches.

Les essuie-glaces balayaient le pare-brise, transformant les gouttes écrasées en un écran myope.

— Qu'est-ce que je ferais sans toi ?

Juliette haussa les épaules. Elle avait bien une petite idée mais n'osa la lui faire partager...

Le manoir Desaux déployait son immense silhouette gothique dans la pluie battante comme un présage lugubre. Les éclairs venaient se tordre par intermittence dans le parc forestier, illuminant le mur gris de la pluie qui s'abattait sur toute la propriété et au-delà. Tout était noir et flou et la seconde d'après se dressait un bouclier liquide aussi sombre et épais qu'un nuage de cendre.

Paul – un robuste quadragénaire en costume impeccable – attendait les « invités de monsieur » avec un parapluie, ce qui n'empêcha personne d'atteindre le hall en ruisselant.

Ils furent guidés jusqu'à la vaste rotonde qui abritait la bibliothèque. Lorsque Paul poussa les portes, Juliette fut saisie une fois de plus par le mysticisme des lieux. Les longs rayonnages étaient déjà éclairés en prévision de leur venue, mais l'orage, avec le souffle du vent et le martèlement de la pluie contre les fenêtres ainsi que les flashes des éclairs, donnait à ce

cadre une dimension surnaturelle que Juliette n'avait pas perçue la première fois. Elle leva la tête dans l'espoir de mieux distinguer la fresque du plafond mais n'en devina rien de plus.

— Monsieur Desaux vous a laissé quelques livres à consulter sur la grande table de travail, expliqua le majordome.

Les « quelques » en question représentaient une trentaine de grimoires épais reposant à côté de la lampe à dôme vert.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis dans la cuisine, au bout du couloir.

Il les salua d'un signe de tête et s'éclipsa en silence.

Juliette contempla les vieux volumes empilés. Ils étaient assurément sortis de la collection du maître des lieux, de son *Enfer* personnel. Paul n'avait fait aucune mention de la pièce cachée. Juliette se demanda si ça n'était pas là une manière de lui faire comprendre qu'on attendait d'elle une certaine discrétion. Il était tout à fait pensable qu'Anthony Desaux ne souhaitât pas faire connaître ses petits secrets à tous, encore moins à un inspecteur de la Division des enquêtes criminelles.

— Par quoi on commence ? demanda Brolin, une pointe de découragement dans la voix. C'est toi qui as de l'expérience pour les recherches en bibliothèque, non ?

— Par les sommaires, les index, on vérifie tout ce qui peut avoir trait à des dessins ou des symboles occultes. A quoi il ressemble au fait ?

Brolin exhiba l'agrandissement numérique. Sur l'impression laser qu'il tenait, on ne voyait que le front et le haut des orbites, le *foramen supra-orbitaire* comme avait dit le Dr Folstom. Au milieu, apparaissait en une mince ligne noire le dessin cabalistique. Une sorte de pentagramme.

— C'est bizarre... on dirait une étoile satanique ou quelque chose dans ce genre, commenta Juliette. Sur quoi tu as trouvé ça ?

— Euh... sur le front d'une victime. Il n'avait pas envie de lui mentir.

— Le front ? On dirait plutôt... Oh mon Dieu !

Elle posa une main sur sa bouche comme pour s'empêcher de respirer. Elle chassa de son esprit les images odieuses qui y accouraient.

— Si on s’y mettait ? On en a pour une partie de la nuit alors autant ne pas perdre de temps.

Brolin approuva, il aimait cet entrain qui émanait d’elle, ce dynamisme de tous les instants, même les pires.

49

Dans les profondeurs électroniques du laboratoire de la police scientifique de Portland, Craig Nova s’affairait comme un petit diable.

Il avait appris la cruelle déroute de la fameuse « technique proactive » de Brolin et cela le chagrinait beaucoup. Pas tant parce que le meurtrier courait toujours que parce que Brolin allait pâtir de cet échec. Le piège avait marché bien que beaucoup n’y eussent pas cru, le tueur avait mordu à l’hameçon. C’est ce que le capitaine Chamberlin avait dit à Brolin, il ne s’agissait pas de son échec personnel mais de celui du groupe d’intervention. Nul n’était cependant dupe. Il faudrait bientôt rendre des comptes, à la presse, au maire, au district attorney et s’il fallait un fusible, Brolin grillerait sous le regard vindicatif de l’opinion publique dont le pouvoir d’achat et surtout le pouvoir électif valait largement qu’on sacrifie quelques carrières. Du moins était-ce là l’avis de ceux qui font le monde, à commencer par le pouvoir exécutif de Portland.

Une centaine d’hommes mobilisés avec un lourd dispositif matériel et le Fantôme de Leland s’était tout de même vaporisé sous leurs yeux. Tout ça ne serait qu’un vaste gouffre sans fond, un cuisant échec si on n’en tirait pas le moindre petit renseignement sur le tueur. Et cette piste était à présent entre les mains de Craig Nova.

La carrière de Joshua Brolin était entre ses mains.

Craig ajusta sa blouse blanche et leva le sachet plastique qui, quelques minutes plus tôt, contenait leur dernier indice. Il trouva étrange de se dire que la vie entière d’un homme pouvait se jouer sur le contenu d’un vulgaire sachet.

Le mégot de cigarette que le Fantôme avait jeté sur le parking pourrait peut-être leur livrer son identité. Brolin avait expliqué que, d'après le manque de maturité sexuelle du tueur et ses actes de barbarie ciblés mais sans pénétration, cet homme avait probablement un lourd passé délictueux. Il avait déjà dû être condamné pour atteinte aux mœurs, exhibition ou même *tentative* de viol. De sorte qu'il était tout à fait possible qu'il soit fiché dans la banque de données des criminels sexuels avec son ADN.

Les molécules d'acide désoxyribonucléique (ADN) se trouvent au cœur de toutes les cellules humaines, et représentent une formidable chaîne d'informations codées. La racine d'un cheveu, une goutte de sang, de salive ou de sperme, et l'on est en mesure de remonter jusqu'au cœur des cellules et d'en extraire le code qui forme l'ADN. Ce code est unique pour chaque individu et il définit tout ce qu'il va être, comme un cahier des charges biologique, couleur des cheveux, des yeux mais aussi taille de l'individu et carrure... D'une certaine manière, c'est là notre carte d'identité naturelle, un très long code de nucléotides.

Craig n'avait plus qu'à extraire l'ADN contenu dans les cellules épithéliales et les leucocytes présents dans la salive qui imprégnait le mégot et le tour serait joué.

La quantité de salive étant très faible, Craig eut recours à la méthode PCR (Polymerase Chain Reaction) pour amplifier les séquences isolées. Le problème avec ce système c'est qu'il multiplie tout, y compris une éventuelle substance étrangère, et donc si l'ADN étudié est contaminé par une source extérieure, on fausse tous les résultats, d'où la nécessité de travailler en milieu clos avec masque, gants et blouse. La méthode PCR permet de travailler avec des quantités extrêmement réduites, elle peut fonctionner avec à peine un milliardième de gramme d'ADN.

Craig Nova avait pour habitude, lorsqu'il enseignait aux officiers de police les rudiments des méthodes disponibles, d'expliquer ce que représente un milliard, ce chiffre empirique qui n'a finalement aucune consistance dans nos esprits si ce n'est la notion de gigantesque. Il demandait à ses élèves

combien de temps d'après eux, il faudrait à un homme pour compter jusqu'à un milliard.

Les réponses étaient assez évocatrices du peu de notion que nous avons du chiffre à neuf zéros. Elles allaient de deux jours à six mois. Parfois un an.

Mais rarement quelqu'un donnait la bonne réponse, celle qui étourdit. S'il devait compter un milliard, un homme y passerait trente-trois années de sa vie, quasiment la moitié de son existence. En général Craig repartait sur son explication du PCR et de sa capacité à fonctionner avec un milliardième de gramme et tous les esprits s'extasiaient là où ils demeuraient impassibles dix minutes plus tôt. Il leur semblait alors que les criminels n'avaient plus aucune chance de s'en sortir.

L'expert du détail fit tourner les appareils pendant trois heures, jusqu'à multiplier sa quantité d'ADN par un million. Puis il traita l'ADN par électrophorèse en gel de polyacrylamide afin de faire apparaître le nombre de répétitions d'une séquence élémentaire dans chaque partie de son échantillon. Ces courtes séquences existant par centaines et chacune étant singulière, il suffit d'en examiner plusieurs différentes (en général une douzaine permet la certitude) pour s'assurer du caractère unique du résultat et donc pouvoir définir l'individu en question par cette séquence.

Des bips palpaient autour du scientifique dans cette pièce nimbée d'un éclairage rouge et dont le bleu électrique des machines nuançait l'atmosphère.

Encore quelques heures de traitement et les données se transformeraient en successions de chiffres, une soixantaine en tout. Ce code numérique serait ensuite entré dans l'ordinateur et la longue recherche informatisée se mettrait en branle. Si quelque part sur le territoire américain, un homme avait été entré génétiquement dans cet immense fichier de criminels, la réponse tomberait fatalement.

Craig pressa un bouton rouge et le ronronnement de la ventilation reprit ses droits.

L'identification n'était peut-être plus qu'une question d'heures.

L'orage grondait tel un félin titanesque. La nuit était déjà bien avancée et l'éclairage relativement tamisé de la bibliothèque n'aidait pas à conserver toute sa vivacité intellectuelle. À plusieurs reprises, Brolin se surprit à mélanger les lignes qu'il lisait, devinant avec retard que ses paupières glissaient sur ses yeux comme un rideau de magasin que l'on ferme. Juliette était animée de cette excitation estudiantine, celle qui gagne le chercheur lorsqu'il sent les combinaisons s'assembler à mesure qu'il engrange les informations. Jusqu'ici, elle n'avait rien trouvé mais la fièvre du rat de bibliothèque s'était emparée de son corps et de son esprit. Les pages succombaient les unes après les autres sous ses doigts habiles. Ses yeux engloutissaient les mots comme on vide un verre d'eau après l'effort.

Une heure du matin sonna à l'horloge du hall.

Brolin s'étendit sur son fauteuil et le craquement de ses articulations résonna dans l'immense rotonde.

— Alors ? Quelque chose de ton côté ? demanda-t-il en étouffant un bâillement.

— Rien pour le moment, admit Juliette à contrecœur. Mais je ne peux pas croire que la réponse ne soit pas dans l'un de ces grimoires. Nous avons devant nous des livres parmi les plus complets qui soient, tous les rudiments de la magie noire y sont couchés. Le motif ésotérique qu'il dessine s'y trouve quelque part, j'en suis sûre.

— C'est bien ce qui me fait peur. Je peux m'être trompé, il est possible que le tueur ne fasse que gribouiller un dessin étrange qu'il invente.

— Je ne m'y connais pas bien, mais ce symbole qu'il grave ne ressemble pas au délire d'un esprit malade. On dirait vraiment quelque chose d'étudié, de soigné, dans un but bien précis.

— Faire peur ! s'exclama Brolin. Ça oui, c'est sacrement lugubre.

Il referma le vieil ouvrage qui s'étalait devant lui ce qui souleva un nuage de poussière.

— J'ai besoin de me dégourdir les jambes. Je ne sais pas comment tu fais, je crois bien que j'ai perdu cette patience d'étudier dans des bouquins sans lever le nez pendant plus de quatre heures.

— Déformation universitaire. Mais tu as raison, il faut faire des pauses pour conserver intact son œil critique.

Brolin se mit à déambuler, mains dans les poches, en admirant les sculptures qui jalonnaient les rayonnages. Juliette l'observa, se surprenant à contempler sa silhouette avec plaisir. Elle le rejoignit.

— Tu crois aux contes de fées ? sonda-t-elle.

— Je n'en ai pas lu depuis... Eh bien, depuis des années !

— Reste là, ne bouge pas.

Elle s'éloigna vers un renfoncement plongé dans l'ombre. Là, elle tâtonna pour trouver le mécanisme d'ouverture qu'Anthony Desaux avait utilisé devant elle, et le pressa. Comme le maître des lieux l'avait fait la veille, elle disparut dans le mur.

Brolin trouva cela très amusant mais il perdit son sourire quand elle le fit pénétrer dans la pièce secrète. L'obscurité épaisse malgré une petite lampe, les toiles d'araignées et la chaise de torture lui inspirèrent une certaine crainte. Et un nimbe de respect et de méfiance émanait des ouvrages ancestraux jusqu'à investir le visiteur d'une déférence inattendue en pareils lieux.

— Quel endroit ! Faut-il être fou pour avoir ça chez soi ! s'étonna Brolin.

— Moi, je trouve qu'il y a un charme certain ici, un mélange d'érudition et de mystère.

Elle marchait en longeant les hautes étagères qui fermaient le cercle de *l'Enfer*. La tête en l'air, elle ne vit pas le pied en patte de lion du fauteuil de torture et buta dessus. Elle perdit l'équilibre et Brolin qui se tenait à côté se précipita sur elle pour la retenir.

Elle lui tomba dans les bras.

Il allait aussitôt lui demander si ça allait lorsque ses yeux de saphir se posèrent sur les siens. Son cœur s'accéléra.

Dans la chute, il lui avait attrapé une main pour la maintenir et réalisa qu'il ne l'avait toujours pas lâchée. Elle était à moitié affalée sur lui et le rose de ses lèvres pleines l'attirait comme s'il était une bille de fer face à un aimant.

Il ne savait que faire. Tout en lui, lui ordonnait de ne pas réfléchir, d'écouter son cœur et son corps, et pourtant il avait peur. Oui, peur. De l'appréhension qu'elle ne soit pas *vraiment* attirée par lui, mais que ce soit les vestiges du traumatisme de son enlèvement. Son esprit pouvait l'avoir cristallisé comme un sauveur, une figure protectrice dont elle se sentirait débitrice, sans laquelle elle se sentait effrayée dans le monde. Finalement cela revenait à dire qu'elle ne voulait pas de lui comme d'un amant, un confident mais que son inconscient lui ordonnait de s'agripper à ce protecteur. Et si leur relation durait, jamais ça ne serait de l'amour, mais un attachement tronqué.

— Je sais ce que tu penses, murmura-t-elle. L'étreinte de sa main se fit plus forte.

— Je ne sais pas si c'est... commença-t-il, mais Juliette posa son index sur sa bouche.

Elle approcha son visage du sien et lorsqu'il n'y eut plus que quelques centimètres entre eux, Brolin compléta le chemin. Leurs lèvres se caressèrent un instant de leur soie chaude avant de s'ouvrir. Le baiser fut lent, les langues se découvrant avec douceur, puis peu à peu, le désir les fit se trémousser dans la salle poussiéreuse jusqu'à ce que leurs mains se posent sur la peau l'un de l'autre.

Non, Juliette ne subissait pas le contrecoup de son enlèvement. Rien dans ses gestes, dans sa passion ne pouvait être guidé par d'obscur manœuvres de l'inconscient pour assouvir un trauma. Elle était trop entière dans la vie, elle avait fait montre d'une volonté farouche ces derniers temps pour s'en sortir, sa personnalité dépassait largement le cadre d'une séquelle psychologique. Brolin en était à présent sûr, ils se désiraient mutuellement, sincèrement, entièrement.

Et comme leurs gestes prenaient de plus en plus d'assurance à mesure que le désir emplissait chaque parcelle de

leur corps, ils oublièrent tout le reste dans une frénésie érotique. Tout, ce qu'ils faisaient là, la menace d'un tueur redoutable sur la région, leurs différences, ou tout simplement le lieu peu approprié où ils se trouvaient, tout cela disparut, avalé dans les limbes de l'excitation.

La chemise de Juliette s'ouvrit sur son soutien-gorge bleu nuit, et Brolin pencha la tête sur cette peau tendue vers lui pour l'embrasser. Elle se tenait à lui, passant les mains sous ses vêtements et ce feu d'artifice de plaisir les enivrait au point qu'aucun des deux ne protesta lorsqu'ils se retrouvèrent sur la chaise, au milieu de la pièce.

Un véritable instrument de torture des siècles totalitaires.

Là, ils firent l'amour avec passion, et Juliette se coupa au flanc sur une pointe d'acier mais aucune protestation, ni un seul cri de douleur ne sortit de sa bouche. Mêlés l'un à l'autre, l'un dans l'autre, ils se donnèrent sans retenue dans un bouquet de mysticisme et de saveurs capiteuses où le plaisir se mélangeait subrepticement à quelques piques de douleur.

Ils restèrent ensuite longuement ensemble, leurs peaux fusionnant à travers le voile de sueur. Il leur fallut de longues minutes pour redescendre de ce nuage de jouissance qui les faisait naviguer loin au-dessus du monde pragmatique et guindé. De longues minutes où leurs têtes continuèrent à tourner.

C'était euphorique, un entrelacs délicat d'exténuation du corps et de palpitations frétilantes pour la pensée. Ils se sentaient comme un sportif venant d'accomplir un exploit, après une longue course harassante où il s'est dépassé, à cet instant où l'eau tant désirée coule de nouveau sur la langue, dans la gorge. Ce subtil état d'accomplissement où l'on a réussi à se dépasser mentalement et physiquement, où la douleur devient plaisir et où les sensations se perdent dans un vertige voluptueux.

Quand ils se relevèrent et que leurs vêtements eurent retrouvé le chemin de leurs corps, Brolin prit Juliette dans ses bras et enfouit son visage dans ses cheveux.

— Juliette... Juliette... se contenta-t-il de murmurer en la serrant contre lui.

Ils ne se parlèrent pas, ils n'avaient plus rien à dire que la banalité n'aurait perverti.

Ils se cajolèrent dans la pénombre.

Peut-être par souci de rendre le monde supportable, il existe de très rares moments dans la vie d'un être où l'on se sent transporté et accompli, à la fois vide et empli, un état proche de la transe, à la lisière d'une paix omnipotente. Cet état d'esprit que des penseurs, il y a bien longtemps, qualifièrent de Délices et qui devint Éden. Celui-là même que d'autres reprirent à leur compte pour appréhender l'éternité sous le terme de Paradis.

C'est cet état qui berça Juliette et Joshua jusque tard dans la nuit.

Mais n'étant pas chez eux, ils durent se contraindre à retrouver la bienséance des « gens de goût » pour rejoindre leur table de travail. Les grimoires les attendaient paisiblement, écartant leurs couvertures sans pudeur pour dévoiler leurs pages obscènes au premier venu.

Brolin se massa les tempes. Il n'avait aucune envie d'y retourner, il ne souhaitait qu'une chose : s'endormir avec Juliette dans ses bras.

Un visage de géhenne refit surface aussitôt. Brolin revit Elizabeth Stinger comme il l'avait découverte, les yeux ouverts, les chairs de son front en lambeaux.

L'exqu Coastité de leur pause avait rendu Juliette et Brolin euphoriques, moins portés à subir les tracasseries de la vie, plus enclins à jouir paisiblement de cette torpeur naissante. Au repos.

Mais ce visage de supplice rendit à Brolin toute sa hargne d'investigateur, et sans définitivement refuser la sérénité des débats, il sut qu'il ne saurait trouver de répit tant qu'aucune réponse ne serait sortie de ces ouvrages. Il serra le poing et se dirigea vers les livres.

— Il faut poursuivre, dit-il. Il faut trouver la signification de ce pentagramme.

Juliette hocha la tête sans rien dire.

Que pensait-elle ? Elle n'avait pas parlé ou peu. Pourtant, elle ne manifestait aucun signe de remords ou de regret. Et cela se confirma dans les deux heures qui suivirent. Ils tournèrent

page après page, livre après livre, prenant de rares notes, échangeant quelques remarques et par moments la main de Juliette s'égarait sur la nuque de Brolin où elle s'attardait à caresser la peau avec douceur.

L'aurore en était déjà à ses préparatifs avant d'entrer en scène lorsque Juliette bondit de sa chaise et renversa une pile d'ouvrages en équilibre sur la table. Elle s'empara du cliché effectué sur le crâne d'Elizabeth Stinger et ses traits se figèrent.

— Je l'ai, fit-elle dans un souffle où sourdait l'épuisement.

Brolin se pencha par-dessus son épaule.

Un pentagramme maléfique était dessiné sous l'encre et la plume large d'un scribe séculaire. Brolin lut en vitesse la légende.

Un frisson de dégoût lui tordit l'échiné.

À moins que cela ne fût la peur.

En caractères gothiques était inscrit :

« Rituel de protection contre l'Âme des morts »

51

Le soleil irriguait progressivement les forêts d'un voile lacté. C'était l'aurore.

Brolin conduisit Juliette jusque chez elle où elle lui prit la main pour le conduire dans la chambre. Ils avaient besoin de sommeil, le minimum pour rendre à leur esprit la substance de lucidité suffisante pour réfléchir, pour tenir, lors de la longue journée qui se profilait.

Une fois le rituel recopié, ils avaient quitté sans bruit la propriété du riche Français avec d'atroces évocations démoniaques en tête.

Brolin mit le réveil à sonner cinq heures plus tard, assez pour retrouver sa concentration et pour tenir une nuit blanche si nécessaire. Ils s'endormirent l'un contre l'autre, pressant leurs corps las pour ne laisser échapper que peu de peau, ils voulaient se goûter pleinement, même en sommeil.

Lorsqu'il y repensa plus tard, Brolin en garda un souvenir flou de fatigue. Il ne sut jamais s'il s'agissait d'un rêve ou si leurs corps s'étaient réellement chevauchés lentement durant leur somnolence jusqu'à les éveiller. Il se souvenait de gestes tendres, de gémissements et d'un plaisir se diffusant dans tout son corps à la manière d'une explosion au ralenti.

Mais le réveil ne sonna pas.

C'est le crescendo électronique de son téléphone portable qui le fit sortir du lit. Une sirène synthétique le guidant dans le noir de la chambre.

Quand il décrocha enfin, Brolin n'eut pas le temps de parler qu'un homme surexcité débitait déjà à une cadence effrénée des propos incompréhensibles.

— Hey, doucement ! corrigea Brolin de la voix rauque du demi-sommeil.

— Josh, c'est Larry. Il faut absolument que tu viennes !

Il n'y avait pas de panique dans son intonation, plutôt de la stupeur.

— Il... il est quelle heure ? T'es où ? demanda Brolin.

— Je viens d'arriver au central.

— Vous avez du nouveau ?

Salhindro laissa un blanc avant de répondre :

— Plutôt, oui. Je suis avec Craig Nova.

— Ah ! Le mégot, c'est exploitable ? Il pourra en tirer l'ADN nécessaire pour tenter une identification ?

— C'est justement à ce propos qu'on te cherche partout. Craig a extirpé l'ADN et a lancé le programme d'identification.

L'adrénaline éveilla définitivement Brolin.

— Et vous avez un résultat ? s'exclama-t-il sans trop y croire.

— Josh, où es-tu ?

Brolin se demanda si ça n'était pas de la peur qui sourdait dans la voix de Salhindro. Il hésita à répondre.

— Chez Juliette, pourquoi ?

En d'autres circonstances, Salhindro n'aurait pas manqué de faire remarquer combien il était étrange de savoir Brolin chez Juliette, un dimanche matin à dix heures et demie. Mais il n'en fit rien, ce qui confirma que quelque chose n'allait pas.

— Est-ce qu'elle est à côté de toi ?
— Non, elle dort encore.
— Bien. Josh, je voudrais que tu t'assoies et que tu jures de croire ce que je vais te dire.
— Qu'est-ce que tu me racontes ? Alors vous l'avez identifié cet ADN oui ou merde ?
Derrière lui, Brolin perçut du mouvement, les pas de Juliette sur la moquette.
Salhindro souffla dans l'écouteur comme pour se donner du courage.
— Oui. Il y a un fichier qui correspond dans la base de données.
— Bon sang !
— Je crois que ça ne va pas te plaire, Josh.
Le jeune inspecteur sentit son sang se glacer dans ses veines comme des milliers d'aiguilles s'enfonçant en lui. Juliette l'entoura d'un bras et déposa un tendre baiser sur sa joue. Elle s'assit sur ses genoux.
Et cette fois, la voix de Salhindro trembla pour de bon :
— Josh, cet ADN qu'on a trouvé sur le mégot... C'est celui de Leland Beaumont.
Le Bourreau de Portland dont la tête avait explosé dans une gerbe pourpre un an plus tôt.

52

Impossible.
C'était tout simplement inconcevable.
Leland Beaumont avait été tué, d'une balle de Glock – 9 mm Parabellum – en pleine tête. Son cerveau avait été emporté devant les yeux de Brolin en une ombre disloquée. Leland avait été enterré quelques jours plus tard et son corps n'était plus à l'heure actuelle qu'un amas dévoré par les vers. Il ne pouvait avoir laissé sa salive sur le mégot.

La cellule qui travaillait sur le Fantôme de Leland était réunie dans le bureau du capitaine Chamberlin.

Dès l'appel, Brolin avait sauté dans ses vêtements et entraîné Juliette à sa suite vers le central de police. Il était hors de question de la laisser seule. Cette nouvelle, si aberrante fût-elle, scintillait comme un néon « danger » dans son esprit et il n'avait pu se résoudre à se séparer de Juliette. Elle attendait dans son bureau, encore ignorante de la situation.

Brolin déposa sa veste en cuir et fit face à Craig Nova dont les traits trahissaient une lourde fatigue.

— Quelle fiabilité pour le test ADN ? demanda-t-il.

— Plus que suffisant pour envoyer un homme en prison à perpétuité sans risque d'erreur.

— Cet ADN, se peut-il que par une incroyable coïncidence un autre individu ait le même ?

— C'est la seule explication ! s'écria Bentley Cotland. Craig secoua énergiquement la tête.

— Absolument impossible. L'ADN d'un individu est unique.

— C'est aussi impossible que Leland soit vivant !

— Mais il y a une explication, reprit Craig. L'ADN est strictement personnel, aucun être humain ne peut avoir le même, sauf certains types d'individus. Les jumeaux homozygotes, issus du même œuf.

— Mauvaise réponse, tonna Salhindro. Leland était fils unique.

— On est sûr de ça ? insista le capitaine.

— Euh... oui. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? S'il y avait un autre enfant, il aurait une trace d'existence non ? Carte d'identité, permis de conduire, un boulot... Au moins des témoins. Enfin, ça se saurait ! L'état civil est tout de même compétent ! De nos jours, on ne peut pas avoir un enfant et le cacher au reste du monde, pas pendant plus de vingt ans ! Et puis, pourquoi la famille Beaumont l'aurait caché pendant si longtemps ? On n'est pas à la télé, les gens n'agissent pas pour donner dans le sensationnel au détriment du réalisme !

— Pourtant, la réalité criminelle est parfois si incroyable qu'on trouverait ça stupide dans un film ! protesta Meats.

Les visages se fermèrent. Leland était le seul enfant de la famille Beaumont, et avec lui mourait toute piste plausible pour expliquer le phénomène de l'ADN retrouvé.

— Est-il envisageable qu'il s'agisse d'un vieux mégot conservé jusque maintenant pour nous amener à une fausse piste ? interrogea Bentley Cotland.

Craig haussa les épaules.

— En théorie oui, mais il ne ressemblait pas à un morceau desséché, à moins qu'on l'ait gardé au congélateur...

— Ça ne tient pas debout, intervint Lloyd Meats. Il est venu sans se douter du piège, il n'avait quasiment aucune chance de s'en sortir, s'il l'avait flairé, il n'aurait pas pris le risque de se pointer.

— Lloyd a raison, approuva Brolin. Si le tueur avait voulu nous induire en erreur, il aurait laissé le mégot à côté d'une victime, c'était sans risque pour lui.

— Mais alors qu'est-ce que ça veut dire ? tonna le capitaine Chamberlin que l'impatience et la nervosité tendaient comme une corde de piano au point de rupture. Cet ADN, il vient bien de quelque part ?

Le silence tomba. Les six hommes s'observèrent. Tous pensaient à la même chose mais personne n'osait le formuler. Sauf Bentley, qui une fois de plus ne partageait pas le point de vue du groupe. Il n'était décidément pas fait pour être flic et se félicitait jour après jour que ça ne soit pas le cas.

Salhindro se jeta à l'eau finalement :

— C'est peut-être Leland en personne.

Même s'ils le savaient tous mort et enterré, nul ne fit remarquer que c'était tout simplement impossible. Ils se l'étaient déjà bien trop répété.

Brolin décida qu'il était temps de faire part de ses découvertes :

— Écoutez, avec l'aide de Juliette j'ai trouvé...

— Juliette ? La dernière victime de Leland, je présume ? l'interrompit Bentley Cotland.

— Je vous ai déjà demandé de ne pas dire *victime*, elle se porte bien.

— Vous voulez dire que vous avez mêlé une civile à l'enquête ? s'étonna Bentley avec la pointe de sarcasme qu'il affectionnait tout particulièrement et qui le rendait détestable.

— Elle en sait plus que quiconque sur Leland, elle l'a vu de près !

— Je croyais que c'était vous le spécialiste des tueurs ?

— Cotland, vous commencez à me...

— A vous quoi ?

Brolin bondit de son siège, l'air menaçant.

— Du calme, messieurs ! ordonna le capitaine Chamberlin. Joshua, vous êtes fatigué, nous le sommes tous, alors calmez-vous. Et vous, je vous prierais d'apprendre à modérer vos propos. Si Brolin a communiqué des informations de l'enquête à une personne civile, c'est moi que ça regarde, restez en dehors de ça !

— Vous avez une façon de mener votre service qui ne me plaît pas.

— Très bien, mais pour le moment l'attorney Gleith vous a mis ici pour apprendre, et vous n'êtes pas encore attorney, alors taisez-vous.

Des étincelles jaillirent des prunelles de Cotland. Un jour, il lui paierait ça. Quand il serait nommé dans ses fonctions, il ferait son possible pour leur mener la vie dure.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ? demanda Chamberlin à l'attention de Joshua.

Celui-ci se rassit et reprit :

— Pourquoi le tueur brûle le front de ses victimes à l'acide. Il ne veut pas que l'on puisse voir ce qu'il y a inscrit. Gravé, devrais-je dire.

Chamberlin fronça les sourcils.

— En effet, poursuivit Brolin, le tueur grave un symbole occulte dans la chair de ses victimes. C'est le pentagramme d'un vieux rituel de protection. C'est censé protéger le « sorcier » contre l'âme de celui qu'il va tuer. Les victimes de Leland Beaumont avaient également le front brûlé de la même manière. Ils se sont refilé le truc.

— Sauf si c'est le même, fit sombrement remarquer Salhindro.

— Et ce rituel, ça peut nous apprendre quoi ? voulut savoir Meats.

— Pas grand-chose en soi, répondit Brolin. Sauf que c'est un rituel très rare, et ça confirme l'hypothèse que le tueur croit fermement en la portée ésotérique de ses actes. Il est possible qu'il soit abonné à des revues spécialisées, qu'il fréquente des boutiques occultes et qu'il emprunte beaucoup de livres cabalistiques dans les bibliothèques. Des pistes de travail intéressantes.

Le capitaine allait rebondir sur ces informations quand Brolin continua :

— Mais ça n'est pas tout. Ce rituel est censé être utile pour ceux qui cherchent la vie par-delà la mort. Le rituel protège l'utilisateur mais lui permet de *dévorer l'âme de sa victime*. Ce sont les mots mêmes du grimoire. Et il ajoute : « Ainsi, en dévorant l'âme du sacrifié, on s'assure de vivre après la mort. C'est la vie éternelle, le retour du mort parmi les vivants. »

— On se fout de nous...

Lloyd Meats avait dit cela spontanément, une manière de ne pas avouer la peur qui traquait la brèche à la lisière de sa raison.

— Leland Beaumont brûlait le front de ses victimes. C'était un passionné de magie noire et un fou furieux, compléta Brolin.

Le capitaine triturait une gomme entre ses doigts.

— Bien... Je ne crois pas en toutes ces conneries de satanisme, mais l'ADN parle de lui-même. Alors afin de lever le doute et d'apaiser les esprits, je crois que je n'ai pas le choix, fit le capitaine d'une voix sourde. Je déteste faire ça mais je vais demander l'autorisation à l'attorney, un permis d'exhumation. Au moins, on sera fixé. On saura si Leland a réussi d'une manière ou d'une autre à s'en sortir, ce qui est impensable, ou si quelqu'un nous joue un vilain tour.

Bentley Cotland dévisagea le capitaine.

— Mais... Vous ne pouvez pas faire ça ! Leland est mort et même si c'était la dernière des pourritures, son âme a droit au repos, on ne peut pas violer sa sépulture comme ça !

— Vous pouvez m'expliquer la présence de son ADN sur le mégot ?

— Non, mais...

— Alors je ne vais pas prendre le risque de laisser en liberté un homme comme ça !

— Il est mort ! Une balle a fait voler en éclats son crâne ! Chamberlin se tourna vers Meats, ignorant les protestations du futur assistant attorney :

— Lloyd, arrange-moi ça avec le cimetière où Leland est enterré. Après notre... (il adressa un bref regard à Brolin) déroute sur le parking, je ne veux surtout pas que la presse apprenne ce que nous faisons, sinon c'est nos têtes à tous qui sautent. L'exhumation aura lieu de nuit, quand le cimetière est fermé. On ne sait jamais, il y a toujours un journaliste un peu dingue pour surveiller la tombe d'un tueur au cas où...

— Bien, je m'en occupe pour ce soir.

Le capitaine continua :

— Brolin, vous serez là-bas, Lloyd vous filera un coup de main. Et monsieur Cotland ferait bien de vous accompagner, il sera le témoin de notre *zèle*. S'il le désire, bien entendu.

Cotland hocha la tête.

Il y serait, et si le capitaine Chamberlin prenait de l'importance dans les années à venir, cela pourrait bien servir ses propres intérêts. Un jour viendrait peut-être où faire pression sur Chamberlin pourrait être utile, et cette exhumation n'était rien d'autre que le témoignage de son incompétence, c'était de l'abus de pouvoir qui ferait mauvais genre si cela venait à se savoir... Le type de détail qu'il faut toujours avoir en mémoire pour progresser en politique.

Brolin et Lloyd échangèrent un regard peu rassuré.

Pour une fois, Bentley Cotland n'était pas seul à être mal à l'aise à l'idée d'être sur le terrain.

S'assurer que Leland reposait bien au fond de son cercueil n'enthousiasma personne.

Encore moins d'ouvrir la tombe en pleine nuit.

Leland Beaumont reposait pour l'éternité dans le cimetière de Latourell, une petite ville au bord de la Columbia River. Dans cette région au paysage déchiré de gorges escarpées, de forêts profondes et noires. Le dernier membre de sa famille, son père Milton Beaumont, l'avait voulu ici car c'était proche de sa maison dans les bois. Et Latourell était la seule ville de plus de cinq mille habitants à plusieurs miles à la ronde.

Brolin avait passé un peu de temps avec Juliette après la réunion. Il avait longuement hésité à lui dire pour l'ADN de Leland. Que valait-il mieux faire ? Lui révéler la vérité et l'effrayer tant qu'ils ne connaîtraient pas d'explication ? Ou lui mentir et la protéger d'un cocon pernicieux à long terme ? Il avait finalement opté pour la franchise, ils se devaient cela maintenant que des liens encore plus importants les unissaient. Avec le courage et la détermination qu'elle s'était forgés pendant ces douze derniers mois, elle encaissa la nouvelle sans trahir d'émotion. Et lorsque Brolin lui fit part de l'exhumation à venir, elle se contenta d'approuver et de dire : « Vérifie pour moi qu'il est toujours dans sa tombe. Je n'ai plus peur de lui aujourd'hui, mais si c'est vraiment son fantôme qui revient je ne sais pas ce que je deviendrais... »

Il l'avait rassurée du mieux qu'il avait pu, mais comment convaincre quelqu'un quand vous-même vous doutez ?

Officiellement le ratage de la « technique proactive » mise en place n'était imputé à personne en particulier, la presse s'était déchaînée, cherchant absolument un nom et un visage qu'ils pourraient fustiger en public, mais la police se refusa à livrer en pâture qui que ce fût. Cet acte de solidarité envers ses équipes risquait de faire tomber les dirigeants, à commencer par le capitaine Chamberlin, si des résultats rapides ne venaient pas renforcer sa position, surtout après ses propos publics qui avaient amené le tueur à tomber dans le piège.

Plus que jamais, le temps leur était compté. Chaque journée de plus pourrait être synonyme d'une nouvelle victime.

Chaque journée faisait croître l'impatience générale, Chamberlin et Brolin seraient les premiers à en souffrir. L'enquête basculerait dans des mains jugées plus expertes. Voire dans les mains de l'agence locale du FBI. Les prétextes à faire intervenir les fédéraux ne manqueraient pas si le maire en personne et l'attorney Gleith s'y appliquaient de concert.

Dans la voiture qui conduisit Lloyd Meats, Bentley Cotland et Joshua Brolin à Latourell, ce dernier déplia le journal du dimanche qu'il venait d'acheter. « Fiasco monumental ! » titrait la une sans équivoque. En dessous, le sous-titre enfonçait le clou : « Tentative d'appréhension du Fantôme de Leland, la police brasse du vent avec nos vies et notre argent ». Le maire y faisait même une déclaration avec toute la démagogie propre aux hommes des hautes sphères : « Nous ne tolérerons pas qu'un individu menace la sécurité de nos citoyens, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il soit arrêté dans les plus brefs délais et à ce titre je rencontre le chef de notre police, aujourd'hui même. Concernant cette opération de la police, je n'étais pas au courant mais nous allons tirer cela au clair ensemble et des sanctions seront prises à l'encontre des fautifs... » Il y en avait encore un long feuillet.

Combien de temps encore le capitaine Chamberlin pourrait-il couvrir Brolin avant qu'on exige de lui un sacrifice à la vindicte populaire ?

La voiture se gara devant le bureau du shérif de Latourell en fin d'après-midi. L'air était frais, chargé d'humidité comme si l'orage de la nuit passée était proche, dissimulé derrière la montagne dans l'attente du meilleur moment pour surgir.

Le shérif Hogson n'était pas présent mais son adjoint prévint qu'il se trouvait à son « autre bureau ». Dans une petite ville comme Latourell, le shérif est un homme élu, mais qui continue bien souvent à partager son temps entre sa fonction légale et son métier. Hogson était le propriétaire d'une petite scierie à l'extérieur de la ville.

La Ford noire conduisit les trois représentants de l'ordre jusqu'à la sortie de Latourell et ils trouvèrent un chemin et une pancarte « Scierie Hogson » clouée sur un tronc au bord de la

route. Ils roulèrent peu de temps dans la forêt avant de déboucher dans une petite clairière.

L'odeur de bois coupé flottait dans l'air lourd comme une fragrance de mort végétale. La scierie ne débitait qu'une petite production de bois, essentiellement destinée aux usines à papier sur la route de Vancouver dans l'État de Washington. Elle ne comptait que trois bâtiments aux dimensions modestes, et employait une quinzaine d'ouvriers en semaine.

Mais aujourd'hui, jour de repos dominical, seul Dan Hogson était présent. Les stridences des scies ne venaient pas troubler le bruissement du vent dans les hauts conifères de la forêt environnante. Les effluves de sève étaient si capiteux qu'ils stagnaient, semblables à un nuage ambré.

En sortant du véhicule, Brolin avertit Cotland :

— J'apprécierais beaucoup que vous nous laissiez, Meats et moi, faire la conversation, d'accord ?

L'intéressé se contenta de hocher la tête sans même accorder un regard à Brolin.

Un homme d'une quarantaine d'années sortit du bâtiment principal. De taille moyenne, des cheveux courts poivre et sel et une bouille ronde, le shérif Hogson avait l'air sympathique. Il leur fit signe en descendant vers eux.

— Vous êtes les collègues de Portland je présume ? J'ai entendu votre voiture arriver.

Une fois à leur niveau, il leur serra la main avec vigueur. Meats et Brolin exhibèrent leurs cartes et se présentèrent. Bentley suivit timidement.

— J'ai aussi reçu le fax du bureau de l'attorney. C'est une sale affaire que vous me demandez là ! Pour être honnête, on n'a jamais eu d'exhumation ici.

— C'est pourquoi nous insistons sur votre discrétion, fit Meats en caressant sa courte barbe noire. Il s'agit d'une simple vérification, pas de quoi alarmer la population.

— Vous êtes marrant ! Vous croyez que ça va passer inaperçu ?

— En fait, nous avons songé à procéder de nuit, compléta Brolin.

Visiblement, c'était là une idée complètement saugrenue pour Dan Hogson, élu shérif pour la deuxième fois consécutive.

— Quel est le problème au juste ? J'ai reçu le permis d'exhumation au nom de Leland Beaumont, j'imagine que ça a rapport avec les meurtres actuels, non ?

Brolin et Meats échangèrent un coup d'œil discret.

— En quelque sorte oui, admit Meats. Nous voulons nous assurer que le corps de Leland n'a pas été... volé.

Hogson sursauta comme piqué par une guêpe.

— Qui serait assez con pour piquer un cadavre ?

— Comprenez que nous comptons sur votre discrétion, insista Brolin. Nous ne voudrions pas que les gens se fassent de mauvaises idées.

— Comme vous voudrez. Vous savez que ce type, Leland, on le connaissait un peu dans la région.

Brolin tiqua.

— Comment ça ?

— Eh bien, le gamin, il est venu bosser ici pendant deux mois un été. En juillet-août 96 même. Je m'en souviens parce que c'est cette année-là qu'on a eu un incendie à la scierie, mais rien à voir avec lui, c'était à l'automne.

— Je ne savais pas qu'il avait travaillé pour vous, s'étonna Brolin.

— Pour être franc, c'était... un échange de bons procédés. Il nous filait un coup de main pour charger et décharger le bois et je lui filais un petit billet, rien de très officiel si vous voyez ce que je veux dire.

Brolin hocha la tête.

— Et comment était-il ?

— Oh ! pas méchant. Un peu solitaire, il parlait pas beaucoup. Je dirais pas qu'il avait l'air limité si vous voyez ce que je veux dire, mais il n'était pas très vif. Enfin, en tout cas, il n'était pas très concentré. Le genre rêveur, toujours plongé dans son imagination. Il nous a fait deux-trois conneries mais jamais rien de grave, en tout cas j'aurais jamais prédit qu'il pourrait un jour faire... vous voyez ce que je veux dire.

— C'est souvent comme ça. Ce genre d'individu vit trop dans son monde pour laisser paraître toute la haine et la frustration qui l'habitent.

Le shérif Hogson haussa les sourcils et froissa le menton, entre dégoût et incompréhension.

— Bon, on ferait mieux d'y aller si on veut avoir l'excavateur communal avant la nuit, conclut-il. Laissez-moi récupérer quelques papiers et je reviens.

Les deux inspecteurs acquiescèrent et Hogson remonta vers les bureaux. Il n'avait pas été difficile à convaincre en fin de compte.

Le vent fit s'entrechoquer les branches des sapins de Douglas et les premières gouttes de pluie tombèrent, bien épaisses et froides.

*

**

Les grilles du cimetière de Latourell avaient été fermées à dix-neuf heures, comme tous les dimanches. Le gardien avait ensuite conduit l'excavateur jusqu'à l'allée où reposait le corps de Leland.

Brolin était impressionné par la taille du cimetière d'une si petite ville. Il s'était attendu à un minuscule champ de pierres tombales, au lieu de quoi Latourell abritait les vestiges de deux siècles d'habitants, de trappeurs, de chercheurs d'or de passage ou de chasseurs vivant dans les alentours. Les sépultures sourdaient de la terre comme des doigts rachitiques, tendus vers les cieux avec tristesse. Sur la pierre polie par l'érosion, les épitaphes avaient été effacées, abolissant à jamais le droit à l'histoire de ces gisants désormais anonymes. C'était une colline funèbre tout droit sortie d'un conte de Washington Irving, il ne manquait plus que la brume et le gibet sous l'arbre noueux du sommet.

Le shérif Hogson restait en retrait, observant religieusement l'excavateur manœuvrer entre les stèles mangées par la mousse et les ronces. Nombre d'entre elles n'étaient plus entretenues, et pas même le gardien ne les préservait des

attaques de la nature. Elles étaient oubliées, comme une mauvaise action du passé qui disparaît dans notre esprit au profit du quotidien et de sa routine réifiante.

Le soleil venait de teinter de son sang le paysage vallonné et laissait à présent l'espace à la nuit et à la lune occultée par le rideau de pluie et de nuages. Troy Subertland, le gardien, était resté pour aider à l'exhumation, il était le seul à savoir manipuler la petite pelleteuse.

Les cinq hommes courbaient la tête, encaissant le froid de la pluie sans rien dire, limitant leurs mouvements au minimum pour ne pas la laisser couler sous leurs vestes imperméables. Tout autour d'eux, la boue émettait un son spongieux en accueillant l'eau, se gargarisant pleinement de cette nourriture liquide, la déglutissant sans peine vers ses profondeurs putrides.

Un silence quasi religieux était tombé sur l'assemblée. Mais pour Meats et Brolin, il ne s'agissait pas de respect divin ou autre superstition des temps anciens. À mesure que la terre s'ouvrait sous les mâchoires de la pelleteuse, les deux inspecteurs percevaient la présence de Leland, elle s'amplifiait, gorgeant l'atmosphère de sa démente.

Dans ce début de nuit, que n'éclairaient que les phares de l'excavateur, Brolin aurait juré que des vapeurs phosphorescentes s'élevaient avec grâce de la terre où gisait le corps de celui que l'on avait surnommé en son temps de terreur : le Bourreau de Portland.

À bien y penser, tout le paysage semblait corrompu par l'empreinte de la mort et de la démente. Les plantes se cabraient vers les étoiles comme des succubes enlacés et les ténèbres paraissaient ici plus abyssales encore que partout ailleurs.

Personne ne trouva mot à dire pendant la demi-heure qui suivit, ils assistèrent impuissants au réveil du Mal.

Puis les dents de l'excavateur raclèrent une surface creuse.

Un frisson commun lécha les échine à la manière d'un vent obscène.

Brolin saisit une des pelles que le gardien avait mises à leur disposition, bientôt suivi de Meats. Ils s'approchèrent du trou.

Bentley et le shérif Hogson ne bougèrent pas d'un pouce.

Au fond de la terre boueuse apparaissait le coin plus clair de ce qui avait été un cercueil. Armés de leurs pelles, les deux hommes dégringolèrent plus qu'ils ne descendirent dans la fosse et ils entreprirent de dégager ce lit de mort.

L'eau de pluie ruisselait le long des parois fragiles, comme des centaines de petites veines palpitantes. Une longue flaque noire s'allongeait avec les minutes, mélange d'écume brune et de débris végétaux qui flottaient à la surface. L'eau pénétra les chaussures des deux hommes et le froid remonta sa langue reptilienne le long de leur dos.

Ils creusèrent, poussèrent et s'embourbèrent au fond de la cavité. Après moins de dix minutes passées dans ce trou, la pluie et la boue s'étaient emparées de leurs corps, couvrant chaque parcelle de peau, chaque vêtement, pareilles à l'eau d'un marais pestilentiel.

Et lentement, ils firent ressortir la mort de son antre.

Quand le cercueil fut entièrement dégagé, Meats jeta sa pelle au-dessus de lui. Brolin hésita un instant à la garder comme une arme au moment d'ouvrir le couvercle. C'était stupide et il la lança également par-dessus la fosse.

Dominant la scène, Bentley Cotland, le shérif et Troy Suberland s'étaient rapprochés, ils guettaient avec méfiance, les pieds au bord du gouffre.

Les cheveux plaqués sur le front par la pluie, Brolin cria vers Cotland :

— Passez-moi une lampe ou éclairez-nous d'en haut !

Il dut répéter en haussant la voix pour qu'elle porte pardessus le martèlement de la pluie.

Cotland obéit aussitôt, tenant une puissante lampe torche au-dessus du trou, le pinceau blanc fixé sur le chêne maculé.

— C'est le moment de vérité, lâcha Brolin faiblement à l'attention de Meats.

Ils défirent la sécurité du couvercle et l'ouvrirent dans un effroyable grincement.

La pluie tombait furieusement sur le cimetière. Le clapotis devenait assommant, les gouttes s'écrasant dans les flaques, dans la boue, la terre buvait pour mieux régurgiter, pour se

laver. Le cimetière tout entier suintait, excrétant la poisse de ses cadavres.

La nuit était noire et froide, parcourue d'un vent hurlant semblable au chant lugubre du coyote.

Et ce qu'ils virent allait les hanter encore longtemps, jusqu'à leur dernier souffle.

— On est dans la merde... laissa échapper Meats en contemplant l'impossible.

Sous la pluie froide, il se signa, lui qui n'avait plus mis les pieds dans une église depuis plusieurs années.

Leurs paupières ne purent cligner devant ce spectacle odieux.

Un cercueil sans aucun ornement, sans capitonnage. Un cercueil absolument vide.

TROISIÈME PARTIE

« Vous ne me comprenez pas. Vous n'en êtes pas capables.

Je suis au-delà de votre
expérience. Je suis au-delà du Bien
et du Mal. »

Richard Ramirez lors de son
procès où il fut condamné à mort
pour les meurtres de quatorze
personnes.

La nuit glissa au-dessus de Portland, de ses gouffres et ses forêts avec l'insidieux malaise de la mort qui rôde alentour. D'immenses nuages noirs passèrent comme des spectres silencieux, étouffant la région sous leur cape lugubre.

Cette nuit-là, Brolin ne rejoignit pas Juliette chez elle. Après l'exhumation de la tombe de Leland Beaumont, il avait fui la peur jusque chez lui. Lui qui ne buvait que très peu d'alcool vida un tiers de la bouteille de Jack's qui prenait la poussière. Il prit une douche brûlante, presque douloureuse. Puis, il enfila son vieux T-shirt de l'académie de Quantico, d'un gris usé avec la devise du FBI inscrite en gros caractères : Fidélité, Bravoure, Intégrité. Il se sentait bien dedans, en sécurité, comme dans un vestige d'un âge de probité révolue. Une époque où il savait où il allait, ce qu'il faisait et en quoi il croyait. C'était avant les désillusions professionnelles.

Dans le petit vestibule contigu à son salon, Brolin entendait les gouttes d'eau qui tombaient de sa veste. Il tourna la tête et aperçut ses chaussures maculées de boue et l'image de la tombe vide de Leland s'imposa avec tout ce qu'elle impliquait d'impossible.

Une enquête supplémentaire devrait être menée rapidement sur la disparition du corps de Leland. Car il ne pouvait s'agir que d'une profanation. Leland avait été enterré, il était mort.

Après tout, en es-tu si sûr ? Étais-tu présent lors de l'enterrement ?

Non, Leland avait pris une balle en pleine tête, il ne pouvait avoir survécu d'une manière ou d'une autre. Son corps froid avait été examiné par des médecins. Le pronostic était sans partage.

Mais as-tu seulement vérifié que le corps était bien dans le cercueil quand on l'a mis en terre ?

Son cerveau avait été arraché en partie avec la boîte crânienne.

Leland pratiquait la magie noire. Il voulait devenir immortel.

La torture mentale dura quelques minutes avant que Brolin allume sa console de jeux vidéo. Il n'avait plus joué depuis... depuis deux semaines, un exploit ! Les rayonnements cathodiques et la fréquence convulsive du jeu l'arrachèrent à la réalité. Quand les premiers morts vivants surgirent, Brolin écrasa le bouton « off ». Il dormit peu, d'un sommeil vide, sans rêve, sans repos.

Il se leva à sept heures, prit à peine le temps de se doucher et la Mustang s'élança vers le central de police. L'estomac gémissant, Joshua se prit de nostalgie pour la nuit passée chez Juliette, ses bras rassurants et son jus d'oranges pressées du matin.

Salhindro raccrochait un téléphone quand l'inspecteur entra. Pour quelqu'un qui n'était pas censé s'en occuper, Salhindro s'impliquait dans l'enquête avec un dévouement proche de la philanthropie pathologique, à moins que ça ne fût tout simplement du masochisme. Ni le capitaine Chamberlin ni aucun inspecteur de la Division des enquêtes criminelles n'avaient fait la moindre remarque. Attraper le tueur et le Corbeau était la priorité avant tout le reste, fonctions individuelles comprises.

Lorsqu'ils avaient découvert la tombe vide, Meats et Brolin avaient prévenu par téléphone le capitaine et Salhindro, aussi ce dernier se contenta d'un signe de tête à l'attention du jeune inspecteur quand il le vit passer dans le couloir. Ils n'avaient pas envie d'en parler, pas encore.

Les premières heures de la matinée filèrent sans que la fatigue se fasse sentir. Brolin joignit par téléphone Lloyd Meats qui était retourné au cimetière de Latourell dès le matin pour interroger le gardien actuel et son prédécesseur sur l'éventualité d'une profanation. Mais rien de ce côté. Aucun des deux

hommes n'avait constaté quoi que ce fût sur la tombe de Leland Beaumont pendant les douze mois de sa présence sépulcrale.

La bonne nouvelle vint de Cari DiMestro qui appela vers dix heures et demie :

— L'équipe qui travaillait à la reconstitution du visage de la première victime a achevé son boulot hier. Ils ont bossé sept jours sur sept et s'estiment satisfaits du résultat, d'après eux, c'est tout à fait exploitable.

— OK, Cari, faites des photos du visage, qu'on les fasse circuler dans tous les postes de police de l'État, et aussi dans l'État de Washington, elle peut en être originaire. Qu'un portrait très net soit envoyé à tous les journaux de Portland et Salem, petite et grande distribution. Tu peux t'en charger ?

— Notre demoiselle X sera bientôt la compagne du petit déjeuner de tous les habitants de l'Oregon.

— Merci Cari.

— Attends, c'est pas tout. À propos de l'acide employé pour brûler le front, la spectrométrie de masse a révélé de l'anhydride et d'autres composés courants comme de l'hydrogène. En fait, il faut dissocier ce qui faisait partie de la chair de la victime et ce qui a été ajouté. Mais l'hydrogène, associé à l'oxygène, pourrait bien être l'eau nécessaire à H_2SO_4 , de l'acide sulfurique. Ça ne t'aidra pas beaucoup, c'est un acide commun en soi, on en trouve partout, même dans les lycées. En revanche, j'ai eu le résultat des investigations de Craig sur la scène de crime d'Elizabeth Stinger. Les prélèvements à l'aspirateur ont révélé une certaine quantité de craie.

— De craie ?

— Oui. Il semblerait que c'était sur le sol, autour de la victime, en trop faible quantité pour qu'on le remarque à l'œil nu dans l'obscurité, mais il y avait de la poussière de craie blanche.

— Ça pourrait avoir été laissé par ses chaussures ? Comme s'il venait d'une carrière de craie par exemple ?

Brolin entendit Cari tourner les pages d'un rapport.

— Attends voir... Non, quantité supérieure à ce qu'auraient laissé des traces de pas, et trop ciblée. La poussière de craie était uniquement autour du corps, et essentiellement au niveau de...

de là où auraient dû se trouver les jambes de la victime. D'après Craig, c'est le tueur qui l'a apportée, il s'est servi d'une craie et la poussière s'est déposée sur le sol.

Brolin enregistra les informations et remercia vivement Cari DiMestro pour le travail de toute l'équipe scientifique.

Puis il s'enfonça dans son fauteuil et se mit à se mordre la lèvre machinalement. La piste de l'acide ne les mènerait nulle part, il n'était pas assez rare pour qu'on puisse remonter jusqu'à un acheteur potentiel. En revanche, l'autre élément était plus intéressant. Qu'est-ce que de la craie venait faire là ? En faible quantité de surcroît, comme si le tueur avait écrit quelque chose à la craie, quelque chose qu'il avait ensuite effacé puisque la police n'avait pas trouvé d'inscription.

De la même manière qu'il grave un pentacle dans le front de ses victimes et qu'il l'efface à l'acide ensuite.

Tel un domino qui entraîne son comparse dans sa chute, cette remarque fit jaillir une autre idée dans l'esprit de Brolin. Le tueur avait dessiné un pentagramme sur le sol, là où il avait découpé les jambes d'Elizabeth Stinger. Une autre de ces figures démoniaques au sens mystérieux.

Brolin enfouit son visage entre ses mains. Une autre possibilité qui venait s'ajouter aux autres mais qui ne valait pas grand-chose tant qu'elle ne se vérifierait pas. Sans le motif exact du symbole, l'indice était maigre, aussi décida-t-il de mettre l'information dans un coin de son esprit et de passer à un autre sujet.

Il ouvrit le dossier cartonné « Leland Beaumont » et tourna quelques pages jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait : la mention « adresse de la famille ».

Crow Farm, Bull Run road, Multnomah county.

Quel nom étrange pour une habitation¹⁸ ! Sinistre et glauque, bienvenue chez les cousins de la famille Adams.

Brolin fit sonner ses ongles contre le bureau et hocha finalement la tête.

¹⁸ *Crow Farm* : littéralement « la ferme aux corbeaux ».

Il allait rendre visite à Milton Beaumont. Il aurait dû le faire depuis longtemps. Si simple d'esprit fût-il, le vieil homme avait peut-être quelques secrets à exhumer.

Brolin ouvrit une armoire dans un coin et en sortit une mallette en plastique. Il ne prit pas la peine d'en vérifier le contenu, il le connaissait par cœur.

La porte de son bureau claqua et il s'engouffra en direction des ascenseurs quand la voix sèche du capitaine Chamberlin tonna :

— Josh ! Une seconde !

Une pointe de désespoir perçait dans son intonation.

— On vient de recevoir une autre lettre.

— Quoi ? Elle est certifiée de nos deux hommes ?

— Le contenu nous assure de son authenticité. Venez. Une odeur écœurante de tabac froid flottait dans le bureau du capitaine. Bentley Cotland y était assis et Salhindro arriva aussitôt.

— Elle nous est parvenue il y a tout juste une heure, par le courrier commun, informa Chamberlin. Fred Chwimsky l'a balayée à la Polilight et au luminol mais ça n'a rien donné. Apparemment, elle ne contient aucun message caché comme la précédente. Mais elle n'a pas besoin d'artifice pour faire froid dans le dos.

Il tendit la lettre à Brolin. Elle était imprimée, comme les précédentes.

Chers inspecteurs,

Pas de rimes ni de poésie cette-fois-ci, non plus que d'indices.

Vous avez triché. Ce petit piège était grotesque, il témoigne de votre incompetence. Si vous croyez pouvoir m'empêcher d'accomplir mon devoir, je vous en souhaite bon courage. Néanmoins, j'ai été heurté de vous voir me considérer comme une vulgaire bête que l'on traque et à qui on tend un piège. Vous m'avez sous-estimé. Je vais donc vous en punir.

L'arrogance de votre chef, Monsieur Chamberlin, m'a profondément choqué, toute cette suffisance pour un résultat aussi pitoyable, ne m'a soutiré que mépris et, je dois bien

l'avouer, un long moment de joie quand votre pathétique petit plan a échoué. Si je m'en étais douté, j'aurais filmé la scène, elle aurait beaucoup plu à la télé.

Ceci étant, je m'en retourne à mon Œuvre. Une fois la punition infligée, je vous re-contacterai peut-être pour vous faire suivre la continuation de mon travail.

*Avec un certain dégoût à votre endroit,
Moi.*

Brolin replaça la lettre dans son emballage de protection en plastique pendant que Chamberlin lissait nerveusement sa moustache.

— Personne n'étant au courant pour les lettres que ce dingue nous envoie hormis vous, je pense qu'elle est suffisamment singulière et précise pour être individualisée. Joshua, qu'en dites-vous ?

— Oui, ça colle. Mention aux indices, aux rimes et à la poésie, tout ce que contenaient les précédentes lettres. Ce n'est pas un canular. À part ça, il y a certaines évidences. Il se sent investi d'une sorte de mission qu'il prend très à cœur, il parle d'« œuvre », de son « devoir » et ainsi de suite. Il ne fait aucune mention à l'autre, celui que nous pensons être son homme de main. Il parle uniquement à la première personne, jamais de « nous », comme si l'autre n'existait pas, il n'est qu'un outil. Tout comme ses victimes, il n'a absolument aucun respect pour elles, elles ne sont pas des êtres vivants mais des objets de satisfaction sur lesquels il a tout pouvoir. J'en veux pour preuve sa colère d'avoir été traqué « comme une bête » pour reprendre ses mots, alors que c'est exactement ce qu'il fait à ses victimes. Elles ne sont rien, mais quand c'est lui que ça touche, il enrage.

Brolin lança un bref regard vers Bentley Cotland, surpris qu'il n'ait encore rien trouvé à répondre. Il poursuivit :

— Mais malgré toute cette colère à notre égard, il nous écrit encore et laisse à penser qu'il pourrait bien continuer. Il a besoin de reconnaissance. Son vocabulaire témoigne d'une certaine culture que l'on ne s'attend pas à trouver chez un tueur en série, en général de pauvres types. Sauf que là, nous sommes face à un individu très intelligent, il est rusé et cultivé. Il

emploie des termes assez recherchés, précis et il clôt avec un mot qu'on n'utilise presque plus, très littéraire : « à votre endroit ». Il s'est peut-être fait tout seul, par les livres. Il a construit son bagage à travers ses lectures, ce qui explique à la fois ses tournures littéraires et son besoin d'être reconnu. Il doit vivre seul ou avec son « homme de main » qu'il maltraite car il ne peut apprécier son génie. Il se sent probablement incompris, lui qui a tellement engrangé de connaissances mais n'a jamais eu l'occasion d'en faire étalage. Il est timide ou asocial, ne fréquente que peu de monde et reste frustré, car personne ne peut voir à quel point il est intelligent. Ça l'énervé et il a dû en nourrir une certaine haine pour tout le monde puisqu'il est maintenu à l'écart. C'est pour ça qu'il joue avec nous. Il a un travail pour lequel il s'estime sûrement surqualifié, et ses collègues doivent le prendre pour un prétentieux ou un doux dingue mais pas dangereux. Il excelle dans l'art de manipuler, je pense. Enfin, et ça rejoint ce qui a déjà été dit, il est extrêmement narcissique. Il signe « Moi » et estime que l'on n'aurait pas dû lui tendre un piège aussi risible, comme si nous ne méritions pas de l'appréhender.

— Vous m'impressionnez, commenta Cotland. Tout ça grâce à une lettre !

Il avait perdu son arrogance et son côté provocateur, le spectacle de la tombe vide sous le déluge nocturne l'avait sensiblement remis à sa place. Mais Brolin ne se faisait plus d'illusions, tout comme après l'autopsie, il encaissait et perdait son agressivité mais il redeviendrait rapidement Bentley Cotland, le seul et l'unique. Le fier. On ne peut changer la fibre essentielle d'un homme.

— Il ne s'agit que d'une interprétation, mais à force de détails nous pourrions resserrer le profil jusqu'à nous faire une idée très précise de ce qu'il est, comment il pense.

Devinant que Cotland allait répondre avec ironie ou véhémence, le capitaine Chamberlin s'empressa de prendre la parole :

— Messieurs, il nous annonce clairement qu'il va frapper de nouveau. Qui, où et comment ? Il ne nous le dit pas.

— Mais s'il tue encore, ce nouveau crime sera à ne pas comparer avec les autres. Cette fois, c'est pour *nous* qu'il va tuer, pour nous faire souffrir. Pour nous toucher directement, pas pour servir ses desseins. Il ne faudra pas l'inscrire dans la lignée de ce qu'il accomplit, prévint Brolin, le regard sombre.

— Ce type nous nargue ! s'indigna Bentley. Il faut faire quelque chose, il va tuer sous nos yeux et nous sommes incapables d'agir ! Est-ce ça, la police de Portland ?

Salhindro se leva et se pencha au-dessus de Cotland, les mains sur ses accoudoirs.

— Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir, pauvre idiot ! Ce type tue au hasard, il choisit ses victimes selon ses critères personnels, sans aucun lien, sans mobile apparent, c'est le cauchemar de tout investigateur. Vous vous imaginez qu'on a tous hâte de voir la prochaine victime ? D'aller annoncer la nouvelle à sa famille ! De subir la vindicte médiatique parce que ce type est trop malin pour laisser des indices derrière lui ! Des tueurs comme John Wayne Gacy ont fait plus de trente-trois victimes avant d'être arrêtés par hasard. Le tueur du zodiaque a massacré quarante-trois personnes avant de disparaître sans jamais être démasqué. Ici, il y a eu deux victimes et nous en sommes tous malades, mais hélas une enquête est quelque chose qui progresse lentement et par à-coups. Vous, vous n'avez qu'une idée, c'est...

— Larry... Larry ! calma Chamberlin.

Salhindro se redressa et la lumière revint sur le visage de Cotland en même temps que le sang.

— Messieurs, ne nous laissons pas aller, restons solidaires, ça n'est pas le moment de flancher, fût remarquer le capitaine de la Division. Larry, nous allons doubler les patrouilles pendant quarante-huit heures, rappelle les hommes en congé, même les congés maladie devront, dans la limite du raisonnable, nous filer un coup de main. Je veux que nous quadrillions cette ville en permanence, surtout les coins déserts qu'affectionne le tueur.

— Je pense que sa prochaine victime sera tuée dans les égouts, annonça Brolin. Il tue en rapport avec l'Enfer de Dante, en fonction des neuf cercles souterrains, et Elizabeth Stinger a

été retrouvée devant une entrée des égouts. La comparaison est assez flagrante.

— Josh, il nous est impossible d'envoyer des gars patrouiller là-dessous, il nous faudrait l'armée pour ça ! objecta Chamberlin avec regret.

— Mais avant de reprendre son « œuvre », il va devoir nous punir, il va chercher à tuer quelqu'un pour nous causer préjudice. Il va sûrement s'arranger pour que ce soit un meurtre médiatique, en prévenant la presse ou autre. Si nous sommes la risée de tous, nous serons coincés entre lui et l'opinion publique, isolés et presque marginaux comme lui. Je ne serais pas étonné que ce soit là sa démarche.

— Dans ce cas, on multiplie les patrouilles, on ouvre des standards supplémentaires et chaque plainte devra être prise avec le plus grand sérieux.

— Ça ne va pas être du gâteau ! commenta Salhindro.

— Capitaine, j'aimerais assez que la protection de Juliette soit renforcée pendant quelques heures, confia Brolin un ton plus bas. Elle... elle représente un élément symbolique important. Le tueur essaye de nous mettre sur la piste de Leland en utilisant les mêmes méthodes et Juliette est la seule à avoir survécu au Bourreau de Portland. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Joshua, je mobilise deux de nos hommes en permanence à sa protection, avec les cycles de repos ça nous fait six hommes ! Dans la plupart des cas, on se contenterait de poster un flic en uniforme et point, vous le savez bien. On n'a pas les effectifs adéquats...

Le capitaine et son inspecteur se jaugèrent, les yeux dans les yeux, avec sollicitude et respect, puis Brolin hocha lentement la tête.

— Bien... je comprends.

Salhindro prit la direction de la porte.

— Je vais rameuter les troupes.

Il sortit d'un pas rapide. Brolin se levait également quand le capitaine l'arrêta :

— Vous avez quelque chose ? Une piste de travail, n'importe quoi qui pourrait me rassurer ?

Brolin hésita puis haussa les épaules.

— Je vais reprendre tout à zéro. Je retourne à la source du Mal, là où la genèse du crime s'est construite.

Il prit sa petite mallette en plastique et disparut dans la cohue.

55

La silhouette massive du mont Hood dominait toutes les forêts de la région. À plus de trois mille quatre cents mètres d'altitude, le voile immaculé de la neige reflétait le pâle soleil d'octobre comme un miroir colossal.

La Mustang filait sur le ruban gris-mauve de la route. Traversant quelques rares bourgades au relais routier pour seule distraction, Brolin essayait de se focaliser sur la route et pas sur le paysage.

Celui qui n'a jamais mis les pieds dans l'Oregon ne peut pleinement imaginer l'atmosphère de ses forêts séculaires. Au détour d'une route, un gouffre étroit déchire le sol pour accueillir un torrent furieux trente mètres plus bas, ou c'est la paroi gigantesque d'une falaise qui menace de vous écraser soudainement. Ici, les arbres sont noirs, le cœur de ces domaines n'a jamais été foulé par l'homme, et les montagnes veillent sur ce havre de mystère comme une assemblée de chamans indiens.

Dans ce climat d'étrangeté, le promeneur lambda se sent rapidement partagé entre une peur sourdant du plus profond de ses entrailles et l'émerveillement.

Brolin refusait ainsi d'observer ces troncs noueux semblables à des hommes fondus ensemble dans un ballet de douleur et d'agonie. Il se remémorait la carte du comté, espérant ne pas rater la route du Réservoir.

Moins de deux heures de voiture depuis Portland et Brolin aperçut le chemin de terre qui s'enfonçait dans la végétation.

Trois kilomètres plus loin le chemin formait une fourche. Un panneau indiquait « Réservoir Bull Run », Brolin prit l'autre possibilité.

Roulant au pas, il avait ouvert sa fenêtre dans l'espoir que l'air frais viendrait lui insuffler quelque courage mystique. Il entendait de temps à autre le cri d'un rapace, ou le babil sifflant de la communauté ornithologique. Mais pas trace de présence humaine.

La nuit ici devait être terrifiante.

Sous le couvert d'un grand sapin, apparut enfin la « maison » des Beaumont. Deux immenses caravanes, auxquelles on avait greffé plusieurs pièces faites de rondins comme des chalets avachis. De longues plaques de tôle ondulée formaient le toit de cet étrange assemblage et servaient d'auvent au-dessus du tapis d'aiguilles. Une demi-douzaine d'épaves de véhicules en tout genre finissaient de perdre leur vie en une longue traînée brune de rouille.

Brolin gara la Mustang à une dizaine de mètres et donna un coup de klaxon pour s'annoncer.

« Pourvu qu'il soit là, pensa-t-il. Aucune envie de revenir plus tard. »

Il s'approcha du conglomerat qui se voulait une habitation. Un groupe de poules caquetait paisiblement derrière une clôture improvisée avec du grillage bon marché.

— Hé là ! Il y a quelqu'un ?

Un oiseau fit claquer ses ailes pour s'envoler plus loin.

Les fenêtres étaient noires et étroites comme les yeux d'un mort. Brolin inspecta les alentours, mais la pluie récente rendait le sable mou et boueux, peu praticable. Sur sa droite, à quelques mètres dans les bois, Brolin perçut un mouvement.

Il s'en rapprocha silencieusement et posa une main sur son Glock pour se rassurer.

Une silhouette bougeait lentement derrière une volée de branches.

Brolin écarta lentement les feuilles humides.

Ça pendait là, dans le vent, un corps suintant de sang, les chairs à nu, entièrement dépecé.

Brolin bondit en arrière et sortit son arme.

Non, non, non ! Ça n'était pas un être humain. Il secoua la tête. C'était un animal, accroché à un câble par les pattes.

Milton était un homme de la nature, il chassait probablement sans autorisation et mangeait ce qu'il pouvait se procurer lui-même.

Le cœur battant, Brolin rejoignit l'assemblage de caravanes.

— Milton Beaumont ?

Brolin répéta à plusieurs reprises le nom du propriétaire. Sans réponse.

Il s'approcha de la porte d'entrée. Un grand nombre de boîtes de conserve rouillées étaient plantées dans le sable, gorgées d'eau de pluie. Sous l'auvent de tôle, Brolin se pencha pour passer sous les vêtements qui séchaient accrochés à une série de cordes.

— Hey ! Il y a quelqu'un ?

Il monta sur le parpaing qui faisait office de marche et cogna contre la lourde porte renforcée. Pas de réponse.

Le vent fit siffler une bâche bleue qui couvrait des bidons d'acier entre deux épaves de voitures.

« Quel endroit ! Quel genre d'homme peut bien vivre dans un pandémonium pareil ? »

Le jeune inspecteur rebroussa chemin, il contourna l'édifice par la droite et se plaça sous une fenêtre. La crasse maculait le moindre espace, masquant l'intérieur d'un voile cendré. Il colla ses yeux à la vitre.

— J peux vous aider ? fit une voix dans son dos.

Brolin fit volte-face. Milton Beaumont se tenait à l'orée des bois. C'était un homme petit, tout en nœuds et en rides. Les pommettes si saillantes qu'on aurait pu craindre qu'au moindre sourire les os du crâne ne déchirent le peu de chair restante.

Ses cheveux d'ébène tombaient devant les fentes de ses yeux. La menace du prédateur sourdait de son aura quand il répéta avec véhémence :

— J'ai demandé si j pouvais vous aider ? Brolin s'arracha à sa surprise.

— Oui, je suis désolé, je ne voulais pas me montrer grossier mais personne ne répondait. Je suis...

Il hésita. Milton était peut-être un peu simplet, il n'en était pas moins un homme capable de se rappeler le nom de celui qui avait tué son fils.

— Je suis Joshua Brolin, inspecteur, dit-il finalement, optant pour la franchise.

— Qu'est qu'vous m'voulez ? J'ai rien à dire aux poulets. Sa voix était nette, sans hésitation, sifflante sur certaines consonnes.

— Je voudrais simplement vous poser quelques questions. On peut entrer ? demanda Brolin en montrant du doigt la caravane.

Milton se redressa, paraissant beaucoup moins petit. C'était la troisième fois que les deux hommes se rencontraient, mais s'il se souvenait de Brolin, il n'en laissa pas paraître le moindre signe.

— J'ai déjà causé avec les poulets et on a plus rien à s'dire. Ils m'ont pris mon fils, ça devrait leur suffire !

La poitrine de Brolin se comprima.

— Je comprends... Je voud...

— Vous comprenez qu'dalle ! C'est pasqu'on vit ici qu'on nous aime pas, mais l'a jamais rien fait d'mal mon fiston !

Brolin hocha la tête, lentement.

— Peut-être pourrait-on en parler plus calmement.

Les yeux perçants de Milton brillèrent une seconde. Enfoncées dans leurs profondes cavités, ses prunelles n'étaient que rarement visibles, Milton Beaumont gardait jalousement le reflet de son âme à l'abri du monde.

Il se tourna et disparut devant la maison. Brolin le suivit et Milton souleva deux chaises pliantes de sous la caravane. Il les ouvrit et les disposa sous l'auvent. Face à face.

Il était difficile de voir si Milton l'observait ou s'il regardait ailleurs, aussi Brolin décida de s'asseoir. Le vieil homme s'écarta et ouvrit la clôture du poulailler et d'un geste vif et assuré, il s'empara d'une poule noire. Il la tenait au creux de ses bras quand il vint s'asseoir.

— Écoutez, je... Je ne vais pas rester longtemps. Vous suivez les informations ?

La tête de Milton pivota sur son cou décharné et il cracha. Quand son visage fut de nouveau face à Brolin, il leva le menton, l'air de défier l'inspecteur. La peau tannée par des décennies de vie au grand air, le visage long, très long, dessinant un menton anormalement bas vers la poitrine, le vieil homme ressemblait à un pharaon sinistre, à peine dépouillé de ses bandelettes.

Quel âge peut bien avoir ce type ?

Malgré la fraîcheur, Milton portait une salopette avec une chemise aux manches remontées jusqu'en haut des bras, dévoilant des biceps fripés mais dont les vestiges de puissance transparaissaient encore. La poule ne bougeait pas, une main vigoureuse lui caressant la crête. Il était difficile de dire si elle était terrorisée ou satisfaite.

Et si je m'étais trompé ? Si le tueur n'était pas jeune ? Milton Beaumont aurait la force physique nécessaire, il est assez simplet pour être manipulé, et pour agir comme un déséquilibré. À la lisière du psychotique, son âge lui permet néanmoins de contrôler un minimum ses actes...

Mais ça ne collait pas. Comment pouvait-il avoir conservé autant de pulsions destructrices pendant si longtemps ? Milton avait eu un enfant, une femme, or le tueur démontrait une immaturité sexuelle probante.

— Les journaux c'est que pour nous dire quoi penser. J'regarde pas beaucoup la télé, non.

Remarque cruellement vraie, nota Brolin. Pour un simplet, Milton pouvait tout à fait se montrer perspicace. Longtemps, on s'était demandé comment un homme limité comme lui avait pu engendrer un individu plein de capacités tel que Leland. En fait, Milton n'était peut-être pas ce pauvre idiot qu'on voulait bien dire, derrière sa simplicité sauvage se cachait un regard aiguisé sur le monde.

— Vous avez entendu parler des deux meurtres de femme ces derniers jours ? interrogea Brolin.

— Qu'est-ce que vous croyez ? On parle de mon fiston en c'moment. Y a même un journaliste qu'est v'nu pour m'poser des questions. L'est r'parti comme il est v'nu. Vide. Le vent agita les branches de la forêt tout autour d'eux.

— Alors vous savez sûrement que le tueur agit selon le modèle de... le modèle du Bourreau de Portland ?

Bien que cruelle, l'appellation permettait de ne pas personnifier Leland Beaumont, ce que Brolin souhaitait tant qu'il ne serait pas sûr des réactions du père.

— Ils disent qu'un gars copie c'que Leland faisait. Mais Leland, il est mort maintenant, alors qu'on lui foute la paix !

Brolin ne pouvait aller droit au but. S'il expliquait l'histoire de l'ADN, son interlocuteur n'y comprendrait sûrement rien, il ne ferait qu'augmenter le fossé entre eux.

— Monsieur Beaumont, votre fils a été enterré au cimetière de Latourell, n'est-ce pas ?

Milton dardait deux traits noirs sur Brolin. Il cessa de caresser la poule et hocha la tête.

— Pardonnez-moi ma franchise, mais vous êtes en droit d'en être informé. Le corps de Leland a été volé.

Les deux fentes s'ouvrirent d'un coup, faisant jaillir deux globes oculaires blanc, rouge et bleu. Aussi vite qu'ils étaient apparus à la lumière du jour, ils retournèrent dans leurs grottes d'obscurité.

— Quoi ? s'écria l'ermite. Quel enfoir...

Mais les mots moururent dans sa bouche. Il se pencha pardessus l'accoudoir, arrachant quelques protestations à la poule qui frissonna au creux de son bras. Il se saisit d'un objet long et argenté qu'il tira d'un petit tas de bûches.

Brolin ne comprit pas tout de suite ce qui allait suivre. Il identifia l'objet quand celui-ci accrocha un rare filet de soleil dans les chromes de sa lame.

La hache fendit l'air dans un sifflement sec.

Il était trop tard.

Milton lâcha ce qu'il tenait dans une main.

La poule se trémoussa comme prise d'un fou rire, prenant ce qui venait d'arriver pour une mauvaise blague. Brolin la vit sursauter quand le sang éclaboussa l'air en geyser chaud, provoquant ce petit crachouillis semblable à celui d'une bouteille de produit vaisselle vide que l'on presse.

Bien que sa tête fût dans le sable, le corps se mit à courir, comme pour fuir ce cauchemar. Quand trop de sang eut giclé hors du trou béant, le gallinacé s'effondra mollement.

— M'sieur l'Aie, si vous êtes venu pour m'apprendre la nouvelle, vous pouvez vous tirer maintenant, sinon si c'est pour m'foutre en taule, faites-le parc'que j'ai plus rien à dire !

— Écoutez, peut-être...

— Vot'gueule ! Embarquez-moi ou cassez-vous !

Brolin contempla le sang qui coulait de la chaise. Il était loin de toute civilisation ici, et si Milton était pris d'un coup de folie, personne ne pourrait lui venir en aide. Ses yeux se posèrent sur la hache que tenait encore le vieil homme. Il n'y avait pratiquement pas de sang dessus.

— Bien, je vais vous laisser.

Il se leva, guettant la réaction chez son vis-à-vis. Celui-ci se contentait de l'observer, sans trahir la moindre émotion.

— Cependant, j'aimerais que vous fassiez quelque chose, pour vous. Verriez-vous un problème à ce que je prélève un peu de votre salive ?

Milton inclina la tête. Le haut de sa joue droite tressaillit sous l'influx d'un tic nerveux.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

— C'est pour établir une comparaison génétique. C'est comme une empreinte mais au lieu de se servir des doigts, on utilise la salive ou le sang. Si vous acceptez, nous comparerons avec l'empreinte génétique du tueur et ainsi vous serez innocenté. Mais je dois vous informer qu'aucune charge ne pèse contre vous, je vous le demande à titre personnel, vous n'êtes absolument pas obligé d'accepter.

Brolin n'était pas sûr qu'il ait tout compris et il s'apprêtait à abandonner lorsque Milton hocha la tête.

— Vous voulez quoi ? Que j'crache dans une piqure ? Dans cette atmosphère pesante, le sourire qui leva les lèvres de Brolin fut accueilli comme une véritable délivrance.

— Ça ne sera pas nécessaire. La méthode est un peu moins archaïque. Attendez-moi, je vais vous montrer.

Il s'empara de sa mallette en plastique qui l'attendait dans la Mustang et en sortit des gants en latex. Il demanda à Milton

de verser un peu de salive dans un mouchoir immaculé et préleva ce dont il avait besoin à l'aide d'écouvillons.

Quand il remonta dans sa voiture, il vit Milton ramasser le corps de la poule. Un violent tremblement secoua Brolin quand il réalisa soudain qu'il s'agissait peut-être d'un poulet plutôt que d'une poule. La métaphore était très parlante.

Milton n'est pas capable de pareille subtilité.

Mais qui le dit ? Simplet ne veut pas dire inapte à traduire par des gestes le fond de sa pensée.

L'ermite se redressa, le cadavre tiède à la main. Il fixait la Mustang.

Le moteur ronfla sous la cime des arbres. Brolin vit le père de Leland disparaître lentement dans son rétroviseur, immobile au milieu du chemin. Et une pensée ne cessa de le hanter durant tout le trajet du retour.

En se redressant, Milton avait planté son regard dans celui de Brolin.

Il savait.

Milton savait pertinemment qu'il avait eu en face de lui le meurtrier de son fils. Brolin en était certain.

56

Trente-six heures.

Voilà tout ce que Juliette était capable d'endurer. Elle n'avait pas vu Joshua depuis la veille au matin et elle sentait déjà le manque opérer son travail de sape en elle. On ne peut pas tomber amoureuse en deux jours tout de même ? Non, se répétait-elle sans arrêt, il ne s'agit pas d'amour mais d'attachement. Le désir d'être réunis de nouveau au plus vite, de pouvoir se découvrir, s'enchanter mutuellement et se serrer l'un contre l'autre.

Et comment appeler ça ?

De l'attachement ?

Comme elle l'avait fait depuis son réveil ce matin, elle chassa ses pensées d'une gifle mentale pour les remplacer par cet autre poids qui écrasait sa poitrine.

Leland Beaumont.

Qu'en était-il de ce monstre ? Joshua lui avait avoué pour l'ADN. A l'idée qu'il puisse être au milieu d'un cimetière à déterrer le cadavre de Leland, Juliette n'avait trouvé le sommeil que tard dans la nuit, cherchant vainement la présence de Joshua parmi les gros coussins de son ht.

Toute la matinée, Juliette avait guetté le téléphone dans l'attente de nouvelles de Joshua. Il n'avait appelé qu'en fin d'après-midi, d'une voix lasse qui dissimulait difficilement la fatigue et le manque d'assurance. Il n'avait rien voulu dire, mais Juliette savait que ça n'allait pas. Elle demanda si c'était au sujet de Leland et de sa tombe et il n'avait pas répondu sinon qu'il passerait la voir pour dîner.

À présent, Juliette traquait une once de sollicitude chez Camelia, sachant qu'elle en serait couverte de la tête aux pieds pour peu qu'elle dévoile ce qu'elle éprouvait à l'égard du jeune inspecteur.

Il était six heures et demie, la nuit achevait de couvrir les cieux de son capuchon obscur.

De l'autre côté de la baie vitrée de la villa, au sommet de West Hills, Portland s'illuminant comme un arbre de Noël avait une saveur visuelle à la Dickens.

— Je suis étonnée que tes parents ne soient pas rentrés pour te soutenir, ça ne leur ressemble pas, fit remarquer Camelia en croquant généreusement dans une pomme.

Recroquevillée dans un sofa, Juliette tenait ses genoux serrés contre sa poitrine. Elle haussa les épaules.

— Pour être franche, je ne leur ai pas tout dit. Tu sais comment ils sont, eux aussi ont souffert l'année dernière. Je ne veux pas qu'ils revivent ça.

— Je sais que tu aimes la solitude, ma douce, mais ils auraient donné à ta maison une vie et une gaieté qui te manquent, crois-moi. Tu ne devrais pas vivre si... si recluse.

— Oh ! arrête, tu sais comment je fonctionne... Camelia secoua la tête d'un dépit amical.

— Et avec *l'inspecteur* Brolin ? Comment ça se passe ? Elle avait insisté sur la fonction du jeune homme, pesant sur chaque syllabe avec malice.

— Bien. Je crois.

— C'est tout ? J'ai eu Anthony Desaux au téléphone, il m'a dit que vous étiez partis tard d'après son majordome, vous n'avez fait que des recherches là-bas ?

Le sourcil levé, un sourire lissé au coin des lèvres, Camelia ne posait pas la question, elle attendait la confirmation, les détails.

Un gémissement, la sueur coulant sur leurs corps, la chaleur du plaisir, tout ça revint en mémoire à Juliette, par douces bribes fragiles. Les vieux grimoires s'ouvrirent dans son souvenir sous les volutes de nostalgie et l'ivresse laissa place au malaise. Juliette se reprit, comprenant que son amie guettait le moindre signe d'aveu.

— Mauvaise langue ! répliqua-t-elle. Figure-toi que nous avons trouvé ce que nous cherchions, et ça fait froid dans le dos...

— Ne me raconte pas d'histoire, pas à moi. Comment il est ? Avec plus de pudeur que de gêne, Juliette baissa les yeux.

— Doux, fut le seul mot à s'échapper de ses lèvres serrées.

— Et voilà ! Si tu m'avais écoutée, tu n'aurais pas perdu tout ce temps ! Ça fait un bon moment que je t'ai dit de foncer, seulement moi tu ne m'écoutes pas ! Bon, et vous vous revoyez ?

— Ce soir.

— Ce soir ? Et tu restes plantée là avec la vieille peau de Camelia ? Mais tu devrais être sous la douche à l'heure qu'il est, à choisir ce que tu vas porter, te sécher les cheveux, et mettre une once de parfum sous tes draps, ajouta-t-elle avec un pincement de lèvres faussement outré.

— Je ne sais pas. Je peux aussi rester naturelle, sans jeter de fard sur ce que je suis au jour le jour, ne pas tricher.

Camelia bondit sur son fauteuil.

— Ce que tu peux être ringarde ! Être propre et parfumée, ça n'est pas tricher mais parfaire l'envoûtement, les vêtements sont là pour mettre en valeur ce qui existe, pas pour cacher ce qui n'est pas bon, quoique... Enfin chez toi, le problème ne se pose

pas. Fais-toi encore plus belle, tu es attirante, deviens irrésistible !

L'entrain que montrait sa meilleure amie, de presque dix ans son aînée, amusait beaucoup Juliette. Elle qui avait vingt-quatre ans aurait dû tenir le discours inverse et c'était la divorcée du duo qui donnait les leçons de séduction.

— On ne parle pas de vivre dix ans ensemble, Juliette, mais d'être tellement désirable qu'il n'y tienne plus. Tu n'as jamais passé une soirée avec un petit ami tout nouveau, tout frais, en jouant de tes atouts, le faisant languir de désir pendant tout le repas, prenant outrageusement tout ton temps ? Crois-moi, rien ne vaut le plaisir de le voir se contenir, de sentir la pression monter, de jouer avec lui jusqu'à le sentir trembler d'envie. Tu ne passeras jamais une nuit aussi extraordinaire ensuite, fais confiance à ta copine sorcière ! L'amusement se peignait sur le visage de Juliette.

— Je ne sais pas si c'est exactement ce que je veux...

— Et si tu réagissais en fille de ton âge ? En femme ! Évidemment que c'est ce que tu veux, tu refuses seulement de voir la vérité en face. Tu veux mon avis ? Je crois que tu fuis le bonheur parce que tu as le sentiment que prendre du plaisir dans les circonstances actuelles ne serait pas correct.

— Camelia, des femmes se font tuer en ce moment ! Et le tueur pourrait être... pourrait être un ami de Leland Beaumont, je crois que ça me donne le droit d'être inquiète.

— Et de foutre ta vie en l'air ? A chaque minute qui passe, des femmes sont violées, des enfants massacrés, comment vas-tu réagir ? En te ruinant le moral ? Sois un peu égoïste par moments, c'est la clé de voûte du plaisir.

— Je ne sais pas...

Camelia s'approcha de son amie.

— Juliette, fit-elle d'une voix plus douce en lui posant la main sur la joue. Je ne veux pas te voir gâcher ta vie à cause de ce connard. Tu l'as dit toi-même, il y a quelques mois : « Je refuse que ce mec continue à me détruire. » Mais quand je t'entends aujourd'hui, je n'ai pas l'impression que le mal soit digéré. Souffle un grand coup, débarrasse-toi de tes vieux fantômes et prends du plaisir à vivre. Sois heureuse.

Juliette colla sa tête contre l'épaule de Camelia.

— On dirait une pub pour la Scientologie, murmura-t-elle.

— Idiote !

Quelques minutes plus tard, Juliette poussait la porte d'entrée et prenait le chemin de Shenandoah Terrace pour prendre soin d'elle et préparer la venue de Brolin.

*

**

Camelia éteignit la lumière de la cuisine et s'enroula dans une couverture devant la télé. Ses doigts coururent sur les touches jusqu'à ce qu'elle se lasse de la débilité cathodique.

Elle tourna en rond dans le salon, hésita à faire un feu dans la cheminée.

Sacrée Juliette, pensa-t-elle. Une jeune femme si extraordinaire pourrait passer le reste de son existence toute seule en ne trouvant personne à sa hauteur ! Quelle justice régnait donc sur la nature ? Pourquoi certains naissent-ils avec la beauté et l'intelligence et pas les autres ?

L'idée d'équité suprême avait toujours séduit Camelia. Qu'il était possible de naître avec une pléthore de qualités mais que tôt ou tard la nature rééquilibrerait la donne en plaçant sur la route de l'individu un obstacle puissant. Comme ne pas pouvoir avoir d'enfant, ou vivre célibataire la majeure partie de son existence, ou une maladie grave assez jeune... On ne pouvait avoir que des avantages et ne pas le payer, ça aurait été inadmissible pour les autres. La nature engageait bien trop de minutie, de perfection et de calcul pour ne pas s'en être préoccupée. Elle n'engendrerait pas des êtres si parfaits qu'ils seraient lapidés par leurs homologues moins gâtés si l'on n'avait ce sentiment tacite que tout s'équilibre un jour ou l'autre.

Et Juliette ne dérogerait pas à la règle.

Les pensées de Camelia se heurtèrent à la couverture d'un livre qui prenait la poussière sur un buffet.

La Conjuration des imbéciles, de John Kennedy Toole.

Juliette le lui avait offert en lui promettant qu'elle serait différente après cette lecture. L'auteur l'avait écrit avec la

flamme de l'écrivain, et s'était suicidé en apprenant que son manuscrit était refusé partout. Quand sa mère parvint à le faire lire par un éditeur, l'ouvrage fut un succès énorme couronné par le Pulitzer.

Ironie de la vie.

Comme l'équilibre naturel.

Camelia se promet de passer la soirée à découvrir ce texte et monta dans la salle de bains pour se faire couler un bon bain avant de rejoindre son lit. Un bon bain aux vapeurs relaxantes, à la chaleur déliante.

*

**

Juliette étala une large nappe bleu nuit sur la table du salon. Après mûre réflexion, elle décida qu'il n'y aurait pas de pizza ou de chinois en livraison, elle ferait une tentative de cuisine. Elle chercha dix minutes les deux chandeliers que sa mère avait autrefois disposés sur le manteau de la cheminée et les retrouva finalement dans le bas d'une armoire. Elle s'assura qu'elle avait de quoi préparer un repas correct pour deux et disposa le nécessaire sur le plan de travail.

Joshua serait là d'ici une heure, elle monta en vitesse choisir une tenue décente mais séduisante. Elle allait disparaître dans la salle de bains quand elle se ravisa et ouvrit son tiroir à sous-vêtements. Là aussi, il valait mieux ne pas négliger la chose, quitte à prendre soin de son apparence autant le faire jusqu'au bout. Elle choisit un ensemble noir sans fioriture mais avec une ligne relativement échancrée.

Elle poussa la porte de la salle de bains et se déshabilla rapidement avant de faire couler l'eau de la douche.

*

**

Le quartier n'était pas désert, loin de là. Mais les maisons étaient toutes très grandes, avec un jardin immense pour les

isoler les unes des autres. La vie se cantonnait aux lumières des rez-de-chaussée, pas de passant.

Très bien.

Il ouvrit la portière de la voiture et sortit en ajustant son bonnet de marin sur son crâne. Il y tenait beaucoup à ce bonnet, c'était une belle trouvaille.

Il marcha sur le trottoir, les mains dans les poches, admirant le paysage lumineux qui s'étendait au loin, au pied de la colline. C'était beau et repoussant à la fois. Des myriades d'étoiles terrestres brillant d'un panaché de couleurs, mais surtout ce qu'elles impliquaient : la société. Tous ces gens vivant dans l'engrenage du travail, de la vie sociale, du bien et du mal. Que savent-ils du bien et du mal ? Qui sont-ils pour établir en lois apodictiques ce qui est le bien et le mal ? Sont-ils des Dieux ?

Non, mais ils aimeraient le croire. Ou le devenir.

C'est ce qu'On lui disait souvent, « l'homme, dans son souhait de remplacer l'image fuyante et branlante de Dieu, a créé le progrès scientifique. La science est l'instrument de l'homme pour devenir Dieu ».

Bien évidemment, l'homme qui marche ce soir-là sur le bitume du trottoir n'a pas ces pensées-là, pas en ces termes. Il essaie de les réaliser pleinement, de les soutenir et les envisager en ses propres mots mais n'arrive pas à les conceptualiser. Et sa rage n'en fait que se décupler.

Au loin un chien se mit à aboyer et se tut aussitôt sous les protestations de son maître. L'homme au bonnet de marin s'immobilisa le temps d'être sûr que personne ne pouvait le voir. Il ne devait pas y avoir de témoin, On le lui avait dit, c'était capital pour la suite du rite.

Il descendit la rue sur une centaine de mètres et contempla l'immense maison qu'il cherchait. Elle était très vaste, avec des fenêtres hautes et larges. Beaucoup de soleil devait y pénétrer le jour.

Tout était noir, sauf au premier étage une petite fenêtre, certainement une salle de bains qui diffusait un faible halo dans la nuit.

Il traversa une haie de troènes et contourna la maison voisine. Ainsi, il arriverait par-derrière, à l'abri de tout regard.

Il mit ses gants, très important ! On le lui avait appris. Ils permettaient de ne pas se laisser gagner par l'énergie négative quand on libérait l'âme. Pourtant, il avait eu du mal à ne pas les ôter un bref instant, pour toucher cette peau, les deux fois où il avait *travaillé*. Il avait failli caresser cette peau, au moins la goûter des doigts pour voir quelle était sa texture. Mais c'était dangereux, tout pouvait échouer s'il le faisait. Tout Leur travail.

Il longea le flanc gauche de la vaste demeure, et comme On le lui avait dit, il trouva un petit boîtier métallique avec un fil épais grimpant à la paroi de la maison. La lame de son couteau brilla sous la lune fugitive, comme une stalagmite de glace, et il coupa le câble. Plus de téléphone.

La porte de derrière était fermée. On ne voulait pas de lui ici. Il serra les dents mais sa rage ne s'estompa guère.

La fenêtre de la cuisine fut rapidement couverte d'un gros Scotch marron et lorsque le manche du couteau fracassa le verre, il n'y eut aucun bruit dans le quartier.

Il pénétra dans la cuisine. Le cuir de ses gants caressa les photos accrochées sur la porte du frigo. Il inspira profondément.

Les canalisations de la maison renvoyaient le sifflement sourd de l'eau chaude qui monte sous pression.

À l'étage, l'eau de la salle de bains coulait dans des nuages de vapeur où se baignait une femme en chantonnant.

Elle n'entendit ni les craquements du parquet, ni les pas qui montaient lentement sur les marches.

Plus tard dans la nuit, il posa sa main sur le sein mou qui pointait dans sa direction. La peau était flasque, mais les gants interdisaient toute sensation directe. Une fois encore, il fut tenté d'en retirer un, juste le temps de toucher ce sein, de le malaxer un peu, de le posséder dans le creux de sa paume.

Il leva les yeux et découvrit le visage crispé de frayeur et d'agonie, puis le front brûlé par l'acide qui dissimulait le pentacle. Son secret. Leur secret.

Il n'avait pas une femme en face de lui, il voyait un objet. Une chose sans vie propre. Elle était réifiée sous la puissance de

son désir, elle était l'instrument de son fantasme, comme un jouet que l'on garde jalousement pour en profiter pleinement, une fois seul.

Il n'aperçut pas le cœur battant faiblement, ou les tressautement nerveux des muscles. Non. Il n'y avait que la marque qu'il avait apposée sur le front qui comptait. Désormais, l'âme n'existait plus, il n'y avait plus qu'une enveloppe, de la peau et de la chair. Il pouvait en faire ce qu'il voulait, elle était à lui.

Désincarnée.

L'acier froid de la lame glissa sur la peau nue de sa cuisse. Elle monta lentement vers le haut, très doucement et il sentit son sexe enfler. Le tranchant effilé coupa quelques poils du mince duvet planté çà et là sur ces jambes luisantes.

Un gémissement, presque un bref couinement, échappa de celle qui gisait sur le sol de sa salle de bains. Il n'y prêta aucune attention.

Il ne vit pas les larmes couler sur les joues de la jeune femme quand son couteau fit suinter le sang.

Il ne ressentit que son propre plaisir.

57

Le mardi matin surprit Brolin à la table de la cuisine, avalant de longues gorgées de jus d'oranges pressées. Il était tôt, Juliette dormait encore et il n'avait pas osé la réveiller. Ils avaient passé une soirée formidable, dînant de ce qu'il restait d'une tentative peu concluante de cuisiner, savourant un excellent vin californien devant la cheminée avant de s'éclipser amoureusement dans la chambre.

Brolin enfila sa veste en cuir et sortit rejoindre sa Mustang. Deux hommes en civil montaient la garde en somnolant dans leur voiture. Brolin les salua prestement et prit la direction du central de police.

Il investit son bureau et s'empressa de vérifier s'il y avait des messages, mails ou fax. Rien de ce qu'il espérait.

Il s'assit dans son fauteuil et se tourna face au grand panneau sur lequel il inscrivait toutes ses conclusions ou déductions pour le profil du tueur et les éléments d'investigations. De là, son regard erra le long des murs, sur le sol et s'arrêta sur la console de jeux vidéo qui prenait la poussière. Jusque récemment son travail avait été à la fois sa vie privée et son gagne-pain. Quand il n'était pas sur une enquête, il pouvait rester là à pianoter sur la manette, rivé à l'écran dans l'attente d'une nouvelle urgence. Chez lui, il n'avait pas une activité débordante non plus. Une vie qui allait le mener à finir ses jours en vieux flic seul avec sa télé et ses souvenirs cyniques.

Maintenant, il y avait Juliette. La douce et belle Juliette. Il ne savait si cette histoire allait marcher, mais elle valait la peine qu'on essaie. Il en avait envie.

La mallette en plastique entra dans son champ de vision et il repensa à l'échantillon de salive qui reposait dans un petit compartiment de son frigo. Il fallait qu'il le donne à Craig Nova ou Cari DiMestro pour en tirer le profil génétique. Mais à présent qu'il avait revu Milton Beaumont, Brolin ne pensait pas qu'il pût être coupable de grand-chose. L'homme était étrange et même malsain, mais de là à tuer des femmes ? Il était âgé, et surtout intellectuellement limité. Et il avait accepté de donner sa salive sans rechigner, alors que rien ne l'y obligeait.

A l'occasion, il donnerait l'échantillon à Craig.

Le bourdonnement du fax sortit Brolin de sa semi-torpeur.

Il bondit et commença à lire avant même que la page ne soit entièrement sortie. Il n'en crut pas ses yeux. Le fax provenait du bureau du shérif de Beaverton à l'ouest de Portland.

« AVONS IDENTIFIE VICTIME DES BOIS, CI-JOINT AVIS DE RECHERCHE EMIS LE 8 OCTOBRE. »

Soit quatre jours plus tôt. Pourtant la victime avait été tuée dans la nuit du 29 au 30 septembre, une dizaine de jours auparavant. Brolin ne prit pas le temps d'attendre que l'encre soit complètement sèche et s'empara de la première feuille pour la lire avidement.

La veille, Cari DiMestro avait fait parvenir à tous les shérifs de l'État un fax et un e-mail avec une demande de renseignements concernant « la victime des bois » dont le visage avait été reconstitué en partie grâce à l'élastomère de silicone. Les journaux en avaient reçu l'équivalent, un appel à témoin qui devait paraître dans les plus brefs délais avec une légende du type : « Si vous connaissez cette jeune femme ou si vous l'avez déjà vue, veuillez contacter le..., etc. ».

L'un des hommes du shérif de Beaverton était tombé sur cet avis fraîchement punaisé au mur et avait fait le lien avec la photo que deux filles venaient de lui montrer.

Elle s'appelait Anita Pasieka et avait vingt-six ans.

Dans les minutes qui suivirent, Brolin se transforma en pile ; courant, appelant, réunissant des informations. Vers neuf heures, Bentley Cotland vint frapper à la porte pour demander s'il pouvait aider puisqu'il était là pour apprendre et Brolin lui confia le tri des documents, ce qui n'emballa pas outre mesure le futur assistant attorney.

En fin de matinée, Brolin demanda à Lloyd Meats et Salhindro de le rejoindre dans son bureau. Bentley Cotland les regarda entrer, une main sur la pile de dossiers triés, affichant une certaine fierté. Brolin fixa Meats en constatant que l'adjoint du capitaine n'avait plus sa courte barbe noire.

— Aurait-on fait la paix avec ses fantômes ? s'étonna le jeune inspecteur. Au point de n'avoir plus besoin de se cacher derrière un rideau protecteur ?

Le ton se voulait amical et plaisantin, n'appelant pas vraiment de réponse, mais Meats se sentit en droit de se justifier :

— Ma femme me tanne depuis l'été pour que je la coupe. Mes nerfs ont cédé !

— C'est pour ça que je vis seul ! s'exclama Salhindro en tapotant sa bedaine.

Brolin referma la porte.

— Messieurs, nous avons du nouveau. Mais avant ça, où en est-on dans l'enquête sur la profanation de la tombe de Leland Beaumont ?

Meats soupira en faisant craquer les articulations de ses doigts.

— Pas grand-chose hélas. J'ai passé ma journée d'hier à interroger tout le personnel du cimetière, tous ceux qui y ont bossé depuis l'année dernière et personne n'a rien à déclarer. Ils ont confirmé qu'il était possible en étant discret et motivé d'ouvrir une sépulture et d'en extraire le corps puis de la refermer sans qu'on remarque quoi que ce soit, à condition que l'enterrement soit récent, sans quoi la terre remuée aurait trahi la profanation.

— Sauf si les voleurs de corps ont travaillé une nuit où il pleuvait, fit remarquer Bentley.

— Exact, c'est ce qu'un des fossoyeurs m'a dit, mais creuser sous la pluie prend deux fois plus de temps et d'efforts.

J'en sais quelque chose, voulut-il ajouter en repensant à l'exhumation, mais il s'en garda.

« Et on ne peut entendre venir quiconque, à commencer par un gardien en ronde. C'est pas génial pour quelqu'un qui voudrait opérer secrètement.

— On peut donc admettre que le tombeau a été profané dans les premières semaines suivant l'enterrement, conclut Brolin. Leur plan était établi de longue date...

Il griffonna à la hâte quelques notes sur son carnet.

— Bon, si tu nous expliquais ce que tu as trouvé de ton côté ? émit Meats.

— Je n'y suis pour rien, tout le mérite revient à un jeune shérif qui a le sens de l'observation. Notre première victime a été identifiée.

Les deux officiers de police restèrent cois.

« Ce matin, poursuivit Brolin, un homme du comté de Washington a formellement reconnu le visage de notre première victime sur une photo envoyée à tous les shérifs de la région. C'est le deputy sherif Hazelwood qui l'a identifiée. Quatre jours plus tôt, vendredi 8 octobre, deux filles sont venues signaler la disparition de leur colocataire, Anita Pasioka. Elles revenaient toutes les deux d'un séjour au Mexique et se sont étonnées de ne pas apercevoir Anita le soir. Elles ont attendu vingt-quatre heures et sont venues signaler l'absence

anormale de leur amie. Hazelwood a enregistré leur déposition et a pris la photo qu'elles avaient d'Anita. Puis, plus rien. Ils ont contacté la famille dans l'Illinois mais elle n'y était pas. Ce matin, Hazelwood est passé devant le panneau d'information et a tilté en voyant la photo de notre mail. C'était la même fille.

— Où ça dans le comté ? demanda Salhindro.

— À Beaverton.

— C'est juste à côté, commenta-t-il. La famille a été prévenue ?

La voix de Brolin se fit plus grave.

— Les parents sont venus, ils sont en ce moment avec le shérif de Beaverton.

Ils compatirent en silence avec la douleur de la famille.

— J'ai rassemblé en vitesse un maximum d'informations sur Anita Pasioka, reprit Brolin bien plus austère qu'auparavant. Il sera peut-être long de définir précisément le lieu et l'heure où elle a rencontré son meurtrier, trop de temps s'est écoulé, j'en ai peur.

— Est-ce qu'on a un recoupement ? demanda Meats sans trop d'espoir.

Lloyd Meats travaillait dans la police criminelle depuis suffisamment de temps pour en connaître un minimum sur les tueurs en série. Il avait participé à l'enquête du Green River Killer, étant l'un des nombreux inspecteurs en tâche à cette époque. Les tueurs en série sont extrêmement difficiles à arrêter simplement à cause de leur façon de choisir leurs victimes. Ils ne tuent pas en sélectionnant quelqu'un de leur entourage comme le font la majeure partie des auteurs d'homicides, mais ils tuent un peu au hasard. Une passante qui ressemble trop à l'idéalisation de leur fantasme et voici une nouvelle proie, sans aucun lien avec son meurtrier. Pourtant, il arrive qu'un tueur en série agisse en fonction d'un schéma, d'une donnée précise et qu'il s'y tienne puisqu'elle fait partie intégrante de son fantasme. Il peut ainsi toujours tuer dans le même type de lieu, ou le même genre de femme, ou au même moment de la journée, laissant aux investigateurs une piste à laquelle s'accrocher pour le démasquer. C'était ça un recoupement,

trouver un détail qui liait les victimes d'une manière ou d'une autre.

Brolin prit une chemise cartonnée sur la pile devant Cotland.

— C'est justement ce que je voulais vous montrer. Il y a bien un recoupement, et pas des moindres. Elizabeth Stinger, notre deuxième victime, travaillait pour une agence un peu particulière de mannequins. Cette société fait de la vente par correspondance et vise les femmes de tout âge, des femmes au foyer essentiellement. La boîte réalise donc un catalogue avec des mannequins de tout âge et tout physique, afin de toucher tout le monde, de la ménagère quinquagénaire à sa fille en passant par la voisine entre deux âges. Elizabeth se trouvait quelques petits boulots pour joindre les deux bouts, mais elle gagnait essentiellement sa vie en ayant un contrat de mannequin à l'année avec cette société. Et Anita Pasieka en faisait autant, dans la même entreprise.

Salhindro sortit un paquet de cigarettes de sa poche de poitrine.

— Bon sang... fit-il en se collant une Newport entre les lèvres. Peu de chances que ça soit une coïncidence.

Lloyd Meats tendit la main vers Salhindro et celui-ci lui fourra une cigarette entre les doigts. Malgré l'agitation qui le tenait, Brolin ne put qu'inhaler les bouffées de nicotine et un profond désir de respirer à pleins poumons ces tiges de mort s'empara de lui. S'il restait trop longtemps à leurs côtés, il finirait par craquer. Soudain, l'idée de devoir accélérer une réunion capitale pour l'évolution de l'enquête parce qu'il ne supportait pas le tabac le fit enrager. Quel genre d'homme était-il pour faiblir ainsi ? Il se reprit aussitôt et sa volonté se raffermir.

— Le doute existe, mais ça serait vraiment un hasard extraordinaire, répondit-il. C'est une société de bonne taille, ils emploient une centaine de personnes. Je les ai appelés, j'ai rendez-vous tout à l'heure.

— Le tueur pourrait être un des employés, tu crois ? interrogea Meats.

— Le rapprochement est facile et justifiable. Il fait son choix parmi ce qu'il voit à longueur de journée. Lui ou le Corbeau. Mais l'intelligence de ce dernier se hisse au-dessus de cette simplicité, il sait qu'on fera le recoupement tôt ou tard. Si cela ne le dérange pas, c'est qu'il estime impossible que l'on puisse remonter jusqu'à lui par cette piste, il est donc très peu probable qu'il ait un rapport direct avec cette entreprise. Quoi qu'il en soit, c'est à exploiter. Je file rencontrer le gérant de Fairy's Wear, pour en apprendre un peu plus sur nos victimes et ensuite je passerai au bureau du shérif de Beaverton afin de rencontrer la famille d'Anita Pasioka.

Malgré la tension qu'impliquait sa profession, Salhindro s'était forgé une carapace qui lui permettait de toujours trouver une once d'humour – même le pire – dans les moments difficiles. C'était sa manière – comme pour beaucoup de flics à travers le monde – de décompresser.

— Fairy's Wear¹⁹ ? Je serais toi je ferais gaffe à moi si j'allais rencontrer le gérant d'une boîte pareille !

Brolin ne releva pas et se pencha vers Cotland.

— Vous m'accompagnez ? Nous allons creuser, chercher le lien entre Elizabeth Stinger et Anita Pasioka.

Bentley Cotland hocha la tête sans grande conviction.

*

**

Philip Bennet gérant la société Fairy's Wear depuis dix-sept ans. Jamais il n'avait vu la police débarquer à son bureau. Il avait toujours réglé ses contraventions, s'était acquitté de ses devoirs de citoyen et n'avait aucune raison d'être inquiet pour quelque motif illégal que ce soit. Quand l'inspecteur Brolin de la Division des enquêtes criminelles se présenta à lui avec un assistant attorney, Philip sut aussitôt que ça n'était pas pour lui, pas directement. C'était pour Elizabeth Stinger, et ses palpitations reprirent de plus belle.

¹⁹*Fairy's Wear* : Vêtements pour fée ; mais *fairy* signifie également en argot « tapette » ou « pédé ».

Souffrant d'un large excès de poids, il ne supportait pas bien les émotions vives, encore moins depuis qu'il avait repris la cigarette, ce qui n'arrangeait en rien ses troubles cardiaques. Son trop grand cœur était sa faille, il causerait sa perte tôt ou tard, c'est là le grand dilemme des philanthropes de cette société de consommation. Et ce moment faillit se rapprocher à grande vitesse quand l'inspecteur lui annonça la mort de la petite Pasioka.

Il engageait beaucoup de monde, mais se souvenait d'elle puisqu'elle travaillait pour lui depuis trois ans. Fairy's Wear faisait appel à elle régulièrement pour des séances de photos, et à bien y penser, elle n'avait pas été convoquée depuis plusieurs semaines. En vérifiant le planning, Philip confirma à l'inspecteur qu'elle devait travailler le samedi suivant. Il était normal que personne ici ne se soit inquiété de n'avoir aucune nouvelle.

Anita Pasioka et ses boucles blondes.

Pourquoi elle ? Elle était si gentille, si prévenante.

Quand il avait appris l'assassinat d'Elizabeth Stinger, trois jours plus tôt, Philip n'en avait pas fermé l'œil de la nuit. Le lendemain, il avait passé son dimanche à essayer d'entrer en contact avec la famille Stinger, il savait qu'Elizabeth avait une petite fille et il désirait s'assurer qu'elle était entre de bonnes mains.

C'était un choc que d'apprendre le meurtre de deux de ses employées en moins d'une semaine.

Assis en face de lui, Brolin lui tendit la photo d'un visage qu'on aurait dit taillé dans une résine opaque et peinte couleur chair.

— Oui, c'est bien elle, confirma-t-il. Enfin, c'est-à-dire que son visage est... on dirait qu'il est synthétique sur votre photo...

— Monsieur Bennet, comment ça se passe avec les filles que vous engagez ? Elles ont un contrat à l'année ou sont appelées à l'occasion ?

Encore sous le choc, Philip Bennet dut se passer un mouchoir en tissu sur le front pour reprendre ses esprits.

— Euh... Celles qui constituent le noyau dur ont un contrat à l'année. Elles sont trente-deux. Elles posent pour la brochure du

mois, font quelques défilés lors des soirées d'adhérentes et figurent dans nos deux catalogues annuels. À cela s'ajoutent quelques modèles recrutés ponctuellement, une cinquantaine d'« extras » de temps à autre, essentiellement pour le catalogue d'été et celui d'hiver.

— Anita Pasioka et Elizabeth Stinger étaient dans ce « noyau » ?

Philip approuva, le menton tressauta sous le coup de l'émotion.

— Oui... Oh, elles faisaient d'autres petits boulots, on ne peut pas leur assurer une fortune comme on ne fait appel à leurs services que de temps en temps, mais elles étaient dans la société depuis plusieurs saisons maintenant.

Bennet ouvrit un lourd tiroir en acier et sortit un catalogue. Il tourna les pages et s'arrêta en trouvant ce qu'il cherchait.

— Tenez, regardez, c'est Anita ici. C'est notre dernier catalogue, celui d'été. Elizabeth est trois pages avant.

Il fit passer le livret à Brolin qui contempla le sourire composé d'Anita Pasioka. Le papier glacé déshumanisait la silhouette juvénile, mais Brolin revit l'intérieur de la maison abandonnée. La moisissure, les ténèbres que seules les puissantes torches perçaient, et le visage brûlé par l'acide de la petite blonde sur la photo.

Il tendit le catalogue à Bentley qui l'observa avec attention.

— Est-ce qu'elles vous ont fait part de craintes ou soupçons ces derniers temps ? demanda l'inspecteur.

— Comment ça ? Elles ne me racontaient pas leur vie. En fait, je ne les fréquentais pas, bien sûr j'aime bien les filles que j'emploie mais c'est comme un berger qui veille sur ses brebis. Je... Je suis un peu paternaliste, mais je ne vais pas jusqu'à m'immiscer dans leurs existences.

— Elles ne vous ont pas parlé de quelqu'un qui les aurait suivies, ou de coup de téléphone anonyme, quelque chose dans ce genre ?

— Non, rien de tout cela. Encore une fois, je vous le dis : nous ne nous connaissions qu'à peine.

Brolin hocha la tête, dans une attitude entendue. Il désigna les autres bureaux, au-delà du couloir.

— Fairy's Wear est entièrement basé ici ? Tout part de là ?

— Non, ici c'est uniquement le siège. On gère tout l'administratif ici, les commandes, les fichiers clients, etc. Mais nous avons également un entrepôt à Vancouver où sont stockés nos articles, et un studio de prise de vue dans le nord de Portland.

— Là où travaillait Elizabeth Stinger le jour de sa disparition.

Le gérant approuva sombrement.

— Dites-moi monsieur Bennet, vous connaissez bien tous vos employés, je veux dire, vous participez à leur recrutement ?

— Pour la plupart. Enfin surtout ici au siège, pourquoi ?

— Serait-il possible d'avoir une liste complète de tout le personnel ?

— Oui, je vais vous faire parvenir ça rapidement. Oh... (La bouche du gérant s'arrondit pour dessiner un O, les sourcils froncés dans la plus pure attitude de celui qui réalise subitement que quelque chose de grave vient d'être dit.) Vous pensez que le tueur peut être parmi nous ?

— Je ne sais pas. C'est une éventualité.

Un violent frisson secoua la graisse de Philip Bennet.

Brolin allait ajouter qu'il ne fallait cependant pas prendre cette remarque trop au sérieux, qu'il était peu probable que ça soit le cas, lorsque Bentley Cotland sauta de sa chaise.

— Une minute ! s'écria-t-il. Regardez, Joshua.

Il posa le catalogue sur le bureau et passa alternativement d'une photo d'Anita Pasieka à celle d'Elizabeth Stinger.

— Vous ne remarquez rien ?

Brolin scruta attentivement les deux pages. Anita était plus jeune, une dizaine d'années de moins tout au plus. Assez mignonne, elle incarnait parfaitement la jeune fille dynamique qui vient de finir ses études. Elizabeth incarnait également ce dynamisme mais dans un registre autre. C'était plus celui de la jeune mère, avec des vêtements plus sobres, bien que portant une jupe assez courte.

Une jupe courte.

Brolin tourna les pages pour revenir au cliché d'Anita. Une chemise sans manches.

Comment avait-il fait pour ne pas le voir ? Anita dévoilait ses bras au regard du client, et Elizabeth ses jambes. Exactement ce qu'on leur avait pris.

— Bien vu Bentley. Très bien vu...

Le tueur avait vu ces photos. Et il avait amputé ce qui était exposé aux flashes éthérés.

Il avait choisi ses victimes dans un catalogue, comme l'on choisit ce que l'on va manger dans la vitrine du supermarché.

58

Est-il possible de disséquer l'amour ? De pouvoir le quantifier, le qualifier au risque de lui ôter tout pouvoir mystique et de lui faire perdre cette magie qui nous effraie tant car si incompréhensible et non maîtrisable ?

Juliette se le demandait, étendue sur l'un des grands sofas du salon. Une lourde bûche se consumait en craquant dans la cheminée, réchauffant l'immense pièce et l'âme de la jeune femme en proie à d'innombrables interrogations.

Elle qui en était encore, la veille au soir, à se convaincre qu'elle n'était « qu'attachée » à Brolin, se posait à présent des questions avec une sincérité plus étonnante. Elle était plongée dans sa relation avec le jeune inspecteur, comme si sa vie ne tournait plus qu'autour de ça depuis quelques jours, mais elle ne chercha pas à fuir le sujet cette fois. Qu'éprouvait-elle au juste à l'égard de Joshua Brolin ? Elle prenait tant de plaisir à être avec lui, mais cela durerait-il ? Ils se plaisaient et s'enivraient à se découvrir progressivement, pourtant viendrait un temps où ils se percevraient avec moins de mystère, plus de réalité. Qu'en serait-il alors ? L'amour – car c'est bien de cela qu'il s'agit, même naissant – n'est-il pas si puissant, si magnifique et désirable parce qu'il est éphémère ?

Juliette attrapa un des coussins et le jeta machinalement par-dessus sa tête.

— Arrête de te torturer, ma pauvre fille ! s'entendit-elle murmurer. Vis ce que tu as, prends-le comme il vient. Et le bonheur qu'il y a à en tirer, jouis-en sans plus d'appréhension.

Sa tirade l'amusa. « C'est à noter et à ressortir à mes enfants dans quelques années, ça ! » pensa-t-elle, non sans une certaine ironie. Elle qui envisageait son futur en vieille femme parlait à présent d'enfants !

L'après-midi touchait à sa fin, le froid d'octobre se faisait plus mordant encore. Juliette croisa les mains sous sa tête. Elle devait trouver à se motiver pour aller travailler ses cours, sa matinée à l'université lui avait rappelé à quel point elle accumulait de retard ces derniers temps. Et ça n'était que le premier semestre !

Le téléphone sonna, Juliette sursauta violemment.

Elle soupira d'exaspération puis se leva pour décrocher le portable.

— Oui ?

— Mademoiselle Lafayette ?

La voix était étrange, sourde et distante, comme si un épais mouchoir recouvrait le combiné.

— Oui... qui êtes-vous ?

— Écoutez-moi bien, je ne me répéterai pas.

Tout aussi dérangement était cette incapacité à définir le sexe de l'interlocuteur, la voix n'avait pas un timbre caractéristique, cela pouvait être une femme à la voix rauque ou un homme à la mue peu accentuée.

— On a voulu jouer avec moi. Dites à la police que c'est leur faute. J'ai déchaîné les Enfers parce qu'ils m'ont manqué de respect. Estimez-vous heureuse, mademoiselle Lafayette, j'ai beaucoup hésité avec vous, mais finalement, j'ai porté mon choix sur une autre.

— Qui êtes-vous ? haleta Juliette.

— Peu importe, je suis ici pour accomplir mon destin. Mais inquiétez-vous plutôt pour vos proches...

Le rire qui suivit était sec et saccadé, celui d'une personne qui ne se laisse aller à aucune manifestation libre de ses émotions, une personne qui maîtrise chacune de ses attitudes,

qui ne laisse rien transparaître de ce qui l'anime. Dont le rire si rare ne peut être que calculé, mauvais.

— Que...

— Taisez-vous ! Passez mon message à la police et qu'ils ne me prennent plus de haut, jamais ! Il raccrocha.

Juliette resta un moment avec le combiné dans la main, les larmes gonflant aux bords de ses yeux, sans oser tomber. Qui était-ce ? Et pourquoi l'appelait-il, elle ? Mille explications plus ou moins rassurantes jaillissaient dans son esprit mais elle ne pouvait s'empêcher de trembler comme une feuille morte que le vent tente d'arracher à sa branche. Il suffisait d'un dingue qui se procure son numéro de téléphone et qui cherche à lui jouer un mauvais tour, ou tout simplement un groupe d'étudiants en mal de noirceur qui font des paris stupides.

Pourtant cette voix n'avait rien de faux. Elle sonnait tout en tension, en haine. Juliette percevait après coup cette assurance, cette énorme fierté, « *ils m'ont manqué de respect* », « *qu'ils ne me prennent plus de haut, jamais !* ». L'individu en question était dangereux. Il contenait toutes ses émotions, ne déversant que ce qu'il filtrait, gardant tout le reste, accumulant encore et encore jusqu'à saturation.

Juliette ferma les yeux et vit aussitôt l'un des hommes qui un beau jour abandonnent ce qui leur reste de vie et brisent toutes les barrières de la société, abattant tous ceux qui pouvaient aviver cet esprit de vengeance. Des Charles Whitman, Gene Simmons, ou Howard Unruh en puissance...

Ça n'était pas une mauvaise blague.

« *Inquiétez-vous plutôt pour vos proches...* »

Juliette se figea. Aussitôt, un visage apparut en surimpression sur ses rétines. Elle bondit dans le hall et ne prit pas le temps de mettre ses chaussures, elle fila dehors.

Gary Seddon et Paul O'Donner étaient en faction devant le 2885 Shenandoah Terrace, affilié à la surveillance – ou protection selon les termes de l'un et de l'autre – de Juliette Lafayette. Gary piochait avec apathie des doritos pour s'occuper plus que par faim. Quand il vit Juliette sortir en trombe de chez elle, pieds nus de surcroît, il renversa son paquet sur le tapis de sol en s'extrayant aussi vite que possible du véhicule.

— Mademoiselle ! Qu'est-ce qui se passe ? s'écria-t-il en traversant la rue.

Les doigts de sa main droite s'agitaient nerveusement, prêts à jaillir vers le holster et le Beretta 9 mm qui y somnolait. Mais déjà, le moteur de la vieille Coccinelle crachotait un nuage de vapeur en s'élançant.

Gary se tourna vers son partenaire et se précipita dans leur voiture.

— Appelle le central, dis à l'inspecteur Brolin que sa petite protégée se fait la malle, et qu'elle n'est pas dans son état normal.

Il écrasa les doritos sur le sol et tourna la clé de contact.

Juliette rejoignit le nord de la 32^e Rue en quelques minutes seulement. Elle pila plus qu'elle ne freina devant la maison qui surplombait le quartier et ne prêta pas attention à la splendide vue de Portland qui s'offrait depuis le sommet de la colline. Elle courut jusqu'au perron, sonna et frappa avec force. Sans plus attendre, elle prit le double que Camelia lui avait fait et ouvrit la porte. En songeant à ses proches, elle n'avait pas hésité une seule seconde. Il y en avait trop peu pour ne pas savoir sur qui se focaliser. Ses parents étaient loin de tout cela, ils vivaient dans un autre monde, sous le soleil apaisant de Californie. Brolin était tout récent dans sa vie – et bien à même de se défendre seul ; il ne restait qu'une seule personne.

À quelques mètres, une Ford toute cabossée s'arrêta et les deux inspecteurs qui la « protégeaient » sortirent, intrigués.

Juliette était dans le hall d'entrée, les pieds nus sur le parquet froid.

— Camelia ? appela-t-elle. Camelia, où es-tu ?

Elle s'élança dans le salon, la salle à manger, et son cœur manqua un battement quand elle parvint à la cuisine.

Un carreau était cassé, plusieurs morceaux brisés sur le carrelage, couverts de Scotch marron. Un des carreaux de la porte de derrière.

Oh, non, pas ça. Faites que ça ne soit pas ça...

Juliette observa attentivement la pièce. Aucune trace de sang, ni de lutte.

C'est bon signe, peut-être que Camelia a elle-même brisé le carreau pour entrer. Elle avait oublié ses clés ?

Mais elle-même n'y croyait pas.

Prenant soin de ne pas poser son pied nu sur le verre coupant, elle s'empara d'un long couteau de cuisine et s'approcha de l'escalier.

Elle ne fit pas le moindre bruit pour atteindre le premier étage. Le couteau pointé devant elle, Juliette était prête à éventrer le premier type qui surgirait d'un placard ou de derrière un rideau. Elle parvint à la porte de la chambre principale et la poussa doucement du bout du pied.

Rien.

Ou plutôt si, une odeur rance flottait dans la pièce. Elle était encore assez ténue mais suffisait à provoquer un léger écœurement.

— Mademoiselle ? Hé-ho ?

C'était l'un des deux inspecteurs en bas, probablement sur le palier. Juliette ne répondit pas et s'avança dans la chambre.

Le remugle provenait de la pièce d'à côté, desservie par une porte mitoyenne. C'était la salle de bains. La porte était entrouverte et Juliette passa la tête entre le battant et le mur en serrant les doigts autour du manche du couteau.

Tourbillonnant, la puanteur se déposa le long des parois de sa gorge comme une pellicule de mucus infecte.

C'est alors que la pointe du couteau vint heurter bruyamment le carrelage puis la lame tinta dans l'air émétique.

Dans une attitude grotesque, Camelia était allongée sur le dos, les bras crispés et la peau brûlée des mollets jusqu'à la poitrine. Ses cuisses ressemblaient à de la viande laissée bien trop longtemps dans le four. Sa peau s'était décollée en lamelles noircies, cassantes comme les tours d'un château de sable sec. On distinguait les rigoles de veines encore rouges entre les craquelures de chairs roussies.

Elle n'avait brûlé qu'en partie, le feu ayant gagné le tapis de bain et étant allé mourir sur le carrelage, laissant une curieuse empreinte de ténèbres au milieu de ce monde immaculé.

De haut, la scène ressemblait à un tableau de Motherwell avec cette tache noire inappropriée au milieu d'une scène

presque banale de l'existence. Mais ici, la mort ôtait tout le banal de la vie.

La poignée de la porte grinça sous la pression des doigts de Juliette.

59

Bentley Cotland et Joshua Brolin étaient tous deux dans la Mustang, serpentant entre les lignes de véhicules de l'autoroute 8 qui reliait Beaverton à Portland. Ils ne parlaient pas, l'un comme l'autre digérait la souffrance qu'ils venaient de partager. Ils avaient rencontré les parents d'Anita Pasioka au bureau du shérif et Brolin s'était montré très compatissant mais également très professionnel, n'oubliant pas de poser les bonnes questions, ayant – semblait-il – en permanence l'enquête à l'esprit, même lorsqu'il s'agissait de manifester du courage et de la compassion. Bentley en était admiratif. Comment Brolin pouvait-il rester toujours aussi consciencieux, prodiguant du réconfort pour mieux aboutir à une question pertinente ? Même si ses manières ne lui plaisaient pas souvent, Bentley dut bien s'avouer que Brolin était peut-être un très bon inspecteur.

S'il avait été doté d'une once de recul et de bon sens, Bentley n'aurait pas été admiratif mais effrayé par cette preuve de cynisme. Mais ce qui est une faiblesse aux yeux de certains apparaît à d'autres comme une qualité.

Le jeune assistant attorney ne put se contenir plus longtemps, et ayant conscience de ne pas toujours avoir été un compagnon agréable, se sentit obligé de féliciter Brolin :

— Vous... Votre manière de procéder avec les parents de la victime tout à l'heure m'a impressionné. Vous avez été très bien, les réconfortant avec habileté tout en gardant à l'esprit la raison de notre venue. Vraiment, c'était bien. Très professionnel.

Brolin jeta un rapide coup d'œil à son compagnon tout en conduisant.

— Merci.

Était-ce ironique ? Brolin éluda aussi vite la question, il n'avait pas envie de s'appesantir sur lui, sur sa personnalité. Le jeune assistant attorney serait-il capable de comprendre ce que c'était que de travailler sur des crimes sexuels à longueur de temps ? Pouvait-il concevoir que le détachement dont Brolin faisait preuve était la seule barrière mentale dont il disposait pour supporter les atrocités que sa profession lui faisait endurer mois après mois ?

Il doubla une grosse berline aux vitres teintées en faisant gronder le V8 de sa Mustang.

Il préféra calmer le jeu, si Bentley lui tendait une main, rien ne justifiait de la refuser.

— Venant de vous, j'apprécie tout particulièrement la remarque, ajouta Brolin. Ne le prenez pas mal surtout, mais on ne peut pas dire que ça a été la parfaite osmose vous et moi...

— Nous n'avons pas la même vision de notre travail, je pense.

— Nous n'avons pas le même boulot, trancha Brolin.

Il s'en voulut aussitôt d'être aussi ferme et ajouta sur un ton plus conciliant :

— Je crois surtout que nos méthodes sont différentes, nous parvenons tous deux à nos fins avec des moyens dissemblables, mais la finalité est la même, n'est-ce pas ?

— La justice...

Pour la première fois, une sorte de fraternité professionnelle se créa entre les deux hommes, un sourire partagé.

— Quelle est la prochaine étape ? interrogea Bentley avec curiosité.

— Faire le point pour élaborer la suite de l'enquête.

— Ça veut dire qu'on ne sait pas ce qu'on doit faire ? Trois cents mètres plus loin, une myriade de phares rouges scintillaient à l'arrêt, un bouchon.

— J'adore l'autoroute aux heures de pointe ! s'exclama le jeune inspecteur.

Ils ralentirent jusqu'à ne plus avancer qu'au compte-gouttes.

— Bien, je disais donc : faire le point. Ça doit vous sembler rébarbatif comme méthode, mais c'est le plus important dans

une enquête, régulièrement synthétiser ce que l'on a et en dégager les pistes nouvelles. Que sait-on pour le moment ?

Bentley Cotland se gratta nerveusement la joue.

— Que le corps de Leland Beaumont a été volé, que le tueur a le même ADN que lui et que cela est impossible. Ah, j'allais oublier : que Leland s'intéressait beaucoup à la magie noire et à la résurrection ! Ça ne ferait pas un excellent scénario de film d'horreur, ça ?

Énoncés de cette manière, les faits prenaient une importance toute différente, trop impossible pour être réelle, menaçante pour la santé mentale.

— OK, et le lien est facile à faire mais on n'est pas dans un film, alors qu'est-ce qui est possible ? Soit Leland Beaumont n'est pas mort, soit on se fout de nous. Or je suis bien placé pour vous assurer que Leland n'est plus de ce monde, personne ne pourrait survivre à la balle qu'il a prise en pleine tête, personne. Et « une fois que vous avez exclu l'impossible, ce qui reste, aussi improbable que cela soit, doit être la vérité », comme l'a dit Sir Arthur Conan Doyle.

— Et qu'est-ce qui reste, quelle est cette vérité, vous avez une explication, vous ?

Profitant de ce que la voiture était à l'arrêt dans l'embouteillage, Brolin planta son regard dans celui de Bentley.

— Vous croyez que j'arriverais à dormir en sachant qu'un mort vivant que j'ai abattu se balade en ville et massacre à tour de bras, sans avoir une explication rationnelle à ce phénomène ?

— Je n'en sais rien, vous n'êtes pas à proprement dire... facile à cerner...

Brolin observa les immenses nuages gris qui faisaient ressembler cette fin d'après-midi à un début de nuit.

— Je pense que celui qui a volé le corps de Leland Beaumont est notre tueur. Il dispose de son ADN, de sa salive qu'on a retrouvée sur le mégot, du moins il en disposait au début, quand le corps était frais. Il lui aura suffi de congeler les prélèvements.

— Ça vous paraît plausible comme hypothèse ?

— Beaucoup plus que l'idée d'un zombie en ville. Un lourd silence tomba dans l'habitacle.

— Quelles sont nos autres pistes ? reprit Brolin. Que sait-on ?

Bentley haussa les épaules.

— Pas grand-chose, on commence seulement à en connaître un peu plus sur les victimes.

— Je ne suis pas d'accord. Nous disposons d'informations importantes. Nous savons qu'il y a deux tueurs et pas un.

— Est-ce une certitude ?

— À mes yeux oui, trop d'assurance, de connaissance et de subtilité dans les lettres et au contraire un manque flagrant de maturité dans les meurtres. Au moins un tueur et un commanditaire, une sorte de maître et son élève. Quoi d'autre ?

Se souvenant de l'autopsie à laquelle il avait participé, Bentley se trémoussa sur son siège, mal à l'aise.

— Le tueur a des connaissances en biologie, se rappela-t-il.

— Exact. Un minimum qui lui permet de sectionner les membres de ses victimes avec soin. D'ailleurs, il s'attache dans les deux cas à soigner la découpe de la peau, à désencastrer avec attention les os mais coupe dans les muscles et les chairs comme un boucher. La peau et les os l'intéressent, pas le reste, pourquoi ?

Bentley secoua la tête.

— Ça fait partie de sa signature, c'est un aspect de son fantasme que nous allons devoir percer pour mieux le comprendre, mais laissons ça de côté pour l'instant, reprit Brolin. Nous savons également qu'il a choisi ses deux victimes dans un catalogue, c'est dans ce même catalogue qu'il a repéré les membres qu'il allait couper. Il tourne les pages et jette son dévolu sur ce que les femmes exposent de leur anatomie. Certains choisissent des vêtements, lui s'attache au mannequin qui les porte, il fait son choix tranquillement. Rappelez-moi combien de filles travaillent pour ce catalogue ?

— Un peu plus de quatre-vingts si je me souviens bien.

— Oui... Impossible de les faire toutes surveiller. Il nous faudrait plus de deux cents agents, autant dire que c'est impensable. Que sait-on d'autre ?

Bentley fronça les sourcils, se creusant les méninges pour se souvenir des nombreuses déductions spéculatives émises ces derniers jours.

— Qu’avez-vous dit sur le profil du tueur, déjà ?

— Homme blanc, entre vingt et trente ans, célibataire, ayant un logement isolé et un boulot à temps partiel, voire sans emploi, pour les grandes lignes.

— Maintenant on sait qu’il lit le catalogue de Fairy’s Wear, commenta Bentley.

— Oui, j’ai demandé la liste des abonnés mais je ne pense pas que ça puisse donner grand-chose, même en se limitant aux hommes seuls. Il peut s’être procuré le catalogue n’importe où, il est souvent distribué gratuitement dans la rue. Là aussi, c’est une piste sans fin. En revanche, ce qui est intéressant, c’est ce que Philip Bennet nous a dit avant qu’on le quitte.

— Quoi ? À propos de ce cambriolage l’année dernière ? En insistant sur les faits anormaux qui avaient pu s’être produits au cours des derniers mois, Brolin était parvenu à faire dire au gérant qu’ils avaient été *visités* l’année précédente. Un matin, on avait constaté que plusieurs serrures avaient été forcées, mais qu’étrangement, il ne manquait rien. Philip Bennet et la police en avaient conclu à la visite de jeunes squatteurs probablement déçus de ne rien découvrir à voler.

— Exactement. Vous connaissez beaucoup de voleurs qui s’introduiraient dans des bureaux de ce genre où il n’y a rien à voler à part un peu de matériel informatique ?

— Des gosses, un coup pour s’amuser...

— Non, je ne pense pas. Je serais prêt à parier que c’est notre homme qui a fait le coup.

— Mais ça serait idiot ! Pourquoi aurait-il fait ça au risque de se faire pincer bêtement, qu’avait-il à y gagner ?

— Il n’est pas rare que les tueurs en série aiment s’introduire illicitement chez les gens, ils s’y promènent la nuit, volant des objets personnels, des vêtements par exemple, c’est un premier pas vers l’appropriation de la vie de sa future victime.

— Il n’y a rien qui appartienne à ses victimes là-bas !

— Réfléchissez un instant. Bennet a dit que rien n'avait été volé. Mais peut-être a-t-on *copié* quelque chose.

Bentley trouva la remarque amusante.

— Copié ? Il n'y a rien à copier là-bas, ça n'est pas de l'espionnage industriel !

— Sauf si vous êtes un dangereux psychopathe sur le chemin du crime. Le siège possède un fichier avec toutes les coordonnées du personnel, y compris de ses mannequins. Noms, prénoms, adresses, photos, tout.

Bentley fixa Brolin. C'était logique, ainsi le tueur se trouvait en possession de toutes les informations nécessaire pour entamer sa chasse, il connaissait tout ce dont il pouvait avoir besoin sur ses victimes, à commencer par leur adresse.

— Autre chose, poursuivit Brolin. Si notre homme prend le risque de cambrioler une société pour s'emparer de pareil fichier, on peut supposer qu'il va continuer à chasser sur ce territoire, parmi ces femmes. Mais comment a-t-il fait son choix en tout premier ? Pourquoi cette société et pas une autre ?

— Au hasard, il est tombé dessus un jour et a trouvé les filles du catalogue particulièrement alléchantes...

— Les tueurs en série fonctionnent rarement sur le mode du hasard pour choisir leurs victimes quand il y a une ritualisation comme celle-ci, il ne s'agit pas d'actes impulsifs, tout est minutieusement élaboré. Y compris le choix des victimes. S'il a décidé de s'en prendre aux filles de Fairy's Wear, il y a forcément un point de départ. Or, il ne s'agit que de vêtements pour femmes. Je pense qu'il suit cette enseigne depuis longtemps, peut-être que sa mère y était abonnée, ou une petite amie avec laquelle celui que nous appelons le Corbeau aurait eu une relation durable. Un lien personnel avec cette société, quelque chose qui s'inscrit directement dans la continuité de son existence, au moins à ses propres yeux. Il est fort probable qu'il fantasme sur ces catalogues depuis un bout de temps, préparant son passage à l'acte. Le cambriolage a eu lieu l'année dernière, ça lui laisse pas mal de mois pour se préparer.

— Mais concrètement, ça ne nous donne pas grand-chose, fit remarquer Bentley, je veux dire qu'on ne peut pas sortir un mandat de perquisition pour tous les adhérents de Fairy's Wear.

— Non, mais il est tout à fait possible que notre homme ait déjà commandé des articles chez eux. C'est tout à fait le genre de fantasme de ce type de tueur, il est envisageable qu'il dorme avec, ou qu'il les porte dans son intimité. Vous voyez le tableau... Bennet va me faire parvenir la liste de tous leurs clients depuis deux ans.

— Ça va représenter un sacré paquet de noms ! s'exclama Cotland.

— Nous allons les trier et en extraire les hommes célibataires, il ne devrait pas y en avoir beaucoup puisqu'ils ne vendent pas d'articles masculins, nous aurons une poignée de détraqués et de mecs qui achètent par correspondance pour leur maman ou une amante. Je voudrais aussi isoler tous les clients qui ont acheté à la fois les vêtements que porte Anita Pasieka sur la photo et ceux d'Elizabeth Stinger, de même on ne devrait pas avoir trop de noms. Il faut faire le tri. Ça représente des pages de données, et plusieurs jours de boulot, mais ça pourrait être payant.

Bentley sentit le regard de Brolin se poser sur lui.

— Hey, là ! Pourquoi c'est encore moi qui me tape la corvée ?

— Bentley, n'y voyez pas d'offense mais je suis sûr que dans la paperasse vous êtes imbattable.

L'intéressé ne protesta pas, d'une certaine manière, il était fier de sentir une marque d'estime chez Brolin, ce qui le fit soudainement se tendre. S'il tirait de la satisfaction à être considéré par l'inspecteur, c'est que lui-même avait pris Brolin en considération bien plus qu'il ne se l'était avoué. Et puis après ? Il se savait prompt à monter en colère sous une impulsion mais il n'était pas ce personnage vindicatif que beaucoup voyaient en lui. Du moins le pensait-il.

— Reste que nous ignorons le principal, finit-il par ajouter lorsque le trafic se fit un peu plus fluide.

— C'est-à-dire ?

— Ce que le tueur et le Corbeau cherchent à faire, au-delà des fantasmes de mort, quel est leur but ? Vous semblez dire que ce fantasme qui pousse à tuer ne doit rien au hasard, alors

pourquoi le choix de la *Divine Comédie* et pas *Blanche-Neige et les sept nains* ?

— Vous apprenez vite, s'étonna Brolin. En effet, ils utilisent « L'Enfer » de Dante car il fait partie de l'élaboration de ce fantasme, la raison, je ne la connais pas. Mais il y a un but, une finalité. À nous de la trouver avant qu'il ne soit trop tard. Nous devons comprendre ce qu'ils veulent, ce qu'ils font.

La chair de poule se forma sur les bras de Brolin. Bentley venait de mettre le doigt sur ce qui lui faisait le plus peur. La finalité de leurs actes.

Ils arrivèrent au central de police et rejoignirent Lloyd Meats qui terminait de rédiger son rapport sur les informations qu'il avait collectées à propos d'Elizabeth Stinger. En le voyant, Brolin ne put s'empêcher de sourire, il n'arrivait pas à se faire à son collègue sans sa barbe.

— Qu'est-ce que ça donne pour Elizabeth ? demanda-t-il. Meats leva les bras vers le plafond et fit craquer sa colonne vertébrale en grimaçant.

— Pas grand-chose. Elle n'avait pas d'ennemi a priori, elle n'a pas reçu de menace, elle n'avait pas de petit ami connu ces derniers temps et le dernier en date est un courtier d'assurances qui vit dans l'Arkansas. Pour ce qui est de son enlèvement, Salhindro a envoyé deux de ses hommes poser des questions à tous les commerçants du coin, personne n'a rien vu de suspect ce soir-là. Et pour ce qui est de sa fillette, c'est la mère d'Elizabeth qui va s'en occuper semble-t-il. Et vous ?

Brolin lui relata leur après-midi et ses pistes de travail. Ils restèrent une heure à faire un topo complet des données recueillies. Puis ils téléphonèrent pour se faire livrer de la nourriture chinoise. Au passage, Brolin en profita pour faire expédier au labo l'échantillon de salive qu'il avait prélevé sur Milton Beaumont avec un petit mot à l'attention de Cari DiMestro et Craig Nova.

Les trois hommes s'installèrent dans le bureau de Brolin et commencèrent à décortiquer les tonnes de documents qu'ils avaient saisis chez les deux victimes. Relevés téléphoniques, bancaires, courrier récent, factures... tout y passait pour s'assurer qu'il n'y avait aucun détail anormal, un élément-clé

qui allait les mettre sur la piste du tueur. Brolin le savait pertinemment, dans les affaires de tueurs en série, ce genre de travail fastidieux ne menait nulle part puisque l'assassin n'avait aucun lien avec sa victime avant le passage à l'acte, mais il fallait le faire. Finalement il dut s'avouer que la présence de Bentley Cotland n'était pas qu'un fardeau sans contrepartie, il pouvait se montrer sympathique comme aujourd'hui, voire utile, ce qu'il faisait de plus en plus, à mesure que le métier de flic lui apparaissait dans toute sa réalité et pas comme il avait dû se l'imaginer sur les bancs de l'université. De son côté, Brolin ne pouvait rien lui reprocher, après tout, il s'était lui-même fourvoyé sur la différence qu'il pouvait y avoir entre le quotidien d'une profession et ce qu'on imaginait, son passage éclair au FBI en était l'illustration parfaite.

Peu à peu la faible clarté du soleil disparut et Portland s'illumina derrière les immenses fenêtres du bureau.

Brolin hésita plusieurs fois à passer un coup de fil à Juliette, pour entendre le son de sa voix, et peut-être se faire inviter à passer la nuit chez elle, mais il chassa cette pensée. Ils débutaient tout juste leur relation et il était préférable de ne pas trop la brusquer, il pourrait lui faire livrer des fleurs le lendemain. Cette idée le séduisit et il replongea dans la longue série de chiffres qu'il tenait.

Quand la porte s'ouvrit, les trois hommes crurent qu'il s'agissait de leur dîner mais en lieu et place du livreur se tenait Fletcher Lee, le front plissé par l'inquiétude.

— Josh, y a un problème avec Juliette Lafayette. Seddon et O'Donner qui étaient à sa protection signalent un 10-49 hé à la jeune fille.

10-49 était le code utilisé par la police de Portland pour parler de meurtre. Voyant Brolin se décomposer littéralement, Fletcher s'empressa d'ajouter :

— Elle n'a rien, enfin pas directement. Il semble que c'est une amie à elle qui a...

Il posa les yeux sur un morceau de papier qu'il tenait.

— Une certaine Camelia McCoy. Elle a été assassinée. Brolin ferma les yeux et ne se rendit pas compte que son crayon à papier venait de se briser entre ses doigts.

La haute maison de Camelia McCoy était entourée d'un cordon de sécurité jaune qui tremblait dans le vent. Plusieurs véhicules – dont une bonne moitié n'avaient pas éteint les gyrophares – étaient stationnés en désordre dans la rue quand Brolin arriva sur les lieux.

La nuit était à présent tombée et le jeune inspecteur frémit en sortant de sa Mustang, mais il aurait été bien incapable de dire si c'était sous l'effet du froid ou de la peur. Il repéra rapidement la Ford banalisée où Gary Sheddon tendait un café à Juliette. Elle était assise sur le fauteuil passager, la portière ouverte, avec une couverture sur les épaules. Quand elle vit Brolin, elle sortit de la voiture et s'approcha sans qu'un mot ne sorte de sa bouche.

Ils restèrent enlacés pendant une longue minute avant que Brolin ne se recule pour la regarder dans les yeux. Les gyrophares teintaient son visage d'un voile rouge surréaliste.

— Tu tiens le coup ? demanda-t-il plus pour lui signaler qu'il s'inquiétait que dans l'attente d'une réponse.

Elle haussa timidement les épaules et se blottit de nouveau contre lui. Brolin perçut la poitrine de la jeune femme qui se soulevait par saccades violentes et il ne put que lui passer la main dans les cheveux. Il n'y avait rien à dire, c'était l'un de ces moments de l'existence où aucun mot ne peut consoler, où le silence est de mise et la simple présence la seule arme pour reconforter.

Plusieurs hommes s'approchèrent, une jeune recrue et un type du labo, mais en voyant les deux visages dolents ils se ravisèrent. Lloyd Meats prit le commandement des opérations.

Quand un long moment se fut écoulé, Brolin fit asseoir Juliette et lui fit chercher un thé brûlant qu'il posa entre ses doigts engourdis.

— Je vais devoir entrer, expliqua-t-il doucement.

La couverture glissa sur ses épaules avec le hochement de tête.

— Je sais.

Brolin vit les deux hommes du bureau du légiste qui l'attendaient devant la maison avec une certaine impatience.

— Gary et Paul vont te ramener chez toi et ils resteront jusqu'à ce que je te rejoigne, d'accord ?

Elle se contenta de serrer les lèvres, chassant tout le sang jusqu'à les rendre aussi pâles qu'un sillon dans la neige. Brolin lui déposa un baiser sur le front avant de s'écarter.

Une heure plus tard, Camelia McCoy quittait son domicile dans une housse noire dont le crissement évoquait le froissement des sacs de voyage lors d'un départ en vacances.

Un départ lointain.

Et définitif.

*

**

Il est parfois extraordinaire de constater la puissance des émotions, comme lorsque nos sentiments prennent le dessus sur nos perceptions et deviennent capables d'étirer le temps jusqu'à nous extraire de son implacable courant pour n'en faire qu'un élément distant et sans prise sur notre être. Ainsi, Juliette ne vécut pas les heures suivantes dans le même monde, affranchie par son esprit d'un écoulement linéaire du temps pour mieux affronter la douleur.

Elle laissa les deux policiers dans le salon et monta se réfugier dans sa chambre, son sanctuaire. Plutôt que de s'affaler sur le lit et vider toutes les larmes de son corps comme beaucoup auraient fait, elle tourna en rond longuement pour finir par ouvrir la fenêtre. Le froid s'introduisit aussitôt dans la chambre comme une cohorte de fantômes curieux.

Juliette se pencha par la fenêtre. Les étoiles scintillaient paisiblement dans cet air glacial. Des milliers d'yeux de diamants frelatés par la distance de l'espace surplombaient majestueusement la terre endormie.

Les étoiles bourdonnent, pensa-t-elle, elles chantent dans le cosmos. Illuminant les ténèbres infinies de leurs diapasons enflammés.

Juliette tourna la tête vers le clocher de l'église du révérend Willem, cherchant la lune, mais ne trouvant que les ombres et les lumières vaniteuses de la ville.

En observant ces myriades d'étoiles terrestres, Juliette repensa à ce que lui avait dit Camelia quelques mois plus tôt alors qu'elle-même se remettait difficilement de son enlèvement et de la mort qui avait failli la frapper.

La mort dérange, on ne l'aime pas et lorsqu'elle se présente on préfère toujours qu'elle s'établisse assez loin de nos yeux.

C'était vrai. L'idée même de mort ne plaisait guère à l'esprit de l'homme. Parfois même, elle en devenait si obsédante qu'elle fascinait, mais on ne pouvait pas l'apprécier. Juliette repensa à Humus le chat. Quand elle était enfant, elle avait grandi avec un gros chat noir, Humus. Il était déjà présent à sa naissance, il était là pendant la fête de son baptême et même pour son dixième anniversaire. Humus avait toujours été dans la maison, comme un personnage indéniable de sa vie, un élément implacable du destin autour d'elle. Pourtant, un matin, elle avait retrouvé Humus au pied du sofa, étendu de tout son long et la langue violette étalée sur le carrelage. Juliette, qui n'avait que douze ans, n'avait pas bien compris sur le coup et puis en voulant le prendre dans ses bras elle avait senti le petit corps tout froid entre ses doigts. Elle avait beaucoup pleuré ce jour-là. Elle n'avait jamais prévu qu'Humus puisse mourir un jour, et encore moins de cette manière. Sans ultime caresse, sans un miaulement d'au revoir, rien, juste un cadavre froid un matin sans école. Plus tard, elle avait surpris son père qui parlait à sa mère. « Il pouvait pas aller crever dehors, non ? Je croyais que les chats se cachaient pour mourir ? Mais oui, moi aussi, ça me fait de la peine chérie, mais merde ! Pense à Juliette, voir le macchabée de son chat en se levant, tu crois que c'était le mieux pour elle ? Au moins s'il était mort dans la rue ou dans le jardin d'un voisin, ça se serait fait en douceur. On n'aurait rien vu, pas Juliette en tout cas, et à force de ne pas le voir rentrer, on en aurait tiré les conclusions funestes. Ça aurait été plus doux. »

Juliette était restée sur le seuil de la porte de la cuisine puis avait discrètement fait demi-tour pour réintégrer sa chambre et pour pleurer de nouveau. Les adultes n'aiment pas la mort.

C'était sûr. Ils préférèrent qu'elle fasse son travail assez loin de leurs yeux impressionnables. Au-delà de leurs volets clos.

Juliette resta assise sur le rebord de la fenêtre jusqu'à ce que le froid lui engourdisse l'esprit autant que le corps.

Quand Joshua Brolin la rejoignit, il la découvrit roulée en boule sur le lit. Il réajusta la couverture pour qu'elle soit entièrement au chaud, se déshabilla et vint se coller contre elle en l'entourant de ses bras. Il avait laissé allumée une petite bougie et en observant Juliette, il en vint à penser que nous ne dormons pas seulement pour nous reposer. Mais également pour mieux vivre, pour guérir nos malheurs. Finalement, le sommeil adoucit les peines, il fait perdre leur consistance aux maux et transforme une réalité en souvenir.

Le sommeil est peut-être le seul vrai sanctuaire de quiétude dont dispose l'homme, se dit-il.

Il posa une main sur la tête de Juliette.

Ses paupières tressaillaient sous les influx de mauvais rêves.

61

Le Dr Sydney Folstom ferma le dernier flacon. Il y en avait neuf posés sur le carrelage à côté de la table de dissection, accueillant leur sinistre contenu dans une solution de formol neutre à 10 %. Ils contenaient tous entre 30 et 80 ml de foie, de cœur, de sang, d'urine et tout ce qui serait nécessaire aux examens *post mortem* toxicologiques et anatomo-pathologiques.

Un assistant revint prévenir le docteur et l'inspecteur Brolin qu'une copie des radiographies avait été faite à l'intention des services de police. Le corps de Camelia était brûlé en grande partie, ce qui rendait le torse difficile à analyser à l'œil nu. Un examen radiographique avait été effectué pour éventuellement mettre en évidence ce que les importantes brûlures dissimulaient, et pour un gain de temps, on avait utilisé un amplificateur de brillance doté d'un dispositif de sortie

imprimée. On pouvait ainsi faire un balayage rapide de tout le corps et en sortir des clichés sur les zones à doutes. Mais cela ne permit pas de mettre quoi que ce soit en avant, par élimination, on pouvait au moins dire qu'elle n'avait sûrement pas été tuée par arme à feu. Le cou étant également carbonisé, on procéda à une radiographie grâce à un appareil à foyer ultrafin, un *faxitron* dont le film à haute définition permet d'obtenir une meilleure qualité pour tout ce qui est pièces fines telle que larynx, os, dents... Là encore, on ne remarqua aucune fracture des cornes du cartilage thyroïde si caractéristique de la strangulation. La mort avait été causée autrement.

La conclusion du rapport du légiste fut que le sujet était décédé des suites d'une grande perte de sang causée par huit à douze coups de couteau – les trop grandes brûlures empêchaient d'établir avec certitude le nombre de blessures occasionnées par l'arme blanche –, et que la jeune femme était déjà morte lorsqu'on avait mis le feu à son corps.

Muni de ces sinistres données, Brolin quitta la morgue de Portland pour rejoindre son bureau dans le centre-ville. Là, il appela Juliette comme il l'avait fait plus tôt dans la matinée et s'ils n'échangèrent que très peu de mots, il eut le sentiment que cela lui faisait du bien. Leur faisait du bien.

Que ce soit au téléphone, par e-mails, dans le hall du bâtiment ou à la sortie du parking, Brolin parvint à éviter les journalistes qui faisaient le pied de grue toute la journée dans le mince espoir d'arracher un commentaire au jeune inspecteur. Aucun rapprochement officiel n'avait été fait entre le meurtre de Camelia et les deux massacres du Fantôme de Leland mais on avait vite appris la présence de l'inspecteur Brolin sur les lieux du crime et la presse s'en donnait à cœur joie. On parlait déjà d'une troisième victime du « Fantôme », ce qui en faisait à présent un « tueur en série » en puissance selon la définition même du terme qui implique trois victimes minimum. Mais la plupart des agents du FBI qui travaillent à l'Unité des sciences du comportement à Quantico sont capables d'affirmer qu'ils sont face à un *sériai killer* potentiel dès sa première victime, et Brolin n'échappait pas à la règle compte tenu de sa formation. Dès l'analyse du meurtre d'Anita Pasioka, il avait reconnu la

mise en scène, la ritualisation et le mode opératoire élaboré que seuls les tueurs en série développent. Il n'avait encore osé le partager, mais au fond de lui il craignait qu'Anita ne fût pas la première victime. Bien que tâtonnant, le tueur avait tout de même fait preuve d'un certain degré de sophistication, notamment avec le soin qu'il avait apporté à préparer la scène de crime, qui trahissait une maturation criminelle évoluée. Plus l'enquête avançait, plus Brolin avait la certitude que le tueur était un individu manipulé, un outil. Tandis que le Corbeau était un être redoutable, un sociopathe machiavélique qui n'en était pas à son premier crime.

Et puis il y avait l'escalade criminelle.

Plus un tueur en série avance dans le temps, plus son besoin de tuer se fait vital. Au début il hésite, il découvre le meurtre et met souvent des mois avant de recommencer. Mais avec le temps, il tue de plus en plus, à mesure qu'il se rend compte que son fantasme n'est pas pleinement épanché, à mesure qu'il gagne en assurance puisqu'il ne se fait pas prendre. Cette accélération de meurtres, passant d'un intervalle de plusieurs mois à quelques semaines, voire jours, entre chaque crime est l'escalade criminelle. Or dans le cas présent, il y avait déjà trois victimes en deux semaines, ce qui donnait à penser que le tueur avait pris goût à la violence à une vitesse vertigineuse. Ou bien qu'il avait déjà tué auparavant, secrètement, espaçant les victimes dans le temps.

Selon les règles en usage, dès le deuxième crime Brolin avait rempli une demande d'aide du programme VICAP. Ce rapport de quinze pages permet de détailler les meurtres auxquels un inspecteur de police est confronté et est envoyé au FBI qui va ensuite entrer les données dans un ordinateur puissant pour les analyser. Si quelque part sur le territoire américain un crime similaire a été commis, avec un mode opératoire qui y ressemble ou une signature identique, aussitôt les affaires sont mises en relation pour éventuellement découvrir qu'un criminel a frappé à différents endroits du pays sous différentes juridictions. Brolin avait répondu consciencieusement aux 189 questions du rapport VICAP et renvoyé le tout prestement. Le temps que la demande soit traitée et que des recoupements

soient effectués parmi les 5 849 cas inclus dans l'ordinateur, la recherche peut prendre des semaines.

Ce mercredi 13 octobre fut plutôt profitable à Brolin dans l'immensité nébuleuse du système administratif américain puisque la réponse du programme VICAP arriva en fin d'après-midi.

C'était plutôt décevant. Le mode opératoire pouvait faire penser à plusieurs autres crimes mais la signature était parfaitement originale. À l'exception d'un tueur. En rouge, l'agent qui avait traité la demande de Brolin avait souligné l'incroyable similitude entre les actes récents et les atrocités commises par Leland Beaumont, un an auparavant.

Au moins, Brolin avait la preuve que le tueur n'avait pas perpétré d'autres meurtres à travers les États-Unis, sauf s'il avait changé la *signature* de ses crimes, ce qui n'était en théorie pas possible. Un être humain n'en vient pas à massacrer, mutiler et faire souffrir jusqu'à repousser les limites de l'agonie comme ça, du jour au lendemain. Pour qu'un homme devienne pareil monstre, il doit passer par différentes étapes, et ne se met à tuer que lorsque ses pulsions de mort deviennent trop fortes, intenable. Il tue alors selon un schéma bien précis, celui qu'il a longuement élaboré, celui-là même qu'il a tant et tant répété dans son esprit qu'il en est *devenu* cette obsession qui l'a amené à commettre son premier meurtre. C'est un cercle particulièrement *vicieux*. Et on ne peut maquiller ce schéma, c'est « sa raison » de tuer, la condition de satisfaction nécessaire pour qu'il dépasse l'horreur de ce qu'il fait et n'en considère que le plaisir qui en découle. Changer ce fantasme, cette *signature*, reviendrait à changer l'individu, tout ce qui l'a amené à tuer, c'est impossible.

Le tueur ne pouvait donc pas être l'auteur d'autres meurtres ailleurs sans qu'ils ne portent sa marque. À moins qu'ils n'aient pas été archivés ou que le mode opératoire et la signature n'aient pas été identifiés correctement.

C'était une explication. Toutes les forces de police du pays ne collaborent pas systématiquement avec le FBI et le VICAP.

Il y avait une autre possibilité.

Une alternative que Brolin refusait de voir en face, car elle était inacceptable.

Une seule personne avait déjà tué en laissant cette signature si caractéristique.

Leland Beaumont.

Si le Corbeau était un tueur, ou *avait été* un tueur à un moment de sa vie, Leland Beaumont devenait le suspect idéal.

Nul autre que lui ne correspondait avec autant de justesse à ce que le Corbeau devait être. Sadique, intelligent, manipulateur, avec une parfaite connaissance du mode opératoire du Bourreau puisque c'était lui-même !

Non ! Évidemment, c'est impensable. Les morts ne tuent pas.

Brolin se le répéta ainsi plusieurs fois, comme une litanie contre la peur.

Mais à sept heures le soir, quand Salhindro passa le prendre dans son bureau, il en tremblait encore.

*

**

Larry Salhindro se tenait devant le scellé de la police.

— Souris, on nous mitraille, commenta-t-il en désignant le photographe qui pointait un téléobjectif dans leur direction depuis sa voiture.

Brolin n'y prêta pas attention et fit signe à Salhindro d'ouvrir.

Il avait voulu retourner chez Camelia à cette heure-ci pour être dans les lieux au moment de la journée où le meurtrier avait agi quarante-huit heures plus tôt.

Cela venait tout juste de se produire, c'était encore frais, on pouvait presque percevoir les effluves de terreur dans l'atmosphère.

Brolin entra le premier et monta directement au premier étage, Salhindro sur les talons. Il traversa la chambre et s'immobilisa sur le seuil de la salle de bains où il appuya sur l'interrupteur. Une silhouette de craie était allongée sur le

carrelage ; une bure noire couvrant une partie du sol rappelait que l'odeur stagnante était celle de la viande brûlée.

— Tu crois vraiment que c'est notre homme qui a fait ça ? ne put s'empêcher de demander Salhindro. Je veux dire, ça ne lui correspond pas du tout, il ne joue pas avec le feu d'habitude. Il aime que l'on voie ce qu'il a fait, il a besoin de choquer, alors pourquoi voudrait-il cacher le carnage sous le feu cette fois ? On ne doit pas négliger l'hypothèse d'un autre malade, tu ne crois pas ?

— Non. C'est lui. Juliette l'a confirmé, le Corbeau l'a appelée.

— Je sais, mais il n'a rien dit de précis, ça pourrait être n'importe quel dingue ! Franchement, c'est toi le spécialiste du comportement criminel ici, mais tu trouves qu'il y a beaucoup de similitudes avec ce qu'il fait d'habitude ? Il n'a rien prélevé, et il a brûlé le corps. D'accord, y a l'acide sur le front, mais c'est tout. Tu sais ce que ça m'inspire ?

Brolin fit un pas en avant.

— Ça m'inspire la frousse ! J'ai l'impression que c'est comme une secte. Et pourquoi pas ? Ils sont peut-être plusieurs, tout un groupe de détraqués avec un gourou, chacun a sa manière d'opérer... Ils tuent chacun leur tour.

Brolin contourna la marque de craie et se positionna en face du lavabo. Le grand miroir au-dessus était brisé en plusieurs endroits, et ce qui en restait au mur avait été badigeonné avec différents produits de beauté jusqu'à ce qu'on ne puisse plus se voir dedans.

— Il ne supporte pas l'image de ce qu'il reflète. S'il l'a cassé avant de la tuer, je parierai qu'il est affecté d'une tare physique, probablement au visage. Si c'est *post mortem*, il a fait preuve de remords, ou au moins d'un minimum de culpabilité, ce qui renforcerait ma théorie du manipulé.

— Pourquoi ça ?

Brolin s'appuya sur le rebord du lavabo et approcha son visage de la surface souillée.

— Parce que c'est un être faible, impressionnable. Il a souffert et continue de souffrir, mais l'autre a le dessus, c'est un maître, il le domine et d'une certaine manière, il a percé les

fantasmes de sa « marionnette » et sait comment les utiliser pour l'amener à accomplir ses désirs. Le tueur lutte entre des émotions contradictoires, ce besoin, cet ordre impérieux de tuer pour se satisfaire, mais au fond de lui il sait qu'il agit mal. Pourtant, il en a envie et le Corbeau, son « maître », attise le feu qui est en lui.

Salhindro émit un vague grognement.

— C'est une simple hypothèse, ajouta Brolin en s'agenouillant là où le corps reposait encore la veille au soir.

Le ciel était dégagé et la lune venait poser ses reflets sur le carrelage spéculaire. Brolin jeta un rapide coup d'œil vers la fenêtre. Il avait émis l'éventualité d'une importance des cycles lunaires dans le choix des dates pour tuer, comme c'était parfois le cas pour des tueurs en série un peu ésotériques ; mais avec le court laps de temps entre chaque meurtre, la théorie tombait à l'eau. De toute manière, le ciel n'était pas dégagé le soir où Camelia avait été assassinée, les nuages voilant régulièrement la lune.

Brolin frôla du bout des doigts l'empreinte du feu sur le sol.

Qu'est-ce qui t'a amené à changer ton mode opératoire ? Il y a forcément une logique. Pourquoi l'as-tu brûlée cette fois ?

L'inspecteur avait décortiqué les deux meurtres précédents, il avait analysé chaque détail, établi toute la chronologie émotionnelle du tueur, du moins en essayant de se mettre à sa place. Avec cette troisième victime, les données commençaient à être suffisamment nombreuses pour qu'il puisse dégager une personnalité probante, pour qu'il *ressente* le tueur.

Il se concentra. Il venait de passer deux semaines à engranger des informations, à les ordonner dans son esprit, à les digérer. La macération avait pris, il était temps de remonter tout ça à la surface.

— Larry, je vais te demander de m'attendre dans la voiture, s'il te plaît.

Salhindro ne broncha pas, il connaissait son collègue et ami et ne se formalisa pas de la remarque. Brolin lui avait demandé de l'accompagner comme soutien, un binôme pour le moral, et pour la pensée. Dans moins d'une heure, Larry verrait son ami le rejoindre, un peu secoué, et il aurait besoin de partager ses

idées, de rebondir sur l'esprit de quelqu'un pour affiner ses théories.

Quand Salhindro fut descendu, Brolin commença à se remémorer toutes les constatations qui venaient d'être faites concernant le meurtre de Camelia McCoy. Il revit la scène de crime telle qu'elle se présentait le premier soir ; il se souvint des commentaires des gars du labo ; et l'autopsie avait délivré à son esprit le complément d'information nécessaire.

Désormais, il savait, dans les grandes lignes, ce qui s'était passé ce soir-là.

D'un point de vue purement factuel.

Il devait dégager l'empathie, savoir maintenant ce qui s'était passé sur le plan des émotions.

En quelques secondes, il se tenait à la porte de derrière, dans le froid de la nuit.

Il n'a laissé aucune empreinte, il portait donc ses gants, comme d'habitude.

Le jeune inspecteur sortit de sa poche une paire de gants qu'il avait empruntés à Terry Pennonder, un collègue qui les mettait toujours pour conduire.

« Je suis devant la porte de la cuisine, je viens d'enfiler mes gants de cuir, et leur contact me rassure. Ce geste commence à prendre une signification puissante, c'est la troisième fois. Rien que de sentir mes doigts s'enfoncer dans la doublure, mes poils tressaillent.

» La porte est vite ouverte, entrer n'est pas le problème. J'ai vu qu'aucune lumière n'émanait du rez-de-chaussée, une simple lueur à l'étage, je sais donc qu'il n'y a aucun danger. *Je sais où elle se trouve, je la sens, et elle, elle n'a même pas conscience de mon regard à travers les cloisons. De ma présence entre ses murs. En elle. »*

Brolin traversa le salon et s'approcha de l'escalier. Toute la maison était plongée dans l'obscurité hormis la salle de bains dont on ne percevait rien d'en bas. La nuit filtrait peu jusqu'au centre du salon, ici les ombres s'épaississaient comme d'immenses taches d'encre couvrant le décor. Il devenait difficile d'avancer sans risquer de se prendre les pieds dans un

meuble, aussi Brolin prit sa petite lampe torche et l'alluma, braquant le faisceau sur le sol, juste devant lui.

« La lampe est le prolongement de mes yeux. Ce qu'elle fixe, je le vois, je suis dessus. »

Il posa le pied sur la première marche et ferma les yeux.

« C'est là que la tension monte, cette fois je suis tout proche, elle est presque à ma portée. En haut de ces marches, tout va s'accélérer. Je voudrais que l'instant se fige, pouvoir en profiter plus longuement. »

Brolin éclaira autour de lui, les marches suivantes à la recherche d'une trace, le tueur était peut-être resté là quelques minutes à écouter ce qui se passait au-dessus, la *vie*. Il n'y avait rien. Sachant ce qui allait suivre, Brolin avait demandé qu'on bouge et fouille les lieux au minimum le soir de la découverte du corps. Avec le moins de personnes possible sur la scène du crime pour ne pas trop polluer celle-ci. Malgré ces précautions, il était peu probable qu'une trace ait survécu dans l'escalier qu'ils avaient largement emprunté. Il reprit son ascension.

« A chaque marche, c'est un battement de cœur supplémentaire. Des fourmis commencent à m'envahir le sexe, c'est un partage d'excitation, de haine et de peur. Mon sexe durcit, ce qui est si difficile avec une femme dans un contexte *normal*, et j'en retire autant de plaisir que de frustration. La dernière marche.

» Le couloir semble infini sous le mince pinceau de ma lampe. Mais la chambre est entrouverte, je vois déjà une fine vague de lumière s'étaler depuis la porte de la salle de bains sur la moquette de la chambre. J'éteins ma torche. Elle est toute proche. Mon souffle saccadé et profond envahit l'air, il est le seul indice de ma présence. Des clapotis d'eau parviennent à mes oreilles et je la vois nue dans sa baignoire. Les palpitations de mon cœur s'étendent à présent jusque dans le bout de mon sexe galvanisé. Mes gants crissent légèrement quand je pousse lentement la porte. J'adore ce bruit de peau qui grince.

» Et puis soudain, elle est là. Le corps mou dans l'eau brûlante, les seins flottant comme des bulles d'air en suspension, les cuisses luisantes, la toison du pubis finement coupée qui ondule dans le bain. Aussitôt, trop vite, beaucoup

trop vite, elle me remarque et son visage se dissout dans ma colère. J'aurais voulu rester là, à la regarder pendant de longues minutes, mais elle ne m'en laisse pas le temps. Déjà, je suis sur elle et la frappe de toutes mes forces au visage, lui causant un énorme hématome à la mâchoire ce qui manque de l'assommer. Elle n'arrive pas à bouger dans sa baignoire, elle glisse et asperge d'eau les murs blancs. Elle n'a pas le temps de crier, je lui transperce le poumon gauche avec la lame effilée de mon couteau. Ce sein que j'aurais tant voulu prendre le temps d'observer et de toucher est perforé, sa graisse se répand dans l'eau lorsque l'acier s'extrait de sa matière. Une fois. Deux fois. Trois fois. Mon sexe cogne contre mon pantalon tant il est tendu ; mon cœur bat à tout rompre, je frissonne sous l'adrénaline en concentration trop importante et j'ai des spasmes de respiration. Encore. Encore. Encore. Aux gouttes d'eau sur les murs viennent se mêler celles du sang. Elles coulent beaucoup plus vite, laissant une longue queue rose derrière elles. »

Brolin revoit toute la scène, les rapports sont devenus des actes, des cris, des gémissements, des éclaboussures. Il se rend à peine compte qu'il étouffe des sanglots en mimant certains actes, les dents serrées à en faire éclater l'émail.

Il se voit enfoncer son couteau dans la couenne de Camelia à plus de dix reprises, il sent son corps s'affaler sur lui et entend distinctement le bruit sourd de sa tête quand elle heurte le carrelage. Cette fois, son désir n'explose pas immédiatement. Elle est encore vivante, agonisante quand il lui écarte les cuisses.

Oui. Cette fois, il ne lui mutile pas l'appareil génital, il n'assouvit pas sa frustration et sa colère car il parvient à se frotter contre elle.

Il jouit sur elle !

C'est pour ça qu'il l'a brûlée ! Il a joui sur elle, il a laissé une trace directe, et il doit tout effacer, alors il décide qu'il va tout faire disparaître par les flammes !

Le cerveau en pleine ébullition, Brolin ne voit plus la silhouette de craie sur le sol, il voit Camelia, nue et ensanglantée. Il se souvient des deux bouteilles de whisky qu'un

gars du labo a trouvées dans la poubelle de la cuisine. Le tueur n'avait pas prévu de brûler le corps, il a utilisé ce qu'il trouvait sur les lieux. Oui, c'est exactement ça, il a franchi une étape et il a paniqué. Mais du coup, son excitation est immense ; il ne veut sûrement pas s'arrêter là. Il a ce désir incroyable en lui, il peut le faire, il peut y arriver !

Puis il y a le pentacle, il faut se protéger de l'âme de sa victime. Il le grave avec la pointe de son couteau et dissimule le tout sous l'acide. Il se maudit au passage de ne pas en avoir plus pour en couvrir tout le corps ce qui lui faciliterait les choses. Il faut qu'il trouve de quoi effacer les traces par le feu. Il sort de la salle de bains.

Le désir est encore très vif, c'était trop court, pas assez maîtrisé, trop nouveau. Il en veut encore, tout de suite. Il commence même à éprouver de la colère que tout soit allé si vite, il n'est pas rassasié.

Brolin passa sans un bruit dans la chambre. Il était presque parvenu dans le couloir lorsqu'il se figea.

Sur la droite de la porte, une armoire noire cachait le mur. Mais plus important, un immense miroir reflétait le lit.

De là où il se tenait, Brolin voyait le lit au premier plan et ce qui devait être le bas du corps de Camelia à l'entrée de la salle de bains. S'il avait levé la tête, le tueur n'avait pu manquer de contempler ce spectacle.

Le lit et le corps nu de Camelia. Comme un couple normal.

Il n'y avait pas de sang sur le lit, on avait passé l'ensemble à la Polilight sans découvrir de trace, il n'avait donc pas posé le corps dessus.

Brolin s'approcha de l'armoire et lentement fit coulisser le battant. Il imagina le corps de Camelia glisser dans l'image du miroir et découvrit plusieurs étagères de vêtements.

Des T-shirts, des cache-cœurs, des pulls et... une pleine étagère de sous-vêtements. Ils tranchaient avec le reste de par leur chaos. Tout était bien plié, rangé avec attention, sauf les culottes et soutiens-gorge qui étaient amassés en vrac. En soi cela n'avait rien de choquant, il n'est pas rare de voir cette façon de ranger dans le placard d'une femme, mais pourtant quelque chose chiffonnait Brolin. Sans se défaire de ses gants, il

commença à étaler calmement les différents ensembles, braquant sa lampe torche sur chaque parcelle d'étoffe.

Une idée germa en lui. Le tueur avait suivi le même cheminement, gorgé de désir, en quête de plus de plaisir encore. Et il avait découvert les sous-vêtements.

Une minuscule tache apparut sous la lumière. Puis une seconde sur la même culotte. Enfin, Brolin trouva un poil accroché à une bague de serrage d'un soutien-gorge.

Le tueur s'était frotté contre cette lingerie. Il l'avait étalée sur le lit ou le sol et s'était masturbé lentement tout contre.

Et dans un accès de fierté ou d'assurance, il avait négligé ce détail.

62

Camelia avait émis le vœu d'être incinérée et que ses cendres soient répandues dans la Columbia River. La crémation eut lieu en ce jeudi 14 octobre, en présence d'une vingtaine de personnes dont Juliette et Brolin. Quelques journalistes avides de larmes et de cynisme tentèrent d'assister à l'office mais ils furent éconduits par les proches de la défunte. C'est là que Juliette remarqua Anthony Desaux. Il était élégamment vêtu d'un costume noir de manufacture française, Yves Saint Laurent sans doute, et portait une rose à la boutonnière ce qui toucha la jeune femme. Lorsque le cercueil disparut sur son tapis roulant vers les flammes du four, il s'approcha de Juliette et posa une main délicate sous son coude.

— Ma chère Juliette, si je peux faire quoi que ce soit, n'hésitez pas, vous savez où me joindre.

Curieusement, elle ne ressentit aucun sous-entendu dans son intonation non plus que dans son regard, elle n'y lisait que sincérité. Camelia lui avait parlé de son ami français comme d'un séducteur insatiable mais, à cet instant, son affection avait pris le dessus sur sa nature.

Elle le remercia et Brolin échangea une poignée de main avec le millionnaire.

Juliette s'éclipsa un peu plus tard pour aller chercher les cendres et Brolin en profita pour sortir prendre l'air. L'envie d'une cigarette le tenaillait, le rendant nerveux, lui qui n'avait plus touché une *cancerette* depuis plus d'un an.

Les journalistes avaient déjà eu ce qu'ils voulaient ou faisaient finalement preuve d'un minimum de respect car Brolin n'en vit aucun, à moins qu'ils n'aient appris la discrétion. En revanche, il remarqua une Mercury Marquis qui vint se garer juste en face. Il reconnut sans peine les deux hommes qui en sortirent en défroissant leurs costumes. Le district attorney Gleith et son futur assistant, Bentley Cotland.

— Inspecteur Brolin, le héla Robert Gleith. (Il lui tendit la main et de l'autre lui serra le bras.) Je voulais justement m'entretenir avec vous. Comment avance l'enquête ?

Était-ce vraiment pour l'enquête qu'il s'inquiétait ? N'était-ce pas Bentley Cotland qui était venu se plaindre du peu de considération avec lequel on le traitait ? Même s'il s'était montré plus agréable ces derniers jours, avec lui on ne pouvait jamais savoir à quoi s'en tenir. Capable de caresser d'une main et de pincer avec l'autre, un vrai politicien ! Gleith ne se déplaçait jamais pour rien. Le capitaine Chamberlin avait fait tampon jusqu'ici, désormais le district attorney voulait sonner à la dernière porte, là où le boulot se faisait.

— Nous avons quelques pistes de travail, expliqua Brolin assez peu enclin à entrer dans les détails.

— Des pistes de travail ou des pistes vers un suspect ? renchérit l'attorney en invitant Brolin à marcher le long des jasmins d'hiver.

— Nous n'avons pas affaire à un homicide familial, monsieur, ça n'est pas simple, il nous faut du temps...

Ils marchaient d'un pas lent, Gleith et Cotland de part et d'autre du jeune inspecteur ce qui l'amusa. Ils formaient un étau hiérarchique dans leurs costumes à 2 000 dollars.

Ils envahissent l'espace et montrent qui mène la marche. Pas très fin mais efficace la plupart du temps pour intimider un interlocuteur !

Gleith posa sa main sur l'épaule de l'inspecteur.

On resserre l'espace et la poigne vient renforcer le sentiment de contrôle. Je t'entoure, je viole ton intégrité physique, je te dis quoi faire et tu obéis car sinon je serre les mailles et te presse comme un vulgaire citron.

— Je comprends, commenta l'attorney sentencieusement. Mais vous vous êtes mis la pression tout seul, cette annonce publique du capitaine Chamberlin va avoir des conséquences dramatiques si nous ne trouvons pas un suspect à brandir devant le public !

On en revenait à cette intervention. Bien qu'elle ait permis la découverte du mégot et le recoupement avec l'ADN, le cuisant échec qu'elle représentait allait planer sur la carrière de Brolin pendant longtemps.

— Je viens de voir le maire, ajouta Gleith. Il ne se satisfait pas de la lenteur des résultats. Entendez-moi bien, c'est un homme qui est confronté à la loi des résultats immédiats, il a un électorat à satisfaire et des concurrents à écarter de son fauteuil, et vous, vous ne lui facilitez pas la tâche.

L'attorney s'arrêta pour faire face à Brolin, Bentley fit de même dans son dos. C'était décidément sans aucune finesse, le message serait clair.

— Ne vous méprenez pas, ça n'a rien de personnel mais je pense que vous êtes trop jeune pour cette enquête. Si j'étais le capitaine Chamberlin je collerais plutôt un vieux de la vieille, un homme d'expérience. Mais votre capitaine vous aime beaucoup, et votre formation au FBI semble en impressionner plus d'un, tout autant que vos résultats précédents.

Ses yeux se plantèrent dans ceux de Brolin et l'inspecteur soutint le regard sans arrogance mais avec fermeté.

— Et Bentley pense que vous êtes à même de mener l'enquête jusqu'à son terme, alors je me plie à ce choix mais ne vous plantez pas, vous pourriez foutre votre carrière en l'air sur un coup comme celui-ci. Jusqu'ici les médias étaient encore calmes, mais avec ce troisième meurtre nous allons faire la une des chaînes nationales.

Bien sûr. La présence de Bentley n'était pas seulement à titre d'expérience mais il était aussi les yeux et les oreilles de

l'attorney. Pourquoi n'y avaient-ils pas fait plus attention ? C'était l'évidence même, un jeune type à peine diplômé qui se retrouve parachuté au bureau de l'attorney, même avec piston, cela cachait quelque chose. Gleith voulait connaître le fonctionnement interne de la police, il voulait se constituer ses petits dossiers personnels, à la manière d'un John Edgar Hoover miniature. Savoir où étaient ses partisans et ceux qu'il faudrait abattre le moment voulu. Disposer de tous les moyens de pression nécessaires au cas où... Foutu politicien. Plus étonnant était le soutien de Bentley, ça ne lui ressemblait pas.

À son tour, Brolin posa une main sur l'épaule de son vis-à-vis, jouant dangereusement avec les armes de son interlocuteur.

— Je connais mon boulot, malgré *mon jeune âge* comme vous dites. Nous avons affaire à un duo redoutable, ils sont vifs et malins alors n'attendez pas de moi des miracles. Nous sommes tout un groupe à travailler en permanence, mais tant que nos adversaires ne commettront pas d'erreur nous n'aurons aucune piste physique. C'est donc à moi d'en trouver grâce à *l'empathie*.

Il avait insisté sur le terme, espérant que Gleith n'en connaîtrait pas la signification exacte dans ce contexte, ce qui le placerait dans une position de faiblesse où Brolin reprendrait la main.

— Je ne critique pas mes collègues mais je suis le seul à pouvoir mener cette enquête à son terme pour le moment. Faites-moi confiance.

Brolin vit les mâchoires de Gleith se crispier, il détestait qu'on ne soit pas à sa botte.

— À vous déjouer, répondit-il sèchement. Mais j'ai besoin de résultat concret. Vous avez jusqu'à lundi matin. Ensuite, je demanderai l'aide du FBI.

Brolin se raidit. Il ne lui restait que quatre jours.

Quatre jours pour empêcher un nouveau meurtre.

Avant que ses anciens collègues ne prennent l'affaire en main et que son échec soit total.

Gleith ajouta d'un ton cassant et avec le sourire du carnassier :

— Rappelez-vous les mots d'Andy Warhol et faites en sorte que votre quart d'heure de gloire ne soit pas déjà passé...

Un sourire ironique se dessina sur les lèvres de Brolin.

— Je suis sûr qu'un homme comme vous connaît le général de Gaulle, fit-il remarquer. Vous savez ce qu'il a dit ? Que « la gloire se donne seulement à ceux qui l'ont toujours rêvée ». Chacun son rêve, attorney Gleith. Chacun son rêve.

Il entendit au loin le déclic d'un appareil photo. La presse n'est jamais loin quand il s'agit d'homicide.

Plus que quatre jours.

63

Le labo de police scientifique de Portland travaille en permanence. Avec plus ou moins d'activité, alternant les *rushs* et les périodes plus calmes. Ce jeudi matin correspondait plutôt au pic maximal de l'activité supportable.

Quand Joshua Brolin poussa la porte du couloir central, il vit une multitude de blouses blanches s'affairer derrière les hautes vitres des différents secteurs. En balistique, outre l'habituelle tâche de comparaison d'armes et de projectiles, on procédait à la détermination de trajectoires et de distances de tirs sur des vêtements prélevés à des victimes d'une fusillade quelques jours plus tôt sur le parking d'un motel. Un peu plus loin, au service des incendies-explosions, deux hommes et une femme tentaient de comprendre l'origine d'un incendie survenu dans un night-club en passant des prélèvements à la spectrométrie infrarouge et au chromatographe en phase liquide.

Brolin passa devant une autre série de laboratoires, la section biologie, et poursuivit jusqu'aux bureaux. Cari DiMestro l'y attendait depuis son coup de téléphone matinal. Quand l'inspecteur entra, DiMestro, qui était le responsable de la section biologie et sous-directeur du laboratoire, se leva pour l'accueillir.

— Comment est le moral ? interrogea-t-il en sachant que Brolin venait d'assister à la crémation.

— Pas pire que d'habitude. Vous avez trouvé quelque chose ? ne put-il s'empêcher de demander sans autre forme de préambule.

Il savait à quel point ce qu'il avait découvert la veille chez Camelia pouvait être important pour la suite de l'investigation.

— Assieds-toi. Café, thé ?

Brolin secoua la tête, il voulait que l'on passe aux explications tout de suite.

— Bien. Après ton coup de fil hier soir, Craig est donc venu et a passé l'ensemble des sous-vêtements au peigne fin. Millimètre par millimètre. Josh, sais-tu si la victime possède un chien, un loup, un fennec ou bien un renard ?

— Quoi ? Non, je ne crois pas. Qu'est-ce que ça vient...

— Le contraire aurait été étrange, il n'y a pas de poil animal dans la maison. Enfin nulle part sauf sur la lingerie.

Brolin fronça les sourcils.

— Oui, c'est étonnant, poursuivit DiMestro. Craig a prélevé un long poil, celui-là même que tu as trouvé et il a débusqué quelques poils courts, trois ou quatre tout au plus, dans une culotte en dentelle.

» Le poil long est humain. Sa section ovale et sa forme torsadée indiquent qu'il a une provenance axillaire ou pubienne, probablement issu d'un Blanc. En effet, il n'a pas la moelle continue des Asiatiques, et les particules de pigment sont moins denses mais plus régulièrement réparties que pour les poils des Noirs. Par contre, les poils fin et courts sont ceux d'un animal, et après une longue analyse, je peux t'affirmer qu'ils appartiennent à un canidé. L'agencement des cellules de la cuticule et sa forme sont caractéristiques de cette famille. Mais je n'ai pas eu le temps de procéder à une longue comparaison avec nos bases de données, race par race. Un chien sûrement, mais quelle race exacte, là ça va nous prendre du temps.

Brolin remua sur le fauteuil et provoqua un lourd grincement métallique. Comment des poils de chien avaient pu atterrir là ? La seule explication qu'il voyait était que le tueur les avait apportés lui-même. Il avait transporté des poils sur ses

vêtements et tandis qu'il se frottait contre la lingerie quelques-uns s'étaient déposés sur une culotte.

— Notre homme aurait donc un chien ? commenta-t-il.

— C'est ce qui semble le plus logique. Un chien de taille modeste à en croire la longueur des poils. Mais ça n'est pas tout. Les poils étaient imprégnés d'une substance étrange. Pas en toute petite quantité, plutôt comme s'ils en étaient couverts. À l'aide du MEB²⁰ et du chromatographe en phase gazeuse, on a trouvé ce que c'était. Il y a du savon arsenical et du carbonate de potasse. Autant dire des produits qu'on ne rencontre pas souvent.

Brolin tenait enfin un élément concret. Le tueur avait peut-être caressé son chien et enduit les poils de ces matières, ou bien le chien traînait-il sur un site professionnel où on utilisait ces deux mélanges ? Les possibilités étaient nombreuses, à commencer par une coïncidence malheureuse qui ne mènerait nulle part, mais c'était la seule piste vraiment exploitable.

Brolin revint à l'instant présent.

— Pour le poil humain, tu peux établir une empreinte génétique ? s'enquit-il.

— Non, il n'y a pas le bulbe. En revanche, je peux recourir à l'analyse par activation de neutrons. Les neutrons entrent en collision avec les atomes des différents éléments microscopiques qui constituent notre poil, et ils deviennent radioactifs. Il suffira de mesurer les rayons gamma qui en résultent et on pourra doser précisément la moindre trace des constituants. C'est précis au milliardième de gramme jusqu'à quatorze éléments différents. Autant dire que si tu me procures le poil d'un suspect, je n'aurai qu'à comparer mes deux « profils radioactifs » pour te dire si les deux poils appartiennent à la même personne ou non.

— Et c'est fiable ?

— Moins que l'ADN, mais c'est une chance d'erreur sur un million à peu près, ce qui n'est pas mal.

Brolin se leva et sortit d'une poche de sa veste en cuir un sachet de plastique contenant quelques cheveux.

²⁰ Microscope électronique à balayage.

— Ça marche la comparaison avec un cheveu ? demanda-t-il.

— Aucun problème. D'où viennent-ils ? Brolin déposa le sachet sur le bureau de Cari.

— Un bon flic, s'il veut le rester, ne dévoile pas toutes ses sources...

Le responsable du département biologie haussa les épaules.

— C'est ton problème. Je vais faire au plus vite, mais en ce moment c'est pas les urgences qui manquent. On est en sous-effectif permanent.

— Je sais, c'est partout pareil. En tout cas merci.

— Entre nous, c'est peut-être tout simplement un poil pubien appartenant à la victime, non ?

Brolin secoua la tête vigoureusement.

— Ça m'étonnerait. Pas dans du linge propre, pas dans ces circonstances, tout concorde parfaitement ; je te l'assure Cari, le tueur s'est servi de la lingerie. Il n'a pas pu s'en empêcher. Et les poils de canidés en sont une confirmation. Camelia n'a pas d'animal. Nous sommes sur quelque chose, à nous de l'exploiter jusqu'à sa source.

Cari haussa les épaules avant de conclure :

— Tu t'attendais peut-être à mieux comme infos, désolé, on fait ce qu'on peut.

Brolin entrouvrit la porte.

— C'est déjà beaucoup, Cari. Et en seulement quelques heures. Encore merci.

Des poils de canidé enduits de savon arsenical et de carbonate de potasse. C'était un bon point de départ et tout le cheminement qu'il avait fallu accomplir pour en arriver là donna un vertige à Brolin.

Il sortit en remerciant une fois encore Cari DiMestro dont les cernes tombaient comme une marée noire sur une plage de Floride.

Il fallait faire vite. Très vite.

Bien que le soleil brillât dans un ciel dégagé, le froid demeurerait mordant en ce début d'après-midi. Un nuage de buée s'échappait à chaque expiration de la bouche de Juliette pour se tordre dans le vent et se dissoudre dans le monde.

Elle avait roulé vers l'est, vers les contrées sauvages de l'Oregon jusqu'à atteindre les reliefs anfractueux où l'on appelle ville une communauté de dix maisons et où il existe encore des forêts si denses et vastes qu'il y demeure des animaux pour qui l'homme n'existe pas. Au moment de quitter la route pour s'engager sur un chemin cahoteux, elle s'était garée de manière à se faire rejoindre par la Ford de ses deux anges gardiens. Là, elle avait négocié quelques heures d'intimité, il ne pouvait rien lui arriver dans cet endroit perdu, et ils seraient à l'entrée de l'unique chemin menant au promontoire rocheux. A contrecœur mais pleins de compassion, les deux flics avaient cédé.

À présent, le pied calé sur une pierre, Juliette se penchait au-dessus du vide et admirait le ruban noir de la Columbia, vingt mètres plus bas. La rivière coulait paisiblement à travers l'État, sillonnant entre d'immenses forêts, s'enfonçant entre les parois escarpées de falaises ombreuses pour rejoindre enfin la civilisation où les cargos chargent leurs tonnes vers l'océan.

Juliette tenait à la main une boîte noire, elle tenait les vestiges de son amie Camelia. Camelia qui n'avait plus ses parents depuis plusieurs années, dont le peu de famille vivait loin sur la côte Est et l'ignorait, bien confortée dans ses profondes convictions religieuses, celles dont la déontologie préférerait bannir Camelia pour ses mœurs et son comportement plutôt que de prôner l'amour et la tolérance. Steven, son ex mari, était venu à l'incinération, mais c'était à Juliette que les cendres avaient été confiées.

Camelia plaisantait souvent sur sa propre mort, sur cette liberté. Elle disait que ses cendres seraient portées par le vent et qu'enfin elle pourrait voler. Morcelée en milliers de fragments poudreux, elle visiterait le monde depuis les cieux, et elle finirait

par reposer partout à la fois. Elle serait dans les rivières, dans les arbres, sur l'océan et peut être encore un peu dans les puissants alizés si la chance et la nature y aidaient.

Le visage de son amie se reflétait en souvenir sur la Columbia, et Juliette ferma les yeux. Le vent sifflait à ses oreilles la mélodie du temps qui passe.

Elle se hissa sur le rocher à sa droite. Elle savait qu'elle était au bord d'une falaise escarpée, que le vide menaçait de l'aspirer à seulement quelques centimètres de ses semelles, mais elle le fit sans peur.

Quand ses paupières remontèrent, elle tendit la boîte au-dessus du précipice, et souleva le couvercle.

— Je t'aime...

Les premières particules s'élevèrent timidement, comme si le vent lui-même rechignait à les emporter, puis un tourbillon de poussière monta du coffret, dessina d'incroyables motifs avec une grâce presque consciente, montant et retombant sous les yeux émerveillés de Juliette. L'arabesque de cendres déroula son écriture mystérieuse dans l'air, et disparut presque aussitôt.

Ce furent les mots d'adieu de Camelia pour sa plus proche confidente. Ses derniers mots.

Juliette resta assise sur la pierre pendant plus d'une heure. Elle pensa à Camelia, mais aussi à elle-même, à ce qui lui était arrivé l'année précédente. Il s'en était fallu d'un rien pour que Camelia ne déverse les cendres de son amie un an avant que les siennes ne se dissipent ici. Cela aurait-il changé quelque chose ? Si elle, Juliette, était morte ce 29 septembre, Camelia serait-elle encore en vie aujourd'hui ?

Juliette sécha ses larmes du revers de sa manche.

Elle haïssait celui qui faisait ça, ce tueur. Ce fou.

Sa voix la hantait, ce timbre asexué qui dictait ses ordres dans le combiné la rendait folle de rage. Brolin avait fait contrôler la ligne, s'adjoignant l'aide de Pacific Bell pour tenter de trouver la provenance de l'appel mais c'était évidemment une cabine téléphonique, isolée à l'écart de la ville et donc loin de tout témoin.

Ils étaient deux, lui avait déjà confié Joshua. Le tueur et le Corbeau comme il les appelait. Et ils utilisaient la *Divine*

Comédie de Dante pour tuer, du moins pour auréoler leurs meurtres d'une motivation ésotérique. Ils citaient des passages de « L'Enfer ». Pourquoi ce texte ? Et quelle en était la finalité ? Ça n'était pas gratuit, Juliette en était sûre. Un soir où ils en parlaient avec Joshua, il lui avait conseillé de ne pas y penser, de toute manière, seul l'esprit du Corbeau pouvait éclairer le sens de ces citations et leur but. C'était probablement nébuleux et compréhensible uniquement pour lui-même, il s'était enfermé dans une sorte de délire paranoïaque dans lequel il se construisait son petit univers à l'aide de textes « sacrés ». Mais Juliette n'en était pas sûre. Il n'était pas impossible de percer la signification de ces citations, le choix de « L'Enfer » était déjà en soi un message.

Elle regarda sa montre. Les aiguilles indiquaient seize heures.

Ces types devaient payer. Ils n'avaient pas le droit de s'en prendre à Camelia, elle ne leur avait rien fait.

Juliette serra les poings et ses articulations craquèrent. Elle sentait la colère monter, le désir de vengeance. Les tuer ? Non, évidemment. Mais les faire souffrir ! Ou qu'ils aillent au moins croupir pour l'éternité dans une cellule humide.

Cependant, que pouvait-elle faire ?

Ma part du boulot !

Puisqu'ils semblent vouer un culte à Leland, le copier avec autant d'habileté, c'est qu'ils sont liés d'une manière ou d'une autre. Ils se sont connus.

Et elle ne savait rien de Leland, rien d'intime.

Soudain, Juliette perçut l'engourdissement du froid dans ses mains, elle retrouva les sensations de son corps et le souvenir d'une terreur sourde rejaillit depuis les limbes de sa mémoire jusque dans sa chair.

Si. Elle pouvait avoir accès à l'intimité de Leland. Elle avait toujours su comment, mais n'avait jamais osé affronter ses démons, c'était encore trop tôt.

Plus maintenant, se dit-elle en se levant pour rejoindre sa voiture.

La guerre est déclarée.

Il n'était pas treize heures quand Brolin franchit les portes de Powell's et pénétra dans un monde de silence et de savoir. Powell's est une librairie qui ferait pâlir Alexandre lui-même par sa richesse et sa diversité. Elle est si vaste et ses rayonnages si tortueux que l'on a vite fait de s'y perdre à tel point que certains étudiants de Portland la surnomment « La Cité des livres ».

Brolin salua un employé derrière son petit comptoir marqué d'un énorme point d'interrogation blanc sur fond noir, et trouva en quelques secondes la section physique-chimie. Il entama sa prospection en ratissant large, consultant les sommaires d'ouvrages dont le titre semblait suffisamment générique pour englober un peu de tout. Puis il affina, empilant certains livres où il pensait pouvoir glaner quelques renseignements.

Il devait trouver à quoi était rattaché le savon arsenical ainsi que le carbonate de potasse. Cari DiMestro s'était donné la peine d'individualiser ces éléments à partir de poils d'animal trouvés sur une culotte, ça n'était certes pas un exploit mais l'existence de cet indice relevait tout simplement du miracle. Ou plutôt qu'ils soient parvenus à le trouver relevait du miracle. Brolin repensa au profil et se félicita de cette petite victoire. Elle méritait de parvenir aux oreilles de ses formateurs de Quantico, cela ferait un parfait exemple de l'apport du profil à l'enquête et de ses résultats immédiats. À condition qu'elle se solde par une arrestation rapide.

Du savon arsenical et du carbonate de potasse.

La piste était maigre mais il suffisait d'un peu de chance pour qu'elle soit payante. Si Brolin pouvait trouver où et pourquoi étaient utilisés de tels produits, identifier le type d'usine ou de profession qui en manipule, ou au moins à quoi ils pouvaient bien servir, il aurait ensuite un espoir de remonter jusqu'au meurtrier. Ça ne tenait à rien, tout n'était que présomption. Brolin partait du principe que le tueur avait un chien, et qu'aux alentours de leur lieu de vie se trouvait un site industriel ou au moins un atelier où ces deux éléments, savon et

carbonate, étaient utilisés. Il suffisait que le chien traîne non loin pour que ses poils s'en imprègnent.

Pourtant Cari DiMestro avait parlé de poils complètement enduits de ces composants. Peut-être le chien s'était-il roulé dans une flaque, ou bien était-ce la profession du tueur qui le faisait manipuler ces substances. Il avait ensuite caressé son chien, déposant le savon arsenical et le carbonate de potasse sur les poils. Il suffisait alors de quelques poils qui se collent sur les vêtements du tueur, et le tour était joué.

Tout ça ne tenait que sur des probabilités, des suppositions.

Mais c'était tout ce qu'il avait, et en outre, c'était l'explication la plus logique.

Après une heure de recherche, Brolin avait déplacé une trentaine d'ouvrages. Powell's est une boutique de vente et l'on n'est pas censé y effectuer des recherches aussi ne fut-il pas étonné lorsqu'un employé s'approcha de lui, l'air inquisiteur.

— Je peux vous aider, monsieur ?

Brolin secoua la tête et farfouilla dans la poche intérieure de sa veste jusqu'à en extraire sa plaque argentée d'inspecteur.

— Sauf si vous savez à quoi servent le savon arsenical et le carbonate de potasse...

L'employé, un homme d'une trentaine d'années, de grosses lunettes à monture rouge et des cheveux assez longs que ses deux oreilles retenaient en arrière, fit une grimace qui devait signifier « laissez-moi réfléchir » ou quelque chose d'approchant.

— Le carbonate de potasse est utilisé dans la fabrication de certains verres, et aussi en parfumerie je crois. J'ai vu ça dans un documentaire, il y a quelques jours. Enfin je crois. Pour le savon arsenical, je n'en sais fichtre rien. C'est pour une enquête ?

— Mmh-mmh. Pour la fabrication de verre vous dites ?

— Et en parfumerie, il me semble.

— Vous avez des livres sur la verrerie ?

— Oh, oui, ça doit pouvoir se trouver.

Brolin resta ébahi devant l'aisance du libraire à s'orienter dans ce dédale de références. Il ne lui fallut pas longtemps pour

tendre à l'inspecteur un livre intitulé *Verrerie, depuis les souffleurs jusqu'à l'industrialisation*.

— Tenez. Je vais demander à mon collègue pour le savon, il s'y connaît pas mal en chimie.

Brolin le remercia et se plongea dans le volume dense en commençant par l'index. Il fit défiler les pages mais rien ne l'inspirait, il y avait beaucoup de données, quelques photos et des croquis multicolores.

L'employé aux lunettes rouges revint au bout de quelques minutes, un gobelet de café fumant à la main.

— Prenez ça, ça fait du bien quand on se plonge là-dedans, commenta-t-il.

L'attention toucha Brolin qui se défit d'un coup de sa méfiance naturelle et de sa taciturnité.

— Merci, c'est gentil à vous. Ce bouquin est un vrai cauchemar ! Huit cents pages écrites en petit, et y a des gens qui vous l'achètent ? plaisanta-t-il en buvant son café.

— Je vous rassure, celui-ci nous sert à caler une table. J'ai demandé à mon collègue pour le savon arsenical. Il ne connaît pas vraiment les usages multiples, mais d'après lui, c'est un antiseptique. Le carbonate de potasse peut également servir de matière préservative, notamment pour les momies, m'a-t-il dit. Faut savoir que c'est un fêru d'histoire antique et particulièrement de l'Egypte des pharaons. Et donc le carbonate de potasse peut être utilisé pour empêcher le dessèchement des momies. Enfin, c'est un des produits nécessaires.

— Des momies ?

Où pouvait-on travailler sur des momies à Portland ? Aucun musée de la ville n'en disposait à sa connaissance. Et pourquoi utiliser un antiseptique comme le savon arsenical en même temps ? Quel type d'usine pouvait bien combiner les deux ? Et pour obtenir quoi ?

Brolin passa en revue un grand nombre de professions mais n'en trouva aucune qui pourrait, dans la région, faire usage de produits de ce genre. Mais comment savoir ? Tant de professionnels se servent de leurs petits « trucs » à eux, de leurs mélanges...

Un antiseptique et un anti-dessiccation.

Et...

Soudain le jour se fit dans son esprit. Brolin croisa les données et une hypothèse se conçut subitement, par recoupement.

Le tueur avait fait particulièrement attention à prélever certains membres de ses victimes, démontrant une connaissance correcte de l'anatomie. Il avait apporté un grand soin à la peau et aux os, délaissant les veines, muscles et toute la viande.

Et les traces de craie autour des jambes d'Elizabeth Stinger. *Il n'utilise pas la craie pour dessiner un pentacle ou autre, mais pour prendre la mensuration ! Il fait ses mesures et s'aide de la craie pour marquer la peau !*

Oui, c'était ça. La peau, les os, les mensurations et un antiseptique accompagné d'un anti-dessiccation, il n'y avait qu'une explication.

— Ça n'a pas l'air d'aller ? s'inquiéta l'employé. Vous voulez un autre café ?

Brolin sentit la pièce tourner autour de lui à mesure que l'horreur prenait une signification concrète. Maintenant il savait.

Le tueur n'emportait pas les membres de ses victimes comme trophée. C'était bien plus atroce que ça. Un frisson de dégoût secoua Brolin de tout son corps.

66

Avant tout, elle devait se débarrasser de ses deux anges gardiens.

Juliette ne concevait pas ce qu'elle s'apprêtait à faire avec deux flics sur les talons, ils étaient là pour la protéger mais elle n'avait rien à craindre. Le tueur avait déjà hésité, il le lui avait avoué au téléphone, mais c'est Camelia qu'il avait choisie, il n'avait pas voulu la prendre, elle. Leland avait essayé mais cela lui avait coûté la vie. À présent, si un danger de mort devait

planer sur sa tête, Juliette préférait l'affronter de face. À bien y réfléchir, elle voulait même le provoquer.

C'était le seul moyen pour que tout s'arrête enfin.

Si le Corbeau et le tueur disparaissaient, ils emporteraient avec eux le fantôme de Leland et toutes ses propres frayeurs.

La jeune femme se tenait au volant de sa Coccinelle mais elle ne tourna pas la clé de contact. Au lieu de ça, elle sortit et ferma la porte, puis prit la direction des bois. Si elle se dépêchait, elle atteindrait la route en dix minutes. Avec le petit détour qu'elle préparait, elle serait à une bonne distance de la Ford de ses deux protecteurs. Cela serait suffisant pour tenter le stop.

Elle s'écorcha les mains sur des ronces mais réussit à rejoindre la route assez rapidement en coupant hors du chemin. En prenant soin de rester dans l'ombre des frondaisons, Juliette se mit à marcher vers l'ouest. Elle ne voulait pas que les deux flics puissent l'apercevoir au loin si l'un d'entre eux décidait de se dégourdir les jambes sur l'asphalte. Il fallait faire vite, elle leur avait dit qu'elle comptait rester deux bonnes heures seule, ce qui lui donnait encore une demi-heure. Compte tenu des circonstances, elle supposait qu'ils lui laisseraient encore un bon moment avant de s'inquiéter et de venir voir. Elle pressa le pas.

Un quart d'heure plus tard, une camionnette se rapprocha par derrière et Juliette brandit le pouce. Le chauffeur, un quadragénaire ventripotent du nom de Duane, se fit un plaisir de la prendre et de rejoindre l'Interstate 84 en direction de Portland. Elle dut supporter ses bavardages et orienter la conversation vers des sujets plus neutres chaque fois qu'il dérapait vers des allusions salaces. Mais Duane sut se tenir jusqu'à ce qu'il la dépose en bas de West Hills. De là, Juliette remonta en vitesse jusqu'à chez Camelia et remercia une fois encore son amie de lui avoir fait un double de ses clés. Elle monta dans la BMW de Camelia et descendit la 32^e rue en réfrénant ses velléités de vitesse. Il ne fallait surtout pas alerter la police. Cette idée lui arracha un sourire. Elle se comportait comme un fuyard qui a tous les marshals de l'Etat au derrière, mais après tout elle n'avait rien fait de mal. Ils ne pouvaient pas

l'obliger à se faire suivre partout où elle allait. Et elle seule pouvait se rendre à la destination qu'elle envisageait. Elle ne pouvait accepter de la compagnie, ce qui l'attendait était trop personnel. Uniquement drapée de solitude, elle pouvait l'accomplir, et il lui faudrait toute l'intimité que notre mémoire nous commande pour dévoiler au grand jour nos peurs et nos secrets les plus profonds.

Juliette roula en silence, sans musique ni radio. L'odeur de Camelia était encore présente dans l'habitacle, son parfum musqué flottait comme si elle était assise à l'arrière.

La BMW dépassa Beaverton et continua sa route vers le sud.

Le soleil tombait tranquillement au loin, tirant le voile du jour à sa suite jusqu'à ce que des étoiles se mettent à briller dans le froid limpide des deux. Juliette se savait dans un état limite. *Border line* comme l'appellent les professionnels. Un mélange explosif de fatigue, de lassitude, d'épuisement nerveux et de colère. Son jugement était faussé, tronqué par la haine sourde qui lui rendait chaque respiration difficile. Mais Juliette en était consciente. Elle savait qu'il fallait le faire. Elle était incapable d'agir ainsi en temps normal, et maintenant que sa décision était prise, il fallait nourrir ce feu destructeur. Des cendres renaîtrait du mieux. Un nouveau départ. Elle roulait vers le sud, vers son pire cauchemar. Mais si elle pouvait l'affronter, alors elle aurait la certitude d'être à jamais débarrassée de tous ses fantômes.

Elle passa Lake Oswego et roula encore pendant vingt minutes avant de sortir de l'Interstate pour prendre des routes plus petites. À Stafford, elle bifurqua dans la forêt, sur un chemin de campagne peu pratiqué. La BMW progressa au pas, suivant les ornières plus ou moins marquées dans les hautes herbes. À présent les phares étaient nécessaires pour se guider, le ciel était violet et la cime des arbres suffisamment dense, même en octobre, pour couvrir le chemin d'ombres opaques.

Elle roula pendant dix minutes sur ce chemin oublié, s'éloignant de la civilisation, quittant le monde des convenances et des limitations pour s'immiscer dans celui de l'instinct. Des branches venaient frapper contre les vitres à la manière d'un long doigt noueux tandis qu'elle s'enfonçait dans la forêt.

Puis le bâtiment apparut comme un visage effrayant dans la nuit. Les murs blancs juraient dans le crépuscule, encadrant des fenêtres noires aux rideaux de poussière. Sur le côté, l'immense volière s'était transformée en *no man's land* de végétation, dissimulant les squelettes d'oiseaux. Personne ne vivait plus dans cette maison depuis plus d'un an.

Leland Beaumont en avait été le dernier habitant. Et Juliette la dernière invitée.

La BMW s'immobilisa devant l'entrée du garage. Derrière cette porte se tenait probablement encore la poulie qui avait servi à la hisser hors de son trou.

Juliette coupa le moteur mais laissa les phares allumés. Elle ouvrit la boîte à gants, dans l'espoir d'y trouver une lampe torche et son souhait se réalisa en la présence d'une petite Mag-Lite.

Dehors, l'air était étrangement moins frais que dans l'après-midi au bord de la Columbia. La faune diurne s'était tue, déjà à l'abri dans leurs repaires forestiers comme si la nuit dissimulait quelques monstres innommables dont seuls les animaux avaient connaissance.

Encore sous le soleil reconstitué des phares, Juliette s'approcha du garage. Une petite porte sur le côté permettait d'y entrer plus facilement. Elle tourna la poignée mais ne s'étonna pas de la trouver fermée.

Elle avait entendu dire que la maison n'avait pas bougé depuis l'année dernière. Après la mort de Leland, personne n'avait souhaité acquérir cette horreur au fond des bois. On murmurait que même le père de Leland n'y était pas venu et que tout y était encore en l'état. La police avait procédé à une perquisition mais ayant déjà débusqué le boyau aménagé sous le garage où Leland enfermait ses victimes, elle avait limité la fouille aux biens du tueur. On avait recherché des journaux intimes, des confidences sur ses meurtres, sur ses motivations mais la maison ne délivra pas plus de secrets.

Juliette trouva un pied-de-biche dans le coffre, ce dont elle ne s'étonna guère connaissant son amie, toujours prête à tout, et revint au garage.

La serrure céda avec un craquement sec qui s'envola dans les bois.

La respiration de Juliette se fit plus lourde. Elle observa quelques secondes l'orée de la forêt qui l'entourait de ses bras nouveaux, mais ne vit rien. Pourtant, elle percevait le poids inquisiteur d'un regard sur sa nuque.

Arrête ton délire, ma pauvre ! Personne ne sait que tu es là, et il n'y a pas âme qui vive dans ce foutu domaine forestier ! tenta-t-elle pour se rassurer. L'effet fut relativement décevant.

Derrière cette porte reposaient les pires instants de sa vie. Elle la poussa et alluma la Mag-Lite.

Les ténèbres étaient épaisses, l'entrée de la maison ressemblait à un passage du néant, une erreur de la nature, aspirant tout ce qui s'en approchait. Et Juliette fut avalée d'un seul coup.

L'air était étouffant, saturé de volutes poussiéreuses.

Et des hurlements de ces femmes torturées.

Le filet de lumière s'éleva dans le garage. C'était tellement oppressant que les ténèbres devenaient palpables, pareilles à une grosse substance molle qui remplissait tout, se déversant partout, dans les moindres recoins.

Dans une auréole de taille réduite apparut un établi sur lequel reposaient des outils rouillés. La lampe glissa sur le plan de travail. Un jerrican. Plusieurs rallonges de fils électriques. Une vieille radio. Un étau.

Une femme à genoux, implorant pitié, gémissant alors que sa main est emprisonnée dans l'étau. Ses cordes vocales qui se déchirent quand l'étau se resserre et qu'une scie entame les chairs de son poignet.

Juliette chassa immédiatement la vision de son imagination.

Une chaîne tinta quelque part dans le garage, tout proche de Juliette.

La chaîne de la poulie.

Juliette avança encore, dépassant la chaudière froide de la maison. La poussière lui piquait la gorge, mais elle se refusa à prendre cet argument en compte et poursuivit.

Quand elle eut bientôt contourné un moteur de voiture entassé sur des cales de brique, le faisceau de sa lampe se fixa sur les anneaux entrelacés de la chaîne. Le crochet de boucher qui la terminait vint aussitôt se placer dans la lumière, comme s'il était avide de retrouver Juliette.

La jeune femme se pétrifia devant l'acier aiguisé.

Il lui semblait propre. La poussière n'avait pas osé se déposer sur ses chromes, et l'air restait à bonne distance de sa pointe effilée. Ainsi le crochet était en permanence froid, Juliette en était convaincue. C'était plus douloureux quand il pénétrait la viande chaude d'un être humain.

Enfin, elle posa les yeux en dessous. Une trappe qui n'était plus dissimulée depuis longtemps y était encastrée dans le sol. Plus bas, le boyau où Juliette avait été enfermée, dans l'attente de sa mort.

Un spasme lui contracta la poitrine et elle lâcha la lampe qui roula sous une armoire et s'éteignit. Ses mains étaient frigorifiées, et la chair de poule couvrait son corps depuis qu'elle était entrée sans qu'elle s'en rende compte. Elle tremblait dans l'obscurité.

Juliette s'agenouilla sur le ciment glacial et commença à tâtonner sous l'armoire. Plusieurs petites choses entrèrent en contact avec ses doigts et elle préféra ne pas songer à ce que cela pouvait être, du boulon au cafard. Puis elle sentit le manche d'aluminium et s'empara de la lampe.

Faites qu'elle ne soit pas cassée, répéta-t-elle jusqu'à ce qu'elle presse le bouton et que l'ampoule s'illumine.

Un profond soupir de soulagement lui échappa.

Elle s'approcha de la trappe et son cœur se mit à cogner si fort dans sa poitrine que son pull tressauta en cadence. La poulie et son crochet étaient juste au-dessus de la trappe, il lui faudrait donc les déplacer.

Le crochet luisait anormalement dans le trait de lumière synthétique.

Il est parfaitement propre.

Comme s'il venait d'être nettoyé.

C'était impossible, personne ne s'amusait à venir ici juste pour passer un coup de chiffon sur ce crochet de boucher.

Néanmoins, Juliette éprouva une grande difficulté à ne pas garder les yeux rivés sur le chrome agressif. Puis elle chassa ses idées paranoïaques et posa les mains sur la poulie.

Elle la fit tourner sur son axe. Au premier grincement horrible, Juliette fit un bond en arrière et manqua de relâcher la lampe. Elle prit son courage à deux mains et poussa sur la barre transversale. Ce fut comme si deux cargos s'éperonnaient avec fracas. Le grincement n'était rien de moins qu'un cri métallique. Un rappel à la mort qui se répercutait dans toute la maison et au-dehors, éveillant les spectres du passé.

Une fois au-dessus de la trappe Juliette se pencha et saisit l'anse de fer.

Pourquoi je fais ça ? Je suis dingue moi aussi !

Son cœur bondissait, semblable à un moteur lancé à plein régime mais elle savait qu'elle devait le faire. Elle devait l'ouvrir et affronter sa peur.

Sa main se resserra autour de l'acier.

Elle allait se prouver que tout cela n'était que du passé, et transformer ses frayeurs en souvenirs.

Elle souleva la plaque et un carré de ténèbres apparut. Pendant une dizaine de secondes, elle crut entendre les mânes dolentes des victimes s'envoler devant elle, en une longue plainte funeste. Mais rien de tel n'eut lieu.

Une petite échelle de bois descendait dans le boyau. Juliette s'y agrippa et franchit le premier barreau. Elle sifflait presque tant sa respiration était difficile.

Mais je dois le faire. Je le dois. Tout sera fini ensuite.

Ensuite elle pourrait visiter la maison, fouiller, débusquer le moindre indice qui relierait Leland au Corbeau et au tueur actuel. Elle savait qu'il y avait forcément des traces, des preuves matérielles d'un lien, des éléments que la police n'avait pas débusqués. Ainsi, elle serait affranchie de ses peurs et Leland ne serait plus qu'un fantôme sans consistance, une apparition qu'elle pourrait balayer d'un souffle.

Elle s'immiscerait dans l'intimité de Leland et le viderait de tous ses secrets. Jusqu'au dernier.

Elle descendit les barreaux de l'échelle sans trébucher et se retrouva en bas, la lampe braquée sur le sol. La respiration

haletante. Le cœur martelant ses tempes de ses battements puissants. L'air était tiède, presque moite. Trop de larmes avaient coulé ici, trop de peur avait sué jusqu'à gorger l'atmosphère d'une lourdeur malsaine.

Puis, lentement, le faisceau s'abattit sur les parois.

Elle vit les traces d'ongles dans les murs de bois. La chatière creusée en vain sous la paroi, là même où elle s'était tenue, recroquevillée dans sa terreur. L'endroit était plus exigü qu'elle ne se l'était représenté dans ses souvenirs. Elle tourna sur elle, encore et encore. Décortiquant chaque parcelle.

Sa respiration retomba. Son cœur se calma.

Ce lieu était la quintessence de la peur dans l'esprit de la jeune femme, du moins il l'avait été jusqu'à cet instant. Là, dans cette semi-clarté, elle vit la prison qu'un dément s'était creusée. Elle vit Leland suer corps et âme pour se bâtir son antre du mal. Elle le vit s'enivrer de plaisir en observant ses victimes terrorisées depuis le garage. Elle vit l'homme. Elle vit la folie qui l'habitait et cessa de craindre le monstre. Il n'était pas surnaturel, il ne reviendrait pas.

Elle comprit qu'il était bien mort ce jour-là. Son cerveau s'était disloqué sous la chaleur et l'impact de la balle. Et même tous ses grimoires de magie noire ne pourraient plus le ramener.

Quelque part, quelqu'un s'amusait à manipuler un pantin à l'effigie de Leland, mais ça n'était qu'un pantin.

Au-dessus, dans le garage, un objet roula sur le sol.

Juliette sursauta et braqua sa lampe vers la trappe.

L'objet s'immobilisa. On aurait dit une canette de bière roulant sur le ciment.

Juliette posa un pied sur l'échelle et entreprit de monter doucement.

La canette avait pu glisser avec le vent, ou peut-être qu'un animal était entré dans le garage, après tout elle avait laissé la porte ouverte.

Ça ne pouvait pas être pire. Non, plus maintenant.

Elle laissa dépasser sa tête du trou et éclaira devant elle. Plusieurs caisses lui bouchaient la vue, Il y avait trop de choses dans ce débarras. Mais, de ce qu'elle perçut, aucun animal

n'était là. Sauf s'il était tapi quelque part, caché en l'attendant ou prostré dans la peur. Aucun animal.

Ou aucun homme !

Juliette se hissa entièrement et alors qu'elle posait la lampe sur le sol pour se redresser, la chaîne de la poulie tinta.

Pas comme si le vent jouait avec ces maillons. Non, avec beaucoup plus de force, plus de *volonté*.

Comme si l'on venait de la secouer.

Et dans l'ombre sinistre, une silhouette se leva de son abri.

Juliette fit un pas en arrière et trébucha mais elle eut le réflexe de se maintenir à une malle plutôt que de basculer dans le trou.

Une voix neutre s'éleva, sans émotion.

— Ça faisait longtemps que j'attendais ce moment.

La silhouette fit un pas en avant.

Et le cœur de Juliette explosa dans sa poitrine.

Leland Beaumont apparut dans le faible pinceau de lampe encore au sol. C'était bien lui, en chair et en os.

Avec son sourire carnassier.

Il se jeta sur elle.

67

Le puissant V8 de la Mustang fit rugir ses pistons une dernière fois avant de retourner au repos. Brolin verrouilla les portes et sortit d'une poche de sa veste le morceau de papier ou était griffonnée l'adresse qu'il avait relevée dans l'annuaire. Puis il s'engouffra sur le trottoir de Montgomery street. La nuit tombait doucement sur Portland, sonnant l'heure de l'électricité.

Brolin n'avait pas fait cent mètres que son téléphone cellulaire vibra.

— Brolin, j'écoute.

— Josh, c'est Cari DiMestro. Où es-tu ?

— Au sud de Downtown. Il y a une urgence ?

— Écoute-moi. C'est à propos des cheveux que tu m'as laissés pour les comparer avec le poil que l'on a trouvé chez Camelia McCoy. Où t'es-tu procuré ces cheveux ?

— Pourquoi ? Tu as un problème ?

— Ces cheveux appartiennent probablement à celui qui a laissé un poil pubien chez notre dernière victime.

Brolin s'arrêta au milieu du trottoir, devant un surplus de l'armée.

— Impossible.

— Écoute, je ne peux pas en être totalement certain, vois-tu, il y a quelques nuances qui diffèrent, mais en tout cas ça y ressemble beaucoup.

Cari DiMestro entendit distinctement son collègue soupirer.

— J'avais osé espérer une réponse différente, Cari. Les cheveux que je t'ai confiés appartenaient à Leland Beaumont.

Lorsqu'ils avaient découvert la tombe vide, et une fois la stupeur passée, Brolin avait eu un réflexe professionnel. Il avait remarqué la présence de quelques cheveux sur le fond du cercueil, il s'en était emparé et les avait déposés dans l'un des petits sachets plastique qui ne quittaient jamais ses poches. Il l'avait fait dans l'idée de les faire analyser pour s'assurer que l'homme qui avait été enterré ici était bien Leland.

— Le Bourreau de Portland ? Mais... il est mort ! balbutia DiMestro.

— Ah ça oui ! J'ai vu son crâne exploser sous mes yeux ! Pourtant c'est son ADN que l'on a retrouvé sur le mégot du parking, et c'est un de ses poils qu'il a laissé chez Camelia, il y a trois jours de ça ! Cari, je ne sais pas ce qui se trame mais on se joue de nous.

Brolin refusait d'y croire. Tout portait à penser que Leland était revenu des Enfers pour commettre de nouveaux crimes. Cari DiMestro reprit aussi vite son assurance rationnelle :

— Attends, c'est pas tout. On vient de terminer la comparaison génétique entre l'ADN du mégot, celui du tueur donc, et le prélèvement de salive de Milton Beaumont.

— Et ?

— Et j'ai un gros problème, Josh. L'ADN du mégot est celui de Leland Beaumont, le fils de Milton.

— Jusque-là, c'est normal. Enfin, je veux dire, on le sait désormais, même si c'est impossible et que Leland est mort. Où est le problème ?

— La comparaison génétique révèle des différences impossibles.

Brolin haussa le ton sans le vouloir :

— Quoi ? Quelles différences ?

— Josh, le type qui t'a filé sa salive ne peut pas être le père de Leland, il y a des dissemblances flagrantes. Une incompatibilité génétique. C'est un coup de bol si je l'ai remarqué mais en comparant les deux codes génétiques obtenus après traitement, je les ai bien observés. J'ai tout de suite vu qu'ils n'étaient pas similaires et donc que ton Milton n'est pas l'homme au mégot. C'était tellement flagrant comme inconciliabilité, je me suis souvenu que j'étais censé avoir sous les yeux l'ADN du père et du fils, or c'est absolument impossible. Ils ne sont pas du même sang.

— Merde, et personne ne s'en est rendu compte plus tôt ?

— C'est pas moi le flic de terrain.

— Excuse-moi. Appelle Lloyd Meats, raconte-lui tout ça et demande-lui de se documenter là-dessus. Je veux savoir si Leland a été adopté ou si le mec que j'ai vu chez les Beaumont n'est en fait pas Milton.

— C'est comme si c'était fait.

Brolin remercia fortement le chercheur et raccrocha. Il devait faire un effort pour garder la tête froide, ne pas tout mélanger. L'enquête s'emballait enfin, l'amorce était allumée. En quelques secondes, il échafauda une demi-douzaine de théories qui pouvaient expliquer la situation mais aucune ne semblait plus plausible que l'autre. Il balaya toutes ses suppositions d'un revers d'esprit. Tant qu'il ne disposerait pas d'éléments plus concrets, cela ne servait à rien d'extrapoler. Meats était sur le coup, en fin limier qu'il était, il débusquerait ce qu'il y avait à trouver en peu de temps. D'ici là, Brolin avait une autre partie du boulot à accomplir.

Il fit encore quelques pas et parvint devant une petite boutique. Par chance, elle était encore ouverte, le propriétaire faisant partie de ces rares commerçants à ne respecter que les

lois de leur clientèle et de leur humeur. Brolin poussa la porte et entra. Des cannes à pêche étaient disposées dans des râteliers comme des armes prêtes à l'usage. Un peu partout, sur les étagères, suspendus à des fils de nylon, ou accrochés aux murs, des animaux le guettaient de leurs yeux de verre.

Brolin s'approcha du comptoir. Un homme d'une cinquantaine d'années lisait une revue à travers ses lunettes en demi-lune. Il avait le visage marqué de ceux qui ont exercé une profession à l'extérieur, les traits laminés pendant des décennies par les coups du vent, du soleil et de la pluie. Une casquette « NRA²¹ » était vissée sur son front, décorée d'hameçons de toutes tailles.

La casquette et sa revendication incita Brolin à jouer franc-jeu et à sortir son badge d'inspecteur, un militant des milices de protection est souvent un fervent défenseur des forces de l'ordre.

— Bonjour, inspecteur Brolin. Vous êtes Fergus Quimby, le propriétaire ?

Le type approuva en refermant sa revue, sensiblement intrigué par la présence d'un inspecteur dans sa boutique.

— J'aurais besoin de vos connaissances si vous ne voyez pas d'inconvénient à éclairer la lanterne d'un flic inculte en...

Brolin se tourna et embrassa toute la pièce d'un geste du bras.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? demanda l'homme à la casquette sans plus de curiosité.

— J'aimerais que vous m'expliquiez comment vous procédez pour réaliser vos... vos montages.

— Pour commencer, tout dépend de la taille.

— Imaginons que vous avez à faire avec un gros mammifère.

— Un gros ? Avec les gros, la peau est plus vaste, elle varie énormément, elle peut se distendre ou se contracter, le plus important est donc de bien prendre les mensurations avant de dépecer la bête.

²¹ NRA : National Rifle Association, puissant lobby américain qui défend le droit au port d'arme en s'appuyant sur le II^e amendement à la Constitution.

Les marques de craie. Le tueur prenait ses marques avec la craie, n'abîmant ainsi pas la peau.

— Ensuite, il faut savoir si vous êtes dans votre atelier ou en « voyage » comme on dit. Si vous êtes en forêt pour quelques jours, mieux vaut tanner la peau rapidement. Et pareil pour les os.

— À quoi servent les os ?

Les traits de Fergus Quimby se plissèrent comme une feuille de plastique sous une flamme.

— Les os, monsieur, c'est ce qui va faire votre monture. Sans les os, pas de silhouette, rien qu'un animal creux. Il faut les os pour redonner aux membres leur forme vivante, leur apparence.

— Et vous les traitez avec du savon arsenical et du carbonate de potasse, non ?

— Exactement. Ça éloigne les insectes et évite la putréfaction. On est tranquille ensuite. Pour la peau, c'est un peu plus délicat puisqu'il faut la faire tremper dans une préparation d'alun en poudre et de sel marin et surtout la faire sécher à l'ombre. On ne peut pas faire ça n'importe où.

Les explications du taxidermiste prenaient une signification autrement plus sinistre dans l'esprit de Brolin que le simple dépeçage d'un animal. Car derrière chaque phrase, Brolin voyait le tueur découper proprement la peau de sa victime, les avant-bras une fois, les jambes ensuite. Il avait sagement pris ses repères avec des marques de craie puis s'en retournait dans sa tanière. Là, il découpait minutieusement la peau, nettoyait l'os de sa viande et traitait le tout avec les décoctions appropriées. Plus tard dans la journée, il caressait son chien et déposait un peu de savon arsenical qui s'était logé sous ses ongles dans les poils du canidé. Et quand, dans la soirée, il se frotte contre la lingerie de Camelia, il dépose à son insu quelques poils de son chien qui s'étaient accrochés à ses propres vêtements. Tout concordait.

Le tueur amputait ses victimes de leurs membres pour les empailler.

Dans quel but ? Brolin n'en avait aucune idée, mais c'était assurément le fantasme d'un esprit torturé.

Et pendant que le taxidermiste continuait ses explications, Brolin se prit à imaginer un homme dérangé, vivant au milieu d'une pièce avec des bras et des jambes empaillés sur les murs.

Des membres *humains*.

68

En un instant il était sur elle.

Ses puissantes mains se refermèrent sur Juliette tandis qu'elle tentait de reculer. Mais le choc la tétanisait, gelant tous ses gestes, embrumant sa volonté. Leland la frappa violemment au visage et elle tomba à genoux.

Le goût effrayant du sang se répandit dans la bouche de la jeune femme. Un signal d'alarme se mit à hurler dans son esprit, carillonnant à tout rompre, comme un instinct de survie soudainement activé.

Il était au-dessus d'elle, prêt à fondre sur sa proie, toutes serres déployées pour mordre dans la chair tel un prédateur céleste.

Juliette tourna la tête pour chercher une quelconque aide du regard et une douleur fulgurante la foudroya depuis la bouche jusque dans la tempe. Elle ne put s'empêcher de crier sous l'effet du mal. Leland lui avait fracturé la mâchoire.

L'alarme se mua alors en hurlement de rage.

Si elle ne réagissait pas immédiatement, elle était morte. Il n'y aurait pas de secours providentiel, pas cette fois, pas de *deus ex machina* salvateur, rien qu'elle pour agir ou périr.

Juliette vit sa lampe torche encore sur le sol. D'un bond, elle la saisit par le bout puis, la serrant de toutes ses forces, elle poursuivit son geste et mit tout l'élan disponible dans les muscles de ses cuisses pour se redresser.

La lampe frappa Leland à l'épaule.

Pendant une seconde, il fut complètement déstabilisé, plus par la surprise que par la souffrance, et il resta en suspens au-dessus de Juliette. Puis la jeune femme frappa une nouvelle fois,

sans ménagement. Elle toucha la tête et la pommette de Leland explosa comme une étoile pourpre. Il se mit à hurler et fouetta l'air de ses longs bras, cherchant n'importe quoi à attraper, n'importe quelle partie de Juliette pour la broyer.

Elle hésita un court instant sur ce qu'elle devait faire, dans quelle direction fuir. Leland était sur le chemin de la sortie, à moins qu'elle ne se jette vers l'autre porte, celle donnant dans la maison. C'était trop risqué, elle ne la connaissait pas.

Juliette relâcha la lampe et s'élança vers la sortie, contournant Leland tandis qu'il jurait en épongeant son sang à l'aide de sa manche.

Elle fit deux pas et le bras du Bourreau se déploya d'un coup. Sa main s'ouvrit comme une araignée jaune et empoigna les cheveux de la jeune femme au moment où elle le dépassait. Avec l'élan, elle manqua de peu de se rompre les cervicales quand il la tira d'un coup sec en arrière.

Elle hurla et s'effondra sur le dos.

Mais déjà, il était sur elle, déployant ses longs bras tout autour de sa proie, les yeux avides fixés sur elle, le sourire affamé. Il sortit de sa poche un objet sombre de la taille d'une télécommande de télé et l'approcha de Juliette. Celle-ci vit un arc bleu jaillir du boîtier, comme un éclair, et bien que sonnée par la douleur et la chute, elle agita frénétiquement ses bras devant son agresseur pour l'empêcher d'approcher.

Il força le passage, la frappant une nouvelle fois au visage.

La dernière chose que Juliette perçut fut les soubresauts de son corps quand le boîtier délivra en elle une lourde charge électrique.

*

**

La morsure des liens sur ses poignets. Elle revint à elle difficilement, alors qu'un liquide tiède lui coulait sur le visage. Elle ouvrit les yeux et la douleur fut instantanée. Sa mâchoire pesait des tonnes et lui lançait des piques d'une violence inouïe. Son œil droit eut plus de mal à s'ouvrir et elle comprit qu'il était tuméfié.

— Allez, on se réveille. Assez dormi comme ça.

La voix était toujours aussi atone, mais l'autorité qui en émanait frisait la haine.

Sa vue s'accoutuma à l'obscurité et Juliette crut dans les premiers instants qu'elle était toujours dans le garage de Leland. Mais il faisait plus chaud ici et c'était aménagé différemment. Elle vit qu'elle se trouvait en fait attachée à une chaise, les mains dans le dos du dossier et les chevilles ligotées aux pieds. C'était un atelier assez grand, et surtout très sombre, sans fenêtre. Un long néon violet éclairait un plan de travail en face d'elle et l'autre source de lumière provenait de sa droite. Malgré son œil blessé, elle parvint à distinguer un aquarium d'au moins trois mètres de long, d'où émanait la luminosité verte. Il n'y avait pas de poissons dedans.

L'absence de bâillon sur ses lèvres lui indiqua que la pièce était soit insonorisée, soit loin de tout voisin, ce qui lui fit monter les larmes qu'elle refréna aussitôt.

— Ça te plaît ici ?

Juliette reporta son attention sur la silhouette de l'autre côté. Leland se tenait là. C'était bien lui. Malgré l'éclairage faible, elle pouvait distinguer ses traits et il n'y avait aucun doute possible. Certes il n'était pas tout à fait le même, peut-être plus maigre, la folie avait également marqué son visage mais dans l'ensemble, c'était bien Leland Beaumont.

Celui qui était mort un an plus tôt.

— Tu sais, je ne t'en veux pas pour ça, fit-il en posant un doigt sur le pansement qui ornait tout le haut de sa joue. C'est normal.

Puis il s'approcha d'elle et posa sa main entre les cuisses de Juliette.

— Et ça aussi c'est normal, fit-il sans plus d'émotion.

Il se mit à caresser le pantalon de Juliette, à frotter sa main énergiquement avec de plus en plus de force si bien que la jeune femme sentit la brûlure monter. Puis il s'arrêta comme il avait commencé, s'écarta et plaqua sa main sous son nez.

Il respirait bruyamment, ses narines émettant de petits sifflements aigus.

Juliette décrispa les muscles de ses jambes. Étrangement, elle ne se sentait plus tétanisée par la frayeur. Son cœur battait vite, ses mains étaient moites mais elle n'avait pas ce sentiment d'effroi qui paralyse le corps et la raison. La peur s'était diffusée dans tout son être, elle l'habitait à présent, pesant sur son corps, faisant flotter sur son âme un désespoir languissant. Elle vivait à présent avec la peur. Elle était sa compagne.

Leland cessa de renifler ses doigts et revint se poster face à elle.

— Tu veux que je te montre ma collection ?

Elle leva la tête péniblement jusqu'à pouvoir le regarder dans les yeux. Il détourna aussitôt le regard et s'en alla presser un bouton. Il fuyait son regard, incapable de l'assumer tant qu'elle serait vivante.

Tout un pan de mur s'illumina avec une guirlande de Noël multicolore. Le genre de grosse guirlande qui s'accroche sur les toits des maisons, et qu'il devait avoir volée une nuit d'hiver. Les ampoules étaient disposées un peu partout sur les lambris, de façon à serpenter entre tous les animaux empaillés sur le mur. Une cohorte de bêtes mortes contemplait Juliette, leurs yeux brillant dans l'éclat jaune, bleu, rouge et vert de la décoration lumineuse.

— Oh, toi tu vas pas trop aimer tout ça, hein ? C'est ma collection, expliqua-t-il avec, pour la première fois, une pointe d'émotion dans la voix.

Il passa sa main sur le museau d'un animal. En faisant un effort pour mieux distinguer dans la pénombre, Juliette comprit qu'il s'agissait d'une tête de chien accrochée au mur.

— Je l'aime bien ma collection. Mais pour toi, j'ai un truc mieux encore, fit-il tout d'un coup très satisfait de lui-même. J'ai ton amoureux pour toi. Si, si, regarde.

Cette fois, les mains de Juliette se mirent à trembler. Il s'approcha d'elle et dans un effort non dissimulé, il la souleva pour tourner la chaise, lui faire un tour de 180 degrés.

Il faisait tout noir dans cette partie de l'atelier. Ni le néon violet, ni le vert liquide de l'aquarium ou les teintes chaudes de la guirlande ne perçaient jusqu'ici.

— Je crois que tu vas beaucoup plus aimer, commenta-t-il simplement.

Il pressa un autre interrupteur et un petit spot éclaira depuis le sol.

Un homme était crucifié sur le mur.

Il avait un beau costume qui prenait la poussière, et des mains blanches. Son visage était également parfaitement blanc, les lèvres à peine plus colorées. Il portait un chapeau melon noir qui lui recouvrait le front.

Juliette était stupéfaite. Absolument désorientée par ce visage improbable.

— La peau est blanche, c'est parce que normalement, c'est la chair qui nous donne la couleur rose ; mais faut m'excuser c'était le premier que je faisais, s'expliqua son ravisseur.

Et là, sous le bord du chapeau, Juliette remarqua le vide. Le haut de son crâne était absent.

Son visage était incomplet, arraché au-dessus des sourcils.

Elle contemplait le cadavre empaillé de Leland Beaumont.

69

Brolin poussa la porte du bureau de Lloyd Meats. Celui-ci venait de raccrocher son téléphone et cliqua sur la souris de son ordinateur pour faire apparaître une autre page de données. Ce qui surprit Brolin en revanche fut de découvrir Bentley Cotland dans le bureau.

— Tu tombes bien, lança Meats à Brolin. Ça fait une heure que j'essaie d'avoir quelqu'un des services sociaux mais je tombe sur des répondeurs ou des abrutis.

— À neuf heures du soir, c'est étonnant, railla Bentley sans méchanceté.

— Cari t'a expliqué ? demanda Brolin. Meats montra son écran.

— D'après toi, qu'est-ce que je fous sur Internet ? Et pourquoi j'appelle les services sociaux ? Oui, il m'a expliqué.

C'est quand même dingue cette histoire ! On vient de trouver la trace de Leland Beaumont, ou plutôt de Gregory Phillips. Fils de Kate et Stephen Phillips. C'était son nom jusqu'en 1978, date à laquelle il a été adopté par la famille Beaumont.

— Leland adopté ? Comment est-ce qu'on a pu passer à côté de ça ?

— Si ça n'est pas inscrit dans son dossier, c'est le genre de renseignement que tu cherches chez un mort, toi ? Quand on s'est intéressé à lui, il était déjà tout froid, personne n'a gratté jusque-là. Ce qui préoccupait tout le monde, c'était les sévices qu'il infligeait à ses victimes, et surtout de s'assurer qu'on les avait toutes identifiées. Personne n'a vraiment cherché à creuser dans les moindres détails de sa vie, il était mort alors forcément, cela présentait moins d'intérêt. Même les journalistes se sont contentés de relater les faits.

— Ils étaient bien trop occupés à harceler Juliette, remarqua Brolin.

Meats haussa les épaules.

— Oui, et puis Milton Beaumont est trop misanthrope pour se faire aimer des médias. On a laissé l'affaire se clore d'elle-même, je pense que ça nous arrangeait un peu tous. Et je crois que l'orphelinat où Leland séjournait n'était pas très... comment dire... très clair.

— Explique-toi.

— Oui, c'était un établissement où les règles conventionnelles n'étaient pas aussi respectées qu'elles l'auraient dû. Ceux qui géraient ça préféraient voir les gamins partir avec un couple, même si celui-ci ne répondait pas à tous les critères obligatoires, plutôt que de les laisser grandir sans parents entre leurs murs. Du coup, le suivi administratif n'est pas toujours très net là-dedans. Pour tout te dire, c'est un coup de bol si nous avons débusqué l'info aussi vite. L'établissement, qui était en Floride, est fermé depuis plus de quinze ans maintenant.

— D'où vous tirez ça ?

— C'est Bentley qui a dégotté ça dans les archives des journaux grâce à Internet.

L'intéressé opina du chef, assez fier de lui.

— Oui, quand l'inspecteur Meats a trouvé le nom de l'orphelinat, je me suis servi de Newsweb pour savoir un peu à quel genre d'établissement on avait affaire, pas plus compliqué. Newsweb est un serveur qui recherche par mots-clés à travers les archives d'un nombre incroyable de journaux locaux et nationaux. L'outil idéal pour peu que l'on sache s'en servir.

— Entre nous, je ne crois pas qu'un couple comme les Beaumont auraient eu accès à l'adoption dans un établissement « normal ». Ils étaient déjà bien trop marginaux, ajouta Meats.

Brolin s'approcha de la fenêtre et contempla la vue.

— Milton Beaumont n'est pas clair, dit-il. Pour être honnête, la dernière fois que je l'ai vu, je ne l'ai pas trouvé aussi bête qu'il veut bien nous le laisser croire. Je me trompe peut-être mais je commence à me demander si ce Milton n'est pas un manipulateur de génie. Il pourrait être le Corbeau.

— Vous croyez ? s'étonna Bentley en se redressant sur sa chaise.

— Si on part du principe que Milton est un parfait menteur, pourquoi pas ? Je veux dire, il en sait plus sur Leland que quiconque puisque c'est lui qui l'a élevé, s'il a été capable de nous mentir aussi bien, il est tout à fait à même de manipuler une tierce personne.

— Ça voudrait dire qu'il nous joue la comédie depuis le début, depuis plus d'un an ? Mais dans quel but ?

— Je n'en sais rien, c'est juste une hypothèse. Je n'ai pas aimé sa manière de me regarder partir la dernière fois, comme s'il savait pertinemment qui j'étais, et qu'il s'apprêtait à jouer avec moi. Pendant une seconde, j'ai bien cru que toute la débilité qui le caractérise habituellement venait de disparaître, remplacée par un esprit terriblement aiguisé et mauvais.

— Tu veux qu'on lui colle une bagnole au cul ? Qu'on l'observe un peu...

Brolin hésita un moment, puis se ravisa :

— Pas maintenant. On n'a rien contre lui et il remarquerait vite qu'il est surveillé, s'il est coupable il pourrait s'arrêter ou noyer le poisson.

Bentley hocha vigoureusement la tête.

— C'est très juste, approuva-t-il. Nous n'avons pas de preuve, tout juste un mégot avec l'ADN de Leland Beaumont ce qui ne veut rien dire. Aucun juge ne vous suivra là-dessus. Et le poil n'est pas recevable par une cour, pas sans l'ADN. Il faut des preuves plus tangibles. Légalement, on n'a rien qui relie Milton aux meurtres commis récemment.

Personne ne releva que le futur assistant de l'attorney avait employé le *nous*, s'incluant pleinement dans l'investigation. C'était après tout une marque d'investissement personnel.

— Bon, et toi ? T'as quelque chose ? interrogea Meats. Brolin leva le dossier qu'il tenait sous le bras.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La liste des abonnés à la revue *Taxidermie en Oregon*.

— C'est quoi ce merdier ? s'impacienta Meats.

Brolin prit un fauteuil et se plaça en face de son collègue.

— Je pense que notre tueur pourrait y être abonné.

— Ah oui ? Et comment tu en es arrivé là ?

C'était une longue explication. Brolin décida de faire au plus court. Il exposa ses découvertes de la journée, et termina avec le plus sensationnel. Meats et Bentley l'écoutèrent, bouche bée.

Quand il eut terminé, Meats ne put s'empêcher de répéter :

— Tu crois vraiment qu'il ampute ses victimes pour empailler leurs membres ? Mais pour quoi faire ? On n'empaille pas un membre ! Tout l'individu à la rigueur, mais pas seulement un bout, ça ne rime à rien !

— Je ne sais pas, Lloyd, peut-être qu'il suit un cheminement précis qui nous échappe mais pour l'instant c'est la seule piste que nous avons.

Bentley prit le dossier et commença à feuilleter la liste des abonnés quand la porte du bureau s'ouvrit en trombe sur Larry Salhindro en sueur.

Brolin se leva aussitôt.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il comme pris d'une mauvaise intuition.

— C'est... Juliette. Elle a disparu.

Un vide énorme se creusa dans l'estomac de Brolin.

— Elle était au bord de la Columbia, Gary et Paul étaient en retrait pour lui foutre un peu la paix et quand ils ont commencé

à s'inquiéter de ne pas la revoir, ils ont rejoint sa voiture et Juliette n'y était plus.

— Est-ce qu'ils ont vu un autre véhicule s'approcher d'elle ? Ou quelqu'un ?

— Non, rien du tout. Gary pense qu'elle s'est volontairement tirée, pour être toute seule.

— Non, c'est pas son genre, objecta Brolin. Elle sait qu'un danger potentiel plane sur sa tête. Il faut la retrouver. Vous avez envoyé quelqu'un du labo pour relever les traces ?

Salhindro posa une main amicale sur l'épaule de son ami.

— Josh, on va faire ce qu'il faut. Mais le mieux c'est que tu restes en dehors de ça, d'accord ? Je sais que tu l'aimes bien la petite, et j'ai déjà lancé un appel à toutes les patrouilles. Elle doit probablement se balader au bord de la Willamette, elle nous fait une petite crise de doute et bientôt, on l'aura retrouvée. Aussitôt qu'on la repère, je t'en informe et c'est toi qui iras lui parler. Ça te va ?

Brolin réalisa que ses ongles s'enfonçaient dans la paume de ses mains tant il serrait les poings. Et si Juliette n'était pas en proie au doute mais entre les mains du tueur ?

Il était incapable de rester sans rien faire, dans l'attente d'une certitude.

Soudain Bentley Cotland brisa le silence.

— Hey, c'est très fort ça ! s'exclama-t-il. Dans ta liste des abonnés à la revue taxidermique de l'Oregon, j'ai un Milton Beaumont. Crow Farm, Bull Run road, Multnomah county.

Le sang quitta le visage de Brolin en un instant. Ça faisait beaucoup trop de recoupements pour n'être qu'un hasard.

La seconde d'après, il était dans le couloir, courant vers le parking.

70

Quelque part dans le monde se trouve une pièce de taille moyenne. Il n'y a aucune fenêtre et l'on y voit assez mal car les

seules sources de lumière sont colorées de teintes peu vives. Un néon violet y bourdonne en permanence, et un grand aquarium sans poisson irradie les lambris d'une luminescence verte, presque surnaturelle. C'est un atelier de préparation, de confection mortuaire diraient certains. Des dizaines d'animaux y sont empaillés, fixés aux murs entre les méandres d'une longue guirlande de Noël. Mais à bien y regarder, dans le fond de l'atelier, on trouve d'autres sujets de travail. Posés sur des étagères, des bras, des jambes, un torse et deux têtes ont été pareillement vidés de leur substance pour être conservés. Tous d'origine humaine.

Ces membres appartiennent à des clochards, et ont été prélevés ces derniers mois, dans l'anonymat général. Leurs corps nourrissent à présent les vers de la forêt.

Celui qui se fait appeler le Taxidermiste par ses « sujets » se tient aux côtés de Juliette, tellement content de lui montrer son double, là, rivé à son socle, bourré d'étoupe, de tiges de fer, d'os et de plâtre.

Juliette restait médusée face à cette apparition. Leland Beaumont était bien face à elle, mort et empaillé. C'était impossible. Qui se tenait à ses côtés alors ? Qui était cet homme qui lui parlait, respirait et bougeait ?

— C'est ton amoureux, hein ? s'exclama le Taxidermiste avec une once de moquerie. C'est lui qui me l'a dit. L'année dernière, il me l'a dit. Il a dit que vous alliez... Un sourire stupide se dessina sur son visage.

— Enfin... tu vois quoi. Mais maintenant, il est là.

Le Taxidermiste pencha la tête sur son épaule, anormalement bas, comme pour admirer sous un angle nouveau l'homme qui pendait à son socle. Il était en proie à un grand dilemme, comme s'il était impossible que Leland se tienne là, parfaitement mort.

Juliette parvint à calmer sa respiration et les tremblements de ses mains s'estompèrent. Elle déglutit péniblement et réussit à émettre un son articulé.

— Qui... Qui êtes-vous ? demanda-t-elle tandis que le feu se propageait dans sa gorge.

Le Taxidermiste tourna d'un coup la tête vers elle, presque affolé qu'elle puisse parler. Pendant un court moment, Juliette crut qu'il allait la frapper avec une haine dépassant la raison, mais il sembla se détendre aussitôt. Il fit comme s'il n'avait rien entendu et contempla l'homme vide fixé en face.

— Je suis Wayne. Wayne Beaumont, dit-il timidement, comme un enfant qui se présente à l'école. Et lui, c'est mon frère. Leland Beaumont.

Il pointait son index vers l'individu empaillé.

Juliette sentit que sa tête se mettait à tourner de nouveau et se concentra sur le petit spot qui éclairait le corps de Leland depuis le sol. Le paysage se fixa.

— Bon, c'est vrai que je l'ai pas trop réussi mais c'est parce qu'il était déjà abîmé quand on l'a sorti de la tombe. C'est pas ma faute. L'Œuvre est beaucoup plus réussie. Tu veux la voir ?

Sans attendre de réponse, Wayne se dirigea vers le fond de l'atelier et fit coulisser tout un pan de mur. Celui-ci glissa dans un cliquetis métallique et la lumière monta progressivement derrière, dans une mise en scène parfaitement calculée. Plusieurs petits néons violets irradiaient cette alcôve secrète, et Wayne recula avec dévotion face au spectacle.

On avait reproduit le corps d'une femme grâce à une armature de tiges métalliques. Elle était de taille réelle, assise dans un grand fauteuil en osier. Mais surtout, sa tête était *vraie*, une véritable tête humaine parfaitement conservée, disposée sur le sommet de l'armature. De même, ses avant-bras et ses deux jambes n'étaient pas de fer, mais en véritable peau de femme. Juliette comprit alors ce qui s'était passé. Les deux victimes dont on avait amputé les membres, les avant-bras pour l'une, les jambes pour l'autre, se tenaient à présent ici, en partie.

— C'est l'Œuvre, présenta Wayne pieusement. C'est Abigail, ma mère. La tête est bien conservée, j'ai tout de suite fait ce qu'il fallait quand elle est partie. Mais son pauvre corps était trop abîmé, alors je cherche de la matière pour le reconstituer. Tu vois, c'est beau hein ?

La nausée se disputait le corps de Juliette avec son instinct de conservation qui se refusait à laisser la moindre faille s'ouvrir.

Ce qu'elle avait devant elle était tout simplement abominable. La teinte violette des néons ne suffisait pas à bien masquer les taches sombres qui marquaient la base du cou de cette tête.

Ainsi, Leland avait un frère. Et ensemble, ils avaient appris à tuer, car ça ne faisait aucun doute, ils avaient été complices, d'une manière ou d'une autre. Abigail Beaumont était morte depuis plusieurs années, Leland avait-il vu ce spectacle macabre ? Certainement. Mais lequel des deux avait entraîné l'autre dans cette spirale de folie ?

— Et bientôt, ma mère, elle sera parmi nous, reprit Wayne. Elle va remonter le fleuve des morts et elle sera là. Son âme sera là.

Juliette ferma les yeux. La panique, le désespoir et la fatigue gagnaient du terrain.

— Vous êtes complètement fou... murmura-t-elle tandis que son visage se crispait sous la peur et les larmes.

— Wayne fut sur elle en un instant, sa main se leva, prête à s'abattre avec rage quand une voix s'éleva. Asexuée et froide comme le crochet d'un abattoir, elle était parfaitement calme.

— Wayne, non. Ça n'est pas le moment.

Elle provenait de derrière. Des pas s'approchèrent lentement dans le dos de Juliette.

— Oh, non mademoiselle. Il n'est pas fou du tout. Soudain, un souffle chaud glissa dans le cou de la jeune femme, et un chuchotement remonta le long de sa peau pour pénétrer son oreille :

— Il ne fait que m'obéir.

71

Les portes de l'ascenseur s'ouvraient à peine que Brolin se jetait en avant. Lloyd Meats qui était dans son dos eut peine à le suivre.

— Josh, attends, on ne peut pas débarquer comme ça chez Milton !

Brolin était déjà en train de déverrouiller les portes de la Mustang.

— Je ne vais pas prendre le risque que ce soit bien lui, et que Juliette soit entre ses mains ! s'écria-t-il en entrant.

Meats cogna sur le toit de la voiture et bondit à contrecœur sur le siège passager.

— Tu ferais mieux de descendre, lui enjoignit Brolin.

— Si tu dois rentrer dans le lard de Milton Beaumont, j'aimerais autant être présent. Fonce.

Le moteur gronda avec rage dans les souterrains et les pneus hurlèrent sur l'asphalte tandis que la Mustang s'élançait dans un nuage de caoutchouc brûlé.

— J'espère que tu es conscient que nous n'avons aucun mandat, c'est illégitime ce que tu vas faire, fit remarquer Meats. Il n'y a pas flagrant délit !

— Sauf si Juliette est présente là-bas.

— Alors c'est au SWAT d'intervenir, c'est leur boulot, pas le nôtre !

— Lloyd, tu sais très bien qu'ils ne pourront pas être sur les lieux avant une heure. J'ai un mauvais pressentiment.

L'adjoint du capitaine à la Division des enquêtes criminelles martela nerveusement le tableau de bord en jurant. Il ne fut qu'à moitié rassuré d'apercevoir une voiture de patrouille qui les suivait à pleine vitesse, avec Salhindro au volant.

Le V8 vrombissait comme une fusée quand ils dépassèrent les 180 km/h sur l'Interstate 84. En moins de vingt minutes, ils étaient aux magnifiques chutes de Multnomah et quittaient l'Interstate pour des routes plus petites, plus dangereuses avec les ravins qui les bordaient.

Ils avaient quitté le central de police depuis une demi-heure quand le téléphone cellulaire de Lloyd Meats sonna. C'était Bentley Cotland qui avait poursuivi ses recherches via Internet. Meats pressa la touche du haut-parleur de son portable pour que Brolin profite de la communication.

— Inspecteur Meats, j'ai trouvé quelque chose d'incroyable ! s'exclama Bentley tout excité. J'ai lancé une recherche sur

Newsweb avec le nom des parents de Leland. Enfin je veux dire ses vrais parents biologiques, Kate et Stephen Phillips. Et je suis tombé sur un article datant de juillet 1980. On y apprend que les Phillips avaient un petit garçon du nom de Josh, comme l'inspecteur Brolin, et qu'il a été enlevé dans un supermarché. Vous vous rendez compte ? Ils laissent leur premier gamin aux services sociaux à sa naissance en 1976, et gardent le deuxième qui se fait enlever quatre ans plus tard !

D'un seul coup, une autre pièce du puzzle s'encadra dans la trame.

— Bentley, est-ce qu'il est dit qu'on a retrouvé le corps du gamin ? demanda Brolin.

— Euh... Non, ils parlent d'enlèvement, mais on n'a jamais retrouvé le corps.

Brolin jura et s'écria :

— Évidemment ! Ça explique l'ADN.

— Quoi ? Qu'est-ce que ça explique ? questionna Meats.

— Imagine deux secondes : Kate Phillips tombe enceinte, manque de chance, c'est des jumeaux. Pour des raisons personnelles, Kate et Stephen Phillips abandonnent l'un des deux garçons aux services sociaux en 1976. Ce même garçon que les Beaumont vont adopter deux ans plus tard. En 1980, l'autre gamin, celui que les Phillips ont gardé, est enlevé. Pas tué, enlevé. Il est tout à fait possible qu'il soit toujours en vie donc.

— Et quel est le rapport avec l'ADN ?

— Cari DiMestro nous a dit que l'ADN d'un homme est strictement personnel, sauf dans le cas des jumeaux homozygotes, issus du même œuf.

— Tu veux dire que Leland est bien mort, mais que c'est son frère jumeau qui commet les crimes ?

— Et pourquoi pas ? Ça sonne bien mieux qu'une histoire de mort vivant, tu trouves pas ?

Meats haussa les épaules.

— C'est dingue un truc pareil ! Comment expliques-tu l'enlèvement, les années sans qu'on le retrouve ? Et pourquoi il ferait ça ? Pour venger son frère ? Ça ne colle pas !

Brolin accéléra, les phares de la Mustang perçant la nuit à une vitesse défiant les lois de la prudence.

Plutôt que de répondre sans fin des suppositions stériles, Brolin se mura dans le silence, concentré sur la route. Il fallait faire vite.

La voiture de patrouille que conduisait Salhindro avait été semée depuis longtemps, il lui faudrait dix minutes de plus pour parvenir chez Milton Beaumont. Ils ne seraient donc que deux.

Quelques minutes plus tard, la Mustang franchissait un mur de fougères pour s'approcher du repaire de Milton. Avant que les phares ne puissent les trahir, Brolin coupa tout et immobilisa la voiture au milieu des broussailles.

Armé d'une lampe et de son Glock, il s'élança sur le chemin. Meats sortit de la voiture et, voyant son collègue s'éloigner l'arme au poing, il fit de même en soupirant.

Il n'était pas aisé de progresser sans lumière, les pierres étaient nombreuses et les branches fourbes prêtes à accrocher une cheville. Les deux inspecteurs prirent chacun une ornière et marchèrent à grandes foulées. Une effraie hulula à leur passage, et Brolin se souvint subitement de la passion de Leland pour le dressage des rapaces. Il se prit à espérer que l'oiseau n'était pas dressé pour alerter d'une intrusion bien qu'il lui parût peu probable d'en arriver à ce degré de domination.

Une lueur blafarde apparut au détour d'un grand sapin de Douglas.

En s'approchant, les deux hommes l'identifièrent comme émanant d'une construction. Et en effet, ils parvinrent rapidement au conglomerat de caravanes, de rondins, de taule et parpaings qui constituaient le « manoir » Beaumont. Une fenêtre près de la porte de devant – mais était-ce l'unique porte de devant ? – projetait sa morne clarté à l'extérieur. Brolin fit signe à son partenaire qu'il prenait par-devant et indiqua à Meats d'aller derrière. Il aurait voulu lui enjoindre d'être prudent et de faire gaffe à un chien, mais il préférerait garder le silence intact. De plus, rien ne prouvait qu'il y avait bien un chien, après tout les poils retrouvés chez Camelia appartenaient à la famille des canidés, cela pouvait être un renard empaillé sur lequel venait de travailler le tueur. Et puis Brolin n'avait pas remarqué la moindre présence d'un chien lors de sa dernière visite.

Il courut aussi vite que possible, allant d'épave de voiture en fût empli d'eau de pluie pour se mettre à couvert, et rejoignit la porte. Il risqua un rapide coup d'œil à l'intérieur en levant la tête devant la fenêtre.

La pièce était étroite mais longue, éclairée par une lampe tempête posée sur une table. Personne.

Brolin tourna la poignée et entra. La porte anti-moustique couina en se refermant derrière lui et il se mit aussitôt à couvert derrière un fauteuil miteux. En trois secondes, il était dans la pièce suivante, l'arme pointée vers le sol mais prête à jaillir. La cuisine était vide également. Brolin poursuivit, les tempes battantes.

Il entra dans une chambre.

Le lit était large, recouvert d'un plaid de laine qui n'avait pas dû être changé depuis des années. Une armoire et un miroir, et rien aux murs hormis un long crucifix au-dessus du lit. La chambre était triste et sans vie, pourtant Brolin était certain que c'était celle de Milton. Il s'approcha silencieusement du lit et le contourna pour scruter par la fenêtre.

Quelque chose n'allait pas. Il y avait de la lumière mais aucune trace de Milton.

Sauf s'il nous a entendus venir et qu'il patiente tranquillement dans un coin jusqu'à ce que l'un d'entre nous passe devant et qu'il lui plante un tisonnier dans le crâne !

Rien dehors. De toute façon, il faisait trop noir pour y voir quoi que ce soit. Brolin fit demi-tour et s'arrêta d'un coup. Il tourna la tête sur sa droite et remarqua ce que son regard avait accroché. Le coin d'une feuille de papier cachée entre le matelas et le sommier. Il tira dessus et découvrit des reproductions A4 de dessins de Botticelli.

« L'Enfer » de Dante.

Plusieurs petites lithographies aux couleurs ocre illustrant les neuf cercles de l'Enfer.

Brolin s'agenouilla et passa la main plus loin sous le matelas. Ses doigts heurtèrent une surface rigide. Il tira dessus et en sortit un vieux livre abîmé. C'était un antique grimoire, fin et parchemineux. Brolin ouvrit la page de garde et le titre

apparut en lettres gothiques : *Necronomicon*. Une bible de magie noire.

Cette fois, il n'y avait plus aucun doute.
Milton Beaumont était un dément.
Mais un dément incroyablement malin.

72

Le souffle chaud de son haleine envahissait le cou de Juliette.

— Wayne, mon petit. Laisse-nous un moment, s'il te plaît. La voix était douce mais autoritaire et Juliette ne se leurra pas, s'il désobéissait, Wayne le regretterait aussitôt.

Celui-ci se dandina d'un pied à l'autre, hésitant. Puis il se mordit la lèvre inférieure avec force et s'en alla. La porte se referma doucement.

— Enfin seuls.

Une main se posa sur l'épaule de Juliette. Des doigts osseux se mirent à la caresser.

— Je me suis souvent demandé quel effet cela me ferait, fit la voix. J'ai parfois failli vous rendre visite, sans jamais franchir le pas. Une veine que Wayne ait été présent ce soir chez Leland. En fait, il y va assez souvent, même si je lui dis que c'est dangereux. Il pourrait se faire pincer.

Juliette sentit les doigts passer sous son pull, toucher sa peau et malaxer son épaule. Elle voulut serrer les dents mais la douleur de sa mâchoire était insupportable. Elle réussit néanmoins à rassembler suffisamment de courage pour parler, bien que lentement :

— Que... me voulez... vous ?

Sans même le voir, Juliette entendit les babines se retrousser à côté d'elle, la bouche s'étirer en un sourire cruel. La main descendit, caressa la bretelle de son soutien-gorge.

— Voyez-vous, je ne demande pas grand-chose. Un peu de bonheur et que l'on me foute la paix.

Il, car Juliette en était à présent certaine, il s'agissait d'un homme, il avait dit cela comme on dit que l'on veut une cigarette. Avec une réelle simplicité. Il continua sur le même ton, sans que la situation ne le perturbe.

— Ma femme et moi avons adopté Leland en 1978, à Arcadia en Floride. Je pense que vous trouverez ça normal si je vous dis que nous avons essayé d'en savoir un peu plus sur sa famille originelle, on voulait s'intéresser au petit. Le comprendre. Alors on a découvert que cette bonne à rien de Kate je-ne-sais-plus-quoi avait eu deux garçons. Des jumeaux. Et comme elle ne voulait surtout pas de deux gosses, qu'elle ne pourrait pas les assumer, elle a *choisi* lequel elle allait abandonner. Vous vous rendez compte ? Il y a de ces gens aux États-Unis, je vous jure !

La main descendit, les doigts rugueux et froids glissèrent sous le bonnet du soutien-gorge et pétrirent le sein qui se soulevait sous la respiration tremblante de Juliette. Elle ferma les yeux et une larme coula sur sa joue.

— Comment vouliez-vous que nous laissions ce petit garçon avec des parents pareils ? continua la voix. Leland méritait d'avoir son frère à ses côtés. Alors nous l'avons pris. Oh, ça n'a pas toujours été facile, il a fallu qu'il se cache. Et puis, on déménageait beaucoup. Tenez, à une époque il a même dû dormir à la cave, près de la chaudière, mais dans l'ensemble nous avons su lui donner l'amour qu'il méritait.

Les doigts trouvèrent le téton et ils se mirent à tourner autour, le pincer doucement. La voix reprit plus calme encore :

— Le pauvre Wayne en a un peu bavé, je l'avoue. Ma femme était sévère avec ses enfants, mais elle maîtrisait la situation. Wayne a vécu dans l'ombre, personne n'a jamais su qu'il existait. Et comme il ressemblait comme deux gouttes d'eau à Leland, on pouvait les confondre aisément. C'est ma femme et moi-même qui lui avons tout appris. Tout ce qu'il sait, il nous le doit. Si, si.

La main pressa le sein de Juliette un peu plus fort. De son autre main, l'homme désigna la reconstitution humaine de femme qui trônait dans son alcôve.

— Ah, je vois que Wayne vous a montré notre Œuvre. C'est du bon travail n'est-ce pas ? Il vous a expliqué ce qui va se produire ?

La main écrasa subitement le sein, arrachant à Juliette un cri de douleur.

— Non, me dites-vous ? Eh bien, sachez que vous êtes en présence de celui qui a percé le secret de l'immortalité. Oui, je vous l'assure. J'ai été élevé avec le texte de Dante, la *Divine Comédie*. C'est un texte sacré, il recèle le chemin de la foi, et celui des miracles. Vous savez, à force de le lire, j'ai découvert tous ses petits secrets. C'est écrit noir sur blanc mais la plupart des gens ne savent plus lire les textes saints. Dante nous explique comment il a traversé les neuf cercles de l'Enfer, comment il a atteint le purgatoire pour découvrir sa Béatrice. Celle-là même qui va lui montrer le chemin du Paradis. N'est-ce pas magnifique ? Hein ?

De nouveau, il pressa son sein jusqu'à faire gémir sa prisonnière.

— Ah, vous trouvez également ! Alors, est-ce que vous comprenez maintenant ? Nous sommes en train de reconstituer le corps de ma femme, morceau par morceau, nous sélectionnons ceux qui ressemblent le plus à ce qu'elle était. Oh, ça n'est pas très évident, mais on y arrive, avec beaucoup de patience, il suffit de feuilleter les catalogues. C'est à ça que ça sert, non ? Dans une société comme la nôtre, tout est à vendre et les catalogues, c'est pour faire nos courses, n'est-ce pas ?

Juliette prit les devants et murmura un vague assentiment.

— Alors, petit à petit, nous collectons les pièces qui vont constituer le nouveau corps de mon Abigail. Car le corps meurt, mais pas l'âme. Il descend en Enfer, au purgatoire ou au Paradis, mais il est immortel. Et Wayne et moi, nous sacrifions une âme par cercle de l'Enfer, ainsi nous remontons l'Achéron, le fleuve des morts, et de cercle en cercle nous allons remonter vers l'âme d'Abigail. Bientôt son nouveau corps sera prêt et nous retrouverons son âme. Alors elle reviendra avec nous. Car peu à peu, l'Achéron nous amène au Léthé, fleuve de l'oubli où les âmes franchissent le sommet du purgatoire et sont purifiées, lavées de leurs fautes. Là, Abigail sera à nous attendre dans sa

candeur et sa pureté, prête à redescendre avec nous dans cet habit de l'âme que nous lui avons préparé.

C'était pire qu'un cauchemar, Juliette voyait fuir d'elle les dernières parcelles d'espoir. Ces gens étaient absolument fous. Jamais elle n'aurait cru cela possible. On parlait de familles étranges dans le fin fond des États-Unis, mais c'était loin de la vérité. La vérité, c'est qu'il y en avait, des déments, pas seulement dans les asiles. Durant toute notre existence, nous marchons sur le trottoir d'une grande ville et nous croisons des hommes ou des femmes complètement instables, dérangés. Mais nous ne le savons pas. Nous ne les voyons pas, bien qu'ils existent, parfois très proches de nous.

— Oh, ça n'est pas toujours facile, continua l'homme, parcourir l'Enfer est pénible et long. Et lorsque je n'en peux plus, je me remémore le découragement de Dante et les mots de Virgile, son guide, qui l'exhorte à poursuivre son chemin.

Juliette entendit les craquements des articulations qui se déployaient. Et il déclama calmement :

« Lève-toi donc : triomphe de l'angoisse
Avec l'esprit, qui vainc en tout combat,
S'il ne s'affole pas du fardeau de son corps. »

L'aquarium émit une déglutition bruyante, renvoyant une bulle d'air des profondeurs vers la surface, comme s'il était soudainement effrayé à l'idée de ce qui allait suivre.

— Chant XXIV de « L'Enfer ».

Un long silence s'écoula dans cette pièce aveugle. Puis l'homme à la main noueuse demanda d'une voix sifflante, presque en murmurant :

— Alors, vous croyez toujours que Wayne et moi sommes fous ?

Juliette secoua la tête, elle voulait parler mais les émotions éclataient en elle comme un tourbillon de courants contradictoires.

La main relâcha son sein et la présence vint se placer face à elle.

— Ouvrez les yeux.

Juliette perçut la menace que contenait l'ordre et elle préféra ne pas désobéir. Ses paupières s'ouvrirent.

Il se tenait en face d'elle. Agenouillé.

Son visage était marqué par le temps, les joues barrées de longues rides semblables à des cicatrices. Son visage était long, le menton en avant, il ressemblait à une représentation caricaturale d'un pharaon. Et ses yeux étaient minuscules, enfouis au fond d'un gouffre. Ils brillaient d'une lueur maléfique.

— Vous savez, Leland faisait des tentatives de conservation ; d'une certaine manière c'est lui qui testait nos méthodes si vous préférez. Le pionnier de notre travail. Il essayait avec les avant-bras parce que c'est ce qui se découpe le mieux, en attendant que notre procédé soit au point, et que nous passions aux choses sérieuses. Vous dire comment il choisissait ses *models*, je n'en sais rien et pour être honnête, ça n'a aucune importance ! Elles n'étaient que des poupées, des cobayes. En revanche, je peux vous dire qu'il était très satisfait de l'amie qu'il s'était faite sur Internet comme il disait. Jusqu'au jour où elle lui a dit non.

Il secoua la tête, les yeux clos, l'air passablement déçu.

— Elle a refusé son amitié. Vous imaginez ? Je lui ai conseillé d'insister, mais... non. C'était trop tard, la joie était polluée. Il est venu vous prendre, il vous a offert toute sa personnalité, et vous... Vous, vous l'avez fait tuer. Alors, non, je vous le dis, il n'y a pas de place pour vous dans notre Œuvre.

Aucune émotion ne se peignait sur son faciès, non plus que dans ses yeux.

— Je crois que ma femme ne pourrait pas le pardonner.

Il leva une main et Juliette sentit la pointe tranchante d'une lame s'enfoncer dans son front et dessiner un étrange motif dans sa chair.

73

Brolin retrouva Lloyd Meats dans la cuisine.

— Rien ici, fit Brolin en montrant la partie ouest de la maison.

— Et c'est vide de l'autre côté. Tu crois qu'il est dehors ? Brolin haussa les épaules. Milton n'était pas loin, il en avait la certitude.

— Il a peut-être une planque, quelque part dans la maison, fit remarquer Brolin. Tu as vu des trappes ou un escalier quelque part ?

— Non, rien de tout ça.

— OK, on sort.

Une fois dehors, Brolin s'aspergea le visage avec l'eau de pluie que contenait l'un des fûts en acier.

Il y avait forcément un endroit qu'ils n'avaient pas vu.

Les crimes ont tous été commis dans des endroits isolés, avec l'élément forestier présent à proximité, le tueur cherchait probablement à reconstituer une atmosphère qu'il connaît, rassurante, pour lui permettre de passer à l'acte. Ça colle avec ici. Quoi d'autre ? Les mutilations. Elles n'étaient pas nécessaires, pas les actes de torture. Ils étaient gratuits, le symbole de la haine qu'inspirent ces femmes au tueur. Pourquoi les hait-il ? Il en a peur, il ne peut pas les aborder, elles le fuient en temps normal ? Est-ce qu'une femme lui a fait beaucoup de mal ?

Brolin ressassait ces idées encore et encore, dans l'espoir d'y trouver un élément parlant. Au bout d'une minute, il se figea.

— Hey, Lloyd. Comment est morte la mère de Leland ?

— Elle s'est entre-tuée avec une voisine, à coup de hachoir je crois.

Le tueur voue une haine farouche aux femmes parce qu'elles le fuient et parce qu'elles symbolisent la mort de sa mère... La seule femme qu'il a jamais connue est sa mère, tuée par une autre femme.

Le raisonnement pouvait tenir la route, bien qu'étrange, c'était un schéma que Brolin avait déjà rencontré à plusieurs reprises dans des affaires de détraqués.

— Où était-ce ? demanda-t-il. Où est-ce qu'elles se sont entre-tuées ?

Meats fronça les sourcils.

— Je n'en suis pas sûr. Je crois que c'était pas très loin d'ici, plus haut dans les bois, l'autre était aussi une vieille ermite un peu cintrée.

Brolin commença à chercher alentour. Il alluma sa lampe torche et fouilla les broussailles donnant sur la clairière, à la recherche d'un chemin. S'il ne se trompait pas, Milton devait souvent s'y rendre, comme un lieu sacré, un site de recueillement, et donc il y aurait peut-être un sentier.

Au bout d'un moment, Meats s'écarta vivement.

— Josh, murmura-t-il, quelqu'un approche !

Ils s'accroupirent dans les fougères et guettèrent. Une silhouette assez large apparut sur le chemin menant à la maison. Brolin reconnut aussitôt Salhindro.

— C'est Larry, expliqua-t-il. Va le chercher, qu'il nous file un coup de main pour trouver un sentier.

Meats se releva et partit à la rencontre du flic en uniforme. Brolin se remit aussitôt à balayer la végétation de son trait de lumière.

Les mètres se succédaient, et avec eux l'espoir de trouver quoi que ce soit s'amenuisait de plus en plus. Soudain, il fut là. Une ligne noire dans l'obscurité.

Sans perdre plus de temps, Brolin s'engouffra entre les branches et se mit à courir. Il savait que chaque seconde pouvait être importante, chaque décision pouvait se payer comptant. Et toujours ce mauvais pressentiment qui le tenaillait.

Il accéléra les foulées jusqu'à ne plus distinguer clairement où il mettait les pieds, il suivait la ligne de terre devant lui, rien de plus.

Quelque cinq cents mètres de course et la mesure surgit de derrière un imposant hallier. Toute en bois, couverte de mousse, sans fenêtres et avec une seule porte.

C'était une grande cabane, un chalet construit au milieu de nulle part. Probablement l'ancre de cette voisine folle qui un jour s'était entre-déchirée avec la femme de Milton Beaumont. En voyant l'étrange bicoque, Brolin sut que c'était ici que vivait le jumeau caché. Au milieu des bois.

Il s'approcha discrètement, essayant de calmer son souffle encore court.

La branche le heurta à la tête et éclata sous le choc.

Brolin s'effondra dans la boue et lâcha son arme. Il entendit son agresseur bondir derrière lui, à un ou deux mètres seulement, et il ne prit pas le temps de ramasser son pistolet, il était trop loin. Il roula sur lui-même pour faire face à son adversaire, qui déjà lui tombait dessus, un couteau à double tranchant à la main.

Le même type d'arme qu'utilise le tueur, eut-il le temps de remarquer.

Son visage se colla au sien et Brolin ne put empêcher la surprise de le rendre vulnérable.

C'était Leland Beaumont. Les mêmes traits.

La lame s'enfonça entre ses côtes.

La douleur fulgurante ne le tétanisa pas, au contraire, dans un élan de fureur Brolin décocha un puissant crochet à la mâchoire de son vis-à-vis. Ce dernier roula sur le côté. Brolin posa une main sur sa blessure et pressa tandis que, de l'autre, il prenait appui pour se redresser le plus vite possible. A peine debout, il reçut une pierre de plein fouet sur l'épaule, celle-là même qui était blessée depuis l'agression à la casse. Le temps qu'il réalise, Leland – ou celui qui lui ressemblait étrangement – était déjà presque sur lui. Brolin parvint cependant à esquiver le coup de couteau et mit tout le poids de son corps dans le coup de poing qu'il lança à son adversaire et qui vint le cueillir à l'oreille. Sans réfléchir plus longuement, le jeune inspecteur enchaîna avec un coup de genou dans le ventre, et un autre coup de poing qui envoyèrent à son tour le frère jumeau de Leland dans la boue.

Mais l'homme était résistant, son existence n'avait été que défis et épreuves à endurer, aussi il conserva suffisamment de lucidité pour repérer le Glock avant que Brolin ne soit dessus. Il resserra ses doigts sur la crosse et posa son index sur la gâchette. Le cran de sécurité était défait, Brolin n'avait pas voulu perdre de temps à le faire sauter s'il devait tirer immédiatement.

La gueule de l'arme se pointa vers la tête de Joshua Brolin.

Le coup de feu souleva l'humidité des feuilles, son écho alla s'écraser, encore et encore, contre les troncs de la forêt, propageant la rumeur du sang répandu.

Lloyd Meats se tenait sur le haut d'un talus, à quelques mètres, l'arme encore fumante.

Voyant la main du jumeau de Leland devenir molle et s'affaïsser, Brolin comprit qu'il était lui-même encore en vie. Il vit la tête en partie emportée de son assaillant et sut que Lloyd Meats venait de lui sauver la vie.

Un hurlement d'espoir s'éleva dans le chalet. C'était Juliette. Le cri s'arrêta aussi vite.

Brolin se jeta en avant, attrapa son arme dans la main morte et fracassa la porte d'entrée sans plus de prudence.

Juliette était ligotée à une chaise, au milieu de la pièce.

Une tache noire apparut sur son pull. Puis elle se mit à grandir à une vitesse alarmante. Brolin comprit aussitôt.

Son sang se répandait abondamment sur son pull par le trou béant de sa gorge ouverte.

Il hurla :

— NON !!!

Milton se tenait à côté d'elle, le rasoir encore chaud à la main, gouttant sur le sol. Une puissante grimace de haine lui déformait le visage. Il voulut bondir en avant, vers le flic qui le menaçait mais son élan fut instantanément brisé par la balle qui lui traversa la clavicule et l'envoya rouler dans des barils d'eau salée.

Dans la seconde suivante, Brolin était au chevet de Juliette et, oubliant la douleur de sa propre blessure, il laissa son arme sur le sol et posa les deux mains sur le cou de la jeune femme dans l'espoir de stopper l'hémorragie.

Elle avait déjà déversé une grande partie de son sang sur elle ; son corps commençait à trembler.

Les larmes jaillirent sur les joues de l'inspecteur, ses mains ne pouvaient endiguer le flot dense qui se répandait encore par la large plaie.

— Non, Juliette... reste avec moi... non... tu dois rester... Elle essaya de dire quelque chose mais aucun son ne sortit.

Et ses yeux se posèrent sur Brolin. Elle savait que tout était fini.

Elle le fixa avec une incroyable force et un sourire naquit sur ses lèvres.

Tout explosa autour de Brolin, les murs de la raison volèrent en éclats sous la pression de la peine, les sanglots voilèrent son visage.

Puis le regard de Juliette devint particulièrement clair, toutes les émotions quittèrent ses pupilles et disparurent dans le néant.

En une seconde, sa vie se dilua dans la rigidité de l'éternité.

Brolin enfouit son visage dans le cou humide.

On bougea à côté de lui. C'était Milton qui gémissait.

La rage tomba sur l'esprit du jeune inspecteur comme un voile rouge. Il ramassa son Glock et empoigna Milton par le col pour lui plaquer le canon de son arme contre les dents.

— Non, Josh ! C'était Salhindro.

— Si tu fais ça, tu n'auras rien gagné. Tu lui épargneras la honte du procès et de la prison. C'est tout.

Les mains de Brolin tremblaient et les larmes l'aveuglaient.

Milton ouvrit les yeux. Ça n'était plus les yeux d'un homme attardé, mais le regard d'un prédateur puissant. Une créature monstrueuse dont le sourire laissait deviner des petits crocs blancs parfaitement rompus à l'art de déchirer les chairs.

Le sang de Juliette collait au visage de Brolin, comme l'ultime caresse que la jeune femme lui offrait, la dernière once de chaleur de celle qu'il aimait.

Brolin cligna les yeux.

Dans sa rage, il voyait un rideau de flammes pourpres crépiter dans les pupilles du monstre.

— Pose ton arme Josh, fit Salhindro d'une voix douce et ferme.

L'index sur la gâchette, Brolin plongeait son regard dans celui de Milton Beaumont. Les flammes s'enrichirent comme le cœur des Enfers.

Trois semaines avaient passé.

Lloyd Meats jeta dans sa poubelle le reste de son sandwich. Il enfila sa veste et décida qu'il était grand temps de rejoindre sa femme à la maison. Il en avait sa claque pour la journée de toutes ces histoires sordides de règlement de comptes entre bandes de jeunes adolescents.

Il sortit dans le couloir et s'alluma une cigarette.

— Ça va, Lloyd ?

Salhindro le rejoignit, une canette de Pepsi à la main.

— Ouais... Je commence à en avoir marre de toutes ces conneries de meurtres à la con.

Salhindro avala une gorgée de soda.

— Dis pas ça. Qu'est-ce que tu ferais si tu n'étais pas flic, hein ?

— Privé. J'ai toujours voulu faire le détective privé. T'es payé pour prendre des photos d'adultère, tu te rinces l'œil à longueur de temps en résumé.

Les deux hommes rirent de bon cœur.

— Et Milton ? Il est passé aux aveux ? interrogea Salhindro.

— Non. Il reste là sans rien dire. Mais on a trouvé beaucoup d'éléments, notamment la terre qui entoure sa maison, c'est la même que celle que l'on a retrouvée dans l'empreinte de pas sur la scène de crime d'Elizabeth Stinger. L'empreinte de pas correspond parfaitement avec une des chaussures de Wayne Beaumont. La défense va jouer là-dessus, ils vont accuser Wayne des meurtres en dénonçant le manque de preuves qui impliqueraient la présence de Milton, ils vont le faire passer pour un pauvre idiot qui n'a rien compris à ce qui se tramait. Mais avec tout ce qu'on a trouvé chez lui, l'attorney est prêt à le charger pour complicité de meurtre pour Elizabeth Stinger et Anita Pasieka et meurtre sur la personne de... de Juliette.

C'était toujours difficile de prononcer son nom, il fallait avant tout canaliser le flux d'émotion qu'il inspirait.

— Alors c'est comme ça ? s'indigna Salhindro. Il tue, il massacre et on ne saura jamais pourquoi il a fait tout ça ?

— Larry, ce mec est un monstre. C'est un tueur en série de la pire espèce. Quand bien même il nous déballerait tout ce qu'il sait, il faudrait le prendre avec des pincettes. Ce genre d'homme n'est pas comme nous. Il ment toujours, il manipule, son seul plaisir c'est de se sentir au-dessus de nous.

— Un monstre, hein ? Il adopte un gosse, enlève son jumeau et l'élève dans l'ombre, en fait des tueurs en puissance. Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a fait ce Milton pour en arriver là ? Imaginons qu'il était battu par son père, violé et tout le toutim, et ensuite ? Pourquoi on lui a fait ça ? Son père aussi a été violé et battu ? Ça n'a donc jamais de fin, c'est une spirale de haine et de violence qui n'a pas de début ni d'achèvement ? La genèse de ces monstres, le tout début, il provient d'où ? Ce mal qui a un jour frappé un homme, il s'est fait comment ? Tu crois que c'est en nous tous, comme une part d'ombre que l'on transporte tous avec plus ou moins de réussite ?

Meats haussa les épaules.

— L'homme est mauvais, il tue comme ça, sans raison ? répéta Salhindro comme s'il ne voulait pas y croire.

— Elles sont en lui. C'est une partie de l'âme humaine qu'on ne percera jamais. Si cela devait arriver, nous ne serions plus des hommes, mais des machines. Chacun voyage avec ses secrets, et leur nature fait que tu seras bon ou mauvais, ou un peu des deux. J'en sais rien.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et deux collègues sortirent en les saluant.

— Dis pas ce genre de truc, ça me donne le bourdon, confia Salhindro en pressant la touche du deuxième sous-sol.

Ils demeurèrent sans parler jusqu'à ce que l'ascenseur s'immobilise de nouveau.

— Et Brolin, t'as des nouvelles ? Salhindro secoua la tête.

— Non. Je crois qu'il fait le break avant le procès. Il est parti faire la paix avec lui-même, quelque part loin de la civilisation, tel que je le connais.

Ils sortirent de l'ascenseur et rejoignirent le parking.

— Tu penses qu'il va rempiler ?

— C'est possible. Avec lui, on ne sait jamais. Il est jeune.
— C'est peut-être ça le problème. Ça n'aurait pas dû lui arriver cette histoire, s'il s'en relève, il a de l'avenir dans la police.
— Plus que toi et moi en tout cas ! ironisa Salhindro. Meats écrasa sa cigarette contre tin pilier.
— Bon, on se voit demain, Larry.
— Ouais. Demain, et puis après-demain et ainsi de suite.
Ils restèrent ainsi, face à face, puis se donnèrent une accolade chaleureuse avant de se séparer.

75

Assis sur un tronc gisant, Brolin admirait la pureté du paysage.

Pareille à des géants en stase, la cohorte de montagnes se laissait importuner par les aléas du temps avec une tranquillité massive. Une petite brise vint glisser contre la tente de Brolin et émit un feulement synthétique.

Les yeux de Joshua fixaient l'horizon.

Mais son esprit était ailleurs, loin au-delà.

Pourquoi Juliette avait-elle disparu ? Pour satisfaire quel caprice, quel destin ? Elle n'avait rien demandé à quiconque et pourtant le reste de ses jours s'était fixé pour l'éternité un soir devant son ordinateur à converser avec un inconnu.

Quelle morale y avait-il dans sa mort ?

Quel sens lui donner ?

C'est là le premier réflexe de tout bon croyant, rechercher la volonté divine derrière la cruauté quotidienne. Trouver une excuse à l'inexcusable, une raison de continuer à croire.

Mais peut-être n'y avait-il rien à retirer de tout cela. Juliette avait été une vision fugitive de l'amour, son morceau de bonheur dans l'existence. Elle était ce qu'il avait toujours voulu trouver sans le savoir, ce manque en soi que tout homme cherche à combler sans vraiment en prendre conscience. Celui

qui provoque un apaisement de l'âme sans commune mesure avec les autres petites victoires de la vie, cet accomplissement qu'on ne peut retranscrire nulle part. Une part de bonheur propre à chaque individu, simplement reconnaissable à cet éphémère constat de joie qui naît un beau jour avec plus de violence et d'intensité que tout autre auparavant.

Brolin avait découvert ce paroxysme de vie.

C'était Juliette.

Que lui réservait le monde à présent dans son immense sac à malice, quel tour lui imposerait-il, quel caprice ou quel miracle ? Le ressac des jours passant ferait disparaître sa cicatrice comme un dessin dans le sable gommé par une mer imprévisible. Seule la beauté du dessin resterait gravée dans son esprit, Juliette ne serait à jamais plus qu'un souvenir.

Peut-être n'y avait-il aucune morale. La vie n'en ayant pas elle-même. Les bons ne gagnent pas toujours à la fin et les méchants restent parfois impunis. Même l'idée de châtiment divin n'était en soi qu'une consolation à la conscience, il n'y avait peut-être pas de pesée de l'âme au-delà du seuil de notre existence.

Tout simplement, accepter l'idée d'un monde gigantesque, des milliards d'êtres humains respirant au même instant, un univers vaste, avec l'homme au milieu de tout ça. L'homme isolé dans la galaxie, comme une « anomalie » de la nature, un battement de paupière dans le cosmos, futile, avec pourtant le besoin de se sentir empli d'une raison d'être, quitte à se savoir l'esclave d'une puissance partielle. Un grain de sable, une micro-durée *et flop !* plus personne. Toute une race disparaît sans laisser grand-chose derrière elle.

Brolin fut tiré de ses pensées par un couple de chevreuils qui sortait des fourrés en trotinant. Ils s'immobilisèrent et l'observèrent de leurs yeux noirs. Leur pelage bruissa sous le vent léger et ils se dandinèrent sans quitter le campeur du regard.

Puis, dans un geste svelte, ils se frottèrent à un tronc d'arbre et disparurent dans l'épaisseur de la forêt.

Un monde vaste et cynique, cruel aussi.

Mais avec tant de richesse et une seule vie pour en contempler le maximum.

Brolin se leva. L'air était frais, pur.

Il avait le monde devant lui.

Il écarta les bras, ferma les yeux et inspira lentement. Il prit sur son doigt une larme qui stagnait à la lisière de son œil. Lentement, elle coula sur son index, se modulant au gré des plis de la peau, puis elle se détacha et tomba dans l'herbe.

Il sut qu'à jamais le visage de Juliette serait dans ses larmes comme de minuscules camées de cristal.

Il plia ses affaires, ajusta son sac à dos et prit la route de la vallée.

Le monde est vaste.

Et il y a encore tant de choses à y voir...

ÉPILOGUE

Pénitencier d'État de Salem, Oregon

Carter Melington ferma le judas de la cellule 65, cocha la case de présence correspondant au bon occupant et passa à la suivante.

Cellule 66.

Il n'aimait pas le type qui y était. Un tueur en série qu'on lui avait dit. Un de ces fous furieux qui avait dépiauté des femmes comme on pèle une banane.

Depuis sept ans qu'il travaillait au pénitencier, Carter avait toujours apprécié de faire l'appel du matin. C'était pas fatigant, on avait pas à sévir avec les prisonniers puisqu'ils ne sortaient pas de leur quartier et si on se dépêchait, on pouvait se prendre une bonne heure en cuisine avant d'être du service des douches. Mais depuis que l'occupant de la 66 était là, Carter n'aimait plus trop faire l'appel.

Il devait regarder si le gars était toujours présent, simple mesure de sécurité, et parfois le mec l'observait à son tour.

C'était vraiment désagréable quand ce type posait son regard sur lui. C'était comme s'il retrouvait le sourire tout d'un coup. En fait, Carter avait l'impression qu'il n'était pas un gardien de prison mais un daim ou une gazelle que le prédateur savoure des yeux avant de lancer la chasse.

Ce type ne se comportait pas comme si c'était lui qui était derrière des barreaux, on aurait dit qu'il ne se savait pas en prison, ou qu'il trouvait ça tellement puéril qu'il n'y accordait aucune importance.

Carter s'arrêta devant la porte en acier.

Il tira le judas et scruta l'intérieur de la cellule.

Une fois de plus, il eut l'impression que la pièce était plus sombre que les autres. Avec des ombres plus épaisses et plus larges.

Le type était là, assis sur sa couchette, les mains sur les genoux, la tête penchée.

Il émit un bruit de bouche que Carter entendit distinctement, ce qui lui procura une très désagréable sensation.

Et le type parla.

— Gardien Melington. Dites à ces incultes que j'en ai formé bien d'autres encore.

Carter sentit ses mains se geler. On disait que l'occupant de la 66 ne parlait jamais.

— Dites-leur bien que Leland et Wayne n'étaient qu'un échantillon. Un prélude à l'horreur. J'en ai formé beaucoup d'autres à travers le pays. J'ai pris tout mon temps, et je m'y suis bien appliqué. Bientôt, nous allons en entendre parler. Bientôt.

Alors il leva la tête vers Carter et plongea son regard dans celui de son gardien.

Carter manqua de lâcher son stylo, et eut la force de fermer le judas.

Non, c'était impossible.

Il avait rêvé.

Il se passa la main sur le visage. Il tremblait.

Il souffla plusieurs fois pour chasser l'image qu'il avait elle, pour faire fuir le doute. *Oui, c'est ça, tu t'es fait une sacrée hallucination ! C'est ton esprit qui te joue un tour mon vieux ! Va falloir dormir un peu plus et manger moins épicé le soir !*

Il reprit la planche avec le listing de présence et se remit en marche, le pas moins assuré. Ses mains étaient désagréablement moites.

Pendant une seconde, il avait cru voir les yeux de Milton Beaumont s'allumer d'une lueur rouge.

Et pendant ce court instant, il avait vu son âme.

L'âme du Mal.

Il passa à la cellule 67 en se jurant de n'en souffler mot à personne.

Ses pas tintèrent sur le revêtement dur du sol et il s'éloigna en secouant la tête.

L'âme du Mal...

« [...] un homme possédé d'un esprit impur : il avait sa demeure dans les tombes et personne ne pouvait plus le lier, même avec une chaîne, car souvent on l'avait hé avec des entraves et avec des chaînes, mais il avait rompu les chaînes et brisé les entraves, et personne ne parvenait à le dompter. [...] Et on l'interrogea : "Quel est ton nom ? » Il dit : « Légion est mon nom car nous sommes beaucoup." »

Évangile selon saint Marc

REMERCIEMENTS

Ce roman n'est dédié à personne, une histoire aussi noire ne saurait l'être.

Mes remerciements vont à tous ceux qui ont eu la patience de me supporter pendant réécriture de ce roman, et ils savent à quel point ça n'a pas été toujours simple !

Merci également à tous ceux dont les travaux m'ont été d'une très grande aide pour la réalisation de ce livre : J.D. ; R.R. ; S.B. ; L.M. ; Dr M.D. ; Dr D.L. ; Dr P.F. ; Dr G.S. ; M.C. ; J.L.C.

Malgré tout l'acharnement à toujours être juste et vrai, et les heures de travail à le vérifier, s'il y avait la moindre erreur ici, elle serait entièrement de ma faute, et non de la vôtre.

Ce roman ne serait pas ce qu'il est sans l'incroyable compétence de mon éditeur et de toute son équipe. A vous tous : merci, vous êtes formidables.

Les citations de la *Divine Comédie* sont tirées de la traduction d'Henri Longnon (Classiques Garnier, Bordas).

Enfin, quelques libertés ont été volontairement prises avec la ville de Portland, essentiellement pour les lieux sinistres qui y sont décrits. C'est une ville et une région magnifiques, le Jardin des Roses entre autres est réel et il est somptueux, que l'on retienne cela plutôt qu'un institut médico-légal ou une vallée aux gouffres sans fond... bien qu'ils existent aussi.

Maxime CHATTAM,
Edgecombe, le 20 décembre 2001.

Maxime Chattam

In tenebris

POCKET

Thriller

Maxime CHATTAM IN TENEBRIS

« Le diable peut citer l'Écriture pour ses besoins. »
SHAKESPEARE, *Le Marchand de Venise*

PROLOGUE

12 avril 1997,

Quelque part au-dessus du Colorado

Harvey Morris ouvrit la tablette située devant lui et y posa sa montre à quartz. Un souffle feutré habitait la cabine, à peine perturbé par les faibles gémissements d'un enfant quelques rangées plus loin. Tous les passagers étaient plongés dans la projection du film ou dormaient la tête penchée.

Harvey observa à travers le hublot pendant que ses doigts tapotaient nerveusement contre l'accoudoir. Il n'en pouvait plus d'attendre. Chaque minute se dilatait en heure, rallongeant d'autant son supplice. Il commençait à avoir mal au dos, il avait besoin de déplier ses jambes et, évidemment, son voisin somnolait, lui bloquant l'accès à l'allée. Il vérifia l'heure sur sa montre, comme si cela pouvait y changer quelque chose. 16 h 42. Ça n'avancait pas.

Ne pouvant fumer, il prit un autre chewing-gum, son cinquième depuis le départ. Il était hors de question qu'il accepte l'un de ces patchs pour fumeur que les hôtesse distribuaient à qui les désirait. Qui sait si ces machins-là ne vous refilent pas un cancer de la peau au bout du compte ? répétait-il avec méfiance. Il soupira et replongea dans la contemplation du ciel. On ne voyait rien d'autre qu'un long panache molletonneux loin au-dessous et l'infini casque azur pour le coiffer.

Alors qu'il filait à 30000 pieds d'altitude, à la vitesse de 325 nouds, l'écho-radar du Boeing 747 de la Continental disparut des écrans par 300 millibars de pression d'air, soit l'équivalent du mont Everest.

L'appareil planait majestueusement au-dessus d'une mer de nuages opaline, glissant furtivement entre le bleu des cieux et le moutonnement immobile. De l'extérieur, le soleil scintillait sur ses parois, des éclats de rayons venaient se refléter de-ci, de-là, comme de petits diamants en fusion. Puis tout à coup, à travers

un des hublots opaques, il y eut une étincelle.

Rien de vraiment exceptionnel, juste un éclair immédiat.

Le reste dura moins d'une seconde.

Une fraction de temps plus tard, le fuselage sembla s'aspirer de l'intérieur, comme une brique de jus de fruit que l'on vide à la paille jusqu'à en absorber tout l'air. Une tonne d'air pressurisé venait de se répandre dans l'atmosphère.

Le feu se propagea en même temps.

Du milieu de la carlingue une boule de flamme s'éleva et avala instantanément tout l'appareil. Les hublots éclatèrent, la coque se déchira et la voilure des ailes se volatilisa à mesure que les réservoirs de kérosène étaient bus par l'explosion. L'empennage gigantesque aux couleurs de la compagnie se brisa et se fractionna en milliers de copeaux embrasés. Les seize tonnes des quatre moteurs Rolls-Royce RB211 se répandirent dans le ciel, à plusieurs kilomètres de distance, en un clignement de paupière.

Les quatre millions et demi de pièces formant le vol CO-4133 furent pulvérisés presque sans un bruit.

9 150 mètres plus bas, un garçon de quinze ans était allongé dans un pré. Le babil aérien des oiseaux et la crécelle discontinue d'un grillon s'élevaient en rythme autour de lui, seules irrévérances au silence environnant. Un brin d'herbe passé entre ses lèvres, il pensait à Jessica, la fille assise juste à côté de lui en cours de maths. Ses yeux étaient absorbés dans la blancheur des nuages quand il crut voir un point lumineux au-dedans. Ce fut court, mais tellement intense qu'il se demanda s'il ne s'agissait pas d'une sorte de phare spatial pour navette perdue. Puis, comme le phénomène ne se reproduisait plus, il l'oublia bien vite et replongea dans ses rêves d'adolescent.

Quand il entendit parler de la catastrophe aérienne aux infos, plus tard dans la soirée, il ne fit pas le moindre rapprochement.

Trois cent douze passagers et membres d'équipage moururent sans un témoin, anonymement.

Lorsque la neige des Rocheuses fut nappée de pourpre – comme si l'on avait attendu le crépuscule pour parler de la mort – une conférence de presse fut organisée. Il y avait des

membres du NTSB¹ et de la FAA² ainsi que quelques représentants de la compagnie aérienne. Du bout des lèvres, on avoua ne pas comprendre ce qui s'était produit, on prononça les termes « accident regrettable » et « avarie technique » comme un préambule d'excuses avant d'affronter les familles.

Même après plusieurs années de recherches, la cause de l'« incident » resta inconnue, l'hypothèse d'un court-circuit demeura longtemps la piste privilégiée sans pour autant être vérifiée. On ne sut jamais. Certains chuchotèrent qu'une force terroriste d'extrême droite protégée par des éléments du gouvernement avait fait le coup, d'autres murmurèrent que c'était le Chaos qui l'avait voulu ainsi, d'autres encore dirent le Mal... Des rumeurs.

Les conséquences de ce drame allaient néanmoins dépasser en horreur tout ce qui s'était fait jusqu'à présent. Du fait de cette explosion, un carnage plus sanglant encore allait commencer, un monstre venait de sortir de sa pupe pour lentement arriver à maturité. La destruction de cet avion n'était rien de moins qu'une clé. Un passe vers l'indicible, vers un être *différent*.

Un tueur sans cadavre. Un tueur sans nom, une ombre. Au sommet de la société, au-delà des hommes.

Invisible.

¹ National Transportation Safety Board : le bureau chargé d'enquêter sur tous les accidents d'avions civils sur le territoire américain, et sur les accidents importants d'autres moyens de transports (train, voiture, bateau...)

² Fédéral Aviation Agency : Aviation civile.

Brooklyn, janvier 2002

BROOKLYN
JANVIER 2002
PREMIÈRE PARTIE

« On ne peut avoir une civilisation aimable sans
une bonne quantité de vices aimables. »

Aldous HUXLEY, *Le Meilleur des mondes*

1

Le klaxon du break hurla dans la nuit, faisant voler en éclats la quiétude de ce début de soirée. Glissant dans ce chaos, le crissement de pneus s'y superposa, plus irrespectueux encore, violent et strident.

Les phares creusaient dans l'obscurité un seul et profond sillon. Pourtant il n'y avait déjà plus aucune trace de l'ombre. Elle était passée si vite.

Quelques mètres plus loin, un autre véhicule fit une embardée terrible en crachant la puissante protestation de son avertisseur.

Elle fuyait, sourde à ce tumulte, elle n'entendait que les battements lourds de son cœur, le bouillonnement de son sang, elle était prise dans le fourreau de sa panique.

... Il est là ! Il arrive ! Il est juste derrière moi ! Sa main va se tendre et ses doigts m'accrocher ! Il va m'avoir, je le sens, il est là !

Elle courait pour sa vie.

Sa silhouette fine, un soupçon de présence, presque un doute, bondissait sur l'asphalte des rues, exposant son corps nu aux lumières aveuglantes des voitures qui l'évitaient dans la confusion.

Un effroyable concert monta à l'orée du parc, se répercutant contre les murs des bâtiments voisins, tandis que, les unes après les autres, les voitures s'immobilisaient. Deux d'entre elles se percutèrent, ajoutant à la partition une improvisation de tôle froissée.

Il se rapproche ! Vite ! Vite ! Il va m'arrêter !

Elle ne sentait plus rien. Ni le souffle brûlant qui jaillissait de sa poitrine comme un geyser volcanique, ni les cruelles morsures du sol sur la peau rongée de ses pieds. Elle courait pour sa vie, et laissait derrière elle une empreinte sanglante à chaque foulée. Sans hésitation, sans même concevoir ce qu'elle faisait, elle se jeta dans un bosquet qu'elle traversa aussitôt pour surgir sur une autre route, devant un camion de livraison.

Le caoutchouc des roues fut dévoré en un instant dans le

coup de frein, laissant sur la rue une longue tache sombre. Ce fut insuffisant, le chauffeur braqua, dans la tension qui le maintenait debout sur la pédale. Les douze tonnes décollèrent sur le terre-plein pour venir percuter une camionnette à l'arrêt avant d'arracher un réverbère et de finir leur course sur le trottoir.

Cours ! Cours ! Il vient ! Sa main est là, dans ton dos, prête à te saisir ! Cours !

Elle sentait déjà le souffle délétère de la mort lui caresser l'épaule, descendre entre ses seins et frapper. Frapper sans répit.

Au loin, deux passants assistèrent à la scène qui ne dura pas plus de trente secondes, le temps pour une femme nue de traverser en zigzaguant à toute vitesse une succession d'avenues et de s'enfoncer dans les ténèbres du parc. L'hystérie lui mangeait le visage, l'homme en était convaincu, mais il dut regarder sa femme pour s'assurer qu'il n'avait pas fait un cauchemar éveillé. Celle-ci était bouche bée, sous le choc. Elle avait aperçu la vaste croûte vermillon qui couvrait le crâne de la démente.

La ville disparut derrière la silhouette, engloutie par le mystère des branches épaisses, avalée par l'implacable routine de la nature, même les lumières synthétiques de la civilisation ne survécurent pas.

Elle courait toujours, la sueur de la peur se mélangeant à celle de l'effort, et les gouttes glissaient par dizaines, malgré le froid. Elle monta un sentier couvert de petites branches mortes puis elle voulut bifurquer sur la droite.

Vite ! cria-t-elle, désespérée, à bout de forces.

Son corps se souleva, compressé dans un spasme soudain, la chair de poule ondula sur toute la surface de sa peau quand ses membres se mirent à trembler.

Les vertiges qui ne l'avaient pas quittée depuis qu'elle fuyait s'amplifièrent jusqu'à déborder du cadre de la raison, la vague de terreur qui s'ensuivit acheva de lui faire perdre conscience. Ses jambes s'emmêlèrent avant qu'elle passe pardessus la minuscule bordure et dévale la pente entre les arbres.

Son corps s'immobilisa dix mètres plus bas, dans un champ

de roseaux.

Les bras serrés sur le torse, les cuisses repliées contre le corps, elle gisait comme une madone oubliée, sous le regard imperturbable de la lune dont le reflet glissait sur la surface d'un grand lac.

Elle respirait encore.

2

Il y a dans Brooklyn Heights une promenade qui surplombe Manhattan, une bande sombre de béton au-dessus de la baie où les couples et les personnes âgées aiment à venir. Les maisons qui jalonnent cette allée sont hautes et étroites, avec des façades travaillées de reliefs et auréolées de nombreuses fenêtres dans la nuit. Sur le toit d'une d'entre elles brille une lueur étrange.

C'est une coupole de verre, comme le sommet d'une montgolfière de lumière dépassant de son entrepôt.

Si quelqu'un se trouvait là-haut, il serait étonné de découvrir quelques graines de tournesol, abandonnées là pour les oiseaux.

Son regard pourrait descendre quatre mètres plus bas à travers la coupole, sur le parquet de l'appartement, et suivre les lattes jusqu'à un canapé recouvert d'un plaid andin aux couleurs bariolées.

C'est un salon chaleureux, un cocon protecteur où le visiteur se sent bien.

Sur la table basse, un cône d'encens diffuse une rigole de fumée ondoyant en une danse du ventre fantasmagorique. À ce moment, le visiteur éventuel, pris par la sérénité du cadre, ne peut s'arracher à la curiosité d'explorer encore un peu les lieux. C'est probablement à cet instant d'infime hésitation qu'il découvre le grand cheval à bascule. Un cheval en teck, le modèle idéal de jouet, dont le parfait état exclut qu'aucun enfant se soit jamais amusé dessus.

Le visiteur n'a qu'un pas ou deux à faire pour s'approcher du mur de briques rouges d'où provient la lumière chaude diffusée par trois appliques. Quatre vases canopes y sont suspendus par des chaînettes immobiles. Leur sinistre contenu a été remplacé par du faux lierre qui verse ses ramures abondantes dans le vide. À côté de cet hommage discret à Pharaon et à Bacchus, une lithographie reproduisant les jardins suspendus de Babylone. En bleu, d'une écriture élancée, on a inscrit sur le bas du dessin : *À Annabel, muse édénique, voici un petit jardin pour ma merveille.*

A la lecture d'un aveu si sincère, le curieux est tenté de faire demi-tour, et de s'envoler par la coupole, mais faire volte-face l'amène à découvrir l'autre mur. D'autres briques rouges, à peine saillantes, et des masques africains aux mimiques fascinantes. Aucune expression définissable, pas vraiment des yeux et une bouche, plutôt des orifices vierges pour accueillir les émotions du porteur. Et entre ces deux visages peints, une multitude de photos. Des centaines d'instant figés, des sentiments capturés puis découpés, et enfin agencés les uns avec les autres, les uns sur les autres.

Ne pouvant faire autrement que de rassasier son désir de compréhension, le visiteur traverse alors le salon. Il dépasse le canapé et la table basse, franchit un tapis de laine fine, sans doute ne remarque-t-il pas la chaîne hi-fi et les tours lumineuses de l'équaliseur. Il entend alors la musique pour la première fois. Très basse, entre douceur et irréalisme, comme une absence. Un flot harmonieux, peut-être Sade, ou un morceau de jazz sensuel. Mais, nullement ébranlé dans son intention, il aboutit vite aux photos.

La majeure partie représente des paysages exotiques. Neige, soleil, sable, tempête, temple, église, Petra, Cappadoce et bien d'autres encore, ils sont aussi variés que nombreux. De-ci, de-là, distillées avec sagesse et modestie, quelques têtes apparaissent dans ce tour du monde en deux dimensions. Un couple en particulier revient presque toujours, souvent proches, parfois intimes. Un homme aux longs cheveux bruns, pas particulièrement beau, commun même, mais un sourire charmant et un regard de gentillesse. À ses côtés, une jeune femme – quelques années de moins. La couleur généreuse de sa peau et ses longues tresses noires font deviner une origine africaine, métisse ou quarteronne. L'homme a une quarantaine d'années, et plaisante souvent, fait le pitre même, déclenchant un fou rire chez sa compagne.

À ce degré d'intimité, le visiteur peut bien se permettre encore un peu de prospection, aussi le doux clapotement qui provient de la porte à sa droite semble une cible privilégiée. En la poussant, il découvre une cuisine étroite et longue. Pas fonctionnelle du tout, l'épaisseur des meubles réduisant l'espace

à un simple corridor.

Ce qui le surprend aussitôt, c'est l'arme de poing et son holster qui sont posés sur un mince plan de travail. Un Beretta 9 mm.

Au fond, la femme qu'il a vue sur les photos tourne une spatule de bois dans une casserole en ébullition. Sur les photos elle ressemble un peu à Angela Basset, mais là, elle tire plus vers Angelina Jolie, avec une peau plus mate. Absorbée dans la lecture de *L'Attrape-cœurs*, elle reste insensible à la vapeur qui monte autour de sa main. Malgré le pull informe qui tombe sur son pantalon de toile, sa silhouette est celle d'une femme athlétique. Elle porte des espadrilles de corde.

À cette distance, on lui donne trente ans, à peine plus. Le hâle naturel de sa peau confirme un parent afro-américain, une ou deux générations plus tôt. Ses cheveux sont noués en tresses, et reposent à présent en un bouquet confus que maintient une baguette chinoise. Ses lèvres sont pleines, à peine rosées, son nez est fin au départ et plus épaté ensuite, et ses très grands yeux sont aussi noirs que deux puits sans fond. Elle est concentrée, passionnée. Elle pose la spatule et tourne une page si vivement qu'elle la déchire un peu. Elle s'appelle Annabel O'Donnel.

Elle est détective au 78^e precinct³ de Brooklyn depuis quatre ans, et ce soir, après une journée difficile, elle entame ce qui va être un repos compensatoire mérité. Mais tout cela pourrait faire beaucoup pour un visiteur curieux, et c'est par la fenêtre du fond, celle-là même contre laquelle est appuyée Annabel, qu'il pourrait disparaître dans la nuit. Par cette fenêtre qui domine, du haut de la colline de Brooklyn, la pointe de Manhattan et ses tours scintillantes.

Annabel dîna d'un plat de spaghettis tout en poursuivant sa lecture, assise dans le sofa multicolore, avec la musique de la chaîne pour compagnie. Minuit ne tarda pas, mais si son corps était fatigué, son esprit tournait à plein régime, page après page. Insatiable. Elle adorait lire depuis toute petite. Dans un coin du salon, plusieurs piles branlantes de livres, jaunies pour certains,

³ Équivalent des commissariats de quartier.

des tours de papier menaçant de s'effondrer. Annabel ne s'était jamais acheté de bibliothèque, elle aimait le charme poussiéreux des entassements qu'elle faisait croître au fil des ans. Elle agissait de même avec les revues, ne jetant rien, elle bourrait une malle en osier de tous les magazines auxquels elle était abonnée. En fait, tout ce qui passait entre ses mains était consigné dans un tiroir ou une boîte en carton, incapable qu'elle était de jeter, ne serait-ce qu'une photo ratée ou un ticket de cinéma pour peu que la soirée fût un bon souvenir. Toutefois, son appartement était clair, peu de meubles et guère plus de décoration ; la jeune femme prenait soin de dissimuler ses petites manies à l'œil du premier venu. Ainsi en allait-il d'elle-même, construite par accumulation de tas denses, dans l'attente d'une secousse violente qui les ferait un jour s'écrouler, si cela était encore possible.

Seule la lampe proche du sofa était allumée dans l'appartement, un abat-jour en peau de chameau que l'homme des photos avait rapporté deux ans plus tôt. Annabel tourna les pages sans faiblir (elle avait fini par s'allonger) jusqu'à ce que la dernière ait livré ses secrets et ses conclusions. Elle resta là de longues minutes à réfléchir en admirant à travers la baie vitrée la skyline désormais amputée de Manhattan. Au pied des buildings, l'Hudson et l'East River ne faisaient plus qu'un, mêlant leurs fluides dans une gigantesque tache noire.

Annabel sursauta. Le téléphone venait de sonner à côté de son oreille.

Elle n'avait pas l'habitude de recevoir des appels chez elle à cette heure-ci. Lorsqu'elle était en service, on utilisait son biper ou son téléphone cellulaire pour la joindre. Elle tendit la main vers l'étagère sur laquelle était posé l'appareil et décrocha.

— Annabel, c'est moi, Jack, fît-on aussitôt.

— Jack ?

Jack Thayer était son équipier. Et comme tout équipier, il était devenu un peu plus que cela, un ami, un confident. Mais il n'appelait qu'à de très rares occasions sur la ligne personnelle des O'Donnell, et toujours à des heures décentes.

— Je te réveille ? demanda-t-il sans paraître s'excuser.

Il y avait un ton impérieux dans sa voix, l'urgence d'une

situation grave.

— Non, mais je ne suis plus de service. Plus ce soir et encore moins cette nuit. Et toi non plus d'ailleurs, commenta-t-elle, devinant un motif professionnel.

— Écoute, je suis resté un peu pour tenir compagnie aux gars et... on... Je viens de tomber sur quelque chose d'important. J'ai besoin de toi.

— Quoi ? Comme ça, maintenant ? T'es gonflé, Jack ! Je...

— On vient de retrouver une femme dans Prospect Park, la coupa-t-il, elle était nue et...

Annabel attendit la suite, présageant le pire.

— Faut que tu viennes, elle a besoin d'une présence féminine, esquiva-t-il. Elle est sous le choc.

— Jack, il y a d'autres détectives ce soir dans notre zone, pourquoi moi ?

Jack hésita à l'autre bout du fil. Le détective Thayer, réputé pour ne jamais perdre de temps et être d'un aplomb inébranlable, flottait dans son élan.

— Il se pourrait qu'elle ait été enlevée, conclut-il.

Le cœur d'Annabel se serra. Elle ferma les yeux. Les mots magiques : enlèvement et disparition. Les mots que tous au 78^e precinct avaient appris à ne pas prononcer à la légère en présence de la jeune femme. Deux situations qu'elle n'avait jamais vécues elle-même, mais qui éveillaient une douleur sourde à chaque fois.

Elle balaya tout cela de son esprit avant que le malaise ne se fasse trop pesant et demanda :

— Quelles sont les circonstances ?

Jack Thayer prit une profonde inspiration, comme pour se donner du courage avant de se lancer.

— Un des gardiens du parc faisait une ronde vers le lac quand il a reçu un appel radio. Un carambolage a été provoqué en début de soirée par... Selon les témoins, par « une femme nue, courant comme une hystérique ». Elle a disparu dans le sud du parc, à la Pergola sur Parkside Avenue. Les collègues du type lui ont demandé d'aller jeter un coup d'œil, sans vraiment y croire. Le fait est qu'il l'a retrouvée, à moitié délirante.

De nouveau, il marqua une pause forcée, cherchant

comment s'exprimer.

— Je pense que tu devrais venir, finit-il par lâcher. Le gardien qui l'a trouvée pense qu'elle s'est fait ça elle-même, que c'est une dingue. Mais ça me paraît impossible ; quelqu'un l'a touchée.

— Fait quoi ? Jack, on lui a fait quoi ? De nouveau, il sembla hésiter.

— Pas au téléphone. Il faut que tu le voies de tes propres yeux, rejoins-moi, je suis à la villa Litchfield, chez les gardes forestiers.

Dans la minute suivante, Annabel récupéra son arme, enfila un pull plus chaud encore et elle prit sa veste pour foncer vers l'extérieur. Électrisée par le contraste entre sa torpeur première et la rapidité de la conversation téléphonique, la tête lui tournait quand elle rejoignit sa voiture.

Elle s'accorda deux minutes pour souffler, les mains sur le volant, puis tourna la clé.

Annabel traversa la forteresse sauvage de l'urbanisme sous l'œil morose de la lune qui ne quittait pas Brooklyn.

3

Située en retrait de Prospect Park West, la villa Litchfield semblait un navire perdu dans la nuit. Ses hautes fenêtres brillaient au milieu des chênes et des érables, dominant une route étroite qui sinuait pour atteindre un minuscule parking. Les tours à coiffe blanche de ce manoir brun se hissaient par-dessus le paysage forestier, veillant scrupuleusement sur les deux cent dix hectares du domaine qui formaient une tache démesurée au milieu des immeubles de Brooklyn.

Annabel connaissait le bâtiment. Prospect Park étant rattaché à la juridiction du 78^e precinct depuis 1993, elle y avait souvent été appelée pour des affaires d'agressions. Cependant, elle n'y avait jamais pénétré de nuit, et ce qui était de jour une somptueuse demeure prenait à cet instant les apparences d'un castel lugubre.

Elle ferma la portière de son 4 x 4 BMW et prit la direction de l'entrée. Des drapeaux masqués par l'obscurité frémissaient en haut d'un mât. Annabel songea aux battements d'ailes de chauves-souris géantes. « C'est malin, se dit-elle. Tu n'as rien de mieux à te fourrer dans le crâne ? »

Elle grimpa les marches du perron et comprit la gravité de la situation en voyant l'agitation dans le hall d'accueil.

La villa, qui abritait des bureaux, était en général vide du crépuscule à l'aube. Mais ce soir-là, à minuit et demi, une demi-douzaine d'hommes en tenue de gardes forestiers faisaient les cent pas en discutant nerveusement. La plupart se réchauffaient les mains avec un gobelet de café fumant.

Lorsque Annabel entra, l'un d'eux, un grand blond avec une moustache finement taillée, s'approcha en lui tendant la main.

— Détective... euh, O'Donnel ? Annabel hocha la tête.

— Je suis Stanley Briggs, c'est moi qui ai trouvé la femme, expliqua-t-il, un peu trop fièrement. Venez, suivez-moi, votre collègue est au premier.

Il l'entraîna vers un escalier abrupt et mal éclairé.

— Ne le prenez pas mal, fit la jeune femme d'un ton qu'elle voulait amical, mais depuis quand le parc dispose-t-il de

gardiens comme vous ? Il y a une brigade spéciale qui lui est affectée, et à ma connaissance ils ne patrouillent pas la nuit.

— C'est justement pour cette raison que nous sommes là, mademoiselle.

— Madame.

— Ah, pardon. Nous faisons partie de l'Alliance de Prospect Park, c'est nous qui veillons à l'entretien du site. Et depuis quelques mois, des bandes de jeunes viennent tout dégrader la nuit et saper notre boulot, alors nous formons des groupes de bénévoles pour surveiller un peu, en plus de notre travail sur l'environnement. Notez bien qu'on n'en veut pas à la police, vous pouvez pas patrouiller partout, je sais bien que la 3^e Avenue la nuit ça vous occupe déjà pas mal, c'est pour ça qu'on s'active entre nous.

Annabel haussa les sourcils dans le dos de Briggs. La bonne volonté était un atout indiscutable, mais elle était parfois source de problèmes, surtout pour la police.

— Voilà, nous y sommes, dit le garde en poussant une porte. Avant d'entrer, Annabel lui tendit la main et le remercia, l'engageant à les laisser sans plus de formalités et d'explications. Elle referma la porte derrière elle.

Jack Thayer était assis sur une chaise, la fatigue de la journée accentuant ses rides déjà passablement marquées en temps normal. C'était un petit quadragénaire nerveux, aux cheveux courts, poivre et sel, toujours vêtu du même costume froissé. La ressemblance avec l'archétype du détective de police s'arrêtait là. Il ne fumait pas, ne buvait pas de café, n'était pas grossier non plus. C'était un battant, un dynamique, mais aussi un penseur. Fêré de poésie et de théâtre, il roulait toujours un livret dans l'une des poches de sa veste pour tuer le temps dans ses moments d'ennui. Il « gribouillait » de temps à autre quelques pensées dans un carnet ou au dos des photocopies de mandat, et dispensait modestement des conseils philosophiques à ses confrères. Il était l'épaule consolatrice et celui qui passait la serpillière sur les larmes. Jack était pour Annabel une sorte d'adaptation ménagère de Marc-Aurèle, la carrure de l'empereur en moins. À cela il répondait que la « discipline hellénique » avait, chez lui, une fâcheuse complaisance à

rompre l'équilibre du côté de l'esprit au détriment du corps, bien qu'il fût en bonne santé. C'était le genre de remarque qui avait plu à Annabel dès les premiers moments de leur collaboration. Durant les quatre dernières années, les huit heures par jour en compagnie de Jack Thayer avaient passé aussi vite qu'une conversation passionnante. Ils se confiaient parfois ce qu'ils n'osaient pas dire à leurs proches, ou cherchaient ensemble les solutions des problèmes de chacun.

Le gris de ses yeux se posa sur Annabel, elle crut y lire du soulagement. Il se leva et enfonça dans sa veste un livre de Tennessee Williams.

— Je suis désolé de t'avoir fait venir ainsi. Quand j'ai entendu l'appel au central, j'ai foncé. C'est seulement en voyant cette femme ici que j'ai pensé à toi.

Il avait récité cela comme s'il s'y était préparé. Il désigna du menton le fond de la pièce, derrière Annabel.

Allongé sur un lit, un corps humain était emmitouflé dans une couverture et recroquevillé le dos contre le mur. Les paupières fermées, son front se plissait régulièrement, à mesure que le traumatisme peuplait son inconscience de cauchemars. Il était impossible d'en dire plus sans examen minutieux car ses traits étaient ceux d'un individu exténué, au bord de la rupture, et son crâne rouge le dépersonnifiait.

D'épaisses croûtes couvraient la surface où auraient dû se trouver les cheveux, tels des continents à la dérive sur un océan de feu. La boîte crânienne contenant son précieux trésor palpitait de vie dans l'air sec de la pièce.

On l'avait scalpée.

Annabel se tourna brusquement vers son partenaire.

— Jack ! Qu'est-ce qu'elle fout là ? s'indigna-t-elle en baissant sa voix du mieux qu'elle put malgré la colère subite. Elle devrait être à l'hôpital !

Thayer leva les mains en signe d'apaisement.

— Je sais, ce sont les gardiens qui l'ont amenée ici. Quand j'ai entendu leur appel, je suis venu aussitôt et j'ai demandé une ambulance. Elle est en bas, derrière le bâtiment pour le cas où un journaliste traînerait dans le coin. On vient d'examiner la

filles et ils vont la transférer d'un moment à l'autre au Methodist Hospital. Alors détends-toi. Dans moins de dix minutes elle sera entre les mains d'un médecin compétent.

Le regard d'Annabel en disait long sur ce qu'elle pensait. La fille devait être ici depuis quasiment une heure !

— A-t-elle repris connaissance depuis son arrivée ? demanda la jeune détective.

— Pas vraiment, elle délirait comme une junkie quand le gardien l'a trouvée. Elle rampait dans la terre.

Annabel se passa la main sur la bouche, n'osant imaginer quelle sorte d'enfer cette femme avait vécu. Elle s'approcha jusqu'à pouvoir toucher son visage, des gestes lents, maternels. Au contact de la peau, l'inconnue crispa les lèvres et émit un gémissement étouffé ; Annabel s'empessa de la rassurer en lui caressant les joues. La femme au crâne rouge retrouva son calme et son sommeil sembla plus serein. Pour autant qu'elle pût voir, la détective n'estima pas la blessure dangereuse, mais son état lui faisait craindre un début d'infection. L'incision qu'on lui avait faite n'était pas très nette. À plusieurs reprises, la lame – probablement un scalpel – avait fait fausse route, s'écartant en autant de petites ravines pourpres. Puis on avait dû lui rabattre le cuir chevelu depuis la nuque jusqu'au front, afin de détacher le scalp avec la peau.

— Comment ces abrutis ont-ils pu croire qu'elle s'était mutilée toute seule ? s'étonna Annabel. C'est bien ce que tu m'as dit, le gardien pense que c'est une dingue ?

Jack approuva et ses joues se creusèrent. Il se tourna pour prendre un objet sur la table et le tendit à sa collègue.

— Tiens, voilà pourquoi. Elle tenait ça à la main.

Annabel s'empara du sachet de plastique et ne parvint pas à réprimer une grimace de dégoût en découvrant des cheveux noirs mi-longs rattachés par un lambeau de peau. Le sang à l'intérieur était parfaitement sec, le travail n'était pas récent, mais on devinait qu'il avait été fait maladroitement, arrachant plus que nécessaire par endroits.

— Mon Dieu !

— Comme tu dis. De plus, elle porte les traces de nombreux coups. Rien qu'elle n'aurait pu se faire elle-même, mais je ne

crois pas qu'elle se soit évadée de Dartmoor. Stanley Briggs, qui l'a trouvée, dit qu'elle roulait les yeux comme une droguée avant de s'effondrer.

— Pourquoi es-tu si sûr que ça n'est pas une démente ? demanda Annabel sans vraiment y croire.

— Regarde son crâne. La blessure date d'hier ou avant-hier, ça a séché. C'est pas en institut psychiatrique qu'elle se l'est faite. Et je doute qu'une femme nue avec une tête dans cet état puisse passer inaperçue en plein milieu de Brooklyn pendant vingt-quatre heures.

Il y eut un long silence pendant lequel ils s'observèrent, partageant implicitement les mêmes déductions.

Lorsque la porte s'ouvrit sur deux hommes portant un brancard, Annabel recula et rendit le sac à Thayer.

— O.K. Préviens le capitaine ou l'officier de permanence qu'on est dessus. J'accompagne la fille à l'hôpital pendant que tu emportes les cheveux au labo.

Jack acquiesça, un sourire cynique au visage. Il aimait qu'Annabel prenne les choses en main, elle brillait alors avec la détermination d'une amante florentine au seuil du dernier acte d'un drame. « Dommage que cela soit toujours dans un cadre aussi grave », se dit-il.

Il allait disparaître quand Annabel lui posa la main sur le bras.

— Merci, Jack.

Elle savait qu'il n'avait pas répondu à cet appel par hasard. Il s'était trouvé là quand on avait annoncé la situation et avait bondi sur l'occasion, pour elle.

Il posa sur sa partenaire un sourire sincère et s'en alla.

Il était le seul dans toute la division du 78^e precinct à vouloir nourrir l'obsession de la jeune femme. Il était le seul à penser que cela lui faisait plus de bien que de mal, et que c'était pour elle un besoin, que chaque enquête d'enlèvement ou de disparition sur laquelle elle travaillait (si rares fussent-elles) lui apportait de l'espoir.

Un espoir qui la faisait tenir depuis un an.

4

Elle s'était mariée en juin et Brady avait disparu dix-huit mois plus tard. Un matin elle était partie travailler, et le soir il n'était plus là. Pas un mot, pas une lettre. Il n'était simplement plus là. Il ne manquait que son portefeuille et sa veste, toutes ses affaires étaient intactes. Brady était grand reporter, travaillant essentiellement à l'étranger, souvent pour le National Géographie. Mais en ce 17 décembre 2000 il n'avait aucun départ prévu avant deux mois. Ils devaient passer Noël ensemble, loin de l'industrialisation outrancière de l'Amérique, ayant arrêté leur choix sur les Maldives et ses côtes sauvages. Annabel avait détesté prendre une décision à l'aide de brochures touristiques, qui lui renvoyaient au visage l'indécence de leur argent. Les vacances lui apparaissaient tout à coup comme l'os que l'on jette à un chien pour avoir la paix et s'assurer qu'il reviendra obéir. Elle partirait et reviendrait travailler longuement pour pouvoir s'offrir un jour un nouveau voyage. Vivre n'était pas gratuit, la naissance devenait alors la première facture, et il faudrait payer les suivantes pour pouvoir repousser au plus loin l'échéance finale. Nul ne disposait de soi en cette Terre des Hommes libres. C'était avec ce genre de pensée qu'Annabel refusait l'idée d'avoir un enfant. Elle aimait son mari et son travail, le reste n'était plus que littérature. Depuis son adolescence elle gardait en mémoire la formule de Chesterton : « La littérature est un luxe, la fiction une nécessité. » Elle l'avait transposée à sa propre existence, catégorisant en deux choix : ce qui relevait du luxe, et ce qui était fiction – sa source d'énergie. Ainsi, elle refusait le concret d'un enfant, *son luxe à elle*, de la responsabilité de le lancer dans cette jungle, pour s'entourer des rêves de l'amour, et de rares moments de divertissement. Luxe et fiction. Le reste était plongé dans un quotidien professionnel enivrant.

C'était là tout le paradoxe Annabel. Détective par passion, révoltée contre un système par conviction, par besoin de liberté. Elle prenait conscience qu'elle pleurerait surtout sur la misère des autres, sur toutes ces larmes dont elle ne pouvait qu'imaginer le

goût.

Puis ce fut son tour.

Tout bascula en une journée. En un baiser fugace, qui deviendrait dans les semaines suivantes, lourd de nostalgie, un souvenir constellé de regrets.

Ce jour-là, Brady devait passer chercher quelques pellicules photo, faire un tirage papier d'un cliché de son dernier reportage sur l'architecture Gaudi en Espagne, et il avait prévu d'acheter de quoi dîner, rien de bien risqué. Pourtant, le soir, Annabel avait ouvert la porte de leur appartement sur l'incroyable démesure d'un vide, de l'absence sans motif. Et de l'inquiétude qui se mue en angoisse.

Il avait disparu sans une seule trace.

Dans les semaines suivantes, puis les mois, toutes les questions possibles la harcelèrent. Elle ne cessait de se répéter qu'il avait été enlevé, tout en se demandant s'il n'avait pas simplement choisi de fuir leur vie commune. Certains hommes agissent ainsi, avec une lâcheté romantique digne des siècles anciens, à moins qu'il ne s'agisse d'un égoïsme moderne. Lorsqu'elle en vint à hésiter sur ce qu'elle eût préféré, entre l'enlèvement et la désertion du nid conjugal, elle entama une psychothérapie qui dura huit mois.

Un an plus tard, Brady n'avait pas été retrouvé, aucun mouvement d'argent sur ses comptes personnels, ses parents et sa sœur n'avaient jamais eu de nouvelles non plus. Annabel continua seule son existence, avec le doute et ses cohortes d'interrogations chaque fois qu'elle posait le regard sur le deuxième oreiller. De là était née son obsession de travailler sur toutes les affaires d'enlèvement ou de disparition dans son district, bien qu'elles fussent rarissimes et en général liées à des problèmes de garde d'enfant. Elle espérait secrètement découvrir un jour le nom de son mari quelque part, ou au moins la preuve de son passage et enfin savoir. Connaître la vérité. Ne plus porter en elle le goût des larmes...

*

**

L'Hôpital méthodiste prit en charge l'inconnue au crâne rouge, et Annabel s'installa dans le hall à côté d'un téléphone. Malgré l'heure tardive elle entreprit d'appeler tous les centres psychiatriques de New York en commençant par ceux de Kingsboro, Ward Island et Dartmoor pour savoir si une patiente ne s'était pas enfuie. Comme elle s'y attendait, il ne manquait personne à l'appel, jusqu'à plus ample informé. Vers deux heures du matin, un médecin en tenue verte s'approcha d'elle en ôtant ses lunettes et en massant ses yeux rendus douloureux par le manque de sommeil.

— Vous n'avez toujours pas d'identité ? demanda-t-il, sceptique. (Annabel répondit d'un geste par la négative.) Bon. On vient de finir les examens, elle est sous le choc et se remet d'une hypothermie, mais ça va. Elle est inconsciente pour le moment.

Il paraissait soucieux malgré tout, deux ridules creusaient de part et d'autre de son nez un stigmatte d'embarras.

— Elle a ingurgité une substance en dose massive, ajouta-t-il, et pour l'instant la prise de sang ne me permet pas de définir laquelle exactement. Je doute qu'elle soit en danger, mais je préférerais la certitude. On en saura plus demain matin.

La jeune femme acquiesça et fourra les mains dans ses poches, le froid de la fatigue commençait à l'envahir.

— Je m'interroge sur ce qu'elle est, docteur. Quand j'ai découvert cette... blessure à la tête, j'ai presque espéré pour elle que ce soit une folle en cavale, pour ce que ça impliquait...

Le médecin la dévisagea puis il regarda ses pieds avant de répondre :

— Très peu probable, détective. Je ne crois pas qu'elle se soit fait ça elle-même, je veux parler de ses... (il désigna son propre crâne) la peau de sa tête.

Il laissa s'installer le malaise en cherchant ses mots, avant de reprendre :

— Elle a été violée. À plusieurs reprises. Les lésions sont marquées et certaines remontent à plusieurs jours. Il y avait même du sperme.

Annabel passa sa main dans ses cheveux. Cette fois il n'y avait plus aucun doute sur la nature criminelle de l'affaire.

— On a fait un prélèvement pour vos fichiers d'ADN. Elle porte les marques de nombreux coups, son corps est parsemé d'ecchymoses et de quelques hématomes...

Il se pinça le nez, réfléchissant.

— Eh bien quoi ? s'impacienta la jeune détective. Il y a autre chose ?

— Elle... Elle porte une marque sur l'épaule gauche, une sorte de tatouage.

— Bien. Ça nous servira peut-être pour connaître son identité. On fera une photo demain.

— Non, ce n'est pas exactement ça. C'est un tatouage très récent, même pas cicatrisé, juste une croûte de sang. Je crois que c'est artisanal, on dirait de l'encre de Chine injectée avec une aiguille à la manière de certains prisonniers.

L'expression d'Annabel s'assombrit soudainement.

— Qu'est-ce que ça représente ?

— On lui a fait ça au cours des dernières heures, c'est ce que je voulais dire. Et ça n'est pas un dessin, mais des nombres, un truc très bizarre, attendez, je vais vous l'écrire, ça sera plus clair.

Il prit un tract d'une compagnie d'assurances qui traînait sur la table, y inscrivit au dos une courte suite de chiffres qu'il tendit à la jeune femme :

67 - (3)

La rumeur diffuse de l'hôpital sembla gagner d'un coup en intensité, des murmures, des frottements de pas sur le linoléum, et des batteries de sons électroniques.

Annabel relut à deux reprises, n'en croyant pas ses yeux.

— Quand pourrai-je lui parler ?

— Ça ne dépend pas de moi. Demain, probablement. Elle hocha la tête.

— Installez-moi une chaise à son chevet pour le reste de la nuit.

Tranchant, son ton ne souffrait aucune remarque. Le médecin haussa les épaules et s'en retourna dans les méandres des salles de soins.

*

**

Les stores étaient constitués de fines lattes de plastique qui avaient été tordues maintes et maintes fois, transformant l'ensemble en un squelette désarticulé. Le soleil d'hiver passait au travers, caressant les draps du lit de ses pétales dorés.

La tête bandée, la femme avait ouvert les yeux la première fois vers six heures du matin avant de sombrer de nouveau dans le sommeil. Elle fit de même à huit heures et à neuf heures encore pour finalement s'éveiller en milieu de matinée. Annabel somnola entre chaque sursaut et lui prit la main quand leurs regards se rencontrèrent. La jeune inconnue ne dit pas un mot, elle pleura avant de se replonger dans le mutisme. Annabel vit défiler un autre médecin, deux infirmières et un psychologue qui lui demanda gentiment mais fermement de sortir.

Elle s'adossa sur la machine à café pendant les heures suivantes et grignota un sandwich sous cellophane à midi. Pendant tout ce temps, elle ressassa les informations fragmentaires dont elle disposait. Les agressions sexuelles dans Prospect Park étaient rares, et jamais associées à autant de barbarie. Un frisson lui donna la chair de poule. Elle devait parler au plus vite avec cette femme, lui poser des questions sur son ou ses agresseurs.

Et ce tatouage sibyllin.

Peut-être que sans cet élément elle se serait sentie moins tendue, mais quelque chose dans ce chiffre la titillait. C'est sinistre, songea-t-elle. On ne fait pas ça à sa victime quand on veut la violer. *Oui, mais on ne lui arrache pas toute la tignasse non plus !*

La majeure partie des viols dont le 78^e precinct s'était occupé concernait des agressions domestiques ou commises par un inconnu. Dans le premier cas, un mari soûl ou violent s'imaginait pouvoir abuser de sa femme, parfois de sa fille, comme il le concevait : à loisir. Dans le second, une femme était attaquée par un homme qu'elle n'avait jamais vu, parfois par un groupe de jeunes, qui se sauvait une fois le délit accompli. On pense souvent que les violeurs recherchent le plaisir sexuel dans

l'acte alors qu'il s'agit en général d'une motivation secondaire. La plupart d'entre eux s'intéressent surtout à la maîtrise qu'ils exercent, à la terreur et à l'humiliation qu'ils inspirent à leur victime, c'est ce pouvoir-là qui les obsède. À de rares occasions, cela va jusqu'au meurtre.

Les dossiers qu'Annabel connaissait étaient simples, une agression éclair et la fuite du coupable.

Mais jamais le violeur ne séquestrait sa proie aussi longtemps, pour la torturer, *et lui écrire dessus pour le reste de sa vie !*

— Un taré, murmura Annabel. Une putain de saloperie de taré.

Vers treize heures, après que le capitaine Woodbine l'eut appelée sur son téléphone portable pour faire le point et manifester son peu d'enthousiasme à l'idée qu'Annabel traite cette affaire, un troisième médecin la rejoignit dans la salle d'attente où elle avait fini par s'asseoir. Il avait une cinquantaine d'années, l'air plus frais que les deux autres.

— Je suis le docteur Darton, vous êtes le détective O'Donnel, n'est-ce pas ?

— Comment va-t-elle ? interrogea Annabel sans autre préambule.

— Physiquement elle tient le choc, elle ne court plus aucun danger. Elle est encore un peu groggy à cause des drogues qu'elle a avalées, et nous avons pansé la blessure de sa tête. Par contre elle reste aphasique pour le moment. Annabel se leva de sa chaise.

— Quoi, elle ne parle plus, c'est ça ?

— Oui, pour le moment du moins. C'est certainement l'effet du choc, de ce qu'elle a subi. Un psychologue est auprès d'elle, il a travaillé sur les effets du PTSD⁴ il y a quelques années, c'est un type bien, nous avons de la chance. Mais ne vous faites pas d'illusions, ça peut prendre énormément de temps. Je suppose que vous vouliez l'interroger, savoir ce qui lui est arrivé ?

— Exact. Le plus vite possible. Le médecin fit la grimace.

— Hélas, ça ne...

⁴ Post Traumatic Stress Disorder : syndrome de confusion post-traumatique.

— Laissez-moi lui poser des questions, peut-être qu'elle pourra acquiescer au moins. J'ai sur les bras une femme qu'on a retrouvée droguée, nue et violée. Non content de lui en faire voir de toutes les couleurs, son agresseur lui a charcuté le crâne pour lui arracher les cheveux et le cuir qui va avec. À cela, on ajoute un tatouage dans le style cabalistique et autres trucs de dingue que le violeur pourrait lui avoir fait... Vous voyez où je veux en venir ?

Le Dr Darton cligna les paupières.

— Je ne veux pas me montrer pessimiste, continua Annabel, mais tout ça ressemble beaucoup à un individu dangereux. Vous me comprenez ? Il est possible qu'un taré se balade dans les rues de Brooklyn au moment même où nous parlons. Je suis probablement excessive, mais je ne peux pas attendre.

Elle laissa s'écouler un temps, plongeant son regard dans celui de son vis-à-vis avant d'ajouter : « C'est important. » Confus, le médecin se mit à tripoter un trousseau de clés.

— Je comprends. Mais il est encore trop tôt pour la voir. Attendez un peu, dès que j'ai le feu vert du psychologue je vous appelle, d'accord ?

Elle allait ouvrir la bouche lorsque son portable se mit à sonner. Elle fit signe au Dr Darton qu'elle acceptait, faute de mieux, et décrocha.

— C'est Jack, où es-tu ?

— Toujours à l'hôpital. La fille s'en remettra physiquement, mais elle n'a pas ouvert la bouche. Elle est sacrement secouée. Sur un autre registre, Woodbine m'a appelée, ça l'emmerde que je sois sur ce coup-là, il pense que mon affect personnel peut nuire à l'enquête, tu connais le discours. Il attend nos premières conclusions et veut ensuite mettre Fremont et Lenhart sur l'affaire. Tu te rends compte ? Gloria va tout faire foirer, elle a autant de tact qu'un Panzer !

— Laisse tomber Gloria, j'ai vu Woodbine dans son bureau, il vient de nous donner le feu vert. Toi et moi.

Pour que le capitaine revienne sur sa décision, Jack avait dû y aller fort, usant de tous ses atouts. « Jack, t'es le meilleur », pensa Annabel. Elle lui devait beaucoup, surtout depuis la disparition de Brady, il avait toujours été présent, attentionné, à

toute heure du jour comme de la nuit.

— Bon, écoute-moi bien, reprit-il. J'ai contacté la division des personnes disparues à Manhattan, je leur ai transmis le signalement de notre demoiselle, j'attends la pléthore de fax qu'ils doivent me renvoyer pour les femmes pouvant correspondre. Je vais faire un premier tri avec les habitants de Brooklyn, on verra bien. Mais ce n'est pas pour ça que je t'appelle.

Annabel fit quelques pas pour avoir une meilleure réception. Par la fenêtre, elle aperçut une ambulance qui déchargeait un sac mortuaire dans la petite cour en contrebas.

— Je viens d'avoir le labo au téléphone, dit-il. C'était Harry DeKalb, il voulait avoir confirmation de ce que je lui avais dit ce matin. Anna, dis-moi, la femme qu'on a trouvée, elle est un peu typée hispanique, n'est-ce pas ?

— Oui, la peau sombre, les sourcils bruns. On peut dire ça en effet, où veux-tu en venir ?

La réponse se fit attendre, il n'y avait plus que la respiration de Jack Thayer et son hésitation.

— Jack ?

— DeKalb voulait être sûr que je ne m'étais pas planté dans la description que je lui ai faite de la fille.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut lui faire ?

— Les cheveux, Anna. Le scalp que je lui ai apporté. DeKalb dit qu'ils sont bruns parce qu'on les a teintés, mais qu'ils sont originellement roux, un roux clair.

Il y eut un nouveau silence avant que Thayer ajoute : « Ce sont les cheveux d'une autre femme. »

5

New York n'avait connu depuis le début de l'hiver qu'une seule semaine sous la neige, puis tout avait sombré dans une mélasse d'un brun transparent douteux avant de s'effacer. Lorsque Annabel remonta Prospect Park West, les premiers flocons se mirent à flotter devant son pare-brise, saupoudrant les trottoirs de neige fondue. De jour, la villa Litchfield conservait sa singularité, mais gagnait en chaleur. Annabel se gara à proximité. Il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour retrouver Stanley Briggs qui revenait à peine d'une sieste improvisée afin de récupérer de sa longue nuit d'émotions.

— Briggs, vous avez deux minutes à m'accorder ? demanda-t-elle en lui adressant un sourire amical, la meilleure arme qu'elle connaissait pour obtenir un service.

Devant la mine endormie du gardien, Annabel poursuivit :

— J'aurais besoin que vous m'indiquiez très précisément le lieu où vous avez trouvé cette femme.

— C'est que c'est pas évident, c'est grand là-bas, et si je vous indique un sentier, vous pourriez tout à fait le prendre pour un autre. Je vais vous y conduire. Vous cherchez quelque chose de spécial ?

Ne souhaitant pas entrer dans les détails, Annabel secoua la tête.

— Juste pour voir.

Briggs haussa les épaules et endossa son blouson portant l'insigne des gardiens du parc.

— Venez, on va prendre ma voiture, ça sera plus pratique.

Le petit pick-up vert leur fit traverser d'ouest en est la zone boisée, empruntant deux grandes routes bitumées. Remarquant l'absence de tout autre véhicule, Annabel interrogea Briggs.

— Y a personne, expliqua celui-ci, parce que ces deux axes sont fermés au public pour plusieurs mois. Le parc est en plein réaménagement, un projet de réhabilitation de certains sites, alors évidemment, la fermeture de ces axes oblige les automobilistes à faire tout le tour, je vous laisse imaginer les plaintes qu'on enregistre !

— J’ai entendu parler de ce projet, je ne savais pas qu’il était devenu réalité. Ça comprend la rénovation de la Boat-house si je me souviens bien, une bonne chose.

Annabel, comme bon nombre de ses collègues, avait souvent traité des affaires d’agressions, de drogue ou d’overdose dans le bâtiment décrépi qui bordait l’étang Lullwater, un endroit désolé. Elle y avait eu affaire à son premier dossier en tant que détective, le cadavre d’un jeune garçon noir. Elle revoyait encore parfaitement la lueur des gyrophares baignant son visage de bleu et rouge, entre le clapotis des canards curieux et le vent qui faisait claquer une porte battante de la Boathouse. L’endroit était lugubre, se remémora-t-elle en frissonnant.

Leur voiture passa sur un pont qui dominait le lac d’une dizaine de mètres.

— On arrive sur la colline Breeze, c’est là qu’était la fille, annonça Briggs, très solennel subitement, comme s’il se prenait au jeu de l’inspecteur.

Il se gara entre deux hauts noyers blancs, et entraîna Annabel vers un sentier qu’ouvrait une série de marches en rondins de bois.

Autour d’eux, la ville s’était évanouie, seule persistait la rumeur du trafic d’East Lake Drive, étouffée par la végétation. Le ciel plombé continuait de déverser mollement des flocons de neige qui disparaissaient aussitôt sur le sol en petites taches d’eau.

Ils suivirent la pente, serpentant entre les troncs puissants, écoutant les craquements des écorces qui se frottaient les unes contre les autres. Briggs s’arrêta à mi-hauteur, ils surplombaient une partie du lac que les arbres dénudés leur laissaient distinguer. Sa surface était maussade, couverte de vaguelettes grises, sans teint. Tout ce paysage était celui de l’hiver, la stase de la vie, une gigantesque mise en berne de l’optimisme.

— Voilà, fit Briggs, elle était en bas.

Il montra un bouquet de joncs et de roseaux, au bord du lac.

— Elle rampait hors de ce tas, s’approchant de la partie plus dégagée que l’on voit, juste en dessous de nous. C’est un ancien sentier que l’on a fermé pour l’hiver, afin de préserver les

plantes aquatiques.

— Vous avez inspecté la zone ensuite ?

Briggs l'observa comme si elle venait de lui parler russe.

— Ben... non. C'est pas comme si on cherchait une preuve, y avait pas de crime, enfin je veux dire qu'elle était vivante, j'ai juste pensé qu'il fallait la ramener au chaud le plus vite possible.

Annabel hocha la tête sans quitter les roseaux des yeux.

— C'était le plus important, en effet.

Elle enjamba le minuscule parapet et entreprit de descendre la pente en s'accrochant aux buissons quand la main de Briggs l'empoigna.

— Hey, non ! Vous allez vous esquinter par là. Y a un chemin par en bas, suivez-moi.

La détective s'exécuta sans rechigner, bien qu'il lui semblât plus court de couper à travers pente. Elle profita du parcours pour sortir de sa poche une baguette chinoise et renouer ses tresses en bouquet sur sa nuque. Quand ils furent sur la berge du lac, elle s'enfonça dans sa veste bombardier, touchée par la langue froide du vent.

— Elle devait être par ici quand je suis arrivé.

Le gardien pointa son doigt entre deux massifs rabougris. Annabel fit le tour, se pencha au-dessus des traces dans la terre humide et essaya d'en comprendre l'origine. On pouvait voir plusieurs sillons frais, parallèles. La jeune détective se mit à explorer les environs, scrutant les troncs, fouillant les bosquets, elle y passa un quart d'heure pendant lequel Briggs la regarda faire, attentif sans toutefois que l'idée de l'aider lui vînt à l'esprit, à chacun son boulot. Bredouille, Annabel remonta la piste depuis les marques dans le sol, là où la femme avait rampé, jusqu'aux roseaux. Ici la terre était spongieuse, des débris de végétation en décomposition en recouvraient une partie.

« C'est un miracle qu'elle s'en soit sortie, remarqua Annabel. Nue, par une nuit d'hiver et allongée là-dessus en plus, elle peut remercier Briggs de l'avoir trouvée rapidement. »

Là aussi, elle entreprit de tout passer en revue, une vision d'ensemble tout d'abord, puis le nez rivé à ses pieds, à se casser le dos.

Stanley Briggs se tenait à l'écart, il avait choisi un rocher et s'était assis dessus, prenant son mal en patience. Les minutes s'égrenaient, et la détective continuait son cinéma, il s'attendait presque à la voir sortir une loupe géante de sa poche... Il se tourna vers le lac, ce miroir terne du ciel, et se demanda si ça n'était pas là le véritable réflecteur du monde, qui faisait jaillir sur terre le gris du paradis. Et si c'était ça la vérité ? Si avec le temps, la blancheur immaculée de l'au-delà s'était corrompue et que la pureté originelle eût disparu. Rien n'est éternel, pas même l'innocence, nous apprend la Bible... Briggs hocha vigoureusement la tête.

Loin de ces petits moments de doute, Annabel poursuivait sa tâche depuis une demi-heure désormais. Elle ramassa un roseau cassé avec lequel elle fouilla le sol, cherchant une trace quelconque sans y croire. Il faut le faire ma vieille, parce que tu n'as rien pour le moment. Elle était venue pour cela.

Aussitôt elle repensa au scalp, celui d'une deuxième femme. C'était un indice en soi. La première était de type hispanique, peau mate, pilosité sombre, l'autre rousse. Et puis il y avait le sperme de l'agresseur, mais s'il n'était pas fiché dans leur banque de données, ils en étaient quittes pour tout reprendre à zéro, et le scalp d'une rousse inconnue ne constituait pas aux yeux d'Annabel le début d'une piste. À bien y réfléchir, ça ne constituait absolument rien si ce n'était une abomination. Comment un taré pouvait-il en arriver à décoller la peau du cran...

Annabel s'immobilisa. Quelque chose bougeait dans les roseaux à ses pieds. Elle se courba et découvrit le corps visqueux d'une grenouille.

Ma pauvre fille, tu te fais des films avec les grenouilles maintenant !

Elle allait se redresser quand son regard accrocha ce qu'elle avait pris d'abord pour une touffe d'herbe jaune comme les roseaux. La grenouille avait le nez dedans.

Du bout de son bâton, Annabel s'empara de la touffe d'herbe et la souleva. Des croûtes rouges apparurent en dessous.

Son ventre se creusa tandis qu'elle serrait les lèvres, ne sachant plus s'il s'agissait de dégoût ou de colère.

Elle tenait un scalp au sang séché, un scalp de cheveux blonds.

*

**

— Aucun doute. C'est une troisième personne. Annabel se tenait derrière son bureau, les bras croisés sur la poitrine, elle fixait le géant noir qui s'appuyait contre la colonne de plâtre au milieu de la pièce. Jack Thayer était également présent, lui était assis sur son bureau, comme à son habitude.

— Vous vous rendez compte de ce que ça veut dire ? insista le capitaine Woodbine. Je ne veux pas d'une histoire pareille sur mon district ! Les tueurs en série et tout le toutim c'est bon pour les cow-boys du FBI, ici c'est le capitaine de division qui va me tomber dessus, puis le chef de la police, et enfin peut-être même le maire ! (Soudain, comme s'il se souvenait d'un détail, il se tourna vers Thayer.) Et d'abord on n'a aucune certitude, peut-être que les filles à qui appartiennent ces scalps sont encore vivantes, non ?

— Je n'en sais rien, Michael.

Thayer levait les mains, paumes tournées vers le plafond.

— Comment pourrais-je savoir ? Mais mon petit doigt me dit que si nous n'avons pas entendu parler de nanas se promenant dans Brooklyn le crâne à vif, c'est qu'elles sont enfermées quelque part, vous ne croyez pas ?

— On attend les résultats du labo, compléta Annabel. Ils nous font passer en priorité. L'examen devrait nous en apprendre un peu plus sur ces... scalps. Quel mot horrible.

Annabel se mit à imaginer cette femme courant nue dans la rue, deux scalps à la main, deux trophées qu'elle avait eu le temps d'emporter dans sa folle tentative de fuite, comme les preuves du cauchemar.

Woodbine prit une Chesterfield dans la poche de sa chemise.

— Je suis désolé de contrarier cette pulsion d'autodestruction, c'est un bureau non fumeurs ici, capitaine, fit remarquer Thayer en désignant le petit écriteau qu'il avait lui-

même disposé sur son sous-main.

C'était peut-être la millième fois qu'il le lui disait, depuis le temps qu'ils se connaissaient. Woodbine ne réagit pas, il alluma sa cigarette en réfléchissant.

— Putain, vous imaginez deux secondes la presse sur un coup pareil ? s'exclama-t-il en recrachant la fumée.

Thayer hocha la tête.

— Oh, oui. « Le tueur indien sévit à New York ». « Il tue des femmes d'origine néerlandaise, pour 24 dollars l'âme⁵ ! » Ah, non ! J'oubliais que notre inconnue de Prospect Park est sûrement d'origine hispanique. Ça flanque les manchettes en l'air, ça.

Annabel avait appris à ne plus prêter attention aux plaisanteries de son équipier, il dédramatisait souvent par un « trait d'esprit ».

— Et ce tatouage, c'est quoi au juste, on a une idée ? interrogea Woodbine.

— Rien de parlant. Ça peut être n'importe quoi, à commencer par un délire sans aucun sens, rapporta Annabel.

Le capitaine Woodbine avait dit cela avec une candeur qui amusa Annabel. « Il veut être rassuré, pensa-t-elle. Il veut croire que nous avons réponse à tout, que nous maîtrisons la situation. » Woodbine n'était pas le genre d'homme à souhaiter une affaire comme celle-ci dans l'espoir que son dénouement heureux puisse le mettre sur le devant de la scène ; son ambition se limitait à la gestion de son équipe, pas à briguer une place à trop haute responsabilité. Pourtant, la politique du résultat immédiat mise en place quelques années plus tôt l'incitait à régler l'affaire lui-même, pour améliorer leurs propres chiffres et pas ceux d'un autre district.

— Non, répliqua Thayer. C'est pas une énigme romanesque. L'inconnue n'était pas destinée à ce qu'on la découvre, je pense sincèrement qu'elle s'est enfuie.

— Bon, mettons la main sur le type qui fait ça, et nous trouverons l'explication du tatouage, conclut Woodbine comme

⁵ Les Hollandais achetèrent l'île de Manhattan aux Indiens pour 24 dollars. —

Pourquoi pas un message, une sorte de charade, comme pour nous mettre au défi ? Comme le faisait le tueur du Zodiaque.

si c'était un jeu d'enfant.

Thayer leva l'index en signe de protestation mais Annabel le coupa dans son élan :

— Jack, si tu nous disais plutôt ce que les témoins de Parkside Avenue t'ont raconté.

— Rien de bien utilisable. Ils confirment tous qu'elle courait comme une folle, traversant à l'angle d'Océan Avenue pour entrer dans le parc. Personne ne semble en mesure de dire d'où elle arrivait. J'ai un commerçant, un type qui tient une épicerie à une dizaine de mètres du carrefour, il dit l'avoir vue aussi, elle fonçait sur le trottoir, à poil. Chronologiquement c'est le premier à l'avoir remarquée. On n'en sait pas plus. Flatbush n'est pas d'une activité débordante en soirée, mais ça n'est pas non plus désert, on peut donc en déduire qu'elle s'est échappée d'un périmètre limité autour de la jonction Parkside et Océan Avenue.

Le capitaine Woodbine se frictionna les mains, la cigarette entre les lèvres, il conclut :

— Bien, je vais vous envoyer Collins, Attwel, Fremont et Lenhart en renfort, vous me quadrillez le secteur, interrogez tout ce qui est en âge de parler, trouvez d'où peut venir cette fille. De quelle maison elle est sortie, ou si c'est d'un véhicule, où était-il, quelle marque, sa couleur, je veux tout savoir. Thayer soupira.

— Une vraie partie de plaisir.

Woodbine, du haut de ses deux mètres, toisa Thayer et Annabel, il hésita en tirant sur sa cigarette puis commanda :

— Avant tout, allez me prendre du repos, les autres peuvent commencer sans vous.

Il était six heures du soir, les deux partenaires avaient les yeux marqués par la fatigue mais aucun des deux n'aurait songé à rentrer. Leur quotidien était constitué d'enquêtes mineures, de vols à l'étalage, de cambriolages, de quelques agressions, et ils traitaient en moyenne quatre ou cinq homicides annuels, en s'estimant heureux d'avoir esquivé le service des fraudes à l'assurance. Une enquête comme celle-ci, aucun flic du NYPD⁶

⁶ New York Police Department : service de police de la ville de New York.

.ne l'aurait laissée passer. Elle représentait tout ce qu'un inspecteur souhaitait combattre, si paradoxal que cela pût paraître.

— Rien n'est plus friable que la mémoire d'un témoin, capitaine. Le temps fait des ravages là-dessus, autant y aller tout de suite, dit Annabel en désignant sa montre. L'heure est encore décente.

Elle et Thayer se levèrent tandis que Woodbine marmonnait pour la forme. Le lieutenant Roy Salvo entra dans la pièce sans frapper, tenant à la main une feuille qu'il posa sur le bureau d'Annabel.

— Un fax de l'Hôpital méthodiste. Je crois qu'un toubib a le béguin pour toi, il t'envoie une recette médicamenteuse, commenta-t-il avec le sourire.

Annabel le parcourut en vitesse, c'étaient les résultats des analyses. Le Dr Darton pensait avoir identifié la substance que l'inconnue avait avalée, de l'Ativan. Prescrit contre l'anxiété et l'insomnie, c'était un médicament relativement puissant s'il était utilisé à trop forte dose, expliquait le docteur. À base de lorazepam, jusqu'à 1 milligramme était conseillé pour un effet actif. L'inconnue en avait absorbé environ 4 milligrammes, de quoi faire dormir n'importe qui pendant huit heures, voire de provoquer un coma.

— Voilà un bon début ! clama Woodbine. O'Donnel, vous me creusez ça. Trouvez-moi la liste des médecins qui ont prescrit cet Ativan, et leurs patients, tout ce qu'il y a dans le secteur de Prospect Park, à commencer par le quartier de Flatbush. Et qu'ils ne vous emmerdent pas avec le secret médical ! Expliquez-leur la situation, adoptez la stratégie qui vous convient. Voyez ce que ça donne, si vous avez besoin d'aide, on peut toujours demander aux 70^e et 71^e precinct, c'est leur domaine.

— Capitaine, vous êtes trop bon, répliqua Annabel.

— Ouais. Vous feriez bien de vous dépêcher, je veux pas qu'on trouve un autre scalp dans la nuit, alors foncez, je vous envoie les quatre autres immédiatement. Thayer, c'est toi qui diriges cette enquête.

Il écrasa sa cigarette dans une canette à moitié vide et sortit

en se penchant pour passer sous le chambranle de la porte.

Annabel et Jack Thayer dévalaient les étroites marches pour rejoindre le rez-de-chaussée du 78^e precinct.

— Je ne suis pas sûr que l'Ativan soit une piste fiable, dit Jack. Le type peut se l'être fait prescrire il y a longtemps, chez n'importe quel médecin de cette foutue ville, peut-être même dans un hôpital, ou dans le New Jersey. Pour peu que tu obtiennes leur coopération, ça va te prendre des jours voire des semaines pour dégager un résultat, si c'est possible. C'est une impasse. Laisse tomber pour l'instant et viens avec moi.

Annabel avait l'habitude de la façon de procéder de Jack, il approuvait toujours le capitaine pour ne pas perdre de temps, mais lorsqu'il avait une idée en tête, il n'en démordait pas. Il menait son enquête comme il l'entendait, seuls la célérité et le résultat entraient en ligne de compte.

— J'ai une meilleure idée, Jack, répondit-elle. Comme tu le dis, passer par les médecins c'est une perte de temps. Je vais tenter ma chance autrement.

Elle lui adressa un clin d'œil espiègle et ferma sa veste, s'enfonçant dans la doublure fourrée de son cuir épais.

Dehors, la neige continuait de tomber en bouquets blancs que le vent portait selon son bon vouloir.

6

Une boue transparente se constituait de part et d'autre de Flatbush Avenue, transformant les trottoirs en patinoire et réfléchissant les néons des boutiques en éclats poisseux.

Annabel marchait d'un pas décidé, se faufilant dans la foule de cette fin de journée. Les échoppes bon marché se succédaient, une longue enfilade de vendeurs de montres, de fripiers, de delis et de snacks dont la graisse maculait les fenêtres d'une couche brunâtre. Dans un quartier où la majeure partie de la population était noire, elle savait qu'elle aurait dû accompagner Jack : bien que diluées dans le sang de ses parents, ses origines afro-américaines étaient tout de même décelables, cela aurait délié plus de langues qu'un flic blanc à la mine tirée et aux yeux vifs. Malgré cela, fidèle à sa réputation de solitaire, elle arpentait une zone hors de son district habituel, tenaillée par une intuition.

Tout était allé très vite, en moins de vingt-quatre heures. L'accumulation d'indices macabres, les premières pistes, et les extrapolations. Annabel était sûre de détenir en l'Ativan une piste jouable.

Elle partait d'un postulat simple : l'agresseur de l'inconnue – l'homme aux scalps – vivait dans le quartier. Puisque sa victime avait couru nue dans la rue et qu'elle n'avait été aperçue qu'aux alentours de la Pergola de Prospect Park, on pouvait légitimement supposer qu'elle s'était enfuie d'un coin très proche, sans quoi elle aurait été vue par d'autres. Et si son bourreau habitait là, alors Annabel avait toutes les chances qu'il se fournît en médicaments à proximité. Partant de cette idée, la détective avait relevé dans les pages jaunes tous les drugstores du quartier, et avait déjà rendu visite à deux Duane Reade sans résultat concluant. Le premier n'avait pas vendu d'Ativan depuis plus de six mois, et ses clients étaient des habitués d'un âge trop élevé pour être suspectés. Le second n'en avait pas délivré depuis plus d'un an : le Kings County Hospital étant à proximité, les patients se fournissaient plutôt là-bas. Il lui restait trois adresses de ce côté-ci du parc, mais compte tenu de

l'heure tardive, Annabel craignait de ne pouvoir terminer avant la fin de la journée.

Elle entra dans le CVS qui était le suivant sur sa liste. Quelques consommateurs erraient en quête de mieux-être, défilant devant les alignements de vitamines en tubes. Deux touristes mal équipés passèrent en trombe devant elle à la recherche de baume à lèvres contre les gerçures.

Annabel se dirigea vers le fond du magasin, au comptoir des ordonnances. Le slogan de la chaîne brillait en lettres blanches sur fond rouge : NOUS AIDONS LES GENS À VIVRE PLUS LONGTEMPS, EN MEILLEURE SANTÉ, ET PLUS HEUREUX. Juste en dessous, un rack en acier exposait une quantité folle de friandises, Twix, Baby Ruth, Hershey's, tout y était, comme pour souligner l'incroyable paradoxe américain. Annabel ne put contenir un sourire, elle ne s'y habitait pas, se demandant à chaque fois s'il s'agissait de provocation ou de bêtise humaine.

— Je suis désolé, madame, c'est fermé, le comptoir est ouvert de neuf heures à dix-huit heures, revenez demain, chanta une voix à son attention.

Annabel se tourna et montra sa plaque au vendeur en blouse blanche qui se tenait derrière son ordinateur.

— C'est urgent, fit-elle.

— Dans ce cas, que puis-je faire pour vous ?

— Avez-vous vendu de l'Ativan ces derniers temps ? Le pharmacien inclina la tête, surpris de cette question.

— Euh... Oui, un peu.

Devinant sa réticence, Annabel s'empressa d'ajouter :

— C'est très important, il peut s'agir de la vie de plusieurs femmes. S'il vous plaît, j'ai besoin de ces informations.

— Oui, je comprends. Hum. Euh... Le fait est que j'ai deux clients pour ce produit, la première est une femme qui travaille dans la rue, elle n'arrive plus à dormir, elle fait des crises d'angoisse depuis le 11 septembre, son frère était parmi les pompiers qui sont intervenus. Il s'en est tiré, Dieu soit loué. Le second client est... comment dire, un peu plus spécial. Il en prend depuis longtemps, il vient régulièrement avec son ordonnance pour se réapprovisionner. Un type nerveux. Notez bien que c'est un médicament assez peu vendu ici, c'est pour ça

que je m'en souviens. Je vais vérifier s'il n'y a pas eu d'autres ventes d'enregistrées, un instant.

Il se mit à pianoter sur un clavier et secoua la tête en lisant les données qui s'affichaient.

— Non, c'est tout ce que j'ai de récent.

— Et le type un peu nerveux, comment est-il ?

— Oh, euh, plutôt maigre, un homme de couleur. Pour tout vous dire, il m'est assez antipathique, jamais bonjour, ni au revoir. (Il tapota quelques touches de plus.) Ah, voilà, il s'appelle Spencer Lynch. L-Y-N-C-H.

— Comme le réalisateur ? (Devant la moue renfrognée de l'employé, Annabel lui fit signe d'oublier.) Vous avez son adresse ?

L'homme hocha vigoureusement la tête et inscrivit quelques mots sur un papier qu'il lui tendit.

— Par contre, j'aimerais ne pas avoir d'ennuis avec lui, si vous pouviez...

Annabel posa son index sur ses lèvres en reculant, et jeta un coup d'œil rapide au badge sur la blouse.

— Je serai muette, merci Vince, lui souffla-t-elle avant de retrouver le froid du début de soirée.

Son téléphone portable dans une main, l'adresse de Spencer Lynch dans l'autre, Annabel esquivait les passants, remontant le courant humain aussi vite que ses jambes le lui permettaient sans pour autant courir.

— Jack, l'adresse de ce type correspond, c'est juste à côté du carrefour de Parkside et Océan Avenue, sur le même trottoir que ton épicier qui a vu la femme s'enfuir ce soir-là. Ça pourrait être lui, il s'appelle Spencer Lynch.

— Pas de précipitation, on va aller voir tout ça, poser quelques questions au gus, et on avisera. Il y a sûrement d'autres amateurs d'Ativan dans la région, pas de stress démesuré, d'accord ?

— Mais s'il a toujours ces filles avec lui ? S'il se sent repéré par la police, il pourrait les tuer.

— Pour le moment tu vas là-bas, et tu m'attends dans un bar. Tiens, il y a un McDo à l'angle, vas-y et décompresse un peu. J'ai encore plusieurs personnes à voir, j'y serai dans deux

heures.

Annabel chercha à accélérer les choses mais Thayer insista, sur quoi ils raccrochèrent. Elle se sentait surexcitée, l'adrénaline se diffusait en elle, la maintenant sur la brèche. Elle rejoignit l'adresse en peu de temps et alla se placer sur le trottoir d'en face, devant un téléphone public. Elle fit semblant de composer un numéro et sortit un calepin sur lequel elle nota n'importe quoi. Toujours préserver les apparences, se dit-elle, même quand on pense ne pas être observé, on ne sait jamais. Elle tourna la tête pour regarder le bâtiment qui faisait l'angle de Parkside Court, où habitait Lynch. Il avait trois étages, en pierres ocre, une large corniche formait une saillie au sommet et un escalier de secours rouillé parcourait toute sa hauteur pour s'arrêter au-dessus d'un restaurant jamaïcain abandonné. Toutes les fenêtres de l'immeuble étaient recouvertes de bâches en plastique ou de planches en bois, et une palissade délimitant une zone de travaux interdisait son accès. Apparemment plus personne ne l'occupait depuis plusieurs semaines.

— Merde, c'était trop beau, murmura Annabel.

Le panneau « Voie sans issue » qui poussait au pied de la palissade arracha un sourire amer à la jeune femme.

Elle resta en faction sans bouger, devant le flot lumineux des véhicules, à réfléchir. Jack ne serait pas là avant deux heures, il pourrait l'aider à interroger les commerçants du voisinage une fois encore, au moins ceux qui n'auraient pas encore fermé, car il serait tard. Elle jura en faisant claquer sa langue, puis s'engouffra dans le snack d'à côté. Elle prit un cheese-cake, et tua les heures qui suivirent à force de cafés.

Les bras croisés sur la poitrine, elle examinait les passants depuis la chaleur réconfortante de son abri, guettant la présence de son équipier qui n'allait plus tarder.

À travers la foule, le regard d'Annabel revint sur un homme portant un sac en papier kraft ; immobile devant la maison inhabitée, il tournait nerveusement la tête à droite et à gauche. Le type était noir, relativement grand et, pour autant qu'Annabel pouvait en juger de là où elle se trouvait, il semblait plutôt maigre. Cela faisait un bon moment qu'elle l'observait, s'interrogeant sur son manège. Son attitude n'était pas normale,

il préparait quelque chose. C'est pas vrai, qu'est-ce qu'il va nous faire celui-là ? L'homme pressa son sac contre lui et se glissa entre les panneaux dans la zone la moins éclairée par les lampadaires.

L'alarme intérieure d'Annabel se déclencha.

Il correspondait. Apparence, race, attitude louche de surcroît, et surtout il venait d'entrer discrètement dans un bâtiment désaffecté qui était l'adresse présumée d'un suspect ! Que lui fallait-il de plus ? Annabel ne croyait pas à la multitude de coïncidences fortuites.

Bon sang ! C'est ma chance.

Gavée d'histoires étranges que son mari ramenait des quatre coins du monde, Annabel avait fini par se persuader que chacun disposait d'un potentiel de bonne fortune qui se déclenchait au gré de l'existence. Le sien venait tout juste d'entrer en action.

« La chance de ma vie, se dit-elle. Le coup à ne pas rater. »

Elle vérifia sa montre, Jack ne devait plus être très loin. Elle composa son numéro sur son portable. Messagerie. Il n'avait sûrement pas terminé tous ses entretiens, à moins qu'il ne fût dans le métro. Elle hésita. « Mais si le type passe par-derrière, je le perds. » Elle se mordilla la lèvre, dansant d'un pied sur l'autre.

Annabel ferma les yeux un court instant.

« Et merde, je suis folle. » Elle se lança.

Elle déposa un billet de dix dollars sur la table et fonça, elle traversa la rue et se faufila à son tour derrière la barrière de bois. À l'abri du regard des passants, elle éteignit son téléphone et sortit son Beretta. L'entrée de la maison était fermée par une lourde chaîne dont le cadenas gisait par terre dans la poussière. « Ça commence bien, songea Annabel, si je touche à cette chaîne, il faudra un miracle pour qu'il ne m'entende pas. » Elle n'avait pas le temps de manipuler l'objet avec précaution pour ne pas faire de bruit. Elle chercha rapidement un autre moyen d'accès et repéra une fenêtre accessible au premier étage, le plastique qui la fermait en temps normal flottait dans le vent, ne tenant plus que d'un côté.

« Allez, montre donc ce que tu as dans le ventre ! »

Elle rangea son arme et entreprit de grimper, prenant appui sur la devanture d'une boutique fermée et se tractant depuis une jointure du mur. En quelques mouvements hésitants, elle rejoignit la bordure de la fenêtre, dépassant ainsi de la palissade et surplombant la rue. *Au moins, peut-être que quelqu'un va appeler les flics.* Elle se tranquillisa à cette idée. Mais le sentiment que le type pouvait lui échapper d'un instant à l'autre la tenaillait.

Elle tourna sur elle-même et pénétra dans le premier étage, l'arme de nouveau en main. Son poids était rassurant. Annabel se savait capable de repousser un assaut physique, elle était parmi les meilleurs dans les cours de self-défense de la police et pratiquait la boxe thaïlandaise en club. Elle n'avait pas la masse musculaire des hommes, néanmoins sa maîtrise technique lui permettait d'en défier quelques-uns et de les battre parfois. En revanche, investir un bâtiment était une chose nouvelle pour elle. Contrairement à ce qu'on voit dans les films, le quotidien d'un détective se limite à des enquêtes relativement statiques, où l'action est exceptionnelle.

Elle traversa une pièce vide et rejoignit un couloir étroit d'où grimpait une volée de marches. La luminosité de l'extérieur n'allait pas plus loin, laissant le reste des lieux dans une intimité humide. Un murmure discontinu provenait de plus haut, et le plancher se mit à gémir, on tirait un objet lourd au-dessus.

Il faisait trop sombre, certains recoins étaient plongés dans le noir. Annabel tâta sa poche de veste et pesta. Elle se maudit de ne pas avoir emporté sa lampe torche. *À quoi ça te sert maintenant, dans le coffre de ta bagnole !*

Elle s'en voulut terriblement. Rien n'était préparé, elle n'avait pas le matériel adéquat et elle savait que ce qu'elle faisait était pure folie, on ne se lance pas seule à la poursuite d'un homme que l'on suppose dangereux.

Pourtant ses pas continuaient d'avancer, le couloir, les marches, lentement, en posant les pieds sur les côtés pour ne pas les faire grincer, tout doucement, voilà, comme ça...

Elle gardait une main sur la paroi la plus proche, pour se guider dans la pénombre.

Ses doigts entrèrent en contact avec un liquide froid. Une

rigole d'eau coulait depuis le plafond, l'eau croupie du réservoir ou une flaque sur le toit vétusté, présuma Annabel.

La rumeur grave se rapprochait, elle venait du troisième. Annabel longea les murs, toutes les portes avaient été retirées, laissant partout des rectangles noirs. Dans chacun d'eux pouvait se cacher un homme avec son arme. La jeune détective avançait avec prudence, de profil, collant son dos au plâtre cireux. À chaque ouverture, une sueur froide l'envahissait, elle imagina l'homme tapi de l'autre côté du mur, séparé d'elle par cinq centimètres seulement, leurs visages à tous deux au bord du chambranle, prêts à se faire face d'un instant à l'autre. Lui avec son bistouri, nourrissant d'obscènes désirs à l'idée d'ôter le scalp d'une femme policier, elle, terrorisée par la subite apparition de ces yeux de folie, paralysée par la peur, incapable de faire usage de son Beretta.

« Ne pense pas à ça ! se maudit-elle. Reste concentrée sur le présent. »

D'un bond agile, elle passa devant le trou béant qui donnait sur une pièce aveugle.

Des reflets ambrés apparurent en bas des marches. Des flammes vacillaient au sommet. Répétant la manœuvre, Annabel gravit l'escalier avec discrétion, prêtant une attention tout aussi vigilante à ses déplacements sur les marches qu'au moindre bruit devant elle. Un voile de sueur se tissa sur son front. Elle s'immobilisa sur le seuil du dernier étage. Toutes les fenêtres étaient ici barricadées avec des planches, ne laissant filtrer aucune lumière extérieure. Les murs étaient couverts d'inscriptions à la peinture noire. « ÉLÉVATION », « ESPRIT », « FORCE », et beaucoup d'autres. Annabel reconnut des phrases d'hommes politiques, Martin Luther King notamment. Des dizaines de bougies brûlaient sur le sol. D'autres avaient épuisé leurs réserves, laissant un petit paquet de cire durcie, et quelques-unes étaient intactes, pas encore allumées. Le vrombissement était tout proche désormais, de l'autre côté du mur.

Serrant son Beretta à deux mains, Annabel s'approcha du passage, elle se surprit à ne pas avoir les jambes tremblantes ou les mains trop moites. Une fois son imagination apprivoisée,

elle était partagée entre peur et excitation. L'instant présent, se répéta-t-elle, l'instant présent.

Dans le clair-obscur orangé, elle distingua une tapette à rat à cinq centimètres de son pied. Une autre attendait un peu plus loin, puis une troisième. Il y en avait une demi-douzaine, dont une abritant encore son sinistre occupant. Un rat étrange, aux oreilles pointues... En arrivant à son niveau, Annabel comprit que c'était un chaton. Son petit corps poilu était tordu sous la pression de la barre de métal. Il était mort depuis longtemps.

Bon sang, concentre-toi sur l'instant présent ! Pas sur tes sentiments !

Une latte de plancher grinça sous son pied.

Bruyante pour bruyante, Annabel parcourut les derniers mètres dans la foulée, et entra dans la pièce, la balayant d'un même geste de tous côtés pour s'assurer qu'elle était seule. Aussitôt, elle se plaqua contre le mur pour ne pas être surprise par-derrière. Son cœur venait de quadrupler sa vitesse en dix secondes, et elle se força à respirer profondément pour retrouver un rythme plus calme.

Le bourdonnement provenait de cinq ventilateurs. Ils étaient posés sur le sol, le papier tue-mouches accroché à leur grille battait dans leur souffle comme des dizaines de manches à air entortillées. Le courant n'avait pas été coupé, peut-être pour le début des travaux, songea Annabel, à moins que l'occupant des lieux ne fût un bricoleur adroit. Une planche d'aggloméré sur deux tréteaux faisait office de table, couverte d'instruments semblables à des pinceaux, un buste humain en plastique y était fixé par un socle à vis et de longues mèches de cheveux étaient posées avec soin à côté d'un morceau de peau déshydratée. En y regardant de plus près, Annabel constata que les cheveux étaient accrochés à une tige de bois, ils séchaient entre les ventilateurs et les bougies.

Sa respiration était à présent plus haletante, elle ne la contrôlait plus. Un filet d'eau dégoulinait du plafond, émettant de petits ploc incessants.

Le plancher grinça de nouveau, mais ça n'était pas la détective cette fois. Une ombre passa devant l'issue du fond.

Annabel braqua son arme devant elle, ôta le cran de sûreté

et glissa dans l'obscurité. Elle était incapable de dire si l'autre l'avait vue. Elle passa sous l'eau qui lui éclaboussa les yeux, projetant ses gouttelettes froides dans son cou et son dos, et continua à pas lents.

Il entra dans la pièce, d'une démarche nonchalante, la tête enfoncée dans les épaules, la fente ridicule de ses yeux guettant avec méfiance. Le chrome brillant de son revolver luisait sous les flammes dansantes de son repaire. Annabel vit toute la scène avec la netteté d'un ralenti cinématographique. Les moindres mouvements furent décomposés avec soin, même sa propre voix sonna comme un long cri distordu quand elle hurla :

— POLICE ! NE BOUGEZ PLUS !

Elle vit l'élégance des muscles du cou quand la tête se tourna vers elle, et le sourire tordre cette bouche quand il remarqua qu'il s'agissait d'une femme. Le ralenti n'altéra pas la fluidité de son geste. Le chrome dévastateur s'éleva dans les airs, la gueule chargée de mort, parée à cracher son fiel létal. Curieusement, seul le bruit de l'eau coulant du plafond resta le même, celui d'une cascade énervante.

Alors Annabel fit feu. Une seule fois.

L'épaule de Spencer Lynch explosa, des centaines de taches noires apparurent instantanément sur les murs.

Avec la brutalité d'un choc physique, la scène s'accéléra, retrouvant toute sa vitesse. Le garçon s'effondra sur le sol, son arme hurla à son tour et dans le même mouvement il roula vers la pièce d'où il venait. Annabel ne put réagir.

Elle vit la gerbe de feu en même temps que le plâtre lui heurtait le visage avec violence. Déséquilibrée, elle se laissa tomber mais la rage lui fit braquer son Beretta vers le mur derrière lequel Spencer Lynch venait de disparaître. Elle vida son chargeur. Les quatorze balles restantes.

Un nuage écoeurant de poussière et de poudre s'éleva tandis que les derniers morceaux blancs roulaient sur le plancher.

Annabel éjecta son chargeur et le remplaça par un autre, elle pointa de nouveau le canon vers son adversaire invisible. Elle resta ainsi pendant un long moment, insensible à la douleur qui se propageait dans les muscles de ses bras.

Doucement, le Beretta retomba quand les premières gouttes

de sang apparurent dans les trous et coulèrent le long du mur.

Jack Thayer était accroupi au-dessus d'Annabel. Après l'anxiété, la colère et la compassion, la curiosité se manifestait enfin. Autour d'eux, plusieurs officiers de police inspectaient l'appartement.

— Tu as su que c'était notre homme en voyant les cheveux sur la table ?

Annabel, qui maintenait une compresse sur sa joue blessée par les éclats de plâtre, reporta son regard sur les longues mèches.

— Non. Dès que je l'ai aperçu dans la rue, j'ai su que c'était lui. Sa façon de vérifier qu'on ne le suivait pas, et il correspondait à la description que le pharmacien m'avait faite. Quand il est entré dans la maison en question, je n'ai plus eu de doute. Tu te rappelles ce que Woodbine dit toujours, « chaque flic a un coup de bol dans sa carrière, à lui de ne pas le laisser passer ». J'ai senti que c'était ma chance.

Thayer observa les coulées de sang sur le mur du fond. La chance n'y était pour rien, Annabel avait fait son boulot, sans rien laisser passer.

Spencer Lynch venait d'être évacué d'urgence par une ambulance, son état était jugé critique, deux balles l'ayant touché à l'abdomen.

— La prochaine fois, tu m'attends, petite idiote, c'est un miracle que tu sois en vie.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, une affaire comme celle-là, ça ne se produit pas deux fois dans la même carrière, Jack.

— C'est bien ce qui emmerde mon ego ! Bon, et ta tête, ça va mieux ?

Elle fit signe que tout allait bien. Un technicien du laboratoire se pencha vers eux, exhibant des tiges de plastique et des tampons.

— Désolé, mais coup de feu oblige, je dois faire le prélèvement de poudre.

Annabel soupira et tendit ses deux mains, découvrant ses blessures bénignes au visage. Quand il eut terminé, le technicien

la remercia et s'en retourna vers sa valise.

— Je viens d'avoir Woodbine, dit Thayer, il a manqué l'apoplexie quand je lui ai dit ce qui s'était passé, il est sur la route. Autant te dire qu'il ne va pas apprécier ton initiative. S'il décide de la jouer médiatique, il va faire porter le mérite de l'arrestation sur ton courage, mais officieusement, tu vas prendre un savon, il faut t'y attendre. Je sais qu'il fera tout pour que les Affaires internes ne fourrent pas leur grain de sable, ils pourraient te reprocher de ne pas avoir suivi la procédure de sécurité. Ils pourraient même insinuer que si tu l'avais respectée, Lynch n'aurait peut-être pas fait usage de son arme et ne serait pas à l'hôpital. Encore heureux s'il ne meurt pas.

— T'as autre chose d'encourageant pour moi ?

— Je suis désolé. Tu n'as jamais eu les Affaires internes dans les pattes, je tenais simplement à te mettre en garde. Sois franche et si Woodbine t'appuie – ce dont je ne doute pas –, ça se passera bien. Mais il ne faut pas que Spencer Lynch nous lâche, ça compliquerait les choses. Côté positif, on a retrouvé un autre revolver dans la... la chambre de Spencer, et un fusil à pompe, il est tout à fait possible que ce soit ce qu'il allait chercher quand tu l'as eu. Ça, c'est un bon point pour toi.

Un officier en uniforme s'approcha d'eux.

— Excusez-moi, détective Thayer, vous devriez venir voir.

— Quoi ? Pas de mauvaise surprise, hein ? s'inquiéta Jack subitement. L'immeuble avait été fouillé dès l'arrivée des renforts pour tenter de retrouver la trace des femmes scalpées, sans résultat.

L'officier, Brian Raglin, était mal à l'aise, se passant la langue sur les lèvres sans arrêt. Annabel se demanda s'il n'allait pas vomir.

— On a retrouvé les filles, monsieur... Je crois, lâcha-t-il enfin.

Comprenant aussitôt, Thayer se couvrit les yeux de sa main.

— Oh, merde, jura-t-il.

Il échangea un bref regard avec sa partenaire avant d'ajouter à l'attention de Raglin :

— Montre-nous.

Raglin les emmena derrière le mur où Spencer Lynch avait

roulé, ils enjambèrent la mare de sang à l'endroit où il avait été abattu, et continuèrent jusqu'à la chambre. Un vieux lit, une grosse armoire et une télé constituaient le seul mobilier. L'officier s'approcha de l'armoire et ouvrit la porte, quelques rares vêtements pendaient à des cintres.

— C'est là-dedans ? s'étonna Thayer.

— Non, c'est...

Tout à coup, l'idée vint à Thayer :

— Ne me dites pas que ce salopard a aménagé un passage secret ?

— Exactement. Il a bouché l'entrée de la pièce voisine avec ce meuble dont il a rendu le fond amovible, expliqua Raglin.

Le jeune policier tira sur le panneau et celui-ci lui tomba dans les mains.

— C'est tout simple et il y en a pour dix secondes, fallait y penser. Par contre, je vous préviens, c'est... c'est sinistre là-dedans.

L'odeur se propagea en une seconde. Un mélange d'encens, de désodorisant chimique et de cadavre en décomposition, relent reconnaissable entre tous, surtout par un flic comme Thayer. Celui-ci sortit un mouchoir en tissu de sa poche et se l'appliqua sur le nez, bientôt imité par Annabel. Ils se penchèrent pour passer dans l'armoire et débouchèrent de l'autre côté. Ce faisant, Thayer eut le sentiment qu'il franchissait le portique des Enfers, se préparant à sentir la morsure douloureuse du Cerbère. Au lieu de quoi, il découvrit l'autre de la Folie, la demeure terrestre du Mal.

C'était exigu, sans fenêtre, une ampoule rouge éclairait la tanière nauséabonde de son halo inquiétant. On avait construit un bureau de travail dans un coin, sur lequel traînaient quelques feuilles. Par terre, plusieurs bombes de parfum pour toilettes étaient couchées, vides. En face, une baignoire crasseuse était pleine d'un liquide opaque, et trois membres en dépassaient, tous humains.

Thayer se rapprocha, tenant fermement son mouchoir. Annabel le vit fermer les yeux quand il fut au-dessus du macabre bain. Elle le rejoignit et réprima un haut-le-cœur.

Un visage déformé par les coups et par l'eau flottait juste

sous la surface, la bouche étirée en une horrible supplique finale. Un crâne sans cheveux, que la nappe grasse faisait paraître noir. Il semblait qu'elle était coincée de l'autre côté, prisonnière du liquide, implorant qu'on la libère, la main ouverte affleurant la tête, comme pour frapper la surface.

Annabel vit le second visage et se plia en deux.

Elle rendit tout ce qu'elle pouvait sur le carrelage sale, encore et encore, dans l'air vicié de ce cauchemar.

Quand elle se redressa enfin, Thayer était face à elle, la bouche ouverte, il regardait par-dessus son épaule, ses yeux réclamaient de se réveiller sans plus attendre, menaçant de ne pouvoir en supporter davantage. La jeune femme se tourna, se préparant au pire.

Elle resta là plusieurs minutes sans rien pouvoir dire.

Sur le mur où s'ouvrait le passage secret, on avait accroché plusieurs douzaines de photos, de formats variés. Sur chacune d'elles se trouvait une femme, un homme ou un enfant différent. Tous les âges, toutes les races étaient représentés dans cette mosaïque de souffrance. Car tous paraissaient terrorisés.

Ils étaient à moitié nus, certains portaient les traces de violences, et tous regardaient vers l'appareil photo en suppliant. Pour quelques-uns c'étaient les mains jointes, d'autres se tenaient droits, farouches, mais tous avaient dans les yeux la même lueur. Ils imploraient que tout cela cesse. D'une manière ou d'une autre.

Après une éternité, la voix d'Annabel monta dans sa gorge avec difficulté, elle-même ne la reconnut pas :

— Jack, où a-t-on mis les pieds ?

Il secoua la tête et effleura du bout des doigts les visages.

— Combien y en a-t-il ? Quatre-vingts ? Cent ? Mon Dieu, mais qu'est-ce que c'est ?

Sa voix tremblait, lui, le flic philosophe, perdait son raisonnement.

— C'est Spencer Lynch qui a fait tout ça ? demanda Annabel, incrédule.

— Je ne sais pas. Regarde, les photos n'ont pas le même support, et le même fond, il y a...

Une lumière blanche et aveuglante se braqua sur eux.

— J'ai pensé qu'une torche serait utile, fit Brian Raglin en posant le pied dans ce qui avait été autrefois une salle de bains.

Il leur tendit la lampe et se protégea le nez de son autre bras.

— Ce que ça pue !

— Stop ! cria Annabel. Revenez là. Éclairez cette partie-ci. Elle lui indiqua le mur au-dessus du petit bureau, que le faisceau avait balayé par inadvertance en entrant.

— Il y a quelque chose sur la paroi, je l'ai vu.

Raglin obtempéra et posa l'éventail de lumière blanche à l'endroit voulu.

Ils ne l'avaient pas distingué plus tôt, et pour cause, car c'était écrit en rouge. L'ampoule de labo photo qui était la seule source de lumière jusqu'à cet instant absorbait la couleur.

L'encre n'était pas fraîche, mais elle avait coulé le jour où l'on avait peint en grandes lettres ces quelques mots :

*Caliban Dominus noster
In nobis vita
Quia caro in tenebris lucet*

— Qu'est-ce que c'est ? De l'espagnol ? interrogea Raglin.

— C'est du latin, intervint Thayer, le visage fermé.

— Vous comprenez ce qui est écrit ?

Le détective tourna la tête vers les photos et ses mâchoires se serrèrent. Il y en avait beaucoup trop. Partout, des visages terrifiés.

— Il est écrit : « Caliban est notre Seigneur, en nous est la vie, car la chair luit dans les ténèbres. »

S'adressant à Annabel, il ajouta :

— Spencer Lynch n'est pas seul. Ils sont plusieurs.

Il souffla longuement, et ses rides se creusèrent quand il murmura en songeant aux paroles de la Bible :

— Ils sont légion.

DEUXIÈME PARTIE

« Je reconnais que j'ai moi-même ressenti cette vilaine envie, l'envie de détruire, de donner libre cours à la frustration... »

Donald WESTLAKE, *Le Couperet*

8

L'air conditionné tournait encore à plein régime bien que l'avion fût au sol. Les passagers de l'appareil se dirigeaient docilement vers la porte de sortie en une procession piétinante. Un peu à l'écart, encore assis, l'un d'entre eux contempla pour la énième fois la une du New York Post qu'il tenait sur les genoux. On y voyait huit visages, huit photos différentes, huit personnes effrayées dont le journaliste avait pris soin de masquer les yeux par un rectangle noir dans une volonté risible de « préserver » leur anonymat. Au-dessus, le quotidien titrait : L'HORREUR DE BROOKLYN. Le passager relut les quelques lignes suivantes :

L'ombre de David « Sam » Berkowitz plane-t-elle sur New York ? C'est ce que laisse présager la macabre découverte survenue vendredi soir lors de l'arrestation musclée d'un criminel, intervention au cours de laquelle plusieurs coups de feu ont été échangés, touchant gravement ce qui pourrait être le nouveau fils de Sam. L'homme dissimulait dans son appartement deux cadavres de femmes ainsi que plusieurs photos de visages épouvantés, presque insoutenables, qui laissent augurer le pire. Ces huit individus sont-ils les victimes d'un tueur en série ? Bien que la police se refuse pour le moment à tout commentaire, une source non officielle nous précise qu'aucun nouveau corps n'a pour le moment été retrouvé. Suite p. 2-3.

Il reposa le journal sans lire la suite. C'était là le produit d'une fuite, le scoop d'un reporter bien informé, mais le texte était trop superficiel, on parlait de l'arrestation d'un criminel pour masquer l'ignorance concernant la nature exacte des délits, aucun nom n'était cité, et la source non officielle en disait long à elle seule. Un flic avait parlé, refilant en douce quelques photos de victimes, des copies, en échange de cash.

L'homme se leva, la file des passagers s'était quasiment réduite à néant. Il prit sa sacoche dans le porte-bagages et se dirigea vers l'avant du Boeing.

« Je vous en supplie, faites que ma fille n'ait rien ! »

Il s'immobilisa, ferma les yeux et chassa de son esprit cette femme en larmes. Il devait être entièrement à ce qu'il faisait maintenant. Le journal, son contenu.

Le papier était un peu maigre, pas assez d'éléments, et l'homme ne cessait de se demander ce que la police savait exactement. Évidemment, il avait aussi suivi la conférence de presse, ce qui lui en avait appris un peu plus, mais tout cela manquait de substance.

Probablement pressé par l'article, le NYPD avait fait une déclaration officielle dans l'après-midi du samedi, expliquant qu'une enquête était en cours mais que rien jusqu'à présent n'autorisait à dire que les personnes sur les photos étaient décédées. L'officier chargé du communiqué précisa qu'un homme du nom de Spencer Lynch avait été arrêté, et qu'il se trouvait à l'hôpital. L'état de santé de l'homme en question était stabilisé mais restait préoccupant d'après les médecins. Le porte-parole n'entra pas dans les détails, sous prétexte que l'enquête était en cours et qu'une déclaration plus complète serait faite ultérieurement. Concernant les huit photos, la police était en train d'identifier les personnes et une enquête suivait son cours, ce fut le dernier commentaire. Autant dire que le NYPD cachait son jeu pour le moment, ce qui ne manqua pas d'alarmer encore plus la presse. On parlait à présent de tueur en série à tout va, le Harvey Glattman new-yorkais, le Boucher de Brooklyn, tout y passait depuis deux jours.

L'homme au journal quitta l'avion et récupéra sa valise, puis se dirigea vers le comptoir des bagages. Après qu'il eut décliné son identité on lui remit un autre sac, plus petit, sur lequel brillait un autocollant rouge : « CONTIENT UNE ARME À FEU » qu'il arracha. Plus rien n'était pareil depuis le 11 septembre, ce qui pouvait voyager dans la soute sans trop de problème auparavant, faisait l'objet d'un maximum de contrôle à présent.

« Si elle est morte, je ne le supporterai pas ! Je ne pourrai

plus vivre après ça ! »

Non, bon sang, tu ne peux pas te permettre ces pensées, fous-les dans un coin de ton crâne et sois sur le coup, laisse les émotions de côté. Oublie cette mère qui pleure sur sa fille. Allez, essaie, fais-le !

Le passager traversa l'aérogare en se focalisant sur le but de son voyage.

Le froid de la côte est ne lui parut pas si redoutable, il était lui-même habitué à des hivers rudes, et il se contenta d'enfiler ses gants en cuir lorsqu'il sortit en quête d'un taxi.

Celui-ci quitta LaGuardia pour rejoindre le centre-ville de Brooklyn en quarante minutes. Là, l'homme trouva l'hôtel qu'il avait réservé, déposa ses affaires et, sans prendre plus de repos, s'engouffra avec un frisson d'émotion dans ce métro qu'il n'avait pas pris depuis dix ans.

À l'angle de la 6^e Avenue et de Bergen Street, il trouva ce pour quoi il avait fait un si long chemin. Un bâtiment blanc de quatre étages avec de hautes fenêtres et deux lanternes vertes de part et d'autre de la porte d'entrée : le 78^e precinct.

*

**

Annabel repoussa son assiette vide sur le comptoir. Sa joue droite était zébrée de petites croûtes bordeaux, souvenir des éclats de plâtre chez Spencer Lynch.

— Tu m'en remets un morceau, Tanner.

— Ce que tu bouffes, toi, pour une femme !

Le barman s'activa à la confection d'un autre sandwich sous le rire d'un policier en uniforme. L'atmosphère était conviviale, les plaisanteries fusaient à travers la pièce, il fallait être sacrement discret pour ne pas en récolter une pleine moisson au passage. La plupart des clients étaient en tenue du NYPD, les autres étant des policiers en civil.

Un homme en costume beige, cravate fantaisie et fine moustache rousse, s'approcha d'Annabel. Son visage allongé vers l'avant lui donnait un air de fouine.

— Fais pas cette tronche, O'Donnel, t'es pas hors du coup !

dit-il.

— Ferme-la, Lenhart.

Oubliant son ton goguenard, Louis Lenhart s'assit sur le tabouret proche d'Annabel.

— Sans déconner, dit-il, Jack Thayer dirige la suite de l'enquête, et t'es dans son groupe, qu'est-ce que tu demandes de plus ?

— C'est à moi de coordonner ce dossier, c'est moi qui me suis risquée dans cette affaire, Woodbine aurait dû me nommer en tête !

— Hey, relax ! Jack est détective premier grade, c'est le plus expérimenté de tous, c'est un coup à ne pas foirer, sans parler de la pression médiatique !

— C'est pas seulement ça. Jack le mérite et je suis contente pour lui, mais Woodbine n'avait pas à nous coller Bo Attwel dans les pattes, tu sais bien comment ça finit avec ce connard, il veut toujours tirer toute la couverture à lui. Woodbine a mal choisi son groupe, c'est tout, et ça me fout en rogne.

— De toute manière t'es de la partie, alors qu'est-ce que ça peut faire ? C'est l'enquête de votre vie !

— Justement, Lou, justement. On n'a peut-être pas les meilleurs éléments avec nous. Tiens, toi par exemple, je n'aime pas ton style et tu le sais, mais tu es bon à ce que tu fais, le capitaine a merdé en ne te nommant pas dans la cellule principale.

Lenhart eut l'air de trouver l'argument valable, il haussa les sourcils avant de commenter :

— Bon, disons que le capitaine joue la prudence et qu'il se garde sous le coude un ou...

Le brouhaha des conversations était soudainement tombé, la plupart des visages s'étaient tournés vers la porte d'entrée. La musique un peu rock diffusée par la chaîne devint tout à coup audible. Le Tanner's Bar était un bar à flics, tenu par un ex-flic et fréquenté uniquement par des flics, et il en allait ainsi depuis quatorze ans avec une simplicité que rien ni personne ne remettait en question. Et comme tout territoire, il était défendu, donnant lieu à des scènes stéréotypées que l'on aurait crues tout droit sorties d'un film.

L'homme sur le seuil dévisagea à son tour l'assemblée avant de s'arrêter sur Annabel et de venir vers elle. Il tenait un journal sous le bras.

— Vous êtes la détective O'Donnel ? demanda-t-il.

— Vous êtes de la presse ? répliqua-t-elle en désignant le *New York Post*.

Le nouveau venu exhiba sa carte de détective privé.

— Non, j'aimerais vous parler à propos de l'affaire sur laquelle vous enquêtez.

Annabel le jaugea. Taille moyenne, athlétique, plutôt mignon, avec des mèches châtain devant les yeux ; le look mal rasé, Jean et veste en cuir élimée, lui donnait un côté « star du cinéma ». Il avait la trentaine bien entamée, supposa-t-elle.

— Je suis spécialisé dans les affaires de disparitions, ajouta-t-il.

Cette fois l'intensité dans le regard de la jeune femme se transforma, étincelant avec une vigueur nouvelle.

Il ne manquait pas d'aplomb. Annabel reconnut le journal qu'il tenait, c'était celui qui dévoilait les huit photos.

— O.K., suivez-moi, on va aller à mon bureau, monsieur...

Il lui tendit la main.

— Brolin. Joshua Brolin.

Les deux fenêtres rendaient la pièce moins exigüe, malgré l'entassement des bureaux, armoires à dossiers, coin café, et l'immense tableau des affaires en cours. Des piles de pochettes cartonnées d'où dépassaient quantité de documents peuplaient tous les espaces disponibles. Annabel invita Brolin à s'asseoir entre ces tours de Pisé et fit de même.

— Votre carte mentionne que vous êtes de l'Oregon, qu'est-ce qui vous amène ici qu'un coup de téléphone n'aurait pu régler ? demanda-t-elle en jetant sa veste sur un portemanteau qui menaçait de s'effondrer lui aussi.

Joshua Brolin posa son journal sur le bureau et montra de l'index une des huit photos.

— Elle. Rachel Faulet. Ses parents m'ont engagé pour la retrouver. C'est une famille de Portland, où je travaille.

Annabel s'enfonça dans son fauteuil et fixa le détective privé. Celui-ci expliqua :

— Rachel a vingt ans, c'est une jeune fille pleine de vie, très ambitieuse. En décembre dernier, elle s'effondre moralement et quitte l'université. Elle vient d'apprendre qu'elle est enceinte de son petit ami. Pour elle c'est une tragédie. Juste après Noël, elle décide de rejoindre sa grande sœur, par ici, à Phillipsburg dans le New Jersey. Elle y est venue pour trouver un réconfort autre que celui des parents. Les deux filles sont proches, alors Rachel s'installe. Elle doit prendre sans plus traîner sa décision de garder l'enfant ou d'avorter et elle compte sur sa sœur pour l'aider dans son choix. Puis, il y a huit jours, dimanche 13 janvier, Rachel est partie à cheval pour une balade en forêt, c'était devenu une petite habitude depuis deux semaines. Le cheval est rentré quelques heures plus tard, mais pas la fille. La police du coin est sur l'affaire mais ils n'ont encore rien trouvé. Les Faulet m'ont contacté vendredi dernier. Je rassemblais des éléments biographiques sur Rachel ce week-end quand j'ai découvert sa photo dans le New York Post. Je suis arrivé de Portland ce matin même.

Annabel prit note du nom, elle ne savait pas où en était

l'identification des personnes qui figuraient sur toutes les photos retrouvées chez Lynch.

— J'ai besoin de votre aide, détective. J'ai promis à ses parents de tout faire pour savoir où elle se trouvait, et si le pire est arrivé, leur apporter des éléments de compréhension.

— La fille est enceinte, vous dites ? Ça ne se voit pas encore, je suppose ?

— Non. Si elle ne le dit pas, celui qui l'a enlevé ne peut pas le savoir.

Annabel se couvrit la bouche d'une main, pensive. Ils s'observèrent pendant une longue minute sans parler.

— Spécialisé dans les disparitions, vous m'avez dit ? Vous n'avez pas choisi le plus simple dans le métier de privé.

Annabel regretta aussitôt sa remarque en voyant l'ombre passer dans le regard de l'homme assis en face d'elle. Elle avait voulu briser le silence et se sentait très bête tout à coup.

— Bon... écoutez, balbutia-t-elle, il s'agit d'une enquête très délicate, je ne suis pas autorisée à vous transmettre des informations pour le moment. Cependant, à titre amical, je peux simplement vous orienter un peu. Mais n'attendez pas de moi des miracles, la confidentialité est de mise. (Elle montra le journal du menton.) Même s'il y a eu des fuites au départ, nous gérons à présent la situation.

À son tour, Brolin sortit de sa veste un carnet de notes ainsi qu'une paire de lunettes qu'il posa sur son nez, ce qui lui donna un air faussement intellectuel, se dit Annabel.

— Le type que vous voyez là, sur le mur, c'est Spencer Lynch. Il vient d'être arrêté pour homicide, vous avez suivi la conférence de presse, j'imagine ?

— Oui, il serait possible d'avoir une copie de sa photo ?

— Ne poussez pas le bouchon trop loin. Le fait est qu'il est dans le coma pour le moment mais que chez lui, nous avons trouvé un certain nombre de photos, toutes dans ce genre-là.

Une fois encore, elle désigna le journal.

— Un certain nombre ? releva Brolin. Il n'y en avait pas seulement huit ?

La phrase résonna plus comme une constatation sinistre que comme une question. Annabel le fixa.

— Pas exactement, mais vous n'en saurez pas plus pour le moment. À propos de... Rachel, c'est bien ça ? on ne sait pas grand-chose, elle est une des « victimes » en photo, on creuse de ce côté-là aussi, ça prendra du temps. Cependant – ou heureusement – deux corps seulement ont été retrouvés chez Lynch. Et... nous supposons qu'il n'était pas seul dans cette histoire.

— Un duo de tueurs ?

Une fois encore, Annabel eut un instant de flottement, jaugeant ce qu'elle pouvait dire et ce qui devait être tu absolument.

— C'est probable. Peut-être même trois, mais c'est une simple hypothèse. Monsieur Brolin, que les choses soient claires, tout ce qui se dit ici doit rester entre nous, d'accord ? Si jamais je découvre que vous partagez avec quelqu'un d'autre les infos que je vous donne, c'est terminé. Je me fais bien comprendre ?

— Parfaitement. Si ça peut vous rassurer, j'ai été flic avant. Annabel surprit dans son attitude une sincérité troublante, un voile délicat d'émotion qu'il ne maîtrisait pas, elle en fut intriguée.

Devant le silence d'Annabel, Brolin fronça les sourcils.

— Qu'y a-t-il ?

Elle ouvrit la bouche, n'osant se lancer, elle dépassait le cadre professionnel par sa curiosité. Elle avoua enfin :

— Je ne sais pas pourquoi, il me semble vous connaître. Cette fois, ce fut à Brolin de rester muet un temps avant d'expliquer :

— Il y a un peu plus de deux ans, j'ai participé à l'arrestation de celui que la presse nationale a rebaptisé le Fantôme de Portland⁷, le tueur en série, c'est probablement ça, les médias en ont beaucoup parlé.

Annabel se souvint. L'affaire avait fait grand bruit, un meurtrier redoutable avait joué au chat et à la souris avec la police, semant des cadavres derrière lui en même temps que des messages cabalistiques. Elle ne parvenait pas à se souvenir avec

⁷ Voir L'Âme du Mal, du même auteur, aux éditions Michel Lafon, 2002.

exactitude, il lui semblait que Brolin était l'inspecteur chargé de l'enquête à l'époque et qu'après celle-ci, il avait démissionné, se sentant coupable pour la mort d'une des victimes du tueur, il se reprochait de ne pas avoir été assez rapide.

Elle sentit naître un courant de sympathie pour l'homme qui se tenait en face d'elle, en un instant elle comprenait les tensions qui s'animaient sur ce visage, cette énergie étrange qui lui donnait autant de charisme, une force inquiétante mais fascinante, d'une intensité telle qu'aucun comédien ne pouvait la feindre.

Ce fut lui qui rompit le silence le premier :

— Tout ça est une vieille histoire que j'essaie d'oublier.

— Je comprends. Est-ce que je peux vous proposer un café ?

— Non, merci. Concernant Rachel Faulet, est-ce que vous avez quelque chose d'autre ?

Toi, tu es du genre à ne pas lâcher prise tant que tu n'as pas eu ce que tu voulais ! Elle ne l'en apprécia que plus.

— Rien, navrée. Voici ce que je peux vous dire pour l'instant : Spencer Lynch avait chez lui deux cadavres, et il a tenté de tuer une troisième femme qui s'est enfuie, c'est grâce à elle que nous l'avons arrêté. Il conservait chez lui beaucoup de photos d'hommes, de femmes ou d'enfants visiblement terrorisés. Nous avons tout lieu de croire qu'il s'agit d'un groupe, une sorte de clan à la Charles Manson, mais c'est une pure supposition.

— Basée sur quoi ? interrogea Brolin.

— Je suis désolée, je ne peux pas vous le dire. Mais rien ne nous indique que ces gens sont morts, on n'en sait rien, cependant...

— Cependant ?

Leurs regards se croisèrent.

— Chaque photo porte une date. Nous avons commencé à identifier certaines personnes sur ces clichés, et pour deux d'entre eux, entre trois et sept semaines séparent la date de la disparition de celle qui se trouve sur la photo.

— Ils seraient retenus prisonniers si longtemps ?

— Là encore, on n'est sûr de rien, l'enquête en est à ses premiers pas, il y avait chez Lynch tellement de documentation

que pour l'instant on en est à trier. Quatre détectives travaillent en même temps. Au fait, pourquoi moi ?

— Votre nom est le seul qui a été donné lors de la conférence de presse. Quand je suis arrivé ici tout à l'heure, vos collègues m'ont indiqué le bar en face où je pouvais vous trouver.

Elle claquait des doigts comme si la réponse était évidente.

— Que pouvez-vous me dire sur les victimes de Spencer Lynch ? demanda Brolin en tournant la tête vers la photo de l'assassin.

— L'autopsie a été pratiquée hier après-midi. Elles sont mortes noyées toutes les deux. Il les scalpait d'abord, les ligotait puis les plongeait dans la baignoire, d'après ce que nous pouvons supposer.

— Il les scalpait ?

— Oui, nous creusons la piste, mais il semblerait qu'il confectionnait des perruques avec leurs cheveux, des perruques qu'il revendait une fortune à un spécialiste. Ce type a été interrogé, il n'a pas l'air de savoir grand-chose.

Elle feuilleta en vitesse son calepin avant de préciser :

— Il s'appelle Walter Sudmak, il ne posait aucune question à Lynch, payant en liquide à chaque fois. Sudmak a des clients prêts à dépenser un paquet de fric pour que leur perruque paraisse aussi vraie que nature.

— Le mobile des crimes était uniquement crapuleux ? s'étonna Brolin.

— Pas seulement. Les cheveux, c'était « juste » pour se faire du fric, j'en ai bien peur. Toutes les filles portent ou portaient des lésions vaginales profondes, ce dingue les violait plusieurs fois avant de les tuer. La troisième, celle qui a survécu, retrouve la parole petit à petit, elle nous raconte ce qu'elle a enduré, ça n'est pas très beau à entendre.

— Si je comprends bien, vous pensez que Spencer Lynch a commis deux meurtres mais que les personnes sur les photos ça n'est pas de son fait, je veux dire qu'il a des complices ou quelque chose dans ce genre ? Donc que Rachel Faulet pourrait être entre les mains d'un autre dingue, et peut-être encore en vie ?

— Je n'en sais rien, je vous l'ai dit. Il y a beaucoup d'éventualités. Disons que jusqu'ici nous avons tout lieu de penser que Spencer Lynch n'est qu'un élément parmi d'autres. Pour Rachel, tout est possible, je vous le répète, il y a plusieurs semaines de décalage entre la date de l'enlèvement et celle indiquée sur la photo. Nous avons énormément d'informations à traiter, et notre priorité est pour le moment l'identification de tous ces individus. L'enquête n'est lancée que depuis deux jours, je crains que, même avec la meilleure volonté du monde, il ne nous faille un peu plus que ça pour obtenir des résultats.

Brolin fit signe qu'il comprenait. Il pointa son stylo sur le bureau d'Annabel.

— Je suppose que je ne peux pas avoir non plus une copie du rapport d'autopsie ? demanda-t-il.

Annabel le dévisagea, perplexe. Puis elle se leva.

— Attendez-moi ici.

Elle revint après cinq minutes et lui tendit des photocopies.

— Rapport d'autopsie, photo de Spencer Lynch, et ce que l'on sait pour l'instant des deux victimes.

Ils tenaient chacun une extrémité des documents lorsqu'elle ajouta :

— Vous avez ma confiance parce que je sais qui vous êtes et ce que vous avez accompli. Faites-moi un enfant dans le dos et je vous démolis votre petite gueule d'amour.

Elle lâcha les feuilles et lui tendit sa carte.

— Si vous avez une urgence, mon numéro de portable est au dos. Tenez-moi au courant. Une dernière chose : je ne vous ai rien donné, tout ceci reste entre nous.

Brolin approuva, son visage trahissait la surprise.

— Eh bien quoi ? Vous allez en plus me demander mon bureau ?

Il secoua la tête et laissa apparaître un sourire, le premier, qui fit du bien à Annabel. Non pas qu'elle fût sensible au charme du détective privé, mais davantage parce qu'elle avait supposé une seconde que jamais rien n'ouvrait ce visage mélancolique.

— Je vous laisse, merci beaucoup.

— Bonne chance pour Rachel, souffla-t-elle quand il fut sur le seuil.

Le métro tanguait, bercé de crissemments stridents et de gerbes fascinantes dont l'aura bleue venait électriser les visages collés contre les fenêtres. Fantômes hagards, emprisonnés dans la routine du quotidien, tous ces yeux fixaient le néant des couloirs sans fin, corridors sentant le caoutchouc brûlé et l'acier chauffé, captivés par le défilement d'un paysage qu'ils appréhendaient mieux que le fil de leurs existences. Parmi ceux-là, un regard noir barré d'une mèche : Joshua Brolin.

Les rares ampoules jaunes qui habitaient les tunnels rappelaient à Brolin les pointes intenses de sa vie, comme autant de souvenirs lumineux dans le chaos de la mémoire.

Il rejoignit son hôtel en début d'après-midi, et profita de ce qu'il était le seul client dans la salle pour s'installer au bar afin de consulter les documents fournis par la détective O'Donnell.

Il posa sur un tabouret sa vieille veste en cuir usée jusqu'aux coudes et se massa le visage. En le voyant ainsi, perdu dans un pull noir aux mailles larges, les cheveux un peu trop longs, nul n'aurait pu deviner que cet individu en jeans et chaussures de marche avait autrefois été formé par le FBI.

À seulement trente-quatre ans, le détective privé cumulait une expérience hors du commun.

— Pas le temps de méditer, murmura-t-il pour lui-même.

Il repensa à Rachel Faulet, à la photo de cette jeune femme que ses parents lui avaient montrée. Il la fit apparaître de son portefeuille. On l'y voyait joyeuse, dévoilant un sourire blanc et sincère, la canine gauche était cassée, et curieusement cela lui donnait un certain charme, la rendant plus vulnérable, plus touchante. Brolin se remémora la photo de la même Rachel en une du New York Post, et son cœur se souleva. Où étaient passés ce beau regard marron, la joie sur ses pommettes rebondies, et cette insouciance, qu'en avait-on fait ? Il ne restait plus que la peur, presque une résignation. Elle demandait pitié, que tout s'achève ainsi, que la vie n'aille pas plus loin pour elle, elle n'en voulait plus. Comment ses parents avaient-ils pu supporter cette vision ?

Brolin grogna et serra les poings jusqu'à ce qu'ils craquent.

Il se redressa pour s'étirer, sortit une cigarette de sa veste et l'alluma. Il n'y avait personne pour lui faire remarquer qu'il était interdit de fumer dans ce lieu.

Ce type de réflexion sur la victime n'amenait nulle part, si ce n'est dans des territoires arides d'espoir. Il resta là à passer en revue les bouteilles d'alcool alignées sur les étagères, se vidant la tête à coups de rasades imaginaires.

Après plusieurs minutes, il prit son carnet de notes et redevint concret. Il entoura le nom de Walter Sudmak, le perruquier à qui Spencer Lynch avait vendu les cheveux de ses victimes. Ce type n'était probablement rien de plus qu'un pauvre hère sans scrupule, aucun lien avec l'affaire, mais il ne fallait pas le négliger. Puis il écrivit « shérif Murdoch, Phillipsburg », la ville où vivait la sœur de Rachel, une certaine Megan. C'était dans les environs que Rachel avait disparu, il faudrait rencontrer le shérif Murdoch, formalité d'usage.

Brolin ouvrit les dossiers biographiques des deux femmes tuées par Spencer Lynch, quelques pages essentiellement extraites des enquêtes de police menées lors de leur disparition. Il devait remonter de ce Spencer à Rachel, même s'il ne savait pas encore comment s'y prendre. Si Spencer n'était pas le ravisseur de Rachel, il existait cependant un lien pour qu'il ait chez lui une photo de la jeune fille, le regard vide de peur face à l'objectif. Brolin vérifia qu'il était toujours seul au bar et disposa les différents documents en éventail devant lui.

Deux visages lui faisaient face. Les deux victimes de Spencer.

Meredith Powner, dix-neuf ans, avait disparu le 17 août 2001 et Illiana Tarpov, vingt-sept ans, le 4 janvier de cette année. La dernière, celle qui s'était enfuie et était à présent à l'hôpital, s'appelait Julia Claudio ; d'après son témoignage, elle avait été enlevée la semaine précédente, le 15 janvier.

Brolin ouvrit le rapport d'autopsie et commença à croiser les informations. Toutes avaient été scalpées, et les deux premières noyées dans la baignoire. Le corps de Meredith n'était plus qu'une infâme bouillie, et celui d'Illiana, déjà bien putréfié, entamait sa desquamation. Le squat de Spencer n'avait

pas été chauffé depuis le début de l'hiver, aussi l'eau de la macabre baignoire avait été glaciale pendant plusieurs semaines, conservant plus longtemps les cadavres dans un état « humain », bien que leurs visages fussent devenus une atroce fleur sombre. Après autant de temps passé dans le liquide, la peau glissait sur la substance humaine comme la queue d'une crevette que l'on ôte pour laisser apparaître la chair. Il avait fallu être très méticuleux pour les sortir de là, ne surtout pas les tirer par les bras sous peine de se retrouver avec des gants de peau humaine dans les mains.

Les deux filles avaient été identifiées grâce à leurs papiers, Spencer Lynch conservait leurs affaires chez lui, portefeuilles, sacs à main et même vêtements. C'était ses trophées. Le rapport préliminaire du labo indiquait que les dessous féminins retrouvés dans le lit de Spencer étaient couverts de taches jaunâtres, très probablement du sperme séché. Il était impossible de dire s'il y avait eu nécrophilie, mais lorsque les corps étaient devenus trop putréfiés, Lynch avait dû jouir sur ces petites culottes, revivant par procuration les fantasmes qui l'avaient habité au moment de la mise à mort. Masturbation compulsive, conclut Brolin, comme chez beaucoup de tueurs de ce genre.

Le processus de compréhension du meurtrier était en route. Avec le départ de Brolin, le FBI d'abord, la police de Portland ensuite avaient perdu un élément brillant, chez lequel l'empathie se mêlait au savoir dans une alchimie déroutante, parfois effrayante. La pensée criminelle l'envahissait, il sentait tout d'abord le tueur, puis peu à peu, il pouvait l'expliquer, sa nature, ses désirs et leurs sources : ses peurs.

Sans poursuivre au-delà sa réflexion, le détective privé écarta la psychologie de Spencer Lynch, il ne disposait pas d'assez d'éléments pour l'appréhender.

Ce qui intéressait Brolin pour le moment, c'était le profil des victimes ; à elles seules, elles en disaient long sur leur meurtrier. La première, Meredith, était noire, c'était une adolescente pleine de vie, très impliquée dans les projets de l'église qu'elle fréquentait, elle chantait dans le chœur, se rendait dans les hôpitaux avec ses amies pour parler avec les enfants malades, et

elle avait des résultats scolaires corrects. Bref, elle avait tout d'une jeune fille admirable. La seconde était d'origine russe, sa famille était venue s'installer aux États-Unis après la chute du mur. Elle vivait dans Little Odessa sur Coney Island. Illiana travaillait dans un salon de manucure, elle n'avait pas de petit ami connu, vivait seule. Il avait fallu plus de maîtrise pour s'attaquer à elle, elle était plus âgée, plus indépendante et sûrement plus farouche que Meredith.

Tu as fait un sacré bond, hein, Spence ? Meredith était plus vulnérable, ça ne t'a pas plu ? Elle ne s'est pas assez défendue, c'était trop simple ? Qu'est-ce qui te fait monter, Spence, c'est quand elles te résistent ? C'est ça ? Quant elles se débattent ? Tu aimes lire la panique dans leurs yeux, lorsque finalement tu parviens à leur en imposer, c'est ça ta jouissance à toi, cette petite victoire ?

Brolin prit la photo de Spencer Lynch et les quelques notes qui l'accompagnaient. Il était fiché au NITRO⁸, une base de données regroupant les délinquants récidivistes recherchés pour infraction à la législation sur les stupéfiants ; il avait fait de la prison pour trafic d'héroïne et de médicaments, et pour tentative d'agression sexuelle, bien qu'il ne fût pas fiché dans la banque ADN. À vingt-huit ans, Spencer en avait déjà passé neuf derrière les barreaux. Mais avant d'être relâché en juin 2001, il n'avait jamais tué. Les fantasmes avaient mûri en lui, se développant encore plus en prison, où il purgeait une peine pour tentative de viol, et où il avait eu tout le loisir de se repasser le film de son agression. Si bien qu'en sortant, son désir était gonflé à bloc, hurlant à la mort qu'on le satisfasse. Néanmoins passer à l'acte était autrement plus difficile que d'y rêver.

Brolin secoua la tête, il se perdait en conjectures, rien ne permettait d'en arriver là avec certitude, même si c'était un schéma courant. Il savait au fond de lui que Spencer avait évolué ainsi, à peu de chose près.

Pour son premier crime – Meredith –, il avait attaqué une femme de la même race que lui, cela l'avait rassuré, elle était

⁸ Narcotics Investigative Tracking of Recidivist Offenders

jeune, ouverte aux autres et généreuse, donc plus vulnérable et susceptible d'être manipulée. Beaucoup de tueurs en série retournent les qualités de leurs victimes contre elles. Ce monde nous incite à devenir des paranos individualistes, par prudence..., railla Brolin avec cynisme.

Ensuite, il s'était écoulé un délai assez long avant que Spencer ne repasse à l'acte. Pour la troisième victime, il avait agi beaucoup plus vite, il y prenait goût et surtout acquérait de l'assurance et de la confiance en lui.

Ce qui frappait Brolin, c'était la diversité ethnique des victimes. Afro-américaine, russe, hispanique. *Hey bien, tu ne sais pas ce que tu veux, Spence ? Tu te cherches ?* Il avait commencé par quelqu'un de la même appartenance que lui, et Brolin en aurait mis sa main à couper : Spencer avait procédé dans un environnement qui lui était familier, pour se motiver, pour se sentir plus en sécurité. Il en avait eu besoin pour passer à l'acte, sa première fois, il avait dû s'encourager de maintes manières, se donner confiance pour concrétiser en réel ce dont il rêvait depuis longtemps.

D'après le rapport de police de l'époque, Meredith avait disparu un après-midi où elle devait être à l'église, pas loin du Navy Yard de Brooklyn. Illiana était de Coney Island, ce qui faisait une sacrée distance depuis chez Spencer, sans parler de Julia qui vivait dans le Queens à Corona, bien loin de chez son agresseur. Avec le temps, il s'éloignait de son domicile, ce qui confortait la thèse d'un premier crime dans un lieu rassurant, donc qu'il fréquentait.

Il fallait commencer par la première victime, c'est elle qui en dirait le plus sur Spencer.

Et trouver le lien entre Spencer Lynch et Rachel Faulet. Pourquoi avait-il sa photo chez lui ?

« Je vous en supplie, faites que ma fille n'ait rien ! Faites qu'on ne lui ait pas fait de mal, retrouvez-la... »

Brolin ferma les yeux.

C'était M. Faulet qui l'avait appelé pour le rencontrer. Sa femme était dans tous ses états, mais elle avait réussi à se maîtriser, du moins jusqu'à ce qu'il soit sur le seuil, à ce moment-là elle avait éclaté en sanglots, ces pleurs de la chair

que Brolin ne connaissait désormais que trop bien. Elle l'avait supplié de retrouver sa fille saine et sauve, comme s'il était lui-même le ravisseur et qu'il eût tout pouvoir sur elle. En fait, ils ne savaient même pas si elle avait été enlevée, et jusqu'à la parution du Post et de la photo de Rachel, ils avaient espéré qu'elle soit simplement égarée dans les bois, ayant perdu la mémoire à la suite d'un accident, ou plus probablement s'agissait-il d'une fugue. Toute hypothèse, même folle, plutôt que d'imaginer le pire.

Après un an et demi de ce boulot, Brolin ne parvenait pas à passer outre la souffrance des familles, il se sentait trop proche d'elles, de par sa propre expérience.

Il écrasa son mégot dans une soucoupe qui traînait sur le bar.

Il faudrait également se procurer la liste des codétenus de Spencer, la prison était le meilleur club de rencontres intercriminels. L'amertume lui écorcha le visage à cette pensée.

— Ça va, monsieur ?

Brolin tourna la tête, le barman était apparu, il observait son client avec inquiétude.

— Oui, tout va bien, merci.

Le détective privé s'empressa de ranger les papiers étalés sur le bar. Le perruquier était son premier objectif, puis il passerait voir les parents de Meredith Powner, il savait que la compassion lui ferait un mal de chien, mais il pouvait y avoir une piste à la clé. Et cette clé ouvrait la porte de l'oubliette conduisant de Meredith à Rachel.

Il ne disposait de rien de plus, de toute manière.

Il s'approcha d'une fenêtre et observa le ciel gris, sans relief, qui couvrait la crête des buildings.

Il ne devait pas perdre plus de temps. Quelque part, à cette seconde précise, Rachel Faulet, vingt ans, était peut-être en train de hurler de peur...

Dans la plus optimiste des éventualités.

A la fin du XI^e siècle, la ville d'Antioche fut assiégée pendant huit mois par les chrétiens de la première croisade. Les musulmans défendirent leurs biens, aussi longtemps que possible. Lorsque les croisés faisaient des prisonniers, ils les décapitaient puis lançaient les têtes par-dessus le mur d'enceinte, autant pour impressionner que pour répandre les maladies. Fermons les yeux un court instant de notre existence et réveillons-nous entre ces murs tremblants sous l'impact des pierres ennemies. Il y a ces hommes, ces femmes et ces enfants qui voient l'armée occidentale s'approcher dans la nuit. Entre les torches vacillantes, les armures sans visage, les machines de guerre, et les paniers pleins de têtes coupées. Les fortifications d'Antioche sont sur le point de céder, rien n'arrêtera plus les chrétiens à présent. Ils vont déferler dans les rues, traînant la mort sous leurs capes et dans le reflet inique de leurs lames. Les hommes sentent leurs poitrines se creuser à l'approche du massacre, les femmes ont le sang qui tourne dans leur ventre et les enfants pleurent silencieusement. Ils savent qu'ils vont mourir, et la peur rend à présent leurs larmes plus acides que la haine. Des milliers de regards chancellent alors, tandis que le bélier enfonce la grande porte. Ça y est, tout est fini. La mort est entrée.

Mille ans plus tard, à travers les vapeurs épaisses qui couvrent Brooklyn, cette même intensité dans les yeux, une résignation sourde baignée de terreur, se retrouve fixée à jamais sur papier glacé. Icônes de souffrance, les photos viennent d'être punaisées sur le mur d'où elles renvoient la lumière des néons en zébrures immaculées. Au-dessus des clichés les plus hauts, la peinture se décolle en une succession de boursofflures, et l'on retrouve souvent de petites plaques blanches sur le sol, parfois dans son café, surtout lorsque la porte claque dans un courant d'air.

Entre ce mur de regards et les quatre fenêtres sont installés plusieurs bureaux, des chaises et même un sofa constellé de brûlures de cigarettes et de taches diverses. La vue donne sur la

rue Bergen, trois étages plus bas, et sur des voitures de police garées là. Au 78^e precinct de New York, on appelle cette pièce le bocal à cause du manque d'air lorsque tout le monde fume, c'est là que se tiennent les réunions, ou que, occasionnellement, on installe les groupes d'urgence lors d'une crise grave, ce qui ne s'est produit qu'une dizaine de fois en un quart de siècle.

Ce jour-là, la cellule d'investigation qui avait établi son antre dans le bocal regroupait Bo Attwel, Annabel O'Donnel et Fabrizio Collins, le travail étant coordonné par Jack Thayer. La pièce était décorée de leurs dossiers, de leurs vestes et de leurs déodorants bon marché.

Un caricaturiste s'en serait donné à cœur joie s'il avait croqué la scène. Il aurait commencé avec un homme au visage strié de rides, jusqu'à le faire ressembler à un vieux fruit séché pour Thayer. Pour Annabel, il aurait accentué ses origines, dessinant une métisse, il aurait aussi souligné sa musculature, faisant de sa silhouette athlétique un body-builder sous amphétamines. Fabrizio n'aurait pas échappé à la caricature de l'Italien : costume soigné, cheveux gominés, lunettes noires et l'immanquable Borsalino, tout le contraire de ce qu'il était. Enfin, le lieutenant Bo Attwel, le plus difficile à représenter. S'il avait fallu le dessiner, seul *Le Fils de l'homme* de Magritte avec son chapeau melon et sa pomme à la place du visage aurait convenu, respectant la part de mystère, donnant à un individu commun un intérêt singulier.

Bo Attwel remercia son interlocuteur et raccrocha le téléphone. Il prit un morceau de papier sur lequel il venait d'inscrire un nom et alla l'épingler sous l'une des photos.

— Trente-quatrième identification, commenta-t-il d'un ton étrange, empreint de fierté et de tristesse à la fois.

Le lieutenant Attwel mordait dans la cinquantaine, son physique faisait de lui une ombre, celle de l'Américain moyen, un peu de ventre, des traits marqués par le stress ; des costumes achetés en promotion, deux par deux, achevaient de le fondre dans le décor new-yorkais. Sa bouche n'avait pas d'expression au repos, elle restait droite, il en allait de même avec ses yeux, très posés, ils évoluaient dans leurs cavités avec une réelle économie de moyens. Si ce n'est une mâchoire prognathe et des

sourcils noirs qui juraient sous ses cheveux gris, il était impossible de se souvenir de lui à moins de le côtoyer régulièrement. À sa mauvaise humeur, il était évident qu'il n'appréciait guère de ne pas être le numéro 1 sur ce coup.

Il recula d'un pas et croisa les bras sur sa poitrine.

Le spectacle était saisissant. Un frisson commun glissa le long des échine.

Soixante-sept photos représentant autant d'êtres humains se succédaient en de longues files funestes. Annabel scruta ces regards, ces peurs, et l'image d'un effroyable holocauste s'imposa ; elle crut un instant qu'elle contemplait les interminables lignes humaines qui attendaient devant l'entrée d'Auschwitz-Birkenau. Tant de visages innocents, de désillusions.

La porte s'ouvrit sur le brouhaha du couloir et le capitaine Woodbine se joignit au groupe. Le géant noir avait l'air soucieux.

Jack Thayer frappa dans ses mains.

— On s'installe et on fait le point complet. Depuis le début.

Ils s'assirent tous autour d'une longue table, sous la lumière de petites lampes en cuivre. En quelques minutes, les mots qui jaillirent firent germer les ombres en bouquets étouffants ; la fumée des cigarettes s'éleva en cercles de plus en plus larges comme une mitre éthérée sur la pièce, donnant toute sa valeur au surnom de « bocal ».

Dehors, la clarté du jour se plomba sous les nuages et le soleil disparut complètement.

Attwel parlait de sa voix de baryton :

— Vendredi 18 janvier, soit il y a trois jours, Spencer Lynch est arrêté pour les raisons que l'on vient d'évoquer. À l'heure actuelle, il est toujours dans le coma, les médecins pensent qu'il est hors de danger, mais ne sont pas optimistes quant à son état s'il se réveille, ils ne savent pas non plus quand cela se produira. Bon, chez ce Lynch, on trouve les photos de soixante-sept personnes, enfants, femmes et hommes de tous sexes et tous âges.

Woodbine avait l'air sonné, il observait ces alignements de visages avec incompréhension.

— Aussi loin que l'on a prospecté, tous ces gens sont portés disparus dans leurs familles respectives, continua Attwel comme s'il était le chef de la cellule. Les photos étaient disposées avec un certain ordre. Rassemblées en trois « paquets » différents. Trois Polaroid représentant les victimes de Spencer Lynch se démarquaient de l'ensemble. Les deux autres groupes étaient séparés par un trait de peinture sur le mur. L'un comprenait quinze photos, des tirages amateur, et l'autre, le plus terrible, était constitué de quarante-neuf photos. Celles-ci sont réalisées avec un appareil photo numérique, puis imprimées sur papier spécial avec du bon matériel. Dans tous les cas de figure, c'est prudent et sans risque pour les photographes. A priori aucun moyen de remonter jusqu'à eux par là.

— Vous êtes en train de m'assurer que soixante-sept personnes ont été enlevées, puis photographiées, sans raison apparente ? demanda le capitaine Woodbine qui n'attendait qu'une simple confirmation de ce qu'il savait déjà mais n'osait croire.

— J'ai bien peur que le cauchemar ne fasse que commencer. Jack ?

Attwel se tourna vers Jack Thayer qui enchaîna en se levant vers un tableau sur lequel étaient écrites trois phrases en latin.

— Caliban Dominus noster, In nobis vita, Quia caro in tenebris lucet, lut-il. « Caliban est notre seigneur, en nous est la vie, car la chair luit dans les ténèbres. » Là encore, ça fonctionne par trois. Nous enquêtons afin de savoir si Spencer parlait le latin, mais c'est peu probable. Sans être médisant, disons qu'il n'a pas le profil. Nous n'avons trouvé aucun dictionnaire de ce genre chez lui, et nous nous efforçons d'éplucher les livres qu'il possédait pour être certain qu'il ne l'a pas tiré de là.

— Tu penses qu'ils sont plusieurs, c'est ça ? interrogea Woodbine. Une secte, des sataniques ou je ne sais quoi.

Thayer fixa les autres un instant avant de répondre :

— Pour le moment, nous pensons qu'ils sont trois. Tout fonctionne en trio, les supports photographiques, la disposition des photos sur le mur de Spencer, et même la citation, découpée en trois phrases. C'est peut-être un peu gros, mais Spencer n'est

pas tout seul, c'est une certitude. On a autre chose.

Ce fut au tour d'Annabel de se lever pour prendre une pochette sur son nouveau bureau improvisé.

— Dans son antre, Spencer recevait de la correspondance, expliqua la détective. En fait, nous supposons qu'on la lui apportait, ou bien qu'il allait la chercher, la seule enveloppe retrouvée ne portait ni adresse, ni nom. Dedans, se trouvait une carte postale, dont nous essayons de trouver l'origine exacte. En attendant, le texte au dos est significatif.

Elle s'empara de la carte – un village en noir et blanc traversé d'une rivière étroite – et la lut, s'employant à conserver un ton neutre :

Tu progresses. Tu fais moins de conneries. Maintenant tu dois apprendre à devenir comme nous. Invisible. Franchis le pas, montre-toi malin : dans la famille John Wilkes, tu trouveras JC 115. Petit indice, cette famille-là a charrié sur son dos les entrailles de la terre ! Elle vit au-dessus du Delaware... Sois digne et à bientôt mon petit S.

Dans le cendrier posé devant lui, Woodbine vit sa cigarette s'éteindre toute seule.

— C'est signé : Bob, compléta Annabel. Apparemment, Spencer brûlait ses lettres ou ses cartes, on a trouvé pas mal de papier calciné dans sa poubelle. Celle-ci était sûrement plus récente, il n'a pas eu le temps.

— Aucun indice sur la provenance de l'enveloppe ? demanda Woodbine.

Annabel allait répondre mais Attwel fut le plus prompt, ce qui énerva la jeune femme, il recommençait à vouloir être le seul sous le feu des projecteurs.

— Si, il y avait de la poussière un peu brillante. C'est parti au labo, on attend les résultats. Il y a des marques de ruban adhésif au dos de l'enveloppe, nous pensons que les lettres étaient scotchées sous un objet par quelqu'un et Spencer venait les récupérer plus tard. Qui ? Où ? Comment ? C'est ce sur quoi nous travaillons en ce moment.

Fabrizio Collins était resté silencieux jusqu'à présent. Ses longs cheveux châtain étaient noués en catogan dans son cou, et ses joues parfaitement rasées reflétaient la lumière des

lampes. C'était un bel homme, dont la séduction se voyait gâchée par une dentition affreusement désordonnée qui ne l'autorisait pas à sourire. Il caressa ses cheveux avant de se lancer.

— Enfin, il y a l'identification de tous... de tous ces visages-là. (Il désigna d'un geste maladroit le mur de photos.) Ça va prendre du temps, mais on a déjà bien avancé, ça a été notre priorité. On a pu poser trente-quatre noms sur les soixante-sept. La plupart étaient dans le fichier des personnes disparues, jusqu'à maintenant.

Comme s'il prenait subitement conscience du nombre, Woodbine ferma le poing et le posa devant sa bouche.

— Seigneur...

Collins continua, tout en tripotant le col de son polo bon marché :

— Avec les dates de disparition fournies par les familles, on peut remonter à juillet 1999 pour l'enlèvement le plus ancien. Et ça ne comprend que la moitié des victimes, sous réserve d'identification de toutes les autres. Soit deux ans et demi. C'est carrément dingue ! Ces mecs opèrent discrètement depuis deux ans et demi ! Vous imaginez ?

Annabel détacha une feuille de son bloc-notes et la fit glisser sur la table jusqu'au capitaine.

— Enfin, dit-elle, il y a le tatouage que Spencer Lynch a gravé sur Julia Claudio : 67 - (3). À présent, on en comprend toute la macabre portée, commenta la jeune femme. 67 pour le nombre total, 3 pour son « score » personnel. C'est une interprétation simple, mais la plus logique.

— Quelqu'un peut-il m'expliquer à quoi on a affaire ? tonna Woodbine.

Le malaise flotta au-dessus de la table, tel un spectre glacial.

— Je crois que nous avons découvert un secret terrible que plusieurs personnes se sont évertuées à dissimuler pendant longtemps, résuma Attwel. Même en étant malin, on n'enlève pas soixante-sept citoyens de ce pays sans se faire repérer un jour ou l'autre. Ils sont... très organisés.

— C'est un euphémisme, railla Thayer sans joie.

— Mais qui, « ils » ? Quel genre de taré peut bien former

une secte pour aller enlever ces pauvres gens ? gronda Woodbine.

La voix d'Annabel claqua.

— Justement, ce sont des fous. C'est bien là qu'est le problème, pourquoi le font-ils ? Regardez tous ces visages, il y a de tout. Aucune logique, merde, il y a même des enfants !

Les quatre détectives avaient passé le week-end dans cette pièce, à organiser l'enquête, à récolter les premières conclusions et à chercher les pistes les plus apparentes, pourtant ils se sentaient encore débordés. Il y avait tellement d'hommes et de femmes sur ces photos que cela semblait une montagne de renseignements impossible à graver. À chaque brainstorming, de nouvelles pistes jaillissaient. Comme pour souligner cet effet, Fabrizio Collins se redressa sur sa chaise et objecta :

— Hey ! Une minute ! En fait, il n'y a pas exactement de tout.

La petite assemblée porta son regard du jeune homme aux cheveux longs au mur de toutes les souffrances.

— Il y a des femmes : de très jeunes à matures, et pareil pour les hommes. Il y a de tous les groupes ethniques, avec une large préférence pour les Blancs. Mais si vous observez bien, il n'y a aucune personne âgée. Je dirais que le plus vieux est ce type-là, une cinquantaine d'années. La plupart ont la vingtaine, peut-être trente.

— Exact, approuva Thayer. Le plus jeune pour l'instant c'est celui-ci. (Il se leva et posa son index sur le front d'un garçon dont toute larme avait quitté le corps tant elles avaient coulé.) Tommy Hickory, il a huit ans, et elle aussi, Carly Marlow, même âge.

Tout le monde, excepté Woodbine, prit quelques notes. Puis Attwel, toujours aussi impassible, fixa l'équipe avant de résumer :

— Concrètement, nous disposons de ces soixante-sept photos, d'une sorte de prière en latin, et d'une énigme sur carte postale. Plus une pléthore de pistes secondaires, inventaire des possessions de Spencer, analyse de la poussière sur l'enveloppe, liste des codétenus de Spencer en prison...

Woodbine hocha la tête.

— Demain arrivent trois détectives du Central de Brooklyn Nord pour vous appuyer, et vous avez priorité sur tout. (Le capitaine pointa son index vers les cieux.) Ordre du chef de la police. Les médias ne doivent rien savoir des soixante-sept photos, je ne veux pas d'une pression supplémentaire. Les types du Central vous aideront à gérer les informations avec la presse. Vous lâchez toutes les enquêtes sur lesquelles vous étiez auparavant, elles seront redistribuées, je vous veux à plein temps sur cette affaire. Il faut faire vite. Le FBI met son laboratoire à notre service, et la police d'État est prête à nous aider si nécessaire.

— Les fédéraux ne vont pas s'ingérer dans l'enquête ? s'inquiéta Attwel.

— Non, ce cauchemar est parvenu aux oreilles du maire, et même du gouverneur, ils veulent que ça soit traité avec discrétion. Vous restez sur le coup, mais il nous faut des résultats, rapidement.

Woodbine décocha un nouveau regard vers le mur et ces multiples yeux déroutants.

— J'ai espoir que ces gens ne soient pas tous morts à l'heure qu'il est, ajouta-t-il plus bas.

Jack Thayer posa sa main sur l'épaule du capitaine. Les deux hommes se connaissaient depuis de nombreuses années.

— Je... Je ne serais pas aussi optimiste à ta place. Il y a autre chose que nous n'avons pas encore abordé.

Les narines de Woodbine se contractèrent, la nervosité le crispait de plus en plus.

— La prière en latin que nous avons trouvée chez Spencer, elle était écrite avec du sang. Le labo nous a envoyé un fax ce matin. C'était du sang humain.

Woodbine ferma les yeux et acquiesça, il n'était même pas surpris. Il le fut nettement plus lorsque Attwel ajouta :

— C'est un mélange du sang de plusieurs personnes en fait. Il y en a tellement que le laboratoire est incapable d'en définir le nombre exact.

Le capitaine, pourtant chevronné et ayant eu son quota d'histoires folles en vingt-trois ans de police, eut soudain l'impression que les soixante-sept regards sur le mur se

braquaient sur lui.

Leur intensité lui pressa la poitrine jusqu'à lui tirer des larmes de rage.

Pourquoi faites-vous ça ? Qui êtes-vous ?

Mais ce qui le rongait encore plus, c'était la question de savoir comment plusieurs êtres humains pouvaient s'associer dans une sauvagerie pareille, une démence froide et si calculée, et dans quel but ?

Un appareil de chauffage crépita dans le fond du bureau. Tous demeurèrent silencieux.

La plaque étanche de civilisation qu'est New York et ses banlieues couvre la terre jusqu'à s'épandre sur les bords de l'océan. Vue du ciel, alors que la nuit termine d'étendre son décor, l'immense tache palpite d'une vie scintillante.

Par endroits, on distingue les tornades de mauvais augure que sont les gyrophares de la police, tournoyant en bleu et rouge contre les façades. Ils rythment de leur lumière ces rues maussades. S'il fallait une musique pour accompagner ce spectacle, ce serait un chœur lent, mélancolique et lugubre à la fois, un hymne à l'incroyable anonymat de ces millions d'existences, paradoxalement si seules parmi les fantômes de la mégalopole.

Au fond d'un de ces canyons étroits, la silhouette d'une femme progresse en sens inverse du flot humain. Un sacré morceau de femme, pourrait-on dire ; plutôt mignonne, la peau tendue sur ses muscles fins et durs, la démarche ferme.

Annabel remontait Clinton Street contre le vent, un sac plein de courses sur les bras, l'esprit porté par des conjectures. Elle traversa Joralemon, et au milieu de la rue, pendant une courte pause, elle disparut dans l'épaisse fumée exhalée par une plaque d'égout. Lorsque son pied toucha le trottoir, son téléphone portable se mit à vibrer, puis à sonner.

Merde. Oh, ça va, donnez-moi une seconde, pesta-t-elle silencieusement.

Elle trouva un rebord de fenêtre devant une banque et y posa son sac à provisions.

— O'Donnel, j'écoute, fit-elle en décrochant.

— Bonsoir. C'est Joshua Brolin, je peux vous parler un instant ?

Annabel observa son sac en équilibre.

— Allez-y.

Le détective privé se lança d'entrée dans le vif du sujet.

— J'ai rencontré cet après-midi le perruquier à qui Spencer Lynch revendait les cheveux de ses victimes. Le mec est bizarre, mais il a l'air sincère, tout se tient. Il doit faire quelques petits

trafics, et je pense que la police le met mal à l'aise, rien de grave. Vous avez tout de même vérifié s'il avait un casier, j'imagine ?

— C'est fait, et non, il n'a rien à se reprocher.

— Mmm... (Il y eut un souffle, comme s'il crachait la fumée d'une cigarette.) Ça ne m'étonne pas. Ensuite, j'ai vu les parents de la petite Powner, celle que Spencer Lynch a enlevée en premier, de ce côté-là non plus, rien d'extraordinaire. J'ai plus creusé sur son enlèvement en fait. À ce sujet...

— Brolin ? Écoutez, vous en avez pour longtemps ?

— Je tiens simplement à être réglo avec vous, échange de bons procédés. Vous m'avez filé de la doc, je vous tiens au courant de mes progrès.

Annabel redressa la tête. C'était très fair-play, inattendu et agréable. Tout autant que malin, ainsi le détective privé s'assurait son aide. Elle ne put s'empêcher de s'interroger sur la fiabilité de cette franchise avec le temps. Annabel vit les passants s'écarter pour ne pas la bousculer, en prenant bien soin de ne pas la regarder.

— Vous êtes à quel hôtel ? se décida-t-elle à demander.

— Cajo Mansion, sur Atlantic Avenue, pourquoi ?

— Je passe vous rejoindre, soupira-t-elle, ça sera plus simple.

Elle raccrocha, prit ses courses et fit demi-tour entre les phares des véhicules et les claquements de talons pressés.

Le bar de l'hôtel s'était rempli, un groupe d'hommes en costume discutait un peu fort, et plusieurs couples dînaient sur des tables en verre où brûlaient des bougies. La radio diffusait doucement une chanson d'Edie Brickell que personne n'écoutait, sauf peut-être l'homme voûté au-dessus d'un Martini. Il finissait par ne plus se rendre compte qu'il se tassait au fil des minutes pour finir par ressembler à un vieillard rongé par le poids des années. Brolin termina son verre en feuilletant le journal du jour. À le regarder ainsi, il était difficile de croire qu'il avait été un bon sportif, non pas qu'il se fût empâté, mais la rigueur de l'exercice avait fondu en même temps que le maintien de son buste.

La porte donnant sur le hall s'ouvrit et Annabel apparut. Joshua Brolin se redressa, réalisant alors à quel point il était

avachi. Il désigna le tabouret à ses côtés.

— Je vous en prie. Je tombais mal avec mon coup de fil, non ? sonda-t-il en montrant du doigt le sac en kraft qu'elle tenait dans ses bras.

— Non, vous me privez d'un bol de soupe et d'une heure de CNN, le drame de ma journée.

— Le fast-food de l'information, quel programme ! Elle s'installa et commanda un soda.

— Que vouliez-vous me dire au juste ? C'est à propos de l'enlèvement de Meredith Powner, c'est ça ?

Brolin hocha la tête, il était entièrement à son enquête et sans lui laisser plus de temps pour souffler, il enchaîna :

— En épluchant le dossier, je me suis fait mes petites conclusions. Meredith était partie pour passer l'après-midi à l'église le jour où elle a été enlevée. Elle a dit à ses parents qu'elle proposerait au prêtre de la paroisse de l'aider, elle voulait faire du bénévolat. D'après le rapport de police, le père qui officiait à St Edwards ne l'a pas vue de la journée, cependant il avoue qu'il a passé une grande partie de son temps dans le presbytère et non dans la nef. La police n'a pas trouvé de témoin, tous ceux qui étaient allés à St Edwards dans l'après-midi n'ont rien vu d'anormal. Personne ne se souvient d'une adolescente correspondant à Meredith, mais il n'y a pas eu beaucoup de monde ce jour-là. Les flics ont supposé qu'elle avait disparu sur le trajet.

« Si on observe les victimes de Spencer Lynch, on remarque qu'elles sont toutes d'ethnies différentes, ce qui est rare chez les sériai killers, ils s'attaquent habituellement aux personnes de la même race qu'eux. Comme si Spencer cherchait, ne sachant pas encore exactement de quoi il avait besoin pour ses fantasmes. Je pense que pour son premier meurtre, il a eu besoin de se rassurer, c'est pourquoi il a choisi Meredith, elle est noire tout comme lui, elle est relativement jeune, elle parle volontiers aux gens, aime aider autrui et n'est pas de nature méfiante. Il la connaissait, au moins de vue. D'autre part, l'église St Edwards est dans le Heights, ça n'est pas juste à côté de sa planque mais ça n'est pas non plus à l'autre bout de la ville, et ça aussi ça le sécurisait.

Annabel interrompit son geste alors qu'elle allait boire le verre qu'on venait de lui servir.

— D'accord, je suis votre logique et elle tourne bien, pourtant de là à affirmer que Spencer connaissait Meredith, c'est peut-être un peu prématuré, vous ne croyez pas ?

— Non, au contraire. Spencer a un casier judiciaire bien rempli mais surtout pour des délits mineurs, il n'a pas multiplié les atteintes à la pudeur ou le harcèlement sexuel ; en fait, il n'a fait « qu'une » tentative d'agression. C'est peu pour quelqu'un qui s'apprête à commettre trois crimes sexuels dans les mois qui suivent sa libération. Il n'y a pas de palier intermédiaire ou presque, et on n'en vient pas à tuer aussi facilement que ça, en claquant des doigts, n'en déplaise à la télé.

— O.K., je sais tout ça. Peut-être que Spencer a commis d'autres choses et qu'il ne s'est pas fait pincer !

Brolin haussa les épaules, peu convaincu.

— Ça m'étonnerait, c'est pas un malin, il s'est fait prendre bêtement pour la drogue, et encore plus idiotement pour l'agression, j'ai lu les rapports. S'il s'était rendu coupable d'autre chose, il aurait été arrêté. Je pense que la fibre pulsionnelle qui l'a amené à tuer était en lui bien avant sa tentative d'agression sexuelle, mais son tempérament d'homme peu sûr de lui l'a empêché d'agir. Il fantasme avant tout, il s' imagine les choses, sa sexualité est dans son esprit, pas dans la réalité. Tenez, je suis sûr que vous avez trouvé chez lui beaucoup de matériel pornographique ?

— En effet, des piles de magazines.

— C'est sans surprise, ce sont ses supports. Enfermé en prison, il a eu tout le temps de réfléchir à la maîtrise totale, au contrôle, à la domination, L'autre en objet sexuel, rien qu'à soi. Il a pu en rêver, se préparer, peut-être sans vraiment se dire qu'il passerait réellement à l'acte. Mais c'était trop tard, il ressentait ce besoin. Peu de temps après sa libération, il agit, il tue. C'est très rapide, même un peu trop, je trouve. Il y a un déclencheur. Vous connaissez la psychologie des tueurs en série, détective O'Donnel ?

— Euh, non, c'est pas ma tasse de thé, comme on dit.

— Chez tous ces criminels, pour leur premier meurtre, il y a

un facteur déclencheur. Souvent, c'est un stress qui ne semble pas insurmontable à quelqu'un de « normal », comme des problèmes d'argent, un licenciement, une rupture sentimentale ou même une paternité imminente. Cependant, pour ces gens-là c'est un stress supplémentaire qui fait trop monter la pression, ils explosent et ils passent à l'acte. Ensuite, pour leurs crimes suivants, ce vecteur n'est plus nécessaire, ils ont franchi le pas. Je vous épargne les précisions, disons simplement que dans le cas de Spencer Lynch, je trouve que le délai entre sa sortie de prison et son premier crime est beaucoup trop court. Trop peu de temps pour accumuler toute cette pression. D'un type comme lui, je me serais attendu à ce qu'il retente une ou deux agressions sexuelles au minimum avant d'aller jusqu'au meurtre. Une évolution graduelle. Tout à l'heure vous m'avez parlé d'un groupe de tueurs, n'est-ce pas ?

— Hey là, minute ! Je n'ai pas dit tueurs ! Jusqu'à preuve du contraire, il n'y a que les victimes de Spencer Lynch ! Nous pensons à des hommes qui organiseraient ensemble des enlèvements, mais il n'y a pas de cadavre.

Leurs regards se croisèrent. Brolin fixait Annabel avec l'expression de celui qui se sent sous-estime.

— Nous savons tous les deux qu'il va y en avoir d'autres, prophétisa-t-il cyniquement. Je voulais en venir à ces hommes-là parce que je ne serais pas étonné que Spencer ait été poussé à commettre son premier crime par l'un de ces types. Quelqu'un qui le connaissait, un individu de la même nature que lui, qui a su repérer en lui ce besoin et qui l'a incité à l'assouvir. Le déclencheur de Spencer. Ce qui expliquerait qu'il ait tué si rapidement après sa libération. Pour sa première fois, Lynch a tué quelqu'un qu'il connaissait, au moins de vue. Demain j'irai à St Edwards pour parler avec le prêtre. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je voudrais lui montrer la photo de Spencer, peut-être qu'il l'a déjà vu à ses messes, ou traîner dans l'édifice. Compte tenu de la confidentialité de cette enquête, je voulais votre accord avant d'utiliser la photo que vous m'avez fournie.

À présent, Annabel observait son interlocuteur avec curiosité. Elle but son verre et glissa sur son tabouret pour être un peu plus face à lui.

— Pourquoi êtes-vous devenu un privé ? Vous êtes bon dans ce que vous faites, c'est même déroutant. Pourquoi un détective privé alors, « spécialisé dans les disparitions » ? le cita-t-elle sans moquerie.

Le voile douloureux du doute passa sur le visage du privé.

— C'est une histoire... compliquée, se força-t-il à dire sans émotion apparente.

Soudain, la clameur des conversations leur sembla plus forte, la gêne venait de dissiper l'accointance naissante.

— Et vous ? reprit Brolin. Quelle est votre histoire ? Qu'est-ce qui vous a fait entrer dans la police ?

Annabel laissa échapper un sourire d'amusement, la dérobade manquait de finesse, pourtant sa sincérité lui plaisait. Rien à voir avec de l'attirance sexuelle, simplement un contact agréable, et une personnalité si étrange et polymorphe qu'elle en devenait intrigante. À vrai dire, elle n'avait pas ressenti de désir depuis la disparition de Brady. Elle n'avait pas cherché à en ressentir. Entre la tombe et l'espoir sur l'oreiller, Annabel avait fait son choix depuis longtemps, et ne revenait pas dessus. Elle espérait, parfois avec l'amertume des vaincus, mais elle espérait tout de même.

— Rien d'insolite, finit-elle par répondre d'une voix tremblante qui la surprit au moins autant que Brolin.

Elle toussa légèrement pour se reprendre, sur un ton plus enjoué cette fois :

— Désolée, je suis navrante, je n'ai rien de plus original que la plupart des habitantes de ce pays !

Brolin esquissa un sourire à son tour, ce qui encouragea Annabel à poursuivre.

— Banlieusarde élevée au maïs dans les années 1970-1980 et à la peur d'une guerre nucléaire avec l'URSS, le traumatisme de la jeunesse américaine, quoi ! Pour le reste, disons que j'éprouve une forte attirance pour les relations humaines quand celles-ci sont dans un contexte atypique, que j'aime bouger, et j'ai le goût du risque, je suis donc entrée dans la police.

— Pas de médaille ? Pas de célébrité historique dans la famille ? Pas d'arrachement hollywoodien ?

À cette dernière mention, l'expression sur le visage

d'Annabel se figea un court instant avant de laisser place à la sincérité. Ils se considérèrent, un peu embarrassés, jusqu'à ce que la jeune femme reporte son attention sur son sac de provisions. Avec une douceur quasi désabusée, elle finit par se tourner vers Brolin et lui demander :

— Une longue balade, ça vous dit ?

Brolin cligna lentement les paupières en hochant la tête. Annabel s'empara de deux BudLight qu'elle fourra dans les poches de sa veste bombardier et elle abandonna le reste du sac sur le bar.

Ils prirent le métro et descendirent Brooklyn jusqu'à Coney Island. Assis dans le wagon, ils ne parlèrent pas, observant le paysage lorsque la rame sortit de terre pour aller se jucher sur une lame d'acier à quinze mètres du sol. Parfois, leurs regards se croisaient et un sourire complice se dessinait sur leurs lèvres, comme deux enfants découvrant une fierté à faire l'école buissonnière. Après quinze kilomètres de ligne, le métro aérien commença à ralentir. Brolin observa les hautes tours brunes qui se succédaient, bunkers titanesques éclairés de centaines de fenêtres en ce début de soirée, et il se fit la remarque que c'était la première fois qu'il voyait des barres de HLM avec vue sur la mer. Ici plus qu'ailleurs, l'ironie du monde moderne était criante, on parquait les gens dans des cages en prenant soin de leur donner un balcon avec vue sur une liberté inexhaustible qui leur échappait.

La station Coney Island était déserte, rien que des corridors sentant l'urine. Pendant l'hiver, la fréquentation de la plage était réduite à néant, mis à part quelques personnes âgées vivant dans le quartier. Pas de touriste non plus, on abandonnait les environs à la morosité, jusqu'au nettoyage de printemps.

Annabel entraîna Brolin sur un chemin piéton, jalonné de cabanes à frites fermées, sous le regard indifférent d'une des tours. Dans un coin, une demi-douzaine de jeunes discutaient, emmitouflés dans leur doudoune The North Face, un poste de radio déversant un rap lancinant. Trop occupés à discourir et à partager un joint, ils ne s'intéressèrent pas au couple.

Les deux silhouettes dépassèrent le parc d'attractions qui

hibernait également, monstre marin échoué là depuis longtemps, laissant entrevoir dans la nuit le dos squelettique de ses montagnes russes.

Annabel désigna une volée de marches.

— Par ici, la promenade est sympa. Vous ne connaissiez pas New York ?

— Je suis venu il y a quelques années, en touriste. Jamais mis les pieds dans Brooklyn par contre.

— Bien que ça en fasse partie, nous ne sommes pas vraiment dans Brooklyn ici, c'est un monde à part. L'été c'est l'éden de la classe moyenne, mais l'hiver... ça n'est plus qu'une carcasse vide. C'est là que je le préfère.

Ils gravirent les marches et Riegelmann Boardwalk apparut sous leurs pieds : un interminable ruban de planches bordant la plage. Le vent s'engouffra dans les cheveux d'Annabel et souleva ses tresses ; elle s'enfonça dans sa veste. Brolin resta planté là, à contempler le sable gris sous la lune et ce rideau obscur que l'on devinait être la mer grâce au bruit des vagues.

— La plupart des personnes qui viennent à New York pour la première fois ne s'attendent pas à ce spectacle, la plupart le manquent d'ailleurs ! commenta la jeune femme.

— Ça ne m'étonne pas.

Le vent avait l'haleine saline, expirant sans relâche depuis la cime des flots. Annabel fit quelques pas sur la promenade puis sauta sur la plage, aussitôt imitée par Brolin. Ils marchèrent lentement, se rapprochant peu à peu du rivage. Un peu mal à l'aise, Annabel chercha ses mots avant de briser le silence entre eux :

— Tout à l'heure, quand je vous ai demandé pourquoi vous aviez choisi ce métier de détective privé, je ne voulais pas me montrer indiscrete, j'espère que vous ne l'avez pas mal pris...

— Ne vous en faites pas pour ça. Après le coup de main de ce midi, je vous dois bien une explication. Et pour tout vous dire, j'avais à l'université un professeur qui disait : « C'est en satisfaisant la curiosité des inconnus qu'on s'en fait des alliés », j'aime assez cette idée.

— Vous espérez me rallier à votre cause en touchant une corde sensible ? demanda-t-elle, amusée.

— Je ne crois pas en avoir besoin. C'est déjà fait.

La première réaction d'Annabel fut de virer à l'indignation pour aussitôt se rendre compte que d'une certaine manière il disait vrai. La douceur du détective privé l'avait touchée dès les premières minutes, tout autant que la cause qu'il plaidait. C'est pour cette raison qu'elle lui avait passé des documents confidentiels. Mais il ne manquait pas d'un certain culot pour être aussi direct. Annabel fut contrainte de s'avouer qu'elle appréciait cela également.

Elle désigna une anfractuosité sur la plage et ils s'y assirent. Elle sortit les deux bières de ses poches et en tendit une à son compagnon.

— J'ai été inspecteur dans la police de Portland pendant quelques années, commença celui-ci. Au départ, je m'étais fixé comme objectif d'entrer au FBI et de devenir profileur. J'ai fait l'université, puis les sélections du Bureau. J'ai suivi la formation à Quantico, jusqu'à devenir agent fédéral, et au bout du compte j'ai laissé tomber. Je m'étais construit un rêve autour de ce métier, et la pratique sur place m'en a donné une tout autre image. J'ai eu peur de passer le restant de mes jours à exercer un boulot dans des conditions qui ne me correspondaient pas. Quitte à passer pour un enfant gâté qui ne sait pas ce qu'il veut, je suis parti : deux années de FBI et un retour simple pour l'Oregon. J'ai rejoint la police de Portland et l'enquête de terrain. Disons qu'ensuite, ma formation de profileur m'a permis de travailler sur des dossiers importants. Il avala une gorgée de BudLight que le froid de janvier avait gardée fraîche.

— Jusqu'à l'affaire Leland Beaumont, le tueur en série. Et ensuite le Fantôme de Leland. Quand la presse nationale s'est emparée de l'affaire elle l'a rebaptisé le Fantôme de Portland, c'est moins intime j'imagine, plus accessible.

— Si je me souviens bien, ils étaient plusieurs, c'est ça ? Brolin médita devant les rouleaux de l'Atlantique qui écumaient sans relâche à une trentaine de mètres.

— Pas tout à fait, c'est difficile à résumer. Il y avait plusieurs surnoms, Le Corbeau, le Fantôme... Mais au final un seul être tirait les ficelles de tout ça. Quand je songe à lui, je l'appelle Dante.

Chaque souvenir de cette époque lui arrachait des bouffées de tristesse, des orages de souffrance s'écrasaient sur sa poitrine, lui meurtrissaient le cœur et l'âme de leurs foudres. La mémoire de ses années d'inspecteur revenait sans cesse au Fantôme de Portland, à « Dante » et comment il avait fait basculer sa vie. Cette enquête lui avait tout apporté, reconnaissance professionnelle tout autant que déception, stimulation, action, et même l'amour. Et l'avait amené au déchirement ultime, aux pertes humaines dont il n'avait pu se remettre car il y était trop impliqué, et finalement à sa démission.

— Pourquoi Dante et pas son vrai nom ?

Brolin sortit de ses rêveries en portant la bouteille à ses lèvres.

— Parce qu'il lui ressemble, dit-il après une gorgée, il a traversé les cercles de l'Enfer. Peut-être aussi parce que je refuse son identité, avoua-t-il après un temps.

Annabel fronça les sourcils mais n'osa poser la question, la réponse devait venir de Brolin.

— Il ne mérite pas qu'on le connaisse, finit-il par expliquer. Partout, on a parlé de lui, des livres ont été écrits à son sujet. Ses victimes, elles, resteront oubliées, des visages sans nom. (Brolin tourna la tête vers la détective.) C'est ma manière à moi de le dépersonnaliser.

La compassion qu'affichait Annabel n'avait rien d'affecté ou d'emprunté, elle était sincère. Depuis le début, quelque chose chez cet homme l'avait mise en confiance. Il semblait parfaitement détaché de l'opinion des gens, il vivait dans la société, mais son esprit n'était pas asservi ; Brolin était auréolé de la marque de la vraie liberté, et de la souffrance qu'il avait fallu payer pour ça.

Elle posa sur son bras une main qu'elle souhaitait réconfortante, sans ambiguïté, tout en se demandant comment une telle haine avait pu naître envers ce Dante. Bien au-delà de ses crimes, il y avait quelque chose de personnel.

— Quand Dante a été arrêté, je suis parti loin de tout. Puis j'ai démissionné de la police. J'ai voyagé pendant plusieurs mois, sans savoir ce que je ferais ensuite.

— Qu'est-ce qui vous a fait rentrer ?

La voix était douce, portée par le vent, comme une caresse.

— La pierre.

Il but une autre gorgée face à l'océan.

— En partant, je ne fuyais pas, je répondais à un appel, celui du grand Pourquoi. Du sens de nos vies. La vieille Europe m'a semblé idéale, je partais en quête d'une raison de continuer à travers le berceau de notre histoire. La France d'abord, puis l'Italie. J'ai traversé une ex-Yougoslavie dévastée par la désinformation dont elle est la victime plus que de la guerre elle-même avant de découvrir la Grèce... Mais rien ne résonnait en moi. J'ai vu le soleil se coucher depuis les remparts de Carcassonne, la mer ressasser les exploits d'Hercule dans son pays d'origine, rien de tout cela ne me parlait. L'Egypte fut ma destination suivante, j'y suis resté six mois. Je pourrais vous raconter tant de merveilles sur ce pays, sur ses habitants, Le Caire et le Khan el-Khalili, le Nil, tant de richesses. Là-bas, je me suis oublié, j'ai vidé mon esprit des images atroces qui me hantaient, je n'étais plus moi. Un matin, après une nuit de discussion chez un nouvel ami, je suis parti pour Gizeh. J'ai assisté au spectacle de l'aube sur les pyramides, et l'infatigable ballet du soleil sur ces quatre mille cinq cents ans de survivance m'a ouvert les yeux. Un vestige de vent soulevait une nappe de sable qui courait au-dessus des dunes, c'était magnifique. Trois reines géométriques se dressaient là, issues de la main même des hommes, défiant l'éternité tronquée des astres, à travers le temps, à travers l'histoire, les hommes me parlaient. Le courage des morts filtrait dans le sable de ce désert, et j'ai revu Athènes et l'Acropole, Carcassonne et ses tours, les bâtisseurs et leurs contemporains, la pierre me parlait. Je suis rentré au Caire, j'ai longuement réfléchi à tout ça entre les piliers d'Ibn Touloun pour finalement dire adieu aux chants des minarets.

Ses yeux tremblaient de souvenirs. Il ajouta, la voix moins assurée :

— Voilà. C'est très cinématographique tout ça.

Il se savait inapte à exprimer tout ce qu'il avait vécu, ces transformations. La perception de la Roue du Temps, il l'avait lue dans la pierre. Tous ces lambeaux d'existences portaient en

eux les sourires et les pleurs d'êtres anonymes, et toute cette poussière marquait à présent sa gorge si âprement que ses propres sanglots devenaient amers en comparaison. Lui vivait aujourd'hui, il ne pouvait s'autoriser à gâcher ce droit unique.

L'Oregon l'avait repris dans sa grande valse des saisons, et Brolin – bien que vieilli, blessé dans sa candeur – s'était jeté à nouveau dans les lacs et rivières froides de chez lui. Il n'était pas guéri de ses peines, simplement fortifié par le vent du désert, et la sagesse de l'histoire. Il avait fait la paix, et trouvé sa réponse : accepter qu'il n'y en ait aucune.

— Je suis devenu détective privé parce que mener une enquête est ce que je sais faire de mieux, assez curieusement j'ai un don pour comprendre la nature criminelle. J'ai décidé de ne pas laisser cette compétence inexploitée, et je la mets au service de ceux qui en ont besoin. Je crois qu'il n'y a rien de pire que de ne pas savoir ce qui est arrivé à quelqu'un que l'on aime s'il disparaît un jour. C'est pourquoi je ne travaille que sur des affaires de disparition. Beaucoup de fugues, parfois des affaires criminelles. J'apporte aux familles des réponses, même les pires, mais je ne les laisse jamais dans l'inconnu.

Quand il eut vidé sa bouteille, il observa Annabel. Elle dardait sur lui un regard étrange, la bouche entrouverte. Elle battit plusieurs fois des paupières et sembla se rappeler soudain où elle était et ce qu'elle y faisait.

— Que dire ? Je...

Les mots moururent sur ses lèvres. Elle aurait voulu lui dévoiler tant et tant de choses, lui confier ses douleurs, nourrir cette proximité qu'elle sentait possible, cette amitié. Parler de Brady, son mari disparu, de ses sursauts chaque fois qu'une porte claquait, le fol espoir que ce soit lui, ses solitudes nocturnes si difficiles à supporter, cette vie que l'attente rendait invivable, fermant la porte à toute autre chose. Il y avait dans les paroles de Brolin et dans ses attitudes tous les germes d'une compréhension probable, mais elle se savait incapable de s'ouvrir.

Il ne la quittait pas des yeux, mais elle ne percevait toujours aucune attirance, pas de désir, comme s'il était détaché de tout cela, simplement de la gentillesse.

— Ça va ? interrogea-t-il.

Annabel serra le goulot de sa bouteille et murmura un « oui » discret. L'océan continuait de s'effondrer à leurs pieds, infatigable révérence à la nature.

— Je ne pensais pas qu'on pouvait voir les étoiles d'ici, remarqua Brolin. Pas beaucoup, mais c'est déjà beau.

Elle enfonça sa tête dans la fourrure de son propre col et resta silencieuse. Ils passèrent encore une heure sur la plage à parler, de tout et de rien, mais surtout pas de ce qui pesait sur son cœur à elle, ce goût des larmes, elle y prit grand soin. New York était la ville de dix millions de solitudes, et bien qu'exceptionnelle en maints points, Annabel ne dérogea pas à la règle.

Au loin, les feux d'un cargo clignotèrent tandis qu'il amorçait son approche vers la grande Babylone.

Le pire en Enfer, ce sont les sons.

Rachel l'apprenait à chaque minute, chaque heure, chaque jour qu'elle passait ici, parmi les damnés. L'endroit devait être vaste, les cris des autres lui parvenaient étouffés, assez rares, à vrai dire.

À cet instant précis, Rachel Faulet, vingt ans, se tenait recroquevillée contre la paroi rocheuse de ce qui ressemblait à une grotte minuscule. Le ruissellement continu de l'eau ne la berçait plus comme lors de ses premiers sommeils, après l'épuisement de la panique. Non, à cette heure, il la rendait folle. On aurait dit une petite fontaine sourdant de la roche au milieu de la forêt, au début du moins. Maintenant cela évoquait plus les torrents de bave dégoulinant de la gueule acérée du monstre d'Alien. Plus sournois encore, il était impossible d'en définir la provenance. Cela venait de derrière la porte, d'au-dessus, ou même des « murs ». Rachel se sentait plongée dans le liquide en permanence. L'humidité suintait de partout.

Rachel avait perdu depuis longtemps toute notion du temps.

Bien sûr, il n'y avait ni soleil, ni lune ici.

Pourtant, elle était persuadée que le chien gémissait depuis des heures. Elle n'en pouvait plus de l'entendre ainsi geindre. La bête laissait échapper des jappements sans discontinuer, de petits cris stridents de douleur. Il suppliait qu'on l'achève, oui c'était cela, *le chien lui-même demandait à être tué !* Il n'était pas très loin, derrière la porte, dans le couloir. L'écho de sa souffrance se répercutait jusqu'à Rachel sans perdre de son intensité. Plusieurs fois, il avait fouetté les murs de ses pattes griffues, le raclement était reconnaissable, il avait dû s'épuiser car on ne l'entendait plus que couiner.

Rachel rampa vers son grabat. La pièce était étroite, elle contenait le minimum pour survivre : bassine d'eau, lit poussiéreux et rouillé dont le sommier grinçait horriblement. Et les bougies pour tout éclairage.

Comment en était-elle arrivée là ? Elle l'ignorait. Elle avait

pris le cheval de sa sœur, comme elle le faisait plusieurs fois par semaine depuis qu'elle s'était installée chez Megan. Une heure de promenade, sans trot, sans galop – elle pensait déjà au bébé –, rien que la sensation de puissance et d'harmonie entre elle, le cheval et les bois. Lorsque le temps avait commencé à se gâter, elle avait rebroussé chemin, et, comme elle sortait du sentier de terre pour gagner le champ, à cent mètres de la route, il avait surgi.

C'était lui qui s'occupait d'elle ici. Il lui apportait ses repas. Dans les premiers temps, elle était terrorisée à l'idée qu'il ne la viole. Il n'en avait rien fait.

Pour l'instant.

Elle avait pleuré, jusqu'à ne plus pouvoir dormir tant la douleur dans sa gorge était violente. Maintenant, elle frissonnait au moindre bruit. Il venait la voir de temps en temps, il ouvrait la porte et s'asseyait pour la regarder. Il ne disait rien. Il n'y avait aucune expression sur son visage. Tout était dans ses yeux.

Ils brillaient.

Après, il se levait et s'en allait. Une fois, il venait à peine de refermer la porte derrière lui, quand Rachel avait perçu un hurlement, assez lointain. Celui d'une femme. Cela s'était tu aussitôt. Il lui avait semblé entendre les pleurs d'une enfant mais cela non plus n'avait pas duré. Et avec le ruissellement de l'eau, c'était difficile d'être précise.

Elle devait être là depuis peu lorsqu'il était venu avec un appareil numérique. Il l'avait prise en photo, une seule fois. En partant, il lui avait parlé. Rachel ne s'était pas attendue à ce timbre-là. Il était doux, presque amical.

— T'auras droit à une autre photo plus tard, avait-il dit. Dans quelques mois...

Rachel avait hurlé. Elle s'était précipitée sur l'individu. Il était vif, habitué à ce genre de mouvements, semblait-il, car il l'immobilisa aussi sec. Il lui avait frappé le visage une fois, très fort, et Rachel avait senti son nez craquer. Il avait recommencé encore, un coup de poing lourd. Sauvage. Rachel avait vu des gouttelettes de son propre sang s'envoler dans les airs. Et un autre coup de poing. Et encore... Jusqu'à ce qu'elle se mette à

couiner comme le chien en ce moment, et qu'elle ne tombe inconsciente. Elle était partie dans le néant avec le souvenir des dents grises de l'individu, dévoilées par son sourire.

Rachel était exténuée. Elle tremblait sans arrêt désormais.

Sa décision était prise.

Elle devait le faire. C'était sa dernière chance. Elle devait le lui dire. Ce type était humain après tout, peut-être que cela provoquerait une réaction chez lui.

Du fond de son cachot sordide, Rachel s'agrippait à son dernier espoir, avec la naïveté de son désespoir.

Elle se répéta pendant longtemps ce qu'elle allait lui confier. Elle le fit jusqu'à ce que le ruissellement et les gémissements du chien disparaissent de son esprit.

Quand la trappe dans le bas de la porte s'ouvrit pour laisser apparaître son repas, Rachel, les yeux perdus dans le vague, faillit ne pas le remarquer.

Elle se redressa avec difficulté et parvint à émettre un faible « Attendez ! » d'une voix rauque.

Elle vit les deux pieds s'immobiliser derrière la trappe ouverte. Les lueurs ambrées projetaient des formes dansantes sur le sol du couloir.

— Attendez... répéta-t-elle.

Elle remarqua alors que le chien s'était tu.

Ne te déconcentre pas !

— Je veux vous parler, formula Rachel avec peine. Sa voix était rocailleuse.

Toujours aucune réaction derrière la porte. Il était là, Rachel distinguait l'ombre de ses pieds. Il attendait.

— Écoutez-moi, souffla-t-elle. Je veux vous dire quelque chose... Je vous jure que je ne dirai rien à la police, j'inventerai une histoire, de toute manière il fait trop noir ici, je n'ai pas vu votre visage, je ne pourrais pas vous reconnaître... Il faut me laisser partir... Monsieur... Je... Je suis enceinte... J'attends un bébé...

Il y eut un choc sourd contre la porte lorsque l'homme de l'autre côté y posa sa main. Il ouvrit le judas bricolé et Rachel vit ses deux yeux énormes la fouiller avec gourmandise.

La poitrine de la jeune fille devint affreusement

douloureuse lorsque d'un ton railleur il lui annonça :

— Qu'est-ce que tu t'imagines ? Je le sais, bien sûr. C'est pour ça que tu es là...

Les deux iris gris de Jack Thayer étaient braqués sur Annabel.

— C'est pas trop tôt, j'ai failli attendre, la taquina-t-il.

Ils se trouvaient dans leur bureau à tous deux, une pièce étroite avec deux fenêtres donnant sur la grisaille de ce mardi matin.

— J'ai mis Attwel et Collins sur l'identification des photos, nous on s'occupe de la charade, enchaîna Thayer.

— L'espèce de psaume en latin ?

— Non, la carte postale et son message. Tu devrais pas t'enfiler de la merde comme ça, ajouta-t-il en désignant le gobelet de café qu'elle tenait, ça ronge ton estomac.

Annabel avait veillé tard, après sa soirée en compagnie de Brolin, elle avait ressenti le besoin irrépressible de sortir des cartons quelques photos d'elle et de Brady. Elle y avait pensé longuement, jusqu'à ce que les larmes tachent les clichés et les lettres de leurs débuts, elle s'était alors endormie au milieu de ce monde de souvenirs fabriqué par Kodak, sans les bras de son mari pour la réconforter. La sincérité de Brolin et ses paroles lui avait rappelé à quel point Brady lui manquait.

— Ah, j'allais oublier : les mecs du Central de Brooklyn Nord arrivent ce matin, ils viennent nous épauler, il y en a un pour nous.

Annabel haussa les sourcils en installant ses affaires. Thayer s'empara d'un sachet plastique avec la fameuse carte postale à l'intérieur.

— Il y a les empreintes de Spencer Lynch dessus, aucune autre. Ce Bob, le type qui a signé le texte, il est prudent.

— Répète-moi ce qu'il a écrit, demanda la jeune femme. Thayer prit une craie et recopia sur le tableau qui couvrait un pan du mur de leur bureau :

« Tu progresses. Tu fais moins de conneries. Maintenant tu dois apprendre à devenir comme nous. Invisible. Franchis le pas, montre-toi malin : dans la famille John Wilkes, tu trouveras JC 115. Petit indice, cette famille-là a charrié sur son

dos les entrailles de la terre ! Elle vit au-dessus du Delaware... Sois digne et à bientôt mon petit S. Bob. »

À côté, il inscrivit également la prière peinte avec le sang de plusieurs personnes chez Spencer Lynch :

« Caliban Dominus noster, in nobis vita, Quia caro in tenebris lucet. Caliban est notre seigneur, en nous est la vie, car la chair luit dans les ténèbres. *»*

— Une idée d'où peut venir le nom Caliban lui-même, Jack ?

— Non, j'ai regardé dans un dictionnaire mythologique hier soir, rien du tout. Ça peut être n'importe quoi, dans un livre ou un film. Ou une simple lubie.

— Et la signature de la carte, ce Bob ? Jack Thayer plissa les paupières.

— À mon avis, il signe Bob pour l'anonymat, un nom usuel, probablement pas le sien de toute manière.

— Bon, on laisse tomber le nom pour le moment. Voyons la carte postale, origine éventuelle, époque.

Thayer prit le document et le leva jusqu'à hauteur de son visage. Au travers du plastique, ses rides devenaient des gouffres de fatigue.

— La carte est récente mais la photo remonte au début du XX^e siècle, je dirais. Il y a le nom du fabricant au dos, suffira de le contacter. Et cette charade, qu'en dis-tu ?

Annabel se mit à mordiller son stylo Bic en relisant les phrases obscures.

— Visiblement Spencer venait d'entrer dans la famille. Ce Bob lui parle comme à un bleu, un petit nouveau, presque un gamin. Je suppose qu'en lui ordonnant de devenir invisible il lui dit de se faire plus discret.

Elle repensa aussitôt aux mots de Brolin, la veille. Le privé pensait que Spencer connaissait sa première victime.

Et Bob demande à Spencer d'être plus prudent, comme un conseil, « Tu fais moins de conneries ». Spencer a compris, il ne s'attaque plus qu'à des inconnues maintenant.

Brolin avait certainement raison. Elle repensa à l'église où le détective privé devait se trouver ce matin. Elle fut bien forcée de lui reconnaître un sacré flair. S'il y avait une piste intéressante, il saurait la débusquer. C'était un ancien flic, il n'hésiterait pas à

contacter la police, à la joindre elle s'il trouvait quelque chose. Elle venait de se trouver un allié précieux, du moins l'espérait-elle.

— Mmm. C'est cette histoire de famille à dénicher qui m'inquiète, fit Thayer.

— À quoi tu penses ?

Il reporta son attention sur son équipière.

— Bob lui demande de franchir le pas et lui donne une famille à trouver. John Wilkes et ce JC 115. Sous ce code se cache peut-être l'identité des prochaines victimes de ces tarés.

— Avec l'arrestation de Spencer, je suppose qu'on bénéficie d'un peu de temps. Si Bob, ou quelle que soit sa véritable identité, donne des indices aussi laconiques à son petit nouveau, c'est que c'est pas sorcier...

— C'est là toute la question. Il s'agit peut-être d'une épreuve d'intelligence pour entrer dans la Secte. La Secte sans nom, sans visage. Tu sais, un truc dans le genre : « Si tu es malin et que tu trouves et massacres cette famille, bravo ! Tu entres dans notre club très sélect ! » Tu vois l'idée.

— Allons-y, procédons dans l'ordre : « Dans la famille John Wilkes tu trouveras JC 115. » On a une liste des John Wilkes de la côte est ? interrogea Annabel.

Jack s'empara d'une pochette cartonnée.

— On a déjà bien déblayé, et voilà le travail : dix-sept John Wilkes, dont deux dans l'État de New York.

— Jack, pourquoi je connais ce nom ? Je suis sûr de l'avoir entendu quelque part, mais je suis incapable de me souvenir...

— J'y arrive. Moi aussi ça m'a fait cette impression, en fait c'est l'autre possibilité : John Wilkes Booth, l'assassin de Lincoln. Bob veut peut-être que l'on cherche parmi les assassins de président, ou les assassins tout court.

— Et ce JC 115, tu vois un rapport avec des assassins ? Tout ce que ça évoque c'est quoi, le Christ ?

— Je ne sais pas, ça ne me dit rien de précis. J'ai tenté ma chance avec Internet, le premier renvoie systématiquement à l'assassin de Lincoln, le second ne donne rien, hormis un site pornographique, *Jane's Cunt 115*, très spirituel.

Annabel se tapota les lèvres du bout des doigts, elle

cherchait où cela les menait. Elle relut la suite de l'énigme : « *Petit indice, cette famille-là a charrié sur son dos les entrailles de la terre !* Elle vit au-dessus du Delaware. » Elle décortiqua chaque mot, imaginant tous les sens possibles, une symbolique éventuelle.

Tu donnes beaucoup trop de crédit à ce Bob ma vieille, c'est peut-être un rusé mais certainement pas un génie !

Il y avait pourtant une subtilité là-dedans, un détail qu'il fallait relier avec le reste.

... au-dessus du Delaware...

Elle relut encore une fois la phrase, une idée se taillait un chemin dans son esprit.

... cette famille-là a charrié sur son dos les entrailles de la terre...

Elle fit claquer son pouce contre son majeur plusieurs fois en se mordillant l'intérieur des joues, puis elle fixa Thayer.

— Au-dessus du Delaware, c'est la Pennsylvanie et le New Jersey, des États avec un lourd passif d'exploitation minière, fit-elle remarquer. On a des John Wilkes dans ces deux États ?

— Bien vu. (Thayer consulta sa liste.) Oui, un dans le New Jersey et deux autres en Pennsylvanie. Je vais les contacter, savoir s'ils ont un J.C. dans leur famille, un Jeremy C. ou un James C.

Annabel continuait à méditer, l'index sur la bouche. Thayer la fixa, perplexe.

— Eh bien quoi ? C'est un bon début, tu as autre chose à proposer ?

— Je trouve ça bizarre, Jack. Je ne sais pas l'expliquer, c'est juste que... Je n'ai pas l'impression que ça colle avec ce personnage de Bob. Une intuition ou ce que tu veux.

Trois coups secs contre la porte les interrompirent. Un homme d'une trentaine d'années entra, cheveux en brosse, sentant l'after-shave à plein nez, il portait un costume soigné de chez Armani.

— Désolé de vous interrompre, je suis Brett Cahill, du Central des détectives de la zone nord.

— Entrez, c'est vous qu'on va avoir sur le dos ? railla Thayer sans méchanceté. Et moi qui m'attendais à un vieux de la vieille.

(Il passa de Brett Cahill à Annabel, un peu désappointé.) On dirait que la jeunesse est en majorité. Je me sens comme Priam, perdu au milieu de tous ses enfants !

— Ne faites pas attention à lui, inspecteur Cahill, installez-vous.

Cahill tenait une sacoche en cuir et un pardessus qu'il accrocha au portemanteau. C'était un bel homme, aux traits fins sur un visage ovale à la peau rosée. « Il doit faire des ravages parmi les femmes », pensa Annabel avec amusement. Elle remarqua aussitôt l'alliance à sa main gauche.

— Le capitaine Woodbine nous a fait un briefing sur la situation, et il m'a demandé de vous assister, prévint le nouveau venu. À partir de maintenant je vous colle comme de la glu.

Il émanait de lui une assurance surprenante mais sans aucune prétention, ce que Thayer n'aurait pas supporté. Brett Cahill devait avoir un bon diplôme, de très bonnes notes à son concours d'entrée dans la police, et probablement un sacré talent pour être arrivé si jeune au Central de Wilson Avenue. Quand il s'approcha pour serrer les mains, Thayer découvrit d'abord une poigne énergique puis une chemise tendue sur des pectoraux puissants.

Et en plus il cultive la doctrine de l'Antiquité, un esprit sain dans un corps sain. La tête et le physique.

Les jeunes ne respectaient plus rien, ils se montraient parfois sous une apparence plus parfaite que décente.

— Alors, par quoi commence-t-on ? demanda Cahill avec enthousiasme.

Jack Thayer lui tendit la carte postale. Il savait que le jeune inspecteur tenterait progressivement de prendre le contrôle des opérations, probablement sans malice, mais c'était dans la logique de ses fonctions. Et Thayer ne l'entendait pas de cette oreille.

— Vous, vous commencez par individualiser cette carte, origine, date de parution, points de vente, *et cætera*...

Si Cahill fut surpris par cette autorité, il n'en laissa rien paraître. Annabel dissimula un sourire derrière son poing. Thayer prit son téléphone et s'adressa à son équipière :

— Toi et moi, on va tenter de trouver ce JC 115.

Le vent repoussait en arrière les longues mèches châtaines qui couvraient habituellement la moitié du visage de Brolin. Avec des traits doux, un menton carré et les pommettes volontaires, il aurait pu être très séduisant s'il n'avait pas été détaché à ce point de sa personne. Dans le froid matinal de la rue, il ressemblait à un fantôme.

Il s'engagea dans Flatbush Avenue où le souffle glacial qui courait depuis l'océan se fit encore plus puissant. L'artère principale était large comme un fleuve et aussi droite qu'une piste d'atterrissage. Au loin, la circulation se densifiait aux abords du Manhattan Bridge.

Brolin avait quitté l'hôtel quelques minutes plus tôt, se décidant pour un peu de marche jusqu'à l'église St Edwards, cela le réveillerait. En chemin, il prit son téléphone portable et composa le numéro personnel de Larry Salhindro, un flic de Portland qui était son ami depuis plusieurs années. Le décalage horaire sortit Salhindro de son lit.

— Merci pour cette délicate attention, commenta celui-ci d'une voix rocailleuse. Comment ça se passe à la Grosse Pomme ?

— Ça avance. Larry, j'aurais besoin d'un service.

— Vas-y, je t'écoute.

Bien que leurs relations se soient distendues, Larry Salhindro continuait d'alimenter Brolin en informations avec la plus grande sollicitude. Les déchirements du passé ont parfois cet avantage qu'ils dispensent de mots et de gestes ceux qui ont souffert ensemble et soudent leurs cours, même après une longue absence.

— Il me faudrait la liste de tous les détenus avec qui Spencer Lynch a été en prison, tous ses « camarades de chambre ».

— Attends, je prends de quoi écrire. Comment tu dis qu'il s'appelle ?

— Spencer Lynch, né à Rochester dans l'État de New York. Il était en prison sur Riker's Island.

Larry Salhindro soupira dans le combiné.

— C'est la côte est, ça va être chiant à obtenir.

— Je sais, Larry. Merci.

— Ouais, je te faxe ça dès que possible.

Brolin lui donna le numéro de fax de son hôtel. Salhindro enchaîna :

— Et toi, comment ça va ?

— Bien. La ville est sympa, mieux que dans mon souvenir.

— Ça ne m'étonne pas.

Au fond de lui, Salhindro pensait que Brolin n'était plus qu'un homme entre deux mondes, et qu'une ville comme celle-ci lui correspondait bien désormais, mais il n'en dit rien. Il éprouva soudain une grande peine pour son ami, et ce dès le réveil, ce qui augurait une journée de merde sans aucun doute.

— Je dois filer, je te rappellerai un peu plus tard, Larry. Encore merci.

Ils se quittèrent là-dessus et Brolin se demanda pourquoi il avait eu envie de parler d'Annabel à Salhindro.

Parce qu'elle porte le même regard que toi sur l'existence, et qu'elle te ressemble ! Tu l'aimes bien, avoue-le !

Force était de reconnaître que c'était vrai. S'il avait vécu dans la région, il aurait apprécié sa compagnie, les discussions avec elle, ils auraient pu devenir de très bons amis, il en était sûr.

Le vent l'aida à chasser ces pensées et il reprit son chemin. Il tourna finalement sur la droite et se mit à marcher sous le pont de la Brooklyn-Queens Express qui recouvrait Park Avenue, la plongeant dans l'obscurité sur un bon kilomètre. Il marcha sur le trottoir cabossé, dominé par la fureur du trafic juste au-dessus de lui. Quand il aborda la rue St Edwards, il découvrit toute une série d'immeubles bruns, un peu vétustés. Des tags décoraient chaque surface plane au pied du complexe, comme un immense mémorial, à moins qu'il ne s'agît d'avertissements. Bien qu'il eût laissé son arme dans le coffre de l'hôtel, Brolin ne se sentait pas en danger, il faisait jour et ça n'était pas non plus Cabrini Green.

Il longea ce patchwork d'identités, remarquant quelques personnes âgées entre les allées de la cité. Un peu plus loin devant lui, deux jeunes écoutaient de la musique dans une

vieille Pontiac à l'arrêt. Ils l'observaient, et malgré leurs lunettes de soleil, Brolin savait qu'ils le surveillaient. « Probablement des guetteurs, s'ils supposent que je suis flic, ils vont donner le signal et le dealer du coin va filer en douce, où qu'il soit, songea-t-il. Mais s'ils me prennent pour un fouineur, ça va se corser. »

Plus il s'y enfonçait plus il trouvait que le quartier n'avait rien d'un lieu de promenade idyllique. Le froid tombait sur le décor en figeant tout : l'air était devenu immobile et les très rares personnes qu'on pouvait distinguer faisaient montre d'une totale apathie. La rumeur de l'autoroute BQ-E parvenait jusqu'ici, dominée en saccades par les basses puissantes qui s'échappaient de la Pontiac. Côté discrétion, les guetteurs n'étaient pas au point.

Elle apparut dans l'angle d'un parterre desséché planté d'érables.

St Edwards et ses deux clochers se détachant sur le ciel blanc.

Elle semblait minuscule au milieu de ces immeubles sombres, malgré ses clochetons, sa nef rehaussée d'une tour octogonale avec ses petites flèches qui jaillissaient de tous les angles possibles.

Brolin s'approcha et remarqua une statue blanche de Marie dressée sur le devant du porche, avec la porte noire dans son dos, comme la bouche d'un monstre ancestral.

Le presbytère flanquait l'église de sa masse recroquevillée, avec des grilles sur les fenêtres. Le détective privé opta d'abord pour une approche douce. Il entra dans l'édifice religieux où régnaient le calme et l'humidité. On n'y voyait pas très bien, s'étonna Brolin, les bougies ne palliaient pas le manque de soleil, et les vitraux aux couleurs opaques ne laissaient filtrer que de pâles rayons bleus, rouges ou verts. Il ne vit pas la moindre âme qui vive, il était seul dans cette odeur de renfermé qui se mêlait à celle de la cire pour former un bouquet étrange, comme le parfum d'une vieille cave à vin. Brolin contourna un échafaudage contre l'un des murs, pour venir au pied des marches du chœur. Il n'y avait pas trace de prêtre là non plus. Il poussa vers le fond de l'église et découvrit une porte derrière un rideau qui portait la mention « ACCÈS PRIVÉ ».

— Il y a quelqu'un ? questionna Brolin un peu faiblement avant de recommencer plus fort.

En l'absence de réponse, il poussa la porte et s'avança dans le couloir obscur qui conduisait au presbytère. Il reposa sa question, toujours sans écho. Il atteignait l'angle d'une pièce quand un visage surgit face à lui. Brolin sursauta et l'autre cria sous la peur. C'était un homme gras, aux cheveux dressés en épis et dont le faciès était couvert d'eczéma. On lui donnait la quarantaine.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il avec une certaine crainte dans la voix.

— Bonjour, je suis détective privé. (Brolin montra sa carte.) Je suis désolé, j'étais dans l'église et je n'ai vu personne alors... Je souhaiterais parler au père Dewey si c'est possible.

Le petit bonhomme scruta Brolin de la tête aux pieds avant de réclamer sur un ton méfiant :

— C'est à quel sujet ?

— À propos de la disparition d'une femme.

Brolin esquissa un sourire amical et parla avec douceur mais fermeté.

— C'est très important. Il se peut que le père Dewey puisse m'aider à la retrouver. Elle est en danger.

Il parlait lentement, laissant à son interlocuteur le temps de digérer chaque mot. Le prêtre eut soudain l'air gêné.

— C'est que... le père Dewey n'est plus ici, monsieur. Il est parti pour Philadelphie, il y a un mois.

Ça ne se présentait pas bien. Brolin enfouit ses mains dans ses poches, il avait envie d'une cigarette.

— Et vous-même, vous êtes ici depuis longtemps ? Le visage rubicond acquiesça fièrement.

— Trois ans. Je suis le père Franklin-Lewitt.

— Dans ce cas, vous pourriez peut-être m'aider. Mais tout ceci doit rester entre nous, c'est confidentiel. Je peux vous faire confiance ?

L'autre eut l'air indigné.

— Je suis un homme de secret, mon fils, dit-il en désignant tout ce qui les entourait comme gage de sa fidélité à son engagement.

— Bien. Vous connaissez Meredith Powner ?

— Oh, oui, c'est la petite qui a disparu l'année dernière. Elle venait souvent ici, une âme très chrétienne ! C'est à son sujet ?

— En quelque sorte. Je suppose que la police vous l'a déjà demandé, mais l'avez-vous vue traîner avec un homme par ici, je veux dire, discuter ?

— Non... en fait, elle parlait avec tout le monde.

Brolin hocha la tête, il ne s'attendait pas à mieux. Il prit la photo de Spencer Lynch qu'Annabel lui avait confiée et la montra au père Franklin-Lewitt.

— Et cet homme ? Vous l'avez déjà vu ici ?

Le prêtre prit la photo et l'observa de plus près.

— Euh... Oui, je crois. Enfin, c'est pas évident, parce que... (Il montra son propre visage, embarrassé.) Les hommes de couleur, j'ai un peu de mal à les reconnaître, mais celui-là, je crois bien savoir qui c'est, enfin pas son nom, mais je l'ai déjà vu. Les mêmes yeux un peu globuleux. Il vient souvent. Il ne parle pas, il s'assoit au fond, toujours du même côté.

Brolin tiqua. Il récupéra la photo.

— Il s'assoit toujours au fond ? insista-t-il. Y a-t-il un autre homme à ses côtés ou est-il seul ?

— Non, il est seul, à ce que je sache en tout cas. Sur le dernier ou l'avant-dernier banc sur la gauche, je ne sais pas bien. Dites, vous êtes détective privé, c'est bien ça ?

— Exactement. Le prêtre sembla hésiter, cherchant un moyen de se lancer en se passant la langue sur les lèvres.

— Il y a un problème ? interrogea Brolin.

La poitrine de l'homme de foi se relâcha et il finit par secouer la tête.

— Non, non. Je me demandais juste pourquoi un privé et pas la police, c'est tout.

Brolin sonda l'attitude nerveuse du prêtre, pas entièrement convaincu.

— Je travaille pour une famille.

Le père Franklin-Lewitt fit celui qui s'intéressait, bien qu'il semblât évident qu'il était ailleurs en pensée. Il raccompagna ensuite Brolin vers l'église à travers l'étroit couloir. Deux femmes étaient entrées, elles priaient silencieusement au

premier rang. Brolin remercia vivement le prêtre qui en parut gêné, il lui laissa le numéro de son téléphone portable pour le cas où quelque chose lui reviendrait et ils se séparèrent. Le prêtre s'affaira à mettre un peu d'ordre sur l'autel pendant que Brolin se dirigeait vers le fond, vers les derniers bancs.

Du côté gauche, près des échafaudages, le détective s'accroupit et étudia avec minutie le sol. Il trouvait étrange que Spencer vienne s'asseoir à chaque fois au même endroit ; s'il n'y voyait personne c'est qu'il y prenait quelque chose.

Du calme, ne t'emballe pas ! Si ça se trouve, c'est simplement une habitude, il reste dans l'ombre, à l'arrière. Il vient juste pour méditer ou prier...

Oui, mais dans ce cas-là, pourquoi toujours sur le même banc, du même côté ?

Une intuition le tenaillait. C'était trop gros pour n'être que du vent.

Ne trouvant rien où il était, il passa au rang suivant, les genoux sur la pierre froide. Ses doigts glissaient sur le sol, récoltant des moutons de poussière.

On n'y voit rien là-dedans ! Et tu comptes trouver quoi, Sherlock ? Un indice phosphorescent ?

Il fit jaillir de sa poche un crayon lumineux qu'il gardait pour ce genre d'occasion et balaya devant lui, centimètre après centimètre.

Lorsqu'une des deux fidèles descendit l'allée jusqu'à lui, elle le fixa avec un air de colère teintée d'inquiétude et elle sortit sans perdre de temps.

Brolin se pencha un peu plus pour examiner sous le banc. Il inspecta tout, sans se presser. Rien. Alors il retourna au banc du fond, la rangée qu'il avait explorée en premier, un peu vite et sans lumière, et il recommença. Il termina en position quasi allongée pour voir par en dessous. Quelque chose attira son regard. À un mètre de lui un carré de Scotch pendait du banc. Brolin se rapprocha en glissant sur le dos et découvrit deux lambeaux de ruban adhésif et les traces d'autres morceaux qui avaient été décollés. Certaines marques devaient dater d'assez longtemps mais d'autres paraissaient relativement fraîches. Le privé exulta.

Je te tiens, Spence. Voilà comment tu communique avec les autres de ton clan, c'est ça, hein ? Vous vous collez des petits mots là-dessous, comme ça, ni vu, ni connu, votre confrérie échange ses idées ou ses ordres et personne n'y voit quoi que ce soit.

Il prit la pochette en cuir qui ne quittait pas son manteau et en sortit un sachet plastique ainsi qu'une pince avec laquelle il préleva le ruban adhésif. Il se redressa, victorieux, avec l'un de ces vertiges qu'il ressentait à chaque fois qu'il progressait dans une enquête, à chaque découverte.

Sur l'estrade, le père Franklin-Lewitt l'observait entre deux chandeliers, perdu dans la fumée d'un encensoir qu'il venait à peine d'allumer, l'air de plus en plus soucieux.

Jusqu'en début d'après-midi, Jack Thayer, Brett Cahill et Annabel O'Donnel travaillèrent ensemble à recouper toutes les pistes possibles concernant l'énigme sur la carte postale. Thayer n'était parvenu à joindre qu'un seul des trois John Wilkes qui les intéressaient, un habitant de Philadelphie dont aucun parent ou connaissance n'avait pour initiale J.C. Il avait promis d'y réfléchir encore mais il était évident à sa voix qu'il ne comptait pas perdre de temps pour la police.

Brett Cahill, le nouveau venu, avait un style bien à lui : tout en politesse tant qu'on l'aidait, il passait à la vitesse supérieure dès qu'un de ses interlocuteurs se montrait un peu réticent, jouant avec une colère feinte. Dans la matinée, il avait appelé la société éditrice de la carte postale. Devant le manque évident d'entrain de l'employée qui lui avait répondu, Brett Cahill avait commencé à l'asticoter sur son manque de célérité puis sur son accent asiatique qui la rendait difficile à comprendre ; sans jamais être incorrect, il préférait se montrer insidieux. Lorsqu'il eut fini par obtenir ce qu'il voulait, il la rappela deux fois coup sur coup sous des prétextes fallacieux, « juste pour la chatouiller » avait-il dit, afin qu'elle soit plus coopérative à l'avenir. Sous ses apparences souriantes, se dissimulait un homme incisif et déterminé que Thayer et Annabel apprenaient doucement à connaître.

Woodbine, que l'ampleur de cette affaire rendait de plus en plus nerveux, leur donna rendez-vous dans le bocal vers treize heures. Ils s'y installèrent avec des sandwichs achetés en vitesse chez Tanner's et entreprirent de faire le point avec le capitaine. Ils lui expliquèrent leurs déductions quant à l'énigme, les États miniers au-dessus du Delaware, les trois John Wilkes qui y vivaient et les tentatives pour les contacter. Annabel avait rassemblé des informations sur ces trois hommes, adresse, profession, casier judiciaire.

— Ne pouvant pas joindre deux des personnes qui nous intéressent, j'ai fait appel à la police locale, continua Thayer. Ils se sont rendus sur place. Le deuxième John Wilkes de

Pennsylvanie est en ce moment en vacances au Canada, je devrais obtenir dans les vingt-quatre heures un numéro de téléphone où le joindre. Enfin le dernier, celui du New Jersey, il est bien chez lui mais il ne décroche pas le téléphone, par humeur d'après le shérif de Clinton. Ce type a été prévenu de notre visite, je vais aller à sa rencontre puisqu'un petit voyage s'impose, fit-il en donnant la parole à Brett Cahill.

— C'est au sujet de la carte postale trouvée chez Spencer Lynch, la photo représente la ville de Boonton dans le New Jersey, une photo datant des années 1890, on y voit la petite ville donc, et le canal qui la traverse. Ce modèle de carte postale peut avoir circulé dans tout le New Jersey bien sûr, néanmoins il est peu probable que des magasins la vendent encore ailleurs qu'à Boonton même. Le fabricant lui-même admet qu'il n'en vend quasiment plus, il a arrêté de l'imprimer. Nous préparons une visite aux revendeurs de Boonton.

— Bon boulot, les félicita le capitaine. Si j'ai tout suivi, Attwel, Collins et les deux détectives du Central sont tous sur l'identification des victimes et ils rassemblent les données, ils tentent de trouver des recoupements parmi les victimes, un lien éventuel ?

Thayer approuva.

— Pour une fois, continua Woodbine, notre problème c'est qu'on croule sous les pistes à explorer. À ce sujet, je voulais vous voir pour ça. (Il exhiba des feuilles à l'en-tête du FBI.) On vient tout juste de recevoir les résultats du labo concernant la poussière sur l'enveloppe.

— Quelle enveloppe ? voulut savoir Cahill.

— Celle qui contenait la carte postale trouvée chez Spencer.

Cahill approuva, se souvenant des faits qu'on lui avait exposés le matin même.

— Cette poussière, poursuivit Woodbine en lisant ses notes, est un véritable amalgame constitué de sable siliceux, de potasse, c'est-à-dire des cendres de végétaux, ainsi que de particules de plomb, de nitrate de soude, de résine, et des oxydes de fer et de cobalt. C'est le FBI qui nous a épaulés sur ce coup-là ; d'après eux, une large partie de cette poussière est faite de verre, alors ils ont étudié la densité et l'indice de

réfraction. Avec l'aide de leur banque de données et d'un de leurs analystes, ils ont rassemblé les éléments par groupes, ainsi le sable, la potasse et la soude forment du verre, les deux oxydes ont servi à le teinter en bleu et en vert. Tout cela pourrait correspondre à du vitrail, comme dans les églises. (Il se plongeait de nouveau dans les feuilles devant lui.) Il apparaît qu'on utilisait jadis le plomb pour le sertissage des vitraux, mais qu'on le remplace progressivement par de la résine. L'enveloppe a donc séjourné près d'une fenêtre où l'on rénoverait des vitraux, les travaux ont dégagé de la poussière qui s'est déposée dessus. Voilà, je vous passe le détail des composants exacts, c'était un vrai puzzle, je leur tire mon chapeau.

Dès le mot « vitrail » prononcé, tout s'était assemblé dans la tête d'Annabel, elle avait compris.

— J'ai mis trois patrouilles là-dessus, continua Woodbine, ils passent rapidement dans les églises de notre district pour commencer et demandent si les vitraux ont été restaurés ces derniers mois. Qu'en penses-tu, Jack ?

— Inutile, capitaine, coupa Annabel. Je vais vérifier, mais je pense savoir de quelle église il s'agit.

Woodbine fronça les sourcils en se tournant vers la jeune femme qui répliqua d'un geste de la main et d'un expéditif :

— Faites-moi confiance, j'aurai le résultat aujourd'hui. Le géant afro-américain n'hésita pas longtemps.

— Très bien, à vous de jouer. D'autre part, il va falloir préparer l'interrogatoire des codétenus de Spencer Lynch, l'un est en prison, l'autre en est sorti il y a deux ans. On réglera ça dans la semaine, je veux qu'on creuse de ce côté-là aussi.

Si vous pouviez me rassembler tout ce qu'on peut apprendre sur ces deux énergumènes...

Le capitaine Woodbine déplaça ses deux mètres et salua les trois détectives avant de retourner à ses responsabilités.

Brett Cahill s'était levé pour regarder les soixante-sept photos exposées. Tous ces corps à moitié nus.

— Le relevé d'empreintes a donné quoi, au fait ? interrogea-t-il.

— Rien, répondit Annabel, on a uniquement trouvé celles de Spencer Lynch, ses complices sont très prudents.

— Peut-être qu'ils ne sont que deux, Lynch et ce Bob, pourquoi plus ?

— A commencer par le fait qu'il y a trop de personnes disparues pour seulement un homme, vous vous rendez compte ? Lynch en avait trois à son actif, il reste donc soixante-quatre personnes enlevées sans témoin en moins de trois ans. Il faut une sacrée organisation pour ça. En plus il y a trois supports différents pour les photos : l'un utilise des Polaroid – c'est Lynch –, le deuxième tire lui-même ses photos, et toutes les autres sont réalisées à partir de numérique. Les dates se chevauchent, c'est pas le même type qui change sans cesse de méthode, ce sont au moins deux individus différents en plus de Lynch. Enfin il y a cette phrase de Bob sur la carte : « Tu dois apprendre à devenir comme nous. »

— C'est tout de même dingue cette affaire, s'exclama Brett Cahill. C'est quoi au juste ce Bob ? Le gourou d'une secte ?

— Quelque chose dans ce genre, oui, répondit Thayer.

— Et l'espèce de prière en latin ? Le Caliban dont il s'agit, c'est qui ? renchérit Cahill.

Annabel ouvrit les mains en signe d'impuissance.

— On n'en sait rien, avoua-t-elle. C'est une sorte de devise, on dirait. Caliban représente un concept, une divinité qu'ils se sont inventée. À moins qu'il ne s'agisse du surnom de Bob. « Caliban est notre seigneur, en nous est la vie, car la chair luit dans les ténèbres. »

L'incantation les plongea dans le silence. Brett Cahill se retourna vers les photos.

— Il est impressionnant, ce mur, hein ? intervint Thayer. Cahill ne répondit pas.

— Moi, je l'appelle le mur de géhenne, continua Thayer. Ça fait trois jours qu'il est là, et j'avoue qu'il me terrorise toujours autant.

Cahill touchait presque les clichés du nez tant il en était proche.

— Vous croyez qu'ils enlèvent ces gens avec un but précis ou c'est de la démente ? dit-il. Je ne comprends pas à quoi ça leur sert, pas de demande de rançon, on n'a retrouvé que deux cadavres, qu'est-ce qu'ils peuvent bien en foutre, bordel ?

— Telle est la question, lança Thayer dans un élan théâtral que le cynisme brisait.

Cahill posa un doigt sur la date qui accompagnait le nom d'une femme, sous son portrait apeuré.

— Mon Dieu, ça fait huit mois qu'elle a disparu.

Son index passait et repassait sur le visage, comme s'il cherchait à la réconforter.

— Imaginez deux secondes, et si tous ces gens étaient encore en vie ? Si cette femme était quelque part, enfermée depuis huit mois ?

Annabel expira avec difficulté. Je ne crois pas. Je n'espère pas, pour elle.

Personne ne rebondit sur cette idée et ils se mirent au travail.

Brett Cahill passa une grande partie de l'après-midi à consulter les fiches des victimes identifiées, il lisait les informations que l'on avait commencé à assembler, puis se postait devant le « mur de géhenne » pour examiner longuement le visage de l'être humain en question. Il associait le texte au visage et retournait à la table, passait à un autre et ainsi de suite, il s'imprégnait de leur personnalité. Tous ceux que l'on avait pu identifier.

Annabel et Thayer constituèrent des dossiers aussi documentés que possible sur les deux codétenus de Spencer Lynch. De la paperasse, des croisements informatiques, de longues minutes pendus au téléphone, tout ce qu'Annabel aimait le moins dans son métier. Elle était cependant toujours la première à répondre aux appels qui parvenaient au bocal, espérant entendre la voix de Brolin. C'était à présent une certitude, le détective privé avait vu juste sur l'église et sur Spencer Lynch. Allait-il être intègre avec elle jusqu'au bout ? Au fond d'elle, Annabel n'en doutait pas, il était trop différent. S'il trouvait quelque chose à l'église, il lui en ferait part.

— C'est bizarre, commenta Cahill à voix haute. Ça, c'est vraiment bizarre.

Il se tenait devant les photos, un dossier à la main.

— Quoi donc ? demanda la jeune femme.

— Eh bien, c'est très curieux, j'étais en train de lire les

renseignements qu'on a glanés sur ce gamin-là, et en observant sa photo j'ai remarqué cette petite tache-là, sur le haut de son bras. De près on voit que c'est pas un bleu mais un tatouage, et j'ai vérifié sur la fiche qu'on a de lui, aucune mention de ce type.

— On en est au début, laisse le temps aux autres d'interroger les familles, nos fiches vont s'étayer avec le temps. On ne peut pas tout savoir sur tout le monde en trois jours.

— Ça n'est pas le problème. Ce gamin n'a que douze ans, c'est pas un peu tôt pour un tatouage ?

Annabel ouvrit la bouche mais Cahill enchaîna :

— En fait, ça m'a sauté aux yeux parce que c'est la troisième personne sur qui je note ça. Voyez, ce mec-là, un tatouage au même endroit, pour lui non plus il n'est nulle part fait mention d'un tatouage, et sa fiche a été établie hier par le lieutenant Attwel en personne, il a interrogé son épouse. À la case « mention particulière (tatouage, signes distinctifs sur le corps...) », il n'y a rien. J'ai cru à un oubli de sa femme, le choc ou je ne sais quoi, mais ça commence à faire beaucoup. Et là aussi, sur cette adolescente. J'ai pensé à une tache de vin sur son cou, je n'en suis plus tout à fait sûr à présent. Vous avez une loupe quelque part ?

Cette fois Thayer avait relevé la tête de son clavier d'ordinateur. Il apporta lui-même la loupe et inspecta le cou de l'adolescente, une certaine Genna Fitzgerald.

— C'est bien un tatouage qu'elle a. Il passa au garçon de douze ans puis à l'homme.

— Merde.

— Quoi ? s'inquiéta Annabel.

— C'est trois fois le même motif.

Ils se mirent tous les trois à examiner les soixante-quatre clichés restants à la recherche du motif obscur.

En moins de cinq minutes ils en avaient repéré seize autres. Puis plus d'une vingtaine.

— C'est pas vrai, ils sont tous tatoués ! murmura Cahill, atterré.

Annabel prit un bloc-notes et tenta de reproduire le symbole qui revenait sans cesse. Elle punaisa son croquis en haut du panneau de liège.

— Dites-moi que je rêve, c'est bien ce que je crois ? souffla Thayer.

— Un code-barre, fit Annabel.

— C'est complètement fou ça, pourquoi tatoueraient-ils leurs victimes d'un code-barre ? s'indigna Cahill.

Annabel désigna les trois Polaroid que Spencer avait pris :

— On sait que Spencer Lynch en faisait autant. Il utilisait une aiguille et de l'encre noire. Ça n'était pas aussi abouti, il écrivait juste des chiffres, il imitait ses maîtres, peut-être en attendant d'obtenir le modèle du code. Mais je trouve la symbolique évidente : ils prennent leurs victimes pour un simple produit de consommation.

Jack Thayer s'empara du croquis d'Annabel.

— Je vais immédiatement faxer ça à tous les bureaux de police de la région, tous les États limitrophes pour commencer et on élargira à la côte est. Annabel, il est possible de faire rentrer ce motif dans le VICAP⁹ du FBI en peu de temps ?

— Je présume que oui, il faut prendre contact avec eux. Ils s'attelèrent à faire diffuser immédiatement le tatouage à toutes les forces de l'ordre en demandant si ce dessin avait déjà été remarqué sur des cadavres ou ailleurs. Tous les membres de la cellule d'investigation furent prévenus, Attwel, Collins et les deux nouveaux détectives.

En fin d'après-midi, la fatigue planait sur le bocal lorsque l'accueil du rez-de-chaussée annonça à Annabel que Joshua Brolin était là et demandait à la voir. Elle descendit sans attendre, laissant son équipier avec Cahill.

— Je n'arrive pas à croire à ça, fit ce dernier en supportant les regards des soixante-sept personnes suppliantes.

Thayer posa une main sur son épaule.

— Personne ne le peut.

— Non mais regardez un peu, il y des gosses ! Ces enfoirés ont pris des gosses ! Alicia Ronald, dix ans, Philip Chapuisat, onze ans, Carly Marlow, huit ans ! Cette gamine n'a que huit ans !

Thayer serra d'une poigne d'acier l'épaule du jeune

⁹ Violent Criminal Apprehension Program, programme d'aide aux enquêtes.

détective jusqu'à ce que Cahill se calme. Il ne pouvait pas le lui formuler, mais Thayer pensait à ces enfants en espérant qu'ils étaient à présent dans un monde meilleur ; si injuste que cela fût, ils souffraient moins ainsi. C'était son moyen à lui de tenir.

Alicia, Philip, Carly, et tous les autres...

Charly Marlow n'avait que huit ans quand elle s'était endormie. En se réveillant, elle n'avait plus d'âge. En une nuit le monde changea entièrement, le cocon ouaté d'innocence qu'elle connaissait se transforma en abomination. Cette nouvelle existence lui avait fait perdre le goût de vivre.

À présent elle a découvert une vie sans espoir, sans envie. En cédant ses espérances, elle a préservé en échange un peu de temps avec toute sa tête mais à quel prix ? Ici il n'y a pas de jour, pas vraiment de nuit non plus en fait. La flamme d'une bougie pour tout soleil, la petite fille a appris à s'inventer de nouvelles étoiles dans les gouttes d'humidité qui scintillent au plafond. Dans ce ciel sombre qu'est le sien.

Maintenant il n'y a plus de crise de nerfs, de bouffée d'angoisse qui lui écrase la poitrine, elle n'arrive même plus à pleurer et pour une fillette de son âge, ne plus pleurer depuis des semaines, voire des mois – qui peut dire ? – c'est insupportable.

Au tout début il y a eu la vraie terreur, si dense qu'elle vous étouffe comme une épaisse flaque visqueuse qui vous tombe sur tout le corps. Carly cria énormément, elle voulait sa mère. Quand le Monstre arriva, elle hurla en appelant son père. C'était un vrai monstre, pas comme ceux qu'on voit dans les films, un peu faux, non, lui était tout ce qu'il y a de plus réel, affreux. Pas du tout humain.

Ensuite, il y eut une femme. Comme elle, on lui avait pris sa vie, elle était ici, en enfer. Carly ne savait pas ce qu'elle avait fait de mal pour aller en enfer, pourtant elle s'y trouvait bel et bien, et le Monstre en était une vraie preuve ! Cette femme lui parlait au loin, quelque part dans l'humidité de cette pierre froide. Elle n'avait pas de visage, ce n'était rien qu'une voix avec un peu d'écho. Elle lui disait des choses réconfortantes, et souvent Carly arrêta de pleurer grâce à cette femme. Peu à peu, la fillette découvrit que les mots se transformaient en caresse, elle pouvait presque les sentir dans ses cheveux, il lui arriva même de s'endormir dans ces moments-là. Quand le Monstre venait,

la femme l'insultait, elle hurlait pour qu'il laisse Carly tranquille. Et puis un jour, il n'y eut plus de mots réconfortants. La femme avait disparu. Comme tout le reste.

Carly, derrière ses petites mèches brunes, dut affronter le Monstre toute seule. Quand elle cessa de manger, il la força à avaler un bouillon dégoûtant. Parfois il apportait une bassine d'eau tiède et du savon et lui ordonnait de se laver. Elle n'en faisait rien. Le Monstre reprenait le tout et s'en allait, une fois il lui lança l'eau au visage, une fois seulement.

Fin janvier approche, dehors la neige tombe mais Carly n'en sait rien, ici il n'y a ni calendrier, ni lumière du jour, jamais. Soudain un frottement dans le couloir. Carly ne se redresse même pas, elle est allongée sous les trois couvertures qu'on lui a données depuis qu'il fait froid. Ça fait longtemps qu'elle ne réagit plus au moindre bruit, il y en a tellement. La plupart du temps c'est un peu de vent, parfois un animal – sûrement un démon, pense-t-elle –, c'est exceptionnellement le Monstre.

Il y a peu, il lui a souri, pour la première fois. Il lui a dit que c'était bientôt fini.

Mais du fond de sa pièce rocheuse, Carly sait bien que ça n'est pas vrai. Depuis qu'elle est ici, elle a beaucoup réfléchi à ce que sa maman lui avait dit sur la mort quand grand-père était parti. Maintenant Carly a vraiment compris, elle est morte, elle est en enfer, et l'enfer n'a pas de fin.

On ne peut pas mourir une deuxième fois, ça elle le sait bien.

La neige nappait ses épaules et fondait dans ses cheveux et ses sourcils quand Annabel le rejoignit. Brolin se tenait droit dans le hall, assez curieusement personne ne l'approchait. Un groupe de jeunes parlaient à l'officier de l'accueil mais malgré leur agitation manifeste tous restaient à distance du détective privé. Celui-ci semblait entouré d'un magnétisme étrange, comme un avertissement qui influait sur l'instinct d'autrui. La neige fondue maintenait ses cheveux en arrière sauf une mèche qui tombait de son front sur sa joue, comme une griffe. Aucune émotion n'habitait ce visage puissant, et Annabel lui trouva une beauté quasi effrayante. Lorsqu'il l'aperçut, une étincelle apparut dans son regard, puis ses lèvres se mirent à trembler légèrement. Annabel prit cela pour un sourire, elle commençait à se faire à son langage bien personnel.

— J'ai quelque chose pour vous, se contenta-t-il de dire.

— Trouvé dans l'église ?

Il ne parut pas surpris qu'elle sache. Il lui montra le morceau de ruban adhésif prélevé sous le banc de St Edwards et lui confia le sachet plastique.

— Félicitations, nous ne l'aurions peut-être pas trouvé avant des jours, le temps de tout exploiter, le remercia-t-elle. Je peux vous offrir quelque chose à boire ? Je crois qu'on a des choses à se dire.

Ils traversèrent la rue et entrèrent chez Tanner's ; cette fois il n'y eut pas une haie de silence et de regards inquisiteurs, Annabel devenant pour l'occasion un sauf-conduit respecté. Ils commandèrent de la bière sans alcool et Brolin narra comment il avait trouvé l'indice sous le banc de l'église,

— Avez-vous remarqué des travaux récents sur les vitraux ? lui demanda Annabel.

— Il y avait un petit échafaudage juste à côté de la rangée où je l'ai trouvé.

Ce qui expliquait la poussière de verre. Annabel décida qu'il était temps de partager, il avait scellé le pacte de confiance lui-même en venant, elle lui raconta donc comment le labo du FBI

avait analysé les débris et lui exposa leurs conclusions.

— Brolin, il y a autre chose.

Le trouble brillait dans les iris de la jeune femme, elle serrait les deux mains autour de son verre.

— À présent c'est moi qui vous suis redevable. (Elle s'attendait à ce qu'il proteste pour la forme, il n'en fit rien.) Écoutez, je vais vous faire part de nos informations actuelles, encore une fois : pas d'impair, je risque mon boulot là-dessus, O.K. ?

Brolin hocha la tête.

Ma pauvre fille, tu es malade, tu crois le connaître, mais c'est un inconnu, hier matin encore tu ne l'avais jamais vu !

— Tout d'abord, concernant les photos que nous avons trouvées chez Spencer Lynch, comme vous vous en doutez à présent, il y en a plus que les huit du *New York Post*. En fait, il s'agit de soixante-sept personnes et clichés.

Brolin n'ouvrit pas la bouche mais son visage se contracta sous l'intensité de la surprise.

— Nous avons identifié une moitié d'entre eux, ils ont tous disparu, plus aucune trace depuis. Nous pensons qu'une sorte de secte occulte est derrière tout cela, dont le leader serait un certain Bob, bien que ce dernier point soit à vérifier. Plus récemment, nous avons découvert qu'ils tatouaient leurs victimes. Les motivations, les buts, tout ça nous échappe pour le moment. Nous avons une réunion ce soir avec toute l'équipe, ça devrait s'éterniser dans la nuit, mais j'ai bien peur qu'aucun élément nouveau ne puisse s'en dégager.

Elle avala une longue gorgée de sa bière avant de reprendre :

— Il y a aussi une sorte de psaume, ou de prière rituelle. Elle était écrite chez Lynch, avec du sang humain. Ça dit :

« Caliban est notre seigneur, en nous est la vie, car la chair luit dans les ténèbres. » Enfin c'est en latin, « *Caliban Dominus noster...* », etc.

— Ce Bob, il a pris contact avec vous ? demanda Brolin en la fixant.

Il y avait tant de dureté dans son expression qu'Annabel ne trouva pas ses mots tout de suite.

— Non... euh, enfin nous disposons d'un texte qu'il a écrit mais il ne s'adresse pas à nous.

— Si je peux me permettre, faites reposer l'enquête sur un nom bien précis, que les conférences de presse en soient le relais, comme ça si Bob souhaite s'adresser à vous il saura à qui parler. S'il dirige un groupe d'hommes et qu'il se sent le pouvoir d'enlever n'importe qui comme bon lui semble, il va sûrement prendre cette enquête comme un outrage, un défi contre lui. Dans son univers, il est Dieu, personne ne peut se hisser face à lui. Ça peut le stimuler et lui faire commettre des erreurs, en jouant au chat et à la souris avec vous par exemple, mais ça peut également l'énerver et le rendre encore plus sanglant.

Ses traits s'adoucirent ensuite, ils redevinrent ceux d'un homme grave et mélancolique. Annabel hésita avant de demander :

— C'est un truc de profileur, c'est ça ? Comment pouvez-vous savoir ce qu'il est, ce qu'il pense ?

Brolin laissa transparaître l'ironie de sa situation dans une grimace amère.

— En ingurgitant des tonnes de dossiers criminels, plusieurs centaines, en étudiant leurs pathologies, leurs motivations, on finit par en faire ressortir des constantes. Après, chaque affaire est différente, pourtant on finit toujours par cerner un ou deux aspects déjà vus chez un autre. Mais tout ça c'est du flan si... si vous n'êtes pas capable de ressentir le tueur, ce qu'il est, d'étudier le dossier d'un crime et de comprendre la raison qui se cache derrière chaque coup de couteau. On se trompe, souvent, mais on essaie, et il y a toujours quelque chose à utiliser.

« Je vous fais peur, détective O'Donnel ? ajouta-t-il après une pause.

— Non, Grand Dieu, non. Je ne connais pas toutes ces ficelles psychologiques du crime, j'ai fait l'école de police, on n'a pas le temps de vous faire décortiquer trois cents affaires de tueurs en série. Ce qui distingue un bon flic d'un mauvais n'a rien à voir avec sa formation, c'est inné, c'est en lui, bien avant l'école. J'ai la passion et, j'espère, le talent. Si c'est bien le cas, alors nous nous ressemblons vous et moi. Nous ne sommes pas mauvais dans ce que nous faisons parce que nous l'avons en

nous, cette fibre déviante.

Les lèvres de Brolin s'entrouvrirent et dévoilèrent ses dents blanches, amusé qu'il était par cette tirade sincère.

— Je crois qu'il y a de ça, en effet.

Il vida son verre, se leva et retrouva le cuir de sa vieille veste.

— Merci pour cette sincérité, dit-il, et pour les infos. Je vais rester à Brooklyn encore quelque temps, je vous tiens au courant de ce que je trouve.

Avant qu'elle n'ait le temps de formuler ses questions, Annabel le vit disparaître sous la neige de la 6^e Avenue avec la fluidité d'un oiseau dans le vent.

*

**

Joshua Brolin rentra à son hôtel où un fax en provenance de Portland, Oregon, l'attendait. Larry Salhindro s'était démené brillamment pour obtenir la liste des détenus qui avaient côtoyé Spencer Lynch en prison. Brolin s'était attendu à plus de noms que cela, en fait, seulement deux personnes avaient partagé la cellule du tueur. On avait probablement jugé qu'il était dans un état psychologique instable, ou peut-être voulait-on le protéger, Brolin n'ignorait pas ce qui attendait les violeurs en prison. L'un des deux hommes avait lui aussi été condamné pour des agressions sexuelles, ce qui confirma la seconde hypothèse. Le premier, James Hooper, était encore enfermé pour de multiples attouchements sur des enfants. Il lui restait encore deux ans à accomplir, ce qui compliquait une entrevue avec Brolin. L'autre, un certain Lucas Shapiro, était sorti en mai 2000, après un an pour cambriolage. Mais il avait purgé une peine plus lourde auparavant : huit ans pour le viol d'une femme sur le parking d'une boîte de nuit. Lucas Shapiro avait passé les trois quarts des années 1990 derrière les barreaux, pas de quoi le rendre très sociable. Salhindro, comme à son habitude, avait fait du zèle en se procurant des renseignements complets sur Shapiro par le biais de son officier de probation. L'homme travaillait à présent à Manhattan, au marché aux viandes où il s'approvisionnait en

bœuf pour le revendre au détail ensuite, et il vivait avec sa sœur à Brooklyn.

Brolin savait que la prison est le meilleur endroit au monde pour un criminel qui souhaite nouer des liens avec les individus de son genre, une véritable agence d'intérim qui a des « succès » retentissants à son actif. Spencer Lynch pouvait avoir rencontré les autres membres de la « Secte » pendant sa détention. Cela pouvait être un partenaire de cellule comme Shapiro ou Hooper, mais aussi un détenu qu'il croisait dans les couloirs, au réfectoire ou dans la cour, et alors, l'écheveau deviendrait impossible à démêler.

Ce Shapiro était cependant une piste à ne pas négliger. À défaut d'être celui qui avait initié Lynch au meurtre, il pourrait peut-être l'éclairer sur la personnalité du jeune tueur.

Brolin regarda sa montre, il était presque dix-neuf heures. Un peu tard pour une visite de courtoisie, il irait le voir à son boulot, le lendemain matin. Et puis il se sentait fatigué, psychologiquement, de tout cet environnement de crime, de démenche.

Il ferma les yeux.

Soixante-sept personnes.

La mort et la souffrance rôdaient alentour.

D'un bond il se leva et chassa toutes ses pensées noires, il n'avait plus qu'une envie : trouver un bar bruyant et boire jusqu'à ce que son cerveau ne sache plus comment l'importuner avec des images douloureuses, ensuite il s'endormirait d'un trait, sans réfléchir à la solitude, à l'existence, aux autres et l'image qu'ils renvoient d'eux-mêmes.

Il voyagerait heureux, plongé dans le silence pénétrant de l'alcool.

A quelques centimètres de la surface de l'East River, le vent fusait avec une incroyable rage, il tourbillonnait et s'envolait en arrachant de l'eau pour la jeter à la face des cieux. Le voile de neige s'était peu à peu transformé en manteau étouffant, la tempête s'était gonflée d'orgueil pour cracher toute sa colère. Lorsque minuit passa, la cité tentaculaire avait disparu, plus un building n'était visible.

Nullement à l'abri derrière les tours de son église, le père Franklin-Lewitt ouvrit les yeux dans l'obscurité de sa chambre. Le chaos battait à sa fenêtre, carillonnant de ses souffles multiples. Le prêtre ne connaissait que trop bien la musique, il se tournait et se retournait dans son lit, ensuqué par le sommeil qu'il ne parvenait cependant pas à rattraper. Et cela pouvait durer jusqu'au petit matin.

Dépité, il se redressa et repoussa les couvertures. Il faisait sacrement frais, il se dépêcha de trouver ses chaussons en tâtonnant et descendit à la cuisine. La lumière du frigo dansa dans la pièce comme l'auréole des saints. William Franklin-Lewitt but un verre de lait d'une traite, espérant que cette promenade nocturne lui permettrait de se rendormir.

Il allait remonter quand une langue glaciale lui balaya les mollets. Cela cessa aussitôt.

Le prêtre se pencha, le courant d'air provenait de sous la porte conduisant à l'église. En y réfléchissant, il songea à l'aération dans la salle de bains, elle n'était jamais fermée, mais pour qu'il y eût un souffle pareil, il fallait une autre source. Quelqu'un avait ouvert une porte dans l'église.

Non ! Ça recommence ! Cette nuit, ça revient !

La chair de poule glissa sur son corps, la peur s'enracinait à nouveau en lui.

Mon Dieu, non ! Faites que ça ne soit pas ça.

Il s'approcha de la lucarne dans l'escalier, celle qui donnait sur la minuscule impasse où il déposait ses poubelles. À deux mètres en face, il voyait son église, et surtout une des fenêtres.

Et là, dans la tempête, il distingua clairement le vitrail en

train de *bouger*.

Le prophète Zacharie, qui annonçait la venue du véritable Roi sur un âne, ondulait dans un nimbe de neige.

« Sainte Marie mère de Dieu », murmura le prêtre en se signant.

Adossé contre le mur, entre deux marches, et la bouche ouverte, le père Franklin-Lewitt comprit ce qui se passait, mais cela ne le rassura nullement. Le vitrail ne bougeait pas, on avait allumé des bougies.

Il s'arma de courage, le peu qu'il lui restait encore, et rejoignit la porte qui menant du presbytère au chœur. La main sur la poignée, il sentit la sueur couler sur ses joues comme des larmes. Il inspira fort et poussa la porte. Arrivé au bout du couloir il écarta d'un geste lent le rideau et entra dans ce monde autrefois sien, là où il s'était senti en harmonie avec son Seigneur, avant que l'horreur ne s'y réfugie.

Les flammes des bougies se réverbéraient dans le tabernacle sur l'autel. Il lui sembla qu'elles se trémoussaient sans pudeur, provocantes comme des succubes pervers.

On avait allumé des dizaines de cierges autour de lui. Quand il les découvrit son cœur s'emballa et sa mâchoire se crispa dans un bruit d'os. Ils étaient rassemblés sous le vitrail du prophète Zacharie et gouttaient tous sur le sol.

Les perles qui s'en échappaient n'était pas de cire.

Mais de sang.

Chaque petit *floc* résonnait dans tout l'édifice comme un cri, et le père Franklin-Lewitt leva les yeux vers le vitrail.

Du sang coulait sur le visage du prophète.

La ville s'éveilla sous un tapis blanc de trente centimètres d'épaisseur. La neige tombait encore, plus clairsemée, hésitante, elle donnait au ciel un mouvement perceptible, presque rassurant.

Le soleil se faisait attendre, hiver oblige, et Annabel ouvrit les yeux dans la frissonnante torpeur de l'obscurité ; son réveil délivrait la voix grippée de Bruce Springsteen et affichait 6 : 10. Elle émergea difficilement, la réunion de la veille s'était prolongée tard dans la nuit. La jeune femme avait donné à Thayer le morceau de Scotch et elle avait dû tout lui expliquer à propos de Brolin. Son équipier n'avait pas protesté, il s'était contenté de lui demander si elle était sûre de ce qu'elle faisait. Thayer craignait surtout que des informations ne filtrent vers la presse par le biais du détective privé. Il n'ajouta rien de plus.

Annabel plissa les paupières puis s'étira. Pieds nus, elle traversa le parquet froid du salon et se fit chauffer un café. Lorsqu'elle s'estima prête, la jeune femme fit quelques exercices matinaux : pompes, abdominaux, et tractions à la barre montée dans le chambranle de sa porte de salle de bains ; elle s'enfonça ensuite dans les vapeurs de la douche.

Après un événement tragique, certains gestes autrefois simples deviennent douloureux. Cela consistait en de petits riens qui se révélaient difficiles pour Annabel, comme de prendre le savon sur le reposoir. Elle voyait ses doigts se poser sur le carré rosé dans la brume chaude et subitement, une main plus large couvrir la sienne. La peau de Brady, fraîche, se serrait contre son dos et il commençait doucement à la laver. C'était un jour ordinaire, sans fête, ni rien de particulier, juste une de ces journées banales pour tous. C'était un lundi, Annabel s'en souvenait, et ni Brady ni elle ne travaillaient. Il avait surgi dans la douche sans qu'elle s'y attende et cet instant s'était gravé dans sa mémoire avec le plaisir et l'auréole scintillante des beaux moments. Les fantômes les plus durs à supporter et à vaincre ne sont pas ceux que l'on croit, ce sont les fantômes de nos gestes familiers.

Annabel vérifia rapidement ses tresses dans le miroir et enfila un jean délavé. La journée serait longue, la jeune femme prévoyait de passer à l'hôpital pour prendre des nouvelles de Julia Claudio, lui parler un peu. Quant à Spencer Lynch il était sous surveillance policière, s'il sortait de son coma, toute l'équipe d'investigation serait prévenue immédiatement.

Le visage d'Annabel éclatait comme une fleur hors du col de son pull en cachemire noir, ses cheveux tombant en une corolle sombre. Elle accrocha son holster dans son dos, à la ceinture, et elle s'apprêtait à manger un morceau quand son téléphone portable sonna.

C'était Jack Thayer ; la voix déjà posée et assurée, il semblait totalement réveillé si bien qu'Annabel se demanda s'il s'était couché.

— Je suis en bas de chez toi, annonça-t-il, descends vite. Ne lui laissant pas le temps de protester, il enchaîna :

— Je vais t'expliquer, viens. Tu es réglée comme du papier à musique, tu te lèves tous les matins à six heures, alors ne me dis pas que tu n'es pas prête, je t'attends.

Il raccrocha aussitôt.

Lorsqu'elle claqua la portière de la Ford, Annabel découvrit un sac McDonald's sur le tableau de bord.

— C'est pour toi, dit Jack en accélérant, jus d'orange et cookie, ce qu'il te faut.

Annabel laissa la boisson et prit le gâteau.

— Merci p'pa, ironisa-t-elle. Si ça n'est pas trop demander, pourrais-je savoir ce qui se passe ? Jack était fraîchement rasé et embaumait l'after-shave, il était concentré sur la route.

— On fonce à Larchmont, dans le comté de Westchester. Le shérif a appelé ce matin... (Jack jeta un rapide coup d'œil à sa montre) il y a vingt minutes. Ils ont trouvé un cadavre cette nuit, une femme. Meurtre sans aucun doute. Apparemment, c'est un livreur qui est tombé dessus, un jeune gars qui vit chez ses parents. Il se lève très tôt le matin, à cinq heures moins le quart il est sorti pour faire pisser son chien dans le parc. La bestiole a commencé à gratter la neige et le livreur a vu une main surgir. Pas joli à ce qu'il paraît.

L'imagination d'Annabel s'emballa et des images toutes plus

horribles les unes que les autres l'assaillirent. Elle repensa à une affaire sordide sur laquelle on l'avait appelée un an plus tôt, une femme vivant seule que l'on avait retrouvée morte, le visage littéralement arraché. C'était son propre chien qui l'avait dévorée, laissant la peau pendre de part et d'autre de son crâne. Depuis qu'elle était dans la police, Annabel ne comptait plus les cas où les animaux domestiques avaient fait du cadavre de leur maître un repas orgiaque. Les chats en particulier, ils n'attendent pas que la viande refroidisse. Sachant cela, Annabel s'était toujours refusée à en avoir un. Cela fait partie des petits secrets comme en ont beaucoup de professions et que l'on n'ébruie pas trop, ces choses de la vie que la société n'est pas prête à accepter.

Thayer poursuivit :

— Les flics locaux ont fait leur boulot, le coroner est venu et ils allaient emporter le corps lorsqu'ils ont vu le tatouage sur sa nuque. Un code-barre comme le nôtre. Le shérif a reçu notre dépêche hier soir, c'était encore bien frais dans son esprit, il a aussitôt fait le rapprochement et a appelé chez nous. Le temps qu'on y soit, ça fera presque trois heures qu'ils ont découvert le cadavre, les médias sur place vont être hystériques.

Annabel resta muette, elle détestait les relations publiques, surtout face à la presse. Les journalistes se comportaient comme si tout leur était dû, suçant la moindre info par toutes les plaies des victimes, sans égard pour autrui. Elle avait tendance à vite sentir l'énervement monter, c'est pourquoi Jack s'occupait en général du relationnel, et elle du terrain.

— Les flics ont respecté les protocoles ? demanda-t-elle. Avec la scène de crime j'entends.

— Tu me demandes s'ils sont bons ? J'en sais fichtrement rien, je ne pense pas qu'ils aient souvent des meurtres sur les bras, en tout cas ils n'ont pas une grande expérience.

— Et Brett Cahill, notre super-détective, il est prévenu ?

— Il nous rejoint là-bas. Anna, c'est peut-être le petit coup de pouce dont on avait besoin, je veux dire ce corps tatoué, il ne faut rien manquer.

— Justement, ça me paraît trop beau pour être vrai.

— Pas tant que ça ! J'y ai pensé sur le chemin, au contraire,

c'est dans la logique des choses. En quelques jours on a semé un sacré bordel dans les affaires de cette... secte ou peu importe ce que c'est. En peu de temps, on a découvert leur existence, arrêté l'un des leurs, mis la main sur un paquet de photos compromettantes et je passe sur le reste. Ils s'agitent, ils doivent sentir la pression monter, par prudence il serait logique qu'ils se débarrassent de preuves accablantes, au cas où... Et ils vont commettre des erreurs sous l'effet du stress, du moins pendant quelque temps, il faut mettre la main sur eux avant qu'ils ne se ressaisissent.

Annabel approuva mollement, la mort d'une femme ne la réjouissait jamais, indices ou pas.

— On laisse les flics locaux faire leur job, compléta Thayer. Mais cette enquête c'est notre priorité, s'il y a le moindre conflit de juridiction je m'en occupe. S'il le faut, on disposera d'appuis suffisamment importants pour avoir carte blanche, cela dit si on pouvait éviter d'en arriver là...

Annabel soupira et s'absorba dans la contemplation du paysage.

Le trafic était un peu perturbé par la neige bien que les véhicules de déblaiement eussent travaillé sans arrêt depuis la veille au soir, leurs gyrophares clignotaient encore sur les bas-côtés. La nuit ne voulait pas céder son tour, elle tenait farouchement son drap de ténèbres sur l'horizon, elle s'étirait sur la ville et sur les gens, sa morosité glissait sur les visages engourdis. A les regarder dans les voitures, sur les trottoirs, on pouvait se demander s'il valait la peine de vivre, de faire cette tête tous les matins pendant quarante ans de vie professionnelle. Vie professionnelle... Annabel réfléchit à cela pendant quelques minutes, au temps qu'il faut donner de sa vie pour « vivre ». Elle repensa aux drugstores, aux médicaments, aux soins de beauté, elle songea qu'on se battait quotidiennement pour rallonger sa vie, pour garder la jeunesse, que l'on pouvait rester belle jusqu'à soixante ans et plus, que l'on pouvait vivre jusqu'à cent ans, mais quel en était le prix réel à payer ? Au nom de quelle perversion tacite ? Pour qui et pour quoi ?

Le temps devient palpable dans la solitude. Et la culture

moderne nous apprend à craindre l'un et l'autre.

Annabel entrouvrit la fenêtre pour respirer et elle ne dit plus un mot jusqu'à ce qu'ils arrivent à Larchmont.

Les maisons de Mamaroneck et de Larchmont qui jalonnaient la côte reflétaient une certaine classe de la population : ceux qui travaillent énormément et qui gagnent tout autant. Quand la Ford s'engagea dans le quartier résidentiel où avait été retrouvé le cadavre, Thayer ne put retenir un sifflement d'admiration, plusieurs propriétés ici avaient la taille de tout son immeuble. Au bout d'une rue sinueuse, ils débouchèrent sur un parc bordant le Long Island Sound¹⁰. Des dizaines de voitures et camionnettes stationnaient un peu partout, la plupart portant les logos de chaînes de télé ou de radio. Le parc consistait en une bande herbeuse qui s'étendait sur un petit kilomètre, hérissée de chênes et de hickorys desséchés par l'hiver. La neige tapissait le tout en ce matin de janvier.

Thayer et Annabel trouvèrent à se garer et prirent la direction de l'attroupement. En franchissant un muret qui délimitait le parc de la route, Thayer donna un coup de coude à son équipière et désigna du menton un écriteau cloué à un arbre : « LE PARC EST INTERDIT DU CRÉPUSCULE À L'AUBE ». La jeune femme douta que l'avis fût respecté scrupuleusement, mais la fréquentation devait nettement baisser en soirée pour être nulle la nuit.

Annabel observa l'aspect général des lieux : une petite butte au milieu qui cachait le bord de l'eau, l'obscurité et les troncs empêchaient de voir à plus d'une vingtaine de mètres. Aucun éclairage, releva-t-elle, et impossible de faire venir un véhicule depuis la route.

Le troupeau médiatique crépitait sur leur gauche, en partie masqué par un bosquet de chênes. La lumière synthétique de la scène dégageait un halo avide d'indiscrétion.

Les deux détectives se frayèrent un chemin parmi les

¹⁰ Bras de mer entre Long Island et les États de New York et du Connecticut.

journalistes, mais aussi parmi les badauds qui commençaient à affluer à mesure que la nouvelle se propageait dans le quartier. Un meurtre est toujours un spectacle que beaucoup ne rateraient pour rien au monde.

Avant de les laisser franchir le cordon du périmètre de sécurité, un officier de police leur fit signer une feuille d'entrée et sortie, avec identité, numéro de badge et heure d'arrivée. Jusqu'à présent la police de Larchmont faisait preuve de maîtrise.

Le respect des procédures se dégradait une fois le cordon passé. Au milieu du parterre de neige, deux policiers en uniforme assis sur un banc public sirotaient une boisson chaude dans des gobelets. En tout, Annabel compta une douzaine d'uniformes et presque autant de costumes-cravate. Le sol avait été piétiné et toute trace éventuelle avait disparu depuis bien longtemps. Pour la conforter dans sa colère, Annabel vit un deputy shérif jeter son mégot au loin, vers le bord de l'eau. Ici, la préservation de la scène de crime aussi intacte que possible relevait de l'utopie. En théorie, le premier officier arrivé sur les lieux devait tracer un chemin aussi étroit qu'il le pouvait jusqu'à la victime et tous auraient ensuite pour tâche de suivre ce balisage et de n'en pas sortir afin d'éviter toute contamination. En théorie.

Le shérif Douglas Williamson s'approcha d'eux, la main tendue. C'était un homme maigre, le visage dissimulé sous une courte barbe, avec des yeux minuscules qu'un nez trop fin rendait bien rapprochés.

— Heureux que vous soyez là, c'est moi qui vous ai appelés. Fidèle à son habitude, Annabel entra dans le vif du sujet sans formalités :

— Vous êtes arrivé en premier pour dresser le périmètre ? Le shérif sembla se satisfaire de cette rapidité, il devait avoir hâte qu'on libère le parc et qu'on emporte le corps.

— Non, c'est Harry, venez.

Il les emmena au bout de la langue de terre d'où ils dominaient les brisants qui descendaient jusque dans le Sound. Plusieurs personnes se tenaient en équilibre sur l'arête des pierres devant de petits projecteurs sur trépieds. Williamson

descendit quatre marches taillées, et rejoignit le groupe en écartant les bras pour trouver son équilibre. La neige avait rendu glissante la surface des rochers et tout le monde se déplaçait prudemment, parfois avec un ridicule pesant compte tenu des circonstances.

— Harry, appela le shérif, voici nos collègues de New York. Je vous présente Harrison Doubsky. Et voici notre coroner, Ed Poster.

Ils saluèrent tous deux. Doubsky ressemblait à un lycéen mais Poster, un homme d'une cinquantaine d'années, l'air vif, dégageait une présence plus rassurante.

Dans le lointain, le courant du Sound agitait une bouée et sa cloche. *Ding-Ding... Ding-Ding...* Le rythme était lent et funeste. Il résonnait sans fin sur l'immense surface grise, entrecoupé par une rafale subite de vent ou par le *floc-floc* de l'eau entre les rochers.

Les deux hommes s'écartèrent pour laisser apparaître le triste spectacle.

Annabel porta une main à sa bouche.

— Mon Dieu...

La mâchoire de Jack Thayer se crispa. Côté des cadavres est une chose, mais on ne se vaccine jamais contre la souffrance.

La femme était étendue sur le dos, entièrement nue. La mort et la nuit glaciale ne lui avaient pas ôté sa teinte rosée, au contraire, des nuages d'un rouge pâle flottaient sur sa peau. Mais le plus étonnant était sa position : jambes en l'air, recroquevillées vers le torse, elles étaient pliées sans toucher le sol, et ses deux bras étaient dressés vers la lune couchante, raides et tendus. Il aurait suffi qu'on la tourne sur le ventre pour qu'elle se tienne à quatre pattes ou presque, comme un être vivant figé. C'était là l'effet combiné de la rigidité cadavérique et de sa position au moment du décès. La nature prise le grotesque, ce que les films et la littérature aiment à oublier, représentant la mort bien souvent avec délicatesse, harmonie et dignité. Trois antagonistes farouches de la mort violente.

Annabel s'approcha. Elle imagina cette femme se battant pour survivre, les bras tendus devant elle, les jambes repliées contre elle pour se protéger, tous les muscles tétanisés par la

peur et la douleur.

La rigidité cadavérique était maintenue par la neige, peut-être était-elle morte depuis beaucoup plus longtemps que les quinze à vingt-quatre heures supposées à ce stade de *rigor mortis*. La détective n'était plus qu'à un mètre à peine, elle s'accroupit à côté du corps.

Un haut-le-cœur la secoua violemment.

Ses doigts ! Ils sont comprimés contre la paume ! Et ils n'ont plus d'ongles !

Le coroner, Ed Foster, contourna le cadavre et manqua de tomber en dérapant sur la neige. Il se stabilisa et montra le rapport préliminaire qu'il tenait à la main.

— On lui a arraché les ongles, expliqua-t-il. Probablement avec une pince, c'est du travail de boucher, ça a été fait n'importe comment, avec beaucoup de brutalité.

Le coroner sembla hésiter en regardant Annabel. Il était plutôt petit, avec une large calvitie, et il portait des lunettes à montures très fines.

— Dites, vous avez l'estomac bien accroché ? Parce que le pire est là, avertit-il en montrant de son stylo l'entrejambe de la victime.

Annabel inspira un grand coup.

Ding-Ding... quelque part, la cloche battait le chant des âmes. Sous la lumière crue des projecteurs halogènes, le regard d'Annabel glissa sur la jambe froide, jusqu'en haut de la cuisse, là où tout à coup la peau devenait très rouge, puis boursouflée, cloquée, et enfin absolument noire. Calcinée.

On lui avait brûlé les parties génitales, le pubis avait fondu et l'anus suintait encore légèrement.

Cette fois Annabel se détourna et rendit tout ce qu'elle pouvait dans la neige. Harrison Doubsky lui tendit un mouchoir en papier.

— Ça nous a fait ça à tous, lui confia-t-il timidement en espérant la rassurer.

Quand elle se redressa, Thayer rivait sur elle ses yeux brillants, il l'interrogeait. Elle inspira profondément et d'un imperceptible clignement de paupières elle le rassura. Tout allait bien.

Façon de parler ! Cette fille a été mutilée, on ne peut pas aller bien en travaillant là-dessus.

Elle s'essuya la bouche encore une fois, par nervosité.

Ne pense pas à l'individu, pas maintenant, concentre-toi sur les faits, uniquement les faits, pas de projection ou d'imagination, seulement le concret, trouve des indices, ou au moins des pistes, mais on ne donne pas dans l'émotion, ma grande, compris ?

Pendant un court instant elle songea à Brolin. Les profileurs faisaient tout le contraire, on leur donnait les faits, et ils se mettaient dans la peau des victimes puis du tueur, en totale empathie. Elle se demanda comment un homme pouvait tenir le coup ainsi, et elle comprit pourquoi les profileurs du FBI ne restaient pas à leur poste très longtemps avant de changer d'unité.

— Où est le garçon qui a trouvé le corps ? demanda Thayer. Le shérif Williamson désigna les maisons au loin, par-delà le parc.

— Chez lui, avec deux de mes hommes, ils ont pris sa déposition et s'assurent qu'il va bien, ça a été un choc pour lui.

— Emmenez-moi le voir, nous allons parler de tout ça ensemble si vous le voulez bien, annonça Thayer en posant une main dans le dos du shérif.

En s'écartant, il jeta un bref regard à son équipière qui hocha la tête. Comme d'habitude, Jack s'occupait des relations humaines, des interrogatoires, et elles des indices, du terrain. Elle fit face à Doubsky qui tenait son paquet de mouchoirs à la main, un peu penaud.

— À quelle heure êtes-vous arrivé ici ? demanda-t-elle. Une étincelle de fierté s'alluma dans les yeux du jeune homme et il s'empressa de sortir un calepin de sa poche.

— J'ai tenu une chronologie détaillée de tout, expliqua-t-il. Heure de mon arrivée, de celle du shérif, du coroner, enfin tout y est. J'ai dressé le périmètre aussitôt. Et j'ai pris quantité de notes, sur tout ce que j'ai vu en découvrant les lieux.

Annabel se félicita de cette initiative, la prise de notes obligeait les flics à prendre du temps, à se poser plutôt que de vouloir tout exécuter en vitesse et de bâcler la scène de crime.

Dans beaucoup de cas, la priorité était d'enlever le corps au plus vite. Mais malgré sa bonne volonté, Harry Doubsky avait fait les choses à moitié. Le périmètre était beaucoup trop restreint, et il aurait dû interdire la zone à toute personne non indispensable à l'enquête. C'était le problème dans les petites villes, les meurtres étaient rares et souvent tous les flics accouraient pour jeter un coup d'œil, contaminant ainsi la scène de crime.

— Pour fouiller la scène, continua-t-elle, vous avez procédé avec quelle méthode, en roue ou en grille ? La deuxième est la plus adéquate sur un espace aussi vaste.

— Euh, c'est moi qui ai fait le tour des environs, avec ma lampe...

Annabel imagina tous les policiers présents, foulant le sol depuis près de trois heures maintenant, et elle comprit qu'il ne servirait à rien de tout reprendre à zéro. Empreintes de pas, mégots et autres indices seraient impossibles à identifier.

Elle se tourna de nouveau vers le corps. Cette fois, elle se concentra sur les détails, essayant autant que possible de ne pas penser à l'ensemble, à l'individu. Elle remarqua aussitôt qu'on avait déblayé la neige sous le corps et, pis, on avait tracé à la craie la silhouette de la victime sur la roche. « La fée de la craie », murmura-t-elle. C'est ainsi qu'on l'appelait lorsque personne ne pouvait dire qui l'avait tracée. On en retrouvait souvent sur les scènes de meurtre, un flic bien intentionné dessinait le contour du cadavre, comme une irrésistible pulsion induite par les films.

— Qui a fait ça ? demanda-t-elle en montrant la marque de craie.

— Moi, pourquoi ?

— C'est une erreur. Vous avez pris des photos du corps ?

— Oui, sous tous les angles.

— Avec la marque de craie en dessous ? Doubsky acquiesça, mal à l'aise.

— Merde. S'il y a procès la défense pourrait arguer que les photographies ne sont pas une représentation exacte de la scène parce que la police y a placé des repères, et ça peut rendre toutes les photos irrecevables.

À présent, Doubsky se dandinait d'un pied sur l'autre.

— On ne trace la silhouette qu'en cas extrême, lorsqu'il faut déplacer le corps avant examen, sans autre alternative, continua-t-elle. Et surtout on prend les photos avant la craie.

— Je savais pas ça.

Annabel l'ignora et entreprit de faire un tour sur elle-même, en levant la tête. Elle fit signe à Harry Doubsky de s'approcher.

— Vous avez commencé à interroger le voisinage ? Il secoua la tête, n'osant plus parler.

— Alors débutez avec cette maison, il y a de la lumière.

— Pourquoi celle-là ?

— C'est la seule qui donne directement là où nous nous trouvons, peut-être que quelqu'un aura vu quelque chose dans la nuit, ne négligez rien.

Doubsky pinça les lèvres, il semblait très ému de ses erreurs. Il allait partir quand Annabel l'appela :

— Harry. Vous avez de bonnes intentions, ce qu'il vous manque c'est un peu d'aide, trouvez un bon manuel de la scène de crime et vous deviendrez un flic redoutable, O.K. ?

Harry hocha la tête, il se sentit un peu mieux quand il grimpa vers les marches.

L'aube sourdait tout doucement par-delà l'horizon du Sound, une brume blanche se hissait sur la toile de l'obscurité.

— C'est bien que vous l'ayez rassuré, commenta Ed Poster. Harry est un type bien, il a juste besoin d'être guidé.

— Je n'aime pas faire de la peine, même lorsque c'est mérité.

Annabel sortit un élastique de son bombardier et noua ses tresses en queue de cheval avant d'étudier la position de la victime.

— De quoi est-elle morte ?

— Strangulation. Regardez.

Poster se pencha sur le visage de la femme. Elle était maigre, ses pommettes saillaient et ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites. Le masque de ses traits était abîmé par de violentes ecchymoses, d'un violet profond, le visage n'avait pas eu le temps de gonfler, elle était morte avant. Le coroner enfila des gants épais et souleva une paupière. L'œil était anormalement plat, desquamant, la pupille avait pris une forme

ovale et surtout une longue traînée rouge sombre couvrait le blanc.

— Ecchymose conjonctivale qui témoigne de l'asphyxie, énonça le coroner. Et puis ici, voyez ces petites érosions arciformes sur le cou, ce sont des stigmates unguéaux – c'est la trace des ongles de son agresseur. Je serai plus précis après l'autopsie, en attendant, je pense qu'il se tenait derrière elle quand il l'a étranglée.

Annabel était à présent accroupie au-dessus du cadavre, elle remarqua les taches discrètes mais nombreuses qui marquaient le torse. De petites plaques sombres sous la peau.

— C'est quoi, ça ? fit-elle en tendant un doigt vers l'une d'elles.

Le médecin arrêta sa main aussitôt.

— Si vous souhaitez la toucher, il vaudrait mieux mettre des gants. Je pense que ces taches sont des sarcomes de Kaposi, en tout cas ça y ressemble beaucoup. (Il planta son regard dans celui d'Annabel.) En général, on rencontre ce genre de sarcomes chez les personnes infectées par le virus du sida, détective. Compte tenu des circonstances, je crois qu'il vaut mieux être prudent.

Il relâcha le poignet de la jeune femme.

— Vous avez votre idée sur le déroulement des faits ? demanda-t-elle.

Ed Poster haussa les épaules.

— Je ne sais pas bien. J'hésite. On dirait un crime sexuel, œuvre d'un détraqué, mais j'ai une autre hypothèse... Regardez là, les petites cicatrices de part et d'autre du torse.

En effet, Annabel vit une fine marque blanche courir de la hanche jusqu'à l'aisselle, et ce des deux côtés, on aurait dit la jointure collée d'un jouet ou d'un ouf en chocolat blanc.

— C'est en fait la pression de la couture qui s'est incrustée sur la peau après la mort, cette jeune femme portait un haut moulant. Et il y a ceci.

Il posa un index gainé de latex sur le sternum et descendit au nombril. La peau avait été coupée, très finement, laissant apparaître les bords blancs des couches successives. Bien que longue, la coupure était discrète, et aucune trace de sang n'était

visible.

— Elle était morte depuis un bon moment quand on lui a fait ça, ça n'a pas saigné du tout, le cœur ne battait plus. Je pense que son agresseur a coupé son vêtement avec un cutter ou quelque chose dans ce genre. Il lui a entaillé la peau au passage.

Le coroner fit claquer sa langue pointue contre son palais.

— Voilà comment je vois les choses : le type coince cette femme, il la viole. Il lui a probablement enlevé son pantalon mais c'est tout. Puis, je ne sais pas pourquoi, sûrement en voulant toucher sa poitrine, l'agresseur découvre les taches sur le torse, il se dit qu'il a affaire à quelqu'un de malade, et il enrage. Il la frappe au visage, elle tombe et il l'étrangle. Ensuite, dans un délire de vengeance, il décide de lui brûler les organes génitaux. Peu de temps avant de l'abandonner, il coupe les vêtements qu'elle porte sur le torse et il vient la jeter ici dans la nuit. Voilà. Évidemment, sans l'autopsie tout ça relève de l'imagination pure, je vais peut-être vous affirmer tout le contraire dans quelques heures.

Annabel fit signe qu'elle comprenait, elle appréciait néanmoins l'idée, la plupart des légistes ou coroners se gardaient habituellement de la moindre suggestion tant qu'ils n'avaient pas toutes les données en main.

— Et le tatouage ?

— Ah, oui !

Il voulut soulever le cou de la victime et à cause de la rigidité il dut s'aider des deux mains pour la tourner entièrement sur le côté. À la base de la nuque, un code-barre était gravé. De multiples croûtes de sang le rendaient un peu confus.

— C'est assez bizarre, concéda Poster. C'est très récent, pas du tout cicatrisé, on lui a fait ça quelques heures avant son décès tout au plus. Il faudrait étudier la cytologie pour être plus précis.

— Vous comptez faire l'autopsie rapidement ?

— Cet après-midi. Je vous ferai parvenir une copie du rapport.

Ils se relevèrent. Le ciel blanchissait de plus en plus rapidement, les projecteurs allaient devenir inutiles.

— On peut l'enlever ? voulut savoir le coroner. Elle commence à être là depuis longtemps, ça serait bien que le jour se lève sur autre chose qu'un cadavre.

Annabel se hissa sur le sommet d'un rocher dominant les autres, elle scruta l'étendue plate et envoûtante du Sound. La bouée continuait de déverser son ding-ding avec lenteur.

— Demandez au shérif, pour moi c'est bon. Il doit être avec le détective Thayer.

Elle suivit du regard le coroner qui s'écartait et remontait vers le parc pour finalement distinguer la silhouette athlétique de Brett Cahill en pleine conversation avec les flics locaux, il ne perdait pas de temps lui non plus.

Peu à peu, on vit une bordure noire s'élever sur la ligne d'horizon. L'autre rive. D'autres maisons, d'autres vies, très loin, indiscernables. Et quelque part, un tueur. Non, pas un mais plusieurs, corrigea Annabel. Une meute impitoyable.

Le tatouage était le même que celui des photos, sans aucun doute. Annabel frissonna dans le vent. Tant de questions. Que faisait cette secte au juste ? Pourquoi tant de gens enlevés, dans quel but ? Et pourquoi n'avait-on pas trouvé de cadavre dans la nature jusqu'à la découverte de celui-ci ? Tout s'était enchaîné en quelques jours, peut-être que la secte avait décidé de changer de méthode, d'abandonner ses victimes ?

Elle en doutait. Non, il y avait autre chose. Mais pour le comprendre, il fallait percer le mystère de la secte elle-même.

Que font-ils exactement ?

Comme si elle venait d'être engloutie par un poisson énorme, la bouée se tut subitement.

Joshua Brolin marchait sur Atlantic Avenue sous les flocons de neige clairsemés, il s'engouffra dans la chaleur moite de la bouche de métro, direction le sud-ouest de Manhattan.

De sa première visite à New York, le garçon de la côte ouest avait gardé l'image d'une île hérissée de gratte-ciel ultra sophistiqués, un borough sans identité autre que les plaques réfléchissantes de ses structures de verre et d'acier. A l'évidence, le quartier qui séparait Chelsea de Lower West Side tranchait franchement avec cette vision. De la taille d'une petite ville de province et balayé sans relâche par les vents de l'Hudson River, ce coin de New York était essentiellement constitué de bâtiments trapus d'un ou deux étages, d'habitations usées en ciment brun, et ça et là d'un haut parking sinistre. En s'enfonçant plus à l'ouest Brolin parvint à une zone plus déserte encore, avec des entrepôts désaffectés gris, de huit voire dix étages avec des fenêtres poussiéreuses larges comme des cathédrales, donnant à l'ensemble un style qu'il s'amusa à qualifier de nazi-revival.

Il remonta sur la 14^e rue ouest, passa devant des galeries d'art qui juraient au milieu de ce paysage morne et industriel, et il se demanda s'il s'était déjà trouvé une seule personne pour en franchir le seuil. La neige volait en tourbillons sous l'action du vent, diminuant de plus en plus la visibilité. Ici les graffitis témoignaient d'une vie nocturne singulière, probablement agitée. Toutes les ouvertures étaient recouvertes de barreaux ou de rideaux en acier, les rares espaces inoccupés croulaient sous les affiches de concerts, de manifestations ou de publicités érotiques.

Brolin découvrit enfin le marché aux viandes à l'angle de Washington Street, ombre menaçante sourdant du froid. L'ensemble de bâtiments occupait un pâté de maisons entier, avec de rares fenêtres aux étages, laissant tout le reste aveugle, fermé au monde à l'aide de briques rouge noircies par les années. Brolin s'étonna encore de la présence d'un magasin de vêtements chics en face de cette sinistre construction, mais

n'était-ce pas là tout le paradoxe new-yorkais ?

Il traversa et enjamba les tas de glace qui couvraient la chaussée, glace qui n'avait rien à voir avec le climat, et dont la teinte rosée par endroits laissait imaginer le pire. Tout le trottoir était surplombé d'une étrange marquise sillonnée de poulies auxquelles pendaient des crochets coulissants. Les mouettes s'agglutinaient sur la marquise et sur les escaliers de secours rouillés. Un de ces ersatz de gargouille lança un cri strident au passage du détective et s'envola pour atterrir avec d'autres comparses sur l'arrière d'une benne à ordures. Quatre hommes en tablier blanc y déversaient le contenu de fûts en plastique : tout ce que les carcasses animales comportaient d'inexploitable. Plusieurs tonnes de déchets organiques prenaient l'air ici pour la plus grande joie des volatiles carnivores.

Brolin s'approcha d'un des bouchers en montrant sa carte de privé.

— Bonjour, je cherche Lucas Shapiro, vous savez où je peux le trouver ?

L'homme lui jeta un regard peu aimable, visiblement l'effort de parler lui coûtait.

— Il est à l'intérieur, concéda-t-il. À la découpe.

Brolin ne prit pas la peine de le remercier et s'approcha d'une des entrées. En guise de porte, des lanières de plastique tombaient comme une chute d'eau fossilisée. Il pénétra dans un étroit corridor aux parois constituées de plaques de métal et au plafond anormalement bas, et dont l'unique éclairage consistait en une succession d'ampoules nues. Une puissante ventilation bourdonnait quelque part, pourtant l'odeur de viande froide assaillit aussitôt Brolin. Ça sentait la mort, les tripes et le sang ; un parfum lourd, un peu piquant, qui se déposait sur les vêtements, se collait contre les muqueuses. Le défilement quotidien de ces carcasses avait fini par laisser derrière lui la rance signature de la chair gâtée.

Brolin s'efforça de respirer par la bouche et rejoignit une salle plus haute, où des dizaines de pièces de viande pendaient à des crochets. Là non plus, pas la moindre fenêtre, comme si on préférait cacher ce sanctuaire de l'alimentaire. En voyant cet

espace immense, le nombre de machines à découper, les rigoles dans le sol formant un véritable labyrinthe et toutes ces tables assombries par le sang, Brolin se demanda combien de bêtes pouvaient défiler ici chaque jour. Il imagina soudain les salles d'abattage, là où l'on électrocutait ou égorgeait les animaux, et le goût de la viande, dont il était pourtant amateur, lui passa pour longtemps. Il vit un homme en train de pousser dans un fût rouge quantité de matières visqueuses ressemblant à des intestins et lui tapota l'épaule.

— Excusez-moi, serait-il possible de voir Lucas Shapiro ? Je suis détective privé.

Il perçut la réponse par-dessus le vrombissement d'une scie circulaire, on lui indiqua le fond de la salle, un individu de large carrure qui lavait des instruments métalliques dans un grand évier. Brolin le rejoignit. Shapiro était blond avec un début de calvitie, et le torse d'un joueur de football américain. Le privé remarqua alors ses semelles : de nombreux petits lambeaux rosés y étaient accrochés et pendouillaient à chacun de ses pas. Peau, graisse et viande, tout y était. Brolin se força à regarder ailleurs et à se concentrer sur le but de sa visite.

— Lucas Shapiro ?

L'intéressé fit face à Brolin, découvrant un menton carré, mal rasé, et des sourcils broussailleux. L'homme avait dans les trente-cinq ans. Il était entouré de quartiers de bœuf qui tournaient doucement, dans une dernière danse macabre.

— Quoi ?

Brolin exhiba sa carte.

— Je suis privé, vous auriez quelques minutes à m'accorder ? Shapiro s'essuya les mains sur son tablier.

— Un privé ? C'est quoi encore cette merde ?

Ses lèvres épaisses laissèrent apparaître une incisive et une canine brisée, en biseau.

— Je travaille sur la disparition d'une jeune femme. Cette affaire est connectée avec Spencer Lynch, vous connaissez, n'est-ce pas ?

Shapiro leva les yeux au ciel.

— Écoutez, j'ai fait des conneries et j'ai payé pour ça ; maintenant je suis un mec respectable, j'ai monté mon affaire et

je bosse comme un chien pour que ça fonctionne, alors venez pas me casser les couilles avec tout ça, c'est fini pour moi, j'ai oublié toute cette merde.

Shapiro était dénué de charme, ses traits étaient grossiers et son nez cassé depuis longtemps virait trop sur la gauche.

— Je comprends, j'aimerais simplement vous poser quelques questions sur Spencer Lynch, c'est tout, il n'y en a pas pour plus de cinq minutes.

Shapiro imprima à ses joues un mouvement de colère en serrant les dents. Il avait le tempérament sanguin, remarqua Brolin, prompt à l'emportement.

— Hey, je crois que j'ai été clair, non ? C'est du passé et c'est dans le trou des chiottes pour moi, compris ? Tirez-vous.

En voyant le regard froid de Lucas Shapiro et les muscles puissants rouler sous le tablier, Brolin se souvint qu'il avait en face de lui un homme qui avait un casier judiciaire chargé, il avait autrefois immobilisé une femme par la force et l'avait violée. Une rage énorme habitait ce corps, mieux valait ne pas la provoquer. Lucas avait peut-être payé son dû comme il disait, il n'en demeurerait pas moins un être dangereux s'il était énervé.

Brolin allait s'écarter, il fixa Shapiro dans les yeux et fit un pas en arrière, sur le point de partir. Il imprima à chacun de ses mots une lenteur bien pesée, il temporisa, laissant l'idée se frayer un chemin jusqu'au cerveau de Shapiro :

— La fille que je recherche n'a pas vingt ans, et elle va peut-être mourir.

C'était simple, c'était petit. Mais un type comme Shapiro avait des sentiments, même un individu comme lui.

Encerclant les deux hommes, les carcasses de bœuf luisaient, les chairs vermillon et les os renvoyaient la lumière des plafonniers.

Brolin fit un pas de plus en arrière. Il vit des centaines de lueurs s'allumer derrière le regard du gros costaud, qui réfléchissait à toute vitesse. Il inclina finalement la tête en fixant Brolin, et tout dans son visage disait : *« O.K., mec, je vais t'aider mais je le fais uniquement pour cette gamine, pas à cause de toi ni de tes stratégies à la con ! »*

— Spencer était un connard.

À chacun ses entrées en matière, pensa Brolin.

— Est-ce qu'il fréquentait quelqu'un en particulier ? interrogea-t-il en prenant soin de ne pas s'avancer. S'il respectait la distance, Shapiro conserverait son espace et donc son assurance.

— Pas que je sache. Mais je l'ai connu que derrière les barreaux, et là il parlait pas mal, avec un peu tout le monde.

Mauvais début. Trop général.

— Il voyait bien quelqu'un plus que les autres, un ami ou un type à qui il se confiait, non ?

Shapiro secoua la tête.

— Non, je crois pas. Spencer c'est un drôle d'oiseau, un peu givré. (Il marqua un temps d'arrêt et émit un petit reniflement de mépris.) À la réflexion, il s'entendait pas mal avec Hooper.

— L'autre codétenu ?

— Ouais. On était trois dans la piaule, et Spencer causait pas mal avec Hooper, le soir, vous voyez le genre, à se murmurer des conneries et à se marrer comme des baleines.

— Quel genre de conversation ?

— Oh, je sais pas. Ils se marraient, quoi. Spencer se foutait de tout, il avait quelque chose d'étrange dans les yeux, à de rares moments, quand il parlait de sujets qui lui étaient chers, son regard devenait noir, là on savait qu'il ne jouait plus la comédie. J'ai suivi les infos, ça m'étonne pas qu'il ait recommencé en sortant. Si les hacks¹¹ et les juges demandaient un peu plus l'avis des taulards, des fois je vous jure qu'on alerterait les autorités sur des types louches et qu'on éviterait des drames.

Brolin ne releva pas, cette dernière remarque sonnait un peu trop démagogue pour un type comme Shapiro.

— Et ce Hooper, vous en pensez quoi ?

— Un con. Pervers de merde. D'accord je suis pas un saint, mais j'ai jamais touché aux gamines moi, ce mec est une ordure. De vous à moi, si j'avais pas eu de l'ambition en sortant, je l'aurais planté, cet enfoiré !

La colère était montée en un instant, les yeux de Lucas Shapiro s'étaient illuminés et son tablier s'était gonflé sous la

¹¹ Argot des prisonniers pour parler des gardiens qui font leur boulot sans s'y intéresser, sans vie.

pression de ses pectoraux, faisant couler quelques gouttes rosés sur le sol.

— Ordures, conclut-il.

Brolin repensa à James Hooper. Il était encore en prison, enfermé dans sa cellule. Malgré tout, il pouvait entretenir des contacts avec l'extérieur par courrier ou tout simplement par téléphone, dans bien des établissements, il suffisait d'une carte de crédit pour avoir accès à l'appareil dans le couloir central.

James Hooper.

Pourtant cela ne cadrait pas avec le reste. Les pédophiles sont des hommes timides en général, ou du moins des solitaires, et quand ils se regroupent, c'est entre eux ; or Spencer Lynch ne s'était attaqué qu'à des femmes et les photos retrouvées chez lui comportaient une large majorité d'adultes. La piste Hooper était cependant à ne pas négliger. Brolin reporta son attention sur Shapiro, dont le visage était encore rouge de rage.

— D'après vous, demanda le privé, Spencer aurait pu avoir de l'attirance pour les enfants ? En a-t-il parlé à Hooper ?

Shapiro prit le temps de réfléchir, sa main droite vint agripper le rebord de l'évier.

— Non, je crois pas, mais j'écoutais pas leurs messes basses, et si vous tenez absolument à entendre mon avis, Spencer était suffisamment malin pour voir que ça me plaisait pas, alors s'il en avait causé avec l'autre gros tas, il l'aurait fait dans mon dos.

Derrière eux, le bruit strident d'une scie circulaire mordit dans l'air avant d'entamer la viande dans un déchirement mou. Brolin termina avec quelques questions secondaires avant de remercier Shapiro en lui serrant la main. L'homme avait une poigne d'acier et dévoila ses dents cassées quand il esquissa un sourire :

— Désolé pour tout à l'heure, c'est un passé lourd à traîner, ça me rend un peu agressif. Et euh... bonne chance pour la gamine.

Il y eut un silence embarrassé.

— Merci, finit par dire Brolin.

— J'espère que vous la retrouverez. Les enfants c'est sacré.

Derrière ces vêtements maculés de sang se cachait apparemment un homme sensible à certaines causes. Brolin

planta son regard dans celui de l'ex-prisonnier et prit un « instantané mémoriel ». C'est ainsi qu'il appelait sa méthode. Il faisait parler, il écoutait, se faisait un début d'avis sur la personnalité de son interlocuteur puis il attendait que quelque chose de vrai apparaisse chez l'autre, un regard, une expression, et alors, il figeait cet instant dans sa mémoire. Quand il repensait à l'individu, c'était cette image qu'il revoyait, un semblant de sincérité, une identité moins couverte de vernis.

Et cette fois, il eut une image particulièrement nette de Shapiro.

Il s'en félicita et quitta rapidement cette usine de mort. Il marcha dix minutes pour rattraper le métro sur la 7^e Avenue et rejoignit Penn Station d'où il prit un bus pour Newark. Il était temps de s'enfoncer dans les terres et d'aller rendre visite à Megan Faulet, la sœur de Rachel, et au shérif Murdoch.

Louer une voiture dans le New Jersey présente deux avantages : les taxes sont moins élevées et on évite les problèmes de circulation en quittant Manhattan. Brolin se rendit à l'aéroport de Newark où les sociétés de location abondaient et il fit le trajet jusqu'à Phillipsburg en moins d'une heure.

Megan Faulet, vingt-cinq ans, portait une tache de vin sur le front qui lui barrait l'accès au titre de « beauté » qu'elle aurait pu revendiquer sans cela. Elle se trouvait dans un état nerveux extrême, et était suivie par un psychologue depuis la disparition de sa sœur. Elle ne put rien dire de particulier au détective privé. Rachel avait passé un peu moins de trois semaines chez elle pour prendre une décision à propos de l'enfant qu'elle portait. Un délai affreusement court pour des conséquences qui seraient infinies sur son existence. Megan l'avait emmenée voir beaucoup d'amis à elle, pour en parler : du médecin au professeur de philosophie, toute une batterie de conseillers aux paroles aussi variées que justes. Le week-end de son enlèvement, Rachel était en train de faire son choix.

Brolin insista pour voir le cheval sur lequel la jeune fille avait fait sa dernière promenade, il ne remarqua rien d'insolite.

La visite au shérif Murdoch ne lui apporta rien de plus. Le shérif était un homme impressionnant, autrefois bon joueur de

football américain, confia-t-il à Brolin, et désormais, à l'approche de la quarantaine il avouait un penchant indéfectible pour les plaisirs de la bonne table, avec le surplus pondéral que cela lui avait procuré. Il avait dit cela en se tapant le ventre qui commençait à pendre par-dessus sa ceinture.

Il avait, bien sûr, ouvert une enquête dont il se chargeait personnellement, mais il n'y avait aucun témoin. Rachel se promenait à cheval dans les bois, un après-midi où la neige menaçait, et pas grand monde ne s'y était aventuré ce dimanche-là. Cela faisait déjà dix jours maintenant. Le shérif Murdoch était particulièrement sensible à l'affaire Faulet puisqu'il connaissait la sœur, dont il était un ami. Il se démenait comme un diable pour trouver la moindre piste, sans résultat. Il promit à Brolin de l'informer immédiatement s'il avait du nouveau et ils se séparèrent sur une poignée de main virile.

Brolin était en haut des marches du bureau du shérif lorsque son téléphone portable se mit à sonner. Il décrocha sur une voix tremblante :

— Détective Brolin... C'est important, il faut que je vous parle.

Joshua reconnut aussitôt l'identité de son interlocuteur.

C'était le père Franklin-Lewitt.

Un paravent laqué serti d'idéogrammes chinois surplombait deux détectives de Brooklyn. Brett Cahill fourra dans sa bouche une quantité incroyable de riz en quelques coups de baguettes sous le regard étonné d'Annabel.

— Ce que je pourrais avaler dans un resto asiatique, moi ! commenta-t-il après avoir dégluti. C'est depuis l'université. À midi j'allais bouffer chez un ami, sa mère tenait un petit bouge viet, putain ce que c'était bon !

Ils se trouvaient encore à Larchmont, dans un restaurant du centre-ville qui leur offrait une courte pause. La porte s'ouvrit sur Jack Thayer qui les rejoignit.

— Je viens d'avoir Attwel, ils ont identifié presque toutes les victimes sur les photos, un exploit. Ils sont en train d'étudier les dossiers que les polices concernées avaient constitués à l'époque de chaque enlèvement.

Thayer commanda le même poulet à l'ananas que son vis-à-vis. Ils déjeunèrent presque en silence, rechargeant leurs batteries dans cette accalmie exotique.

Lorsque Brett Cahill se leva pour aller aux toilettes, Thayer se pencha vers son équipière.

— Le morceau de Scotch est parti au labo, ils viennent de confirmer : ce que ton ami a trouvé sous le banc est le même adhésif que celui qui était sur l'enveloppe ramassée chez Spencer Lynch. C'est bien par l'intermédiaire de l'église qu'ils dialoguaient. Maintenant, va falloir m'en dire un peu plus sur ton monsieur Providence, je veux bien vous couvrir pour le moment, mais dis-moi exactement d'où il sort ?

— Je te l'ai dit, Jack, c'est un privé de l'Oregon. Je ne le connaissais pas avant, si ce n'est par les médias.

— Anna, tu confies à ce type des infos primordiales !

— J'ai confiance en lui, il sait ce qu'il fait et il est bon, la preuve : sans lui on n'aurait pas trouvé cette église avant des jours, et encore...

Les yeux gris de Thayer s'envolèrent dans la pièce avant de revenir se poser sur Annabel. Les deux rides profondes qui

barraient ses joues verticalement se dilatèrent dans la grimace de scepticisme qu'il lui offrit.

— Anna, je te soutiens, tu le sais, je suis de ton côté. Pourtant cette fois, si ce type nous plante, toi et moi on est bons pour dresser des P.V. le restant de notre carrière.

Annabel posa une main douce sur le bras de son ami.

— Je m'en occupe, éluda-t-elle. Et pour l'église que comptes-tu faire ?

— Nous irons demain sur place, jusqu'ici je n'ai pas eu à justifier la provenance de ce morceau de Scotch...

— S'il te plaît, ne parle pas de Brolin, je pense qu'il préférerait rester dans l'ombre.

— Évidemment. Officiellement, c'est une de tes brillantes déductions qui nous aura permis de mettre la main sur...

Il se tut en voyant Cahill qui revenait vers eux. Annabel en avait encore la bouche ouverte de protestation.

— Je me trompe ou j'interromps une importante confession ? remarqua Cahill.

Thayer, en habile orateur, relança la conversation sur ce qu'ils possédaient comme éléments d'enquête jusqu'à présent.

Un peu plus tôt dans la journée, ils avaient échangé leurs informations. Il n'en retournait pas grand-chose de nouveau, les plus grands espoirs étaient placés dans les résultats d'autopsie, attendus en fin d'après-midi. Le garçon qui avait découvert le corps n'avait rien révélé de plus à Thayer, il ne se souvenait d'aucun véhicule et il n'avait croisé personne. Cahill n'avait pas eu plus de chance avec les flics locaux, il les avait presque tous interrogés, sans qu'un seul se souvînt du moindre détail anodin lorsqu'il était arrivé sur la scène de crime. Tout ce qu'on avait pour l'instant était le cadavre d'une jeune femme d'une vingtaine d'années, torturée puis assassinée. On l'avait abandonnée ici dans la nuit, d'après Doubsky il y avait pas mal de neige sur elle et très peu en dessous, donc on l'avait jetée en début de soirée, pendant la tempête de neige. Bien entendu, le voisinage n'avait rien remarqué. Le tueur savait utiliser les imprévus à son avantage. Peut-être avait-il songé à se débarrasser du cadavre plus tard, mais en voyant la tempête, il avait changé ses plans, pesant la juste opportunité de discrétion

que lui offrait la neige.

Ils reprirent la route en début d'après-midi, sous un ciel uniformément blanc. La neige avait cessé de tomber, mais son empreinte recouvrait tout de plusieurs dizaines de centimètres. Quand ils furent de retour au 78^e precinct, le soleil était réapparu et des trouées bleues jaillissaient progressivement dans le ciel.

Pendant que Thayer affrontait le capitaine Woodbine, Annabel s'installa à son bureau et se fit du café pour se dynamiser. Elle se sentait ankylosée par la route. En passant dans le couloir, Fabrizio Collins s'arrêta devant sa porte.

— On a posé des noms sur cinquante et une personnes, plus que seize ! s'exclama-t-il triomphalement.

Et il y avait de quoi. Ils avaient identifié tous ces gens en seulement cinq jours, ce qui devenait inquiétant si on y réfléchissait. On devait cette rapidité au fait que la plupart des victimes étaient enregistrées dans le fichier des personnes disparues. La secte ne s'attaquait pas à des SDF ou à des marginaux qu'il serait facile de sortir du circuit sans se faire remarquer, non, ils préféraient monsieur et madame Tout-le-monde, ils frappaient partout. D'après les premiers rapports de police qui relataient les disparitions, il n'y avait jamais un témoin, ni un indice.

Leur organisation était effrayante.

Ils étaient capables de s'en prendre à qui bon leur semblait. À mesure que les zones d'ombre tombaient, Annabel avait le sentiment de découvrir une pyramide de plus en plus grande, ce qu'ils avaient pris au départ pour un simple autel sacrificiel se révélait un temple gigantesque.

Brett Cahill s'attela à l'énorme tâche de décortiquer ces dossiers de disparitions. Un stylo à la main, il relevait tous les détails qui lui paraissaient importants, mais ils étaient peu nombreux jusqu'à présent.

Vers dix-sept heures, le coroner Ed Poster appela Annabel pour la prévenir qu'il lui envoyait par Internet toutes les conclusions de l'autopsie, il n'y avait pour l'instant rien en cytologie ni en toxicologie, ce serait aux labos concernés de faire suivre.

— Que pouvez-vous me dire de plus que ce matin ? demanda-t-elle.

La voix du coroner était rendue sifflante par la déformation du combiné :

— Tout d’abord concernant notre victime, pour aider l’identification j’ai mesuré le périmètre des deux bras et le diamètre articulaire des deux dernières phalanges des pouces droit et gauche, le plus grand est sans conteste le droit, elle est donc droitière, à 80 %. À cela pourrait s’ajouter qu’il s’agit certainement d’une junkie, sa rate était énorme, presque sept cents grammes, et il y avait des traces de piqûre aux bras, dermite argentée. Enfin vous verrez dans le rapport. Sa taille, son poids et tout le reste y sont aussi.

— Pour la chronologie des événements, vous en savez plus ? Poster marqua une pause.

— Oui, lâcha-t-il enfin, sur un ton lugubre. Je n’avais pas tort en parlant d’une mort par strangulation, mais disons qu’elle était sur le point de mourir tout de même au moment où on l’a asphyxiée.

Annabel ne comprenait plus où il voulait en venir.

— Je m’explique, enchaîna-t-il. Elle a été *très violemment torturée*, cette pauvre fille. En fait, je crois qu’elle était vivante quand il lui a brûlé le vagin, probablement avec un chalumeau, rien que ça. J’ai trouvé un contenu gastrique intact et surtout des lésions de gastrite et d’ulcères duodénaux de stress qui m’amènent à ce diagnostic. Ces lésions ont entraîné une hémorragie digestive très importante, associée à une congestion viscérale diffuse, marque d’une agonie prolongée. En termes clairs, ça veut dire que la petite a eu tellement mal qu’elle s’en est bouffé l’intérieur, une hémorragie de stress, et qu’elle allait en mourir de toute façon.

— Elle était vivante quand on lui a fait ça, vous êtes sûr ?

— Elle s’est mordu la langue à onze reprises, jusqu’au sang. Annabel s’enfonça dans son fauteuil.

— Le tueur a accéléré les choses sur la fin, il l’a étranglée à main nue, par-derrière, bien qu’on n’ait trouvé aucune empreinte, le corps avait été nettoyé, de toute manière la peau les marque mal et pas longtemps. Il y a beaucoup d’éraflures et

de dermabrasions, les ongles ont dérapé. Grâce aux lésions laryngées, aux traces d'ongles et aux ecchymoses en « formes », je peux vous dire deux choses : tout d'abord, celui qui l'a tuée a très peu de force, il a mis longtemps à obtenir l'asphyxie complète.

— Et deuxièmement ?

— Le tueur a de toutes petites mains. Des mains d'enfant. Annabel resta sans voix. Qu'est-ce que c'était que ça encore ?

— La victime souffrait déjà le martyre quand on l'a étranglée. Elle ne se sera probablement pas vraiment débattue, ce qui explique qu'avec peu de force il ait pu la tuer. Dès l'application des mains sur la gorge, ça n'a pas pris plus de huit-dix minutes avant que tout soit fini.

La mort par asphyxie criminelle était atroce, Annabel l'avait toujours eue en horreur. Elle en avait étudié les trois phases avec un légiste lors d'une enquête et en avait gardé quelques cauchemars. Car on ne meurt pas vite dans ces moments-là, ce serait trop beau, ça prend du temps, c'est même très long. On se débat, l'agresseur lâche prise à un moment ou à un autre, sous l'effet de nos coups, ou bien parce qu'il ne parvient plus à appuyer sur cette gorge avec ses doigts endoloris, il a des crampes dans les mains, il est obligé de relâcher un peu l'étreinte, un instant, et l'air entre de nouveau dans le corps, l'agonie n'en est que prolongée d'autant. La première phase de l'étranglement provoque des sueurs intenses, des vertiges, elle survient très vite, en une minute à peine. La deuxième survient dans les deux minutes suivantes, avec de violentes convulsions, puis les pétéchiés explosent dans les yeux comme un feu d'artifice. La troisième phase est la plus longue, entre cinq minutes et un quart d'heure, on vomit, on urine, parfois l'émission de sperme ou de fèces survient, et l'arrêt respiratoire est là, c'est fini, le cœur bat encore, pendant de longues minutes de plus en plus étouffantes, sans la moindre goulée d'air frais. Cette poitrine ne se soulève plus, elle reste inerte sur le cœur palpitant, avant que celui-ci panique et finisse par ne plus pouvoir pomper, les réserves de combustible vidées. Et c'est terminé...

Annabel fut prise d'un violent tremblement, elle s'efforça de

se concentrer sur la voix du coroner.

— ... climatiques.

— Pardon, excusez-moi je n'ai pas suivi la fin, que disiez-vous ? demanda la détective.

— Qu'il était impossible pour l'instant de définir le moment de sa mort. Le fait qu'elle ait été dans la neige peut fausser les estimations. Quoi qu'il en soit c'est récent, probablement hier en fait. Je pense qu'elle a été torturée dans l'après-midi et tuée en début de soirée.

Ed Poster acheva son exposé en précisant qu'il avait adjoint au fichier Internet les photos qu'il avait prises au cours de l'autopsie, ce qui ne rassura pas Annabel.

Elle retourna au silence et à la solitude du bureau, avec tous les fantômes de l'imaginaire comme compagnons.

Des mains d'enfant.

Était-ce possible ? Comment le tueur pouvait-il maîtriser sa victime pour l'enlever s'il n'avait pas de force ? Trop de choses prenaient un tour anormal dans cette histoire.

Annabel reçut le fichier de l'autopsie et passa la fin de la journée à éplucher chaque remarque du coroner. Elle sentait puiser une barre lourde sous son front quand elle releva la tête pour écouter Thayer et Cahill qui discutaient dans le couloir sur les bienfaits du repos pour l'esprit d'un détective. Elle referma le dossier dans lequel elle avait disposé les feuilles fraîchement imprimées et se renversa dans son fauteuil. La nuit était déjà de retour, et bien installée avec ça. Annabel avait l'impression qu'elle ne vivait plus le jour, comme si elle était un vampire, sa vie s'égrenait au fil des couchers et levers de soleil.

Elle se leva et enfila son bombardier, bien décidée cette fois à rentrer chez elle pour s'abrutir devant la télé, en attendant le lendemain. Elle était trop fatiguée pour autre chose.

Mais elle aperçut le dossier portant l'inscription « AUTOPSIE CADAVRE x. LARCHMONT 23-01-02 ».

Et merde. C'est plus fort que toi, hein ?

Elle s'empara de la pochette, elle allait le compulsier ce soir.

Une idée encore meilleure lui vint. Non, elle l'avait déjà lu attentivement, elle n'avait rien glané d'intéressant autre que ce qu'Ed Poster lui avait dit au téléphone.

Oui, elle avait une bien meilleure idée.

Ses pas dans la neige crissaient comme du coton froissé et se turent devant l'entrée de la Cajo Mansion sur Atlantic Avenue. Annabel entra dans le hall chaud à la décoration mexicaine, avec toutes ses plantes vertes et sa musique typique qui flottait au-dessus de l'accueil. À bien y penser c'était stupide ce qu'elle faisait, pour autant qu'elle en savait, elle pouvait fort bien se heurter à une porte fermée, à son absence. On lui indiqua la suite n 31.

Rien que ça ! La suite, monsieur s'offre le luxe avec ça...

Elle prit l'ascenseur et frappa à la porte 31.

— Entrez, fit une voix étouffée, c'est ouvert.

Annabel s'exécuta et faillit murmurer un juron d'émerveillement en se figeant sur le seuil. Le salon était vaste, avec un carrelage mexicain couvert de tapis molletonneux, rehaussé ça et là de meubles en bois verni. Une baie vitrée courait sur toute la longueur de la pièce, donnant sur un balcon en pierres blanches qui dominait une cour intérieure fermée par un dôme de verre. La cour était habitée par toute une colonie de cactus, nichés sur des corniches ou dans des pots suspendus. D'une certaine manière, le décor ressemblait à l'appartement de la jeune femme, en beaucoup plus grand et plus exotique.

— Je vous en prie, fermez la porte et entrez, insista la voix tranquille de Brolin. Pour être honnête je ne m'attendais pas à votre visite.

Annabel se tourna pour le voir assis sur un canapé à l'armature en fer forgé couvert de coussins blancs. Brolin était pieds nus, dans un pantalon de lin noir et un haut assorti dont les boutons supérieurs étaient ouverts. Il tenait à la main un verre de vin. Ses cheveux, fraîchement lavés, étaient lissés en arrière mais plusieurs mèches rebelles s'étaient déjà laissées pendre de part et d'autre de ses joues et de ses lèvres qu'elles atteignaient presque. Au-dessus de sa tête, les tiges courbes du canapé dessinaient l'entrelacs d'un rosier. Les ombres épaisses du salon – dont la seule lumière provenait d'un abat-jour posé à l'opposé – soulignaient les angles purs de son visage.

Soudain, Annabel se sentit mal à l'aise, pour la première fois depuis qu'elle avait rencontré cet homme. Un sentiment de gêne l'envahit, elle se demanda si elle avait bien fait de venir, de pénétrer son intimité, sans le prévenir, sans lui laisser le temps de se masquer de son fard de société.

Mais il n'en a pas ! Tu le vois maintenant comme il est tous les jours...

Elle comprit alors que ce malaise provenait de son aura, dans une telle proximité, dans une atmosphère troublante comme celle-ci, Brolin dégageait un magnétisme trop singulier pour ne pas la perturber.

— Vous êtes étrange, lui dit-il d'un ton adouci par le vin. Elle eut l'impression que la bouche du détective était toute proche de son oreille, qu'il avait parlé bas.

— Que vous veniez à l'improviste me rendre une visite ne me dérange pas, en revanche j'aimerais assez que vous ne restiez pas plantée au milieu de mon salon, à m'observer. Ça me met mal à l'aise.

Encore une fois, il avait parlé doucement, imprimant à chaque mot un élan distinctif pour qu'il atteigne Annabel avec une parfaite justesse, sans se perdre ailleurs dans le décor.

La jeune femme sentit le poids du dossier dans sa main et retoucha terre. *C'est l'effet de l'obscurité et de passer du froid au chaud, calme-toi. Souffle et tout va bien se passer. C'est rien, juste la proximité qui te perturbe, détends-toi, respire. Voilà, comme ça, tu y arrives.* Elle recouvra aussitôt une pleine maîtrise. Brolin se pencha pour allumer une petite lampe à côté de lui.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît. Je peux vous offrir du vin ?

— Non, merci. Je suis venue pour demander votre aide, confia-t-elle en s'asseyant sur un fauteuil confortable.

Il ne broncha pas, ses yeux sombres brillaient en fixant la belle femme qu'était Annabel, sans désir, tout juste un soupçon de curiosité. Elle posa le dossier d'autopsie sur la table basse en verre fumé et fer forgé, harmonie des meubles.

— Nous venons de trouver un nouveau cadavre. Le premier, enfin, après ceux de Lynch.

— Comment avez-vous fait le lien ? l'interrompit-il, une

main sur son verre, l'autre masquant son menton et une partie de sa bouche, le coude en appui sur le rebord du canapé.

— Par le tatouage qu'elle a sur la nuque, il est identique à celui qui apparaît sur les photos. C'est une femme d'une vingtaine d'années, une droguée. On attend la toxicologie, il est fort probable qu'elle était atteinte du virus du sida.

Brolin s'empara du dossier qu'il commença à étudier. Annabel reconnut les gestes du spécialiste : il lisait en diagonale, regardait les photos, et surtout savait quand s'attarder sur un passage et quand accélérer. Pendant ce temps, elle continua à énumérer ce qui s'était dit et fait dans la matinée avec la police de Larchmont. Brusquement, elle vit l'expression du privé s'altérer, elle eut le sentiment que les ombres glissaient sur sa peau, sur son visage. Un frisson glacial la secoua quand elle crut voir les yeux de l'ancien profileur s'obscurcir. Tout à coup, elle entendit toute la pesanteur du silence, la friction incessante de tous les atomes, semblable aux grésillements du statique dans une radio ; le calme fut balayé par un bourdonnement assourdissant.

Et les deux yeux entièrement noirs de Brolin se levèrent du dossier pour se braquer sur elle. Ils étaient lisses et sombres comme une boule de billard.

— Vous êtes sûre que vous allez bien ?

Tout fut aspiré en une seconde, bruit, yeux noirs, tout le malaise. Brolin la scrutait, cette fois ses sourcils trahissaient une certaine inquiétude.

Reprends-toi, bon sang, qu'est-ce que tu fais ? C'est le clair-obscur et ton imagination qui se foutent de toi !

— Oui, je suis désolée, balbutia Annabel. La fatigue.

Il la jaugea de haut en bas et hocha la tête docilement. Il lui tendit son propre verre.

— Buvez ça. Je vais vous faire couler un bain, ça vous réchauffera et vous détendra, ensuite, quand vous serez bien, nous parlerons de tout cela. .

Elle secoua la tête et ouvrit la bouche, mais déjà il était debout et couvrit ses protestations de ses propres mots :

— C'est non négociable. C'est vous qui êtes venue me trouver, alors faites à ma manière. De plus, ça me laissera le

temps d'étudier le dossier.

Il allait partir vers la salle de bains mais ajouta :

— Et je n'ai aucune tendance au harcèlement sexuel, si c'est ce qui vous fait peur.

Annabel le vit fondre derrière une porte, le son de l'eau dévalant en cascade lui parvint ensuite.

« Je suis navré, il vous faudra cependant remettre vos vêtements, je n'ai rien à vous prêter », cria-t-il par-dessus le vacarme.

Elle ne trouva pas la force de répondre et se contenta d'entrer dans la salle de bains lorsqu'il en fut sorti. Il avait posé un verre de vin sur le rebord de la grande baignoire. Dessus était scotché un mot : « *Un demi-verre uniquement. Le travail nous attend. Bon bain.* »

Il n'avait pas bougé quand elle ressortit de la salle de bains : Brolin était dans le canapé, mais plus de vin cette fois. À la place, des photos imprimées en couleur d'un corps ouvert, les tripes déballées sans pudeur, le visage caché sous le scalp rabattu, et plusieurs pages de rapport. Sans dire un mot, Brolin montra la table d'une main, elle était ronde et spacieuse. Sur une nappe blanche était disposée une assiette avec salade composée et blanc de poulet.

— J'ai pensé qu'une collation avant cette séance de réflexion serait la bienvenue.

Annabel avala l'ensemble en peu de temps, elle était affamée. Il avait raison, elle se sentait nettement mieux à présent.

Brolin n'avait pas quitté sa place, mais il regardait vers la baie vitrée, vers le patio.

— Peut-être voulez-vous prévenir votre mari, lança-t-il. Nous n'en aurons pas pour longtemps je pense, une petite heure.

Annabel se leva et s'approcha.

— Qui vous a parlé de mon mari ? s'inquiéta-t-elle, sur la défensive.

— Votre alliance.

Bien sûr. *Et c'est toi la détective ? Ne plie pas sous la dictature des émotions, réfléchis !*

— Je m'avance sur un terrain qui ne me regarde pas, pardonnez-moi, je voulais juste me montrer prévoy...

— Non, c'est moi. C'est un sujet qui... sensible. Sa poitrine se souleva plus qu'elle ne l'aurait souhaité et dans le même élan, les mots fusèrent :

— Pour tout vous dire, mon mari a disparu. Il y a un peu plus d'un an maintenant.

L'expression de Brolin se modifia, laissant affleurer un peu de sa surprise.

— Un jour je suis rentrée du boulot et il n'était plus là. Rien n'avait bougé, il n'avait rien pris, il n'était plus là, c'est tout. Pas

de lettre, ni de demande de rançon ensuite, je n'ai rien trouvé. C'est pour ça aussi que je vous ai tout de suite aidé. Un privé qui bosse essentiellement sur des affaires de disparitions, ça... sonne juste, pour moi en tout cas.

Brolin hocha la tête. Après qu'ils se furent dévisagés, il prit la parole et demanda avec beaucoup de douceur et de sympathie dans la voix :

— Je peux vous poser une question personnelle ? Vous avez songé à m'engager ?

Ça n'était pas une proposition, au contraire. Annabel laissa apparaître un sourire crispé.

— J'y songe tous les jours depuis que je vous ai parlé. Vous êtes bon. Je le sais, je le vois. Alors pourquoi pas pour moi ?

Il ferma la main et posa son poing devant sa bouche, l'air soucieux. Embarrassée, Annabel secoua la tête et ses tresses humides s'envolèrent.

— Laissez tomber, objecta-t-elle, c'était con, je...

— Non, bien sûr que non et vous le savez très bien. Le problème n'est pas là. J'aimerais vous aider, mais se disperser sur deux affaires d'autant plus qu'une d'entre elles vous est particuli...

— J'ai dit laissez tomber, insista-t-elle. Nous nous égarons.

— Il est pos...

— Stop, fin de cette conversation. Que pensez-vous de la victime ? fit-elle en montrant les photos sur la table basse.

Brolin se passa la langue sur les lèvres, il n'était plus temps de renchérir sur elle et son mari, elle venait de sceller toutes les écoutilles et restait braquée sur son enquête. Il décida d'abandonner le sujet, du moins pour le moment, et de poursuivre comme prévu.

— La chronologie est intéressante, affirma-t-il après un long silence. Elle est enlevée (il éprouvait désormais de la gêne à prononcer ce mot devant Annabel, mais essaya de n'en rien laisser paraître), et emmenée dans un endroit isolé. Le tueur a besoin de tranquillité, d'abord pour apporter sa proie sans être vu par des voisins, ensuite pour la torturer. Un appartement ne ferait pas l'affaire, à cause du risque que l'on entende les bruits de lutte. Il a donc une maison. Ensuite, ce type décide...

— C'est peut-être une femme, hasarda Annabel.

Un rictus apparut aux commissures des lèvres du détective privé.

— En effet. Disons pour l'instant qu'il s'agit d'un homme. Il est donc avec cette jeune junkie. Or ça, je pense qu'il ne le sait pas encore. Il lui ôte son pantalon et la viole. Ensuite, il découvre plusieurs taches sur sa peau, les sarcomes de Kaposi. Là, il enrage, il doit avoir un certain savoir médical pour connaître ce symptôme de la contamination par le virus du sida.

— Un médecin ?

Brolin leva l'index pour continuer son exposé.

— Donc, il enrage. Il frappe la victime au visage à plusieurs reprises. Puis, à moins qu'il ne l'ait fait avant de découvrir les sarcomes, il prend un chalumeau et l'enfonce dans le vagin de la fille. Il la brûle, même bâillonnée, elle a hurlé comme une démente, il doit donc disposer d'un local isolé pour cela. Peut-être fatigué d'entendre les cris ou les supplications, il décide de la mettre à mort peu de temps après. Elle est étranglée à mains nues.

— Il a des mains d'enfant, vous avez vu ? Comment est-ce possible ? Une deuxième personne ? C'est à ça que je pense depuis tout à l'heure, ils étaient deux pour la violer et la tuer.

Brolin hocha la tête.

— C'est aussi mon avis. Le premier est costaud, suffisamment pour maîtriser une femme, l'autre est de petite taille, fluet.

Il plongea ses yeux brillants dans ceux de la détective.

— Pourquoi a-t-il brûlé le vagin de sa victime d'après vous ?

C'était une question mais le ton qu'employait Brolin suggérait qu'il en avait déjà la réponse, qu'il faisait appel à l'intelligence de la jeune femme.

— Par cruauté, par sadisme.

— C'est une possibilité, mais avouez que la méthode est expéditive, s'il souhaitait la faire souffrir il aurait pu commencer par autre chose, pour en profiter plus longuement, en lui coupant les mamelons par exemple, en lui enfonçant des aiguilles dans les parties tendres du corps, des choses comme ça. C'est seulement en dernier recours qu'il aurait dû la brûler, il

savait qu'après un tel traitement elle ne serait plus très vaillante. Pour un sadique, il ne fait pas durer le plaisir, c'est étrange, non ? Cruel, il l'est, mais dans ce cas-là, il n'a pas été vraiment sadique. Alors pourquoi la brûler ?

— Pour lui faire payer. Il l'a violée et il découvre qu'elle a le sida, du moins le croit-il comme nous, il devient fou de rage et pour se venger il lui brûle le vagin, par là même où le mal est passé si je puis dire.

— S'il est si furieux que ça, il est étonnant qu'il ne l'ait pas tuée de ses propres mains.

— Comment savoir ? Peut-être que c'est l'individu aux petites mains qui a enragé...

— Et si on oublie la colère, pourquoi faire ça ? Réfléchissez, pour quelle raison pouvait-il calciner ses organes génitaux au chalumeau ?

Soudain le jour se fit dans l'esprit d'Annabel.

— Pour effacer toute trace de sperme.

— Exactement. Et pourquoi ?

— Parce qu'il sait qu'on l'identifiera par l'ADN. Il... Oh, merde ! Parce qu'il est fiché dans la banque de données. Il est quelque part dans nos fichiers !

Brolin approuva, il compléta :

— Et parce qu'il s'est déjà fait prendre comme ça, il a retenu la leçon. C'est un jouisseur, un pur, il fantasme sur ses crimes pendant des heures et des heures, et quand il passe à l'acte, il ne va pas polluer son fantasme en mettant un préservatif, il veut sentir la chair, sentir son pouvoir, son corps et celui de celle qu'il contrôle. Mais le prix à payer est élevé, et il s'en souvient. Il lui enfonce un chalumeau dans le vagin et lui brûle l'intérieur, y compris l'utérus. S'il s'était écoulé suffisamment de temps, quelques spermatozoïdes auraient pu remonter dans les trompes, et d'après le rapport d'autopsie celles-ci n'ont pas été entièrement touchées. Le légiste n'y a rien trouvé, c'est un coup de chance pour le tueur. Il ne savait pas ça, donc ce n'est pas un médecin. Si on y réfléchit, où est-ce qu'un violeur peut avoir côtoyé des personnes atteintes du sida, où est-ce qu'un tueur peut voir et apprendre ce que sont les sarcomes de Kaposi ?

Annabel se dandina d'un pied sur l'autre, impatiente. Elle

releva la tête d'un coup.

— En prison ! L'hygiène y est de plus en plus déplorable et les malades ne sont pas toujours traités comme il se doit. C'est en prison.

— Donc, nous cherchons un homme qui a fait de la prison pour viol, et dont l'ADN est fiché.

— Ça représente un paquet de types, je ne voudrais pas me montrer pessimiste pour...

— Détective. Admettons que je vous livre son identité sur un plateau, laissez-moi jusqu'à demain midi avant d'intervenir.

Annabel fronça les sourcils.

— Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je sais qui c'est. Tout ça ne repose que sur un profil, je ne suis même pas sûr qu'un juge accepte de vous délivrer un mandat avec mes déductions. L'arrestation sur cause probable est même délicate. Mais que vous y alliez pour fouiller sa baraque et que vous ne trouviez rien ou que vous le mettiez sous surveillance jusqu'à ce qu'il fasse une erreur, s'il s'en tire, il préviendra ses amis et ils pourraient se débarrasser de toutes les preuves. Vous savez ce que je pense ? Je pense que nous sommes face à une organisation de psychopathes qui enlèvent des gens et qui les gardent pour je ne sais quoi. Si on commet une bourde, il se pourrait bien que toutes les victimes qui sont en ce moment entre leurs mains y passent. Et il y a peut-être Rachel Faulet parmi elles.

— Je suis navrée de dire ça, mais il y a peu de chances pour qu'elle soit en vie, et...

— S'il y en a une, je ne la négligerai pas. Écoutez, demain matin l'homme que je soupçonne sera absent de chez lui, je vais y entrer et fouiller discrètement, peut-être qu'il n'y a pas ce que je cherche, ça vaut néanmoins la peine d'essayer. Je vous demande de me faire confiance, vous fermez les yeux sur ma présence là-bas. Ensuite, à midi, vous recevrez un coup de fil anonyme qui justifiera votre intervention.

Leurs regards s'affrontaient, tout comme leur conception de leur métier.

— Annabel, vous et moi savons que ce qui compte c'est que ces fous soient arrêtés, peu importe les moyens ! Nous ne

faisons de mal à personne, il s'agit de sauver des vies !

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom, elle lui en voulut, c'était calculé, il cherchait à les rendre plus proches. Avait-elle le choix ? Son estomac se tordait, au fond d'elle elle partageait les idées de Brolin, tout ce qu'elle souhaitait c'était qu'on mette la main sur cette bande de détraqués.

— Son nom, finit-elle par dire. Je veux savoir qui c'est et je vous promets que je ne ferai rien jusqu'à demain midi.

— Il s'appelle Lucas Shapiro. Il était dans la même cellule que Spencer Lynch, je pense que c'est là qu'il a « recruté » Lynch.

— Ne me dites pas que vous avez trouvé tout ça en consultant le rapport d'autopsie ?

— Non. Il n'a fait que renforcer mes déductions. Avant que vous arriviez, je songeais déjà aux moyens que j'allais employer pour pénétrer chez Shapiro. En fait, j'ai trouvé grâce au prêtre de l'église St Edwards, là où allait Spencer Lynch. Il m'a appelé aujourd'hui, il était effrayé. Il veut m'engager pour que je l'aide à découvrir pourquoi... pourquoi ses vitraux saignent.

— Ses vitraux ?

— Oui. C'est arrivé à six reprises. La nuit. Il découvrait ça le matin en se levant. Ça fait plusieurs mois que ça dure, il n'a pas osé en parler à quiconque, il a peur. Je crois qu'il hésite entre un plaisantin mal intentionné et une explication démoniaque qui ne serait pas pour lui plaire. J'ai voulu refuser mais la notion du sang m'a paru intéressante finalement, en particulier dans une église que fréquentaient Spencer Lynch et une de ses victimes. Je m'y suis accordé l'après-midi pour vérifier s'il pouvait y avoir un lien avec notre affaire. J'ai demandé au prêtre une liste de toutes les personnes ayant les clés du bâtiment puisque ces événements se produisaient quand il était fermé et qu'il n'y avait aucun signe d'effraction. Une dizaine de noms. Et ça a fait tilt. Il y a une Janine Shapiro qui travaille pour l'entretien.

— La femme de Lucas ?

— Sa sœur. Je me suis renseigné, elle vit avec lui, et je l'ai suivie. C'est une *toute petite femme*. Avec *des mains d'enfant*. Le rapport d'autopsie confirme ce que je pensais, vous voyez.

Annabel resta interdite. Joshua Brolin était tout simplement stupéfiant.

— J’ai rencontré Lucas ce matin, il m’a aiguillé sur la piste de James Hooper, un pédophile encore en taule. Il s’est foutu de moi.

Brolin avait beaucoup repensé à cette entrevue. En quittant Shapiro, l’instantané mémoriel qu’il avait fait de lui montrait un type complexe, plein de colère contenue, et un sourire trop affable pour être sincère en regard de son comportement premier. Shapiro avait senti le danger et avait finalement préféré le déporter vers quelqu’un d’autre. Brolin n’avait pas compris tout cela d’un coup bien sûr, au début il avait pensé que Shapiro était bizarre, mais comment ne pas l’être quand on a passé huit ans en prison pour viol et un an pour cambriolage et qu’un détective privé vient vous poser des questions ? C’était quand il avait vu le nom de Janine Shapiro que tout s’était mis en place.

La voix d’Annabel le tira de ses pensées, elle semblait vexée :

— Si vous saviez tout ça, pourquoi avez-vous joué au jeu des devinettes avec moi ? s’indigna-t-elle.

— Parce que si j’avais sorti ma proposition d’un chapeau vous l’auriez prise de plein fouet. Mieux vaut toujours faire les choses par paliers. Ainsi vous avez gravi toute seule les marches, je n’étais là que pour vous tenir le coude.

Mon cul ! Tu t’es joué de moi, oui !

Annabel ravala sa colère, qui n’était absolument pas justifiée. Il avait tout partagé avec elle, elle se sentait amoindrie en fait, envieuse de son habileté. Ils étaient tout un groupe de pauvres flics formés à la va-vite à l’académie et c’est lui qui trouvait les infos. Lui ne se bat pas sur le même plan que toi, ne l’oublie pas !

Comme pour lui répondre, il expliqua :

— C’est grâce à votre travail, vous apportez les faits, et j’extrapole.

— Je vais vous dire ce que je pense : je suis dingue d’entrer dans votre jeu, mais si je le fais c’est parce que vous n’avez pas agi dans mon dos, vous êtes franc avec moi. Vous avez été flic

alors vous connaissez les règles de prudence. Shapiro sera absent demain, bien, mais n'en faites pas trop, vous entrez, vous fouillez et, s'il n'y a rien qui vous intéresse, vous déguerpissez en vitesse pour qu'on s'en charge. Que comptez-vous trouver au juste ?

— Les tueurs de ce genre aiment se construire un abri secret, ils y enferment souvent leurs victimes.

Il tourna la tête et observa le patio.

— Pour être honnête, j'espère y trouver des gens. Vivants.

Les démons gardaient le sanctuaire.

Ils étaient là en permanence, tout près, nichés contre les murs des couloirs. Car l'Enfer est vaste, très vaste, il est peuplé, et pas seulement par les cris, mais aussi par des démons.

Rachel venait de le découvrir à ses dépens.

L'individu aux dents grises et aux yeux brillants était venu la chercher. Il avait ouvert la porte en grand.

— Viens, allez, dépêche-toi, lui avait-il dit comme s'il parlait à un chien.

Rachel n'avait pas protesté. Elle n'en avait plus le courage. Elle l'avait suivi...

... Le couloir était comme sa cellule, taillé dans la roche, loin, très loin sous la surface de la terre. L'homme tenait un chandelier d'une main, il alluma une torche encastrée dans une paroi. Les flammes s'élevèrent et Rachel découvrit qu'il s'agissait en fait d'un os. Un os long, à l'origine douteuse. *Il est humain, tu le sais très bien !* s'était dit la jeune fille rageusement.

Il l'avait poussée dans le couloir, une marche à descendre de temps à autre. Il s'arrêtait tous les cinq mètres environ pour allumer une nouvelle torche aussi infâme que la première.

Et ils apparurent.

Tous les démons.

Ils étaient cachés dans la pierre. Leurs crânes luisants saillaient de la roche, leurs cages thoraciques abritant des dizaines d'araignées velues. Ça n'était pas vraiment des squelettes, Rachel en était certaine, les crânes tournaient sur son passage, la guettant avec avidité de leurs orbites ténébreuses. C'étaient des démons.

Et puis il y avait le cliquetis des chaînes. Cela semblait éloigné, de nombreux maillons métalliques s'entrechoquant en tintant, et les râles d'hommes et de femmes. Lointains, suppliants. Un cri de temps à autre.

Provenant de derrière, dans un autre couloir, il y eut un

grognement. Lourd et caverneux.

Pas un chien, quelque chose de plus gros. De plus vil.

L'homme poussa Rachel en avant, elle manqua de tomber.

Ils arrivèrent dans une pièce circulaire, de plafond élevé, sept ou huit mètres de diamètre. Comme partout ici-bas, les murs étaient faits de roche taillée maladroitement, à moins que ce ne fût le lit d'une ancienne rivière souterraine. *Ne sois pas idiot ! Ça n'est pas naturel ce lieu, c'est l'Enfer, pauvre sotte ! Ce sont les créatures qui l'ont creusé !*

L'homme lui jeta une paire de gants au visage.

— Tu peux mettre ça si tu ne veux pas t'abîmer les mains. Rachel l'observa. Il se pencha et ramassa une chaîne qu'il passa avec une sangle autour d'une des chevilles de la jeune fille. Elle se laissa faire. Que pouvait-elle faire d'autre ? La chaîne était reliée à une anse figée dans la pierre, lui donnant une liberté suffisante pour atteindre le mur opposé mais pas la porte. L'homme prit une pioche et la lança vers Rachel.

— À partir de maintenant, tu creuseras. Ça va te faire du bien. Et ne t'inquiète pas pour ton enfant. Tu creuseras jusqu'à ce que ça ne soit plus sain, alors je m'occuperai de toi.

Il avait posé le chandelier sur une saillie et s'était reculé sur le seuil d'où il l'avait saluée avec une satisfaction morbide.

La porte s'était refermée sur Rachel.

Et avec elle, toute espérance...

... Pourquoi l'obligeait-il à faire ça ? Elle n'avancait pas, ces coups de pioche n'avaient arraché que quelques morceaux dérisoires. Elle l'avait fait jusqu'à ce que ses bras et ses épaules la brûlent, l'idée de désobéir ne lui avait même pas traversé l'esprit. Quand il était venu la rechercher, elle avait dû jeter la pioche au loin avant qu'il n'ouvre, il le lui avait ordonné à travers le judas. Il n'avait rien dit sur son travail ridicule. Comme s'il s'en fichait éperdument. Alors pourquoi la faire creuser ? À ce rythme-là, elle mettrait dix ans avant d'entamer la grotte sérieusement, était-ce ce qu'il voulait ?

Il n'avait rien dit. Il lui avait offert de l'eau fraîche et l'avait ramenée jusqu'à sa cellule.

Plus tard, elle entendit des bruits de pas dans le couloir. Elle s'agenouilla sous la porte, et distingua les ombres de jambes.

Plusieurs.

Une porte claqua violemment.

Et l'unique bougie encore allumée aux côtés de Rachel s'éteignit.

Elle entendit alors le ricanement des démons.

Asservie au ballet caractériel de l'hiver, la neige s'était remise à tomber au petit matin. Sans violence, elle poudrait l'air avec une monotonie hypnotique. Enfoncé dans sa veste, Brolin patientait dans la voiture qu'il avait louée pour l'occasion. Il était garé entre Dahill Road et la 50^e rue ouest, à une trentaine de mètres de la maison de Shapiro. C'était un quartier résidentiel, pourtant aucun pavillon avec jardin en vue, rien que des constructions grises, parfaitement rectangulaires, d'un ou deux étages, affublées d'un masque morose, avec leurs ouvertures aussi noires que des lunettes de soleil. La maison des Shapiro était un peu à l'écart des autres, au fond d'une impasse, une bâtisse étroite avec un étage et surtout des barreaux à toutes les fenêtres et des barbelés sur le toit. Elle était mitoyenne avec un terrain vague sur lequel rouillait un vieux hangar en partie effondré, et l'un de ses murs était couvert d'inscriptions et de dessins obscènes.

Il faisait froid, Brolin tentait de se réchauffer les mains tant bien que mal en les conservant dans ses poches plutôt qu'en les frictionnant. Il avait volontairement cherché le loueur de véhicules le plus miteux de Brooklyn pour disposer d'un engin passe-partout, vieux et cabossé. Pour être discrète, la voiture était discrète mais le chauffage ne fonctionnait plus. Brolin se souvenait d'une anecdote racontée par son grand-père concernant le siège de Stalingrad et ses hivers terribles pendant la Deuxième Guerre mondiale. Pour se réchauffer, les Allemands faisaient beaucoup d'exercices, s'agitant sans arrêt. De l'autre côté, les Russes restaient immobiles. Des quantités incroyables de soldats du Reich moururent de froid. Brolin se souvenait encore de son grand-père se penchant vers lui pour lui murmurer comme un secret : « Parce que les Russes savaient que s'ils restaient sans bouger, l'air entre leur peau et leurs vêtements se réchaufferait par la chaleur du corps et qu'il fallait préserver cette couche supplémentaire contre le froid. Les Allemands, eux, en s'activant sans cesse, ne faisaient que laisser entrer de l'air froid à cet endroit. »

Les bras plaqués contre le corps, Brolin travaillait à faire monter la température de la fameuse couche. Il se laissait aller à la contemplation de l'impasse. La maison des Shapiro était la dernière avant le terrain vague qu'une clôture interdisait. Un sentier coupait le dépotoir en deux, permettant aux piétons de rejoindre un supermarché de l'autre côté, largement caché par une butte et quelques arbres rabougris. Il n'y avait personne. Le terrain vague était jonché de débris, même l'épave d'un van y pourrissait. Brolin se demandait comment il avait pu y entrer quand on frappa à sa fenêtre. Son cœur s'emballa.

Un visage familial se pencha à son niveau.

Les tresses enfouies sous une casquette de baseball, Annabel l'observait en souriant. Il ouvrit sa portière.

— Vous m'avez fichu une sacrée trouille ! Qu'est-ce que vous faites là ?

Il s'empressa de regarder tout autour d'eux, la peur au ventre de voir plusieurs dizaines de flics prêts à arrêter Lucas Shapiro.

— Du calme, je suis toute seule. Je n'ai pas pu dormir à l'idée de vous laisser faire cette connerie...

— On en a déjà parlé, je vous demande juste...

— ... tout seul. Je viens avec vous. Brolin leva les mains vers le ciel.

— Quoi, comme ça ? Vous risquez votre job en faisant ça. Je m'en occupe. S'il se passe quoi que ce soit à l'intérieur et qu'on vous y trouve, vous...

— Je n'entre pas, je ferai le guet. Maintenant taisez-vous et écoutez-moi. J'ai réfléchi à tout ça et vous avez raison. La priorité est de sauver des vies, alors vous fouillez et si vous trouvez la moindre preuve qui accuse Shapiro vous m'en informez mais vous n'y touchez pas. En revanche s'il n'y a rien, je ne vais pas risquer de l'arrêter pour qu'il soit relâché ensuite sans nous avoir parlé un peu de ses amis. On le mettra sous surveillance. Je ne peux pas savoir s'il y a des indices ou des preuves chez lui tant qu'on n'y sera pas entrés... Ce que je ne peux pas faire légalement sans que Shapiro le sache. Disons que c'est un cas particulier, une loi de dernière minute. Juste vous et moi. Elle lui fit un clin d'œil.

— Montez avant qu'il ne sorte et nous repère.

Annabel s'installa du côté passager et ouvrit son sac à dos.

— Mes collègues sont à l'église St Edwards ce matin, ils vont questionner le prêtre que vous avez vu. Tenez, prenez ça.

Elle lui tendit une oreillette et un micro-épingle reliés à un talkie-walkie.

— Je les ai empruntés au precinct. Nous resterons en contact de cette manière.

Brolin approuva l'idée, cette femme était pleine de ressources, il devait bien avouer qu'il ne s'attendait absolument pas à un revirement de cette ampleur venant d'elle. Rien que d'être assise dans cette voiture à côté de chez Shapiro pouvait lui coûter cher, elle disposait d'informations capitales et n'avait pas prévenu ses équipiers.

Quelques minutes plus tard, une camionnette beige apparut dans la contre-allée menant derrière la maison, Lucas Shapiro au volant. Il s'engagea dans la rue et Brolin se coucha, le visage sur les cuisses d'Annabel lorsqu'il passa à leur hauteur.

— Je suis navré, s'excusa le privé en se redressant, il ne fallait pas qu'il me voie.

— C'est bon, n'en faites pas tout un plat. Soyez prudent.

— Il reste encore Janine, sa sœur. Elle doit travailler ce matin, j'ai pris mes renseignements, mais je ne sais pas quand exactement. Patience, la vie de flic...

Annabel haussa les sourcils.

Ils attendirent encore presque trois heures avant que Janine Shapiro sorte enfin. C'était une femme minuscule, toute frêle, avec des cheveux coupés à la garçonne, elle semblait nager dans son manteau. Elle descendit le trottoir d'un pas excessivement lent pour tourner à l'angle de la rue, en direction du métro.

— Pourquoi une femme ferait-elle ça ? s'interrogea Annabel à voix haute. Lucas c'est un violeur cruel, mais sa sœur ? Qu'y gagne-t-elle ? Elle n'a pas de pulsions similaires, non ?

— Dans les tueurs opérant en tandem, il y a presque toujours un dominant et un dominé. Je présume que Lucas, de par son physique et son caractère, en impose à sa sœur depuis toujours. Il l'a sûrement malmenée quand ils étaient adolescents, pour la plier à sa volonté. Peut-être l'a-t-il même

violée. Il n'y a qu'à la voir marcher pour comprendre qu'elle est fragile, elle n'a pas confiance en elle ; son frère a sûrement joué avec ça, lui répétant sans cesse qu'elle n'était bonne à rien, qu'heureusement il était là pour s'occuper d'elle. Il a tout fait pour se rendre indispensable dans la vie de sa sœur. Ils vivent ensemble, alors qu'ils ont la trentaine. Si bien que, même lorsqu'il était en prison, Lucas continuait d'avoir de l'influence sur elle. En fait, je ne sais rien de précis, tout ça n'est qu'une hypothèse. C'est ainsi que fonctionnent bon nombre de couples sanguinaires.

— De là à tuer ? C'est dingue tout de même !

— Rien ne m'étonne plus. Vous voulez un exemple ? Paul Bernardo et Karla Homolka dans les années 1990. Ils se sont mariés et Karla a accepté de livrer sa propre sœur à son mari pour qu'il la viole. C'est Karla elle-même qui l'a droguée et qui a filmé la scène, la fillette en est morte. Et leur manège s'est reproduit plusieurs fois avant qu'ils ne soient arrêtés et condamnés. Il y a des tonnes d'histoires similaires. Des tonnes. Après un silence de réflexion, Annabel dit d'une voix douce où l'amertume pointait :

— Le monde ne tourne plus rond, j'ai parfois l'impression que c'est de pire en pire.

— Le monde n'y est pour rien, ce sont les hommes les coupables.

Ils échangèrent un regard entendu. Les flics sont les témoins quotidiens de la folie humaine, en cela ils sont terriblement seuls. Ces deux-là se comprenaient et cette idée les réchauffa. Ils laissèrent encore une demi-heure se perdre pour s'assurer que Janine Shapiro n'avait rien oublié et Brolin sortit. Il se pencha vers sa partenaire inattendue :

— Il est bientôt midi, Lucas rentre souvent pour déjeuner, mais le temps qu'il traverse Manhattan et Brooklyn, il ne sera pas là avant un bon treize heures, s'il vient. À moins dix, vous me sonnez. Les clés sont sur le contact, s'il y a un problème vous dégagez, vous ne vous occupez pas de moi, d'accord ?

Annabel acquiesça.

— Fréquence 7, dit-elle en désignant le talkie qui dépassait de la poche de veste de Brolin.

— À tout de suite.

Il se fendit d'un sourire amical que la jeune femme apprécia à sa juste valeur, et il traversa la rue au pas de charge. Le compte à rebours commençait.

Brolin avait déjà établi son plan d'attaque quand il s'approcha de la bâtisse qui semblait trapue vue de côté. Il enfila ses gants de cuir mais laissa l'oreillette dans sa poche, avec le talkie-walkie. Grâce au rideau de neige, il doutait qu'on pût le voir, mais il préférait ne pas attirer l'attention avec un détail anodin. Il dépassa la maison et s'engagea dans le sentier qui serpentait entre les clôtures du terrain vague. Après cinquante mètres, il s'arrêta dans ce désert d'épaves. La rumeur de la circulation lui parvenait étouffée, il régnait un calme déplaisant ici, un manque de bruit et de vie. Brolin vérifia qu'il n'était visible ni de la rue ni du parking du supermarché et se jeta sur la clôture de droite. Il tira sur les muscles de ses bras et de ses cuisses pour la franchir sans difficulté. Il marcha ensuite en sens inverse, prenant soin de regarder où il posait les pieds dans ce conglomerat nauséabond, sa crainte se trouva justifiée quand il remarqua une seringue plantée dans la terre. Il rejoignit le lieu de résidence des Shapiro, et monta sur un amas de caisses pourries pour repasser la grille. Il aurait économisé cinq minutes et des efforts en passant par la contre-allée sur le côté de l'habitation, mais cela l'aurait rendu visible de chez les voisins, problème à éviter pour le cas où la police serait amenée à intervenir plus tard : on pourrait se demander qui était le type que l'on avait aperçu dans la matinée.

L'arrière-cour était longue et encombrée de fûts rouges en plastique et de chaînes et crochets tous plus redoutables les uns que les autres. Brolin imaginait les manchettes : « Le tueur avait des crochets de boucher chez lui ! » Un petit hangar de construction récente fermait le fond de la cour, muni d'un énorme système de réfrigération qui ventilait sans répit. Sa lourde porte métallique était fermée par un cadenas. Un rictus pointa sur la bouche du privé. Lui qui n'excellait pas en effraction s'en sortait toujours bien avec les cadenas, c'était le plus facile. Il prit un kit de crochetage dans sa poche intérieure et n'eut aucun mal à l'ouvrir. Il entrebâilla l'ouverture et y glissa la tête.

Des quartiers de bœuf pendaient du plafond ; la pièce était de taille modeste, sans mobilier ou autre accès.

Brolin recula et posa le cadenas sur un jerrican. Il n'y avait rien à glaner ici. Par sûreté il inspecterait mieux le hangar après la maison, au cas où.

Il s'approcha de l'habitation par la porte de derrière et ouvrit la moustiquaire qui grinça affreusement. À l'aide de son kit de crochetage, il s'affaira sur la serrure. À l'image de tout le quartier, celle-ci était simple et passablement usée, elle s'ouvrit en un instant.

Brolin entra prestement pour éviter que la neige ne le suive.

Une fois la porte fermée, le silence lui tomba dessus comme un malaise, pesant.

Il se tenait dans une cuisine sombre. Un carrelage verni de crasse recouvrait une partie des murs, au-dessus de l'évier et sur les plans de travail. Brolin avança, l'humidité de ses semelles fit couiner ses pas sur le lino. *Ça commence bien.*

Le cœur battant la chamade, il sonda longuement la pièce du regard, les meubles en bois foncé, la table zébrée d'écorchures par les centaines de couteaux qui l'avaient caressée. Dans un coin, plusieurs livres de recettes. À côté, un petit entassement de fiches écrites à la main, d'autres recettes, personnelles. Le mur ouest était nu, avec un calendrier Pirelli accroché, ouvert sur le mois de janvier et la fabuleuse poitrine de son effigie. L'index ganté feuilleta les pages, à la recherche d'écriture. Il n'y avait que quelques mentions sans importance : « courses », « R.V. abattoir », « livraison viande »... Brolin passa dans le couloir.

Il ignore l'escalier conduisant au premier, et entra dans le salon. Son coude heurta le renflement de sa poche.

— Merde, Annabel.

Il s'empara du talkie, régla la fréquence 7 et disposa le micro et l'oreillette.

« Annabel, vous m'entendez ? »

Un chuintement désagréable, puis la voix de la jeune femme :

« Oui, qu'est-ce que vous faisiez ? »

« Rien, je suis entré. Je visite le rez-de-chaussée, tout va

bien. »

Il s'enfonça un peu plus dans la pièce centrale de la maison. Là aussi la luminosité grise du dehors n'irradiait pas assez, d'autant que d'épais rideaux en absorbaient une partie. Il flottait une odeur capiteuse, moins pénétrante que de l'encens, plutôt quelque chose d'inhérent aux murs, un embrun de lavande songea Brolin, comme des sachets à linge qu'on dispose dans les armoires. Le lino avait cédé la place à une moquette bon marché, tant et tant écrasée qu'elle ressemblait au poil d'un chien malade. Du lambris rendu noir par l'absence de soleil enfermait la pièce du sol au plafond.

Brolin se munit de son crayon lumineux et arrosa les lieux, zone après zone. Le diamètre d'éclairage était trop petit et après une minute, il avait le nez rivé aux détails qu'il examinait. Le sofa était recouvert d'un drap bleu, tout froissé. La télécommande de la télé y était coincée entre deux plis. Une pile de magazines automobiles sous la table basse.

Dis-moi comment tu vis, Lucas, montre-moi ton quotidien. À quoi tu penses le soir après le boulot ? Aux bagnoles ? Va faire croire ça à d'autres. Aux filles ? C'est ça, hein ? Aux filles. Mais toi, tu n'y rêves pas comme les autres, pas vrai ? Pas comme le petit binoclard du voisin, tu ne te paluches pas dans les chiottes devant Penthouse, toi c'est les photos que tu as prises qui te font monter, c'est ça ? Celles où on voit tous ces gens crier, là où tu leur fais peur, c'est ce pouvoir qui te plaît, c'est la domination, la maîtrise absolue pour la jouissance totale, la vraie, l'unique parce que enfin entièrement tournée vers toi, 100% égoïste. Ta jouissance, ton pouvoir sur l'autre. Rien que toi et les cris de ton plaisir.

Il continua, pas à pas, crevant les poches de ténèbres de son œil de lumière, les unes après les autres, sans relâche, infatigable. Il n'y avait aucune plante verte, elles n'auraient pas supporté la pénombre. Près du fond, entre une table à repasser, rangée contre une armoire, et un vaisselier, se trouvait une machine à coudre. Un modèle ancien qui devait encore fonctionner à en voir le tas de tissus dans une corbeille en plastique.

Lucas exploitait sa sœur autant que possible, il devait la

faire travailler sans cesse, pour qu'elle soit asservie, qu'elle n'ait pas le temps de le remettre en question. Brolin réalisa alors qu'il n'avait pas vu la moindre photo depuis qu'il était là. Pas de décoration non plus, hormis le calendrier Pirelli, si on pouvait appeler cela de la décoration.

Il vérifia une dernière fois autour de lui et retourna dans le couloir. Les trois dernières portes conduisaient respectivement à l'escalier du sous-sol, à un débarras et à des toilettes. Brolin fouilla les deux derniers sans grand espoir et braqua sa lampe vers les marches et la bouche béante de la cave.

Si Shapiro se conduisait comme beaucoup de tueurs en série, il devait s'être aménagé un petit cachot personnel, pour y loger son harem d'esclaves sexuels. Et c'était à l'abri des fenêtres qu'il avait de grandes chances de se trouver. Brolin scruta le néant absolu qui l'attendait. Les premières marches étaient en bois, les suivantes invisibles dans la nuit du sous-sol.

Il devait descendre.

*

**

Annabel était nerveuse. Elle jouait des percussions avec ses doigts sur le tableau de bord, sans harmonie, uniquement pour libérer son stress. De temps à autre elle donnait un coup d'essuie-glace pour évacuer la neige qui s'accumulait, et consacrait tout son temps à inspecter les trois rues d'où pouvait surgir le danger. A priori, ils ne craignaient rien avant un bon moment bien qu'il fût risqué de miser sur des habitudes. Il suffisait d'un petit imprévu pour que la camionnette de Lucas Shapiro surgisse dans le rétroviseur.

Annabel vérifia l'heure. 12 : 31. Il restait une demi-heure avant l'arrivée possible du tueur.

Tueur présumé, corrigea-t-elle.

Brolin ne donnait pas signe de vie mais elle décida de ne pas l'importuner, il se concentrerait sûrement sur sa tâche.

Un mauvais pressentiment la taraudait depuis qu'il était parti. Le genre d'idioties qui vous dit que tout va foirer, qu'il faut fuir en vitesse, le genre de bêtises qu'il ne faut pas écouter,

se répétait Annabel. *C'est ton esprit, tu as peur alors tu te construis des prétextes pour t'en aller plus vite. Et c'est tout sauf le moment d'écouter tes humeurs. Ah, et les rétros, surveille un peu plus les rétros.*

Elle batailla ferme pendant encore cinq minutes avant de capituler devant l'une de ses idées fixes. Elle passa du côté conducteur et mit le contact. Elle avait repéré une place parfaite, juste en face de chez Shapiro, comme ça, s'il y avait le moindre pépin, la voiture serait plus facile à atteindre pour Brolin.

Annabel déplaça la vieille Oldsmobile, elle la gara dans l'autre sens, prête à partir. Elle regarda de nouveau sa montre. 12 : 40.

*

**

Le sous-sol était une décharge infecte, tout s'y entassait sans ordre, dans des sacs-poubelles poussiéreux, il aurait fallu un week-end entier pour les inspecter tous. Brolin avait fait le tour, frappant contre les murs à la recherche d'un son creux, déplaçant les rares meubles en s'attendant à trouver une trappe. Rien du tout. Près de la chaudière, on avait monté un mur en parpaings de placoplâtre, comme pour aménager un réduit. L'ouverture était bouchée par une toile cirée rouge que Brolin écarta dans un bruit de sparadrap que l'on décolle.

L'auréole jaune de sa petite lampe creusa un trou dans la viscosité impalpable du réduit.

À peine deux mètres sur deux, des étagères pleines de flacons en plastique, des boîtes en carton...

Quelque chose frôla son crâne.

Un froissement, à la manière d'un insecte qui déploie ses pattes entre les cheveux d'un homme.

Brolin s'écarta brusquement et braqua son faisceau sur une corde de nylon et sur la pince à linge qui l'avait chatouillé.

Il revit les noms sur les bouteilles et les boîtes. Kodak, Agfa, machine de développement Konica, évier, cuves pour révélateur. C'était un laboratoire artisanal pour développer des photos. Brolin actionna l'interrupteur et l'ampoule rouge du

plafond projeta son halo sanguin. C'était bien ça. La frénésie électrique de ses synapses survoltées descendit dans tout son corps tandis qu'il ouvrait les pochettes et qu'il déballait leur contenu sur les carreaux de céramique. Le papier était encore vierge.

Il rangea tout et remonta avec un pincement au cœur. Il n'y avait aucune trace de séquestration, aucune preuve contre Lucas. Il avait compté là-dessus pour se rassurer, il était à présent inquiet. Si la piste Shapiro ne donnait rien, l'espoir d'apprendre ce qu'était devenue la petite Rachel Faulet deviendrait quasi nul. Il avait joué de chance tout autant que de talent jusqu'à présent, ne pas concrétiser ici reviendrait à n'avoir rien fait depuis le début.

Il fallait s'activer, l'heure tournait, la demie était passée.

Brolin monta au premier étage. De nouveau, moquette rongée jusqu'à la trame sur le sol et cette fois-ci tissu mauve sur les murs. Il longea la rambarde de l'escalier en s'étonnant de ne toujours pas trouver de décoration, un cadre ou un poster, surtout pour quelqu'un qui disposait de son propre labo de photo. La première porte donnait sur une chambre tout en longueur. L'unique fenêtre protégée par des barreaux était encombrée d'autocollants craquelés datant d'une dizaine d'années, représentant des stars du basket : Dominique Wilkins, Patrick Ewing ou encore Karl Malone. Brolin entra et fit un tour rapide. Difficile de dire s'il s'agissait de la chambre de Lucas ou de Janine. Pas de livres, pas de magazines, juste un lit, une armoire dont l'un des pieds était constitué de briques et une commode minuscule. À y regarder de plus près, le lit n'était même pas fait, rien qu'une couverture sur le matelas taché.

L'armoire était vide aussi. Le détective palpa les murs sans résultat.

Il passa cinq minutes supplémentaires dans la salle de bains sans rien découvrir d'original si ce n'est du spermicide. Il s'interrogea sur son usage, il doutait que Lucas laissât sa sœur fréquenter des hommes, il devait être l'unique référence masculine, sans concurrence possible. À moins qu'il ne se trompât complètement sur leur rapport de force.

Brolin entra dans la dernière pièce, la plus grande de

l'étage. Des vêtements d'homme étaient entassés sur une chaise devant des planches clouées aux murs sur lesquelles étaient pliés d'autres habits, d'homme et de femme. En face : un lit double, draps défaits. L'unique lit utilisé de la maison à vrai dire.

Brolin secoua la tête doucement.

Ils dorment ensemble.

Plusieurs chaussettes traînaient par terre avec une paire de collants et des chaussures de femme.

Brolin sursauta lorsque les grésillements précédèrent les mots d'Annabel dans son oreillette : « Douze heures quarante-cinq. Ne traînez pas, le temps passe. Tout va bien ? »

« Oui, j'ai presque fini », chuchota-t-il.

Derrière la porte, il aperçut un bureau avec plusieurs chemises en carton, quelques ouvrages et beaucoup de feuilles volantes. Il entreprit de les parcourir en vitesse. L'ensemble concernait l'achat de quartiers de bœuf, des reventes, des livraisons dans la région. Des livres sur l'art du commerce ou comment faire progresser son entreprise. Caché sous un tas de papiers, Brolin trouva un agenda épais, le fermoir était sur le point de céder tant les publicités et les Post-it s'étaient accumulés dedans. Il le consulta, en commençant par la semaine en cours. « Brolin, il est temps de sortir, il est une heure moins dix. Vous m'entendez ? »

Le privé ne répondit pas et tourna les pages. La semaine précédente. Il se dépêcha. Le mois de décembre. Novembre. Octobre.

« Brolin, il faut se tirer, Lucas ne va plus tarder. » L'intéressé ignore le message bourdonnant et reposa l'agenda. Il mourait d'envie de le subtiliser, avec du temps il pourrait sûrement le décortiquer et y trouver des éléments importants. Mais Shapiro serait sur ses gardes, c'était mauvais.

Le détective privé pesta et se mit à genoux pour voir sous le lit. Il distingua une boîte à chaussures et une forme noire plus plate. Il les tira à la lumière grise de la pièce, c'était un magnétophone. Il secoua la boîte à chaussures et l'ouvrit. Des cassettes, numérotées de 1 à 10... 14... à 16. Il prit la première et l'enclencha dans le magnétophone puis pressa play. Une femme

gémissait.

Une montée en force graduelle, entrecoupée de spasmes, elle reprenait sa respiration en plusieurs fois, et de nouveau sa voix s'élevait vers un paroxysme imminent. De douleur.

Ses gémissements étaient ceux du supplice. D'un coup, les cris crescendo moururent. Silence. Les grésillements de l'enregistrement de mauvaise qualité. Un tintement métallique.

Et la voix noyée de sanglots, de terreur et probablement d'un peu de sang, au bord de la rupture définitive :

« Je vous en priiiiiiiiie... Non, non, non, ne faites pas ça, oh non, pitié, non, non, non... »

Et un hurlement si puissant qu'il en devint inaudible satura la petite enceinte acoustique, un hurlement insupportable qui fit trembler les carreaux, rebondissant dans le couloir, dans les marches pour faire écho au rez-de-chaussée. Puis des cris entremêlés de pleurs et de spasmes. Tout en laissant la bande tourner, Brolin se redressa.

Pourquoi tu conserves ça sous ton lit, Lucas ? C'est risqué, tu crois pas ? Alors pourquoi, toi qui es si prudent ?

Un rictus amer tordit la bouche du privé face à l'évidence.

Tu gardes ça ici pour les avoir à portée de main à tout moment, quand tu es au lit, avec ta sœur... C'est ça, hein ? Tu mets les enregistrements quand tu es avec elle et que tu lui fais l'amour ?

Il contempla ces draps souillés sans dégoût, il avait dépassé ce stade depuis longtemps. Puis il s'en prit aux vêtements sur les étagères, les palpant pour s'assurer que rien n'y était dissimulé.

« Merde, Brolin, sortez immédiatement, il est une heure, vous entendez ? Lucas peut arriver d'un instant à l'autre ! »

Cette fois Brolin répondit, aussi bas que possible comme s'il avait peur d'être entendu dans une pièce voisine : « J'arrive, donnez-moi deux minutes. »

« Nous n'avons pas deux minutes, il pourrait surgir dans la seconde ! »

« Ça ne prendra pas longtemps. »

À peine avait-il fini sa phrase qu'un nouveau hurlement secoua le sol depuis le petit lecteur portatif. Par sécurité, il avait

éteint son micro pour ne pas alarmer Annabel.

Il souleva le matelas pour vérifier qu'aucun dossier ou photo n'y était glissé et termina en donnant de petits coups dans le mur avec le manche de son crayon lumineux. Après un tiers de la paroi, il rencontra un bruit anormal. Un son mou et tintant au lieu d'être dur et sec. Il recommença dessus puis à côté. Aucun doute. Il y avait quelque chose sous le tissu. Il palpa l'ensemble en descendant et sentit sous ses doigts une baguette métallique au niveau du sol. Il réitéra l'opération vers le haut et trouva la même chose au plafond, parallèle à la première.

Brolin recula d'un pas et examina ce qu'il avait sous les yeux pendant que les hurlements de souffrance se déversaient en flots discontinus.

Il remarqua alors les deux plis qui couraient verticalement sur toute la hauteur du tissu. Au premier abord, ça n'était pas aveuglant, le tissu n'était tendu nulle part et les plis saillaient de partout, faisant ressembler la chambre à une boîte veinée, à la différence près que ces deux plis-là étaient parfaitement droits et sur toute la hauteur depuis la moquette jusqu'au plafond. Brolin tira un peu dessus, dans un sens, puis dans l'autre.

Le pan de mur coulissa.

C'était comme un rideau recouvrant la paroi, qui se superposait au reste de la décoration murale, glissant sur un rail en cliquetant.

Telle une araignée avec les multiples facettes de ses yeux noirs, des regards insondables figèrent Brolin. L'abysse de leur terreur aspirait tout, il avalait goulûment l'imprudent curieux qui se hasardait à les contempler.

Les photos étaient scotchées au mur, plusieurs dizaines.

Brolin se força à respirer calmement pour faire descendre son rythme cardiaque.

*

**

L'horloge du tableau de bord indiquait 13 : 06.

Ils avaient largement dépassé leur marge de sécurité. Annabel se mordait à présent les lèvres. *Qu'est-ce que tu fous,*

Brolin ?

Il ne parlait plus dans le talkie, elle l'imaginait trop concentré pour répondre. Elle reporta son attention sur le cadran à quartz, elle ne pouvait plus s'en détacher. Il y avait danger.

Merde, merde, merde.

Annabel mit ses gants, ferma son bombardier et d'un bond, elle ouvrit la portière pour se précipiter dehors. Ils ne pouvaient plus attendre, Shapiro allait arriver, c'était imminent.

Elle vissa sa casquette sur son crâne et courut à toute allure sur le trottoir d'en face puis s'enfonça dans la contre-allée. *Tant pis pour la discrétion.*

L'arrière-cour était aussi triste qu'un centre industriel abandonné, et aussi bien entretenue. La jeune femme vit la porte de derrière de la maison et surtout celle du hangar, entrouverte.

Logique. Brolin a commencé par la maison, le plus important, et il termine par là maintenant.

Elle remarqua le cadenas posé sur le jerrican, se conforta dans son idée et entra. Ses Timberland de randonnée résonnèrent sur les plaques de grosse tôle du sol.

— Brolin ? murmura-t-elle.

Plusieurs pièces de viande stagnaient dans l'atmosphère polaire, des crochets en acier inoxydable les perforant au sommet. Annabel avança mais la porte ne tenait pas en équilibre, elle se referma aux trois quarts et la luminosité baissa d'un coup. Il faisait presque noir même, un couloir blanc se profilant par l'entrebâillement.

— Brolin ? répéta Annabel un peu plus fort.

Pourquoi resterait-il dans le noir ? Elle allait faire demi-tour mais s'en garda instinctivement. Elle trouva un interrupteur et alluma le hangar. Les néons crépitèrent en émettant leurs flashs étincelants contre le plafond. Rivées aux poutrelles métalliques, les dents-de-loup se courbaient comme une succession de mâchoires redoutables. Quelques-unes étaient occupées à tenir la boucle d'un crochet, les autres affûtaient leurs pointes dans le froid. La température ne gelait pas l'odeur acre qui régnait là, au contraire, elle la cristallisait,

elle la distillait en parfait équilibre à travers toute la pièce. Ça sentait la chair morte, un parfum tenace, qui pique le nez.

Annabel marcha entre les énormes carcasses rouges et finit par s'accroupir pour voir par-dessous. Personne.

Sur sa gauche, le bourdonnement du système de réfrigération tournait à plein régime. Si une voiture arrivait dans la cour, elle ne l'entendrait même pas.

Où donc était-il ?

Elle saisit son col de veste et l'approcha de sa bouche pour parler dans le micro, murmurant presque.

— Brolin, vous m'entendez ? Où êtes-vous ? Il faut se tirer d'ici en vitesse. Je suis dans le hangar à votre recherche, si vous m'entendez, je retourne à la voiture, c'est compris ?

Le son d'une voix mangée par le statique la crispa. Les parasites rendaient la phrase incompréhensible. La structure du hangar, pensa-t-elle. Et le super matériel de la police de New York.

— Je sors, conclut-elle. Elle se tourna pour faire face à la porte d'entrée.

Et s'arrêta dès le premier pas.

Prise d'un doute étrange, elle étudia la distance qui la séparait de la sortie et se tourna pour voir le mur du fond. Le hangar lui avait paru plus grand de dehors. Beaucoup plus grand.

Elle retourna vers la paroi opposée à la porte et la longea. Elle ne tarda pas à constater qu'il y avait des traces noires en arc de cercle sur la tôle du sol. Les panneaux métalliques qui couvraient les murs et maintenaient la température basse étaient longs de deux mètres, ce qui correspondait à l'amplitude de la marque sur le sol. Annabel trouva le mécanisme d'ouverture dans l'angle : une petite molette qu'elle actionna. Lucas Shapiro était bricoleur, mais ça n'était pas non plus un architecte de génie, il avait conçu son installation pour être discrète, pas introuvable.

Le panneau s'ouvrit silencieusement.

Derrière, l'obscurité flottait en seul maître.

Annabel entra tout en restant dans le nuage de lumière qui filtrait depuis le plafond dans son dos. Sur le côté, posés sur une

étagère, se trouvaient des tubes lumineux Cyalume. Elle en prit un, déchira l'emballage en plastique et craqua le néon chimique qui se mit à briller d'une lueur parfaitement bleue. Ainsi parée, Annabel ressemblait à un chevalier Jedi équipé de son minuscule sabre laser. La comparaison lui arracha un sourire qui mourut aussitôt.

Elle leva le tube et nimba la pièce secrète d'une brume saphir.

Il jaillit soudain devant elle. Un visage horrible, déformé par un cri silencieux.

À seulement dix centimètres de ces yeux globuleux, elle hurla.

La mâchoire décrochée, le cadavre qui la fixait en fit autant.

*

**

Brolin compta soixante-sept photos.

Mais il manquait celle de Julia Claudio, la dernière victime de Spencer Lynch, la jeune femme qui était à l'hôpital. Or cette photo se trouvait chez le premier tueur. Il y en avait donc une de plus ici.

Le rideau coulissant dissimulait un bon mètre de mur dont la majeure partie disparaissait sous les clichés macabres. Au-dessus, on avait tenté d'effacer un schéma écrit à l'encre noire. Brolin monta sur la chaise du bureau pour pouvoir déchiffrer l'écriture qui transparaissait vaguement, comme sur une feuille immergée dans l'eau. Les premiers mots étaient :

Caliban

Dominus noster

Il n'eut pas besoin d'aller beaucoup plus loin pour reconnaître l'espèce de psaume dont lui avait parlé Annabel. *Caliban dominus noster...* Voilà ce qui était écrit. Rien de nouveau. En revanche, à côté, étaient punaisées deux feuilles de papier. La première contenait une liste de noms, tous féminins.

Le chiffre seize était inscrit en gros, après un quinze barré, un quatorze barré et ainsi de suite depuis huit. *Le décompte de ses victimes. Il les compte, il cherche à accumuler.*

Dans son dos, la bande enregistrée continuait à injecter plus d'horreur dans l'atmosphère. A présent, la fille ne parvenait plus à respirer normalement tant la douleur était forte. C'était un mélange de cris d'agonie, d'inspirations noyées et de spasmes, par moments cela ressemblait à un accouchement qui tournerait mal, très mal.

Brolin avala sa salive et posa un index ganté sur l'autre feuille, la même écriture pattes de mouche que sur les feuilles du bureau, celle de Lucas. Le mot TEMPLE y figurait en capitales, suivi d'une flèche vers les initiales I.dW. et un point d'interrogation. En dessous la phrase : « 3 000 \$/6 mois. Prévoir ensuite matériel. »

La secte s'était trouvé un lieu de culte.

En minuscules, avec ses lettres d'enfant, Lucas avait tracé un schéma en dessous.

Lucas

Spencer

BOB

Caliban

Car Caliban est notre philosophie

La confirmation qu'ils étaient trois membres en tout, comme les photos le laissaient supposer. « La présence de Bob au milieu n'est pas aléatoire, songea Brolin, il est le leader. »

Il imagina à quel genre de cérémonie ils pouvaient bien se livrer et chassa aussi vite ces images écœurantes. Il n'avait plus le temps, il fallait faire vite.

Dans son oreille surgit un crépitement suivi d'un brouhaha inintelligible. Ce devait être Annabel mais il ne la captait pas.

— J'ai trouvé quelque chose, j'arrive tout de suite, prévint-il sans savoir si elle le recevait.

Il contempla une dernière fois le mur dissimulé.

I.dW.

Ça lui disait quelque chose, il l'avait déjà vu ailleurs.

L'agenda !

Il tourna les pages frénétiquement. Janvier. Non. Il dérapa sur sa montre. 13 : 15. La dead zone était dépassée de beaucoup.

Rien non plus à décembre. Mais à la date du 20 novembre il y avait les initiales I.dW. entourées en rouge avec la mention : « 16 h, 451 Bond St. Discret, pose pas question si cash. »

Bingo !

Brolin sortit son carnet de notes et griffonna l'adresse en vitesse. Il fallait filer sans plus attendre, Lucas risquait de débarquer, s'il n'était pas déjà garé devant la maison.

C'est peut-être ça qu'Annabel a voulu te dire ?

Une sueur froide lui coula sur le front puis le long de la colonne vertébrale. *Tire-toi !*

Tant pis pour le hangar, il ne pouvait plus se le permettre, il devait courir loin et vite. Il se dépêcha d'éteindre le magnétophone et, avec le retour du silence, Brolin réalisa à quel point la bande le crispait. C'était plus fort que lui, il avait fallu qu'il écoute, qu'il s'immerge dans ce chaos pour pouvoir le comprendre un peu mieux. Il remit tout en place sous le lit avec des gestes méticuleux.

Ensuite il fit coulisser le rideau en sens inverse, remit la chaise à sa place et fonça vers l'escalier.

*

**

Ses dents luisaient faiblement dans la lumière bleue.

Annabel bondit en arrière. La fille qui la fixait était plantée sur un crochet, les pieds dans le vide. Son masque mortuaire était insoutenable, figé dans la douleur de son ultime souffle. L'espace d'une seconde, Annabel avait cru l'entendre hurler avec elle. Son imagination et la peur.

Annabel sentait son cœur battre si fort qu'il lui martelait les tempes, l'assourdissant complètement. « Cette fille est morte, se dit-elle, reprends-toi, c'est pas le premier cadavre que tu vois. »

Celui-ci était particulièrement effrayant.

La jeune détective parvint à surmonter son dégoût et approcha le tube lumineux du corps. La peau laiteuse surgit du néant.

Les différents liquides qui avaient coulé entre ses jambes depuis son sexe avaient gelé, laissant des cicatrices de cristal coloré. Annabel comprit aussitôt ce qu'était la plaque noire sur le sol, cette espèce de tache qui réfléchissait le halo céruléen de sa lumière. C'était le sang de la fille. Elle était morte comme ça, empalée par le dos sur un crochet, violée et abandonnée ici. Elle était morte de froid, ou en perdant trop de sang.

La détective se sermonna pour garder son sang-froid et contourna le cadavre. Le tube Cyalume n'éclairait pas beaucoup, et le bleu n'était pas très inquisiteur, elle devait être au plus près pour discerner quelque chose. Plusieurs lames tranchantes étaient disposées sur un atelier à côté de menottes, de tendeurs et de cordes. Comble du comble, Lucas Shapiro avait installé ici une caisse isolante pour ne pas contaminer son matériel par un froid trop intense. Dedans se trouvait un appareil servant à tatouer – l'équipement de base que l'on pouvait se procurer par correspondance dans n'importe quelle revue sur le tatouage –, un chalumeau avec sa réserve de gaz, du chloroforme et un Colt 45 avec une boîte de balles. Tout était là. De quoi expédier Shapiro sur la chaise électrique.

Annabel referma la caisse et fit demi-tour. Elle devait se tirer d'ici sans plus tarder et prévenir ses équipiers. Brolin passerait un coup de téléphone anonyme pour dire qu'il avait vu un type bizarre avec la fille que l'on montrait aux infos depuis hier soir. Il donnerait cette adresse et le tour serait joué.

La porte d'entrée du hangar claqua.

De là où elle se trouvait, Annabel ne pouvait pas la voir.

Pas de panique, c'est un courant d'air.

Sauf qu'il n'y avait pas d'autre ouverture.

Merde. Elle se contraignit à souffler pour ne pas paniquer et prit son arme dans son holster. *C'est rien, il n'y a personne. Si ça se trouve c'est Brolin qui a refermé sans savoir que tu étais là.*

Les mots moururent dans son esprit lorsque la lumière se coupa.

Annabel fut plongée aussitôt dans le noir intense ou presque. Son tube lumineux projetait timidement une aura bleue.

Il montrait où elle se trouvait.

gargouillis. Elle tomba violemment par terre et eut le réflexe de rouler pour s'écarter. Elle entendit les sifflements des coups qui pleuvaient dans l'air. Son assaillant frappait comme un fou, martelant au hasard dans l'espoir de la toucher. Elle hoqueta et avala le sang qui inondait sa bouche de sa lèvre fendue.

Elle rampa sur un mètre de plus et, d'un geste rapide, elle s'empara du tube lumineux qui gisait dans un coin et le jeta devant elle, en direction des coups. Elle le vit rebondir contre une ombre. Son halo suffisait à apercevoir la silhouette de l'agresseur. Celui-ci se tourna vers elle et commença à s'approcher. Profitant de ce qu'elle était hors du périmètre éclairé, Annabel s'écarta en roulant et se redressa. C'était maintenant ou jamais.

Malgré plusieurs années de self-défense dans la police et de boxe thaïlandaise, elle avait l'impression de ne plus savoir donner un coup de poing ou de pied. Tous ses membres étaient creux, vidés de force.

BOUGE !

Elle oublia tous ses cours et laissa son corps parler, et les réflexes reprendre le dessus. Elle se déhancha tandis que son buste se penchait en arrière. Toute sa jambe se détendit d'un geste vif, tel un élastique sur le point de se rompre. Son tibia cueillit l'autre de plein fouet, au visage.

L'homme s'effondra en beuglant.

Annabel fit volte-face et courut à l'opposé, le tibia en feu, puis tâtonna à la recherche de son arme. Elle n'y voyait absolument rien. Courir jusqu'à l'interrupteur était risqué, Shapiro – car elle ne doutait pas que ce fût lui – aurait le temps de fouiller le sol à la recherche du Beretta. Sans compter qu'elle pourrait tout aussi bien s'assommer en se cognant contre une des carcasses pendantes. Soudain, elle se souvint du Colt. Deux foulées supplémentaires en aveugle et elle atteignit la caisse. Elle l'ouvrit maladroitement et poussa l'appareil à tatouer pour sentir la crosse du revolver sous sa paume. Elle actionna le barillet et du bout du doigt découvrit avec angoisse qu'il était vide.

Dans son dos, Shapiro crachait en se relevant. Elle pria pour qu'il ne puisse pas la voir dans l'obscurité. Le tube lumineux

était entre eux ; au moins, s'il approchait, elle en serait avertie.

Elle trouva la boîte de balles et entreprit d'en enfoncer une, puis une seconde, en sûreté. Plus le temps pour les autres. Elle ferma le barillet dans un déclic trop sonore à son goût et se retourna au moment où elle sentait les vibrations des pas lourds de Shapiro. Il courait.

Elle s'attendait à voir la masse immense surgir devant son nez, au lieu de quoi elle fut éblouie par la porte du hangar qui s'ouvrait sur la clarté du jour.

Ce salopard se tirait.

Elle respira profondément. Elle était vivante. Elle s'en était sortie. La colère prit la place de l'incrédulité et elle serra la crosse de toutes ses forces avant de se lancer à sa poursuite.

*

**

Le cœur de Joshua Brolin s'était brusquement emballé lorsqu'il avait découvert la camionnette de Shapiro dans l'arrière-cour. Il traversait la cuisine pour sortir, et n'avait eu que le temps de se jeter sous l'évier. Il n'avait vu personne, mais cela avait été tellement fugitif, Lucas Shapiro pouvait fort bien se tenir à l'écart, ou être sur le point d'entrer dans la maison. S'il le faisait, il comprendrait que quelque chose n'allait pas car Brolin n'avait pas refermé à clé la porte de derrière.

Un coup de tonnerre trop métallique pour être naturel fit sursauter le détective privé. Il comprit avec une seconde de retard. C'était un coup de feu dans le hangar !

Il releva la tête pour voir dehors. Tout semblait calme. Immobile.

Lucas Shapiro se jeta hors du hangar, il chargeait comme un running-back de football américain, une vraie machine de guerre. Le temps que Brolin sorte son arme – cette fois il ne l'avait pas laissée dans le coffre de l'hôtel – et qu'il ouvre la porte, Shapiro s'était engouffré dans sa voiture.

Le moteur rugit au moment où Brolin posait le pied à l'extérieur.

Shapiro ne pourrait jamais faire marche arrière assez

rapidement pour rejoindre la contre-allée, puis la rue. Il serait sous le feu du détective bien avant.

Le tueur n'enclencha pas la marche arrière, il écrasa la pédale d'accélération et la camionnette bondit en avant. À travers la clôture du terrain vague qu'elle arracha.

Le feu nourri du Glock de Brolin et du Colt d'Annabel, qui venait de sortir, se déchaîna sur les pneus. Après deux coups, la jeune femme jeta son arme vide et se mit à courir sur les traces du fuyard, prenant soin de contourner largement la zone de tir de Brolin.

Surfant sur la neige et surtout sur les aspérités du terrain, la camionnette rebondit à trois reprises, se soulevant dangereusement, jusqu'à ce que le virage soit impossible, elle heurta alors de plein fouet la dalle surélevée du hangar abandonné. La tôle froissée et le verre brisé percèrent l'atmosphère ouatée de la neige et le moteur se tut.

Annabel était à mi-chemin, elle aperçut la silhouette impressionnante de Lucas Shapiro qui se penchait vers la boîte à gants pour y saisir quelque chose et s'extraire de son véhicule par l'avant, là où le pare-brise avait explosé, afin d'éviter la ligne de mire de Brolin. Elle se maudit d'avoir laissé son arme dans le hangar, mais le temps lui avait manqué pour la récupérer. L'homme se lança en avant, le chrome envoûtant d'un revolver à la main.

Il est armé !

Shapiro continua de traverser le terrain à toute vitesse. Il atteignit la grille, un nuage de buée gigantesque s'échappant en rythme de sa bouche. Il se tourna et tira plusieurs fois. Il visait vers Brolin qui courait à sa suite, mais il aperçut Annabel du coin de l'œil et tourna de quelques degrés le canon de son arme qui cracha la mort.

La jeune femme se laissa tomber en avant.

Elle planait littéralement lorsque l'énergie d'un projectile lui brûla l'épaule, le sifflement de la balle vrilla ses tympans.

Elle s'effondra dans un tas de détrit. Instinctivement elle porta la main à son épaule. Elle ressentit une brûlure mais la balle n'avait fait qu'effleurer son blouson, déchirant à peine le cuir à la manière d'une lame de rasoir. Elle ne saignait même

pas. Ses oreilles sifflaient encore. Elle se redressa tout doucement pour constater que Shapiro avait déjà franchi la grille et courait dans l'allée conduisant au parking du supermarché. Il bifurqua et disparut derrière une palissade.

Merde !

Sans son arme, elle était impuissante face à un type comme lui. Sur sa gauche, elle perçut les claquements de la clôture et vit Brolin qui passait par-dessus pour s'élancer à la poursuite du tueur. Elle jura de nouveau et fit demi-tour pour récupérer son Beretta dans le hangar.

Brolin étendit ses foulées le plus possible, il ouvrit la bouche en grand, manquant déjà d'oxygène. Il s'appliqua à respirer par le ventre et non par la poitrine.

Shapiro courait vite et il avait une bonne avance.

Quand le privé surgit sur le parking, il remercia sa bonne étoile que celui-ci soit désert, une prise d'otage était la dernière chose qu'il souhaitait. Il essaya de baisser au plus bas son centre de gravité, prit un appui extérieur et cassa sa course sur la gauche en tentant de perdre le moins de vitesse possible. Il poussa ensuite de toutes ses forces sur les muscles de ses cuisses.

Les deux hommes bondirent dans une ruelle, puis une autre avant de dévaler une sente étroite qui longeait une voie de chemin de fer industrielle. Dans sa vision brouillée par l'effort, Brolin ne voyait plus distinctement Shapiro.

Tout le paysage tremblait, une effroyable secousse sismique.

Ses poumons imbibés de gaz carbonique se dilataient et se contractaient sérieusement, incandescents, menaçant de s'embraser. Brolin banda son corps en avant, poussant encore plus sur ses réserves.

Ses jambes disparurent sous la douleur.

Son souffle se chargea des vapeurs du vertige.

Les fourmillements ondoyaient à présent jusque dans ses bras. Tout son ventre se creusa, comme si une grenade déchiquetait ses entrailles.

La silhouette de Shapiro ondulait dans sa vision trouble, elle se rapprochait.

Il fallait tenir encore un peu. Mais Brolin était sur le point de s'effondrer et de vomir.

Le dernier coup de reins brûla sa gorge, et tout son intérieur s'enflamma. Il n'eut que la force de braquer son arme devant lui.

Le paysage se mit à tourner comme si sa tête était projetée dans tous les sens. Brolin ne pressa pas la détente et ralentit sa course.

Les soubresauts de sa respiration fuyante l'empêchaient de viser, aussi il tira en l'air. Il aurait voulu hurler à Shapiro de ne plus bouger, mais il n'en avait plus les moyens, il ne pouvait même plus parler.

En entendant la détonation, Shapiro tomba sur le côté, dans l'herbe où il roula sur cinq mètres. Il n'avait plus la force de poursuivre non plus. Moins préoccupé par la prudence que son chasseur, il fit feu à trois reprises, en visant vaguement dans la direction de Brolin. Celui-ci s'accroupit derrière un arbre, la respiration sifflante, et baissa la tête. Il se retourna pour découvrir que Shapiro avait dévalé la petite pente et longeait un train de marchandises à l'arrêt. Heureusement, le convoi ne risquait pas de partir à l'improviste, il était immobilisé là depuis longtemps parce qu'un de ses wagons avait déraillé.

Brolin jaillit de son abri et descendit la pente à son tour.

Shapiro s'arrêta d'un coup et tira une fois avant de se mettre à couvert entre deux wagons. La balle projeta des cailloux dans tous les sens à trente centimètres de Brolin.

Le privé posa un genou à terre et parvint à retenir sa respiration le temps d'ajuster son tir. Il visa entre les deux wagons. Cinq projectiles cinglèrent leurs parois en produisant une myriade d'étincelles.

Le silence revint s'installer dans la tranchée des rails. L'écho des coups de feu était déjà loin devant et derrière. Brolin resta là, à guetter le moindre mouvement de Shapiro, prêt à tirer. Il fit rapidement le point. Son Glock avait une capacité de quinze balles, il décompta ses tirs. Il devait lui en rester quatre normalement.

Cela faisait presque une minute qu'il attendait ainsi lorsqu'il remarqua la tache noire qui grandissait sur la neige, entre les

deux wagons.

« Les ricochets, comprit Brolin. Mes balles ont ricoché avant de le toucher. »

Il se leva et s'approcha en trotinant, l'arme braquée devant lui. Quand il parvint au niveau fatidique, il se prépara mentalement, et bondit en avant, le museau du Glock pointé sur la zone dangereuse.

Shapiro était là. Son arme aussi.

Le canon noir tendu vers la tête de Brolin.

*

**

Annabel était à bout de souffle. Elle avait suivi les deux hommes avec une certaine distance pour finalement les perdre en tournant la quatrième fois. Ils pouvaient être n'importe où dans un périmètre réduit, quelque part entre ces arbres qui bordaient le sentier. Si elle tombait sur Brolin, tout irait bien, mais si c'était Shapiro qui la repérait en premier, elle se ferait descendre comme une vulgaire cible de foire. C'est pourquoi elle avançait pas à pas, guettant tout signe de vie.

Plusieurs coups de feu successifs firent trembler l'air alentour, c'était proche. Cette fois, elle se remit à courir, tout droit. Les traces de pas dans la neige étaient trop nombreuses et confuses pour qu'elle sache qui les avait faites. Lorsqu'elle en découvrit deux qui s'écartaient vers un fossé, elle n'hésita pas une seconde. Plus bas, un train de marchandises patientait dans l'attente de dépannage depuis certainement plusieurs semaines.

Il y eut une dernière détonation.

Double.

Juste sur sa droite, à cinquante mètres.

Elle vit Brolin s'effondrer.

Son corps contracté heurta le sol, il tenait toujours son arme devant lui, visant entre deux wagons. Un voile de fumée s'en échappait.

Annabel puisa dans ses dernières forces pour le rejoindre en sprintant et elle comprit ce qui s'était passé en posant les genoux à terre, aux côtés du détective privé. Les deux hommes

s'étaient fait face, chacun mettant l'autre en joue, ils avaient tous deux tiré.

Elle se précipita sur Brolin. Le sang maculait le côté de sa tête. Elle pressa ses deux mains sur la blessure et eut l'idée d'ôter sa casquette de baseball pour en faire un tampon. Puis elle tourna la tête dans la direction qu'indiquait encore l'arme tremblante du privé.

Shapiro gisait renversé sur la tête d'attelage. Du sang coulait dans la neige depuis sa cuisse et son torse. Sa bouche était grand ouverte, ses dents brillaient doucement.

Un flocon se déposa sur sa pupille inerte.

Brolin écarta la compresse improvisée. Sa blessure n'était que superficielle, la balle avait à peine entaillé le bout de la joue pour lui arracher le lobe de l'oreille. Ça n'était pas très beau à voir bien qu'il n'y eût pas besoin de point de suture.

— Il faut se tirer d'ici tout de suite, fut son seul commentaire.

— Restez allongé, je vais appeler mes collègues et...

Il planta ses yeux pétillants d'adrénaline dans les siens.

— Annabel, vous savez ce qu'on vient de faire ? Je suis entré par effraction chez Shapiro ; même si c'était pour trouver des preuves de sa culpabilité, un tribunal ne retiendra qu'une seule chose : je n'avais pas le droit d'être chez lui et c'est ça qui a déclenché son hostilité. Ils n'auront plus qu'à dire qu'il est mort par ma faute.

Et d'une certaine manière c'était vrai. Pourtant, l'esprit de Joshua Brolin n'était plus asservi à la pesanteur de sa conscience depuis qu'il s'était détaché du système ; il avait compris que la conscience n'était que l'instrument vicieux de ceux qui gouvernaient le monde et en érigeaient les lois et les religions. La mort de Shapiro ne pesait dans sa balance personnelle pas plus qu'une plume. À dire vrai, il ne l'avait pas souhaitée, mais n'en éprouvait aucun regret.

— On ne peut p...

— Tout ce qu'on trouvera sera déclaré irrecevable dans ces circonstances si vous et moi sommes sur les lieux. Faites comme vous l'entendez, moi je ne reste pas. Elle l'observa se relever et courir pour ramasser les douilles qu'il avait semées sur son chemin.

*

**

Assise dans sa cuisine, Annabel avait les yeux fermés au-dessus de sa tasse. La vapeur du thé brûlant montait couvrir son visage d'un litham perlé. Elle n'arrivait pas à y croire. Ils avaient

fui la scène d'un crime.

Toute sa carrière pouvait basculer. Sur une décision un peu rapide. Sur un élan. Tout ça pour avoir écouté son instinct, pour avoir fait confiance à Brolin.

Malgré cela, elle n'arrivait pas à lui en vouloir. Cela n'aurait été que déplacer le problème pour ne pas en assumer les responsabilités. Elle avait toujours choisi en son âme et conscience, sans pression. Elle se considérait à juste titre comme une fonceuse, s'attirant des ennuis à chaque fois, et comme si elle était incapable de tirer les leçons de ses erreurs, elle recommençait encore et toujours. Cette fois, c'était l'apothéose.

Brolin apparut sur le seuil, un pansement sur la joue et un autre sur le bas de l'oreille.

— Vous avez désinfecté votre épaule ? Elle secoua la tête sans ouvrir les yeux.

— La balle ne m'a pas touchée, c'est à peine une brûlure. Il disparut un instant et revint avec de l'alcool et un tampon de coton. Il tira sur le tissu pour agrandir la déchirure, la bretelle du soutien-gorge apparut. Délicatement, Brolin la fit glisser sur le côté du bras et appliqua la compresse imbibée sur la peau pourpre.

— Vous cacherez ça sous un pull, que vos collègues ne le voient pas.

Ce faisant, il observa la lèvre de la jeune femme.

— C'est un peu enflé, rien de troublant, avec de la chance personne ne vous posera de questions.

Après quelques secondes de silence, Brolin reprit la parole, doucement :

— J'imagine ce que vous ressentez. C'était pourtant la seule chose à faire. Nous avons joué un coup de poker, et la chance a tourné, il fallait en assumer les conséquences. Si ça peut vous rassurer, la police ne remontra pas jusqu'à nous. Les douilles que j'ai pu oublier ne les aideront pas, j'utilise du 9 mm, des balles Fédéral, ce qu'il y a de plus courant. Nous portons des gants tous les deux, et avec la neige qui tombait, on ne nous aura pas distingués. De toute façon, il n'y avait personne. Soyez certaine que lorsqu'on va trouver son corps, la police va aller

chez lui, ils découvriront à coup sûr ce qu'il dissimule et feront le lien avec votre enquête. Ils vont songer à un règlement de comptes entre membres de la secte...

— Comment pouvez-vous être aussi détaché ? s'écria Annabel.

La colère et l'incompréhension s'étaient mélangées d'un coup en un cocktail explosif. Brolin pressa une dernière fois le coton sur la blessure de la jeune femme et le jeta.

— Ça ne vous fait rien tout ça ? continua-t-elle. Vous venez de tuer un homme, un assassin certes, mais c'est une vie ! Et vous avez encore du sang-froid pour penser à cette merde et tout prévoir ?

Brolin recula d'un pas. Il la fixa, sans rien dire, un regard posé, presque effrayant de sérénité. Ils s'affrontèrent iris contre iris, âme contre âme.

Annabel baissa la garde la première, sa colère bue par l'intensité des yeux qui ne la lâchaient pas.

— J'ai longtemps pensé comme vous, expliqua Brolin lentement, d'une voix douce. J'ai été formé par le FBI en étudiant les dossiers des meurtres les plus atroces, on m'a appris à force d'horreur comment se mettre dans la tête d'un meurtrier. Et je me suis montré particulièrement doué. Vivez avec cela en tête toute votre existence, on en reparlera. Et puis un jour vous perdez quelqu'un de proche, et là, vous comprenez à quel point la solitude est un abysse insondable.

Annabel frissonna, elle se sentit affreusement concernée tout à coup. Plus fort que les bribes de sa colère, la compassion s'empara de son être.

— Ces deux dernières années, poursuivit Brolin, j'ai travaillé pour des familles meurtries, avec pour seul but de leur apporter des réponses. À deux reprises ma route a croisé celle de kidnappeurs, de violeurs, et l'un des deux était même un assassin. Et vous savez ce qui a été le plus difficile ? De les livrer à la justice. D'accepter qu'ils soient jugés, d'accepter que la société puisse un jour leur pardonner et les remettre en liberté. J'ai voulu les tuer, et je ne l'ai pas fait. Pas par charité ou autre foutaise, mais parce que je n'en ai pas eu le courage. Alors ce qui s'est passé ce matin, je vais vous dire : ça ne me fait rien. C'était

dans le feu de l'action. Mon unique déception est qu'il soit parti avec ses secrets.

Il n'y avait aucune lueur dans son regard, pas de passion, pas d'emportement, un simple constat. Ses lèvres pleines se fermèrent et son visage se décontracta, laissant frémir la beauté froide de son détachement. Une force bouillonnante courait autour de sa silhouette, une puissance hypnotique qui ressemblait à un courant électrique propageant des éclairs minuscules. Une personnalité calme et réfléchie enveloppée d'une présence volcanique. Annabel tressaillit sous l'impulsion subite de poser une main sur cette peau, de se blottir tout contre, et même, se surprit-elle à penser, de se glisser nue contre lui. D'avoir sa chaleur en elle. La chair de poule remonta le long de ses bras.

Que lui arrivait-il ? Comme il était venu, le désir disparut en un instant. Elle était humaine, de chair et de sang, et malgré tout son amour pour Brady, son instinct avait fugitivement repris le dessus. Plus tard elle allait s'en vouloir pour cet élan étrange, mais n'était-ce pas la faute de cet « insondable abysse de la solitude » dont parlait Brolin ?

Celui-ci tourna les talons et s'en fut dans le salon.

Elle le rejoignit une heure plus tard. Ils contemplèrent les buildings de Manhattan à travers la baie vitrée, dominant en silence l'horizon gris et blanc. C'est elle qui relança le sujet :

— Je sais que vous n'allez pas arrêter. Malgré ce qui s'est passé, vous ne lâcherez pas prise.

Il demeura la bouche close, parfaitement immobile dans le sofa. Au-dessus d'eux, le dôme de verre laissait filtrer une luminosité cristalline, nappé qu'il était d'une pellicule de neige. Elle continua :

— Je vais vous aider. Je vais faire des copies de tout ce que nous avons, vous y aurez accès, vous pourrez utiliser votre méthode. Je veux en échange que vous me teniez au courant de tout ce que vous trouvez, idée ou autre. Je veux qu'on arrête toute la bande, et surtout ce Bob. On marche main dans la main, en confiance.

Elle pivota pour lui faire face. Il hocha doucement la tête.

— Vous avez ma confiance depuis le premier jour, lâcha-t-il

enfin.

Il posa sa main sur celle de la jeune femme, amicalement.

La nouvelle tomba en début d'après-midi. On avait trouvé le cadavre d'un homme, dans une zone où des résidents s'étaient plaints de pétards ou de coups de feu. En inspectant chez lui, les officiers de police concernés trouvèrent un autre cadavre, celui d'une femme, dans le hangar. Et des photos cachées ; la cellule spéciale du 78^e precinct fut prévenue.

C'est Jack Thayer qui en parla à Annabel. Le type s'appelait Lucas Shapiro, et il se pouvait bien qu'il fût un des membres de la secte... Dès les premiers mots, elle dut lutter contre un irrépressible sentiment de culpabilité. Elle avait l'impression que tous lisaient la vérité à travers son regard, que son mensonge était su de tous. Lorsqu'elle se retrouva sur les lieux, elle se sentit d'abord très mal à l'aise puis de mieux en mieux. Elle s'étonna de la totale impunité de ses actes, ce qui lui redonna confiance. Avant qu'elle quitte Brolin, ils avaient échangé leurs découvertes, le privé avait espéré que l'on retrouve le corps très vite, pour que la sœur soit interrogée avant qu'elle ne rentre et ne comprenne qu'il était arrivé quelque chose – dans ce cas elle risquait de disparaître dans la nature.

Quand Annabel arriva, Janine Shapiro était encadrée par deux officiers, elle avait le regard trouble. Personne n'aurait su dire s'il exprimait de la tristesse ou du soulagement.

Annabel monta à l'étage pour voir les photos que Lucas avait accrochées derrière un faux rideau. Brett Cahill était debout devant le mur.

— Spencer Lynch utilisait des Polaroid, Lucas Shapiro développait ses photos lui-même – en voici la preuve –, il ne reste plus que les clichés numériques, commenta-t-il. Par rapport aux photos trouvées chez Lynch, il manque celle de Julia Claudio, je pense que Lynch n'avait pas eu le temps de la faire circuler. Par contre on en a une de plus ici.

Il posa l'index sur un cliché. C'était la fille qu'Annabel avait vue empalée dans le fond du hangar.

— C'est sa nouvelle victime. Apparemment c'est du tout

frais, continua Cahill avec une absence totale de ressentiment. On a aussi trouvé un chalumeau dans son hangar, et de quoi faire des tatouages. Thayer est certain qu'il s'agit du meurtrier de la junkie, celle trouvée à Larchmont hier.

Annabel commençait à comprendre.

— Il voulait remplacer la fille qui était impure.

— Quoi ?

Cahill avait tourné la tête, la mimique de son visage témoignait de son incompréhension. Annabel déclama lentement :

— Lucas Shapiro a enlevé une fille il y a quelques jours, il s'est avéré qu'elle était malade, ça ne lui a pas plu, elle était impure ou je ne sais pas quoi, et il s'en est débarrassé. Pour elle, il a changé sa stratégie, elle ne méritait pas qu'on se démène, alors il l'a simplement abandonnée. Mais il avait besoin de satisfaire ses pulsions ou un rite particulier peut-être, j'en sais rien. Alors il s'est empressé d'enlever une autre fille. Celle qui est dans le hangar.

— Oui, c'est possible.

— Quelque chose d'autre ?

— Ce schéma, là. Les trois noms que l'on connaît, Spencer, Lucas et Bob au-dessus de Caliban. On dirait que ça confirme nos suppositions : ils sont trois en tout. « *Car Caliban est notre philosophie* », ils ne sont pas un peu barjos, non ?

— Sauf que « Bob » est écrit en majuscules, fit remarquer Annabel. Et au milieu, peut-être parce qu'il est le leader.

— Ça y ressemble. Tenez, on a aussi ces feuilles-là, celle-ci avec la liste de noms de ses victimes, seize en tout. Et l'autre parle d'un temple. Et de I.dW. On va tout éplucher ici jusqu'à ce qu'on trouve ce que ça veut dire. Annabel se souvint de ce que Brolin lui avait confié plus tôt dans la journée. Elle savait que des informations sur I.dW. se trouvaient dans l'agenda, mais il lui était impossible de le dire sans que cela éveille des soupçons. De toute manière ils le trouveraient bien assez vite.

Elle descendit les marches et retrouva Jack Thayer en compagnie de Bo Attwel. Ils étaient debout devant Janine Shapiro. Elle était minuscule, son visage était émacié et elle avait les mains d'une poupée, une poupée de personne âgée. Ses

prunelles noires fixaient le néant, sans ciller.

— Ces photos là-haut, vous savez ce que c'est ? lui demanda Thayer fermement.

Elle ne broncha pas.

Bo Attwel se tourna vers Annabel et l'entraîna un peu à l'écart.

— Putain, tu as vu ses mains ? lui dit-il. Je te parie dix billets que c'est elle qui a étranglé la fille de Larchmont. J'ai lu le rapport d'autopsie, quelle saloperie. Si ça se trouve, le frangin ramenait les filles, et c'est elle qui les butait, tu te rends compte ? C'est la famille Adams ici. C'est pire, en fait.

Le contraste entre ses sourcils noirs et ses cheveux gris était encore plus souligné par le faible rayon de soleil qui filtrait par la fenêtre.

— On a une idée de ce qui est arrivé à Lucas ? demanda Annabel avec tout l'aplomb dont elle disposait.

— Pas encore. Il s'est fait buter par balles. Pas de témoin visuel, rien du tout. La sœur ne sait rien, enfin elle ne dit rien. Il y a de fortes chances pour que ce soit un des autres tarés du groupe de Caliban qui soit venu régler un différend. Pour nous ça tombe bien en tout cas. C'est un cadeau tout droit tombé du ciel. En grattant cette baraque jusqu'à l'os on va peut-être trouver de quoi remonter jusqu'à Bob. On a relevé quelques empreintes de pas dans la neige et les balles retrouvées vont nous donner le calibre pour commencer. Par contre, aucun témoin ne s'est présenté.

Si tu savais, pensa la jeune femme. Elle le remercia un peu vite et sortit. Elle avait la nausée, ses jambes la portaient avec difficulté. La culpabilité semblait trouver son équilibre dans la fluctuation, par vagues. Annabel fit plusieurs allers-retours sur tous les lieux, si par la suite on trouvait une trace de sa présence ici, un cheveu ou autre, cela semblerait normal. En voyant tout le monde s'activer sur des indices papier, sur le petit labo photo de la cave ou sur le cadavre dans le hangar, elle respira mieux, un peu rassurée. Ses collègues se focalisaient plus sur cette découverte qu'ils n'espéraient pas et sur les indices en liaison avec le culte de Caliban que sur les motifs de l'homicide, c'était déjà tout trouvé pour eux, ils n'allaient pas perdre plus de temps

là-dessus. Elle aurait voulu récupérer la balle qu'elle avait tirée dans le hangar avec son Beretta mais c'était trop risqué. De toute manière il n'y avait aucune raison de faire une comparaison balistique avec son arme, personne ne l'avait vue rôder ici le matin.

Janine Shapiro ne lâcha pas un mot. Elle fut embarquée dans une voiture de patrouille au bout d'une heure. Annabel aida à fouiller à la recherche d'indices supplémentaires avant de rentrer au precinct. Pendant que Cahill et Attwel dirigeaient l'inventaire chez les Shapiro et que Thayer conduisait l'interrogatoire de Janine, elle entreprit de copier tout ce dont ils disposaient déjà. L'un des types qui travaillait sur les photos de scène de crime était un petit jeune fraîchement engagé. Il lançait à Annabel des sourires chargés autant de désir que de timidité. Elle n'eut aucun mal à lui faire tirer en vitesse des doubles des soixante-sept clichés de victimes trouvés chez Lynch. Pendant ce temps, elle accapara l'une des photocopieuses en frissonnant à chaque bruit de pas dans le couloir.

Brolin avait obtenu des résultats significatifs en peu de temps et sa manière de considérer l'enquête apportait un éclairage idoine. La jeune femme comprenait à présent pourquoi les polices locales avaient parfois recours au FBI et à ses agents spéciaux, ses profileurs. Elle savait aussi qu'avec Woodbine il était inutile d'essayer de passer par la voie officielle, lui et ses supérieurs voulaient à tout prix que l'affaire soit traitée sur place et sans l'apport de l'accapareur de médias et de crédit qu'était le Bureau fédéral.

En début de soirée, Annabel prit le carton qui contenait les copies et se dirigea vers l'escalier en priant le ciel de ne croiser personne de la cellule d'investigation. Elle parvint à sa voiture sans encombre et soupira en mettant le contact.

*

**

Les nuages avaient été balayés à l'approche de la nuit, et la lune rutilait à travers le dôme de verre qui surplombait le salon.

Annabel avait décroché toutes les photos personnelles d'elle et de Brady pour les remplacer par soixante-sept visages terrifiés. Tous les rapports s'épalaient sur la table basse, Brolin passait de l'un à l'autre avec une sérénité implacable. Il les avait lus en prenant des notes et se tenait à présent enfoncé dans le sofa, le plaid andin lui tombant à moitié sur les épaules. Il était presque minuit, ils avaient dîné d'une pizza livrée, étudiant les dossiers sans relâche.

— Et ce Thayer, est-il bon pour les interrogatoires ?

— Si Janine Shapiro sait quelque chose, il la fera craquer, annonça Annabel avec plus d'assurance qu'elle n'en avait vraiment. À condition qu'il la persuade de ne pas appeler un avocat tout de suite, et il est particulièrement bon à ce jeu-là.

Elle était assise sur une chaise, face à Brolin, les cernes creusés par la fatigue.

— Pour savoir, elle sait, rétorqua le privé. Elle travaille dans une société d'entretien qui s'occupe notamment de l'église St Edwards, à laquelle elle est affectée. C'est elle qui macule les vitraux de sang.

— Pourquoi ferait-elle ça ?

— À elle de nous le dire, je pense que c'est un moyen d'expiation, d'une certaine manière elle est aussi une victime de son frère, opprimée, tyrannisée, il en a fait son esclave. À ce Thayer d'obtenir la réponse.

Il posa ses mains sur ses genoux, se tenant parfaitement droit sur le sofa.

— Vous avez supposé que la secte était constituée de trois membres, continua-t-il. C'est bien ça ?

— Oui, enfin c'est théorique. Tout ce que nous avons trouvé chez Spencer Lynch fonctionnait par trois. À commencer par toutes les photos. (Annabel jeta un bref regard anxieux vers celles-ci.) Disposées en trois « paquets », de trois, quinze et quarante-neuf photos. Il est apparu que les trois premières correspondaient aux victimes de Lynch, et aujourd'hui, chez... Lucas Shapiro, on a trouvé les mêmes photos, dont quinze sont certainement ses propres victimes. En fait, il y en avait même une seizième, dont Lynch n'avait pas reçu le cliché.

— En suivant votre raisonnement, il ne reste plus qu'un seul

tueur. Qui a fait quarante-neuf victimes à lui seul, murmura Brolin comme une litanie.

— Rien n'est prouvé, ils sont peut-être plus. En tout cas, l'hypothèse des trois colle jusqu'à maintenant. Si c'est bien le cas, alors le dernier serait Bob.

Brolin leva les mains devant lui, signifiant qu'il n'était pas bon d'aller plus loin.

— Résumons les liens, dit-il. Spencer Lynch est le dernier arrivé dans le groupe, c'est Shapiro qui l'a recruté en prison. Il a dû sentir une personnalité encline à agir comme lui, avec le temps ils se sont confiés et il a enrôlé le petit. Ils sont convenus d'un lieu de rendez-vous, ou d'échange. Tout ce que la secte de Caliban voulait dire à Spencer passait par une enveloppe scotchée sous un banc de l'église St Edwards. C'est comme ça qu'ils dialoguaient sans prendre de risque. On dirait en effet que ce Bob tire les ficelles, c'est lui qui s'adresse à Spencer : « *Tu dois apprendre à devenir comme nous* », et qui signe la ou les cartes, il lui indique le chemin à suivre pour faire partie de la famille.

Il s'avança vers la table basse pour ouvrir le dossier des victimes ainsi que son carnet de notes.

— Quelles sont vos méthodes pour le moment ? demanda-t-il.

— Il y a deux équipes, Attwel, Collins et les deux détectives du Central s'occupent des victimes, leur identité, leur disparition... Thayer, Cahill et moi sommes sur l'exploitation des indices. Et cinq autres inspecteurs devraient se joindre à nous dans les jours qui viennent. Des types de Manhattan apparemment, ça ne peut pas être mauvais, à nous tous on ne parvient pas à tout exploiter en peu de temps. À cela s'ajoutent tous les officiers dont nous avons besoin à l'occasion. Nous disposons également de l'appui de tous les autres precincts de New York, ils nous épaulent en rassemblant les documents dont ils disposent quand il se révèle qu'une des victimes était de chez eux. L'enquête n'est commencée que depuis six jours, avec l'arrestation de Lynch.

— Vous avez étudié la victimologie ? Le ton impliquait qu'il en doutait.

— Hum, oui, enfin c'est l'équipe d'Attwel qui rassemble tout ça. Mais c'est un boulot de titan, il s'agit de poser un nom et toute une vie sur une simple photo, et c'est pas des clichés de carte d'identité ! Ils ont déjà bien avancé.

Brolin se leva, le dossier des victimes à la main, il s'approcha du mur de photos. Les soixante-sept regards convergeaient vers lui.

— Et vous n'avez rien remarqué ?

Annabel secoua la tête après un temps de réflexion.

— Pas que je sache. Il se tourna vers elle.

— Alors regardez les victimes dans l'ordre chronologique. Annabel haussa les épaules.

— Quoi ? Ça a déjà été fait, vous voulez parler du mode opératoire pour les enlever ? On y travaille, il semblerait que la priorité de nos « amis » soit d'agir sans témoin.

— Ce mode opératoire est intéressant en effet. Il reflète une certaine intelligence, de l'organisation, ces types se préparent à l'avance, ils ne laissent rien au hasard. Mais ça n'est pas exactement ça qui m'interpelle. D'après vos renseignements, il n'y a aucun point commun – jusqu'ici – entre les victimes, et même en essayant de faire des groupes, on ne trouve rien qui les lie. Concluons donc que la secte de Caliban, appelons-les ainsi, choisit ses victimes selon leurs critères à eux, pas par rapport à un point commun. Revenez à la liste chronologique des enlèvements.

— Le plus vieil enlèvement date de juillet 1999. Une femme de vingt-quatre ans, elle vivait dans le New Jersey. Ensuite, il y en a deux en septembre 1999, deux femmes aussi, vingt et un et vingt-huit ans. La première vivait aussi dans le New Jersey, la deuxième dans l'État de New York.

Dans la luminosité tamisée de l'appartement, les yeux de Brolin brillaient d'une lueur presque inquiétante.

— Continuez, fût-il, sans la localité, ça n'est pas ce qui nous intéresse.

— Décembre 99, quatre personnes disparaissent. Toujours des femmes.

— Leur âge ?

— Attendez... Ah, oui : vingt-neuf, dix-neuf, vingt-quatre et

trente et un.

— Poursuivez.

— Janvier, c'est au tour de deux hommes et une femme, respectivement vingt-cinq, vingt-deux et vingt-six ans. Rien jusqu'en mars 2000. Mais tout le monde n'a pas été encore identifié. Donc mars, deux enlèvements. Deux adolescents cette fois, dix-sept et seize ans. Ils étaient ensemble, deux amis.

Annabel leva la tête de son rapport pour voir que Brolin l'incitait toujours à énumérer à voix haute les disparitions.

— En avril suivant, un enlèvement, une adolescente de dix-sept ans. Rien jusqu'en juin, en revanche là, ils rattrapent le temps perdu : cinq personnes. Trois hommes et deux femmes.

— Leur âge, fit Brolin, sèchement.

— 41, 47, 38, 44 et... 39, finit-elle par réciter en levant doucement la tête.

Elle commençait à sentir le frisson électrique de la compréhension frétiller dans son esprit.

Brolin ne la quittait pas des yeux, guettant le moment opportun. Il hocha la tête.

— Vous y êtes ? La secte choisit ses victimes par groupes. Ils sélectionnent une tranche d'âge et un sexe. Ils ont commencé avec des femmes dans la vingtaine. Puis deux hommes dans la même tranche d'âge. Après ça, ils décident de jeter leur dévolu sur les adolescents, ça ne dure pas. Puis les personnes d'un âge plus mûr.

— Vous croyez que...

Mais elle savait qu'il avait vu juste.

— Comment a-t-on pu passer à côté de ça ?

— D'abord parce que vous vous êtes centrés sur les événements, sur la vie des victimes, et pas sur ce qu'elles sont tout simplement. Ensuite parce que avec le temps, la secte de Caliban a perdu cette rigueur. À partir de l'automne 2000 ils prennent leurs victimes sans distinction, jeune ou pas, sans groupe de sexe. Cependant, regardez bien vos fiches, même dans les groupes de victimes qu'ils ont faits au début il y a un sous-ordre. Quand ils ont commencé les enlèvements, c'était des jeunes femmes d'une vingtaine d'années à peu près. Au début, des Blanches, puis ils enlèvent une femme d'origine

asiatique, et enfin une Afro-Américaine. On retrouve le même schéma avec les hommes. Ils ont reproduit l'opération à plusieurs reprises. Les femmes blanches et les Afro-Américaines ayant sensiblement leur préférence.

— Pourquoi font-ils ça ?

Brolin leva les mains vers le ciel.

— C'est toute la solution à notre problème ! Trouvez pourquoi ils font ça et vous trouverez ce qu'ils sont.

Annabel survola les clichés sur le mur et se passa une main sur le front.

— Je ne sais pas si c'est une piste, mais l'un de mes collègues avait déjà remarqué qu'il n'y avait aucune personne âgée dans les victimes. Des enfants, des adolescents, mais personne ayant dépassé la cinquantaine.

Brolin brandit son index comme pour souligner l'importance de ce qu'elle venait de dire.

— Oui. À nous de trouver pourquoi. Qu'est-ce qu'une personne âgée ne peut pas faire qu'un enfant ou un adolescent pourrait ? Pourquoi aller jusqu'à quarante-cinq, cinquante ans et pas plus ? On sait maintenant que la secte choisissait ses victimes très minutieusement selon leurs critères : tranche d'âge, sexe et race. Après plus d'un an, ils perdent cette rigueur. Pourquoi ?

Ils fixèrent tous deux les soixante-sept visages qui les imploraient de trouver au plus vite. Annabel remarqua alors l'air troublé de l'ex-profileur.

— Quelque chose qui ne va pas ?

Il redressa la tête immédiatement.

— J'ai un mauvais pressentiment pour ce qui va suivre.

— Un pressentiment, vous ?

Brolin secoua la tête, ouvrit la bouche en hésitant, sans trouver les mots exacts.

— Vos collègues l'ont souligné dans le rapport, finit-il par dire. Plusieurs victimes se connaissaient. Trop peu pour que ça fasse un point commun, bien sûr. Au début c'était deux ados qui revenaient ensemble d'un entraînement qui ont disparu, ensuite deux sœurs. Là où c'est troublant, c'est qu'elles ont été enlevées à trois semaines d'intervalle.

— Je sais tout ça, je l’ai lu. Je suis d’accord avec vous, ça fout la frousse, toute cette organisation, mais...

Il darda sur elle ses prunelles flamboyantes qui contrastaient tant avec l’imperméabilité de ses traits.

— Et enfin, ce gamin de huit ans qui disparaît en août dernier et puis sa mère en septembre. Il y a une véritable évolution.

Il marqua une pause avant d’ajouter, plus bas :

— Si vous suivez ce principe, vous voyez où ça nous mène ? Quelle sera la prochaine étape ?

Annabel fronça les sourcils. Des inconnus la plupart du temps, des amis ensuite, deux sœurs, puis fils et mère, et toujours des inconnus au milieu de tout ça. Non, décidément, elle ne comprenait pas où tout ça menait. C’était trop pour être des coïncidences et...

Elle porta instinctivement une main à sa bouche.

— Mon Dieu... Une famille ! Ils vont s’en prendre à une famille entière !

— C’est là en tout cas que leur logique nous mène. Brolin recula vers le cheval à bascule et entra dans l’ombre.

Le givre commençait à recouvrir le pare-brise, tout doucement, nappant les pelouses du quartier d'un voile délicat de cristaux.

L'homme qui était dans l'habitable froid depuis plusieurs heures vérifia sa montre. Une heure du matin passée. Les deux premières heures d'attente avaient été agréables. Il avait joué avec son imaginaire. À se faire des films de ce qu'il pourrait faire à cette femme qui vivait là. À sa fille aussi. Il avait songé à tout cela en se caressant la joue, puis en pétrissant son sexe à travers son pantalon. Après deux heures, il avait réprimé avec difficulté l'envie de se masturber, il se devait d'être entièrement à son travail. Pas de distraction. Ce genre d'opération devait être parfaitement maîtrisé, avec du sang-froid. C'était si long à préparer.

D'abord il fallait repérer la victime.

Évidemment, celle-ci devait répondre aux critères du moment, mais ça c'était une tout autre histoire. Quoique, depuis un certain temps déjà, il eût tendance à ne plus trop varier. Ce soir serait justement une nouvelle expérience.

Une fois les critères établis, choisir sur qui jeter son dévolu n'était plus très dur. Il suffisait d'avoir beaucoup de patience. Détecter les gens les plus routiniers. Car nous sommes tous, à un moment ou à un autre, vulnérables. Et la routine accentue encore cela. Premièrement, il fallait observer, longtemps. Voir qui vivait là, les mœurs, les habitudes... Subtiliser les poubelles pour décortiquer l'intimité des cibles, bien tranquillement chez soi. Tout cela pouvait prendre plusieurs semaines parfois. Quand il apparaissait vraiment trop risqué d'établir un plan d'attaque, il fallait hélas s'en retourner vers quelqu'un d'autre. Fort heureusement, c'était très rare. Car, une fois encore, *nous sommes tous vulnérables*.

Et l'homme assis dans sa voiture ne vivait que pour ça.

Il se plaisait à ressasser son petit discours : « Tous, nous sommes vulnérables à un moment ou un autre. On vit seul, et dans ce cas, la nuit pendant notre sommeil, un type adroit et

discret peut s'introduire, c'est rarement une serrure qui l'arrête. Si nous ne sommes pas seuls, nous avons tous des moments de solitude, et avec elle, un degré de vulnérabilité. Parfois celui-ci est au maximum, il suffit de connaître les habitudes de la personne. Le soir, ou tôt le matin quand on n'est pas réveillé, dans son parking, isolé de tous, la nuit en rentrant d'un cours hebdomadaire de sport, ou d'une réunion, en allant courir dans un parc, en allant chercher son enfant chez un copain à minuit. Ou un jour de la semaine, quand il n'y a aucun voisin présent, et que l'on ouvre à celui que l'on croit être l'employé de la compagnie d'électricité... Il suffit de quelques secondes. Une minute tout au plus. Il y a toujours, pour tout le monde, un moment où la vigilance retombe. Et pour un homme malin, bien organisé et expérimenté, ça n'est pas long avant qu'il sache quand et où frapper. Il est alors déjà trop tard. »

Un sourire plissa ce visage d'ordinaire si impassible et *in petto*, il ajouta : « Il peut être partout, derrière chacun de vos pas. Et vous ne le savez pas. »

C'était une bonne synthèse de son mode opératoire. Celui qu'il avait inculqué à ses compagnons. Ils n'étaient pas tous du même niveau, c'était bien là le problème. S'ils avaient tous été comme lui, on n'en serait pas là. Et voilà que les flics s'en mêlaient. Tout ça c'était la faute de Spencer Lynch. Celui-là était une erreur. Il était trop taré pour vraiment comprendre de toute manière. Tout ce qui l'intéressait cet abruti, c'était la baise. Il enlevait pour torturer, violer et tuer, c'est tout. Il ne comprenait rien. Par chance, il n'était pas initié, il ne savait rien d'eux. De leurs pratiques. De leur but. Lucas avait mal recruté.

Lucas. Que penser de lui ? Les flics de la Grosse Pomme disaient depuis ce midi que Lucas s'était fait descendre dans un règlement de comptes. Avec qui ? Tu parles, ouais ! C'était l'un de ces connards incompetents qui l'avait eu ! Ils maquillaient la bavure ! À bien y réfléchir, c'était plus sûr ainsi, Lucas n'aurait pas parlé mais sait-on jamais. Et sa frangine ? Janine était en ce moment même interrogée, c'était pas le genre à causer, de toute façon elle non plus ne savait pas grand-chose, pas de quoi le compromettre, Lucas n'était pas assez con pour lui en parler. Elle obéissait, un point c'est tout.

Pendant quelques minutes, l'homme dans la voiture fut inquiet. Tout ça sentait le roussi. S'il y avait une tête pensante chez ces flics ? Ils pourraient comprendre. Ils sauraient alors où chercher. Tu les surestimes, mon ami ! De toute manière, il avait prévu un petit avertissement pour refréner leurs ardeurs. Les conférences de presse stipulaient que toute l'affaire avait débuté grâce à la perspicacité de la détective O'Donnel. Il savait à qui s'adresser...

Il fit le vide pour se concentrer. L'heure approchait.

Il se pencha pour distinguer entièrement la maison. Elle était plongée dans l'obscurité depuis deux heures maintenant. La lumière chez le voisin s'était éteinte une demi-heure après. Tout était calme. On l'attendait.

Il enfila ses gants, mit son sac à dos et sortit dans la nuit.

À chacun de ses pas vers la maison, l'excitation le gagnait en vagues successives, enivrantes. Une fois, chez une autre fille, la porte de derrière était restée ouverte, l'occupante des lieux ne prenait pas la peine de mettre un coup de verrou, ça avait été un jeu d'enfant. Une autre fois, il avait prévu de s'emparer d'un gamin lorsque celui-ci partirait rejoindre ses copains au cinéma comme tous les samedis mais, en découvrant que sa mère planquait sa clé sous une pierre, il avait changé ses plans. Là aussi, ça avait été un plaisir incroyable que d'enlever un gosse en pleine nuit, juste à côté de sa mère qui dormait.

Il s'infiltra sans bruit dans le jardin.

Choisir si possible des maisons sans chien était pratique. Si ça n'était pas le cas, on s'arrangeait pour empoisonner le clébard avant d'intervenir, le coup classique bien que ça puisse éveiller les soupçons. Et sa préférence était de frapper lorsqu'on ne s'y attendait pas.

Il ne lui fallut pas plus de deux minutes pour entrer chez les Springs. Il pensa aux deux gamines qui vivaient là et esquissa un rictus en s'entendant murmurer : « Ça fleure bon les petits bourgeons ici¹². Hein, petits bourgeons de plaisir... » Sa gorge émit un rire discret, gras au possible, aussitôt étouffé.

Il traversa le salon, lampe à la main, et gravit pas à pas les

¹² Spring signifie printemps en anglais.

marches vers les chambres. D'abord s'occuper de l'aînée des filles, elle avait une chambre pour elle toute seule. Ensuite, les parents. Le fiston et la petite pouvaient attendre, hormis leurs cris, ils ne représentaient pas une menace. On était dans la nuit du jeudi au vendredi, et tous les jeudis soir, le père de cette bonne famille allait au squash avec son collègue. Il rentrait vers vingt-deux heures, épuisé. Si le mâle de la maison était en train de dormir, physiquement à bout, c'était l'idéal. Quand la victime faisait du sport, il s'arrangeait toujours pour frapper le soir, quand celle-ci rentrait fourbue, moins vigilante et lucide, vidée de son énergie. Mais pour l'heure, la priorité était à cette petite pute.

Il imbibait de chloroforme le coton qu'il tenait d'une main. C'était simple et tellement efficace. D'autant plus que se procurer du chloroforme était très facile, au pire, si les flics s'en mêlaient, ça ne laissait pas une piste que l'on pouvait remonter. Il fallait penser à ça aussi.

De son autre main, il s'assura que le Scotch épais était prêt. Couteau au cas où et bombe lacrymogène. Il poussa tout doucement la porte de la chambre et entra sur la pointe des pieds.

Diable, que ces moments-là étaient bons !

Le rideau de la fenêtre n'était pas tiré, laissant la clarté de la nuit nimbait la pièce. Chaque battement de cœur imprimait à son corps un tressautement quasi jouissif. Il luttait pour retenir sa respiration, de peur que son souffle ne fasse trop de bruit. Un pas de plus sur la moquette. Puis un autre.

L'ombre s'approcha du lit. Cette garce s'appelait Laurie. Elle avait dix-sept ans et n'en ratait pas une. Une fois, en la suivant, il l'avait aperçue en train de faire une fellation à son petit copain dans sa voiture. Elle se laissait pas toucher le minou en revanche, elle savait comment plaire à un homme celle-là ! Elle allait...

Il s'immobilisa.

Le lit était vide. *Merde !* Il tourna vivement la tête, soudain effrayé à l'idée qu'elle l'ait entendu monter et qu'elle soit derrière la porte. Rien. Nulle part. Elle n'était pas là. En y regardant de plus près, il découvrit que la fenêtre donnant sur le

toit de la véranda n'était pas parfaitement fermée. Il y avait un minuscule jour en dessous. *La garce ! Elle s'est fait la malle pour la soirée !* Et il ne l'avait pas vue sortir. Elle s'était tirée par-derrière, hors de sa vue. Les choses se compliquaient. Fallait-il tout laisser tomber ? Il pesa le pour et le contre. Non, après tous ces efforts, ça serait dommage. Il y avait encore le reste de la famille. Et puis, qui sait, cela pourrait faire un défi attrayant pour la suite...

Le troisième rictus – un record pour une seule nuit – se profila sur ses lèvres. Un sourire mauvais.

La présence s'engagea d'un pas ferme vers la chambre des parents.

*

**

Elle salua d'un geste langoureux la Camaro qui s'éloignait. Laurie Springs se tourna pour faire face à la maison des parents. Maintenant l'opération consistait à rentrer sans ameuter les troupes. Et Tim avait plutôt le sommeil léger. S'il l'entendait, il ne manquerait pas de tout répéter à maman, avec ce petit morpion, aucune corruption ou menace n'y faisait.

Elle prit une bonne bouffée d'air et passa sous le porche, introduisit les clés dans la serrure et, tout doucement, les fit tourner. C'était le moment le plus crucial. Ensuite, les marches ne grinçaient pas, elle serait dans sa chambre en un clin d'œil.

Elle referma la porte derrière elle en silence et s'adossa dessus en expirant. C'était fait.

Il fallait vraiment qu'elle parte à l'université, là elle pourrait faire ce que bon lui plairait. Sa relation avec Kev devenait de plus en plus difficile. À présent il voulait une nuit entière.

Laurie retira ses chaussures et monta l'escalier en les tenant fermement. La porte de la chambre des parents était entrouverte. Elle glissa devant, se dépêchant de rejoindre son antre.

La fenêtre de sa chambre projetait une lueur nocturne sur la moquette, un long sillon laiteux.

Soudain, Laurie s'arrêta et lâcha ses chaussures.

Dans le trait de lumière, elle vit une grosse tache noire, poisseuse.

Elle resta au-dessus sans savoir quoi faire avant de finir par s'agenouiller. On dirait du sang...

T'es pas dans un mauvais film d'horreur, arrête ton délire ! Mais elle ne put s'empêcher de tremper un doigt dedans, l'effleurant à peine, une grimace de dégoût peinte sur le visage. Elle releva l'index dans la clarté céleste.

Le liquide épais n'était pas noir.

C'est du sang !

Elle réprima *in extremis* un hurlement.

Pas de panique ! C'est juste Tim qui a fait le con et qui s'est coupé. Maman n'a pas eu le temps de nettoyer, c'est tout... Et il s'est fait ça quand ? Quand tout le monde dormait, quand tu étais partie ? En pleine nuit ?

Elle se releva, les jambes flageolantes. Le couloir où elle se trouvait était noyé dans les ténèbres, seule la fenêtre de sa chambre laissait percer un fin rayon de lune. Elle allait y entrer, se réfugier dans son domaine lorsqu'elle stoppa net. La porte de sa chambre était grand ouverte. Or elle se souvenait clairement l'avoir repoussée avant de partir, au cas où... Quelque chose ne tournait pas rond. Il y avait un problème, elle en était sûre.

Laurie tourna sur elle-même, sans faire de bruit, mais il faisait tellement sombre qu'elle ne voyait rien dans ce couloir. Il était trop long.

Hey, une minute ! Si c'est Tim qui s'est coupé dans la journée, pourquoi le sang était tiède ?

Elle était sur le point d'entrer dans la chambre de ses parents, et elle sentit sa présence.

Elle n'était pas seule dans ce couloir.

Il y avait quelqu'un, elle percevait sa proximité.

Laurie déglutit de peur et elle eut l'impression que tout le quartier l'entendait avaler. Silence.

C'était comme si quelqu'un émettait un bruit sourd, et ce bruit, elle le captait parfaitement, tout près.

« Maman ? » demanda-t-elle d'une petite voix écrasée par l'angoisse. « Tim, c'est toi ? » Elle ne parvenait pas à donner assez de puissance à ses mots, ils mouraient à peine dépassé le

seuil de ses lèvres.

Elle fit un pas en arrière. Vers la lumière, vers sa chambre.
Vers le verrou de ta putain de porte !

Cela perça l'atmosphère d'un coup.

Une respiration.

Lourde. *Non ! excitée !*

Excitée de plaisir ! hurla une alarme dans l'esprit de l'adolescente.

Laurie fit volte-face. D'un bond.

Elle arracha les fibres synthétiques de la moquette en poussant de toutes ses forces en avant. Tout son corps se détendit dans un seul mouvement. Elle courut, les muscles bandés, sur le point de se rompre.

Son buste dépassa le cadre de la porte.

Puis ses jambes.

Déjà sa main droite fouettait l'air à la recherche de la poignée. Elle perçut le plastique sous ses doigts, s'y accrocha aussi fort que possible et se jeta dans le sens opposé, contre la porte, pour la fermer.

Sa tête explosa dans un scintillement aveuglant.

Un flot de sang jaillit de son nez, une de ses incisives se brisa net sous la rage du coup.

Les ténèbres s'étaient jetées en même temps qu'elle contre la porte, avec plus de puissance et beaucoup plus de masse.

Laurie tomba à la renverse tandis que son cri était noyé par un jet de salive et de sang. Ce fut d'un coup comme si son cœur était au milieu de sa tête, palpitant contre son crâne et sa face, une chaleur étourdissante s'empara de son visage. Elle voulut se redresser, prendre appui sur ses coudes.

Aussitôt, elle reçut un coup d'une violence inouïe en plein sur le nez. La virulence de l'impact lui arracha tout l'air de la poitrine, son hurlement resta en suspens, sans trouver substance. Un bouillon atroce déferla ensuite sur elle, on lui déversait de l'acide sur les yeux, les joues, dans la bouche, faisant fondre sa peau, ses muqueuses. Il y eut un spasme si brutal que son sternum se souleva une dernière fois.

Cette fois, Laurie sut que c'était fini.

Il essaya de retrouver son calme. Sa respiration allait trop

vite. Ses mains étaient si crispées que ses doigts en étaient douloureux. L'exaltation lui faisait souvent ça. Il avait remarqué qu'après l'acte, de nombreuses petites veines rouges avaient éclaté derrière ses oreilles et parfois jusque dans ses yeux. Il reposa le tampon de chloroforme à côté de la bombe lacrymogène et du manche à balai dont il s'était servi pour frapper l'adolescente. Il se pencha vers son visage, un peu troublé. Le gaz lacrymogène se mêlait au sang. Elle était bien amochée.

Il écarta les pans de sa veste et remonta le pull et le T-shirt de l'adolescente. Son ventre était tout plat, d'une peau de satin, lisse et douce. Un vrai délice au toucher. Celle-là, on s'amuserait un peu avec, avant.

Il chercha son pouls. Elle morflerait au réveil, mais sa vie n'était pas menacée, ses blessures n'étaient pas vitales. Elle était *juste* défigurée.

Il se releva et rangea ses affaires dans son sac à dos. Valait mieux ne plus traîner. Il fallait encore amener la voiture sur le côté, y charger toute la famille bien ficelée de Scotch et rentrer à la maison.

Et surtout, demain, il faudrait être en pleine forme pour maintenir les apparences au travail. C'était important.

En fait, c'était même capital.

Avec l'arrivée de renforts en nombre, la cellule d'investigation passa à douze détectives pour coordonner l'enquête sur la « secte de Caliban » comme il convenait désormais de l'appeler. Jack Thayer chapeautait l'ensemble, sous le regard anxieux du capitaine Woodbine. Bo Attwel et Fabrizio Collins continuèrent à rassembler les données sur les victimes, aidés dans leur tâche par deux détectives tandis que les nouveaux venus, des flics en costumes trois pièces dépêchés tout droit par le bureau du maire, s'occupaient des témoins : Julia Claudio, qui s'était sortie des griffes de Spencer Lynch, et Janine Shapiro. Pour cette dernière, les choses ne se présentaient pas sous le meilleur angle. Elle continuait de se réfugier dans un profond mutisme, ne répondant aux questions que par de rares hochements de tête.

Ce vendredi matin, Annabel arriva à sept heures, découvrant dans le bocal Thayer déjà affairé à rassembler ses notes.

— On va se promener dans le New Jersey aujourd'hui, lui dit-il sans relever la tête de ses papiers. Ça fait longtemps qu'on aurait dû s'en occuper.

— Et Lucas Shapiro, c'est une priorité, non ?

— Une équipe est déjà dessus, ils fouillent sa maison et épluchent tout ce qu'ils trouvent. C'est Brett Cahill qui les dirige. S'ils mettent la main sur quelque chose on sera prévenus aussitôt. Nous on va à Boonton pour remonter la trace de cette carte postale.

Il agita sous son nez la fameuse carte sur laquelle Bob avait écrit sa petite énigme à destination de Spencer Lynch.

— Ensuite on va rendre une visite à sieur John Wilkes, celui qui ne répond pas au téléphone. Le shérif de Clinton l'a prévenu de notre arrivée.

— Et l'autre, celui qui est parti au Canada en vacances, tu as pu le joindre ?

Thayer haussa les sourcils.

— Ce Wilkes-là est un sacré phénomène. Il ne connaît pas

de J.C. dans son entourage, pas très aimable.

— Jack...

Le ton d'Annabel était suffisamment grave pour qu'il s'arrête et l'observe. Elle n'était pas sûre d'elle, comme une fillette qui a peur de se faire gronder. Elle avait mal dormi, très peu à vrai dire, songeant à ce qu'elle avait fait, la fuite de chez Shapiro. Les mots de la culpabilité étaient sur le point de fuser hors de sa bouche, pour qu'elle n'ait plus à porter leur poids. Les yeux gris de son ami ne la quittaient pas.

— Qu'y a-t-il ? (Il contourna son bureau pour venir poser une main sur son bras.) Qu'est-ce qui se passe, Anna ?

Les phrases ressassées toute la nuit pendaient à ses lèvres, de plus en plus lourdes, elles tiraient vers le bas, prêtes à devenir réelles, à s'envoler pour que, de douleur, elles deviennent soulagement. Elle secoua la tête.

— Rien, c'est la fatigue. Je vais bien.

Elle ravala son amertume, elle ne pouvait pas se permettre de se confier, il était son ami, mais il était également un flic. Elle enfonça ses ongles dans ses paumes et donna le change en esquissant un sourire usé.

Coincée derrière un semi-remorque, la voiture que conduisait Jack Thayer dépassa Jersey City en direction de Newark. Annabel lisait le journal du jour à ses côtés. Ils avaient pour première destination Boonton puis Clinton, à la rencontre du John Wilkes du New Jersey, bien que cela débordât de leur juridiction. Il n'y avait rien d'officiel dans leur démarche, ils ne cherchaient qu'à poser quelques questions pour faire progresser leur enquête. Déplacer la police d'État pour ça n'en valait pas la peine, pensaient-ils. Ce serait un voyage rapide, en quête d'une ou deux réponses, dans le maigre espoir que ce Wilkes-là compte parmi ses proches un J.C.

Ils longèrent des paysages de marais, de sites industriels, de villes plates et mornes bordant l'Hudson. Pendant la traversée de Manhattan et du Rolland Tunnel, Annabel avait confié à Thayer qu'elle avait passé la soirée avec Joshua Brolin, le détective privé. Il n'avait fait aucun commentaire, écoutant docilement. Elle lui expliqua toutes les déductions du privé, et surtout ce qu'elles présageaient : l'attaque d'une famille entière.

Thayer garda le silence. Qu'il trouve cela tiré par les cheveux ou tout à fait justifié, qu'y pouvait-il faire ? Mettre sous protection toutes les familles du nord de la côte est ? Les miles suivants filèrent sans qu'un seul son vienne perturber le ronflement du moteur.

Plus tard, les conversations se centrèrent principalement autour de Brett Cahill. Annabel le trouvait sympathique, dynamique, moderne (ce qui n'était pas vraiment un compliment dans sa bouche) et plutôt bel homme. Thayer, lui, voyait le jeune loup suffisamment intelligent pour cacher son ambition impitoyable derrière des airs de garçon gentil et bien élevé. Ils finirent par convenir qu'ils ne l'avaient que peu côtoyé pour le moment.

En laissant derrière eux Newark et son ballet aérien, ils s'engagèrent sur l'I-280 et bientôt il n'y eut plus que l'autoradio pour combler le silence. De part et d'autre du véhicule, l'étendue maussade d'une banlieue industrielle étalait ses cachots rebaptisés cité-dortoir pour éviter la polémique.

Leur visite de Boonton se révéla bien décevante. La carte postale était commercialisée dans plusieurs établissements de la ville, en fait il était possible de la trouver dans un certain nombre de musées à travers tout l'État. Elle représentait une vue de Boonton un siècle plus tôt avec le canal Morris, une construction autrefois célèbre et aujourd'hui disparue qui traversait le New Jersey depuis Phillipsburg jusqu'à Jersey City. La carte postale ne se vendait pas beaucoup mais de toute manière, on disposait de réserves. Évidemment, personne ne se souvenait de quoi que ce fût, ni d'un client en particulier. Annabel et Thayer insistèrent toute la matinée sans succès. Bob pouvait l'avoir achetée n'importe où, n'importe quand. Ils mangèrent des sandwiches à la va-vite et reprirent la route en direction du sud, déçus.

Le paysage se transforma en champs vides. De temps à autre, des bosquets sourdaient dans un virage, fiers et gonflés pour les feuillages persistants, arthritiques et désolés pour les caducs. À mesure qu'ils s'enfonçaient dans le New Jersey, des plaques de neige apparaissaient sur les bords de la route,

recouvrant le paysage de touches parcimonieuses, tels des nuages froissés qui se seraient écrasés.

Ils quittèrent la grande route pour s'approcher de leur destination : Clinton. La ville était repliée sur elle-même comme une marmotte en hibernation, attendant le soleil pour déployer sa grâce et tout son charme. Thayer s'arrêta à deux reprises pour demander son chemin avant de trouver une allée boueuse qui menait à deux maisons à l'écart de la ville, au pied d'une colline boisée. Jack Thayer gara la voiture sur le bas-côté et ils sortirent dans la fraîcheur, l'air était plus sauvage que celui auquel ils étaient habitués. Annabel longea une palissade en bois qui, de même que la maison, avait subi les hivers en y laissant une grande partie de son éclat. Dans le jardin à l'herbe trop haute, un portique de balançoire rouillait en grinçant dans le vent.

— C'est cette maison-là, désigna Thayer.

— J'en étais sûre. C'est toujours là où il y a le moins de vie, ironisa-t-elle.

Ne trouvant pas de sonnette, ils poussèrent la barrière et montèrent sur la véranda pour frapper à la porte. Un chien aboya à l'intérieur et un grand bonhomme aux cheveux blancs les accueillit. Il faisait un bon mètre quatre-vingt-dix bien qu'il se tînt voûté, ses joues flasques pendaient mollement de chaque côté d'une bouche fine. Ses yeux bleus et vifs fixaient les deux policiers.

— Je peux vous aider ? Thayer montra sa plaque.

— John Wilkes ?

— Oui, fit le vieil homme, un peu inquiet.

— Je suis le détective Thayer et voici la détective O'Donnell. Nous aimerions vous poser quelques questions. C'est à titre amical, il n'y a rien d'officiel et rien ne vous oblige à nous répondre. C'est très important pour nous.

— Vous n'êtes pas de Clinton, d'où venez-vous ? demanda le vieux géant sans bouger de son palier.

— New York.

— Ah.

C'était l'un de ces « ah » qui en disaient long, un « ah » qui trahit une longue expérience décevante, une série d'ennuis, un

« ah » peu encourageant à poursuivre.

— C'est vous qui avez appelé, hein ? reprit-il. Le shérif est venu m'en parler, il m'a dit que vous alliez venir. Je ne décroche jamais quand je fais mes maquettes. Ça me déconcentre.

— Nous enquêtons sur la disparition de plusieurs personnes, monsieur Wilkes, intervint Annabel, il y a des enfants parmi elles. Si vous acceptiez de répondre à nos questions, vous nous seriez d'une grande aide. Ça ne prendra que quelques minutes.

Le vieil homme au regard perçant et aux cheveux ébouriffés les lorgna longuement. Au bout de quoi, il les montra tous deux d'un doigt gigantesque :

— Vous n'avez pas d'autres vêtements ?

Thayer portait l'un de ses éternels costumes en coton, froissé mais propre, tandis qu'Annabel était en Jean et pull à col roulé sous son bombardier. Ils s'observèrent, dubitatifs, avant de secouer la tête.

— Bon, tant pis pour vous. Je veux bien répondre à vos questions, mais c'est l'heure de la promenade du chien, et lui, il ne comprendrait pas pourquoi on n'y va pas, police ou pas. Attendez-moi là un instant.

Il ressortit vêtu d'un coupe-vent jaune et coiffé d'une casquette Texaco rouge qui avait plus que vécu. Un labrador beige suivait.

— Allez Norb, sur le chemin !

Le chien se faufila entre leurs jambes et commença son périple en odorama. John Wilkes s'engagea à sa suite sans attendre.

— Il aime pas trop le début alors il cavale un peu, après ça sera plus calme, vous en faites pas.

Ils descendirent l'allée au pas de charge, au loin le bruit d'une moto perça l'air paisible, provenant des bois.

— Monsieur Wilkes, avez-vous déjà vu cet homme ? demanda Annabel en sortant une photo de Spencer Lynch de son blouson.

Le vieil homme au cou décoré de taches de vieillesse secoua la tête.

— Jamais. Il a fait quelque chose de mal ?

— Oui, en effet. Vous vivez ici depuis longtemps ? Annabel cherchait avant tout à créer un lien de confiance propice à la sincérité, à tisser une intimité factice en quelques minutes.

— Depuis bien avant votre naissance, mademoiselle. Je suis venu à Clinton en 1952, après mon mariage. J’ai tenu la pompe à essence qui était à l’entrée de la ville. Pas celle qu’on voit maintenant, la mienne était plus proche du centre, mais avec les années, Clinton s’est élargie, il a fallu suivre.

Le labrador tourna la tête vers eux une dernière fois et entra dans les bois d’où provenaient les accélérations de la moto, sans doute quelqu’un pratiquant du moto-cross.

Wilkes avait tout de l’homme qui vit désormais seul, Annabel n’aurait su l’expliquer, pourtant elle en était certaine, aussi elle évita de s’attarder sur l’existence de sa femme.

— Vous n’êtes pas originaire du coin ?

— Oh non ! Je suis né dans l’Arkansas, et j’ai grandi en Géorgie. (Il considéra la jeune femme et un sourire moqueur apparut.) Rien que des Etats de bouseux ! On peut pas dire que je sois citadin dans l’âme.

Annabel s’interrogea sur ce qu’il voulait dire, s’il riait de lui-même ou s’il s’adressait aux deux New-Yorkais avec dérision.

Le trio suivit le chien jusqu’au bout du chemin, aux abords de la forêt, et emprunta ensuite un sentier glissant. Les deux détectives comprirent vite pourquoi Wilkes s’était inquiété à propos de leurs vêtements. Lorsqu’ils furent tachetés de boue jusqu’aux genoux, l’atmosphère se délia sous les rires d’Annabel. En homme galant, Wilkes aida plusieurs fois la jeune femme à passer les obstacles délicats. Celle-ci en profita pour lui demander :

— Est-ce que vous avez dans votre famille quelqu’un dont les initiales sont J.C. ?

Il réfléchit un instant avant de secouer la tête, l’air sincère.

— Non, je ne crois pas. Depuis tout à l’heure vous me posez des questions sur moi, comme si j’étais un suspect, j’ai lu des romans policiers, Hammett, Chandler, je connais les trucs. Mais vous êtes drôlement amicaux, alors si on en venait au fait. Je peux savoir pourquoi moi ?

Ils se trouvaient au pied d’une butte au sommet de laquelle

passa la moto à hautes roues crantées dont le pilote était masqué par un casque de compétition. Lorsque l'engin fut passé en hurlant, Thayer se lança dans l'explication de leur présence :

— Eh bien, comme nous vous le disions tout à l'heure, nous enquêtons sur des disparitions, des enlèvements pour être plus précis. L'un des ravisseurs a été appréhendé dernièrement, mais son chef court toujours.

Il préférait résumer la situation ainsi, sans entrer dans les vrais détails, en simplifiant. Il poursuivit :

— Et ce chef a laissé une énigme derrière lui, pour trouver quelqu'un, ou quelque chose, nous ne savons pas. C'est là que vous intervenez.

— Moi ?

Annabel posa sa main sur le bras du vieil homme que les années n'empêchaient pas d'être en très bonne condition physique, comme en témoignait son allure.

— Je vais vous montrer, dit-elle. Mais vous devez me jurer de garder tout ceci pour vous, c'est...

— Très important, je sais. Bon, vous me la montrez votre énigme ?

Annabel lui donna une feuille de papier sur laquelle était recopié le texte original. Wilkes prit des lunettes rectangulaires dans une de ses poches, il la lut et relut une seconde fois, en diminuant la cadence de ses pas. «... dans la famille John Wilkes, tu trouveras JC 115. Petit indice, cette famille-là... »

— «... cette famille-là a charrié sur son dos les entrailles de la terre ! Elle vit au-dessus du Delaware... », récita Annabel de tête. C'est avec ça qu'on a pensé aux États de Pennsylvanie et du New Jersey, à cause de toutes les exploitations minières qu'il y a eu et qu'il y a encore. Ensuite, la mention de votre nom nous a guidés jusqu'ici. Alors je vous le redemande, monsieur Wilkes, et réfléchissez-y bien, auriez-vous dans votre famille une personne dont les initiales sont J.C. ?

Le vieil homme s'arrêta et posa une main sur son front sans quitter le papier des yeux.

— C'est comme ces jeux idiots à la télé, commenta-t-il. Ses lèvres murmurèrent quelque chose pour lui-même, il chercha du regard parmi les arbres, la mémoire en ébullition.

— Vous en avez déjà parlé avec des gens du coin ? voulut-il savoir.

— Non, vous pensez que quelqu'un pourrait nous aider ? Un membre de votre famille ? insista Annabel en pensant à ce J.C.

Wilkes siffla trois fois pour que le labrador revienne. Il tendit le papier à la jeune femme.

— Non. De toute manière ça n'a pas d'importance. Je crois pas que ce soit un homme que vous cherchez, confia-t-il après une hésitation. C'est un train.

Les deux détectives le dévisagèrent.

— Celui qui a écrit cette énigme est un petit futé, continua-t-il. « *Dans la famille John Wilkes, tu trouveras...* » John Wilkes c'est le nom d'un train qui passait dans le New Jersey. Écoutez, à part quelques romans, moi j'y connais pas grand-chose en enquête criminelle et tout ça, mais je pense pas qu'un type qui enlève des gens fasse une énigme tordue, et des John Wilkes comme moi y en a des tripotées, tandis que des trains qui s'appellent comme ça, y en a qu'un seul. Tous ceux de mon âge dans cet État le connaissent.

Thayer laissa échapper un sourire ironique. C'était ce vieux bonhomme qui leur faisait un cours sur leur propre enquête.

Il y avait beaucoup de bon sens dans ce qu'il racontait là.

— Et ce J.C. 115, ça vous dit quelque chose ? interrogea Annabel.

— Non, mais si c'est bien de train qu'il s'agit, moi je ne suis pas très calé. En revanche, il y a un type avec qui je joue aux échecs de temps en temps qui se passionne pour les trains, particulièrement pour l'histoire ferroviaire du New Jersey. Il habite en ville, je ne sais pas où, mais j'imagine que Ron, du club de jeux, pourra nous renseigner.

Jack Thayer éclata d'un rire bien sonore cette fois. Une logique à toute épreuve et un amateur d'échecs de surcroît ! Ce Wilkes l'épatait de plus en plus.

Le vieil homme siffla encore une fois vers son chien.

— Allez Norb, on rentre à la maison. On a du pain sur la planche.

Les pans de sa veste en cuir flottaient dans le vent frais, personne ne semblait le voir marcher sur le trottoir, engoncé dans les grosses mailles de son pull beige. Brolin glissait furtivement de rue en rue. Il aurait pu être n'importe quoi, mais nul n'aurait songé à un détective privé, ex-profileur de surcroît, avec son Jean usé jusqu'à la trame et ses cheveux fouettant son visage comme des larmes d'encre.

Il avait passé la matinée à faire son boulot d'investigation, exploitant la piste trouvée chez Lucas Shapiro, celle du temple de Caliban et de ce I.dW., 451 Bond St., que Lucas avait rencontré le 20 novembre dernier. La mention dans l'agenda était claire : « Discret, pose pas question si cash. » D'après la note qu'il avait laissée chez lui, Shapiro et les siens avaient payé 3 000 dollars pour six mois la location d'un local qu'ils comptaient aménager en lieu de cérémonie. Jusqu'à présent, la connotation ésotérique ou au moins spirituelle des meurtres n'était pas apparente, le tatouage n'était qu'un élément de la signature, en revanche la disparition des victimes sans que l'on retrouve leur corps était plus atypique. Que Shapiro ait écrit TEMPLE sur une feuille de papier ouvrait une porte inattendue.

Pas tant que ça, avait conclu Brolin en y songeant. *Un temple à la gloire de ce Caliban, cette espèce d'emblème qu'ils se sont choisi.* Il savait que trouver l'origine de ce terme, Caliban, devenait de plus en plus important. Ils ne l'avaient probablement pas inventé, c'était tiré de quelque chose, une référence particulière. *Caliban dominus noster, in nobis vita...*

En quelques heures, Brolin avait réuni suffisamment d'informations sur I.dW – Ivan de Wilde – pour avoir confirmation que celui-ci n'était qu'un intermédiaire. Il louait des entrepôts pas cher dans des quartiers industriels de Brooklyn et du Queens, dont un certain nombre pour des producteurs de films pornographiques. DeWilde cherchait des bons payeurs qui ne lui attireraient pas d'ennuis et qui payaient si possible en liquide pour que les impôts ne lui tombent pas dessus. Il n'était au courant de rien.

L'adresse indiquée correspondait à un vieil entrepôt délabré qui ne respectait certainement aucun critère de sécurité et ne pouvait donc être loué, dans une portion de Red Hook plutôt désolée. L'idéal pour Bob et sa bande.

En début d'après-midi, Brolin décida de s'y rendre, au moins pour appréhender l'ambiance sinon pour y jeter un coup d'œil rapide. D'après le plan, le bâtiment se trouvait être le dernier de Bond Street, dans le fond d'une impasse donnant sur le canal Gowanus. Brolin n'était pas sans savoir ce que l'on disait de cette zone, qu'elle était le cimetière de la Mafia et que bon nombre de gêneurs avaient les pieds lestés de béton pour nourrir les poissons du canal. Red Hook n'avait pas la meilleure des réputations, même en ce début de vingt et unième siècle.

Brolin descendit Carroll Street depuis le métro, s'enfonçant un peu plus dans le silence à chaque pas. Le coin était assez peu résidentiel, avec des hangars, des entreprises et des enfilades de garages, et des enseignes en anglais, italien ou mandarin. Le quartier se composait de bâtiments plats aux façades maussades, comme si rien ici n'avait le droit de s'élever, pas même les hommes. Les rares passants étaient en majeure partie des hommes au visage fermé, qui regardaient leurs pieds en marchant ; par moments un adolescent sur une moto dévalait une rue à pleine vitesse. Il n'y avait aucune rumeur de conversation, seulement le soupir d'une presse hydraulique au loin ou le couinement d'une grue.

Après dix minutes, Brolin bifurqua sur Bond Street. Une casse automobile jalonnait le canal dont la surface était marbrée par le gris des cieux. Brolin fit un tour sur lui-même, au nord il vit une immense cheminée peinte en vert, blanc et rouge, les couleurs de l'Italie, ce qui lui fit penser à Dante. Dante le poète, pas le tueur. Au-delà, la géométrie brune des tours d'une cité cassait le paysage avec la rudesse d'un carcan social.

Brolin arriva au fond de la rue : une impasse insalubre dont les trottoirs étroits étaient encombrés de palettes pourrissantes et de papiers gras. Le 451 correspondait à un tas de briques rouges grimpant difficilement à trois étages et dont les fenêtres étaient fermées de stores maquillés de « fresques » urbaines. Les deux quais de chargement de l'entrepôt n'avaient plus servi

depuis la guerre du Viêtnam, ils disparaissaient sous les vêtements déchirés et les cartons éventrés, les parois couvertes de tags. Comme pour souligner cette retraite évidente, la carcasse d'une voiture gisait contre l'un des quais, le capot ouvert, les roues sans pneu et les portières peintes d'inscriptions obscènes.

Deux semi-remorques déchargeaient leur marchandise en face, dans un hangar de pièces détachées, quatre individus taciturnes faisant la chaîne, c'était bien plus que ce que Brolin avait croisé depuis le début de sa promenade dans Red Hook. La nuit, la zone devait être absolument déserte, hormis quelques silhouettes sinistres.

Le détective privé contempla l'entrepôt une nouvelle fois.

Shapiro et Bob y étaient venus, y avaient-ils installé ce qu'ils prévoyaient, un temple ? Impossible à dire du dehors. Avec l'arrestation de Lynch puis la mort toute récente de Shapiro, Bob avait certainement abandonné cet endroit, il ne servirait à rien de monter une planque. De toute façon, les flics ne tarderaient pas à y venir.

Brolin recula, il parcourut les derniers mètres d'asphalte. Bond Street se terminait par une barrière affaissée puis un mètre de décharge avant que le Gowanus ne crève la vue de ses eaux méphitiques. Joshua prit son paquet de cigarettes. Il s'assit sur la barrière et laissa divaguer son regard.

Loin au sud, le métro aérien passait sur son fil de béton, en funambule des temps modernes. Juste au-dessus – à moins qu'il ne s'agît d'un effet d'optique dû à la distance – la Brooklyn-Queens Express dominait Red Hook et la baie Gowanus, laissant apercevoir les taches hésitantes de son cortège de véhicules perpétuellement ralenti. Brolin exhala la fumée nocive. À ses pieds, un vélo pendait à sa chaîne antivol, entièrement désossé, il ne restait que le cadre.

Brolin observa avec ironie la tige de nicotine qu'il tenait à la main. Il avait arrêté autrefois, dans une autre vie. Un rêve lointain, aux images troubles de pétales de rosé, de saphir riant. Ou plutôt un cauchemar nébuleux, oui c'était cela, un sourire de sang. Il jeta la cigarette dans un bidon en plastique et reporta son attention sur l'entrepôt.

Deux des livreurs s'apostrophaient en échangeant des insultes *amicales*.

Brolin était concentré sur la pierre. Il avait lu tous les dossiers de la police sur la situation, sur ce qui avait été découvert. Les photos, les victimes que l'on ne retrouve jamais, même deux ans plus tard, les tatouages, la prière en latin sur Caliban. Une idée avait germé en lui à son réveil. Une désagréable idée pour ne pas dire plus. Et s'il voyait juste ? Si cette théorie qu'il venait de constituer était la bonne ? Si fou que cela pût paraître. D'abord, il devait s'introduire dans cet immeuble, ensuite il serait toujours temps de repenser à tout cela. Il était inutile d'en parler à Annabel pour le moment, s'il se trompait, il l'alarmerait pour rien.

La priorité était à ce *temple*.

Qu'est-ce que tu fais, Bob ? À quoi tu joues ? Pourquoi tous ces enlèvements et si peu de cadavres ? Et pourquoi un temple ? Vous priez Caliban ?

Il scruta les quatre hommes à une vingtaine de mètres. C'était risqué d'entrer par effraction, de là où ils étaient, ils pourraient le voir et alerter la police. Mieux valait attendre la tombée de la nuit, en fin de journée. Le quartier serait vide, sans témoin.

Il pourrait alors poser le pied chez Caliban.

En deux coups de téléphone, John Wilkes localisa son confrère d'échecs, Arnold McGarth, et le prévint de leur venue. Wilkes monta en voiture avec les deux détectives après avoir insisté pour emmener son chien. Ils retournèrent en ville où McGarth possédait une maison au bord de la rivière, à côté du moulin rouge de Clinton. En chemin, Wilkes avait expliqué que son compagnon travaillait à son compte comme expert-comptable, il était ainsi souvent chez lui, Internet lui servant de bureau.

McGarth était de taille moyenne avec de larges épaules et un crâne luisant au milieu d'une couronne de cheveux noisette. Il devait avoir dans les quarante-cinq ans, quelque peu lesté par le temps aux joues et sur le ventre, il portait un pantalon de velours sous une chemise à carreaux et ne s'était pas rasé depuis au moins deux jours. Il les fit entrer dans la chaleur étouffante du salon où brûlait une belle flambée dans la cheminée. La pièce était meublée avec un goût délicat, une collection de bibelots en verre sur des étagères et plusieurs photos de famille confirmèrent à Annabel que McGarth ne vivait pas seul. Le joueur d'échecs leur proposa du café et ne manifesta pas la moindre curiosité à l'égard des policiers. Wilkes l'avait prévenu par téléphone qu'ils étaient sur une enquête importante et qu'ils avaient besoin de son aide, McGarth s'était contenté de leur fixer rendez-vous chez lui, sans montrer plus d'intérêt. Quand il revint de la cuisine avec un plateau, il coupa la chaîne qui diffusait du Schubert, et demanda enfin :

— En quoi puis-je vous aider ? John m'a parlé d'une énigme, je tiens à vous prévenir, je ne suis pas un très bon joueur, les échecs sont un simple hobby pour moi, pas une passion.

— Ça n'a rien à voir avec les échecs, en fait c'est votre connaissance des trains qui nous amène, corrigea Thayer en refusant d'un geste la tasse de café qu'on lui tendait.

Annabel prit la parole afin d'expliquer sommairement leur enquête et l'énigme qui les conduisait chez lui. John Wilkes

l'interrompit poliment pour exposer ses propres conclusions, ce qui amusa les deux détectives, le vieil homme se prenait au jeu.

— Tu as tout à fait raison, fit McGarth, le John Wilkes est un train, enfin était. Il traversait tout le New Jersey, allant de New York à Pittstown en Pennsylvanie, et il a été arrêté en 1961 je crois, alors que le trafic ferroviaire était en plein déclin. Attendez.

Il se leva et disparut dans le couloir pour revenir avec un livre et un classeur à la main. Il consulta les deux, un ouvrage de référence et ses notes personnelles, pour finalement s'extasier :

— Oui, c'est bien ça, en service de 1939 au 3 février 1961. La locomotive était une Pacific K-5B, à vapeur évidemment, tractant des wagons Pullman. De la belle ouvrage. Oh, oui ! Un bijou cette machine. Numérotées 2101 et 2102, j'ai tout un tas de documents à leur sujet.

— Et pour la mention JC115, ça vous dit quelque chose ? Ça pourrait être du jargon ferroviaire ? questionna Thayer.

McGarth n'hésita pas longtemps.

— Oui, tout à fait. Sur les postes d'aiguillage, les anciens réservoirs à eau, les locaux techniques, enfin dès que possible, on inscrivait les initiales de la grande ville de destination, ou la ville de rattachement de ligne, suivies du nombre de kilomètres depuis ce point. Dans le New Jersey, J.C. correspond à Jersey City. Faites voir cette énigme...

McGarth prit la feuille et lut à voix haute :

«... Petit indice, cette famille-là a charrié sur son dos les entrailles de la terre ! Elle vit au-dessus du Delaware... »

Il hocha la tête avant de développer, victorieux :

— Les entrailles de la terre, je suppose qu'il parle d'exploitation minière, ce qui est tout à fait logique, à la fin du XIX^e siècle et jusque dans les années 1950, il y a eu plein de lignes de chemin de fer exclusivement utilisées pour transporter le charbon et la houille. La majeure partie se concentrait au nord-ouest de l'État mais elles ont toutes été démontées, abandonnées ou rachetées par N.J. Transit, Amtrack et Conrail pour leurs propres réseaux.

Thayer et Annabel s'observèrent, ils avaient du mal à contenir leur excitation. Si ce type disait vrai – et tout jusqu'à

présent s'imbriquait parfaitement –, ils allaient faire un bond magistral en avant, vers ce Bob.

En passionné, McGarth continuait sur sa lancée :

— Il ne reste plus grand-chose aujourd'hui de l'immense toile ferroviaire d'autrefois, le rail a décliné pour beaucoup de raisons, dont l'une, et pas des moindres dans la région, est le réfrigérateur ! Vous imaginez ? D'un coup New York n'avait plus besoin de faire venir des tonnes de glace des Poconos, tout le monde en avait chez soi en ouvrant simplement la porte du frigo !

Thayer s'avança au bord du siège, il recentra la conversation :

— Pour en revenir à notre histoire, si je comprends bien, il nous faut trouver une ligne de chemin de fer – qui n'existe peut-être plus aujourd'hui – qui servait au transport de fret, et qui passe à exactement 115 kilomètres de Jersey City, résuma-t-il. Y a-t-il un musée du train dans l'État ?

La réponse de McGarth fut coupée par le déclic de la porte d'entrée. Une femme d'une quarantaine d'années entra, un sac à provisions sur les bras. Elle portait un tailleur vert sur un pull en cachemire écru. Découvrant tout ce monde dans son salon, elle fronça les sourcils et salua brièvement l'assemblée.

— Ces gens sont de la police, Marge, expliqua McGarth. Marge McGarth s'arrêta sur Thayer et devint toute pâle.

— Que se passe-t-il ? s'affola-t-elle.

— Rien, chérie, rassure-toi, ils veulent quelques précisions sur les trains.

Arnold McGarth balaya l'air de la main.

— Tout va très bien.

Le visage rond de Marge McGarth se relaxa et ses lèvres charnues se plissèrent.

— Bon. Je vous laisse alors, fut son unique commentaire. Elle soupira et disparut vers la cuisine.

Son mari sembla gêné par l'intrusion de sa femme, il s'excusa auprès de Thayer :

— Désolé, elle est très émotive, je suis sûr qu'elle s'est tout de suite imaginé que vous étiez là pour nous annoncer une mauvaise nouvelle. Pour répondre à votre question, inutile de

chercher un musée, j'ai plusieurs cartes.

Il retourna dans son bureau pour prendre les précieux rouleaux et en déplia un sur la table à manger.

— Voilà, celle-ci, bien qu'un peu confuse à déchiffrer, rassemble tous les tracés de voies qui ont existé dans le New Jersey. Nous disions donc, Jersey City...

Il prit une règle et traça un peu maladroitement un semblant de cercle à 115 kilomètres de la ville en question. Puis il suivit du doigt plusieurs lignes, certaines dessinées en rouge, d'autres en noir ou en vert.

— Je crois que nous y sommes, conclut-il en tapotant de l'index un tracé noir. Cette couleur définit les lignes minières, et celle-ci est la seule qui passe exactement à 115 kilomètres de Jersey City, les autres sont des lignes passagères.

Il redoubla d'enthousiasme :

— C'est dans les Skylands, une région de hautes collines, et encore mieux : elle surplombe la rivière Delaware. « Au-dessus du Delaware », mentionne votre énigme, non ? Si ça n'est pas ce que vous cherchez, je veux bien être pendu.

Annabel remarqua que la femme de McGarth se tenait à proximité de la porte de cuisine, l'air faussement occupé à ranger ses courses tout en écoutant ce qui se passait dans son salon. La détective ne s'en préoccupa pas davantage, elle savait que les enquêtes policières suscitaient toujours une curiosité indiscrete. Thayer posa sa main sur le bras d'Arnold McGarth.

— Si vous passez à Brooklyn prochainement, faites-le-moi savoir, je vous dois un restaurant. Annabel, préviens Woodbine, que la police d'État soit prête à nous filer un coup de main, je vais appeler le shérif de... (Thayer vérifia sur la carte.) Du comté de Montague pour annoncer notre venue.

McGarth avait l'index levé, tel un élève timide qui demande la parole. Après un moment, Thayer le remarqua et hocha la tête pour lui intimer de s'exprimer.

— C'est juste que... La ligne en question, eh bien, c'est une ligne abandonnée.

Les yeux de Thayer accrochèrent ceux d'Annabel. Ils pensaient à la même chose. Ils espéraient la même chose.

Avoir trouvé la cache de Bob.

Les minutes suivantes s'égrenèrent au téléphone, jusqu'à ce que la situation fût expliquée et le feu vert donné. Le capitaine Woodbine allait joindre toutes les autorités compétentes pour qu'elles soient prêtes. Pendant ce temps, Thayer et Annabel iraient sur place avec le shérif local pour s'assurer qu'ils ne s'étaient pas trompés, l'erreur demeurerait possible malgré tout. S'il se révélait qu'ils avaient vu juste, ils avaient pour ordre de ne prendre aucun risque et d'attendre les renforts.

McGarth accepta sans rechigner de laisser sa carte aux détectives, lui et Wilkes donnèrent leurs coordonnées non sans une certaine fierté, conscients du rôle déterminant qu'ils venaient de jouer. Ils saluèrent les deux détectives de la grande ville qui filaient en vitesse vers cette destination mystérieuse, sans savoir ce qu'ils allaient y trouver.

Lorsqu'ils furent sur la route, roulant au-delà des limitations, le ciel se mit subitement à pleurer de la neige, d'abord timidement et enfin sans retenue. Comme s'il cherchait par tous les moyens à empêcher Annabel et Thayer d'atteindre ce point sur la carte.

Semblable à une balle tirée dans du coton, la Ford fusa dans ce rideau opaque, ses deux phares perçant l'inconnu.

La luminosité était tombée, une chape terne de grisaille plombait tout l'État. On se serait cru en pleine éclipse de soleil.

La Ford atteignit Montague, à l'extrême nord-ouest du New Jersey, en une heure et demie. C'était un pays de collines et de forêts épaisses à la lisière de la Pennsylvanie. Le shérif Sam Tuttle les attendait, prévenu par le capitaine Woodbine de leur arrivée imminente et du but de leur visite.

Montague était une petite bourgade nichée entre deux monts couverts de bois, un ensemble de bâtisses aux toits pointus avec peu de rues et des commerces centralisés dans l'artère principale. La neige donnait aux quelques enseignes lumineuses un éclat de fin du monde. Les piétons se dépêchaient de rejoindre la chaleur de leur foyer et la plupart des voitures ne circulaient déjà plus.

En voyant Annabel et Thayer entrer dans son bureau avec les épaules et les cheveux trempés, Sam Tuttle courut leur apporter du café bouillant. Il se montra tout de suite coopératif. C'était un petit homme approchant la cinquantaine, au visage rond hérissé par les poils gris d'une barbe de trois jours. Il respirait la gentillesse, et la sagesse.

Faisant écho à leur demande d'un véhicule plus adapté au temps, le shérif Tuttle protesta :

— C'est pas une bonne idée de partir avec toute cette neige, ici faut pas se fier à la météo, ça peut s'arrêter dans une heure comme dans deux jours. Si on se retrouve dans les hauteurs en pleine tempête...

Il haussa les sourcils en portant à la bouche le gobelet que Jack Thayer avait refusé.

— Peu importe, il faut y aller, objecta Annabel. Comme vous l'avez entendu, c'est une affaire primordiale.

Tuttle soupira en posant sur la jeune femme les yeux de celui qui a compris qu'il n'obtiendra rien en insistant.

— J'ai un Cherokee qui nous permettra de prendre les chemins. D'après votre carte, il faudra marcher un peu ensuite. Je ne sais pas ce que vous espérez trouver là-haut, parce qu'il

n'y a rien ni personne. Peut-être une cabane ou un truc comme ça, mais personne ne vit en plein hiver dans ce coin-là !

Annabel ne parvint pas à réprimer un frisson glacial en repensant à la carte que Bob avait fait parvenir à Spencer Lynch. «... *Maintenant tu dois apprendre à devenir comme nous. Invisible. Franchis le pas, montre-toi malin... Cette famille-là a charrié sur son dos les entrailles de la terre...* » Elle songea à ce que Brolin lui avait fait remarquer : Bob allait s'en prendre à une famille. Peut-être était-ce déjà fait ? Elle avait le sentiment que c'était cette famille-là qu'ils s'apprêtaient à découvrir. Et s'ils étaient vivants, quelque part là-haut, déposés dans une cabane, en offrande au nouveau venu ? Spencer Lynch est à l'hôpital maintenant, contra-t-elle. Et alors ? Vas-tu prendre le risque de les abandonner dans le froid s'ils y sont ? Tout ça n'était que supposition, se répéta-t-elle pour se rassurer.

— Prenez tout de même une arme, avertit Thayer, nous n'avons pas la moindre idée de ce qui nous attend. (Il lança un regard à Annabel.) Si nous repérons le moindre risque, la police d'État n'attend qu'un signal pour accourir.

Sam Tuttle fit un geste de la main qui voulait dire « c'est comme vous voulez », tout en penchant la tête vers la fenêtre. S'il y avait un problème, il n'était pas sûr du tout que les renforts puissent faire le chemin dans cette purée de pois. Surtout s'ils étaient à Trenton, siège de la police d'État. Pas sûr du tout.

Les gyrophares projetaient des éclairs bleus et rouges dans la nuée de moins en moins diaphane. Les cieux tout entiers s'effondraient, par une fissure colossale, déversant la poussière soudainement corrompue du paradis. Tandis que les essuie-glaces s'épuisaient en un raclement asthmatique, Jack Thayer contemplait la neige, ces cendres des anges qui recouvraient le monde. Il en appréciait l'ironie, lui qui était féru de littérature, qui dans ses heures de chaos se plaisait à dire qu'il avait trop lu pour croire encore en Dieu. De son siège confortable, il se mit à composer quelques vers, avec dans le rictus de ses lèvres le fantôme blême de John Milton.

Ils ne croisèrent aucune voiture sur Clove Road, les conifères jaillirent sur les bas-côtés et ils s'enfoncèrent dans Old

Mashipacong Road pour monter à flanc de colline. Il fallait rouler à vitesse réduite, surtout dans les virages, pour ne pas chasser et risquer de quitter la route pour le ravin ou les arbres. Ils mirent plus de trois quarts d'heure pour atteindre un point qui n'était qu'à douze kilomètres de Montague. Lorsque le Cherokee s'immobilisa sur une aire de repos, il faisait si sombre au-dehors qu'il fallut laisser les phares allumés pour retrouver le départ du sentier.

La morsure du froid les cueillit à pleines dents dès qu'ils sortirent.

Tuttle enfonça sa casquette de shérif sur son crâne et distribua des lampes torches à ses compagnons, il défit la sécurité de son fusil à pompe qu'il emporta avec lui sous le regard de Jack Thayer.

Puis l'ogre de la forêt les avala.

Dès les premiers mètres, ils se sentirent déshabillés par la glace que le vent cracha sur leur peau. Les pieds devinrent engourdis, les orteils douloureux. En quelques minutes leurs mains se transformèrent en appendices lourds, comme remplis de neige tassée, leurs pouces ne parvenaient presque plus à se plier. Par intermittence, un filet glacial cascada le long de leur dos, leur arrachant des frissons désagréables. Bientôt, ils oublièrent jusqu'à l'existence de leurs oreilles, de leur nez qui cessa de les brûler, et tous les traits de leur visage se raidirent.

Les branches étendaient leurs doigts noueux jusqu'à agripper les bras et les jambes, semblables à une haie de mendiants désespérés. Les trois représentants de l'ordre fendaient la végétation lugubre, leurs lampes torches en guise de coupe-coupe. La frondaison des conifères dessinait une pergola protectrice contre la tempête, le flanc de colline les avait acceptés sous l'aile bienveillante de son duvet, pendant que les bourrasques de neige inondaient le ciel avec violence. Le froid cependant s'intensifiait encore. Les rares flocons qui perçaient le rideau salvateur tombaient avec légèreté, comme des plumes. La tempête transformait la lumière synthétique en poudre d'or. On se serait cru dans un conte fantastique.

Un conte où Annabel gardait à l'esprit que le loup avait rôdé

par ici, il pouvait même les épier en cet instant précis.

Dans un virage pentu, un rocher sourdait du sol à la manière d'un dolmen ou d'un totem de pierre, l'index de la terre dressé vers les étoiles. Sam Tuttle s'y accouda et vérifia la carte de Thayer. Il désigna l'épaisseur sinistre des bois.

— Si je me fie à la croix que vous avez tracée, faut quitter le sentier maintenant, on pourra pas l'atteindre autrement. Encore une fois, je ne crois pas que ça soit une bonne idée. Le temps se gâte.

Annabel posa une main sur son épaule et le gratifia d'une moue amicale :

— Nous n'avons pas fait tout cela pour rien, alors en route. Ainsi que l'avait prédit le shérif Tuttle, le reste de la marche ne fut pas aisé. Entre plantes piquantes et sol glissant, ils eurent leur lot d'écorchures et de chutes douloureuses. À chacune d'entre elles, c'était un peu plus de chaleur qui disparaissait et plus de froid qui s'immisçait autour d'eux. En écartant une branche basse, Tuttle découvrit soudain la trouée qui perçait la végétation comme une déchirure, courant le long des Skylands sur plusieurs kilomètres oubliés. C'était une brèche qui avait dû faire dans les quatre ou cinq mètres de large autrefois et qui désormais se résorbait peu à peu, la forêt cicatrisant cette plaie industrielle à coups de germes et de pousses grandissantes. Le vent s'engouffrait dans ce couloir avec la force d'un train à pleine vitesse. Annabel enfonça la tête dans le col fourré de son bombardier et lança de petits coups de pied dans la neige, jusqu'à ce qu'elle ait confirmation qu'ils étaient au bon endroit : elle déblaya un rail brun, couvert de rouille.

— Nous y sommes presque ! s'écria Thayer par-dessus le vent. Encore un petit kilomètre dans cette direction.

Il s'y engagea, le buste penché en avant. Tuttle tenait son fusil à pompe sur l'épaule, réajustant sans cesse son chapeau pour ne pas le perdre. Pendant qu'ils marchaient, Thayer se rapprocha de son équipière et lui tapota la manche avant de crier dans la tempête :

— Tu sens le hurlement des oracles qui nous pousse en arrière ? On cherche à nous empêcher d'y aller ! Le souffle de Delphes parvient jusqu'à nous, Anna ! La Pythie nous guette de

son trépied !

Son rire fut emporté aussitôt dans les turbulences. Annabel ne partageait pas son humeur philosophique, elle le connaissait assez pour savoir que sa verve était stimulée dans ces moments de tension croissante, elle l'avait déjà entendu déclamer des vers là où d'autres auraient prié. C'était Thayer.

Plus tôt qu'ils ne l'auraient attendu, un réduit en tôle apparut sur le bas-côté, cerné de congères. L'atelier était trop petit pour servir d'habitation, à peine de quoi y entreposer des outils. À mesure qu'ils s'en approchaient, la tension désengourdissait les membres que le froid avait peuplés de fourmis.

Lorsque les lettres de peinture décatie apparurent sur le flanc de la construction, Jack et Annabel surent qu'ils étaient sur le territoire du monstre.

JC 114.

C'était immanquable, le point de repère des conducteurs de locomotives à vapeur, des cheminots travaillant à l'entretien de la voie ; en lisant ce hiéroglyphe ferroviaire, ils savaient où ils étaient, et où conduisait cette voie.

— On y est. C'est là, devant, plus très loin maintenant, commenta sombrement Thayer.

Tuttle continua avec le fusil braqué devant lui, la lampe en équilibre dans une main. Le soleil invisible dans la mélasse grise devait être sur le point de se coucher, les ombres s'élargissaient, prenaient de l'assurance et de la profondeur. Bientôt le trio fut cristallisé, les cheveux constellés de diamants fondants et les joues givrées d'une nappe de vieillesse précoce.

Flanqué de deux sapins magistraux, un pont branlant émergea tout d'un coup de la brume virevoltante. Construction bien modeste, de bois et d'acier, enjambant une cavité d'une vingtaine de mètres, sans garde-fou, il formait un petit U à l'envers au-dessus du vide.

Annabel se sentit encore moins rassurée à l'idée de passer sur son dos vermoulu. Elle commençait déjà à chercher du regard un autre chemin tout en se doutant qu'il n'y en avait pas lorsque l'œil apparut.

Un vaste trou noir de l'autre côté du pont, l'entrée d'un

tunnel.

L'autre de Bob ? se demanda-t-elle aussitôt.

Ne sois pas idiot ! Personne ne peut vivre ici !

Ils tâtèrent du pied les traverses avant de s'y engager, l'un après l'autre, Thayer en tête et Tuttle fermant la marche.

Le bois craquait sous leur poids. À mi-chemin, Annabel prit conscience qu'elle ne distinguait plus rien autour d'elle, rien que l'immensité étouffante du blanc, du brouillard de neige. Son cœur cognait désespérément, il semblait lointain.

Le froid l'engourdisait jusque dans sa poitrine. Elle ne percevait plus ses cuisses.

Une fois sur la terre ferme, de l'autre côté, elle s'accorda une longue expiration de soulagement qui ne dura pas. La gueule béante de la falaise s'ouvrait devant elle, les crocs suintant d'humidité, des canines de glace de trente centimètres menaçant de lui tomber dessus.

La voix de Thayer dans son oreille la fit sursauter.

— Effrayantes ces stalactites, hein ? Tuttle les rejoignit, grimaçant.

— Le pont est costaud, il a bien supporté les années, remarqua-t-il.

Thayer hocha la tête.

— Si Bob et sa bande viennent ici, il vaudrait mieux en effet.

Les trois lampes se braquèrent vers l'intérieur du tunnel. Ils entrèrent à pas lents, zigzaguant entre les rails et les débris. Des murs pendaient des racines filandreuses par centaines, très vite l'odeur de la poussière les enivra. Ils ne distinguaient pas l'autre issue, le courant d'air frais en était le seul témoin.

Soudain les lampes accrochèrent une masse aux angles menaçants. D'abord une chaîne rouillée, puis une mâchoire d'attelage et enfin l'acier ocre d'un wagon de marchandises.

Des gouttes d'humidité tombaient dans une flaque quelque part.

Le wagon couvert était fermé sur un de ses flancs par une porte coulissante, la corrosion avait déjà bien abîmé sa structure. Il devait être là depuis la fermeture de la ligne, abandonné car trop coûteux à rapatrier, ou un oubli de la compagnie.

Annabel le contourna par la gauche, son cœur battait dans ses tempes désormais. Elle défit la sécurité de son holster et prit son Beretta tout doucement. Elle capta dans son faisceau lumineux les yeux gris de Thayer qui la fixait. Pendant une seconde, elle crut même qu'il riait, il n'en était rien, il fit un mouvement de la tête pour montrer la porte et se glissa sur le côté, prêt à l'ouvrir.

Tuttle à un mètre derrière, Annabel braqua son arme ainsi que la lampe et hocha la tête.

Thayer tira de toutes ses forces sur le montant qui coulissa bien plus facilement qu'il ne l'aurait pensé.

Ils surgirent du néant, avec leurs yeux de déments et leur sourire carnassier. La terreur tomba sur les visages d'Annabel, de Jack et de Sam Tuttle.

En un instant, la mort s'empara d'eux.

Avec la tombée du jour et la déferlante de neige sur Brooklyn, le quartier de Red Hook se recroquevilla sur lui-même, à l'abri de ses cheminées, de ses docks et de ses entrepôts. Le bâtiment que Brolin voulait visiter était au milieu de cette mélasse blanche. Lentement, ses briques rouges se fondirent dans la brume suprême, diadème perlé régnant sur la ville pour une nuit. Le détective avait tué le temps en buvant du thé à la menthe dans un bar crasseux, avec dix fidèles à l'année pour toute clientèle. Il écouta les langues claquer sur les vagues de ces mots qu'il ne comprenait pas, au gré d'images qui lui échappaient.

Le début de soirée entamé, il se tenait contre l'épave de voiture, au pied de l'entrepôt où, à n'en pas douter, Bob et sa secte vicieuse avaient officié.

Profitant de la densité de la neige qui flottait dans les rues, Brolin s'engouffra dans cette poussière froide et escalada un des quais de chargement. Pendant la journée, il avait repéré un passage possible sur le côté. La discrétion était sa priorité, et celle-ci n'était maintenant plus un problème grâce aux aléas du climat. Il tâtonna à la recherche du rebord, pour ensuite se hisser vers une corniche un peu plus haute. En quelques mouvements il se retrouva au-dessus des quais, sur le toit. L'ombre massive des étages le surplombait et le protégeait du vent. Accroupi, il se dirigea vers l'autre côté. Comme il l'avait espéré, une cour de béton s'étendait au-delà, une aire de stockage tout aussi vétusté que le reste. Le canal Gowanus avec ses eaux vertes en partie masquées par les vapeurs du ciel fermait l'autre extrémité. Brolin se laissa retomber de ce côté-là, entre les hautes herbes qui jaillissaient dans les fissures de la dalle, et se mit en quête d'une porte qu'il trouva rapidement. Il jouissait à présent de tout son temps, aucun risque d'être vu par un rôdeur.

Armé de son kit de crochetage, Brolin entreprit de faire plier la serrure. Ses doigts n'avaient, dans cet art, rien d'un sésame miraculeux ; c'en était parfois à faire sortir Houdini de sa

tombe. Cette fois, il lui fallut pas moins de dix minutes avec ses mains engourdis pour ouvrir la porte de tôle.

Celle-ci se referma avec un bruit sourd sur l'opacité des ténèbres.

Le crayon lumineux de Brolin émit un fin rayon de clarté, tel un minuscule trait blanc au milieu d'un tableau noir.

La poussière flottante irisait dans le faisceau. Une incroyable quantité de caisses en bois était empilée sur la droite de Brolin, se décomposant dans l'humidité. Il avança un peu, entre des cartons mous et des détritiques divers. Le plafond grinça.

Brolin se raidit, la main prête à s'emparer du Glock.

Le grincement se répéta, plus étouffé.

En levant la tête il remarqua qu'une partie du toit était constituée de plastique épais, le genre de matériau qui laisse filtrer la luminosité, quand il y en a.

C'est la neige, imbécile, le poids de la neige qui fait ça.

Il reprit son exploration dans une atmosphère de vieux galion : craquements, grincements et humidité. Après avoir fouillé deux grandes salles, Brolin s'engagea dans un corridor étroit, passant de l'entrepôt long et plat au bâtiment haut. Dans un recoin, plusieurs pots de peinture vides étaient entassés. Plus loin, c'était des mètres et des mètres de gaine isolante pour fils électriques, trouée ou couverte de plâtre sec. Le crayon lumineux ne permettait pas d'y voir à distance, le complexe parut subitement immense.

Procède avec minutie, rappelle-toi le docteur Folstom à Portland, elle disait toujours « il faut être technique ». Détache-toi de tes émotions, pas de découragement.

Le visage souriant de Rachel Faulet s'imposa à son esprit. Cette jeune femme qu'il ne connaissait que par les témoignages des autres, par des photos, et qu'il espérait encore en vie, quelque part, pour sa famille.

Pour elle, pour tous les autres. Concentre-toi. Où Bob s'installerait-il, d'après toi ? Non, plutôt, où installerait-il un temple à la gloire de Caliban ?

Il repassa en vitesse toutes les informations qu'ils possédaient sur Bob et sur ce nom : Caliban. Ce dernier restait obscur, un concept étrange, presque une divinité, le psaume en

latin était clair à ce sujet. Bob était probablement un égocentrique, comme beaucoup de criminels de son espèce, il ramenait tout à lui, il se faisait passer pour une sorte de gourou.

Quoi d'autre ?

Il a un certain âge. Au moins la trentaine, il a réussi à manipuler plusieurs personnes, les Shapiro et Spencer. Il n'a pas de préjugé concernant la race et le sexe de ses victimes, c'est donc qu'il ne tue pas pour le plaisir sexuel, ou pas seulement, pas directement. Il croit en ce qu'il fait, il a la folie des grandeurs. C'est lui qui a inventé Caliban, tout ce charabia. Il aura voulu quelque chose de grandiose, si c'est ici son temple, il aura préféré une grande salle, plus solennelle. Et il est prudent, pas d'empreinte, on ne l'a jamais vu, il soigne énormément son mode opératoire pour enlever ses victimes, il est intelligent. Un peu paranoïaque, certainement. Il aura choisi une pièce la plus à l'abri possible. En hauteur.

L'immeuble de briques rouges qui faisait partie du site montait à plus de quinze mètres, de quoi se sentir au-dessus des autres, dominant.

Brolin se mit à chercher un escalier. Ce faisant, il sentait son esprit divaguer dans les abysses du Mal, ouvert sur le crime, sur tout ce qu'il avait vu, lu, entendu dans sa vie. Ces milliers de photos de cadavres mutilés, en gros plan sur les chairs béantes, avec rapport d'autopsie, ces corps visqueux, suintant la souffrance à pleins pores. Ces mêmes amas de viande ouverte sous ses yeux, sur les lieux de crime ou à la morgue. Ces bandes sonores qu'il avait écoutées, sur lesquelles les tueurs enregistraient la mise à mort très lente d'une femme ou d'un enfant. Parfois, les vidéos que tournaient ces monstres, où la victime comprenait qu'elle allait terriblement souffrir, qu'elle allait mourir et pourtant continuait d'espérer, jusqu'à ce que son propre sang l'aveugle, et que, dans les heures suivantes, son regard change pour implorer que tout cela cesse, pour que cette mort si effrayante accoure à son secours. Tout cela et bien plus encore.

Il dépassa un sas et entendit le cliquetis d'une chaîne. Puis le hurlement atroce d'une femme. Dans un flash où l'image était rouge veinée d'éclats blancs, Brolin vit une bouche se tordre, le

rouge à lèvres étalé sur le menton à force de coups. Le hurlement se prolongea si fort qu'il en devint inhumain. Il n'y a qu'à la lisière de la mort, au Royaume de la souffrance, qu'il est possible de crier ainsi. Et les lèvres commencèrent à se strier. Des marbrures pourpres éclatèrent sous la délicate membrane rosé. Les commissures se ridèrent tandis que le hurlement continuait sans fin, et soudain, dans un claquement sec, elles se déchirèrent. Le sillon rouge remonta de part et d'autre sur les joues, grimpa vers les oreilles, bouche démoniaque avide de gourmandises interdites. Des perles de sang apparurent. Le liquide onctueux se mit à couler sur la mâchoire, en une parodie infernale de clown grimaçant.

Un éclair blanc chassa l'image de son esprit. Brolin haletait.

Il subissait ces parasites depuis des années, des violences imaginaires qui remontaient à la surface en derelicts incontrôlables. Cela n'avait bien sûr rien à voir avec ces flashes de prescience qu'ont les profileurs dans les séries télé, tout ça n'était que foutaise. Ces apparitions-là étaient bien plus réelles, le fruit de sa personnalité et de ses connaissances. Mais qui n'amenaient à rien, sinon à la folie.

D'un geste énérvé, Brolin balaya l'air devant lui. Il ferma les yeux et posa les genoux à terre, le temps de retrouver une certaine sérénité.

Les grondements de l'entrepôt lui parvenaient en écho, provenant d'un couloir sans fin.

Il se remit en route, aspergeant tous les angles de son faisceau. Un courant d'air sifflant rasa ses tempes avant de se taire. Il y avait tant et tant de trous, d'ouvertures rouillées et de fenêtres cassées que cela n'avait rien d'anormal. Le sifflement reprit, saccadé. L'immeuble respirait. Un long souffle pénible.

Pour s'aider, Brolin progressait une main contre le mur, il s'attendait presque à sentir celui-ci se soulever et s'abaisser en rythme, il devinait la chaleur tiède qui revenait peu à peu dans ses parois. Il était dans la gueule de la bête, foulant ses entrailles, il ne tenait qu'à elle de déglutir.

La lampe fit luire une rambarde d'acier. L'escalier.

Joshua l'effleura du bout des doigts et la colonne vertébrale de la bête tressaillit dans un tintement. La respiration sifflante

passa dans ses cheveux. Froide.

Il posa un pied sur la première marche et hésita. L'escalier descendait vers les profondeurs, vers les caves.

Bob est avant tout prudent. Il n'y a pas de soupirail en bas, pas de fenêtre, rien pour laisser passer le bruit, ils étaient au calme, à l'abri !

Il fit demi-tour et descendit. Ça ne coûtait rien de commencer par là. Ses pas sur le métal des marches martelèrent l'édifice d'un écho mat. Sous terre, la respiration de l'entrepôt était plus ténue, on s'y sentait plus en intimité.

Une succession de salles, vides pour la plupart. Des conduits serpentant sur les murs, et une énorme chaudière au bout, le cœur endormi de la bête. Brolin redressa la tête.

Il revint en arrière, dans la pièce précédente. Elle n'était pas entièrement vide, contrairement aux autres. Le sol était jonché de cartons ouverts qui recouvraient le ciment à la manière d'un lino plus que rudimentaire. Brolin arpenta les lieux et souleva les morceaux. Quelques insectes écrasés, rien de singulier. Pourtant il sentait qu'il était au bon endroit. Murs aveugles protégés sous terre, au centre d'un dédale pouvant favoriser la fuite, et de surcroît l'atmosphère oppressante était parfaite pour des cérémonies étranges. Brolin n'imaginait pas Bob et ses sbires comme des suppôts de Satan, ils faisaient autre chose, qu'il pressentait de bien plus concret.

Ils avaient disposé les cartons pour qu'ils boivent le sang des carnages.

La lampe posa son œil inquisiteur sur le sol. Tout était tellement pourri qu'il ne subsistait aucune trace décelable. Joshua continua cependant à tout remuer. Jusqu'à déloger plusieurs bouts de papier froissés. Trois boulettes déchirées qui avaient glissé entre deux morceaux de carton. L'une était un tract publicitaire, il n'en restait quasiment rien, impossible à identifier. L'autre... Un bruit sourd résonna dans le couloir, dans le dos de Brolin.

Cette fois ça n'était pas la structure, c'était plutôt quelqu'un qui se cognait, heurtant quelque chose. Le détective privé sortit doucement son arme et se redressa. Le plus discrètement possible, il longea le mur pour venir dans l'alignement du

couloir. Il prit son inspiration et jeta tout son corps dans l'inconnu, lampe et arme brandies devant lui.

Rien.

À pas chassés, il s'avança, il sentait la chaleur du stress l'envahir, inonder sa tête jusqu'à la rendre lourde sur sa poitrine.

Brusquement, une ombre fondit dans la pâle clarté de sa lampe, aussitôt suivie du martèlement métallique de l'escalier. Brolin s'élança. Il espérait que ce soit un clochard, quelqu'un qui pourrait avoir été témoin de quelque chose. Au fond de lui brillait un voyant de sécurité, il se pouvait que ce fût une présence bien plus dangereuse...

Il atteignit le bas de l'escalier alors que l'autre venait de le quitter. En un instant, il se retrouva au rez-de-chaussée. Dans le silence. Il retint sa respiration pour écouter. De cette apnée, il sentit tout d'abord la moiteur de sa paume contre son arme.

Il n'y avait aucune trace de l'individu. Les zones d'ombre étaient multiples, partout, et plusieurs chemins partaient de là.

Il pouvait être n'importe où. Il y eut alors un froissement à peine perceptible.

Brolin comprit ce qui se passait tout en s'apercevant qu'il était trop tard.

L'autre était juste derrière lui.

TROISIÈME PARTIE

« Je me rends compte que je suis en train de me concentrer sur tout ceci, ces maisons, ces signes extérieurs de sécurité et de satisfaction, non seulement pour me distraire de ce que je prépare, mais aussi pour me conforter dans mon intention. Je suis censé mener cette vie-là, au même titre que n'importe lequel des fichus habitants de cette fichue route en lacets, avec leurs noms sur leurs boîtes aux lettres élégantes et leurs panneaux rustiques en bois. »

Donald WESTLAKE, *Le Couperet*

La mort.

Exhibant ses dents blêmes et ses orbites creuses.

La mort partout, surgissant à n'en plus finir par vagues insurmontables. Voilà ce qui les attendait.

Avant d'ouvrir la porte coulissante du wagon de marchandises, Thayer s'était préparé à peu près à tout sauf à ça. Annabel se rassurait par encouragements timides. Bien sûr, lorsque la porte glissa, le masque de l'effroi passa aussi sur son visage. Quant au shérif Sam Tuttle, il manqua de s'évanouir, il tomba sur une pierre et n'en décolla plus. C'était impossible.

Ils étaient tous là.

Collés les uns aux autres, tous les disparus depuis deux ans, tous ou presque. Ils se tenaient ensemble, en une formidable solidarité, mêlant le bras de l'un et la jambe de l'autre, ils s'étaient trouvé une place avec le temps, et constituaient à cet instant un écheveau improbable. La porte s'était ouverte sur leurs regards vides, ils fixaient presque tous cette petite lumière qui les inondait, lumière presque mythique en ce lieu perdu. Aucun ne plissa les yeux, ni ne détourna la tête pour s'abriter d'un aveuglement éventuel.

Une soixantaine de squelettes habitait cette demeure corrodée.

Les os blafards saillaient en épis, imbriqués dans un formidable labyrinthe mortuaire. Le labyrinthe des os. L'entrée était à leurs pieds, la sortie... il y en avait plus de soixante, conduisant chacune à une vie passée. Accepter le jeu signifiait les trouver toutes. Les crânes ternes ressemblaient à autant de pièges. Parmi les mâchoires quelques bridges ou couronnes s'accrochaient désespérément à la lumière des lampes comme à un lambeau d'existence. Les cages thoraciques faisaient office de grilles, et les vertèbres de ponts. Il y avait dans cette nécropole un parfum âpre de cruauté, une trop grande solitude dans la mort.

Les renforts mirent deux heures pour arriver, une attente

interminable à l'entrée du tunnel pour les trois compagnons. Ils virent la voie ferrée disparaître entièrement sous la neige, et l'armature du pont avec elle, ajoutant un fantôme de plus. Il fallut indiquer aux nouveaux venus où marcher pour ne pas risquer la chute. Il faisait entièrement nuit lorsque les techniciens branchèrent les projecteurs au groupe électrogène portable. Le wagon s'illumina dans un embrasement de poussière.

Un radiateur à gaz fut installé pour prévenir les engelures, on s'y relayait pour se réchauffer, parfois plus l'âme que les mains.

La neige continuait de tomber dehors, ils eurent bientôt tous l'impression de se trouver dans une grotte secrète derrière une cascade. Le responsable des techniciens de scène de crime s'appelait Clive Fielding, lui-même avoua qu'il n'avait jamais vu une chose pareille. Les mots Holocauste, camps de concentration et Shoah revinrent à plusieurs reprises parmi la demi-douzaine d'individus présents.

Clive Fielding dirigeait les opérations d'une voix de baryton, en prenant sans cesse des notes dans son carnet. Annabel s'approcha de lui.

— Vous pensez qu'on va pouvoir en tirer quelque chose ? demanda-t-elle en désignant le wagon et sa sinistre cargaison.

On avait coutume de dire dans la police que plus un cadavre était frais plus l'identification serait possible rapidement. Ici cela semblait compromis.

— C'est un sacré puzzle que vous me refitez là. On va mettre sur le coup tous les anthropologues disponibles, et des odontologistes pour les mâchoires et les dents. On verra bien.

— Vous pourrez nous apprendre quoi avec ça ? insista-t-elle. Fielding lâcha son carnet des yeux et la dévisagea.

— On va déjà étudier os par os pour tenter de rassembler chaque corps et ne pas les mélanger. Pour ça il faudra observer la morphologie générale, leur couleur, leur fluorescence ultraviolette, etc. Ensuite on va établir la taille et le poids de chaque individu, son sexe par examen du bassin mais comme il semble y avoir des enfants ça ne sera pas toujours facile.

Il se pencha vers une mallette et en sortit un fascicule qu'il

agita sous le nez de la détective. Dessus était écrit : « *Ischiumpubis index* ».

— On utilise ça pour affiner les résultats. Pour calculer l'âge, jusqu'à vingt-cinq ans on travaille sur les points d'ossification, mais souvent toutes les épiphyses sont soudées un peu avant. On fait appel à l'odontologiste ensuite, qui examine les dents. Vous saurez même s'ils sont gauchers ou droitiers, et leur race...

— Vous pouvez établir leur race ?

— Avec le crâne, et puisque notre pays est le roi du mélange ethnique, on a recours à des logiciels informatiques pour prendre en compte tous les paramètres. Vous savez, la science médico-légale peut tout vous apprendre sur un être humain à partir de son squelette, on va tout utiliser, tout étudier, l'ostéoporose, les sutures crâniennes, les dents, et s'il reste les disques intervertébraux on va même analyser les acides aminés pour vérifier l'âge des corps. Vous voyez, toute une batterie d'examens. Le problème n'est pas ce qu'on peut faire, c'est le temps que ça prendra, ça peut être long, très long, surtout dans ce cas-ci, trop de corps d'un coup. C'est votre première enquête sur un squelette, pas vrai ?

Prenant la remarque comme un reproche de son ignorance, Annabel hocha la tête tout doucement et fit un pas en arrière. Clive Fielding lui décocha un sourire amical qui se voulait réconfortant et qui disait « chacun son truc » ou quelque chose du même acabit.

— Maintenant, si vous voulez bien, je dois m'occuper des photos, il faut faire des clichés de la scène et compte tenu du nombre d'os, j'ai bien peur de n'avoir pas assez de pellicules.

Fielding jeta son carnet dans la mallette et s'en alla vers un de ses assistants. Annabel était rouge de colère. Elle s'était fait remettre en place sur son terrain : la procédure technique. Elle avait beaucoup lu à ce sujet – les cours de l'académie de police étant très succincts –, pourtant le champ d'étude et de spécialisation demeurerait trop vaste. Elle remarqua Jack Thayer qui fouillait le sol à la recherche d'indices, un peu à l'écart. Il se releva en croisant son regard, il haussa les épaules, l'air déçu de ne rien trouver.

— Ils vont y passer la nuit, commenta-t-il. Je conduis

l'enquête, rentre te reposer, demain tu me relèveras.

— Comme tu veux. Tuttle doit redescendre à Montague dans une heure, j'irai avec lui.

Après trois quarts d'heure, Fielding fit signe à Annabel d'approcher. Il se tenait à l'entrée du wagon, en équilibre au-dessus d'un humérus, d'un bassin et d'un crâne. Un masque Willson lui barrait le visage pour le préserver de la putréfaction. Il l'ôta d'un geste assuré, apparemment il ne craignait rien. Il tendit la main vers la jeune femme pour l'aider à monter. Celle-ci fut plus prompte et d'un bond se retrouva à ses côtés.

Les projecteurs venaient lécher les corps sur le devant, mais dans cette forêt d'os, tout ce qui se trouvait au fond ou sur les bords restait dans l'obscurité. Annabel posa une main gantée sur la paroi pour s'appuyer. L'air lui parut plus chaud ici, plus lourd. Fort heureusement, il n'y avait pas d'odeur caractéristique.

Fielding arrosa le buisson de membres avec sa Mag-Lite.

— Vous avez remarqué les crânes tout à l'heure ? lui demanda-t-il.

— Comment ça ?

Il demeura silencieux un instant, elle n'avait donc pas vu.

Il l'invita à s'agenouiller avec lui et planta son index à un centimètre du crâne le plus proche. Une rigole sombre courait sur tout le périmètre de la tête.

— On a ouvert la boîte crânienne. Annabel fronça les sourcils.

— Pour quoi faire ?

— Je n'en sais rien. En revanche, ce qui est d'autant plus perturbant c'est que tous les crânes sont ainsi. Tous ceux que l'on peut voir d'ici. Ce n'est pas tout.

Il montra le sol de son doigt.

— Je m'avance peut-être mais vu la manière dont sont disposés certains ensembles d'os, je pense qu'il y a des corps qui sont là depuis longtemps, plusieurs mois ou années. Chose curieuse, l'absence totale de pupes.

— Les insectes ?

— Oui, l'enveloppe que laissent les larves.

Annabel connaissait les bases de l'entomologie médico-

légale. À la mort d'un individu, celui-ci devient immédiatement source de nourriture pour les insectes nécrophages. Ils se divisent en huit escouades successives, chacune ayant un rôle différent. La première se fraye un chemin dès qu'un corps est tiède pour y pondre ses œufs. Parfois, les insectes viennent pondre avant même la mort, disséminant leurs œufs dans les plaies d'un blessé et au bord des orifices naturels quand la victime ne bouge pas. La seconde escouade est attirée par les odeurs de décomposition et de matières fécales. Les graisses rances préoccupent la troisième escouade et ainsi de suite. En sortant de son état de larve, l'insecte abandonne derrière lui une pellicule chitineuse appelée pupa, que les entomologistes prélèvent afin d'établir l'origine exacte de son occupant. Ce travail permet souvent d'établir la date de la mort pour un squelette ou un cadavre en décomposition avancée, et parfois peut indiquer que le corps a été bougé, lorsque les insectes ou les pupes trouvés dessus appartiennent à une espèce ne vivant que dans telle ou telle région.

— Vous voulez dire qu'il n'y a pas eu le moindre insecte sur ces corps ?

Fielding fit craquer ses doigts sous le latex de ses gants.

— Quelques opportunistes, ou des araignées trouvant un refuge idéal, mais pas de ponte. Certes nous sommes en hiver et les diptères ne pondent pas en dessous de 14 °C en général, ni la nuit d'ailleurs. Mais, je vous le disais, certains corps sont là depuis longtemps. Au moins depuis l'été dernier. Et l'entrée du tunnel n'est pas loin, de jour il ne doit pas faire trop sombre, ça n'est pas ça qui arrêterait une mouche, elles repèrent une charogne à plusieurs kilomètres de distance.

Annabel tourna la tête vers tous ces vestiges d'êtres humains, elle vit une toute petite cage thoracique.

Ce que Fielding impliquait était complètement fou.

Elle posa son dos contre le bord de la porte.

Elle sentait le regard du technicien sur elle. Il finit par dire :

— Oui, mademoiselle, si les insectes ne s'y sont pas intéressés c'est qu'ils étaient déjà comme ça en arrivant ici. Ce ne sont pas des cadavres de chair et de sang qu'on a apportés ici mais des squelettes.

Brolin perçut le frisson glacé courir sur sa nuque et dresser ses cheveux. Il s'était fait avoir.

Le type qu'il venait de poursuivre était juste derrière lui. Pour lui confirmer qu'il avait raison, la respiration rapide de l'autre pénétra l'air et remonta jusqu'au détective privé. La sueur rendait sa main peu ferme autour de la crosse de son arme.

Soudain, tout le stress disparut. Il y eut même une esquisse de sourire qui se dessina sur les lèvres de Brolin. Peu importait ce qui allait se passer, ça n'avait pas d'importance, ce qui en avait était d'agir. La piqure des dernières années lui ôta toute peur et il tourna sur lui-même aussi vite que possible. Dans le même élan, son bras droit monta, brandissant la mort dans son prolongement.

Il découvrit les yeux de l'autre.

Ils le fixaient sans ciller.

Jaunes. Les crocs pointus saillant hors de la bouche.

Brolin se couvrit le visage de la main.

Un putain de chien !

Tout ça pour un bâtard poilu de grande taille qui le regardait avec curiosité, sans haine, même un peu craintif. Le privé rengaina son Glock et approcha une main de l'animal. Celui-ci se laissa caresser docilement, content d'avoir trouvé un peu de chaleur. Brolin se mit à rire doucement.

La respiration sifflante de l'entrepôt les caressa à son tour, tous les deux. Le souffle aigu, presque mourant.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi, hein ? Tu fous la trouille aux visiteurs ?

Après quelques hésitations, le chien se mit à lécher la main, les yeux brillants, à tel point que Brolin eut l'impression qu'il pleurait. Il était maigre, le poil sale, et il frissonnait.

Brolin resta avec cette compagnie surprenante un long moment avant de s'écarter. Il refoula sa sympathie pour la bête, il y avait plus urgent. Il redescendit, suivi du chien, jusque dans la salle au sol couvert de cartons plats. Il retrouva les papiers

froissés et s'installa dans un coin pour les déchiffrer. Le chien vint s'asseoir sur le seuil, sans le lâcher un instant du regard.

Le premier était donc un tract publicitaire. Le deuxième était le bas d'une feuille déchirée, une écriture fine et alambiquée y était posée. Le dernier morceau de papier avait trempé dans l'eau croupie jusqu'à en laver tout contenu éventuel. Brolin s'intéressa à l'écriture du second. Les mauvaises conditions en avaient effacé une partie :

« avec Lucas ... distribution et Bob ou Malicia Bents à la Cour des Miracles ... le cercle.....connaisseurs. »

Lucas.

Lucas Shapiro. C'était de lui qu'on parlait, ça ne pouvait qu'être ça, pas une coïncidence. Bob aussi était mentionné. C'était dans cette pièce qu'ils venaient, là se dressait leur temple. Le temple de Caliban. Quels en étaient les principes ? Caliban, qu'est-ce que c'était, quel symbole ? Il devenait impératif de trouver la source, l'origine de ce nom. Où Bob l'avait-il puisé ?

Brolin relut le texte. Il avait une nouvelle piste, peut-être la bonne, Malicia Bents. Un élément qui avait échappé à la surveillance de Bob et qui pourrait peut-être le prendre par défaut. De toute manière comment aurait-il pu supposer qu'on remonterait jusqu'à ce lieu et qu'on ferait le lien avec lui ?

Brolin rangea le précieux indice dans sa poche.

Il vit le chien allongé à l'entrée, dans le couloir, la tête posée sur les pattes, les yeux passant de lui aux murs tachés. Brolin fut frappé par l'attitude de son compagnon. Il avait peur de la pièce.

— Tu as vu des choses, pas vrai ? Ou tu les as entendues... Des choses terribles.

Le chien l'observa avec son air triste. Il y avait la désillusion douloureuse de découvrir ce dont sont capables les hommes dans ce regard, songea Brolin. *Arrête, les chiens ne font pas ce genre de constatation...* Mais au fond, il n'en était plus tout à fait sûr.

Quand il se leva, le chien en fit autant. Il remarqua que la gorge de l'animal se soulevait pour déglutir, on l'aurait dit anxieux.

Brolin se retrouva à traverser l'entrepôt avec son ombre à

quatre pattes sur les talons. Une fois dans la cour, il se retourna vers lui.

— Désolé, c'est là que nos routes se séparent.

Le détective privé leva la tête vers le mur qu'il devait escalader. Ça ne serait pas difficile.

Le chien déglutit une fois encore, et baissa la tête. Pendant un instant, Brolin en fut surpris, le chien réagissait comme s'il comprenait.

— De toute façon je ne pourrais pas t'emmener, même si je le voulais, je serais obligé de te porter jusqu'au toit et... Enfin c'est impossible. Tu comprends ?

Il lui fit une dernière caresse. Le chien n'avait pas de collier, il était famélique, il devait être affamé. Il déposa un coup de langue timide sur la veste de Brolin.

— Désolé, répéta le privé en le quittant.

Ses doigts gantés rencontrèrent la brique, prêts à escalader.

Le chien s'allongea dans la neige et il émit un petit couinement triste en enfonçant sa tête entre ses pattes.

Un quart d'heure plus tard, Brolin remontait Carroll Street en se fondant dans les ombres du trottoir.

Le chien gambadait joyeusement dans ses jambes.

Au milieu de la nuit, l'appartement d'Annabel dans Brooklyn Heights est nimbé d'une aura bleutée. La grande baie vitrée du salon s'ouvre sur Manhattan et sa skyline amputée de ses deux totems capitalistes. Le dôme de verre est recouvert de neige que la lune transperce de ses rayons colorés. Brady gagnait bien sa vie, il avait en majeure partie financé cet appartement, et il l'adorait. De même qu'il était comme un enfant avec la voiture, la BMW X5 quatre roues motrices qu'il avait achetée moins d'un an avant de disparaître. S'il fallait des preuves qu'il ne s'était pas volatilisé de lui-même, ces joies en étaient les parfaits témoins, Annabel le savait. L'amour que l'on croit voir briller dans le cœur de son partenaire est sujet à erreur, si cruel que cela puisse sembler. Annabel ne doutait pas des sentiments de son mari, mais pour ceux qui ne les connaissaient pas, il fallait du concret pour ne pas croire à la fuite maritale.

Sur une pendule murale accrochée dans la cuisine, une heure du matin s'affiche paresseusement. Une pâleur d'hiver se reflète avec timidité sur le parquet du salon, et dans cette fraîcheur, on pourrait presque croire que le cheval à bascule bouge lentement. Les vases canopes qui contiennent leur cascade de plantes vertes se dandinent avec paresse au bout de leurs petites chaînes. Soudain, le cliquetis étouffé de la clé dans la serrure, le visage fatigué d'Annabel qui entre dans la pièce, à nos côtés. Bien confortablement assis dans le sofa au plaid andin, nous passons parfaitement inaperçus. D'autant qu'elle n'allume pas. Elle se défait de ses chaussures et traverse la pièce en silence, glissant sur le parquet. Son ombre passe sur le mur où toutes les photos sont accrochées, tous ces visages de souffrance. Annabel jette nonchalamment son bombardier sur une chaise et entre dans la cuisine. Elle dénoue le bouquet de ses cheveux, libérant ses longues tresses qui viennent flotter autour de ses épaules. Elle s'accroupit devant le frigo, ouvre la porte qui illumine d'or ses traits tirés. Elle reste là, à boire du lait à même le carton, adossée contre le mur. Les bouffées

amères du souvenir l'enivrent. Elle venait souvent ainsi, boire du lait devant le frigo ouvert, au creux de la nuit, nue. C'était après l'amour. Elle portait la sueur de Brady encore sur la peau, un velours salé de partage.

Du salon, nous pouvons voir la longue silhouette de la jeune femme se déplier sur le carrelage, étendre ses jambes sans fin. La voir se mordre la lèvre et dans le silence de la nuit, une perle douce et brillante couler sur sa joue.

C'est alors pour nous le moment de nous éclipser, il y a dans l'existence d'un être des instants qui ne souffrent aucun réconfort, aucun témoin, ou seul le temps peut panser la douleur. Et par cette porte épaisse, nous disparaissions dans la ville endormie.

... sous les palmiers. Le sable est doré, la mer azurée, déversant ses rouleaux d'écume avec tendresse sur le rivage, caressant de sa tiédeur les chevilles d'Annabel. Lui est derrière elle, il rit, c'est inhabituel, et sa main vient se poser sur la hanche de la jeune femme. Une main puissante, rassurante, prodiguant une chaleur enivrante dans son ventre, une sensation qu'elle n'a plus ressentie depuis si longtemps. Elle tourne la tête au ralenti, les tresses se soulevant comme douées d'une vie propre. Il est là, sa silhouette du moins, elle lève la tête et...

Annabel se redressa d'un bond dans son lit, le cœur affolé. Le téléphone sonnait.

Le souffle court, transpirante, elle distingua les chiffres lumineux du réveil. 3 : 12. Elle ne dormait pas depuis longtemps. L'engourdissement et la panique cédèrent la place à une angoisse plus pesante. Un poids dans la poitrine. Qui cela pouvait-il être ? Elle tendit la main vers le combiné et décrocha.

— Oui ?

— Désolé si je vous réveille, on a du nouveau. Elle connaissait cette voix.

— C'est important, et euh... Enfin je crois que vous devriez venir. En fait, il faut que vous veniez. Brett Cahill. C'était le jeune inspecteur.

— Quel genre de nouveauté ? demanda-t-elle dans un

soupir.

— Eh bien, comment dire... ? C'est le tueur. Il a laissé un message. Bob, je veux dire, il s'adresse à vous.

Cette fois, toute trace de sommeil disparut dans l'esprit de la jeune femme.

— Quoi ? Où ça ?

— Oui, enfin c'est un peu particulier. Disons que le message était... *porté* par une femme.

— Une femme ? Une de ses victimes ? Elle est vivante ? Cahill hésita.

— Oui. Enfin, à peu près.

— Comment ça ?

— C'est pas quelque chose de descriptible, détective. L'enveloppe contenant le message portait votre nom. Elle était épinglée à même la peau de la fille, sur un sein.

Après un bref silence, Brett Cahill ajouta d'une voix blanche :

— Elle ne cesse de hurler qu'elle a vu le diable, qu'elle était en Enfer.

Annabel ferma les yeux. Elle n'était pas vraiment éveillée, tout allait trop vite, comme un rêve. Un cauchemar.

— J'arrive.

Elle reposa le téléphone sur l'oreiller.

Brett Cahill cracha son chewing-gum dans une corbeille en plastique. Il s'étira et fit craquer son dos. Il ne faisait plus assez de sport ces derniers temps. Trop fatigué. Entre ses nuits agitées et ses journées de flic, il avait de plus en plus de mal à gérer. Il devait baisser la cadence s'il voulait tenir jusqu'au bout, travailler moins. Pour ce qui était de son activité nocturne, il ne pouvait rien changer, c'était bien au-delà du besoin, c'était une nécessité. D'ailleurs, se retrouver ici en pleine nuit ne l'arrangeait pas. Il lui faudrait s'organiser pour le lendemain. Tant de choses à faire...

La porte s'ouvrit dans son dos, il secoua la tête pour chasser ces pensées et s'appliqua à se construire un visage de circonstance. Il se tourna et vit Annabel O'Donnel. Ses cheveux ressemblaient à des lianes, et son regard avait l'éclat du fauve en chasse. Elle était troublante.

— Où est-elle ? demanda la détective aussitôt. Cahill prit son pardessus.

— À Trenton dans le New Jersey. Elle errait sur le bord d'une route quand un routier l'a trouvée. Elle est soignée là-bas.

Ils dévalèrent l'escalier étroit et prirent la voiture d'Annabel, la BMW qui pouvait affronter les routes enneigées. Sur le trajet, Cahill fit un rapport plus complet :

— Elle a été ramassée vers une heure du matin, en hypothermie. Elle est complètement sous le choc.

— Et ce message ?

— Une enveloppe tout ce qu'il y a de plus banale m'a-t-on dit, mais avec la mention « Détective Annabel O'Donnel NYPD » écrite dessus.

— Il veut s'adresser aux flics qui mènent l'enquête sur lui. Pour le moment, on a fait en sorte que les communiqués de presse indiquent uniquement mon nom, ça laisse plus de manœuvre à Thayer et aux autres.

Annabel se garda de préciser qu'il y avait aussi un peu des conseils de Brolin là-dedans. Cahill fixa la jeune femme.

— Quoi qu'il en soit, l'enveloppe était tenue par une grosse

épingle à nourrice. Plantée dans l'aréole. La fille marchait comme un zombi sur la route, elle ne l'avait même pas retirée. Pour le moment, elle est en soins, les flics locaux nous attendent.

Annabel écrasa la pédale d'accélérateur.

La voiture passa sous la cloche dorée du Capitol de Trenton et fonça jusqu'à l'hôpital. Un policier en uniforme attendait en fumant une cigarette. Il était très grand et aussi musclé qu'un catcheur. Ses yeux verts scrutaient les passants avec une incroyable intensité. Il s'approcha des deux arrivants en leur tendant la main.

— Bonjour, je suis le deputy shérif Hanneck. Il salua Annabel en la dévisageant.

— Suivez-moi, la fille est au premier. On vient de l'identifier.

— Vous avez été rapides, s'étonna Cahill.

— Coup de bol. Elle était fichée, elle avait piqué une bagnole à Philadelphie, et plus récemment sa mère a prévenu les autorités que sa fille avait fugué. C'était il y a un mois et demi.

— A-t-on une idée de ce qu'elle a fait pendant tout ce temps ? interrogea Cahill tout en sachant que c'était trop tôt pour ce genre de question.

— Non, on va poser des questions à ses amis, on verra bien. Elle habite normalement à Phillipsburg, pas loin d'ici.

Annabel marchait un peu en retrait, écoutant les deux hommes. Elle avait l'intime conviction qu'aucun ami n'aurait vu la fille depuis sa fugue. Bob se plaisait à garder ses victimes auprès de lui. Longtemps. Les photos le montraient, les dates digitales incrustées dans l'image ou inscrites à la main correspondaient parfois à plusieurs mois après la date de l'enlèvement. Les photos de Spencer Lynch et Lucas Shapiro n'avaient pas trop cette particularité, c'était surtout le cas du dernier ensemble, le groupe de quarante-neuf clichés que l'on attribuait à Bob.

— Elle a subi des violences ? demanda-t-elle.

Hanneck se tourna vers elle. Ses yeux étaient très clairs, presque dérangeants.

— Elle n'a pas été violée, en tout cas le toubib qui l'a

examinée n'a pas relevé de lésions vaginales, ni anales. Mais il n'a pas... trop approfondi, la fille est dans un tel état. C'est comme si... si on l'avait rendue folle. Comment est-ce possible ?

Personne ne répondit. Dans l'ascenseur, Hanneck poursuivit son exposé :

— On vient tout juste d'avoir les premiers résultats toxicologiques. C'est dingue, elle n'a rien dans le sang, en tout cas aucune substance médicamenteuse susceptible de l'avoir mise dans cet état. Elle porte quelques marques de coups, des ecchymoses, mais rien d'alarmant. Cette fille s'est laissé planter une énorme épingle à nourrice dans le mamelon et l'y a laissée alors qu'elle marchait dans la nuit, complètement à poil.

Comme avec Spencer Lynch, songea Annabel. Les filles sont déshabillées. Sauf que Lynch les droguait, et il les violait. Il les scalpait aussi. Qu'est-ce que Bob leur fait, lui ? Annabel avait l'impression d'étudier un maître et son élève. Un maestro de la mort, qui n'avait besoin d'aucun artifice pour agir, pour semer la souffrance, et son apprenti, débutant qui s'aide de tous les moyens artificiels possibles, en espérant un jour atteindre la quintessence du mal. Bob était un parangon du crime. Annabel n'avait pas cessé d'y penser en se couchant, quelques heures plus tôt. Pourquoi avait-il entreposé des squelettes dans ce wagon ? Porter des cadavres et les jeter là pour s'en débarrasser était concevable, mais pourquoi des squelettes ?

— Cette fille a plusieurs ongles retournés, elle souffre de malnutrition également. Si vous voulez mon avis, psychologiquement, elle est foutue.

— Quel âge a-t-elle ? Et son nom ?

— Elle se prénomme Taylor, elle a dix-sept ans. Annabel serra les poings de rage.

— Dans l'enveloppe, il y avait un message, non ? Hanneck hocha la tête, sombrement.

— Il est là-haut. Je vous l'apporterai.

Il les entraîna dans un corridor peu éclairé, grouillant de bips électriques jusqu'à une lucarne percée dans une porte. Il pointa son index dessus et s'éloigna. Annabel se pencha vers la pâle clarté du verre. Un visage de porcelaine entouré de longs cheveux noirs, sales et emmêlés, et un petit nez piqueté de

taches de rousseur. On avait enveloppé Taylor d'une blouse verte et d'une couverture qui tombait à présent autour d'elle, sur le lit. Elle tremblait plus qu'un ressort au décollage d'un avion. Ses mains tout abîmées vibraient sur ses bras, elle avait les jambes repliées contre le corps. Elle était proche d'un état catatonique.

Annabel poussa la porte et s'approcha. Elle s'assit à côté de l'adolescente, tous ses mouvements étaient lents. Elle demeura ainsi un moment, laissant à Taylor le temps de s'habituer à sa présence, puis posa une main sur son dos et doucement, elle tenta de la rassurer avec des gestes tendres.

Après une minute, Taylor bougea. Elle tourna la tête vers Annabel. Ses yeux sombres ne cillaient pas. Ils étaient brillants, d'un étrange éclat, les pupilles se contractant et se dilatant sans arrêt. Plusieurs tics nerveux se mirent à tirer sur son visage, le menton se plissa, une joue ne cessait plus de monter et de descendre.

Taylor approcha avec difficulté son visage à quelques centimètres de celui d'Annabel. Malgré son état, elle voulait lui parler, semblait-il.

Les paupières clignèrent plusieurs fois, de plus en plus vite avant de disparaître. Puis, avec une férocité inimaginable dans un si petit être, elle ouvrit la bouche et dévoila ses crocs jaunes.

Et elle hurla.

Le gobelet en polystyrène expansé lui brûlait les doigts, Annabel humait le parfum du café. Cahill la scrutait, un peu soucieux.

— Ça va, insista-t-elle.

La fatigue pesait désormais avec dix fois plus de force sur tout son corps.

— Je suis au courant pour le wagon, expliqua Cahill, on a tous été prévenus tout à l'heure. Sacrée nuit, pas vrai ?

Pour toute réponse, Annabel s'adossa contre la cloison et contempla le mur opposé.

— J'arrive pas à comprendre ce type, ce Bob, avoua Brett Cahill. Il est incroyable. Si c'est bien lui qui a buté Lucas Shapiro, c'est un malin. Aucune empreinte. Le légiste a récupéré les deux balles qui se trouvaient dans le cadavre. On va les

soumettre à IBIS¹³, avec peu d'espoir, au moins si la même arme est utilisée de nouveau, on fera le rapprochement.

Annabel frissonna. Elle n'osa pas regarder Cahill de peur de laisser apparaître son trouble. Heureusement, Brolin avait procédé avec beaucoup d'attention en quittant les lieux. Il avait même emporté la neige où des gouttes de son sang étaient tombées.

Le deputy shérif Hanneck la sauva d'un stress grandissant. Il vint vers eux, un sachet plastique de grande taille à la main.

— Elle est sous sédatif. Le toubib n'est pas optimiste sur son état mental.

Il se passa une main sur le front et tendit à Annabel la pochette plastique.

— Voilà le message.

Dedans se trouvait une petite enveloppe, et une épingle de la longueur d'une cigarette. L'une des aiguilles était encore colorée de rouge. La feuille imprimée contenait un texte court et une photo de bonne qualité, directement pixélisée sur le papier.

— Tout a été tapé sur ordinateur, la photo aussi est informatique, je veux dire que c'est sûrement du numérique que le type a sorti sur son imprimante. Je suppose que c'est vous qui vous occuperez de l'envoyer au labo pour les empreintes.

Annabel acquiesça, tout en sachant déjà qu'il n'y en aurait aucune, comme d'habitude. Le texte était laconique mais précis.

Vous avez Lucas, il fera un parfait coupable pour l'opinion publique.

Alors oubliez-moi, ou ils mourront,

Passez votre chemin, ou ils mourront,

Ne m'importunez plus, ou ils mourront.

Si jamais vous agissez encore une seule fois contre moi,

Ils mourront. Et j'en ai encore d'autres sous la main,

Tous ne sont pas morts, ils attendent, beaucoup d'autres,

À mes côtés. Mais ceux-là seront sur votre conscience.

Annabel ne cilla pas.

¹³ IBIS : Integrated Ballistics Identification System : système informatique développé conjointement par l'ATF (le Bureau des alcools, tabacs et armes à feu) et la société canadienne Forensic Technology pour la comparaison de balles et, plus récemment, qui inclut la comparaison de douilles.

— C'est un avertissement, commenta-t-elle. Il veut que nous arrêtons l'enquête.

— Et il a l'air en colère, fit remarquer Hanneck. Cahill haussa les épaules.

— Quoi, c'est tout ? s'indigna-t-il. Il nous donne des ordres ?

— Il n'a pas apprécié que nous trouvions Lucas Shapiro, rétorqua la jeune femme.

— Il nous prend pour des abrutis ? C'est lui qui a descendu Shapiro, j'en mettrais ma main à couper !

Annabel se contracta. Elle aurait voulu tout dire maintenant, expliquer comment Brolin et elle avaient été chez Shapiro, comment il était mort. À présent, elle était la seule avec le détective privé à comprendre la colère de Bob. D'ici peu de temps, lorsqu'il découvrirait que les flics avaient percé à jour le secret de son wagon macabre, il deviendrait ivre de rage.

Elle tendit le message à Brett Cahill pour qu'il voie la photo.

— En tout cas, le pire est à venir, annonça-t-elle.

Cahill fronça les sourcils et baissa les yeux sur le cliché imprimé.

Il était d'une qualité suffisante pour qu'on y distingue un fond noir, et surtout un homme et une femme d'une quarantaine d'années, ainsi que deux enfants et une adolescente. Ils regardaient l'objectif avec une terreur indicible.

Toute une famille.

Le monde de Carly, huit ans, se résumait à cette grotte humide qu'une porte en bois condamnait. De temps à autre, le Monstre lui apportait une nouvelle bougie, il l'allumait et la posait sur le tas de cire qui recouvrait tout un petit rocher désormais. Un jour où la bougie penchait un peu trop, Carly avait voulu la redresser – la lumière de sa flamme était la dernière chose à laquelle elle pouvait se rattacher – et ce faisant, elle s'était renversé un peu de cire brûlante sur les doigts. Cela lui avait fait mal.

Mue par une curiosité perverse, elle réitéra son geste. Le liquide translucide glissa sur le dessus de sa main, piquant plus fort que des orties, et prit une couleur laiteuse en se solidifiant.

Cette douleur devint le seul moyen que la fillette avait de croire encore en quelque chose. Elle lui rappelait qu'elle existait. Quelque part, en Enfer, mais elle existait tout de même.

Roulée en boule sous ses trois couvertures, cherchant à maintenir un cocon de chaleur, Carly songeait à cela. Et au trou dans la porte.

Elle l'avait remarqué depuis longtemps déjà – mais qu'est-ce que longtemps voulait dire ici-bas ? – même s'il était trop étroit pour laisser le moindre espoir. Il lui permettait au moins de voir dans le couloir. La plupart du temps, les bruits qui en provenaient étaient terrifiants : des cliquetis de chaîne, des grognements lugubres semblables à ceux d'un loup-garou, ou des hurlements atroces. De temps à autre, il s'y passait quelque chose, un mouvement, un passage. C'était rare, et Carly n'y avait pas prêté beaucoup d'attention. Jusqu'à ce que la brûlure de bougie lui redonne une once d'intérêt pour ce qui l'entourait.

Elle entendit un frottement provenant du couloir. Le son mat des pas sur le sol survint alors.

Carly s'emmitoufla dans l'étoffe de coton et s'approcha en silence de la porte. Sa frêle silhouette se cala dans l'angle, tout près du mur, elle posa son œil entre les deux lattes écartées.

Le couloir était creusé dans la pierre, telle une mine. La lumière tamisée d'une torche brillait sur la droite, une torche

curieuse, que l'on aurait dite faite d'un long os.

Une ombre s'étendit sur le sol, noyant les reliefs dans sa vague d'encre. Une femme apparut. Le visage émacié et sale, frissonnante, ses longs cheveux emmêlés, elle marchait doucement. Carly lui donnait quarante ans. Elle aurait pu ressembler à une actrice dans un film sur la misère si ses yeux n'avaient eu cette troublante sincérité.

Carly la trouva très belle.

Elle eut tout à coup le désir de se blottir contre elle.

Dans le dos de la jeune femme, surgit le Monstre. Il la poussa sans prévenir si bien qu'elle faillit tomber la tête la première sur la roche.

— Avance, allez. Si tu mangeais, au moins ! Tu ne serais pas dans cet état, pauvre idiote...

Sa voix sonnait toujours aussi cruelle.

Il s'arrêta de maugréer et observa la torche.

— Ça ne tient encore pas, saloperie, soupira-t-il. Hey, attends-moi là, toi.

La femme s'immobilisa devant la porte de Carly pendant que le Monstre se penchait pour fixer l'os de la torche contre le mur.

L'œil de la fillette caressait les mains abîmées de la femme, elle imaginait ce que ces mains pourraient faire dans ses cheveux, la tendresse possible entre ces paumes calleuses.

La femme capta ce regard. Elle tourna la tête vers la porte, et vers ce petit œil qui ne la quittait pas. Aussitôt, elle observa le Monstre et, profitant de ce que celui-ci leur tournait le dos, elle fit deux pas pour s'agenouiller devant l'interstice.

Quand elle vit Carly, le menton de la jeune femme tressauta, il se contracta et ses yeux furent envahis d'une peine vertigineuse. Posant les mains sur la porte, la femme fit un énorme effort pour se reprendre devant la fillette.

— Comm... Comment t'appelles-tu ? chuchota-t-elle, les sanglots couvant dans la voix.

Le petit œil la fixait toujours, plus près que jamais, mais aucune réponse ne vint. La femme passa son index dans un trou de la porte.

— Moi, je m'appelle Rachel.

Elle contrôlait mal l'émotion qui la submergeait mais donnait tout ce qu'elle pouvait pour ne pas le montrer à la fillette.

— Dis-moi comment tu t'appelles, murmura-t-elle de nouveau.

Toujours pas un mot. Au lieu de quoi, Rachel sentit une main fine agripper son doigt. Sa gorge se noua et toute sa poitrine hoqueta, elle n'en pouvait plus, elle avait l'impression qu'elle allait se mettre à pleurer sans pouvoir cesser. Qu'est-ce qu'une enfant faisait là ? Personne n'avait le droit de provoquer un tel regard chez une fillette.

Rachel passa son autre index dans la fente pour caresser la joue de Carly.

La douleur lui arracha un hurlement strident.

Son crâne tout entier s'enflamma ; elle bondit en arrière et roula jusqu'à la paroi opposée.

Le Monstre lui lâcha les cheveux pour lui lancer un coup de pied dans les seins.

Le cri de Rachel fut rauque, mangé par la souffrance.

Le Monstre se tourna alors vers Carly, en deux pas il fut sur elle et pencha sa bouche aux dents grises et ses yeux de fou vers l'ouverture de la porte.

— Et toi retourne au fond. Oublie ça, tu ne la reverras plus. Jamais.

Carly marcha en tremblant jusqu'à la couche qui lui servait de lit. Elle s'enveloppa entièrement dans les couvertures et ferma les paupières.

Ce qu'elle avait été bête d'espérer.

Brolin s'éveilla sous les coups de langue de son nouveau compagnon. Il avait dû allonger quelques billets supplémentaires pour pouvoir le faire accepter dans l'hôtel. L'argent n'était pas un problème. Les familles pour lesquelles il travaillait étaient de toutes classes sociales. Certaines ne payaient presque rien, d'autres trouvaient normal d'offrir une prime à quatre zéros au privé qu'ils engageaient lorsque celui-ci leur ramenait leur bambin fugueur en bonne santé.

Quand il sortit de la douche, le chien était là, assis sur le seuil de la salle de bains. Il remuait la queue.

— Toi, tu auras droit à un bain dès que j'aurai un peu de temps et de courage. On va devoir te trouver un nom aussi, à moins que tu n'aies une proposition ?

Le chien se passa la langue sur les babines. Il tenait du labrador et aussi du chien-loup, avec ses oreilles tombant sur son crâne.

Brolin commanda au room-service un petit déjeuner agrémenté d'une grande assiette de bacon. Il posa une main sur la tête de l'animal qui se laissa faire.

— Toi et moi sommes pareils. Sur beaucoup plus de points que tu ne l'imagines, mon ami...

Il déposa une tape amicale sur le dos du chien.

— À partir d'aujourd'hui tu t'appelles Saphir.

Brolin eut un pincement au cœur. C'était la couleur qu'il aimait le plus. Un souvenir lointain. Un regard, les cieux, l'océan...

Il engloutit son petit déjeuner en quelques minutes et donna l'assiette de bacon à Saphir qui la dévora encore plus vite.

Il enfila l'un de ses jeans habituels et son pull préféré : noir avec des mailles larges, pour finalement s'installer à la table de la suite. La grisaille matinale tombait dans le patio et se frayait un chemin jusqu'au long balcon. Au-delà, les ombres entourant la vie du détective privé restaient trop épaisses.

Brolin posa devant lui le bout de papier trouvé dans l'entrepôt.

« avec Lucas ... distribution et Bob ou Malicia Bents à la Cour des Miracles ... le cercle..... connaisseurs. »

Il prit son téléphone et composa de tête un numéro sur la côte ouest. Après plusieurs sonneries, la voix pâteuse de Larry Salhindro, son ami et ancien collègue de Portland, résonna :

— Mmm ?

— Larry, j'ai besoin d'un service, un de plus.

— Josh, c'est une habitude chez toi de me réveiller ? Y a un putain de décalage horaire, t'as oublié ? Ici il est... oh putain, il est cinq heures trente, cinq heures du mat, merde !

— Je sais, Larry. C'est important.

— Mouais, comme d'hab.

Le ton de Salhindro qui se voulait jusqu'ici faussement énervé changea, il devint plus intime, plus sincère :

— Josh, faut accepter qu'on ne peut pas vivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour sauver les autres. Tu as un minimum de vie privée, toi aussi.

Il ne put s'empêcher d'ajouter avec humour :

— Même les flics en ont une !

Il y eut un silence au téléphone. Un silence que les deux hommes comprenaient à sa juste mesure. Un silence qui à lui seul en disait plus que des centaines de phrases.

— Comment te sens-tu ? finit par demander Salhindro. Brolin imagina sans peine son ami en train de s'étirer dans ce lit qu'il occupait seul pour attraper un paquet de cigarettes.

— Bien. Je me suis fait un nouvel ami.

— Un flic ?

— Un chien.

— Ah.

Le silence revint.

— Alors ? Qu'est-ce qui est si important ? voulut savoir Larry.

— J'aurais besoin que tu me trouves tout ce que tu peux sur une dénommée Malicia Bents. Je pense qu'elle vit à New York ou dans la région.

Brolin épela l'orthographe exacte de la femme mystérieuse qui semblait graviter dans l'entourage de Bob.

— T'es toujours au même fax ?

— Oui. Autre chose, Larry, la Cour des Miracles, ça te dit quelque chose ?

— Euh... Non, c'est pas à Londres ou à Broadway ça ? On dirait une comédie musicale !

— Non, c'était un quartier dangereux de Paris autrefois, un lieu où se retrouvaient tous les truands et les mendiants. Je me demandais si c'était pas de l'argot, ou le nouveau nom d'un gang, quelque chose comme ça.

— Connais pas, en tout cas. Désolé.

— Larry, pour Malicia Bents c'est assez pressé.

— Je sais. Aussi vite que possible.

Les deux hommes échangèrent quelques banalités, qui n'avaient pas la même saveur insouciance qu'auparavant, et ils raccrochèrent. Brolin réfléchit longuement. La Cour des Miracles. Il ne savait pas grand-chose à son sujet si ce n'est que le quartier portait ce nom à cause des mendiants qui perdaient toutes leurs infirmités dès qu'ils rejoignaient ce coin de la ville, leur repaire. Quel rapport avec la secte de Caliban ? Fallait-il voir le sens ironique ou le mysticisme monarchique du premier degré ? Brolin en était là de ses déductions lorsqu'on frappa à la porte. Il s'approcha prudemment du vestibule.

— Qui est-ce ?

— C'est moi, Annabel.

Il ouvrit la porte sur les traits tirés de la jeune femme.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, expliqua-t-elle. La nuit a été longue et je dois retourner dans le New Jersey ce matin.

Brolin inclina la tête, curieux.

— Il y a quelque chose que vous devez savoir, confia-t-elle avec la douceur des mauvaises nouvelles.

Elle lui fit le récit de la découverte du wagon et de sa funèbre cargaison. Brolin ferma les yeux. Ils venaient peut-être de retrouver Rachel Faulet.

— Rien pour les identifier, je suppose ? demanda-t-il. Ni vêtement, ni portefeuille...

— Non, pour tout vous dire, c'est même pire que ça. Elle lui parla des corps déjà réduits à l'état de squelettes lorsqu'ils avaient été apportés dans le wagon, elle lui fit un rapport

détaillé de tout ce qu'elle avait vu ou appris par les techniciens de scène de crime. Ensuite elle évoqua la jeune Taylor et son message perforé dans la chair. À mesure que les phrases coulaient hors de sa bouche, elle semblait accuser le coup. Assise sur une chaise, elle déversait toute l'horreur de sa folle nuit.

— Je pars pour Phillipsburg. Taylor est originaire de là-bas comme quatre de nos victimes, et plusieurs autres vivaient dans les parages de la ville. Cette concentration pour une petite zone est trop importante pour n'être qu'un hasard. Je vais rencontrer le shérif et quelques amis de Taylor.

Brolin avait écouté sans rien dire.

— J'ai pensé qu'il fallait que vous sachiez tout cela au plus vite, continua-t-elle. Je me tiendrai au courant, si jamais ils identifient quelques squelettes, on ne sait jamais...

— Merci.

Elle allait faire demi-tour mais s'arrêta.

— Vous aviez raison, avoua-t-elle, il s'en est pris à une famille entière cette fois.

Brolin posa une main amicale sur l'épaule de la détective.

— Vous voulez du thé ? Ça vous ferait du bien.

Elle fit signe que non. Brolin planta ses prunelles noires dans celles de la jeune femme.

— Annabel, est-ce que le nom de Malicia Bents évoque quelque chose pour vous ?

Il avait employé son prénom, c'était rare. Sur le coup cela la gêna, elle en conçut ensuite une certaine forme de plaisir. Cette petite proximité naissante ne lui déplaisait pas. Elle réfléchit avant de secouer la tête.

— Je ne crois pas. Pourquoi ?

— Comme ça... Peut-on se voir ce soir ?

Annabel resta coite.

— J'entends, professionnellement, ajouta-t-il devant la surprise de la jeune femme.

Elle se sentit subitement ridicule, elle réalisa que ses joues la brûlaient. Ce qu'elle pouvait être bête parfois ! *Idiote, qu'est-ce qui te prend !*

Brolin lui rendit un sourire amical et expliqua :

— J’aurai du nouveau moi aussi, j’espère.

D’ici là, Malicia Bents aurait peut-être livré ses secrets. Annabel recula d’un pas et aperçut Saphir au pied du canapé.

— Je n’avais pas remarqué la dernière fois que vous aviez un chien.

Brolin la regardait, brillant de toute son aura. Il accentua son sourire en guise de commentaire.

— Je vous appelle, fit Annabel en quittant la pièce.

Une fois dans le couloir, elle s’en voulut terriblement d’avoir été si gauche. La force qu’il dégageait la troublait encore. Dans l’ascenseur, elle se demanda pourquoi elle était venue. Le téléphone aurait largement suffi. *Non, ça n’a rien à voir avec de l’attirance !* Et elle le pensait. En fait, elle avait eu besoin de le voir, de lui parler. Parce qu’il scintillait dans les ténèbres comme un phare, et qu’après toutes ces émotions passées, Annabel s’était sentie bien seule. Sa présence était apaisante.

Oui, c’était cela, il lui faisait du bien.

Larry Salhindro se racla bruyamment la gorge.

— Tiens-toi bien, fit-il. Ta Malicia Bents est un phénomène. J'ai vérifié, il y a deux Malicia Bentz, avec un Z, dans tout le pays, mais aucun nom tel que tu me l'as épelé. Sauf que... Et c'est la meilleure ! Nos amis du service d'inspection d'US Postal¹⁴ s'intéressent également à cette Malicia Bents avec un S.

— C'est-à-dire ?

— Infraction particulière. Je m'explique, il semblerait que des gars d'US Postal aient intercepté un colis suspect il y a quelque temps, je n'ai pas le détail mais c'est en rapport avec une certaine Malicia Bents. Un avis de recherche a été lancé.

— Quel genre de colis ? demanda Brolin.

— Sais pas, j'ai un numéro de téléphone, un de leurs enquêteurs qui est sur New York, t'as de quoi noter ?

Brolin griffonna le numéro sur un papier à l'en-tête de l'hôtel.

— Donc, officiellement Malicia Bents n'existe pas, pas d'état civil, résuma Brolin, en revanche, elle est recherchée pour un délit postal...

— Voilà. Autant dire que c'est un faux nom.

— Ou une immigrée clandestine.

— Pourquoi pas.

Brolin remercia vivement son ami et composa le numéro de l'investigateur d'US Postal. En expliquant qu'il était un détective privé travaillant sur l'enlèvement d'une adolescente, il parvint à obtenir un rendez-vous pour déjeuner avec Freddy Copperpot, l'agent en charge de l'enquête sur Malicia Bents.

Il prit son Glock qu'il nettoya minutieusement. Il devait remplacer l'arme au plus vite, elle était responsable de la mort

¹⁴ US Postal : l'équivalent de La Poste française. Le service d'inspection est une branche d'investigation d'US Postal dont les enquêteurs sont des agents fédéraux assermentés qui portent des armes à feu, procèdent à des arrestations, etc. Ils travaillent à faire respecter plus de deux cents lois fédérales en relation avec le courrier américain et tout ce qui gravite autour (comme la sécurité des bureaux de poste ou du personnel, le trafic de pornographie infantile ou de substances illicites...) et, le cas échéant, ils conduisent les enquêtes.

de Shapiro, et donc identifiable par comparaison balistique.

À onze heures, Brolin s'engouffra dans le métro, en compagnie de visages hagards et de présences vitreuses. Au fil des arrêts, le wagon se remplissait de costumes ternes, d'adolescents parlant fort et d'une poignée de touristes songeurs. En passant sur le Manhattan Bridge, le métro survola le miroir gris de l'East River avant de perforer les buildings et d'être avalé par la terre. Brolin descendit dans Little Italy et trouva sans peine Mulberry Street où Freddy Copperpot l'attendait. Des immeubles gris et trapus encadraient des commerces essentiellement tournés vers l'alimentation.

Copperpot était en costume noir et chemise blanche, parfaitement anodin dans la foule des *businessmen*, avec sa barbe taillée court et ses cheveux récemment permanentes. Brolin lui donna la quarantaine. Il tenait un porte-documents en cuir à la main et le privé discerna l'éclat fugitif d'une grosse chevalière. Ils échangèrent quelques banalités, Brolin en profita pour le remercier. Il insista sur l'urgence de son enquête, le temps depuis la disparition de l'adolescente défilait dangereusement. Les deux hommes s'installèrent dans une cantine qui n'avait d'italien que le nom et commandèrent à déjeuner.

— Cette fille, demanda Copperpot en lançant un bref regard vers le pansement sur l'oreille de Brolin, vous pensez qu'elle a été enlevée ?

— Rachel Faulet ? Oui, j'en ai bien peur. Ainsi que je vous le disais au téléphone, j'ai trouvé dans les affaires de Rachel le nom de Malicia Bents, or je ne sais rien d'elle. J'ai pensé à une amie jusqu'à ce que j'apprenne qu'elle n'existe nulle part et que vous la recherchez.

Il n'avait d'autre choix que de mentir, s'il mentionnait le papier dans l'entrepôt, il devrait justifier de sa présence là-bas et donc se compromettre dans la mort de Lucas Shapiro.

— En effet, nous « aimerions lui parler ». Écoutez, je vais être franc, après votre coup de fil j'ai pris mes renseignements sur vous.

Copperpot l'observa en marquant une pause.

— Votre réputation d'ex-inspecteur et de privé vous dépeint comme un solitaire. Si je partage des infos, j'attends de vous que vous en fassiez autant.

— Bien sûr. Je n'ai pas grand-chose, juste un bout de papier avec le nom de Malicia Bents. (Il se pencha vers Copperpot, l'intensité brûlante de ses prunelles dardée sur celles de l'agent fédéral.) Je veux savoir ce qui est arrivé à Rachel, c'est tout ce qui compte, et cette Malicia a peut-être un rapport avec sa disparition.

Freddy Copperpot se tenait un coude posé sur la table, la tête calée dans sa main, se frottant la barbe nerveusement du bout des doigts. Il réfléchissait, pesant le pour et le contre.

— Bien, finit-il par dire. Tout ça reste entre nous, c'est à l'ex-flic que je m'adresse. Si, au cours de votre investigation, vous trouvez quoi que ce soit sur Malicia, vous me prévenez illico. Je compte sur vous. Vos collègues ont dit que vous étiez un homme de parole, je leur fais confiance.

Brolin cligna des paupières avec lenteur, pour acquiescer. Ainsi Copperpot avait été jusqu'à appeler ses anciens équipiers à Portland.

— Il y a six mois de cela, un employé de poste s'est trouvé confronté à un colis pour le moins atypique. Il préparait les envois en fourgonnette lorsqu'il a vu des gouttes rouges tomber d'une boîte. Tout le côté du paquet était devenu rouge, comme du sang. Il nous a prévenus et nous avons ouvert une enquête de routine. Il y a un trafic monstre vous savez, chaque année cent soixante-six milliards de plis circulent dans ce pays, et quelques-uns transportent de la drogue, du matériel pornographique pédophile, voire des animaux exotiques illégalement introduits à l'intérieur de nos frontières tels des araignées, des scorpions ou des serpents et même des singes enfermés vivants dans des boîtes en carton. Vous n'avez pas idée de ce qu'on trouve.

Copperpot s'interrompit pour laisser la serveuse leur donner leur plat : deux assiettes de spaghettis bolognaise.

— Le colis en question est considéré comme étant First Class, protégé par le Quatrième Amendement de la Constitution, nous ne pouvions pas l'ouvrir comme ça. Nous

avons donc tenté de joindre le destinataire, une certaine Malicia Bents. L'adresse correspond à une boîte postale dans une ville du New Jersey. Louée au nom de Malicia Bents. Tous les renseignements donnés se sont révélés bidons après vérification. Cette mademoiselle Bents ne tenait pas à ce qu'on remonte jusqu'à elle. Nous avons alors obtenu un mandat pour déballer le paquet.

Copperpot fixa Brolin et repoussa son assiette.

— Qu'y avait-il dedans ? demanda le privé en se doutant de la réponse.

— De la glace dans du plastique, et au milieu de ça, un foie et un tibia. Après analyse par notre labo, la confirmation est tombée : origine humaine.

Ils se regardèrent au travers des brumes montant de leurs assiettes chaudes.

— L'expéditeur inscrit était bidon aussi. Lorsque la poste entre en possession d'un colis, celui-ci est enregistré et on lui attribue un code-barre pour le traitement informatique et l'acheminement. C'est avec ce code-barre que nous avons pu remonter jusqu'à un bureau de poste de Paterson, New Jersey, lieu d'envoi. Là, rien à faire, aucun témoin, dead zone. Nous avons donc monté une planque à Phillipsburg...

— Phillipsburg ? s'étonna Brolin.

— Oui, c'est là que Malicia Bents avait ouvert sa boîte postale.

Brolin se souvint des mots d'Annabel, elle avait parlé de plusieurs victimes originaires de cette ville et de ses alentours.

— Quoi qu'il en soit, ça n'a rien donné. Soit Malicia nous a repérés, soit elle a été prévenue, à moins qu'elle n'ait laissé tomber... Légalement, elle n'existe pas, personne de ce nom sur le territoire.

— Pour ouvrir une boîte postale, il lui a fallu fournir beaucoup de renseignements ?

— Non, c'est très simple, il est même possible de faire ça à distance dans certains bureaux. De toute manière c'est un jeu d'enfant de se procurer des renseignements appartenant à quelqu'un d'autre. L'année dernière, cinq cent mille personnes se sont fait voler leur identité dans notre beau pays ! Vous

imaginez ? Les cabinets de médecins ou les écoles ont des fichiers avec noms, adresses, numéros de téléphone et de sécurité sociale, c'est facile de leur en subtiliser plusieurs. Vous avez même des compagnies d'assurances ou des écoles qui se servent des numéros de sécurité sociale comme identifiant. Nos services travaillent avec le Bureau du procureur et les services secrets pour démanteler ces trafics mais c'est un vrai casse-tête. Alors quant à savoir comment Malicia Bents s'est créé son identité, vous pensez !

— Et depuis, l'enquête a avancé ?

Freddy Copperpot tapota de l'index son porte-documents.

— Nous avons fouillé les archives informatiques pour savoir s'il y avait déjà eu des colis envoyés à cette Malicia Bents. On en a comptabilisé trente-sept !

Brolin frémit sur la banquette de Skaï, il était sûr d'avoir vu juste. L'agent fédéral poursuivait, très explicatif :

— Bien sûr, nous ne savons pas ce qu'ils contenaient, mais si c'est du même acabit... D'autre part, nous disposons d'un labo important à New York ; pour les empreintes c'était foutu dans la mesure où avant même que nous prenions possession du colis plusieurs personnes l'avaient manipulé dans la logistique. Alors nous avons eu recours à un expert en documents pour étudier l'écriture de l'expéditeur. Les caractéristiques générales, l'ordonnance, les signes d'accentuation et de ponctuation ainsi que l'étude morphologique des lettres de motricité enfantine ont permis d'établir qu'il s'agissait d'un gaucher, probablement un homme. À propos de l'encre utilisée, c'est une composition banale, matériau colorant et sels ferreux dans une suspension d'acide gallique. L'ATF nous a offert l'accès à sa base de données des encres, plus de trois mille traces chromatographiques d'encres, mais là encore le résultat renvoie à un produit trop courant pour constituer un réel indice. Après six mois d'enquête, nous n'en savons toujours pas plus sur cette mystérieuse femme ni sur son ami l'expéditeur.

Brolin essaya de mettre un peu d'ordre dans son esprit agité. Que pouvait-il déduire de tout cela ? Qu'il n'y avait non pas un, mais deux membres de la secte de Caliban encore en course ? Cette Malicia et un gaucher, Bob lui-même. *Non,*

attends ! Souviens-toi de Lucas ! Oui, Lucas était gaucher. Brolin se repassa le film des événements, il tenait son arme de la main gauche. Lucas pouvait tout à fait être l'expéditeur du colis.

Se fiant aux indices, ils avaient réduit la secte à trois individus, ce qui n'excluait pas qu'il y eût des éléments mineurs. Comme Janine Shapiro qui assistait Lucas. Et désormais Malicia Bents, l'ombre de Bob.

Malicia Bents, ou quel que soit son vrai nom. Une femme vivant dans la région de Phillipsburg.

Il devait parler à Annabel, lui exposer sa théorie.

Lui faire part de l'horreur contre laquelle ils luttaien

Brolin se leva précipitamment devant un Freddy Copperpot déconcerté, il déposa un billet sur la table et promit à l'agent de l'appeler bientôt. L'air froid de l'extérieur se glissa par la porte ouverte.

Il devait identifier Malicia Bents et il trouverait Bob.

Tandis que, plus au nord, la troisième équipe se relayait pour extraire les squelettes du wagon sous l'œil exténué de Jack Thayer, Annabel était à Phillipsburg, sur Corliss Avenue, dans un petit bâtiment en brique, siège du shérif local. Celui-ci, un certain Eric Murdoch, se tenait face à la jeune femme, l'écoutant avec une attention non feinte. Sur le coup, Annabel avait été impressionnée par le physique imposant du shérif. Murdoch, à trente-six ans, faisait un mètre quatre-vingt-dix pour plus de cent kilos. Autrefois sportif, le shérif s'était lentement laissé gagner par la bonne chère. Mais ses kilos superflus ne suffisaient pas à faire disparaître la masse musculeuse de son corps puissant. Le visage rubicond, les cheveux clairsemés et amorçant un début de calvitie, il avait décidément un physique particulier.

— Il y a trop de victimes dans cette région pour que ce soit un hasard. Bob habite dans le coin, exposa Annabel. Il va falloir écumer les environs, faire des vérifications sur tous les individus qui ont déjà été condamnés pour un délit grave, poser des questions aux voisins des victimes, s'ils n'ont rien vu.

— Je veux bien vous aider, mais j'aimerais pas avoir des ennuis avec les autorités fédérales, vous vous êtes arrangés ?

Il fallait en plus qu'elle tombe sur un bureaucrate. Elle n'était pas du tout sur sa juridiction, et même si Woodbine ou le maire de New York en personne l'appuyait, il lui fallait respecter les procédures.

— De vous à moi, c'est pas que je les apprécie, confia-t-il, ils se prennent pour les rois, je veux juste éviter les emmerdes.

— On va régler tout ça très vite, faites-moi confiance. En attendant, je vais avoir besoin d'un petit coup de main, vous êtes chez vous et vous connaissez les gens ici.

— Oui... Dites, ce que vous m'avez dit tout à l'heure à propos de Taylor Adams, c'est vraiment ainsi que ça s'est passé ? On l'a retrouvée toute nue avec une enveloppe épinglée sur le corps ?

Annabel hocha sombrement la tête.

— Vous l'aviez déjà vue ?

— Taylor ? Ah, ça oui. On peut même dire que c'était une habituée ! Elle n'arrêtait pas les conneries. Plusieurs fois, c'est moi qui l'ai ramenée chez sa mère quand on la retrouvait complètement ivre dans la rue. C'est pas une méchante fille, elle est juste paumée dans sa tête. Par contre, si on ne fait rien pour l'aider, elle tournera mal...

— J'ai bien peur qu'elle ne soit bien plus calme dorénavant. Je reviens de chez sa mère, elle m'a donné une liste de copains que Taylor fréquentait, qu'en pensez-vous ?

Annabel tendit la colonne de noms au shérif qui s'en empara de sa longue main aux doigts calleux.

— Mmm... Rien d'original. J'en connais deux, dans le même genre qu'elle, les autres en revanche, je ne sais pas qui c'est, des garçons du coin apparemment. Je peux vous poser une question ?

— Allez-y.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans l'enveloppe ?

— Rien d'intelligible, mentit la jeune femme. Pourquoi ?

— Je me demandais. Faut être fou pour faire une chose pareille !

— Ou terriblement sûr de soi.

Elle y avait beaucoup pensé en quelques heures. Soudain, elle éprouva le besoin de mettre ses idées à plat, de les exprimer à voix haute :

— C'est un peu comme s'il voulait nous prouver qu'il fait ce qu'il veut, qu'il n'attache aucune importance à une vie humaine. On dirait qu'il veut nous montrer qu'il est si puissant qu'il peut se permettre d'enlever des gens juste pour s'en servir comme messagers. C'est comme s'il n'avait qu'à claquer des doigts pour se fournir. Le monde est son réservoir, il n'a qu'à y puiser. D'une certaine manière, il se prend pour Dieu.

— J'ai lu dans un bouquin que c'était justement ça le problème des tueurs en série, intervint le shérif Murdoch. Ils recherchent la maîtrise totale, le pouvoir, en dépersonnalisant leurs victimes. Je trouve que c'est idiot d'écrire ça, comment peut-on...

Le téléphone portable d'Annabel se mit à sonner. Elle s'écarta pour décrocher, c'était Joshua Brolin.

— Je dois vous voir, c'est important, expliqua-t-il.
— J'ai encore quelques personnes à interroger, les amis de la fille qu'on a retrouvée cette nuit, et je rentre.
— Laissez tomber, il faut qu'on parle.
— Qu'est-ce qui vous rend aussi sûr de...
— Je serai devant chez vous dans une heure, à tout de suite.
Il raccrocha.

Annabel resta bouche bée un moment avant de rejoindre Murdoch.

— Je... Je vais devoir vous laisser, shérif, vous avez mon numéro, s'il y a quoi que ce soit, n'hésitez pas.

Murdoch haussa ses larges épaules et la jeune femme retrouva son 4x4. Elle enclencha le lecteur de compact disc et la mélodie de Miles Davis inonda l'habitacle.

Sur le trajet, Annabel fut appelée par Jack Thayer. Il avait de mauvaises nouvelles. Tout d'abord, plusieurs squelettes présentaient une particularité sinistre : on leur avait découpé la partie supérieure du tibia. Pas tous, mais presque un quart des adultes. Aucun des enfants en revanche. À cela s'ajoutait qu'ils n'étaient pas tous complets, il manquait plusieurs crânes, plusieurs fémurs et cages thoraciques. D'autre part, et ça n'était pas bon signe non plus, les fédéraux avaient fait irruption sur le site. Compte tenu des circonstances – le passage des frontières d'États, les enlèvements à répétition, et enfin la présence de deux employés fédéraux parmi les victimes identifiées –, le FBI revendiquait sa légitimité dans cette enquête. En fait, ils s'étaient bien sagement planqués dans l'ombre des flics et, jugeant qu'ils disposaient de suffisamment d'indices avec la découverte du wagon, ils entraient en scène pour le dernier acte, afin de récolter tous les lauriers. Pour le moment, le Bureau n'avait pas officiellement repris l'investigation à son compte, mais cela n'allait pas tarder, l'intérêt médiatique se faisait de plus en plus pressant à mesure qu'on dévoilait l'ampleur des enlèvements.

Alertées par l'impressionnant dispositif policier qui se succédait sans relâche depuis la nuit, les caméras tournaient à plein régime dans la région de Montague. Si Bob était devant sa télé, il savait que son petit terrain de jeu avait été démasqué.

Après l'avertissement de la nuit passée, Annabel craignait son courroux. Elle se mit à maudire tout haut les journalistes puis les G-Men¹⁵. S'ils s'emparaient de l'enquête, le NYPD ferait pression de toutes ses forces ; c'est eux qui venaient de se coltiner tout le boulot, les nuits blanches et tout le reste...

Écrasé par la fatigue, mais encore plus motivé à ne rien lâcher avec le FBI à proximité, Thayer quitta sa collègue sur quelques encouragements.

Annabel domina la baie grise depuis l'incroyable vue du pont Verrazano et remonta Brooklyn jusqu'aux Heights. Elle descendit de voiture à dix mètres de chez elle. Une main galante lui tint la portière.

— Je viens d'entendre à la radio un certain shérif Tuttle, de Montague, fit Brolin dans son dos. Dans un communiqué de presse des plus laconiques, il annonçait la découverte d'un charnier. Mon petit doigt me dit qu'on lui a soufflé ce qu'il fallait dire. Il a heureusement évité tout rapprochement avec votre enquête. Ça ne durera pas, j'en ai peur...

Annabel haussa les épaules. Avec le FBI dans la course, ça n'était plus qu'une question de temps avant qu'ils ne prennent les rênes, les emmerdements médiatiques seraient pour eux. Mais au fond d'elle-même, comme tous les flics impliqués, elle ne supportait pas l'idée d'être dessaisie de l'investigation.

Les pieds dans la neige, elle fit face au détective privé. Ses tresses s'envolèrent dans le vent. Elle remarqua la présence du chien en retrait, qui les guettait avec curiosité.

— Brolin avait fait un crochet par son hôtel pour le prendre.

— Qu'est-ce que vous avez de si capital à me dire ? commença-t-elle sans plus attendre. J'étais à Phillipsburg avec le shérif Murdoch, vous m'avez raccroché au nez sans vous expliquer, si j'agissais comme vous, j'aurais dû vous planter là et ne pas venir !

Une esquisse d'amusement tira sur les lèvres de Brolin. Elle n'était pas du tout en colère. *Elle a du caractère, c'est tout, et elle ne supporte pas de ne pas avoir le contrôle...*

— Venez, nous allons en parler.

¹⁵ Pour Government-Men, agents fédéraux.

Il l'entraîna dans la rue parallèle à la sienne, une promenade piétonne qui du haut de la colline surplombait toute la baie et Manhattan. Les bouquets de fleurs tricolores et le Stars and Stripes jalonnaient toute la rambarde, avec des photos de disparus dans la catastrophe encore fraîche de septembre. Les attentats, en plus d'une hausse sans précédent des budgets de toutes les agences de renseignements, avaient provoqué un sursaut patriotique incroyable. Tout le pays s'était drapé aux couleurs nationales, même les M&Ms étaient devenus rouge, bleu et blanc.

— Annabel, que pouvez-vous me dire sur ces squelettes trouvés dans le wagon ?

— Hey ! C'est pas pour répondre à vos questions que je suis venue, vous aviez quelque chose d'important à me dire, non ?

Elle se faisait à la présence charismatique de son acolyte, peu à peu, elle parvenait à ne plus se laisser subjuguier. Il demeurait envoûtant, par vagues à l'intensité variable, bien qu'Annabel soupçonnât qu'il en usait à son bon vouloir.

— Je vais y venir. Que savez-vous de ces corps ? Annabel soupira.

— Très bien. Pas grand-chose, je vous ai tout dit ce matin, ce sont les restes d'une soixantaine de personnes. Hommes, femmes et enfants. On les a amenés là-bas dans cet état, déjà sous forme de squelettes. D'après le technicien, il n'y avait pas ou peu de chair sur les os. Et je viens d'apprendre que plusieurs d'entre eux ont le haut du tibia absent.

Brolin hocha la tête. Comme dans le colis envoyé à Malicia Bents.

— Écoutez, je ne vous ai pas tout dit sur la nuit dernière, avoua Annabel. Le message, celui que portait la jeune Taylor. Il m'était destiné, il y avait mon nom dessus. Je ne cesse d'y penser. Suite à vos conseils, j'avais insisté auprès de mon capitaine pour que toutes les déclarations faites à la presse, s'il fallait qu'elles comportent le nom d'un détective de l'enquête, citent le mien. Je crois que ça a marché.

— Vous avez peur ?

Annabel réfléchit un instant, puis elle secoua la tête.

— Je ne crois pas.

— Bob avait besoin d'un interlocuteur dans la police. Vous représentez ceux qui le traquent, ça lui déplait. Cela dit, il se sent peut-être aussi flatté. Je doute qu'il vous menace personnellement, c'est le système qu'il n'aime pas, vous n'en êtes qu'un pion. Restez prudente tout de même.

Annabel contempla le dénivelé jusqu'aux entrepôts plus bas, et les docks déserts. Elle respira le parfum frais du vent sur son visage.

— Qui est Malicia Bents ? demanda-t-elle. Vous m'en avez parlé ce matin.

— Je pense que c'est la main de Bob. Son bras droit, et son visage d'une certaine manière.

Annabel se tourna instantanément vers lui.

— Comment savez-vous cela ?

Brolin lui fit le récit du temple dans Red Hook, du morceau de papier portant le nom de Malicia Bents, et ensuite de son entrevue avec Freddy Copperpot.

— Si on s'en tient à l'hypothèse de départ, que Bob et sa bande ne sont que trois personnes, alors Malicia est comme Janine Shapiro, un factotum du crime au service du groupe.

— Et si Malicia et Janine ne formaient qu'une seule et même personne ?

— Je n'y crois pas. Il y a beaucoup de culot chez cette Malicia, utiliser avec autant de simplicité la poste pour son petit trafic, avoir l'assurance d'utiliser de faux noms, tout ça ne colle pas du tout avec la personnalité de Janine. Je vois Janine comme l'instrument de son frère, une femme brisée qui vivait dans son sillage. Non, Malicia est une autre femme, plus proche de Phillipsburg où elle recevait ses colis.

Saphir, qui gambadait tranquillement à leur côté, accéléra pour s'engager dans une allée perpendiculaire, ils le suivirent tout en continuant leur échange.

— Pourquoi une femme ? Quelle serait sa motivation ? Janine agissait à cause de son frère, et Malicia ?

— Janine se voyait comme une moins que rien parce que son frère faisait tout pour cela. À force de sévices, elle a fini par découvrir qu'en donnant la mort ou en torturant autrui, elle devenait subitement tout : puissante, crainte, elle avait le

pouvoir, c'est ce qui lui a permis d'accepter. En revanche, une part d'elle ne le voulait pas, c'est pour ça qu'elle allait mettre du sang dans l'église, elle cherchait le pardon, ou au contraire à se damner pour ses crimes.

— Attendez, vous avez parlé avec elle ? s'étonna Annabel.

— Non, c'est ainsi que je ressens les choses. Je peux me tromper bien sûr, ça n'est qu'une interprétation. C'est ainsi que ça se passe dans beaucoup de cas similaires. Pour en revenir à Malicia, j'ai l'impression que nous avons affaire à quelqu'un de plus sophistiqué, de plus volontaire. Tant que nous ne saurons pas pourquoi Bob garde ses victimes si longtemps en vie, j'ai bien peur que nous ne puissions cerner la motivation de Malicia.

— Bob est un taré psychopathe ! rugit Annabel. Il a séquestré Taylor Adams pendant un mois et demi avant de la relâcher avec un message épingle dans le mamelon ! Il l'a rendue folle ! Elle n'ouvre plus la bouche que pour hurler ou pour dire qu'elle a été en Enfer, qu'elle a été avec les démons. Qu'est-ce qu'il fait de tous ces gens, bordel ?

— J'ai pensé à des esclaves sexuelles au début, mais ça n'a plus beaucoup de sens à l'éclairage nouveau de sa personnalité. Venez. Brolin entraîna la jeune femme dans Remsen Street qu'ils descendirent en passant sous la Brooklyn-Queens Express jusqu'à la zone industrielle des bords de l'East River. Sur tout le chemin, Saphir s'en donna à cœur joie, reniflant tout ce qui passait à portée de truffe. Le chien semblait avoir trouvé une nouvelle vie épanouissante. Le trio s'enfonça enfin entre deux clôtures d'aluminium, dépassa un bâtiment abandonné et marcha parmi les friches d'un quai de bois complètement usé. Certaines parcelles grinçaient dangereusement, ils les évitèrent et descendirent quelques marches vermoulues pour s'approcher du rivage. La baie s'étendait, majestueuse, comme un désert de mercure où les nuages de plomb miroitaient en passant à vive allure.

— Regardez autour de vous, Annabel, que voyez-vous ? demanda le privé.

Comme elle ne bronchait pas, il insista :

— Allez-y, observez tout autour, dites-moi ce que vous

percevez.

Elle le considéra lui tout d'abord, puis tourna le regard vers la crête hérissée des buildings de Manhattan. Ils grimpaient vers les nuages à la manière de fusées titanesques, fourmillant d'activité. En face, la ligne grise du New Jersey et de ses grues était plongée dans une délicate brume d'hiver. Derrière Annabel, la colline montait en pente raide, on ne distinguait plus la terre, ni les arbres, il n'y avait plus que les constructions humaines jaillissant de toute part, qui lui firent l'effet d'une case de Monopoly saturée. La voie express ne désemplissait pas : un ruban polluant et bruyant. La jeune femme avait fait un tour complet sur elle-même. Le clapotis l'attira. Des sacs plastique flottaient sur l'eau, semblables à des méduses industrielles. Plus loin, un bidon vide jouait avec la surface à côté d'un préservatif. L'homme était partout. Le conquérant victorieux d'une terre qui n'était pas en guerre.

Annabel releva vers Brolin un regard blessé. Sa voix fut douce.

— Je ne sais pas... un paysage... morne ?

Brolin cligna lentement les yeux. Ses mèches noires vinrent lui fouetter les joues. Il parla avec une totale absence d'émotion, un simple constat.

— Ça, c'est l'apparence : l'industrialisation, la pollution, mais au-delà vous voyez ce que tout être contemple dès son réveil : la consommation. À outrance. Partout, toujours plus. Les publicités prolifèrent, avec encore plus d'études pour les rendre plus sournoises, pour améliorer leur impact. Ce que vous voyez tous les jours, c'est un monde qui ne vit plus que par le marketing, par l'étude de la communication, et pas dans un but philanthropique, oh non, c'est dans l'idée d'améliorer la consommation. Cette société n'évolue plus que dans ce sens. Dans tous les domaines, même la religion, regardez, aujourd'hui les croyances ne sont plus des convictions, mais des choix ! Les magazines vous dressent des tableaux comparatifs avec les défauts et les avantages de chacune, et on se choisit une spiritualité, quitte à en changer plusieurs fois au cours de sa vie. La religion devient un moyen de mieux vivre, de mieux appréhender sa condition de mortel, on ne vit plus pour un

Dieu, on y croit pour soi, et on vous le vend comme une forme d'anxiolytique spirituel, adapté en fonction des goûts.

Annabel s'adossa à l'un des piliers du ponton, attendant de voir où voulait en venir le privé.

— Nous ne nous construisons plus pour respirer un air pur, continua-t-il, pour aimer et jouir du peu de temps que nous passons ici-bas en étant en harmonie avec l'essence de la vie ; non, peu à peu, nous glissons vers un modèle synthétique. Nous nous robotisons ; les êtres se font de plus en plus au travers de ce qu'ils possèdent, du temps qu'ils consacrent à leur emploi avant de disparaître. Regardez, Annabel, regardez autour de vous. Qui écoute-t-on ? Qui dirige cette société ? À qui obéit-on ? Aux consommateurs. Aux productifs. Aux conformateurs. Aux robots de cette terre.

Un sourire amer lui écorcha les lèvres. Annabel secoua la tête, elle partageait le fond de son discours, mais il en rajoutait tout de même, elle l'interrompt :

— N'exagérez pas, on n'est pas dans un film de science-fiction !

— Non, parce qu'il y a un siècle ou deux, un roman qui aurait raconté ce que le monde est aujourd'hui aurait été considéré comme une absurdité, une horreur impossible. Vous trouvez que j'en fais un peu trop, n'est-ce pas ? Pourtant tout ça est vrai. Autrefois, l'homme vivait ou survivait pour avoir des enfants, pour aimer une femme. Les anciens systèmes étaient basés sur une pyramide, en haut il y avait les dominants, peu nombreux, et en bas les dominés. Ces derniers étaient exploités, souvent utilisés comme de la chair à canon, l'espérance de vie était courte, ils cherchaient leur bonheur dans les choses simples de l'existence, aimer et être en vie. L'essentiel.

« Ceux d'en haut avaient le pouvoir, parfois peu, parfois beaucoup. Et ils avaient le temps. Le pouvoir et le temps les rendaient exigeants, ils voulaient toujours plus, plus de terres, plus de villes, plus de femmes, plus de dominés, c'était un monde de guerre... Aujourd'hui on a changé tout cela. On a voulu donner un peu de pouvoir à tous, et ce pouvoir s'accroît à mesure que l'on donne de son temps à la société. Et l'homme continue d'en vouloir plus, toujours plus, il tombe dans une

spirale frénétique. On a remplacé les guerres quotidiennes par le travail, les batailles font toujours autant de victimes, mais elles sont moins visibles. Ces guerres d'aujourd'hui ne tuent presque plus d'hommes, elles tuent l'humanité.

Brolin marqua une pause, l'eau fit grincer le ponton à côté. Il ajouta :

— Elles font de nous des machines.

Une mouette que le froid n'avait pas chassée lança son approbation stridente et désespérée au-dessus d'eux.

Annabel frissonna. C'était la première fois qu'on mettait des mots sur ce sentiment croissant qui l'habitait. Cette impression que, peu à peu, le monde glissait. Elle se fit pourtant l'avocat du diable :

— Je crois que vous noircissez le tableau, ce monde rend heureux beaucoup d'hommes et de femmes, contra-t-elle.

— Évidemment. Vous connaissez l'histoire de la grenouille que l'on trempe dans l'eau bouillante, je présume ? Aussitôt mise à l'eau la grenouille en sort d'un bond. En revanche, mettez-la dans de l'eau froide avec un décor qui préserve les apparences pour qu'elle se sente dans son environnement, et faites monter progressivement la température de l'eau, tout doucement. La grenouille ne bougera pas, même lorsque l'eau sera bouillante, et il sera trop tard. Il engloba d'un geste ample tout le paysage et ajouta :

— C'est exactement ce que nous faisons avec nos existences !

Annabel pouffa, cette fois il allait trop loin.

— Vous savez ce que vous êtes ? fit-elle sans méchanceté. Vous êtes parano et pessimiste. On doit avoir confiance en cette société, en ce système.

Brolin hocha tristement la tête. Elle illustrait avec exactitude ce qu'il venait de dire.

— *Caliban dominus noster...* Souvenez-vous, Annabel. « Caliban est notre seigneur. » Il est le produit de ce nouveau monde. C'est ça que Bob a voulu créer.

Elle releva ses tresses d'une main et les fit passer toutes du même côté pour faire face à Brolin. Celui-ci insista :

— Caliban est le prix à payer de cette société, il est le résidu

de ce choix. Dans un système à la perversité latente, il en est l'effet concret.

— Vous y croyez vraiment ?

— Oui. Nous sommes bien parvenus à transformer l'amour en un bien de consommation. Accumuler les ébats, les proies, se marier à la va-vite, comme ça, par folie, pour changer aussitôt. Bob est l'enfant de tout cela. D'un monde de consommation. Un enfant qui a grandi seul, nourri de la violence de la télé, des médias, du cynisme ambiant, et dont personne n'a jamais entendu les cris de peur, de désespoir, de solitude. Il est trop tard maintenant. Bob a grandi avec ce modèle de consommation, où le pouvoir réside dans ce que l'on possède, consiste à se faire soi-même en marchant sur les autres si nécessaire. Et aujourd'hui, Bob nous montre qu'il n'a que trop bien retenu la leçon, il accumule, il collectionne, il a le pouvoir. Il s'est créé Caliban comme emblème, le symbole cynique de nos travers modernes.

Annabel sursauta.

— Quoi ? Vous voulez dire que c'est ça ? Que tous ces enlèvements c'est pour *avoir*...

— Non Annabel, c'est pour *être*. Il a bien compris ce que chaque matin ce monde lui a appris : pour être, il faut avoir. Il faut avoir un numéro de sécurité sociale, avoir le permis, une maison, une femme ou un mari, des enfants, une grosse télé, avoir encore et toujours de nouveaux vêtements, de nouveaux cédéroms, avoir de l'argent sur son compte pour pouvoir partir en vacances, avoir de l'argent pour faire des cadeaux aux autres par *plaisir* ! C'est ça que Bob a compris.

Brolin fixa un banc de sacs plastique échoués, il ajouta :

— Alors il fait encore plus fort, il se hisse au-dessus des autres, lui a des êtres humains. Il a des vies entières. À lui.

Annabel fronça les sourcils, elle ne parvenait pas à envisager une motivation comme celle-là.

— C'est complètement dingue !

— D'une certaine manière, pas plus que de donner toute sa vie à une entreprise pour se faire virer à quelques années de la retraite...

Annabel avala sa salive avec peine. Elle se demanda

subitement si Brolin pensait vraiment ce qu'il venait de dire. Elle chercha une réponse dans ses prunelles désespérément vides.

— N'oubliez pas les tatouages, reprit-il. Bob marque ses victimes d'un code-barre, il les transforme en biens de consommation, des biens qui lui appartiennent alors.

— Je n'arrive pas à y croire, il doit y avoir autre chose...

— C'est possible, fit-il en haussant les épaules.

— Et les squelettes ? Pourquoi abandonne-t-il les gens comme ça ? Et ce colis dont vous avez parlé, pourquoi s'échangent-ils des morceaux ?

— Quand vous avez un nouveau bien, vous le montrez à vos amis, non ? C'est ce qu'ils font, je suppose. La chair et les organes sont l'essence même de la vie, de l'altérable sur courte durée, les os sont plus persistants, plus minéraux, ils durent. Un morceau de chaque pour caractériser une vie. En fait, je ne sais pas, tout ça n'est qu'une vaste théorie... En revanche je suis sûr que les bases en sont bonnes.

Annabel se laissa tomber sur une grosse pierre. Elle s'assit et caressa le chien, face à l'étendue gloutonne de la civilisation.

— Bon, et comment fait-on pour mettre la main sur Bob maintenant ? interrogea-t-elle, à moitié railleuse.

— Sur le bout de papier que j'ai trouvé, continua Brolin, il était fait mention de la Cour des Miracles. Vous connaissez ?

Annabel le toisa, une étrange lueur dans l'œil.

— La Cour des Miracles de Babylone. J'en ai déjà entendu parler. Vous pouvez laisser tomber.

Brolin fronça les sourcils. Annabel s'expliqua :

— C'est un mythe, rien de plus, une légende urbaine.

— Comment ça ?

— Vous savez, une légende urbaine, ce genre d'histoires que tout le monde connaît mais que personne n'a vécu, dont il n'existe aucune preuve. Comme, euh... Comme ces alligators albinos qui sont censés vivre dans les égouts de la ville depuis vingt ans et que personne n'a jamais vus. Ce genre de trucs.

— Où puis-je trouver des renseignements là-dessus ?

— Nulle part et un peu partout, je vous l'ai dit, c'est une histoire inventée pour faire peur.

— Annabel, et si ça n'était pas une légende ? Elle inspira en lui lançant un regard agacé.

— Tous les flics de New York vous diront que c'est des conneries... Mais si vous y tenez absolument, je vais vous présenter quelqu'un qui y croit. La personne qui m'en a parlé, et là, vous allez être servi. Parce que si cette Cour des Miracles existait, ça ne serait rien de moins que l'antichambre de l'Enfer.

Elle lui tendit la main avec un sourire.

Brolin la lui prit et l'aida à se relever.

Annabel conduisit jusque Little Nassau Street, à l'est de Fort Greene. Les hautes grues du Brooklyn Navy Yard – les docks – dominaient les immeubles et les hangars du quartier. La jeune femme ne répondit à aucune des questions de Joshua Brolin sur ce qu'était censée être la Cour des Miracles.

Pour un samedi, le coin était peu fréquenté. Des affiches et des graffitis couvraient les murs comme une seconde peau. Un garage ouvert laissait apparaître trois hommes afro-américains qui discutaient en se réchauffant les mains au-dessus d'un fût d'où s'élevaient des flammes dansantes. Sur le mur d'en face, on avait peint à la bombe le visage immense d'un homme, la bouche ouverte comme un four. Annabel longea la fresque et posa un pied dans l'ouverture, au milieu de la bouche, elle adressa un clin d'œil à Brolin et s'enfonça dans le couloir sombre. Le détective privé en fit autant, suivi du chien. Sur la porte du fond, celle-là même qu'Annabel poussa sans frapper, Brolin put lire l'inscription : « Mae Zappe – Faiseuse de Gargouilles ». Il n'en conçut que plus d'interrogations.

Ils marchèrent dans un couloir étroit, de pierres grises, dont le seul éclairage provenait du plafond très bas, entièrement constitué de plaques de verre blanches laissant filtrer la lumière du jour. Il faisait aussi froid qu'à l'extérieur, et Brolin se surprit à voir de la condensation dans son souffle. Contre un mur, un trépied en fer forgé accueillait un cône d'encens fumant. Annabel écarta une cascade de faux lierre qui fermait le couloir à la manière d'un rideau et ils pénétrèrent dans l'antre de Mae Zappe, une caverne nettement plus obscure.

Brolin vérifia que Saphir les suivait, et lorsqu'il regarda de nouveau devant lui, il se trouva face à la mâchoire acérée d'un horrible monstre. Des dents de pierre, des yeux profonds et des pattes puissantes, Brolin pensa aussitôt au basilic. C'était une gargouille de la taille d'un cheval. À dire vrai, la pièce entière était peuplée de gargouilles toutes plus mystérieuses les unes que les autres. Il y avait une précision surnaturelle dans la perfection de leurs traits. Avec des sourires carnassiers ou

facétieux, les hydres, gorgones et dragons de ce « musée » attendaient tous sur leur socle qu'un simple coup de baguette magique vienne les délivrer de la rigidité minérale. Les trois silhouettes trouvèrent leur chemin parmi cet échiquier géant pour atteindre le comptoir du fond. Saphir zigzagua la gueule en l'air, les oreilles couchées, on aurait pu croire que le chien sentait le danger réel de ces êtres endormis.

Accoudée au merisier rougeoyant, une vieille femme noire les examinait. Ses yeux ressemblaient à deux perles tombées au milieu d'un lac d'ivoire. Des mèches grises couraient sur sa longue chevelure d'ébène. Brolin lui donna une soixantaine d'années, mais cela pouvait être bien plus.

— Bonjour Mae, lança Annabel en tirant deux tabourets de derrière le comptoir. Je t'ai amené un ami, il a des questions à te poser.

Brolin la salua brièvement. Il remarqua dans le dos de la vieille femme une case de bois clouée au mur. Dedans, un crâne humain accompagnait une bouteille de rhum, de la corde et des bouts d'étoffes de couleurs variées ainsi qu'une petite bougie qui brûlait. Il sentit la main d'Annabel se poser sur son bras.

— On appelle ça des *kay-mistè*, c'est pour recevoir les *Iwa*, les « esprits », lui chuchota-t-elle.

Brolin hocha la tête. Mae Zappe recula dans la pénombre, en direction d'une porte, il perçut son regard toujours braqué sur lui.

— Bienvenue, mon garçon, fit la vieille femme. Elle s'absenta dans la pièce mitoyenne.

— Qui est-ce ? demanda Brolin.

Annabel dissimula la satisfaction que lui procurait la situation. Brolin ne perdait rien de sa superbe, mais il n'avait plus la même imperméabilité à son environnement, elle ne le sentait d'un coup plus aussi insensible, la curiosité brillait en lui.

— C'est ma grand-mère, expliqua-t-elle. C'est à elle que je dois le hâle de ma peau. Et toutes les histoires fabuleuses de ma jeunesse.

Mae revint avec un plateau. Elle leur servit une tasse de café parfumé au rhum et à la fleur d'oranger. Puis elle fixa Brolin.

— Merci, fit-il. C'est impressionnant toutes ces statues. Elle n'esquissa pas le moindre geste, ses traits restèrent sans expression.

— C'est vous qui les faites ? reprit-il.

Mae ne bougeait pas. Puis elle échangea un regard complice avec Annabel et ouvrit enfin son visage à la sympathie.

— Les gargouilles ne sont pas faites, elles se font d'elles-mêmes. C'est pour ça qu'elles sont si belles. J'ai parmi mes clients des gens très riches qui dépensent une fortune pour avoir l'une de mes créatures chez eux, ils sont prêts à payer n'importe quelle somme pour bénéficier de leurs ailes protectrices.

Le silence tomba dans l'atelier.

— Mae, ça n'est pas le moment, intervint Annabel. La vieille femme acquiesça.

— Tu as raison. Allons, pose tes questions, fils. Je vois bien que tu es pressé.

Brolin inspira profondément et jeta un bref coup d'œil vers Annabel.

— J'aimerais que vous me parliez de la Cour des Miracles. Annabel m'a dit que vous connaissiez.

Mae se passa une langue épaisse sur les lèvres avant de boire d'une traite sa tasse. Elle s'écarta et entreprit d'allumer de grosses bougies disposées un peu partout sur des étagères derrière le comptoir. L'éclat ambré se mit à croître, formant un cocon rassurant.

— Pourquoi veux-tu savoir ? lui demanda-t-elle.

— J'en ai besoin. Je voudrais retrouver quelqu'un, et sa route passe par cet endroit.

— Cette personne est mauvaise alors. Ou bien morte. Sans autre explication, la vieille femme prit un sac de farine et l'écala sur le béton froid. Avec l'autre main, elle dessina des arrondis, des traits, jusqu'à former un symbole complexe avec la poudre blanche.

Annabel se pencha vers Brolin pour lui murmurer à l'oreille :

— C'est un *vèvè*, le dessin symbolique d'un *Iwa*. Je suppose que celui-ci est un protecteur. Hey, ne me regardez pas comme

ça, je vous avais prévenu...

Quelque part dans l'atelier, Saphir émit un jappement craintif et il vint en courant se mettre dans les jambes de son nouveau maître.

— Eh bien, qu'y a-t-il, mon vieux ? Tu t'es fait une frayeur avec l'une de ces gargouilles ?

L'amusement de Brolin se dissipa quand il sentit les frissons de peur en caressant le chien. Instinctivement, il glissa sur son tabouret pour voir toutes les statues. Décidément, elles étaient saisissantes de réalisme. Soudain, un détail dans leur posture lui pinça le cœur. Elles tournaient toutes leur visage dans sa direction. Elles l'épiaient. Ce qui était d'autant plus troublant qu'il n'avait pas prêté attention à ce point commun en arrivant, il lui semblait pourtant que cela devait être frappant lorsqu'on entrait dans la pièce.

Une lubie de la vieille femme... Elle dispose ces œuvres vers elle.

Il rassura Saphir d'une main ferme et s'accouda au meuble de merisier, un peu moins à l'aise.

Quant elle eut terminé, Mae se releva et prit une bougie qu'elle posa sur le comptoir, juste sous son visage.

— Tu crois aux mauvais esprits, mon garçon ? lui demanda-t-elle.

— Hum, non, je suis désolé.

— Alors tu dois te préparer à changer. Parce que si tu vas là-bas, tu en croiseras. Beaucoup.

— Où ça ? Elle émit un ricanement aigu.

— C'est toi qui es venu me parler de la Cour des Miracles !

— Dites-moi ce que c'est.

Mae plongeait ses mains dans sa lourde chevelure et leva les bras jusqu'à tendre ses mèches comme les ailes d'une chauve-souris.

— C'est la perdition.

Elle écarta encore plus les bras et ses cheveux retombèrent en doux frottements.

— C'est là que s'unissent tous les vices de l'homme, continua-t-elle. N'as-tu jamais entendu parler d'un endroit où se rassembleraient tous les parias, où toutes les perversités

seraient existantes, où l'on pourrait tout se procurer, tout ce qui est mal ? C'est ça la Cour des Miracles. Un sanctuaire secret de dépravation, un domaine pour ceux qui vivent dans le sang des innocents. Cette ville est la reine des âmes mauvaises, et cette Cour des Miracles en est le cœur, c'est le trône des damnés.

La chair de poule apparut sur les bras de la vieille femme.

— Supposons que je veuille m'y rendre, comment dois-je faire ? demanda Brolin.

Annabel secoua la tête.

— C'est un mythe...

— Non, elle existe ! coupa Mae avec véhémence. Tu n'écoutes pas ce que la rumeur dit, Anna. Tu n'écoutes plus !

Dans leur dos, une petite gargouille tomba sur le sol et se brisa en deux. Mae se raidit.

— Voyez, il y a des sujets qui dérangent les *Iwa* ! Brolin contempla les deux morceaux cassés. Il vit une minuscule corniche en hauteur où devait se trouver la statuette quelques secondes auparavant. *Son socle était trop gros, elle était dans un équilibre précaire, se rassura le privé, une vibration du métro ou d'un camion dans la rue aura suffi à la faire tomber.*

— Pourquoi veux-tu aller dans cet antre maudit ? interrogea Mae.

Brolin prit soin de bien choisir ses mots.

— Je veux sauver une adolescente. Et je crois que le monstre qui la détient fait partie des suppôts de cette Cour. Si vous connaissez un moyen de trouver ce lieu, dites-le-moi, s'il vous plaît.

Mae posa ses deux paumes devant son visage, en forme de prière.

— C'est vraiment ce que tu souhaites ?

Brolin hocha la tête, ses mâchoires se contractèrent.

— Laisse-moi un moyen de te joindre, je vais voir ce que je peux faire, fit-elle à contrecœur.

Brolin écrivit le téléphone de son hôtel. Les flammes des bougies dessinaient sur le comptoir l'ombre de sa tête. Mae plaça une main au-dessus de cette ombre.

— J'espère que tu es fort, avertit-elle, et que ton cœur est pur, car les démons que tu rencontreras sont puissants. Et ils te

mangeront l'âme à la moindre faiblesse.

Ses yeux étincelaient.

— Comme ça ! fit-elle en fermant le poing d'un coup,
comme pour attraper l'ombre de Brolin.

La bougie sous son visage s'éteignit.

Brolin et Saphir dînèrent dans la chambre de l'hôtel, le détective privé appréciait de plus en plus son nouveau compagnon. À travers la baie vitrée, New York tout entier scintillait comme une incommensurable guirlande sur un sapin d'acier.

Brolin passait souvent les doigts sur un étrange collier de perles de bois aux couleurs bariolées posé à côté du plateau-repas. Un *pwen*, lui avait dit Annabel, un objet de grande valeur qui devait repousser les mauvais sorts. Mae Zappe le lui avait offert à leur départ.

Son unique chance de retrouver Rachel Faulet ou ce qui en restait – si elle ne faisait pas partie des squelettes du wagon – passait à présent par une vieille excentrique vivant parmi ses gargouilles.

Quelle étrange femme. En fait, ce qui troublait plus encore Brolin, c'était ce savoir que détenait Annabel sur les pratiques vaudou. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait. Mae s'était finalement noué un foulard rouge dans les cheveux, symbole des serviteurs du vaudou. Annabel démontrait un grand respect pour les croyances de sa grand-mère, sans cependant s'impliquer, et son scepticisme à l'égard des mythes urbains tendait à prouver qu'elle n'avait rien de mystique en elle.

Joshua s'approcha de la baie vitrée, il contempla le patio assombri par la gaze bleue de la nuit.

Ressentait-il quelque chose pour la jeune femme ? Ressentait-il quelque chose pour quelqu'un ? Il posa une main sur la vitre froide. Un embryon d'amitié, peut-être une complicité sincère à long terme... Il secoua la tête. Il se promit alors d'écrire à Annabel quand il serait de retour à l'autre bout du pays, à Portland. Des lettres d'ami, qui la feraient se sentir moins seule aux heures du crépuscule. Le partage d'une autre solitude.

La paume de sa main laissa une empreinte spectrale sur la fenêtre.

Brolin passa la soirée au bar de l'hôtel, à boire des *white russians* en regardant d'un œil absent la télé au-dessus des bouteilles. En reconnaissant les photos des victimes déjà publiées dans le New York Post, il manqua de s'effondrer de sa chaise. Il demanda qu'on monte le son.

«... déclaration publique de l'agent spécial Warren. Les deux affaires semblent donc connectées bien que l'on ignore pour le moment de quelle manière. La multitude de corps trouvés dans les Skylands laisse cependant augurer le pire, on parle même de "charnier" » ici. Quoi qu'il en soit le FBI s'est dit prêt à mettre en place tous les moyens possibles pour... »

On y était, le FBI venait d'entrer dans la danse. Brolin eut une pensée pour Annabel, qui devait bouillir de rage. Dans le meilleur des cas, le Bureau demanderait l'appui du NYPD et Annabel et les siens continueraient l'enquête, au service des fédéraux cette fois. Sinon, ils regarderaient de loin...

L'alcool se mit à faire tourner les images, Brolin vit des squelettes en costumes trois pièces et lunettes de soleil se congratuler, il avait la bouche pâteuse. Vaincu par les méandres de la boisson, il monta dans sa chambre et s'endormit sans se déshabiller.

Etendue sur son lit, Annabel était vidée de sa colère. Elle avait fulminé pendant deux heures, pour finalement mettre toute sa rage dans les pompes et abdominaux qu'elle venait d'achever. Sans plus d'énergie, elle fixait le plafond en retrouvant une respiration calme. Jack Thayer l'avait appelée pour lui apprendre la nouvelle. Le FBI ne les éjectait pas complètement, ils seraient chargés de l'appuyer dans New York, autant dire qu'ils venaient de se faire passer la muselière et la laisse. Au téléphone, Thayer avait fini par lui parler de Brolin, de toutes ces idées qu'il avait sur Bob, Thayer voulait le rencontrer. Au-delà des mots, Annabel comprit que le flic obstiné qu'il était ne lâcherait pas prise. Il allait continuer. Les orbites creuses de tous ces squelettes pesaient trop fort au moment du sommeil pour qu'on les oublie sur un simple mémo fédéral. Toutes ces photos qu'ils avaient sous les yeux quotidiennement, toutes ces vies. Ça ne faisait qu'une semaine que tout avait commencé, pourtant ils avaient tous l'impression de connaître ces gens depuis des années. Annabel et Jack rencontreraient le détective privé le lendemain et lui proposeraient un marché.

La transpiration sèche tirait sur la peau de la jeune femme en même temps que l'appréhension montait. Elle avait peur que Jack ne découvre ce qui s'était passé chez Shapiro. Elle avait peur de lui en parler, peur de se taire...

Elle se leva, laissa tomber ses vêtements sur une chaise de la chambre, passa en petite culotte devant la vue splendide sur Manhattan illuminé et entra dans la salle de bains. Elle tourna les robinets de la douche et termina de se déshabiller. Face au miroir, son corps lui parut plus ferme que jamais. L'hippocampe qui vivait sur sa hanche lui rendit son regard, sa queue anormalement longue s'enroulait avec grâce dans les courbes de la hanche. Elle se souvint de l'air amusé de Brady la première fois qu'il avait vu le tatouage. « Ma sirène abrite des dragons de mer aux creux de ses charmes ! » avait-il dit en riant.

Elle posa une main sur son ventre plat. Le fin sillon des

muscles sourdait à chaque respiration. Elle ne porterait jamais l'enfant de son mari. Ce fameux luxe, un luxe devenu impossible, comme une cicatrice blessante dans les entrailles. Elle avait trouvé son aporie personnelle.

Devinant les larmes monter, elle s'écarta et entra dans la douche. Les vapeurs chaudes l'enlacèrent aussitôt. Elle resta longtemps sous l'eau, savourant l'étreinte du jet puissant, la morsure brûlante qui déliait les tensions, brisait les nouds. Elle se força à penser à des choses sans importance, et elle se focalisa sur la neige et sa cape qui protégeait la ville. Elle y pensa si fort qu'elle frissonna, s'imaginant un courant d'air glacé qui la surprenait d'un coup.

Toute la pièce était embrumée quand elle sortit de la cabine. Plus épais que le fog londonien, Annabel s'imagina un instant au cœur d'un nuage. Elle se sécha en vitesse et ouvrit la petite lucarne pour tout dissiper. Elle traversa le salon enroulée dans une serviette et se prépara un sandwich avec des pickles, éteignit les lumières et partit s'installer dans sa chambre. Le câble diffusait toujours l'un de ces vieux films en noir et blanc dont elle raffolait.

Elle posa son plateau sur le lit et jeta la serviette par terre.

C'est alors qu'elle le vit.

Ses jambes se mirent à trembler.

Il était resté dans sa voiture à méditer longuement.

L'enquête se rapprochait. Heureusement, la prudence avait été sa devise, jusqu'à l'excès. Maintenant il s'agissait de réfléchir et de ne pas se rater. Cette petite pute d'Annabel n'avait rien lâché, et surtout elle avait mis la main sur le wagon. Ça, c'était très mauvais. Dorénavant, il faudrait trouver un autre moyen de procéder. Avant cela, il fallait surtout faire payer à cette *détective* le prix de sa curiosité. Quelque chose qui lui ferait très mal, une humiliation terrible. Et dans ce domaine, il s'y connaissait.

Il ne fallait pas la tuer, plutôt la briser.

Sur le coup, il avait pensé à l'emmener dans son antre. Qu'elle subisse la même chose que Taylor Adams. La rendre folle. Pour ça, il avait inventé un processus incroyable. Plusieurs essais avaient été faits, et tous sans exception avaient donné des résultats exceptionnels. Il avait le pouvoir de rendre dément.

À bien y réfléchir, une idée plus traumatisante encore lui était venue à l'esprit. Ce qu'il voulait c'était la faire souffrir. Qu'elle ait mal.

Et l'idée qui venait de germer dans les eaux obscures de son cerveau était, de loin, la meilleure pour ça.

Il avait le don de cerner les peurs les plus profondes des personnes. Et avec Annabel O'Donnel, il sut comment s'y prendre.

Il fallut s'organiser pour ne pas qu'on remarque son absence, mais ça n'était plus un problème. Préparer son coup fut le plus long, trois heures en tout. Agir ne lui prit qu'une poignée de minutes.

Trouver un moyen d'entrer avant tout. La surprise engendrait la peur, son arme favorite. La simplicité même. La serrure pouvait se crocheter rapidement.

Ensuite préparer sa petite mise en scène, les effets seraient les meilleurs. Lorsqu'il entendit du bruit dans la chambre, ses mains se frottèrent et son ombre se plongea parmi celles du salon.

Pas à pas, il se rapprocha.
Diable, que ça allait être bon !

La lampe de chevet projetait un halo pâle dans la chambre.

Tous les sens engourdis une seconde auparavant, Annabel se trouvait d'un coup sur le qui-vive. L'émotion explosait en elle, brouillant sa lucidité comme si elle venait de se relever trop vite après une sieste. Sa vue se piqueta d'une myriade de poinçons noirs, et l'air lui manqua.

Elle était nue, vulnérable, elle ne parvenait pas à détacher son regard du paquet jaune qui se trouvait sur son oreiller.

Exactement là où elle se tenait une heure plus tôt. *On venait d'entrer chez elle pendant qu'elle s'y trouvait !*

Elle réalisa soudain qu'elle était sur le seuil de la chambre, tournant le dos au grand salon plongé dans les ténèbres. Lentement, elle ramassa sa serviette, la plaqua contre elle et contourna le lit. Écrit en gros avec une écriture maladroite sur le paquet, elle lut : « OUVRE-LE MAINTENANT ! » Les lattes du parquet grincèrent un peu dans le salon. Son cœur tripla de vitesse en même temps que sa respiration. *Calme-toi, ça fait souvent ça, c'est la différence de température. Celui qui est venu mettre ça est déjà reparti, il ne prendrait pas le risque de rester.*

Le parquet grinça de nouveau. Plus près, lui sembla-t-il. Tout près, juste derrière le mur. Si c'était lui, il se tenait à quelques centimètres de l'ouverture. Annabel imagina un sourire sadique sur un visage de haine. *Impossible. Il n'est plus là !*

Elle fit encore un pas et atteignit ce qu'elle cherchait : ses vêtements du jour. Elle plongea la main à l'intérieur et tâtonna jusqu'à sentir le cuir de son holster. Elle s'empara de son Beretta avec une frénésie sourde et fit volte-face en braquant le cadre sombre du salon. Elle hésitait. Elle ne savait plus quoi faire. La prudence lui conseillait d'inspecter tout l'appartement et d'allumer toutes les lumières mais s'il se trouvait réellement là, il lui suffisait de l'attendre dans un recoin pour se jeter sur elle et la désarmer.

Appeler Jack.

Elle recula et laissa tomber la serviette. Tant pis. Sans quitter l'ouverture des yeux qu'elle tenait en joue, elle fouilla de son autre main le tas de vêtements. Elle n'avait pas rangé son téléphone cellulaire, il devait être dans la poche de son jean.

La poche était vide.

Elle secoua le pantalon sans résultat.

Oh merde... Merde ! Cette fois il n'y avait plus aucun doute, on avait pénétré son intimité.

Elle vit le paquet du coin de l'œil. « OUVRE-LE MAINTENANT ; »

O.K., c'est ce que tu veux...

Elle tentait de se rassurer en se répétant qu'elle conservait son sang-froid, bien que la peur gagnât en intensité. Elle prit le paquet par un bout et une cassette vidéo en tomba. Dessus, on avait mis un large Post-it avec la mention : « METS-LA TOUT DE SUITE ! » Annabel reconnut une cassette spéciale, dans laquelle était insérée une cassette plus petite, issue d'un caméscope.

Ses membres tremblaient.

D'accord, d'accord, je vais jouer à ton jeu...

Bien qu'elle bougeât très peu, elle haletait et la frayeur lui patinait la peau d'un voile de sueur. Elle se rapprocha de la télé au pied du lit et inséra la cassette dans le magnétoscope. Son arme était toujours braquée vers le salon. Elle s'assit sur le bord du matelas et tira la couverture pour s'en couvrir le torse.

Des bandes blanches apparurent à l'écran.

Puis son salon. Il était illuminé. L'individu qui filmait tenait la caméra de manière à ce qu'on ne voie rien de lui. Il s'approcha de la chambre.

Annabel ne put s'empêcher de tourner la tête vers le salon.

À l'écran, l'individu fit un panorama complet de la pièce avant de s'arrêter sur le tas de vêtements à côté du lit. Une main gantée surgit sur le bas de l'image et s'immisça sous le pull pour en extraire un portefeuille qu'elle remit aussi vite. La main trouva le téléphone portable d'Annabel et le fit disparaître hors champ. Le cuir réapparut et cette fois elle s'empara du Beretta d'Annabel. La caméra fut un peu secouée comme les tressautements d'un rire mauvais. Et la main vida les balles du

chargeur, l'une après l'autre.

Un frisson atroce saisit Annabel.

D'un geste expert, elle fit glisser le chargeur de son arme.

Vide.

Avec le stress, elle n'avait pas perçu la différence de poids.

Le parquet du salon grinça de nouveau. Timidement.

Elle n'en pouvait plus. Elle devinait à quel point l'inconscience aurait le parfum délicieux du calme, mais se laisser aller à ça signifiait la mort. Son souffle était trop fort, elle était en hyperventilation.

La télé continuait de diffuser les images du caméscope. L'individu s'était redressé et sortait de la chambre. Il fit un tour sur lui-même et s'arrêta sur la porte de la salle de bains. On pouvait entendre le bruissement de l'eau d'une douche. Il s'approcha. La main gantée poussa doucement le battant de la porte, et il entra.

Il était entré pendant qu'elle se lavait ! *C'était pas un courant d'air dans ton esprit !* hurla Annabel intérieurement. *Ça n'était pas ton imagination et la neige, c'était lui ! Il était là !*

La caméra se promena sur la moquette et s'immobilisa sur la petite culotte d'Annabel. Elle zooma dessus. Puis remonta peu à peu vers la cabine. Les vapeurs commençaient à ondoyer, rendant l'image moins nette. Annabel se vit alors dans la télé, adossée aux parois de la cabine de douche tandis qu'elle rêvait sous le jet. La peau de son dos et de ses fesses était blanchie contre le verre et nimbée de gouttelettes crépitantes.

La main gantée s'approcha, en une caresse absolument odieuse, elle se posa contre la paroi, à un demi-centimètre des fesses d'Annabel, et fit quelques va-et-vient.

Cette fois la tête lui tourna, elle serra désespérément la couverture contre elle et laissa tomber son Beretta vide. *Ne t'abandonne pas !*

Il était là, tout proche, elle en était sûre.

Les images du caméscope ne cessaient pas. La caméra pivota de 180 degrés et se disposa face au miroir. La condensation le couvrait tellement qu'on ne pouvait voir le reflet de celui qui filmait. L'image fut décalée sur la gauche, la

privant de tout espoir d'entrapercevoir l'individu, et l'index de cuir se posa sur la surface. Il coulissa avec assurance pour former des symboles, qui peu à peu devinrent des mots puis une phrase. Le zoom arrière dévoila à Annabel son contenu :

« J'AIME BIEN TES CULOTTES, DANS TON ARMOIRE, SALOPE ! »

L'image fut parasitée et disparut.

Annabel était bouche bée. Elle ne toucha pas à la télé, laissant la neige bourdonnante se réverbérer dans la chambre. Elle s'éloigna de la porte en tirant la couverture sur elle et s'appuya à son armoire. Ses mains moites laissaient des auréoles partout où elles se posaient. Elle prit le tiroir où elle rangeait ses sous-vêtements et le tira d'un geste sec.

Il n'y en avait plus rien. On lui avait volé toute sa lingerie.

Un autre mot l'y attendait à la place.

« FALLAIT PAS TOUCHER AU WAGON. ILS TE REMERCIENT POUR ÇA... »

À côté, la même photo que dans l'enveloppe épinglée sur Taylor Adams : toute une famille terrorisée. Le plus jeune des enfants était entouré en rouge. Annabel perçut quelque chose qui bougeait dans le fond du tiroir, un petit objet. Elle tira un peu plus.

Deux phalanges potelées roulèrent dans la lumière.

Celles d'un enfant.

Il avait obtenu ce qu'il voulait rapidement.

Comme à son habitude.

Il avait quitté le salon de cette maison insalubre sans perdre plus de temps. Le petit cadeau qu'il réservait à Annabel en poche.

Sa voiture avait fendu l'air jusqu'à Willow Street où vivait la détective. Son idée avait été d'entrer pendant le sommeil de la jeune femme, mais en patientant dans le couloir de l'immeuble, assis sur les marches, il avait perçu le grondement de la chaudière. Le bâtiment n'abritait que deux appartements, celui du rez-de-chaussée et celui d'Annabel à l'étage, c'était parfait, aucun risque d'être surpris. En collant son oreille au mur, puis à la porte, il crut reconnaître le son de l'eau qui tombe. Dérogeant à ses habitudes, il avait crochété la serrure pour jeter un rapide coup d'œil à l'appartement. C'était bien ça, elle prenait une douche. Pour l'occasion, toute sa mise en scène lui sembla bien fade, et une nouvelle, plus forte encore, lui vint à l'esprit. Annabel n'allait pas se réveiller avec une cassette vidéo sur l'oreiller qui la montrerait en train de dormir pendant qu'on faisait des gestes obscènes au-dessus de son visage, non, elle allait s'endormir avec !

Il lui avait fallu beaucoup de force de caractère pour ne pas rester davantage. Pour ne pas s'inviter plus longuement en compagnie de la jeune femme. Les deux phalanges avaient roulé hors de leur sachet comme des bâtonnets de crabe. Ce faisant, il avait été tenté d'en faire la collection. Disposer d'un énorme sac plein de doigts humains devait être amusant, et surtout la sensation éprouvée lorsqu'on y plongeait les mains devait être le summum ! Un peu comme Picsou plongeant dans sa réserve d'or, en plus soyeux.

Il avait aussi vite oublié cette idée, il était au-delà de ça. Ce qu'il faisait dépassait l'entendement. C'était la boucle qui se fermait. Il allait transformer l'humanité tout entière.

Les générations à venir allaient sacraliser son image.

À présent, il se tenait sur la promenade piétonne, en face de

chez Annabel. L'appartement de la jeune femme dominait un jardin réservé aux occupants du rez-de-chaussée et de là où il se trouvait – contre la rambarde – la baie vitrée du salon était visible.

Elle devait avoir trouvé la cassette. Elle était sûrement terrorisée.

Lui prendre toute sa lingerie avait été une bonne idée. La connotation que cela impliquait, associée au mot « salope », la perturberait à coup sûr. A vrai dire, il s'en fichait pas mal de ses culottes. Il s'intéressait à autre chose, lui.

Il distingua des jeux d'ombres dans l'appartement. La lumière du salon s'alluma. Elle était là. Simplement vêtue d'un pull descendant jusqu'en haut de ses cuisses. C'était un peu loin pour voir, néanmoins, avec le zoom du caméscope le tremblement de ses bras devenait perceptible. La magie de la technologie.

Il la vit traverser la grande pièce avec une batte de baseball en guise d'arme. Elle retrouva son téléphone portable sur la table, il n'avait fait que le déplacer, et elle s'en saisit. Comme il aurait été bon de le faire sonner à cet instant. De lui parler. Sauf qu'il aurait fallu déguiser la voix, on ne sait jamais.

Elle composa un numéro tout en guettant autour d'elle.

Dans la nuit de janvier, il se creusa les reins et son dos craqua. Ces moments-là lui plaisaient particulièrement.

Que c'était bon d'être en vie.

Il fallait s'y attendre, dès qu'ils apprirent ce qui s'était passé, les agents du FBI se précipitèrent chez Annabel. Ils s'emparèrent de la cassette, du paquet jaune qui la contenait et des deux phalanges. On posa à la jeune femme tant et tant de questions qu'elle finit par leur dire d'aller se faire foutre. Elle essaya de nouveau de joindre Thayer, sans plus de résultat que plus tôt dans la nuit, lorsqu'elle était sortie de la chambre. En désespoir de cause, elle erra sur Atlantic Avenue, et entra dans l'hôtel Cajo Mansion. Brolin lui ouvrit la porte, tout habillé, le visage autant froissé que le T-shirt. Il était trois heures du matin.

En voyant Annabel il sut que quelque chose s'était passé. Il l'invita à s'asseoir et se servit de la bouilloire électrique du minibar pour lui faire du thé. Elle lui raconta tout. Jusqu'à la main gantée qui caressait son corps au travers de la cabine de douche. Et les doigts de l'enfant. Toute sa peur s'évacua dans ses larmes, dans ses sanglots violents.

À cinq heures, Saphir dormait au pied du lit, Annabel sous les draps, dans les bras de Brolin. Elle dormait contre la chaleur apaisante du détective privé. Elle le lui avait demandé, l'embarras atténué par la fatigue. Un sommeil amical, de réconfort.

Humant le parfum musqué des cheveux d'Annabel, Brolin respirait doucement.

Il avait les yeux ouverts.

*

**

Avec des franges violette sous les yeux et une barbe de deux jours, Brett Cahill entra dans le salon et jeta comme un frisbee le petit livret sur la table.

— L'enfoiré lit Shakespeare ! clama-t-il.

Il était chez Annabel, quartier général improvisé pour se soustraire à l'autorité du FBI, en compagnie de la jeune femme,

de Brolin et de Jack Thayer. Ce dernier se prit la tête des deux mains.

— Et c'est moi qui adore le théâtre ! Je n'ai rien vu, je n'y ai pas pensé. Je suis un païen en terre sainte !

Brolin s'empara du livret : *La Tempête* de William Shakespeare.

— Regardez la liste des personnages, intervint Cahill. Brolin s'exécuta. Il trouva en milieu de page ce dont Brett Cahill parlait. CALIBAN : *créature sauvage et difforme*.

— C'est un personnage de la pièce... Vous l'avez lue ? , Cahill répondit par la négative.

— Mais ça ne va pas tarder, corrigea-t-il. C'est un hasard si j'ai fait le rapprochement. En fait, c'est ma femme. Ce matin, quand j'ai appris... (Il jeta un regard embarrassé vers Annabel.) Bref, je me suis mis à maudire tout haut ce Bob et cette connerie de Caliban devant ma femme. C'est une fêrue de Shakespeare, elle a rédigé un mémoire à la fac, c'est elle qui m'a montré ce texte tout à l'heure.

— Que fait Caliban dans la pièce ? voulut savoir Annabel. Jack, tu l'as lue, non ?

— Oui. Si mes souvenirs sont bons, s'inventer une divinité semblable au Caliban de la pièce n'est pas très élogieux, c'est étonnant ! Caliban est un monstre, fils de la sorcière Sycorax et du diable. Après la mort de sa mère, il était le roi de son île jusqu'à l'arrivée des hommes, des naufragés. Il devient alors leur esclave. C'est une créature fourbe, qui ne veut qu'une chose : récupérer son pouvoir. Mais les descriptions qui sont faites de lui, à tous les niveaux, sont plutôt piquantes, notre Bob aurait pu trouver mieux comme comparaison...

— Pas nécessairement, objecta Brolin. Au contraire, Bob, le tueur, nous a déjà prouvé qu'il était intelligent. Pour réussir ce qu'il a fait cette nuit, il est fort, très fort. En choisissant ce nom, ça n'est pas tant l'apparence qu'il endosse, que la symbolique. Que nous dit la pièce ? Que Caliban est le fils d'une sorcière et du diable et qu'il est prêt à tout pour recouvrer son pouvoir ! Voilà, ça c'est intéressant. Je serais tenté de croire que Bob n'a que peu de respect pour ses géniteurs qu'il considère comme mauvais, et qu'il se sent lésé. Il cherche par tous les moyens à se

grandir, à prouver sa supériorité. Pour être honnête, ça ne fait que confirmer ce qu'on sait déjà, des éléments bateau chez ce type de criminel. Au moins nous savons quelle est sa source d'inspiration maintenant.

Les yeux gris de Thayer étaient fixés sur le détective privé. Ils venaient de faire connaissance, et Thayer se posait beaucoup de questions sur cet homme étrange. Sa façon de regarder avec certitude ce qui l'entourait, sans précipitation, sans crainte. Annabel lui avait fait part de toutes les suppositions du détective privé depuis le début, il savait appréhender une enquête avec l'instinct du flic, pourtant il y avait autre chose derrière ce masque, une autre nature, plus sauvage.

— J'ai juste fait un saut pour ça, fit Cahill en désigna le livret de théâtre. Je dois filer, les agents du Bureau m'attendent ce matin, nous allons voir Janine Shapiro, ces messieurs veulent lui parler.

— Comment va-t-elle ? demanda Annabel.

— Secouée. La mort de son frangin l'a retournée. Elle a demandé ce matin à parler avec la personne chargée de l'enquête.

— C'est maintenant que ça tombe ! ironisa Thayer de dépit. Elle ne pouvait pas le faire avant l'arrivée des fédéraux...

— Je vous tiens au courant s'il y a la moindre info, de toute manière.

Cahill les salua et quitta l'appartement. Thayer se leva et vint se placer juste en face des photos de toutes les victimes des adeptes de Caliban.

— Tu as fait des copies ? demanda-t-il à son équipière.

— Je voulais l'avis de Joshua.

Celui-ci haussa les sourcils en entendant son prénom dans la bouche d'Annabel. Il aimait l'amitié qui se tissait entre eux.

— Et les feds, hier ? Ils ne t'ont rien dit pour ça ?

— Je bosse sur cette affaire, j'ai le droit d'avoir mes « dossiers » sous les yeux. Ils s'en foutent de toute manière. Jack, je n'arrête pas de songer à ce wagon et à tous ces gens dedans.

— Pourquoi des squelettes, c'est ça ? Moi aussi j'y pense. Le légiste sur place a remarqué des traces de raclement sur

beaucoup d'os. Ce qui signifie que les corps ont été séparés de leur chair à la main, on ne les a pas trempés dans de l'acide ou fait bouillir jusqu'à n'avoir plus que les os, non, on les a raclés, les uns après les autres.

Jack observa tous ces visages sur le mur. Il était fort probable que la majeure partie d'entre eux faisait partie des squelettes du wagon.

— J'ai ma petite idée, finit-il par admettre. Tu te rappelles cette carte de Bob destinée à Spencer Lynch. Dedans, il lui disait : « *Maintenant tu dois apprendre à devenir comme nous. Invisible.* » Et pour ça il lui sortait son énigme qui devait le conduire au wagon.

— Où Lynch aurait dû déposer ses cadavres.

— Ses *squelettes*, ma chère ! Parce que identifier un squelette c'est pas simple ! C'est parfois même impossible. Tant que personne ne trouve le wagon, il n'y a pas de corps, donc pas de meurtre. Et si on met la main dessus, il n'y a pas d'identité sur les os, donc, d'une certaine manière, pas de victime, connue du moins. C'est ça devenir invisible, un tueur sans cadavre. Bob voulait se constituer son cimetière privé et ainsi n'avoir aucun compte à rendre à qui que ce soit.

Annabel fit la moue. Ça n'expliquait pas les boîtes crâniennes ouvertes ni les quelques tibias prélevés. Et puis Bob avait laissé les dents, ce qui était le plus utile pour identifier un squelette, et il y avait l'ADN, plusieurs os du corps humain sont suffisamment gros pour conserver longtemps en eux les cellules nécessaires. Si Thayer voyait juste, ça n'était qu'un bout de la réponse. Annabel considéra Brolin. Il n'avait rien dit depuis le départ de Brett Cahill.

— De toute manière, poursuivit Thayer, Spencer Lynch n'aurait pas trouvé le wagon. C'était loin d'être simple.

— Spencer n'était pas initié, compléta Brolin. Il ne tatouait pas un code-barre. Il les imitait avec son tatouage artisanal sans être membre du groupe à part entière, graver des chiffres c'est l'embryon du code-barre, il avait un côté un peu puéril. Trouver le wagon doit être une sorte de rite initiatique, s'il y parvient, il devient membre du club et gagne son code-barre.

— Ne peut-on pas remonter une piste dans cette direction ?

demanda Annabel. Les tatouages ?

Thayer leva la main en signe de protestation.

— Non, Lenhart et Collins on déjà travaillé là-dessus. Bob et Lucas font ça avec du matériel que l'on peut se procurer n'importe où. Il leur suffit d'un modèle sur papier carbone pour reproduire l'original. Faire des traits parallèles c'est pas ce qu'il y a de plus dur.

Brolin fut tenté de confier la piste qu'il détenait, Malicia Bents. Mais Thayer ne manquerait pas de demander comment il en était arrivé là, et la question de l'entrepôt et surtout de sa présence chez Lucas Shapiro deviendrait problématique. Il préféra se taire.

En s'éveillant, Annabel avait proposé à Brolin de se joindre à elle et Thayer pour poursuivre l'enquête. Jack n'était pas prêt à tout laisser tomber sous prétexte que le FBI était sur le coup, comme il ne cessait de le répéter depuis le début : « Une enquête comme celle-là ne se présente qu'une seule fois dans la vie d'un flic, s'il a beaucoup de chance ou de malchance selon le point de vue. » Il allait défendre tout le boulot qu'ils avaient déjà accompli. Le marché était simple : ils partageaient toutes leurs informations avec le détective privé, en retour ce dernier travaillait avec eux, il leur confiait ses déductions et ses découvertes.

Brolin se pencha vers Annabel.

— J'aimerais avoir le rapport des premières conclusions des légistes concernant les squelettes. Je voudrais savoir s'ils en ont un de sexe féminin mesurant environ un mètre soixante-cinq, fit-il savoir.

Annabel voyait où il voulait en venir. Rachel Faulet. Ses parents devaient le presser de questions, jour après jour.

— Les fédéraux vont certainement retenir toutes les infos, répondit-elle, on les aura avec du retard, je verrai avec Brett Cahill s'il peut obtenir ça plus rapidement.

Le téléphone interrompit tout le monde. C'était le shérif Murdoch de Phillipsburg. Annabel se souvint de son physique d'ancien athlète devenu gastronome avant de poser un visage sur la voix, il l'avait impressionnée.

— J'espère ne pas vous déranger. Comme vous voyez, je fais

bon usage du numéro que vous m'avez laissé.

Annabel fut soudain prise de peur à l'idée qu'il ne la drague.

— J'ai bossé pour vous hier, après votre départ. J'ai été poser quelques questions à tous les amis de Taylor Adams. Vous aviez l'air ennuyée de devoir partir sans le faire alors je m'en suis chargé.

— C'est très aimable à vous, shérif.

— Vous verrez, il n'y a rien de particulier, enfin peut-être qu'un détail vous parlera plus qu'à moi, j'ai tout consigné par écrit.

— C'est parfait, vous pouvez tout m'envoyer ?

Le shérif Murdoch eut l'air déçu. Il finit par accepter, il promit qu'elle aurait l'ensemble dès le lendemain sur son bureau et raccrocha.

— C'est un bon point que nous l'ayons avec nous, fit remarquer Thayer. En espérant que les gars du FBI ne le musellent pas.

Annabel soupira, Eric Murdoch ne brillait pas par sa volonté d'aller à rencontre des procédures, elle devait donc se résoudre à l'évidence : elle lui avait tapé dans l'œil. Elle détestait devoir user du charme pour obtenir des renseignements, à vrai dire, elle s'en sentait incapable.

Thayer se leva et fit les cent pas devant la baie vitrée, il avait quelque chose en tête.

— Anna, tu as aussi fait une copie des indices que nous avons, la carte postale notamment ?

Annabel alla prendre un dossier cartonné sur une étagère et l'ouvrit. Elle trouva la photocopie recto-verso de la carte entre deux croquis de la planque de Spencer Lynch. Elle la tendit à Jack.

— Non, garde-la. Tu as bien dit qu'il y avait deux Post-it avec la cassette cette nuit ? Reconnais-tu l'écriture ?

Elle examina la carte qu'avait écrite Bob avant d'acquiescer.

— C'est la même.

— On pourrait tenter de faire une analyse graphologique, non ?

— Le FBI doit être en train de le faire.

— Et alors ? On va rester plantés là, à attendre que ça se

passé ?

Ignorant l'énervement de Thayer, Brolin s'approcha et prit la photocopie des mains d'Annabel.

— C'est une carte originale, elle semble vieille, vous avez creusé dans cette direction ?

— Bien sûr, rétorqua Thayer, un peu agacé. En effet la carte n'est pas récente, mais Bob a pu se la procurer un peu partout dans le New Jersey, dans les musées entre autres. C'est une vue de la petite ville de Boonton et du canal Morris qui y passait au siècle dernier. C'est tout. Qu'est-ce que vous vous êtes fait à l'oreille et à la joue ?

— Rien, un problème avec mon chien, éluda Brolin. Annabel redressa vivement la tête.

— Hey ! Jack, tu te rappelles ce qu'on nous a dit sur le canal Morris justement ? Son point de départ !

Thayer se gratta le nez avec nervosité. Il haussa les épaules.

— Phillipsburg ! continua Annabel triomphante. Le canal allait de Phillipsburg à Jersey City. Ça n'est pas un peu gros comme coïncidence ? Toutes ces victimes enlevées dans la région de Phillipsburg, et cette carte du canal Morris...

Thayer leva ses mains ouvertes devant lui.

— Calme-toi, Anna, tu vas un peu vite, ça m'étonnerait... Annabel ne l'écoutait plus, elle composait un numéro de téléphone.

— Shérif Murdoch ? Écoutez, j'ai bien réfléchi, n'envoyez pas les comptes rendus, je vais venir. J'en profiterai pour vous poser quelques questions, à propos du canal Morris, vous connaissez ? Si vous pouviez chercher un musée dans votre région qui en parle. Je viendrai en milieu d'après-midi, merci.

— Je peux savoir ce qui te prend ? interrogea Thayer quand elle eut raccroché.

— Rappelle-toi l'énigme, Jack. Le train John Wilkes, JC 115, la voie de chemin de fer abandonnée, et maintenant la carte représentant le canal Morris. Bob s'y connaît bien en moyens de transport anciens. On dirait que tout ce qui servait autrefois à acheminer des marchandises et qui a disparu aujourd'hui n'a aucun secret pour lui. Peut-être travaille-t-il dans un musée, ou bien est-il historien, quelque chose comme ça !

Une petite lueur amusée brilla dans l'œil de Brolin qui s'était fait discret. L'idée d'Annabel se tenait parfaitement.

— Nous avons quatre heures pour faire la liste des musées qui correspondent à ces thèmes, reprit-elle, on va commencer dans les environs de Phillipsburg, pour couvrir tout le New Jersey, et la portion limitrophe de la Pennsylvanie. Ensuite, on demandera au shérif Murdoch ce qu'il en sait.

Brolin se leva.

— Vous ne nous épauliez pas ? questionna Thayer.

— Vous vous en sortez parfaitement sans moi. Je rentre m'occuper de mon chien et passer quelques coups de fil, mentit Brolin.

Le détective privé les salua brièvement.

Midi approchait, et le conseil que Mae Zappe lui avait laissé le matin même était sans équivoque : il devait être à l'heure au rendez-vous.

La Cour des Miracles ne l'attendrait pas.

L'étau se resserrait peu à peu autour de Bob. Brolin, pour sa part, restait persuadé que retrouver le maître de la secte de Caliban passerait par Malicia Bents.

Il s'était réveillé le matin même avec Annabel pelotonnée contre lui. Ils n'en avaient rien dit, prisant le silence jusqu'au petit déjeuner pendant lequel Annabel avait exposé la proposition de Thayer : une collaboration entre eux tous dans le dos du FBI. Pendant que la jeune femme prenait sa douche, le téléphone avait sonné, c'était Mae Zappe. Elle lui avait demandé d'être devant sa boutique à midi trente s'il souhaitait toujours en apprendre plus sur la Cour des Miracles, mais il ne devait pas en parler à Annabel. Mae Zappe avait peur pour sa petite-fille.

Brolin bifurqua dans Little Nassau Street, dépassa un terrain de basket improvisé où s'entraînait une bande d'adolescents, et longea les murs sales et décrépis. L'immense visage grimaçant était toujours plaqué sur la façade de l'immeuble. Dans l'encadrement de sa bouche hurlante, une silhouette attendait, adossée dans l'ouverture. Brolin s'approcha vers l'individu qui releva la tête. C'était un Afro-Américain aux yeux méfiants, avec une moustache et un bouc qui soulignaient la dureté de ses traits anguleux, les pommettes pointues et les arcades saillantes. En voyant Brolin s'avancer, l'homme d'une petite trentaine d'années poussa sur ses coudes pour se dégager du mur et vint à sa rencontre.

— Vous êtes l'ami de manbo Zappe ?

Brolin acquiesça bien qu'il ignorât ce que manbo impliquait.

— La description est assez fidèle. Je m'appelle Nemek. Venez, on reste pas là.

Nemek l'entraîna dans une ruelle un peu à l'écart. Il marcha sans ouvrir la bouche, enjambant les monceaux de cartons et de papiers qui pourrissaient là. Nemek s'arrêta finalement sous un escalier de secours qu'il fit descendre pour permettre aux deux hommes de monter jusqu'au toit d'un immeuble de quatre étages. Le toit était couvert d'un tapis de neige et strié de fils à linge inutilisés qui tissaient une impressionnante toile

d'araignée. Nemek s'écarta et sortit une cigarette de sa poche en observant Brolin.

— Qui vous a parlé de la Cour des Miracles ? sonda-t-il.

— Un ami.

Nemek alluma sa cigarette et exhala la fumée qui disparut aussitôt dans le vent frigorifique.

— Qui ? Brolin soupira.

— Lucas Shapiro.

Les petits yeux de Nemek fixaient le détective privé avec curiosité. Il haussa un sourcil.

— Connais pas. Bon, que les choses soient claires, mec. J'ai beaucoup de respect pour Mae, et c'est elle qui m'a dit de t'aider. Mae dit qu'il faut te faire confiance.

Brolin entra les mains dans les poches de sa veste en cuir.

— Le problème, poursuivit Nemek, c'est qu'il s'agit pas de dealer un petit paquet d'herbe ici. C'est de la Cour des Miracles qu'il s'agit.

Nemek tira sur sa cigarette et s'avança.

— Je te connais pas, moi. Et si tu déconnes là-bas, va y avoir de la casse.

— Tu n'as rien à craindre, je ne suis pas flic et...

— Hey ! C'est pas à moi d'avoir peur ! Manbo Zappe veut que je t'aide et j'ai dit que j'allais faire ce que je peux. Pourquoi tu veux y aller ?

— On peut tout acheter. Brolin pria pour que ce que la vieille Zappe lui avait dit soit exact.

— C'est vrai. Qu'est-ce que tu veux ?

— Des renseignements, quelque chose de tout à fait dans les cordes de la Cour.

— T'as du fric ? Beaucoup de fric ?

— J'aurai ce qu'il faut.

— Je prends trois cents dollars pour t'emmener. Brolin tourna la tête et scruta le paysage au loin.

— Je ne crois pas. Cent cinquante suffiront.

Brolin savait qu'il ne fallait jamais accepter trop vite, seul les flics le faisaient, il ne s'agissait pas de leur fric et la bonne cause leur faisait accepter n'importe quoi. Les flics abrégeaient toujours les négociations, pour filer au plus vite vers le résultat.

Nemek sembla apprécier cela, ils trouvèrent un accord à deux cents dollars.

— Il te faudra encore payer pour descendre à la Cour. Aux passeurs. C'est eux qui ont créé la Cour des Miracles, c'est eux qui en assurent la sécurité et qui l'abritent. Ils prennent également 15 % sur toutes les transactions qui s'effectuent à la Cour. C'est comme ça, et là, c'est non négociable.

— Très bien. En matière de sécurité, vraiment aucun risque ? J'ai pas envie de me faire pincer par les flics...

— T'en fais pas pour ça. La Cour des Miracles existe depuis cinq ans et les flics de cette ville qui en ont entendu parler pensent que c'est une légende. Ils n'y croient pas. De toute manière, tu verras par toi-même, personne ne peut la retrouver, même après y avoir été. Il n'y a que les passeurs qui sachent où elle se situe précisément.

— Alors c'est parfait.

Nemek secoua la tête comme s'il trouvait tout cela complètement stupide.

— Putain, j'espère qu'elle sait ce qu'elle fait la manbo, marmonna-t-il.

Il vint tout près de Brolin, il allait lui poser la main sur l'épaule lorsque quelque chose dans le regard du privé l'interrompit. Tout à coup, Nemek perdit un peu de son assurance.

— O.K., bon, tu devras pas poser de questions tant que tu ne seras pas à la Cour, c'est d'accord ?

Brolin hocha la tête.

— On n'entre pas armé, ajouta Nemek. Moi je t'accompagne pas, je te parraine et c'est tout. C'est comme ça que ça marche la Cour des Miracles, un type qui y fait des affaires en parraine un autre et ainsi de suite, ça fonctionne sur la confiance. Si un des deux déconne, en général les deux plongent. Les types qui gèrent ça sont suffisamment organisés pour prendre ou non le risque de t'accepter. S'ils le font, tu fais ce qu'ils te disent, c'est pas des plaisantins, alors joue pas au con. Ils sont réglo, tu n'as rien à craindre pour ton fric si tu fais pas le con, c'est leur business ce truc, pas question pour eux de tout foutre en l'air. Je passe te prendre ici ce soir à dix heures, pour revenir, tu te

démerdes.

— Ça me va.

Nemek prit appui sur l'un des fils à linge.

— Elle doit sacrement t'apprécier, la manbo Zappe, pour se porter garante de toi...

Bien qu'il le dissimulât, Brolin en était tout autant surpris que Nemek. Il ne pensait pas que l'étrange grand-mère d'Annabel l'ait à ce point dans ses petits papiers, ni qu'elle ait le bras si long.

— Je peux te poser une question, Nemek ? Qu'est-ce que ça veut dire manbo ?

Nemek demeura silencieux un moment avant de répondre :

— C'est une prêtresse du vaudou.

Cela expliquait mieux la relation qui existait entre elle et lui, et certainement une large partie de la communauté du quartier. Elle devait être autant crainte pour son savoir que respectée pour les services qu'elle rendait à ceux qui y croyaient. Étrange culte, se dit Brolin. L'est-ce plus que de vénérer un homme qui marchait sur l'eau ? Il réprima aussitôt le rictus qui naissait sur ses lèvres.

— Nemek, tu as déjà été à la Cour des Miracles, tu sais ce que c'est réellement, je veux dire, toi-même et pas au travers des racontars des autres ? La sévérité des traits du jeune homme se fit encore plus marquée.

— Ouais. Et j'y redescendrai plus.

— Pourquoi ? Qu'as-tu fait là-bas ?

Nemek jeta son mégot dans la neige et inspecta Brolin comme si ce dernier ne comprenait rien.

— C'est pas ce que j'ai fait, c'est ce que j'ai vu. Mais bientôt, tu sauras, toi aussi. Cette nuit. Cette nuit, toi aussi tu seras en Enfer.

Brolin frissonna dans le froid mordant qui couvrait Brooklyn.

Décidément, l'Enfer virait à l'obsession dans cette ville.

En descendant les marches, Brolin se demanda si ça n'était pas lui qui attirait tout cela. Il se demanda s'il n'était pas lié aux démons de cette planète.

Quelles que soient leurs formes.

Les boîtes en carton étaient renversées sur le parquet, avec quelques restes de nouilles chinoises et une canette de jus de litchi. Plusieurs annuaires s'empilaient au milieu. Sur la table basse, l'ordinateur portable était connecté à Internet, projetant son halo laiteux sur Annabel. Jack Thayer était à côté, sur le canapé, le téléphone à l'oreille, agacé de devoir patienter toujours plus parce qu'on était dimanche après-midi, tout tournait avec un temps de retard.

Leur liste des musées ayant un rapport plus ou moins direct avec l'histoire des transports dans le New Jersey comprenait onze adresses, et ils disposaient en plus d'une dizaine de noms de passionnés du sujet.

L'oreille distraitement appuyée sur le combiné, Jack attendait que l'interminable musique d'attente s'arrête et qu'on lui passe son correspondant. Annabel posa sa main sur le poignet de son équipier, un geste dénué de tendresse mais plutôt amical, pour ne pas dire fraternel.

— Hier, dit-elle, tu es le premier que j'ai appelé, lorsque... enfin quand il y a eu cette histoire avec la cassette vidéo.

— Je suis vraiment désolé... J'aurais voulu être là.

— Pour tout te dire, j'ai eu peur. D'habitude tu es tout le temps joignable, et pendant une minute j'ai bien cru qu'il t'était arrivé quelque chose, comme si... Je veux dire, on ne sait pas de quoi est capable Bob.

Thayer eut l'air mal à l'aise. Il se dandina sur place, cherchant une position plus confortable.

— Je... Sincèrement, je m'en veux. Surtout... Anna, j'étais avec une femme hier soir.

— Oh.

Elle se reprocha aussitôt cette réponse idiote. C'était si inattendu de la part de Thayer. Lui le célibataire endurci, l'ermite intellectuel.

— C'est la meilleure des raisons pour ne pas répondre au téléphone, finit-elle par dire devant la gêne de son équipier.

Ils abordaient tous les sujets possibles depuis qu'ils

travaillaient ensemble, sauf celui de la vie amoureuse de Thayer. Il avait toujours été très discret.

— C'est une fille très sympa. Je l'ai rencontrée il y a trois semaines. Je ne savais pas comment t'en parler.

— Je suis contente pour toi, Jack.

Il n'eut pas le temps de répondre, la voix de son interlocuteur résonna dans le combiné.

Encore étonnée et en même temps ravie, Annabel entreprit de mettre de l'ordre dans tous les dossiers qui s'ouvraient un peu partout dans l'appartement. Tout de même, trois semaines avec une fille, il aurait pu lui en parler...

Elle décrocha les soixante-sept photos du mur pour tout ranger dans une vieille sacoche en cuir. S'il fallait partir pour prospecter dans le New Jersey, elle comptait sur l'aide du shérif Murdoch pour faire de ses bureaux son nouveau quartier général.

Ils s'affairèrent tous les deux chacun dans son coin pendant un moment.

Thayer était occupé à griffonner les noms de tous les employés de chaque musée lorsque le téléphone d'Annabel sonna. Brett Cahill s'annonça, ainsi qu'il l'avait promis, il ne les lâchait pas.

— Oui, ça bouge ici, commenta-t-il. Les mecs du FBI sont de sacrés numéros, ça m'écorche les lèvres de le dire mais ils sont forts. C'est l'agent spécial Neil Keel qui dirige les opérations, c'est lui qui a interrogé Janine Shapiro. Ce type est un prodige de la rhétorique, il a consulté le dossier de Janine et après deux heures avec elle, à lui parler sans relâche, elle a accepté de déballer tout ce qu'elle savait. C'est pour ça qu'elle voulait le voir aujourd'hui. Ils sont en train de passer au crible tout ce qu'elle a vécu, Keel l'amène tout doucement à son frère, et à Bob, au culte de Caliban.

— Des choses intéressantes ? Des noms ?

— Non, pas grand-chose, grommela Cahill, elle déballe sa vie. *La Petite Maison dans la prairie*, à côté, c'est hilarant. Ils vont reprendre dans pas longtemps. Écoutez, je vous appelle parce qu'en revanche, les hommes de Keel ont soulevé un élément important. Un lien entre les crimes, dans le modus

operandi.

Annabel s'enfonça la main dans les cheveux.

— À côté de quoi est-on passé ?

— Apparemment, 60 % des enlèvements ont été commis dans des conditions climatiques mauvaises. Pendant qu'il neigeait, lors d'une tempête ou lorsqu'il pleuvait.

— Tu es sûr de ça ?

— Hey, c'est pas moi qui ai travaillé dessus ! Keel fait tout éplucher. Faut reconnaître qu'il fallait le trouver ! Mais ça semble suffisamment important à leurs yeux pour qu'ils mettent le paquet là-dessus, je veux dire qu'ils sont en train de faire la révolution à toutes les antennes locales de météo pour savoir quel temps précis il faisait sur le lieu de chaque enlèvement. On dirait que le FBI a percé le secret d'autant de discrétion.

— Et ce Keel ? Comment il est ? Il pose des questions sur nous ? voulut savoir Annabel.

— Non, je crois qu'il est content de ne pas vous avoir dans les jambes. Ses hommes passent voir le capitaine Woodbine quand ils ont besoin de quelque chose, c'est tout. L'agent spécial Keel est le frère jumeau de Yul Brynner, en costume trois pièces, avec la même présence inquiétante et le même crâne lisse.

— En tout cas merci, Brett.

— Une dernière chose. Soyez discrets. Keel est plutôt du genre à vous secouer fortement s'il remarque que vous marchez sur ses plates-bandes. Il suivait l'enquête de très près depuis le tout début, ce type est un requin, il a tout de suite flairé le gros coup, il a attendu le moment propice pour surgir.

Il paraît qu'il a tout fait pour être de la partie, un de ses hommes m'a dit que Keel et l'adjoint au maire étaient proches, vous voyez le tableau ?

— Oui, une vraie fresque de Giger. Brett, nous partons pour Phillipsburg, tenez-moi au courant s'il y a du changement, ou si Keel prend la même direction.

En raccrochant, elle ne put réprimer un soupir d'admiration. Bob était décidément très malin. Il recherchait sa victime, puis il devait l'épier jusqu'à connaître ses habitudes. Ensuite, il attendait que la météo se gâte pour se mettre en faction. Il devait avoir en permanence deux ou trois victimes

potentielles. Selon le jour où la pluie, la neige ou la tempête se déclarait, il allait vers celle qu'il savait la plus vulnérable à ce moment. Jamais aucun témoin, et pour cause ! Qui prête une réelle attention à ce qui l'entoure lorsqu'il pleut ? On marche la tête engoncée pour que l'eau n'entre pas par le col, la vue est diminuée, on ne flâne pas, on se dépêche, et personne ne voit quoi que ce soit. Quant aux témoins éventuels qui seraient chez eux, s'ils sont tout de même devant leur fenêtre, ils ne distinguent pas grand-chose face à un orage ou à un rideau de neige.

Annabel hocha la tête.

Oui, il fallait bien lui reconnaître ça à ce Bob. Il était malin. Il était ingénieux et patient. Et lorsque le temps ne s'y prêtait pas – ce qui devait être rare dans la région de New York – il agissait de nuit, dans des coins isolés.

— Ça va ? interrogea Thayer.

— Oui. Je me disais que ce Bob que nous pourchassons est du genre petit génie du crime. Et que le type du FBI qui a repris le dossier n'est pas mal non plus dans son genre.

— Comment ça ?

— Jack, prends les dossiers, je t'expliquerai en voiture. On va demander sa contribution au shérif Murdoch.

Comme pour rire au nez de la jeune femme, l'ombre opaque des nuages tomba sur la silhouette de Manhattan avant de ternir la baie et d'en absorber tous les reflets.

Il se remit à neiger.

Les murs étaient couverts d'une peinture verte émaillée, de graffitis salaces et d'entailles peu profondes, d'une porte et d'un miroir, rien d'autre.

Au milieu, une table, et sur l'une des deux chaises, le corps frêle de Janine Shapiro. Ses bras dépassaient des manches de sa blouse beige, semblables à deux os, et ses mains couraient nerveusement sur la table, ses doigts minuscules leur conférant l'apparence de deux insectes tropicaux pliant et dépliant leurs pattes jaunes. Ses yeux marron, en comparaison de sa tête, semblaient beaucoup trop gros et trop lourds, envahissant le maigre espace d'un visage usé.

L'agent spécial Keel entra dans la pièce et claqua la porte derrière lui. Janine sursauta.

Neil Keel venait de passer une heure derrière le miroir sans tain, à l'observer pendant que l'anxiété terminait de ronger les dernières résistances de Janine Shapiro. Il posa une feuille et un stylo devant elle.

— Janine, j'aimerais que nous poursuivions notre conversation.

Il avait mis fin à la séance précédente, plus tôt dans l'après-midi, en constatant que les réticences de Janine revenaient avec de plus en plus d'ardeur à mesure qu'il lui posait des questions précises sur les agissements de son frère.

— Vous pouvez me lire le texte devant vous à voix haute, s'il vous plaît ?

Janine frissonna et obtempéra. « Je désire répondre aux questions qui me sont posées et je ne veux pas d'avocat pour le moment. Ma décision de répondre aux questions sans la présence d'un avocat est parfaitement délibérée. »

— Voilà. Mettez vos initiales et signez.

— Je crois que j'ai déjà signé quelque chose comme ça, rétorqua-t-elle d'une voix à peine audible et tremblante.

Keel inclina la tête de côté, comme une mère attendrie par son enfant.

— Ne vous en faites pas, la rassura-t-il sur un ton amical et

chaleureux. Ne vous ai-je pas comprise ? N'est-ce pas moi qui ai décrit longuement ce que vous aviez enduré avec autant de justesse ? Allons Janine, vous le voyez bien, je suis avec vous.

Il se pencha vers elle et lui donna le stylo. Janine baissa les yeux et signa.

— Parfait, commenta Keel en s'asseyant en face d'elle. On reprend ?

Il sortit un petit magnétophone de sa poche de veste et le posa sur la table, pressa la touche « enregistrement » avant d'énumérer son nom et celui de son interlocuteur ainsi que la date et l'heure.

— Je sais beaucoup de choses maintenant, Janine, sur la mort de vos parents, sur la manière dont votre frère s'est occupé de vous, comment il a abusé de vous. Je sais que la victime c'est vous, qu'il vous obligeait à faire des choses... C'est pour ça que vous alliez dans l'église la nuit, vous vous serviez du double que vous aviez pour faire le ménage, et vous étaliez le sang des victimes sur les vitraux pour expier vos péchés, tout ça est désormais clair. Ce qu'il faut à présent, c'est que nous abordions le coupable. Celui qui vous a fait descendre dans cet abîme. Parlez-moi de Lucas. Comment tout cela a-t-il commencé avec lui ?

À l'évocation sommaire de sa vie, Janine réprima difficilement un sanglot. Elle prit sa respiration et entama le récit, doucement, en cherchant ses mots :

— Lucas a toujours été très coureur. Il aimait beaucoup les filles. Enfant, il me demandait de l'aider à attacher mes copines, ça se terminait mal à chaque fois, peu à peu je n'ai plus eu d'ami...

— Je comprends. Lucas, il en avait, lui, des amis ? Par exemple, il voyait des gens ces derniers temps ? Il faisait venir ses amis à la maison ?

— Rarement. En fait, Lucas a souvent voulu être dans un gang quand il était adolescent, il disait que la fraternité c'était beau. Mais il était un peu solitaire, je ne crois pas qu'il aurait pu traîner avec une bande comme ça...

— Il voyait bien des gens, non ? Des proches ? Il sortait avec des copains à lui ?

— Peu.

Keel se massa la gorge, un peu contrarié. Il se rendait compte que les réticences de la jeune femme étaient sur le point de remonter à la surface, après tout le mal qu'il s'était donné pour la faire parler. Il arrêta l'enregistrement d'un geste discret.

— Et ces hommes, vous les connaissiez ? demanda-t-il. Elle leva vers lui un regard méfiant.

— Je... Je ne sais pas si je veux continuer, peut-être qu'un avo...

L'agent Keel frappa violemment la table du poing.

— Très bien ! s'écria-t-il. Je fais tout pour vous comprendre, pour préparer un procès-verbal à votre avantage, et vous qu'est-ce que vous faites ? Vous vous défilez !

Il se redressa et la domina par-dessus la table.

— Janine, réfléchissez ! Pour l'instant, le rapport d'autopsie de la fille retrouvée à Larchmont indique clairement que ce sont vos mains qui l'ont étranglée ! Si votre avocat est un as, il vous obtiendra les circonstances atténuantes à cause de votre frère, vous échapperez à la peine de mort et vous irez passer toute votre vie derrière les barreaux. Mais si votre avocat est un tocard, alors là... Et croyez-moi, vous n'avez pas les moyens de vous en offrir un bon, les avocats commis d'office, je les connais, moi... (Il lui prit le menton dans la main et la força à le regarder.) Janine, si vous ne m'aidez pas à tout comprendre maintenant, c'est foutu pour vous. C'est maintenant que ça se décide, c'est moi qui vais préparer votre dossier, Janine. Alors aidez-moi à vous sauver.

Il resta ainsi une longue minute, le néon dans son dos projetant sur la silhouette fragile son ombre de géant.

— Lucas n'avait presque pas d'amis, dit-elle enfin. Seulement les gars de son « groupe » comme il disait.

L'agent spécial Keel remit le magnétophone en marche.

— Vous les connaissez ? Elle secoua la tête.

— Non, mais Lucas disait souvent qu'à eux trois ils pouvaient tout faire, qu'ils étaient le trio unique, oui, c'est ça qu'il répétait toujours, le « trio unique », il aimait bien l'appeler ainsi.

Keel jubila, il savait enfin combien ils étaient.

— Ils étaient donc trois, répéta-t-il, vous en avez déjà vu un ?

— Non, par contre je sais qu'il y avait un nègre. Lucas l'a rencontré en prison, il en parlait comme de son poulain.

Spencer Lynch. Rien de nouveau. Keel serra les dents, se forçant à garder son calme. Il lui fallait une piste sérieuse, pas des précisions.

— Et il y avait l'autre. Bob.

— Bob ? insista-t-il.

Keel se prit à espérer qu'elle eût des informations supplémentaires sur l'auteur de la carte postale trouvée par les flics chez Spencer. C'était lui qui semblait mener la secte jusqu'à présent.

— Oui, c'est comme ça qu'il l'appelait, c'est tout. Lucas en parlait comme d'un type fortiche. C'est lui, Bob, qui détenait les savoirs de Caliban.

— Et ce Caliban, qu'est-ce que c'est alors ? Janine tressaillit.

— C'est la puissance nouvelle.

— Un dieu ?

— Non, c'est mieux que ça d'après Lucas, Caliban c'est la jouissance ultime, le pouvoir. C'est le moyen de devenir des surhommes. Lucas répétait sans arrêt une phrase de Bob : « Caliban, c'est la voix des maîtres. »

— Janine, je vais vous poser une question un peu délicate, je vous demande de vous concentrer. Est-ce que vous savez pourquoi Bob aurait tué votre frère ? S'étaient-ils disputés ?

Janine peina à avaler sa salive.

— Non, je ne sais pas. Ils se voyaient très peu, dit-elle d'une voix chevrotante. Lucas me tenait à l'écart de tout ça, je vous l'ai déjà dit, je n'ai jamais vu Bob, ni le nègre.

— Vous ne voyez aucune raison pour que Bob soit en colère contre votre frère ? Lucas ne vous avait rien dit ?

— Non. Rien.

Après une seconde d'hésitation, elle leva l'index timidement.

— Mais ils se sont vus, peu de temps avant. Dimanche dernier. Apparemment, c'était à propos du nègre. Quelque chose qui les embêtait.

L'arrestation de Spencer Lynch. Keel l'encouragea à poursuivre.

— Je me souviens même que Lucas a reçu un coup de téléphone à la maison. Même lui, ça l'a étonné, d'habitude ils n'utilisaient jamais le téléphone de la maison. Je crois que Bob l'a rassuré en lui disant qu'il appelait d'une cabine publique ou un truc dans ce genre. Ils ont parlé pendant plusieurs minutes, et ils se sont donné rendez-vous.

— Où ça ?

— Je ne sais pas. Lucas a écrit l'adresse dans son bloc-notes, je me souviens, c'est moi qui ai été le lui chercher dans la chambre.

Keel étouffa un cri de victoire.

— Janine, pouvez-vous me dire ce que votre frère et ses amis faisaient exactement ?

La chair de poule se mit à envahir les bras de Janine Shapiro. Sa bouche trembla.

Elle ne savait pas grand-chose, des fragments.

Quand elle eut fini, l'agent spécial Keel était aussi livide qu'un fantôme.

Il ressortit de la pièce et fit signe à l'un de ses agents de le rejoindre.

— Walsh, où est l'officier de liaison ?

— Je suis là, dit Brett Cahill en s'approchant.

Keel essuya son crâne chauve avec un mouchoir en tissu.

— Cahill, rendez-moi un service, allez à l'entrepôt où sont consignées toutes les affaires de Lucas Shapiro et trouvez-moi son carnet de notes. D'après sa sœur, c'est un petit calepin dans un étui en cuir. Dedans devrait se trouver l'adresse d'un rendez-vous entre Lucas et ce mystérieux Bob, c'était dimanche dernier, le 20 janvier.

— Bien monsieur.

— Et si vous avez besoin d'une autorisation du district attorney pour faire sortir le carnet, appelez-moi immédiatement, on vous aura ça dans l'heure.

— Compris. J'y vais tout de suite.

L'agent Walsh attendit que Brett Cahill soit dans l'ascenseur pour montrer la porte du doigt.

— Et elle, on en fait quoi ?

Keel se passa la langue sur les lèvres.

— Je veux que le procureur ait un dossier béton sur elle. Je veux qu'elle ne puisse plus jamais voir le soleil autrement qu'encadré de barreaux.

Neil Keel grimaça. Il avait la poitrine lourde, comme écrasée par une barre de poids.

L'après-midi touchait à sa fin, l'encre de la nuit se propageait dans le sillage du crépuscule, vivifiant les ombres de Phillipsburg. Assis derrière son bureau, le shérif Murdoch écouta Annabel lui faire le récit intégral de ce qu'ils savaient sur le culte de Caliban. L'arrestation de Spencer Lynch, la découverte des photos et du psaume en latin, la mort de Lucas Shapiro, le wagon aux squelettes et l'introduction de Bob chez elle. Elle aurait voulu ajouter le nom de Malicia Bents, ce qui était impossible sans impliquer Brolin, voire le lier à la mort de Shapiro.

Au-dessus de l'imposante masse du shérif, le drapeau américain fermait l'angle à côté d'une photo du Président.

D'après Annabel, Bob vivait dans les environs. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour être prudent, pour brouiller les pistes. Il n'en demeurerait pas moins qu'il lui était impossible de surveiller ses victimes régulièrement pour en connaître les habitudes si celles-ci vivaient très loin de chez lui. Bob traquait ses proies dans un périmètre régulier autour de Phillipsburg.

— C'est peut-être une fausse piste, proposa Murdoch. S'il est si intelligent que ça, il ne ferait pas une bêtise pareille, non ? Je pense plutôt qu'il fait ça pour nous faire croire qu'il est du coin.

— Non, il y a un moment où il ne peut plus tricher, contra Annabel. On sait qu'il prépare ses coups, c'est pour ça qu'il n'y a jamais de témoin, il repère les lieux et les habitudes des gens. Cela nécessite de fréquents allers-retours, il ne pourrait pas se permettre de choisir ses victimes de l'autre côté de l'Hudson, pour ça il y avait Lucas Shapiro et Spencer Lynch, pour lui ce serait trop long, il y passerait ses journées entières, or il a un travail.

— Comment en êtes-vous si sûre ? s'étonna Murdoch. Ce Bob pourrait être un itinérant, il se peut qu'il vive dans un camping-car ou une caravane.

Annabel fit « non » de la tête.

— Il garde ses victimes en vie avec lui pendant plusieurs semaines parfois. En recoupant les dates d'enlèvements et les

dates inscrites sur les photos prises par Bob et ses complices, on remarque que beaucoup se chevauchent. Ce qui signifie que pendant certaines périodes il y a trois, quatre, voire cinq ou six personnes détenues en même temps. Les nourrir demande de l'argent, sans oublier un lieu suffisamment grand et isolé ou insonorisé pour les enfermer. Bob dispose de certains moyens financiers, il a un job. Il doit consacrer toutes ses économies à cette « activité », comme une passion, si vous me pardonnez l'expression.

Murdoch dodelina de la tête, impressionné par les déductions de la jeune femme.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ? demanda-t-il.

Thayer, les mains derrière la nuque en repose-tête, fit claquer sa langue.

— Vous savez que notre présence n'est pas officielle, les fédéraux ont repris l'enquête, intervint-il.

— J'ai compris ça, oui. Vous êtes les premiers à me rendre visite, alors quel mal y a-t-il à vous filer un coup de main ? répondit Murdoch d'un air entendu. Tant qu'ils ne sont pas là...

L'animosité entre police et FBI n'était pas une légende, même si Thayer supposait que la motivation de Murdoch se situait plus à l'égard d'Annabel, en témoignait ce long regard qu'il lui lançait.

— Dans ce cas, fit Thayer, auriez-vous des dossiers sur tous les enlèvements qui ont eu lieu dans la région ?

— Ceux qui sont sous ma juridiction, oui.

Murdoch s'affaira dans une armoire en métal jusqu'à en extirper des pochettes rouges. Chacune contenait une photo de la personne enlevée, une déclaration de disparition de la part des proches, un rapport préliminaire et un rapport d'enquête. Il y en avait neuf, dont celle de Rachel Faulet. En voyant la photo de la jeune fille souriante, le regard pétillant, les torsades soyeuses de ses boucles et les taches de rousseur sur ses joues, Annabel songea à Brolin et à son acharnement pour retrouver Rachel.

Elle referma la pochette et fixa Eric Murdoch.

— Shérif, nous allons avoir besoin de vous, il va falloir

étudier tous ces dossiers de fond en comble, comme je vous l'ai dit au téléphone nous recherchons des musées sur l'histoire du transport dans le New Jersey, ou des spécialistes.

— Oui, je me suis renseigné en vous attendant. Je devrais pouvoir vous obtenir des rendez-vous pour demain, notamment un certain Calvin Valentin, un type très calé sur tout ça. Il sera en ville dans la matinée.

— C'est urgent.

— À l'heure qu'il est, Calvin est dans l'avion, il revient de Californie où il a de la famille. Puis-je vous suggérer d'attendre demain pour les musées, c'est dimanche soir, nous aurons de bien meilleurs résultats avec tout le monde si nous attendons lundi plutôt que d'aller chez eux les déranger en famille.

Thayer allait rétorquer quelque chose mais le shérif Murdoch leva la main pour l'arrêter.

— Voilà ce que je vous propose : venez chez moi, je vous ferai à dîner, nous décortiquerons tous ces dossiers dans la soirée. Ensuite, vous pourrez dormir à la maison, j'ai de la place. Et demain, je vous emmènerai rencontrer tous ceux que vous voudrez. Croyez-moi, c'est mon domaine ici, faites-le à ma manière, c'est comme cela que ça fonctionne. Les gens seront plus enclins à collaborer ainsi.

Thayer et Annabel s'observèrent, réticents. La lueur de la victoire brilla dans les yeux du shérif lorsque Annabel lui dit qu'ils acceptaient.

— Vous allez voir, je ne suis pas champion de la déduction, en revanche en cuisine, je me débrouille pas mal...

Annabel ne l'entendit pas, elle pensait à Calvin Valentin. Elle ne savait pas pourquoi, elle ressentait l'urgence, comme s'il était vital de rencontrer ce Valentin sans plus attendre.

Brett Cahill se gara à l'entrée de Gold Street, il savait qu'avec le 84^e precinct au milieu, la petite rue était perpétuellement encombrée de véhicules. Il se massa les tempes avant de sortir dans le froid. Il n'en pouvait plus. Il avait besoin de repos. D'une manière ou d'une autre, il fallait qu'il se relâche, il ne tiendrait pas indéfiniment ainsi. Maintenir la façade en journée avec les collègues, et être opérationnel ensuite, pour sa vie nocturne, ça devenait intenable. Il ne pouvait cependant pas laisser tomber, pas ça, c'était impensable. Et il ne le voulait pas. S'il fallait un jour choisir entre ça et son boulot, la décision était déjà prise, il irait trouver l'argent nécessaire ailleurs.

Il marcha sur le trottoir en direction du precinct qu'il connaissait bien puisqu'il y avait exercé un an. Un an dans ce bunker brun aux fenêtres étroites. Il contourna les voitures de patrouille – Ford Crown Victoria blanches nappées de neige, les portières flanquées de la devise « Courtoisie-Professionalisme-Respect » – jusqu'à la grille en face. Cahill évita le precinct, il savait qu'on l'enverrait de toute manière dans cette annexe de la police où tous les objets saisis chez Shapiro étaient entreposés pendant l'enquête. Un monticule de sacs-poubelles blancs et bleus s'amassait devant l'entrée du 300, un bâtiment gris de cinq étages qui aurait dû être rénové depuis longtemps, comme beaucoup de choses dans la police de cette ville.

Cahill traversa le hall, il ouvrit son pardessus en laine sur un costume impeccable. Tant qu'il avait le temps de passer au pressing récupérer ses costumes, la situation n'était pas critique, plaisanta-t-il en lui-même.

Il montra sa carte et après une brève explication sur ce qui l'amenait, on lui ouvrit la porte d'une réserve au sous-sol, une pièce striée de hautes étagères en acier, noyées sous les documents. Les affaires de Shapiro étaient contenues dans des cartons numérotés de 1 à 36. Faute de temps, l'inventaire n'avait pas encore été fait.

Brett Cahill se retrouva à fouiller boîte après boîte, entre cassettes au contenu morbide et matériel de tatouage. Il y avait

bien un agenda, mais pas de carnet en cuir. Cahill pesta à voix haute.

Il retourna à sa voiture pour s'enfoncer dans Flatbush Avenue, longea la masse flétrie et inquiétante de Prospect Park, et traversa le quartier de Kensington vers Parkville pour atteindre la 19^e Avenue. Plutôt un cul-de-sac minuscule et paumé qu'une artère commerçante.

En sortant de son véhicule, il vérifia sommairement qu'on ne l'observait pas – l'impasse était déserte – et passa dans la contre-allée de la maison de Shapiro. Il brisa les scellés de la porte de derrière et la força pour entrer. L'agent Keel avait l'air de penser que ce carnet était une priorité, aussi l'inspecteur ne se soucia guère de sa propre infraction, seul comptait ce que contenait le calepin.

Cahill grimpa au premier d'emblée. Il fureta tout d'abord dans la chambre, parmi les objets que les flics n'avaient pas jugé bon d'emporter pour l'enquête. Bredouille et de plus en plus déconcerté, il passa à l'autre chambre. Il en eut vite fait le tour, rien non plus qui pût ressembler de près ou de loin au carnet de notes de Lucas.

Il descendit et passa au crible le salon, soulevant les quelques magazines, vérifiant derrière le sofa... L'atmosphère était lourde, appesantie par les lambris sur les murs, il flottait une entêtante odeur de lavande. Cahill ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce qui s'était passé ici, toute cette violence entre Lucas et sa sœur, toutes ces scènes obscènes de torture mentale et physique.

Et puis soudain, il fut là.

À deux mètres de Brett Cahill.

À côté du téléphone, recueillant paresseusement les reflets mornes de la nuit tombante.

Un carnet dans un étui en cuir élimé. Exactement là où il devait se trouver.

C'est pas vrai ! Ils ne l'ont même pas embarqué ! Cahill l'ouvrit et fit défiler les pages jusqu'à la dernière. Des notes concernant des résultats sportifs datés du samedi 19 janvier, la veille de l'entrevue entre Lucas et Bob. Il passa à la page suivante, rien de plus.

Pourtant, il devrait y avoir...

Un bout de papier était déchiré en haut, on avait arraché la dernière page utilisée. Cahill chercha une lampe et alluma celle qui se trouvait à côté de la table. Il inclina le carnet pour apercevoir les marques qu'aurait pu laisser la pointe du stylo en s'enfonçant dans le papier. Sans plus de résultat.

— Merde, jura-t-il.

Cahill prit son téléphone portable et joignit Neil Keel.

— J'ai le carnet, mais il manque la dernière page, sûrement celle où l'adresse était écrite.

— Tant pis, ramenez-le-moi.

— J'ai regardé si le stylo n'avait pas laissé l'empreinte de son passage sur la page suivante, mais ça ne donne rien.

— Revenez au plus vite inspecteur Cahill. Je vais vous apprendre à faire parler le papier.

— Et...

— Ne discutez pas et dépêchez-vous. Bob n'a pas hésité à rendre folle une femme et à couper les phalanges d'un gosse pour dire aux flics d'arrêter, alors imaginez ce qu'il va faire en apprenant que c'est le FBI qui le traque désormais.

— Bien, j'arrive.

Brett Cahill raccrocha et posa sa main moite sur la couverture de cuir. Keel avait raison, les médias mettaient en avant la présence du FBI, ce qui allait sûrement décupler la rage de Bob. Il fallait faire vite avant qu'il ne frappe de nouveau. *Ce type est capable de rendre fou une femme qui était saine d'esprit auparavant !* Et il n'avait pas hésité à trancher des phalanges à un gamin. Quelle serait la prochaine étape ? Quelle surenchère dans l'horreur pouvait-il préparer ?

Ce n'était qu'une question de temps avant de le découvrir.

Le téléphone sonna pour réveiller Brolin à dix-huit heures, comme il l'avait demandé. Le privé prit une interminable douche pour s'extraire des volutes du sommeil. Il avait fait une sieste en prévision de la nuit à venir, car il n'avait aucune idée de ce qui l'attendait. Il allait plonger dans les ténèbres. C'était le grand frisson, la bouffée d'adrénaline qui précède le premier pas dans l'inconnu.

Il sortit avec Saphir, une longue promenade dans les rues glacées du quartier, autant pour le chien que pour se vider l'esprit. Les buildings couverts de givre ressemblaient à des stalagmites artisanales. Les voitures se croisaient avec nonchalance devant les vitrines illuminées des magasins.

Au milieu de ce ballet scintillant, des passants dont les pas font crisser la neige. Chacun d'eux est chargé d'une existence complexe, d'une perception unique ; en chacun d'eux, une tragédie se joue, dans l'indifférence des autres. Bien ancrés dans les tracas de leur petit monde, ils s'écartent sur le passage de Brolin, à mille lieues de savoir ce qu'il est et ce qu'il fait.

En début de soirée, le détective privé dîna dans sa chambre, un repas léger, entrecoupé des bâfrements du chien à ses pieds.

À vingt et une heures trente, il prit une liasse de billets qu'il divisa en plusieurs paquets et les disposa en différents endroits sur lui : poches, chaussettes... Il enfonça le chargeur dans son Glock et quitta l'hôtel en direction du métro.

Nemek fut parfaitement à l'heure, il ne laissa pas Brolin patienter trop longtemps au milieu de Little Nassau Street. Une antique Chevrolet rouge avec un toit blanc veiné de rouille s'arrêta à son niveau. Nemek lui ouvrit la porte.

— T'es prêt ?

Brolin lui tendit les deux cents dollars en guise de réponse.

— O.K., puisque c'est ce que tu veux, fit Nemek en allumant un joint.

Ils prirent la direction de Manhattan. Bientôt tout l'habitable fut empli de la capiteuse odeur de l'herbe. Sans même tirer sur l'objet du délit, Brolin crut pendant quelques

minutes que sa vue devenait plus précise, comme si la drogue avait le pouvoir d'aiguiser ses sens.

— Alors, où va-t-on exactement ? voulut-il savoir.

Un sourire sibyllin se dessina sur le visage de Nemek, il barra ses lèvres de son index en signe de silence.

Ils survolèrent l'East River et remontèrent en direction du nord, longeant les eaux noires et placides d'un côté et la crête agressive des buildings de l'autre. Devant eux, la myriade pourpre des feux arrière ressemblait à une procession démoniaque. Ils quittèrent la voie express au niveau de la 102^e rue tandis que Brolin contemplait la masse beige du centre psychiatrique de Manhattan en s'interrogeant sur ce que ses murs abritaient.

En tournant dans la 111^e, dans le Spanish Harlem, Nemek ouvrit enfin la bouche.

— Quoi qu'il se passe, tant que ça n'est pas moi qui te quitte, tu me suis sans poser de question, c'est d'accord ?

— Oui.

— Mae Zappe s'est engagée à 100 % sur toi, alors fais pas de connerie. Pour approcher la Cour des Miracles, c'est moi qui vais te parrainer, ce qui veut dire que si tu déconnes, je suis dans la merde. Et si je suis dans la merde...

— ... Je suis dedans aussi, j'ai compris. Ce matin tu as parlé de types qui géraient ça, les passeurs, qui sont-ils ?

— Un gang de Latinos. La Cour des Miracles c'est la poule aux œufs d'or pour eux, alors t'en fais pas, ils ne font pas d'embrouille. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut les arnaquer, ils sont dangereux, prêts à tout pour protéger leur business. Moins tu en sauras sur eux, mieux ce sera.

Nemek gara sa Chevrolet un peu plus loin. Dehors, le froid les avala d'un coup, léchant leurs oreilles jusqu'à l'irritation.

Semblable à un aqueduc, la quadruple voie de chemin de fer partant de Grand Central Terminal coupait la 111^e rue devant eux, privant la dernière portion de trottoir des lumières de la ville. Juste avant ce tapis d'ombre, un halo rouge et bleu bourdonnait au-dessus d'un groupe d'initiés. Nemek dépassa le peloton pour saluer les deux vigiles devant l'entrée. Pendant qu'ils échangeaient quelques mots que Brolin ne put saisir, ce

dernier découvrit le nom du club avec un certain amusement : « OE-DEEP ». On les laissa entrer et descendre un escalier tapissé de moquette rouge, gainé de tissu de la même couleur sur les murs, jusqu'à une plate-forme dominant l'immense fosse où plus d'une centaine d'énervés dansaient avec frénésie. La musique martelait l'atmosphère de ses rythmes assourdissants, chaque coup de basse absorbant momentanément l'oxygène tout en écrasant les poitrines. Le froid se dissipa aussitôt autour de Brolin. Devant eux, un large escalier conduisait à l'interminable piste de danse et à son flot bouillonnant. À droite et à gauche, deux passerelles en métal partaient, l'une pour faire le tour de la salle, l'autre pour dominer les festivités, le tout entrecoupé d'espaces plus larges où des danseuses se trémoussaient sur des plots lumineux face à de jeunes loups beuglants.

— Viens ! hurla Nemek au travers de la musique. On va par là !

Il lui montra un bar sans fin entièrement éclairé de néons colorés. Ils se frayèrent un chemin en jouant des coudes, Nemek dépassa le bar et disparut dans un angle droit. En le rejoignant, Brolin apprécia le spectacle : le couloir était couvert de peinture fluorescente que des lumières adéquates venaient souligner. Il n'y faisait pas très clair, le détective privé dut suivre Nemek de près pour ne pas le perdre dans la cohue. La foule était hétéroclite, tous les styles s'y côtoyaient même si une constante *underground* s'y retrouvait. Les tatouages fleurissaient au point que Brolin se demanda s'ils n'étaient pas en train de remplacer la carte d'identité.

Nemek fila entre des boxes tamisés – leur seul éclairage : un globe violet sur la table, conférant aux silhouettes assises sur les canapés l'air de créatures vaporeuses. Le premier barrage se rencontra devant une porte discrète, en la présence d'un colosse en débardeur, dont le bonnet laissait échapper des nattes d'ébène. En lettres gothiques, il s'était fait tatouer « CRAINS-MOI » sur le bras et malgré l'obscurité, il portait des lunettes de soleil. En voyant Nemek, il le salua brièvement et posa une main sur la poignée de la porte. Brolin entendit son guide s'adresser au colosse :

— Il est avec moi, je le parraine, il est réglo.

L'autre tourna la tête vers le privé et lui fit un signe de tête avant d'ouvrir la porte.

— Bonne soirée, messieurs.

L'escalier qui suivait était profond et étroit, l'écho de basses plus belliqueuses encore remontait les marches. En bas, des femmes nues exhibaient leur intimité au travers de chorégraphies lascives, elles se tenaient au-dessus du public, sur des plaques de Plexiglas, et jouaient avec cet effet en se frottant tour à tour à quelques centimètres des hommes qui montaient sur des chaises pour pouvoir coller leur bouche sur le plastique transparent. En à peine deux minutes, le temps de traverser la pièce, Brolin surprit deux deals, et vit une jeune femme avaler un cachet en lui adressant un clin d'œil. La présence de femmes ici, parmi les clients, l'étonna bien plus que l'échange quasi libre de drogues.

La seconde salle lui réserva d'autres surprises. Dans la masse des badauds enthousiastes qui s'agglutinaient autour des scènes et des cages, trois hommes et deux femmes surenchérisaient dans une performance de body-piercing. Des anneaux de métal chirurgical leur traversaient la peau depuis les arcades sourcilières jusqu'au creux des genoux. Tous les cinq étaient suspendus au plafond par leurs anneaux, des chaînes pourvues de crochets agrippaient les piercings, tirant affreusement sur la peau. En équilibre parfait à moins de deux mètres cinquante du sol, les cinq suppliciés glissaient dans l'air au moyen de poulies, le public n'ayant qu'à se hisser sur la pointe des pieds et pousser du bout des doigts pour que les corps avancent. La peau sur les cuisses des « artistes » formait trois triangles là où les crochets tenaient tout le poids, de même sur les fesses, le dos et les bras. À chaque poussée on pouvait craindre qu'un des anneaux ne déchire la chair tant la traction était forte sur le satin humain. L'un des hommes qui, lui, était suspendu ventre contre ciel, avait un anneau également planté dans le gland, qui lui dressait le sexe et retirait tant qu'il semblait sur le point de rompre. Une femme faisait de même avec ses seins, les piercings fichés dans les aréoles déformées. La foule s'écriait à tout va sous cette apesanteur de souffrance.

Après les toilettes, Nemek serra la main d'un autre garde, en tout point similaire au précédent. Cette fois la discussion dura un peu plus, l'armoire à glace voulant s'assurer que Nemek connaissait bien Brolin, et qu'il s'engageait sans le moindre doute sur sa fiabilité.

Un autre palier franchi, il y eut un nouvel escalier.

— À quelle profondeur descend-on comme ça ?

— Très bas, commenta Nemek d'un air grave.

— Comment se fait-il qu'il y ait autant de sous-sols dans ce club ?

— Hey, c'est New York mon pote ! On murmure qu'il y a plus d'espace en dessous qu'au-dessus. Sous Manhattan, c'est une autre ville, c'est truffé de souterrains ici ! Les anciens couloirs de métro, les lignes privées abandonnées, plusieurs compagnies en charge de l'acheminement de l'eau ont foré chacune leur propre réseau, la plupart sont oubliés aujourd'hui, et c'est pareil pour l'électricité ou les égouts, plusieurs niveaux différents, plus ou moins vieux, et pour la majeure partie, désaffectés. Et il y a les souterrains creusés par les Indiens, leurs nécropoles et tout ça, et puis les centaines de grottes naturelles, de failles, de fissures... Plus tous les accès d'entretien, des centaines de locaux techniques, et tout ce que je ne sais pas encore. Crois-moi, tu pourrais sillonner toute l'île dans ses moindres recoins à dix reprises sans jamais prendre le même chemin ni avoir à sortir le nez dehors. Autant te dire qu'un mec lâché là-dedans sans carte ni boussole est un mec mort. En son temps la mafia disposait de Red Hook pour se débarrasser de ses cadavres encombrants, maintenant les gangs ont les sous-sols de Manhattan, et on pourrait vider toute la ville de ses habitants avant de les remplir !

Ils furent accueillis en bas des marches par un petit homme en chemise de soie, typé hispanique, la peau de son visage témoignait des ravages d'une petite vérole corrosive.

— Nemek ! *Cómo estás ?*

— *Muy bien*, Enrique.

— T'as déjà refourgué tout ton approvisionnement ? fit Enrique en frottant son pouce et son majeur en signe d'argent.

— Je viens pas pour moi, je t'amène un client pour la Cour.

Brolin entra dans la lumière et Enrique lui fit un salut de la tête, très retenu.

— C'est un mec cool, je le connais bien, je m'engage sur lui, prévint Nemek.

La mâchoire d'Enrique se crispa.

— Il n'y a aucun souci, surenchérit le guide de Brolin, je le parraine sans crainte, il sait qu'il faut être discret, et il a du fric pour acheter ce qu'il veut.

Brolin s'approcha encore un peu, toute sa prestance se découvrit alors, comme s'il attirait d'un coup toutes les ombres à lui, s'en parant pour souligner la puissance de son regard.

— Et j'ai moi-même besoin de discrétion, fit-il d'une voix calme et assurée.

Enrique scruta le privé de haut en bas puis fit signe à Nemek de le suivre. Ils s'écartèrent et eurent un échange bref, durant lequel Nemek ne cessa de hocher la tête. Enrique parut satisfait et ils revinrent auprès de Brolin.

— C'est d'accord, fit l'homme à l'accent mexicain. Tu descends avec moi. Tu fais ton business et on te largue quelque part dans la ville. Si tu veux revenir un jour, tu le fais avec Nemek, en aucun cas tout seul, si tu te pointes sans lui, je te fous dehors avec les os du bras en morceaux. Si on fait affaire souvent, et que ça marche bien, dans quelque temps tu pourras venir seul, mais tu ne te pointeras jamais avec quelqu'un qu'on ne connaît pas. Ce que lui fait (il pointa son menton vers Nemek), toi tu n'y penses même pas, on n'est pas potes toi et moi, et jusque-là, pas de confiance, donc pas de parrainage. Maintenant si tu veux descendre, c'est cinquante dollars, on ne négocie pas. Brolin s'acquitta de la taxe et sortit doucement son arme.

— J'ai aussi ça, je ne m'en sépare pas normalement, question de prudence.

— Normalement.

Enrique prit les billets et le Glock puis fouilla Brolin des pieds à la tête. Il lui demanda même de soulever son T-shirt.

— Je n'ai rien sur moi, vous pouvez chercher, pas de micro, pas d'autre arme, pas de balise, rien, je suis clean.

— T'en fais pas, mec, c'est juste par sécurité. De toute façon,

là où on va, les balises et toutes ces merdes ne fonctionnent pas, ça tu peux en être sûr ! C'est bon, tu peux passer, pour ton flingue, on te le rendra à la sortie.

— Bon, plus besoin de moi, je me tire, prévint Nemek en tendant la main vers Brolin.

— No es posible, le coupa Enrique. Tant que ton ami n'est pas parti, toi tu restes. Felipe va te tenir compagnie, allez voir les filles, c'est moi qui offre.

Enrique cria en espagnol et un autre membre du gang apparut, le crâne rasé et deux dents en or arrangeant son sourire. Il parla en espagnol avec Enrique et acquiesça avant de faire signe à Nemek de le suivre.

Lorsqu'ils furent seuls, Enrique se tourna vers Brolin.

— Viens.

Ils marchèrent dans un couloir voûté pour atteindre une pièce d'où provenait une clameur furieuse. Une bonne vingtaine de personnes formait un cercle autour d'une arène minuscule où deux chiens se battaient en grognant et en s'arrachant des morceaux de chair. Les hommes pariaient avidement sur les bêtes.

— Dans une heure ces mecs seront plus excités qu'à leur nuit de noces, railla Enrique. Dans une heure on passe au combat d'hommes, comme au temps des gladiateurs. (Il se tourna vers Brolin.) Tu sais que rien que pour assister à un combat ils sont prêts à payer cinq cents dollars, sans parier, juste pour voir.

En fait, cela n'étonna guère le privé. Il eut soudain envie de répliquer en lui parlant de ce que certaines personnes étaient capables de faire pour se sentir vivre, pour se supporter ou tout simplement pour avoir du plaisir, mais il se tut. Le sujet des tueurs en série n'avait pas sa place ici. Et pourtant... S'il fallait en croire le morceau de papier trouvé dans l'entrepôt, Malicia Bents était venue en ces lieux, avec l'âme de Bob dans son sillage.

Enrique passa dans un couloir en pierre, un boyau étrié où l'unique lumière provenait d'une série d'ampoules archaïques, grésillantes. Le couloir tenait plus de la fissure de grotte, irrégulier et suintant l'humidité. Le guide tourna à

gauche, dévala quelques marches et s'arrêta devant une torchère qu'il alluma à l'aide de son briquet. L'ambre des flammes repoussa à peine les ténèbres en ondulant sur les parois. Enrique s'écarta et brandit la torchère vers le bas.

Une très vieille porte apparut tout d'un coup.

Enveloppée dans un voile de poussière et des lambeaux de toile d'araignées, son armature de fer absorbait le feu et son bois buvait le courage. Car au milieu, comme s'il était gravé là depuis plusieurs siècles, le visage du diable sourdait en relief. Avec ses cornes menaçantes, ses crocs brillants de fiel et ses yeux déformés.

Enrique tira la poignée et la porte s'ouvrit en délivrant son grincement diabolique.

Les deux premières marches d'un escalier taillé à même la pierre bombèrent leur dos dans la timide clarté.

— J'espère que t'as des *cojónes*, *hombre*, parce que c'est toi qui descends en premier.

De l'insondable noirceur parvint un hurlement très lointain, mais tellement réaliste qu'il en arracha un frisson à Brolin.

Enrique recula et l'invita à passer.

Le shérif Eric Murdoch vivait dans le nord-est de la ville, à la lisière de la civilisation. Il fallait prendre une route bardée de nids-de-poule, franchir un pont qui enjambait un cours d'eau dérisoire, et disposer d'un rayon de braquage très large pour franchir le dernier virage en une seule fois. Annabel et Thayer le suivirent dans leur voiture jusqu'à une maison à l'écart, une vieille construction en bois érigeant ses pignons vers le ciel sans étoile. Les noyers qui la cernaient étendaient leurs branches et ramures dans toutes les directions. Le vent sifflait lugubrement dans le petit bois qui entourait la bâtisse en bas du dénivelé.

— Je suis désolé pour la route, s'excusa Murdoch lorsqu'ils furent sortis des véhicules, la maison est grande et a du caractère, mais si j'ai pu me la payer c'est qu'elle était en mauvais état et surtout desservie par un chemin terrible. Lorsqu'il y a trop de verglas ou de neige, je suis obligé de faire à pied le chemin jusqu'à la grande route et c'est l'un de mes assistants qui passe me prendre !

Frigorifiée par la langue soufflante du blizzard naissant, Annabel se précipita dans le sillage du shérif, elle garda son épaisse veste pendant quelques minutes, le temps de se réchauffer.

— Installez-vous dans le salon, je vais préparer un vin chaud avant de me mettre aux fourneaux.

Ils entrèrent dans une pièce tout en longueur, avec coin repas devant les portes-fenêtres donnant sur un balcon qui dominait le bois. La décoration était sporadique pour ne pas dire froide et les meubles étaient dépourvus du moindre cachet : table basse avec cendrier et télécommande de la télé dessus, quelques livres confiés à une série d'étagères superposées, ainsi qu'une commode sur laquelle étaient posés un téléphone et une lampe. Pas de photo, pas de plante verte, pas trace d'un animal de compagnie, tout reflétait l'absence, c'était la tanière d'un homme rarement présent. Annabel se demanda s'il était foncièrement célibataire ou s'il avait une liaison avec une femme en ville. *Qu'est-ce que ça peut te faire ?* se reprima-t-elle.

Elle ne put s'empêcher de penser avec ironie à cet autre célibataire, c'était à croire que plus les décennies passaient plus il y avait d'âmes seules, comme si l'espérance de vie ne pouvait augmenter sans que notre solitude fasse de même. Thayer posa la pile de dossiers sur la table.

— Voilà de quoi passer une agréable soirée !

Jack se dirigea vers les portes-fenêtres pour tenter d'apercevoir l'extérieur. Il colla ses mains de part et d'autre de son visage.

— La neige continue de tomber. J'espère qu'on ne va pas se trouver coincés ici demain...

Eric Murdoch réapparut après quelques minutes, il avait passé un pull sur un polo blanc, ce qui lui faisait perdre un peu de cette austérité que l'uniforme lui conférait. Il posa un plateau sur la table et chacun plaqua ses mains contre sa tasse brûlante de vin chaud.

Dans le silence qui suivit, on entendit les grincements nombreux de la vieille maison, et par intermittence, les sifflements monstrueux du vent contre les fenêtres. Dans le couloir principal, le tic-tac d'une horloge tissait dans le néant la toile du temps.

— Vous avez l'air fatigués. Tous les deux, fit remarquer Murdoch.

Jack hocha la tête.

— L'affaire a commencé il y a dix jours. Dix jours sans répit, ça use.

Le regard plongé dans le vin fumant, Annabel n'ajouta rien, même si elle n'en pensait pas moins. Les émotions de cette semaine passée lui avaient fait prendre une décennie de plus.

— Et si vous le trouvez ce Bob, qu'est-ce que vous en ferez ?

La question de Murdoch amusa Thayer.

— Personnellement, j'aurais aimé le conduire au supplice de la roue, cependant je doute que le FBI accepte. Il ira probablement dans le couloir de la mort si l'on parvient à prouver que c'est bien lui. Non, en fait la question n'est pas là. Ce qui devrait tous nous préoccuper c'est de savoir si les victimes qu'il détient seront toujours en vie et si elles sont chez lui. Dans le cas contraire, nous serons dans une mélasse sans

fin. Personne ne veut d'une victoire à la Pyrrhus. Imaginez deux secondes que le FBI le coince et qu'on ne trouve personne chez lui. Les feds n'ont pas la réputation d'agir avec douceur, supposons toutefois qu'ils ne le flinguent pas pendant l'arrestation. Si Bob se tait, nous ne saurons jamais où se trouvent ses derniers « otages ».

— Otages ? Vous pensez qu'il s'agit d'otages ? s'étonna Murdoch.

— Non, contra sèchement Annabel. Il enlève tous ces gens pour une raison bien précise, je ne sais pas laquelle, mais il le fait dans un but qui n'a rien à voir avec l'argent ou une garantie pour sa sécurité. Cela dit, Jack a raison, si jamais Bob se fait coffrer et qu'on ne découvre personne chez lui, alors ce sera le début d'un long compte à rebours vers la mort de ses victimes. Car certaines sont vivantes, en ce moment même, j'en suis sûre.

Elle se pencha par-dessus la table pour attraper une pochette cartonnée et en sortit plusieurs photos et des documents dactylographiés.

— Regardez, reprit-elle. Toujours en comparant les dates des enlèvements et celles inscrites sur les photos, on constate qu'il s'écoule souvent plusieurs semaines voire des mois entre l'une et l'autre. Depuis le début, il y a eu en permanence au moins une personne détenue, souvent bien plus. Spencer Lynch n'était vraiment qu'un nouveau venu ; en ce qui concerne Bob, il s'est débrouillé pour conserver des victimes en vie à ses côtés. Où ? C'est la bonne question. Le shérif Murdoch haussa les épaules :

— Cet après-midi vous m'avez dit que chez Shapiro il y avait une pièce secrète aménagée dans le hangar, ça pourrait être là...

— Non, il y faisait trop froid, nul n'aurait survécu longtemps. Nous n'y avons trouvé « qu'un » cadavre, si je puis dire. Cette pièce servait à Lucas pour ses séances de torture, de viol et sûrement de mise à mort. S'il voulait conserver une personne sans la tuer pendant des semaines, il avait besoin d'un autre lieu. Là où Bob retient toutes ses victimes. Un site isolé de ce genre est déjà difficile à se constituer, il y a fort à parier qu'ils utilisaient le même endroit.

Murdoch croisa les bras sur sa poitrine, les lèvres pincées, il

secoua la tête, méditant sur tout cela. Il finit par se lever.

— Je vais m'occuper du dîner. Je vous en prie, installez-vous, n'hésitez pas à en mettre partout, fit-il en désignant la pile de dossiers. Après manger, je vous filerai un coup de main et nous pourrons tout revoir depuis le début.

Pendant que les flocons de neige virevoltaient chaotiquement dans le vent, ils dînèrent d'un rôti de bœuf aux pommes de terre rissolées que Murdoch avait fini par faire mijoter dans le jus de la viande avec des oignons. S'il n'était pas un flic hors pair selon son propre aveu, il fallait bien admettre qu'il avait peut-être manqué une vocation de cuisinier. Ils parlèrent de sujets qui n'avaient rien à voir avec l'enquête, et au fil du repas, Annabel sentit une boule sur son plexus se délier. Les anecdotes sur la trépidante vie d'un shérif à Phillipsburg firent rire aux éclats les deux flics de New York.

Repus, Annabel et Jack acceptèrent de bon cœur le digestif que le shérif leur proposa. Ils le sirotèrent en silence jusqu'à ce que la jeune femme accroche de sa rétine les pochettes contenant les photos des soixante-sept victimes. Elle se leva et en prit plusieurs. D'abord timidement, puis avec plus d'assurance, ils échangèrent leur point de vue sur le mode opératoire, les biographies des victimes, tentant une nouvelle fois de faire des rapprochements. C'était là toute la difficulté.

Ils n'avaient pas suffisamment d'éléments pour comprendre, il n'y avait même pas de quoi établir un profil, songea Annabel en ayant l'image de Brolin dans l'esprit. Elle étala devant elle toutes les photos des victimes, en commençant par celles trouvées chez Lynch, et à côté de chacune elle disposa un cliché, donné par des proches, de la même personne avant sa disparition. La jeune détective passa en revue les noms, les âges, elle essaya de comprendre ce qui pouvait bien se passer dans la tête de Bob.

En face, Thayer et Murdoch épluchaient le rapport d'autopsie de la fille retrouvée dans le parc de Larchmont.

Annabel fit glisser son index sur les photos.

Pourquoi toi ? Et toi ? Brolin a vu juste, au début Bob et sa bande enlevaient en respectant un ordre. Une tranche d'âge, puis une autre, une race, ou un sexe, puis deux sœurs, une mère

et son fils, jusqu'à une famille. Et au milieu, un peu de tout, en piochant à droite à gauche, comme s'ils ne savaient plus quoi choisir... Pourquoi ?

Elle fixa tous les regards qui s'étaient d'un bout à l'autre de la table.

Dites-moi...

Annabel examinait les faciès déformés, et les visages souriants correspondants. Elle comparait l'insouciance à la douleur, l'entrain au désespoir.

Elle pouvait presque palper la solution de l'énigme, c'était là, devant elle. Quelque chose qui clochait sans qu'elle parvienne à savoir quoi.

Sa mâchoire s'ouvrit tandis qu'elle comparait les clichés les uns après les autres avec une nervosité croissante. Et si... ?

Comment avait-elle fait pour ne pas le voir plus tôt ?

Cette subtile altération d'une photo à l'autre.

Attiré par l'agitation subite de son équipière, Jack releva la tête.

— Qu'y a-t-il, Anna ?

Elle prenait les photos deux par deux, les unes après les autres, de plus en plus vite, et elle comparait les dates.

— Anna ?

Elle lâcha celles qu'elle tenait et embrassa d'un seul regard toutes les autres. Ses paupières se fermèrent et se rouvrirent avec une lenteur tout onirique.

— Jack, souffla-t-elle avec difficulté. Je crois que je viens de comprendre. On avait la réponse sous les yeux depuis le début. Regarde les photos, Jack... C'est incroyable...

Les mains croisées dans le dos, Brett Cahill assistait, le nez derrière l'immense vitre, à la naissance de l'écriture. L'agent spécial Keel était assis derrière lui, occupé à feuilleter une revue scientifique.

De l'autre côté du verre, dans un des laboratoires du FBI à New York, Diane Bardolino découpait avec minutie la dernière page du carnet de notes saisi chez Lucas Shapiro. Le scalpel traçait son sillon définitif dans le bourdonnement des machines en chauffe. Diane n'était pas particulièrement de bonne humeur, elle avait attendu la fin de journée pour prendre un bon bain chaud lorsque le téléphone avait sonné. Elle avait haï cet instant. Une urgence, elle seule avait les compétences adéquates et était joignable. Elle avait quitté *ipso facto* le tissu éponge de son peignoir pour prendre la route d'un tailleur et d'une blouse de laboratoire.

Ce morceau de papier avait intérêt à dire tout ce qu'il savait avant qu'elle ne s'énerve.

Elle prit le papier vierge de toute marque et le posa sur un plateau de bronze poreux. Diane appuya sur un bouton dont le témoin vira du vert au rouge. La Vacuum Box se mit en marche et la pompe aspira le document uniformément pour le plaquer fermement sur le plateau de bronze.

Brett Cahill faisait les cent pas en suivant les différentes procédures.

— Nerveux ? demanda Neil Keel.

Cahill sursauta.

— Je suis tendu. Je ne supporte pas l'idée de voir ce bout de papier tout en sachant qu'il va peut-être nous fournir le nom d'un des plus grands criminels du pays, ou qu'il se pourrait bien qu'il reste lisse comme une assiette de lait.

La lumière des néons se refléta sur le crâne chauve de l'agent Keel.

— Savourez ces minutes, inspecteur Cahill, fit-il avec aplomb. Cet intervalle exquis d'incertitude. Il se peut que dans un quart d'heure nous soyons tout aussi bredouilles que

maintenant, il se peut aussi que dans un quart d'heure toute cette affaire soit résolue. Les véritables bonheurs de la vie ne sont pas dans les sourires de joie, mais dans ces intervalles d'incertitude, lorsque notre quotidien peut basculer, mais qu'on ne sait pas encore de quel côté.

Cahill se passa une main dans sa courte chevelure et soupira.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? demanda-t-il.

Keel vint se poster à quelques centimètres de la vitre, à chaque expiration un nuage de buée se formait devant ses petits yeux vifs.

— Diane utilise le procédé électrostatique ESDA, Electro-Static Document Analyser. Elle vient d'actionner la pompe aspirante et cette pellicule qu'elle est en train de déposer sur le papier c'est un film de polyester, pas simple à manipuler car d'une épaisseur de seulement 5 microns. Voilà. Diane va ensuite soumettre la feuille à une décharge Corona, on parle ici d'une tension de 5 000 volts ! Ensuite, l'aérosol que vous voyez là va permettre de pulvériser une poudre révélatrice qui va venir s'installer dans les sillons, où notre document offre moins de résistance au courant. Ces sillons sont les infimes marques, invisibles à l'œil nu, que le stylo de Lucas Shapiro a laissées en écrivant sur la ou les feuilles précédentes.

— Un peu comme lorsqu'on frotte la pointe d'un crayon à papier sur une feuille blanche pour en faire apparaître les reliefs... Non ?

— C'est exactement ça, sauf que ce procédé-là permet d'être bien plus précis et de mettre en évidence des déformations dans le papier que vous n'auriez pas pu repérer. C'est un système dont on se sert aussi pour relever certains types d'empreintes digitales. Regardez, Diane a obtenu un résultat sur le film de polyester. Elle le recouvre d'un adhésif transparent afin de figer le résultat et de rendre moins délicat l'usage de ce film. Je ne suis pas expert en la matière, mais on a souvent recours à cette méthode.

Keel frappa deux coups secs contre la vitre. Diane Bardolino fit signe d'attendre un instant. Elle s'en alla à l'autre bout du labo et plaça le film sous une loupe énorme. Elle hocha la tête et

fit signe aux deux hommes d'entrer.

— Messieurs, je ne sais pas si c'est ce que vous attendiez, mais voici la dernière chose que l'on a écrite dans ce carnet de notes, une page avant celle-ci.

Elle leur tendit le film qu'elle avait posé sur un support blanc. La poudre s'était accumulée en noir dans les foudages jusqu'à écrire : « OAK'S BAR, BOX 2 – MONTAGUE – 15 H ».

Keel prit le coude de Cahill.

— On l'a. Montague, c'est la ville à proximité du wagon aux squelettes. Vous voyez ce que je vous disais, le vrai plaisir, il était tout à l'heure...

Neil Keel prit son téléphone portable.

— MacNamer ? Prépare tout le monde, on file à Montague, dans le New Jersey, oui, là où on a retrouvé tous les squelettes. Je veux une équipe d'intervention prête à nous soutenir. Départ dans une demi-heure. Démerde-toi.

Se tournant vers Cahill et le fixant droit dans les yeux, il ajouta :

— On le tient, ce fumier de « Bob ».

Les marches étaient glissantes.

Elles semblaient sans retenue dans les abysses du monde, chargeant Brolin sur leur dos. Enrique le suivait de près, la torchère à la main pour percer l'épaisseur des ténèbres. A chaque pas, c'était un pas dans l'inconnu. Brolin se tenait aux murs pour ne pas risquer de tomber, la clarté mourait à ses pieds, et il ne voyait devant lui rien d'autre que l'insondable abîme.

Puis il n'y eut plus de marche.

Un couloir creusé à même la pierre partait dans la nuit éternelle en serpentant. Il était aussi bas qu'étroit ; Brolin se mit en marche la tête penchée, suivi d'Enrique qui tenait la torchère le plus haut possible. Les flammes léchaient le plafond, y déposant une cicatrice de bave noire. À la première bifurcation, Brolin entendit clairement un cri de souffrance, quelque part devant eux. Un homme à l'agonie.

— Ne fais pas attention à ça, l'avertit Enrique. Allez, avance, tout droit.

Les doigts du détective privé étaient crispés sur le holster vide. Mae Zappe n'avait pas voulu qu'Annabel soit au courant de cette incursion dans le royaume souterrain, elle souhaitait la protéger. Brolin se mit subitement à douter. Et si cet endroit était aussi dangereux que la vieille prêtresse vaudou le laissait supposer ? Il était de toute manière trop tard pour faire demi-tour.

Après une centaine de mètres qui brisèrent le dos de Brolin, Enrique lui fit signe de s'arrêter. Le petit homme passa devant et salua un autre membre du gang qui se cachait dans l'ombre et qui les devança sur quelques mètres jusqu'à une porte entrouverte. Il la poussa et parla en espagnol avec ses compagnons. Du coin de l'œil, Brolin vit la nuque d'un homme sur une chaise, dos à la porte. Du sang gouttait sur le dossier.

Le garde revint et donna à Enrique une lampe torche qu'il échangea contre la torchère.

— C'est reparti, fit-il à l'attention du détective privé.

À peine eurent-ils fait dix pas qu'une voix gronda dans leur dos :

— *Porqué no quieres pagar ? Hijo de puta !*

Suivit le claquement d'un coup brutal sur la peau et le cri qu'il arracha.

Enrique ne fit aucune remarque, se conduisant comme s'il n'entendait rien.

Il y eut une succession de coudes et de carrefours avant qu'ils ne parviennent à une porte métallique. Enrique introduisit une clé dans la serrure et fit pivoter le lourd battant.

Ils traversèrent une haute salle pleine de conduites, de molettes et de réservoirs. Leurs pas tintèrent sur la passerelle en acier, ils montèrent et descendirent plusieurs escaliers avant d'emprunter un corridor noyé dans les vapeurs d'une canalisation fuyante. Brolin ne laissa pas plus d'un mètre entre son guide et lui pour ne pas le perdre au milieu de cette fumée moite. Il y eut une autre porte lourde qu'Enrique actionna avec une clé et de nouveau des passages étroits et bas. Ils arpentaient les sous-sols de Manhattan, Brolin n'avait déjà plus la moindre notion d'orientation, à force de changer de niveau ou de bifurquer. Pour ce qu'il en savait, ils pouvaient tout à fait se trouver sous Central Park ou sous Ward's Island. Le dernier repère rassurant dont il disposait était le cercle blafard de la lampe torche que tenait Enrique devant eux.

Après une échelle à barreaux incrustés dans le béton, ils zigzaguerent entre des formes humaines couvertes de sacs plastique ou de sacs-poubelles fétides. L'une d'entre elles grogna sur leur passage et Brolin sentit qu'Enrique était à deux doigts de frapper dedans. Le petit bonhomme à l'accent mexicain se retint en crachant par terre. Une autre volée de marches et un couloir avec des ampoules nues dans l'angle du plafond, une guirlande blême contre les murs gris. Pendant qu'ils suivaient cet accès, le sol se mit à trembler puis le trille strident du métal grinçant enveloppa les deux hommes. Dans un fracas chaotique le métro passait juste au-dessus d'eux, faisant vibrer à tout rompre une grille qui menait à la voie. Un peu plus tard, Enrique souleva une plaque de tôle ouvrant sur un ancien local technique depuis longtemps abandonné. Une

fois en bas, il fit signe à Brolin de se tourner.

— Tu ne dois pas voir le reste du chemin. Je vais te bander les yeux. Allez, ne discute pas.

Brolin s'exécuta et on lui noua un foulard autour de la tête. Il était à présent à la merci complète du gang.

— Tu vois quelque chose ?

— Rien.

Il perçut un important déplacement d'air juste devant son visage et comprit avec un temps de retard qu'Enrique venait d'esquisser un coup de poing qui s'était arrêté à trois ou quatre centimètres de son nez. Un test pour s'assurer qu'il ne voyait vraiment rien.

— Maintenant tu écoutes mes ordres, tu lèves les pieds ou tu te baisses quand je te le dis. En route.

Enrique serra une main autour du bras gauche du privé et ils entamèrent la dernière portion. Ils évoluèrent à droite, à gauche, en bas et en haut pendant ce que Brolin pensa être une demi-heure. À un moment, il suspecta Enrique de lui faire faire volontairement des détours dans la même pièce, simplement pour le désorienter. Ils n'allaient pas très vite mais bientôt Brolin détecta les premières ondées de sueur dans son dos. L'air devenait de plus en plus humide et chaud malgré l'hiver. Enrique s'arrêta soudain pour parler en espagnol. Un autre homme lui répondit avant de s'éloigner doucement. Un garde en patrouille qui signifiait qu'ils se rapprochaient.

Le foulard disparut d'un coup.

Brolin cligna les yeux pour s'habituer à voir de nouveau.

— *Bienvenido* à la Cour des Miracles, déclama Enrique. De hautes bougies brûlaient dans des niches creusées dans les murs. L'endroit était ancien, les marques de taille et de coups dans la roche étaient à présent émoussées, polies par les siècles. Le couloir était assez large pour que cinq hommes s'y tiennent de front, bien que relativement bas. Brolin n'aurait su en expliquer l'origine, mais outre la nitescence ambrée des bougies, un halo bleuté nimbait les lieux.

Suivant Enrique, le détective privé dépassa le virage et découvrit les premières alvéoles mortuaires. Des cavités abritant les squelettes effrités d'une tribu indienne où l'on avait

disposé des bougies par dizaines. Les flammes tremblaient silencieusement entre les crânes et les cages thoraciques, la cire s'accumulant en paquets perlés contre les fémurs et les os du bassin. D'habitude, le duel entre les ténèbres et la lumière se fait sans concession, une bataille rangée et tranchante, sans demi-mesure. Ici les bougies propageaient leur feu sans force, flirtant délicatement avec l'obscurité, se partageant le territoire sans violence, dans le ressac incessant de la danse du vent.

Brolin nagea dans la poussière du sol pour passer sous l'arc en lancette qui débouchait au centre de la nécropole enfouie. Le cercle parfait de cette vaste salle s'achevait avec d'autres alcôves funéraires éclairées de la même manière, par un voile ardent et orangé. Contrastant avec le site, des tables de camping et des sièges pliants accueillaient deux hommes du gang d'Enrique. Tous deux avaient des foulards noirs noués sur le front, et l'air de cruels cerbères plus que de guides touristiques. Un Désert Eagle 357 Magnum et une mitraillette Kalachnikov AK47 reposaient devant eux sur la table, entre des caisses de métal, un livre de comptes et des magazines.

Enrique montra Brolin du doigt et parla espagnol avec ses acolytes qui acquiescèrent sans lâcher du regard le nouveau venu.

Puis Enrique montra un trou béant dans le fond du mur.

— L'entrée se fait par là, tu poses tes questions, t'achètes ce que tu es venu prendre et tu ressorts par là aussi et je te ramène à la surface. Hey, les mecs qui sont là-dedans viennent ici parce qu'on assure la sécurité de l'endroit et qu'on y amène la clientèle, ce qu'ils sont ou ce qu'ils font, on s'en fout, d'accord ? Si tu vois des choses qui ne te plaisent pas, tu avances et tu ne fous pas la merde, c'est comme ça ici. Nous on prend 15 % sur toutes les transactions, le reste n'a pas d'importance. Alors tu fais ton business et tu fermes ta gueule, c'est clair ?

— Parfaitement.

— Pour tout ce qui est marijuana, cocaïne, crack et héro, c'est directement avec nous que tu traites.

Brolin fixa l'entrée du marché des vices.

— Je crois que ça ira, merci.

Il s'écarta et vint jusqu'au seuil du passage. Ce qui s'étendait

au-delà était encore plus sombre. Il baissa la tête et fit le premier pas.

D'autres tables, des lampes-tempête fonctionnant à l'huile pour seul éclairage, et des visages.

Mal rasés, dents jaunes, yeux fiévreux de sadisme, bien coiffés ou en épis, habillés comme des clochards ou plus soignés, les types qui tenaient leurs « stands » étaient aussi variés que ce qu'ils proposaient.

Le premier avait étalé sur un morceau de tissu des dizaines d'armes blanches, et à côté, pas moins d'une vingtaine d'armes à feu dont deux fusils d'assaut. Brolin fut tenté un instant d'acheter un revolver, car il devait à tout prix se débarrasser de son Glock. Mais les armes vendues ici pouvaient tout à fait être impliquées dans des crimes divers, ça n'était guère mieux.

Quelques foulées plus loin, ils étaient deux assis derrière la table. Deux hommes au crâne rasé, proposant des dagues nazies, probablement authentiques. Au passage de Brolin, le plus jeune – à peine dix-huit ans, jaugea le privé – l'interpella discrètement :

— Elles sont d'époque. C'est des vraies. Regarde, y a même le sigle SS gravé sur la garde, regarde.

Il lui adressa un sourire complice avant d'ajouter fièrement :

— Elles ont servi, tu peux en être sûr, ces petites merveilles ont fait couler le sang des rats, si tu vois ce que je veux dire.

Brolin serra les mâchoires et réprima son envie de répondre.

À côté des dagues, un véritable casque de soldat de la Wehrmacht et quelques bibelots devant les piles de revues néonazies. En s'écartant, Brolin remarqua les drapeaux (avec les svastikas aux branches coudées vers la droite) accrochés derrière les deux nazillons.

La marchandise suivante s'amoncelait sur cinq tables. Entre les gadgets sadomasochistes et les instruments de torture sexuelle, plusieurs cassettes vidéo sans étiquette. Suivant le regard de Brolin, le vendeur s'approcha.

— C'est bien ce que tu crois. Du vrai, et là, ils vont jusqu'au bout.

Brolin leva doucement les yeux vers l'individu frêle qui lui parlait. Une espèce de géant roux aux dents proéminentes, beaucoup trop maigre.

— On dit que le snuff c'est du bidon, que c'est une légende, or là mon pote, t'as la preuve que c'est tout à fait vrai. T'as le choix, j'en ai plusieurs qui viennent d'Asie, de Russie, d'Afrique, et deux du pays, avec de la bonne Américaine qui se fait mettre avant de se faire éclater la tronche. Celle-ci est vraiment hard, attention, les mecs la violent avant de lui trancher la gorge, ça va fort. Il suffit de voir le regard de la fille et d'entendre ses hurlements pour savoir tout de suite que c'est pas de la connerie.

Cette fois Brolin ne put s'en empêcher :

— Pauvre taré...

Il s'enfonça les ongles dans les paumes pour ne pas aller plus loin.

— Oh, ça va ! Tu t'es regardé ? Qu'est-ce que tu fous là, hein ? Tu crois quoi ? Si des mecs sont prêts à buter une gonzesse devant un caméscope c'est qu'il y a des clients, et pas qu'un peu ! Il en faut du monde qui crache son fric pour financer ça !

Brolin s'éloignait mais la voix du grand roux lui parvenait encore :

— Et le porno, hein ? On vit dans un pays où tout le monde crache sur les films pornos, où c'est vu par tout le monde comme la pire débauche, le vice des adeptes de Satan, mais on vit aussi dans le pays qui produit le plus grand nombre de films pornos ! C'est ça l'Amérique mec, c'est ça le puritanisme ! Des moralisateurs en costumes-cravates qui te disent de pas regarder ça pendant qu'ils se font tailler des pipes ! Et le porno c'est l'antichambre du snuff-movie, mon pote... C'est la débauche des blasés de demain...

Dans le coude suivant, Brolin manqua trébucher sur un homme bedonnant, tout à fait le genre d'individu à qui l'on achète une voiture dans un garage. Le genre discret, monsieur Tout-le-monde, un voisin lambda. Brolin s'excusa et l'homme lui fit un grand sourire en tirant un carton devant lui.

— Tiens, ça t'intéresse ? Je monte un réseau internet si tu

veux...

Deux Polaroid surgirent dans sa main.

Elles étaient toutes les deux nues, l'une se tenait le sexe en grimaçant, l'autre semblait plus à l'aise, presque habituée. Une main d'homme apparaissait pour prendre un des tétons entre deux doigts.

Les deux filles n'avaient pas plus de dix ans.

D'autres photos montraient d'autres enfants, dans des actes sexuels impensables. Brolin marcha de toutes ses forces sur le pied du pédophile et s'écarta sous un flot d'injures.

Il erra ainsi entre des bacs en plastique contenant des pilules polychromes, des cartes de crédit par dizaines, et aperçut même trois paquets portant la mention « SEMTEX ». Des explosifs.

Il s'immobilisa devant la table d'un personnage étrange. Sans âge, marqué de rides multiples, engoncé dans un gilet sombre avec une montre à gousset enfoncée dans la poche, il observait Brolin derrière ses lunettes rectangulaires avec un sourire confiant. Néanmoins ça n'était pas tant l'homme que ce qu'il proposait qui avait attiré l'attention du détective privé. Des cartes d'identité, des passeports, des permis de conduire, des licences de port d'arme, tous les faux papiers imaginables s'entassaient là, vierges, prêts à servir. Derrière une batterie de tampons, le vendeur avait même installé un voile blanc et un appareil photo pour des instantanés.

— On a besoin d'être quelqu'un d'autre ? demanda l'homme d'une voix haute et sifflante.

Brolin fouilla nonchalamment du bout du doigt parmi les documents proposés.

— Pas exactement. Je cherche des informations.

— Je fais ça aussi. Tout dépend de quoi il s'agit.

— Je cherche à prendre contact avec quelqu'un. Quelqu'un qui a sûrement eu recours à vos services.

— Si vous me donnez un nom, peut-être pourrais-je vous donner un prix.

— Malicia Bents.

Il n'y avait aucune Malicia Bents recensée sur le territoire, c'était soit un faux nom, soit une immigrée clandestine. Dans

tous les cas de figure, il lui avait fallu des faux papiers pour ouvrir sa boîte postale à Phillipsburg. Même si elle ne s'était pas déplacée et avait procédé par courrier, elle avait fourni un justificatif d'identité. Et le papier que Brolin avait trouvé à l'entrepôt dans Red Hook était clair : «... *Malicia Bents à la Cour des Miracles...* », elle était venue là.

Le cœur du privé se souleva lorsque le vieil homme lui dit :

— En effet, je connais. Cent dollars.

Cette fois, Brolin ne négocia pas, il tendit les billets mais ne les lâcha pas.

Le vendeur hocha la tête, amusé, il observa le privé pardessus la monture de ses lunettes.

— Très bien. Je ne l'ai jamais vue, mais j'ai fait quelques faux papiers pour cette personne.

— A la demande de qui ?

— De Bob.

Les battements cardiaques du privé multiplièrent leur rythme par quatre.

— Qui est ce Bob ?

Le faussaire posa ses prunelles fatiguées sur les billets que tenait encore Brolin.

— Vous payez pour Malicia ou pour Bob ? Brolin ajouta cent autres dollars sur les précédents.

— Voilà qui change tout. Bob est un des vendeurs qui vient ici. Avec l'adrénaline, Brolin sentait la sueur se diffuser partout sur son corps. Il avait également les mains moites.

— Est-il là ? interrogea-t-il vivement.

— Non, pas aujourd'hui, en fait il ne vient pas souvent.

— Il vient pour quoi au juste ? Pour vendre ? L'autre fit signe que oui.

Pris d'un affreux doute, Brolin se pencha vers le vieil homme.

— Dites-moi, qu'est-ce que Bob vient vendre ici ?

Le faussaire eut tout à coup l'air embarrassé. Il se passa une fine langue sur les lèvres.

— Chacun son truc. Comme vous l'avez remarqué, ici on trouve de tout. Et il y a des acheteurs pour tout. Si dingue que ça puisse sembler, Bob en a un certain nombre, même des clients

fidèles.

- Que vend-il ? insista Brolin. Il n’y tenait plus.
En face, l’individu avala sa salive en grimaçant.
- Il vend de la chair humaine.

Annabel n'en croyait pas ses yeux.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? s'énerva Jack Thayer. Qu'est-ce qu'on doit comprendre avec ces photos ?

La jeune femme prit deux clichés de la même victime, l'un datant d'avant l'enlèvement, l'autre d'après.

— Compare-les. Que vois-tu ?

Jack se massa le menton en réfléchissant.

— La terreur... Qu'en pensez-vous, shérif ? Eric Murdoch s'avança pour être plus près.

— Le type, là, est très pâle alors qu'il était plutôt hâlé auparavant, fit-il remarquer. Vous ne trouvez pas ?

— Pas seulement, intervint Annabel. Si je vous dis que cette photo-là a été prise presque trois mois après l'enlèvement, vous ne voyez rien qui vous choque ?

L'expression de gaieté qu'il arborait sur la première photo avait été remplacée par la quintessence même de la peur ; mais à part cela, l'homme était similaire en tous points. Les cheveux plus longs, pas coiffés, une barbe recouvrant la peau, mais le véritable changement était dans ses yeux, nulle part ailleurs.

— Sa morphologie ! s'écria Annabel. Il a autant de joues qu'avant son enlèvement, il n'a pas perdu de poids. Et regardez les autres, tous les autres, c'est identique. Ils sont tous au moins aussi bien portants si ce n'est plus. On les nourrit très largement pendant leur séquestration. Bien plus que nécessaire. Jack, si on repense aux tatouages qu'ils ont tous, à quoi cela te fait penser ?

— Une marque d'appropriation ?

— Exactement ! Comme sur des bêtes. Les adeptes de Caliban se constituent un troupeau, Jack, ça n'est rien de moins que ça, un troupeau qu'ils marquent de leur sceau !

Elle réalisa l'énormité de ce qu'elle disait au moment où les mots s'envolèrent de sa bouche.

Les photos de victimes bien portantes, les squelettes dépouillés de leur chair...

En une fraction de seconde tout se mit en place, la corrélation entre la découverte qu'elle venait à peine de faire et

la motivation de Bob.

— Ils les engraisent avant de les dévorer ! s'écria-t-elle.

— C'est absurde ! contra le shérif Murdoch. Il secoua les épaules, presque choqué.

— Enfin, vous y pensez une seconde, poursuivit-il, on est au XXI^e siècle, c'est fini les rituels anthropophages !

— Non, au contraire, elle a raison, rétorqua Thayer. Ça explique encore mieux le choix du nom Caliban. Ça n'est pas seulement la pièce de Shakespeare, c'est aussi pour l'anagramme de canibal.

Il était consterné. L'anagramme était une évidence qu'il n'avait jamais voulu prendre en compte bien qu'il s'en fût fait la remarque très tôt dans l'enquête.

— Merde, jura Annabel, tu te rends compte, c'est une secte cannibale, Bob dirige une secte de mangeurs de chair humaine !

Elle songea aussitôt à la famille entière qu'elle avait vue sur la photo épinglée par Bob sur un mamelon. Puis à Rachel Faulet. Elle n'avait pas disparu depuis longtemps, il subsistait une chance qu'elle soit encore en vie, dans l'attente d'être dévorée.

Annabel prit son téléphone portable. Elle ne captait aucun réseau ici.

— De mieux en mieux. Shérif, vous permettez que j'utilise votre téléphone ?

— Je vous en prie.

Elle composa le numéro de Brett Cahill, son cellulaire. Il décrocha à la troisième sonnerie.

— Brett, écoutez-moi, je crois que je sais ce que Bob prépare, ce qu'il fait avec ses victimes. Il les mange. Parlez-en au type du FBI, qu'ils...

— Nous avons une piste sérieuse, détective O'Donnel. Pour tout vous dire nous sommes sur la route de Montague, si la chance est avec nous, nous aurons identifié Bob, ou quel que soit son vrai nom, avant le lever du soleil. Une équipe d'intervention est avec nous. Je pense que le cauchemar est fini.

Face à Annabel, Thayer avait l'air soucieux.

— Qu'est-ce qu'il dit ? interrogea-t-il.

Annabel pressa la touche du haut-parleur et la voix de Brett

Cahill inonda le salon :

— Plusieurs tireurs d'élite sont prêts à intervenir dès que nous aurons l'identification.

— Bon sang, pensez que Bob a peut-être emprisonné ses victimes autre part que chez lui, s'il est abattu, vous signez leur arrêt de mort ! gronda Thayer.

— Bob est considéré comme extrêmement dangereux, l'agent spécial Keel qui est en charge des opérations a fait de son arrestation sa priorité, il ne risquera en aucun cas la vie de ses hommes.

Après un lourd silence, Cahill ajouta :

— De toute manière, Keel ne pense pas qu'il y ait encore des survivants, il les considère déjà comme tous morts.

Deux vans et un fourgon de l'unité d'intervention du FBI fendaient la nuit sur les routes du New Jersey.

Ils déchirèrent le drap blanc qui recouvrait peu à peu l'asphalte, se hissant dans les Skylands, dans le prolongement menaçant des monts couverts de conifères. Quand les fédéraux arrivèrent en trombe à Montague, il était presque minuit. Ils trouvèrent sans délai le Oak's Bar, au moment où le rideau métallique descendait et où les néons retournaient au sommeil.

Neil Keel frappa à la porte en exhibant sa carte. Deux agents l'accompagnaient ainsi que Brett Cahill. Le patron, un ours répondant au nom de Geoff Hewitt, les fit entrer, un peu abasourdi par la présence du FBI chez lui un dimanche soir.

— Monsieur Hewitt, nous avons besoin de votre aide et de votre mémoire, expliqua Keel après une brève présentation.

— Qu'est-ce que je peux... Qu'est-ce que vous voulez ?

— Dimanche dernier, à quinze heures, deux personnes ont eu rendez-vous ici, dans le box numéro 2. Est-ce que cela vous dit quelque chose ?

— Les boxes c'est ça, là au fond, c'est plutôt des tables mais comme elles sont isolées, on les appelle des boxes.

Il désigna une série de six coins repas séparés par des cloisons en bois tout au fond de la grande salle.

— Avez-vous moyen de savoir qui occupait ce box numéro 2 la semaine dernière ? insista l'agent Keel.

— Oh, oui. Je crois savoir mais on va vérifier.

Geoff Hewitt sortit un livre de réservations de sous son bar et le feuilleta.

— Oui, c'est bien ça. Samedi dernier, Bob m'a appelé pour réserver le box pour le lendemain quinze heures. Je ne sais pas pour quoi faire, je ne m'occupe pas trop des affaires des autres, j'ai vaguement souvenir de l'avoir vu le dimanche en question avec un autre type, par contre je ne me rappelle plus à quoi il ressemblait.

— Et ce Bob, vous le connaissez ? Vous avez son nom ? Cahill pouvait voir que derrière sa placidité, Neil Keel

s'impatientait.

— Oui, il vient de temps en temps, il s'appelle Robert Fairziak, il habite un peu plus bas sur la route de Millville.

Brett Cahill secoua la tête par dépit ou étonnement, il ne le savait pas lui-même. Et en plus cet enfoiré utilisait son vrai prénom¹⁶ !

L'agent Keel montra une photo de Lucas Shapiro qu'il avait récupérée sur le permis de conduire du défunt.

— Vous reconnaissez cet homme ?

— Ah, oui ! C'est lui, aucun doute, c'est le type qui est venu avec Bob dimanche dernier.

Une minute plus tard, les portières claquaient tandis que les membres de l'unité d'intervention se préparaient en disposant les amplificateurs de lumière sur leur front.

¹⁶ Aux États-Unis, on a coutume d'utiliser « Bob » comme diminutif de Robert.

Au fond du couloir en pierre humide qui ressemblait désagréablement à une oubliette moyenâgeuse, le faussaire croisa les bras sur son torse. Dans l'obscurité ambiante, la lampe-tempête disposée devant le vieil homme prolongeait les ombres de son visage, donnant à son maigre sourire un dessin sournois.

Brolin accusait le coup.

Il y avait pensé, assez souvent, écartant à chaque fois cette option, la jugeant trop folle.

Le cannibalisme.

Bob vendait la chair de ses victimes à tous les curieux, les amateurs de nouvelles sensations, les esprits pervers ou dérangés. Soudain, les quelques mots qu'il avait trouvés dans l'entrepôt prirent une signification écœurante.

«... avec Lucas ... distribution et Bob ou Malicia Bents à la Cour des Miracles... le cercle..... connaisseurs. »

Il vit les blancs se combler tous seuls. Les taches d'encre décantèrent pour reprendre une structure plus fine, précise, pour former des mots.

« avec Lucas à la grande distribution et Bob ou Malicia Bents à la Cour des Miracles pour le cercle fermé des connaisseurs. »

Lucas travaillait dans un abattoir, il achetait de la viande qu'il traitait dans son hangar pour la mettre sous plastique avant de la livrer à des commerces de grande distribution. Se pouvait-il qu'il eût parmi ses clients des amateurs de chair humaine ? Brolin balaya tout cela dans un coin de sa tête.

— Ce Bob, vous savez quel est son vrai nom, ou à quoi il ressemble ?

— Ici, c'est pas le genre d'endroit où on s'échange nos numéros de téléphone, mon ami, et je suis pas très physionomiste. Il est assez grand, un peu nerveux, cheveux bruns il me semble. Monsieur Tout-le-monde en fait. Hey, je peux savoir pourquoi toutes ces questions ?

Brolin lui rendit son sourire assuré.

— C'est personnel, mais soyez certain que je protège mes sources, d'autant plus lorsqu'elles s'avèrent payantes.

— Ça a l'air drôlement important pour vous. Dites, je sais pas grand-chose sur ce Bob, mais jetez un coup d'œil sur son écriture, ça vous intéresse ?

Avant même d'aborder le sujet, Brolin ajouta quarante dollars de plus sur la liasse initiale.

Satisfait, le faussaire se pencha sous la table et fouilla dans deux caisses en plastique jusqu'à en sortir une carte postale.

— La voilà. Une fois il m'a laissé ça. Tenez.

Brolin la prit du bout des doigts. Une carte ancienne, la photo était en noir et blanc, représentant une ville du début du siècle, avec une charrette sur un pont au-dessus d'une rivière. Au dos, de la même écriture que la carte trouvée chez Spencer Lynch, ces quelques mots : « Salut Ed, je dois repartir plus tôt que prévu, si un de mes clients se pointe dis-lui que je reviendrai dimanche prochain sans faute. Merci. Bob. »

Ed, le faussaire, posa son index sur le document.

— Il aime bien écrire sur ces cartes postales, expliqua-t-il, je l'ai souvent vu faire, c'est comme une carte de visite je pense. Il en a toujours un petit stock avec lui.

— Combien pour la carte ?

Ed haussa les épaules, réfléchissant. Brolin posa trois billets de vingt et le vieil homme eut l'air content.

— Et cette Malicia Bents, Bob vous en a beaucoup parlé ? interrogea le privé.

Se fiant à ce qu'ils savaient de la secte de Caliban, à savoir qu'il s'agissait uniquement de trois individus, Spencer, Lucas et Bob, Brolin avait d'abord supposé que Malicia n'était rien d'autre qu'une aide, une subalterne tout comme Janine Shapiro l'était pour son frère. Mais à présent, son instinct lui dictait d'être plus curieux, il la suspectait d'avoir une position plus importante, d'être une intermédiaire. Entre quoi et quoi ?

— Non, il n'en parle pas beaucoup. Il est venu un jour me demander de faire quelques faux à ce nom.

Ses yeux brillaient d'une lueur allègre comme s'il ne disait pas tout, riant de ce qu'il gardait pour lui.

— Et cette femme, vous avez une idée de son apparence ?

Vous avez bien vu une photo, non ?

Cette fois, Ed dévoila ses dents tant il s'amusait de la situation.

Sur le ton de la confidence, il se pencha vers Brolin pour lui répondre :

— C'est que, justement, cette femme, cette Malicia Bents, ça n'en est pas une.

— Quoi ?

— Malicia Bents est un homme. Je l'ai bien vu sur les photos que Bob m'a apportées pour faire les faux papiers. C'était un homme grimé en femme, j'en mettrais ma main à couper.

Brolin n'en revenait pas. Pourquoi se cacher derrière le visage d'une femme ? Pour ne pas être reconnu ? Pour brouiller les pistes ?

— Oh, mais il y a encore mieux ! lança le faussaire avec ravissement.

Lorsqu'il comprit qu'il avait toute l'attention de Brolin il parla lentement, presque en chuchotant :

— La principale activité de Bob ici était la vente de chair, mais de temps à autre, il pouvait rendre un autre genre de service. Moyennant un bon prix, il pouvait faire quelque chose de tout à fait différent. Et une nuit où on discutait ensemble, Bob m'a avoué que ça n'était pas lui qui se chargeait de rendre ce genre de service, c'était Malicia. Et ça l'a fait sacrement rire, croyez-moi ! Il n'en pouvait plus quand il m'a murmuré à l'oreille que Malicia...

D'un geste très vif, Ed le faussaire attrapa la tête de Brolin et lui souffla l'information dans le creux de l'oreille.

Les trois véhicules des fédéraux quittèrent la route en soulevant des gerbes de neige. Ils rebondirent dans tous les sens sur le chemin qui s'enroulait entre les conifères, s'approchant de la maison de Robert Fairziak dit « Bob ». À moins de cinq cents mètres, dans le dernier virage, ils stoppèrent et tous les hommes descendirent rapidement. Neil Keel donna à Brett Cahill un gilet pare-balles Ultima Ballistic Threat Level II neuvième génération, un must dans le genre, en lui ordonnant de rester derrière, quoi qu'il se passe.

S'enfonçant dans le froid des bois et de la nuit, le ruban létal du groupe d'intervention serpenta jusqu'à cerner la maison au nord, à l'est et à l'ouest.

C'était une construction modeste, tirant vers le chalet, bâtie au sommet d'une petite falaise tournée vers le sud. Elle était parfaitement isolée, et en la voyant, Brett Cahill ne put s'empêcher de penser aux cris. On pouvait faire hurler une personne ici, nul ne l'entendrait. C'était le site *ad hoc* pour se livrer à ses plaisirs morbides.

L'agent spécial Keel disposa son talkie-walkie devant sa bouche :

— Lowels, Martins, en position ?

— Affirmatif.

— Affirmatif. J'ai un visu sur une fenêtre d'où provient de la lumière. Je crois que c'est le salon.

— On ne bouge pas, prévint Keel. Je veux d'abord un aperçu complet de la situation. Les autres, vous distinguez des mouvements dans la maison ?

Une succession de réponses négatives fusèrent dans les crachotements du récepteur. Apparemment, Robert Fairziak était dans son salon, unique source de lumière.

Se tournant vers Cahill, Neil Keel sortit son automatique de sous sa veste.

— Et si Bob n'était pas seul ? demanda Brett.

— Il est seul ce soir, commenta l'agent fédéral, il n'y a qu'une voiture devant la porte.

— Et dans le garage ? La voiture devant la maison est peut-être celle d'invités, la sienne est bien au chaud dans cette espèce de grange...

— Ça m'étonnerait, elle menace de s'effondrer. De toute façon dès qu'on a un créneau, on entre.

Cahill soupira.

Keel dardait sur lui un regard désobligeant, il n'aimait pas l'attitude du flic. La voix à peine parasitée de Martins résonna dans le talkie :

— Il y a du mouvement dans le salon, j'ai vu une ombre passer devant la fenêtre !

— Une seule personne d'après vous ? demanda Keel.

— Impossible à dire. Je pense, oui. Keel jeta un bref coup d'œil à Cahill. Martins intervint de nouveau :

— Ah, fait chier ! La lumière vient de s'éteindre. Je répète, la dernière lumière de la maison vient de s'éteindre.

— On passe en vision nocturne, commanda Keel. On va entrer.

Tous les visages sclérosés par la terreur s'épandirent sur la table du salon. Thayer les parcourait un à un, confus. Le shérif Murdoch tirait sur son pull, ne parvenant pas à gérer le stress d'une situation comme celle-ci. De son côté, Annabel demeurait placide en surface. À l'intérieur, elle fulminait de ne pas pouvoir être présente à l'arrestation de Bob.

Elle avait tout donné de sa personne pour cette enquête, elle avait été jusqu'à se compromettre avec Joshua Brolin lors de la mort de Lucas Shapiro. Et elle assistait au grand final comme un vulgaire témoin, elle lirait l'ensemble des faits dans les journaux, dans l'édition du lendemain soir.

L'appel strident de son biper les fit sursauter tous les trois.

Le numéro de téléphone de Brolin s'affichait.

Annabel se leva. Le détective privé avait dû tenter de la joindre sur son propre téléphone, sans succès. Sans demander de nouveau l'autorisation à Eric Murdoch, Annabel s'empara du combiné du shérif et composa le numéro de Brolin.

— Joshua ? C'est moi, Annabel. Qu'y a-t-il ?

— Écoutez-moi, je crois qu'on s'est fait avoir.

Sa voix était plus crispée que d'habitude, il semblait aussi essoufflé.

— Où êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Ça serait trop long à expliquer, disons que je viens de revenir à la surface. Annabel, la secte de Caliban, je ne suis pas sûr qu'ils soient seulement trois.

— C'est pourtant ce qui semble le plus logique. Même Janine Shapiro l'a confirmé au FBI, m'a dit Cahill.

— Cette Malicia Bents dont je vous ai déjà parlé, vous vous souvenez ? Elle joue un rôle bien plus important que ce que je pensais. On la maintient dans l'ombre, comme une chimère. En fait, elle n'est rien d'autre qu'un leurre.

— Comment ça ?

Dans son dos, Thayer et le shérif Murdoch fronçaient les sourcils, interrogeant Annabel du regard.

— Malicia Bents n'est pas une femme. C'est un homme qui

se cache derrière elle, il se sert de ce faux nom pour rester invisible, afin que nul ne connaisse son existence. Annabel, où êtes-vous ?

— Chez le shérif Murdoch à Phillipsburg, avec Jack Thayer. Qu'est-ce qu'il y a ? Dites-moi.

Brolin hésita un instant à l'autre bout du fil.

— Il y a que j'ai parlé avec un homme qui a déjà vu Bob, finit-il par avouer. J'étais à la Cour des Miracles.

Brolin lui expliqua tout, sans entrer dans les détails. Il lui fit le récit de ce qu'était la Cour des Miracles, de Ed le faussaire qui l'avait « aidé » et surtout de ce que vendait Bob dans ce lieu damné.

— Ça n'est pas tout. Il arrive de temps à autre qu'on vienne voir Bob pour autre chose que de la chair humaine. Parfois, on lui demande des renseignements précis, des informations délicates, le genre d'infos que seul un flic peut avoir. Sur un casier judiciaire, sur une opération en cours, des choses comme ça, rien de grave. Vous comprenez ce que ça implique ? Ed, le faussaire dont je vous ai parlé, m'a dit qu'il avait pas mal discuté avec Bob, et un jour de confiance, Bob lui a avoué que le mec qui se cache derrière Malicia Bents est un flic. Annabel, il y a un officier de police dans cette fraternité de mort, peut-être un homme que nous avons déjà croisé !

Annabel était bouché bée, debout à côté du téléphone.

— Je dois filer, j'ai encore quelque chose à vérifier, annonça Brolin. Si j'ai du nouveau, je vous tiens au courant.

Le cerveau en ébullition, entièrement tourné vers Malicia Bents, Annabel n'eut pas la présence d'esprit de lui faire part de l'arrestation imminente de Bob, il avait déjà raccroché.

— Alors ? sonda Thayer, l'air soucieux.

— C'était Brolin, balbutia Annabel.

Hors du coup, Eric Murdoch demanda doucement :

— Qui est-ce ?

— Un détective privé qui nous file un coup de main, expliqua Thayer.

Le visage de Murdoch s'illumina :

— Ah, je vois, c'est le type qui est venu me poser des questions sur l'enlèvement de la petite Rachel Faulet.

Annabel cligna des paupières et tâcha de se concentrer.

— Il dit que la secte de Caliban n'est pas formée que de trois membres. Il y en a un quatrième.

Elle se mordilla l'intérieur de la joue avant de lancer le plus surprenant :

— D'après lui, c'est un flic.

— Un flic ? répéta Thayer plus qu'étonné. Il a des preuves, ou peut-être un nom, quelque chose ?

— Non, pas encore.

Murdoch les observait comme s'ils étaient devenus fous. Il secouait la tête, trouvant l'hypothèse impossible. Il se leva pour disposer les tasses à café vides sur un plateau et disparut dans la cuisine sans cesser de secouer la tête.

Thayer se mit à faire les cents pas.

— Je sais que les flics de ce pays ne sont pas tous des anges, mais tu ne trouves pas ça un peu exagéré ? questionna-t-il. Enfin, qu'est-ce qui lui fait dire ça ?

— Je ne sais pas. J'ai confiance en lui, Jack. Il est parti vérifier quelque chose, il a promis de rappeler s'il trouvait ce qu'il cherchait.

La jeune femme vint se coller contre la vitre donnant sur le balcon. Dehors, la neige tombait sur les bois, une myriade d'ombres grises se déversant sur fond noir.

— Un flic, murmura-t-elle.

Quel rôle jouait-il alors dans l'organisation ? Qui était-il, que faisait-il ? *Tout tend à démontrer que Bob est le maître... C'est lui qui signe, c'est lui la référence.*

Le froid se propageait au travers des mains d'Annabel, elle les avait appuyées sur la fenêtre. La buée de sa respiration troublait à présent le paysage. Elle recula de quelques centimètres. Elle pouvait voir toute la pièce dans le reflet translucide.

Il y avait un élément différent. Quelque chose qui avait bougé dans le décor.

Jack n'y était plus.

Elle prit conscience subitement qu'il n'y avait plus que le silence autour d'elle.

Plus aucun bruit dans toute la maison, sauf le tic-tac

hypnotique de l'horloge dans le couloir.

En un claquement de doigt, les dernières lumières de la bâtisse, celles du salon, s'éteignirent.

Plongeant Annabel dans le monde des aveugles.

Les murs grincèrent un peu.

La remontée s'était effectuée selon la même méthode que la descente, Enrique avait bandé les yeux de Brolin sur une moitié du trajet, pour ensuite le relâcher dans la boîte de nuit « Oe-Deep ». Brolin avait ensuite foncé à l'extérieur pour communiquer avec Annabel.

L'excitation et les émotions suscitées par la Cour des Miracles l'avaient poussé à marcher à grandes enjambées. Il était passé sous les voies de chemin de fer qui surplombaient Lexington, pour remonter vers Central Park North jusqu'au Morningside Park. Les clochers de St John the Divine dominaient les arbres du parc du haut de la colline. La nuit conférait à leur architecture déjà complexe un air lugubre. Brolin grimpa la pente en exhalant un nuage congelé et tourna dans Amsterdam Avenue. L'université Columbia et ses hordes d'étudiants avaient suscité la présence de nombreux établissements ouverts jusque tard. Contracté dans sa veste en cuir, Brolin affrontait le froid et la neige en réfléchissant à tout ce qu'il venait d'apprendre.

Ils avaient toujours considéré la secte de Caliban comme étant composée de trois membres. Les photos trouvées chez Spencer Lynch tendaient dans cette direction, avec trois types de supports différents, tout comme les notes trouvées chez Lucas, il y mentionnait un groupe de trois, Spencer, Bob et lui-même. La présence de Janine Shapiro était un cas à part, elle ne faisait pas partie du groupe, elle n'était que l'instrument de son frère, un pion à sa merci. Il en allait de même avec Malicia Bents, avait longuement supposé Brolin. Elle n'était qu'un outil à la solde de Bob. Or elle n'était pas elle, mais il. Et un flic de surcroît.

Qui est-il ? Et qui est Bob là-dedans ?

Que pouvait-on dire de ce Bob justement ?

Il s'affichait comme le « gourou » de la fraternité. Bien qu'il n'eût jamais approché Spencer, c'est lui qui l'initiait par des lettres que transmettait Lucas Shapiro. C'est encore lui qui s'adressait à Annabel, ne prenant pas la peine de masquer son

écriture.

Ne prenant pas la peine de masquer son écriture.

N'était-ce pas là un détail contradictoire avec le reste ? Un individu extrêmement prudent, ne prenant jamais de risques inutiles, ne laissant derrière lui aucun indice, aucune preuve le rattachant aux enlèvements, se pouvait-il qu'il n'hésite pas à se compromettre avec son écriture ?

Le vent projeta les mèches de Brolin devant son visage, elles lui griffèrent les joues avant de disparaître, de nouveau plaquées en arrière.

Réfléchis ! Pourquoi être si prudent, jusqu'à ne laisser aucune empreinte, pas même sur les lettres destinées à Spencer, et dans le même temps ne pas avoir peur d'exposer son écriture ? Qu'est-il ? Sa soif de collectionner les hommes et les femmes en toute impunité témoigne d'une grande assurance, d'une volonté forte, il amasse par désir, et il n'a aucune peur de la police, il les nargue en jouant avec eux. Il se permet de se servir d'un être humain pour transmettre ses messages, un moyen de démontrer sa toute-puissance, et son arrogance. Bob contrôle les autres, Lucas et Spencer, c'est lui qui domine, il est fier, il a soif de pouvoir.

Et malgré toute sa prudence, il ne dissimule pas son écriture, il lui suffirait d'utiliser n'importe quel ordinateur pour ça, pourtant il se sert de cartes manuscrites qu'il laisse un peu partout derrière lui, y compris lorsqu'il s'adresse à la police. Annabel a clairement reconnu son écriture sur les Post-it recouvrant le paquet et la cassette qu'il a apportés chez elle. Bob est-il à ce point narcissique qu'il se sent au-delà de ça ? Qu'il ne craint pas qu'on puisse remonter à lui par ce biais ?

Non, il a démontré qu'il était très malin, dans son mode opératoire, il calcule ses actes, même s'il est vaniteux à outrance, il se contrôle. L'écriture n'est donc pas une erreur.

Qu'est-ce que l'écriture ? Une signature ? Une forme matérielle d'individualité ? Avec les moyens actuels, entre les laboratoires de la police scientifique et les experts graphologiques, il n'est plus possible de contrefaire une écriture avec une parfaite réussite. Et il y avait trop de préparation et d'intelligence derrière tout ça pour que Bob l'ignore. Une

extrême prudence à tous les niveaux et la bêtise de tout écrire à la main, laissant dans son sillage un identifiant évident. C'était là le paradoxe.

À moins que...

Brolin s'immobilisa au milieu du trottoir. Les vitrines des magasins teintaient la neige aux couleurs de l'arc-en-ciel.

A moins que ça ne soit fait exprès.

Brolin imagina rapidement le visage lambda de Bob, les armes du crime à la main, toutes les preuves suffisantes pour le rattacher à cette histoire. Et soudain, il imagina une ombre derrière lui, agitant les fils de sa marionnette.

« Et si j'étais le maître d'une secte d'illuminés cannibales. Un homme nourri de pulsions morbides, de désirs de puissance, de contrôle, de maîtrise. Un homme épris de pouvoir et d'ordre, qui aime être respecté, un homme qui est devenu flic pour ça, et pour être au contact du crime, pour voir tous les jours le sang des autres, en exerçant une profession qui alimente mes envies. Mais ça n'est pas tout, j'ai besoin de plus... Peu importe comment tout s'est fait, les rencontres, etc. Je suis avide de pouvoir, mais je suis aussi très prudent, parce que je suis flic je sais qu'il est facile de se faire prendre, qu'il faut être très attentif à ce que l'on fait. Je connais les méthodes de la police, et surtout je suis conscient par expérience que le criminel est à la merci d'imprévus qui peuvent le trahir. Je suis prévoyant, alors je me cache derrière un faux nom, celui d'une femme pour encore plus brouiller les pistes. Mieux encore, je me sers de l'homme en qui j'ai le plus confiance et je le hisse à ma place, et moi dans l'ombre, je contrôle tout, sans prendre de risque. C'est moi qui élabore tout, jusqu'aux méthodes d'enlèvement, me servant de mon expérience de flic, je me cache derrière mon vassal, derrière Bob. Et si jamais l'impossible devait se produire, si la fraternité était démasquée, dans le pire des scénarii possibles, alors on chercherait à tout prix la tête pensante, l'instigateur de la secte de Caliban. Spencer, Lucas, s'ils devaient parler, ils citeraient le nom de Bob, car ils ne connaissent que lui, et l'écriture de Bob le confondrait. C'est de sa main que sont signées les cartes, c'est son écriture qui était chez Annabel, c'est alors Bob qui tomberait. Je n'aurais plus qu'à me faire discret,

pour que l'on m'oublie. Éventuellement à faire tuer Bob pour m'assurer de son silence, mais si je l'ai pris lui, c'est que j'ai mes raisons... Oui c'est ça... »

Dans l'avenue déserte, Brolin prit appui contre un feu de carrefour.

Il était sur la bonne piste, il en était certain. Le flic qui se cachait derrière Malicia Bents n'était pas qu'un simple subalterne, c'était lui qui dirigeait tout cela depuis l'ombre. Le coup de l'écriture manuscrite ne collait pas avec le reste, c'était sa porte de sortie, l'assurance que si le groupe de Caliban devait tomber, ça s'arrêterait à Bob. Personne n'aurait jamais dû entendre parler de Malicia Bents.

Malicia Bents... Malicia Bents.

Brusquement, Brolin rebroussa chemin. Il remonta l'avenue à toute vitesse jusqu'à ce qu'il cherchait : une boutique spécialisée dans les confiseries en tous genres, le type de lieu nouvellement en vogue chez les étudiants new-yorkais comme chez les plus jeunes. Le sanctuaire ne fermait pas avant deux heures du matin, accueillant une clientèle en mal de nostalgie enfantine. Attenant à la grande salle, un magasin de jeux présentait ses rayonnages aux chalands de la rue. Brolin s'avança entre les présentoirs bigarrés et entra dans le royaume du jouet où un couple s'affairait à choisir une poupée. New York a cette particularité qu'elle ne vit pas comme partout ailleurs.

Le détective privé entra dans la section des jeux de société. Il trouva rapidement ce qu'il voulait et déchira le film protecteur de la boîte de Scrabble. Il ouvrit le sachet contenant les lettres de l'alphabet gravées sur des jetons en plastique et fouilla jusqu'à pouvoir écrire MALICIA BENTS sur le sol. Il entreprit alors d'extraire des lettres du nom pour reformer d'autres mots. L'idée lui était venue d'un coup, en songeant à Caliban, sous l'éclairage nouveau il se transformait en l'évidente anagramme de *Canibal*. Lettre après lettre, Brolin échafaudait des débuts de phrases, jusqu'à obtenir le premier mot. Les suivants s'emboîtèrent aussitôt.

Malicia Bents était une anagramme.

Celle de *Caliban it's me* ¹⁷.

Celui qui était derrière tout ça ne manquait pas d'humour. Son immense égocentrisme et son assurance transparaient dans ce jeu de mots qui devait le faire jubiler.

Brolin avait vu juste. Bob n'était lui aussi qu'un pion.

Le véritable maître de toute cette mascarade était encore plus dangereux.

Car personne ne connaissait son vrai visage.

¹⁷ Littéralement : « Caliban c'est moi. »

En entendant l'ordre de l'agent spécial Keel dans son oreillette, Mark Martins prit son inspiration et fit signe aux deux hommes qui l'accompagnaient que l'assaut était lancé.

Il sortit du sous-bois et courut vers la maison en serrant son Heckler & Koch MP5. En moins de trente secondes, toutes les issues de la maison étaient rejointes par un groupe d'hommes armés et dotés d'appareils de vision nocturne ITT Night Enforcer 6015 leur permettant de voir en pleine nuit comme en plein jour.

Le bélier défonça la porte d'entrée au moment même où deux fenêtres volaient en éclats, l'écho du bris de verre résonnait encore dans la maison que déjà cinq hommes en tenue d'intervention investissaient les lieux, sécurisant les angles, pendant que d'autres entraient au pas de course pour aller de l'avant.

Mark Martins faisait partie de la seconde escouade, il s'agenouilla devant l'ouverture du salon, son binôme se positionna juste dans son dos, fouillant toute la pièce de sa visée. Personne. Martins se releva et se précipita jusqu'au mur opposé, tout près de ce qui devait être la chambre. Il était à dix centimètres de la porte ouverte. Sa respiration était haletante, malgré les centaines d'heures de préparation, rien ne valait l'adrénaline et la peur de l'expérience vécue.

Il eut à peine le temps de distinguer la silhouette dans l'encadrement, un mouvement furtif, et, dans le halo vert de son amplificateur de lumière, il reconnut le chrome d'une arme à feu qui dépassait de la chambre.

Neil Keel vit ses hommes se déployer autour de la maison de Robert Fairziak par petites grappes fluides. Stan Lowels, capitaine du groupe, lui transmettait les informations en temps réel, depuis le cœur de la zone d'investigation.

« Équipe Alpha en position, bélier prêt, équipe Bravo et Charlie en attente... Go ! »

Les bruits étouffés de la porte qui cède d'un coup, le

martèlement des pas sur le sol.

« *FBI-PERSONNE-NE-BOUGE !* »

Les nombreux souffles des hommes de l'équipe, le son d'une lampe ou d'un vase bousculé pendant l'assaut et qui se brise, les froissements de vêtements que les micros amplifient.

« *Bravo, le salon est clair.* »

« *Alpha, la cuisine est claire.* »

Huit secondes depuis l'intrusion.

Keel hocha la tête vers Brett Cahill pour lui dire que tout se passait bien, jusqu'à présent. Ils allaient pouvoir y aller, d'un instant à l'autre Robert Fairziak serait appréhendé.

Une voix que le système de transmission déshumanisait trop pour être reconnue hurla dans le micro :

« *LÂCHEZ VOTRE ARME ! LÂCHEZ-LA !* »

« *SUSPECT ARMÉ !* » cria un autre.

« *Suspect dans sa chambre.* »

« *NE BOUGEZ PAS ! LÂCHEZ VOTRE ARME ! PAS LE MOINDRE GESTE !* »

« *Je veux une équipe en position derrière lui, par la fenêtre !* » ordonna le capitaine Lowels.

« *Négatif, capitaine, c'est le versant de la falaise, impossible d'approcher par là.* »

« *J'ai un angle de tir, pleine tête.* »

Vingt secondes.

« *Négatif, on ouvre le feu uniquement s'il lève son arme.* »

« *Bien reçu. Je crois qu'on peut pass...* »

« *NON !!!* »

Les crépitements des coups de feu saturèrent le récepteur, immédiatement répercutés dans l'air, tout autour de Neil Keel et de Brett Cuhill, claquant avec plus de sécheresse encore, avant de se taire.

« *HALTE AU FEU ! HALTE AU FEU !* »

Keel prit le talkie-walkie en s'approchant de la maison, voûté comme s'il voulait éviter les balles perdues.

— Lowels, que s'est-il passé ? demanda-t-il.

Il y eut un blanc avant que la réponse du capitaine grésille dans l'appareil :

« *Fairziak est au tapis.* »

— Putain de merde. Des dégâts chez nous ?

« *Négatif, on a tiré avant lui.* »

— J'arrive.

Keel et Cahill rejoignirent le groupe d'intervention. L'odeur piquante de la poudre stagnait dans la pièce. On venait d'allumer la lumière du salon et celle de la chambre. Sur le seuil de celle-ci, Mark Martins était agenouillé au-dessus d'un corps. Une ombre rouge s'éloignait de plus en plus de ce dernier. Martins redressa la tête :

— Il nous faut un hélico pour l'évacuer.

Au ton de sa voix, tout le monde comprit que Robert Fairziak serait mort bien avant que l'hélicoptère ne décolle. Brett Cahill se pencha sur lui. Bob était plutôt maigre, d'un blanc laiteux. Les poils épars de sa courte barbe saillaient sans une implantation homogène, contrastant avec son visage par leur couleur ébène. Il n'était pas coiffé non plus, trois épis se dressaient sans panache sur son crâne. Lentement, il tourna les yeux vers Cahill, l'observant de ses grandes prunelles noires. Il cligna des paupières avec difficulté, sa respiration sifflant au travers de sa bouche ensanglantée. Il examina Brett Cahill comme s'il voulait jauger celui qui l'avait attrapé.

Malgré tout ce que Bob avait fait, Cahill ne parvint pas à cet instant à le considérer comme un monstre, il voyait un homme, à l'apparence fragile, un individu frêle que la vie fuyait peu à peu, et qui allait mourir sous le regard indifférent d'une douzaine de personnes, dans la plus grande solitude.

Brett passa une main sous sa tête. L'homme qu'il tenait avait été un enfant, un martyr, et de ces souffrances, Bob le tueur était né. À ce moment cruel où son existence s'achevait, Bob redevenait cet enfant meurtri, dont l'âme portait plus de cicatrices qu'un corps d'homme n'aurait pu en supporter.

— Ça va aller, ne bougez pas, mentit-il.

Les lèvres pourpres de Bob s'écartèrent. Il souriait.

— Je n'ai pas peur, murmura-t-il dans un sifflement ponctué de gargouillis.

Chaque fois qu'elle se soulevait, sa poitrine émettait un désagréable bruit de succion, un clapotis humide provenant de ses organes à l'air.

— Je n'ai... pas peur... Je ne suis plus seul désormais... Une fine rigole de sang se fraya un chemin entre ses dents et coula sur son menton.

— Je ne suis plus seul... Jamais...

Ses yeux se voilèrent un peu lorsqu'ils se remplirent de larmes.

— Ils sont avec moi... Tous... Je les ai en moi... maintenant...

Brett frissonna en tenant ce corps poisseux. Le sourire de Bob s'élargit encore plus.

— Ils sont en moi... Je les ai mangés... Ils m'habitent... et plus jamais je ne serai... seul.

Les larmes ne coulèrent pas. Elles n'auraient jamais plus à le faire.

Robert « Bob » Fairziak devint plus lourd, ses membres se relâchèrent, et il ne fut plus qu'un paquet de chair vide de tout esprit.

Brett Cahill resta prostré à côté pendant une minute, puis il se tourna vers le capitaine Lowels.

— Qu'est-ce qu'il y a eu ? interrogea-t-il.

Neil Keel, en charge de l'opération, ne fit aucune remarque, il se contenta de fixer Lowels.

— Il a été surpris par notre intervention, expliqua le capitaine, mais il nous attendait là avec un flingue. On l'a mis en joue et ce crétin est resté là quatre ou cinq secondes à essayer de nous voir. Je crois qu'il a compris que c'était foutu pour lui. Il a voulu qu'on en finisse. Et il a braqué son arme vers Martins, le plus proche, on a alors ouvert le feu.

— Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il voulait en finir ?

— Eh bien, je crois qu'il a souri juste avant de mettre Martins en joue. Vous savez, ce genre de sourire amer, il a su qu'on le tenait.

Un des hommes du groupe d'intervention entra dans le salon d'un pas rapide.

— Il y a un escalier dissimulé dans un placard, ça descend vers une cave, je crois.

Keel prit le fusil d'assaut des mains de Martins.

— On y va. Dieu seul sait ce qu'il peut y avoir en bas.

Quatre hommes s'engagèrent à sa suite.

Brett Cahill sortit son arme et, après un léger flottement, il se lança dans leur sillage.

Brolin se renversa en arrière, parmi les boîtes de Monopoly. Ils s'étaient tous fait prendre au jeu des apparences.

Caliban n'était pas un concept.

« *Caliban est notre seigneur...* »

C'était un individu bien réel, le maître de tout cela.

— Hey ! Ça va pas, non ! s'écria un employé en le voyant Vous ne pouvez pas faire ça, on n'ouvre pas les emballages !

D'un bond, Brolin se retrouva debout, l'aura déployée autour de lui comme une cape gigantesque qui rendit l'employé aphone le temps qu'il disparaisse dans la rue.

Il bouscula deux adolescents qui protestèrent pour la forme et recomposa le numéro de biper d'Annabel. Elle était injoignable par son téléphone portable, il fallait qu'elle le rappelle.

En enfouissant les mains dans ses poches de veste, il se souvint de la carte postale en l'effleurant. La carte que Bob avait écrite et laissée à l'attention de Ed le faussaire, celle qu'il avait rachetée une heure et demie plus tôt. Elle n'était pas récente, photo noir et blanc, papier jauni. Il se souvint de la carte trouvée chez Spencer Lynch. Même genre, aussi vieille autre paysage.

Brolin la tourna. En haut était écrit en caractères minuscules : « VILLE DE LEDGEWOOD – ET LE CANAL. 1899 ».

Il creusa sa mémoire jusqu'à se remémorer le nom de Boonton Annabel lui avait expliqué que la carte trouvée chez Spencer n'était plus fabriquée, qu'elle représentait la ville de Boonton traversée par le canal... Il ne parvint pas à se souvenir du nom.

Il arrêta un jeune couple pour leur demander s'il y avait un moyen de se connecter à Internet dans les environs. On lui indiqua le nom d'un bar un peu plus loin sur la 103^e.

Brolin le trouva aisément et entra. Une musique disco couvrait les tables d'une bonne humeur ambiante. Malgré l'heure avancée de la nuit, la plupart des sièges étaient occupés. Deux

femmes au look vampire jetèrent des regards intéressés vers le détective privé. Sans y prêter attention, celui-ci repéra dans le fond ce qu'il cherchait.

Il régla le forfait minimum et s'installa devant un ordinateur. Il disposa la carte postale à côté du clavier et entreprit de se connecter à un moteur de recherche pendant qu'il ôtait sa veste.

Il commença avec « Ledgewood » + « Boonton » et le moteur s'emballa jusqu'à ce qu'il affiche trois résultats comprenant les deux noms de ville. En lisant le résumé du deuxième, Brolin fit claquer ses doigts.

«... partant de Phillipsburg, le canal Morris traverse les villes de Lopatcong... Ledgewood... Boonton... »

Brolin enfonça son menton dans sa main.

Pourquoi Bob utilise-t-il de vieilles cartes ayant le canal Morris comme point commun ?

Phillipsburg...

C'était dans ces environs-là qu'on constatait le plus grand nombre de disparitions. Caliban et les siens suivaient-ils le canal Morris pour procéder aux enlèvements ? Non, c'était absurde...

Les doigts du détective privé s'agitèrent sur le clavier. Il trouva plusieurs sites internet concernant le canal Morris. Il chercha celui qui lui semblait le plus sérieux, le plus détaillé et trouva une carte du tracé originel du canal. En le suivant de l'index sur l'écran, il confirma qu'il n'y avait aucun rapport entre les enlèvements et les lieux de son passage. De toute manière, le canal avait été abandonné depuis des décennies, la majeure partie de ses voies étaient aujourd'hui détruites ou perdues dans les forêts. Alors pourquoi Bob se servait-il de cartes postales du canal ? Où se les était-il procurées pour commencer ? Dans un musée ? Y travaillait-il ?

Brolin qui avait tout d'abord pensé qu'il fallait trouver Malicia Bents pour trouver Bob comprenait avec ironie que c'était tout le contraire.

Il fureta dans diverses rubriques du site internet et aperçut l'icône « musée » dans un coin supérieur. La page en question expliquait avec regret que le musée du canal Morris avait fermé

ses portes quatre ans auparavant faute de fonds nécessaires à son bon fonctionnement. Vendu aux enchères, le vieux bâtiment et tout son contenu – n’ayant de valeur qu’aux yeux des très rares collectionneurs – avaient trouvé acquéreur en la personne de...

Brolin resta interdit devant le nom qui s’inscrivait en surbrillance sous ses yeux.

Le pire lui vint à l’esprit aussitôt.

Annabel était en danger de mort.

Toutes les lumières s'étaient éteintes d'un coup. Annabel soupira d'énervement.

— Jack, ça n'est pas le moment.

Et ça n'était pas dans son style. Brusquement, elle se sentit mal à l'aise.

— Jack ? appela-t-elle sans forcer.

Le bois de la maison grinça pour toute réponse.

— Hey, Jack !

Cette fois elle n'était plus aussi calme.

— Shérif Murdoch ? Vous êtes là ?

Qu'est-ce que c'était que ça ? Pourquoi tout éteindre ?

C'est une coupure de courant, arrête de stresser.

Alors pourquoi personne ne répond ?

Annabel était à deux doigts de sortir son arme, tout en se sentant ridicule d'avoir aussi peur.

— Il y a quelqu'un ? répéta-t-elle.

Merde, pourquoi ne répondent-ils pas ?

La coïncidence était tout de même troublante. Elle leur annonçait que Bob était sur le point d'être pris, et qu'on savait qu'il y en avait un quatrième derrière tout cela, un flic de surcroît, et ils disparaissaient dans la foulée...

Un flic...

Oh, non ! C'est vraiment pas le moment de devenir parano !

Pourtant, les faits parlaient d'eux-mêmes.

Et pourquoi pas ? Beaucoup d'enlèvements dans un périmètre proche de Phillipsburg, et le shérif Murdoch était un flic. Et...

Soudain toute l'affaire revint en mémoire à Annabel.

Comment tout avait commencé.

Jack n'était plus en service ce soir-là. Il avait entendu la nouvelle, cette fille scalpée retrouvée nue dans Prospect Park, et il avait insisté pour avoir l'enquête. « Une affaire d'enlèvement pour Annabel », avait-il dit.

Et si...

C'était impensable.

Pourtant... Jack vivait seul, il avait dit être avec une femme le soir où l'on s'était introduit chez elle, était-ce vrai ? Et il adorait le théâtre, se pouvait-il que lui n'ait pas relevé le rapport entre *La Tempête* de Shakespeare et Caliban ? Ou l'avait-il fait exprès pour que ça ne se sache pas ? Il avait l'intelligence pour manigancer tout cela. À bien y réfléchir, elle ne savait rien de ce qu'il faisait de son temps libre, Jack disait lire, aller au théâtre, se promener... Était-ce vrai ? Il y avait son attitude depuis le début de cette enquête, à toujours tout suivre de près, son entêtement à ne pas abandonner, même face au FBI. Il lui parlait souvent de sa maison de campagne, où était-ce déjà ? Ah, oui dans le Connecticut, mais elle n'y avait jamais été, non plus qu'aucun de leurs collègues, Thayer était trop solitaire, il pouvait tout à fait mentir. Cette maison pouvait bien se trouver dans les environs de Phillipsburg, c'était plus proche que le Connecticut, il pouvait s'y rendre les week-ends et même le soir en semaine, avec un peu de route.

Oh, non, c'est pas possible, pas Thayer !

Elle entendit un frottement de tissu dans son dos.

Annabel fit volte-face, tout en portant la main à son holster.

Ses doigts détachèrent le clip et se resserrèrent autour de la crosse quand sa vue fut entièrement bouchée par l'ombre qui s'avança sur elle.

Elle fit un pas en arrière, heurtant la porte-fenêtre.

Son index passa sur la gâchette et son bras se déplia de sous son pull, amorçant le début de son arc de cercle vers sa cible.

L'ombre tout entière l'engloutit.

Son Beretta parcourait toujours l'air, pas encore dans l'axe pour tirer.

Et le poing rageur de l'ombre s'abattit sur la tempe d'Annabel.

Une première fois.

La seconde fois, la jeune femme entendit son nez se briser sous le choc, et le sang chaud se déversa sur ses lèvres.

Le troisième coup lui fit lâcher son arme et sa mâchoire tout entière l'électrisa. La saveur métallique du sang lui inonda la bouche.

Elle crut qu'elle avait plusieurs dents de brisées quand elle tomba par terre.

Puis, il n'y eut plus rien.

C'était fini.

L'installation de Bob Fairziak était somme toute rudimentaire. Il avait construit un placard avec quelques planches d'aggloméré au-dessus de l'escalier qui conduisait à la cave, se créant son propre passage secret. Il avait suffi à Thomas Combie d'ouvrir la porte pour deviner un léger courant d'air. Du bout de sa chaussure, l'officier du groupe d'intervention avait soulevé le morceau de moquette maladroitement ajusté par-dessus les marches et il avait découvert le pot aux rosés.

Brett Cahill posa le pied dans l'escalier, ça semblait solide. En revanche, il n'y voyait rien, l'agent Keel était déjà en bas, avec une lampe torche et les hommes qui l'accompagnaient pour sécuriser le sous-sol. Il descendit avec prudence, tandis qu'un des types plus bas lançait :

— C'est pas croyable, mais où on est ?

Et effet, Cahill se le demanda lorsqu'il fit face aux étagères qui couraient à travers toute la cave. Il y avait des menottes, plusieurs paires, du chloroforme, une matraque, de la corde fine et une autre plus épaisse. En face, entre un kit de crochetage de serrure, des gants et du Scotch large, Cahill remarqua une série de bombes lacrymogènes soigneusement alignées.

Les cinq lampes torches arrosaient la pièce aveugle en se déplaçant délicatement, semblables à un ballet de lune.

Cahill desserra son étreinte sur la crosse de son arme et contourna la dernière étagère sans s'y intéresser pour se placer à la droite d'un Neil Keel impassible. L'agent fédéral considérait la table de porphyre qu'on avait montée sur des parpaings. Elle ressemblait à ces anciennes tables de travail sur les docks, là où on vidait les poissons avant de les envoyer dans la chaîne de fabrication et d'emballage de surgelés. À bien l'observer, c'était ce qu'elle devait être. Il y avait même la bonde sur le côté pour évacuer les entrailles et le sang. Sa taille et la rangée de couteaux, scies et sécateur bien propres qui s'étaient sur une serviette bleue laissaient présager un usage bien plus sinistre. Leurs reflets cruels capturèrent le faisceau lumineux de Keel.

— On a touché le jackpot, murmura-t-il.

Il éclaira un plan de travail encombré d'une authentique pierre à aiguiser, de films plastique isolants destinés à congeler des produits frais, d'un couteau à désosser et même d'un hachoir à manivelle.

Les lampes projetaient leurs rayons rectilignes à la manière de lames d'argent, tranchant l'obscurité et provoquant des scintillements et des miroitements désagréables.

— Oh, non... c'est pas vrai ! souffla un des hommes en reculant vivement.

Keel et Cahill se réunirent autour de lui. Il tendit le bras vers un énorme bocal poussiéreux en tournant la tête.

Un morceau de papier était scotché dessus.

« Les yeux sont le reflet de l'âme. Celui qui possède les yeux capture l'âme. Alors il n'est plus seul. »

Keel souleva le papier.

Le liquide jaune se mit soudain à briller.

Et tous les yeux qui y flottaient firent de même.

Brett Cahill se masqua la bouche avec le dos de la main. Neil Keel était stupéfait.

Son expression de dégoût disparut très vite, remplacée par la réflexion puis l'inspiration.

— Et si... Vous savez ce que c'est, ce que ça veut dire ? fit-il d'un ton qui laissait présager qu'il avait la réponse.

— Que Bob était complètement taré.

— Non, au contraire. Bob n'est pas seulement Bob, c'est aussi un homme que nous cherchons depuis plus de sept ans. Je suis prêt à parier mon salaire qu'il est le *tueur des marais*.

— C'est qui, ça ? murmura Cahill.

— De 1995 à 1997, dix-neuf cadavres ont été retrouvés dans les marais de Caroline du Nord. On leur avait découpé les yeux, c'est la seule partie de leur corps qu'on n'a jamais retrouvée. L'enquête a longtemps piétiné, avec notamment la mort de l'agent en charge du dossier, une mort accidentelle dans un crash aérien. Mais curieusement, on n'a plus retrouvé de cadavre ensuite. Les spéculations sont allées bon train, un journaliste a même suspecté l'agent du FBI décédé dans l'avion d'être le tueur, et l'enquête n'a plus jamais avancé d'un iota. De son côté, le Bureau a supposé que le tueur des marais était mort,

ou bien qu'il était en prison pour un autre délit, et que le rapprochement n'avait pas été fait. Cinq ans après sa disparition, on dirait bien qu'il vient de refaire surface.

Cahill jeta un autre regard à la petite quarantaine de noyaux blancs dans leur jus épais. Tous ces morts sans identité.

Un gargouillis écœurant le sortit de sa fascination morbide. Il se tourna pour voir un des hommes vomir tout ce qu'il pouvait. Il se tenait devant un congélateur entrouvert. Cahill ferma les yeux un instant.

Mais où étaient-ils tombés ?

En plein dans l'esprit dérangé d'un assassin.

Cette cave était le reflet de ce qu'il était vraiment.

Un autre membre de l'équipe s'approcha du congélateur et se pencha pour voir à l'intérieur.

Sa bouche s'ouvrit pour crier mais rien n'en sortit, sa poitrine se contracta sous son gilet pare-balles pendant qu'il se précipitait pour sortir.

C'était l'ancre du diable, un voyage dans l'inconscient d'un dément, d'un psychopathe.

Un coup sourd contre l'un des murs du fond les immobilisa tous.

Cela provenait de la portion qu'ils n'avaient pas encore bien inspectée.

Keel s'approcha en braquant le fusil d'assaut qu'il avait pris à Mark Martins avant de descendre. Ils convergèrent tous dans la direction du bruit pour cribler le mur de halos blancs. Neil Keel la repéra le premier.

Une solide porte de chêne, renforcée d'armature en acier et fermée par quatre verrous.

Quoi qu'on ait mis derrière, on avait tout fait pour que ça ne puisse pas en sortir.

Keel demanda qu'on le couvre et il entreprit de pousser les verrous, les uns après les autres.

Au quatrième, il recula d'un pas et posa la main sur la poignée. D'un hochement de tête, il s'assura que tout le monde était prêt.

Il tira en arrière.

Une insupportable odeur d'excréments et d'urine jaillit

depuis le minuscule réduit de terre qui s'ouvrait au-delà.

Soudain, dans la pâleur des lampes, surgit un visage tuméfié.

Ce qui devait être une adolescente, le regard à moitié dilaté par la terreur.

Puis une femme plus âgée entra dans la lumière, et un homme...

Il y avait là toute une famille.

Dont un petit garçon à la main bandée.

La souffrance la réveilla.

Annabel avait l'impression qu'un obus venait d'éclater sur son visage, que toutes ses chairs étaient à vif, le moindre mouvement entraînant un os brisé dans la mauvaise direction, déchirant tout sur son passage.

Outre les ecchymoses sur la joue et la tempe, son nez était cassé et elle avait une canine complètement déchaussée, ne tenant en place que par un bout de gencive sanguinolente.

Elle parvint à se hisser sur les coudes. Il faisait parfaitement noir.

En voulant se redresser, elle laissa échapper un cri de douleur. Sa tête était sur le point d'exploser.

— On revient à soi ? fit Caliban au-dessus d'elle.

Il parlait d'une voix fallacieuse, composée un ton trop haut pour être naturelle, on aurait dit une mauvaise imitation du loup parlant à la place de la grand-mère dans *Le Petit Chaperon rouge*.

Annabel le reconnut, ce timbre particulier. Comment ne l'avait-elle pas vu venir ?

— Où suis-je ? demanda-t-elle en se crispant sous les tiraillements de ses blessures.

— Chez moi.

Où était-il ? Ça venait du dessus ou du côté ? Impossible à définir.

Elle serra les poings et se mit en position assise. Elle eut si mal que ses bras et jambes en tremblèrent. Perdue au milieu de ce néant, il lui semblait que tout son corps tournait dans le chaos. L'absence du moindre repère était déroutante.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous voulez ?

Sa question resta sans réponse. Elle tâta le sol : de la terre tassée. Pourtant elle n'était pas dehors, il faisait bien trop sombre et la présence de murs était palpable, l'impression d'enfermement ne la quittait pas.

Caliban répondit enfin :

— Rien que vous puissiez me donner. Ce que je veux, je vais

le prendre.

Annabel tendit le bras vers la droite, dans l'espoir de se faire une meilleure idée du lieu où elle était.

— Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

Annabel se raidit. Oui, elle l'avait démasqué, et il le savait.

— Oui, murmura-t-elle. Vous êtes Caliban. Vous êtes Eric Murdoch.

Elle devina dans le silence le sourire de ravissement qui dévoilait les dents du shérif.

— Qu'avez-vous fait de Jack ?

— Oh, ce bon vieux Thayer ? J'ai cru comprendre que vous et lui étiez de bons amis... Hum. J'ai peur qu'il ne soit indisponible quelque temps. Juste avant que je coupe la lumière, il est venu voir dans la cuisine ce qui se passait. Disons qu'il s'est pris les pieds dans un plat qui traînait. Oh, mais rassurez-vous, il n'a pas souffert.

Son rire était sec, perfide.

Au loin, Annabel entendit une femme pleurer. Ses gémissements étaient étouffés par la distance, mais il n'y avait pas d'erreur possible.

— Où sommes-nous ? s'affola Annabel dans un souffle.

— Je vous l'ai dit. Chez moi.

— Qu'est-ce que c'était que...

La jeune femme se souvint de toutes les photos, des enlèvements et des séquestrations et elle ferma les yeux.

Elle y était. Au cœur de son repaire. Là où il les gardait avant de les tuer.

— Pourquoi... Pourquoi tout ça ? voulut-elle savoir.

— Pourquoi ? répéta-t-il avec étonnement. N'avez-vous donc rien compris ? Annabel, voyons... Vous n'êtes pas attentive, vous ne voyez rien. La première fois que nous nous sommes vus, j'ai tout de suite songé que vous trouveriez toute seule, que vous feriez le rapprochement. Les victimes, Annabel, ce sont eux la clé.

Caliban soupira. Il était divisé entre le mutisme – le désir d'effrayer cette femme par ses silences – et l'envie de partager son génie. Il poursuivit finalement, contrôlant avec difficulté son excitation :

— Prenons les choses autrement, Annabel. Lorsque vous vous promenez dans la rue, que voyez-vous ? Et quand vous faites vos courses au supermarché ? Ou en vacances sur la plage ? Que voyez-vous ?

« Je vais vous le dire, moi. Vous voyez la foule. Les gens. Des troupes entières de consommateurs. Ceux-là mêmes qu'on appelle les humains, vous savez, ceux qui sont au sommet de la chaîne alimentaire, les maîtres du monde. Entre nous, vous trouvez qu'ils font maîtres du monde, vous, tous ces abrutis dans les galeries commerçantes ? À bâfrer, à dépenser tout le fric qu'ils vont devoir retourner gagner dès le lendemain matin. A jeter leurs déchets n'importe où, en vrais parasites sur cette terre.

Annabel s'inquiéta encore plus. Elle n'aimait pas l'énergie qu'il mettait dans son discours.

— Eh bien, c'est assez simple, reprit-il, moi je me promenais un jour parmi cette foule et de tous les observer dans leur petite mesquinerie ça m'a fait vomir. J'ai vomi l'homme, j'ai vomi sa bêtise, j'ai vomi sa prétention.

Annabel ramena ses jambes contre elle. La peur commençait à distiller ses ramures en elle.

— Pour que vous saisissiez bien toute la portée de ce que je fais, dit-il, je vais vous parler un peu de moi, vous voulez bien ?

Que pouvait-elle faire ? Gagner du temps, c'est tout ce qu'elle pouvait espérer. L'encourager à perler. Murdoch était un solitaire, c'était probablement la première fois qu'il était face à quelqu'un capable de reconnaître le talent dans ses crimes. Il n'avait jamais eu l'occasion de partager ses joies, si macabres fussent-elles.

Murdoch inspira lourdement. Son discours était fluide, comme s'il l'avait déjà répété des centaines de fois dans sa tête.

— Depuis que je suis enfant, j'ai toujours aimé la sensation de contrôle, avoir une certaine forme de pouvoir et être respecté. J'adorais ligoter les autres enfants à des arbres, attendre qu'ils me supplient de les détacher, à un moment, je voyais dans leurs yeux toute la soumission du monde, je savais qu'alors, je pouvais leur demander ce que je voulais. Ça vous étonne que je sois devenu flic dans ces circonstances ? Bien sûr,

il y a eu des dérapages, parfois, je me suis un peu emporté, ça m'a créé quelques ennuis, mais il n'y a pas à dire, l'insigne, ça aide pas mal ! Vous voulez entendre comment tout ça a commencé ? Hein, vous le voulez ?

Annabel geignit pour répondre. Elle devait gagner du temps, elle ne savait pas ce qu'il envisageait de lui faire.

— C'est à cause du destin, lança-t-il. Vous y croyez, vous, au destin ? Moi oui. Un peu. En 1997 j'avais de plus en plus de soucis. Je devenais violent, pas grand-chose, mais vous savez comment sont les gens, un tout petit rien et ils s'emballent. Et puis j'avais cette putain de fascination, je rêvais à des cadavres, que je les ouvrais pour voir à l'intérieur, pour les goûter. Ça a toujours été une curiosité pour moi, le goût des autres.

Le silence retomba. Les narines de Murdoch sifflaient doucement comme il respirait dans les ténèbres, songeant à tout cela.

Le ton qu'il employa était plus doux, plus posé, il se laissait peu à peu enivrer par ses propres mots :

— Plus le temps passait et plus il m'était impossible de m'en défaire. Je vous passe les détails, pourtant ça été une obsession, une putain de vraie obsession.

« Et voilà qu'un beau jour d'avril 1997, un agent du FBI se pointe à mon bureau. J'étais shérif dans une ville de Californie à ce moment. Il me dit qu'il enquête sur le tueur des marais en Caroline du Nord. Et, d'après une piste récente, il était possible que ce tueur ait habité dans les environs de ma juridiction quand il était plus jeune. Il voulait qu'on épluche tous les casiers judiciaires datant des dix dernières années en s'intéressant aux affaires de mœurs, les viols, et surtout les mutilations en rapport avec les yeux. C'est ce qu'on a fait pendant quatre jours. Quatre longues journées où je n'ai pas pu m'empêcher de songer à ce tueur étrange, à ce qu'il était, ce qu'il pensait en se levant le matin, un cadavre dans son lit. Quatre jours à le traquer, pour savoir qui il était, pour poser un visage sur mes rêveries. Jusqu'à trouver un dénommé Robert Fairziak. Robert avait eu des problèmes avec la justice au début des années 1990, quand il était adolescent. Il avait séquestré deux auto-stoppeurs pendant une semaine. Il ne leur avait fait aucun mal, il les

retenait prisonniers ; *pour ne plus être tout seul*, avait-il dit à mon prédécesseur. Mais ce qui retint l'attention de l'agent fédéral c'était la déclaration d'un des auto-stoppeurs, il disait que Robert lui avait à plusieurs reprises demandé de lui donner ses yeux, et qu'en échange il le laisserait repartir. L'affaire s'était achevée sans bruit, Robert les avait finalement relâchés et il avait été interné pendant dix mois dans un institut psychiatrique. C'est en vérifiant son adresse que l'agent du FBI a su qu'il tenait son bonhomme : Robert Fairziak avait déménagé sur la côte est, en Caroline du Nord. Je me souviens qu'il a fait un vrai bond sur sa chaise quand il l'a su. Il venait d'identifier le tueur des marais. Il a foncé à l'aéroport.

Une fois encore, Murdoch fit une pause, une longue minute sans mot.

— Le soir même, continua-t-il, j'ai appris qu'un avion s'était écrasé, sans me douter que l'agent fédéral était à bord. C'est plus tard, trois ou quatre jours après ça, quand le FBI m'a téléphoné, que j'ai compris. Ils m'ont dit qu'un de leurs hommes était venu me voir et qu'il était mort dans le crash. Et ils m'ont demandé s'il avait trouvé quelque chose. Alors j'ai fait le rapprochement. Dans son excitation, le mec du Bureau n'avait pas pris le temps d'appeler ses collègues, il s'était précipité dans l'avion, avec le nom du tueur des marais en tête. J'étais à présent le seul à savoir. Et là, silence. Je sais pas pourquoi, je n'ai rien dit. Je leur ai expliqué qu'on n'avait rien trouvé, et qu'il s'était empressé de repartir, furieux.

Caliban se tut pour respirer lourdement. Annabel crut le localiser à peu près au-dessus d'elle sur sa gauche. Cependant, dès qu'il se remit à parler, la voix changea d'emplacement, comme s'il tournait autour d'elle.

— J'ai passé une semaine à réfléchir. J'avais le nom et l'adresse d'un tueur en série, vous imaginez ? J'aurais pu être un héros, le shérif qui a fait tomber le tueur des marais. Pourtant, ça ne me faisait rien d'y penser. Cette gloire-là ne m'attirait pas, elle ne trouvait aucun écho en moi. En revanche, j'étais fasciné par ce qu'il était, par ce qu'il faisait.

Annabel imagina sans peine Murdoch la bave aux lèvres, le regard enivré par ses souvenirs.

— Tous les jours je m’imaginai sa maison, à quoi pouvait bien ressembler son intérieur. Ce qu’un type comme ça pouvait bien faire de ses week-ends, tout ça m’a obsédé. Et je suis parti en Caroline du Nord. Je l’ai espionné, puis je l’ai approché. Je lui ai dit que je savais tout. Que je l’admirais. Je me souviens que nous sommes partis nous promener dans un centre commercial. Et là, en voyant tous ces gens autour de nous, je lui ai dit qu’ensemble, nous pouvions faire mieux.

« Oh, Annabel, le premier a été un massacre, c’était atroce, il se débattait dans tous les sens, son sang giclait à presque deux mètres dans le ciel, à un moment il n’arrivait plus à hurler, c’était un interminable gargouillis, un cri de porc. Mais la première bouchée de chair...

Caliban inspira fortement, le souffle tremblant à l’expiration.

— Quel délice. D’un coup, tout ce sang n’avait plus d’importance. Au contraire, j’ai aimé manger l’homme que je contemplais. Là, rien ne peut rivaliser avec vous, c’était mieux que le sexe, plus enivrant qu’un orgasme, j’avais le pouvoir absolu sur l’homme, tout d’un coup je me propulsais par cet acte au sommet de la chaîne alimentaire, au-delà des hommes. J’en faisais mon festin. J’étais seul en haut de la pyramide. Annabel, vous ne pouvez imaginer la sensation d’énergie, de puissance que l’on a ensuite à marcher dans la foule, à dévorer des yeux ces hommes et ces femmes en sachant qu’il nous suffit d’un rien pour les faire siens. On ne marche plus, on plane, on sait alors que nul ne vous est comparable. Et ce goût, ma chère... L’exqu Coastité de son raffinement, sa tendreté, aucune viande ne l’approche, croyez-moi ! Inconsciemment, tout votre corps sait qu’il ingère de la chair de la même race que lui, il y a une appartenance, une reconnaissance, la boucle est bouclée. Annabel réprima un haut-le-cœur.

— Vous êtes... répugnant, gronda-t-elle avec difficulté.

— Oh ! Vous dites ça ? Je suis identique à vous, la seule différence, c’est que moi je suis conscient, je suis attentif, et je ne me nourris pas de l’hypocrisie de votre société ! Regardez donc les élevages de vaches, ces braves bêtes que l’on a chosifiées, les privant d’âme pour notre bonne conscience, rien

que de la nourriture sur pattes, substitut à la viande parfaite que serait celle des hommes. On les nourrit de farines animales, or savez-vous seulement que plusieurs de ces farines contiennent du placenta humain ? Savez-vous seulement que le placenta humain et les fœtus sont l'objet de concurrences inouïes entre les laboratoires cosmétiques et pharmaceutiques ? Dans le monde entier, ces grands groupes fabriquent quelques-uns de nos médicaments à base de ces mêmes produits. Des milliers de femmes ingèrent des granules après leur accouchement, un médicament à base de placenta, censé les fortifier, favoriser la récupération.

Cette fois, le ton se fit plus agressif, railleur :

— Ah, je vous entends d'ici, la sceptique ! Vous voulez des exemples concrets ? C'est ça ? Très bien, prenez le Uro Kinase, produit pour les problèmes de cœur, fabriqué à base d'urine humaine. Ou encore à Pittsburgh, plus de dix personnes ont reçu des injections de neurones produites à partir de cellules embryonnaires humaines afin de se remettre d'une attaque cérébrale. Que dire des cures de rajeunissement à base de préparation de fœtus ou de placenta humain à avaler ou à injecter ? Je vais vous dire ce qui vous gêne, ça n'est pas seulement que je tue pour me nourrir, c'est que je mange de la chair humaine, et c'est ça qui vous révolte le plus. Parce que c'est un tabou, pour vous qui vivez dans une société où l'une des principales religions demande que l'on boive le sang de son Dieu et que l'on mange sa chair, vous ne trouvez pas ça un peu ironique ? Et si au lieu d'un bout de pomme, Eve avait avalé un bout de la chair d'Adam, le vrai péché de la chair, une forme de don de soi, un véritable amour... Le monde serait différent, soyez sûre ! L'homme est hypocrite, il adapte les codes selon ses besoins, aujourd'hui on a besoin pour sauver des vies de faire des greffes ; n'est-ce pas une forme de cannibalisme ? Il ne passe certes pas par la bouche, mais le résultat est le même !

— Ça n'a rien à voir, les greffes d'organes sauvent des vies ! rétorqua Annabel.

— Tout ça c'est des conneries ! Si demain la population mondiale a besoin de viande pour sa survie, on légitimera le cannibalisme, tout doucement, par paliers. Avec tous les

problèmes que l'on rencontre dans la nourriture industrielle aujourd'hui ! On ne peut plus rien avaler sans risquer d'en crever.

Il marqua une courte pause avant de poursuivre :

— La vache folle pour n'en citer qu'une... Maladie qui liquéfie le cerveau tout de même, j'apprécie l'ironie ! « Messieurs, *cérébralisez* moins, bouffez plus, sans état d'âme », pourrait-on lire là-dedans.

— C'est absurde...

Annabel avait du mal à s'exprimer, mais Caliban vivait son discours, elle devait l'encourager à poursuivre aussi longtemps que possible.

— Ne dites pas ça ! Je ne fais que ce qui sera toléré demain. Je suis un précurseur, c'est tout.

— Pourquoi ces gens ? Vous avez tué des enfants ! Caliban émit un petit rire cynique.

— Pourquoi eux ? Pourquoi pas les autres ? Faites la queue dans votre supermarché et regardez, bon sang ! Je mets tout le monde dans le même panier ! La réponse est dans le choix des victimes, je pensais que vous l'aviez compris... J'ai simplement répété ce que tout consommateur fait en découvrant une nouvelle gamme de produits : j'ai comparé, j'ai fait mes courses ! Les adolescents, les hommes, les femmes, les enfants. J'ai essayé de savoir s'il y avait une différence de goût entre une mère et son fils, entre deux sœurs, entre les races, le sexe et les âges. C'est aussi simple que ça. Du bœuf du Kansas, du veau du Tennessee, on choisit... Et plus récemment, je... je me suis lancé dans la comparaison d'une famille tout entière, commenta-t-il non sans une large dose de provocation.

Le silence qui suivit meurtrit Annabel, elle repensa aux phalanges de l'enfant.

— Je suis certain que vous voyez ce que je veux dire... Je les ai laissés chez mon ami, Bob. Question de place. Le soir où je suis venu vous rendre visite, j'ai fait un crochet par chez lui, afin de couper quelques bouts de doigts... Ah, j'espère que ça vous remue l'intérieur. Je n'ai eu aucun mal à me procurer votre adresse. J'avoue qu'en vous voyant sous la douche, j'ai eu des bouffées de désir, ma chère, votre peau si... tendre m'a

grandement tenté. C'aurait été idiot de ma part, c'est vrai, toutes ces traces que j'aurais laissées, et puis le viol, moi ce n'est pas trop mon truc, c'était plutôt Lucas, ça.

« Remarquez, j'ai commis une erreur ce soir-là. Si vous aviez été plus perspicace, vous auriez vu que l'écriture sur le miroir n'était pas la même que sur les Post-it. Ce fut peut-être ma seule bêtise, fugace, heureusement.

Annabel secoua la tête. Il était complètement dément.

— Vous êtes taré...

— Ah, pas de ça s'il vous plaît ! Je ne suis pas celui qui a fait le monde tel qu'il est, ne m'en blâmez pas ! Je ne suis qu'un produit de cette société ! Qu'est-ce que vous pensez, hein ? Aujourd'hui, un gamin de ce pays ayant dix-huit ans a assisté à plus de dix-huit mille meurtres à la télévision, en Europe, c'est entre deux cents et trois cents morts par semaine qu'on peut voir sur son tube cathodique. Désormais, c'est la course à la consommation, à l'esthétique, au fric aussi. Une personne ayant de l'argent peut acquérir la beauté, même la jeunesse. Depuis 1999, on peut acheter des ovules sur Internet, on fait ses courses en matant des mannequins magnifiques, avec mensurations, bilan médical, antécédents familiaux à la clé, on peut tout vérifier et on passe commande de leurs ovules ! Le corps n'est plus qu'un accessoire commercial à la solde du marketing. Rien d'autre. Alors pourquoi me priverais-je ? Il faut toujours aller de l'avant, innover, il faut produire, il faut consommer. On m'a élevé là-dedans, pas mes parents, non, la télé, les journaux, les publicités, les panneaux dans les rues, les discours des adultes. Tout, même mes études, a été orchestré dans cette optique. Alors qu'on ne vienne pas me faire de reproches ! Regardez, papa, maman, j'ai réussi ! J'ai fait tout cela, je suis un homme accompli ! Je suis au sommet, je suis au-delà des hommes !

Il s'arrêta le temps de reprendre sa respiration et conclut :

— Et vous... Vous, vous ne valez pas mieux que les autres ! Malgré la douleur, Annabel cracha :

— Pourquoi, parce que je ne mange pas mon prochain ?

Dans la nuit éternelle de ces souterrains, les yeux de Caliban se mirent à briller. Et son rire devint insupportable.

Dès qu'il eut franchi le péage du Holland Tunnel, Brolin écrasa la pédale d'accélération et l'aiguille grimpa avec ivresse.

En découvrant qui avait acquis l'ancien musée du canal Morris, Brolin avait noté l'adresse puis trouvé une carte sur Internet avant de se jeter littéralement dehors. Il avait couru jusqu'à trouver une rue moins éclairée et avait *emprunté* une voiture. Il s'était énervé sur le système électrique du démarreur jusqu'à ce qu'il entende le vrombissement du moteur.

Il avait déjà rencontré le tueur. Il connaissait Caliban.

En y réfléchissant, cela n'était pas aussi surprenant. Caliban sévissait autour de chez lui, il ne pouvait pas concilier d'incessants allers-retours à l'autre bout de l'État avec son métier et ses heures de « loisirs » macabres, dans son antre. Et l'enlèvement de Rachel Faulet l'avait amené à rencontrer Brolin.

Eric Murdoch.

Brolin se remémorait un individu au physique imposant, un corps musclé lentement recouvert de graisse. Et pour cause. Le chasseur était aussi un gourmet avec ses proies.

En 1998, Murdoch avait acheté, pour une bouchée de pain, le musée du canal Morris qui fermait ses portes. C'était une vieille maison croulante, dont la particularité consistait en son sous-sol. Au moment où le canal existait encore, plusieurs plans inclinés permettaient de franchir les collines. Pour que les péniches puissent être tractées en haut de la pente, une chaîne les entraînait par un ingénieux système de turbines souterraines mues par la force de l'eau, à la manière d'une roue de moulin. La maison qui abritait le musée avait en son sous-sol l'ancienne installation de ce plan incliné, plusieurs salles et couloirs laissés à l'abandon depuis. Un endroit parfait pour Caliban afin de garder ses victimes. En outre, en récupérant les pièces du musée, il avait pris possession d'une importante collection de photos et cartes postales représentant le canal. C'était là toute son erreur. En voulant donner du cachet à ses messages, il avait confié un paquet de cartes à Bob, qui venaient de le trahir.

Brolin dépassa Newark et augmenta encore la vitesse, le

trafic à cette heure était quasi nul.

Il enrageait de ne pas avoir un numéro où joindre Thayer, l'équipier d'Annabel. S'il appelait n'importe quel standard de police en expliquant que le shérif d'une petite ville du New Jersey était un dangereux psychopathe, on l'enverrait promener ou on lui demanderait de venir pour faire une déclaration. Personne ne lancerait une patrouille chez un shérif en pleine nuit sur une simple allégation téléphonique venant d'un inconnu. Il ne pouvait pas se permettre de s'arrêter à un poste de police, le temps jouait contre lui.

Soudain, une odieuse bouffée d'angoisse le saisit. Il eut un sentiment de *déjà-vu*, autrefois, il y avait très longtemps, dans un cauchemar qu'il ressassait sans interruption depuis. La mort de l'innocence pour ne pas avoir été assez rapide.

L'aiguille sur le compteur dépassa les 180 km/h.

Il sentait son Glock contre lui. Il n'hésiterait pas à s'en servir. Ce qui serait synonyme de prison. S'il tuait Murdoch, on ne manquerait pas de procéder à l'étude balistique. L'analyse des sillons sur la balle donnerait l'empreinte particulière du canon de l'arme, et le fichier cracherait une comparaison positive avec les balles qui avaient tué Lucas Shapiro.

La croûte urbaine commençait à se déliter, laissant une place de plus en plus importante au paysage naturel, quelques bois, étangs gelés ou champs couverts de neige.

Phillipsburg semblait situé au bout d'un tapis roulant fonctionnant en sens inverse.

Brolin se cramponna au volant et pressa de toutes ses forces sur la pédale.

Annabel aurait voulu ne jamais l'entendre.

Elle aurait voulu ne pas entendre le rire de Murdoch. Un cri saccadé de démente. Celui-ci se délectait de son petit effet sur la détective. Il adorait vivre ces instants ; être capable de briser une personne à sa guise, de psychiquement la réduire à néant.

— La vie, Annabel, n'est qu'ironie. Les catastrophes découlent de bonnes intentions, c'est la seule leçon à tirer de l'histoire. Tenez, par exemple, prenez cette pauvre Rachel que votre détective privé recherche partout, comme un bon chien. Vous savez quoi ? Je l'ai choisie elle parce qu'elle est enceinte, et c'est sa sœur qui me l'a dit. C'est une amie, Megan Faulet. Si Megan ne m'avait pas parlé de sa frangine enceinte, Rachel n'aurait jamais été là ! Elle est belle l'ironie de l'existence !

Il se mit à rire de ses sarcasmes qu'il affectait tant. Les gémissements d'Annabel lui confirmèrent qu'elle était presque prête. Dans peu de temps, il lui montrerait tout son génie. Cette formidable invention, ce moyen qu'il avait de rendre fou n'importe qui. Il ne s'était pas justifié de ses actes uniquement par ego, bien qu'il appréciât particulièrement de tout dévoiler à celle qui l'avait traqué, mais c'était parfait pour la mettre dans un état d'esprit fragilisé, pour la déstabiliser.

Il décida d'en rajouter un peu, une dernière fois, pour la porter à bout :

— Je pensais vraiment que vous comprendriez tout avec les squelettes dans le wagon. Je dois bien avouer que ça a été un coup dur pour moi. Maintenant, je suis certain que le puzzle se met en place, non ? Les boîtes crâniennes ouvertes, quelques tibias absents... Toujours pas ? Enfin, Annabel ! Vous connaissez le jarret de veau ? On en fait de très bons avec l'os humain, la partie sous le genou. Allez, finissons en beauté : vous saviez que Lucas travaillait à l'approvisionnement en viande de certains magasins. Il allait au marché aux viandes, il achetait ce qu'il cherchait et rentrait chez lui mettre tout ça dans des barquettes sous plastique. Et si je vous avouais qu'assez souvent, il grossissait sa production avec autre chose que du

bœuf ou du veau... Qui dit que vous et beaucoup d'autres n'avez pas déjà eu dans votre assiette un des vôtres... C'est ça l'avantage de l'humain, il n'y a rien à jeter dedans, tout est consommable !

Cette fois, il avait été assez loin dans la surenchère, elle devait déjà hurler à l'intérieur. Il passa à l'action.

Sa voix se fit plus douce, plus grave aussi. Il ne jouait plus.

— Il y a une boîte d'allumettes à votre droite, prenez-la. Annabel ne l'entendait qu'à peine, elle était sous le choc, mais le changement d'intonation la fit réagir. Elle frissonna. Il fallait qu'elle sorte d'ici avant de devenir folle. Le rire de Caliban l'avait meurtrie, elle y avait discerné l'ironie dont il parlait et s'imaginait le pire désormais. Elle voulait se laver la bouche, se laver la mémoire et toute l'âme.

— Juste sur votre droite. Ne restez pas ainsi, allez, tendez votre bras.

Elle ne voulait plus être dans le noir, elle ne le supportait plus. Annabel tâtonna sur sa droite et trouva le paquet en question. Un léger frottement résonna autour quand elle l'ouvrit.

— Annabel... Tous ces gens que j'ai capturés... Ils... Ils ne sont pas morts, Annabel. Ils sont avec vous. Maintenant. Tout autour de vous. Grâce à moi, à jamais, vous serez ensemble. Tous ensemble...

La jeune femme était à bout de nerfs, elle ne comprit pas qu'il s'agissait d'un avertissement, tout ce qu'elle souhaitait à ce moment, c'était un peu de lumière, un peu de chaleur. Et sortir d'ici.

Elle craqua l'allumette.

L'odeur de soufre se répandit avec le nuage de fumée.

Les ténèbres se replièrent furtivement, relevant leur rideau sur l'horreur.

Annabel leva les yeux en même temps que la flamme se gonflait.

Elle était au milieu d'une pièce circulaire. Étroite et basse.

Ils apparurent tous.

Par dizaines.

Des hommes, des femmes, des enfants. Ils étaient tous là,

ou presque.

Les murs étaient recouverts de la peau de leur visage, les robes fragiles de leur esprit se chevauchaient les unes les autres, il n'y avait plus la moindre parcelle de terre ou de brique, tout n'était que peau tendue, lèvres étirées et paupières flottantes. Un patchwork d'êtres humains la cernait, semblable aux juges du jugement dernier.

Annabel se mit à trembler, la flamme diminua.

C'est alors qu'elle remarqua un visage différent. Rebondi là où tous les autres étaient plats. Plus pâle et moins cireux. Les lèvres n'étaient pas d'un violet passé mais d'un noir humide. Elle le reconnut, c'était celui de Rachel Faulet.

Annabel s'approcha.

Et les yeux s'ouvrirent.

Des yeux effroyables.

Annabel lâcha l'allumette et les ténèbres fondirent goulûment sur le caveau.

En sortant du virage, les pneus projetèrent une gerbe de neige au loin. Brolin venait de passer le panneau indiquant Phillipsburg. L'ancien musée était à l'entrée de la ville, tout au bout d'un chemin difficilement praticable. Brolin le repéra et s'y enfonça à toute vitesse. Il n'allait pas tarder à savoir si le plan trouvé sur Internet était hors du coup ou non.

Après un pont branlant, la voiture s'embourba dans le tournant en épingle. Le privé n'insista pas et sortit affronter le froid. Les flocons avaient du mal à toucher le sol, sans cesse balayés par un vent tourbillonnant qui sifflait dans les noyers alentour. Brolin se mit à courir, dépassa un tronc affaissé et déboucha au pied d'un talus. La maison était aussi âgée que sur la photo du web. Ses fenêtres réfléchissaient la nuit comme les yeux d'une immense araignée.

Brolin s'empara de son arme et rejoignit l'édifice au pas de course. Il monta sur la véranda et par coups d'œil discrets regarda au travers des vitres. Il faisait noir. Aucune trace de vie.

Il est peut-être trop tard, susurra une voix en lui.

Ou bien ils n'étaient pas là. Il n'avait pas bien compris ce qu'Annabel lui avait dit. Non, ils sont là, en bas, sous la maison, dans les cavités qui abritaient autrefois le mécanisme de remontée des péniches.

Il posa la main sur la poignée de la porte. Fermée. Il allait prendre son matériel de crochetage mais se ravisa. Le temps n'était plus à la délicatesse. Jaugeant la résistance de la vieille porte en bois, Brolin prit un minimum d'élan et fonça dessus. Elle s'ouvrit en craquant et en projetant des esquilles sur tout le seuil.

Il se précipita sur le côté et braqua son Glock face à lui.

Par où accédait-on à ce fameux sous-sol ? Par l'extérieur peut-être ?

Il multiplia les volte-face pour approcher le salon en se couvrant.

De l'autre main, il alluma son crayon lumineux et arrosa la pièce.

Il s'arrêta sur la table.

Les photos des victimes de Caliban la recouvraient. Et surtout, il y avait une paire de menottes et un holster contenant un Beretta. L'arme d'Annabel. Elle était bien là. Brodin sut immédiatement que ça n'était pas la jeune femme qui avait abandonné son arme d'elle-même au beau milieu de la maison. Elle était à présent dans les griffes du monstre.

Il se rapprocha, vérifia le chargeur engagé et rangea son Glock pour prendre le Beretta à la place.

Restait à trouver un moyen de descendre.

*

**

Eric Murdoch, bien qu'à cette minute précise, il se considérât plus comme Caliban – figure nouvelle d'un cannibalisme reconsidéré –, s'écarta du caveau des âmes. C'est ainsi qu'il avait baptisé son invention. D'habitude, il plongeait un individu dans cette pièce après un long séjour dans l'une de ses geôles, avec une torture mentale régulière, pour briser toute résistance. Il s'assurait que la personne était déjà très perturbée avant de l'enfermer dans le caveau et de l'y laisser le temps qu'il fallait. De là, il ne lui donnait plus à manger que des morceaux de chair, sans en expliquer la provenance. Après avoir tenu un discours troublant sur le cannibalisme, il laissait l'esprit de sa victime imaginer ce qu'il voulait, c'était ça le pire. Affamés, ils finissaient tous par manger. Rares étaient ceux qu'il avait ressortis de là encore en possession de leurs facultés de raisonnement. Taylor Adams en était son meilleur exemple. Et encore avait-il dû prendre des précautions pour ne jamais se montrer à découvert avec elle : Taylor le connaissait, c'aurait été imprudent dans l'éventualité qu'elle pût un jour parler après sa libération. Il avait tout particulièrement apprécié l'idée de l'épingle dans le sein. Quelle ingéniosité !

Au-delà de cette préparation, ce qu'il préférait c'était le coup des visages. Décoller la peau était un calvaire qu'il avait surmonté avec la pratique. Mais la surprise du visage vivant, ça c'était du grand art ! Et ça ne demandait pas beaucoup de

travail. Il administrait un sédatif à l'un de ses pensionnaires et l'allongeait sur le ventre sur un brancard roulant. Il lui attachait tout le corps et n'avait plus qu'à laisser la tête dépasser pour amener le brancard dans l'alignement du trou qu'il avait percé dans la porte du caveau des âmes. Celle-ci était masquée par les lambeaux de visages, invisible de l'intérieur. Ensuite il calait bien la tête dans cette cavité, ramenait un peu de peau des visages morts dessus pour dissimuler l'ensemble et n'avait plus qu'à attendre le réveil. Il lui arrivait parfois de venir accélérer les choses, en enfonçant la pointe d'un bistouri dans les parties génitales de l'homme ou de la femme. Ça ne manquait pas de provoquer un bon hurlement, en général suivi de celui du prisonnier du caveau.

Il était décidément très fier de son stratagème.

Les gémissements d'une femme le tirèrent de sa méditation. Encore elle, s'énerva-t-il. Elle était là depuis un mois et ne se calmait toujours pas, chose rare. Bien souvent, les crises d'hystérie et les larmes cessaient dès la deuxième semaine. Celle-là allait payer cher son entêtement. De toute façon il devait faire de la place. Le jeune Asiatique pourrait attendre, Caliban voulait qu'il prenne un peu de poids. La fillette aussi, Carly. Celle-là c'était comme pour les deux autres gamins, il voulait les garder longtemps. Le temps que leur organisme soit entièrement pur, qu'ils soient lavés de toutes les saloperies qu'ils avaient ingurgitées au-dehors, avant de venir chez lui. Il lui suffisait de les sortir de temps à autre pour qu'ils creusent dans la pièce du fond. Creuser n'avait en soi aucune importance pour lui, éventuellement d'agrandir son antre, c'était l'effort qu'ils prodiguaient pour y parvenir qui lui importait. Car ils faisaient du sport, ils s'oxygénaient les muscles, la viande. Avec le temps, il avait remarqué que ses pensionnaires ne rechignaient pas à creuser, ils préféraient n'importe quoi plutôt que de rester inactifs, à penser. En contrôlant l'alimentation de ces trois gamins et en leur imposant un peu d'exercice, il s'assurait que leur corps serait parfait, un élevage 100 % maîtrisé. Succulent.

Caliban s'immobilisa.

Il avait cru entendre un bruit. Il tendit l'oreille vers

l'escalier.

Les poils de ses avant-bras se hérissèrent sous l'influence du courant d'air. Rien d'anormal, il y en avait plein ici-bas.

Une porte grinça.

Cette fois, Caliban fronça les sourcils, il attrapa une pioche rouillée et alla se placer dans les ombres d'un angle, au pied des marches.

*

**

Joshua Brolin posa un pied sur la première marche, puis la seconde. Elles étaient solides, il accéléra la descente.

L'entrée du sous-sol n'avait finalement rien de difficile à trouver, il avait suivi les flaques de sang dans la cuisine jusqu'à la porte dans le couloir. Le liquide tiède l'avait alarmé, cela voulait dire que Caliban était passé à l'acte.

Armé du Beretta, Brolin éteignit son crayon lumineux en atteignant le bas de l'escalier. Des torches brûlaient contre les murs.

La terre du sol amortissait les pas, ne laissant échapper aucun son.

Brolin avança prudemment.

Sans voir la silhouette massive sortir de l'ombre dans son dos.

Le privé marchait sans précipitation, il était sur le territoire de Caliban, la moindre erreur pouvait être fatale.

Cinq portes se succédaient sur la gauche.

L'ombre derrière lui se rapprochait.

Soudain, Brolin entendit un sanglot étouffé. Cela venait de la dernière porte. Il y était, c'était là que Caliban enfermait ses victimes. C'était son garde-manger.

L'ombre se déplia, et la pointe de la pioche se dressa.

Quelque chose sur le côté attira le regard de Brolin.

Un œil. De l'autre côté de la première porte, celui d'un enfant. Une fillette. Elle l'observait avec une apathie déconcertante. Brusquement, l'œil tressauta, la peur l'envahit. Elle était terrorisée par ce qui se trouvait derrière lu...

Brolin se jeta en avant, en poussant de tout son poids.

La pioche fouetta l'air là où sa tête se trouvait une demi-seconde auparavant.

Brolin roula jusqu'à se mettre le plus loin possible et se redressa sur un genou. La tête lui tournait. Sa vision se recala sur les repères terrestres, sol, murs, plafond.

Personne.

Il se remit debout sans baisser le Beretta.

Caliban ne pouvait qu'être parti en sens inverse, il l'aurait vu passer sinon. Il progressa sur deux mètres et s'appuya sur la porte de la fillette. Toujours en braquant son arme devant lui, il passa un doigt entre deux lames de bois.

— Hey, murmura-t-il. Ne crains rien, je suis là, d'accord ?

La fillette ne décrocha pas un mot.

Brolin reconnut le bruit de talons claquant contre la pierre. Un escalier. Ce salopard se tire !

Il se précipita vers l'entrée du sous-sol.

Dans un angle mort, des marches s'enfonçaient encore plus bas, il ne les avait pas vues en arrivant. Caliban pouvait être descendu également.

Le détective privé opta pour le bas, l'écho semblait en provenir. Il assura son équilibre dans la pénombre avec une main contre la paroi froide.

En bas, un goulet disparaissait dans le noir, noyé d'humidité. Il donna à Brolin le sentiment d'être sur le seuil d'un œsophage géant.

Quelque part en avant, il y eut un bruit d'éclaboussure, comme un pied courant dans une flaque d'eau. Brolin ralluma son crayon lumineux et s'engagea dans le boyau en baissant la tête. Il courut sur plusieurs mètres, serrant la crosse de son arme de toutes ses forces. Du liquide blanc coulait de part et d'autre des murs, l'eau était si calcaire que les mares répandues sur le sol ressemblaient à des assiettes de lait.

Il n'y avait plus aucun son, hormis celui du ruissellement. Au bout d'un moment, le couloir tournait à angle droit, et Brolin crut discerner une faible clarté au-delà. Caliban pouvait tout à fait se tenir derrière le virage, prêt à frapper.

Juste avant le coude, Brolin s'immobilisa devant une longue

nappe opaline. On ne pouvait l'enjamber, il fallait sauter, au risque de glisser de l'autre côté et devenir ainsi une cible facile. Elle était étroite, et ne devait pas être bien profonde, jugea le privé. Il posa le pied dans l'eau, tout doucement, puis le suivant et...

Le cliquetis métallique se mélangea aux fluides de la flaque.

Les mâchoires du piège à loup se refermèrent sur la cheville de Brolin en claquant sur la chair.

Il ravala son cri tandis qu'une silhouette terrifiante déployait ses pattes depuis les ténèbres. Le prédateur fondit sur sa proie en un mouvement crispé. Immobilisé, Brolin ne parvint pas à l'éviter, il reçut le choc de plein fouet dans le sternum. Il crut un instant que sa cheville se déchirait sous la violence de la chute. Son souffle disparut, sa poitrine se creusa, tandis qu'un sifflement étouffé montait de sa gorge. Et son crayon lumineux lui échappa des mains lorsqu'il heurta le sol.

Il sentit aussitôt la morsure de Caliban sur son avant-bras. Cette fois Brolin hurla en pressant la détente.

Sa lampe brillait à présent depuis l'intérieur de la flaque blanche, projetant un halo trop faible pour distinguer quoi que ce fût. Il tira encore. Et encore. Jusqu'à ce qu'il perçoive les informations que son corps lui transmettait. L'oxygène retrouva le chemin de ses poumons.

Il n'y avait plus aucun poids sur lui. Caliban avait fui dès le premier coup de feu.

Brolin se redressa immédiatement, il plongea les mains dans l'eau pour tirer sur les mâchoires d'acier et libérer sa jambe. Des sillons de sang formaient un delta à la surface de la nappe lumineuse.

Il entendit alors l'écho d'un chien que l'on arme. C'était tout proche, à moins de dix mètres derrière le coude.

Le souffle court, Brolin s'empressa de dégager sa cheville et reprit sa petite lampe. Il grimaçait sous l'effet de la douleur.

En boitant légèrement, il s'approcha de l'angle mort.

Il inspira un grand coup et d'un geste brusque mit en joue ce qui se trouvait derrière.

Après trois mètres, une volée de marches descendait dans une pièce plus grande. Une unique torche enflammait la grotte

de sa clarté orange.

Au milieu de la salle, Caliban avait installé des parois de bois pour former une pièce ronde de trois mètres de diamètre. Les planches couraient du sol au plafond, cloisonnant entièrement ce cachot.

Brolin se plaqua contre la roche, visant le silo de bois à quelques mètres. Caliban ne pouvait qu'être derrière cette étrange construction.

Il longea la pierre, s'adaptant aux anfractuosités jusqu'à apercevoir une civière montée sur cadre roulant avec pieds télescopiques. Une forme était allongée dessus, sur le ventre. Sa tête était relevée, en appui sur un coussin, et disparaissait dans ce qui devait être la porte du silo central. Elle était maintenue ainsi par des sangles, si bien qu'elle ne devait voir qu'à l'intérieur de la petite pièce. Brolin se rendit alors compte qu'une de ses cuisses était couverte d'un bandage rouge. Le bandage épousait une forme anormale, il s'enfonçait beaucoup trop dans la jambe.

Il se mordit la lèvre. On avait découpé tout le muscle de la cuisse.

Il fit encore un pas transversal.

Caliban apparut.

Plaqué contre les planches, il tenait son revolver sur la tempe de la personne allongée.

— Non, non, on ne fait plus un geste, lança-t-il à l'adresse du détective privé.

Brolin serra la crosse du Beretta, ses articulations blanchirent.

— Je la tue si vous bougez. Vous savez qui c'est ? Murdoch se cachait derrière le brancard, protégé par le corps allongé dessus. Il tira le cadre en arrière et les roulettes couinèrent. Le visage se dégagea du trou dans la porte.

Les entrailles de Brolin se soulevèrent quand il la reconnut. C'était Rachel Faulet. Elle clignait les paupières sans s'arrêter. Elle paraissait ne pas être lucide, Caliban l'avait droguée.

— Surprise ! clama Murdoch stupidement. Maintenant lâchez votre arme.

Brolin ne céda pas, la gueule du Beretta toujours dirigée

vers le shérif.

— Ne jouez pas au héros, ça a déjà coûté la vie de votre amie Annabel et de son équipier.

L'index du détective privé se tendit sur la gâchette, il ne manquait rien pour que le coup parte.

— Non, vous ne les avez pas tués, répondit Brolin d'une voix incroyablement posée. Ce serait votre arrêt de mort.

Le sang tiède dans la cuisine.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Tout ce que je souhaitais, c'était qu'ils me disent ce qu'ils avaient, où ils en étaient dans leur enquête. Mais votre appel pour annoncer que vous saviez pour Malicia Bents, là, c'était tout autre chose. Je ne pouvais pas laisser cette information se diffuser.

Caliban fut silencieux un instant. De terribles secondes.

— Je suis passé à l'action, ajouta-t-il. Il ne me manquait plus que vous, et voilà que vous vous servez sur un plateau.

Caliban ne laissait dépasser que sa tête et sa main armée, il avait glissé contre la porte pour demeurer derrière le corps de Rachel. Une lueur fiévreuse brillait dans son regard, reflétant les flammes de la torche. Brolin l'avait en ligne de mire, il était sur le point de tirer.

Il se ravisa à cause de la trop forte obscurité, il risquait de toucher Rachel. La sueur glissa sur son front.

— Votre arme ! hurla le shérif. Baissez-la, je ne vais pas me répéter.

Caliban pressa son revolver sur la tempe de Rachel jusqu'à ce qu'un filet de sang apparaisse. Brolin vit dans le même temps une main surgir par le trou dans la porte et agripper les quelques cheveux d'Eric Murdoch et tirer avec rage en arrière.

Caliban se releva de vingt centimètres pour se dégager en criant.

L'index de Brolin se pressa contre la détente. Le ressort se comprima, lançant le chien en avant. Le percuteur s'abattit instantanément sur l'amorce de la balle qui enflamma la poudre. La balle traversa le canon dans un nuage brûlant et – chauffée par le processus – elle rentra aussitôt et sans difficulté dans le crâne de Caliban pour ressortir de l'autre côté en propulsant des gouttelettes de sang un peu partout dans son

sillage avant de se ficher dans le bois.

Le corps du monstre resta en suspens pendant une poignée de secondes avant d'enregistrer le message et de le répercuter dans tous les membres et les organes. Puis il s'écroula.

Le coup de feu avait brusqué Rachel dans sa torpeur médicamenteuse. Elle baissa les yeux vers Brolin, les muscles crispés, si confuse qu'elle ne pouvait ni pleurer, ni hurler.

La main qui avait tenu Caliban disparut du trou. Une voix la remplaça, celle d'une femme désorientée :

— Joshua ? Fais-moi sortir de là...

Annabel fondit en larmes.

Le corps sans vie de Jack Thayer fut retrouvé dans une pièce froide du sous-sol. Les réserves de nourriture qui l'entouraient auraient permis à dix personnes de survivre pendant un an.

À condition d'être anthropophage.

Le FBI établit qu'il s'agissait des restes de trente-quatre personnes, abats compris.

Jack s'était approché de la cuisine pour parler à Eric Murdoch qui l'attendait avec un couteau de trente centimètres. Un coup au travers de la gorge lui avait sectionné carotide, trachée et cordes vocales, puis un deuxième lui avait perforé le poumon gauche. Le troisième et le quatrième avaient touché le cœur.

On ne trouva rien chez Eric Murdoch qui expliquât ce que lui et sa bande avaient fait à l'entrepôt de Red Hook, la raison pour laquelle ils l'avaient loué demeura inconnue, on ne put qu'imaginer quelques sombres orgies festinantes.

Le sous-sol qu'Eric Murdoch avait aménagé à sa guise pour en faire son garde-manger était édifiant. Cachots, réserves, salle de découpe et cavités à creuser pour entretenir la forme physique de ses victimes, tout y était mûrement pensé. Il avait aménagé l'ancien complexe hydraulique du canal Morris avec une intelligence diabolique. On découvrit une ingénieuse installation hi-fi dont les haut-parleurs étaient camouflés dans les murs. Caliban s'en servait pour diffuser des sons étranges, des grognements, des cliquetis, tout ce qui pouvait renforcer l'atmosphère lugubre afin de briser un peu plus encore les résistances de ses « pensionnaires ».

Parmi toutes ses affaires, un carnet en mauvais état, à l'abri derrière une pile de revues, intéressa grandement les fédéraux.

Une sorte de journal. Des passages entiers étaient soulignés.

Ils permirent aux agents du FBI de mieux comprendre la personnalité de Caliban. Contrairement à la plupart des tueurs en série, Murdoch n'avait jamais été maltraité par ses parents ou un proche. Son père était sévère, certes, mais pas violent. Une fois ses parents divorcés, Eric avait grandi avec sa mère,

une femme gentille, un peu absente. À l'école, il n'avait presque pas d'amis. Il était colérique, intransigeant et égoïste. Il voulait toujours tout contrôler, il voulait que tout se fasse selon ses ordres. Très vite, son comportement l'avait exclu des enfants de son âge qui avaient appris à se méfier de lui, de ses coups tordus, et ils l'avaient haï. Il haïssait les autres en retour, s'enfermant peu à peu dans la solitude. D'où lui venait cette soif de pouvoir, de maîtrise, cette inclination à être fourbe depuis son plus jeune âge ? Pour le moment, aucune science du comportement ne peut l'expliquer, c'est une autre forme de mystère qui plane autour de la genèse des personnalités de tueurs en série.

Trois pages d'une écriture tour à tour serrée puis très large donnèrent aux fédéraux ce qu'ils cherchaient par-dessus tout : un justificatif à cette folie qu'ils pourraient servir aux médias.

Sous le soleil de juin, Eric jouait dans la rue, tout seul, tranquillement installé sur le bord du caniveau. Il écrasait des fourmis, ou les noyait, selon l'envie. En fixant toute son attention sur une colonne d'insectes, il ne remarqua pas qu'il les avait suivis jusqu'au milieu d'un carrefour. C'était un quartier résidentiel, avec très peu de trafic en ce dimanche matin. Il ne releva la tête qu'au bout de longues minutes, prostré à genoux sur l'asphalte, en entendant le rugissement subit d'une moto. Elle arriva à pleine vitesse après le virage, droit sur lui. Le pilote n'eut que le temps de donner un coup de guidon pour éviter l'enfant. Un coup de guidon qui le projeta contre le chêne. Son corps encaissa le choc contre l'arbre et partit rebondir sur la route, une fois, deux fois, trois fois, frappant de tous ses membres le trottoir. L'écho métallique à peine dissipé, Eric vit tout le sang. Il regarda les amas de tissus sanguinolents, encore palpitants, et les geysers pourpres asperger la palissade. Dans son carnet, il écrivit qu'il avait souvent revu cette scène, fixant l'arabesque rouge aux jets profilés dans le ciel bleu statique.

Le pilote n'était plus qu'un tas grouillant, un sac de chair tiède sans tête. Et tout ça était arrivé à cause de lui. C'était lui qui l'avait provoqué.

Eric était rentré chez lui et n'avait rien dit. Il n'y avait aucun témoin et personne ne sut pourquoi cet homme s'était tué ainsi,

on parla d'excès de vitesse dans le virage. L'enfant en conçut un étonnement encore plus grand. C'était à cause de lui et il n'en était pas puni. Une heure plus tard, sa mère servit le déjeuner. Eric n'avait pas faim. Le rôti saignant qui refroidissait dans le plat manqua le faire vomir. Il ressemblait exactement à ce qui restait du pilote. Sa mère s'énerva et Eric fut contraint de finir son assiette. À chaque bouchée, il crut qu'il avalait un morceau de cet homme. Il ne l'oublia jamais.

En fait, il en conçut une sorte d'obsession. En grandissant, chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un qui lui plaisait, il ne pouvait s'empêcher d'imaginer à quoi il ressemblait à l'intérieur, et quel goût il aurait. Cela dura jusqu'en avril 1997 avec la venue de Harvey Morris, agent du FBI enquêtant sur le tueur des marais. Eric Murdoch écrivit plus tard que ce fut un signe du destin. Par ce crash, les prémices de Caliban naquirent.

Il rencontra Robert Fairziak et ils déménagèrent tous deux pour le New Jersey, à quelques kilomètres l'un de l'autre. Bob Fairziak ne tarda pas à faire un peu de prison, il se fit prendre alors qu'il venait d'entrer par effraction chez une femme, heureusement absente. Lorsque la police l'arrêta, il était allongé sur le lit, il avait habillé le polochon avec les vêtements trouvés dans l'armoire et somnolait contre lui.

Il ne resta que quelques mois derrière les barreaux, le temps pour lui de se lier d'amitié avec Lucas Shapiro. Celui-ci finit par lui parler de la Cour des Miracles, c'était là que lui-même allait acheter des vidéos d'agressions sexuelles, son stimulant. Il n'en fallut pas plus pour que l'association débute, Bob en tête des opérations alors que c'était Eric Murdoch qui tirait les ficelles dans l'ombre. Bob était manipulable, en peu de temps, il devint serviable à merci, soumis à la volonté du shérif. Comme Brolin l'avait souligné, la plupart des duos criminels sont constitués d'un dominant et d'un dominé. Murdoch s'était assuré la fidélité naïve de Bob et lui faisait prendre les plus grands risques, se servant entre autres de son écriture pour le compromettre à sa place si nécessaire.

Les quatre chasseurs – s'il fallait y inclure Spencer Lynch – s'entraidaient. Murdoch, par l'intermédiaire de Bob, établissait les meilleures stratégies possibles pour enlever sans laisser de

traces, à savoir : dresser un emploi du temps de la victime potentielle et n'intervenir que lors de conditions climatiques tumultueuses. Chacun trouvait son propre plaisir avec ses victimes mais tous finissaient par consommer la viande et en revendre une partie. C'est Bob lui-même qui convainquit Lucas de goûter à la chair interdite. Manger le fruit du plaisir, c'était devenu pour Lucas le summum du pouvoir, si bien qu'il lui arrivait parfois de mordre à pleines dents la femme qu'il était en train de violer.

Encore une fois guidés par les plans de Murdoch, ils partageaient leur cimetière, ce wagon isolé qui n'aurait jamais dû être retrouvé, qui faisait d'eux des tueurs sans cadavre, invisibles. Et dans cette folle course au mieux-être, ils échangeaient les photos de leurs proies comme on montre à son copain le Polaroid de sa petite amie ou de sa nouvelle voiture.

Tout avait été orchestré par Eric Murdoch dit Caliban, dont le seul témoignage de ce qu'il avait été consistait en un petit carnet abîmé. Si les informations consignées dedans permirent au FBI de conclure qu'Eric Murdoch avait été traumatisé dans son enfance et que sa pathologie criminelle avait découlé d'une longue succession de désillusions, il en alla de même avec Robert Fairziak, Lucas Shapiro et Spencer Lynch. On trouva dans leur vie des douzaines de raisons justifiant leur instabilité. Il ne fut fait nulle part mention des propos mêmes de Caliban, répétés par Annabel O'Donnel.

En relatant tout ce que Caliban lui avait confié, Annabel ajouta qu'il lui avait avoué le meurtre de Lucas Shapiro dans un délire paranoïaque, mais on ne retrouva jamais l'arme du crime. Fort judicieusement, Brolin avait abattu Eric Murdoch avec le Beretta d'Annabel. La jeune femme mentit avec un aplomb incroyable, l'image de Brolin en tête et tout le magnétisme du détective privé pour l'encourager bien qu'il ne lui eût rien demandé. Il le sut plus tard.

En plus de la famille Springs retrouvée chez Bob Fairziak, on tira de chez Caliban cinq personnes, dont trois enfants. La plus jeune, Carly, n'ouvrit pas la bouche, même lorsqu'elle retrouva ses parents à l'hôpital. Rachel Faulet fut transférée

d'urgence en soins intensifs, elle avait perdu beaucoup de sang. Elle s'en tira en grande partie grâce à son envie de vivre.

Brett Cahill eut droit à deux semaines de repos qu'il mit à contribution pour se remettre et surtout aider sa femme à s'occuper de leur nouveau-né. Il ne sut jamais s'il avait bien fait de garder le secret sur sa récente paternité pour ne pas se voir écarter de l'enquête, il était épuisé lors de l'arrestation de Robert Fairziak et il savait qu'il n'aurait pas tenu longtemps encore. Il rendit visite à Annabel lors de son court séjour à l'hôpital, et lui avoua qu'il était papa d'un petit garçon de quelques jours qui lui avait pourri ses nuits lors de cette tumultueuse histoire.

Quant à Annabel, on l'opéra pour lui remettre le nez en place et elle en fut quitte pour quelques heures de chirurgie dentaire. L'essentiel des dégâts était à l'intérieur.

La mort de son équipier et ami, Jack Thayer, la fit plus souffrir que n'importe laquelle de ses blessures.

Après la disparition de son mari, l'absence de Jack Thayer fut comme un phare que l'on éteint pour la dernière fois aux premières lueurs de l'aube. Condamnant tout un horizon à des nuits sombres et solitaires.

ÉPILOGUE

C'était un jeudi matin.

Une étrange luminosité grise baignait l'aéroport de LaGuardia au travers de ses immenses baies vitrées.

Saphir gémissait dans sa boîte avant d'être embarqué dans la soute. Brolin se pencha et passa sa main au travers de la grille pour le caresser.

— Tout va bien se passer, tu vas voir.

Derrière le détective privé, Annabel demanda doucement :

— Et pour toi ? Tout va bien se passer ? Brolin vint se placer en face d'elle.

Il irradiait de lui une sérénité troublante. Annabel revit en un flash tous ces face-à-face étonnants, lorsque les gouttes de neige fondue glissaient sur lui avec une élégance incroyable, ou que le vent semblait l'éviter dans la rue. Au fond d'elle, Annabel savait que tout ça n'était qu'une vision fantasmée, et pourtant, il lui arrivait parfois de discerner cette même lueur captivée dans les yeux des autres passants.

Elle percevait la caresse de son regard sur sa peau, il était rassurant. Elle ne le désirait pas, non, pas ainsi. Elle le voulait proche, elle l'espérait intime, d'une intimité fraternelle, de celle qui lui permettrait de s'endormir dans ses bras, sagement.

Comme il ne répondait pas, elle lui prit la main.

— Je ne pourrai jamais te remercier assez. Je te dois la vie.

— Je te dois la liberté.

Elle secoua la tête, tout à coup prise d'une mélancolie inopinée. Derrière eux, le tapis roulant emporta Saphir tandis que le chien jappait en direction de son nouveau maître.

D'un pas lent, ils se dirigèrent vers la zone d'embarquement.

— Tu n'as jamais songé à t'installer à New York ? demanda-t-elle. Tu ne manquerais pas de travail.

— Je ne serais pas bien ici. Cette ville ne me correspond pas, avoua-t-il.

Annabel pouffa gentiment.

— Y a-t-il quelque part une ville qui te corresponde ? Brolin releva la tête, le regard perdu vers le fond du terminal.

— Je ne sais pas... Pas ici en tout cas.

New York palpite d'une vie perpétuelle, où le moderne

côtoie l'ancien, New York est une ville verticale, elle vibre et s'étend. C'est un lieu qui appelle à faire plus, un monde d'extrême, mobile. Il n'y a sûrement aucun autre endroit avec une telle concentration d'individus où l'on se sente aussi seul, aussi vivant. Aussi mortel. Rien n'y est définitif, pas même les certitudes. Il lui en faut toujours plus, elle happe les énergies et rend les âmes vierges à chaque matin. Elle est une drogue, elle octroie à certains la lucidité, à d'autres les paillettes. New York est de strass et de sublime. L'on y trouve ce que l'on y apporte.

Et Brolin n'y avait vu que des ombres.

Devant eux, un garçon d'une dizaine d'années questionnait sa mère sans interruption sur le pourquoi de telle chose et le comment de telle autre. Agacée par trop de curiosité, sa mère lui tendit sa Gameboy pour qu'il se taise.

Mue par une cruelle amertume, Annabel se pinça les lèvres.

— Je crois que j'ai compris ce que tu voulais dire l'autre jour sur la jetée. À propos de Caliban, qu'il était le prix à payer de nos excès, avoua-t-elle en fixant le jeune garçon devenu silencieux.

— Il n'était qu'un engrenage. Un élément vers un autre. Quel sera celui de demain...

Le regard du privé était voilé de rancœur. Ils arrivèrent à l'entrée de la zone passagers, leurs chemins se séparaient au-delà du trait blanc sur le sol.

— J'espère que tu repasseras par New York, un jour prochain... Fais-moi signe alors.

Elle ne voulait pas d'une amitié épistolaire, ni de quelques coups de téléphone distants. Elle savait qu'ils avaient le même regard, qu'ils se plaisaient dans le réconfort de leur présence, d'une chaleur. Ce qu'ils avaient de plus fort, ce qu'ils partageaient le plus, c'était leurs silences. Ces silences que les yeux meublent, que les sourires soignent, qu'une tête sur une épaule épanche aussi bien qu'un long discours.

Leurs deux solitudes se touchaient maladroitement et, dans leur dos, leurs ombres dansaient et dessinaient sur le sol comme si elles se prenaient par la main.

Brolin plongea les doigts dans sa poche et en ressortit le *pwen* que Mae Zappe lui avait confié.

— Tiens, tu rendras ce collier à ta grand-mère en la remerciant pour moi.

— Je pense qu'elle voudrait que tu le gardes.

Même dans le sourire de Brolin, Annabel ne décela pas de véritable joie.

— Je rentre chez moi, là-bas je ne crains pas les esprits, fit-il doucement.

Les perles de bois cliquetèrent dans les mains d'Annabel.

— J'ai été heureux de te rencontrer, dit-il. Peut-être un jour, en d'autres circonstances, nous irons boire une nouvelle bière sous la lune d'une plage.

Une mèche de ses cheveux se détacha et tomba, courbée vers l'extérieur, là où il allait partir.

— J'en serais ravie.

Il effleura son épaule d'un geste tendre et amical. Elle baissa les yeux.

Quand elle les releva, il n'était plus là.

Elle se demanda alors si elle n'avait pas rêvé tout cela, sa présence éthérée, son aura enivrante. Après tout, il avait sûrement raison, là-bas, chez lui, il ne craignait pas les esprits. La peur est propre aux vivants.

Les fantômes entre eux s'en moquent bien.

Joshua Brolin était accoudé à une tablette en plastique, il dominait l'immense salle d'embarquement, avec ces centaines de passagers en attente, les yeux rivés aux prompteurs annonçant les départs.

Il ne s'était jamais senti aussi seul qu'au milieu de tous ces gens.

Il songeait à tant de choses en même temps.

Dans cette foule, il savait que demain, il y aurait peut-être la victime d'un monstre. Il savait qu'il y avait peut-être ce monstre, ici, caché derrière son journal. Combien de Caliban y avait-il encore ?

Et Annabel ? L'idée de ne plus jamais la revoir lui pinça le cœur. Il devrait s'en faire une raison. Loin de savoir que leurs routes allaient se croiser de nouveau, bien plus tôt qu'ils ne l'imaginaient. Pour une tout autre histoire, aux confins du possible, la dernière...

Allongée sur deux sièges, une petite fille guettait le ciel qui s'obscurcissait à l'approche du crépuscule. Brolin eut de la peine pour elle. Pour la fragilité de son existence, pour la vieillesse qui menaçait déjà, tapie derrière les revers de sa jupe sexy à la Britney Spears. Pour sa simple condition de mortelle.

À travers les vitres, il pouvait voir les lumières de la ville, au-delà des pistes, des écailles de civilisation. De leur fébrile tiédeur, refluaient les images de vies anonymes. Toutes ces personnes, toutes ces sources de joies, de pleurs, et de mort. Son estomac se comprima, l'angoisse tenace d'Hamlet l'enivrait, un mal-être stérile. Le cœur serré, les sentiments à l'étroit dans sa solitude d'un soir à l'aéroport, Brolin songea à tout cela et il se dit que l'authentique substance de la lucidité humaine est la tristesse.

En montant à bord de l'avion qui allait le ramener dans son environnement, il laissa la mélancolie se diffuser en lui, il ne servait à rien de lutter contre elle.

Il respira lentement, l'œil rivé au hublot. Il vit un technicien sur le tarmac s'écarter de l'appareil, et se demanda ce que pouvait être sa vie, ses déchirements. Il tourna la tête et contempla le vieil homme dans la rangée d'à côté. Et sa vie à lui, à quoi ressemblait-elle ? Et celle de cette femme, là-bas, et celle-ci ?

Quand l'avion décolla, Brolin vit la terre assombrie par le nouveau soir naissant, son horizon parfait coiffé par le halo rouge du soleil disparaissant.

Le désarroi s'estompa un peu.

La planète sembla trembler un instant, avec le dernier rayon pourpre qui s'éteignait.

Puis la nuit couvrit entièrement le paysage.

REMERCIEMENTS

Dans l'élaboration de ce roman, plusieurs personnes m'ont aidé, ma famille bien sûr et mes amis, mais aussi Claire dont les critiques auront épargné au lecteur mes débordements. Claire m'a permis de resserrer le réalisme, et je sais qu'elle ne sera remerciée de tous ses efforts que le jour où j'écirai une belle histoire d'amour. J'y songe...

Ce livre serait différent sans l'apport de Sébastien, mon ombre dans Brooklyn, qui me soufflait des idées pendant nos longues balades en ville, et qui est prêt à tous les risques pour faire les photos de nos repérages. Merci à toi d'être là. Merci aussi à Frédéric, mon lecteur « modèle », qui par la richesse de nos discussions et la pertinence de ses remarques me donne toujours envie d'être meilleur.

On rencontre parfois, dans la vie, des individus à part, qui ne font pas comme les autres, et qui sont exceptionnels. Mon éditeur est de ceux-là, il m'a fait confiance, et tous ses collaborateurs m'encouragent par leur travail formidable ; à vous tous : merci.

Enfin, je n'ai pas pris la peine de surcharger ce roman de notes de bas de page pour justifier mes sources, sachez cependant que la plupart des informations (chiffrées ou non) qui y sont données sont tristement vraies... Au-delà de la fiction, c'est ce qui, moi, m'a effrayé le plus pendant que j'écrivais ce livre.

À bientôt.

Maxime Chattam
Edgecombe, le 17 octobre 2002



Maxime Chattam

Maléfices

Thriller

POCKET

Maxime Chattam

MALÉFICES

A ceux qui n'ont pas lu les deux romans précédents : n'ayez aucune crainte, cette histoire vous sera parfaitement compréhensible, elle est le dernier acte d'un drame humain, mais l'intrigue se suffit à elle-même, laissez-vous guider. Aux autres : je me réjouis de vous retrouver ici, et espère sincèrement que cet épilogue comblera vos désirs... et vos peurs.

Bonne lecture, je vous attends dans environ cinq cents pages, pour un dernier mot.

Maxime CHATTAM,
Edgecombe, janvier 2003.

«Tout l'océan du grand Neptune pourrait-il laver ce sang de ma main ? Non, c'est plutôt cette main qui empourprera les vagues innombrables faisant de la mer verte un océan rouge... »

SHAKESPEARE, *Macbeth*.

PROLOGUE

Portland, juin 2001

Sydney Folstom, médecin légiste et directrice de la morgue de Portland, s'empara d'un scalpel par la mitre et vérifia le tranchant de sa lame. Le soleil de ce début de matinée venait s'y réfléchir à travers la verrière, soulignant le fil aigu et dangereux.

D'un geste appliqué, le Dr Folstom sectionna un rameau à sa base puis le repiqua dans l'humus. Elle fit un pas en arrière. Cette serre attenante à son bureau était son havre de repos, la quiétude des végétaux au cœur du royaume des morts.

« Pousse ma grande, fais-moi plaisir », murmura-t-elle avec un geste maternel à l'attention de la bouture.

Sous le dôme de lumière de cette petite pièce, les multiples variétés de plantes s'emparaient de l'espace jusqu'à rendre l'air plus dense, la chlorophylle s'étalait sur les murs de verre, grimpait sur les treillis et mordait sur le sol et la porte. Sydney s'épongea le front. Le mois de juin était à peine entamé, et il faisait déjà une chaleur étouffante.

Elle détestait cette canicule estivale.

Désormais et pour plusieurs mois, les corps allaient arriver dans un état de putréfaction avancée, tout gonflés, la « tache verte » abdominale, normalement limitée à la fosse iliaque droite, serait déjà propagée à tout le ventre. Ils seraient visqueux et suinteraient des asticots grouillant à l'intérieur. Non, vraiment, elle n'aimait pas l'été.

Sydney grimaça un instant et enfila sa blouse vert d'eau avant de sortir par la minuscule porte du fond. Le travail l'attendait.

Au sous-sol de l'institut médico-légal, le Dr Folstom se lava les mains en s'efforçant de se concentrer. Le miroir lui renvoyait l'image d'une femme qu'elle avait longtemps perçue comme grande et élégante mais qui aux yeux des autres n'était que stricte, une image froide au regard perçant. Au blond mordoré de ses cheveux venaient se greffer des sillons gris qu'elle apprenait à haïr un peu plus chaque matin. Lui rappelant qu'elle avait déjà bien entamé sa quarantaine, tout autant que sa solitude.

Elle expira deux bouffées d'air, rapidement, à la manière d'un jogger, et poussa la porte à double battant. Aussitôt, le masque de courtoisie se figea sur son visage.

De l'autre côté l'attendait un homme relativement jeune, avec les cheveux parfaitement coiffés, plaqués par plusieurs tonnes de laque, il évoluait par petits gestes précis dans un costume beige d'une grande élégance, calculant le moindre de ses déplacements ; tout en lui évoquait le politicien.

— Monsieur Cotland ? s'exclama-t-elle à moitié surprise. L'attorney m'envoie son substitut tandis que la police de notre ville ne daigne pas assister à l'autopsie ?

Bentley Cotland haussa les sourcils sans décrocher un sourire.

— L'inspecteur Lloyd Meats est en train d'examiner la scène où on a retrouvé le cadavre. Nous pouvons le joindre à tout moment si nous avons besoin de renseignements, fit-il en exhibant un téléphone portable.

Il veut s'épargner l'autopsie, oui ! songea Sydney.

L'air autour d'eux était chargé de particules dérangeantes, une odeur de mort médicamenteuse, un relent aigre de viande froide et d'antiseptique.

Au milieu de cette salle aveugle, les scialytiques fondaient sur le corps d'un homme comme les poursuites d'un théâtre sur l'artiste.

— Alors, quel est ce patient qui nécessite une autopsie dans l'urgence ? demanda-t-elle.

Cotland se rapprocha du cadavre. Cela faisait désormais plus d'un an et demi qu'il était en poste au bureau de l'attorney, il commençait à en avoir vu suffisamment pour ne pas s'inquiéter du teint rosé, il savait que la pâleur légendaire des morts n'était pas un axiome systématique, bien souvent la peau conservait sa couleur quelques heures avant de devenir cireuse.

— Il s'appelle Jeremiah Fischer, on l'a retrouvé il y a seulement cinq heures chez lui, dans son lit, c'est la femme de ménage qui l'a découvert.

— L'inspecteur Meats m'a appelée ce matin pour me demander de procéder à l'autopsie dès l'arrivée du corps, pourquoi un tel empressement ?

Cotland leva l'index pour montrer qu'il en venait à ce point.

— Fischer est marié, mais on n'a trouvé aucune trace de l'épouse. Ni chez eux, ni à son travail. On a contacté la famille, en vain. La femme de ménage dit qu'elle l'a eu au téléphone la veille, tout semblait normal. Le légiste qui a assuré la levée de corps a remarqué une marque de piqure dans le creux du bras droit. Nous voudrions nous assurer de la cause de la mort rapidement avant de lancer un mandat de recherche concernant la femme de ce pauvre type.

— Très bien, je peux pratiquer l'autopsie pour vérifier que tout est intact, mais s'il s'agit bien d'un empoisonnement, et ça y ressemble, on ne le saura qu'avec les résultats de la toxicologie dans l'après-midi.

Cotland secoua les épaules.

— Le plus tôt sera le mieux. De toute manière, je parie que Mme Fischer est déjà dans un autre État à l'heure qu'il est.

Sydney Folstom enfila ses différentes épaisseurs de gants et se livra aux constatations préliminaires, pesée, étude macroscopique du corps, cherchant une ecchymose ou une blessure dissimulée dans le cuir chevelu. Elle ôta les sacs plastique qui entouraient les pieds et les mains et les examina attentivement. Elle gratta le dessous des ongles à la recherche de fragments de peau ou de sang caillé, sans succès.

— Aucun signe de lutte, murmura-t-elle.

Jeremiah Fischer reposait nu sur l'inox glacé, la bouche entrouverte, un des deux yeux à moitié fermé après que le légiste eut inspecté ses globes oculaires à la recherche de pétéchiés, signe éventuel de strangulation.

Avec la précision et la vitesse de celle qui pratique quotidiennement ce geste, le Dr Folstom enfonça la pointe de son scalpel dans le bras gauche, et traça un trait noir de dix centimètres de profondeur dans la graisse et le muscle, sans provoquer d'épanchement particulier de sang. Elle écarta les deux pans de chair et fouilla l'intérieur.

— Pas d'ecchymose interne non plus.

Elle contourna la table de dissection et fendit l'autre bras de la même manière sous le regard écoeuré de Bentley Cotland.

Voir un mort était une chose, assister à son dépeçage une autre, qu'il n'avait toujours pas réussi à surmonter sans dégoût.

Soudain, au moment même où la lame transperçait la peau, la main du mort se mit à trembler. Les doigts se déplièrent avant de se rétracter et se crispèrent. Cotland eut le désagréable sentiment que Jeremiah serrait le poing pour supporter la douleur.

— C'est normal, ça ?

Sydney Folstom leva les yeux vers le substitut de l'attorney.

— Quoi donc ?

— Eh bien, là, le mouvement de la main.

Elle recula mais ne distingua rien de particulier.

— Il a bougé les doigts, commenta Cotland d'une voix atone.

— Vous êtes sûr ?

— Plutôt, oui ! Ça m'a flanqué une sacrée peur !

— J'ai dû remuer le bras sans y prêter attention.

— On aurait vraiment dit qu'il bougeait, je vous dis ; vous savez, dans le genre réflexe *post mortem*, un résidu d'électricité.

Le Dr Folstom planta ses prunelles dans celles du jeune homme.

— Peu probable, la rigidité cadavérique a déjà commencé. Cet individu est mort il y a sept ou huit heures.

Cotland ouvrit la bouche mais s'abstint de poursuivre. Il alla s'asseoir et sortit un chewing-gum d'une poche. Il l'avait à peine mis dans sa bouche qu'il le recracha dans son emballage et expira longuement pour se détendre.

Sydney pratiqua ensuite une profonde ouverture depuis le menton jusqu'au pubis. Elle faisait partie de ces rares légistes à ne pas utiliser l'incision en Y, lui préférant le I qui dégagait dès le début l'accès à la gorge. Après avoir récliné latéralement le muscle sterno-cléido-mastoïdien, elle tâta l'intérieur du cou du bout du doigt. Pas d'ecchymose interne là non plus. Elle rétracta la peau à l'aide de plusieurs entailles sèches pour laisser apparaître le plastron sterno-costal et la cavité abdominale. Le tranchant émoussé par l'opération, Sydney posa son scalpel et en prit un neuf.

Elle se tailla un chemin en douceur jusqu'à la vessie, réclinant vers le haut l'intestin pour prélever de l'urine à l'aide

d'une seringue. Puis, utilisant la technique d'éviscération dite de Virchow, elle prédissecta *in situ* les organes et leurs connexions anatomiques.

La lame brillant sous la lumière crue s'immobilisa soudain.

Devinant un problème, Cotland releva la tête.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, inquiet.

Une alarme retentit dans son esprit lorsqu'il capta la lueur du doute sur le visage du légiste.

— C'est... C'est étrange. La peau vient de réagir. Cotland se releva péniblement, blafard.

— C'est étrange, répéta Sydney Folstom. Je n'ai jamais vu ça, on dirait la chair de poule sur le haut des cuisses, là.

— La chair de poule ? Comme s'il avait froid, vous voulez dire ?

— Non, c'est impossible, mais...

Le Dr Folstom posa son scalpel sur le chariot roulant et se pencha au-dessus du corps. Elle aussi devenait livide.

L'épaule du cadavre se mit subitement à tressaillir.

Un tremblement qui fit tomber une des pinces placées dans ses entrailles.

Jeremiah Fischer redevint statique aussitôt.

Trébuchant, Cotland porta une main à sa bouche.

— Sainte Marie mère de Dieu, ce type n'est tout de même pas vivant ?

— Ne dites pas de bêtises.

— Et ça, vous l'expliquez comment ? s'écria Cotland. Il a bougé, et il a la chair de poule, merde !

S'évertuant à garder son sang froid, Sydney Folstom s'empara d'une petite lampe torche.

— Substitut Cotland, vous devriez le savoir : avant d'atterrir ici, mes « patients » sont auscultés, leur respiration est arrêtée, leur pouls nul et leurs pupilles ne répondent plus à aucun stimulus. Je l'ai reconstaté moi-même il y a moins d'une demi-heure. Il n'y a aucune erreur possible, croyez-moi.

Elle ouvrit l'œil du cadavre et y posa le faisceau de la lampe.

— Regar...

Les mots moururent sur ses lèvres.

En une seconde ses jambes flageolèrent, ses gants s'inondèrent de moiteur.

Elle ne voyait plus qu'un abîme monstrueux.

Un trou noir dans lequel elle venait d'être aspirée.

Toute sa science venait de disparaître, et avec elle toutes les certitudes de ce monde, tout cela absorbé, englouti par une pupille.

Cette fois, le corps entier de Jeremiah Fischer frémit.

Sydney se pétrifia. Elle ne pouvait plus bouger, elle ne le *voulait* plus. La terreur se propagea en elle comme un feu sur une nappe de pétrole.

Elle savait que si elle baissait les yeux, ce qu'elle verrait la rendrait folle.

À jamais.

Un an plus tard

1

Le mont Hood se dresse à cinquante kilomètres à l'est de Portland, dans l'Oregon. Sa masse est posée là comme un colosse écorché, un titan recroquevillé que le temps aurait décapité. Les massifs qui l'entourent rebondissent mollement, ressemblant davantage aux vaguelettes dans le sillage d'un raz-de-marée. À ses pieds, l'altitude tombe tout d'un coup, et les collines qui se succèdent bombent leurs dos touffus sur des dizaines et des dizaines de kilomètres. Les forêts qui recouvrent la moindre parcelle de paysage ne prennent fin que dans le trait ténu de l'horizon, vaguement perturbé par des nappes de brume flottant dans leurs cimes tranquilles. Pour celui qui les survole en hélicoptère, elles se métamorphosent alors en une longue colonie de félins endormis, le poil hérissé, et la tête dissimulée sous des lacs placides. C'est le territoire sauvage de Mont Hood National Forest, un monde végétal immense, aux gouffres menaçants, aux torrents à la violence écrasante.

Un véhicule miroite sous le soleil de juin, semblable à un bijou perdu au milieu de ce tableau d'émeraude...

Les bips de la radio-scanner emplirent l'habitacle de la jeep. « *Adrien ?... Adrien ?... C'est Jim au PC* » Adrien Arque posa sa hachette sur le cuir du fauteuil et s'empara du micro. « Ici Adrien, qu'est-ce qu'il y a ? »

Les crépitements fusèrent hors de la voiture par la portière ouverte et se dissipèrent dans le ciel bleu de l'après-midi, unique désagrément de la présence humaine parmi les quelques cris de rapaces et le feulement du vent dans les branchages.

« Il y a que les gars de l'EPA¹ ont encore appelé, ils n'ont toujours pas de nouvelles de leur homme, un dénommé

¹ EPA : Environmental Protection Agency (Agence pour la protection de l'environnement).

Fletcher Salhindro. Tu pourrais pas aller jeter un coup d'œil, il est parti ce matin pour la grande clairière derrière le refuge d'Eagle Creek. La clairière Eagle Creek 7. »

Adrien posa un pied sur le rebord de la jeep et s'accouda au toit. Il hocha la tête :

« OK, je vais y faire un tour. Qu'est-ce qu'il faisait là ce type, ce Fletcher ? »

« Sais pas trop, il est parti ce matin pour la clairière et n'a pas transmis d'appel radio ni répondu à son QG depuis. Ses collègues de Portland voudraient qu'on s'assure qu'il n'est pas en panne là-bas. Vois ce que tu peux faire, merci. »

Adrien s'empara de son chapeau de garde forestier et le jeta sur le siège arrière avec les échantillons de mousse et les branchettes qu'il avait recueillis.

Le moteur ronronna, délogeant une grappe d'oiseaux, et la jeep s'élança sur le chemin broussailleux.

Adrien travaillait dans ce secteur depuis trois ans, il connaissait tous les chemins et toutes les routes de sa zone sur le bout des doigts, anticipant les plus gros nids-de-poule et les écarts subits dus aux ornières, et puisque la circulation était plutôt rare dans la région, il se permettait de rouler à vive allure. Dans le jargon, on appelait l'endroit le R6IMS, *Région 6 Inventory and Monitoring Survey*, un univers farouche de près de quatre-vingt-dix kilomètres sur soixante dont la partie occidentale était à sa charge. Son travail consistait essentiellement dans le suivi de la flore et de la faune, la surveillance de l'évolution des bois, la prévention des incendies et parfois quelques missions de sauvetage. Les randonneurs novices ne s'écartaient presque jamais des sentiers balisés, ou suffisamment peu pour éviter de se perdre. Cette jungle était bien trop grande pour susciter des désirs d'exploration à quiconque n'en avait pas les capacités. On savait que se perdre ici pouvait être mortel.

Adrien bifurqua vers le nord et fit prendre de l'élan à son 4x4 avant de grimper une côte abrupte.

Secoué par les heurts de la route, Adrien s'accrochait à son volant tandis que les branches basses venaient fouetter le pare-brise. Il longea une rivière tumultueuse sur deux kilomètres,

dépassa la cabane abandonnée de Eagle Creek – un amas de planches dépouillées qui servait autrefois aux trappeurs – avant d’atteindre l’entrée de la clairière où il se gara.

Dehors, Adrien savoura la fraîcheur à l’ombre des sapins de Douglas tout en faisant le tour complet du parking – en fait une simple zone plane assez vaste pour y garer une quinzaine de véhicules – et trouva un pick-up rouge derrière un massif de fougères. Les clés étaient sur le contact, les fenêtres ouvertes, une carte de la région traînait sur le siège passager. Le type ne devait pas être bien loin. Adrien se pencha pour discerner la clairière par-dessous les feuillages.

Elle était très grande et montait un peu, en forme de croissant. Ici et là, au milieu des hautes herbes panachées de fleurs mauves et jaunes, se dressaient un arbre solitaire, un bouquet de troncs renversés ou des souches déchiquetées qui ressemblaient à des forteresses maléfiques.

Adrien passa sous les remparts intriqués de la végétation, il fut aussitôt écrasé par la chaleur. Le cri sibyllin d’un faucon lui souhaita la bienvenue.

L’ombre profilée planait presque au-dessus de lui, décrivant des cercles réguliers.

Le garde forestier extirpa une paire de Ray-Ban de sa poche de chemise afin d’atténuer la surintensité lumineuse.

Ce... Fleitcher doit être dans le coin, peut-être dans la partie supérieure de la clairière ou en train de piquer un roupillon au frais, quelque part contre un tronc...

Il mit ses mains en porte-voix et commença à appeler :

— EH-OH ! EH ! FLEITCHER ! FLEITCHER SALHINDRO !

Le faucon décocha une longue stridence en réponse. Adrien fit quelques pas supplémentaires, en direction d’une dépression.

Trois mois plus tôt, l’endroit accueillait encore des promeneurs occasionnels, pour des pique-niques ou des haltes afin d’admirer le paysage. Et puis il y avait eu cette série d’accidents. Quatre blessés dont une femme sévèrement touchée. En à peine trois mois. Tous de la même manière, une...

Le faucon lança de nouveau sa plainte aiguë.

Qu’est-ce qu’il a celui-là ?

Adrien posa une main en visière au-dessus de ses lunettes de soleil et observa l'oiseau.

Il décrivait des cercles relativement courts, à moins de trente mètres du sol. Adrien remarqua alors que le diamètre des spirales n'avait pas bougé depuis qu'il avait vu le faucon. Habituellement, ce type de rapace tourne autour d'une proie et forme des boucles de plus en plus courtes jusqu'à fondre sur sa victime. Pourtant, dans ce cas, il ne semblait pas prêt à piquer, c'était comme s'il avait repéré son repas sans oser l'attaquer.

Eh bien ? As-tu vu quelque chose qui te dérange, mon ami ?
Intrigué, Adrien prit la direction de la zone survolée, à moins de dix mètres.

Les herbes lui arrivaient jusqu'à la ceinture, larges et d'un vert éclatant. Le vent venait y danser, les brassant toutes en une mélodie murmurée en canon.

L'air était lourd, rendu épais par la chaleur.

Puis l'odeur parvint aux narines du garde forestier en même temps qu'elle s'infiltrait dans les fibres de ses vêtements.

Une odeur acre et acide, le remugle des chairs gâtées.

Adrien aperçut le cuir noir d'une botte sur laquelle le soleil venait tinter, puis une jambe repliée et le torse d'un homme couché sur le sol.

Son regard remonta ensuite jusqu'au visage de ce qui devait être Fletcher Salhindro.

Sous la canicule de juin, Adrien se surprit à claquer des dents.

2

Le soleil couchant remorque à la traîne sa cape d'ornement, dessinant sur la forêt un sillage en ces tons orange qui semblent palpitants et encore incandescents. Arrimé à flanc de colline, un chalet monté sur pilotis fait face au spectacle. De loin, il ressemble à un petit brigantin perdu dans cet océan vert. Sa longue terrasse de cèdre blanc fait songer au pont supérieur d'un navire pirate avec le pilot central qui jaillit du sol et, six mètres plus haut, traverse la plate-forme comme un mât nu. Une baie vitrée en jalone toute la longueur, dont l'une des portes est ouverte.

Les derniers pétales pourpres de la lumière y entrent tandis que la musique s'en échappe.

Les notes mélancoliques d'un piano s'élèvent, harmonieuses, soudain hésitantes. La sonate n'est pas parfaitement maîtrisée par son interprète. Il y travaille. En fait, plus que l'aspect technique c'est l'émotion qu'il recherche dans cette musique. Il y a un air de Beethoven là-dedans, ça ressemble un peu au *Clair de lune*.

L'homme est assis devant le Bösendorfer laqué, ses longs doigts caressant les touches avec un sens inné du rythme, il ne joue que pour lui, improvisant son monologue aérien dans un langage inconnu.

Joshua Brolin s'interrompt d'un coup, rabattit le clapet et traversa le salon silencieusement, ses pieds nus s'enfonçant dans la moquette. Frustré par son niveau technique trop en deçà de ce qu'il souhaitait pour s'exprimer pleinement. Il se servit un fond de Baileys et sortit sur la terrasse. Le cèdre, doux et chaud au contact, portait encore le baiser tiède d'un très bel après-midi.

Les ombres sourdaient lentement de la terre, se hissant dans les arbres tout autour du chalet ; sur la crête de l'horizon, le soleil ne formait plus qu'un minuscule point de couleur.

— Voilà, murmura Brolin, une nouvelle nuit.

Sa chevelure de jais s'agita un peu dans le vent, ses longues mèches courbes dissimulèrent un court instant son visage. Il était difficile de lui donner un âge, une trentaine d'années disait la surface de sa peau, ce qui était proche de la vérité, mais son regard en souffrait vingt de plus.

Sa chemise de soie noire claqua comme un drapeau corsaire dans le vent.

Quelque part dans le crépuscule se trouvait son passé. Portland, la ville où il avait été inspecteur, la cité tranquille à l'ouest, bordant la Willamette River et ses brumes étranges d'où était sorti l'impensable, presque trois ans auparavant². Il but une gorgée en contemplant la forêt qui l'entourait, cette retraite qu'il avait choisie. Ici, il vivait avec sa solitude, sans le mensonge de la civilisation, cette alchimie de bonheur formaté et de communion virtuelle avec les autres. Il n'avait pas besoin de l'illusion d'autres vies pour se sentir mieux, le babil des oiseaux et le bruissement des branches suffisaient.

La démarche enthousiaste de Saphir vint le sortir de sa méditation. Le chien se posta à ses pieds, l'observant avec bonhomie. C'était un mélange de chien-loup et de labrador, un bâtard abandonné qu'il avait trouvé dans un vieil entrepôt new-yorkais cinq mois plus tôt.

Brolin vida son verre et rentra, imité par Saphir.

Depuis plusieurs mois, Brolin avait remarqué à quel point la nuit pouvait accentuer les failles, transformer les inquiétudes et les amertumes du jour en peurs et en peines véritables.

À vrai dire, il l'avait toujours su, il apprenait désormais à le craindre. Il dormait de moins en moins, mettant à profit ce temps supplémentaire pour travailler davantage. En peu de temps, il s'était forgé une très bonne réputation dans le monde des détectives privés, il s'était spécialisé dans les affaires de disparition et avait sur ce point l'une des meilleures compétences.

² Voir *L'Âme du Mal*, du même auteur, aux éditions Michel Lafon.

Sa main effleura les lattes ambrées du lambris. Il commençait à tourner en rond. Il ignore le piano – il n'en jouait presque plus la nuit, préférant l'aube et le crépuscule – ainsi que les kyrielles de livres qui s'entassaient sur plusieurs pans du salon et de la mezzanine.

Il entra finalement dans son bureau, entièrement boisé, où les poutres de la charpente couraient sur toute la longueur. Un immense attrape-rêve indien y était accroché, comme dans toutes les pièces de la maison. Cela n'avait rien à voir avec la superstition, c'était la symbolique, disait-il.

Le chalet craqua de toute part dans la fraîcheur qui accompagnait enfin la lune.

Brolin prit le dossier qui était sur le bureau, sa dernière affaire en date, l'enlèvement d'une jeune fille de dix-sept ans qui s'était révélé en fait une fugue maquillée par l'adolescente et son petit copain. Pas tout à fait ce à quoi il s'était juré de travailler sans relâche. Il jeta le dossier par terre, affaire classée.

En cherchant du regard quelque chose à quoi s'intéresser, il prit conscience de l'obscurité et alluma sa lampe de bureau.

Ordinateur portable, fax, étagères couvertes de classeurs, la pièce ne recelait aucun trésor, et surtout aucune échappatoire. Brolin hésita ; depuis quelques semaines, dans ces errances nocturnes, il nourrissait le désir de décrocher son téléphone et de composer le numéro magique.

Peut-être était-ce à force de très peu parler, de voir peu de gens, quelques flics – ses ex-collègues –, parfois Lloyd Meats, Larry Salhindro bien sûr, et d'autres, mais tous le renvoyaient à un passé qu'il préférerait ne pas remuer.

C'était surtout parce qu'elle lui manquait.

Pas physiquement, pas sentimentalement, non, juste elle et ses propres blessures. Ce qui la faisait lui ressembler. Annabel. Son amie.

Ils s'étaient rencontrés à New York, en janvier dernier lors d'une enquête *particulière*³ et ils s'étaient trouvés. Ils avaient le

³ Voir *In Tenebris* du même auteur, aux éditions Michel Lafon. Ceci est la dernière référence aux romans précédents pour éviter les notes de bas de page répétitives. Si le lecteur

silence commun. Cette faculté à ne pas éprouver de gêne en la présence de l'autre, à se comprendre sans avoir besoin de mots ; à ses côtés, Brolin avait eu l'impression que leurs ombres pouvaient se toucher sans pour autant s'éclipser.

Près de cinq mois sans se voir.

Au début, il n'en avait ressenti qu'une forme de nostalgie, il percevait à présent l'envie.

La minute d'après il tenait le combiné dans une main et composait le numéro qu'il avait déjà si souvent tapé avant de raccrocher aussi sec. Cette fois il entendit la première sonnerie.

On décrocha à la troisième alors qu'il s'apprêtait à fuir de nouveau et à reposer le téléphone. La voix suave d'Annabel emplît l'écouteur, Brolin se remémora aussitôt les longues tresses de la jeune femme et son parfum délicat qu'il avait capté en de rares occasions.

— Annabel O'Donnel, j'écoute ?

Enfoncé dans son siège, Brolin eut un léger sourire.

— Allô ? insista-t-elle.

— Bonsoir, fit-il simplement.

Après une courte pause, Annabel demanda :

— J... Joshua ?

— Je ne dérange pas ?

— Quelle surprise... Je... Ça fait longtemps.

— C'est ce que je me suis dit. Comment vas-tu ?

Il y eut un bruit de frottement, Brolin supposa qu'elle changeait de position pour être plus confortable, elle enchaîna d'un ton plus décontracté :

— Bien, Brooklyn reste Brooklyn, le quotidien ne change pas.

Il y eut un silence.

— Tu... commencèrent-ils en même temps.

Ils rirent de bon cœur, ce qui termina de délier l'atmosphère.

— Tu es à Portland ? reprit-elle.

souhaite plus d'information sur ces événements passés (enquêtes...), il peut se reporter aux deux ouvrages déjà mentionnés.

— Oui, chez moi, un peu à l'écart de la ville. Annabel, ça fait quelques jours que je songe à venir à New York, peut-être pourrions-nous passer un peu de temps ensemble.

— Bien sûr.

Elle avait répondu dans la foulée.

La nature singulière de leur relation les fascinait tous deux. Ils n'étaient pas amants, ne l'avaient jamais été, ils étaient deux solitudes écorchées, deux voix perdues dans l'immensité et s'étaient trouvés à l'unisson. Brolin ne parvenait pas à poser de mots sur ce qu'il éprouvait pour elle, elle n'était ni une petite sœur, ni une maîtresse, juste elle.

— Je n'ai pas d'affaire en cours en ce moment, je peux avoir un billet d'avion demain ou après-demain...

Elle approuva.

— C'est parfait, j'ai des congés à prendre, ajouta-t-elle. Tu te rappelles Coney Island, notre promenade nocturne sur la plage ? On pourrait y retourner maintenant que les beaux jours reviennent. Une bière dans chaque poche, comme la dernière fois...

— Avec plaisir. Nouveau silence.

— Josh... Je suis contente de t'entendre. J'ai souvent eu envie d'appeler.

Dans la faible clarté de sa lampe de bureau, il hocha la tête. Lui aussi. Il savait également pourquoi elle ne l'avait pas fait. Ils se savaient incapables d'une relation épistolaire ou téléphonique, ce qui les unissait c'était justement leur présence, le mélange de leurs manques, côte à côte. Il l'imagina un instant, allongée comme à son habitude dans son sofa, admirant la skyline de Manhattan par la baie du salon, à quatre mille cinq cents kilomètres de là.

— Je t'appelle demain lorsque je serai à l'aéroport, fit-il, et il raccrocha.

Cela n'avait pas duré plus de deux minutes. A aucun moment avant de le formuler, il n'avait envisagé de venir à New York pour quelques jours. C'était venu comme ça, de loin à l'intérieur.

Il secoua la tête, encore amusé de la situation, puis se leva et ôta sa chemise avant d'atteindre la chambre. Il alluma une

bougie et s'allongea en jean sur le lit sans quitter la flamme des yeux.

Pour une fois, la nuit n'allait pas être longue.

Il venait de sombrer dans le sommeil lorsque le son d'un moteur lui fit ouvrir les yeux. Une voiture venait de se garer devant chez lui. Il se leva. Il enfilait une chemise propre lorsqu'on frappa à la porte.

La nuit était déjà bien entamée.

Larry Salhindro se tenait sur le seuil, les yeux rouges et le teint blême.

Au lieu de son uniforme habituel de la police, il portait un haut de jogging gris sur un short avec des baskets. Depuis sept ans qu'ils se connaissaient, Brolin ne l'avait jamais vu vêtu ainsi.

— Josh... C'est mon frère... Fleitcher... Il est mort. Brolin le fixa un instant dans les yeux puis s'écarta, l'invitant à entrer.

Un mug de thé fumant posé devant lui, Larry Salhindro se tenait la tête à deux mains. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux gris et la bedaine généreuse, c'était aussi et surtout l'ancien collègue de Brolin et son ami.

— Ils l'ont trouvé hier après-midi, comme foudroyé par la peur.

Il avait dit ça entre ses doigts, à la manière d'une supplique répétée pour la énième fois. Brolin le dévisagea depuis le fauteuil opposé. Les mains potelées de son ami tremblaient dans la pénombre du salon. Salhindro n'avait ni femme ni enfant, il vivait seul, et Brolin savait que son frère était son unique famille.

— Un accident ? demanda Brolin. Salhindro inspira lentement.

— On ne sait pas. Il doit y avoir une autopsie. (Il leva les yeux vers Brolin.) Josh, je l'ai vu, il était... tétanisé par la terreur. On aurait dit qu'il était mort de peur !

Ses yeux devinrent humides et ses mâchoires se serrèrent.

— Même le médecin en était tout secoué, finit-il par articuler entre ses dents. L'autopsie sera faite aujourd'hui...

Salhindro posa une main maladroite sur sa tasse de thé.

— Je... je crois pas que je pourrai y aller...

Brolin s'avança dans son fauteuil et se pencha vers son ami.

Ils avaient partagé des heures par centaines, tous les deux, à refaire le monde comme deux adolescents ; vieux dinosaure de la police de Portland, Salhindro avait veillé sur Brolin à son arrivée, jouant le rôle du père, puis celui de l'ami. N'ayant que mère Justice pour femme, Larry avait souvent convié Joshua à des barbecues dominicaux qui s'étaient achevés dans l'herbe, sous les étoiles, à boire des bières en pestant contre la bêtise humaine.

À le voir abattu comme cela, Brolin en avait une boule douloureuse dans le ventre. Il oublia aussitôt ses projets de voyage.

— Tu vas rester ici quelques jours, lui lança-t-il, juste toi et moi dans ce coin paumé.

Salhindro prit son inspiration pour protester ; lorsque son regard croisa celui de Brolin, il s'interrompit. Les prunelles du détective privé étaient aussi tranchantes que le ton de sa voix.

— Tu vas t'installer ici le temps que tu voudras, on ira faire quelques courses et on pourra monopoliser la terrasse avec une glacière pleine et autant d'heures devant nous pour parler.

Brolin s'empressa d'ajouter sur un ton aussi calme que possible :

— Et c'est moi qui irai à l'autopsie de ton frère, je veillerai à ce que ça se passe bien.

Salhindro hocha mollement la tête. Il perçut le contact d'une main sur son bras.

Au-dessus d'eux, l'attrape-rêve se mit à tourner doucement.

3

Le V8 de la Ford Mustang ronflait imperturbablement, attendant qu'on daigne l'emballer un peu. Brolin et Salhindro étaient sur l'Interstate 84, longeant la Columbia River qu'ils apercevaient par intermittence, colossale et pourtant docile au fond de sa gorge.

Ils atteignirent les quartiers est de Portland en moins d'une demi-heure.

Sur le chemin, Salhindro était resté muet jusqu'à l'entrée dans la ville. Il remua sur son fauteuil et jeta un bref coup d'œil à son ami qui conduisait.

— La vie est une saloperie corrosive, pas vrai ?

Il avait dit cela sur un ton neutre, un constat, sans amertume particulière.

— Putain, Josh, je sais pas ce que je vais dire à Dolly et aux gosses... Ils peuvent pas comprendre, à leur âge...

Salhindro poussa un long soupir las. Après un temps, il fixa Brolin.

— Je suis désolé. C'est pas à toi que je devrais dire ça...

Il se souvenait encore de Brolin, presque trois ans plus tôt, quittant l'immeuble de la police pour aller annoncer aux parents de la femme qu'il aimait que celle-ci venait de décéder lors de l'enquête dont il avait la charge.

— Tu vois, commença Salhindro, s'il y avait pas cette foutue saloperie de peine et ce côté dramatique qu'à la mort, peut-être que j'aurais aimé avoir des enfants... Dans une autre vie.

— Il n'est pas trop tard.

Les premiers mots de Brolin depuis le début du voyage estomaquèrent son ex-collègue.

— Dis pas de conneries, merde ! J'ai cinquante piges passées !

— Comment s'appellent les gosses de ton frère ?

— Christopher et Martha.

— Ils vont avoir besoin de toi, Larry.

Salhindro ouvrit la bouche mais aucun mot n'en sortit. Il lui arrivait parfois de haïr cette manière qu'avait Brolin de vous clouer le bec.

Joshua enfonça l'allume-cigare et sortit une Winston de la poche de sa chemise. Son regard se diluait au loin, sur la route.

— Et toi ? demanda Salhindro. Si t'arrêtais la clope, hein ? Compromets pas ton avenir, j'ai envie de faire sauter sur mes genoux un petit Joshua junior un de ces jours ! Quand vas-tu arrêter cette merde ?

— Quand tu arrêteras les donuts, répondit Brolin en lançant un rapide regard vers la bedaine de son ami.

Ils rirent ensemble, et Salhindro oublia un instant la peine qui lui enserrait l'âme.

Dans le hall de l'institut médico-légal, Salhindro retrouva Dolly, la femme de son frère, et la serra dans ses bras en silence. Brolin en profita pour s'écarter et passer un coup de téléphone. Lorsque le répondeur d'Annabel se mit en marche, il en éprouva un soulagement inexplicable. Il annula sa visite et, prétextant un imprévu, balbutia des excuses.

Quelques minutes plus tard, il était au sous-sol, dans une salle carrelée avec une table en inox au milieu, sous le feu des projecteurs. Le médecin qui allait procéder à l'autopsie était un homme que Brolin ne connaissait pas. A ses côtés attendait un individu de petite taille, d'origine asiatique, avec une fine moustache et très peu de cheveux. L'homme se présenta sous le nom de Tran Seeyog, travaillant pour l'Agence de protection de l'environnement, l'EPA, où exerçait Fleitcher Salhindro.

— L'EPA ? s'étonna Brolin. Je ne savais pas qu'elle envoyait du personnel aux autopsies...

Tran Seeyog eut un sourire aimable mais ne releva pas, il se contenta de croiser les bras.

Le légiste entra à ce moment, tout en ajustant ses gants. Il répondait au nom de Karstian, si Brolin avait bien compris ce qu'on lui avait dit au rez-de-chaussée.

— Vous devez être Joshua Brolin, fit le médecin, le Dr Folstom m'a expliqué votre présence.

Karstian haussa les épaules pour montrer que tout ça lui était égal. Sydney Folstom était la directrice de la morgue, et une connaissance de Brolin depuis plusieurs années. Malgré son attitude sèche et parfois arrogante, Brolin la soupçonnait de bien l'aimer. Comme il s'y était attendu, elle n'avait rien trouvé à redire à ce qu'il assiste à l'autopsie. Ils s'étaient mutuellement rendu de nombreux services.

Karstian pointa l'index vers l'Asiatique.

— Monsieur Seeyog, c'est ça ? L'intéressé acquiesça.

— Parfait, nous sommes au complet, nous pouvons commencer.

Brolin s'approcha.

— Je n'ai pas eu l'occasion de le lui demander, dit-il, mais je suis étonné que le Dr Folstom ne procède pas à l'autopsie.

Karstian secoua la tête tout en disposant son plateau avec ses scalpels devant lui.

— Elle ne pratique presque plus.

La réponse ne satisfait pas Brolin. Sydney connaissait Larry. Compte tenu des circonstances, elle lui devait bien cette attention.

— Je ne savais pas. Elle croule sous la paperasse ?

— Je présume, éluda Karstian. Bien, allons-y.

Il fit signe à un assistant qu'on apporte le corps.

Lorsque le chariot roulant entra dans la pièce, Tran Seeyog fit un pas en arrière. Le sac blanc en chlorure de polyvinyle luisait sous l'éclairage puissant. Ses grincements à chaque mouvement évoquaient ceux de la peau sur une bouée pour enfant.

Karstian leva les yeux vers l'officiel de l'EPA.

— Ça va aller, monsieur Seeyog ?

— Oui, bien sûr, répondit-il un peu rapidement. C'est juste que... tout ça est un peu brutal, je ne m'y attendais pas.

Le légiste haussa un sourcil, et retourna à son cadavre en laissant échapper un faible soupir.

— Je croyais que les housses pour mettre les morts étaient noires, pour qu'on ne voie pas trop le sang, fit remarquer Seeyog.

Karstian secoua la tête.

— Plus maintenant. Elles sont blanches pour qu'on ne risque pas de laisser un détail à l'intérieur, ainsi le moindre poil ou fragment de peau devient plus visible.

Tran Seeyog approuva comme si l'information était de la plus grande importance. Le légiste n'avait pas la main sur la fermeture à glissière de la housse que Seeyog s'exclamait :

— J'étais dans la pièce d'à côté tout à l'heure, c'est fou ce qu'il y fait froid ! C'est normal ?

Excédé, Karstian répondit, sous l'œil amusé de Brolin :

— Vous vous trouviez dans une salle qui sert habituellement à entreposer des corps, il y fait 4 degrés Celsius, ce qui est assez froid pour empêcher les bactéries de se développer sur les cadavres tout en évitant le gel. Maintenant, si vous pouviez me laisser faire mon travail je vous en serais reconnaissant.

Soudain conscient que son malaise était visible de tous depuis le début, Seeyog se rembrunit et s'adossa au mur.

D'un geste vif, Karstian fit coulisser jusqu'en bas la fermeture de la housse.

Des doigts recroquevillés apparurent, dépassant du sac, comme si le mort cherchait à agripper quelque chose.

Lorsque le légiste eut rabattu les deux pans pour dévoiler le cadavre entier, Seeyog porta une main à sa bouche en fronçant les sourcils. Brolin, bien qu'habitué à voir des corps, fut surpris par l'apparence de celui-ci.

Il hurlait.

Les scialytiques brillaient sur l'émail de ses dents. Sa bouche était tellement ouverte, crispée, que ses lèvres se résumaient à deux fines bandes blanches, et plusieurs veines émergeaient sur son visage comme d'énormes vers sous-cutanés. La position étrange de son bras – figé au-dessus du torse sans pour autant le toucher – était due à la rigidité cadavérique, nota Brolin. Fleitcher Salhindro avait été entendu par radio à 10 h 30 la veille et son cadavre découvert aux environs de dix-sept heures. Au pire, il était mort depuis cinq ou six heures lorsqu'on était tombé dessus, pas de quoi développer la rigidité à son maximum, quoique, avec la chaleur, le processus fût accéléré. Ensuite, le corps avait été conservé au frais, ce qui avait bloqué ou ralenti énormément le passage de

l'état acide à l'état alcalin. Brolin savait que tout cela n'était pas très fiable, cependant, la position du bras était assez étonnante et pouvait induire que la mort n'était pas survenue sans complication.

Arrête ça, tu sais très bien que la rigor mortis est souvent trompeuse...

C'était plus fort que lui, quinze ans d'expérience et d'entraînement à l'investigation, à la recherche du détail qui fera la différence.

Alors, seulement, Brolin prit conscience qu'il avait devant lui Fleitcher Salhindro, cet homme qu'il avait déjà rencontré, ce bon vivant adepte de blagues salaces. Le frère de son ami.

Il évacua sans tarder tout souvenir de sa mémoire. Ça n'était pas le moment.

Le Dr Karstian examina le corps de Fleitcher de plus près.

L'homme portait des bottes en cuir, un pantalon de toile et un polo sans manches, rien de plus sinon une montre et son alliance. Après l'examen préliminaire, l'assistant et le légiste soulevèrent le corps jusqu'à la table en inox. Ils fouillèrent la housse une dernière fois et l'assistant disparut en l'emportant.

— ... en dehors de son... attitude, le sujet ne présente aucun autre signe distinctif...

Karstian procédait à ses constatations protocolaires à voix haute.

En s'approchant un peu plus, Brolin remarqua un voile glaireux sur la cornée. À force d'assister à des autopsies au temps où il était inspecteur et grâce à ses nombreuses lectures, il savait que cette opacification n'était que rarement marquée avant cinq ou six heures suivant le décès.

Sauf que Fleitcher a séjourné en plein air, avec la chaleur qu'il fait l'après-midi, la déshydratation peut être accélérée. Avait-il les yeux ouverts ?

Brolin secoua la tête. Ça n'était pas son boulot. Il était là pour servir de témoin à Larry, rien de plus. Se tournant vers Tran Seeyog, il murmura :

— Vous savez où il a été trouvé ?

L'autre hocha la tête, heureux d'avoir l'occasion de briser ce silence pesant.

— Au bord d'une clairière dans la forêt du mont Hood. La forêt en question couvrait près de six mille kilomètres carrés.

— Vous savez où exactement ?

— Une clairière non répertoriée, à l'écart des routes, dans une zone sauvage. Les gardes forestiers l'appellent Eagle Creek 7.

— Qu'est-ce que Fleitcher Salhindro faisait là ?

Cette fois, Tran Seeyog eut un regard suspicieux à son égard.

— Vous êtes de la police, c'est ça ?

— Pas exactement. Je suis détective privé. Je travaille pour la famille.

Ce raccourci lui permettait au moins de se débarrasser d'explications fastidieuses. Il trouva utile d'ajouter :

— Je suis là pour faire la lumière sur ce qui est arrivé à M. Salhindro.

Seeyog imprima à son visage une grimace qui signifiait qu'il comprenait, comme s'il s'y était attendu. Sa réaction était assez étrange.

Sa présence est étrange ! L'EPA n'envoie jamais personne à une autopsie, ils n'ont rien à y faire... Brolin se pencha vers lui mais le légiste les interrompit.

— Il y a dans la région sterno-cléido-mastoïdienne droite un renflement anormal.

Brolin contourna la table de dissection pour examiner l'autre côté de la victime.

— On dirait une réaction à une piqure d'insecte, fit remarquer Karstian.

En effet, une bosse rouge surgissait à la base du cou, une cloque du diamètre d'une balle de golf mais haute d'à peine un centimètre, suintant légèrement en son sommet.

— Ça ne pourrait pas être une morsure de serpent ?

Le légiste examina l'œdème plus attentivement encore.

— C'est ce qui serait le plus logique, pourtant ça n'y ressemble pas, je ne vois pas de perforation de crochets.

— Qu'est-ce que c'est, alors ? demanda le détective privé.

— Pas la moindre idée. C'est trop gros pour un insecte, pourtant ça y ressemble. Je vais en prélever un échantillon pour analyse.

Il fit d'abord une photo avec un Polaroid CU-5 dont le flash satura l'air de son crépitement, avant de découper proprement la chair. Un fluide transparent s'écoula hors de la plaie.

— C'est vraiment étrange, commenta Karstian en s'appliquant à recueillir dans son éprouvette un maximum du liquide. Attendez une minute...

Il déposa son scalpel et s'empara d'une grosse loupe au bord lumineux qu'il plaça au-dessus du cou.

— Alors ça...

Brolin le dévisagea. Après une courte hésitation, Karstian lui fit signe de venir voir.

— Regardez, sur le dessus de cette espèce de vésicule. Il y a deux trous nettement marqués.

— Oui, je vois. Vous savez ce que c'est ?

— Ça me semble petit pour des crochets de serpent. Non, on dirait ce que j'ai dit tout à l'heure, une piqûre d'insecte, mais de cette taille-là, c'est impossible !

— Pourquoi pas ?

— Parce que la réaction est disproportionnée, à moins d'avoir dans le sang une quantité de venin que seul un insecte gros comme un nourrisson pourrait injecter !

— Ça ne pourrait pas être une réaction due à une allergie ? interrogea Brolin.

Karstian inspira longuement, pas convaincu.

— Peut-être, mais ça n'explique pas l'écart entre ces deux trous ! Ou alors il y a eu deux insectes en même temps pour le piquer... L'anatomopathologie nous en dira plus cet après-midi sur la blessure.

Il entreprit ensuite de déshabiller le mort. L'autopsie dura moins de deux heures, le légiste ne relevant rien de particulier.

Lorsqu'il préleva le cœur, 30 centimètres cubes de sang vermillon dégoulinèrent par l'oreillette et le ventricule gauches. Il s'attendait à trouver un caillot, un rétrécissement significatif et parut presque déçu de cette absence d'anomalie. La mort n'était pas causée par une défaillance cardiaque.

Ses gants et sa blouse étaient d'un brun humide. Il exhiba les nombreux prélèvements qu'il avait effectués – sang des veines fémorales, urine, morceaux d'organes... – et toussa avant d'exposer :

— Pour l'heure l'autopsie est blanche, en ce qui me concerne je n'ai rien remarqué qui pourrait expliquer la mort. Je pense que les analyses toxicologiques seront plus parlantes, espérons-le.

Observant le cri d'effroi que la mort avait fixé à jamais, Brolin désigna le cadavre :

— Son expression ne vous étonne pas ? Vous n'avez rien de ce côté-là ?

Karstian fit la moue.

— Oui, c'est... singulier. Mais concrètement, moi je n'ai rien qui puisse l'expliquer. Et pour être franc avec vous, je ne pense pas qu'on en trouvera la raison, je vois quotidiennement défiler des corps dans des positions ou des attitudes bizarres, voire improbables, et pourtant... Tout ne s'explique pas, pourquoi la femme assassinée la semaine dernière par son beau-frère est-elle morte avec le sourire alors qu'il regorgeait ? Tout ce que je peux dire, c'est la cause de la mort, les circonstances en étant chanceux, pour le reste, je reste médecin légiste et pas sorcier. Ces parcelles de mystère sont propres à la vie, leur explication n'appartient qu'à un seul être. La mort est surprenante, monsieur Brolin ; à la côtoyer tous les jours, elle devient omniprésente et pourtant si discrète, un état doué d'originalité dont nous n'avons pas toujours la clé.

La fièvre qui habitait Karstian à cet instant toucha Brolin, il en conçut presque l'envie de lui proposer de poursuivre cette conversation plus tard, autour d'un verre. Le privé chassa ces idées de son esprit et revint à la main tétanisée de Salhindro. Il glissa sur son abdomen ouvert comme un cratère de volcan et se heurta à l'imposant bulbe à la base du cou.

— Et pour ça ? Ne peut-il y avoir un lien ? demanda-t-il.

— C'est bien possible. Je vais recevoir dans la journée le dossier médical de cet homme, j'en saurai alors plus sur une allergie éventuelle. (Il se pencha au-dessus du renflement.) Il y a un début de nécrose, semble-t-il, sur le pourtour de l'œdème. Je

ne m'y connais pas bien en animaux venimeux, mais après tout, c'est peut-être un serpent. Pour l'instant je me garderai de toute conclusion.

— Une morsure au cou ? insista Brolin. Karstian haussa les épaules.

— Tout est possible. Il était peut-être allongé dans l'herbe, allez savoir !

Tran Seeyog les observait, un peu en retrait. Ses yeux s'agitaient, suivant le cours de la discussion avec intérêt.

— De toute manière, reprit le légiste, je finaliserai mon rapport dans l'après-midi avec les résultats des autres tests.

Brolin n'insista pas et le salua brièvement. En remontant vers la surface, il s'approcha de Seeyog qui reprenait des couleurs à mesure qu'ils retournaient à l'air libre.

— Je peux vous demander ce que l'EPA fait là, à une autopsie ?

— Nous voulons nous assurer des causes du décès, tout comme vous... M. Salhindro est mort dans ces circonstances inhabituelles et il est de notre devoir de nous y intéresser, par respect pour ce qu'il a fait parmi nous et pour sa famille.

La présence charismatique du détective privé le troublait sensiblement. Même lui se rendit compte que son discours était artificiel.

En débouchant dans le hall, il aperçut la veuve de Fleitcher Salhindro et son frère. Il posa une main sur le bras de Brolin.

— Si vous voulez bien m'excuser, je dois présenter mes condoléances à la famille, au nom de l'Agence.

Pour la première fois de la matinée, Tran Seeyog contempla le privé droit dans les yeux. Il baissa aussitôt le regard, s'empressa de lui lâcher le bras et esquissa un sourire composé avant de disparaître vers les Salhindro.

4

Installée sur la banquette confortable d'un salon de thé, Dolly Salhindro guettait le morne ballet des voitures dans la rue en tournant sans relâche une cuillère dans sa tasse de café froid. Un peu à l'écart, Larry et Brolin s'entretenaient à voix basse. Ils avaient passé les dernières heures dans un restaurant, sans qu'aucun d'eux ne touche à son assiette. Brolin avait expliqué succinctement que les causes de la mort n'étaient pas encore définies. Il s'était gardé de mentionner la présence de l'œdème au cou tant qu'il n'en saurait pas plus.

Ils attendaient avec une patience morbide que le rapport final de l'autopsie leur soit communiqué.

— ... je pense que c'est préférable ainsi, je ne vais pas la laisser seule chez elle avec les deux gamins, expliqua Larry en prenant une poignée de sachets de sucre.

Les mains dans les poches de son jean usé, Brolin approuva.

— Sache en tout cas que ma porte t'est ouverte si tu en as besoin, dit-il.

Larry lui posa une main amicale sur l'épaule. À côté d'eux, une jeune femme au visage de poupée les observa furtivement, en s'attardant un instant sur Brolin. Celui-ci possédait un don étrange pour cela, Larry l'avait remarqué au fil de leur amitié, qui s'était développé de manière exponentielle depuis que Brolin avait quitté la police et entretenu sa vie à l'écart des autres. Il pouvait passer plus inaperçu qu'un fantôme. Que ce fût dans la foule ou dans l'intimité d'une conversation, c'était comme si les autres ne pouvaient lever les yeux vers lui sans passer au travers. Et parfois, un homme ou une femme croisait son regard, et sa substance l'envahissait. Sa présence d'abord éthérée et spectrale devenait caressante puis électrique. Il irradiait de lui un magnétisme sauvage, presque effrayant. Larry avait assisté à cet étonnement à de nombreuses reprises.

La fille au visage de poupée capta l'attention que lui portait Salhindro et se détourna non sans accorder en rougissant un dernier coup d'œil au privé.

— Tu devrais sortir, Josh. Je veux dire, te trouver quelqu'un. Surpris, Brolin resta sans voix.

— Je sais que c'est pas le moment, insista le gros flic, mais je crois vraiment qu'il est temps pour toi de te reprendre en main.

— Larry, je n'en ai pas envie. Je suis bien comme ça.

— Tu parles ! Tu te morfonds dans le royaume des ombres, oui ! Non mais regarde-toi, on dirait une apparition ! À moitié transparent le jour, et à peine vivant la nuit. Les gens qui te remarquent sont soit fascinés, soit terrorisés ; pour les autres, tu n'existes même pas !

Brolin porta une main à son visage, il toucha nerveusement sa joue. Des mèches désordonnées vinrent se poser sur ses doigts, comme animées d'une vie propre.

Larry pinça les lèvres en fixant son ancien collègue. Les traits du privé étaient fins, les courbes nettes dessinaient un faciès racé, et ses yeux ne se posaient nulle part, ils englobaient tout.

— Je pense que tu as peur, voilà. Pourquoi n'es-tu jamais avec une femme, tu peux me dire ? Cette Annabel, à New York, j'ai bien senti quand on en a parlé que tu l'appréciais, pourquoi ne l'as-tu jamais revue ?

Après l'enquête sur la secte de Caliban, les journaux ne s'étaient pas privés de dresser un portrait complet de Brolin et d'Annabel, suggérant même une romance sous cette collaboration.

— Larry, fit Brolin d'un ton très calme, laisse tomber, tu veux bien ?

Salhindro soupira en grognant.

— Toujours le même... lança-t-il, dépit.

Accotés au bar, les deux hommes contemplaient la salle à moitié vide. Après un long silence, Brolin reprit la parole.

— Je l'ai appelée hier soir. Annabel. J'ai même songé à la revoir.

Larry écarquilla les yeux. Il n'eut pas le temps d'enchaîner, le téléphone portable de Brolin se mit à sonner.

— Brolin ? C'est Sydney Folstom.

Il releva la tête, s'attendant à entendre le Dr Karstian. Cela ne présageait rien de bon, à moins qu'elle n'ait subitement pris l'affaire très à cœur.

— Je viens de lire le compte rendu de Karstian sur l'autopsie de Fleitcher Salhindro. Il est en ce moment même dans son bureau avec le type de l'EPA.

— Que dit le rapport ?

— L'analyse microscopique des tissus prélevés dans le cou a révélé des thromboses veineuses et une coagulation intravasculaire disséminée, entre autres. Et l'étude toxicologique fait mention d'une substance exogène dans le sang. On l'a passée au chromatographe pour en avoir la composition exacte. C'est du venin.

— Du venin ? Un serpent ?

— C'est ça le plus extraordinaire. C'est qu'il s'agit d'un venin d'araignée. Rien d'anormal en soi si ce n'est sa concentration et sa quantité, de quoi tuer un éléphant.

Brolin releva les yeux vers Larry. Celui-ci articula le mot « quoi ? » sans le prononcer.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? insista Brolin. Il perçut les cheveux de sa nuque qui se dressaient.

— Ce que je veux dire c'est que, à moins qu'il n'ait été mordu par une araignée de la taille d'une roue de camion, c'est impossible.

— Et pour l'œdème dans le cou ?

— On va faire venir un entomologiste pour avoir son avis, mais il se pourrait que ce soit la morsure.

Brolin se souvint de la taille de la boursouflure et de l'écart entre les deux petits trous dans la peau. Des mandibules larges de cinq à six centimètres.

Impossible.

— Brolin ? Vous êtes toujours là ?

— Oui.

— Pas un mot pour l'instant, je ne veux pas que la presse soit au courant, ça va encore nous retomber dessus, les tabloïds adoreraient cette histoire d'araignée géante.

— Seeyog, le gars de l'EPA, il est au courant, j'imagine ?

— Il l'est maintenant. À ce sujet, je crois que vous devriez venir. Il vient de nous expliquer la véritable cause de sa présence ici. Ça pourrait vous intéresser.

Après une pause, Sydney ajouta, la voix anormalement fébrile :

— Ce qu'il vient de nous raconter est... effrayant.

5

La directrice de la morgue était en compagnie du Dr Karstian et de Tran Seeyog quand Brolin et Larry Salhindro entrèrent dans son bureau.

Les stores vénitiens étaient tirés et les rayons du soleil entraient dans la pièce en fines lamelles d'or dans lesquelles venaient danser les volutes de poussière. Malgré l'air conditionné, le crâne de Seeyog était couvert d'un voile humide, et ses yeux ressemblaient à présent à deux traits d'eyeliner. La situation le dépassait, songea Brolin. Ce qui n'était pas bon signe.

Ils se saluèrent d'un signe de tête et Salhindro prit place dans un fauteuil à côté des deux hommes. Brolin préféra rester debout, un peu à l'écart, bras croisés dans cette ombre qu'il trouvait rassurante.

— Allons-y, entama Sydney Folstom en se tournant vers Seeyog, si vous nous répétiez toute cette histoire, je crois qu'il est légitime que ces messieurs l'entendent à leur tour.

Il se racla la gorge en essayant de trouver une meilleure position dans son siège.

— Oui. Hum... Vous connaissez la forêt du mont Hood, je présume, un gigantesque parc naturel, paradis des amoureux de la nature, de la randonnée, du rafting et... bref, tous ces trucs. C'est un territoire si vaste et parfois si sauvage que la majeure partie n'est pas aménagée, même pas accessible en fait. La plupart des randonneurs ne s'éloignent pas des sentiers...

— Quel rapport avec mon frère ? intervint Salhindro, un peu agacé.

— J'y viens. Malgré tout ça, il y a des sites connus de quelques habitués, des sites qui ne sont pas sur les cartes, notamment une grande clairière magnifique, avec une chute d'eau à proximité. Les gardes forestiers l'appellent Eagle Creek 7. Elle se trouve à moins de cinq cents mètres d'un chemin de

randonnée, aussi il n'est pas exceptionnel d'y voir des pique-niqueurs.

« Il y a trois mois de cela, un accident est survenu. Un couple qui prenait quelques photos à cet endroit, la femme a été piquée par une araignée. Une veuve noire.

— C'est habituel d'en trouver dans cette région ? interrogea Brolin.

— C'est rare, mais ça arrive, en revanche c'est beaucoup plus étonnant à cette période de l'année. Mi-mars, c'est un peu tôt. Quoi qu'il en soit, cette femme a été piquée dans la clairière. Le temps pour son mari de prévenir les secours et qu'ils arrivent, le système nerveux avait été gravement touché, elle a été hospitalisée d'urgence et s'en est sortie, avec des séquelles. Il faut savoir que le venin d'une veuve noire est quinze fois plus toxique que celui d'un serpent à sonnette !

— Que vient faire l'EPA dans cette histoire ? demanda Salhindro, son agressivité première se transformant peu à peu en curiosité.

— L'EPA a été contactée par les gardes forestiers début mai, il y a un peu plus d'un mois, lorsque la troisième piqûre de veuve noire est survenue dans cette clairière. Ils voulaient qu'on éclaire la situation. D'autant qu'une quatrième personne a été mordue courant mai. C'est un miracle s'il n'y a pas eu de mort jusqu'à présent. Mais quatre attaques de veuve noire en si peu de temps, et surtout avec si peu de passage dans cette clairière, c'est comme si elle était infestée par une colonie entière d'araignées. Au début, on a essayé de refiler le problème à l'U.S. Fish and Wildlife Service⁴ et au Centre médical pour l'environnement du CDCP⁵, mais ils n'en ont pas voulu, prétextant que ça n'était pas de leur ressort. Entretemps, les randonneurs ont déserté la clairière. Seeyog fixa Salhindro, l'air gêné.

— C'est votre frère qui a été envoyé là-bas pour faire des prélèvements. Il s'y rendait régulièrement, et il y a une semaine,

⁴ Service de la Pêche et de la Vie sauvage.

⁵ Center for Disease Control and Prévention : Centre de prévention et de contrôle des maladies.

il a rapporté une veuve noire d'une de ses visites. Il y était retourné pour essayer d'en trouver d'autres, pour s'assurer que le site n'était pas infesté lorsqu'il... a été piqué.

Salhindro déglutit bruyamment, il porta une main à sa bouche.

Brolin lui avait tout dit dans la voiture. Le venin en trop grande quantité, la taille de la boursouflure et l'écart entre les trous de ce qui ressemblait à une prise de mandibules.

Se tournant vers Brolin, Tran Seeyog leva les paumes des mains vers le plafond, en un geste d'incompréhension.

— Croyez-moi, je n'en sais pas plus sur ce qui a pu tuer M. Salhindro. L'EPA ne dispose d'aucune autre information. Tout autant que vous, nous souhaitons comprendre ce qui a pu arriver. L'explication d'une... *araignée géante* ne satisfait personne.

— Ne dites pas ça, intervint le Dr Folstom, personne ici n'a parlé d'araignée géante, il peut y avoir des dizaines d'autres explications.

— Comme ? demanda Seeyog.

— Je ne suis pas là pour faire des suppositions, mais s'il vous plaît, j'aimerais qu'on ne parle pas d'araignée géante.

— En dehors de l'œdème au cou, il n'y avait pas d'autre trace de morsure ? demanda Brolin au Dr Karstian.

— Non, aucune. Je vois où vous voulez en venir, oubliez. Fleitcher Salhindro n'a pas été piqué par plusieurs araignées en même temps.

Contemplant son ami défait, Brolin posa la main sur son épaule.

— Larry, tu devrais peut-être rentrer, tu ne crois pas ? L'intéressé répondit d'un geste par la négative. Par-dessus le souffle feutré de la climatisation, la voix grave de Brolin s'éleva :

— L'EPA a fait analyser la veuve noire trouvée dans la clairière ?

— Oui, fit Seeyog immédiatement, sans résultat particulier. C'est une espèce commune dans notre pays. En revanche, nous ne nous expliquons pas une telle prolifération si localisée.

— Et la quantité de venin dans le corps de Fleitcher, insista Brolin, vous l'expliquez ? Et cette trace énorme de morsure sur

son cou ? (Il se pencha pour murmurer à l'oreille du petit homme.) Et son expression de terreur ?

Seeyog s'épongea le front avec la manche de son costume. Brolin le considéra une seconde, il l'avait un peu secoué, juste ce qu'il fallait pour le rendre plus docile. Seeyog n'était pas de ces gens à la forte personnalité et au caractère en acier trempé, c'était inscrit dans le moindre de ses gestes hésitants.

— Monsieur Seeyog, déclara Brolin d'une voix posée, et si vous nous accompagniez dans cette clairière, en demandant aux gardes forestiers de nous y rejoindre ?

— Moi ? Maintenant ?

Pour toute réponse, Brolin lui glissa un bout de papier dans la poche.

— Voici mes coordonnées, considérez à partir de maintenant que j'enquête sur cette affaire.

— Mais... enfin c'est un acci... Je veux dire que ça n'est pas du ressort de la police ou d'un enquêteur privé, les...

Brolin plongea vers lui. Sa main agrippa son épaule et ses lèvres effleurèrent l'oreille de Seeyog pour lui chuchoter :

— Allez dire ça à la famille.

Alors que les trois hommes s'éloignaient, Sydney Folstom se servit un grand verre d'eau fraîche. Elle se sentait poisseuse.

Toutes ces présences dans son bureau, toutes ces vies s'affrontant... Elle était fatiguée. Et peut-être un peu usée également.

Au loin une porte claqua et Sydney ouvrit un dossier qui tramait là depuis trop longtemps. Il fallait bien le faire.

6

Brolin était finalement parvenu à convaincre Larry de retourner auprès de Dolly, sa belle-sœur. Il lui avait promis de faire son maximum pour élucider la mort de son frère.

La Mustang filait sur le fil de civilisation qu'était la route au milieu de ces immenses collines boisées. Derrière, la voiture de Tran Seeyog suivait paresseusement, à bonne distance.

Ils atteignirent rapidement Sandy – dernier bastion citadin avant les étendues infinies de la forêt. La masse blanche du mont Hood surgissait à l'est, le volcan dominait tout le paysage, à l'instar d'un monstre somnolent sur son trône.

Sandy était le quartier général des gardes forestiers de la Mont Hood National Forest, Brolin et Seeyog y retrouvèrent Adrien Arque, l'homme qui avait découvert le corps sans vie de Salhindro. Adrien accepta de les emmener dans la clairière, Eagle Creek 7, et la jeep embarqua bientôt les trois hommes en direction du nord.

En chemin, Adrien chercha à être rassuré sur les causes de la mort de Salhindro, il ne parvenait pas à chasser l'expression de terreur absolue qu'il avait lue sur son visage. Il n'en avait pas fermé l'œil de la nuit. Lorsque Brolin lui répondit qu'on n'en savait toujours rien, Adrien eut du mal à le croire. Il entreprit un descriptif de la région, pour chasser son malaise :

— Vous savez, il n'y a quasiment aucune route là où nous allons, juste un sentier suffisamment large pour qu'on puisse y passer en jeep, et encore !

Brolin, qui était assis à côté de lui, à l'avant, demanda :

— Il y a beaucoup de promeneurs qui viennent ?

— Tout dépend où. Plus au sud je vous dirais oui, beaucoup, mais dans cette portion, c'est l'inverse. Quelques randonneurs. Le coin est très vallonné, des gorges profondes, énormément de chutes d'eau, et une végétation très dense. Il y a aussi pas mal de grottes, mais elles ne sont pas répertoriées.

— À ce point ?

— Je le répète : c'est pas un coin très fréquenté. Ça se trouve, il y a même des espèces qu'on n'a pas encore découvertes ! Eh, vous saviez que la légende de Bigfoot⁶ vient d'ici ? Sans blague !

Seeyog, qui jusqu'à présent était absorbé dans la contemplation de l'horizon, se pencha vers l'avant :

— C'est une supercherie, un canular monté de toutes pièces... Adrien haussa les épaules.

— Peut-être, mais en attendant l'hypothèse d'espèces inconnues n'est pas à écarter. Vous savez, la forêt du mont Hood dont nous avons la charge n'est qu'une « petite » portion d'un ensemble gigantesque. C'est en fait une bande de végétation dense qui traverse tout l'Oregon du nord au sud et se poursuit même en Californie. Et elle remonte au nord, dans l'État de Washington et jusqu'au Canada, des milliers et des milliers de kilomètres, presque quatre mille en longueur. Au plus fin, elle ne fait que trente kilomètres de large, ce qui est déjà pas mal, mais elle atteint des largeurs de cinq cents kilomètres par endroits, c'est l'une des plus grandes forêts du monde. Et c'est là qu'on trouve les plus hauts arbres de la planète, certains culminent à cent dix mètres, et aussi les plus vieux : il n'est pas rare de croiser des séquoias de plus de deux mille ans ! Ils étaient là au temps de Jésus, vous imaginez ça ?

— Difficilement, murmura Brolin en fixant la succession de monts trapus qui formaient justement la portion qui les intéressait.

— Vous n'êtes pas du coin ? l'interrogea Adrien.

— Si. C'est juste que je ne suis pas souvent venu par ici depuis que je suis gosse.

— Vous allez voir, c'est un endroit qu'on n'oublie pas.

Adrien n'avait pas tort, l'échantillon de richesses visuelles qu'offrait la forêt à cet endroit était étonnant. Outre l'imbroglio

⁶ Ou *Sasquatch*, sorte de Yéti américain très populaire aux États-Unis ; à l'origine c'est une légende indienne, mais quelques photos floues et des témoignages de campeurs ont fait couler beaucoup d'encre et alimentent encore le mythe.

des arbres qui se hissaient en muraille de part et d'autre de la route, il y avait les somptueuses cascades, déversant leur treillage chaotique de cheveux d'ange depuis des corniches si hautes qu'elles semblaient inviolées par l'homme. Et puis la jeep longeait des ravins, fissures noires au fond desquelles serpentaient des eaux glacées au tumulte cristallin.

Le véhicule cahotait au gré d'un vague sillon encombré de fougères et de branches basses, épousant la courbe tantôt ascendante, tantôt descendante des petits monts. En un peu plus d'une heure, ils rejoignirent la clairière Eagle Creek 7. Ce qui leur avait servi de piste s'achevait sur un dégagement relativement clairsemé qu'Adrien appela leur parking, où ils purent se dégourdir les jambes.

Eagle Creek 7 s'étendait au-delà.

Brolin quitta la clémence ombrée de la lisière pour pénétrer le vaste croissant de hautes herbes. Bien qu'on fût en fin d'après-midi, la chaleur demeurait écrasante, s'élevant du sol en nappe lourde et suffocante.

Il se tourna vers Adrien et Tran Seeyog qui attendaient à l'orée, mal à l'aise.

— Où se trouvait le corps de Fleitcher ? demanda-t-il. Adrien disposa son chapeau de garde forestier sur son crâne et le rejoignit.

— Un peu plus haut, par là. Venez, je vais vous montrer. Ils enjambèrent un tronc pourri et montèrent la pente douce de la clairière.

— Évitez de laisser traîner vos mains dans les herbes, prévint Adrien, on ne sait jamais.

— Vous pensez qu'il y a tant de veuves noires que ça ?

Adrien leva une main pour chasser l'air devant lui.

— Qui sait ? Il doit venir ici au maximum cinq à dix personnes par mois à la belle saison. Et quatre se sont fait mordre par ces saloperies d'araignées au cours du dernier trimestre ! Compte tenu de la taille de la clairière, ça fait des statistiques éloquentes ! Elle doit être infestée ! Tenez, ça se trouve on en écrase des dizaines depuis qu'on marche...

Adrien frissonna.

Ils stoppèrent devant une zone aux plantes courbées, plusieurs tiges étaient cassées.

— Je crois que c'est là.

Brolin s'agenouilla et fouilla doucement le sol du bout de l'index.

— Vous avez inspecté les alentours ? demanda-t-il au garde forestier.

— Non. J'ai prévenu mes collègues pour avoir du renfort. Je savais qu'une ambulance ne pourrait pas monter jusqu'ici. On a rapporté le corps à Sandy avec une jeep.

Brolin se redressa et commença à tourner sur lui-même pour examiner le périmètre proche. À deux reprises il s'arrêta, s'approcha et reprit son petit manège. Son front se plissa. Il se hissa sur la pointe des pieds puis écarta quelques herbes.

— Il y a eu du mouvement ici.

À moins de trois mètres d'eux, plusieurs fleurs étaient coupées, se desséchant au soleil. Brolin en prit une et gratta la tige.

— Regardez, dit-il en la tendant à Adrien, elles n'ont pas été arrachées mais cassées. Pareil pour les herbes.

— C'est peut-être ce Fleitcher Salhindro quand il est venu chercher des spécimens d'araignées...

— Ça m'étonnerait. Regardez dans notre sillage, nous n'avons rien cassé, seulement repoussé. On dirait plutôt des signes de lutte.

Brolin étudia le sol à tout hasard. L'absence de pluie depuis plusieurs jours l'avait rendu sec, il n'avait gardé aucune trace de pas ou autre.

— Vous pensez qu'il s'est battu ? Je veux dire, c'est... On parle de meurtre, c'est ça ?

Brolin resta silencieux, inspectant Eagle Creek 7, ses yeux réduits à une rigole sombre à cause du soleil encore puissant à cette heure.

Il fut frappé par le contraste entre la clairière et les arbres qui l'environnaient. La lumière et les ténèbres.

— Vous avez ce que vous vouliez ? interrogea le jeune garde forestier.

Eagle Creek 7 montait sur près de cinq cents mètres avant de former sur la droite un croissant dont toute la partie supérieure était masquée par les arbres. Au milieu de cette courbe, une souche assez haute sourdait du sol comme un totem oublié. Brisé en biseau, le sommet du tronc pointait son aiguille vers le ciel bleu. De là, on devait dominer toute la portion inférieure et voir la partie qui s'étendait au-dessus.

— J'aimerais jeter un coup d'œil là-haut. Adrien eut l'air contrarié.

— Euh... Je ne suis pas sûr que ça soit une bonne idée de tout traverser. Si c'est truffé de veuves noires, personnellement je ne saurais que vous déconseiller de...

— Je prends le risque.

Brolin entama son ascension. Adrien chercha Tran Seeyog. Le fonctionnaire de l'EPA n'avait pas bougé de l'orée. Il lui fit un vague signe de la tête. L'Asiatique ne semblait pas prêt à venir.

— Et merde...

Il emboîta le pas au détective privé.

Alors qu'ils se rapprochaient de la souche, Brolin demanda :

— Vous m'aviez parlé d'une chute d'eau assez proche, je n'ai rien entendu depuis que nous sommes là.

— Elle est à trois ou quatre cents mètres d'ici, mais c'est à cause de la végétation, elle est si dense qu'elle ne laisse pas filtrer les sons. Je vous jure, ce coin est un monde à lui tout seul.

Brolin voulait bien le croire. Il ne cessait d'observer le rail noir des arbres en bordure, il croyait capter un mouvement suspect toutes les trente secondes.

— Vous travaillez seul quand vous venez ici ? Adrien sourit.

— Oui, tout seul. Et oui, j'ai parfois... la trouille, si c'est ce que vous vouliez savoir. C'est pas parce qu'on est garde forestier que la forêt ne nous fait plus peur. Pour tout vous dire, je pense que même mes collègues les plus expérimentés ne sont pas rassurés lorsqu'ils viennent par ici. Il y a quelque chose de primitif qui habite ces bois. C'est comme si la nature était hostile ici, qu'elle cachait un secret. Des secrets.

Le cri d'un faucon les surprit tous les deux.

Adrien repensa aussitôt à la présence du rapace et au rôle qu'il avait joué lors de la découverte du cadavre. Il planait au-dessus des sapins, guettant sa proie.

Une fois au pied de la grande souche, Adrien sortit un mouchoir pour s'éponger le front pendant que Brolin en faisait le tour. L'immense tronc gisait sur le côté, vermoulu. Il avait été brisé à trois mètres de sa base, probablement par la foudre. C'était assez impressionnant. Il semblait avoir implosé. Le détective privé trouva un escalier naturel sur l'autre face, avec un énorme champignon et deux branches mortes qui l'aidèrent à grimper au sommet de la souche.

De cette hauteur, la perspective changeait totalement. La lisière n'apparaissait pas plus petite, mais plus menaçante. En revanche, comme il s'en était douté, il dominait toute la clairière et put constater que la partie supérieure était mouchetée de grappes de fleurs jaunes et mauves, des lupins qui proliféraient par centaines. Eagle Creek 7 étirait son croissant sur un flanc de mont culminant à environ mille mètres, dont le sommet les surplombait à une heure de marche. Plusieurs rochers gigantesques semblaient sur le point de dévaler la pente. Les conifères qui conduisaient au sommet s'agitaient dans le léger vent, à la manière d'une fourrure ondoyante. Il y avait des...

Le regard de Brolin descendit vers l'extrémité nord de la clairière. Vers une forme à angle droit, une masse géométrique. Si incroyable que cela pût être, un bâtiment était caché dans la forêt.

— Adrien, qu'est-ce que c'est que cette construction ? Vous connaissez ?

Le garde forestier suivit la direction indiquée par le bras du privé.

— Je ne vois rien d'en bas. Mais ça doit être les structures du gouvernement.

— Quoi ?

— Oh, c'est pas grand-chose, en fait c'est complètement abandonné. C'était à l'armée autrefois, mais ils l'ont fermé il y a quatre ou cinq ans. C'est tout vide maintenant.

— Comment se fait-il que personne n'en ait parlé ?

— Elle est pas sur les cartes. Et comme il n'y a pas de voie officielle pour y accéder, pas grand monde est au courant. Je crois même qu'ils ont bouché la route qui permettait d'y monter.

— Qu'est-ce qu'on y faisait, vous savez ?

— Non, c'est pas très grand. Un de mes collègues dit que c'était un centre top-secret d'entraînement. Pour l'élite. Mais on n'en sait rien, en fait.

Brolin considéra le morceau de béton qui dépassait de sa gangue verte. La présence de l'armée ici n'avait finalement rien de curieux. C'était le site rêvé pour être discret.

Il prit tout à coup conscience qu'il s'était assis sur une lamelle du tronc. Cela s'était fait tout naturellement. En y regardant de plus près, il découvrit que la lamelle en question ressemblait à une planche réduite qu'on avait tirée des cernes annuels jusqu'à ce qu'elle soit à angle droit avec le bois de cœur. Avec ce qui restait de l'arbre pour dossier, on pouvait s'installer là pendant une heure ou deux dans le plus grand confort.

— Vous avez un problème ? s'inquiéta Adrien. Brolin se pencha et inspecta le siège improvisé.

Il y avait des entailles sur le côté, provoquées par une lame. Quelqu'un s'était fabriqué un poste d'observation. Brolin remarqua comme les fibres de la moelle étaient lissées à cet endroit. Quelqu'un qui était venu souvent. Très souvent.

— Vous venez régulièrement ici ? demanda Brolin.

— Oh, trois-quatre fois par an. Pourquoi ?

— Il y a un ermite qui vit dans les environs ? Des bûcherons ou quiconque ?

— Personne. Je vous l'ai dit : c'est vraiment très peu fréquenté.

Brolin caressa du pouce l'usure du bois sur le dossier du siège.

Tout d'abord les traces de ce qui ressemblait fortement à un affrontement.

Et maintenant ça. Cette souche brisée était parfaite pour dominer toute la clairière. Si quelqu'un avait souhaité en avoir une vue d'ensemble, c'est là qu'il était venu.

Brolin inspira doucement.

Ce qui avait commencé comme un doute se muait en certitude.

Fleitcher Salhindro n'était pas mort tout seul. Les hautes herbes se mirent à frémir lorsque la brise estivale qui jouait avec le sommet du mont descendit. Cet endroit avait été témoin de quelque chose d'étrange. Étrange et affreux.

Le jet brûlant coulait sur le corps de Brolin, épousant les courbes de ses muscles avant de ruisseler sur le caillebotis de la douche. Une nappe de vapeur s'était tissée dans la pièce.

Il songeait à la mort de Fleitcher Salhindro.

Joshua tentait de disposer les éléments entre eux, comme s'il essayait de deviner le motif final d'un grand puzzle dont il n'aurait que quelques pièces entre les mains.

Quel rapport pouvait-il y avoir entre la présence de dizaines de veuves noires dans une clairière et le meurtre d'un homme par empoisonnement ? Car plus il y pensait, plus il discernait le spectre avide du meurtre là-dessous. Il ne pouvait croire à l'existence d'une « araignée géante », c'était complètement stupide. Et il y avait ces traces de lutte là où on avait retrouvé le cadavre. Brolin devinait également un lien avec ce poste d'observation dans l'arbre. Personne n'habitait le coin et pourtant quelqu'un y venait souvent. Dans quel but ?

Et si tout cela n'avait aucun rapport ? Tu anticipes trop... Pour le moment tu n'as quasiment rien, classe tout ça dans ta tête, sans créer de passerelles artificielles. Elles t'embrouilleront...

Il tourna le mitigeur et l'eau cessa de couler. Il se sécha sommairement et, une serviette nouée autour de sa taille, traversa le salon en direction de la longue terrasse. Surplombant le paysage forestier du haut de ses pilotis, elle offrait une vue superbe sur le coucher de soleil. Brolin se roula une cigarette avec ce tabac gras à la pomme qu'il prisait depuis ses quelques mois de vie en Egypte. Il l'alluma et savoura les bouffées douces de sa fumée. Le thé à la menthe avec un narguilé de tabac à la pomme, le chant lointain des minarets, tout cela flottait parmi les fantômes de sa mémoire.

La tiédeur du soir termina de sécher sa peau et ses cheveux, ses mèches d'ébène formant une arabesque acérée.

Quelque chose cogna contre la porte d'entrée.

C'était un son lourd, avec une dynamique marquée, très certainement provoqué par un être vivant.

Brolin s'assura que Saphir était bien à ses pieds et entra dans le salon en prenant soin d'être silencieux. Il vivait en pleine forêt, pourtant il n'avait pas l'impression qu'il s'agissait d'une bête. Il hésita un instant à prendre son arme et se ravisa aussitôt. L'isolement commençait à le rendre parano.

Il posa une main sur la poignée de la porte d'entrée et l'entrouvrit légèrement. Le poids qui était de l'autre côté le surprit et il la lâcha.

La porte s'ouvrit en grand et un corps tomba sur le seuil.

La personne qui gisait aux pieds du détective privé devait s'être assise, le dos appuyé contre la porte, et avait naturellement roulé en arrière.

C'était une femme.

Son visage était délicat. Sa peau naturellement hâlée semblait aussi douce au regard qu'elle devait l'être au toucher, elle avait des lèvres larges, à peine ourlées, et ses grands yeux observaient Brolin depuis le sol. Les longues tresses de sa chevelure tentaculaire s'épalaient autour d'elle, évoquant des origines africaines.

— Annabel ?

Saphir vint coller sa truffe humide sur le nez de la jeune femme et renifla bruyamment.

— Bonsoir, bafouilla-t-elle en scrutant Brolin drapé dans sa serviette.

Il lui tendit la main pour l'aider à se relever. Une fois debout, elle épousseta sa longue robe en patchwork, et réajusta son haut sans bretelles qui ne dépassait pas le bas de ses épaules. Ainsi vêtue, elle avait des allures de gitane. Pourtant, malgré la féminité des vêtements, Brolin perçut l'athlétisme du corps et l'image d'Annabel O'Donnel, détective à Brooklyn s'imposa à sa rétine.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il sans parvenir à s'habituer à ce qu'il voyait.

Il n'avait jamais envisagé la présence d'Annabel entre ces murs. Elle était pour lui l'âme de New York, la femme citadine.

— J'ai, hum... J'ai écouté ce que ton ami m'a dit. Que tu avais besoin de moi.

— Mon ami ?

Brolin vit clair en une seconde.

— Larry ? Il t'a appelée ? Qu'est-ce qui lui a... Comment a-t-il eu ton numéro ?

— C'est un flic. Et si tu ne lui avais jamais donné mon nom entier, la presse ne s'était pas privée de le faire quand...

Ils s'observèrent. Une esquisse de sourire aux lèvres.

— J'ai pris le premier avion que j'ai trouvé. Et un taxi m'a déposée il y a un quart d'heure.

Elle se tourna vers les arbres qui entouraient le chalet avant d'ajouter :

— J'ai sonné, sans réponse. Mon téléphone portable est dans mon sac, la batterie vide. J'avoue que je commençais à m'inquiéter de passer la nuit ici, dehors.

— J'étais sous la douche, fit-il en baissant les yeux vers la serviette qui lui nouait la taille.

Elle mordilla sa lèvre, persuadée que son teint n'allait pas dissimuler ses joues rougissantes. Elle arracha son regard du torse nu de Brolin. *Qu'est-ce qui te prend, maintenant ? C'est pas la première fois que tu vois un homme bien foutu ! Et c'est Joshua, ton ami !*

Il s'effaça pour la laisser passer.

— Entre.

Elle prit un petit sac de voyage et pénétra dans la tanière du détective privé.

— Larry m'a dit que tu étais fatigué, que tu lui faisais peur. Il a dit qu'il fallait que je vienne sans tarder pour « te botter les miches », c'est ce qu'il a dit...

— Quand t'a-t-il appelée ?

— Cet après-midi.

Brolin ferma les yeux un court instant. *Larry, tu me paieras ça.* Larry avait dû prendre son téléphone après leur seconde visite à la morgue, après qu'il lui eut confié qu'il avait lui-même appelé Annabel la veille.

— Je n'aurai pas dû ? demanda la jeune femme avec une lueur d'inquiétude dans le regard.

— Je suis surpris. La situation est assez délicate, Larry vient de perdre son frère et je...

— Il me l’a dit. Écoute, je ne veux pas m’imposer, si ma présence pose un problème ici, je reprends le premier avion demain matin, en fait si tu m’appelles un taxi je peux même y aller maintenant...

Brolin attrapa le sac de voyage.

— C’est hors de question. Sois la bienvenue chez moi. Je vais te montrer la chambre d’amis.

Lorsqu’elle lui avait proposé de repartir, Brolin avait capté cette fragilité qui animait la jeune femme, le doute qui l’habitait, ce soupçon de peine à l’idée qu’il ne voulait pas d’elle ici. Il avait presque entendu son cœur se froisser, et le goût de la tristesse qui avait envahi Annabel s’insinua jusqu’à sa propre gorge.

Toutes ces choses qui lui rappelaient à quel point elle lui avait manqué depuis cinq mois.

*

**

Georges Lyfield se gratta le bord du nez.

— C’est pas vrai, murmura-t-il, où est cette bon Dieu de télécommande ?

Le sexagénaire posa son journal et quitta le confort du sofa pour chercher l’appareil sur une des étagères.

— Chérie, tu n’as pas vu la télécommande de la télé ? La voix étouffée de Norma lui parvint de la cuisine.

— Non. Veux-tu du fromage dans ta soupe ?

Georges pesta en silence. Il en avait plus qu’assez de devoir passer des heures et des heures à chercher cette satanée machine. *Ils vous vendent ça comme un progrès ! Avec ces télés modernes, sans la télécommande on ne peut plus rien faire !*

Énervé, il abandonna l’idée de regarder les infos et se dirigea vers les escaliers.

— Je vais prendre une douche.

Dans la chambre, il retira ses vêtements qu’il plia minutieusement et enfila un peignoir qu’ils avaient rapporté de Las Vegas, l’hiver précédent. Il ne remarqua pas le petit corps

chitineux qui se déplaçait dans son dos, surgissant de sous le lit. La créature glissa sur le sol dans le mouvement coulé de ses huit pattes. La *Loxosceles reclusa*, connue pour la toxicité de son venin nécrosant, s'immobilisa au milieu de la pièce, formant une tache marron sur la moquette blanche.

Georges posa son pantalon et traversa la chambre vers l'armoire. Son pied nu se posa à quelques centimètres de l'araignée. Celle-ci resta sans bouger, puis ses deux pattes avant se levèrent.

Le vieil homme fouilla dans le fond du meuble à la recherche de sous-vêtements propres. Son pied se déplaça de dix centimètres. Il touchait presque l'araignée.

Une des pattes de l'arachnide se posa sur la peau du pied.

Tout en cherchant dans son linge, Georges leva son pied et se gratta la cheville. Son talon vint se replacer sous les yeux minuscules de la *Loxosceles*.

— Ah, voilà.

Georges agrippa ce qu'il cherchait et entra dans la pièce mitoyenne.

La douche détendit Georges Lyfield, si bien qu'il se mit à siffler en enfilant son peignoir et en se coiffant devant la glace. La porte était ouverte, elle donnait dans la chambre et notamment sur la moquette qui s'étendait au pied du lit. L'araignée n'y était plus.

Tout en sifflotant l'air d'une vieille chanson de Jerry Lee Lewis, Georges se mit en quête de ses chaussons.

C'est pas vrai ! C'est une conspiration...

Après la télécommande, c'était au tour de ses pantoufles. Sur le seuil de la chambre, il demanda :

— Chérie ? Tu n'aurais pas vu mes chaussons ?

Norma était toujours affairée dans la cuisine.

— Regarde sous le lit, s'écria-t-elle par-dessus le tintement d'une casserole.

Georges fit la moue, pas tout à fait convaincu. Il s'accroupit et regarda sous le lit. Les pantoufles étaient bien là.

— Ah, bien sûr...

Il appuya sa tête contre la moquette et tendit le bras pour les saisir. Ses doigts touchèrent le bord en feutre.

— Norma, pourquoi diable as-tu besoin de les lancer ? Tu ne peux pas juste les poser là, non ? maugréa-t-il.

Son index entra en contact avec quelque chose de mou. Il était dans le chausson.

— Qu'est-ce...

Au rez-de-chaussée, Norma avait mis leurs bols de soupe dans le micro-ondes, il n'y avait plus qu'à les réchauffer. Et elle venait d'entamer la préparation d'un vrai chili con carne, pour toute la famille qui viendrait le dimanche midi. Elle devait s'occuper des haricots longtemps à l'avance, leur laisser le temps de macérer avec une pincée de bicarbonate pour favoriser la digestion.

Lorsque son mari hurla à l'étage, elle lâcha la casserole et les haricots rouges se répandirent sur tout le carrelage.

Au service pédiatrie du Meridian Park Hospital, le Dr Vordinsky monta dans l'ascenseur. La journée était finie. Il pouvait rentrer chez lui, exténué. Mark Donner était déjà dans la cabine, le doigt sur le bouton du lobby. Il semblait pressé.

— Salut Mark, un problème ?

— Aux urgences, on vient d'amener un vieil homme, crise cardiaque.

Vordinsky inclina brièvement la tête pour montrer qu'il compatissait.

— Apparemment il s'est fait mordre par une araignée, développa le Dr Donner. Je ne crois pas que la toxicité y soit pour quelque chose, c'est la trouille qui a dû tout déclencher. Il doit être arachnophobe, tu sais, la peur des araignées, c'est la plus répandue au monde, j'ai entendu dire.

— Une araignée ?

— Ouais. Saloperie de bestiole.

Mark Donner considéra son confrère qui avait soudain l'air soucieux.

— Tout va bien ?

Vordinsky leva son visage vers lui.

— C'est que... Tu ferais bien de lui faire un bilan toxicologique, on nous a déjà amené deux personnes cette

semaine qui avait été mordues par des araignées, sacrement venimeuses. Et...

— Quoi ?

Vordinsky se remémora ce qu'une infirmière lui avait raconté dans l'après-midi.

— Et ils ont eu trois cas similaire à l'Emanuel Hospital et deux aussi au Good Samaritan Hospital. Tout ça en une semaine.

Cette fois l'inquiétude avait gagné le visage de Mark Donner. Il ne s'agissait que d'hôpitaux situés en pleine ville.

— Tu veux bien me rendre un service, demanda-t-il, avant de partir, tu pourrais passer un coup de fil au Département de la santé à l'hôtel de ville. J'ai comme l'impression qu'il se passe quelque chose de bizarre.

L'ascenseur émit un « ding » sec avant que les portes ne s'ouvrent sur les urgences.

8

Annabel ouvrit les yeux, il était neuf heures passées. Le soleil et la chaleur commençaient déjà à monter. Elle enfila un long t-shirt par-dessus sa culotte et hésita à mettre autre chose en plus avant de descendre. Elle se sentait gênée d'être si peu vêtue devant Brolin. *Ne sois pas gourde, vous avez passé une nuit ensemble cet hiver.* Ils avaient dormi tous les deux, chastement, dans le réconfort de la chaleur de l'autre. Tout de même, elle était chez lui et...

Elle se maudit à voix haute et sortit sur la mezzanine dominant le salon.

Brolin était sur la terrasse, vêtu d'un ensemble en lin beige, il profitait des premiers rayons du soleil, un verre de thé glacé à la main.

— Bonjour.

Elle le salua en nouant ses tresses en queue de cheval.

— Bien dormi ?

— Oui, fit-elle. J'ai mis une heure à m'habituer aux cris des animaux pour finalement ne rouvrir les yeux qu'il y a cinq minutes.

— C'est la magie de cette maison. Le pas des écureuils sur le toit remplace la trotteuse de l'horloge, il n'y a pas d'autre berceuse que le hululement des chouettes et la rumeur des hommes ne parvient pas jusqu'ici. Rien que la complainte du vent dans les arbres.

— C'est mignon. Tu l'as préparé ? demanda-t-elle en souriant.

— C'est ma mère qui disait tout le temps ça quand j'étais gosse.

— Tu as grandi ici ? s'étonna Annabel.

— Non. Dans une petite maison entre champs et forêts au sud-est de Portland. Ma mère y vit toujours. Elle passe ses journées à peindre depuis la véranda.

L'amusement pétillait sur le visage de la jeune femme. Difficile d'imaginer qu'un gamin élevé par une femme peintre et vivant à la campagne avait pu devenir profileur pour le FBI avant d'être inspecteur de police puis détective privé. *Et surtout d'avoir développé une personnalité si singulière*, se dit-elle. Le parcours était original.

— Il y a du thé glacé et du jus d'orange frais dans le frigo, fais comme chez toi.

Brolin porta son verre à ses lèvres et s'arrêta avant de boire.

— Larry ne devrait pas tarder, prévint-il. Il a appelé ce matin, il voudrait me parler d'une histoire, qui pourrait avoir un lien avec son frère, a-t-il dit. Quelque chose qu'il a entendu.

Annabel se mordilla l'intérieur de la joue.

— Tu es sûr que je ne te dérange pas ? demanda-t-elle après une courte hésitation.

— Nous en avons parlé hier soir. J'ai une mauvaise intuition sur cette histoire de venin, il y a des éléments que je ne comprends pas et je ne veux pas laisser Larry tout seul là-dedans. Je vais mener ma petite enquête, c'est l'affaire d'un ou deux jours. Ensuite nous pourrons partir une semaine sur les plages d'Astoria.

La veille, ils avaient passé leur soirée de retrouvailles sur la terrasse, dans des chaises longues séparées par une bougie, sous l'éclat immémorial des étoiles. Brolin avait détaillé le contexte dans lequel elle le trouvait avant qu'ils ne partent à se raconter leur vie des six derniers mois.

— Je vais prendre une douche, dit-elle.

Elle perçut le contact chaud d'une main sur son poignet. Une poigne délicate mais ferme.

— Annabel, je ne veux pas que tu te sentes mal à l'aise ou de trop ici. J'aimerais que ce soit pour toi un nid de sécurité et de confort. Même en présence de Larry, s'il t'a tout raconté c'est qu'il n'y a pas de problème. Elle le fixa puis acquiesça avant de monter.

Lorsque Larry Salhindro entra dans le salon, il semblait moins consistant encore qu'une nappe de brouillard. Dès le premier regard, Brolin sut qu'il transportait de mauvaises

nouvelles. Il portait son uniforme d'officier de police, il n'avait donc pas pris la journée pour se reposer.

— Assieds-toi d'abord, commanda Brolin.

Annabel descendit les marches pour les rejoindre, enveloppée dans une longue robe safran. L'eau de la douche perlait encore sur sa peau brune.

Larry l'accueillit avec un sourire doux ; ses yeux trahissaient l'effort qu'il produisait pour masquer son inquiétude.

— Joshua m'avait dit que vous étiez une âme riche, il avait oublié de mentionner la grâce et la beauté.

Annabel rentra la tête entre ses épaules, gênée.

— Je suis désolé que notre rencontre se fasse dans ces conditions, ajouta-t-il.

Elle désigna la terrasse d'une main.

— Je vais vous laisser et...

— Non, restez, la coupa Larry. Je n'ai rien à vous cacher, et c'est un peu à cause de moi si vous êtes là, alors restez. Et puis... je crois que ça pourrait vous intéresser, enfin votre curiosité de flic.

Il s'installa dans un des petits sofas et sortit de sa poche une feuille de papier pliée en quatre.

— Ce matin en arrivant au poste central, j'ai pris connaissance de l'activité nocturne, comme d'hab.

Larry Salhindro était l'officier chargé de la liaison et de la coordination entre les différentes sections. Entre les officiers de police en patrouille sur le terrain et les inspecteurs de la Division des enquêtes criminelles notamment, où il avait rencontré Brolin. Un poste bâtard, dont il avait hérité après des problèmes de santé, pour lui épargner les éprouvantes heures de ronde.

— La nuit a eu son lot d'animations coutumières, deux agressions mineures et une foule de petits délits. En revanche, le 911⁷ a été appelé à deux reprises dans la nuit à propos de piqûres d'animaux venimeux. Dans un des cas, deux de nos flics se sont amusés à chercher l'araignée en question, car il s'agissait bien d'araignée, dans toute une chambre.

⁷ Numéro d'urgence, police secours.

— Ils l'ont trouvée ? voulut savoir Brolin.

— Ils l'ont écrasée. À leur place, je crois que j'en aurais fait autant. Compte tenu des circonstances, ça m'a comme qui dirait mis la puce à l'oreille. J'ai passé quelques coups de fil. On rapporte pas moins de neuf cas en une semaine. Neuf hospitalisations dues à des morsures d'araignées. Et deux décès. Un homme âgé la nuit dernière et... un nouveau-né.

Annabel porta une main à sa bouche.

— Je n'en ai pas encore confirmation mais d'après ce qu'on m'a dit il y a deux types d'araignées. Tout ça a eu lieu dans des quartiers différents, éloignés même.

— Tu as contacté le Département de la santé de la ville ? demanda Brolin.

— Ce sont eux qui m'ont donné ces informations. Un médecin les a appelés cette nuit. Pour le moment, ils veulent que ça reste secret, le temps de vérifier qu'il ne s'agit pas d'une invasion.

— Une invasion ?

— C'est ce que le type m'a dit. Brolin secoua la tête.

— C'est absurde. Il n'y a jamais eu d'invasion d'araignées venimeuses, encore moins à Portland. Les flics sont sur le coup ?

— J'ai fait un topo au capitaine Chamberlin, et Lloyd Meats va se pencher sur le dossier.

Deux vieilles connaissances de Brolin. Le nom de ces deux hommes évoqua une nuée de souvenirs.

— Et c'est tout ? interrogea-t-il.

— C'est triste à dire mais les décès concernent des individus particulièrement vulnérables, il n'y a rien de suspect là-dedans m'a-t-on répliqué. Surtout que, d'après le médecin, l'araignée qui a mordu le vieil homme hier n'est pas mortelle ou très rarement, et dans ce cas, elle n'est pas la cause directe du décès, l'homme est mort dans la nuit après avoir fait une crise cardiaque, il était fragile du cœur et particulièrement terrorisé par les araignées. Tout ça c'est du domaine de la santé, m'a-t-on répondu...

— Neuf morsures en une semaine ? Et avec ce qui est arrivé à ton frère ?

Larry se rembrunit davantage encore.

— C'est parce qu'il y a cette histoire avec mon frère que Chamberlin a demandé à Lloyd Meats de voir s'il trouvait quelque chose de louche. Sans quoi notre bonne vieille police n'y fourrerait même pas le nez. Lloyd va suivre le dossier de Fleitcher.

— Tu as pu te procurer la liste des victimes ? Larry agita sa feuille de papier devant eux.

— Tout est là. J'ai rassemblé ce que j'ai pu trouver comme données. Noms, prénoms, adresses, dates de naissance, professions...

Brolin tendit la main vers la fiche. Larry l'examina, embarrassé.

— Merci, Josh... Je veux dire merci de faire ça pour moi et de...

— Laisse tomber. Passe-moi cette liste.

Larry la lui donna en échangeant avec Annabel un regard confus.

— Meats a-t-il prévu de passer voir tous ces gens pour les interroger ? demanda le détective privé en consultant les informations inscrites sur le bout de papier.

— Je ne sais pas.

Brolin se concentra en silence sur ce qu'il lisait, puis se leva d'un bond et se précipita vers son bureau, bientôt suivi par Larry et Annabel. Il fouilla sur une étagère parmi une multitude d'atlas et de cartes. Il trouva le document qu'il cherchait et le déplia avant de l'accrocher sur un des pans boisés de la pièce. C'était un plan détaillé de Portland et de sa proche banlieue. En s'aidant de la liste apportée par Larry il plaça de petites épingles rouges à divers endroits.

— Ceci correspond à tous les foyers touchés par ces morsures.

Ils étudièrent la disposition des épingles, comme si elles pouvaient former la clé d'un pentagramme occulte. Sans résultat. Brolin reprit son analyse à voix haute :

— L'un était charpentier, celui-ci comptable, celle-ci assistante sociale, là un médecin à la retraite...

A chaque fois, Brolin posait son index sur l'épingle qui correspondait.

— M. et Mme Lernitz, M. et Mme Caufield, M... Une minute... Larry, tu as remarqué ? Il n'y a que des couples.

— Oui, j'ai vu ça en rassemblant tout ce que je trouvais sur eux, tout à l'heure. Rien d'anormal, je veux dire qu'il s'agit d'adultes, et, euh... en dehors de toi et moi, la majeure partie des gens vivent en couple, non ?

Un minuscule frémissement secoua le coin de l'œil du privé.

— Tout de même...

— Josh, je ne peux pas parler au nom de tous ces gens, mais mon frère n'avait pas d'ennemi, pas d'argent, ni un poste convoité... Tu comprends ? S'il s'agit bien d'un meurtre et pas d'un accident, alors pourquoi lui ?

— Ce n'est pas un acte ciblé, j'ai bien peur que ton frère ait été au mauvais endroit au mauvais moment.

Annabel se pencha en avant.

— Qu'est-ce qui te permet de l'affirmer ? demanda-t-elle.

— Il y a un poste d'observation dans la clairière. Du genre utilisé assez souvent, et personne n'habite dans la région. Je pense que celui qui a tué Fleitcher est celui qui venait s'installer ici. On ne pouvait pas prévoir à l'avance que Fleitcher viendrait dans cet endroit ; si on avait voulu le tuer, lui et pas un autre, il aurait été impossible de préméditer ce geste à cet endroit. Rien ne prouvait que l'EPA allait envoyer quelqu'un, ni que ce serait Fleitcher. Non, au contraire, je crois que Fleitcher a mis les pieds là où on ne voulait pas de lui.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que cette clairière peut avoir de si particulier ?

— La même chose que ce qu'on trouve de plus en plus en ville... Des araignées.

— Quel intérêt ? s'étonna Annabel. Qui s'amuserait à jouer avec ces créatures ? Il faut être particulièrement perfide pour imaginer un plan pareil ! Tu imagines ? Aller déposer des araignées dangereuses un peu partout dans la ville dans l'espoir de tuer un maximum de personnes ? Qui ferait ça, un terroriste d'un genre nouveau ? Et pour quelles raisons ?

Brolin écarta les mains devant lui.

— Je n'en ai pas la moindre idée, et c'est bien par là qu'il faut commencer.

9

Assis derrière son bureau, Lloyd Meats – détective à la Division des enquêtes criminelles et second du capitaine Chamberlin – classait les dossiers qui s’amoncelaient en petites piles polychromes. Il caressa sa barbe aux reflets gris, celle-là même qu’il avait laissée repousser au grand désespoir de sa femme, et qu’il envisageait de couper à nouveau.

À croire que ces quelques poils sont un baromètre de ton moral..., ironisa-t-il.

La cinquantaine lui allait bien finalement.

Alors qu’il revenait de congés, il avait des cernes plus creusés encore qu’à l’accoutumée. Depuis le départ des enfants, ils se découvraient une seconde vie avec Caria, son épouse. Ils voyageaient : Mexique, Antilles... Ils riaient en faisant les pitres, et même leur vie sexuelle retrouvait un piment qu’ils avaient cru perdu dans le dédale du quotidien.

Pour la première fois depuis des années, c’était sa vie privée qui l’épuisait plus que son travail.

Il avait en souffrance deux affaires d’agressions, dont un vol à main armée dans une petite supérette des quartiers nord qui prenait une mauvaise tournure. Pas d’empreinte, la vidéo-surveillance était inexploitable, et l’épicier était en état de choc, une balle lui ayant rasé les cheveux au-dessus de l’oreille, il s’en était fallu de deux ou trois centimètres pour qu’il y reste. Quand il parvenait à s’exprimer c’était pour affirmer que son agresseur était cagoulé et qu’il n’avait rien remarqué de singulier. Un dossier merdique.

L’autre concernait un couple qui s’était fait braquer dans une rue par deux malfrats. Ils avaient tout d’abord pris l’argent du couple puis avaient essayé de violer la femme. Le mari s’était interposé et avait reçu un coup de couteau, avant que les deux agresseurs s’enfuient. Il était à l’hôpital avec un poumon perforé. C’était la troisième attaque similaire en deux mois.

Et voilà qu'un nouveau dossier s'entassait sur les autres. Tout frais, il datait du matin même.

Cette fois, un homme affirmait que sa femme avait été enlevée pendant qu'il dormait. Aucun signe d'effraction n'avait été relevé par la patrouille, et la seule chose qui empêchait la police de classer l'affaire était que la femme en question n'avait absolument rien emporté. Ni vêtements, ni sac à main, ni son permis de conduire ou sa carte de crédit, rien. L'appel du mari remontait à moins de trois heures, aussi deux officiers de police travaillaient à recueillir des témoignages du voisinage pour le moment.

Concernant les personnes adultes et autonomes, le délai minimum préconisé avant d'enregistrer une disparition était de vingt-quatre heures.

Meats prit le dossier et le posa à l'écart. La panique d'un homme qui se réveille sans sa femme n'avait rien à faire ici. Parfois, les officiers en charge des patrouilles se montraient un peu trop zélés, et trop prompts à satisfaire n'importe quelle demande. Si ça continuait ainsi, il se retrouverait bientôt avec toutes les disparitions d'animaux familiers à résoudre.

Le capitaine Chamberlin passa la tête dans l'ouverture de la porte. Devant ce grand nerveux aux cheveux gris et à l'épaisse moustache noire, Meats laissa poindre un sourire. Les flics le surnommaient Jameson, en hommage à la bande dessinée *Spiderman* et au très caractériel patron de Peter Parker. « C'est vrai qu'il lui ressemble ! » songea Meats.

— Qu'est-ce qui te fait marrer, Lloyd ? C'est ma tronche ? Le détective hocha la tête.

— Tant mieux.

Le capitaine déplaça son corps noueux en silence, pour faire face à Lloyd Meats.

— Lloyd, je voudrais que tu laisses l'attaque de la supérette, je vais mettre Franck Balenger dessus. Pareil pour les agressions au couteau.

Meats se cala dans le fond de son fauteuil, attendant d'entendre ce qui préoccupait son supérieur.

— Je sais que ça ne va pas t'enchanter, mais j'aimerais que tu te focalises sur cette histoire d'araignées.

Meats soupira.

— C'est pas de notre ressort, c'est aux affaires sanitaires de régler ce problème, protesta-t-il.

Chamberlin leva un index.

— Suis-moi, ordonna-t-il en se dirigeant vers son propre bureau.

Le capitaine appuya sur une touche de son répondeur téléphonique.

— Ça date de ce matin, vers sept heures. D'après le standard, la personne a simplement demandé à parler au responsable des enquêtes criminelles. Il a insisté pour me laisser un message.

Il pressa la touche *play*.

Une voix haut perchée sortit de l'appareil. Timide, elle sonnait trop fluette pour être celle d'un adulte.

« Je... Je vous appelle pour vous parler des araignées... Celles qui tuent les gens... C'est que le début... Il va y en avoir plein d'autres, beaucoup d'autres... Et celles-ci sont des petites, mais moi je sais où se trouve leur mère... »

Meats s'appuyait des deux mains sur le bureau, la tête inclinée vers le répondeur pour mieux entendre.

— C'est une plaisanterie ? On dirait un gamin... Chamberlin lui fit signe d'écouter.

« ... elle habite la forêt, à l'est... Vous n'avez qu'à rejoindre la forêt du mont Hood... Sur le chemin 433, en venant du nord, il faut contourner Big Cedar Springs, ensuite il y a un torrent sur la gauche, on doit quitter le chemin, longer le cours d'eau sur un kilomètre... Il y a une cascade... C'est là qu'était la mère des araignées cette nuit... Tous les animaux ont fui, si vous y allez, vous serez tout seul... Et c'est rien que le début... »

Il y eut une inspiration hésitante, puis le bip indiqua que c'était la fin du message.

Meats haussa les épaules.

— Tu ne vas pas me coller une enquête sur un coup de téléphone bidon ! C'était un gosse, un ado qui a besoin de se faire remarquer, c'est tout... Tu as bien entendu, on dirait qu'il lit un texte préparé...

— Sur l'écran du standard, le numéro qui s'est affiché correspond à celui d'une cabine téléphonique à la gare routière.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Rien, je t'accorde que la présence d'un adolescent à la gare routière à sept heures du matin n'a rien en soi d'inquiétant. Mais comment sait-il pour les araignées ? La presse n'est pas encore au courant.

Meats posa une fesse sur le bureau, réfléchissant à tout cela.

— Le hasard a fait qu'il connaît deux des familles mordues ? proposa-t-il.

Sa protestation n'avait déjà plus la même énergie. Le capitaine Chamberlin vint se poster en face de lui.

— Lloyd, va vérifier ce coin de la forêt, s'il te plaît. Ça ne te prendra qu'une journée, et on sera tranquilles ensuite.

Meats capitula en laissant échapper une longue bouffée d'air.

— Larry Salhindro m'a dit que Brolin était avec lui. Contacte-les, vois s'ils ne veulent pas t'accompagner.

Meats approuva. Après tout, il pouvait bien faire ça pour Larry. Celui-ci constaterait que ses collègues ne le laissaient pas tomber. Quant à Brolin... Il le croisait de temps à autre, en général lorsqu'il avait besoin d'information pour une de ses enquêtes de privé. Il n'y avait plus cette amitié d'autrefois ; depuis qu'il avait quitté la police, Joshua n'était plus le même. *Le serais-tu, toi, s'il t'était arrivé la même chose ?*

Oui, il allait les appeler. Bien qu'ayant désormais le statut civil, Brolin avait été flic, un sacré bon flic même, il savait quoi faire. Il pourrait filer un coup de main tout en se montrant discret.

Meats écouta de nouveau le message du répondeur et reporta les instructions sur un bout de papier.

« ... C'est là qu'était la mère des araignées cette nuit... Tous les animaux ont fui, si vous y allez, vous serez tout seul... Et c'est rien que le début... »

Lloyd Meats appela Larry pour l'informer du message sur le répondeur, et ils convinrent d'un rendez-vous à Latourell, une petite bourgade au nord de chez Brolin, sur la route longeant les gorges somptueuses de la Columbia River.

Lloyd et Brolin ne s'étaient pas vus depuis plusieurs mois. Leur poignée de main dura un peu plus longtemps. Meats était mal à l'aise, il ne savait que dire face à cet homme qu'il avait fréquenté, dont il avait même sauvé la vie face au Fantôme de Portland. Brolin semblait touché de le revoir, pourtant il n'émanait aucune chaleur de lui, tout passait par le regard.

Meats fut d'autant plus troublé lorsque la silhouette athlétique d'Annabel apparut hors de la Mustang. Elle était belle, avec ses longues tresses qui venaient renforcer son apparence métisse, et surtout, Meats remarqua qu'elle était armée.

— Les flics de Los Angeles et de New York sont peut-être les seuls dont les supérieurs cautionnent le fait qu'ils soient armés à tout moment, même quand ils ne sont pas en service, expliqua-t-elle une fois les présentations effectuées.

— Tant que vous êtes dans votre juridiction, je comprends, mais ici c'est l'Oregon et...

Devant les trois regards qui le transperçaient, il rejeta la tête en arrière.

— OK, c'est bon, céda-t-il. Je n'ai rien dit. De toute manière, vous n'êtes là qu'à titre amical, tant que vous ne sortez pas votre flingue, je n'ai rien à dire...

Il désigna le semblant de cafétéria devant laquelle ils s'étaient retrouvés.

— Je vais chercher quelques sandwichs et on y va. Vous me suivrez jusqu'à une aire de pique-nique où nous garerons les voitures, ensuite il nous faudra marcher sur plusieurs kilomètres. J'espère que vous avez de bonnes chaussures.

Les deux véhicules glissaient au creux d'un sillon brun, perdus dans la forêt comme deux minuscules insectes. La végétation recouvrait le moutonnement des collines. Parfois, un mont s'élevait plus haut que les autres, fendu en son sommet par un bloc rocheux, le vent venait s'y empaler, aiguissant ces lames grises depuis des millénaires ; de parois dociles le temps les avaient muées en brisants célestes. Et puis les montagnes surgissaient, cônes déchiquetés d'anciens volcans ou pointes tranchantes, elles grimpaient vers les cieux dont elles portaient, la majeure partie de l'année, l'empreinte blanche.

Les méandres de la route, à peine visible dans ce paysage, conduisirent Lloyd Meats sur plusieurs kilomètres jusqu'à une esplanade de terre où il se gara, suivi de près par la Mustang de Brolin.

Il n'était que dix heures du matin, et déjà l'air se densifiait sous la chaleur naissante.

Annabel déplia ses membres sous le ciel bleu et mit ses lunettes de soleil. Elle vit Lloyd Meats prendre un sac à dos et leur montrer un petit sentier qui partait vers les arbres.

— On a au moins cinq kilomètres à faire avant de quitter le chemin, prévint-il. J'ai de l'eau, n'hésitez pas à m'en demander.

Il se couvrit les yeux d'une main et scruta cette contrée sauvage, avant de secouer la tête.

— C'est absurde... murmura-t-il.

Larry, qui avait entendu, s'approcha un peu plus.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Regarde donc, pour quelle raison va-t-on marcher toute la journée ? Qu'est-ce qu'un ado vient faire dans cette histoire d'araignée ? Pour moi c'est une vaste connerie. L'endroit indiqué par le gosse est inaccessible en voiture, ça veut dire qu'il faut deux ou trois heures pour y aller en marchant, qu'est-ce qu'on va trouver là-bas ? Un dessin avec l'inscription « je vous ai bien eus » ?

— La coïncidence est grande, tout de même.

Les deux hommes se tournèrent vers Annabel. Elle les examina par-dessus ses fines lunettes noires.

— Oui, la coïncidence est un peu forte, insista-t-elle. D'abord que l'adolescent soit au courant pour les araignées, et

même si on peut lui trouver des explications – son père est un des médecins qui traitent les morsures par exemple –, il nous envoie à l'ouest, dans les forêts du mont Hood. Je sais qu'elles sont gigantesques, mais c'est là que... que le frère de Larry a été attaqué. Comment peut-il le savoir ?

— C'était à plus de dix kilomètres d'ici, contra Meats sans vigueur.

Il devait bien avouer qu'il était intrigué, malgré tout. La jeune femme avait raison, et il le savait. Il s'était fermé à toute réflexion positive en réponse à un ordre qui ne l'enchantait pas, une journée dans la nature ne l'emballait pas spécialement. Il devait se comporter en professionnel.

Il jeta un coup d'œil vers Brolin qui se tenait sur le bord du dénivelé, les yeux perdus dans l'horizon. *Il pense. Il est déjà là-bas, là où nous allons. Il anticipe, il essaie d'imaginer ce qui nous attend, ce qui a pu se passer.* Meats savait comment fonctionnait l'ex-inspecteur. Pendant les courtes années passées avec lui, il avait appris à le cerner. Et ce comportement félin qu'il décelait aujourd'hui chez son ami lui faisait peur.

Brolin avait toujours eu une longueur d'avance sur les autres flics parce qu'il pouvait comprendre le criminel, il n'avait pas seulement la fibre en lui, il en avait l'âme, celle du psychopathe ; il pouvait le comprendre parce qu'il en avait toujours eu les germes en lui. Et Meats réalisa que cet instinct du prédateur, autrefois enfoui et maîtrisé, était désormais partie intégrante de sa personnalité.

Tu vas un peu loin, là... tu ne crois pas ?

Se sentant observé, Brolin pivota vers Meats. Son regard était doux, sans animosité aucune. *Comment est-ce que je peux songer à des trucs pareils ?* s'en voulut Meats. Pourtant, il brûlait une lueur captivante dans ces prunelles. *Cet homme peut être dangereux... Il n'est probablement pas comme tu viens de le dépeindre, mais il pourrait tuer.* Décidément, l'image du félin semblait tout à fait appropriée.

La femme qu'il aimait avait été massacrée sous ses yeux, avec une cruauté sans nom. Brolin vivait avec ce sang dans le cœur, et alors qu'il aurait pu tuer le coupable, il ne l'avait pas fait. Il vivait avec ce choix dans l'âme.

— On va attendre qu'il fasse nuit pour y aller ? demanda Larry avec son cynisme habituel.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient à flanc de colline, serpentant sous la relative fraîcheur des arbres.

Le sentier grimpait doucement, s'enroulant autour d'un mont culminant à un peu plus de mille mètres. La flore était constituée d'un panaché de sapins de Douglas et de feuillus entrelacés d'une mer de fougères. Pendant près d'une demi-heure, les quatre randonneurs improvisés dominèrent un petit lac à la surface étrangement noire. Annabel remarqua que même l'azur du ciel ne venait pas s'y refléter et elle ne put s'empêcher de songer à Stephen King et à ses histoires où la nature recèle les pires dangers.

Le pépiement des oiseaux les accompagnait, entrecoupé des cris de rapaces planant non loin. À plusieurs reprises, ils durent franchir de modestes cours d'eau, d'abord sur un petit pont en rondins, puis à l'aide de gués aux pierres glissantes. Larry n'y manqua pas, il trébucha sur l'une d'elles et proféra tous les jurons de la terre lorsqu'il fut trempé jusqu'à la chemise. Annabel échangea un clin d'œil complice avec Brolin ; ni l'un ni l'autre n'avaient cependant envie d'en rire, pas de Larry, pas en ce moment.

Ils parvinrent à un torrent plus tourmenté après deux heures de marche. Meats leur fit signe que c'était là qu'ils devaient quitter le chemin. Ils en profitèrent pour manger leurs sandwichs, assis sur des anfractuosités de rochers. Entre les sommets des arbres ils distinguaient le versant d'un mont à un ou deux kilomètres.

Ils se remirent en route sans tarder, treize heures se profilaient et les grandes chaleurs de la journée allaient plomber l'atmosphère d'ici peu.

À mesure qu'ils approchaient du but, les paroles se faisaient plus rares, Lloyd Meats qui avait assuré la conversation tout le long du chemin devint de plus en plus silencieux. Qu'allaient-ils trouver là-bas, au milieu de nulle part ? Annabel avait songé au pire, mais la présence d'un cadavre était à exclure. Personne n'aurait charrié un corps mort sur une si longue distance. Un autre message, alors ?

Les suppositions fusaient dans l'esprit de tous.

Ils abandonnèrent le sentier pour longer le torrent, vers les hauteurs du mont. Ils se scindèrent en deux groupes, Larry et Meats sur la rive gauche et Annabel avec Brolin sur l'autre bord. Ils gravirent la pente ainsi, au même niveau, contraints de baisser et lever la tête sans interruption, pour vérifier où ils mettaient les pieds tout en guettant le moindre signe insolite, sur le sol, dans les branches, et sur la pierre des rochers qui sourdaient çà et là.

Le lit du torrent se creusait, ils grimpèrent bientôt le long d'une ravine escarpée depuis laquelle montait le mugissement furieux des eaux. Elles bruinaient en tumulte, plus haut que les pins, nappant les feuilles et les écorces environnantes d'un délicat voile de colère. En quelques minutes d'ascension, les quatre investigateurs furent rafraîchis et tout humides.

Annabel pressa le pas et se hissa aux côtés de Brolin.

— Tu as une idée de ce qu'on peut trouver là-haut ? s'écria-t-elle pour couvrir le fracas du torrent.

Sans la regarder, il continuait sa progression. Il haussa les épaules.

— J'attends. Je ne voudrais pas faire de suppositions trop rapides. Mais le type qui s'est fabriqué un poste d'observation dans la clairière où a été tué Fleitcher Salhindro semblait connaître le coin. L'usure de son siège improvisé témoignait d'un passage régulier, pourtant ce n'est pas un site très visité par les promeneurs. Je ne peux m'empêcher de rapprocher tout cela du message téléphonique. Quoi qu'on trouve au bout de ce cours d'eau, les instructions étaient précises...

— Tu penses qu'il pourrait s'agir de la même personne ?

— Je n'en sais rien. En tout cas les deux ont l'air de bien connaître cette forêt gigantesque.

Essoufflée, Annabel se concentra sur ses mouvements, elle garda à l'esprit les mots du détective privé.

Elle comprit d'un coup ce qui rendait Brolin si attentif à leur environnement depuis le début, elle ne pouvait parler de nervosité, elle ne l'avait jamais vu fébrile ou même nerveux, il était... préoccupé. Parce qu'il était sûrement le seul du groupe à considérer la situation comme potentiellement dangereuse.

Si le lien existait entre la mort de Fleitcher, les morsures d'araignées en ville et cet adolescent qui les envoyait ici, alors il n'était pas impossible qu'il s'agisse d'un piège.

Tu débloques, Anna. Arrête ta parano stupide, sois vigilante, pas d'hypothèses, rien que de l'attention.

Une sueur glacée coula le long de sa colonne vertébrale.

Les oiseaux.

Il n'y avait plus le moindre chant d'oiseau depuis plusieurs minutes.

Elle venait seulement de s'en rendre compte. *Oh, non...*

Qu'est-ce qui ferait taire la faune ? Allez, pourquoi se taire ? Ou bien qu'est-ce qui les ferait tous fuir... Bien sûr. Un prédateur.

Elle essuya la pellicule de rosée qui s'était déposée sur son visage. Le déferlement du torrent reprit tout d'un coup sa place parmi ses perceptions.

Bravo ! Quelle idiote tu fais... Évidemment que tu n'entends plus les oiseaux, avec ce boucan ! Quelle imbécile !

Elle n'était pas présente, pas comme il le fallait, elle se laissait gouverner par ses impressions, son ressenti.

Annabel passa le restant de la marche à se dégager de ses émotions, à redevenir un détective, dans l'instant présent, en analyse, pas en vécu.

Ils avaient parcouru un kilomètre, c'est du moins ce que pensait Lloyd Meats, lorsque la pente s'arrêta pour faire place à un petit bassin de dix mètres de large. Ils étaient encore à bonne distance du sommet, mais d'après le message ils ne devaient plus être très loin de leur but. Une cascade haute comme trois hommes se déversait entre deux rocs, écumant de rage, poissant son rivage d'une mousse épaisse. Plusieurs branches penchaient jusqu'à boire dans cette cuvette.

Meats fit de grands signes vers Brolin.

— Je crois que c'est là ! hurla-t-il par-dessus la chute d'eau. Il faut chercher tout autour !

Brolin tendit le bras, pouce tendu vers le ciel. Il se tourna et vit qu'Annabel s'était avancée, elle avait presque les pieds dans l'eau. C'est en voyant l'expression de son visage qu'il sut que quelque chose n'allait pas.

Elle se tenait raide, la bouche entrouverte.
Elle fixait quelqu'un, ou quelque chose près de la cascade.
Brolin fit un geste lent, ramassant son bras contre son corps
pour aller attraper la crosse de son arme.
Il réalisa alors comme la jeune femme était terrorisée.

Brolin dégaina lentement son Glock et fit un pas vers Annabel. Celle-ci fixait toujours ce qui se trouvait face à elle. Elle cligna des yeux et souffla doucement. Elle temporisait.

Une partie de la tension déserta Brolin. Il s'approcha précautionneusement, l'arme tendue devant lui malgré tout.

Il dépassa l'arbre qui le gênait et il suivit le regard d'Annabel jusqu'à la paroi rocheuse d'où tombait la cascade.

Il ne lui fallut pas longtemps pour la repérer.

Une forme blanche, filandreuse. A quatre mètres du sol, suspendue entre deux branches.

Brolin fit un dernier pas et posa une main sur le bras d'Annabel, pour lui signifier sa présence tout autant que pour la réconforter un minimum. Il siffla le plus fort possible, à l'intention de Meats et Salhindro.

— Je crois qu'on a trouvé, cria-t-il.

Sans toutefois ranger son arme, il la baissa ; le pourtour de ses yeux se plissa tandis qu'il essayait de discerner ce qu'était la forme blanche dans l'arbre.

Elle était grande, peut-être un mètre cinquante ou plus encore. Et elle...

Il déglutit.

C'était une forme humaine, recroquevillée. Un homme ou une femme dans... Il porta une main à sa bouche sans s'en rendre compte.

Dans un cocon.

Comme celui d'une araignée.

*

**

À bonne distance des quatre individus, une fougère se souleva doucement. L'ombre qui se déplaça n'était pas aussi

silencieuse qu'il l'aurait fallu, mais elle savait qu'on ne pouvait l'entendre de là-bas, le bruit de la chute d'eau était bien trop fort.

Elle jubilait.

Même à l'heure des préparatifs, jamais elle n'avait espéré ressentir une telle joie. C'était divin. Et dire que ça n'était que le début... Rien que le début.

La silhouette leva l'objet qu'elle tenait à l'abri sous les longues feuilles. Le soleil ne passait pas très bien sous la frondaison, mais il valait mieux être prudent, il suffisait d'un reflet pour qu'elle soit repérée.

Un large sourire plaqué aux lèvres, elle commença à mitrailler la scène.

Avec un maximum de gros plans sur les quatre visages.

Une succession de déclics mécaniques brefs et ils furent tous capturés dans la boîte.

Leur tête, leur corps.

Et leurs identités n'allaient plus tarder.

*

**

Annabel prit ses tresses et les noua en queue de cheval pour la énième fois depuis la matinée. Elle était nerveuse.

— Je vais voir le corps, on ne sait jamais, fit-elle. C'était la première chose à faire en arrivant sur une scène de crime. Tout comme Brolin, elle savait néanmoins que c'était ici peine perdue, la victime était affaissée, en équilibre sur les branches, entièrement emmitouflée dans sa toile collante.

— Il faut sécuriser le périmètre, ajouta-t-elle. Seconde règle.

Le détective privé se pencha vers elle :

— Tu connais les procédures mieux que moi, tu dresses les limites de la scène de crime, pendant ce temps je vais faire un rapide tour d'horizon.

Il allait s'écarter lorsqu'elle le retint par la manche.

— Josh, mets les pieds là où nous avons marché pour venir, il faut conserver un chemin et un seul, préserver le reste de la zone intacte.

Il lui adressa une esquisse de sourire et recula.

Annabel examina le sol jusqu'à l'arbre dans lequel le corps reposait. Elle se choisit un itinéraire en prenant soin de passer par là où elle ferait le moins de dégâts et de traces. Elle fit attention avant chaque pas à ne pas marcher sur une empreinte quelconque et rejoignit le tronc.

Les branches craquaient de temps à autre sous le poids du cocon transparent. Annabel inclina la tête, il lui sembla distinguer la silhouette d'une femme, le bord d'un sein pendait mollement sur le flanc gauche.

Mon Dieu... Qu'est-ce qui s'est passé, ici ?

Elle chercha parmi les branches basses pour se trouver un appui. Il n'y avait qu'une possibilité. *Si je passe par là, je risque d'effacer les empreintes du tueur.* Elle scruta encore l'arbre sans trouver d'autre prise. Annabel savait pertinemment rien qu'en regardant cette forme qu'elle était morte. *Mais tu dois y aller, s'il y a une chance, même infime pour que cette femme respire encore, tu ne peux pas la laisser filer.* Elle pesta et attrapa le bas de sa robe. Avant de partir, le matin, elle avait troqué ses sandales contre de petites tennis blanches, plus adaptées à la marche, et avait pensé qu'une robe légère serait parfaite pour le climat. Elle n'avait pas pensé une minute qu'elle escaladerait un arbre pour examiner un cadavre. Après avoir noué le bas de sa robe sur le dessus de ses cuisses, elle s'agrippa à un trou dans l'écorce et se hissa vers les premières branches. Elle prenait soin de poser les mains là où c'était le moins logique, se compliquant l'ascension ; elle espérait sauver de cette manière quelques-unes des traces laissées par l'auteur de cette macabre mise en scène.

La chute d'eau crachait ses hordes bouillonnantes à plusieurs mètres, le tourbillon d'humidité qui en résultait avait sûrement effacé les empreintes de doigts ou de paumes, Annabel le savait. Tout ça commençait bien mal.

Elle était à deux mètres du sol, et leva la tête.

C'était bien une femme, nue. Enveloppée dans un sarcophage de soie immaculée. La pellicule de fil n'était pas très épaisse, aussi Annabel put se rendre compte que le crâne de la victime avait été tondu. Elle fronça les sourcils. Le bois craqua au-dessus d'elle.

Annabel assura sa prise et se rapprocha encore un peu du corps.

Elle était à trois mètres du sol. Ses longues jambes bronzées en appui sur l'arbre, les muscles saillant sous la peau.

Le fil épousait parfaitement la silhouette immobile, et plus Annabel s'en approchait, plus elle avait la conviction que c'était bien de la toile d'araignée. Parfaitement filée autour du corps, en un long tourbillon ordonné.

Avec le bruit de la cascade dans son dos, Annabel avait l'impression d'être seule dans cette forêt, aucun autre son ne lui parvenait. Brolin pouvait être à trente centimètres d'elle, l'accompagnant dans son escalade qu'elle ne s'en rendrait pas compte. Il n'y avait que le déferlement de l'eau et les grincements des branches supérieures autour d'elle.

Annabel se mit sur la pointe des pieds mais ne parvint pas à distinguer le visage dans le cocon.

Elle se faufila entre deux rameaux et grimpa un peu plus.

La femme sous son linceul aérien était parfaitement immobile.

Annabel ne voyait pas encore son visage. Il était tourné de l'autre côté, vers l'extérieur du cône végétal.

En s'appuyant sur un ergot qui dépassait, le genou d'Annabel entra en contact avec l'épaule sous la toile. La jeune femme retira immédiatement sa jambe. C'était exactement la texture de la soie d'araignée.

La main de la femme glissa de sa hanche. Cela fit une petite bosse mouvante sur le dessus du cocon, comme une créature sous un tapis.

Annabel avala sa salive. *C'est à cause des vibrations que tu produis en te déplaçant. Cette femme est morte. C'est impossible autrement.*

Tout l'environnement s'estompa, y compris le mur d'eau de la cascade.

Annabel se cramponna à ce qu'elle trouva et se pencha sur le torse, frôlant sa texture fibreuse. Une odeur d'épices provenant de la femme la saisit.

Dans un équilibre précaire, elle allongea le cou tant qu'elle put pour distinguer ce visage absent...

Le crâne gris récemment rasé...

L'hématome rosé, marbré de vermillon, sur l'extrémité de la tempe... Les rides creusées...

Annabel reçut un coup en plein estomac.

Le visage de cette femme était épouvantable. Elle hurlait.

La mort l'avait arrachée si violemment à son existence qu'elle avait laissé à son enveloppe le reliquat d'un vécu trop intense, trop lourd à charrier dans les limbes.

Celui de l'effroi.

Elle était morte en hurlant de terreur.

Joshua Brolin était au bord de la grande mare, il se désigna de l'index avant de lui signifier par des moulinets de la main qu'il allait faire le tour du périmètre. De l'autre côté, Lloyd Meats approuva et lui indiqua qu'il allait le rejoindre. Il disparut bientôt derrière un rocher en compagnie de Larry Salhindro.

Brolin se tourna et recula pour avoir une vue d'ensemble.

Celui qui avait abandonné le corps ici avait certainement emprunté le même passage qu'eux. De part et d'autre de la cascade, un mur de pierre d'environ cinq à six mètres rendait l'accès aux hauteurs difficiles, il semblait peu probable que l'individu soit arrivé par là avec un corps sur les bras. Non, il venait de l'est, du sens de la pente. Brolin s'écarta d'environ cent mètres depuis le cocon et marcha perpendiculairement au torrent. Les sens en alerte, il guettait le moindre signe suspect.

La découverte du corps n'avait pas diminué son inquiétude. En d'autres circonstances, il aurait songé que c'était ce que le tueur voulait, uniquement les guider jusqu'au cadavre, pour bien leur signifier que le jeu avait commencé, et qu'il venait d'ouvrir le score. Ce type de personnalité cherchait à narguer les flics, pas à les tuer, pas directement du moins, il fallait d'abord qu'ils sachent qui ils avaient en face d'eux. Ici, la situation était toute différente. D'après ce que Lloyd Meats leur avait rapporté, le message téléphonique était précis, l'adolescent était au courant pour les araignées en ville, et il avait bien dit que ça n'était que le début. Ensuite il les avait orientés jusque dans cette forêt. Si c'était lui qui avait apporté le corps là, il était très certainement celui qui éparpillait des araignées dangereuses dans toute la ville. Et c'était bien cela qui préoccupait Brolin. On

retrouvait dans cette démarche le même type de mode opératoire que chez le poseur de bombe. Il devait repérer les lieux, s'y introduire frauduleusement, installer son piège – son ou ses araignées – avant de partir. Il n'assistait pas à l'incident, le plaisir n'était pas là. Il ne cherchait pas la confrontation directe avec ses victimes. Brolin savait que bon nombre de poseurs de bombe étaient machiavéliques, beaucoup aimaient à prévenir les secours ou bien attendaient que leur engin explose et que la police et les premiers soins soient sur les lieux pour faire sauter une deuxième charge.

Et cette situation y ressemblait. Le corps servait d'appât au même titre qu'un coup de téléphone, et une fois les forces de l'ordre sur place... le vrai danger surgissait.

Brolin fouilla du regard les buissons, les talus de fougères, dont la mêlée dodelinante ne lui permettait pas de distinguer grand-chose. Il coupa à angle droit après cent mètres et continua en direction de la paroi d'où jaillissait la chute d'eau. Il avait couvert une zone assez large tout autour du corps. Bredouille, il revint sur ses pas.

Lloyd Meats arrivait, la sueur au front, il avait fait tout le tour depuis le sentier, un kilomètre plus bas.

— Les téléphones portables n'ayant pas de réseau par ici, Larry est parti nous chercher des renforts, ils ne seront là que dans cinq heures. Et avec ce chemin qu'il faut faire à pied, on n'aura pas droit à tout l'équipement habituel. (Son visage prit un air encore plus sévère.) C'est bien ce que j'ai cru voir, n'est-ce pas ? C'est un corps ? Brolin hocha la tête.

— Allons-y.

Après s'être assurée qu'il n'y avait aucune trace de pas autre que les siennes, Annabel avait multiplié les allers-retours au pied de la petite falaise pour ramasser de longs bâtons qu'elle avait alignés jusqu'à délimiter un passage entre la mare et l'arbre dans lequel se trouvait le cocon.

— Suivez les morceaux de bois, ordonna-t-elle aux deux hommes quand elle les vit approcher. Tout le reste du secteur doit rester tel que le tueur l'a laissé à son départ.

Le mot « tueur » était la confirmation de ce que craignait Lloyd Meats.

— Vous avez grimpé là-haut ? demanda-t-il à la jeune femme.

Elle fit signe que oui.

— Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais c'est... Enfin c'est pas un suicide. Je n'ai touché à rien pour laisser les techniciens de la scène de crime faire leur boulot, néanmoins je devais monter m'en assurer.

— Vous avez bien fait. L'équipe technique ne sera pas là avant la fin d'après-midi.

Annabel inspecta brièvement les environs en tournant la tête de droite à gauche. Sans se l'avouer, elle était choquée. Son instinct de flic reprenait le dessus, elle avait besoin de s'occuper, d'être « professionnelle » pour ne pas repenser au cadavre.

— Dans ce cas, peut-être pourrait-on commencer le travail ? lança-t-elle. Compte tenu de la taille de la zone à fouiller, je propose de procéder selon la méthode en bande, à trois c'est l'idéal...

Elle capta alors la lueur – presque amusée s'il n'y avait eu cet environnement de mort – dans l'œil de Meats.

— Oh, pardonnez-moi, fit-elle, confuse. Ce sont les habitudes, je suis désolée, c'est vous le flic ic...

— Non, non, au contraire, vous faites exactement ce qu'il faut. Je suis de la vieille école, plutôt à faire des croquis de la scène et laisser les techniciens faire tout ce boulot, alors... Vous avez raison, c'est le moment d'agir. Donc, comment fait-on pour cette fouille selon la *méthode en bande* ?

Elle lui répondit d'un sourire qui n'aurait pas eu cet air factice si elle n'avait vu ce visage terrorisé un quart d'heure plus tôt.

— On avance tous les trois en parallèle, chacun sur une bande d'un mètre de large, et on quadrille toute la zone de cette manière. Je pense qu'on peut chercher dans un périmètre d'une cinquantaine de mètres. S'il y a quoi que ce soit, nous n'aurons qu'à planter un bout de bois pour simplifier le travail des techniciens. Bien sûr, on ne touche à rien.

— Ça me paraît bien.

Meats tourna la tête vers Brolin, ce dernier cligna lentement des paupières en signe d'acquiescement.

— C'est parti... conclut Meats en s'emparant d'une petite branche morte.

Ils se lancèrent dans leur quête de l'insolite, de l'empreinte de pas, du mégot ou du paquet de chips abandonné. Pendant trois heures, ils remuèrent les fougères et se brisèrent le dos.

Sans remarquer la silhouette dissimulée de l'autre côté de la mare.

Lorsque celle-ci eut obtenu tout ce qu'elle voulait, elle rangea son appareil dans son sac à dos et ouvrit la bouche.

Sa petite langue pointue glissa sur ses lèvres en y laissant de minuscules filaments de bave.

Puis elle recula.

Et disparut dans la nasse végétale.

L'après-midi touchait à sa fin. Larry Salhindro était en nage lorsqu'il réapparut en compagnie de deux personnes de l'unité de scène de crime. C'était dans ce type d'effort qu'il haïssait ses kilos superflus.

Bien qu'il eût perdu le peu de cheveux qui lui restait à l'époque, Brolin reconnut Craig Nova, le plus âgé des deux techniciens. Il portait deux valises en inox et son visage était rougi sous l'effort. Dans son dos, une toute jeune recrue, une femme de moins de trente ans chargée également d'une valise et d'un gros sac sur l'épaule.

Lloyd vint à leur rencontre et leur expliqua brièvement la situation. Craig Nova écouta en jetant quelques coups d'œil en direction d'Annabel et de Brolin. Il ne parut pas surpris outre mesure par leur présence. Larry l'avait prévenu, songea Brolin.

La recrue de Craig s'appelait Emma. Elle l'aida à enfiler une combinaison blanche, ne laissant pas de fibre, avant d'en faire autant.

Craig s'approcha d'Annabel.

— L'inspecteur Meats m'a dit ce que vous aviez fait. C'est du bon boulot, je vous félicite. En revanche, il est possible que j'aie besoin de vous, puisque vous êtes déjà montée là-haut ; est-ce que, éventuellement, je peux vous solliciter ?

— Dites-moi ce que vous voulez.

— Diverses choses, vous savez mieux que moi où vous avez posé les mains, alors si je vous indique la démarche à suivre vous pourriez tenter de trouver des empreintes... Et puis des relevés de températures. Oui, c'est pour l'entomologie.

— Les insectes ?

— Les insectes. En pleine forêt on va en trouver pléthore, et je vais avoir besoin d'un maximum d'informations extérieures.

— Vous pouvez compter sur moi.

Il parut satisfait et se dirigea vers l'une de ses mallettes qu'il ouvrit.

Pendant leur attente, Brolin avait eu le loisir d'analyser les lieux, d'en tirer un minimum de constatations. Soit il y avait plusieurs tueurs, soit il était costaud, du type très sportif, il avait fallu monter le corps dans l'arbre. Et par expérience, Brolin savait que les soixante kilos d'un cadavre n'étaient pas les mêmes que ceux d'un être vivant. La moindre parcelle du corps était à soulever, sans la compensation musculaire propre à un être vivant. Brolin espérait que l'autopsie serait parlante, il était primordial de savoir si la victime était déjà morte en arrivant ici. Il était difficile de faire tout ce chemin avec un poids mort sur l'épaule à moins d'être particulièrement endurant. Et il n'y avait aucune route. Par ailleurs Annabel lui avait assuré que le cocon qui enveloppait la femme était exactement identique à de la toile d'araignée, or il semblait impossible de manipuler pareille matière dans un environnement extérieur, avec le vent, les brindilles, tout ce qui pouvait s'accrocher. Cela suggérerait qu'on avait « momifié » la victime auparavant pour la transporter jusqu'ici.

Ils sont plusieurs, s'était dit Brolin.

Rien ne le prouve. Le type peut être très musclé, un excessif de l'haltère, un obsédé du physique ou tout simplement un bon sportif. Il aura trouvé un système ingénieux pour transporter le cocon jusqu'ici...

Brolin savait que les « illuminés » de ce monde pouvaient se montrer d'une incroyable intelligence. On ne comptait plus les inventions perverses, du kit de viol désormais répandu, au mécanisme de verrouillage de portière contrôlé par le chauffeur uniquement.

Et puis il avait songé aux conditions psychologiques de celui ou ceux qui avaient apporté là le cadavre, jubilant à l'avance de l'effet que cette mise en scène ferait aux flics. La nervosité, l'excitation, peut-être un peu de peur. C'est ainsi que Brolin avait pensé aux troncs.

— Craig, je peux vous demander de faire quelque chose ? demanda-t-il.

L'intéressé leva la tête de ses accessoires.

— Joshua Brolin... Comment dois-je dire maintenant ? J'imagine qu'« inspecteur » n'est plus adapté.

Les deux hommes s'observèrent. L'ancien flic avait beaucoup changé, remarqua Craig. Auparavant, il semblait sérieux, pénétré par son travail. Ce qu'il était aujourd'hui... c'était : hanté. Voilà le mot qu'il cherchait depuis qu'il l'avait aperçu. Hanté.

— Allez, dites-moi ce que je peux faire pour vous.

— J'aimerais que vous vérifiiez les troncs d'arbre, à leur base, avec une source de lumière alternative ou ce que vous avez, pour trouver d'éventuelles traces d'urine. Il y a de l'ADN dans les urines, n'est-ce pas ?

— Oui, si tout se passe bien. Lloyd Meats se pencha vers eux.

— Tu crois que ce type a pissé contre un arbre ? interrogea-t-il.

— On verra bien. Ce mec a marché pendant plusieurs heures, il a probablement vécu beaucoup d'émotions fortes ici... La majorité des gens ressentent le besoin d'uriner lorsqu'ils sont stressés. Mets dix hommes dans une forêt en leur demandant d'aller pisser, neuf iront le faire contre un tronc. Ça ne coûte qu'un peu de temps d'essayer.

Meats opina.

— Bien vu.

Il hésita avant d'ajouter :

— Tu manques à la police, Josh.

Une heure s'écoula, pendant laquelle Craig et Emma passèrent la zone au peigne fin. Après quoi Craig secoua la tête et fit signe à Annabel de le rejoindre au pied de l'arbre où se trouvait toujours le cocon. Derrière, Emma se promenait de tronc en tronc, tenant dans une main ce qui ressemblait à un Karcher ou un petit aspirateur, et en promenait le câble sur les écorces, les irradiant d'une lueur bleue dont elle venait de régler l'intensité sur le maximum. Craig fit une grimace peu optimiste.

— Il fait très sec depuis deux semaines, dit-il, ça n'aide pas pour les traces de pas, il n'y a rien, absolument rien du tout. Vous vous sentez d'aplomb, pour regrimper ?

— Dites-moi ce que je dois faire.

Craig s'empara d'un flacon de poudre blanche, d'un pinceau semblable à une brosse de maquillage et d'un étui assez fin pour être glissé dans une poche.

— Gardez le pinceau dans son étui jusqu'au dernier moment. Si vos doigts touchent les poils, la poudre qui viendra se coller aux graisses laissées fera des taches dans l'empreinte. L'idée c'est de monter comme vous l'avez fait tout à l'heure, en ne vous appuyant qu'à des endroits un peu écartés. Au contraire, tout ce qui semble être un endroit de prise logique pour escalader, je veux que vous le passiez à la poudre. Un voile délicat uniquement, juste pour voir s'il y a quelque chose. Le moindre dépôt sudoral accrochera la poudre. Je vous préviens, ça ne va pas être facile. Mais à cette hauteur on ne peut pas passer la Polylight.

— Je m'en sortirai.

— Je n'en doute pas. Ah, il faut aussi que vous preniez ça. Il sortit un appareil photo de sa housse avant de passer les sangles autour du cou d'Annabel.

— Si vous repérez une empreinte, vous la photographiez d'abord. Si besoin, demandez-moi, et pas de monsieur, appelez-moi Craig. Je reste en bas, je vous guiderai à chaque étape. On y va ?

Elle répondit d'un geste sec de la nuque.

— Et n'oubliez pas : essayez de poser les mains là où vous les avez posées tout à l'heure.

Craig Nova fut surpris par la souplesse de la jeune femme, en peu de mouvements elle avait déjà quitté le sol et atteint les premières hauteurs. À califourchon sur une grosse branche, elle prit le pinceau et le flacon de poudre. Craig suçotait un morceau de peau sèche sur sa lèvre.

— Très bien, approuva-t-il. Vous allez tremper brièvement les poils dans la poudre avant de passer un coup de pinceau sur la branche, mais très léger le coup, comme une caresse.

Annabel avait déjà vu l'opération maintes fois, elle se rendit compte qu'elle avait mis trop de poudre et secoua un peu le pinceau.

— En cas d'excès faites tourner le manche entre vos paumes, comme pour faire du feu avec un bâton, expliqua Craig en dessous.

Ensuite, elle appliqua la poudre sur l'écorce, effleurant le bois en de longs mouvements. Des particules blanches glissaient sur son sillage.

— Il n'y a rien, je crois, commenta Annabel.

Soudain, juste entre ses cuisses, une petite marque allongée apparut.

— Si, j'en ai une, j'en ai une !

La poudre soulignait à peine le dessin de l'empreinte, au moins deux phalanges.

— Parfait, faites une photo. Voilà. Est-ce que la surface est à peu près plane ?

— Oui, sans déformation.

— Je vais vous demander de bien regarder l'empreinte, est-ce que vous distinguez son sens ?

Annabel approuva.

— Dans ce cas, vous allez rajouter un peu de poudre, très méticuleusement, dans le sens de l'empreinte, lentement, sans pression qui risquerait de couper les sillons. Ça y est ? Génial, soufflez un peu dessus maintenant, pour faire disparaître l'excédent de poudre. Allez-y, n'ayez pas peur. Et faites-moi une jolie photo de ce que vous avez, doublez-la même.

Craig prit des notes sur un calepin. Il archivait les numéros des photos et indiquait leur emplacement dans l'arbre, par rapport au corps.

— OK, on passe à l'opération la plus périlleuse. Dans l'étui que je vous ai donné, vous allez trouver des rectangles transparents de la taille d'une carte d'identité. Prenez-en un et tirez sur la languette jusqu'à décoller la surface adhésive. Vous allez l'appliquer sur l'empreinte, en commençant par le haut de celle-ci, sans vous arrêter, d'un seul geste et surtout pas de ride. Dès que c'est fait, vous appuyez fermement dessus, mais ne le lissez pas !

Annabel suivit le processus à la lettre. Puis elle décolla l'adhésif comme il le lui disait, capturant l'image poudrée, et l'appliqua sur la fiche cartonnée. L'empreinte était nette sur le

fond noir du papier. C'est alors qu'elle remarqua l'autre empreinte sur le côté. Elle répéta les gestes de saupoudrage. Il y avait là toute une paume de main. Soudain son visage se contracta. Elle colla son nez à la branche.

— Évitez de trop respirer la poudre, l'avertit Craig, deux mètres plus bas. C'est volatile et pas terrible pour la santé.

Annabel détailla les courbes de cette main spectrale qui jaillissait sous ses yeux. Une main gauche. Elle prit sa propre paume et la superposa sur celle-ci, en prenant soin de ne pas la toucher. Même taille. Annabel suivit les principaux sillons et les compara aux siens.

— Craig ? Je crois que je suis nulle. C'est ma propre main que je viens de prélever.

Sa voix trahissait une énorme déception.

— C'est pas grave, vous êtes flic, vous savez bien que la majeure partie des empreintes qu'on relève sur une scène de crime sont celles des officiers présents sur les lieux. Tant pis, continuez, refaites la même chose sur les branches supérieures. On ne monte pas un corps dans un arbre sans laisser la moindre trace, et même s'il avait des gants, il y aura au moins des éraflures ou peut-être des marques de terre laissée par ses chaussures.

Annabel remballa son matériel et se hissa un peu plus haut, plus près du cadavre.

Brolin assista à toute l'opération, un peu en retrait. Il était saisi par le contraste entre cette scène de crime en apparence si calme, presque reposante, au milieu de la forêt, et ce qu'était habituellement la découverte d'un cadavre : le fourmillement des agents, les gyrophares, les crépitements des radios et les cordons de sécurité pour contenir le public et la presse. Ce « manque » atténuait le réalisme, il lénifiait le sordide.

Le côté dramatique de la mort était bel et bien ancré dans une échelle humaine, tout était question de décorum finalement. Accoté à un sapin, Brolin soupira. Une bouffé de dégoût pour les émotions humaines l'assaillit une fois encore. Ces vagues de haine étaient fréquentes chez lui depuis la mort de... Il ne parvenait presque plus à prononcer son nom. Pendant plusieurs mois il avait craint ces émotions. À force, il se sentait

synthétique, imperméable à la vie. Désormais il les accueillait comme on vit avec le souvenir d'un mort dont on a fait le deuil. De cette guerre intestine, il était le vaincu qui refuse la défaite pourtant consommée.

A travers la claie du feuillage, Brolin voyait Annabel secouer la tête, minute après minute, à mesure qu'elle couvrait l'arbre de poudre et qu'elle ne trouvait rien. Elle effectua des relevés de température à différentes hauteurs et inspecta la soie du cocon à la recherche de larves pour Craig Nova, sans plus de réussite. Brolin la vit dépasser le cadavre pour découvrir des fragments de toile d'araignée coincés entre les rameaux supérieurs.

Ils comprirent tous alors que le tueur n'était pas passé par en bas mais qu'il avait descendu le corps depuis le sommet de la falaise. Meats et Salhindro partirent au pas de charge pour contourner cet affleurement rocheux, ils ne tardèrent pas à réapparaître au sommet. Il y avait un moyen d'accès assez simple pour peu qu'on prenne le temps de faire un détour. Finalement, Brolin n'avait peut-être pas vu juste, le tueur était passé par l'ouest, par-derrière.

Évidemment, la pierre où ils se trouvaient n'avait pris aucune empreinte, c'était toute la raison de la manœuvre.

Larry fit de grands signes, six mètres plus haut. Il leur cria qu'il voyait des sillons caractéristiques d'une corde nouée à un tronc. Non, de deux cordes nouées l'une au-dessus de l'autre.

Le tueur s'était servi de la première pour descendre le corps. Et la seconde ? *Pour descendre lui-même défaire celle qui entourait le corps !* comprit Brolin.

Pourquoi se donner autant de mal ? D'après ce qu'Annabel lui avait dit, le cadavre n'était pas en mauvais état, il sentait fort, mais pas l'odeur de décomposition, il n'était donc pas ici depuis longtemps. Cela signifiait que la terre était sèche lorsque le tueur était venu, il n'était pas tombé une goutte de pluie en deux semaines. Il avait tout loisir d'arpenter les alentours sans que ses pas marquent le sol. Alors pourquoi s'être compliqué la tâche à ce point ?

Brolin marcha parmi les fougères, sondant le bref horizon de cette forêt palpitante.

Le cocon de soie. Réfléchis, replace chaque détail dans un ensemble. Les araignées. Le visage terrorisé de cette femme, Annabel te l'a dit, elle hurlait quand elle est morte. Ce type se donne beaucoup de mal pour styliser ces crimes. Tout fait partie de sa démarche. Oui, c'est ça. Passer des heures à momifier cette femme dans une toile d'araignée pour finalement l'abandonner là où n'importe qui aurait pu la mettre c'eût été bâcler le travail. Il se devait d'être homogène jusqu'au bout, y compris dans la découverte du corps.

Brolin cueillit une feuille de fougère qu'il frotta entre ses doigts avant d'en humer le parfum de chlorophylle.

A partir de maintenant, tu ne dois pas oublier cela, ce type est construit, il a planifié ses actes. Il poursuit un schéma mental parfaitement cohérent. Il croit en ce qu'il fait ? Probablement. A ce niveau ça n'est pas une mise en scène, il y croit. Ce qui nous semble superflu comme de devoir utiliser deux cordes pour se débarrasser du cadavre est à ses yeux important, loin d'être une inutile débauche d'énergie. Et s'il n'était pas seul ? Alors il y a cette même volonté de cohérence, ce qui est encore plus difficile à obtenir avec plusieurs individus. Ils sont particulièrement déterminés.

Emma, l'assistante de Craig Nova, vint à sa rencontre.

— Il n'y a rien sur les troncs, pas de trace d'urine, j'ai passé au crible tout le périmètre. Désolée.

Au moins ils avaient essayé. Brolin entendit Meats qui donnait son aval pour que l'on descende le cadavre. Il ne fallait plus tarder, la journée touchait à sa fin et ils devaient encore faire le chemin du retour.

Craig Nova grimpa dans l'arbre pendant qu'Annabel se tenait à l'écart. Il coupa quelques rameaux avec de gros ciseaux et avec l'aide de Meats ils commencèrent à faire descendre le cocon. Entre l'équilibre qu'ils devaient assurer et les gestes souples nécessaires au déplacement d'un fardeau aussi fragile, les deux hommes se mirent vite à transpirer. Mais dès les premiers mouvements, Brolin perçut l'étonnement des deux hommes. Au sol, on emballa le cadavre dans un drap blanc avant de le glisser dans une housse à glissière. On disposa le

sinistre paquet sur une civière démontable. Joshua s'approcha de Lloyd et l'interrogea d'un geste du menton.

Meats fit claquer ses gants en plastique en les ôtant. La tension habitait tout son corps, jusque dans son regard fuyant. Il était déstabilisé.

— C'est... son poids. (Ses yeux se posèrent enfin, sur la housse.) On dirait qu'elle est inconsistante. Je veux dire qu'elle ne pèse pas grand-chose, et parfois sa peau se creuse bizarrement quand on la porte.

— Lloyd, je veux assister à l'autopsie. Mets-moi dans le coup. Il y a un truc dans cette histoire, celui qui a fait ça n'est pas comme les autres cinglés de son genre. Je peux vous aider.

Meats avait un air absent.

— C'est moi qui prends l'enquête, fit-il d'une voix atone. Je verrai ce que je peux faire.

Il parlait comme une machine débitant un programme, sans émotion.

Brolin posa une main sur son épaule.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Josh, murmura Meats. Je comprends pas... Cette fille, elle... Je crois qu'on lui a pris sa substance.

Quand ils se mirent en route le soleil déclinait par-dessus le mont opposé, l'intérieur de la forêt commençait à ne plus briller comme une émeraude percée de rayons d'or. Les taches d'ombre gagnaient en taille, noyant la perspective, elles se répandaient jusqu'aux pieds du petit groupe. Très vite, Brolin se rendit compte qu'il évitait de marcher dessus, il s'imagina une voix aigrette lui murmurant : « *Pas dans l'ombre... Il y a quelque chose de terrible dans l'ombre...* » à la manière d'un troll Scandinave dissimulé dans la végétation.

Par-dessus tout, ce furent pourtant les derniers mots de Meats qui lui donnèrent la chair de poule.

« Je crois qu'on lui a pris sa substance... »

Saphir accueillit Annabel et Brolin en secouant la queue et en reniflant le bas de leurs jambes. Ils prirent une douche chacun de son côté avant de se retrouver au salon. Les bruits de la forêt entraient par la baie vitrée ouverte sur la terrasse.

Annabel fut surprise de trouver Brolin vêtu d'un pantalon et d'un t-shirt noir ainsi que de baskets. Elle-même n'était couverte que d'une longue chemise pour dormir. Il fit disparaître une lampe torche dans un sac à dos posé devant lui, sur le sofa.

— Que fais-tu ?

— Je prépare ma nuit.

— Tu ne dors pas là ?

Elle comprit en le voyant qu'elle ne faisait plus partie de l'équipe. Il était de nouveau cet être solitaire à l'âme indiscernable.

— Non. Annabel, j'ai bien peur que la situation ne dépasse ce que nous pensions. Il ne s'agit plus d'une coïncidence, mais bien de meurtres. Je ne vais pas laisser Larry tout seul dans cette histoire.

C'était sa façon à lui de lui dire au revoir. Annabel s'approcha pour poser une main sur son bras.

— Ça n'est pas seulement Larry, ne me prends pas pour une idiote. Je le vois bien, tu es intrigué. Tu veux savoir qui est derrière tout ça, quel genre d'homme est ce tueur. Qu'est-ce que tu crois ? Je me suis retrouvée nez à nez avec cette femme tout à l'heure, j'ai affronté sa terreur. Moi aussi je veux savoir, ce sont les raisons qui ont fait de nous des flics. Elle ajouta d'une voix posée, presque réconfortante :

— Après avoir vu l'état de cette femme, tout le monde veut coincer le coupable, toi tu t'attaches autant à comprendre ce qu'il est qu'à l'arrêter. Mais n'oublie pas que les flics ont le même but que toi. (Elle l'observa en silence avant de reprendre

la parole.) Ne m'exclus pas comme ça. Je n'ai rien à faire dans cette enquête, c'est vrai, cela ne t'autorise pas pour autant à m'ignorer et à fermer toutes tes écoutilles sous mon nez.

Il leva les yeux vers elle. Dans la faible clarté d'une unique lampe à l'autre bout de la pièce, il vit le doute dans le regard de la jeune femme. La crainte qu'il l'ignore, d'être à nouveau seule.

— Excuse-moi, chuchota-t-il. Excuse-moi...

La paume de sa main vint à la rencontre de son cou, son pouce effleura la joue d'Annabel. Elle eut la chair de poule.

— J'ai vu de quoi est capable ce type, murmura-t-il, je sais qu'avec un peu de temps je serai apte à comprendre son raisonnement, je pourrai le cerner, le faire coffrer... avant qu'il n'en tue d'autres... Je veux traquer le chasseur...

— Et tu vas le faire, répondit-elle sur le même ton bas. Mais ne deviens pas comme lui... Tu aurais dû te voir il y a quelques secondes, froid et impassible, déterminé comme il doit l'être au moment où il part chasser sa proie. Et si... seul.

Le salon s'était transformé en sanctuaire, chaque mot était à peine effleuré des lèvres, il y avait du sacrilège dans ce qui était dit.

— Que vas-tu faire à cette heure ? demanda Annabel en désignant le sac à dos.

Il répondit tout d'abord par le silence avant d'agiter imperceptiblement la tête.

— Il y a quelque chose dans cette clairière où le frère de Larry a été tué. Le tueur s'est fabriqué un poste d'observation, il y venait souvent. Et la présence de veuves noires en nombre n'a pour objectif que de faire fuir les randonneurs éventuels. Il ne cherche pas à faire beaucoup de victimes là-bas, il s'y prendrait autrement. Comme en ville par exemple, où son but devient l'accumulation, la terreur. Je pense que la clairière, Eagle Creek 7, est hautement symbolique pour lui. Reste à trouver pourquoi.

Annabel posa l'index sur le sac à dos et la lampe torche à l'intérieur.

— Tu vas y passer la nuit ?

— Puisque le tueur y allait souvent, il est possible qu'il y retourne. Peut-être a-t-il encore des raisons de le faire, du

moins tant que la police ne couvrira pas les lieux. A moi d'être discret.

Annabel recula et se laissa tomber sur le sofa.

— C'est le genre de planque qui peut durer plusieurs jours, je ne sais pas si...

— Tant que je n'aurai pas de nouvelles de Lloyd ou de Larry, j'y passerai mon temps. Écoute, tout ça prend des proportions qu'on ne soupçonnait pas, je crois qu'il faudrait qu'on remette notre projet de vacances à plus tard... Tu comprends ? Je... ne vais pas être disponible, pour quelques jours probablement. Et...

— Je peux t'aider, trancha-t-elle.

— Annabel, tu n'as rien à faire là-dedans, je ne veux pas t'embarquer...

— Ce que j'ai vu cet après-midi me donne le droit d'être particulièrement impliquée. Pas officiellement, pas plus que toi. Mais je peux t'aider. Si le tueur doit revenir dans cette clairière, que crois-tu qu'il fera avant tout ? Il inspectera les alentours, je suppose, et s'il voit ta voiture garée à proximité il s'enfuira ou te cherchera... Je vais te déposer et je viendrai demain t'apporter des provisions puisque tu tiens à rester là-bas, et si Larry appelle je pourrai te tenir au courant. J'appelle ça *notre* collaboration.

Annabel devança toute protestation en se levant et en grimpant les marches vers la mezzanine.

— Je vais me changer, fit-elle en déboutonnant sa chemise. Et elle donna un coup de talon pour pousser la porte.

*

**

Encerclé de forêts à l'est, d'un immense parc sur une colline à l'ouest et contenu au nord par la rivière Columbia, Portland brillait dans la nuit, semblable à une plate-forme pétrolière perdue en pleine mer d'ombres.

Minuit approchait, et la chaleur retombait à peine. Dans les rues, les lampadaires bourdonnaient sous un nuage d'insectes agglutinés à la lumière. L'asphalte tiédissait peu à peu, les

feuilles et les pétales se décontractaient pour ressembler à une veloutine un peu rêche. Les habitants de la ville étaient agités, suant sur leur lit pour la plupart, s'observant en chien de faïence depuis leur véhicule, promenant leur chien à la langue pendante avant de rentrer éteindre la télévision et aller se coucher.

Lloyd Meats s'assura que le cadavre était bien enregistré à la morgue et fila au Central de police où le capitaine Chamberlin l'attendait.

Les deux hommes parlèrent peu, l'enquête passait en priorité avec un black-out total sur les médias pour l'instant. Dès qu'ils seraient au courant, c'était Chamberlin qui se chargerait des communiqués de presse. Ils abordèrent la question de Larry Salhindro, il y avait sûrement un lien entre la mort de son frère et ce cadavre dans la forêt. Fallait-il pour autant l'écarter de l'enquête ? Ils le connaissaient trop bien pour commettre cette erreur. Mieux valait jouer la carte de la franchise, le tenir au courant, et se servir de ses compétences pour continuer de coordonner les différents services.

— Et Joshua ? avait demandé Meats.

Chamberlin faisait face à la fenêtre. La lumière synthétique de la rue perdait dans des contours flous le reflet de son propre bureau et la silhouette de l'inspecteur Meats.

— Il a demandé à suivre l'enquête ?

Chamberlin vit dans la vitre Lloyd Meats qui acquiesçait.

— Pour quelle raison ?

— Pour Larry, je présume. Il ne veut pas laisser tomber son vieil ami. Et je crois que ce que nous avons découvert aujourd'hui l'interpelle. Cette... démence ou bizarrerie, comme vous voudrez, de se prendre pour une araignée avec ses victimes.

À mon avis Joshua est curieux de connaître la personnalité qui se tapit derrière ces crimes.

Chamberlin respirait par le nez, émettant de petits souffles à chaque expiration.

— Qu'en penses-tu, Lloyd ? Brolin ne fait plus partie de la maison, c'est lui qui a choisi de s'exiler.

— Tu sais très bien ce que je pense, là n'est pas la question. Nous n'avions pas encore balayé la zone qu'il avait déjà sa petite

idée sur ce qu'il fallait faire. Tout le monde le sait ici, dès qu'il y a un crime avec un cinglé, personne n'a son pareil pour remonter sa piste. Bien sûr que Brolin nous serait utile.

Le capitaine rejeta la tête en arrière et sa nuque émit un craquement sec.

— S'il est toujours motivé, mets-le sur le coup avec nous, pas de statut officiel, si la presse le remarque on prétextera qu'il est là à titre d'expert des sciences du comportement.

Brolin avait été formé au profiling et à l'étude du comportement en général par le FBI à l'académie de Quantico avant de rejoindre la police de Portland, quelques années auparavant. Autant de passerelles artificielles dont Chamberlin pouvait user pour justifier sa présence parmi la cellule d'investigation.

— Il est autorisé à te suivre partout où il peut apporter ses connaissances, ajouta Chamberlin. Autopsie, labo, et si nous avons un suspect il pourra assister à l'interrogatoire mais il n'intervient pas. Et cette femme dont tu m'as parlé, qui est-ce déjà ?

— Détective Annabel O'Donnel du NYPD. C'est avec elle que Brolin a conduit l'enquête sur la secte de Caliban l'hiver dernier.

Chamberlin se souvint. Comme tout le monde, il avait lu la presse et entendu parler de cette affaire à la télé. Le rôle majeur qu'avait joué la jeune femme lui revint en mémoire.

— Qu'est-ce qu'elle fait là ? Ne me dis pas qu'elle est aussi devenue détective privée ?

— Non, d'après ce que j'ai compris elle est en visite chez Joshua. Elle nous a filé un bon coup de main aujourd'hui, elle connaît bien son boulot...

— Qu'elle soit discrète, son badge de flic n'a pas de valeur dans cet État, je ne veux pas non plus que cette enquête se transforme en foire. Je ne dirai rien tant qu'on ne la voit pas, c'est entendu ?

— Parfaitement.

— Très bien, maintenant file te reposer, demain nous avons une longue journée.

Lorsque Chamberlin fut seul dans son bureau, il posa son front contre la vitre et soupira. Dans quoi s'embarquaient-ils encore ?

Lloyd Meats fit un crochet par le service d'identification. Lors du long chemin de retour à pied, avec la civière et son chargement sinistre, Annabel était venue lui parler. Elle avait passé pas mal de temps dans l'arbre en compagnie de la victime. Elle-même flic, Annabel avait remarqué quelques détails qui pouvaient simplifier l'identification. Tout d'abord le corps portait une alliance à l'annulaire gauche. Son mari avait certainement lancé un avis de recherche, la police devait donc disposer quelque part d'une fiche à son nom. Par ailleurs, la femme était tatouée sur l'épaule droite, un morceau de parchemin couvert de l'inscription CARPE DIEM. Meats demanda à l'officier de permanence de faire le tri parmi tous les avis de disparition. Il avait sur le moment repensé à cette affaire qui venait d'échouer sur son bureau, cette histoire de mari qui clamait que sa femme avait disparu, mais celle-ci n'avait aucun tatouage. Fausse piste.

Sur quoi Meats prit la direction de l'ascenseur.

Il se sentait sale, la chemise puant la transpiration malgré la tonne de déodorant. Il rêvait d'une bonne nuit de repos et de sentir le corps de sa femme contre lui. Avec cette chaleur, elle dormait nue, et il savoura l'idée d'entrer dans ce lit, le corps rafraîchi par la douche froide qu'il allait prendre.

Quand les portes s'ouvrirent sur le sous-sol, Lloyd Meats était tout d'un coup bien loin de ce cocon en soie au cadavre trop léger, comme vidé, bu par quelque chose d'immonde. Meats était bien loin d'imaginer qu'au moment même où il tournait sa clé de contact, deux personnes supplémentaires étaient hospitalisées suite à la morsure d'une araignée particulièrement dangereuse.

Il n'était pas arrivé chez lui que l'une d'entre elles, une adolescente de dix-sept ans, mourait dans les bras d'une infirmière.

La nuit gîtait sur le flanc, balayée sans ménagement par les vagues de l'aube. L'écume lumineuse s'étalait sur le ciel, noyant les étoiles les unes après les autres. Il ne restait plus que la lune, tel un coquillage affleurant la surface, trop rond pour donner prise aux courants sidéraux.

Le dos rompu, Brolin s'appuya contre une large branche. Il commençait à percevoir le décalage créé par la fatigue, il se sentait moins présent, tout ce qu'il voyait lui arrivait avec un peu de retard. Il sortit une bouteille d'eau de son sac à dos et s'aspergea le visage. Il faisait bon, le soleil n'avait pas encore échaudé tout cet air.

À cinq mètres de haut, Brolin dominait toute la clairière Eagle Creek 7. Si quelqu'un y pénétrait, il ne pouvait le manquer.

Joshua n'avait pas mis longtemps à trouver son poste d'observation, un arbre touffu, à l'orée de la forêt, avec un nœud de branche suffisamment épais pour qu'il puisse s'y installer « confortablement ».

Les heures de veille avaient été, jusqu'à présent, stériles. Il n'avait rien vu. C'était d'ailleurs ce qui le dérangeait lorsque le soleil pointa ses crêtes de feu sur l'horizon. Il n'avait rien vu. Pas même des animaux. La clairière était vaste, il s'était attendu à y surprendre une troupe de wapitis ou au moins un cerf. *Les animaux eux-mêmes ne s'approchent plus d'ici, ils sentent un danger qui rôde...* Brolin fit claquer sa langue. Quel crétin il faisait... Il parlait comme dans un film d'horreur où les bois sont hantés par un monstre. *Et pourquoi pas une araignée génétiquement modifiée tant qu'on y est ?*

Il descendit à trois reprises pour se dégourdir les jambes et uriner. Il n'alluma aucune cigarette, l'endroit et la situation ne s'y prêtaient pas. Vers midi il mangea des biscuits qu'il avait emportés, résigné à passer vingt-quatre heures supplémentaires

s'il le fallait. Annabel devait venir lui apporter des provisions dans la soirée. S'il y avait eu du nouveau dans l'enquête Larry n'aurait pas manqué de l'appeler. Ce soir, elle le tiendrait au courant.

Elle n'avait rien voulu savoir. Hors de question de repartir à New York, même avec la promesse qu'une fois cette histoire éclaircie ce serait lui qui viendrait à Brooklyn pour passer une semaine. Elle voulait rester, peut-être participer. Était-ce vraiment à cause de ce visage terrifié qu'elle avait affronté dans l'arbre ? En partie, certainement. L'âme du flic.

Pourtant, au fond de lui Brolin savait qu'il y avait autre chose, que lui-même avait ressenti. Cette osmose lorsqu'ils travaillaient ensemble. Ils l'avaient expérimentée lors de l'enquête sur Caliban et sa secte. Cette électricité qui les animait tous deux, l'adrénaline du challenge, du risque, de l'énigme. Une émulsion.

C'est un peu exagéré tout ça. Nous nous entendons bien, on mène une investigation différemment et nos méthodes se complètent, voilà pourquoi ça marche, on se motive l'un l'autre. C'est pas non plus...

C'était efficace, il devait bien l'avouer. Et il aimait ça, cette complicité. Si Annabel voulait rester, de quel droit la chasserait-il ? Lui-même avait eu un pincement au cœur quand elle avait résolument décidé de ne pas partir. Après tout, si c'était ce qu'elle voulait, il pourrait partager ses déductions éventuelles, ils agissaient l'un sur l'autre comme un stimulant, ça ne pouvait que donner de bons résultats.

Brolin capta un mouvement à la périphérie de sa vision.

A deux cents mètres au sud, les taillis bougèrent.

Une forme humaine se déplaçait lentement dans la clairière.

Annabel apparut dans les hautes herbes. Elle se couvrit le front de sa main pour se protéger du soleil et scruta les alentours.

Brolin descendit et, longeant la forêt, il la rejoignit avant qu'elle ne fasse demi-tour.

— Je suis là, dit-il à moins de vingt mètres.

Sa voix était douce et grave, trahissant la fatigue.

Annabel portait un pantalon corsaire souple, un débardeur, des baskets, et elle avait pris soin d'attacher ses tresses en un bouquet bombé. Un sac en toile était posé à ses pieds.

— Tu pars en randonnée ? interrogea Brolin.

— Je te remplace.

Il ouvrit la bouche mais elle posa son index sur les lèvres du privé.

— L'inspecteur Meats a appelé, ils ont identifié la victime qu'on a trouvée hier. Elle s'appelle Carol Peyton. Tu verras, je t'ai tout écrit sur un papier, il est sur le siège passager de la voiture. Ils sont chez le mari et ils t'attendent. Si tu as passé plus de dix heures ici c'est que tu crois vraiment que c'est important, alors je vais le faire. J'ai apporté le nécessaire, nourriture, couverture, tout pour passer l'après-midi et même la nuit s'il le faut.

— Annabel, je ne vais pas te laisser toute seule ici.

— Tu perds du temps, Meats et Larry t'attendent.

— Non, tu...

La jeune femme fit claquer sa langue derrière ses incisives tout en secouant la tête. Elle était farouchement campée sur sa décision.

Brolin croisa les bras sur son torse. Il examina brièvement Eagle Creek 7.

— Si tu me montrais où tu étais, rétorqua Annabel. Après un bref affrontement silencieux, Brolin fit signe du menton.

— Tu es plus têtue que moi encore... Suis-moi.

Ils firent plusieurs pas et Annabel confia avec amusement :

— Tu vois, ça n'est pas si difficile de me faire confiance.

*

**

Michael et Carol Peyton vivaient sur North-east - 17^e rue, à proximité du grand centre commercial, dans une petite maison en tout point similaire aux soixante-dix autres du quartier. Brolin se gara non loin et remonta la rue en notant la présence du fourgon de l'unité de scène de crime.

Lloyd Meats le fit entrer jusqu'au salon où Michael Peyton était assis en compagnie d'une femme flic qui lui parlait. Peyton avait à peine trente ans, l'air sportif, et pour le moment il avait surtout les yeux rouges, il ne parvenait pas à fermer la bouche, encore sous le choc.

Dans son cadre en plastique la photo d'une jeune femme blonde à l'air très doux trônait sur un guéridon. Meats l'attrapa et la tendit à Brolin.

— C'est elle, montra-t-il en prenant soin de parler bas. Carol Peyton, vingt-huit ans. Son mari a signalé sa disparition il y a trois jours. C'est le tatouage qui nous a permis de faire le rapprochement ce matin.

— Comment ça s'est passé, elle n'a pas été enlevée en plein jour ?

Meats fourragea dans sa barbe grise.

— Non, le mari, Michael, se souvient qu'ils se sont couchés ensemble, il dit qu'ils ont même fait l'amour le soir. A son réveil, elle n'était plus là. Il n'a pas souvenir de quoi que ce soit, pas de bruit, rien. Elle n'était tout simplement plus dans la maison. Sauf qu'elle n'avait rien pris, ni ses papiers, ni vêtements, rien.

— Signe d'effraction ?

Meats eut l'air désespéré en répondant par la négative.

— La porte était fermée à clé et aucune fenêtre n'était ouverte cette nuit-là, ajouta-t-il.

— Peut-être qu'elle connaissait le meurtrier, fit remarquer Brolin. Pour une raison inconnue elle lui a ouvert et a accepté de le suivre, en pleine nuit, sans réveiller son mari.

— C'est ce qu'on a pensé tout d'abord mais M. Peyton dit qu'il a remarqué des choses étranges le matin même. Des objets avaient bougé dans la nuit.

— Des objets ?

— Oui, on dirait que Carol s'est battue, mais que son ravisseur a tout remis en place avant de partir. C'était dans la chambre.

— Et il n'a rien entendu ?

— Absolument rien. On va lui faire une prise de sang, il nous a dit qu'il n'est pas allé travailler le jour même à cause de ça, mais qu'il ne se sentait pas très bien par ailleurs, maux de

tête, difficulté à respirer... Il n'est pas sous médicaments et ne prend pas de drogue.

Dans le dos des deux hommes le flash d'un appareil photo illuminait la cuisine. Un des techniciens archivait des images de toute la maison pour le dossier.

Brolin se pencha un peu, juste pour distinguer Michael Peyton. Ce dernier écoutait la femme qui lui parlait à voix basse. Il ressemblait davantage à un enfant perdu qu'à un criminel potentiel. Néanmoins Brolin demanda :

— Il faudra voir avec l'autopsie à quel moment elle est morte, et vérifier si le mari a un alibi solide.

— Josh, c'est pas trop le mari qui m'inquiète.

Lloyd Meats avait vraiment l'air préoccupé, songea Brolin.

— Avant que je bosse là-dessus, continua l'inspecteur, on m'a transmis un dossier de disparition. Sur le coup j'ai jugé l'avis de recherche un peu rapide et j'ai mis l'affaire de côté. Les officiers de police intervenus sur place avaient estimé le cas intrigant et avaient insisté pour qu'on enquête sans attendre les vingt-quatre heures habituelles. Je ne les ai pas écoutés et je commence à m'en mordre les doigts.

— Quel genre de disparition ?

— Un type qui affirme que sa femme a été kidnappée pendant qu'il dormait. Ça s'est passé mercredi, hier matin.

La similitude était trop frappante pour ne pas être effrayante. Y avait-il déjà un autre cadavre, quelque part ?

Craig Nova fit son apparition dans l'escalier. Remarquant Brolin, il lui adressa un salut dans lequel transparaissait la joie de le revoir.

— On rempile dans la police, alors ? s'exclama-t-il.

— Pas tout à fait.

Craig Nova n'eut pas l'air étonné de cette réponse, il n'insista pas et fit face à Meats :

— Inspecteur, dit-il, on va s'occuper de la chambre, si vous voulez venir...

Meats fit signe à Brolin de l'accompagner.

— On pense que ça c'est passé là-haut, expliqua-t-il en grimpa les marches. Michael Peyton nous a confié que la descente de lit n'était pas du tout à sa place à son réveil. Il a

trouvé les boucles d'oreilles de sa femme par terre, elles avaient roulé sous le lit dans la nuit et la pile de bouquins qui l'attendaient avait été remise dans un désordre total. Apparemment, Peyton est plutôt du genre maniaque. Il remarque le moindre détail qui cloche dans son petit environnement.

Tout le premier étage était couvert de parquet. Ils traversèrent le couloir jusqu'à la porte d'une grande chambre avec un lit à baldaquin dans le fond.

— Ça fait déjà trois jours qu'elle a disparu, cela dit Peyton n'a presque pas été dans sa chambre depuis, et personne d'autre n'y a mis les pieds. Craig a relevé les empreintes digitales sur les brosses à dents tout à l'heure. Si on tombe sur une jolie trace de doigt ou de paume on pourra savoir très vite s'il s'agit de la famille Peyton ou non.

La toute jeune assistante de Craig, Emma, se tenait devant la fenêtre. Elle venait de poudrer les livres dont Michael Peyton avait parlé.

— Je n'ai rien ici, fit-elle savoir, en dehors des empreintes de M. Peyton lui-même, il me semble.

Craig posa une de ses valises en inox.

— Notre homme portait des gants, on dirait. Emma, tire les rideaux, je voudrais essayer un truc.

Il sortit de son bric-à-brac un flacon blanc muni d'un vaporisateur.

— Messieurs, j'ai un peu fureté dans la pièce tout à l'heure. D'après ce qu'on m'a dit, cette descente de lit, là, n'est pas à sa place. Remercions M. Peyton d'avoir eu l'intelligence de ne pas la remettre car si vous regardez, disposée ainsi, on dirait qu'elle ne sert pas à grand-chose si ce n'est à camoufler le sol. J'ai déjà jeté un coup d'œil dessous, sans résultat. Du moins aujourd'hui, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y avait rien à voir il y a trois jours.

Craig Nova souleva la descente de lit, le parquet était immaculé, il vaporisa un produit humide sur le sol. Tous reconnurent l'usage du luminol, un produit chimique réagissant avec le fer contenu dans le sang qui s'incruste dans toute matière. Le miracle du luminol consiste à faire ressortir la présence de taches de sang, même après que celui-ci a été lavé,

et il fonctionne parfaitement avec des traces anciennes. En fait plus le sang est vieux, plus la luminescence est forte.

Dans la pénombre de la pièce, ils ne tardèrent pas à voir se former le halo de gouttes bleu-vert, brillant faiblement.

— C'est bien ce que je pensais, murmura Craig. Dommage que M. Peyton ait vidé ses poubelles récemment, je pense qu'on y aurait trouvé des textiles ou du papier taché de sang. Le type qui a enlevé Carol Peyton a pris soin de laver les taches derrière lui, le parquet devait être humide, il a disposé la descente de lit par-dessus pour faire sécher ou tout simplement parce qu'il ne savait pas où la remettre en place. Emma, les rideaux s'il te plaît. Merci.

Il plaqua ses mains au sol et ses yeux rasèrent les taches désormais presque invisibles avec la lumière de l'après-midi.

— Elles sont nombreuses, relativement fines et un peu allongées, en forme de poire. Donc vitesse moyenne, ce n'est pas une arme à feu qui a fait ça, pas d'effet de brume, non, plutôt un objet tranchant ou contondant qui est entré en contact avec la victime à grande vitesse. Toutes proviennent du même endroit, elles s'étirent dans une direction unique. La base – le point d'impact de la goutte sur le sol –, plus ronde, plus régulière, est ici, et la queue pointue à l'opposé du lit. On peut donc supposer que la victime était proche du lit lorsqu'elle a été frappée.

Il se tourna et chercha dans sa valise.

— Inspecteur Meats, depuis le temps, vous devez savoir comment on calcule l'angle de chute d'une goutte de sang, non ?

— Je déteste les maths.

— L'angle d'impact est égal à l'arc sinus de la largeur de la goutte divisée par sa longueur, récita Craig.

Il effectua plusieurs relevés avec des instruments de mesure puis fit ses calculs. Un peu à l'écart, Emma promenait le tube lumineux de la Polylight en quête d'empreintes. Régulièrement, elle s'arrêtait pour passer des poudres de couleurs différentes en fonction du support et prélevait ce qu'elle trouvait, sans grande joie. Depuis le début, les dizaines de traces de doigts qu'ils avaient enregistrées semblaient toutes correspondre à celles de la famille Peyton.

À l'aide de petites épingles qu'il planta dans le parquet, Craig tira plusieurs ficelles selon un angle très précis. Il répéta l'opération en partant de six taches de sang. Toutes les ficelles venaient s'accrocher irrémédiablement à la même épingle qu'il avait fichée dans le tissu du mur, au-dessus du lit.

— Je sais, c'est un peu archaïque, d'habitude on fait ça avec de minuscules lasers portatifs, se justifia-t-il, c'est plus impressionnant, mais je n'ai pas le matériel avec moi, alors je l'ai fait à l'ancienne. Voilà, en tout cas ça nous indique où était la victime lorsqu'elle a été frappée. Ici, sur le lit, vu la hauteur, elle était assise. On l'a frappée violemment, certainement à la tête, faudra le vérifier à l'autopsie. Je pense que c'était avec un objet contondant. Quoi qu'il en soit, la victime s'effondre sur le parquet suite à ce coup, on voit bien ici qu'il y a d'autres gouttes, plus larges, plus nettes, sans couronne, elles sont tombées de moins haut. Elles nous guident jusqu'à cette table où se trouvaient les livres de M. Peyton.

Craig Nova ferma les rideaux et vaporisa du luminol sur le sol, puis sur la table. De nouveaux cercles luminescents apparurent.

— Le contraire m'aurait étonné... lâcha-t-il. Donc, notre victime marche à quatre pattes, ou rampe, c'est sûrement une blessure à la tête, en tout cas elle ne saigne pas trop. Elle s'accroche à la table, se hisse et là... *tac*, un autre coup sur le crâne, on voit encore ces projections à moyenne vitesse sur le bord du meuble. Elle a dû se cogner contre un des pieds ou c'est l'agresseur qui l'a fait, c'est pour ça que les livres empilés sont tombés.

— Avec le mari qui dort à côté ? intervint Brolin. Soit c'est une mise en scène de sa part, soit il a été drogué. J'ai peine à croire que sa femme ait été réveillée, frappée et enlevée à moins de deux mètres de lui sans qu'il ne l'entende. Une personne qui reçoit un coup d'une telle violence sur le crâne et qui trouve la force de ramper sur deux mètres, elle souffre, elle crie. Il faudrait savoir si Michael Peyton a vu quelqu'un la veille, qui lui aurait fait boire ou manger une substance particulière. Meats opina et griffonna dans son carnet.

— Bien sûr, reprit Craig Nova, c'est juste le scénario qui me semble le plus proche de ce que je vois, ça n'exclut pas d'autres possibilités.

Meats observa le lit.

— Tout ça avec rien au départ, bravo Craig.

— Dis plutôt merci au type qui a fait ça, en voulant nettoyer ce bordel plutôt que de frotter un tissu humide partout où il y avait des gouttes, il a dû le poser pour que le sang soit bu. Beaucoup de criminels font ça, ils s'imaginent que s'ils étalent le sang il sera plus difficile à faire disparaître ensuite. En tout cas moi ça m'arrange, si notre tueur avait frotté le sol au lieu d'être délicat, je n'aurais trouvé qu'un amas luminescent à la Jackson Pollock, sans rien à en tirer.

Craig Nova étudia avec eux toutes les probabilités imaginables, ils finirent par s'accorder avec le scénario élaboré par l'expert.

De son côté, Emma venait de passer toute la pièce à la Polylight pour les empreintes, et s'apprêtait à étudier la salle de bains quand elle se souvint qu'elle avait gardé le dessous des meubles pour la fin. *Le dessous, Emma*, disait toujours Craig, *c'est toujours le dessous qu'on oublie. Le dessous d'un téléphone, d'une assiette, le dessous d'une voiture, l'intérieur d'un abat-jour...* Elle enfila une autre paire de gants et vérifia le lit d'abord, en faisant se déplacer l'inspecteur Meats et Craig. Le troisième homme, Brolin, se tenait sur le seuil, il examinait la chambre dans son ensemble. Par moments, il lui faisait un peu peur. Il était séduisant, avec ces longues mèches d'ébène, et en même temps troublant.

Rien sous le lit. Elle passa à l'armoire.

C'était dans ses yeux. *Oui, on dirait qu'il est insaisissable*, songea-t-elle. Comme un animal impossible à apprivoiser.

Sauf que lui est un homme... Il ne devrait pas y avoir cette lueur dans...

Ses doigts rencontrèrent un objet. Elle retira aussitôt sa main. Emma fouilla dans la valise pour en tirer une lampe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Craig.

— Je ne sais pas, une forme lourde sous l'armoire, tout au fond.

Elle s'accroupit et illumina le dessous du meuble.

— C'est une lampe torche, annonça-t-elle. Craig la rejoignit et s'agenouilla.

— Prends-la tout doucement, par le bout, et ne la fais pas rouler, pour les empreintes...

— Vieux grincheux, je connais les procédures.

Se doutant que la familiarité n'avait pas échappé à Brolin, Meats se pencha vers lui pour lui chuchoter :

— C'est sa nièce.

Emma brandit une lampe de trente centimètres.

— La Polylight, Emma.

Celle-ci alluma l'appareil et régla le faisceau lumineux sur la longueur d'onde voulue. Une lueur bleue se promena sur tout le manche de la lampe.

— Pas d'empreintes ? interrogea Meats.

— Non, et d'une certaine manière c'est une bonne nouvelle. Je ne crois pas que M. Peyton utilise des gants ou essuie tous les objets dont il se sert avant de les faire rouler sous ses meubles. Ce qui veut donc dire que c'est très certainement la lampe de l'agresseur. Enfin, ça semble le plus évident.

Craig Nova enfila des gants en caoutchouc à son tour et saisit l'appareil. Il était lourd. Une idée lui vint subitement à l'esprit. Il vaporisa du luminol dessous avant d'aller tirer les rideaux pour la troisième fois.

Une nébuleuse bleu-vert scintilla sur le bout du manche, le dessin s'étirait en plusieurs sens. Du sang.

— Ma paye que c'est avec ça qu'il l'a frappée, tonna Craig. Emma lui tendit une pochette en papier pour ranger la lampe.

— Tu n'oublies pas quelque chose ?

Elle fronça les sourcils avant d'ouvrir tout grands les yeux.

Craig se tourna vers Meats et Brolin.

— C'est ce que j'appelle un objet à tiroirs. Il y a plusieurs niveaux à inspecter, et ça, même les criminels n'y pensent pas souvent.

Ils comprirent tous ce que Craig voulait dire en voyant Emma dévisser l'extrémité de la torche et très précautionneusement faire glisser les trois énormes piles.

L'éclairage de la Polylight révéla bientôt les arabesques d'une paume de main sur la première pile.

Un large sourire coupa le visage de Craig. Il désigna ce qui ressemblait à deux phalanges de l'autre côté de la pile.

— Non, les criminels ne pensent pas toujours à tout. Messieurs, je crois que nous avons là une superbe empreinte de pouce.

Annabel avait plié sa couverture en huit pour se faire un siège confortable au point de départ de trois grosses branches dont l'une lui servait de dossier. Avec la chaleur et cette assise pas désagréable elle s'était vite mise à dodeliner de la tête. Elle avait lutté contre le sommeil en détaillant le paysage : le massif végétal après les cimes des sapins, le sommet du mont qui surplombait la clairière, la haute souche au milieu dont avait parlé Brolin, celle dans laquelle le tueur venait souvent s'installer.

C'est ainsi qu'elle découvrit l'Asile des Oubliés.

Du moins était-ce là le nom qu'elle lui avait donné. L'angle d'un bâtiment gris saillant entre la crête des arbres à l'extrémité la plus lointaine d'Eagle Creek 7. Et la pointe d'une tour au-delà. Très vite, la jeune femme s'était demandé quel genre de lieu ce pouvait être, perdu dans une forêt incommensurable. Brolin lui avait laissé, entre autres choses, un atlas DeLorme de l'Oregon ; elle l'avait ouvert à la page correspondant à cette zone où n'apparaissait aucune mention spéciale.

Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Son imagination s'était emportée, nourrie par l'ambiance sauvage, elle avait supposé le pire. Un asile, écarté de la civilisation pour accueillir les patients les plus déments du pays. Un lieu si reculé qu'on ne pourrait pas entendre leurs hurlements incessants, leurs rires habités par la folie pure. Ces murs étaient comme les bords d'un navire fantôme chargé de spectres aux yeux roulant dans leurs orbites, ou bien un îlot en quarantaine pour prévenir le monde d'une contagion démentielle. Annabel y avait enfin vu le donjon d'hommes et de femmes éloignés de tous, jusqu'à pourrir, enfermés dans l'oubli. Ainsi était né l'Asile des Oubliés, pour passer le temps.

Deux heures plus tard, emportée par ses idées, elle se sentait mal à l'aise. Elle avait l'impression de ne pas être la

bienvenue ici, toute seule dans ce monde ancestral de la forêt. Elle se remémora un épisode *d’X-Files* où des hommes étaient attaqués par des insectes antédiluviens qu’ils avaient réveillés en coupant des arbres. Isolés dans une forêt gigantesque, les bûcherons étaient décimés les uns après les autres.

C’était bien le moment de penser à des choses pareilles !

Annabel avala une gorgée d’eau et prit les jumelles de Brolin pour passer en revue toute la clairière. Elle ne tarda pas à s’arrêter sur le morceau de bâtiment qui dépassait. *Qu’est-ce que ça peut bien être ?* Si ça n’apparaissait sur aucune carte, il était fort possible qu’il s’agisse de l’armée. Pourtant le site ne s’y prêtait guère. *Pentu, inaccessible, loin de toute ressource, quoique ce dernier point puisse être le but justement...* Il avait l’air abandonné. Annabel n’en distinguait quasiment rien, un toit vétusté, un bout de fenêtre noire et des feuilles mangeant la moitié du mur visible.

Et si c’était ça que le tueur venait voir ? La souche était idéalement placée pour observer toute la clairière, y compris ce fragment de construction. *Pourquoi ici, alors ?* Tout d’un coup ces bâtiments prenaient une importance tout autre. Même pour un tueur psychopathe, il était futile en soi de venir passer des heures et des heures à surveiller une clairière déserte, en revanche l’existence d’un complexe bâti par l’homme pouvait peut-être l’expliquer. Il fallait trouver ce qu’il était pour éventuellement comprendre le lien.

Si tu quittes ton poste pour ça, ce sera une grosse connerie, tu le sais. Ce ne sont pas des murs de pierre et des pièces vides qui t’apprendront quoi que ce soit sur le tueur de cette femme.

Et pourquoi pas ? Qu’en savait-elle tant qu’elle n’y aurait pas mis les pieds, juste pour voir ? Annabel secoua la tête.

— Je suis idiote, chuchota-t-elle pour elle-même, je ne devrais pas faire ça...

Que risquait-elle ? Certes pas grand-chose, la probabilité de rencontrer quelqu’un de mal intentionné ici était minime, même si celui qui avait attaqué Fletcher Salhindro et Carol Peyton y venait souvent.

Elle laissait la clairière sans surveillance, voilà ce qui n'allait pas. *Oui, mais pour une heure tout au plus, de toute façon ce type ne va pas se pointer en plein après-midi...*

Sa décision était déjà prise.

Elle fouilla dans le sac à dos pour prendre la lampe torche et son Beretta et laissa le reste dans l'arbre. Elle cala le holster dans l'élastique de son pantalon corsaire et conserva la lampe à la main avant de descendre et prendre la direction de l'Asile.

Si ça se trouve c'est vraiment ça, un hôpital psychiatrique abandonné...

Il faisait très lourd, le ciel était blanc-gris, le beau temps avait fui avec la matinée, restait une chaleur moite et pesante. Annabel craignait qu'un orage n'éclate dans la soirée. Ce serait la cerise sur le gâteau.

Les grillons l'entouraient, ils la cernaient de leur crécelle.

« Si seulement il pouvait y avoir un peu de vent », songea-t-elle en s'épongeant le front.

Les grillons se turent d'un coup.

Dans la seconde qui suivit, les branches des arbres lointains frissonnèrent, bruissant au milieu du silence d'Eagle Creek 7. Mais le vent ne parvint pas jusqu'à Annabel.

Puis les grésillements des grillons reprirent.

Elle parvint en sueur à l'autre bout de la clairière, le débardeur collant à sa peau. Écartant les fougères et les ronces, elle se fraya un chemin tant bien que mal en s'aidant d'un bâton. L'ombre de la frondaison atténuait un peu la canicule, ce qu'apprécia la jeune femme malgré les nombreuses écorchures sur ses mollets. *Bravo pour le corsaire, toi qui voulais être mobile et à l'aise...* Elle ne tarda pas à atteindre une clôture grillagée surmontée de barbelés en spirale.

— Eh bien, on ne veut pas d'intrus ici, murmura-t-elle.

Même sans les barbelés, la clôture n'était pas évidente à franchir, elle devait approcher les cinq mètres de hauteur.

De l'autre côté, un long édifice de trois étages s'enfonçait dans les bois, surmonté d'une tour couverte. De part et d'autre, des hangars et quelques bâtisses s'élevaient de la terre, entre des préfabriqués pourrissants. Tout le site était laissé à l'abandon, recouvert de végétation. En longeant l'enceinte

grillagée, Annabel tomba sur une plaque militaire accrochée dans les mailles, DEFENSE DE FRANCHIR, ZONE MILITAIRE, DANGER.

Au moins elle était fixée maintenant.

Des plaques similaires se retrouvaient tous les cinquante mètres. Annabel allait rebrousser chemin lorsqu'elle aperçut au loin une déformation dans la grille. Elle s'en approcha et vit qu'elle était déchiquetée, avec des touffes de poils prises dedans. Un animal avait forcé le passage. *Vu la taille, j'espère que ça n'est pas un ours...* Elle écarta un pan de clôture et passa de l'autre côté.

De hautes herbes recouvraient tout l'espace, avec çà et là des pins blancs. Annabel dépassa deux préfabriqués en pleine déliquescence jusqu'au bâtiment principal. Il courait sur pas loin de cent mètres et atteignait quinze mètres de haut, sans compter son « clocher » au milieu. Les fenêtres étaient condamnées par des planches, sauf quelques-unes en hauteur qui ne réfléchissaient qu'une plaque noire, donnant à l'immeuble des allures de cathédrale lugubre. Les rares portes étaient rendues inaccessibles par d'autres planches clouées. Finalement, Annabel en débusqua une avec un espace suffisamment grand sur le bas pour la laisser entrer. Elle s'agenouilla et d'une ondulation du bassin pénétra les ténèbres.

À l'étage, la silhouette d'un homme aux cheveux longs recula jusqu'à se fondre dans le néant. Il avait espionné la jeune femme pendant cinq minutes entre les lattes de bois d'une fenêtre. Il se rongea un ongle, hésitant sur la démarche à suivre. Il cracha la rognure par terre. Puis il sut ce qui était le mieux. Déterminé, il alla vers l'escalier à pas feutrés.

De là, si la jeune femme s'approchait, il ne pourrait pas la manquer.

Pendant que Craig Nova transmettait l’empreinte du pouce pour une éventuelle identification via l’AFIS – le fichier des empreintes digitales –, Lloyd Meats emmena Brolin et Emma Nova chez Keith Morgan. Le mercredi 12 juin, Keith avait regardé la télé jusqu’à minuit avant de rejoindre sa femme, Lindsey, au lit. À son réveil, elle n’était plus là.

Il avait tout de suite perçu que quelque chose n’allait pas. D’abord c’était son état à lui, il avait eu beaucoup de difficultés à se lever, le réveil bipait depuis vingt minutes dans ses oreilles. Il avait mal au crâne. Puis Lindsey n’était pas dans la maison, et lorsqu’il découvrit son sac à main avec tous ses papiers et cartes de crédit, il commença à se faire du souci. D’autant plus que la voiture de sa femme était toujours là et la sienne aussi.

Il passa quelques coups de téléphone pour la trouver, sans résultat. Avant d’appeler la police. Lorsqu’on lui avait demandé s’il envisageait qu’elle puisse être partie sur un coup de tête, pour le quitter, il avait répondu aussi vite qu’ils venaient de se marier, trois mois plus tôt et que Lindsey ne parlait que de leur lune de miel à Paris, en juillet prochain. Et de toute façon, il ne manquait aucune des affaires de Lindsey.

Estimant le cas sérieux, les officiers sur les lieux avaient insisté pour qu’un inspecteur s’en occupe jusqu’à ce que Meats écarte le dossier, ne le jugeant pas prioritaire.

Keith Morgan répéta toute son histoire aux deux hommes, en détail, pendant qu’Emma lui faisait une prise de sang. Il certifia qu’il n’y avait aucun signe d’effraction au matin de la disparition – toutes les fenêtres et les portes étaient fermées, même celle de la cuisine, toujours verrouillée – et qu’il n’avait rien entendu de la nuit. Toute la journée suivante il avait eu des maux de tête et le souffle court. Comme Michael Peyton, le mari de Carol, qu’on avait retrouvée assassinée dans les bois.

Il confia à Meats une photo de Lindsey, une jeune femme un peu maigre aux jolis yeux verts. De son côté, Brolin compara Lindsey et Carol. Deux belles femmes n'ayant pas trente ans, mariées et travaillant. Des victimes idéales pour frapper la société là où ça faisait mal. La symbolique pouvait être intéressante à long terme, se dit Brolin, en espérant qu'il n'y aurait pas de long terme.

Depuis le début, cette enquête sentait la série criminelle. Les mises en scène ultra-sophistiquées pour la mort de Fleitcher Salhindro et Carol Peyton, ou les dizaines d'araignées dangereuses lâchées en ville... Celui qui se cachait derrière ces actes témoignait d'une minutie et d'une détermination laissant présager qu'il n'allait pas s'arrêter en si bon chemin. Ça n'était que le début, il l'avait bien dit dans le message adressé au capitaine Chamberlin.

Dès qu'un crime prenait une tournure un peu singulière, en général un acte conduit sans réel mobile, on assistait souvent à une série. La vie n'avait-elle plus aucune valeur ? Dans chaque Etat de ce pays sévissait un tueur dit « en série », il en allait de même en Europe, en Russie, en Amérique du Sud... Pourtant ces fameux traumatismes majeurs qui « fabriquent » les tueurs en série avaient de tout temps existé. En brisant les carcans sociaux et moraux, avait-on également lâché la bride aux traumas, leur permettant de se décupler sans l'étau moralisateur des anciennes sociétés ? Brolin n'en savait rien. On vivait dans l'ère des petites libertés individuelles, où chacun devait se sentir libre, peut-être que ça venait de là ; certains, percevant l'illusion de ce système, s'octroyaient une véritable liberté, celle de vie et de mort sur autrui. Comment savoir ?

Lorsqu'ils sortirent du pavillon des Morgan sans y avoir trouvé quoi que ce fût, Lloyd Meats rangea son calepin et alluma une cigarette.

— Je vais demander qu'on épluche toutes les disparitions survenues en ville depuis trois mois. Les affaires les plus atypiques transitent souvent par mon bureau mais j'ai pu en laisser passer, ce qui a bien failli arriver avec le dossier Morgan, on a eu de la chance, sans quoi on n'aurait pas fait le rapprochement.

— Jusqu'à ce qu'on trouve son cadavre, fit Brolin, l'air sévère.

— Un peu d'optimisme, on ne sait jamais. Bon, l'autopsie de Carol Peyton aura lieu ce soir, j'ai fait accélérer le processus. On se voit là-bas à vingt heures. Rentre te reposer, Josh, tu as une sale gueule.

L'intéressé acquiesça. Il pouvait s'accorder trois heures de sommeil, ensuite il irait à l'autopsie avant de remplacer Annabel pour la nuit.

En montant dans sa voiture il songea à elle. Il la revit le midi dans la forêt, son corps athlétique pris dans les rayons du soleil, ses grands yeux noirs le fixant avec espièglerie. C'était tout à fait ça, elle était contente de le voir, de jouer avec lui, malgré les circonstances. Tout à coup, il eut très envie qu'elle soit au chalet, pour la prendre dans ses bras, pour sentir son parfum à peine musqué, ses tresses dans son cou et s'endormir ainsi.

La fatigue lui pesait sur le crâne. Il redisposa ses mèches en arrière d'un geste de la main et démarra.

L'important c'était qu'elle soit là-bas, à surveiller que le tueur ne revienne pas. *Ou plutôt, l'essentiel c'est qu'elle n'ait rien, qu'elle soit en sécurité.*

Ce fut à ce moment qu'il s'aperçut que lui-même ne croyait pas vraiment à son hypothèse. Il y avait très peu de chances que le tueur remette les pieds dans cette clairière. Très peu.

Annabel ne risquait rien dans la forêt.

Annabel était dans le hall du bâtiment principal.

De part et d'autre des murs, les escaliers s'enroulaient vers le balcon du premier étage, semblables aux cornes d'un buffle géant à la tête baissée. La jeune femme alluma sa lampe torche, découpant une ramure d'or dans cette forêt d'obscurité. Capturés dans le trait de la lumière, des diamants de poussière dansaient mollement dans l'air avant de retourner à la vaste cape fuligineuse habillant les lieux. L'abandon avait tissé, avec le temps, un nid gris d'amertume. La vie n'était ici plus qu'une éraflure sur les lino moisis, le trou d'un clou disparu sur le plâtre du mur. Annabel repensa à l'analogie qu'elle avait faite depuis son arbre, avec un navire fantôme. C'était exactement cela. Une coque rouillée perdue dans les brumes de l'oubli. L'eau qui avait inondé l'épave était ici remplacée par l'air saturé de poussière, densifié jusqu'à diminuer la portée de la lampe torche. Annabel s'attendait presque à flotter.

Les longs couloirs sans souffle, les successions de pièces sans battement de cœur, tout était entièrement vide. De temps à autre, subsistait une armoire en acier à la porte tordue, ou une chaise à trois pieds, faisant ressembler le complexe à un *Freak Show* de l'inanimé.

Annabel explora rapidement les pièces attenantes au grand hall puis revint sur ses pas. Le rez-de-chaussée abritait les vestiges d'un système administratif avec enfilade de bureaux identiques, il n'y avait plus rien à voir. Elle était curieuse de savoir ce que les étages dissimulaient.

S'assurant que les marches de l'escalier pouvaient supporter le poids d'un être humain, elle grimpa avec prudence, balayant de son pinceau lumineux le grand gris-bleu qui l'entourait.

Même les sons étaient étouffés, remarqua-t-elle. Le chant des oiseaux ne parvenait pas jusque-là, et plus elle progressait,

plus Annabel avait le sentiment étrange de s'enfoncer loin du monde, dans les profondeurs fraîches des abysses.

L'ombre qui la surveillait depuis le palier du premier étage recula avant que le faisceau ne l'attrape, comme une créature de l'ombre effrayée par la lumière.

Avant d'amorcer sa montée vers les étages supérieurs, Annabel fut intriguée par les grosses flèches rouges peintes sur les murs. Des chiffres étaient affichés en dessous, décatis par les années.

Derrière la première ouverture, elle découvrit une salle avec des paillasses, et des petits boxes en carrelage envahissant tout un pan de mur. Par la seconde, Annabel entra dans une très longue pièce aveugle, où il ne restait que des plaques de métal munies de trous pour accueillir des rivets sur le sol.

Qu'est-ce qu'on faisait ici ? Qu'y avait-il de si secret dans cet établissement pour que cette base militaire n'apparaisse pas sur les cartes ?

Elle continua sa déambulation pendant quelques minutes, explorant les alvéoles vides de cette ancienne ruche, sans trouver quoi que ce soit qui aurait pu l'aider à comprendre. Le jour filtrait de temps en temps entre les lattes de bois qui couvraient les rares fenêtres, découpant l'air en lamelles brillantes. Mais ce côté du premier étage était pratiquement aveugle. Annabel se félicita d'avoir une lampe avec elle.

Elle quitta ce qui ressemblait à un ancien laboratoire pour retourner dans le couloir.

Son pied buta sur un extincteur oublié. Annabel piqua vers l'avant, lâcha la torche, et eut à peine le temps de mettre un pied devant l'autre et de se rattraper à la paroi opposée, une main devant elle pour ne pas se cogner violemment la tête.

La torche roula sur le lino, projetant un raz-de-marée lumineux sur le plafond et les murs. Appuyée contre le plâtre, Annabel expira lentement.

Et si tu arrêtais tes conneries ? Tu ne vas pas jouer à Indiana Jones toute la journée ! Il n'y a plus rien ici, tu voulais savoir ce que c'était, tu le sais à présent, alors retourne dans ton fichu arbre !

C'était facile à dire maintenant qu'elle avait ferré sa propre curiosité.

Annabel posa un genou à terre pour reprendre sa lampe, elle leva les yeux vers le bout du couloir.

Ses doigts s'immobilisèrent.

Ses cheveux se dressèrent sur sa nuque.

Tout au fond du corridor, à l'extrémité de la zone couverte par le halo de la lumière, il y avait une basket blanche. Juste le bout, le reste disparaissant dans le coude.

Pas de sueur froide, c'est sûrement une chaussure abandonnée par quelqu'un. Un squatteur ou... Ici ? Au beau milieu de la forêt ?

Alors qu'elle formulait ses pensées, la basket glissa vers l'arrière.

Avec une douceur infinie, pour ne plus être visible du tout.

Cette fois Annabel porta une main dans son dos, vers son holster, et l'autre se saisit de la lampe torche. Elle dégaina son Beretta et s'écria :

— Police ! Je sais que vous êtes là, alors ne bougez plus !

Il y eut le raclement d'une prise d'élan aussitôt suivi par le martèlement d'un pas de course. Annabel s'élança.

Elle atteignit l'angle du couloir et se projeta de l'autre côté, dans l'hypothèse où l'individu serait armé, pour ne pas lui faciliter la tâche. Elle aperçut une ombre détalant à toute vitesse.

Dans la seconde suivante, Annabel poussait sur la pointe de ses pieds, sprintant à vive allure. L'ombre se mit subitement à rétrécir.

Un escalier.

Annabel décida de ne pas ralentir. Une rambarde courait sur plus d'un mètre avant la série de marches, dominant le palier intermédiaire. L'ombre était encore à descendre les marches quatre à quatre lorsque la jeune femme bloqua ses talons et se mit à déraper, elle contracta ses abdominaux jusqu'à recevoir la rambarde en plein estomac. Son buste s'inclina vers le vide, elle s'agrippa à son arme. Puis ses lombaires firent le travail inverse, la redressant dans la foulée. Tout cela n'avait

pris qu'un très bref instant. L'ombre était sur le palier, juste en dessous.

— Plus un geste ! hurla Annabel en braquant son Beretta vers le fuyard.

Celui-ci releva la tête et la vit, menaçante. Sa jambe s'arrêta alors qu'il allait poursuivre sa course. L'homme avait une vingtaine d'années à peine, les cheveux longs, une barbiche taillée en pointe, des piercings au nez, à l'arcade, ainsi qu'à la lèvre, et il portait un t-shirt Marilyn Manson.

Il s'empessa de lever les mains.

— OK, OK ! fit-il tout essoufflé.

— Reculez jusqu'au mur et tournez-vous.

Le garçon s'exécuta pendant qu'Annabel descendait à son niveau, sans le laisser s'écarter de sa ligne de mire.

— Qu'est-ce que vous faites là ? lui demanda-t-elle en reprenant une respiration plus calme.

Le nez rivé à la poussière de la cage d'escalier, le garçon haussa les épaules.

— Je peux vous retourner la même question... C'est un terrain militaire, les flics n'ont rien à y faire... Et je vous ai vue fureter, vous êtes là comme moi, en visite...

L'adrénaline de l'action se dissipait à grande vitesse, Annabel ne se sentait plus aussi sûre d'elle. S'il demandait à voir sa plaque, c'était foutu, détective de New York ça ne valait rien ici.

— Vous avez une carte d'identité sur vous ? interrogea-t-elle en conservant tant bien que mal un ton autoritaire.

— Dans la poche arrière de mon pantalon.

Annabel pointa le canon entre les omoplates du garçon et palpa ses poches arrière pour en tirer un portefeuille. Il répondait au nom de Frederick McIntyre et il n'avait pas vingt ans.

— Qu'est-ce que tu fous là ? insista Annabel. Il soupira.

— Je me balade... Je cherche des trucs.

— Quel genre de trucs ?

— N'importe quoi, ce que l'armée aurait pu laisser derrière elle. Des fois on trouve des documents, rien d'important mais

on sait jamais, peut-être qu'un de ces jours... Et vous, qu'est-ce que vous faites là ?

— J'enquête.

Il émit un ricanement sec.

— Ici ? Sur quoi ? Le meurtre d'un écureuil ? Sans déc, vous êtes pas là officiellement, arrêtez vos conneries...

Annabel rangea son arme. Ce type était trop jeune et son look la rassurait. Elle avait appris à plus se méfier de ceux qui cherchaient à passer inaperçus qu'aux « m'as-tu-vu ». Elle recopia sur un bout de papier les informations de sa carte d'identité avant de lui rendre son portefeuille.

— Tu viens souvent ici, Frederick ?

Il se tourna vers elle, il était déjà moins penaud.

— Pourquoi, vous allez me dénoncer à l'armée ?

— Écoute, je me fous de l'armée et ce que tu fais ici m'importe peu, en revanche, tu peux peut-être m'aider si tu connais les lieux. Alors, tu viens souvent ?

— Parfois. Je vous l'ai dit, il y a sûrement des trucs intéressants à trouver, alors je fouille un peu, c'est rien de mal.

— Tu sais ce que c'est, cet endroit ?

— Une base de l'armée. Mon vieux dit qu'on y faisait des recherches sur les armes, et c'est sûrement vrai parce qu'il y a plein de champs de tir de l'autre côté. Et j'ai trouvé des milliers de douilles en plastique dans une fosse.

Annabel approuva. Dans un complexe aussi éloigné de la civilisation, on pouvait tirer toute la journée sans gêner quiconque ou se faire trop remarquer.

— Et que faisais-tu à l'étage ?

— Comme vous, j'explore. Je vous ai entendue approcher tout à l'heure. J'ai failli détalier comme un lapin et puis je me suis demandé ce qu'une nana faisait ici.

Il reprenait son assurance au fur et à mesure, lorgnant de plus en plus vers le décolleté d'Annabel.

— Sans déconner, vous faites quoi alors ? demanda-t-il.

— Je cherche quelqu'un. Tu as déjà aperçu un homme ou une femme dans les environs ?

— Ça risque pas. C'est carrément désert par ici. Il paraît qu'il y a des randonneurs sur les sentiers un peu plus haut, mais

j'en croise jamais, je passe par la vieille route de la base militaire. C'est coton à trouver mais ensuite on peut remonter jusque devant la grille d'entrée. À condition d'être en moto parce que le revêtement est foutu et couvert de végétation.

Il caressa les poils de son bouc.

— Mais je suis pas le premier à venir, ajouta-t-il.

— Comment ça ?

— Je rentre à chaque fois par une ouverture découpée dans la grille. C'est propre, fait à la pince.

— Tu sais qui a pu faire ça ?

— Des jeunes de la région. On est pas nombreux d'accord, mais beaucoup savent pour cette base, j'imagine que ça doit être le top pour emmener une nana un soir...

Annabel hocha la tête.

— Très bien, Frederick, maintenant tu vas filer et rentrer chez toi. Peut-être que mes collègues te contacteront s'ils ont besoin d'infos. J'ai ton adresse, à... Stevenson.

Du vague souvenir qu'elle avait de la carte, c'était une des rares villes assez proches, de l'autre côté de la rivière Columbia dans l'État de Washington, à dix ou douze kilomètres à vol d'oiseau.

— Vous voulez pas me dire pourquoi vous êtes là ? Franchement, c'est...

— Frederick, cette conversation est close. Tire-toi avant que je ne change d'avis et te colle une amende pour violation de propriété militaire. Et ne remets plus jamais les pieds ici, c'est dangereux.

Frederick McIntyre se gratta le crâne et s'écarta d'un pas lourd.

Dehors, dans la touffeur, le tonnerre gronda avec force, roulant dans les cieux gris.

Annabel fit la grimace. Si Brolin n'apparaissait pas rapidement elle allait être trempée. Elle essuya la sueur qui lui envahissait le front avec le bas de son débardeur et se mit en route. Elle devait retourner à la clairière. Sa petite incursion dans cette base ne lui avait pas servi à grand-chose hormis se faire une frayeur avec un adolescent en mal de sensations. Au

moins, elle l'avait fait, elle avait vérifié ce lieu, elle pouvait se concentrer pleinement sur Eagle Creek 7 désormais.

Elle retrouva la sortie en un rien de temps.

Dans l'air moite il y eut un autre « bang » colossal.

L'orage approchait.

La pièce était carrelée du sol au plafond, étroite, elle servait à entreposer le matériel chirurgical ; c'était là également qu'on venait stériliser certains outils réutilisables. Des lames de toutes tailles brillaient sur leurs plateaux, capturant la lumière, le tranchant si fin et parfait qu'on pouvait s'imaginer qu'il sifflerait au moindre déplacement dans l'air. La salle avait des dents d'acier, accrochées aux murs, disposées sur les tables, dissimulées derrière des plaques de verre ; si on avait enfermé quelqu'un dedans en le privant d'apesanteur pendant une heure, il n'en serait ressorti à coup sûr qu'une purée sanguinolente. L'endroit faisait peur.

Dans un coin, un escalier sombre descendait en s'enroulant vers les profondeurs de la morgue. Une musique montait des entrailles du bâtiment, un vieil air, semblable à un chant funéraire, couvert par les crépitements d'un antique tourne-disque.

Tout en bas, le Dr Hugues cala ses petites lunettes sur l'arête de son nez, un sourire rivé aux lèvres. Il adorait ce morceau. Le pavillon du gramophone laissa échapper les nappes successives de violons, lancinantes, puis tout l'orchestre reprit le thème.

Hugues avait la réputation d'être fou. Parce qu'il écoutait de la musique sinistre sur un gramophone, parce qu'il adorait travailler la nuit et parce qu'il n'avait jamais sa langue dans sa poche. Cinquante-cinq ans, les cheveux blancs lissés en arrière et plus sec qu'un bout de cuir laissé sous le soleil, il était parmi les experts de médecine légale les plus compétents de l'État malgré sa réputation. Son horreur du politiquement correct et de l'hypocrisie propre aux sphères de pouvoir lui avait barré le poste de directeur de la morgue vingt ans auparavant. Les conflits avec Sydney Folstom, l'actuelle directrice, étaient fréquents, presque toutes les semaines. Tous deux

s'appréciaient énormément, mais Hugues avait besoin de provoquer. Puisque Sydney Folstom ne pratiquait plus d'autopsie depuis un an, il avait insisté pour faire celle du soir, celle de cette fille enveloppée dans un cocon. Le cas était étrange, intrigant.

L'inspecteur Lloyd Meats poussa l'une des portes à battant et entra, suivi d'un homme charismatique. Un *homme-basilic*, songea immédiatement Hugues. Dont le regard était puissant, très puissant. Hugues n'avait jamais croisé de tels yeux, surtout chez un homme aussi jeune. Cette force était propre aux individus d'âge mûr, et encore, ils étaient rares. Ses mèches noires formaient un rempart défensif autour de son visage, et Hugues pensa aux barrières de ronces protégeant le château dans *La Belle au bois dormant*.

Cet homme ne pouvait être que Joshua Brolin.

Hugues avait entendu parler de lui, comme tout le monde ici. L'enquête du Fantôme de Portland, la mort atroce de sa petite amie, puis plus récemment ses exploits lors de l'arrestation de la secte à New York.

— Docteur Hugues, salua Lloyd Meats tout en contemplant le gramophone.

— Bonsoir messieurs.

Hugues posa son dernier scalpel sur l'étoffe verte. Brolin rabattit ses cheveux en arrière et fit un signe de la tête au médecin légiste.

— Je suis surpris de vous trouver ici, monsieur Brolin, commenta Hugues.

— Tout est arrangé, le coupa Meats, il est là pour nous aider dans l'enquête.

Hugues pinça les lèvres en ouvrant tout grands les yeux.

— Ah, je vois. Nous n'avons pas eu l'honneur de travailler ensemble à l'époque où vous étiez inspecteur, c'est ainsi chose faite. Nous n'attendons plus personne ? Bien, je vais faire venir le corps.

Le disque s'arrêta tout seul sur sa platine, émettant une dernière série de crachotements.

Bientôt, un chariot cognait contre les portes, transportant son étrange cargaison.

Le docteur et son assistant – le *diener* – soulevèrent le cocon sans difficulté pour le poser sur la table de dissection.

— Je peux vous poser une question ? interrogea Meats. Des mois que ça me trotte dans la tête et je ne pense jamais à demander. Pourquoi appelle-t-on les assistants des *diener* ?

— *Diener*. C'est de l'allemand, un vieux nom pour assistant d'autopsie. La tradition, j'imagine.

Sans autre transition, Hugues enchaîna :

— Bien, nous avons là un corps de femme, de type caucasien. Elle est à moitié recroquevillée dans ce qui semble être un... cocon, comme de la soie d'araignée. Il semble qu'elle soit entièrement rasée, cheveux, sourcils, pas de poils au pubis, je n'en vois pas sous les aisselles, mais le... la soie empêche d'être plus précis, et son crâne est parfaitement lisse, ce qui est récent on dirait, on note une décoloration visible par rapport au reste du corps et ce malgré l'excessive pâleur du sujet.

— En effet, approuva Meats, le mari nous a confirmé que sa femme avait les cheveux longs.

Le légiste enfila une blouse avant d'aller éteindre toutes les lumières de la salle hormis celle des scialytiques.

— D'après le rapport qu'on m'a fourni, aucun insecte, aucune larve n'ont été trouvés sur le... cocon ou à proximité, n'est-ce pas ?

Meats approuva.

— Et il était dans un arbre, ce qui ne facilite pas les choses.

Hugues n'eut pas l'air de partager cet avis. Il examina attentivement la soie qui enveloppait les restes de Carol Peyton. Ses sourcils se contractèrent.

— Quelque chose ? s'inquiéta Meats.

— C'est que... On dirait vraiment de la soie d'araignée...

— Et alors ? On est tombé sur un dingue, un furieux qui se prend pour un *Spiderman* version maléfique.

— Non, non, inspecteur Meats, ce que je veux dire c'est que c'est impossible, en théorie. A ma connaissance, personne n'est jamais parvenu à faire la récolte de soie d'araignée, ni les industriels, ni les gouvernements ; pour des raisons précises que j'ignore, l'homme n'a jamais réussi à domestiquer cette

créature. Enfin, je ne suis pas spécialiste de la question, mais j'ai lu un article là-dessus il y a quelque temps.

Meats leva les mains au ciel.

— Alors comment notre homme s'y est-il pris pour... faire ça ?

— Ça, c'est votre boulot. Tout à l'heure, je vous donnerai le nom d'un spécialiste en entomologie, je sais qu'il est parti étudier les arachnides au Brésil et en Guyane lorsqu'il était universitaire, il pourra peut-être vous éclairer.

— On lui fera parvenir un échantillon du cocon pour avoir son avis.

Hugues procéda à diverses mesures préliminaires, notant toutes les données sur une liasse de feuilles. Lorsqu'il pesa le cadavre, il hocha sombrement la tête.

— Oui, il y a vraiment un problème. Trente-deux kilos pour un mètre soixante-dix.

Il glissa une main gantée sous le crâne de Carol Peyton et le soupesa.

— Trop léger.

Hugues demanda à son *diener* de faire descendre de toute urgence une dénommée Aubrey Gildersen avec un appareil à rayons X portable. Puis il tâta l'abdomen au travers de la pellicule filandreuse d'un blanc laiteux.

— Regardez... Mes doigts s'enfoncent, il manque quelque chose. L'autopsie va nous le confirmer, néanmoins je suis prêt à parier que cette jeune femme n'a plus ses viscères.

Meats se tourna vers Brolin, échangeant avec lui un regard préoccupé tandis que le Dr Hugues s'assurait que le micro au-dessus de la table de dissection était bien branché. Une fois les informations de base enregistrées, il s'empara d'un scalpel et très délicatement il pratiqua une ouverture dans la toile depuis la tête jusqu'aux cuisses. La lame trancha le voile de soie dans un souffle de brise. Carol Peyton émergea sous la lumière crue et puissante. Elle hurlait.

Sa mâchoire se distendait jusqu'à transformer ses lèvres en deux traits minuscules. Ses dents luisaient sous l'éclat du projecteur, presque humides. Ainsi nue sur l'inox, Brolin remarqua à quel point elle était blanche, la peau presque

transparente. On l'avait saignée comme un gibier après la chasse. En revanche, son torse prenait une teinte plus cireuse, tirant vers le jaune, et quelques zones, notamment le ventre, étaient fripées à l'image du bout des doigts lorsqu'on a passé trop de temps dans l'eau.

Il repensa à cette photo aperçue chez les Peyton, à son air doux, à ses longs cheveux blonds.

Aubrey Gildersen entra en poussant son appareil sur roulettes. C'était une femme grande et ronde. En moins de cinq minutes elle effectua des radios du visage, de la nuque et du torse et disparut sans rien dire d'autre que « vous les aurez dans un instant ». Ensuite, Hugues procéda à la recherche de fibres, poils, cheveux, allant jusqu'à gratter le dessous des ongles, tout y passa. Il fut décontenancé de ne rien découvrir. C'était comme si le corps avait été lavé avant d'être emballé dans son cocon.

Brolin fit un pas en avant pour mieux distinguer l'état de ce crâne. On l'avait rasée, avec beaucoup d'attention. Sa tempe était gonflée, rose et rouge, à plusieurs endroits. Le sang avait coulé. Le sang sur le parquet de la chambre.

Il fait nuit, la maison est silencieuse. Dehors, toutes les lumières sont éteintes, c'est un quartier résidentiel tranquille, personne ne veille encore si tard. Soudain Carol se réveille. Quelque chose l'a tirée de son sommeil.

Pourquoi elle et pas son mari ? Brolin ferma les paupières un court instant, le temps de chasser cette pensée, pour le moment.

Carol doit être encore ensuquée, ses yeux papillonnent dans l'obscurité, elle se redresse, s'assoit sur le bord du lit. Soudain il est là. Forme menaçante, juste à côté d'elle, il se dresse devant son visage, il était là depuis le début, il l'a regardée se réveiller ; peut-être a-t-il fait exprès, c'est lui qui l'a sortie de son repos. Elle n'a pas le temps de crier, la lampe qu'il tient dans la main fouette l'air avec une violence inouïe. Elle heurte la tempe de Carol. Le choc sonne la jeune femme. La répétition du geste est encore plus terrible, aussi rapide, le manche de la lampe frappe de nouveau la tempe, projetant des gouttes de sang sur le sol. Carol s'effondre. Elle gémit. Complètement traumatisée par le choc mais pas inconsciente.

Elle doit se mettre à pousser des lamentations inarticulées, proches des râles insupportables poussés par un animal souffrant le martyre. Elle rampe, elle sent son agresseur au-dessus d'elle, qui la suit, pas à pas. Sa tête tourne, elle n'arrive pas à parler, à vraiment hurler, chacune de ses expirations se transforme en geignements torturés. Elle tire sur ses mains pour fuir le lit, elle s'agrippe à une chaise. L'ombre est sur elle, la main levée. L'arme attend quelques secondes dans les airs, dernière menace. Le temps se fige. Carol voit enfin l'objet s'effondrer sur elle, se ruer sur sa tête et le flash est aveuglant, la douleur instantanée. Elle sombre...

Que s'était-il passé ensuite ? Le tueur l'avait emmenée dans son repaire, pour la tondre et l'achever ?

« Comment s'y est-il pris pour qu'une telle terreur s'imprime sur son visage au moment de mourir ? se demanda Brolin. De quel stratagème use-t-il ? »

Hugues s'empara d'une lampe à ultra-violets, la Woods Light, et coupa les scialytiques avant de la mettre en marche. Un *clac* mécanique et toute la pièce fut plongée dans les ténèbres.

La Woods Light s'alluma en émettant une vibration à la manière des néons. La faible lueur se promena sur le cadavre, à la recherche de fluides particuliers. Au niveau de la base de la gorge, une petite tache blanche apparut, tirant sur le violet. Hugues arrondit sa bouche pour produire le son d'une bulle d'air qui éclate. Il avait trouvé quelque chose.

— Puisque mon assistant n'est pas là, auriez-vous l'amabilité de m'aider, inspecteur ? Prenez l'appareil photo qui se trouve derrière vous, sur la table, avec un étui contenant plusieurs filtres. Allumez la veilleuse pour y voir clair. Prenez celui avec l'étiquette *Wratten 2E* et placez-le devant l'objectif, il absorbe l'ultraviolet et une partie du bleu. Parfait. Et prenez un ou deux clichés de cette zone du corps, là où il y a fluorescence. Merci.

Meats obtempéra puis le légiste éteignit la Woods Light et ralluma les scialytiques.

La base de la gorge était rouge, anormalement gonflée, suintant par une fente de trois ou quatre centimètres. Sans y revenir, le docteur Hugues palpa le ventre mou de la jeune

femme. La peau s'enfonçait, formant une cuvette, comme s'il n'y avait plus rien à l'intérieur.

— Sa peau est huileuse, on la dirait enduite d'onguents, et la teinte un peu jaunâtre du ventre laisse à penser qu'on lui a injecté une substance, je procéderai à une analyse, commenta Hugues. Mais c'est surtout l'absence d'incision qui me tracasse...

Gildersen entra avec des radios à la main et une enveloppe marron. Elle donna les radios à Hugues et tendit l'enveloppe à Meats.

— Des copies pour vos services, lui dit-elle. Elle fit face au légiste.

— Je crois qu'elle a le nez cassé, mais c'est très discret, informa-t-elle.

Le légiste leva la radio du visage et la détailla.

— Non seulement cassé, mais il en manque un bout, fit-il, lui-même surpris. L'ethmoïde.

— C'est peut-être antérieur à la mort, supposa Brolin qui était resté très discret jusqu'ici.

— Très peu probable... Merci Aubrey.

Celle-ci les salua et les abandonna à la pénombre de la salle de dissection, avec pour seul îlot de lumière un cadavre blanc.

— On en saura plus tout à l'heure lorsque j'ouvrirai le crâne, fit savoir Hugues avant de poser les radios et de revenir à la dépouille de Carol Peyton.

Il s'intéressa de nouveau au ventre, souleva ensuite une jambe, puis l'autre avant de retourner le cadavre pour étudier son dos.

— Messieurs, cette personne a été entièrement vidée, je veux dire que son torse ne contient plus d'organes, ou plus grand-chose si l'on considère son poids et la dépression abdominale. De plus, elle n'a plus ou presque plus de sang dans le corps.

Il vérifia une fois encore avant d'énoncer sombrement :

— Pas de lividité cadavérique, elle est pâle comme un suaire. Meats commença à se caresser la barbe, signe de nervosité chez lui.

— Comment l'a-t-on vidée alors ? s'entendit-il articuler. Les épaules affaissées, Hugues soupira.

— C'est bien ce qui m'échappe. Sa tête est si légère qu'on a dû lui ôter le cerveau également.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? interrogea Brolin en désignant la boursouflure à la base de la gorge, dans la partie tendre. N'est-ce pas une coupure ?

Hugues prit son scalpel et se pencha.

— Je ne sais pas encore, mais je ne vois pas comment notre homme aurait pu prélever tous les organes du torse par là, non c'est autre chose. On dirait une sorte de réaction, comme si elle avait été piquée par un insecte.

— Un très gros insecte, fit remarquer Meats. Dites, ça ne vous rappelle pas quelque chose ? C'est comme pour les araignées. On dit qu'elles plantent leurs mandibules dans leur victime pour lui injecter un venin qui liquéfie l'intérieur et ensuite elles aspirent tout par le même trou. Oh, bordel de merde...

Les doigts de caoutchouc écartèrent la plaie.

Hugues travaillait à l'ancienne, nota Brolin. Il n'avait pas de gants anticoupure dessous. Il faisait partie de ces légistes qui préféraient prendre des risques sous prétexte qu'on ne pouvait sentir les moindres détails avec des gants trop épais, surtout lorsqu'on fourrageait à l'aveugle, ou presque, dans un amas visqueux de chair à la recherche de minuscules indices.

— Inspecteur, il va falloir que vous arrêtiez le coupable sans tarder, parce que, croyez-moi, il est complètement malade.

Dans la bouche d'un homme comme Hugues ces propos sonnaient avec encore plus de poids.

— On lui a charcuté la gorge, expliqua-t-il. Jusqu'à la trachée. Petite coupure dont on a utilisé l'élasticité, il y a des hématomes, et surtout... du sperme. C'est ce que la Woods Light avait mis en évidence tout à l'heure.

— Quoi ? s'écria Meats. Du sperme ? Vous voulez dire, dans la gorge, elle en a... euh, avalé ?

Hugues s'empara d'un plateau avec une batterie de tubes et de tiges de prélèvements.

— Non, on lui a ouvert la gorge sur quelques centimètres à peine, là dans le trou tendre à la base, et on l’a violée par ici. Cette boursoufflure qui ressemble à une morsure d’insecte géant est aussi le point d’entrée. Ce malade a éjaculé dans la plaie, en partie dans la trachée. Pour le moment je n’ai distingué aucun signe d’asphyxie, je vous le confirmerai plus tard avec les analyses. Avec un peu de chance, au moins elle n’était pas vivante lorsqu’il a fait ça.

Brolin croisa les bras sur sa poitrine. Ce genre de pratique n’était heureusement pas courante, elle pouvait peut-être se révéler utile pour comprendre cet homme, pour appréhender ce qu’il était vraiment. Dans tous les cas qu’il avait étudiés, Brolin avait souvenir de quelques tueurs ayant violé leurs victimes à même les plaies qu’ils avaient pratiquées au couteau, parfois alors même qu’elles étaient vivantes. À chaque fois, l’étude de ce comportement avait débouché sur des éléments intéressants, dans leur rapport à autrui, aux femmes, à leur mère ou leur enfance. Et le pire était qu’il ne s’agissait pas toujours de psychotiques, mais aussi d’hommes entièrement maîtres d’eux-mêmes et tout à fait conscients de ce qu’ils faisaient, recherchant ce rapport précis, ce plaisir-là.

— Vous sentez ? demanda Hugues à Meats. L’inspecteur l’observa curieusement.

— Quoi donc ?

— Penchez-vous sur le corps.

À contrecœur Lloyd Meats se posta contre la table et renifla à quelques centimètres du cadavre. Des petites rides se creusèrent à la commissure de ses yeux.

— C’est... acide. Et on dirait une odeur de... d’épices pardessus. C’est ça ?

— Oui, c’est aussi ce que je dirais.

Hugues prit un autre scalpel et lui fit signe de reculer, il allait ouvrir le corps.

— Vous ne mettez pas la ventilation ? s’inquiéta Meats.

— Moi ? Jamais ! Ça pourrait aspirer des fibres ou des poils, on ne sait pas. Et puis les odeurs sont toujours importantes.

Il fallut deux scalpels pour procéder à l’incision le long de l’abdomen et pour découper les côtes afin de retirer le plastron

sterno-costal. L'odeur aigre qui s'en échappa leur piqua la gorge à tous.

Le légiste tira sur les pans de peau, dévoilant plus encore l'intérieur de Carol Peyton.

Au fond de cette carcasse ouverte, la colonne vertébrale était visible, avec de petites flaques de sang d'une couleur étonnamment claire. De minuscules fragments d'organes y flottaient, ce qui ne représentait rien au regard de ce qui aurait dû se trouver là.

Elle était vide.

À l'intérieur, un bout de trachée pendait de la gorge, semblable à une vieille chambre à air dégonflée. Les muscles sterno-cléido-mastoïdiens étaient en place, on n'avait quasiment pas touché à la gorge. L'éviscération n'avait pas été effectuée par cette fine ouverture ayant servi au viol, qui ressemblait à une morsure disproportionnée d'araignée. Les organes n'avaient pu être extraits par là, à moins d'avoir été réduits en bouillie au préalable. Mais cela aussi était impossible puisqu'il n'y avait aucune ouverture pratiquée au niveau de l'abdomen.

Le Dr Hugues vérifia une nouvelle fois, incrédule, sans rien trouver.

Pour la première fois depuis des années, il se sentit mal à l'aise en présence d'un cadavre.

Il avait l'impression qu'on avait liquéfié les organes de cette femme avant de les aspirer.

Exactement comme le font les araignées sur leur proie.

En l'absence de ventilation, le silence devenait pesant, chaque fois qu'un instrument entrait en contact avec la chair, on pouvait entendre le gargouillis de la viande spongieuse. Le tube de prélèvement racla dans le fond de la cage thoracique, provoquant un son mat et un léger remous liquide.

L'autopsie touchait à sa fin, le Dr Hugues avait l'air consterné. Sa compétence médicale était dépassée pour le moment quant au mode opératoire du tueur, et son imagination n'était pas plus prolifique sur le sujet. Il fallait attendre les résultats toxicologiques.

Comme l'avait supposé l'inspecteur Meats la veille, Carol Peyton avait été vidée de sa substance. Tous ses organes, presque tout son sang et même son cerveau, on lui avait tout pris. Sans pratiquer la moindre incision.

Carol Peyton n'était plus qu'une cosse vide.

C'est ce qui dérangeait le plus Brolin. Les meurtres rituels, ou répondant à un mode opératoire complexe, aussi élaboré que celui-ci, n'étaient jamais le fruit d'un hasard et encore moins un acte isolé. Il y avait de la méthode, et une certaine logique dans ce crime, poussée jusqu'à utiliser deux cordes pour descendre le cadavre dans un arbre. La soie, la victime vidée – comme bue –, l'absence de toute trace humaine. Tout se rapportait à l'araignée.

Sauf le sperme dans la gorge.

C'était l'unique détail qui ne collait pas avec le reste. Se pouvait-il qu'il y ait une faille dans ce délire ? Était-ce finalement une mise en scène tordue pour faire croire à une démence ? Brolin l'ignorait, il lui fallait plus d'éléments.

Le lendemain il se renseignerait sur la soie d'araignée. *Après toute la nuit dans la forêt ? Avec une poignée d'heures volées cet après-midi en guise de sommeil pour trois jours ?* Il tiendrait bien, il trouverait un moyen...

Brolin vit du coin de l'œil Lloyd Meats sursauter quand la porte s'ouvrit en grand sur un flic en uniforme.

— Inspecteur !

Le Dr Hugues observa l'intrus avec circonspection.

— Deux voitures nous attendent derrière le bâtiment, s'exclama l'officier de police à l'attention de Meats. C'est l'empreinte du pouce trouvée chez les Peyton. On a une identification positive : Mark Suberton, un petit délinquant des quartiers nord, on a un mandat signé, on n'attend plus que vous pour foncer sur place.

Parallélépipèdes bruns, les barres d'immeubles se succédaient en une formation de blockhaus resserrés. La plupart des lampadaires ne fonctionnaient plus, ayant servi de cibles pour les jeunes possesseurs d'armes à feu du coin. Les détritiques recouvraient les trottoirs comme si une marée les repoussait chaque matin un peu plus loin des quartiers limitrophes plus aisés. À peu près tous les cent mètres, s'étendait un terrain vague dédaigné par des promoteurs peu enclins à investir ici, désert d'urbanisme qui abritait des carcasses de voitures, brûlées ou non, des fûts chimiques « entreposés » par on ne savait qui, et toute sorte de déchets dangereux, seringues usagées et autres. Des enfants venaient jouer là quotidiennement jusqu'au crépuscule.

Derrière la vitre du véhicule, Lloyd Meats observait ce défilement de misère. *Derrière une vitre, à soixante kilomètres heure.* Cette facette de l'existence, il ne l'avait jamais vécue lui-même, préservé de cette pauvreté là. Et en dehors de ses visites en tant qu'inspecteur, il ne l'avait jamais côtoyée. Il l'ignorait, avec une neutralité bienveillante, se focalisant depuis toujours sur les douleurs et les problèmes qui se posaient à lui plus directement.

La vie dans les quartiers oubliés, les no man's land de la civilisation, le désespoir social, il n'avait jamais pu s'attaquer à ces questions autrement qu'en pensées. Il n'en avait pas le courage.

C'est parce que tous ceux qui pourraient changer quelque chose sont comme toi que ça ne bouge pas. Bougera pas. Trop accaparé par des montagnes de tracas personnels, ensuite, dans les brèves failles où le calme surgit, ne subsistent que les reliquats du bonheur individuel. C'est tristement humain. Et Meats s'incluait parmi ceux-là, avec une cruelle lucidité.

Il guetta Brolin du coin de l'œil. Celui-ci semblait imperméable au paysage, son regard ne traversait pas le quartier, il glissait dessus, une fois de plus sans manifester la moindre émotion. Que se passait-il à cet instant précis dans sa tête ? se demanda Meats. Avait-il assimilé la détresse de cette zone depuis longtemps, avec cynisme ? Ou bien cela faisait-il partie d'un tout, un savoir mélancolique sur ce que le monde était devenu à ses yeux ?

Meats laissa échapper un soupir.

Était-ce la fatigue qui le rendait si calme dans ces circonstances ? Ils étaient peut-être sur le point d'arrêter le meurtrier de Carol Peyton, et il n'était ni nerveux, ni excité. Les battements de son cœur s'accéléraient néanmoins lorsque le conducteur indiqua qu'ils étaient presque arrivés.

Mark Suberton avait été condamné pour des délits mineurs, il n'en était pas moins considéré comme potentiellement dangereux puisqu'il était le suspect principal d'un meurtre. En théorie, Lloyd Meats devait attendre une équipe du SWAT pour intervenir, mais il ne voulait pas perdre de temps. Et puis ils agissaient en soirée, bénéficiant de l'effet de surprise. Il savait que la plupart des arrestations, même de grands criminels, se produisaient dans le calme.

Ils se garèrent à proximité de l'immeuble où vivait Suberton. La fraîcheur s'était abattue sur la région avec la nuit, une dépression inattendue balayant l'Oregon tout entier. Le vent était apparu d'un coup, déplaçant enfin ces nappes étouffantes qui stagnaient depuis plusieurs semaines. L'air était électrique, l'orage menaçant. La plupart des habitants étaient chez eux, les fenêtres grandes ouvertes pour laisser entrer un peu d'air frais au détriment de leur intimité.

Brolin emboîta le pas à Meats. Il pouvait encore sentir l'odeur écoeurante de la mort sur son t-shirt. Par expérience, il savait que les autopsies imprégnaient les vêtements et même les cheveux d'une odeur fétide, que les personnes que l'on croisait ensuite trouvaient dérangeante, sans parvenir à s'en expliquer la raison. C'était ce genre de manifestation qui avait fait croire à Brolin, comme à beaucoup de flics, en l'existence d'un empire invisible de la mort. Un monde d'émanations, d'ombres et de

souffles à la lisière de notre perception, profondément ancré en nous depuis la nuit des temps. Un langage occulte rappelant à l'homme et aux replis de son subconscient qu'il est bien mortel, et que le temps n'est pas qu'une notion abstraite propre à l'homme, mais la matérialisation concrète de ce qu'est la vie : un bouquet éphémère.

Lorsqu'ils traversèrent la rue, ces faisceaux d'existences se déversaient depuis des dizaines de fenêtres ouvertes, des voix, des cris, des pleurs, des rires, et – presque plus important encore – des émotions cathodiques distribuées par les télévisions ; tout cela tombait sur Brolin. Derrière chaque rectangle de lumière, une odyssée anonyme, une quête sans espoir. *La vie est un flash de conscience dans l'éternité. Une solitude réelle dans l'illusion des autres*, songea-t-il amèrement.

Meats le sortit de sa méditation en indiquant une volée de marches.

— C'est un appartement au rez-de-chaussée, lui signala-t-il. Tu restes en retrait sur ce coup, tu nous laisses agir, entendu ?

Brolin acquiesça. On repéra la porte de Suberton et deux officiers de police coururent se poster sous ses fenêtres aux volets tirés pendant que deux autres accompagnaient l'inspecteur Meats dans le couloir qui empestait le chien et l'urine. Les murs étaient recouverts d'inscriptions obscènes et de dessins à la bombe de peinture.

Meats frappa contre l'aggloméré.

— Mark Suberton, c'est la police, ouvrez ! s'écria-t-il.

Il insista une seconde fois, plus fort encore, en frappant violemment sur la porte. À la troisième fois, des voisins ouvrirent leur porte pour jeter un coup d'œil. Brolin, qui était en arrière, leur demanda de rentrer chez eux avec sa voix ferme et surtout un regard très sombre, trop sombre.

Meats rangea son arme dans son holster en jurant. Ils n'avaient pas de bélier et il allait enfoncer la porte avec les moyens du bord. Heureusement pour lui, elle ne semblait pas très solide, comme à peu près tout dans cet immeuble. Il prit appui sur l'un des deux officiers et donna un violent coup de talon au niveau de la serrure. Le bois craqua et la poignée

s'enfonça. Il recommença deux fois jusqu'à ce qu'elle cède entièrement.

Les deux flics se ruèrent à l'intérieur en hurlant « POLICE », bientôt imités par Meats qui boitait un peu, l'arme au poing. Il tâtonna pour trouver un interrupteur qu'il actionna.

Une série de vieux néons clignotèrent avant de s'illuminer d'un blanc pâle, presque bleu.

Ils étaient dans une vaste pièce stockant un incroyable bric-à-brac. Des cartons s'entassaient partout, formant des canyons entre les meubles. Personne ne vivait ici, cet appartement servait d'entrepôt. Pourtant, il y avait bien une cuisine avec tout l'équipement nécessaire, même s'il n'était pas simple d'y accéder. Les deux policiers en uniforme sillonnèrent les trois salles, zigzaguant, non sans peine, entre les monticules d'affaires disparates.

Brolin entra à son tour, et lui aussi comprit au premier regard que Suberton n'était pas là. Il aurait pu se cacher facilement, mais la poussière était épaisse, ça sentait le renfermé et il était évident que personne n'avait vécu ici depuis plusieurs mois. Meats rappela les deux autres flics postés dehors et il leur ordonna de fouiller les lieux avec les autres. Brolin vint à sa rencontre après avoir sillonné brièvement le capharnaüm :

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? fit-il. Il y a des zones qu'on ne peut rejoindre qu'en rampant entre des cartons et sous des meubles !

— Je sais. Suberton est tombé pour cambriolage la première fois. Je crois qu'il a recommencé depuis. Et pas qu'une fois on dirait.

— Lloyd, c'est pas tant le nombre d'objets qui m'impressionne, c'est leur agencement. Qui ferait un truc pareil ? Ce mec s'est fabriqué un labyrinthe chez lui !

Brolin secoua la tête, il n'en revenait pas.

— Est-ce que Suberton a un dossier psychiatrique ? demanda-t-il.

— Non, il a fait de la prison, pas d'internement ou d'acte nécessitant un traitement.

C'était une constatation facile. Mais Brolin prêtait une grande attention à l'habitation des criminels ou des suspects qu'il rencontrait. Bien souvent, elles reflétaient ce qu'ils étaient. Certains tueurs en série, contrôlés en apparence, tout en ayant une maison apparemment normale, s'aménageaient un grenier ou une cave en antre, où le chaos était à la mesure de leur pathologie. Et bien souvent, même dans ce petit ordre qu'ils édifiaient, des failles marbraient l'artifice, il suffisait de les discerner.

Ici, c'était un univers réaménagé selon une perception tout à fait atypique. On avait fait en sorte que tout l'appartement soit complexe, avec une circulation difficile, dissimulant le lit. Il y avait le désir de se protéger, et de perdre l'autre. Les néons étaient à moitié ensevelis derrière des objets ou des tentures, conservant de nombreuses zones dans l'obscurité.

— Alors ? Qu'en penses-tu ? On a tiré le jackpot ? interrogea Meats.

Brolin contempla de nouveau l'incroyable disposition des objets.

— Possible, avoua-t-il, c'est peut-être bien lui, Mark Suberton. Le meurtrier de Carol Peyton. Un homme déconstruit. Et c'est sûrement pour ça qu'il tue. Pour se retrouver, ou se refaire, autrement.

Meats glissa une main dans sa barbe.

— Se refaire ? En quoi ?

— C'est là qu'il faut creuser. J'imagine que les araignées ont une importance capitale là-dedans. À nous de trouver laquelle.

Dans leur dos, un officier pesta et appela Meats.

— J'ai quelque chose, inspecteur.

L'officier tenait un fil qui partait de la porte d'entrée et était relié à un petit boîtier posé sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est ? voulut savoir Meats.

— J'ai déjà vu ça chez des particuliers. Un pseudo système d'alarme. Branché sur les fenêtres ou sur les portes, dès qu'on ouvre une le boîtier se connecte au réseau téléphonique et appelle un numéro qu'on lui a mis en mémoire. La police ou ce qu'on veut. Je viens juste de le débrancher, il était déjà en ligne.

Un autre officier s'approcha, attiré par la conversation.

— Ça veut dire que le cambrioleur avait peur d'être cambriolé ? railla-t-il.

Brolin secoua la tête.

— Non, ça veut dire qu'il est au courant que nous sommes là.

Ce fut la lune qui disparut en premier.

Puis ce fut au tour du relief, les ombres prirent de la densité avant que les nuages n'étalent leur couverture opaque sur toute la nuit.

Le vent apporta un peu de fraîcheur à la forêt, slalomant entre les troncs et les rochers, dansant sur les feuilles rendues ardentes par trop de soleil. Les gouttes tombèrent avec parcimonie au début, grosses, elles éclaboussaient à bonne distance en s'écrasant sur la terre sèche. La pluie se mit alors à jouer de sa mélodie liquide, *adagio* dans un premier temps puis *presto*. Le déferlement des eaux célestes devint déluge.

Le tonnerre hurla au-dessus des monts tandis qu'un éclair marbrait les nuages de traits lumineux, les faisant ressembler à de gigantesques balles déchirées de coton noir.

Annabel était recroquevillée dans son arbre, elle avait attaché tant bien que mal son duvet au-dessus d'elle pour se constituer un abri. Il fut vite imbibé et Annabel fut trempée en un rien de temps. L'orage se rapprochait, les éclairs fendaient l'horizon avec de plus en plus de force et de hauteur, le tonnerre roulait dans les vallées proches, il devenait dangereux de rester à son poste d'observation.

De toute manière personne ne s'aventurera dans la clairière maintenant, avec ce temps ! Elle prit sa décision et s'empara du canif qui était dans le sac à dos pour graver une flèche dans l'écorce de l'arbre. Elle indiquait la base militaire au nord-est.

Si Brolin venait jusque-là pendant son absence il découvrirait l'indice et ne tarderait pas à comprendre, elle en était sûre.

Elle s'empara de ses maigres affaires et descendit du tronc glissant avec prudence. Sans lune et sous la frondaison des arbres il faisait presque parfaitement noir.

Le cône de lumière blanche ouvrit une brèche dans l'inconnu.

En contrepartie, les ombres alentour gagnèrent en puissance, tissant un réseau d'obscurité mouvante encore plus troublant. L'éclair qui suivit fut étouffé par la toison végétale, ne laissant jaillir qu'un trop bref instant de fines rigoles de clarté entre les feuilles. Annabel se mit en marche.

Le tonnerre l'accompagna. Lourd et inquiétant.

Pendant les premières minutes, la terre but tout ce qu'elle pouvait, avant de hoqueter et régurgiter le trop-plein, se transformant peu à peu en boue. Pour la jeune femme, ce qui était au début rafraîchissant devenait désagréable. Ses vêtements lui collaient au corps aussi sûrement qu'une seconde peau et elle avait de la terre jusqu'aux mollets. Elle essuya sa montre et vit qu'il n'était que minuit.

Il lui avait semblé attendre des heures et des heures dans cet arbre, contemplant le coucher de soleil et l'approche de la tempête.

De nouveau, un éclair illumina l'intérieur de la forêt, à la manière d'un négatif de photographie.

La profondeur des bois apparut subitement à Annabel.

La jeune femme s'immobilisa et braqua sa lampe vers les abysses de la forêt.

Tant de mystère. Ce qui ne rassurait pas Annabel c'était de *deviner* les présences, les mouvements dans les ombres. Cette forêt ressemblait plus à une mer inexplorée, avec ses milliers de kilomètres de longueur. Qui pouvait certifier qu'elle ne recelait pas maintes espèces inconnues, insectes terribles ou monstres humanoïdes, vestige des temps passés ?

Il y eut un long souffle, ample et lugubre, semblable au vent dans le conduit d'une grande cheminée.

Arrête ton délire ! Tu cherches quoi, à te faire peur ? C'est ça ? Il y a déjà tout ce qu'il faut, alors n'en rajoute pas. Elle hocha la tête, oui, elle délirait, il fallait se remettre en route, vers l'abri de la base.

Elle se tourna d'un coup et éclaira devant elle pour reprendre sa marche.

L'éclat de la lampe s'accrocha aussitôt dans la haute silhouette, juste devant elle. Deux yeux immenses braqués sur elle. Yeux jaunes. Grands ouverts, trop grands. Annabel hurla.

La masse tressauta, brandissant ses longues armes crochues.

Et le cerf, apeuré, bondit en arrière pour s'enfuir en courant entre les troncs et les fougères.

Annabel se couvrit le visage d'une main, le temps de reprendre son souffle, que son cœur retrouve un rythme plus lent.

Elle atteignit le trou dans la clôture quelques minutes plus tard, trempée. La température était tombée de plusieurs degrés et Annabel commençait à grelotter. Elle se dirigea vers le bâtiment principal, celui qu'elle avait visité dans l'après-midi.

Dans le hall, elle trouva des lattes de bois sec, idéal pour allumer un feu. Sur le coup, l'idée lui parut stupide et peu prudente, mais à bien y réfléchir, personne ne la verrait. Même le tueur, si dingue fût-il, ne s'aventurerait pas dehors avec un temps pareil. Et puis elle devait se réchauffer et sécher ses vêtements.

Annabel ramassa toutes les lattes qu'elle put et s'installa dans un coin du hall, avec une fenêtre non loin pour assurer la ventilation. Elle trouva dans un couloir poussiéreux un vieux journal et s'en servit pour le départ du feu. En un quart d'heure, elle était en sous-vêtements, les mains au-dessus des flammes et sa tenue séchant tant bien que mal à proximité. La luminosité ambrée ne tarda pas à lui réchauffer l'âme également et elle en vint même à regretter l'absence de Marshmallows. A l'extérieur, le tonnerre grondait encore, et la pluie semblait ne pas vouloir s'arrêter.

Annabel entreprit de défaire ses tresses, l'une après l'autre, pour que ses cheveux sèchent plus vite tout autant que pour s'occuper. Ses mèches d'ébène luisaient au travers des flammes, trop longtemps tressées, elles ondulaient à la manière d'une calligraphie arabe, dessinant d'étranges motifs. Peu à peu ses cheveux prirent du volume.

Elle trouva un pan du duvet qui n'était pas trop humide et, après l'avoir réchauffé sur les flammes, elle s'en couvrit. Elle

alimenta le foyer pendant un bon moment, se mit à fredonner pour se distraire avant de diluer sa concentration dans le songe. Elle créa des situations avec elle et Joshua, rêvant à leur manière d'aborder le quotidien, ensemble. Brady, son mari, s'immisça dans ces perspectives. Son mari absent. Une petite pique s'enfonça dans sa poitrine. Brady... lui qui avait disparu comme par magie, un beau jour comme les autres, sans avertissement, sans rien emporter, et que personne n'avait plus jamais revu. Brady le photographe, Brady son amour... Plus d'un an et demi qu'il s'était volatilisé, sans la moindre trace.

Et cette nouvelle vie, qu'elle devait se constituer, en acceptant progressivement qu'il ne reviendrait pas.

Annabel rêva beaucoup à tout cela, aux éclats du bonheur, et lentement, elle céda au sommeil...

Un raclement de gorge rauque, inhumain.

Annabel ouvrit les yeux. Il faisait jour. Avec cinq secondes de retard le raclement atteignit le champ de sa conscience. Elle perçut en même temps le froid. Son premier réflexe fut de se recroqueviller sous le duvet, ses jambes nues contre sa poitrine, enveloppée d'une fragile pellicule de chaleur.

La créature grogna de nouveau.

C'était à l'extérieur.

Cette fois, Annabel releva la tête.

L'air était frais, bien plus que ces derniers jours, et la luminosité beaucoup plus voilée, plus blanche. La jeune femme tendit le bras et s'empara de son débardeur et de son pantalon corsaire. Elle s'habilla sans bruit, enfila ses baskets et s'approcha de l'ouverture étroite dans la porte.

Une brume épaisse stagnait entre les bâtiments. Les arbres les plus proches n'étaient plus que de vagues silhouettes sombres, presque spectrales.

— Oh, c'est pas vrai, murmura-t-elle. J'avais bien besoin de ça !

Sa montre indiquait 7 h 11. Elle étira son corps. Un mouvement sur sa droite lui fit tourner la tête brutalement.

La forme marchait paisiblement, sur ses quatre pattes. Avec la brume, Annabel ne pouvait discerner de quoi il s'agissait, cela ressemblait à un sanglier bien qu'elle ignorât s'il pouvait y en

avoir dans cette région. Elle étouffa un rire en pensant qu'elle avait faim et qu'une tranche de bacon serait la bienvenue.

Son humeur joyeuse s'évapora lorsqu'elle réalisa qu'elle était sans nouvelles de Brolin. Pourquoi n'était-il pas venu cette nuit ? Avait-il trouvé l'arbre vide, sans découvrir la flèche ? Il n'était pas du genre à l'oublier là, il devait avoir une bonne raison.

Il a confiance en toi, et tant pis pour ta nuit, s'il avait plus important, il t'aura laissée ici en sachant que tu ferais convenablement ta part du job.

En allant dormir dans la base ? Hors de vue de la clairière ? Bravo !

De toute façon, personne n'est venu, pas avec cet orage...

Annabel fit demi-tour et retourna vers les cendres de son feu de camp.

Remballe tes affaires, il faut aller à l'arbre. Au cas où la brume se lèverait, ou si Brolin revient.

Son sac à dos sur l'épaule, elle fouilla les restes du feu du bout du pied pour s'assurer que tout était bien éteint. En se dandinant sur place elle se rendit compte qu'elle avait besoin d'aller aux toilettes. Elle se trouva tout d'un coup ridicule. *Qu'est-ce qui te prend ? Tu n'es plus une gamine ! Faire pipi dans la nature ne va pas te déranger !*

Elle était vraiment devenue snob, trouva-t-elle, et pendant un moment elle se détesta d'être aussi sophistiquée.

Elle sortit un peu à l'écart de la construction et s'accroupit dans les herbes.

Ne pense pas à ces histoires d'araignées, ça n'est pas le moment... C'était plus fort qu'elle. Avec leurs pattes velues, leurs corps flasques et leurs mandibules, elle les imagina courant vers ses jambes.

Annabel se releva et se rhabilla. Elle distingua la forme du sanglier, ou de ce qui y ressemblait, un peu plus loin. Il renifla le sol, enfouissant de temps à autre sa gueule dans la terre en grattant d'une patte.

Il redressa son museau d'un coup.

Puis détala à toute vitesse.

Annabel fronça les sourcils. Elle n'avait pas vraiment bougé et...

Tu es à contre-vent, il ne peut t'avoir flairée.

Elle n'avait pas fait de bruit, marchant sur une dalle de béton avant de se pencher au-dessus des herbes ; non, elle en était sûre, il ne l'avait ni vue, ni entendue.

Ses muscles se contractèrent doucement. Elle examina attentivement le paysage blanc qui l'entourait. Sa vision ne dépassait pas quelques mètres, et tout n'était qu'ombres noires.

Un craquement de branche.

Suivi d'un froissement de pas dans la végétation.

Il apparut dans la foulée. Une masse mobile se déplaçait sur la droite d'Annabel.

Un homme.

Pendant une demi-seconde Annabel se rassura à l'idée de la venue de Brolin ici, avant de distinguer avec certitude qu'il ne pouvait s'agir de sa silhouette. Les cheveux de la jeune femme se dressèrent sur sa nuque, la chair de poule couvrit sa peau et l'air devint plus difficile à respirer. La panique l'envahit comme une vague déferlante en pleine mer. Elle ne put en expliquer la raison, tout en elle lui hurlait qu'il y avait danger. L'intuition du flic. Il était trop tôt pour qu'un promeneur vienne si loin dans la forêt, et aucun garde forestier n'était autorisé à pénétrer ici : abandonnée ou non, cette base appartenait encore à l'armée.

Il se dirigeait vers elle.

D'un pas vif et assuré.

Les mots de Brolin lui revinrent en mémoire : « Je pense que celui qui s'est aménagé ce poste d'observation au milieu de la clairière est l'assassin de Fleitcher, il venait souvent ici, probablement à des heures inattendues, pour être tranquille, sans témoin. Pour passer du temps à guetter, à s'approprier le terrain peut-être... » C'était à peu près ce qu'il lui avait raconté de sa visite à Eagle Creek 7.

Et *il* était là. À moins de quinze mètres d'elle.

Annabel envisageait toutes les options possibles, elle revenait tout le temps à l'hypothèse la plus folle et pourtant probable : celui qui venait vers elle était le tueur. *Pas de panique, tu n'en sais absolument rien, c'est peut-être un*

randonneur très matinal... Dans une base abandonnée de l'armée... Annabel ferma les yeux un court instant, le temps de vider son esprit. Elle les rouvrit, à peine plus sereine.

Il était tout proche.

Et à bien y regarder, il ne venait pas droit sur elle. En fait, il semblait ne pas l'avoir remarquée. *Ne bouge pas.* Moins de dix mètres.

Il portait une parka d'un vert foncé, le col relevé sur le visage, une forme étrange lui masquait la tête... Une... C'était une casquette baissée devant ses yeux.

Six mètres.

Il portait des gants et tenait une petite valise en plastique dans une main, de la taille d'une boîte à chaussures. Quatre mètres.

Le cœur d'Annabel battait si vite qu'il palpitait à ses tempes. Elle eut le sentiment qu'un martèlement de basses résonnait dans tout le bâtiment. Elle avait besoin de respirer, de beaucoup plus d'air que ça, néanmoins elle bloquait son souffle, de peur qu'il ne l'entende.

Il était là, tout près.

Elle perçut le frottement de la toile de son pantalon.

Il passa devant elle, à moins de cinq mètres, sans la voir.

Des taches de lumière blanche apparurent devant les yeux de la détective new-yorkaise.

Elle attendit qu'il soit presque entièrement avalé par les limbes de la brume pour ouvrir la bouche et aspirer goulûment tout l'oxygène possible.

Qu'est-ce qu'un homme pouvait bien faire ici à cette heure ?

Avec une boîte comme la sienne à la main. Une boîte comme... comme pour transporter des insectes ? Des veuves noires ?

Il ne fallait pas le laisser filer. Brolin avait voulu surveiller cette clairière parce qu'il pensait que le tueur pouvait y revenir, elle revêtait à ses yeux une importance particulière. Annabel ne pouvait pas faire comme s'il s'était agi d'un passant quelconque.

Au pire, ce pauvre type n'a rien à voir dans cette histoire et tu te ridiculiseras... Hypothèse qui sonnait faux. Elle le savait. Elle le sentait. C'était lui.

Annabel se lança, elle avait trop tardé.

Après dix pas elle se figea. Elle n'avait pas son arme. Le Beretta était dans le sac à dos, près des cendres du feu.

Déjà la silhouette n'était plus visible. Si elle retournait dans le hall elle risquait de le perdre et elle ne pouvait se payer le luxe de courir dans la forêt, il l'entendrait à coup sûr.

— Fait chier, tonna-t-elle entre ses dents.

Elle se remit en marche. De toute évidence, il prenait la direction du trou dans la clôture. Il allait descendre vers Eagle Creek 7.

Annabel devait lui coller aux talons. Avec cette brume, il pouvait la perdre facilement et la clairière était immense, elle ne le retrouverait pas avant qu'il ait quitté les lieux.

Chacun de ses pas lui coûtait un effort inhabituel pour faire le moins de bruit possible, évitant de poser le pied sur les branches mortes. Annabel filait dans le sillage de cet homme éthéré, l'ayant totalement perdu de vue, elle y allait au jugé. Elle distingua bientôt les mailles de la clôture militaire, sans voir le trou. Elle s'était déportée un peu trop sur la gauche.

De l'autre côté, à une vingtaine de mètres, une tache obscure se déplaça au travers de la brume. C'était lui, il avait franchi le passage et descendait dans la forêt.

Annabel longea la grille jusqu'à l'ouverture improvisée et se glissa à la suite de l'inconnu. Tout était curieusement silencieux. Était-ce l'orage violent de la nuit qui faisait taire tous les oiseaux ? Seul le bruissement de la végétation humide montait d'entre les arbres. *Fais attention à tes pas, regarde où tu marches, pas le droit à l'erreur cette fois...*

La brame s'étiolait en strates, non moins denses, mais plus espacées, en chapes de coton mitoyennes dans lesquelles disparaissait régulièrement l'individu mystérieux.

Le sol devint plus fourbe pour Annabel, jonché de brindilles cassantes, elle préféra laisser l'homme prendre de la distance plutôt que de se découvrir bêtement. Elle traversa cette sorte de taillis très lentement, pas après pas.

Il n'était plus là. Aspiré dans ces nuages presque posés, ce fragment de paradis écrasé. *S'il est aussi glauque et déstabilisant que ça le paradis, je préfère encore choisir le*

purgatoire ! Mais elle n'avait pas envie de rire au fond d'elle-même. Immobile, elle tendit l'oreille. Sans résultat.

Elle continua dans cette direction, prudemment, essayant de reporter sur l'ouïe ce que la vue ne pouvait déceler. Toujours rien. Annabel accéléra un peu. Les fougères caressaient ses avant-bras, la rosée du matin en coulant jusqu'à ses mains lui donnait la chair de poule.

Le bois grinça un peu fort juste au-dessus d'elle.

Un peu trop fort pour être naturel.

Annabel se figea. Tout son corps en alerte.

Lorsque le frottement synthétique du nylon résonna dans l'arbre, Annabel comprit *qu'il* était là, juste en surplomb, et qu'elle avait une seconde de retard.

Annabel leva la tête tandis que ses jambes commençaient déjà à pousser vers l'avant. Tout alla très vite.

D'abord une silhouette floue dans les hauteurs de l'arbre, au-dessus d'elle. Puis des ombres tombant droit sur son visage. Elle comprit au moment même où ces ombres la touchèrent. Des veuves noires.

L'individu juché sur la branche venait d'ouvrir sa boîte et lâchait les araignées sur elle. Annabel perçut l'effleurement des créatures sur ses épaules, son front, ses seins. Six ou sept petits corps luisants s'effondrèrent, l'un heurta ses lèvres et rebondit vers le sol, un autre s'accrocha dans ses cheveux.

Elle se jeta dans les fougères en criant. Elle roula dans l'entrelacs de plantes, secouant la tête dans tous les sens.

Il venait de lui lancer une demi-douzaine d'araignées mortelles au visage, il suffisait qu'une seule d'entre elles ait glissé dans ses vêtements, sous son débardeur, et c'en était fini...

Annabel se redressa d'un bond, sur ses gardes. En premier lieu, elle se focalisa sur les perceptions les plus minimes de son corps. Aucun fourmillement, aucun chatouillement d'une créature se déplaçant à huit pattes sur elle. Elle eut soudain envie de se gratter, à trop penser à cela on finissait toujours par avoir l'impression qu'une bête rampait sur ses jambes, sa nuque ou ses flancs. Puis le martèlement sourd de pas. L'homme s'enfuyait.

Annabel distingua un halo mouvant, plus sombre, dans le brouillard. Il remontait vers la base.

Dans la seconde suivante, les cuisses de la jeune femme se contractaient et poussaient en avant. Annabel agrippa l'air de ses mains et se propulsa de toutes ses forces à la suite de son agresseur. Elle n'avait plus qu'à espérer qu'aucune araignée n'était restée sur elle.

L'homme avait une bonne avance, l'effet de surprise lui avait fait gagner plus d'une centaine de mètres. *Il t'a repérée pendant la descente vers la clairière, certainement au bruit...* Annabel avait pourtant fait de son mieux, cela n'empêchait pas d'être découvert, dans une forêt la filature silencieuse relevait de l'impossible.

Cette brume devenait cauchemardesque. La détective ne discernait son agresseur que par intermittence, entre deux nappes cotonneuses, elle risquait de le perdre à chaque foulée. S'il gagnait un peu de terrain, il disparaîtrait entièrement.

Elle courait, contre la pente, essayant de réguler son souffle. *Comme pendant les entraînements, expire longuement, régulièrement, ça t'évitera le point de côté, contrôle ta respiration.* Annabel pratiquait la boxe thaïlandaise en club depuis plusieurs années, en plus des exercices réguliers de la police. Elle savait que l'endurance était son point fort, elle maîtrisait bien les courses fragmentées. *Le cardio c'est ton truc, allez, prouve-le, c'est pour de vrai cette fois-ci...*

Après deux minutes, son organisme prit un rythme de croisière, il fallait désormais monter peu à peu le régime. Gagner en puissance.

C'est à ce moment qu'elle le perdit totalement de vue. A l'instant même où elle venait de le voir bifurquer sur la droite.

Annabel continua sur une petite distance avant de s'immobiliser. S'il était armé, poursuivre à l'aveugle sans savoir s'il n'attendait pas derrière un tronc devenait très dangereux.

Elle tendit l'oreille par-dessus le halètement de sa propre respiration, avant de retenir son souffle.

Les fougères claquèrent sur sa droite, il courait toujours. *Vers la base, il y retourne.*

Annabel jaillit à sa suite.

Quelque chose l'effleura entre les omoplates. *Une branche, c'est une branche.*

Mais cela s'accrut. *Ça bougeait.*

Déployant ses minuscules pattes noires, l'araignée, car Annabel était subitement sûre qu'il s'agissait d'une des veuves noires, remonta vers son cou, formant une bosse mouvante sous son débardeur. La jeune femme arracha au passage une tige

verte, semi-rigide, ralentit sa cadence jusqu'à s'arrêter et la glissa sous l'étoffe. Elle se cambra en arrière et effectua de violents mouvements avec la tige contre sa peau.

Elle vit le corps recroquevillé tomber sur le sol. Elle n'avait pas rêvé.

Le silence alentour la saisit aussitôt. Son attention se reporta d'un danger à l'autre. *Il* ne courait plus.

Il devait être déjà arrivé à la base et marcher sur les dalles de bitume, ce qui expliquait cette discrétion. Annabel se remit en marche, essayant de ne pas faire trop de bruit, guettant le moindre mouvement. Le brouillard épurait le paysage, gommant tout relief, il transformait soudainement un lopin de terre en parcelle d'innocence, tout y était blanc, pur.

Et chaque arbre fendait les vapeurs blanches avec lenteur, la candeur apparaissait tavelée de souillures opaques.

Cette fois, Annabel le vit la première.

Il gicla depuis un massif vert, une branche à la main qu'il leva au-dessus de lui.

Annabel roula en diagonale, bras droit devant la tête pour prendre appui sur la terre. La branche fouetta les airs en sifflant.

Une roulade sur le côté et Annabel atterrit sur un genou. Elle ne chercha pas à armer son bras droit, elle frappa directement, avec moins d'impact, sur le flanc de son adversaire. Et enchaîna aussi vite avec le poing gauche, en crochet, pivotant du bassin en se redressant pour heurter le sternum avec le plus de dynamisme possible. La faible vitesse, le manque de préparation et le peu d'impact ne causèrent pas beaucoup de dégâts, là où Annabel avait espéré briser une ou deux côtes flottantes. Mais cela surprit son agresseur qui tituba en arrière.

La détective se dressa sur le côté, elle posa un pied à l'écart et enclencha le pivotement du bassin pour le *low-kick* dans les jambes.

Son tibia heurta un arbuste qu'il brisa en provoquant une décharge qui remonta jusqu'à la poitrine de la jeune femme.

L'autre n'en demandait pas tant, il frappa les deux poings joints sur l'épaule d'Annabel qui bascula la tête la première. Elle chuta.

L'esprit à peu près clair et ignorant ce qui se passait dans son dos, elle roula aussitôt dans les herbes pour se retrouver face à la silhouette bondissante, de nouveau la branche dans les mains et se jetant vers elle. Allongée sur le dos, Annabel imprima à ses reins un mouvement vers le haut, une violente secousse pour remonter ses jambes le plus haut possible. Ses pieds cueillirent son agresseur en plein abdomen au moment où il allait frapper. Le choc lui coupa la respiration et le propulsa en arrière. Il lâcha la branche qui heurta Annabel à la joue et à la tempe.

Une explosion de lumière l'aveugla. Sa tête se mit à tourner.

Elle serra les dents de toutes ses forces pour chasser l'étourdissement. Ses yeux refirent le point et elle retrouva ses repères.

Pendant encore une poignée de secondes elle eut l'impression d'être sur un bateau en plein tangage et tout se stabilisa. *CONCENTRE-TOI, où EST-IL ?* hurla-t-elle dans son crâne.

Il s'enfuyait, comme une tornade miniature dans les bois, déchirant tout sur son passage. *Debout, tu peux y arriver, allez, relève-toi !* Elle se remit sur ses jambes tremblantes, et partit en courant. D'une démarche peu assurée, elle retrouva sa confiance et absorba la peur par l'adrénaline et l'effort. Bientôt ses foulées s'allongèrent et elle atteignit la clôture de la base. L'écho des pas du fuyard résonnait dans les entrepôts. Il les traversait pour rejoindre l'entrée principale.

Annabel se rappela ce qu'avait dit Frederick la veille quand elle l'avait arrêté dans la base.

Il y a une ouverture découpée dans la grille, c'est par là qu'il passe, à côté de l'entrée !

Le jeune fureteur avait également précisé que la route qui montait jusque-là était dans un tel état de délabrement qu'on ne pouvait y accéder en voiture. C'était un bon point. Au moins son agresseur n'allait pas lui filer entre les mains de cette manière.

Ni en moto, elle l'aurait entendu approcher, même pendant qu'elle dormait.

Cela lui redonna espoir et elle accentua son rythme.

Elle traversa toute l'esplanade militaire, tentant de percevoir par-dessus son propre souffle les claquements de pas de l'autre, avec plus ou moins de réussite. Lorsqu'elle entendit les vibrations métalliques de la grille que l'on secouait, elle sut qu'elle pouvait l'avoir. Il était tout proche. À son tour, elle arriva devant la barrière et perdit de précieuses secondes à trouver l'ouverture, découpée à proximité du portail. Elle se glissa de l'autre côté.

Une ombre étrange surgit en dérapant à moins de cinq mètres. Sur une route au revêtement cahoteux.

Il est sur un vélo !

Annabel se projeta vers lui, cette fois, il ne fallait pas économiser ses réserves, la pointe de ses pieds fut bientôt l'unique partie de son corps à toucher le sol, ses bras battaient de part et d'autre de son buste, mains tendues, le dos droit. Elle se mit à sprinter.

Le vélo était juste devant elle. En se jetant en avant elle pouvait l'agripper.

Elle vit la casquette pivoter en arrière, dans sa direction, sans parvenir à distinguer les traits du visage, tout était flou, brouillé par l'effort et la vitesse.

Sauf un détail : un reflet rose entre le col et la casquette... Il... *Il est...*

L'individu se leva sur ses pédales et accéléra. La route partait en descente. Annabel se rapprocha encore un peu. Elle allait pouvoir tendre le bras et accrocher sa parka. Puis il prit de la vitesse. Les sillons des roues se mirent à siffler. Et il s'éloigna.

Jusqu'à disparaître dans le brouillard.

À huit heures du matin, la brume s'était en grande partie dissipée, laissant émerger les étendues sauvages, les collines, les monts déchiquetés de crêtes rocheuses et l'infini de la forêt.

Brolin était épuisé, il avait passé la nuit en compagnie de Lloyd Meats, à remonter une piste stérile. Celle du système d'alarme et du numéro de téléphone que la machine avait appelé lorsqu'ils avaient pénétré l'appartement de Mark Suberton. Après cinq heures de recherches, ils avaient découvert que ce numéro correspondait à un biper, lequel avait été individualisé grâce à un concours de circonstances favorables, pour finalement se révéler être enregistré au nom de Mark Suberton. Ce qui ne les avançait guère plus, Suberton pouvant être n'importe où. De toute manière, à peine prévenu de l'intrusion, il avait dû se débarrasser du biper.

Pendant tout le trajet qui l'avait conduit de Portland à la forêt du mont Hood, Brolin s'était maudit d'avoir perdu autant de temps là-dessus. Il avait d'abord songé qu'Annabel comprendrait, que le jeu en valait la chandelle, mais avec l'aube il réalisa qu'il l'avait abandonnée toute la nuit, quasiment vingt-quatre heures... La colère qu'il éprouvait envers lui-même se transforma en rage lorsqu'il retrouva la jeune femme dans la clairière et qu'elle lui raconta ce qui venait de se passer, moins d'une heure auparavant.

Il l'avait manqué de peu.

Pis, peut-être qu'il avait croisé le tueur sur la route ! Car s'il avait fui sur un vélo, nul doute que c'était pour rejoindre, quelque part sur un sentier plus éloigné et surtout plus praticable, un véhicule pour quitter la forêt.

Brolin appela Lloyd Meats dès que son téléphone capta un réseau. Il lui expliqua tout. Une heure plus tard un policier prenait la déposition d'Annabel pendant que trois autres inspectaient la zone de l'agression. Ils retrouvèrent la boîte en

plastique dont l'individu s'était servi pour transporter les veuves noires. Brolin et Annabel savaient qu'il n'y aurait probablement aucune empreinte, il portait des gants et depuis le début s'était montré très prudent.

Une fois dans la voiture sur le chemin du retour, Brolin s'excusa auprès de la jeune femme. Il n'avait pas bien anticipé les événements.

Plus grave encore, il avait mis la vie d'Annabel en danger.

Celle-ci éluda ce point d'un geste de la main.

« Je ne suis pas sotte non plus, je savais à quoi je m'exposais quand je t'ai proposé de t'aider », conclut-elle.

Au-delà de ça, c'était de repartir bredouille qui la dérangeait. À aucun moment elle n'était parvenue à distinguer le visage de son agresseur.

Mais il y avait ce détail qu'elle avait aperçu dans sa fuite à vélo : la sueur sur la tête... Il était chauve.

— Tu es sûre de ça ? demanda Brolin.

— Certaine. Notre cavalcade le faisait transpirer, et j'ai vu son crâne. Peut-être a-t-il une couronne de cheveux, pas plus en tout cas. De taille moyenne, assez costaud.

Les yeux rougis par la fatigue, le détective privé conduisait doucement, en direction de son chalet.

— Annabel, vraiment, je suis sincèrement désolé pour cette nuit, c'est...

Elle le fit taire d'un geste de la main.

— Arrête avec ça, je t'ai dit ce que j'en pensais. Alors, et cet appartement, à quoi ressemble-t-il ?

Brolin inspecta la route, la luminosité gagnait en intensité à mesure que les nuages blancs se diluaient sur un fond d'azur.

— Incroyable, finit-il par répondre. Ce Mark Suberton a fait de son appartement un véritable casse-tête, il y a tellement de choses entreposées qu'il faut soit ramper, soit se glisser entre les meubles. J'avoue être un peu désarmé, si ce type vivait vraiment là c'est qu'il a un sacré problème. Besoin de se cacher ? De perdre l'autre ? Quoi qu'il en soit, c'est une piste froide, il y avait de la poussière partout, personne n'est venu là-bas depuis un bon moment. Et personne n'y retournera désormais. Où qu'il

soit, ce Mark sait que nous avons découvert sa planque, son ingénieux petit système d'alarme nous a pris à revers.

— La fouille n'a rien donné ?

— Elle n'a pas eu lieu. Je te dis : c'est inimaginable ce chaos. Il va falloir cinq ou six hommes pour faire le tri, et encore ils mettront une semaine ou plus. La priorité est à toute piste encore tiède, pour le moment l'appartement est sous scellés, il peut attendre, on a fait un bref état des lieux hier, pour s'assurer qu'il n'y avait personne.

— Quelles sont les pistes tièdes, alors ? voulut savoir Annabel.

— Lloyd Meats va diriger une cellule spéciale, plusieurs inspecteurs. Ils vont se consacrer cet après-midi aux victimes. Trouver un lien, trouver comment le tueur les a choisis, et de quelle manière il s'y prend pour entrer en pleine nuit sans effraction, et pour neutraliser les maris pendant leur sommeil sans qu'ils ne sentent quoi que ce soit. D'autre part, ils vont tenter de fouiller dans le passé de Mark Suberton, interroger sa famille, ses proches, voir où il pourrait être.

— Vaste programme !

— Je ne te le fais pas dire. Ce matin, juste avant de venir ici, j'ai reçu un coup de téléphone de Meats. L'entomologiste a examiné la soie qui a servi pour faire le cocon dans lequel était Carol Peyton. Il est catégorique : c'est bien de la soie d'araignée et rien d'autre. Entièrement biologique et issue de glandes séricigènes. De mon côté, je vais tenter de débusquer un spécialiste des araignées. J'ai quelques questions à lui poser.

— De *ton* côté ?

Brolin profita d'une ligne droite pour jeter un coup d'œil à Annabel.

— Écoute, ce qui s'est passé ce matin n'aurait jamais dû arriver, expliqua-t-il. Tu as déjà été beaucoup trop loin dans cette affaire et je...

— Justement, tonna la jeune femme, le regard brillant d'une détermination farouche. Joshua, je suis venue ici pour passer du temps avec toi, les circonstances en ont décidé autrement, mais j'ai eu le choix de partir dès le début. Néanmoins je suis restée et nous voilà embarqués dans une histoire complètement

dingue, j'ai passé deux heures dans un arbre avec un cadavre de femme emmailloté dans un cocon de soie, je sors de vingt-quatre heures dans une forêt où un homme a manqué de me tuer, et toi, tu me demandes maintenant de partir ? D'oublier tout ça, de te faire une bise et de rentrer chez moi ? Pas maintenant, Josh, je suis avec toi, et tu le sais. Alors une bonne fois pour toutes : ne me préserve pas, aide-moi à être là, avec toi, à cent pour cent.

Pendant une longue minute, Brolin ne dit rien, les mains posées sur le volant, écoutant le ronronnement du moteur de la Mustang. Puis il sourit, ce qui sidéra Annabel, c'était si rare chez lui, cet amusement sincère dépourvu de tout cynisme ou ironie.

— J'aurais dû y penser plus tôt, fit-il, tu es flic. Et têtue.

Ils rentrèrent au chalet, dans une demi-torpeur. Avec la nuit qu'elle avait passée, Annabel se sentait lourde et en décalage avec la réalité, elle aussi avait besoin de repos. Ils étaient convenus de se réveiller pour le déjeuner, juste ce qu'il fallait pour emmagasiner de quoi tenir jusqu'au soir.

Elle prit une douche à l'étage, qui lui réveilla les sens. Elle se sécha, enfila un peignoir et sortit sur la mezzanine. Elle entendit le fourmillement de l'eau par la porte entrouverte de la salle de bains du bas. Le désir monta aussi intensément que l'eau coulait sous la douche de Brolin. Elle imagina son corps nu dans les vapeurs montantes, le ruissellement le long de son torse... Annabel fut envahie de frissons à peine déclarés, la chaleur irradiait son ventre. Le frôlement du tissu éponge sur la pointe de ses seins accentua la bouffée d'envie. Elle se vit contre Brolin, leurs peaux se caressant, à échanger des baisers humides, sans prendre le temps de la sensualité, rien que la passion dévorante du plaisir. Jusqu'à le sentir en elle, ondulant...

Annabel réalisa qu'elle avait les doigts de pied contractés, elle secoua la tête.

Tu es crevée... Qu'est-ce qui te prend ? La fatigue... Je cède à un réconfort brut, c'est tout... Qu'y avait-il de mal à ça ? C'était humain, non ? Surtout pour une femme dont le mari avait disparu depuis un an et demi. Je suis vannée oui ! Pauvre Josh, s'il savait ce que j'ai en tête... Va te coucher, Anna, vraiment, tu es pathétique lorsque tu laisses tes pulsions

prendre le contrôle, tu ressembles à une actrice de mauvais film érotique !

Elle haussa les épaules et regagna sa chambre. Le désir était bien présent, il l'habitait sans recul. Et c'est en essayant de se convaincre qu'il n'était que sexuel qu'elle trouva finalement le sommeil.

Pas un instant, elle n'envisagea que ce pouvait être un autre moyen pour fuir l'intensité de ce qui lui était arrivé le matin même, cette agression. L'issue aurait pu en être tout autre, bien plus dramatique.

Elle occultait cette possibilité, encore noyée par l'épuisement, et son esprit dérivait sur d'autres champs pour se rassurer, pour se raccrocher à la vie...

*

**

S'il fallait aujourd'hui lui donner un nom, c'était Ça. Une chose, une créature, humanoïde certes, mais guère plus. Voilà ce qu'elle était : une chose, *la* Chose. C'était de cette manière qu'elle se considérait. Tout le reste... On le lui avait pris. Il y avait longtemps.

La Chose ôta sa casquette et la posa sur le guéridon de l'entrée. Elle resta longuement ainsi, accoudée au mur, à respirer avec calme, et à réfléchir.

Cette... femme dans la clairière, qui était-elle ?

Elle n'avait pas agi comme une touriste ou une promeneuse. Et que faisait-elle si tôt dans cet endroit, *son* endroit ! Un flic ? Possible. Après tout, elle-même, la Chose, venait de se découvrir au grand public. Avec cette brume et la vitesse à laquelle tout s'était passé, il était difficile de discerner son visage, elle n'avait qu'une silhouette en mémoire. Qui lui rappelait quelqu'un. Pendant tout le trajet du retour, elle n'avait cessé d'y penser. Où avait-elle déjà vu cette femme ?

La Chose lança sa parka sur un des fauteuils en cuir de la pièce principale.

Il ne fallait pas tarder, son *autre* vie l'attendait. Celle des apparences. Si elle ne se dépêchait pas, elle se ferait remarquer. Oui, ne pas traîner.

Elle prit un torchon dans la cuisine et le posa sur son crâne comme une perruque rêche. Elle se massa la tête, en arpentant le salon. La débâcle approchait, bientôt on parlerait d'elle à la télévision. La police pouvait étouffer l'affaire pendant quelques jours, ça ne durerait pas éternellement. Il fallait encore investir quelques foyers, que *ses filles* attaquent quelques personnes, et toute la ville se mettrait à paniquer. Travailler dans ce climat de terreur deviendrait alors merveilleux.

On craindrait la Chose. Les gens en parleraient en murmurant, à la lumière uniquement ; peu à peu, elle deviendrait une référence dont on menacerait les enfants pas sages. La Chose glissera dans le mythe, elle sera un nouveau croque-mitaine...

Ces idées lui plaisaient bien, souvent elle les ressassait, assise dans son fauteuil.

La Chose cligna des yeux comme si elle se réveillait et observa autour d'elle. Cette maison qui sentait le vieux. Cette décoration qu'elle haïssait. Tous ces meubles qu'elle avait été chercher dans son ancienne vie. Combien de fois avait-elle tout jeté à terre, cassé des cadres, brûlé des souvenirs ? Pour en remettre le maximum en ordre ensuite, sauf les photos. Pour préserver les apparences. Parce qu'il le fallait. Pour pouvoir poursuivre. Pour ne pas qu'on la démasque et l'arrête, car les autres n'étaient pas comme elle, ils ne pouvaient comprendre. Pas encore...

La Chose se dirigea vers le bout du couloir, vers la porte beige qu'elle ouvrit avec joie. Elle tâtonna à la recherche de l'interrupteur, un gros boîtier gris. L'ampoule illumina un escalier en bois, s'enfonçant vers la cave. La première partie des caves.

Il y faisait humide. Il fallait beaucoup d'humidité, et il n'y avait que les caves pour ça.

La Chose descendit, dépassa la machine à laver qui ne servait plus depuis un mois. Depuis qu'un chien y avait séjourné.

Le résultat n'avait pas été encourageant à poursuivre avec plus gros. S'il en avait été autrement, la Chose aurait été prête à investir de l'argent dans un modèle industriel de machine à laver le linge, de celle dans lesquelles on pouvait sans peine faire entrer un homme ou une femme. Elle avait laissé tomber cette idée. L'état dans lequel était ressorti le chien dépassait ce qu'elle avait imaginé. Même pour elle, la Chose, ça avait été difficile à supporter.

À côté, trois baignoires étaient alignées. Toutes achetées d'occasion, calées avec des briquettes de bois, le siphon bouché avec du mastic. Là non plus, l'expérience n'avait pas été concluante. Pas assez pratique. N'offrant que peu de possibilité concrète, la mort survenant assez banalement finalement. Mais cette fois, elle n'avait pas utilisé un chien.

Elle dépassa un congélateur débranché, couvert de crasse et d'une longue tache sombre sur le couvercle. Suspendu au-dessus, un tuyau d'arrosage était lové à son dévidoir.

C'était après un évasement de la pièce que la Chose entreposait *ses filles*. Des casiers aménagés sur toute la longueur de deux murs. Des terrariums artisanaux, soixante-deux en tout. Et c'était sans compter sur l'autre réserve, à l'extérieur.

Toute la pièce était envahie par de fausses plantes vertes, du lierre en plastique descendait des murs, et de larges feuilles mangeaient l'espace en planant à différentes hauteurs à la manière de consoles écologiques ultra-design.

La Chose reporta son attention vers l'aquarium de deux cents litres qui reposait dans un coin à l'opposé. Pas d'eau à l'intérieur, rien qu'une colonie de grillons. Munie d'un petit filet à papillons, elle en captura un qu'elle saisit ensuite entre ses doigts.

Elle approcha le grillon d'une des cages de verre. Elle fit coulisser une plaque et plongea sa main à l'intérieur pour déposer l'insecte sur le sol.

La tarentule n'attendit pas plus.

Elle jaillit hors d'un trou dans l'angle.

Ses grosses pattes velues s'articulèrent et elle courut sur sa proie. Ses chélicères se levèrent et s'abattirent sur le grillon d'un

seul coup, celui-ci se mit à trembler avant de ne plus bouger du tout. La tarentule était immobile, ses palpes tenant son repas. Bien souvent, les araignées dévoraient leur capture sans même que l'on s'en rende compte, aspirant tout doucement l'intérieur liquéfié.

Les petits globes noirs brillaient sur le dessus du céphalothorax de la tarentule. Puis elle recula, entraînant le grillon avec elle, son abdomen disparut dans son trou, et bientôt il n'y eut plus que le bout d'une patte qui dépassait avant qu'elle n'entre totalement dans son abri.

C'était fini.

C'était si rapide, si précis. *Si pur*, songea la Chose.

Elle alla chercher un autre grillon et vint devant une autre cage de verre. L'araignée qui y attendait, une *Atrax robustus*, était originaire d'Australie. Il était très difficile de s'en procurer et encore plus d'en faire l'élevage. Elle était toute noire, d'un diamètre égal à celui d'une balle de baseball, sa peau ressemblait à du vinyle, tendue et luisante sur ses articulations. Tous ceux qui la voyaient en frissonnaient tant elle était repoussante. Et ils avaient bien raison, car *l'Atrax robustus* est l'une des plus meurtrières au monde. Redoutable.

Parmi les espèces qu'elle abandonnait chez les gens, la Chose n'avait pas encore utilisé de *l'Atrax*. Elle ne voulait pas en gâcher tout le potentiel, mais ça n'allait plus tarder. Elle provoquerait un maximum de dégâts. Et bientôt, elle passerait à la classe supérieure. Elle sortirait le prédateur.

L'araignée nomade brésilienne, *Phoneutria fera*.

Le contenu de ses glandes à venin avait de quoi tuer plus de deux cents souris d'un coup.

Soudain, la Chose ouvrit en grand les yeux. L'illumination.

Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Cette femme ce matin, cette petite *pute*, elle était sur les photos ! ! ! Oui, sur les photos prises dans les bois, lorsque les flics avaient trouvé le cocon ! C'était une flic.

Sans lâcher le grillon qu'elle serrait dans une main, la Chose courut jusqu'à sa boîte en inox, elle l'ouvrit et en dégaugea une série de clichés très nets. On pouvait y voir une chute d'eau de quelques mètres et un groupe d'individus à proximité, au pied

d'un arbre. La Chose passa à la photo suivante, puis une autre encore. Elle était là. Cette femme avec ses longs cheveux noirs, sur la photo elle portait des tresses qu'elle n'avait pas ce matin, mais c'était bien elle.

Toi, je te garde un chien de ma chienne quand je saurai qui tu es...

Qui sait ? Peut-être venait-elle de trouver la destinataire de la *Phoneutria* fera ?

Et pour savoir ton nom, je n'ai pas besoin d'aller très loin.

Il suffisait d'envoyer anonymement les photos à la presse. Ils feraient tout le boulot pour elle, et l'imprimeraient en première page.

La Chose dévoila ses dents. Elle avait écrasé le grillon dans sa main, sans s'en rendre compte.

Un gémissement étouffé traversa la porte dans le fond de la pièce. Un gémissement humain.

Elle faisait bien de se manifester celle-là, songea la Chose. Il fallait s'en occuper, le reste pouvait bien attendre un peu.

Nourrir tout ce beau monde prenait du temps.

D'abord, c'était son tour à elle.

Nelson Henry reçut un coup de téléphone qui l'inquiéta grandement.

Un détective privé voulait le voir pour lui poser des questions sur les araignées. Il avait obtenu son nom par un réseau de connaissances de Portland.

Henry se servit une rasade de bourbon qu'il engloutit aussi vite. Que fallait-il faire ? Sa main gauche tenait le verre vide, la droite était posée sur le téléphone. Appeler ses amis ? Les prévenir ? Leur demander conseil ?

Non, bien sûr, si le privé avait des connaissances, c'était certainement dans la police, on pourrait retracer le coup de fil. Non, il fallait la jouer profil bas, répondre à toutes les questions, ne surtout pas se rendre suspect. Oui, mais allait-il pouvoir jouer la comédie ? Tout à fait ! Il le faisait en permanence avec ceux qu'il côtoyait, alors que l'autre soit détective privé ou pas ne changeait rien. Si personne ne l'avait jamais confondu ça n'était pas cet inconnu qui allait y parvenir !

— Nelson, respire. Il n'y verra que du feu, se dit-il.

Il se servit encore un peu de bourbon et attendit que le carillon sonne, une heure plus tard.

Ils étaient deux sur le gazon brûlé par le soleil du début d'après-midi. Un homme, ce Joshua Brolin, et une femme. Plutôt belle, bronzée, avec de longues boucles d'ébène couvrant le voile de sa chemise. Celle-ci était tellement transparente qu'on pouvait voir le petit débardeur qu'elle portait en dessous. Henry apprécia.

L'homme vint à sa rencontre, apparemment insensible à la chaleur malgré son jean et son t-shirt noir. *Ce type est taré*, songea Henry. Jusqu'à ce que Brolin soit assez près pour qu'ils puissent se voir dans les yeux. Nelson Henry se sentit alors obligé de détourner le regard, un instant. Il ne s'était pas attendu à une telle intensité.

— Monsieur Henry ?

Celui-ci redressa la tête et s'humecta les lèvres.

— Oui, moi-même. Vous êtes le détective privé, j'imagine...

— Oui, approuva Brolin en montrant sa carte. Et voici mon associée, Annabel.

— Entrez, venez, on ne va pas rester dehors avec un temps pareil.

Ils le suivirent dans la maison. Nelson Henry vivait à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Portland, à l'entrée des monts Tualatin, dans une bâtisse en bois à l'écart du village de Rock Creek. C'était un coin reposant, avec peu de voisins, de grandes étendues d'herbes et des bois pour toute clôture, Nelson Henry n'était importuné par personne. L'intérieur de sa demeure était comme on pouvait s'y attendre en la voyant de l'extérieur : sobre et commun. S'il n'y avait eu les cadres avec photos et quelques numéros d'une revue de pêche cela aurait pu être la maison de n'importe qui d'autre. Il n'y avait pas de souvenirs de voyage accrochés partout aux murs, ni la moindre marque d'excès, même la télévision était banale au possible : un modèle vieux de quinze ans au moins.

— J'espère que nous ne vous dérangeons pas ? interrogea Brolin après avoir glissé son regard sur la bouteille de bourbon ouverte sur la table basse.

— Non, d'habitude le samedi après-midi je me promène, mais il fait si chaud en ce moment que je tourne en rond chez moi. Alors, que puis-je faire pour vous ? Je ne vous cacherais pas que c'est pas tous les jours que je reçois des détectives privés.

Il leur fit signe de s'asseoir dans le canapé en face de lui.

— On m'a dit que vous êtes un expert des araignées, vous travaillez avec le laboratoire du musée d'histoire naturelle de la ville, si mes sources sont bonnes.

— C'est exact. Quant à « expert », je dirais plutôt « passionné ». Qui vous a donné mon nom ?

C'était là le point sensible pour Henry.

— Une amie journaliste, spécialisée dans les articles scientifiques ayant un rapport avec Portland ou l'Oregon. Elle a un carnet d'adresses bien fourni, elle a passé un coup de téléphone au musée, et ils lui ont parlé de vous.

Henry se détendit un peu. Il aurait dû y penser, c'était le plus évident.

— Bien sûr... lâcha-t-il, se libérant en même temps d'une grande tension.

Il devait cependant se montrer prudent, tout danger n'était pas écarté.

Annabel scruta leur interlocuteur. Il devait avoir la cinquantaine, de taille moyenne, avec la bedaine propre à beaucoup d'hommes de son âge. Il était impeccablement rasé, même pour un samedi, et n'avait pas à proprement parler l'air commode. Ses rares cheveux étaient blancs et se dressaient en touffes clairsemées, détail qui aurait pu amuser la jeune femme s'il n'y avait eu les circonstances.

— Ma question va vous sembler étonnante j'imagine, prévint Brolin, en fait j'aimerais savoir comment on fait pour récolter de la soie d'araignée.

— En récolter ?

— Oui, en faire une provision en vue de tisser un cocon soi-même.

Henry se passa la main devant la bouche. Après un silence il secoua la tête.

— C'est impossible, se contenta-t-il de dire.

— Comment ça ? s'étonna Annabel.

— On ne peut pas « récolter » de la soie pour la bonne et simple raison qu'on ne peut pas faire d'élevage d'araignées dans ce but.

— Je croyais que certains amateurs se constituaient leur propre vivarium ? renchérit Brolin.

— Oh, ça oui, le problème n'est pas là. Il est dans l'idée même de faire de l'élevage en batterie pour récolter de la soie. Je vais être plus clair : la soie d'araignée fait le dixième du diamètre d'un cheveu humain, pour obtenir suffisamment de fil pour confectionner un t-shirt, il faudrait épuiser plusieurs centaines d'araignées quotidiennement. Vous imaginez le rendement ? Quand on ajoute à cela que les araignées sont très peu sociales et qu'elles ont l'instinct territorial, vous voyez ce que ça peut donner ! Laissez-les les unes à côté des autres et

elles s'entredévoreront. Autant dire que la récolte de la soie d'araignée est un mythe, une utopie.

Brolin se rembrunit. Il devait pourtant y avoir une explication. Il décida de livrer une parcelle de vérité :

— Pour tout vous dire, nous avons trouvé un cocon, un cocon de très grande taille, plusieurs dizaines de centimètres. Un expert l'a authentifié comme étant en soie.

Nelson Henry remua dans son fauteuil. Il guetta ses deux vis-à-vis, cherchant à s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une blague. Ils avaient l'air tout à fait sérieux.

— Je... J'aimerais bien voir ça, souffla-t-il enfin. Qu'il s'agisse de soie d'araignée est tout simplement impossible, sans aucun doute. En revanche c'est peut-être de la soie de bombyx, le ver à soie. Ça serait très difficile à faire et d'un prix défiant l'imagination, mais là au moins ça ne tient pas du domaine de la science-fiction.

Brolin serra les dents. L'entomologiste de la police avait été catégorique sur ce point, c'était bien de la soie d'arachnides et pas de lépidoptères.

— Serait-il possible d'y jeter un coup d'œil ? demanda Henry.

— J'ai bien peur que non. Les autorités en gardent l'accès.

— Ah ? Les autorités. La... La police est mêlée à ça ?

— Plus ou moins, je ne peux pas en dire plus pour le moment, je suis navré.

— Mais, euh, où l'a-t-on trouvé, ce *cocon* ?

— Je ne sais pas, monsieur Henry, je travaille pour un particulier, c'est une affaire compliquée dont nous n'avons nous-mêmes pas tous les éléments.

Brolin préférait mentir et jouer sur l'ignorance. En revanche, sa propre curiosité était à son paroxysme, il revint à la charge :

— J'ai lu quelque part que les propriétés de cette soie d'araignée étaient incroyables, cela n'a-t-il jamais intéressé les laboratoires de recherche ? N'existe-t-il pas de production industrielle ?

Henry déglutit en cherchant sa bouteille de bourbon. Il la vit mais n'esquissa aucun geste en sa direction. *Pas maintenant, quand ils seront partis. Continue de parler.*

— Encore une fois, insista-t-il, à moins de disposer de millions d'araignées renouvelables en permanence, d'être au fait d'une technologie de pointe dans des laboratoires gigantesques, à un coût prohibitif, non, personne n'a jamais réussi à produire une telle soie en grande quantité, et ça n'est pas faute d'avoir essayé. L'armée a longtemps sué là-dessus avant d'abandonner. En revanche, si ce sont les propriétés de la soie qui vous intéressent, il y a bien quelques groupes d'industriels qui font des travaux là-dessus. Dont l'un se trouve ici, à Portland. NeoSeta. Ils travaillent sur des manipulations génétiques pour obtenir de la soie dans le lait des vaches.

Annabel écarquilla les yeux.

— Je vous assure que c'est vrai, insista Henry. Et le gouvernement prend très au sérieux ces recherches, à tel point qu'il en finance une partie.

Brolin nota le nom de NeoSeta sur son calepin.

— La communauté des mordus d'araignées, comment les appelle-t-on, les arachnophiles ? ne doit pas être très étendue, j'imagine. Vous discutez entre vous, vous vous rencontrez ? interrogea Annabel.

— Détrompez-vous, il y a énormément de gens que les araignées fascinent. Vous n'avez qu'à aller sur Internet, vous allez voir. Il y a beaucoup de sites consacrés à nos petites amies à huit pattes.

— Et dans la région, vous-même vous connaissez d'autres personnes qui s'y intéressent ?

Henry se gratta nerveusement l'avant-bras.

— Eh bien, euh, il y en a quelques-uns, comme partout, enfin pas que je connaisse personnellement. Vous savez, on vient me voir au musée de temps en temps, pour me demander mon avis. Tenez, la semaine dernière, un homme m'a apporté le cadavre d'une de ses mygales pour que je l'autopsie et lui confirme qu'elle n'avait pas un parasite. Il avait peur que tout son élevage soit contaminé.

— Vous vous rappelez son nom ? voulut savoir Annabel.

— Mademoiselle, si vous comptez interroger tous les amateurs d'araignées, vous allez y passer du temps, croyez-moi, même en vous focalisant uniquement sur Portland et sa banlieue. Rien qu'avec la présence de NeoSeta qui doit employer une quinzaine de spécialistes, vous avez de quoi faire. Ce sont des créatures à la mode depuis dix ans, les gens se prennent d'affection pour les serpents, les scorpions ou les araignées. Ça va bientôt devenir *chic* d'avoir un terrarium dans son salon.

Il soupira, les sourcils froncés. Puis il se leva et tira un stylo et un bloc de papier du tiroir d'un secrétaire. Il griffonna quelque chose sur une feuille qu'il arracha avant de la tendre à la jeune femme.

— Tenez, c'est l'adresse d'une boutique en ville, c'est là que la plupart des passionnés se fournissent, du moins les plus experts. C'est cher mais la propriétaire sait ce qu'elle fait. Pas comme toutes ces chaînes animalières où on vous vend des tarentules adultes, infestées de virus.

Annabel et Brolin échangèrent un coup d'œil rapide et se levèrent à leur tour. Ils le remercièrent vivement, et lorsqu'ils furent dehors, Henry s'appuya sur la porte et ferma les yeux, il suait.

Dieu, que c'était passé près.

Cette fois, il avait bien cru qu'il était fait.

Dans la Mustang, il faisait si chaud que le cuir des sièges était brûlant. Annabel et Brolin roulèrent vitres ouvertes pour se rafraîchir.

— Qu'est-ce que tu en penses ? s'écria le détective privé par-dessus le vacarme.

— Je ne sais pas, je n'arrive pas à comprendre. Tu as entendu ce qu'il a dit, c'est impossible qu'il s'agisse de soie d'araignée.

— C'est pourtant confirmé par l'entomologiste qui a examiné le cocon, il est formel, la provenance est arachnéenne, et c'est cent pour cent biologique.

— Ce qui exclut une fuite de chez NeoSeta.

— On ne sait jamais. J'aimerais rencontrer quelqu'un de chez eux.

— Josh, je ne saisis pas la démarche du... tueur. Je veux dire, il se donne un mal fou pour enfermer sa victime dans un cocon dont on ignore comment il le constitue. Il poursuit dans sa logique en suspendant le corps dans un arbre, et j'oublie de mentionner que la victime a été vidée, et que ça sentait, quoi – l'acide, non ? – à l'intérieur. Comme si on lui avait liquéfié les organes avant de les aspirer, à la manière d'une araignée qui se nourrit ; c'est bien ça ?

Brolin lui avait fait un compte rendu de l'autopsie un peu plus tôt. Il hocha la tête.

— Ce mec fait tout pour agir comme une araignée, continua Annabel, il utilise des méthodes qui nous dépassent jusqu'à présent. Et malgré ça, il laisse du sperme dans la gorge de sa victime. C'est pas illogique ça ? Il avait tout réussi pour se faire passer pour une... *araignée géante*, et voilà que le « détail » du sperme dans la gorge vient tout foutre en l'air. C'est complètement idiot.

— Pas tant que ça.

Brolin remonta sa vitre avant de poursuivre :

— Il peut y avoir d'un côté une part de lui qui se déshumanise, qui se transforme, du moins le croit-il, et de l'autre le moteur de toute sa violence, une excitation sans borne, dominée par une quête du bonheur, du mieux-être ou tout simplement de la vraie jouissance, celle qu'il n'atteint pas dans des circonstances normales. Il peut venir un temps où les deux ne coïncideront plus, alors les ennuis s'amplifieront pour lui. Ce paradoxe deviendra une source de déchirement.

— Le genre de type à finir par se suicider, non ?

— Pourquoi pas. Mais ça n'est qu'une hypothèse, il peut également être dans un délire symbolique, le monde des araignées a une portée plus profonde, qui s'adresse au monde, c'est un message, le sperme n'étant que le résultat de l'acte lui-même.

« Ou peut-être que tout ça n'est qu'une vaste mise en scène pour nous berner, ajouta-t-il sans y croire.

— Il se donne un sacré mal pour une mise en scène.

— Ce qui m'inquiète davantage, ce sont les petites choses qu'il fait et qui n'ont aucune raison d'être. De raser entièrement sa victime, ou de la parfumer d'épices. Ça n'a rien à voir avec cette obsession arachnophile ni avec une jouissance sexuelle ou de pouvoir, peu importe. Cela appartient à son univers, à un fantasme qu'il ne laisse pas transparaître, un besoin qu'il domine, qu'il maîtrise. Il sait parfaitement ce qu'il fait. C'est là qu'il me fait peur.

— Je me souviens avoir senti cette odeur d'épices sur le cadavre. J'ai eu du mal à le croire sur le coup...

— Quoi qu'il en soit, on sait une chose : il a une grande connaissance des araignées, reste à découvrir comment il procède pour obtenir cette soie. Pour fabriquer un cocon de cette taille, cela a dû lui prendre un sacré moment, il y a une raison derrière, il s'est donné autant de mal dans un but précis.

Annabel laissait aller son bras contre le vent à l'extérieur de la voiture, savourant cette sensation de vague soyeuse comme le font les enfants.

— C'est peut-être la bonne nouvelle, fit-elle après un silence. Quelle que soit la méthode qu'il utilise, ça doit lui prendre un

temps fou pour amasser autant de soie, et il ne va peut-être pas tuer avant de pouvoir refaire un cocon.

— Espérons...

Annabel regarda sa montre. 15 h 15, il n'était pas tard.

— On peut aller rendre visite à... (Elle sortit la feuille de papier de sa poche.) *Bug'em all*, la boutique de ce cher monsieur Henry. D'ailleurs, tu l'as trouvé comment ce Nelson Henry ?

— Nerveux.

— Moi aussi. C'est les insectes qui font ça à la longue, tu crois ?

Annabel souriait et observa Brolin qui demeurait impassible, braqué sur la route. Elle haussa les sourcils.

— Gagnons du temps, lança-t-il, je te dépose à la boutique pendant que je vais faire un tour à NeoSeta.

— Un samedi après-midi ? Il n'y aura personne.

— Tant mieux, moins de barrière à franchir ainsi. Il y aura bien un employé zélé qui fait des heures supplémentaires, ou au moins un gardien qui me refilera quelques infos.

Brolin exhiba son téléphone portable hors de sa poche.

— Je vais arranger ça. Pour l'heure il faut amasser un maximum de données, si possible dresser une liste de tous ceux qui gravitent dans le monde des araignées. On part sur des bases très larges, on affinera avec un peu de temps. Et ce soir, on fait le point, avec Larry, pour le tenir au courant.

Annabel hoqueta de rire. Elle était de l'autre côté du pays, loin de chez elle et de son boulot, et voilà qu'elle avait l'impression de s'entendre elle-même lorsqu'elle dirigeait une enquête.

Brolin posa une main sur son bras.

— Promis, dès que nous aurons quelques heures je t'emmène loin de tout ça, au bord de mer.

Les cheveux virevoltant au vent, la jeune femme observa Brolin du coin des yeux, à travers le soleil éclatant. Elle n'en demandait pas tant, ils étaient ensemble, et à bien y réfléchir, elle n'avait jamais connu Brolin autrement que dans le vif d'une enquête, ils partageaient les accalmies en les savourant, et

c'était ce qui lui plaisait depuis le début. Peu importaient les événements autour, ils n'étaient que prétextes...

*

**

NeoSeta faisait partie de ces entreprises qui avaient choisi d'installer leur siège à Portland en grande partie grâce au dynamisme de la ville, comme l'avaient fait Adidas, Epson, Nike et bien d'autres. Mais si ces grands groupes avaient élu domicile dans le quartier des affaires ou dans les zones industrielles, NeoSeta se situait à l'écart, sur les abords de Willamette Heights.

A la grande surprise de Brolin, l'entreprise fonctionnait six jours sur sept en cette période ; la fin du semestre approchant, il leur fallait obtenir certains résultats en rapport avec leur budget. Brolin n'en apprit pas plus. En revanche, obtenir un rendez-vous releva de la gageure. Brolin insista, prétextant une enquête très importante, il expliqua qu'il était prêt à faire appel au bureau de l'attorney s'il le fallait, citant le nom de Bentley Cotland qu'il connaissait en personne, rien n'y fit. Il appela le Central de police, et parla au capitaine Chamberlin. Cela dura peu de temps, les deux hommes évitèrent la moindre allusion au passé. Un quart d'heure plus tard le téléphone portable de Brolin sonnait, c'était le responsable des relations publiques de l'entreprise. On l'attendait dans l'heure.

Brolin avait déposé Annabel dans le centre-ville en lui fixant un point de rencontre dans un Starbucks coffee, et avait pris la direction du nord-ouest, vers les hauteurs de la ville.

Il fallait prendre sur près d'un kilomètre une route goudronnée qui desservait uniquement l'entreprise avant d'atteindre une très grande construction blanche, au milieu d'une vaste prairie. NeoSeta ressemblait à une hacienda démesurée avec ses murs parfaitement blancs, ses galeries ouvertes à arcades et ses multiples toits de tuiles orange. Le tracé des murs laissait deviner plusieurs patios à l'abri des regards extérieurs. Le parking où fondaient au soleil plusieurs

dizaines de véhicules contrastait avec cette apparente décontraction. Cent ou peut-être deux cents personnes devaient y travailler, en conclut Brolin. Il se gara, et remarqua la présence de trois longs hangars derrière le bâtiment principal, dont l'austérité détonnait également.

Brolin ne tarda pas à découvrir que NeoSeta n'avait d'une hacienda que l'apparence. Le hall d'accueil était ultramoderne, avec porte vitrée automatique, portique d'accès sécurisé et les ascenseurs s'ouvraient sur présentation d'un badge magnétique.

Une hôtesse au standard lui souhaita la bienvenue en lui demandant une pièce d'identité et sa licence de détective privé. On ne plaisantait pas avec la sécurité ici. Un homme en costume anthracite vint prendre les documents et disparut derrière une porte à peine visible, dont les interstices se confondaient au mur. Brolin eut envie de sourire en constatant que l'homme portait une petite oreillette. On se serait cru à Langley, le siège de la CIA. Après quelques minutes l'hôtesse décrocha un téléphone sans qu'il n'ait sonné et hocha la tête. Elle offrit à Brolin son plus beau sourire et lui tendit un badge d'accès, de couleur rouge et muni d'une énorme lettre V. On ne pouvait ainsi pas manquer de savoir qu'il était un visiteur, rien de plus.

— Vous devez le porter à tout moment, bien visible, lui expliqua-t-elle. M. Haggarth va venir.

— Qui est M. Haggarth ? demanda Brolin en s'approchant du comptoir.

— C'est le chef d'un groupe technique de nos laboratoires, il sera accompagné de notre responsable des relations publiques que vous avez eu au téléphone tout à l'heure.

Brolin prit le badge et la porte d'un des ascenseurs s'ouvrit sur deux individus en costume strict. L'un des deux portait par-dessus une blouse blanche ouverte. Brolin remarqua aussi que, malgré les fonctions apparemment importantes qu'ils occupaient, tous deux arboraient bien en évidence leur badge de couleur bleue.

On lui fit passer le portique qui se mit à sonner. Le chef de la sécurité se précipita pour fouiller Brolin mais Donovan Jackman, le responsable des relations publiques, intervint.

— Monsieur Brolin n'est pas un terroriste, je prends la responsabilité de l'accompagner avec son arme...

Il posa une main dans le dos de Brolin pour l'emmener vers l'ascenseur, un sourire plein d'afféterie plaqué aux lèvres. Une fois dans la cabine, il pressa le bouton « 2 », le dernier étage d'un affichage qui indiquait pas moins de trois sous-sols, et se tourna vers le détective privé. Donovan Jackman était l'archétype du cadre supérieur approchant la cinquantaine, et dont l'apparence devait être irréprochable. Son costume était impeccable, il était si bien rasé qu'on pouvait douter qu'il eût une pilosité quelconque sur les joues, il sentait l'after-shave de qualité et ses cheveux bruns – teintés ? – étaient parfaitement disposés selon une raie excentrée sur sa droite. À bien y regarder, il avait un petit air à la Pierce Brosnan.

— Je suis sincèrement navré que l'on vous ait éconduit lors de votre tentative d'obtenir un rendez-vous, s'excusa-t-il, c'est que nous sommes un peu pris par le temps, nous travaillons six jours sur sept pour combler le retard, nos équipes se relaient en fonction des jours de la semaine et aujourd'hui, nous sommes peu nombreux. Le capitaine Chamberlin de la police de Portland m'a expliqué qu'il s'agissait d'une affaire très importante dans laquelle NeoSeta pouvait peut-être vous apporter quelques éclaircissements, j'ai bien tout compris ?

— Exactement.

Devant la réponse laconique de Brolin, Jackman ne baissa pas le regard, il soutint cette force qui irradiait des deux prunelles de ténèbres.

— Le capitaine Chamberlin m'a brièvement relaté les circonstances, expliqua Jackman. Vous voudriez avoir un maximum de renseignements sur la soie d'araignée et sa fabrication. C'est pourquoi j'ai demandé à M. Haggarth de se joindre à nous. Il est le responsable d'une de nos équipes qui travaillent sur ce genre de matière.

Arrivé au deuxième étage Brolin put constater que les couloirs ressemblaient davantage à ceux d'une habitation qu'à une entreprise. Un carrelage mexicain couvrait le sol, les murs blancs étaient décorés de quelques tableaux – des copies insipides de Copley et Stuart – et des plinthes ciselées

décoraient le couloir, lustrées avec soin. Jackman les fit entrer dans une pièce chaleureuse. Un bureau et des étagères en érable, un large tapis amérindien, des stores vénitiens en fines lattes de bois et un ventilateur sur pied derrière l'ordinateur constituaient l'essentiel du mobilier.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Avant toute chose, je vais vous présenter brièvement notre société. Le principal objectif de NeoSeta est la production industrielle d'une soie ayant les mêmes propriétés que celle des araignées. Pour cela, nous avons lancé, il y a quatre ans, un programme de recherche très élaboré, faisant essentiellement appel aux travaux sur la génétique. Nos principaux financiers sont privés – NeoSeta est entrée en Bourse –, mais également publics puisque les gouvernements américain et canadien nous alimentent en crédits chaque année.

— Quel est l'intérêt de la soie d'araignée ? interrogea Brolin qui connaissait ses propriétés de résistance incroyables mais en ignorait les détails.

— Multiple. Déjà, elle est six fois plus résistante que le Kevlar et deux fois plus élastique que le nylon, elle est souple et légère, non toxique et biodégradable. C'est le matériau connu le plus robuste. Tenez, prenez ce crayon par exemple. (Il saisit un crayon à papier sur son bureau et l'agita doucement devant lui.) Un fil de ce diamètre-là pourrait arrêter un Boeing 747 en plein vol. Je vous assure que c'est vrai, vous n'avez qu'à pianoter sur Internet et vous trouverez toutes les formules précises de résistance de la soie d'araignée, c'est phénoménal.

Le soleil pénétrait dans la pièce au travers des stores baissés. Brolin était assis en face de Donovan Jackman, enfoncé dans un confortable fauteuil sur roulettes. Il fit signe qu'il le croyait, il avait déjà entendu parler de ça.

— Quels sont les marchés que vous visez ? voulut-il savoir.

— Deux énormes possibilités avant tout : les domaines médical et militaire. Dans un avenir proche nous serons à même de produire un nouveau type de fil de suture et des ligaments artificiels. D'autre part, les gilets pare-balles constitués de ce type de fil seront bientôt une révolution pour les soldats et les policiers : plus résistants, plus souples, et beaucoup plus légers.

À tel point qu'il sera possible de faire des cagoules avec ce matériau. Et tout cela sans compter sur les marchés du câble de ponts suspendus, ou des lignes de pêche : ce dernier à lui seul représente un marché annuel de 500 millions de dollars, c'est dire !

— Je comprends mieux toutes ces mesures de sécurité en bas...

— C'est indispensable, d'abord en raison d'un espionnage industriel farouche mais aussi parce que nous travaillons pour l'armée, du moins avec ses financements. Monsieur Brolin, avant d'aller plus loin, je voudrais juste faire une... comment dire ? petite mise au point. Je m'explique : NeoSeta n'a pas besoin de publicité, nous préférons rester discrets pour le moment, nos travaux ne sont pas achevés, et la production de soie d'araignée « synthétique » n'est pas encore tout à fait au point. Lorsque nous serons prêts, nous nous exposerons au grand jour, avec une campagne d'information, pour faire connaître nos résultats. En attendant, ce secteur industriel est en effervescence, nous avons quelques rivaux dans le monde et tous jouent la carte du secret. Aussi, de près ou de loin, NeoSeta ne tient pas à être mêlée à votre enquête, dont j'ai cru comprendre qu'elle concernait une affaire très grave, bien que le capitaine Chamberlin ne soit pas entré dans les détails. Je ferai tout mon possible pour vous aider, en retour de quoi je vous demanderai la plus grande discrétion à votre tour.

Brolin hocha la tête. Jackman joignit les bouts de ses doigts devant sa bouche comme pour former un triangle.

— Bien, nous pouvons passer à vos questions dans ce cas. M. Haggarth sera notre... « complément technique », si vous m'autorisez l'expression, Newton ?

Newton Haggarth eut un ricanement nerveux. Il tira sur sa blouse en se penchant sur une fesse pour la défroisser. C'était un homme de petite taille, avec des lunettes en écaille et une couronne clairsemée de cheveux blancs.

Brolin sortit son calepin de sa poche arrière de jean, le posa sur sa cuisse et commença :

— J'ai rencontré un spécialiste des araignées avant de venir, il m'a affirmé qu'il était impossible de faire de l'élevage

d'araignées pour obtenir de grandes quantités de soie. Est-ce aussi votre avis ?

Haggarth secoua le visage.

— Oui, c'est impossible, en tout cas pas facilement et surtout pas pour obtenir assez de soie pour faire quoi que ce soit.

— Personne n'y est jamais parvenu ?

— Non, je ne crois pas. Si vous le souhaitez, je vous présenterai notre chef de projet tout à l'heure, elle est plus pointue que moi sur les arachnides et leur histoire. Et même si on y était arrivé, cela ne serait pas rentable, il faudrait des hectares entiers d'exploitation pour obtenir une quantité substantielle de soie en vue de débouchés industriels. Non, c'est impensable.

Brolin souligna le terme « impossible » dans son calepin.

— Puisque les araignées sont si asociales et difficiles à maîtriser, contrairement aux vers à soie, pourquoi n'utilise-t-on pas cette soie-là ? Je n'y connais pas grand-chose, avoua Brolin, mais on parvient bien à les élever et à recueillir leur soie en très grande quantité puisqu'on s'en sert partout dans le monde pour les textiles, quelle différence y a-t-il ?

— L'araignée produit la soie dans les glandes situées à l'arrière de son abdomen et l'extrait par ses filières, expliqua Haggarth. Elle se jette du sommet de sa toile et utilise la vitesse constante de sa chute pour obtenir un fil d'une grande unité qui lui confère sa solidité. On appelle ça le fil de traîne ou de trame. En revanche, le ver à soie comme vous dites, la chenille de bombyx, se sert de sa tête en décrivant des millions de huit tout en exécrant une bave filamenteuse. En durcissant la bave devient une fibre qui permet d'obtenir le fil, le cocon qui se forme alors est composé d'une trentaine de couches de fil, un assemblage qui rend le cocon peu résistant. En fait, la soie de ver peut être soit élastique, soit résistante, mais pas les deux, contrairement à celle des araignées.

— Dans ce cas, peut-on reproduire les propriétés de la soie d'araignée de manière synthétique ? demanda Brolin.

Jackman, en bon médiateur, suivait le débit d'informations, pour le moment satisfait des questions et des réponses ; il

veillait à ce qu'on n'en dise pas trop sur toutes les techniques utilisées par l'entreprise. Haggarth pinça ses lèvres avant de parler :

— Qui n'en a pas rêvé ? Non, impossible. Les qualités naturelles de cette soie, en particulier la soie de trame d'araignée, sont si singulières que personne n'est jamais parvenu à les recréer. D'où les millions de dollars dépensés dans la recherche sur cette petite bête à huit pattes.

— Comment faites-vous alors pour fabriquer votre soie chez NeoSeta ?

— Pour faire simple, disons que nous avons isolé le gène de l'araignée qui code la protéine de soie, avant de l'introduire dans des cellules embryonnaires de vache pour qu'il s'exprime dans les glandes mammaires. C'est un organisme qui peut lire les instructions génétiques et produire des protéines de soie. Il y a une grande ressemblance anatomique entre la glande sécrétant la soie chez l'araignée et les glandes mammaires, vous savez. Chez les deux, on trouve des cellules épithéliales fabriquant et sécrétant des protéines complexes hydrosolubles en grande quantité. Au final, nous obtenons des vaches « transgéniques » capable de produire du lait qui contient des protéines de soie d'araignée. Il nous faut alors les filtrer, environ 20 grammes par litre, s'assurer de leur isolement, les purifier. Les protéines sont ensuite filées selon une technique dont nous sommes les seuls détenteurs au monde. C'est un procédé ultrasecret, que très peu de gens connaissent ici.

Brolin marqua une pause après avoir noté quelques informations. Le procédé était complexe, et certainement coûteux. Il trouvait étrange, presque amusant, qu'on puisse se donner autant de mal pour obtenir un fil quasi invisible. « Dix fois plus fin qu'un cheveu », lui avait dit Neslon Henry, le passionné des araignées.

— Ça vous dépasse, hein ?

Haggarth avait dit cela avec une jubilation à peine contrôlée, tout ce domaine était pour lui une source d'émerveillement et de joie qu'il se plaisait à faire partager, juste pour voir les expressions dubitatives de ses interlocuteurs.

— Vous savez, poursuivit-il, à la base, la soie de l'araignée ne diffère pas de celles d'autres arthropodes tisseurs, des vers à soie, des coléoptères ou d'autres. Acides aminés simples, glycine et alanine essentiellement. C'est la manière dont elle file sa soie qui fait de l'araignée une créature différente de toutes les autres. Aucune autre espèce ne parvient à ce qu'elle fait, et ce depuis plus de quatre cents millions d'années. Elles peuvent transformer une solution protéique liquide en un fil plus résistant que tout ce que nous connaissons sur cette planète. Une conversion qui s'effectue sans matériel particulier, à pression et température ambiantes, sans ajout de produit chimique toxique, et tout ça dans un organisme pas plus grand qu'une phalange de votre doigt, voire plus petit encore !

Il était évident que Newton Haggarth était plus que fasciné, il vouait un culte sacré aux araignées.

— Et nous, continua-t-il, hommes à l'intelligence « supérieure », ne parvenons même pas à reproduire cela malgré tous nos laboratoires et nos savoirs savants...

— Oui, enfin « ne parvenaient pas », corrigea Jackman. Jusqu'à NeoSeta.

— Serait-il possible de visiter vos laboratoires ? interrogea Brolin.

Jackman croisa les bras sur sa poitrine.

— Je crains que non. Moi-même je n'y ai accès que très difficilement, et encore, pas dans tous. En revanche, je peux vous montrer les salles d'études de nos spécimens d'arachnides. Vous cherchez un renseignement en particulier ?

— Non, c'est simplement pour... m'imprégner de l'ambiance. C'est en voyant que les idées et les questions viennent.

Jackman approuva. Il se leva.

— Dans ce cas, nous pouvons descendre. Serait-il déplacé de vous demander de quelle type d'enquête il s'agit ?

Jackman les accompagna jusqu'au couloir et referma la porte de son bureau avec soin.

— Je ne peux en dire davantage que ce que le capitaine Chamberlin vous a confié, l'informa Brolin avec un certain plaisir à l'idée de se montrer cachottier à son tour. Disons que

nous avons trouvé une quantité de soie d'araignée et que nous aimerions en savoir plus pour remonter jusqu'à son *propriétaire*.

— Quelle quantité ? questionna Haggarth.

— Beaucoup. Un entomologiste est en ce moment en train de l'étudier pour en connaître l'exacte dimension. De quoi s'en servir comme d'une cape, je dirais, ou un minuscule duvet.

Haggarth ralentit aussitôt le rythme dans le couloir. Ses sourcils étaient si froncés qu'il avait l'air furieux. Brolin s'approcha :

— Un problème ?

— Euh... C'est que... c'est impossible, autant de soie. Nous sommes à la pointe de la recherche dans le domaine, et nous en sommes incapables ; même l'armée après trente ans d'efforts a baissé les bras en laissant des entreprises privées faire le boulot à sa place, se contentant de le financer. Non, en fait, ce que vous dites n'est pas possible.

Brolin leva une main dans l'air, devant lui.

— Alors qu'est-ce que c'est ? Un expert l'a authentifié. De la soie d'araignée, naturelle.

Un tic nerveux secoua le haut de la joue d'Haggarth. Il esquissa un semblant de sourire avant de dire sombrement :

— C'est peut-être une araignée non répertoriée. Un spécimen géant...

Il gloussa stupidement en reprenant sa marche.

La foule du samedi après-midi sur Yamhill était compacte, le centre commercial de Pioneer Place attirant des hordes de promeneurs dans le centre-ville de Portland. Aux côtés d'Annabel, Larry Salhindro portait son embonpoint sous son uniforme de policier. Il n'avait pas été difficile de le trouver, un coup de téléphone au Central de police où il passait le plus clair de son temps avait suffi pour qu'il la rejoigne. Peut-être parce qu'elle se sentait incapable ici, sans le pouvoir que lui conférait sa plaque de flic, Annabel avait songé à le contacter dès que Brolin l'avait déposée. C'était un homme touchant, c'était grâce à son stratagème qu'elle était là, avec Joshua, et il émanait de lui une gentillesse communicative. Et puis il fallait reconnaître qu'il détenait toutes les informations nécessaires à l'enquête ; avec lui, Annabel savait qu'ils pourraient aller n'importe où et poser leurs questions.

Elle lui avait demandé s'il pouvait se procurer une des araignées trouvées chez les victimes d'agressions en ville et il avait fait tout son possible pour descendre du Central avec une petite fiole en plastique transparent contenant le corps recroquevillé d'un arachnide noir.

Larry commença par prendre des nouvelles de la jeune femme, il était au courant pour l'épisode du matin. Elle avait touché le tueur probable et en ressortait bredouille. Cette simple évocation la fit bouillir de rage.

Pour la détendre, Salhindro se mit à plaisanter. Une fois le sujet délicat écarté, il essaya de savoir pour quelle raison elle voulait le voir, avec un spécimen d'araignée de surcroît.

— Allez-vous enfin me dire où on va ? s'indigna-t-il sans véritable agacement.

— Si je vous le dis, vous allez refuser de m'accompagner.

— Si c'est illégal, c'est certain !

— C'est tout à fait légal, soyez sans crainte. En revanche, je ne suis pas sûre que ce soit exempt de tout danger, répondit-elle avec amusement.

La jovialité qui émanait de la jeune femme rassura Larry. C'était une façon de parler, elle n'aurait pas dit cela sur ce ton si c'était vraiment dangereux, pensa-t-il.

— Je voulais aussi vous dire merci, Larry. Pour m'avoir fait venir.

L'intéressé haussa ses épaules massives.

— Josh est un homme pas comme les autres.

Au fond de lui, Salhindro avait pensé « *plus* comme les autres ».

— On peut pas lui en vouloir, poursuivit-il, il est comme ça c'est tout, atypique. Des fois je me demande s'il vit avec nous, sur cette planète, ou s'il est seulement de passage.

Annabel rit à ces mots. Salhindro continua :

— Non, je vous jure. Il a quoi ? Trente-cinq ans ? On a l'impression qu'il en a le double, avec toute l'expérience d'une vie cynique. Vous imaginez ? Formé par le FBI au profiling, inspecteur promis à un grand avenir dans la police de Portland, et... Il quitte tout pour devenir détective privé, isolé du monde, reclus même. Par moments, il me fait penser à Hemingway, une certaine sagesse, l'observation, et le refus de vivre au bout du compte... C'est pour ça, comme il parle souvent de vous, je me suis dit que ça serait une bonne chose que vous soyez un peu ensemble. Vous savez, il est profondément seul.

Annabel acquiesça.

— Je comprends, Larry...

— Je sais. Je l'ai vu dans vos yeux la première fois que nous nous sommes vus, avant-hier. Il y a dans votre regard ce même voile d'ombre derrière lequel on peut, parfois, saisir les doutes de la solitude.

Elle frémit. Salhindro était décidément plein de surprises.

Désireuse d'arrêter là la conversation, la jeune femme se fraya un chemin sous les marquises, profitant d'un peu d'ombre. La brume humide du matin n'était plus qu'un souvenir désormais, presque un songe lui semblait-il sous ce ciel bleu et cette canicule. Elle avait l'impression que les briques rouges du

trottoir emmagasinaient volontairement la chaleur pour faire fondre les semelles des chaussures. Elle vérifia le petit plan de la ville qu'elle gardait dans sa poche et tourna pour rejoindre Morrison street où elle ne tarda pas à repérer l'enseigne *Bug'em all*, Salhindro sur les talons.

C'était une minuscule boutique, tout en profondeur, dans laquelle s'empilaient face à face deux murs de cages en verre.

— Vous n'imaginez pas me faire pénétrer là-dedans, tout de même !

— Vous voyez, j'ai bien fait de ne pas vous le dire plus tôt. En entrant, Annabel fut surprise par l'absence d'odeur. *C'est pas une animalerie*, corrigea-t-elle instantanément. En effet, en dehors d'une grande cage pleine de souris, tous les autres pensionnaires étaient des serpents, quelques scorpions et plusieurs espèces d'araignées. L'air était moite, et presque aussi chaud qu'à l'extérieur.

Salhindro referma la porte derrière lui, le visage congestionné par le dégoût.

— Bonjour, fit une femme assez ravissante.

Elle était vêtue d'un short qui laissait apparaître de longues jambes musclées, d'un t-shirt « Beaver Football Team » et d'une paire de baskets. Ses cheveux roux étaient noués en une longue queue de cheval et Annabel remarqua aussitôt le haut d'un tatouage sur la nuque, le tissu laissant apparaître seulement deux traits noirs.

— Je peux vous aider ? demanda-t-elle sans s'étonner de l'uniforme de Salhindro.

Celui-ci laissa échapper un profond soupir et exhiba le tube contenant l'araignée qui avait mordu une femme quelques jours plus tôt.

— Oui, nous travaillons sur une affaire où... cette créature pourrait avoir son importance, expliqua-t-il.

Annabel apprécia qu'il utilise le « nous », elle pouvait désormais poser les questions, passant pour une flic locale.

— Faites voir.

La vendeuse examina attentivement l'araignée avant de dévisser le capuchon.

— Hey ! Qu'est-ce qu... Elle coupa Salhindro :

— Elle est morte, et si vous voulez mon aide il va falloir que je l'observe de plus près.

Elle alla jusqu'au comptoir et fit glisser le petit corps sur une feuille de papier. Puis elle disparut dans l'arrière-boutique. Sa voix s'éleva par la porte entrouverte :

— Je ne savais pas que la police enquêtait en cas de morsure d'araignée !

Elle réapparut, une loupe dans une main et un fascicule épais dans l'autre.

— Quel rapport entre la police et ça ? demanda-t-elle en désigna l'arachnide.

— Quelqu'un a été mordu, dit Salhindro, et les circonstances sont originales, nous aimerions avoir votre avis. Savoir si cette bestiole vit habituellement dans la région.

La propriétaire du magasin fit signe qu'elle comprenait.

— Je peux déjà vous dire qu'il s'agit d'une veuve noire. Enfin, il me semble.

— Il y en a dans l'Oregon ? interrogea Annabel.

— Oh, oui, on trouve beaucoup de choses dans l'Oregon !

— Y compris dans les maisons ?

— C'est courant. La veuve noire et la *Loxosceles reclusa* sont deux espèces dangereuses pour l'homme, que l'on peut trouver dans les champs mais aussi dans les habitations de l'État, elles aiment vivre près des humains. La première affectionne les dessous de meubles, table, bureau ou lit. Heureusement, elle est très nerveuse et se laisse en général tomber de sa toile pour aller se cacher. Par contre l'autre est nettement plus agressive. Quoi qu'il en soit, mieux vaut éviter la morsure.

— Mortelle ?

— Rarement, mais ça peut arriver. Surtout chez les personnes ayant une santé fragile.

Salhindro se tenait à bonne distance des terrariums, pas très rassuré. Il demanda :

— Madame, vous avez dit « il me semble » à propos de cette veuve noire, vous n'êtes pas sûre ?

— C'est-à-dire qu'elle est un peu particulière. C'est une variété peu courante, je vais vérifier. Ah, et ne m'appellez pas madame, vous voulez ? Je m'appelle Debbie.

Elle ouvrit son fascicule et entreprit de rapprocher l'arachnide qu'elle avait sous les yeux avec différentes planches en couleurs. Le résultat ne se fit pas attendre :

— Oui, c'est bien une veuve noire. Cela dit, je peux vous dire que celle-ci ne vient pas du coin. Cette morsure, elle est survenue chez un éleveur ?

— Un éleveur ? répéta Salhindro sans comprendre.

— Oui, d'araignées. Parce que cette variété de veuve ne vit pas chez nous. Je la trouvais bien grande pour une *Latrodectus mactans*. C'est une *Latrodectus menavodi*, une espèce qui vit à Madagascar, une immense île dans l'océan Indien.

Annabel hocha la tête.

— Mais cette espèce est importée, objecta la détective new-yorkaise, je veux dire : on peut la trouver dans des magasins comme le vôtre, n'est-ce pas ?

Debbie se mit à mâcher le chewing-gum qu'elle avait coincé entre sa gencive et l'intérieur de sa joue.

— Sur Portland ? Ça m'étonnerait ! Je suis la plus pointue en matière d'arachnide, et je me souviendrais si on m'avait commandé une variété comme celle-ci.

— Pourquoi, c'est une espèce rare ?

— Rare, non, mais extrêmement dangereuse. La *menavodi* est l'une des veuves noires les plus toxiques, sinon la plus toxique. Celle-ci peut tuer un homme. Dites, vous seriez pas en train de me dire qu'un type est mort comme ça, non ?

Annabel guetta la réaction de Salhindro.

— Il y a eu un accident, en effet, admit-il.

— Non, me racontez pas de connerie, on envoie pas deux flics poser des questions pour un simple accident avec une araignée. Les pompiers ou les services d'hygiène de la ville, mais pas les flics. Merde, vous êtes là parce que vous pensez que c'est un meurtre, pas vrai ? Salhindro se renfroga.

— Pour le moment, on ne pense rien, on se renseigne. Alors, cette menavido-quelque chose, où peut-on se la procurer ?

Debbie se tourna pour jeter son chewing-gum et écarta délicatement les pattes de la veuve noire pour l'inspecter.

— Si vous voulez mon avis, fit-elle, cherchez du côté des éleveurs. Il faut un réseau de connaissances important pour faire venir des *menavodi* dans le pays.

Elle inclina la tête en repérant ce qu'elle cherchait sur le petit corps.

— Et je peux vous dire que, s'il a volontairement souhaité l'empoisonnement de quelqu'un, alors il est bien malin et retors.

— Pourquoi ? demanda Annabel.

— Parce que ce spécimen est une femelle. Et qu'un éleveur qui peut se procurer des *menavodi* sait assurément qu'en cas de très fortes températures comme celles que l'on a quotidiennement ces derniers jours, la veuve noire femelle devient extrêmement agressive, et son venin encore plus actif, imaginez les dégâts pour une *menavodi*, la pire des veuves.

Annabel et Salhindro échangèrent un bref regard.

— Et c'est pas tout, ajouta Debbie. La *menavodi* a une très mauvaise réputation, car en plus elle a le vilain défaut d'adorer se cacher dans les lits, les chaussures ou les vêtements.

— Vous plaisantez, là ? s'inquiéta Salhindro.

— Pas le moins du monde. Ces « bestioles » comme vous dites, figurez-vous que c'est ma passion, je ne suis pas mariée, je suis comme ces dames, je tisse ma toile, et personnellement, je ne plaisante jamais sur elles.

Annabel se pencha vers une plaque de verre qui fermait l'abri d'une mygale brune. Celle-ci était immobile, attendant une proie.

— Vous connaissez bien les passionnés de votre genre dans la région ? demanda-t-elle. Vous pourriez nous donner une liste de noms ?

— Les vrais arachnophiles viennent chez moi, pas dans ces grandes boutiques pour animaux. Je peux vous faire ça, mais aucun de ceux que je connais ne s'amuserait avec des *menavodi*, je peux vous le garantir.

Salhindro fit décrire à sa tête un mouvement vers l'avant, comme pour signifier qu'il était dépassé.

— Quelle différence cela peut-il bien faire ? Entre une tarentule et une veuve noire ?

— Beaucoup de choses, officier. Un passionné aime contempler son élevage, il passe son temps à les regarder vivre, se nourrir, se reproduire, muer... Il peut parfois les manipuler, il y en a un qui dispose d'une pièce uniquement dédiée à sa mygale, et il la laisse en liberté. J'en connais un autre qui adore les araignées sociales – elles sont si rares –, il dispose d'une colonie qu'il a laissée s'étaler sur le ficus de son salon. Près de cinquante petites araignées ont recouvert l'arbuste d'une toile fine sur laquelle elles vivent en communauté ; oh, ne vous en faites pas, elles sont minuscules et ne tissent que peu de toile, son salon ne craint rien... Chaque espèce dispose de sa particularité qui la rend fascinante. Mais la veuve noire *menavodi*, elle, tout ce qu'elle fait, c'est tuer.

Le silence tomba dans l'étroite boutique.

— Bien, nous vous remercions, annonça finalement Annabel. Si jamais nous avons une question, peut-être qu'on pourrait...

— Oui, n'hésitez pas. Attendez, je vais vous donner ma carte. Ah, et puis cette liste de noms que vous voulez. Mais pas de mauvais coup, hein ? Vous leur dites pas que c'est moi qui ai balancé leur nom, sinon je risque de perdre des clients.

Lorsque Annabel et Larry furent sur le seuil, prêts à s'engouffrer dans la chaleur suffocante de la rue, Debbie lança un dernier avertissement, celui qu'elle préférait, celui qu'elle réservait aux nouveaux venus dans son échoppe :

— Vous savez, l'homme a tendance à ne pas trop y songer, mais il aurait suffi qu'une infime portion de la population arachnéenne ait atteint à peine la taille d'un chat, pour que notre espèce tout entière ait disparu, entièrement dévorée par ces prédateurs parfaits.

Newton Haggarth avait insisté, il était aujourd'hui impossible de produire une grande quantité de soie d'araignée autrement que selon le procédé mis au point par NeoSeta. Pour lui, le cocon que la police avait trouvé ne pouvait qu'être constitué de soie de bombyx, pas d'araignée. Or, l'entomologiste de la police était catégorique, l'origine était arachnéenne.

Brolin décida de revenir une dernière fois à la charge, il lui fallait une explication :

— Pour revenir à cette soie que nous avons découverte, je me demandais s'il n'était pas possible qu'il y ait eu une fuite ici, un employé qui se serait procuré une partie de votre production et...

— Je vous coupe de suite, intervint Haggarth. Pour deux raisons. D'abord la soie que nous obtenons est assez particulière, une analyse très poussée permet de déceler des différences minimales avec la soie naturelle d'araignée, et d'autre part, nos résultats n'en sont pas encore là, nous ne disposons pas de « réserves » de soie si vous préférez. Les quantités que nous obtenons sont pour l'instant dérisoires, loin de ce que vous avez trouvé, semble-t-il...

— Je pense qu'il est inutile d'être plus précis sur l'avancée de nos recherches, l'interrompit Donovan Jackman. Vous avez votre réponse, monsieur Brolin, ça ne peut pas venir de chez NeoSeta.

Le privé acquiesça. Haggarth lui posa quelques questions pour en savoir davantage sur la provenance de cette soie, sur les circonstances, mais Brolin détourna le sujet le temps qu'ils rejoignent un ascenseur différent de celui qu'ils avaient emprunté à l'aller, pour descendre au rez-de-chaussée. Dans la cabine, le détective privé observa Donovan Jackman, le responsable des relations publiques. Ce qui captivait Brolin était la maîtrise qui émanait de lui. Rien ne lui échappait, aucun

regard ne trahissait ses émotions, il évoluait dans son environnement sans y être attaché, la vie glissait sur lui. Oui c'était cela. En ce sens, il ressemblait énormément à Brolin. Les portes s'ouvrirent en sonnant.

Newton Haggarth repoussa ses lunettes sur l'arête de son nez, se passa une main dans ses rares cheveux et se tourna vers Brolin.

— Je pense que vous n'avez plus besoin de moi, mes collègues pourront vous renseigner en cas de questions un peu techniques. Je vous souhaite bonne chance pour votre enquête.

Il lui tendit la main et baissa aussi vite le regard quand Brolin la lui serra.

Ensuite, Jackman entraîna le détective privé par un sas jusque dans un couloir bordé de grandes fenêtres donnant dans des laboratoires. Ils entrèrent dans le premier, une pièce blanche avec quelques paillasses et surtout de hautes cages en verre derrière lesquelles évoluaient plusieurs dizaines d'espèces d'araignées. Deux femmes en blouse s'affairaient devant une machine semblable à un mixer.

— Gloria, auriez-vous un instant à nous accorder ? demanda Jackman.

La plus mince des deux femmes se tourna. Elle avait une quarantaine d'années, des cheveux blonds coupés au carré et un air un peu strict que son sourire ne tarda pas à atténuer. Des cernes profonds dessinaient deux lunes noires jusque sur ses joues.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Voici monsieur Brolin, c'est un détective privé, il travaille de concert avec la police sur une affaire concernant des araignées.

— Tiens donc, je serais curieuse d'entendre ça.

— Votre charme aura peut-être plus de succès que moi, je n'en ai rien tiré, dit-il jovialement.

Tout cela sonnait faux, Brolin avait le sentiment que tout le personnel susceptible de le rencontrer avait été briefé au préalable.

— Bienvenue dans notre labo, fit-elle. Je suis la chef de projet, Gloria Helskey.

Elle se tourna vers l'autre femme, dix ans de moins, mais vingt kilos de plus. Malgré son poids, son visage n'était pas trop poupon, mais son regard fuyant, ses boucles d'oreilles bon marché, son maquillage peu subtil et les vêtements vieillots qui dépassaient de la blouse ouverte laissaient deviner une femme solitaire, un peu coincée. Probablement issue d'un milieu rural, pensa Brolin, qui se sera défoncée pour rejoindre une université et qui ne se sera jamais adaptée pour autant à la grande ville.

— Voici Connie d'Eils, l'une de nos techniciennes. Brolin les salua toutes les deux.

Connie tenait une seringue très fine dans une main.

— Rassurez-vous, ça n'est pas pour vous, plaisanta Gloria Helskey. C'est l'heure de la soupe.

Brolin fronça les sourcils. Il regarda Connie, la technicienne replète, ouvrir l'une des portes de verre et entrer dans cette haute cage pour attraper d'un geste sûr l'une des araignées qui stagnait dans sa toile. C'était une variété assez impressionnante, de l'envergure d'une soucoupe à café. Connie s'en empara sans aucun gant, comme s'il s'agissait d'un jouet. Elle la manipula avec précaution jusqu'à pouvoir lui injecter le contenu de la seringue.

— C'est une solution riche en amino-acides, proche de ce qu'elles absorbent dans leur milieu naturel, expliqua pendant ce temps la chef de projet à Brolin. N'ayez pas peur pour Connie, les *Nephila* ne mordent pas.

Connie ouvrit les yeux en grand et fixa sa supérieure.

— Oui, d'accord, concéda celle-ci, elles mordent... Mais rarement, et leur venin est tout à fait bénin.

— A quoi vous servent ces araignées ? s'informa Brolin.

— Oh, ce sont les pionnières de nos travaux. On peut tirer de cette variété un peu de soie tous les jours, pas de quoi fabriquer quoi que ce soit, mais cela nous permet d'étudier la soie elle-même.

Donovan Jackman intervint pour recentrer la discussion :

— Monsieur Brolin voulait vous poser quelques questions sur les araignées en général plus que sur NeoSeta.

Brolin sentait poindre l'énervement. Cet homme l'exaspérait, à défendre le secret de la moindre activité de sa chère et tendre société.

— En effet, fit-il. Savez-vous s'il y a déjà eu des élevages d'araignées en vue de récolter leur soie ?

Gloria Helskey confirma ce que tous lui avaient dit auparavant sur la sociabilité des araignées.

— Vous travaillez sur d'autres propriétés des araignées ?

— Non, la production industrielle de soie est notre unique but. Ce qui n'est pas le cas de certains grands groupes pharmaceutiques qui s'intéressent de près aux venins. Notamment celui des genres *Latrodectus*, la veuve noire, ou *Phoneutria* et *Atrax*, les araignées les plus dangereuses du monde. Leurs venins sont des sésames pour les médicaments de demain. Du moins est-ce là ce qu'on peut lire dans les revues spécialisées.

Brolin lui demanda également si elle avait une idée qui pouvait expliquer la recrudescence subite de veuves noires dans une clairière ; la scientifique ne trouva aucune réponse logique à cela. Il l'interrogea sur les espèces les plus dangereuses, celles qu'on pouvait trouver dans l'Oregon, sur leurs mœurs, et lorsqu'il n'eut plus d'autres questions en tête il la remercia sous le regard bienveillant et le sourire affable de Donovan Jackman. Pendant ce temps, Connie d'Eils avait nourri toutes les *Nephila* sans se faire mordre et était ressortie de la prison de verre avec sa démarche un peu claudicante.

Brolin laissa sa carte à la chef de projet, et insista pour avoir le numéro de sa ligne directe. Jackman n'eut pas l'air d'apprécier mais il ne fit aucune objection.

L'après-midi touchait à sa fin lorsque Brolin retrouva l'air saturé du parking. Il observa l'immense hacienda rétrécissant dans son rétroviseur avant de tourner sur la route et de traverser les bois en direction de Portland.

Il avait un message sur son téléphone portable. Larry Salhindro l'avait appelé un quart d'heure plus tôt. Il était avec Annabel et ils se dirigeaient vers le quartier d'Alameda dans le nord de la ville, chez M. et Mme Rice, une des familles qui avaient été attaquées par une araignée.

Il était presque dix-neuf heures lorsque la Mustang remonta Union avenue. L'asphalte semblait caoutchouteux tant le soleil avait surchauffé le pays. Le ciel était d'un bleu limpide et la chaleur cuisait le cuir des sièges.

Les Rice vivaient dans un pavillon modeste, avec un lambeau de terre desséchée en guise de jardin. Brolin frappa à la porte et une femme d'un âge respectable vint lui ouvrir. Salhindro apparut à sa suite.

— Madame Rice, c'est notre collaborateur dont je vous parlais, expliqua-t-il.

La vieille dame s'effaça pour laisser entrer Brolin.

— Soyez le bienvenu.

Elle le conduisit avec Larry jusque dans la cuisine où Annabel était assise à une table en compagnie d'un homme âgé.

— Vous voulez quelque chose à boire ? lui demanda Mme Rice.

Il la remercia avant d'observer Annabel. Elle le salua d'un lent clignement de paupières. Ses cheveux détachés dessinaient une multitude de traits d'encre de Chine sur sa chemise de flanelle.

— Qu'est-ce que vous faites ? murmura-t-il à l'attention de Salhindro.

— C'est une idée de ta camarade.

— Meats et ses inspecteurs ne sont pas censés se charger de cette partie de l'enquête ?

— Si, mais elle a insisté, pour gagner du temps. Hey, c'est toi qui la connais le mieux, alors tu sais comme elle peut se montrer persuasive !

Brolin grommela en se tournant vers Annabel et le couple Rice. La jeune femme avala la gorgée de jus d'orange qui restait dans le verre posé devant elle, avant de faire signe à Brolin :

— Joshua, M. et Mme Rice ont accepté de répondre à quelques-unes de nos questions. Leur petit-fils qu'ils avaient pour les vacances a été mordu par une araignée il y a cinq jours. Ici même, dans la cuisine, c'est ça ?

M. Rice acquiesça.

Salhindro déplia une feuille qu'il venait d'extraire d'une poche de sa chemise.

— On a retrouvé la bestiole en question, d'après l'entomologiste il s'agissait d'une *Loxosceles reclusa*, lut-il. Dangereuse mais rarement mortelle. Le problème c'est qu'on n'en trouve pratiquement jamais en pleine ville. Dans des fermes ou des maisons de petites communautés, mais pas au centre d'un quartier de plusieurs dizaines de milliers d'habitants.

— Comment va l'enfant ? se renseigna Brolin.

— Ça va. Il est à l'hôpital, la morsure provoque une... lésion nécrotique, lut Salhindro sur sa feuille. Les médecins ont eu peur sur le coup, le venin sur un enfant peut être fatal. Apparemment, le gamin va bien, ils l'ont traité à temps.

— M. et Mme Rice viennent de nous expliquer comment ça s'est passé, intervint Annabel. En plein après-midi, ils étaient tous les deux dans le salon lorsque Jonathan, l'enfant, s'est mis à crier. Il semblerait que l'araignée se trouvait sur le sol, Jonathan était pieds nus, il s'est fait mordre sur le côté du pied.

— Cette porte, fit Brolin en désignant une ouverture vitrée donnant dans le jardin, elle était ouverte lorsque c'est arrivé ?

M. Rice secoua la tête.

— Tout est fermé ici, nous avons l'air conditionné. Nous n'ouvrons les fenêtres que pour aérer, le soir.

— Vous n'avez reçu la visite de personne dans la journée ? Ou la veille ?

— Non, répondit Annabel pour le couple. Mme Rice est sortie faire quelques courses le matin même, c'est tout.

— Et vous n'avez vu personne rôder autour de chez vous ?

— Non, c'est un quartier tranquille ici, répondit le vieil homme, quoi qu'en disent les journaux. Cinq ou six blocs plus au nord c'est un peu plus « animé », mais ici il ne se passe jamais rien.

Brolin croisa les bras et posa son menton contre sa poitrine. Toutes ces attaques d'araignées inhabituelles en pleine ville n'étaient pas un hasard, il ne pouvait croire à cette hypothèse, pas après avoir trouvé le cadavre de Carol Peyton. Alors comment s'y prenait le... *tueur-araignée* pour faire entrer ses engins de mort chez les particuliers ?

— Vous ne vous êtes pas absentés dans la semaine ? demanda Salhindro.

— Non, je souffre de la hanche, je devrais me faire opérer à l'automne, je ne marche pas beaucoup et je ne quitte plus la maison depuis plusieurs semaines. Dites-moi, vous pensez que c'est un acte criminel ?

— Nous n'écartons aucune option.

Brolin passait en revue tous les moyens qu'il pouvait imaginer pour faire entrer une araignée dans une maison.

— On ne vous a rien livré ? voulut-il savoir.

M. Rice répondit par la négative. Puis sa femme leva la main :

— Maintenant que j'y pense, le matin de l'accident j'ai reçu un colis. Je m'en souviens parce que je n'attendais rien alors j'ai regardé d'où il provenait et il n'y avait rien dedans.

— Pas de nom d'expéditeur ?

— Non, ça venait de Portland, c'est tout. C'était pas très grand, oh, c'est dommage j'ai jeté la boîte.

— Qu'y avait-il dedans ?

— C'est ça qui est étrange, il n'y avait rien. C'était une mauvaise plaisanterie ou une erreur, je ne sais pas. C'était plein de flocons blancs, vous savez ces morceaux de mousse ou je ne sais quoi.

Brolin tiqua.

— Vous avez vidé cette boîte ?

— Elle était très légère, j'ai fouillé de ma main à l'intérieur, dans les copeaux de mousse, mais je vous le dis, il n'y avait rien.

— Qu'avez-vous fait du colis ensuite ?

— Oh... Eh bien je crois que je l'ai posé dans l'entrée, ici. Elle se pencha pour désigner le couloir à quelques mètres de la cuisine.

— En attendant de sortir pour le mettre à la poubelle. Brolin observa Annabel et Salhindro, tous les deux firent signe qu'ils étaient d'accord. C'était ainsi que l'araignée était entrée dans la maison, c'était plus que possible. Mme Rice avait eu beaucoup de chance de ne pas se faire mordre en fouillant dans la boîte, la *Loxosceles* devait s'y trouver, quelque part parmi les copeaux de mousse, soigneusement enfermée là par un dangereux individu.

Ensuite, elle était sortie du carton, avait marché jusqu' dans la cuisine avant de tomber sur l'enfant.

— Vous pensez qu'il pourrait y avoir un rapport ? demanda Mme Rice.

— Nous n'écartons aucune hypothèse, éluda Brolin.

— Bon, je crois que nous avons suffisamment de renseignements, conclut Salhindro. Je vous remercie de nous avoir consacré du temps. Il n'est pas impossible qu'un autre inspecteur vienne vous voir pour vous poser le même genre de question, répétez-lui tout ce que vous venez de nous dire, j'essaierai de le prévenir avant si possible.

Ils sortirent sur le perron.

— On va chez moi, faire le point sur tout ce qu'on a, proposa Brolin. Tu peux laisser Dolly toute seule pour la soirée ?

— Sa sœur est arrivée tout à l'heure, elles vont rester ensemble ce week-end. Mais je dois ramener la voiture au Central, s'excusa Salhindro, je t'appelle en soirée.

— On te suit, je t'emmène ensuite et je te servirai de chauffeur pour rentrer ce soir.

— Josh, c'est pas la peine, tu habites loin et ça va durer jusque tard dans la nuit, alors...

— Tu sais comme je suis noctambule. Viens, tu ne seras pas seul ce soir.

Il était hors de question qu'il laisse son vieil ami en tête à tête avec le fantôme de son frère mort. Annabel le regarda convaincre Salhindro avec une détermination infaillible.

Puis les deux véhicules partirent vers le centre-ville, sous le soleil moins violent. La nuit était déjà en train de tisser les premiers fils de ses étoiles.

Annabel contraignit Brolin à s'arrêter dans une superette d'où elle ressortit avec des hamburgers, des épis de maïs et de la bière sous le regard incrédule de Salhindro. Il ne cessa de répéter pendant tout le voyage qu'elle était formidable.

Plus tard, lorsqu'ils furent tous les trois au chalet, que Brolin et Larry eurent pris une douche dans une vaine tentative de se rafraîchir, Annabel débusqua un vieux barbecue dans la remise de l'habitation. Elle traversa le salon et l'installa sur la haute terrasse sur pilotis, avec Saphir dans les jambes. Le bois prenait une teinte orangée avec les pétales amarante du soleil tombant sur la ligne d'horizon. Tout autour, les immenses pins et sapins constituant les barrières d'un sanctuaire. Elle n'était là que depuis trois jours et déjà Annabel commençait à comprendre pourquoi Brolin se sentait si bien ici, loin de tout.

Curieusement, elle ne ressentait aucune peur après son agression. Ça c'était passé si vite, avec toute cette brume et sa fatigue, à présent le souvenir lui parvenait comme un rêve incertain. Il y avait pourtant ces douleurs qui la gênaient dans ses déplacements, ces hématomes, qu'elle préférait cacher pour minimiser la situation. Et rien d'autre. Probablement trop de rage et de frustration de n'avoir rien tiré d'utilisable de cette confrontation, se fit-elle remarquer lorsqu'elle fut à son tour sous la douche.

Larry faisait cuire la viande et le maïs, une bière à la main, quand Annabel redescendit, les cheveux mouillés. Elle se mit à rire dès qu'elle aperçut Saphir qui quémandait un morceau de viande d'un air implorant. Il était beaucoup plus gras que lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois, cet hiver, et il bavait de gourmandise.

— On dirait que le chien vous adore, commenta-t-elle.

— Il aime quiconque fait des hamburgers sous sa truffe, ce petit salaud-là.

— Où est Joshua ? demanda-t-elle. Larry soupira.

— Dans son bureau, il rédige sur son ordinateur portable les notes de la journée. Il n'arrête jamais.

Ils eurent un air entendu, celui des causes perdues d'avance. Le gros flic lui tendit une bouteille de BridegePort Brewing.

— Buvez-ça, d'aucuns considèrent que c'est de la pisse d'âne, pour moi c'est la meilleure bière locale.

Brolin se joignit à eux un peu plus tard, ils dînèrent sous le soleil couchant puis le privé alluma une antique lampe à pétrole qu'il suspendit à une patère au-dessus de la terrasse.

— Sans tout revoir depuis le début, juste les grandes lignes, que sait-on exactement ? interrogea-t-il.

Salhindro commença :

— On a un suspect, Mark Suberton et...

— Non, pas de suspect pour l'instant. Qu'a-t-on comme informations ?

— Un type passionné des araignées s'amuse à en semer chez les gens dans toute la ville, énonça Annabel. Des veuves noires d'une espèce très particulière, dites *menavodi*, très agressives et dangereuses en période de forte chaleur.

— Celui qui se cache derrière ça est un collectionneur, dit Brolin. Si ma mémoire est bonne, les veuves noires trouvées dans la clairière Eagle Creek 7 par l'EPA étaient communes dans l'Oregon, il a donc plusieurs « variétés » à sa disposition. Celles qu'il peut se permettre de lâcher en grande quantité dans la nature, et celles qui sont dangereuses chez ses victimes, pour obtenir un maximum de dégâts. Il se donne des priorités dans le mal qu'il veut faire. Bien, ensuite ?

Annabel reprit :

— On va devoir vérifier demain avec les autres victimes, mais il semblerait qu'il les envoie par colis, ses chères messagères de mort. Le problème, c'est qu'il ne se contente pas seulement de semer la mort à distance, il la donne aussi lui-même. Il a enlevé deux femmes en pleine nuit sans que les maris ne se rendent compte de rien, on a retrouvé le cadavre de la première dans une sorte de cocon...

— Au sujet des agressions qui ne réveillent pas les maris, interrompit Salhindro, les résultats des prises de sang des deux hommes devraient tomber en début ou milieu de semaine.

Brolin faisait tourner un stylo entre ses doigts, il prit la suite :

— Carol Peyton était nue, toute la pilosité rasée, entièrement vidée de son sang et de ses organes, cerveau compris, sans qu'on ait pratiqué la moindre incision. Le légiste n'a aucune idée du procédé utilisé.

— Elle sentait l'épice, ajouta Annabel en se souvenant de cette odeur qui l'avait surprise dans l'arbre.

Brolin désigna la jeune femme avec son stylo.

— Exact, et on avait pratiqué une ouverture dans la gorge pour la violer. Impossible en revanche que ce soit par là qu'on l'ait vidée. Il y avait une sorte de bulbe tout autour, comme si elle avait fait une réaction démesurée à une piqûre d'insecte.

Il repensa au cou de Fleitcher Salhindro, c'était la même excroissance. Et les mots de l'inspecteur Meats devant la gorge tuméfiée et ouverte de Carol Peyton : « C'est comme les araignées, elles injectent leur venin pour liquéfier l'intérieur avant de tout aspirer... »

— Le sperme a donné quelque chose au niveau de l'ADN ? lui demanda Annabel.

— Pas encore, ça va prendre plus de temps. Que sait-on d'autre sur ce tueur ?

— Il connaît parfaitement les araignées, notifia Annabel, il a sûrement un élevage à lui et est en contact avec du monde, il est capable d'importer des variétés rares, sûrement clandestinement, sans trace pour nous, donc.

Brolin alla chercher plusieurs grandes feuilles format A2 sur lesquelles il résuma ces informations. Il poursuivit :

— Le cocon qui enveloppait Carol Peyton est biologique, il provient d'araignées, or plusieurs experts en la matière m'ont certifié que c'était absolument impossible. Le problème se situe là.

Il ajouta quelques mots sur la feuille.

— Lloyd Meats et un analyste sont en train d'exploiter le message que le tueur avait laissé au capitaine, intervint

Salhindro. Mais ils sont assez pessimistes, au pire le tueur a fait parler un ado à sa place et on ne retrouvera jamais le même, au mieux c'était bien lui et on sait qu'il a une voix de gamin, peut-être un problème de santé ou une malformation.

— OK, approuva Brolin, pour en revenir à notre suspect, que peut-on en dire ? Larry ?

— L'empreinte de son pouce se trouvait sur la pile d'une lampe dont le tueur s'est servi pour frapper Carol Peyton à la tête. Ce suspect s'appelle Mark Suberton, et il n'était pas chez lui lors de la descente effectuée hier soir. En fait, vu son appartement, on peut dire sans grand risque d'erreur qu'il ne vit plus là depuis un bon moment. On ne sait pas où il peut être, les recherches continuent, je pense qu'on en saura plus demain ou lundi. J'espère. Meats et ses hommes épluchent sa biographie, son compte bancaire et tout ce qui pourrait permettre de le localiser.

Un voile de lumière ambrée tremblait sur la grande feuille devant Brolin. Une série de questions y était entourée et soulignée deux fois :

« Comment fait-il pour entrer chez les Peyton et chez les Morgan sans effraction ? Comment fait-il pour se battre avec ses victimes, les frapper et les enlever sans réveiller les maris qui dorment dans la même pièce ?

« Comment procède-t-il pour vider ses victimes sans les ouvrir ? Pourquoi ?

« Cocon – comment se procure-t-il la soie ? »

Une dernière question était, celle-ci, soulignée trois fois, mais Brolin avait préféré l'écrire sans en parler, par égard pour Salhindro et le souvenir de son frère :

« Comment marque-t-il ses victimes d'une telle terreur avant de les tuer ? »

— A propos des araignées, ajouta Annabel en regardant Brolin, on t'a raconté dans la voiture ce qu'on nous avait dit, mais on pourrait peut-être se faire une grille avec tous les noms des experts ou au moins des amateurs qu'on a rencontrés. Ça pourrait s'ajouter à la liste de passionnés que Debbie de *Bug'em all* nous a donnée. Le grand répertoire des arach-nomachins.

— Bien pensé, lança Brolin.

Il recopia les noms, les uns après les autres.

« NeoSeta :

« Professeur Haggarth – responsable technique ?

« Gloria Helskey – chef de projet.

« Connie d'Eils – technicienne ? »

Brolin hésita puis ajouta :

« Donovan Jackman – responsable relations publiques. »

— Qui d'autre ?

— Le scientifique nerveux, fit Annabel en cherchant son nom. Henry.

« Nelson Henry – musée d'histoire naturelle, arachnophile. »

— On peut mettre la femme que nous avons vue dans sa boutique tout à l'heure. Et qui vous renseigne sur le cocon, un scientifique de la police ? interrogea Annabel.

— Un entomologiste qui a l'habitude de travailler avec la police, un ami du légiste qui a pratiqué l'autopsie de Carol Peyton. Le type est parti en Guyane étudier les arachnides lorsqu'il était universitaire, il en connaît un bout.

— Tu ne veux pas l'ajouter à la liste ? insista Annabel en lui tendant la carte de la boutique d'arachnides pour qu'il recopie le nom.

Brolin haussa les épaules et compléta sa feuille :

« Dr Conelberg – entomologiste.

« Debbie Leigh – de la boutique *Bug'em all*, passionnée ? »

— Voilà, je crois qu'on a tout le monde. En plus des... combien ? Quinze ou vingt noms que cette Debbie vous a fournis.

Ils se turent tous. De leur silence monta le rythme nocturne des créatures de la nuit, dehors, tout autour du chalet. Stridulation des insectes, chuintement de la chouette et parfois même froissement de feuilles dû au passage d'un cerf.

Brolin écouta cette mélodie avant de reprendre la parole, sur un ton plus doux :

— Bien, pour demain je propose qu'on aille rendre visite à tous ceux dont le nom apparaît sur la liste de Debbie, qu'en pensez-vous ?

Annabel et Salhindro approuvèrent. Larry montra la feuille que Brolin avait couverte de petites notes :

— Tu as commencé à travailler sur un profil psychologique ? Le détective privé posa son stylo et contempla ses notes.

— Non.

Après un long silence il ajouta :

— Ce type m'échappe, Larry. Son mode opératoire est impalpable, sans cesse changeant. J'ai besoin de temps et de plus d'éléments pour le distinguer. Pour le moment il m'échappe.

— Comme s'il n'était pas humain... murmura Salhindro. Brolin allait le reprendre mais jugea bon de ne pas insister.

Son ami avait le regard perdu, en compagnie de son frère, supposa-t-il.

— Tu veux dormir ici ? demanda-t-il. Salhindro sembla s'éveiller d'un lointain rêve.

— Si ça ne te dérange pas. Demain je me joindrai à vous pour faire connaissance avec tout ce beau monde, ces passionnés d'araignées...

La lune apparut entre la cime des arbres.

Saphir vint poser son museau sur les genoux d'Annabel.

Ils ouvrirent tous une dernière bière qu'ils savourèrent en échangeant quelques mots. Sans se douter que leurs plans allaient se voir changés. Car au même instant, à moins de vingt kilomètres de là, en pleine forêt, une masse trapue déposait un cocon à proximité d'une chute d'eau vertigineuse.

Une légère brise fit onduler la toile d'araignée comme un frisson sur une peau spectrale.

Dessous apparut le visage de Lindsey Morgan, l'autre femme enlevée. Les yeux vitreux, le teint anormalement blafard.

Sa bouche hurlait en silence dans le fracas des eaux.

L'autoroute Columbia River ressemble davantage à un ruban de chanvre posé délicatement le long d'une contrée sauvage qu'aux serpents larges et imposants que sont habituellement ces types d'axes. Ici, nul parapet, pas de barrière antibruit – il n'y rien d'autre que la nature de part et d'autre – et pas d'infrastructure plombant la vue. Rien qu'un tapis anthracite avec sa double ligne jaune au milieu. D'aucuns appelleraient ça une route vers nulle part.

D'un côté s'étend la rivière Columbia, un fleuve plutôt, parfois large de deux kilomètres, voire plus, avec ses monts escarpés qui se penchent au-dessus – des pentes abruptes, couvertes de végétation dense, qui se déversent, parfois en falaise, dans le courant. Des îles semblent dériver à la surface de ces eaux noires, certaines minuscules, d'autres grandes comme des continents aux yeux des enfants qui les admirent depuis la voiture de leurs parents. De l'autre côté, dominant la route, d'autres massifs grimpent en altitude, immédiatement, sans préambule, noyés eux aussi sous une forêt sans fin. Seuls leurs sommets, loin au-dessus du fleuve, transpercent cette peau verte au moyen de crêtes acérées.

Unique poche de vie humaine sur plusieurs kilomètres, la Lodge de Multnomah Falls est un vieux manoir presque centenaire construit en renforcement de la route. C'est une construction grise avec un toit pentu d'où surgissent des cheminées à la fumée apaisante en hiver. Les lecteurs de Tolkien comparent facilement cet endroit à Fondcombe, ces lieux cernés d'arbres et de couleurs végétales splendides recèlent une magie elfique. Il suffit de lever les yeux pour apercevoir l'étroit liseré des chutes de Multnomah. Un flot de pureté blanche jaillissant au sommet d'un mur de pierre fracasse le vide sur près de deux cents mètres de haut sans que l'on puisse en distinguer l'origine.

Lorsque la Mustang de Brolin atteignit la Lodge, six voitures et une camionnette de police étaient garées, leurs gyrophares tournoyant en silence sur ce décor de rêve. Le soleil n'était levé que depuis une demi-heure, et le ciel était encore blanc de ce réveil difficile, il nimbait la terre d'une luminosité douce et agréable.

Le planton qui gardait l'entrée laissa passer Brolin et Annabel en voyant l'uniforme de Salhindro. Le hall lambrissé de cèdres rouges était splendide avec ses tableaux et ses fleurs, mais la présence d'un brancard sur roulettes et d'un homme du bureau du légiste ternissait l'atmosphère. La pièce principale ressemblait à une salle de banquet médiéval, avec des murs en pierres apparentes aux jointures blanches, des poutres soutenant un plafond extrêmement haut et de longues tables couvertes de nappes brodées. Une succession de baies en arrondi offrait une vue imprenable sur la cascade et son écorce somptueuse de roche.

Devant l'une des immenses fenêtres, l'inspecteur Lloyd Meats parlait avec un homme en tenue de sécurité, le gardien des chutes. Une douzaine d'officiers de police, debout entre les tables, discutaient à voix basse dans l'attente d'un ordre. Meats aperçut le trio et posa une main sur l'épaule du gardien avant de le confier à un autre inspecteur en costume fripé.

— C'est encore lui, furent ses premiers mots. Notre tueur... araignée.

Meats décocha à Annabel un regard un peu plus long qu'aux autres.

Elle n'avait pas l'air d'être secouée par son agression de la veille. Et dire qu'elle avait été si proche du tueur qu'ils recherchaient partout... La présence de cette femme le dérangeait quelque peu. Légalement, il ne pouvait la justifier. *Seulement, elle a frôlé le tueur.* Et son aide avait été bienvenue avec le premier cadavre. Que pouvait-il lui dire ? En tant que détective, elle ne ferait aucune connerie, se dit-il. Oui, et au bout du compte, elle pouvait se montrer plus qu'efficace. De toute manière, Brolin ne discuterait pas là-dessus.

— On nous a dit au téléphone qu'il y avait peut-être un nouveau cadavre, enchaîna Salhindro. Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

Meats s'humecta les lèvres avant de poursuivre :

— C'est le gardien qui a trouvé le cocon ce matin, en faisant sa ronde très tôt. Il n'était pas sûr que c'était bien humain à l'intérieur, il est parti en courant. L'officier qui est arrivé sur les lieux en a fait presque autant, il a vu la forme transparente qui vibrait dans le vent et il s'est empressé d'appeler du renfort. Compte tenu du caractère singulier du corps et de son linceul, j'ai été rapidement prévenu.

— Où est-il ? demanda Brolin sur un ton froid.

— Toujours là-haut, on ne l'a pas déplacé. Le labo est en train de finir les prélèvements et la recherche de traces. On va pouvoir monter.

Meats tendit la main en direction des fenêtres et plus particulièrement vers un vieux pont au-dessus d'un torrent. La chute se décomposait en deux parties, la plus haute tombait du sommet d'une impressionnante falaise, jusqu'à former un petit lac qui dévalait vers une autre marche, bien plus modeste celle-ci. C'était au-dessus de cette deuxième cataracte qu'avait été bâti un pont à arc en bois, accroché dans les parois rocheuses ; d'en bas il semblait jaillir de la forêt pour s'enfoncer de l'autre côté, perdu dans un halo cotonneux.

Craig Nova, spécialement détaché sur cette affaire puisqu'il avait l'expérience de la scène de crime du premier cocon, ouvrit une porte latérale, et retira ses gants de latex. Il portait une combinaison spéciale, qui ne risquait de perdre aucune fibre qui puisse compromettre les indices découverts. Il fit descendre la fermeture et eut un signe de tête pour Lloyd Meats. Ce dernier le rejoignit, ils échangèrent quelques mots avant que Meats ne se tourne vers la douzaine de policiers en uniforme.

— Messieurs, puis-je avoir votre attention ?

Une femme parmi les officiers le remercia pour son sens de l'observation. Le silence se fit.

— Bon, on a le feu vert de l'unité scientifique, commença-t-il. Je vais donc vous demander de bien écouter ce que Craig Nova va vous dire sur les procédures de fouille. Il va falloir

ratifier le périmètre des chutes en entier, méthodiquement. Craig va vous expliquer la procédure de la recherche en grille, vous devrez vous y tenir strictement. Le moindre élément suspect devra être localisé, mais vous ne toucherez à rien, c'est Craig et son équipe qui effectueront les prélèvements, c'est compris ?

Une rumeur d'approbation monta dans la grande salle. Tandis que Craig Nova donnait ses instructions, Lloyd Meats invita Brolin et ses compagnons à le suivre.

Ils sortirent sur la terrasse d'observation. Les tonnes d'eau s'abattaient en mugissant.

— Les huiles nous ont donné les grands moyens sur ce coup, s'écria Meats pour couvrir le bruit. Bon, on va grimper là-haut par un sentier qui serpente dans les bois. Le cocon a été abandonné sur le pont Benson, enfin, *sous* le pont. Vous verrez.

Dès qu'ils s'enfoncèrent dans la forêt, le vacarme du déferlement s'atténua.

Brolin remarqua que Meats peinait un peu chaque fois qu'il devait s'appuyer sur sa jambe gauche.

— Un problème ? demanda-t-il.

— Oh, non, s'exclama Meats en se voulant rassurant, c'est rien. Je me suis fait mal au genou en défonçant la porte chez Mark Suberton. Je suis sûr que d'ici demain je n'aurai plus rien.

Ils suivirent le chemin tracé entre les troncs et les parterres de fougères. Annabel estima qu'ils étaient à bien quatre-vingts mètres au-dessus de la Lodge lorsqu'ils aperçurent le pont devant eux.

Avec toute cette bruine, la végétation était particulièrement luxuriante, les falaises étaient couvertes d'une mousse verte pelliculée de rosée et la forêt avait un petit air de jungle.

— C'est de l'autre côté, avertit Meats, il faut traverser.

Le pont en arc encastré enjambait un torrent, juste avant la deuxième chute, il ressemblait à un U inversé dont on aurait écourté les jambes. Dès les premiers pas, Annabel s'étonna de la faible hauteur de la balustrade. Ils étaient tout de même à une certaine altitude... Elle vit sur sa droite la Lodge et ses toits pointus, moins impressionnante maintenant qu'elle était rétrécie par la distance. Une file d'officiers de police sortaient

sur la terrasse d'observation, suivant Craig Nova vers le sentier. Annabel tourna la tête de l'autre côté. Elle se sentit écrasée. Minuscule.

L'escarpement montait à bien plus de cent mètres, estima la jeune femme. D'un seul tenant, droit et massif. Tout en haut, les silhouettes des arbres se découpaient sur le ciel dont le bleu commençait à envahir le blanc de l'aube passée. Au-dessus s'étendait un plateau sauvage, fendu d'un jaillissement limpide bordé de son carcan de pierre violacée. À l'endroit où l'eau se précipitait dans le vide, elle prenait la perfection miroitante d'une gerbe cristalline avant de se transformer au gré de la vertigineuse descente en un tourbillon d'écume. Elle s'écrasait tout en bas, au pied d'Annabel, en fracassant la surface de l'étang, au cœur d'une brume humide. Ici les hommes avaient érigé une plate-forme pour admirer cette autorité, ils venaient nombreux en toute saison, comme pour prendre leur dose d'humilité.

Les pas du groupe émettaient de faibles claquements sur les planches du pont, aussitôt étouffés par la cascade. Pour parler, il fallait élever la voix et se pencher vers l'autre. Meats s'arrêta à côté d'un assistant de Craig Nova qui était en train de démonter un projecteur portatif recouvert d'une bâche en plastique pour le protéger des gouttelettes incessantes.

Meats se pencha sur la rambarde, il n'était qu'à deux mètres de l'extrémité du pont, et quelques rochers saillants se trouvaient juste en dessous. Ils l'imitèrent tous.

L'arc qui sourdait du sol pour soutenir le pont était formé d'un assemblage de bardeaux qui dessinait une sorte de casier géant, allant en diminuant à mesure qu'il s'éloignait de la terre ferme, jusqu'à se fondre avec le tablier. Dans les premières ombres de ce treillis, on pouvait distinguer la présence d'un renflement laiteux qui dépassait, battant dans le vent. Des centaines de perles d'eau s'étaient accrochées dans sa soie.

— Comment a-t-il fait pour déposer le corps ici ? s'étonna Salhindro.

Meats désigna le bord de la paroi, à quelques enjambées :

— En faisant attention, on peut descendre sous l'arche par là, la suite demande un minimum d'acrobatie pour se hisser dans la structure sous nos pieds, mais c'est tout à fait possible.

— Même avec un tel chargement sur les épaules ? Meats et Brolin s'observèrent brièvement. Tous deux savaient que le premier corps avait été vidé, qu'il ne pesait pas très lourd, il y avait fort à parier qu'il en allait de même avec celui-ci. Ni l'un ni l'autre ne jugea opportun de rappeler ce point à Salhindro.

— Venez, vous allez vous rendre compte par vous-mêmes, lança Meats.

Il toisa Annabel avant d'ajouter :

— Il y a un risque, si jamais vous tombez, légalement, je ne peux justifier votre présence ici et...

Brolin l'interrompt :

— Elle sait ce qu'elle fait, laisse tomber.

Le ton était impérieux, le regard aiguisé comme une lame de rasoir. Meats repensa à ce qu'il avait vu en Brolin trois jours auparavant, un fauve, un prédateur plausible, il était inutile d'insister face à une telle détermination. Il haussa les épaules, après tout c'était pour elle qu'il se montrait prudent, et il contourna le bout du pont, en écartant les branches basses des arbres.

En s'assurant des prises avec les racines et les pierres, ils descendirent sous le pont par une étroite corniche, rasant le bord du gouffre au fond duquel courait le torrent entre les deux cascades.

Le corps était là, presque à portée de doigt, enveloppé dans son cocon filandreux. Il reposait en équilibre sur des poutrelles légèrement arrondies qui s'étiraient jusqu'à gagner le centre de l'édifice.

— Homme ou femme ? interrogea Brolin.

— Femme, répondit Meats. Comme la précédente, entièrement rasée, et... elle semble anormalement légère.

Ils savaient ce que cela signifiait.

Elle était vide.

Ni sang, ni organes.

— Je l'ai examinée au travers du cocon avec un assistant du légiste. A priori, elle a une ouverture à la base de la gorge, et une

sorte de... boursoufflure tout autour, comme la première. Mais le cocon ne permet pas d'être plus précis.

Brolin dépassa tout le monde pour se placer sous la structure. Il se hissa sans mal à l'intérieur, sous les yeux d'Annabel qui l'aurait voulu plus prudent. On pouvait se cogner facilement là-dedans et se blesser, voire tomber, et là... pensa-t-elle tandis qu'il progressait dans ce canevas.

Le détective privé finit par atteindre le cocon.

Il s'assit à ses côtés, les jambes dans le vide.

Le cadavre était à moitié recroquevillé.

Brolin se pencha sur le visage.

Il hurlait de terreur.

Celui qui tuait avait une manière bien à lui de signer ses meurtres.

Ce fut Larry Salhindro qui fit remarquer le premier à voix haute ce qu'ils pensaient tous :

— En tout cas, il aime se donner du mal pour déposer ses proies, cet enfoiré.

Le choix du lieu revêtait une importance immense, semblait-il. Et par-dessus tout, ce qui était le plus flagrant, se dit Brolin, c'était l'importance de l'eau.

La présence d'une chute d'eau à proximité des deux cocons qu'ils avaient retrouvés.

Ils étaient les seuls dans la vaste salle de la Lodge, Meats, Salhindro, Brolin et Annabel. Plusieurs touristes s'étaient déjà vu refuser l'entrée depuis le matin.

Une des employées du restaurant, malgré la fermeture temporaire de l'établissement, avait choisi de rester et proposa un café brûlant aux policiers. Elle remplit la tasse de Meats et s'écarta.

— On va procéder à l'autopsie ce soir ou demain, je te ferai parvenir le rapport aussitôt, prévint celui-ci à l'attention de Brolin. Le capitaine Chamberlin aimerait avoir ton avis sur le profil psychologique du tueur.

Brolin acquiesça d'un infime mouvement de la tête.

— La cellule qui travaille sous mes ordres a déjà obtenu quelques résultats dans la journée d'hier. Concernant notre

suspect numéro un, Mark Suberton, on est en train de reconstituer sa petite vie.

Il sortit son calepin de la poche intérieure de son costume. Une main fourrageait dans sa barbe pendant que l'autre tournait les pages.

— Suberton est célibataire, il a vingt-neuf ans, et euh... Meats chercha dans les poches de sa veste et en tira une feuille qu'il déplia : la photocopie couleur d'une photo d'identité.

— Le voilà.

L'homme était brun, des cheveux en pagaille, avec des pattes jusqu'au milieu des joues, et ses yeux étaient bordés de noir, ce qui était accentué par la mauvaise qualité de l'impression. Il n'avait pas l'air particulièrement amical mais pas non plus effrayant.

Meats guetta la réaction d'Annabel, elle était la seule à avoir approché celui qu'ils pensaient être le tueur, même si elle n'en avait rien vu, en dehors d'une nuque chauve. Elle ne broncha pas.

— Peut-être s'est-il rasé les cheveux, insista l'inspecteur. Elle leva les yeux vers lui.

— En ce qui me concerne, vous le savez, je ne sais rien de celui qui m'a attaquée dans les bois, donc : oui, ça pourrait être ce type sur la photo comme n'importe lequel d'entre vous...

Voyant qu'elle s'énervait un peu, Meats retourna à ses notes. Il ne devinait que trop bien son dépit de n'avoir pu glaner aucune information.

— Mark Suberton a fait quelques conneries et est tombé pour cambriolage, poursuivit-il. On vient de passer au crible les détenus qu'il a pu côtoyer, au cas où il vivrait chez l'un d'entre eux maintenant. Pour l'instant ça n'a rien donné. Niveau famille, c'est zéro, pupille de l'État, le garçon n'a pas connu son père et il a été enlevé à la garde de sa mère car celle-ci était en permanence en plein trip. Elle est morte d'overdose peu après. Côté positif, on sait que Suberton travaille chez un serrurier, enfin travaillait car il n'a plus été vu depuis trois mois.

— L'enfoiré a déserté son appart et son job dès qu'il a commencé à planifier ses crimes, tonna Salhindro.

— Il travaillait chez un serrurier ? répéta Brolin.

— C'est peut-être ça qui explique qu'il puisse entrer chez ses victimes sans effraction, on est en train de creuser la piste. Son patron, un certain... (Il lut parmi ses notes.) Blueton, collabore avec nos services, tout comme un autre employé, collègue de notre suspect, un Hamilton ou quelque chose comme ça.

— Et chez Suberton, la fouille de son appartement a commencé ? voulut savoir Salhindro.

— Pas encore, il faut mobiliser plusieurs personnes, c'est un tel bordel là-dedans. On se focalise sur les pistes prioritaires dans un premier temps. Notamment trouver ce qui relie Carol Peyton, notre première victime, et Lindsey Morgan qui a été enlevée de la même manière dans la nuit de mercredi à jeudi dernier.

— Vous allez vérifier avant l'autopsie pour l'identité ? fit Brolin en montrant du pouce le pont derrière lui, au travers des fenêtres.

— Oui, bien sûr. Je suis comme toi, j'ai bien peur qu'on ait retrouvé Lindsey Morgan...

— Ce qui voudrait dire que notre homme passe deux à trois jours avec sa victime.

Salhindro fit la grimace en se penchant vers Brolin.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Il peut l'avoir tuée le soir même !

— Ce que je vois, c'est qu'il abandonne le premier corps dans la nuit du mercredi au jeudi, il enlève la suivante le soir même, probablement avant, et l'abandonne à son tour le samedi soir, tout ça dans la même semaine. Si notre homme a un boulot je lui tire mon chapeau, parce que non seulement il travaille, mais en plus il a le temps de planifier ses crimes, de surveiller, de passer à l'acte, de rentrer chez lui – en admettant qu'il vive à proximité –, de vider ses victimes et tout ce qui va avec, et de rouler jusque dans des coins aussi paumés que celui-là pour abandonner les cadavres. Tout ça prend du temps, énormément de temps. Non, m'est avis que ça peut au contraire nous porter à envisager que le coupable de ces atrocités n'a pas d'emploi, ou bien qu'il est en vacances cette semaine. Rien de sûr, mais c'est à mettre dans un coin de nos cervelles pour plus tard, on ne sait jamais. Salhindro se recula sur sa chaise.

— Ouais, en effet... Ou qu'ils sont deux.

— Je n'en suis pas convaincu. Le délire de ce tueur est très élaboré, très poussé, donc personnel. Tu ne peux pas le faire partager à quelqu'un, ça semble extrêmement difficile d'embrigader un individu dans son propre fantasme, de le lui faire partager, en tout cas pas lorsqu'il est aussi développé et singulier que celui-ci.

Lloyd Meats profita de cette brève incursion de Brolin dans le domaine de la psychologie criminelle pour lui demander :

— Qu'est-ce que tu penses de lui, Joshua ?

— Je me garderai de tout commentaire précis pour l'heure. On peut au moins parler de son rapport aux femmes.

— Son rapport aux femmes ? répéta Meats sans comprendre.

— Oui. Il entre chez des couples sans faire de bruit pour neutraliser le mari par un moyen que nous ne connaissons pas encore. Il pourrait le tuer, un coup de couteau pour lui trancher la gorge et il serait tranquille, mais non, il préfère se compliquer la vie. Tant mieux. Cela dit, il réveille la femme, en tout cas chez les Peyton les traces de sang étaient assez éloquentes. Elle s'est éveillée et a reçu un coup à la tête. Puis il l'a laissée ramper sur plusieurs mètres avant de la frapper à nouveau. Il n'a pas hésité à le faire, non ça n'est pas son genre. Il se contrôle beaucoup trop pour ça, j'en veux pour preuve son audace à entrer chez les couples en pleine nuit et toute cette maîtrise autour de ses cadavres-cocons. Il pourrait choisir d'enlever une femme seule, le soir sur un parking, ou une prostituée sur une aire d'autoroute comme il y en a beaucoup sur l'Interstate 5. Non, il préfère prendre des risques en allant *chez* les gens. Et pas chez des femmes vivant seules, non, chez des couples. Pendant leur sommeil. Je ne serais pas étonné qu'il reste là à les regarder dormir pendant de longues minutes. Brolin laissa passer une courte pause.

— Il contrôle parfaitement la situation, reprit-il. Et s'il a laissé Carol Peyton ramper sur le sol dans sa chambre alors qu'elle saignait du crâne et peut-être qu'elle hurlait, c'est qu'il le souhaitait, c'est qu'il aimait ça. Je suis désolé de vous le dire, mais c'est encore un de ces micro-dieux en puissance, j'en ai

peur. Ce qu'il fait, il le fait parce que ça lui permet de se sentir omnipotent, d'avoir le droit de vie et de mort sur ses victimes.

Annabel capta une lueur étrange dans les yeux de l'ancien profileur. Le doute. Oui, c'était ça, il doutait de ce qu'il disait.

— Tu es sûr ? demanda-t-elle. Il inspira profondément.

— Eh bien ça y ressemble beaucoup.

— Mais ?

Un tout petit pincement secoua le bord de ses lèvres, presque une amorce de sourire.

— Mais tout ce qui suit me perturbe quant à ce qu'il est, au fond. Il me pour se sentir puissant, d'accord, pourtant il n'y a pas que ça. Tout ce rituel avec les araignées, tout ça dépasse le cadre habituel de la lutte pour le pouvoir. C'est pour cette raison qu'avant de rédiger quelque chose je voudrais en savoir plus. Il faut que l'on trouve comment il choisit ses victimes – comment procède-t-il pour les enlever – et pourquoi les araignées ?

— C'est ce qu'on essaie de comprendre, tempéra Meats. On ne prend pas de repos, toute la cellule travaille aujourd'hui, dimanche ou pas, je peux t'assurer que dès qu'on aura du nouveau tu le sauras.

Après une courte hésitation, Meats ajouta à l'attention de Brolin et Annabel :

— Par contre, vous devriez souffler un peu tous les deux. Vous avez l'air crevés.

Lorsque Annabel tourna les yeux vers le détective privé, elle vit à son attitude qu'il avait quelques idées en réserve.

Elle sut immédiatement qu'il préparait un mauvais coup.

Dehors le soleil apparut au sommet de la falaise, ses pétales d'or firent s'élever des ponts multicolores de la bruine. Les hommes du légiste venaient d'ôter le corps de sa tanière.

La porte donnant sur la terrasse d'observation s'ouvrit à la volée.

Un policier en uniforme se tenait dans l'encadrement, il transpirait à grosses gouttes.

— Inspecteur Meats, s'écria-t-il. On vient de faire une découverte dans la forêt, juste au-dessus, faut que vous voyiez ça !

Il était si livide qu'Annabel se demanda s'il n'allait pas s'évanouir.

Meats en tête, ils montèrent tous dans la forêt, jusqu'à hauteur du pont Benson avec toujours le même refrain aquatique en fond sonore. Là, un autre officier de police les attendait, moins pâle que son collègue, mais tout aussi déconcerté. Du menton il leur indiqua un fourré.

Le chemin zigzaguait entre plusieurs grosses pierres, assez volumineuses pour servir de siège, et était bordé de fougères tellement denses qu'avec les arbres elles dissimulaient l'horizon. Filtrée par la frondaison, la luminosité était celle d'une fin de journée. La tache de sang sur un des rochers avait une teinte sombre dans ce clair-obscur. Tout comme celles qui maculaient les feuilles derrière un roc.

Elles s'éloignaient du sentier en formant une piste, de plus en plus nombreuses, de plus en plus larges.

Jusqu'à devenir une flaque sur la terre. Le bourdonnement d'une nuée d'insectes volants monta d'entre les plantes.

Meats écarta deux fougères et déboucha devant le tronc d'un pin. L'écorce n'était pas grise comme elle aurait dû l'être.

Mais d'un noir bordeaux.

La carcasse d'un cerf s'étalait à ses pieds. Ouvert de la gueule à l'anus. Les tripes alignées parmi les racines.

Les mouches étaient si nombreuses à arpenter le tronc ensanglanté qu'on aurait pu croire que l'arbre ondulait. Quelques-unes palpaient sur les yeux de l'animal mort ; et dans ce chaos organique, on pouvait remarquer qu'aucun insecte ne s'aventurait parmi les organes exposés à l'air vif. Dans des circonstances ordinaires, ce détail aurait relevé de l'impossible.

Annabel l'avait remarqué aussitôt, comme tous les flics ici. Elle savait que les mouches venaient pondre leurs œufs dans n'importe quelle charogne, dans les blessures, les chairs ouvertes, les yeux, la bouche, tout était un réceptacle valable

pour elles. Sauf lorsqu'il y avait du poison, se souvint Annabel. Elle l'avait expérimenté : le cadavre d'un homme dévoré par les larves, à l'exception de plusieurs parties dont la bouche qui sentait l'amande amère, odeur caractéristique du cyanure.

Les mouches ne pondent pas là où il y a du poison.

Ou du venin.

C'était ça. Les entrailles de ce cerf étaient toutes imbibées de venin. D'une quantité incroyable de venin. Comme si la bête qui l'avait injecté était énorme. Une araignée de la taille d'un poney...

— C'est dégueulasse, grogna Salhindro. Pourquoi il a fait ça ? La rage ?

Lloyd Meats contourna l'arbre et secoua la tête en revenant vers le petit groupe. Il n'y avait rien d'autre.

— Ça n'a aucun intérêt à moins de servir de message, exposa Brolin. Je crois que c'est un avertissement. Toutes ces gouttes de sang, les unes derrière les autres pour nous conduire jusqu'ici, il faut suivre un chemin, suivre les pas du tueur. C'est un avertissement.

Salhindro se racla la gorge, il guetta les lèvres de Brolin dans l'attente de la suite, le visage congestionné par le dégoût. Brolin enchaîna :

— Je crois qu'il veut nous montrer ce qui nous attend si on décide de le suivre ou de remonter jusqu'à lui.

*

**

Une fois dans la Mustang, Larry Salhindro expira longuement, le front collé contre la vitre. Il vit défiler le paysage sans parvenir à dire un mot. Brolin, qui conduisait, posa une main sur l'épaule de son ami, en guise de maigre réconfort. Cette matinée leur avait fait côtoyer l'univers délirant de l'assassin, et par là même rappelait à Larry que son frère était très probablement mort dans des circonstances atroces.

Annabel non plus ne trouva pas les mots, ou plutôt ne jugea pas opportun d'en avoir, Larry n'avait besoin que de temps, et le voyage se fit en silence jusqu'aux abords de Latourell, carrefour

entre la direction de Portland et le chalet de Brolin. Le détective privé s'arrêta sur le parking d'un Holiday Inn en laissant le moteur tourner.

— Il faut décider de ce que l'on fait, déclara-t-il. Larry, si tu veux rentrer chez toi, te reposer ou...

— Oublie ça. Je sais que tu as toujours une idée en tête, et je veux en être.

— Rien de précis pour le moment, désolé de te décevoir. En revanche je crois qu'il serait intéressant de continuer à interroger toutes les familles attaquées par des araignées. Il faut trouver comment notre homme s'y prend pour faire entrer ses créatures chez ses victimes.

— Par courrier semble-t-il, intervint Annabel, du moins est-ce là ce qui apparaissait hier ; cette boîte que Mme Rice a reçue...

— Peut-être, ça mérite qu'on approfondisse avec les autres.

— On pourrait se séparer pour aller plus vite, pas la peine d'être trois à chaque fois, proposa Salhindro.

— Tu vas avec Annabel, ton badge de flic rassurera les personnes. De mon côté j'aimerais faire quelques recherches en bibliothèque.

— Quel genre de recherches ?

— On fera le point ce soir. Je vous dépose en ville. Annabel ? Tu m'appelles sur mon portable lorsque vous êtes prêts, en fin d'après-midi ou début de soirée, ça vous va ?

Ni Annabel, ni Salhindro ne protestèrent, ils n'en sauraient pas plus sur ce qu'il comptait faire.

Peu avant midi, la Mustang déposait le gros flic et la détective new-yorkaise devant le Central de police où Salhindro prit une voiture pour la journée.

Ils sillonnèrent la ville, dans un premier temps ils dérangeaient systématiquement leurs « témoins » pendant leur déjeuner. Après le troisième couple, Annabel et Larry avaient mis au point une batterie de questions adéquates. Larry avait la liste des victimes avec quelques renseignements sur chacune d'elles, le nom de la personne mordue était souligné en rouge, et parfois il disposait même du nom de l'espèce d'araignée qui avait été retrouvée, quand elle l'avait été. Il y avait deux

espèces : *Latrodectus* ou veuve noire, et *Loxosceles reclusa*. Toutes deux dangereuses pour l'homme.

La plupart des victimes de morsure n'étaient plus à l'hôpital, sauf pour les plus récentes, mais bien chez elles. Dans l'ensemble elles n'avaient eu besoin que d'une perfusion contenant du gluconate de calcium et de vingt-quatre heures d'observation, plus de peur que de mal. La liste s'était encore allongée depuis trois jours. Onze personnes avaient été mordues par une araignée venimeuse. On comptait trois décès. Un vieil homme avait succombé à sa peur plus qu'aux toxines de l'arachnide, en revanche une adolescente était morte suite à une réaction violente de son organisme, et un nouveau-né était décédé immédiatement.

Ce qui était encore plus curieux, c'est que les araignées se trouvaient toujours chez des couples, et dans deux cas, c'était un visiteur qui avait été mordu : l'adolescente décédée – petite voisine des propriétaires de la maison – et le petit-fils des Rice en visite chez ses grands-parents – lui s'en était tiré.

C'était le sixième couple qu'ils visitaient lorsque Annabel prit Larry par le bras dès qu'ils eurent mis les pieds dehors. Ce qui lui était apparu comme une facétie du destin dans un premier temps s'était étoffé au fil des « interrogatoires » pour devenir un point intéressant.

— Larry, je peux voir la liste que vous avez ?

Sur le coup, Salhindro fut plus décontenancé par le geste amical de la jeune femme que par autre chose. Il cligna des yeux bêtement en la lui tendant. Elle l'inspecta en hochant la tête.

— Je me demande si le taré qui s'amuse avec ses araignées ne serait pas en train de chercher à tuer l'amour.

— Quoi ? s'exclama Salhindro.

— Enfin, c'est une image. Votre liste confirme ce qu'on voit depuis ce matin : tous les couples attaqués par une araignée sont soit de jeunes couples, soit des couples d'un âge avancé. Regardez les dates de naissance.

— Oui, j'ai bien vu, des jeunes et des vieux. Je me suis posé la question, est-ce une coïncidence ? Après tout, la majeure partie des gens de cette ville vivent à deux. Statistiquement, ça n'a rien d'étrange.

— Larry, il ne s'agit pas de célibataires, ni de veufs, ni d'une araignée dans une école, à chaque fois c'est identique : un couple, rien qu'un couple, comme si ce qui les liait tous était leur amour.

— C'est pour ça que vous leur demandez à tous s'ils sont mariés depuis longtemps ?

— Et vous remarquerez que six des onze couples ont moins de trente ans et qu'ils sont tous mariés depuis moins de six mois. Je suis désolée, mais en ce qui me concerne je ne crois plus à la coïncidence.

— Alors quoi ? Il tue ceux qui s'aiment ? Ce serait débile !

— Pourquoi pas ? Je suis certaine que s'il était là, Joshua nous dirait que le tueur est l'enfant d'un couple divorcé, ou qu'il a été repoussé par celle qu'il aimait, un peu comme Ted Bundy.

Annabel s'emballait, ils avaient une hypothèse valable.

— On va un peu vite, là, contra Salhindro.

— Non ! Regardez ! Sur les onze couples, tous sont de jeunes mariés ou mariés depuis très longtemps.

Une idée appelant la suivante, Annabel fit un autre rapprochement.

— Et ça correspond à ce que Joshua a dit tout à l'heure, ajouta-t-elle. Le tueur ne s'en prend pas à des femmes isolées comme il pourrait le faire pour se simplifier la vie, non, il attaque des couples ! Carol Peyton et Lindsey Morgan ont toutes les deux été enlevées pendant le sommeil de leur mari. On tient quelque chose, Larry.

— Très bien, calmez-vous, on va essayer de voir les autres familles, leur poser des questions en gardant cela à l'esprit. D'accord ? On doit découvrir comment ce type s'y prend pour faire entrer ses araignées chez les particuliers...

Annabel se montra prolifique en hypothèses pendant tout le chemin qui les menait au couple suivant sur la liste. Ils poursuivirent ainsi jusqu'à l'heure du dîner, surpris de n'avoir eu aucune nouvelle de Brolin. Annabel essaya d'appeler son portable, elle tomba sur la messagerie.

Pour patienter, Larry l'invita à manger une pizza dans ce qu'il jugea être le meilleur restaurant à pizzas de Portland : *Escape from New York*. Il jura, non sans humour, que ça n'avait

rien d'un clin d'œil à l'attention de la jeune femme new-yorkaise. Ils se régalarèrent et purent mettre au clair leurs découvertes du jour.

Ils n'en avaient pas l'absolue certitude, mais le recoupement des témoignages semblait converger vers le même schéma : le tueur envoyait à ses victimes un petit paquet ne contenant que des flocons de mousse... et une araignée particulièrement redoutable.

Il était temps de prévenir l'opinion publique. Il était possible que certaines personnes aient aperçu l'araignée et l'aient écrasée sans en référer à la police. Pis, d'autres colis pouvaient être en chemin pour leurs futures victimes.

Et, Annabel avait insisté là-dessus, tous les foyers touchés entraient dans la même catégorie : un couple marié soit depuis peu, soit depuis très longtemps.

Un peu avant minuit et demi, Annabel était passée de l'inquiétude au stress. Elle essaya de joindre Brolin pour la quatrième fois.

La voix du détective privé envahit l'écouteur :

— Joshua Brolin, laissez un message, merci.

« BIP »

Portland est plus réputée pour sa pluie rituelle, ses magnifiques orages sur la silhouette du mont Hood, que pour la chaleur étouffante de ses étés. Pourtant, en ce dimanche de la mi-juin, la plupart des rues étaient désertes. Le soleil claquait si violemment sur l'asphalte que les routes prenaient l'apparence d'une gomme malléable.

Par moments, Brolin avait le sentiment d'être le dernier survivant de son espèce. L'unique source de mouvement à des kilomètres à la ronde. Même les animaux avaient déserté l'espace. Ni chat, ni chien, ni oiseau. Lui seul dans cette lumière argentée qui plaquait la vie au sol dans une vaine et ultime recherche de fraîcheur, à l'abri de tout regard.

Il commença par *Powell's City of Books*, sur Burnside⁸ avenue. En lisant le nom de l'avenue sur son panneau vert, il se demanda ironiquement s'il fallait y voir un signe.

Powell's occupait tout un quartier et c'était à peine suffisant pour contenir tous les ouvrages neufs et d'occasion qui s'y amassaient. Plus d'un million de références, mentionnait la publicité.

Le libraire auquel s'adressa Brolin fit preuve d'une formidable célérité, il rassembla pour lui une pile d'ouvrages traitant des araignées. Il connaissait Brolin, qui venait de temps à autre faire appel au savoir de toute l'équipe, toujours sur des thèmes complètement différents ; il était devenu pour eux un sujet de plaisanterie même si aucun n'osait s'y risquer en sa présence. « Des fois, quand il vous regarde, c'est comme s'il vous fouillait l'âme », avait dit une des libraires à ses collègues, et la plupart avaient approuvé.

Brolin trouva plusieurs passages sur la sériciculture en général, la culture de la soie, mais rien de précis, en tout cas pas

⁸ *Burnside* : la face brûlée.

en rapport avec les araignées. À chaque fois, on la rapportait aux vers à soie, jamais à cette créature à huit pattes.

Vers quinze heures, Brolin quitta la grande boutique pour s'acheter un sandwich qu'il dévora en conduisant, une main sur le volant brûlant. En désespoir de cause, le libraire lui avait conseillé le département scientifique de la bibliothèque universitaire de Portland. Sa carte de détective privé fut suffisante pour lui garantir l'accès à tout l'immeuble, et ce jusqu'à la fermeture : vingt-deux heures le dimanche en période d'été. Il n'en demandait pas plus.

Il consulta la base de données informatisée, incluant les thèses. La recherche thématique proposa plusieurs titres. Brolin demanda une impression de la liste et fila avec ses trois feuilles vers un des postes à connexion Internet. Avant de se lancer dans de plus amples et longues fouilles, il était peut-être utile de voir ce que le web proposait. Sur des sujets aussi pointus que celui qui l'intéressait, Brolin douta qu'il pût trouver quelque chose d'intéressant, néanmoins cela méritait qu'on y passe un peu de temps.

Il utilisa un moteur de recherche simple mais universel : *Google*. Il essaya d'abord avec « Araignée » et « soie », puis affina en ajoutant le terme « culture ». Les résultats s'affichèrent en « 0,23 seconde », indiquait la barre de synthèse. Il fallait au moins reconnaître ce progrès à l'homme.

Brolin passa une demi-heure à faire le tri parmi les informations qu'il débusquait, dans l'ensemble inutiles, il devait bien l'avouer. Il répéta l'opération depuis un autre moteur de recherche : *AltaVista*. Les résultats furent tout aussi peu conséquents. La culture de soie d'araignée n'était pas un sujet répandu sur Internet. Il surfa sur [Furty.com](#), moteur de recherche animalier, et enfin sur le site de l'American Arachnology Society sans plus de succès. Il revint finalement aux pages qu'il avait mises de côté, celles où le nom de NeoSeta était apparu. Les informations étaient succinctes, on parlait de travaux en laboratoire sur la soie d'araignée, de vaches génétiquement modifiées et du lait qui était supposé contenir la fameuse protéine de soie. Rien qu'il ne sût déjà. NeoSeta ne laissait filtrer aucun détail.

Une autre page intéressa le détective privé. Elle mentionnait l'intérêt de l'armée dans tout ce qui touchait la production de soie d'araignée à grande échelle. L'article était tiré des archives du *New York Times*, il expliquait que l'United States Army Soldier and Biological Chemical Command à Natick dans le Massachusetts venait d'abandonner ses recherches sur la soie d'araignée, jugeant le domaine infructueux, et surtout beaucoup trop cher.

Brolin se remémora les propos de Donovan Jackman chez NeoSeta, selon lesquels l'armée injectait une partie de l'argent nécessaire aux recherches.

Bien sûr, railla Brolin intérieurement, ils vont laisser NeoSeta prendre le coût des travaux à son compte, en participant au tiers de ceux-ci avec l'armée canadienne, minimisant ainsi les pertes s'il n'y a finalement aucun résultat. Et si par miracle le projet aboutissait, en faisant partie des financeurs, l'armée serait prioritaire pour les premières commandes.

Brolin mit l'ordinateur en veille et s'enfonça entre les longues étagères en quête des titres proposés par sa liste thématique.

Il passa cinq heures enfoui dans les pages à l'odeur de renfermé, il apprit comment les araignées de la famille des *Araneidae* tissaient leur toile, comment certaines espèces chassaient, il découvrit qu'il n'était pas rare de trouver des toiles de sept ou huit mètres de diamètre dans les forêts tropicales. Ce dernier point lui arracha un bref frisson. Et s'il en allait désormais de même dans les forêts américaines ? Dans l'Oregon, pour être plus précis...

Rien en revanche sur l'élevage d'araignée en vue d'en extirper la soie en grande quantité. À plusieurs reprises, le sujet avait été abordé, pour être clos d'un tranchant : « C'est impossible. »

Il était vingt-deux heures, à travers les fenêtres de la bibliothèque, le crépuscule rampait jusqu'aux lampes de la grande salle. Une femme s'approcha de Brolin pour lui indiquer qu'ils allaient fermer.

De toute façon, il avait épuisé toutes ses pistes ici.

De son siège, il étira ses membres engourdis, puis croisa ses mains derrière sa tête.

Il repensa à la découverte faite le matin, au cadavre dans le cocon.

Dire qu'ils avaient l'identité probable du coupable... Mark Suberton.

Il avait fait de la prison pour cambriolage, ce qui était caractéristique des tueurs de cet acabit. Ils aiment entrer chez les gens, s'approprier des vies en flânant dans leur maison, en lisant leurs journaux intimes, en reniflant leurs vêtements, avant de passer à l'acte. Ici ou ailleurs. Mais ce qui le faisait vibrer c'était la mise à mort. La possession de l'autre.

Brolin enfonça ses ongles dans ses paumes. C'était rageant de savoir qui était l'homme qu'ils recherchaient sans savoir où l'attraper. Ils avaient eu beaucoup de chance pour l'empreinte, Suberton avait pensé à tout, sauf à ça. La pile *dans* la lampe. Et il n'avait certainement pas prévu de laisser sa lampe sur place...

Brolin fronça les sourcils.

Tout d'un coup, il comprenait le problème que cela posait.

Si Suberton avait perdu sa lampe torche dans la chambre, comment était-il redescendu ensuite ? Dans le noir ? Avec Carol Peyton sur les épaules ?

Il pouvait tout à fait allumer les lumières de la maison.

Mais quel tueur ferait une chose pareille ? En pleine nuit ? C'était peu prudent, il était toujours préférable d'être le plus discret possible, le moins éclairé pour qu'on ne puisse voir ni silhouette ni visage.

Et puis, même s'il était descendu dans le noir, ou qu'il ait allumé la lumière, il avait bien dû se rendre compte qu'il n'avait plus sa lampe pour s'éclairer ? Carol était inconsciente, et le mari aussi, pour une autre raison, encore inconnue celle-ci. Donc il avait le temps de remonter chercher sa lampe, pourquoi ne pas l'avoir fait ? Ne l'avait-il pas trouvée parce qu'elle avait glissé sous cette armoire ?

Brolin sentait qu'il pouvait passer une heure en conjectures, il ne trouverait pas de réponse. Néanmoins le problème le titillait.

Il sortit son téléphone portable et le ralluma, il ne risquait plus de déranger qui que ce soit, la bibliothèque était déserte.

Au Central, on l'informa que Lloyd Meats était rentré chez lui en fin d'après-midi. Brolin composa le numéro privé de l'inspecteur. Sa femme décrocha, elle manifesta une sincère émotion de l'entendre à nouveau, elle lui proposa de venir dîner un soir prochain avant de s'effacer pour laisser Meats prendre le téléphone. Celui-ci enjoignit à Brolin de rentrer souffler quelques heures mais le privé enchaîna :

— Où en est l'enquête ? Des nouvelles concernant le cadavre trouvé ce matin ?

— Oui, il s'agit bien de Lindsey Morgan, celle qui a été enlevée mercredi. L'autopsie sera réalisée demain probablement. (Meats se mit à parler à voix basse, pour que sa femme n'entende pas.) On peut déjà dire que c'est le même cirque, cadavre trop léger, donc vidé, pourtant il n'y a aucune incision, hormis à la gorge où ce taré a éjaculé.

— Le légiste s'est-il prononcé sur la date de la mort ? Dès qu'on le saura cela nous indiquera au moins combien de temps il les garde avec lui, vivantes ou mortes.

— Josh.

— Et que le légiste vérifie si cette fois encore, il n'y a aucune trace sur le corps, ni sous les ongles. Ce qui voudra dire que le tueur les lave et ensuite leur viole la gorge, ce qui est peu probable. En revanche, on peut penser qu'il les lave en prenant soin de ne pas nettoyer la gorge, il veut être sûr qu'on trouvera le sperme, c'est un élément important. Il veut communiquer, nous montrer qu'il est mature, qu'il est capable.

— Josh.

— Quoi ?

— Tu as quitté la police, tu te rappelles ? Je sais tout ça, ce que je voudrais dans l'immédiat, c'est que tu rentres chez toi et que tu te reposes.

— Je ne suis pas fatigué.

Meats allait contre-attaquer, Brolin fusa :

— Lloyd, je voudrais aller chez Suberton.

— Oh, merde, qu'est-ce que tu vas faire là-bas, tu as vu le foutoir que c'est !

La responsable de la bibliothèque revint pour lui demander de sortir. Brolin se tourna vers elle et planta ses prunelles noires dans celles de la femme. Il la vit déglutir. Il lui fit signe qu'il avait compris et lui tourna le dos pour poursuivre sa conversation :

— Je voudrais simplement jeter un coup d'œil. Fureter un peu dans les pièces, pour cerner le genre d'homme qu'il est.

Meats soupira dans le combiné.

— C'est important, insista Brolin. C'est toi qui m'as demandé mon aide pour faire un profil du tueur. On ne sait jamais, ça peut nous aider à le comprendre, à ne plus être une longueur derrière lui.

— Et ça ne peut pas attendre demain, j'imagine ?

— Je suis prêt, ce soir.

— OK, OK... On se rejoint dans...

— Seul. J'ai besoin d'être seul pour ça.

— Josh, je ne peux pas te laisser y aller seul, il y a les scellés et puis ce mec sait qu'on a trouvé son repaire, rappelle-toi le stratagème de l'alarme reliée à la ligne téléphonique. Cet enfoiré est assez malin pour ne plus vivre dans son taudis mais il continue de payer ses factures de téléphone pour alimenter son petit système.

Brolin se souvenait de cet aspect de l'enquête. Le soir même de la découverte de l'appartement, ils avaient minutieusement décortiqué la vie de Suberton, jusqu'à découvrir un compte en banque sur lequel étaient prélevées les factures pour la ligne téléphonique, l'électricité et le loyer. Depuis trois mois il n'y avait eu aucune rentrée d'argent ni aucun débit en dehors des prélèvements automatiques. À ce rythme il restait à peine de quoi tenir jusqu'à l'automne. Le compte était à présent sous surveillance, dans l'espoir que Suberton retire du liquide, quelque part, pour la première fois depuis trois mois.

— On ne sait jamais, il pourrait...

— Ne me raconte pas de conneries, l'interrompit Brolin. Tu ne crois pas une seconde qu'il pourrait revenir, sinon tu ferais surveiller l'appartement. Laisse-moi y aller, *tu* pourras envoyer un agent demain matin pour reposer les scellés.

Lloyd Meats capitula en demandant à Brolin de ne rien toucher et raccrocha.

Brolin se rendit compte qu'il était tard et qu'Annabel l'attendait sûrement. Il allait l'appeler lorsqu'il retint son geste en constatant qu'il n'avait presque plus de batterie, à peine de quoi passer un dernier coup de fil. Elle était en compagnie de Larry ; quoi qu'ils fassent, elle était entre de bonnes mains. Il coupa son téléphone, il la joindrait en sortant de chez Suberton, dans moins d'une heure. Vers vingt-trois heures.

A vingt-trois heures trente au plus tard.

Quartiers nord de Portland. L'alignement des immeubles bruns d'où pendent des pièces de linge par milliers aux fenêtres. Les détritiques cuits par la chaleur du jour qui collent aux rues, le squelette d'un vélo accroché à un lampadaire, et des groupes de jeunes qui sortent enfin, maintenant que la nuit enserre la ville au point de faire tomber la température d'une poignée de degrés.

Brolin entra dans le bâtiment où avait vécu Mark Suberton. Le détective privé vérifia que personne ne le guettait et força la boîte aux lettres du suspect. Elle était pleine de publicités et de quelques enveloppes.

Lloyd, tu n'as même pas ordonné qu'on la vide...

Son ancien collègue ramollissait, certes l'appartement n'était plus une priorité, cependant il ne coûtait rien d'inspecter son courrier.

Au vu des en-têtes, il n'y avait que des documents administratifs, venant essentiellement de la banque. Sauf une carte. Très simple, c'était une vue d'Orlando en Floride. Au dos une écriture grossière disait : « C'est chau à Orlando ! Si tu savais que tu rates ! Sor de ton trou, donne-nous des nouvelles. Amitié, Earl. » Brolin lut les dates sur les cachets de l'U.S. Mail, remit la pile de lettres sous les publicités et referma la boîte. Au moins il savait que Suberton n'avait pas fait semblant d'abandonner les lieux, certains courriers remontaient à la mi-mars. Ça coïncidait. Trois mois qu'il n'était plus revenu travailler, trois mois que son compte en banque ne bougeait plus hormis les prélèvements automatiques, et trois mois sans ramasser son courrier. Et la poussière de l'appartement venait le confirmer.

Brolin ne comprenait pas cette logique, et c'était pour cela qu'il était venu ce soir. Pour ça et pour cerner un peu mieux ce Mark Suberton. Pourquoi avait-il planifié son départ tout en

gardant son appartement ? Il n'était pas riche et la raison aurait voulu qu'il soit parti avec l'argent qu'il avait sur son compte en banque... N'était-il pas plus évident, s'il avait peur d'être identifié un jour, de déménager sous une autre identité ? Au vu de ce dont il était capable avec ses victimes, Suberton était débrouillard, se procurer un faux nom n'était pas du domaine de l'impossible... Comme tout être humain, les tueurs ont chacun leur logique, avait appris Brolin, si tordue soit-elle dans certains cas. C'était à lui de comprendre celle de Mark Suberton.

Le couloir du rez-de-chaussée était désert, Brolin enclencha la minuterie et une lumière orange illumina la longue enfilade de portes. Les murs étaient couverts de graffitis, d'entailles gratuites ou d'initiales gravées. Le sol était crasseux, les taches incrustées dans le lino – lorsque celui-ci n'était tout bonnement pas arraché – dessinaient une mosaïque du temps et de la misère.

La porte de chez Suberton avait été bricolée après l'intervention de la police pour pouvoir fermer, essentiellement à l'aide des scellés : de longs rubans jaunes collés aux jointures. Quelqu'un aurait dû être affecté à la surveillance de l'appartement, dans un quartier comme celui-ci, il ne se passerait pas longtemps avant qu'on déchire le Scotch officiel pour piller les lieux. Là encore Lloyd Meats était à côté de ses pompes, remarqua Brolin. En fait, il ne savait que trop bien ce que vivait Meats. Une pression énorme, tout penser, tout faire, avec des budgets minimes et des effectifs restreints. Il fallait enquêter chez les Morgan et chez les Peyton pour les disparitions des deux femmes, conduire l'enquête de voisinage, en faire autant pour chacune des familles attaquées par une araignée en ville, retrouver la trace de Mark Suberton en interrogeant ses proches et ses compagnons de travail une fois identifiés, gérer les résultats scientifiques de l'enquête, chercher d'autres pistes... Et tant d'autres choses encore.

Brolin sortit sa trousse de travail enfouie dans la poche arrière de son jean. Elle contenait le nécessaire pour ce genre de situation : sachets plastique, crayon lumineux, pince à épiler... Et surtout : un petit canif multifonction dont il se servit pour déchirer les scellés.

Il entra en vitesse et referma derrière lui. Il poussa sur la porte pour qu'elle s'enfonce dans son chambranle en grinçant. Dans le noir absolu des lieux, l'odeur de renfermé assaillit Brolin, celle de la poussière, du plâtre effrité, ou du carton moisi. Son premier réflexe fut de poser sa main sur l'interrupteur mais il se garda de l'actionner. Si le petit système d'alarme relié de la porte à la ligne téléphonique était désactivé, rien cependant ne prouvait que Suberton n'avait pas mis au point un autre piège quelque part, l'homme était ingénieux. Et paranoïaque, pouvait-on dire à en voir son appartement. Comme l'avait déjà remarqué Brolin, tout ici était fait pour qu'un intrus se sente désemparé et perdu. Tout était inaccessible, pour aller dans la cuisine il fallait ramper entre des cartons, passer sous une table ou se tortiller entre deux meubles de haute taille.

Par excès de prudence et de discrétion, Brolin décida qu'il n'utiliserait que son crayon lumineux. Il le sortit et l'alluma. Le cône blanc fendit l'obscurité à ses pieds, amenant à la vie les cohortes de poussière qui flottaient dans l'air, comme une neige de cendre légère.

Le détective privé disposait du vestibule pour se mouvoir normalement, ensuite il faudrait s'adapter à la topographie délirante de l'aménagement. L'appartement consistait en une enfilade de trois pièces de taille moyenne, mais le labyrinthe que Suberton avait installé avec toutes ses affaires multipliait par quatre ou cinq le chemin à parcourir. À n'en pas douter, Suberton le cambrioleur n'avait pas raccroché en sortant de prison. Il y avait là de quoi équiper au moins cinq habitations : cuisinières, vaisseliers, tables et chaises, téléviseurs. Sans compter les nombreux cartons, et ce qu'ils devaient contenir en CD volés, argenterie et bibelots divers. Des draps en recouvraient une partie. C'était le paradis des souris.

Brolin hésita sur la méthode à employer pour se déplacer. En équilibre d'un meuble à l'autre comme l'avaient fait les policiers l'autre soir pour vérifier que Suberton n'était pas là ? Ou en utilisant les voies que celui-ci avait tracées ?

Il opta pour la deuxième solution, c'était encore ce qu'il y avait de mieux pour faire connaissance avec l'esprit torturé du fuyard.

Sur le seuil de la première pièce, Brolin se glissa entre deux armoires qui faisaient office de cerbères. Il passait tout juste, mieux valait ne pas être trop gros. L'ampleur du délire apparut à Brolin juste ensuite. C'était l'entrée du labyrinthe de cartons. Ces derniers étaient empilés les uns à côté des autres en une longue procession, pour former des murets dont la hauteur ne dépassait jamais le niveau des hanches. Depuis le vestibule et dans cette obscurité, Brolin avait d'abord pensé que tous les tissus qu'il apercevait recouvraient des meubles, en fait ils étaient tendus sur les cartons pour servir de toit. Il n'avait pas prêté attention à cela le vendredi soir lors de sa première visite, trop absorbé qu'il était par la déception de ne pas trouver Suberton en personne.

— Bien, puisque c'est ce que tu veux... murmura-t-il.

Brolin s'agenouilla et entra dans le labyrinthe.

Sa lampe éclairait devant lui, les éclats blancs rebondissant sur les murs de cartons, avant de se perdre après moins de deux mètres. Il faisait sombre, et chaque frottement était étouffé par l'étroitesse du passage. Il ne fallait pas être claustrophobe, car l'amplitude de mouvement était réduite. Après quelques reptations, Brolin dut s'arrêter pour vider son esprit. Il devait se débarrasser de ce sentiment enfantin d'évoluer dans une cabane géante. L'oppressante obscurité des lieux ne tarda pas à l'y aider.

Brolin reprit sa progression, jusqu'à une bifurcation. D'après la configuration des lieux, il prit sur la gauche. Le coude qui suivait était si étroit qu'il se demanda s'il pouvait passer. Brolin essaya de pousser sur une pile de cartons pour élargir le chemin. Il s'assit, la tête déformant le drap au-dessus et assura sa prise avant de pousser. Quelque chose de lourd bougea en hauteur. Il s'immobilisa. *C'est pas une bonne idée.*

Si Suberton avait disposé des objets en équilibre sur le sommet des cartons, cela pouvait lui tomber dessus. *Un fer à repasser, une batterie de couteaux de cuisine, va savoir de quoi est capable l'esprit de ce type ?* Il se souvenait que les flics

avaient fait tomber bon nombre d'ustensiles en arpentant les lieux.

Brolin cala sa lampe entre ses dents, s'allongea sur le côté et entreprit de se faire glisser petit à petit pour franchir le coude serré.

Il y eut alors un grincement, un peu plus loin dans la galerie.

Le privé tendit l'oreille. Le bois craqua de nouveau.

C'est l'appartement, rien d'anormal, focalise-toi davantage sur la compréhension de Suberton.

Brolin déboucha sur un évasement. Il se trouvait sous une table. Trois autres galeries en partaient entre chaque pied, le reste étant parfaitement bouché à l'aide de planches, d'une table basse relevée et d'une pile d'albums photos.

Tu n'avais que ça à faire, Mark ? le maudit-il.

Heureusement, l'appartement n'était pas immense, il n'était pas difficile, avec un minimum de sens de l'orientation, de se repérer, même en étant allongé sous des draps. Brolin avait de plus en plus le sentiment d'évoluer parmi les tranchées qu'on dépeignait dans les livres sur la Première Guerre mondiale, sauf que celles-ci n'étaient pas à ciel ouvert et qu'elles étaient si basses qu'on ne pouvait presque pas tenir assis. Il longea le bas d'un meuble avant de tourner sur un passage qui filait entre deux plaques noires réfléchissantes.

Brolin se dressa sur les coudes, la lampe en mouvement.

Il ne comprenait pas ce qui constituait les murs à cet endroit. Qu'était-ce ? Deux miroirs d'ébène de trois mètres de long ?

L'explication jaillit d'un coup. Des aquariums.

Avec cette nuit aveuglant l'appartement, les deux aquariums ressemblaient à des cercueils. Les vitres opaques renvoyaient le soleil dérisoire de la lampe. Le toit de toile semblait avoir été agrafé sur le dessus des deux bacs.

Brolin les dépassa. Il devait être dans la seconde pièce désormais.

Ce fut dans le virage suivant qu'il posa sa main sur ce qui lui insuffla une réelle bouffée de peur.

Une substance filandreuse et collante, tendue sur le sol entre deux cartons. Brolin retira aussitôt sa main.

Une toile d'araignée.

Et pas de celles, minuscules, qu'on ne remarque qu'à peine en les traversant. Celle-ci était épaisse et consistante.

Merde, merde, merde... Relaxe-toi, pas de geste vif.

Il fit une reptation en arrière et avança la main qui tenait la lampe pour éclairer l'angle en question.

La lumière se prit dans le tapis grisâtre de la toile. Celle-ci couvrait tout l'accès sur une trentaine de centimètres.

Très bien, maintenant tu sais. Tu ne vas pas t'arrêter pour ça, non ?

Il inspecta attentivement le piège de soie à la recherche d'un petit corps arachnéen. Il n'y avait rien. La saloperie devait se planquer dans les trous sur les côtés, songea Brolin. Tant pis, il devait passer. De toute manière, s'il n'allait pas fourrer son doigt dans la tanière du monstre, elle ne se ruerait pas sur lui pour le mordre, non ?

Il s'assura qu'aucun bouton de sa chemise n'était ouvert – maigre précaution – et s'enfonça à contrecœur plus en avant.

Il arracha une partie de la toile en passant, et il dut s'arrêter de nouveau pour nettoyer un minimum ses bras et ses genoux.

En tournant la tête, il s'aperçut alors qu'il venait de rejoindre la cuisine de Suberton ; sa lampe – trop petite – découpait les ténèbres du réduit en lames étriquées. Il rampa sur deux mètres supplémentaires et put se lever. L'espace était restreint, mais c'était un tel bonheur après cette exploration au ras du sol qu'il avala de grandes goulées d'oxygène moins saturé de poussière.

Un frigo de modeste taille faisait face à une cuisinière avec four. Une boîte contenant des assiettes, quelques verres et des couverts était l'unique mobilier de l'espace repas. Brolin ouvrit le frigo.

L'ampoule s'alluma à l'intérieur, bien plus puissante que son maigre crayon lumineux. Il cligna des paupières avant de s'y habituer. Une odeur de champignon en sortit. Il y avait quelques restes de nourriture, entièrement moisis.

Suberton était-il parti dans l'urgence, ou n'avait-il que faire de son appartement à ce point ?

Qui es-tu, Mark ? Qui se cache derrière ce regard bas et cette obsession du cambriolage ? Montre-moi ce que tu dissimules chez toi, laisse-moi t'approcher, t'appréhender.

Brolin contempla le dédale de cartons qui l'avait conduit jusqu'ici.

Dis-moi pourquoi ce besoin d'abandonner tes cadavres près d'une chute d'eau, hein ? C'est quoi ton truc ? Les araignées, ça je sais, dis-moi plutôt ce que je ne sais pas, ce que je ne vois pas. Pourquoi tu les violes par la gorge par exemple ?

Brolin pivota vers la cuisinière. Des taches de graisse en maculaient le pourtour et des traînées noires s'échappaient de la porte du four. Le hublot était opaque.

Il ouvrit le four. Un nuage de suie s'en échappa. Brolin toussa avant d'orienter sa lumière vers l'intérieur.

Il y avait sous le gril un tas de cendre, et les parois du four étaient couvertes de suie. *Tu fous le feu à ton four, Mark ?*

De nouveau, l'appartement émit un long craquement.

Brolin secoua la tête. Il allait refermer la porte lorsqu'une matière plus blanche attira son regard. Il fouilla les cendres de l'index, pour en sortir une forme ratatinée dont l'un des coins n'avait pas brûlé. C'était un carnet.

Brolin l'ouvrit tout doucement, et des particules carbonisées tombèrent dans un craquement. Une grande partie du carnet n'était qu'un charbon friable, mais il subsistait quelques pages brunies. En collant son nez dessus, Brolin tenta de discerner des mots au travers du voile marron. C'était impossible. Il soupira.

Cependant, les dernières pages présentaient un coin supérieur intact. Des bouts de phrases étaient lisibles.

a la télé disan que c'est la qu'il emmerde cet enfoi- la plupar du temp j'ai baisé dans un motel sur la

Un mot sur l'une des pages interpella Brolin :
parle d'araignées tout le

Le privé examina les pages suivantes et précédentes, elles étaient un peu moins abîmées, visiblement il y était question d'un homme proche de Suberton.

il m'a mordu se crétin, c'est la deu

T. dort ici ce soir, j'aimerai qu'il je carresse T. et il me mord cet abrut pas avec ses araignées ici, c'est

La mention des araignées semblait briller dans le noir. Brolin emballa le carnet dans un vieux torchon, il n'allait pas abandonner un indice comme celui-ci. Il vit alors un paquet de biscuits posé à côté, qui lui rappela comme son estomac était vide. *Tu ne vas pas toucher à ça, c'est là depuis des mois !* Il saisit le paquet mais s'aperçut que les souris avaient fait le boulot pour lui. *Tant mieux...*

Brolin grimaça à l'idée de devoir retourner là-dessous, dans cet enchevêtrement de galeries obscures, malodorantes, et pleines de sour... À dire vrai, il n'avait pas rencontré la moindre trace de souris depuis qu'il était là. Pas même les tapotements de leurs pas fuyants. Il secoua la tête, qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, après tout.

Brolin s'agenouilla et retourna dans le réseau étrange.

Il s'abîma les genoux à ramper pendant plusieurs minutes, bientôt les draps qui servaient de plafond furent remplacés par des couvertures tendues de chaque côté, encore plus étouffantes. Brolin évoluait dans un « corridor » de soixante-dix centimètres de large pour à peine quatre-vingt-dix de haut, pour un peu, il se serait cru dans *La Grande Évasion*. Il trouva enfin ce qui servait de chambre à Suberton : un matelas, une lampe de chevet et quelques magazines pornographiques. Brolin chercha sous le matelas, entre les deux télévisions, parmi les DVD que Suberton avait amassés, sans rien trouver d'intéressant. Et par-dessus tout, rien qui pût expliquer son comportement. Son attrait pour les araignées, son besoin de violer ses victimes par la gorge, ou une quelconque référence à l'eau omniprésente sur ses scènes de crime. Il n'y avait que l'agencement des meubles, et ce labyrinthe, tous ces cartons et ces meubles pour... Tous ces meubles...

Brolin tiqua. Il se redressa en repensant aux aquariums.

Sur le coup il n'avait pas fait le rapprochement, mais il s'agissait bien d'eau. Et si au lieu de poissons, ces aquariums géants avaient recueilli des araignées ?

Brolin se jeta dans l'entrée des galeries et alla le plus rapidement possible vers les deux blocs de verre noir. Il se « perdit » à une intersection, et il fit un détour.

Puis il fut dans le goulet des aquariums.

Ils étaient tous deux là, de part et d'autre du passage, deux rectangles de ténèbres.

Brolin avança, sa main effleura la surface froide d'une des vitres.

Malgré ses efforts pour rester serein, il pouvait sentir les battements de son cœur qui accéléraient.

Il plaqua sa lampe contre la vitre. Sans résultat concluant, il n'y avait qu'un halo verdâtre dû à la teinte du verre.

Brolin tâtonna à la recherche d'un interrupteur. Après tout il y avait encore l'électricité, peut-être que les aquariums étaient reliés à une prise. En cherchant, le coude du détective privé heurta l'autre cuve, celle qui était dans son dos. Il y eut un bruit sourd.

Il fronça les sourcils. Comme s'il y avait quelque chose de l'autre côté de la paroi. Aussitôt son imaginaire a » ex-flic travailla, mais non, ça ne pouvait pas être ça, pas un cadavre. L'odeur l'aurait alerté depuis longtemps. Il fallait qu'il arrête d'imaginer toujours le pire. L'aquarium devait être plein, c'était possible après tout. Il délaissa celui qui l'avait intéressé pour se concentrer sur celui-là. Le faible rayon de sa lampe lui indiqua qu'il y avait un espace sur le côté de l'immense bac. Il éclaira sans parvenir à en discerner grand-chose. Il glissa sa main et ses doigts palpèrent à la recherche d'un bouton.

Son pouce rencontra quelque chose de mou sur le sol. Il tâta la chose en question, c'était... *Oh merde !*

Une souris morte, devina-t-il. Rien de plus.

Soudain il trouva un petit boîtier avec un interrupteur au milieu. Il l'actionna.

Les néons dans l'aquarium palpitèrent à l'instar d'éclairs dans un ciel vert émeraude. Car pour le peu qu'il put en voir, l'intérieur était tout vert.

D'un coup, l'ersatz de souterrain fut nimbé d'une lueur poisseuse.

Brolin avait le visage à moins de dix centimètres de la paroi de verre, il ne pouvait reculer davantage. L'horreur surgit violemment.

Les yeux délavés plaqués contre la vitre, juste en face de Brolin.

Ce faciès de terreur était presque collé au sien, à peine séparé par un centimètre de verre.

Un homme flottait dans l'eau putride de l'aquarium.

Son séjour dans l'eau avait rendu sa peau plus fripée qu'une toile au sortir du sèche-linge, elle semblait sur le point de se décoller de la chair. Et toute la tête était enflée, déformée, les lèvres prêtes à éclater, les yeux pendant, les joues s'affaissant.

Mais Brolin le reconnut instantanément.

Il serra le poing et se tourna pour sortir au plus vite d'ici.

Il rampa sur à peine cinquante centimètres.

C'est alors qu'il comprit pourquoi il n'avait entendu aucune souris depuis le début.

La raison en était simple. Tout autant que terrible.

Elle était là, devant lui, et lui barrait le chemin.

En dernier recours, Annabel avait accepté la proposition de Salhindro de la ramener au chalet de Brolin. Elle trouva la clé à l'endroit que le détective privé lui avait montré, et remercia Salhindro qui lui promit de la tenir au courant s'il avait la moindre nouvelle. Il avait essayé de la rassurer en insistant sur l'imprévisibilité qui caractérisait si bien le privé, lui qui se laissait toujours guider par son instinct vers des pistes folles, lui le solitaire.

Pourtant, Annabel avait le sentiment qu'il lui était arrivé quelque chose. Il ne l'aurait pas laissée tomber ainsi, sans prévenir. Il aurait au moins appelé. Pendant tout le trajet, elle s'était dit qu'il n'avait plus de batterie et que, ne pouvant la joindre, il était rentré et l'attendrait dans le salon, un mug de thé fumant à la main.

Mais le chalet était désert, seul Saphir vint à sa rencontre, plonger sa truffe mouillée dans son cou.

Il était une heure du matin.

Annabel se servit un whisky et sans allumer les lumières, elle s'installa dans le sofa, la lune s'invitait dans la pièce au travers de la grande baie vitrée, c'était suffisant pour y voir clair.

Elle resta là, à réfléchir, pendant dix minutes.

A cette enquête dans laquelle elle s'immergeait. À la mort qui aurait pu s'abattre sur elle la veille lors de son affrontement avec le tueur. À l'absence définitive de son mari. A la mort de son ancien équipier dans la police, Jack Thayer, l'hiver dernier. Elle n'était plus dans le chalet, elle voyageait loin au-delà.

Annabel sursauta. Le téléphone sonnait. Elle n'hésita pas longtemps avant de bondir sur le combiné et de décrocher.

— Annabel ?

Son cœur cogna avec force contre sa poitrine.

— Joshua !

— Je n'ai pas réussi à te joindre plus tôt, je n'ai plus de batterie. Écoute, il s'est passé quelque chose ici.

L'inquiétude refit surface, la voix du privé n'était pas comme d'habitude. Il paraissait... *secoué* ! Lui...

— Je suis chez Suberton. Lloyd Meats vient de me rejoindre, ainsi que toute l'unité de scène de crime.

Annabel attendait, elle appréhendait ce qui allait suivre.

— J'ai trouvé un cadavre, poursuivit Brolin. Plongé dans l'eau d'un aquarium depuis un bon moment, plusieurs semaines voire plusieurs mois. Celui de Mark Suberton.

— Quoi ? Mais...

— Oui, c'est... machiavélique. Personne ne l'a vu vendredi soir lors de notre visite ici, il était planqué sous des draps au milieu de tous les autres meubles. Et avec l'eau et l'aquarium fermé, il n'y avait pas d'odeur, pas assez puissante en tout cas pour s'imposer par-dessus celle des lieux. Apparemment on s'est fait leurrer. Tout était prévu, la lampe trouvée sous l'armoire chez les Peyton, l'empreinte sur la pile, tout ça n'était qu'un plan tordu pour nous amener ici.

— Pour quelle raison ?

— On ne sait pas, pour jouer je présume, c'est la seule raison plausible. Celui qui est derrière tout ça nous nargue, il vient juste de nous prouver qu'il tient les rênes.

Annabel s'enfonça dans le sofa. Ils revenaient au point de départ.

— J'ai trouvé un carnet, ça en revanche je ne pense pas que c'était prévu par le tueur, vu l'état dans lequel il est. Craig va voir ce qu'il peut en faire au labo.

Après un silence, Brolin ajouta :

— Il y a autre chose.

De nouveau ce timbre dans la voix qu'Annabel ne lui connaissait pas.

— Ce salaud nous avait laissé une surprise avant de quitter l'appartement. Une de ses araignées. Un spécimen de très grande taille, pas loin d'une trentaine de centimètres. Je pense qu'elle a survécu ici grâce aux souris qu'elle a traquées.

— Tu as été mordu ? s'empressa de demander la jeune femme.

— Non, j'ai été piqué par des... « poils urticants », a dit l'entomologiste qui vient de nous rejoindre, et je suis parvenu à sortir avant de me faire mordre.

En fait, en découvrant le monstre qui occupait quasiment toute la largeur du passage, Brolin avait fait un bond en arrière. L'araignée levait ses pattes avant dans une attitude menaçante, lorsque le privé avait eu le réflexe d'empoigner son canif pour déchirer le drap au-dessus de lui. Il s'était extrait du labyrinthe au moment où une étrange stridulation était montée de sous le tissu. De plus en plus bruyamment, comme si elle se rapprochait de ses mollets. Brolin avait enjambé les meubles, faisant s'effondrer des piles de cartons sur son passage, jusqu'à rejoindre le vestibule. Il lui restait à peine assez d'énergie sur son portable pour joindre Lloyd Meats qui était accouru avec quelques hommes.

L'entomologiste, le Dr Conelberg, avait parlé d'une mygale, la plus grande au monde : *Theraphosa blondi*. Une espèce très agressive, qui n'hésite pas à bombarder un intrus de ses poils urticants avant de le mordre. Heureusement, son venin n'était pas dangereux. Le spécialiste semblait fasciné qu'une variété pareille ait pu survivre ici pendant plusieurs semaines. C'était la chaleur et l'humidité qui l'avaient permis, mais elle n'aurait pas passé l'automne, affirmait-il.

— Je rentre, prévint Brolin, je serai là dans moins d'une demi-heure.

Annabel ne fut pleinement rassurée qu'en entendant la voiture se garer devant le chalet. Elle ne laissa pas à Brolin le temps de parler, elle l'attrapa doucement et le serra contre elle.

Celui-ci resta immobile un instant avant de passer ses bras autour de la jeune femme.

— Je vais bien, fit-il. Je vais bien. Elle se dégagea en hochant la tête.

— Excuse-moi, j'ai... je me suis inquiétée. Elle parvint à arracher un sourire à Brolin.

Il se servit un grand verre de thé glacé et s'installa dans le sofa à l'endroit exact où l'avait attendu Annabel. Elle vint s'asseoir à ses côtés.

— C'est retour à la case départ, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

— Je ne sais pas. Pour moi c'est la confirmation d'une logique. Une fois encore, un cadavre était associé à l'eau.

— Sauf pour le premier, si ma mémoire est bonne. Fleitcher, le frère de Salhindro, a été retrouvé dans la clairière où j'étais hier, et il n'y a pas d'eau.

— Il y a une cascade à moins d'un kilomètre, mais je ne crois pas qu'il y ait un rapport. Je crois que le meurtre de Fleitcher n'avait rien à voir avec le reste, il s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Il n'était pas emballé dans de la soie, il n'était pas vidé. Il n'y avait pas de cérémonial.

— La victime n'est-elle pas avant tout un objet de plaisir, ou un véhicule nécessaire pour atteindre un état ?

— C'est également ça, mais dans ce cas, j'ai peine à croire que l'omniprésence de l'eau soit un hasard. La symbolique de l'eau est souvent rattachée à la femme, à la procréation. Et dans toutes les civilisations ou les religions, l'eau est associée à la purification, à la régénérescence également.

— Il serait en train de nous dire qu'il va renaître ou se laver de quelque chose ? s'étonna Annabel.

— Possible. Ce type est... différent des autres.

Annabel vit l'énervement poindre sur le faciès de Brolin, ses mâchoires se contractaient.

— Il inverse les schémas habituels, pesta Brolin, on dit que les tueurs en série sont souvent fascinés par le feu, qu'ils étaient pyromanes étant adolescents, lui c'est l'eau. Une forme d'ondinisme.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une fascination, en général d'ordre sexuel, pour l'eau.

— Et pourquoi pas ? Brolin posa son verre de thé.

— Pourquoi pas... C'est plus fréquent chez les femmes, et pour tout te dire, je n'ai jamais lu la moindre ligne sur un tueur en série qui aurait cette déviance.

— Disons que celui-ci innove...

Brolin n'ajouta rien, il sentait que la substance même de cette histoire lui échappait, il était incapable de cerner la personnalité de cet individu.

Annabel l'interrompit dans ses pensées :

— Je pensais à un truc, à propos de l'eau. Le jugement par l'ordalie. Tu sais, je crois que c'était au Moyen Âge, cela consistait en une épreuve par les éléments naturels, le jugement de Dieu par le feu ou l'eau. Cela était censé définir si une personne était coupable ou innocente.

— Si telle était l'idée du tueur, il noierait ses victimes ou les immergerait au moins, non je ne crois pas. L'eau est en fond, un environnement pour nous montrer les victimes mortes, c'est dans ce contexte qu'il veut qu'on les découvre. C'est ça qui est important.

Brolin posa ses coudes sur ses genoux et se massa les joues et les yeux.

Annabel le regarda faire avec une tendresse maternelle. Elle posa une main sur son bras.

— Ces derniers jours ont été rudes, n'est-ce pas ?

Il acquiesça avant de reculer dans le sofa, il renversa la tête en arrière, paupières closes.

Saphir monta sur les coussins et s'allongea, du côté opposé à la jeune femme, le museau appuyé sur la cuisse de son maître. Brolin le caressa d'une main, lentement.

L'absence de tout fond sonore détendit Annabel. Elle médita sur cette tranquillité en contemplant la cime des arbres, confortablement assise.

Lorsqu'elle tourna la tête vers Brolin et Saphir, la main était immobile sur le poil devenu gris sous l'éclat de la lune. Tous deux dormaient, la respiration lente. Les lèvres d'Annabel s'entrouvrirent en une esquisse de joie.

Elle les considéra pendant de longues minutes.

Puis elle posa tout doucement sa tête contre le torse de Brolin.

Elle l'écouta vivre avant de s'endormir à son tour.

La manchette de *l'Oregonian* était tranchante :

« L'HORREUR DANS LA FORET »

Dessous, la photo à la une couvrait la moitié de la page. On y voyait plusieurs personnes sous un arbre avec une silhouette dans les branches, juste à côté d'une longue tache blanche. La légende titrait : « La police découvre un cadavre (sous le linge) dans l'arbre où il a été abandonné. »

Il y avait eu une fuite au sein même de la police, la rédaction savait qu'un corps avait été retrouvé dans des circonstances mystérieuses et s'apprêtait à en faire sa deuxième page lorsqu'elle avait reçu les photos envoyées par un anonyme. Ça tenait du miracle, des documents de ce genre se monnayaient assez cher, celui qui leur avait posté ces six photos avait assurément un compte à régler avec les forces de l'ordre. Peu importait, cela tombait comme un cadeau du ciel et l'affaire se retrouva propulsée en une.

L'un des journalistes présents au moment de l'ouverture de l'enveloppe fit remarquer que sur l'une des photos, deux silhouettes étaient entourées au marqueur rouge avec un point d'interrogation. L'expéditeur ne manquait pas d'acharnement. La première personne fut reconnue aussitôt, on avait beaucoup parlé de lui dans les médias de l'État et même du pays tout entier, presque trois ans auparavant : Joshua Brolin. Par déduction, on ne tarda pas à identifier la seconde : Annabel O'Donnel.

L'article ne manquait pas de souligner, en insistant même sournoisement, leur identité et leur rapport avec cette macabre découverte.

«... Plus surprenant encore : la présence sur les lieux du détective privé Joshua Brolin et de la détective new-yorkaise Annabel O'Donnel. On ne présente plus Joshua Brolin depuis l'horrible drame de l'automne 1999 et l'arrestation du Fantôme

de Portland (*voir entrefilet ci-contre*). Et l'on sait qu'il fut mêlé de près au démantèlement, cet hiver, de la secte de Caliban à New York, enquête conduite par cette même Annabel O'Donnel. Que viennent faire ici un détective privé et un flic de New York ? On peut supposer que tout cela n'a rien de bon, et de là à présager qu'un nouveau tueur en série rôde dans le pays... »

Lloyd Meats jeta le journal dans la corbeille à papier.

— Les enfoirés... Ils ne nous ont même pas prévenus !

— Ils n'arrêtent pas d'appeler depuis ce matin, lança le capitaine Chamberlin, ils veulent une déclaration pour l'édition de demain.

— Qu'ils aillent au diable ! tonna Meats.

— Il faut voir le bon côté, la presse n'est pas au courant pour les araignées, ils ont pris le cocon pour un linge recouvrant le cadavre, tant qu'on peut éviter qu'ils fassent dans le sensationnel... Je vais faire un communiqué public tout à l'heure, expliquer que l'enquête avance, les faire patienter.

Voyant que Meats enfila sa veste, le capitaine s'enquit :

— Où vas-tu ?

— Au labo, Craig Nova m'attend pour éplucher le carnet brûlé que Joshua a retrouvé chez notre ex-suspect numéro un.

— Bien, tiens-moi au courant. Et concernant Brolin, je vais annoncer officiellement que nous avons fait appel à ses connaissances en matière de psychologie criminelle, rien de plus. Ça te va ?

— Pourquoi ça ne m'irait pas ?

Chamberlin se massa la mâchoire avant de parler, comme pour chercher le meilleur moyen de s'exprimer :

— Toi et moi savons qu'il est un peu plus que cela. Sans lui nous n'aurions pas trouvé le cadavre de Suberton avant plusieurs jours...

Le regard de Meats était plongé dans la poussière sous le bureau.

— Je vois ce que tu veux dire. C'est son choix. Il ne pouvait plus rester dans la police. Je crois qu'on peut le comprendre. Je file.

Craig Nova trépignait d'impatience, il tournait autour du morceau de cuir rongé par les flammes, ce petit rectangle fait d'un assemblage de feuilles de papier. Il se sentait comme Howard Carter sur le point de franchir le seuil de la tombe de Toutankhamon. C'était possible, il le savait, il pouvait pénétrer la morsure du feu pour faire parler le carnet, il avait déjà des idées pour cela.

Craig marchait les mains dans le dos, tournant autour de la table carrelée sans quitter des yeux la tache obscure posée sous une cloche de verre.

Il allait tout d'abord utiliser un mélange d'éther, de glycérine et de pétrole pour rendre un peu de cohésion au papier et assouplir les pages friables. Ensuite il se servirait de radiations ultraviolettes ou infrarouges pour révéler l'encre. Celle-ci réfléchirait une longueur d'onde particulière par rapport au papier brûlé, une longueur d'onde propre à sa texture et à sa composition, différente de celle du papier, ainsi les lettres et les mots apparaîtraient en relief et ce, malgré la tache calcinée qui recouvrait tout le document.

Craig claqua ses mains l'une contre l'autre et prépara son matériel.

Lorsque Lloyd Meats apparut de l'autre côté de la grande vitre du laboratoire, Craig leva vers lui un poing ganté de latex, le pouce dressé vers le plafond en signe de victoire.

Il avait trouvé quelque chose.

Dans la matinée du lundi, Brolin accompagna Annabel dans la boutique *Bug'em all* pour rencontrer à son tour Debbie Leigh afin de lui poser quelques questions, toujours les mêmes, sur les araignées. Elle se montra très amicale, mais les réponses qu'il obtint ne lui apprirent rien qu'il ne sût déjà.

Annabel suivait la conversation un peu à l'écart, le nez rivé au terrarium d'une grosse tarentule poilue. Elle avait été surprise de s'éveiller le matin pelotonnée contre Brolin, toujours sur le sofa, avec une couverture sur les épaules. Cela signifiait qu'il avait ouvert les yeux dans la nuit, qu'il s'était rendu compte qu'ils dormaient l'un contre l'autre et avait été chercher la couverture pour se recoucher contre elle. Cette pensée avait suffi à mettre Annabel de bonne humeur malgré la tension nerveuse et la fatigue accumulées depuis quelques jours.

À midi, Brolin l'invita à déjeuner dans un restaurant du centre-ville, un restaurant mexicain. À la fin du repas, il déploya une feuille de papier qu'il gardait dans l'une des poches arrière de son jean.

Il s'agissait d'une liste d'une vingtaine de noms dont les sept premiers étaient ceux sur lesquels il pouvait coller un visage.

« NeoSeta :

« Professeur Haggarth – responsable technique ?

« Gloria Helskey – chef de projet.

« Connie d'Eils – technicienne ?

« Donovan Jackman – responsable relations publiques.

« Particuliers :

« Nelson Henry – musée d'histoire naturelle, arachnophile.

« Docteur Conelberg – entomologiste.

« Debbie Leigh – de la boutique *Bug'em all*, passionnée ?... » Elle se poursuivait sur une page et demie.

— Pourquoi se fixer absolument sur tous ces noms ? demanda Annabel.

— La communauté des arachnophiles n'est pas infinie sur Portland et sa région, et celui qui se cache derrière les meurtres doit en faire partie. Il a une grande connaissance des arachnides, il dispose d'un réseau de connaissances pour s'approvisionner en espèces exotiques, c'est forcément un de ceux-là ou peut-être quelqu'un dans leur entourage.

— Donovan Jackman à NeoSeta n'est pas un passionné d'araignées, c'est le responsable des relations publiques, pourquoi le laisses-tu sur la liste ?

— En fait, c'est tout le personnel de NeoSeta que j'aimerais mettre sur cette liste, ils ont tous accès à des bases de données importantes sur les arachnides, il ne faut écarter personne. Et, leur ayant rendu une petite visite un samedi, je n'ai vu qu'une partie de l'équipe.

Annabel approuva au moment où le téléphone portable de Brolin se mit à sonner.

— Joshua, c'est Lloyd Meats. L'enquête repart. Craig Nova a réussi à déchiffrer quelques pages du carnet que tu as trouvé hier soir.

— Vous avez identifié son auteur avec certitude ?

— En passant par la banque de Suberton, on a eu accès à sa signature. Notre expert en documents, qui est aussi graphologue, l'a comparée à des échantillons de texte prélevés dans le carnet brûlé, échantillons rendu lisibles par différents procédés infrarouges et tout le bazar, tu connais... L'expert est certain qu'il s'agit de l'écriture de Mark Suberton. Mais c'est pas pour ça que je t'appelle. La plupart des pages étaient trop abîmées pour être récupérables, la plupart mais pas toutes. Ecoute, apparemment Suberton avait une relation avec un autre homme, il ne fait mention à aucun moment de son nom autrement que par T. Il raconte comment ils se voyaient de temps en temps ; d'après ses notes, Suberton trouvait T. un peu bizarre, cependant il l'aimait bien. Sauf que T. était parfois un peu trop bizarre, T. a mordu Suberton de nombreuses fois et Suberton s'est foutu en rogne. J'ai même un passage où Suberton avoue que T. lui fait un peu peur. Mais la cerise sur le gâteau, c'est que T. n'arrête pas de parler d'araignées. D'après

Suberton, T. est obsédé par les petites bêtes à huit pattes, il se demande même si T. n'en élève pas chez lui.

— Une idée de qui pourrait être ce T. ? interrogea Brolin.

— C'est là que c'est bon, d'après le légiste, Suberton est mort depuis plus d'un mois au moins, voire beaucoup plus, ce qui colle avec sa disparition il y a trois mois. Il ne peut donc pas être celui qui a enlevé Carol Peyton et Lindsey Morgan, dommage parce que son boulot de serrurier pouvait expliquer qu'il soit entré chez elles sans effraction. En revanche, Suberton travaillait avec un collègue, un dénommé Trevor Hamilton, tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, T comme Trevor, un serrurier capable de pénétrer chez les gens sans avoir à casser les fenêtres.

— Bingo. Le hic c'est que rien de concret ne l'accuse directement, néanmoins je viens de discuter avec le Dr Folstom, elle a une idée qui pourrait tout résoudre. Tu peux nous rejoindre à la morgue ?

— Je suis avec Annabel, nous arriverons bientôt. Lloyd, ce carnet, tu l'as trouvé comment au niveau du contenu ? Je veux dire, ça avait l'air vraisemblable ce qui était écrit à l'intérieur ? Je suis un peu méfiant.

— Je crois que je te suis : un type qui a fait de la prison, on s'imagine pas qu'il puisse tenir un journal intime, c'est ça ? Pourtant c'est sacrement crédible à la lecture, c'est pas bien écrit et truffé de fautes d'orthographe, mais j'y crois. L'essentiel de ce que j'ai pu lire n'était pas intéressant pour l'enquête, ça parlait de préoccupations existentielles ponctuées de mauvaise philosophie ; pour le reste, tu sais tout.

— Bien, c'était par sûreté, on s'est déjà fait balader une fois avec l'empreinte sur la pile... On arrive.

— Josh, une dernière chose.

Le ton de Meats était tout d'un coup moins passionné, plus inquiet.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu as lu la presse ce matin ? demanda Meats. Non ? Eh bien tu devrais jeter un coup d'œil à *l'Oregonian*, l'enquête est publique désormais.

— Ça devait arriver, il va falloir filtrer les informations maintenant.

Meats eut l'air gêné d'apprendre la nouvelle à Brolin :

— Josh, il y a une photo de nous tous en une. Le photographe est un anonyme qui a envoyé les clichés à la rédaction du journal. Ton nom et celui d'Annabel sont inscrits noir sur blanc dans l'article. Je suis désolé.

Brolin se contracta.

Lui aussi savait ce que cela signifiait.

Le tueur connaissait son identité, et surtout, celle d'Annabel.

*

**

— Il y a très peu de chances que ça soit un promeneur qui ait pris cette photo, déclara Meats. Non, je suis certain que c'était lui. Cet enfoiré était là, à nous attendre sur la scène de crime. Il a pris ses photos et s'est barré discrètement avant qu'on ne le repère. Josh, je t'assure qu'on va mettre le paquet.

Brolin ne répondit pas, il se contenta de marcher avec Annabel dans le couloir de la morgue. Le capitaine Chamberlin s'était engagé à couvrir sa participation à l'enquête, les motifs ne manquaient pas. En fait, Chamberlin était même prêt à couvrir celle d'Annabel, il trouverait bien un prétexte, à commencer par sa profession et en brochant autour de sa présence amicale au côté de Brolin. C'était déjà ça.

Ils franchirent une porte, descendirent une volée de marches avant de se retrouver dans une longue pièce froide entièrement tapissée de carreaux, du sol au plafond. Sur une table en inox un peu incurvée pour permettre l'écoulement des liquides organiques, le cadavre déformé de Mark Suberton attendait sous la lumière crue.

Il ressemblait au résultat d'une expérience génétique manquée. Sa peau était cireuse, jaunie par le séjour dans l'eau de l'aquarium, et elle suintait. Mark Suberton n'était plus qu'une boursouflure fripée, aux yeux presque détachés tant ils

pendaient, aux lèvres éclatant en une fleur violette, il était une parodie monstrueuse de film d'horreur.

Brolin remarqua que le pouce droit avait été tranché. La partie prélevée par le meurtrier pour apposer l'empreinte sur la lampe. Le tueur avait espéré que la police la trouverait, et remonterait jusqu'à Suberton, persuadée de tenir son coupable. Le petit système d'alarme bricolé à l'entrée de l'appartement devait avoir prévenu le vrai tueur de l'arrivée de la police. Cet instant avait dû être un réel bonheur pour lui, il bernait la police, et par là même la société tout entière. Il jouait. Tout ça n'avait été qu'un stratagème pour perdre la police, et pour bien leur montrer qui conduisait cette sordide histoire.

Le Dr Sydney Folstom attendait au-dessus du corps de Suberton, elle examinait les plaies béantes qui s'ouvraient sur son torse.

— Vous savez comment il est mort ? demanda Brolin. Surprise de l'entendre, elle leva la tête vers lui et le privé y lut une certaine joie.

— Même lorsque je serai à la retraite, vous viendrez encore me harceler, j'en suis sûre... lui confia-t-elle.

— C'est moi qui suis étonné de vous voir au sous-sol, je m'étais laissé dire que vous ne pratiquiez plus d'autopsie depuis un an.

Elle parut gênée à cette mention, et un peu blessée, songea Brolin.

— Je ne vais pas faire l'autopsie, je suis simplement descendue pour aider l'inspecteur Meats dans son enquête.

Sydney Folstom haussa un sourcil en regardant par-dessus l'épaule de Brolin, en direction d'Annabel.

— Qui est-ce ?

Annabel lui tendit la main.

— Annabel O'Donnel du NYPD, j'accompagne Joshua. La directrice de la morgue serra la main et se tourna vers Lloyd Meats qui fit signe qu'il approuvait la présence de la jeune femme.

— Passons aux choses sérieuses, conclut le Dr Folstom. Inspecteur Meats, vous m'avez raconté votre histoire de morsure et comme je vous l'ai dit après examen, je n'ai vu

aucune trace de morsure sur ce cadavre. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas.

Meats se pencha vers Brolin pour lui chuchoter :

— Dans son carnet, Suberton répète plusieurs fois que T. le mordait...

Le Dr Folstom s'empara d'un appareil photo et revint près du cadavre.

— Tandis que la trace de morsure disparaît en surface assez rapidement, les ecchymoses infligées aux tissus sous-cutanés peuvent marquer pendant longtemps, environ six mois. Il suffit pour les voir de prendre des photos aux ultraviolets.

Annabel se souvint du procédé. Elle savait que les UV pénètrent la peau plus profondément que toute autre lumière, illuminant par là même les dommages invisibles à l'œil nu. Dans plusieurs affaires de violences conjugales elle y avait eu recours, et une fois dans un cas d'agression sexuelle à répétition sur une fillette de cinq ans. Les photos UV avaient mis en évidence plusieurs mois de maltraitance alors que la fillette n'avait pas le moindre bleu apparent, le père s'étant arrêté depuis plusieurs semaines parce qu'il savait que les services sociaux l'avaient à l'œil. Les clichés avaient parlé, là où la fillette n'avait pu décrocher un mot.

Sydney Folstom prit les photos d'abord sans le filtre, pour la comparaison, puis avec, pour les UV, en se servant d'un flash mobile.

— Voilà. Inspecteur Meats, je vais faire développer les clichés, ça ne sera pas long. Dans le cas où vous auriez vu juste et où cet homme serait couvert de traces de morsures sous-cutanées, il nous faudra les fichiers dentaires de votre suspect, je pourrais demander à un odontologiste d'effectuer la comparaison. Vous pouvez l'obtenir rapidement ?

— Je dois passer un coup de téléphone au bureau, normalement nous devrions déjà disposer des informations de base concernant le suspect, s'il s'avère qu'il vit dans les environs depuis un petit moment, ça devrait être possible.

Et les informations rassemblées par les inspecteurs affectés à la cellule d'enquête se révélèrent intéressantes. Trevor Hamilton était originaire de la banlieue de Portland, il avait

vingt et un ans seulement et habitait dans le quartier de Northeast, un petit appartement. Il travaillait chez le serrurier depuis un an, d'abord comme apprenti, et maintenant comme employé à part entière. Avant ça, il avait fait quelques séjours en hôpital psychiatrique. Ce dernier élément méritait l'attention, même si pour l'heure on ignorait les causes exactes de ces internements. Enfin, sa mère était décédée en 1997 et il n'avait jamais connu son père, et c'était peut-être là le point commun qui l'avait rapproché de Suberton puisque ce dernier était orphelin.

Meats donna l'ordre d'appeler tous les dentistes de Northeast Portland, en commençant par ceux des hôpitaux et des centres d'assistance sociale qui prodiguaient des soins de ce type, à la recherche d'un patient du nom de Trevor Hamilton, et de se procurer une copie de son fichier dentaire.

Les photos UV développées confirmèrent ce qu'ils avaient tous espéré : sur les images en noir et blanc apparaissait le corps déformé de Suberton et sur ses épaules, ses bras et ses fesses des auréoles plus sombres, semblables à des baisers de requin.

Sydney Folstom se repéra avec les photos pour cibler exactement les zones de morsure et elle refit des clichés de beaucoup plus près cette fois.

Vers dix-sept heures, un officier en uniforme apporta une enveloppe à Lloyd Meats. On avait trouvé le fichier dentaire de Trevor Hamilton. Tout ça n'avait finalement pas pris beaucoup de temps.

L'odontologiste vint comparer le fichier de Trevor aux nouvelles photos en gros plan qui montraient clairement des ecchymoses laissées par chacune des dents.

Après une heure d'analyse et de vérification, la conclusion tomba.

L'homme dont parlait Suberton dans son carnet, le fameux T., celui qui lui faisait un peu peur par son comportement, et qui ne parlait que d'araignées, celui-là même qui le mordait de plus en plus fréquemment lors de leurs ébats amoureux, n'était autre que Trevor Hamilton.

Sa dentition l'identifiait avec certitude.

Trevor Hamilton claqua la porte de sa Volkswagen et démarra. Une journée de plus qui s'achevait.

Il conduisit pour sortir du parking de Lloyd Center Mail, un immense centre commercial où il travaillait, et s'engagea sur Halsey. Tout en tenant le volant d'une main, il se pencha pour ouvrir le vide-poche. Il attrapa un des flacons orange avec une étiquette portant son nom et son adresse. Il le secoua. Vide. Il se pencha à nouveau et en trouva un autre, plein cette fois-ci. Trevor hésita.

Il avait besoin de ces pilules quand il était au boulot, ça le calmait, et ça le rendait beaucoup plus mou aussi. Presque apathique. Heureusement que M. Blueton, son patron, était un homme bon, sinon il n'aurait jamais été engagé. M. Blueton employait des garçons comme lui, à *problème*, des hommes qui sortaient de prison ou qui n'étaient pas... comme les autres.

Trevor jeta le flacon par terre. Il rentrait, il n'avait pas besoin d'être plus calme, il voulait être un peu lui-même, pour un moment au moins.

Il sentit sa poitrine se creuser.

Pour de vrai.

Une parcelle de lui se liquéfiait dangereusement. Un vide se matérialisait entre ses poumons, prenant forme en même temps qu'il devenait douleur.

Trevor se mit à fredonner en secouant la tête.

Au bout d'un moment, concentré sur la route et sur la chanson, il sentit se dissiper le sentiment de dislocation.

Voilà ce qui arrivait lorsqu'il ne prenait pas ses pilules pendant longtemps ! Il regarda sa montre. Dix-huit heures passées. Il n'avait rien pris depuis le matin, sautant la dose du midi parce qu'il les avait oubliées dans la voiture et qu'il avait eu la flemme d'aller les chercher.

Trevor faisait coulisser d'avant en arrière sa mâchoire inférieure, ses mandibules roulaient sous ses joues, pendant que ses yeux se focalisaient sur la route.

Il avait envie d'autre chose. S'il rentrait maintenant chez lui, il allumerait la télé pour se détendre, mangerait devant sans la quitter des yeux avant d'aller se coucher, et il se réveillerait en pleine nuit pour l'éteindre.

De belles flammes rougeoyantes apparurent dans son esprit. Un beau brasier comme ceux qu'il pouvait contempler des heures durant lorsqu'il était petit.

Son sang se mit à le chauffer. Il se passait quelque chose en lui.

Son sexe s'éveillait.

Une bouffée de panique s'empara de lui, il s'empressa d'appuyer avec sa main libre sur cette proéminence qui naissait. Il se frappa le sexe et bientôt se mit à contenir à grand-peine ses, larmes.

Voilà ce qui se passe quand tu ne prends pas tes médicaments ! hurla la voix du docteur.

— Non, murmura-t-il...

C'était déjà en lui depuis plusieurs jours, il n'arrêtait pas d'y penser. Il en avait envie. Encore une fois. Son sexe palpitait, malgré les coups, sous la toile de son pantalon. Ça faisait longtemps qu'il n'avait pas...

Soudain il se mit à se secouer d'avant en arrière, sans lâcher le volant. Il expirait par le nez en petits sifflements.

Et puis pourquoi pas ? C'était pas si mal que ça après tout...

Alors qu'il devait tourner sur la 22^e rue, Trevor se ravisa et poursuivit tout droit.

Non, il n'allait pas rentrer chez lui, pas tout de suite.

Après tout, lui aussi avait droit au repos et au plaisir. Comme tous ces gens qui rentraient du travail pour se détendre, en famille, en jouant au billard entre copains dans un bar ou en allant au bowling.

Il s'arrêta pour acheter une bouteille d'eau, 500 grammes de viande, un bidon d'alcool à brûler et des allumettes en prenant bien soin que personne ne le touche. Il ne supportait pas qu'on le touche. Si cela arrivait, il faisait un bond et se mettait à hurler

en vérifiant que tout son corps allait bien, et il devait attendre quelques minutes que rien d'anormal ne se passe à l'intérieur, en lui. Rares étaient les personnes qui pouvaient le toucher. Mark en était. Avec lui c'était différent. Mark ne lui prenait rien, il lui donnait. Il lui offrait sa substance, ainsi Trevor pouvait se reconstruire. Peu à peu. Sauf que Mark n'aimait plus Trevor. Il l'avait longtemps autorisé à venir chez lui, et même à réordonner l'intérieur de son appartement, pour qu'ils soient plus protégés, à l'abri. Mark criait souvent après lui, surtout quand Trevor le mordait. C'était pourtant agréable. Et puis Mark avait disparu, sans laisser de trace. Trevor l'avait oublié.

Il ne se souvenait pas très bien en fait, Mark l'avait aidé en lui offrant sa substance, oui, c'était cela, et... et Mark avait disparu.

Trevor ne remarqua pas le regard outré d'une femme qui venait de surprendre l'excroissance qui tendait encore mollement la toile du pantalon. Une fois équipé, Trevor se remit en route, direction plein est. A mesure que les kilomètres défilaient, l'excitation se faisait plus grandissante. Et la culpabilité aussi.

Il ne cessa alors de répéter qu'il allait simplement se reposer, allumer un feu et le regarder, il dînerait devant et pourrait rentrer, après une bonne soirée. Mais une part de son esprit ne parvenait pas à occulter complètement le réel usage de la viande et des flammes.

Après s'être enfoncé dans la forêt par des chemins plus cahoteux et déserts, Trevor se gara sur le bas-côté et sortit. Il faisait encore très chaud et il transpirait à grosses gouttes. Trevor ne supportait pas de sortir sans son t-shirt noir, celui qu'il aimait le plus, il lui fallait le couvrir d'un autre t-shirt, plus large, et d'une chemise. En temps normal cela suffisait pour le rassurer, ainsi vêtu il pouvait sortir de chez lui, son corps était à l'abri. Il devait en plus porter la combinaison du magasin, Trevor l'aimait beaucoup, c'était un des éléments qui comptaient le plus pour lui dans ce métier, cette combinaison. Il pouvait y enfiler ses jambes, son torse et même ses bras et remonter la fermeture à glissière jusqu'au cou.

Les autres ne comprenaient pas pourquoi il transpirait autant, ils croyaient qu'il avait une maladie de peau, les idiots.

La lumière était encore trop forte, le feu ne serait beau qu'avec l'obscurité de la nuit, il devait attendre, ce qui le mit en colère.

Pour se calmer, il entreprit de trouver une clairière qu'il repéra rapidement. Elle était petite, tout à fait ce qu'il lui fallait. Il partit chercher du bois sec et se constitua un foyer avec des morceaux de pierre. Même après tout cela, il faisait encore parfaitement jour.

Il songea un instant à dormir un peu, tout contre son feu, et balaya cette idée aussitôt. Il se réveillerait groggy, et toute son excitation serait retombée, il serait venu jusqu'ici pour rien, non il ne pouvait pas dormir.

Trevor décida de se promener un peu, il ramassa un bâton et lui fit décrire des mouvements sifflants dans l'air. Il repéra un écureuil qui plantait ses yeux tout noirs sur lui. Trevor s'immobilisa avant de contracter ses cuisses et de se lancer sur le minuscule rongeur qui, d'un bond, grimpa dans un arbre.

Trevor se redressa, furieux, et martela le tronc à l'aide de son bâton. Les coups tonnèrent contre l'écorce.

Trevor Hamilton était très mince, maigre même, cependant il avait une force hors du commun. Rien que sa poigne était phénoménale. Il lui arrivait parfois de desserrer un boulon d'une machine sans se servir d'un outil. Et plusieurs fois, ses collègues avaient plaisanté en affirmant qu'il ne valait mieux pas qu'une femme l'agace et se retrouve sous l'étau de ses mains.

Le bâton vola en éclats malgré son épaisseur. Trevor s'en alla, furibond.

Lorsque le soleil fut couché, Trevor imbiba son tas de bois de l'alcool à brûler qu'il avait acheté et lança une allumette.

La créature apparut brusquement, surgissant en émettant un léger souffle.

Tout à coup, il se remémora Smokey Bear⁹, l'ours qui lui faisait peur lorsqu'il était petit.

⁹ Symbole de la prévention anti-feu aux USA.

Les tentacules de flammes montèrent vers le ciel étoilé.

Trevor avait les yeux grands ouverts, comme un enfant fasciné. Il était tout sourire.

Il vit le feu ronger les brindilles, sucer les tiges, et bientôt tout cet ensemble se mit à rougir sous sa magnificence.

Il y eut des éclats, des craquements, des sifflements, autant de suppliques vaines.

Trevor était nu devant les flammes.

Ses vêtements entassés sur un rocher à proximité, avec la viande qu'il avait achetée sur le chemin.

Il se tenait le sexe tout gonflé dans une main, sans s'en rendre compte. Son cœur tambourinait au milieu de tous ses organes humides, il le sentait jusque sous son crâne.

Il tourna longuement autour du cercle qui formait la base du foyer. Puis il prit son élan et se jeta au travers du feu, le plus vite possible. Il réapparut de l'autre côté en hurlant de joie. Il huma ses avant-bras. Ils sentaient le poil brûlé, et de fait, ils ne portaient plus que de dérisoires fils recroquevillés ou tout simplement calcinés.

Bientôt, il se retrouva avec une des pièces de viande dans une main, se caressant le corps de cette chair froide. Il planta ses dents dedans et déchira une lamelle qu'il avala, crue. Il adorait mordre dans la viande. Trevor dansait autour du brasier, tandis que des flammèches grimpaient dans l'air en hurlant, lui semblait-il.

Il plaqua un autre bout de viande sur son sexe dressé et, tout en se déhanchant dans la chaleur étouffante de l'incendie, il se masturba.

Longtemps.

Des râles sortirent de sa gorge tandis que son cœur s'agrandissait de plus en plus, il avait l'impression d'être au milieu du feu.

Puis, au comble de l'excitation, le sang blanc gicla dans l'air chauffé, au creux de la nuit, de longs traits laiteux partirent féconder les créatures ondulantes de ses fantasmes brûlants.

Trevor était épuisé quand il atteignit son appartement. Il ne remarqua rien.

L'ascenseur s'ouvrit au quatrième étage, il remonta tout le couloir jusqu'à la dernière porte, celle juste avant la sortie de secours.

Il enfonça la clé dans la serrure et la porte s'ouvrit. Toute seule.

Trevor n'eut pas le temps de comprendre, il fut plaqué si violemment contre le mur que son nez éclata comme une tomate trop mûre. Ses bras furent arrachés vers l'arrière et il reçut un coup si puissant sur les mollets que ses jambes s'écartèrent douloureusement.

Il comprit qu'il était menotte lorsqu'on le tourna. Deux silhouettes surgirent devant lui, deux hommes habillés en noir, avec un casque à visière et un gilet pare-balles. Ils tenaient des fusils d'assaut.

Un autre groupe d'hommes, pareillement équipé, arrivait par l'escalier à côté de l'ascenseur.

« *Police !* » hurla-t-on. « *Ne bougez plus, vous êtes en état d'arrestation !* »

Un homme apparut enfin, le seul en costume dans ce commando urbain.

— Je voulais pas ! s'écria Trevor. Je voulais pas le faire mais c'était trop fort...

Il pleurait presque.

Lloyd Meats ferma les yeux un court instant. C'était terminé.

Il venait de reconnaître cette voix, celle de Trevor, aussi fluette que celle d'un adolescent. La voix qui expliquait sur le répondeur du capitaine Chamberlin comment aller jusqu'au premier cadavre.

Meats s'approcha du chef du groupe d'intervention.

— Emmenez-le au Central, je voudrais qu'on termine la fouille de l'appartement avant de l'interroger.

Deux hommes poussèrent Trevor Hamilton vers la sortie. Meats les arrêta.

— Pas par là, il peut y avoir des habitants de l'immeuble, prenez l'escalier extérieur, vous ne croiserez personne.

Le trio s'éloigna, suivi d'un autre homme qui brandit une carte sous le nez de Trevor.

Il lui lut ses droits « *Miranda* » et lui demanda s'il avait bien compris au moment où ils poussaient la porte pour se retrouver au grand air, sur un palier en acier. Ils dévalèrent la première série de marches en faisant sonner leurs talons contre l'acier. En bas, sur le boulevard, des voitures passaient sans rien remarquer.

Les enseignes lumineuses irradiaient tout le quartier.

Soudain, Trevor profita d'une nouvelle volée de marches pour se jeter en avant, de toutes ses forces.

Il échappa à la poigne de ses gardes et dut jeter une jambe en avant pour attraper une marche dans sa folle prise de vitesse. Il retoucha le sol deux mètres plus loin, sur un autre palier intermédiaire, et son bassin vint s'encaster contre le garde-fou qui le séparait du vide.

De plus de trois étages.

Il se balança ainsi pendant une demi-seconde.

La main gantée d'un des hommes de la police fraya l'air pour s'ouvrir au-dessus du col de Trevor.

Puis celui-ci fit l'infime mouvement qu'il manquait.

Et il bascula de l'autre côté.

Six mètres plus bas, sa clavicule se démontra en heurtant un container de poubelle, la tête de Trevor vint rebondir contre la paroi métallique avec une fraction d'avance sur tout le reste du corps qui se fracassa sur le bitume encore chaud.

Joshua Brolin et Annabel attendaient dans un couloir de l'hôpital, devant une fenêtre ouverte. La cigarette de Brolin les enveloppait d'une brume dansante. Salhindro était présent également.

Il attendait de savoir.

Savoir s'il apprendrait un jour la vérité. Pourquoi Trevor Hamilton avait tué son frère.

Brolin alla chercher du café pour Annabel et Larry, il tendit le gobelet à son ami et planta son regard droit dans celui du gros flic.

— Larry, c'est fini, le meurtre de ton frère ne restera pas impuni.

— Sauf si cet enfoiré crève. Tu sais bien qu'il n'y aura pas de procès s'il meurt.

Le détective privé posa sa main sur l'épaule de Larry.

Les nouvelles tardant à arriver, il se leva et pour s'occuper, il consulta sa messagerie sur son téléphone portable.

Le message datait du début de la soirée, c'était une voix hésitante, très timide :

« Bonsoir... euh, j'ai eu votre numéro dans l'annuaire, je me souvenais que vous étiez détective privé... Ah, oui, c'est Connie d'Eils à l'appareil, je travaille chez NeoSeta, j'espère que vous vous souviendrez, je suis technicienne de laboratoire. Alors voilà : je sais pas trop comment vous dire ça, c'est que... En fait, l'autre jour je vous ai entendu demander à Gloria, notre chef de projet, s'il y avait déjà eu des élevages d'araignées en vue de récolter leur soie, elle a répondu que non, que c'était impossible... Eh bien, c'est pas tout à fait vrai, je sais que ça a déjà existé, mais euh, enfin c'est un peu long à expliquer au téléphone, alors si vous voulez vous pouvez me rappeler, je vais vous laisser mon numéro. C'est peut-être pas très utile comme information, je ne sais pas, peut-être que ça ne vous intéressera

plus, mais je voulais vous le dire, j'ai pas osé l'autre jour, mais voilà, je le fais. Donc, vous pouvez me rappeler. Ah, oui, mon numéro, c'est le... »

Brolin raccrocha. Il se souvenait très bien d'elle, boulotte, une personnalité très effacée, elle se maquillait beaucoup trop, s'était-il fait comme remarque. Elle avait un petit côté fille de la profonde campagne. Le tuyau venait un peu tard, cependant, il serait bon de garder contact avec cette Connie, elle pourrait peut-être éclaircir des zones d'ombre sur les méthodes de Trevor Hamilton quant à ses araignées chéries.

Brolin vit Lloyd Meats s'approcher. Il l'interrogea du regard.

— Il est dans le coma, commenta Meats. Les médecins ne veulent pas se prononcer pour l'instant. Ils n'ont pas l'air optimistes.

Brolin attrapa le bras de Larry pour le réconforter. Ce dernier baissa la tête et fit signe qu'il sortait un moment.

— La fouille chez lui, ça a donné quelque chose ? s'enquit le privé en regardant son ami s'éloigner.

— Quelques livres sur les araignées. Rien d'anormal en fait. Sauf le mur au-dessus de son lit. Il l'avait couvert de photographies découpées un peu partout, il y en avait une bonne centaine.

— Que représentent-elles ? demanda Annabel depuis son fauteuil.

Meats lui accorda un rapide coup d'œil.

— Des flammes. Des feux en tout genre...

— Des feux ? s'étonna Brolin.

Il s'était attendu à tout sauf à ça. Cette fascination n'était pas rare chez les tueurs de ce type, en fait c'était même récurrent. Mais dans ce cas en particulier, il s'attendait à un rapport avec l'eau. L'ondinisme devait ici remplacer la pyromanie, c'était une évidence pour Brolin. Le tueur l'avait beaucoup trop souligné depuis le début pour que ça soit une coïncidence.

— Rien en rapport avec les meurtres ? Meats secoua la tête.

— Je pense qu'il a une cachette quelque part. Là où il amenait ses victimes pour les vider... sans les ouvrir ; quelle que soit la méthode. Là où il doit élever ses araignées.

— Trevor Hamilton a des revenus modestes, notifia Brolin, il ne se paye donc pas un deuxième loyer, a-t-on fouillé parmi ses proches ?

— Il n'a pas de famille, on va éplucher sa bio pour voir s'il a des amis. Peut-être un complice.

Brolin grimaça.

— Je peux me tromper, mais celui qui a fait cela à ces femmes agit seul. Encore une fois, je le répète : c'est un fantasme particulièrement développé, et bien trop personnel pour être partagé. Ce délire autour des araignées et de l'eau, tout ça c'est le résultat d'un esprit qui a sa logique, ça n'est pas quelque chose que l'on peut partager.

— Et pourquoi pas un mordu d'araignée – Trevor – et un autre qui aurait cette obsession de l'eau ?

Brolin fit signe que non.

— Tout est trop homogène, fit-il, il y a une continuité dans l'ensemble : les corps vidés de leur liquide et la présence de l'eau à proximité, de chute d'eau, le cadavre dans l'aquarium. Le sperme dans la gorge appartient à une seule personne, il n'y pas marque d'autres sévices, non, j'en suis sûr, c'est une seule et même personnalité qui a mûri ce fantasme.

— Quoi qu'il en soit, conclut Meats, j'ai reconnu la voix de Trevor Hamilton. Il a la force nécessaire pour terrasser ses victimes, il est serrurier et peut donc s'introduire chez elles sans trace. Et il a un lien direct avec Mark Suberton dont l'empreinte a été retrouvée chez une des victimes, c'est donc Trevor qui s'est débarrassé de Suberton pour jouer avec nous, pour brouiller les pistes. À cela on peut ajouter les livres sur les araignées retrouvés chez lui, sans compter qu'il a à moitié avoué quand on l'a arrêté !

— Qu'a-t-il dit exactement ?

— Je ne sais plus, quelque chose comme « Je ne voulais pas le faire, mais c'était plus fort que moi », un truc dans le genre.

Ça ne voulait pas dire grand-chose, il pouvait parler de n'importe quoi, se dit Brolin.

Le privé finit néanmoins par acquiescer. Accumulé au reste, ça faisait beaucoup, en effet.

— Et il a tenté de fuir et même de se tuer... Josh, je suis navré, je comprends ton interprétation des faits, mais tu ne peux pas voir juste à tous les coups, regarde les profilers du FBI, ils n'arrêtent pas de se planter depuis quelque temps... De toute manière, on vient de faire les prélèvements, on va comparer son ADN avec celui du sperme trouvé dans la gorge des deux victimes.

Brolin passa sa main dans ses cheveux et approuva d'un bref mouvement du visage. Meats lui rendit un clin d'œil.

— Allez, rentre chez toi. (Il désigna Annabel du menton.) Rentrez tous les deux, et décompressez. Je m'occupe de Larry. Demain tu passeras au Central, on remplira une déclaration concernant ton implication dans cette enquête, je veux que tout soit réglo, notamment lorsque tu as trouvé le carnet de Suberton. Ah, et n'oublie pas, demain c'est l'enterrement du frère de Larry. La famille a souhaité que ça se fasse dans l'intimité, juste entre eux. Mais je pense que Larry aura besoin de soutien...

Brolin fit signe qu'il savait. Il fit un pas sur le côté et guetta le fond du couloir, la porte derrière laquelle reposait le corps inerte de Trevor Hamilton.

Puis il se tourna, prit la main d'Annabel et ils disparurent dans l'ascenseur. La porte se referma en projetant une ombre difforme sur le sol du couloir.

Celle de deux amants maudits, songea Lloyd Meats.

*

**

Annabel s'éveilla en entendant le picotement sec contre la fenêtre.

Elle mit une dizaine de secondes avant de tout se remémorer. Sa présence dans l'Oregon, chez Brolin, les meurtres...

Il y eut un flottement dans son esprit, le temps de démêler le rêve du cauchemar et de ce qui était vrai. Il y avait de tout. Cette chaleur réconfortante d'être avec Joshua, ses très brefs

coups d'œil, fugitifs, qu'elle captait, et de l'autre côté ces faciès de terreur momifiés par la toile d'araignée. *Toc-toc-toc-toc-toc...*

Depuis son lit, Annabel se tourna vers la fenêtre.

Un pivert se tenait sur le rebord. Sa tête bougeait par saccades rapides, ses petites billes noires lorgnant au travers de la vitre. Il se pencha et planta son bec cuivré dans le bois.

Toc-toc-toc-toc-toc...

Elle s'étira en bâillant et se leva. Elle trouva un t-shirt ample et long pour couvrir sa poitrine nue et descendit dans le grand salon. Fidèle à ses habitudes, Brolin était déjà levé. Assis dans un transat sur la terrasse, il contemplait le paysage forestier.

— Bonjour, lança Annabel en prenant place à ses côtés sur une autre chaise.

Il se fendit d'un sourire pour elle.

— Tu as l'air bien songeur, fit-elle remarquer. Tu es encore dans cette affaire, pas vrai ?

— Je n'aime pas les zones d'ombre, concéda-t-il enfin, j'aime avoir la certitude, savoir. Mais comme l'a dit Lloyd : on ne peut pas voir juste à tous les coups... Oh, excuse-moi, je suis en train de te parler de tout ça alors que tu viens de te lever.

Annabel savait à quel point il voulait toujours être le plus irréprochable possible dans ses déductions.

— Aujourd'hui je dois aller au Central remplir des déclarations, ajouta-t-il, et demain matin nous partons pour Astoria. Je vais te montrer où j'allais passer mes vacances étant gamin, ça te va ?

Annabel hocha la tête avec entrain, c'était elle la gamine, se dit-elle.

Dans la matinée, Annabel chaussa ses baskets et accompagna Brolin pour aller courir dans les bois. Ils rentrèrent après sept kilomètres, dégoulinants et à bout de souffle, l'air commençait à brûler sous le soleil. Ils déjeunèrent sous une parcelle d'ombre sur la terrasse, des produits frais, salade, tomate, maïs et mozzarella. Brolin partit en début d'après-midi pour filer sur Portland.

Dans un premier temps, Annabel voulut lire un roman, confortablement installée dans un fauteuil. Elle ne parvint pas à entrer dans le récit. Régulièrement, des éléments de l'enquête

venaient la perturber. Elle revoyait ce corps sous son cocon de toile. La présence de Brolin au Central de police pour mettre un point final à cette sordide aventure la renvoyait à ce qu'elle avait vécu elle-même.

Elle avait voulu minimiser les faits ces deux derniers jours, bien qu'en réalité elle fût tout autant absorbée que Brolin par cette folle histoire. Sa nature de flic.

Comment s'y prenait Trevor pour infliger une telle terreur à ses victimes au moment de les tuer ? Et pour les vider sans les ouvrir ?

Il y avait encore bien des questions auxquelles il faudrait chercher une réponse, à l'instar de cette fameuse toile d'araignée, comment se la procurait-il ? Et c'était sans compter l'aspect purement psychologique de l'investigation : comment choisissait-il ses victimes, et pourquoi faisait-il tout cela ?

C'était à la police de trouver les réponses, à Lloyd Meats et ses hommes. D'un coup, elle repensa à Jack Thayer, son ancien équipier décédé. Elle réprima une boule de peine qui montait dans sa gorge et bondit pour marcher dans le chalet.

Elle longea les rayonnages de livres.

Il y en avait partout, sur les murs du salon, le long de l'escalier, et même en haut, sur la mezzanine. Joshua vivait en ermite. Elle savait que depuis presque trois ans il n'était plus le même. Il avait aimé une femme et se sentait responsable de sa mort. Il avait quitté la police pour voyager longuement, en Europe et au Moyen-Orient. À son retour au pays, il avait redécouvert les centres-villes américains avec leur froide architecture méticuleuse et leurs surfaces polyréfléchissantes désincarnées. Son besoin d'âme l'avait conduit à désertier son appartement urbain pour cette maison dominant la forêt. Ici, il était loin des hommes, sans l'abri fallacieux que procure la proximité des grandes villes, et cette vulnérabilité lui avait plu.

Pendant un instant, Annabel se demanda si Brolin et elle se seraient entendus de la même manière s'ils s'étaient rencontrés avant qu'il ne change, qu'il devienne cette espèce de fantôme.

Annabel s'approcha du piano laqué. Elle fit glisser ses doigts sur les touches, doucement. Elle aurait adoré savoir jouer de la musique. Était-il trop tard ? Pas tout à fait. Il est quelques

magies qu'on ne peut saisir avec la même intensité une fois devenu adulte, pensa-t-elle, mais avec beaucoup d'efforts...

Elle se tourna et découvrit Saphir qui l'observait, curieux.

— Tu te demandes ce que je fais, hein ? murmura-t-elle à son attention.

Elle contempla l'étendue forestière aux nuances bigarrées. La baie vitrée laissait entrer ce qu'il fallait de souffle chaud pour renouveler l'air du salon.

— Et si on allait se promener ? Qu'en penses-tu ? Saphir haussa un sourcil.

Annabel quitta le sentier principal pour s'engager dans un corridor végétal, les hauts sapins bordaient étroitement le serpent de terre battue. Elle ne choisissait pas son chemin. Dès le début, c'était le chien qui avait pris les commandes, prenant dix mètres d'avance, il gambadait la truffe rivée aux herbes sur les côtés, remuant joyeusement la queue. À chaque carrefour, il s'engageait dans une direction et s'arrêtait pour vérifier qu'Annabel suivait bien. Cette dernière fut stupéfaite par son comportement. Il était aussi sûr et prévenant qu'un guide de montagne.

La jeune femme se mit bientôt à chercher la lisière des arbres pour profiter de l'ombre. Elle portait un pantalon bouffant resserré à la taille et aux chevilles et un haut ample qui pourtant étaient de trop avec cette chaleur.

Ils gravirent la colline jusqu'à son sommet, qu'Annabel rejoignit en tirant la langue. Elle se considérait comme sportive, avec la boxe thaïlandaise et l'entraînement hebdomadaire du NYPD, mais c'était des contextes nettement moins éprouvants pour le corps. Avec cette canicule, elle était folle de sortir.

Elle se mit à rire aussitôt, elle venait d'apercevoir le chien. Saphir l'attendait déjà, assis sur une petite pierre plate de laquelle on dominait toute la région. Il avait ses habitudes. Annabel vint s'installer avec lui.

La vue était splendide. Une mer d'arbres bosselés au gré des collines courait à perte de vue.

À n'en pas douter, c'était ici que Joshua venait souvent. Le soir, Annabel en aurait mis sa main à couper. Elle éprouva un sentiment de malaise en s'appropriant ce lieu sans lui.

L'idée disparut bientôt. Au contraire, il serait content de savoir qu'elle découvrait « son territoire ». Saphir tourna sa gueule poilue vers elle et sa langue lapa la joue de la jeune femme qui se mit à rire de plus belle.

Dianne Rosamund salua son voisin d'une main et ferma la voiture à clé. Le voisin, Jimmy Beahm, lui rendit mollement son salut.

— Pas encore ivre, un miracle... murmura Dianne entre ses dents.

Elle entra dans la maison, déposa son sac de provisions sur un plan de travail de la cuisine, jeta ses chaussures, sans se pencher, dans le bas du placard avant d'en refermer la porte, et monta prendre une douche. Avec ce temps, elle y passait ses journées.

Elle en sortit avec une serviette sur les cheveux, le corps nu. A vingt-sept ans, Dianne se considérait comme une belle femme. Et le regard des hommes le lui confirmait bien souvent.

Heureusement ! Avec l'énergie que je dépense pour ça !

Elle fit claquer sa main sur sa cuisse ferme. Pas comme la plupart de ses copines.

Dianne allongea le cou pour guetter l'heure. Pas encore dix-neuf heures, Chris n'allait plus tarder. Elle devait se décider en vitesse. Tanga rouge ou dentelle noire ? Elle opta pour la couleur. Chris adorait le rouge.

Elle enfila sa jupe à carreaux, celle-là aussi il l'adorait, peut-être le côté « lycéenne pas sage »... avec un chemisier blanc. Parfait.

Par la fenêtre de sa chambre, Dianne aperçut Jimmy Beahm dans son jardin. Le voisin tourna la tête à droite et à gauche pour s'assurer que personne ne l'observait, et il ouvrit la trappe extérieure qui descendait au sous-sol.

Même lorsqu'il est sobre, il se conduit bizarrement ce mec.

Depuis un an qu'il était au chômage, Jimmy Beahm passait son temps dans sa cave ou bien à boire et à s'asseoir devant chez lui pour regarder les passants. Dans ce quartier résidentiel, en pleine journée, les passants étaient essentiellement des femmes.

Jimmy disparut dans son sous-sol et la trappe se referma sur lui.

— C'est ça... Va causer aux cafards... vicelard !

Dianne se mira une dernière fois dans la glace, ajusta les plis de sa jupe et descendit préparer un cocktail de jus de fruit.

Chris rentra peu après, l'air fatigué. Il retira sa veste et s'affala dans son fauteuil.

— Dure journée ? demanda Dianne.

Il haussa les sourcils en guise de réponse.

— Tiens, tu devrais essayer ça, c'est frais. Elle lui tendit un verre de cocktail.

— Charmante attention.

En voyant qu'il scrutait ses jambes et sa tenue, Dianne se demanda s'il parlait bien du rafraîchissement. Elle s'assit en face de lui.

— Tu devrais prendre une bonne douche, ça te détendra. Ensuite je nous ferai une grande salade avec des lardons, qu'en dis-tu ?

Il approuva d'un hochement de tête et Dianne vint se placer juste en face de lui. Elle lui prit la main et la posa sur ses fesses.

— Et peut-être qu'après dîner on jouera aux cartes.

Cette fois Chris se mit à rire. Un rire agréable.

— Je sais pas si je vais attendre d'avoir mangé, fit-il en voulant attraper sa femme.

Dianne fit un pas de côté et désigna l'étage de l'index.

— Hop ! Sous la douche !

Chris ne se le fit pas redire deux fois, il grimpa les marches quatre à quatre sous le regard amusé et satisfait de Dianne. Dire que ses amies lui répétaient tout le temps que le mariage c'était la mort sexuelle du couple ! Elles avaient vraiment faux sur toute la ligne.

La soirée tint ses promesses et ils finirent tous les deux dans le lit, à regarder un film sur le câble.

Dianne se leva pendant les publicités et alla dans les toilettes. Comme à son habitude, elle laissa la porte ouverte.

— J'ai encore vu Jimmy tout à l'heure, lança-t-elle assez fort pour que son mari l'entende. Tu sais, c'est vrai qu'il passe son temps dans sa cave. Je me demande ce qu'il peut bien y faire.

— Chercher un peu de fraîcheur...
— Non, sérieusement, des fois il me fait peur.
— Jimmy ? Il a une gueule d'ange ! Certes c'est un alcoololo, mais c'est pas un type dangereux ! contra Chris.

La chasse d'eau retentit dans le couloir et Dianne réapparaît.

— Va dire ça à sa femme, je suis certaine qu'il la frappe quand il est bourré.

Chris éluda en remettant le son de la télé, le film reprenait.

Dianne s'allongea sur le lit. Après deux minutes, elle se redressa et se pencha vers la fenêtre dont elle écarta le rideau du doigt.

La nuit ensevelissait tout le quartier, avec ici et là, des trous de lumière pour laisser passer la vie.

Et là, sous ses yeux, la maison des Beahm.

Que pouvait-il bien se passer dans cette fichue baraque ? Et dans cette cave ?

Soudain, la porte arrière de la maison s'ouvrit et Jimmy sortit dans le jardin. Une bouteille à la main.

Non, pas une bouteille...

A bien y regarder, ça ressemblait davantage à un gros couteau ou... peut-être un de ces outils pour le jardinage, un... un transplantoir.

Jimmy s'assura une fois de plus qu'on ne l'épiait pas et ouvrit la trappe de son sous-sol. Il avait l'air sobre, en fait, il avait même l'air d'être tout à fait en forme, et pendant un instant, Dianne eut le désagréable pressentiment qu'il préparait quelque chose.

Et une fois encore, il descendit dans son obscure retraite.

Quand Annabel raconta à Brolin sa promenade avec Saphir, le détective privé eut l'air de trouver cet épisode amusant. C'était en effet un endroit qu'il aimait visiter.

— Cela dit, tu ne l'as pas vu comme tu aurais dû, lança-t-il, énigmatique.

Il n'en dit pas plus et ils passèrent à table. Brolin ouvrit une bouteille de vin local et en servit un grand verre à Annabel. Le téléphone les interrompit et Brolin décrocha. Il acquiesça gravement et raccrocha aussitôt.

Il se réinstalla à table.

— C'était Lloyd Meats. Le labo vient de confirmer l'analyse ADN. Le sperme retrouvé dans les gorges de Carol Peyton et Lindsey Morgan appartient au même homme. Trevor Hamilton.

Plus aucun doute ne subsistait.

— Dans quel état est-il ? voulut savoir Annabel.

— Toujours dans le coma. Les médecins n'envisagent pas d'opération neurochirurgicale pour le moment, ça serait trop risqué.

Ils gardèrent le silence un long moment.

Brolin eut une pensée pour Larry qui avait enterré son frère le jour même. Il l'avait appelé, pour essayer de le voir, mais le gros flic préférait rester avec sa belle-sœur et les enfants, répétant plusieurs fois qu'il tenait le coup. Il l'avait dit un peu trop souvent, mais Brolin n'insista pas, il respecta la décision de son ami.

Lorsque la lune fut avancée, les étoiles palpitantes comme des veilleuses sur le dôme du sommeil, Brolin fit signe à Annabel de le suivre. Il attrapa la bouteille de vin ouverte, deux verres, et sortit par la porte du chalet. La jeune femme chaussa ses mocassins et s'engagea à sa suite.

Ils montèrent jusqu'au sommet de la colline, la fraîcheur de la nuit rendant l'ascension agréable, et ils s'assirent sur la pierre plate. Brolin servit le vin et trinqua avec son amie.

Annabel le considéra discrètement, le vin en bouche. Les yeux du privé brillaient dans le lointain. Ses mains étaient si proches et pourtant si éloignées. Il semblait inaccessible. Elle étouffa un soupir. Parfois elle croyait le comprendre, et puis une heure après il était à nouveau indiscernable.

Lorsqu'elle serra ses genoux contre son torse à cause de la fraîcheur encore plus prononcée, il posa une main chaude dans son dos et fit de lents va-et-vient de haut en bas.

Annabel posa son menton sur ses bras.

Ce n'était pas grand-chose, pourtant elle trouva que c'était déjà bien.

Elle s'endormit une heure plus tard, dans sa chambre, avec l'empreinte tiède d'une main caressant son dos...

Elle rêva.

Elle était dans une pièce sordide. Des canalisations fuyantes recouvraient le plafond, il faisait moite et le bruit des gouttes tombant dans une mare martelait l'endroit.

La lumière était jaune, celle d'une lampe de service à moitié dissimulée derrière une grille.

A genoux au milieu de la salle : Trevor Hamilton. Du moins était-ce là la représentation que son inconscient en faisait. Il était jeune, il transpirait beaucoup.

Brolin se tenait debout au-dessus du tueur, le faciès fermé.

Il tenait son arme dans la main, le long de sa jambe.

Annabel voulut s'approcher mais le privé leva le bras dans sa direction. Il lui fit signe de reculer, et de se tourner.

Annabel baissa la tête. Lorsqu'elle releva les yeux, ce fut pour voir Brolin, parfaitement impassible, qui posait le canon du Glock sur le front de Trevor Hamilton. Le menton de ce dernier tremblait de peur.

Sans aucune hésitation, sans même l'ombre d'un doute ou d'une incertitude, Annabel vit Joshua Brolin contracter le bras.

Et presser la détente.

Elle ouvrit les yeux difficilement. La bouche pâteuse à cause du vin. Des cheveux lui couvraient le visage. Ses paupières papillotèrent.

Il faisait encore noir.

Que... Elle avait rêvé. Non, elle avait fait un cauchemar.

Elle ferma le poing. À mesure que les images du songe lui revenaient à l'esprit, elle les haïssait. Elle devait se rendormir tout de suite, partir vers d'autres contrées, d'autres rêves.

Elle entendit du bruit provenant du rez-de-chaussée. Saphir.

Était-ce lui qui l'avait réveillée ? Ou était-ce le cauchemar ?

Annabel tendit la main vers l'horloge digitale posée sur la table de chevet.

1 : 34.

Elle grommela.

Puis elle réalisa qu'il y avait une drôle d'odeur dans la pièce. Un peu musqué... ou, non, plutôt... Celle... celle de, de l'épice. L'épice !

Cette fois Annabel ouvrit grands les yeux, et au moment même où elle allait se redresser dans le lit, elle comprit que l'odeur ne venait pas de la pièce.

Mais des cheveux sur son visage.

Ce n'étaient pas les siens.

Annabel bondit en arrière.

Elle se propulsa hors du lit, le plus loin possible de ces cheveux qui ne lui appartenaient pas.

Son cœur cognait à présent dans sa poitrine.

De longues mèches sombres étaient étalées sur l'oreiller. Annabel comprit alors ce qu'elles étaient vraiment.

Les cheveux d'une des victimes au crâne rasé.

C'est impossible, Trevor est dans le coma à l'hôpital !

Pourtant, il n'y avait aucun doute possible, ce n'était pas une plaisanterie de Brolin. Le bois du chalet craqua de manière assez prononcée, ça venait d'en bas.

Annabel se jeta sur son sac, elle en sortit son holster et s'empara de son Beretta. Elle l'arma et ôta le cran de sécurité.

La violence du réveil lui tournait la tête. Elle devait se concentrer, retrouver tous ses moyens. *Tout de suite.*

Elle réalisa qu'elle ne portait qu'une petite culotte et jura intérieurement.

Doucement, elle s'approcha de ses vêtements sans quitter des yeux la porte entrouverte de sa chambre.

Le bois grinça de nouveau. Il y avait quelqu'un.

Les marches, ça vient de l'escalier !

Au diable sa pudeur, celui qui avait déposé les cheveux sur son visage se tenait de l'autre côté de ce mur, en train de monter ou descendre les marches, elle n'allait pas risquer qu'il la surprenne en équilibre en train de se vêtir. Elle bondit soudainement vers la porte.

Du bout du pied, elle poussa le battant qui s'ouvrit en silence.

Elle devait calmer sa respiration, elle ne parviendrait pas à la contenir ainsi pendant longtemps et elle ne pouvait pas se permettre d'être haletante, donc bruyante.

Mouvement éclair.

Balayage droite.

Rien.

Puis gauche.

Le couloir dans la pénombre de la nuit.

L'arme solidement cramponnée dans les deux mains, bras tendus bien que souples.

Tu sais faire... C'est ton job... Comme à l'entraînement...

Sauf qu'à l'entraînement, elle n'avait jamais les jambes remplies d'ouate et les bras tremblants.

L'escalier était après le coude, un peu plus loin sur la gauche.

Elle en prit la direction, sur la pointe des pieds, en longeant le mur opposé à l'angle, pour ne pas offrir une cible de choix au rôdeur et surtout pour qu'il ne puisse pas surgir d'un coup devant elle pour tenter de la désarmer.

Elle arrivait au fameux coude.

Annabel expira longuement. Elle devait réguler son souffle, c'était important.

Deux pas chassés, le dos plaqué au mur.

Elle était face à l'escalier. Sur sa droite se trouvait la rambarde de la mezzanine, elle dominait tout le salon.

Sauf ce qui est sous toi.

Avec une attention portée sur le moindre détail, elle entreprit de descendre.

Ce fut au milieu des marches qu'elle comprit à quel point la situation était grave.

En voyant l'éclat fugitif de la lumière sous la porte du bureau de Brolin. Celui d'une lampe torche. Le type était encore là, son faisceau lumineux se promenait, il cherchait quelque chose.

La porte n'était pas complètement fermée, elle ne devait pas émettre le moindre son.

Pas à pas, elle commença à traverser le salon.

En direction de la chambre de Joshua. En chuchotant, elle pourrait appeler la police de là-bas et le réveiller.

Son pied se posa sur une latte de plancher qui s'enfonça à peine.

Suffisamment pour couiner dans toute la pièce. Annabel s'immobilisa.

La lampe sous la porte du bureau s'immobilisa.

La jeune femme leva avec prudence son bras, pointant la gueule de son arme en direction de l'inconnu.

Elle tremblait. *Merde ! C'est pas le moment de flancher...*

L'extrémité du canon ne parvenait pas à se fixer correctement sur un point.

Il faisait très noir, même dans un espace si réduit, elle n'était pas sûre de faire mouche. S'il surgissait d'un coup et se jetait d'un côté avant de lui rouler dans les jambes, c'était foutu.

La lampe reprit son balayage.

Annabel ferma les yeux un court instant pour souffler.

Elle leva le pied avec d'infinies précautions.

Il y avait une tache opaque dans le couloir principal, une masse inerte sur le sol.

Les sourcils d'Annabel se plissèrent en même temps que ses mâchoires. Une grimace de douleur, de chagrin.

C'était Saphir.

Le poing de la jeune femme se contracta autour de la crosse de son arme. Mieux valait que l'intrus n'apparaisse pas maintenant, dans la colère elle se savait capable de tirer jusqu'à vider son chargeur, légalité ou pas.

En vingt secondes, elle atteignit la chambre de Brolin. Elle poussa la porte et vint s'accroupir à son chevet.

D'une main elle lui remua l'épaule. Il ne réagit pas.

Elle y alla avec plus de force. Tant pis pour la brutalité du réveil.

Son cœur éclata.

Il ne bougeait pas. Non qu'il semblât trop profondément endormi, non, il n'y avait pas l'ombre d'une réaction.

Annabel posa le Beretta sur les draps et prit Brolin par les deux épaules pour le secouer violemment.

Absolument rien.

Dans la panique, elle palpa son cou, les mains horriblement moites. Elle attendit plusieurs secondes avant d'être certaine de son verdict.

Les larmes inondèrent ses yeux.

Il n'y avait pas de pouls.

Réprimant les sanglots qui l'envahissaient, Annabel serra le corps de Brolin contre elle. La rage se propageait en elle plus vite encore que la peine.

Une fureur ravageante, appelant la violence. Seuls des flots de sang pourraient l'étancher.

Un raclement fit réagir Annabel. Semblable à un reniflement de gorge. Derrière elle, sur le seuil de la chambre. C'était en partie humain, en partie seulement.

Annabel fit volte-face, dans la pénombre elle mit une seconde à repérer son arme sur les draps du lit. Sa main se posa dessus.

Quelque chose siffla dans l'air.

Une batte de baseball s'abattit sur ses doigts.

Elle hurla.

La Chose fut sur elle dans l'instant suivant, prête à frapper à nouveau. La fureur...

Annabel se déplia tel un ressort, son poing gauche fusa avec une célérité déconcertante.

Il s'écrasa à l'intérieur du bras de son agresseur, avec une telle puissance qu'il en lâcha sa batte. Le coude droit d'Annabel remonta aussitôt vers l'épaule, les côtes n'étant pas sur sa trajectoire. Puis son genou manqua de peu l'entrejambe pour se planter dans la hanche. L'autre vacilla sous cette déferlante de coups.

Annabel se pencha pour attraper la batte de baseball. Elle ne réfléchissait plus. Ses bras savaient déjà qu'ils allaient frapper à pleine force en visant la tête si possible.

Elle tournoya sur elle-même en fouettant l'air. Elle voulait entrer en contact avec cette chair et la pulvériser. Elle voulait voir son sang.

Elle ne percuta rien et manqua de tomber. Son attention se fixa dans la seconde.

L'autre reprenait ses esprits contre le chambranle de la porte. Sa cagoule noire se redressa aussitôt et il vit Annabel qui armait un nouveau coup. Il plongea dans le couloir.

Dans le dos de la Chose, l'un des montants d'une étagère explosa littéralement sous le choc et de nombreux objets se brisèrent.

Annabel lâcha la batte pour reprendre son Beretta. Elle hurla de douleur en voulant serrer ses doigts brisés autour de la crosse. Elle changea de main.

Elle se précipita dans le couloir. L'intrus n'avait pas pu fuir par la porte d'entrée qui était de son côté, il était donc parti vers le salon. Elle entendit ses pas lourds qui montaient les marches quatre à quatre. En un rien de temps, Annabel fut sous la mezzanine. Son agresseur disparut aussitôt dans le couloir, à l'étage. Elle grimpa l'escalier à toute vitesse. La porte de sa chambre était la seule à être ouverte. Elle entra, l'index crispé sur la gâchette.

Elle vit la fenêtre béante.

Elle perçut le choc sourd d'un poids qui tombe.

Il venait de sauter.

La jeune femme fut dans la foulée devant la fenêtre qui s'ouvrait sur les ténèbres. Occultée à cette heure par les collines, la lune ne prodiguait pas assez de lumière pour qu'on y distingue clairement une silhouette.

La fureur aveugla Annabel.

Elle visa au hasard et appuya sur la détente. Elle ne relâcha la pression qu'après avoir entendu dix-huit fracas de tonnerre. Alors la rage s'effondra.

La seule chose qu'elle remarqua fut l'odeur piquante de la poudre et le sifflement à ses tympans.

La Chose courut jusqu'à son véhicule. Une voiture de location qu'elle louait sous un faux nom, au cas où.

Elle grimpa dedans, démarra et écrasa l'accélérateur.

Ce ne fut qu'après plusieurs kilomètres qu'elle se rendit compte de son imprudence et ralentit pour ne pas attirer l'attention.

Plusieurs parties de son corps étaient douloureuses.

Cette putain de salope l'avait bien amochée.

Elle se regarda dans le rétroviseur pour s'assurer que son visage n'était pas touché. Elle portait encore sa cagoule.

Qu'est-ce que tu fais ? Tu paniques ? Retire-moi ça immédiatement !

La Chose ôta le masque de tissu et fut rassurée de n'avoir aucune mauvaise surprise en s'inspectant dans la glace. A peine sa peau examinée, elle eut un mouvement de dégoût pour son reflet. Elle se cambra et grogna. Elle en était quitte pour un bel hématome sur la hanche.

Cette fois, elle avait un compte personnel à régler avec cette salope. Elle la ferait morfler. Les pires châtiments possibles. Elle allait étudier la question.

En roulant, la Chose conclut que l'opération n'était finalement pas si catastrophique que ça. Elle avait pu fouiner dans les documents du privé pour s'assurer qu'il n'avait rien de déterminant sur elle. D'après ses notes, il avait compris que la clairière était un élément crucial, et par là même que la base abandonnée était le point de départ de tout, du moins qu'elle avait une certaine importance aux yeux du coupable. Qu'il le sache n'était pas très alarmant. Elle pourrait s'en servir en temps voulu. La seule chose qui l'embarrassait était la mention « chauve ? » qu'elle avait trouvée à côté de quelques notes détaillant ce que pouvait être le tueur. Là, il fallait reconnaître qu'ils détenaient une information capitale. Cependant, c'était

encore un point qu'elle pourrait utiliser à son avantage, il suffisait de bien y réfléchir.

Il y avait aussi le mot « vélo » souligné sur une autre feuille. Apparemment, ce Joshua Brolin avait compris comment elle avait fait pour transporter le premier cadavre aussi loin dans la forêt. La Chose avait parcouru la distance à bicyclette.

Comment pouvait-il le savoir ? Il faisait si sec que les roues n'avaient laissé aucune trace dans la terre !

Ah, oui... Encore cette petite salope... Quand elle l'avait poursuivie dans sa clairière... La Chose avait utilisé son vélo pour lui échapper. La petite pute l'avait raconté au privé qui en avait fait une déduction... astucieuse. Et juste.

Il faudrait vraiment qu'elle souffre...

Entrer dans la maison avait été plus facile qu'elle ne l'avait craint. Le chien qu'elle avait repéré en début de soirée en espionnant le chalet était en fait un bâtard tellement docile qu'il n'aboyait jamais. Il avait suffi d'un peu de Scotch sur un carreau, le briser en silence, ouvrir la fenêtre, s'occuper du chien pour que toute la maison fût à elle.

La Chose s'était d'abord chargée du privé. Il n'avait fallu qu'une piqûre. Rien qu'une ridicule petite piqûre. Et sa méthode était imparable. C'était un dentiste qui la lui avait apprise.

Poser l'aiguille sur la peau, l'effleurer pour que le patient ne sente rien. Y déposer une infime goutte d'anesthésiant local. Il était relativement aisé de s'en procurer en étant débrouillard. Puis enfoncer l'aiguille, de quasiment rien, juste là où la peau est anesthésiée. Injecter encore un peu de produit, attendre une seconde qu'il fasse effet et enfoncer encore un peu l'aiguille. Il suffisait de répéter l'opération plusieurs fois pour que l'aiguille soit bien plantée dans la peau sans que le patient ait ressenti quoi que ce soit.

C'était pareil avec les maris de ses proies.

Tellement efficace qu'elles ne sentaient rien, ça ne les réveillait même pas.

La piqûre d'anesthésiant d'abord, c'était le plus long. Puis l'injection du produit miracle.

Ensuite la Chose était montée dans la chambre de la salope pour s'occuper des cheveux. Sagement disposés sur son visage,

comme si c'étaient les siens. Puis la Chose s'était promenée dans la maison, à la recherche d'un bureau, ou n'importe quoi où le détective privé pouvait laisser ses notes sur l'enquête.

Bien sûr, elle n'avait pas prévu que la salope se réveillerait avant qu'elle-même ne s'en charge personnellement. Elle avait été présomptueuse. C'était même une grossière erreur. Une fois dans la chambre de la salope, elle aurait dû en finir immédiatement, comme avec les autres. Ça lui servirait de leçon.

Pour les prochains.

Oh, oui, les prochains, vite, très vite.

La Chose avala un cachet supplémentaire. Elle devait éliminer la fatigue, le manque de sommeil ne pouvait la ralentir dans sa course.

Elle avait un message à délivrer au monde.

Sa bouche s'étira en songeant à ce qu'elle venait de faire.

Tout de même, c'était pas mal, elle devait bien se l'accorder.

Et avec la dose qu'elle avait mise au privé, il était fort possible qu'il soit hors jeu pour un bon moment.

Une idée délectable lui vint soudain à l'esprit. Et s'il passait pour mort pendant suffisamment longtemps pour qu'on l'autopsie ?

La Chose éclata de rire.

Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ?

Provoquer l'autopsie d'un homme vivant.

Elle allait choyer cette idée. En rêvant qu'il ouvre les yeux lorsque toutes ses tripes seraient à l'air.

Si seulement ça pouvait se passer ainsi...

Emmitouflée dans une couverture, Annabel lut les mots sur les lèvres de l'infirmier qui sortait de la chambre de Brolin :

« Pas de pouls, et aucun réflexe de la pupille. »

Il secoua la tête pour dire que c'était fini.

Un gémissement monta de la gorge d'Annabel tandis que son visage se déformait sous les larmes.

Larry Salhindro l'attrapa et la serra dans ses bras.

L'infirmier se dirigea vers eux avec cette expression résignée des médecins qui doivent annoncer la mauvaise nouvelle à la famille. Par-dessus l'épaule d'Annabel, Larry lui fit signe qu'il avait compris.

Devinant une présence, Annabel se redressa. Elle vit le messager de la mort.

— Co... Comment est-ce arrivé ? demanda-t-elle. L'autre avala sa salive.

— Hey bien, on ne peut pas le dire maintenant, on va faire une autopsie. J'ai relevé une trace de piqure sur le bras, ça pourrait être une injection de poison. Dites, il faudrait faire quelque chose pour votre main...

Il indiqua de l'index la main droite de la jeune femme qui dépassait de sa couverture. L'annulaire et le petit doigt étaient tordus et déboîtés, du sang séché les maculait.

Annabel ne répondit pas et l'infirmier haussa les épaules avant de s'éloigner.

Elle n'arrivait pas à le croire. Pourtant, chaque fois qu'elle niait la vérité, le poids de Brolin alors qu'elle le secouait lui revenait en mémoire. Ses yeux fixes, contemplant à jamais le néant, quand elle était redescendue après la fuite du tueur et qu'elle avait soulevé ses paupières.

Pourquoi ? Jusqu'à présent, le tueur avait toujours épargné les maris, il s'en prenait aux femmes uniquement, pourquoi tuer Brolin ?

Tout au fond d'elle, elle connaissait la réponse. Parce que Brolin marchait sur ses traces, il le traquait et l'autre ne pouvait le tolérer. Et s'il l'avait pu, toi aussi, Anna, tu aurais souffert sa colère. C'était son message avec le cerf éviscéré, ainsi que Brolin l'avait fait remarquer. *Si vous cherchez à me suivre, à remonter jusqu'à moi, voilà ce qui vous attend*, disait le message.

Ses mâchoires se pressèrent si puissamment qu'elle manqua de peu de se casser une dent lorsqu'elle vit qu'on tirait le cadavre de Saphir pour le mettre dans un grand sac-poubelle doublé.

Elle bondit sur ses jambes :

— Vous pourriez au moins le mettre dans une housse ! fulmina-t-elle.

Et la colère qui transpirait de son regard fit baisser plus d'une paire d'épaules. Un infirmier apporta finalement une housse blanche, habituellement destinée aux cadavres humains.

Lloyd Meats débarqua bien après tout le monde, il était décomposé. Il rejoignit Annabel et Larry et s'effondra sur le sofa sans dire un mot. Peu à peu, toutes les personnalités de Portland étaient réveillées pour apprendre la nouvelle. On murmura plus tard que l'information s'était propagée jusque chez le maire, malgré l'heure tardive, tant en raison de l'horreur du crime que de la notoriété de l'ancien flic qui avait fait coffrer le tueur en série le plus recherché de l'Oregon, trois ans plus tôt. Les monstres pouvaient gagner finalement, même les héros finissaient par tomber un jour.

L'éclat des gyrophares silencieux entraît par la porte ouverte et venait se prendre dans les attrapes-rêves.

Un officier de police s'approcha timidement de Meats, ne sachant s'il pouvait lui parler, professionnellement. Au bout d'un temps, Meats sembla le repérer et redressa la tête. Il la hocha sombrement puis finit par se lever pour se joindre aux policiers.

Salhindro posa sa grosse main sur celle d'Annabel.

— Je sais que c'est pas le moment pour toi, mais c'est important, tant que ta mémoire est encore vive sur ce qui vient de se passer. As-tu vu quelque chose, un détail de son visage ou dans sa démarche, dans sa façon de bouger ?

Annabel secoua la tête.

— Ses yeux. Tu as vu ses yeux ?

Annabel dut s'y reprendre à trois fois avant de pouvoir articuler des mots compréhensibles :

— Ça s'est passé si vite... Il faisait noir. Je me souviens qu'il portait une cagoule, je crois qu'il est de taille moyenne, ma taille environ... Assez costaud. Je... Je pense que c'est lui qui m'avait déjà attaquée dans les bois samedi matin, la même silhouette.

Toutes ses impressions lui revenaient, voilées par la rage. La fureur... Elle n'était plus elle-même et... *Si, c'était toi, cette pulsion meurtrière, c'était toi ! Je n'ai rien fait pour l'étouffer, c'est...* En fait, elle l'avait même souhaitée, elle l'avait alimentée...

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda-t-elle, pour elle-même. Salhindro masqua tant bien que mal son étonnement.

— Mon Dieu, Larry, si tu m'avais vue... Je n'étais plus une femme, j'étais une bête ! Je... Une vraie machine à détruire, à briser, je crois que... Non, je *sais* que je ne voulais plus qu'une seule chose : pulvériser l'autre. Je... Mais je... Je ne peux même pas dire que je n'étais plus moi, parce que au fond, je savais ce que je faisais, et je crois que j'en étais presque contente... Non, je crois que... je le veux encore... Je veux tuer cette ordure !

Elle dissimula ses yeux trempés derrière ses doigts.

Salhindro posa sur elle un regard doux. Il observa ensuite les murs du salon, l'univers de Brolin. Un rictus apparut sur sa bouche.

— Annabel... murmura-t-il. Tu ne dois pas te haïr pour ça. Elle planta ses prunelles de feu dans celles du gros flic.

— Tu ne comprends pas, s'écria-t-elle. C'est pas de vouloir le tuer qui m'est intolérable, parce que si je l'ai devant moi maintenant je le ferai sans hésitation. C'est cette soif de violence que j'ai ressentie, je l'avais *en moi* !

Salhindro hocha la tête, entièrement d'accord et visiblement satisfait.

— Ce soir tu viens d'expérimenter un sentiment vieux de plusieurs millénaires, rétorqua-t-il. Des dizaines de millénaires pour l'homme. Nous avons tous oublié ce que nous sommes à la base, un prédateur, *le* prédateur, celui qui par sa violence et ses

ruses destructrices est parvenu à se hisser au sommet de la chaîne alimentaire. Et crois-moi, ça n'était pas gagné d'avance.

Il contempla la forêt par la baie vitrée avant de reprendre sur un ton plus posé, plus cynique :

— Sommes-nous aveugles et hypocrites pour oublier que l'essence même de ce que nous sommes tous est bestiale ? Manger, dormir, se reproduire... et tuer pour survivre, s'il le faut. Pour protéger ses petits. L'aurait-on oublié ? La société nous a appris à cacher cet aspect primaire sous des couches de vernis, mais au fond, tout au fond, nous sommes encore ces mêmes bêtes, comme toutes celles qui arpentent cette foutue planète, peut-être que ce qui nous différencie d'elles, c'est notre capacité à nous fabriquer ces vernis.

Il se pencha en avant, les yeux dardés sur la jeune femme.

— C'est cette bestialité, cette part d'ombre que nous véhiculons tous, qui que nous soyons, que tu as expérimentée cette nuit. Contrairement à la majorité des êtres humains qui l'ignoreront, la tairont toute leur vie, toi tu l'as aperçue. Maintenant je voudrais te poser une question : pourquoi crois-tu que Brolin fait si peur aux gens ? Tu ne vois pas, hein ? Parce que lui, cette part d'ombre, il l'a déterrée de profond, et aujourd'hui il vit avec. Elle ne surgit pas dans sa conscience une fois de temps à autre, rarement, non ! Il la vit au quotidien. C'est ça que les gens captent dans son regard, c'est ça qui les met mal à l'aise, inconsciemment, ils savent ce que c'est, et ils ont peur. Lui, il vit ainsi depuis bientôt trois ans, il a appris à vivre avec cette fureur animale à ses côtés, son instinct de prédateur s'est réveillé et a fait de lui un homme différent.

Il se tut pendant une longue minute, avant d'ajouter :

— Quoi qu'il se passe dans les jours à venir, laisse la bête retourner dans les profondeurs, Annabel, laisse-la disparaître, peu importe ce que tu ressens, chasse-la pendant qu'il en est encore temps. Sinon, toi aussi tu deviendras un fantôme aux yeux des autres. Ils n'auront pas d'autre choix pour se protéger.

Annabel voulut parler. Ses mots moururent lorsqu'elle aperçut la housse en chlorure de polyvinyle qu'on apportait dans la chambre de Brolin.

Elle serra le poing.

Cinq minutes plus tard, un brancard sortait de la pièce, avec son sinistre chargement. Ainsi il ressemblait ironiquement à ces cocons de soie qu'ils avaient découverts presque une semaine plus tôt.

— Mademoiselle ? Annabel fit face à l'infirmier.

— Il faut que vous veniez à l'hôpital... euh, pour votre main. Elle demeura ainsi, incapable de bouger.

Dehors, le ronflement d'une voiture puissante gonfla jusqu'à ce qu'elle s'arrête en crissant des pneus. Une portière claqua aussitôt.

Sydney Folstom, la directrice de la morgue, entra à grandes enjambées.

— Où est-il ? demanda-t-elle avec un tel aplomb que l'un des officiers lui montra l'ambulance à l'extérieur sans ouvrir la bouche.

Le Dr Folstom se précipita sur le brancard. Elle fit descendre la fermeture de la housse et écarta les pans pour laisser apparaître le visage de Brolin. Des pétales transparents de myosotis et de coquelicot venaient le couvrir en alternance, à mesure que les gyrophares tournoyaient. La légiste prit une petite lampe et leva une des paupières pour éclairer l'œil.

Un des hommes s'approcha.

— Madame, vous...

Son collègue, qui avait reconnu la directrice de la morgue, l'empêcha de poursuivre. Annabel et Larry Salhindro se postèrent sur le seuil du chalet, attirés par l'activité de la chef des légistes de Portland. Cette dernière se redressa brusquement et marcha à toute vitesse vers sa voiture d'où elle tira une trousse en cuir. Formé à l'observation depuis des années, l'esprit d'Annabel quitta un court instant sa détresse pour se préoccuper de ce qui l'entourait. La jeune femme remarqua que le Dr Folstom était mal coiffée, et qu'elle ne portait pas de soutien-gorge sous son chemisier. Elle avait été réveillée en pleine nuit et avait couru jusqu'ici.

Sydney Folstom sortit un stéthoscope de sa trousse et posa l'embout sur la poitrine de Brolin.

L'infirmier revint à la charge, sur un ton conciliant :

— Madame, c'est inutile, nous avons déjà vérif...

Elle claqua des doigts sans même un regard pour lui et brandit un index sous son nez pour lui imposer le silence. Après un long moment à ausculter le mort, Sydney Folstom jeta son stéthoscope dans sa trousse et se mordit nerveusement la lèvre inférieure.

Annabel s'approcha d'elle.

— Que faites-vous ? lui demanda-t-elle d'une voix qu'elle aurait souhaitée moins fébrile.

Folstom oscilla un peu, comme pour approuver une décision qu'elle venait de prendre. Elle se pencha et s'empara cette fois d'un petit pot en verre. Elle prit une paire de gants en latex, se tourna vers Annabel et lui tendit une seconde paire.

— Mettez ça.

— Pour qu...

— Ne discutez pas et aidez-moi.

Annabel secoua la tête et se surprit à enfiler les gants sans plus d'explication. Le Dr Folstom était déjà en train de dévisser le pot, qui contenait une crème jaunâtre tirant sur le vert.

Brolin était torse nu dans la housse blanche. Folstom lui appliqua une infime quantité de baume sur la poitrine.

— Faites-en autant sur ses bras, ordonna-t-elle à Annabel. Uniquement de minuscules doses, et surtout étalez bien. Il faut que ce soit homogène.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le principal composé de ce baume est le *Datura stramonium*, une plante qui contient de l'atropine et de la scopolamine, entre autres.

Annabel ne comprenait pas, pourtant elle obtempéra. Elle avait envie de le faire, dans ces gestes absurdes sur un cadavre, il y avait une particule d'espoir, Annabel le savait, elle ignorait tout de ce qu'elle était en train d'accomplir, mais s'il y avait dans ce rituel la moindre chance de ramener Brolin à la vie, alors elle obéirait, jusqu'au bout. Dût-elle danser nue sous les flammes.

Sous le latex des gants, elle perçut la chaleur de Brolin. Une chaleur tiède. Dans très peu de temps, il commencerait à se raidir. Elle vit ses yeux fixes, d'où toute vie était absente, la mort ayant chassé la moindre parcelle de conscience dans ces iris sombres.

Aussi vite que l'espoir était venu, Annabel se sentit pathétique.

La réalité n'était pas ainsi faite, aussi fort que l'on puisse souhaiter quelque chose, cela ne se produisait pas, jamais.

— Appliquez-le bien, insista Sydney Folstom. Cette fois c'était trop.

Annabel fit claquer ses gants en les retirant et s'engouffra à toute vitesse dans la maison. Le Dr Folstom n'y prêta pas attention et lorsqu'elle jugea l'application correcte, elle tira encore plus sur la housse.

— Retirez-moi ça ! commanda-t-elle aux membres du personnel médical.

Un représentant du bureau du légiste était également présent, il s'approcha d'elle.

— Docteur, je ne sais pas si...

— Taisez-vous. Vous ne savez pas ce qui se passe. Elle interpella le chef de l'équipe médicale :

— Emmenez cet homme à l'hôpital, mettez-le sous assistance respiratoire, je veux que vous le traitiez comme s'il était dans le coma.

— Mais, vous voyez bien qu'il est...

— La ferme ! Faites ce que je dis. Si un médecin vous donne un contrordre, n'obéissez pas et dites-lui de m'appeler immédiatement.

Elle lui tendit sa carte avant d'ajouter :

— Il s'agit de la vie de cet homme, quoi que vous en pensiez, quoi que vous inspire votre science, faites ce que je viens de dire. Dans le cas contraire, je ferai en sorte que vous soyez tous virés sur-le-champ, et poursuivis pour faute professionnelle grave, compris ?

Il émanait d'elle une telle prestance, une impérativité si fulgurante, que personne n'osa rien dire. Faisant face à son assistant, elle lui indiqua l'ambulance du pouce.

— Et vous, vérifiez que tout ça est bien fait.

Il voulut protester mais elle était déjà partie vers l'entrée du chalet. Elle dépassa Lloyd Meats.

— Si vous m'expliquiez ce que signifie cette mascarade ? réclama-t-il.

Elle lui fit signe de la suivre. Dans le salon, Annabel avait la tête dissimulée derrière ses mains tandis que Salhindro la tenait contre lui. Le flash d'un des techniciens de scène de crime illumina la pièce d'un coup. Le Dr Folstom invita Meats à s'asseoir avec ses acolytes. Sans autre préambule, elle commença :

— Il se peut que je me sois trompée sur toute la ligne, ce qui veut dire qu'on va veiller un cadavre dans une chambre d'hôpital pendant quelques heures, mais c'est un risque que je suis prête à prendre sans l'once d'une hésitation.

Meats leva les mains au ciel.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Vous faites irruption ici sans prévenir et vous demandez qu'on traite un... un mort comme s'il était simplement inconscient ? Enfin, vous l'avez bien vu, non ? Pas de pouls, pas de réflexe de la pupille, respiration nulle, et il a même commencé à refroidir, bordel ! Il est mort, docteur, aussi dur que ce soit à encaisser, Joshua Brolin est mort cette nuit.

Sydney Folstom croisa les bras sur sa poitrine. Elle inspecta les visages des trois personnes assises devant elle puis soupira. Un soupir difficile.

Après un long silence pesant, elle demanda sur un ton plus adouci qu'auparavant :

— Vous croyez aux zombis, inspecteur ?

Le Dr Sydney Folstom faisait d'incessants va-et-vient, incapable qu'elle était de rester en place.

— Laissez-moi tout vous expliquer, fit-elle avant que Lloyd Meats n'ouvre la bouche. C'est... une histoire de fou. Mais, hum... il y a des informations que je vais vous transmettre ici, qui seront susceptibles de vous conduire à ouvrir une enquête.

— Nous sommes en plein milieu d'une enquête ! s'exclama Meats qui s'impatiait.

— Ouvrir une enquête contre moi, et mon service, conclut-elle.

Meats et Salhindro restèrent bouche bée. Intriguée, Annabel leva le nez vers cette femme sèche et autoritaire qui semblait tout d'un coup aussi fragile qu'un château de cartes dans la brise naissante.

— Et pas seulement mon service, j'ai bien peur que le bureau de l'attorney ne soit aussi éclaboussé, le substitut en particulier, Bentley Cotland.

— Cotland ? s'étonna Salhindro. Mais ce demeuré n'est pas foutu de suivre une enquête convenablement, qu'est-ce qu'il vient foutre là ?

— Ça remonte à l'année dernière, un an tout juste. Vous souvenez-vous de l'affaire Jeremiah Fischer ?

— Il avait été empoisonné par sa femme, récita Meats. Celle-ci s'est d'ailleurs suicidée juste après, on a retrouvé son cadavre pendu dans leur chalet à la montagne. Elle avait découvert qu'il la trompait, suppose-t-on, puisque c'était le cas au dire de ses collègues de travail.

Le regard de Sydney Folstom se voila, les mots sortirent de sa bouche lentement :

— Je ne suis, aujourd'hui, plus du tout sûre que Mme Fischer soit la meurtrière de son mari, ni qu'elle se soit suicidée d'ailleurs.

Meats ne voyait pas où cela les menait, qu'elle remette son avis de praticienne en question était une chose, mais quel lien avec ce qui s'était passé ce soir ?

Le Dr Folstom reprit :

— Ce jour-là, quelque chose d'atroce est arrivé. L'autopsie de Jeremiah Fischer ne s'est pas du tout passée comme c'est écrit. En fait, ce fut un véritable cauchemar.

Annabel remarqua la chair de poule sur les avant-bras de la légiste.

— Jeremiah Fischer n'était pas mort lorsque je l'ai ouvert. La phrase resta en suspens dans l'air du salon.

Ce fut Annabel qui réagit la première :

— C'est impossible, il y a de multiples vérifications avant de considérer un individu comme mort !

— En pratique oui, répondit Folstom. Mais l'histoire est jalonnée d'exceptions dont la mort fait partie. Vous savez, la mort en soi est un vrai problème. La plupart des gens pensent que c'est un stade parfaitement délimité, sans flou ni demi-mesure, ce qui est absolument faux. La mort elle-même est sans ambiguïté, mais savoir la reconnaître à tous les coups, voilà qui peut poser problème. La définition de la mort a toujours été nébuleuse, dans toutes les civilisations. Quand doit-on considérer comme morte une personne ? Lorsque son cœur a cessé de battre ? Lorsque son cerveau a cessé toute activité électrique ? Lorsqu'il n'y a absolument plus aucun réflexe des pupilles ? Dans tous ces cas de figure, la mort n'est pas absolue. Combien de fois a-t-on observé tous ces signes, tous, sur une personne, et que celle-ci n'était pas morte finalement ! C'est hélas arrivé, souvent...

Salhindro s'indigna :

— Qu'est-ce que vous racontez ? Ça fait des siècles que l'on n'enterre plus personne vivant, enfin !

— Des siècles ? ricana Folstom. Pour Pétrarque qui faillit bien l'être, je suis d'accord, mais il n'est hélas pas une exception. Régulièrement, mes confrères du monde entier rapportent des cas similaires de mort apparente mais non effective. À la fin des années 1960 à Sheffield, des médecins anglais décidèrent d'expérimenter un cardiographe portatif, ils descendirent à la

morgue et là, quelle ne fut pas leur stupeur de découvrir les signes d'une activité cardiaque sur une femme supposée morte d'overdose. Sans leur intervention, elle aurait été enterrée vivante.

« Un médecin anglais a fait une étude là-dessus en 1905, et il a retrouvé deux cent dix-neuf cas avérés où on avait évité de justesse l'enterrement d'une personne encore vivante malgré les apparences. On ne peut qu'imaginer le nombre de fois où on ne se rendit compte de rien. Certes c'était il y a un siècle, les choses ont évolué depuis, en science du moins, mais la mort et ses mystères sont les mêmes. Et ce type d'exemple pullule, il faut bien l'admettre, encore aujourd'hui. On évite d'en parler pour ne pas terroriser les gens, c'est tout.

— Je ne comprends pas, n'est-ce pas vous qui répétiez tout le temps : « La mort est la cessation de *toute* activité dans le corps » ? fit remarquer Meats qui pendant un instant ne songeait plus au meurtre de Brolin.

— Et c'est vrai. Le personnel médical se base sur trois éléments clés pour statuer sur la mort d'un patient. Enfin, plutôt sur deux en général, car on sait désormais que l'activité des iris peut se poursuivre longtemps après la mort. Il reste la respiration et les battements du cœur.

« Parfois la respiration est si faible qu'elle est indiscernable, parfois même elle est suspendue pour un temps, avant de reprendre. D'autre part, il y a des cas fréquents d'hypotension qui peuvent rendre, dans les cas les plus extrêmes, le pouls indécélable. Parfois, il suffit d'un bête accident cardio-vasculaire pour plonger une personne dans une profonde narcose qui conjugue tous ces symptômes de mort apparente, et elle est enterrée vivante. Bien qu'il n'y ait pas d'étude précise sur ce phénomène, on peut imaginer que la plupart meurent rapidement en l'absence de soins, mais que d'autres, parce que l'organisme se bat et retrouve son fonctionnement, reprennent conscience quelques jours après, une fois dans leur tombe.

— Je ne comprends pas, fit Annabel, vous êtes légiste et vous êtes en train de nous dire que vous savez, vous et vos collègues, qu'on ensevelit régulièrement des gens en vie ? Vous le savez et vous ne...

— Ne me faites pas passer pour un docteur Mengele, ce que je vous dis là, la plupart des légistes du monde vous le confirmeront, c'est rare, très rare même, mais ça arrive, hélas. Aujourd'hui il n'y a qu'un moyen d'être sûr de la mort d'une personne, c'est de vérifier l'activité cérébrale et cardiaque, et en dehors du fait que cela nécessite du matériel et du temps, donc de l'argent, ça n'est pas fiable à cent pour cent, une infime marge d'erreur est possible, infime mais réelle.

— La putréfaction est aussi un signe implacable de la mort, ajouta Salhindro avec cynisme.

— En effet, mais cela demande du temps, on ne veille pas un corps jusqu'à distinguer ce stade.

Lloyd Meats se leva.

— Très bien docteur, vous êtes en train de nous expliquer que Jeremiah Fischer n'était en fait pas mort lorsque vous l'avez autopsié, c'est ça ? Il souffrait d'une narcose et...

Sydney Folstom fit un énorme effort pour se calmer et articuler :

— Inspecteur, je crois que vous ne réalisez pas ce que je suis en train de vous dire. Jeremiah Fischer a ouvert les yeux alors que ses entrailles étaient à l'air libre, vous saisissez ? Oui, il est bien mort ce jour-là, mais pas d'empoisonnement. Il est mort parce que l'autopsie a provoqué une réaction violente qui l'a ramené à la conscience. Le choc physiologique a été d'une violence inouïe. Son métabolisme qui était proche de la stase, de l'hibernation, s'est remis à fonctionner presque normalement en quelques minutes, alors qu'il était ouvert de partout. Jeremiah Fischer a été pris de convulsions, il a tenté de bouger. J'avais déjà disséqué plusieurs de ses organes, *in situ*, dans le corps. Je vous laisse imaginer ce qui a suivi.

Sydney Folstom obtint un silence total après avoir ajouté :

— Jeremiah Fischer est mort en six minutes sur ma table de dissection.

Lloyd Meats comprit alors pourquoi elle n'avait plus pratiqué d'autopsie depuis un an. Il imagina la scène sans peine, et plutôt que d'éprouver du dégoût, il se sentit peiné pour elle, pour ce poids qu'elle avait porté pendant ces douze mois. Il se laissa retomber dans le sofa.

— Le substitut de l’attorney, Bentley Cotland, était présent, il m’a demandé la plus grande discrétion après ça, il ne voulait pas que la ville entière apprenne cette horreur. Quelques heures plus tard, vous nous avez annoncé avoir retrouvé le corps de Mme Fischer, qu’elle s’était pendue. Votre enquête a révélé que M. Fischer avait une maîtresse et que sa femme le savait. De notre côté, au labo, nous avons détecté plusieurs substances toxiques dans le sang de Jeremiah Fischer qui venaient corroborer l’hypothèse de l’empoisonnement. M. Cotland et moi avons alors décidé ensemble de taire ce qui s’était passé ce jour-là. Cela n’aurait servi à rien si ce n’est terroriser l’opinion publique et engendrer la paranoïa envers les médecins et leur diagnostic de mort, qui sont heureusement fiables dans 99,99 % des cas.

Lloyd Meats se tenait le menton dans les mains, accablé, il secouait la tête.

— J’imagine qu’il y a un rapport avec ce soir, avec Brolin, mais je ne le vois toujours pas, fit remarquer Annabel.

Sydney Folstom approuva.

— Après ça, j’ai voulu comprendre. Je me suis demandé si ce cauchemar était le résultat du poison – un calcul machiavélique de la part de Mme Fischer – ou si c’était une coïncidence. J’ai fait analyser le sang de la victime. Le spectromètre de masse couplé à un chromatographe en phase liquide a révélé la présence de plusieurs substances exogènes en quantité minime et d’une beaucoup plus répandue : la tétrodotoxine.

— J’ai déjà entendu ce nom quelque part, signala Salhindro.

— C’est une toxine, une neurotoxine, extrêmement puissante. En me documentant, j’ai découvert que ce poison était déjà identifié il y a presque cinq mille ans ! Dans le *Pentsao Chin*, la pharmacopée la plus ancienne au monde, d’origine chinoise. Et on retrouve des allusions de tout temps, à travers le monde, en Egypte antique, parmi les hiéroglyphes sur les tombeaux, et même dans la Bible, dans le Deutéronome où il est stipulé qu’il est défendu de manger du poisson sans écailles. Interdiction due à la présence de poisson-globe dans la mer Rouge. Car la tétrodotoxine se trouve dans les poissons. Ceux de

la variété des tétrodons, d'où le nom de la toxine, aussi appelés les poissons-globes.

— *Le fugu* japonais en fait partie, non ? demanda Salhindro qui se souvenait d'un coup où il avait entendu le nom de cette toxine.

— Exact. Manger du fugu est autant un plaisir qu'une philosophie au pays du soleil levant. La tétrodo toxine est cent soixante mille fois plus puissante que la cocaïne, et elle n'est pas affectée par la cuisson ou la congélation. Aussi, il faut un savoir-faire extrêmement pointu pour préparer le fugu. L'art est de préparer le poisson de telle sorte que la concentration des toxines soit réduite pour ne pas être mortelle mais pas éliminée, afin que subsiste un effet physiologique important, une sorte de stimuli des sens. Malgré tout, plusieurs décès surviennent tous les ans au Japon. Et c'est en étudiant ces décès que j'ai bien cru que j'allais tout abandonner, à commencer par mon travail.

« Chaque année, des médecins japonais relatent comment des patients intoxiqués à la tétrodo toxine suite à l'ingestion de poisson, meurent, et comment d'autres, considérés dans un premier temps comme morts, reviennent à la vie. Aussi il est aujourd'hui convenu d'attendre trois jours entre le décès déclaré et la mise en bière lorsqu'il s'agit d'une mort causée par empoisonnement par le poisson-globe.

Devant les regards incrédules, elle s'empressa d'ajouter :

— Je vous assure que c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux. Renseignez-vous, vous verrez. Quoi qu'il en soit, c'est en étudiant les récits de ces empoisonnements que j'ai découvert le pire.

« La tétrodo toxine a pour principal effet de paralyser sa victime, jusqu'à bloquer sa respiration et diminuer son rythme cardiaque qui devient imperceptible. Cliniquement, l'individu est en général considéré comme mort à ce stade. La victime est en fait à la lisière de la mort. Certains meurent réellement peu après, mais pas tous. Il arrive que des victimes d'intoxication reviennent à elles après plusieurs heures, voire plusieurs jours selon des témoignages. Leur organisme se remet tout seul, sans aide médicale, et le rythme cardiaque remonte en même temps que la respiration. En fait, cet état proche de l'hibernation est tel

qu'il est tout à fait possible que des personnes aient survécu même en ayant transité pendant quelques heures dans des pièces froides, à quatre degrés, la température de conservation des cadavres.

— D'accord, cela dit je ne vois pas quel rapport avec... Sydney Folstom coupa Meats :

— Ceux qui ont survécu à cette expérience racontent la même chose : pendant tout le procédé de la paralysie, ils étaient conscients, y compris lorsqu'on les déclarait morts. Dans un cas, le supposé défunt est parvenu à reprendre le contrôle de son corps juste avant d'être incinéré...

Tous réalisèrent alors ce que cela impliquait.

Jeremiah Fischer était parfaitement conscient de ce qui lui arrivait lorsqu'on le déclara mort, qu'on l'enferma dans une housse pour l'en sortir quelques heures plus tard. Son métabolisme était tellement ralenti qu'il n'avait eu qu'un besoin limité en oxygène et avait ainsi « survécu » dans l'attente d'être amené en salle d'autopsie. Où il avait tout subi jusqu'à ce que son corps se manifeste. Il était alors trop tard.

— C'est en bloquant les transmissions nerveuses que la tétrodotoxine agit. Le Japon, principal consommateur de fugu, ne dresse pas de statistique, on sait seulement qu'une centaine de personnes décèdent tous les ans suite à l'ingestion de poisson-globe. Combien reviennent finalement à elles parmi ces cent ? Je ne le sais pas, mais quelques-uns, chaque année.

— Vous pensez que Brolin pourrait avoir été drogué à la tétrodotoxine ? s'enquit Annabel avec une énergie dont elle ne savait pas s'il valait mieux la refouler ou l'encourager.

Sydney Folstom ne répondit pas tout de suite, elle poursuivit :

— Après ces découvertes, j'ai continué mon exploration de la tétrodotoxine. C'est alors que j'ai appris quel était le principal ingrédient de la confection des zombis à Haïti. La poudre à zombis propre au vaudou. Les houngans, les sorciers vaudous, se débrouillent pour faire respirer cette poudre à leur victime qui tombe alors dans un état que tous considèrent comme celui de la mort. Le malheureux est ensuite enterré, et le houngan n'a plus qu'à revenir dans la nuit pour déterrer sa victime qui dès

lors sera considérée comme un zombi par le reste de la population. Surtout après que le houngan aura fait absorber plusieurs psychotropes puissants à sa victime pour annihiler toute volonté chez elle et en faire une sorte d'esclave. C'est également là que j'ai appris l'usage d'un baume ou d'une pâte comme antidote à cette poudre à zombis. Pour être plus précise, il s'agit pour le houngan de faire avaler à sa victime une substance puissante qui va diminuer les effets de la tétrodotoxine. Le principal composé de cet antidote est la datura, une plante contenant de l'atropine et de la scopolamine, des agents efficaces pour neutraliser les effets de la tétrodotoxine.

— Ce que vous avez appliqué sur le torse de Brolin, conclut Annabel avec un entrain qui cette fois n'était plus comprimé. Qu'est-ce qui vous fait penser que Brolin pourrait être drogué à cette toxine ?

L'espoir renaissait en elle, comme une fleur en train d'éclore dans sa poitrine, à vitesse accélérée. Une petite voix lui chuchotait de ne pas écouter cette folle histoire, pourtant Annabel sentait ses défenses sauter les unes après les autres, elle se jetait de toute son âme dans cette lueur. Sans se préoccuper des conséquences si Sydney Folstom se trompait.

— Ma présence ici n'a rien à voir avec une coïncidence, vous vous en doutez. Hier, l'inspecteur Meats m'a expliqué dans les grandes lignes l'enquête qu'il conduisait, rapporta la légiste. Cette histoire de maris aux sommeils profonds est revenue à mes oreilles dans la même journée, lorsque le directeur du laboratoire de toxicologie est venu m'en parler. C'est à lui que je dois la majeure partie des renseignements sur la tétrodotoxine, j'étais venu le voir l'été dernier pour qu'il m'aide.

Meats hocha la tête, la suite défilait devant ses yeux, en toute logique. Il compléta :

— Hier, en découvrant le rapport des prises de sang effectuées sur ces deux maris, il a constaté la présence dans leur sang de tétrodotoxine, substance très rare, et se souvenant que vous aviez un intérêt pour le sujet, il est venu vous en parler.

— Vous y êtes. De toute sa carrière de toxicologue, il n'a détecté cette toxine que deux fois. Chez ces deux maris drogués

et dans le sang de Jeremiah Fischer. La quantité de toxine était infime, et pour cause, il semblait qu'elle soit injectée directement dans le sang, ce qui la rend extrêmement dangereuse. J'ai passé ensuite toute la soirée à y penser, à me demander s'il ne pouvait y avoir un lien entre ces maris drogués et Jeremiah Fischer. En fait, je n'en sais toujours rien. Tout à l'heure, lorsque le téléphone m'a réveillée pour m'annoncer que Brolin avait été attaqué pendant la nuit et tué, probablement par empoisonnement, tout ça a éclaté dans ma tête. Ce que je veux dire c'est qu'il serait cohérent que le tueur sur lequel vous enquêtez agisse toujours selon la même méthode, injection de drogue au mari pour s'en prendre à la femme. Soudain, je me suis rendu compte qu'injectée en quantité suffisante, la tétrodoxtine pouvait très bien laisser Brolin pour mort alors qu'il n'en est peut-être rien, pour le moment, le temps que son organisme se batte pour surmonter les effets ou y succomber.

— Et ce baume que vous avez appliqué, cet *antidote*, qu'en est-il ? voulut savoir Salhindro.

— Il a été confectionné conjointement avec mon collègue toxicologue, un ethnobotaniste, et moi-même à l'automne dernier, selon les « recettes » haïtiennes, afin d'en étudier les propriétés sur la tétrodoxtine. Par manque de temps, nous n'avons pas poussé les expériences très loin, il semble néanmoins qu'il possède des vertus curatives importantes. Cette « crème » date de plusieurs mois, j'espère que cela ne l'aura pas altérée. Il faut qu'elle filtre au travers de la peau pour passer dans le sang et l'organisme.

Annabel voulut se lever pour agir. Faire n'importe quoi, mais agir, courir au chevet de Brolin, activer le personnel soignant, faire quelque chose. Sydney Folstom le comprit et posa une main sur son épaule.

— D'ici quelques minutes l'ambulance arrivera à l'hôpital, je vais les appeler pour qu'ils fassent une prise de sang. Je peux m'être plantée, et ne vous donner que des faux espoirs. On en saura plus d'ici une heure environ. D'ici là il va falloir se montrer patients.

Le jour lança son avant-garde dans la traîne étoilée de l'est, soufflant son aube blanchâtre sur les firmaments, avant de délier les nœuds qui retenaient la nuit sur la ville.

Joshua Brolin était étendu sur un lit d'hôpital, sans réaction.

Larry et Annabel somnolaient difficilement dans un coin de la chambre pendant que le Dr Sydney Folstom faisait les cent pas dans le couloir en attendant les nouveaux résultats sanguins.

Lloyd Meats supervisait les dernières recherches au chalet de Brolin, désormais certain qu'ils ne trouveraient rien d'utile. Il avait un moment espéré découvrir des traces de pneus sur le chemin, mais les véhicules de police avaient tout recouvert à leur arrivée.

Dans le sous-sol de l'hôpital, posé sur un brancard, un sac mortuaire. Ce qui est dedans n'est pas de dimension humaine, plus petit. Un infirmier passe devant, poussant un chariot garni de plateaux pour le petit déjeuner. Il trouve étonnant que, comme dans beaucoup d'hôpitaux, la morgue soit à côté des cuisines, une question d'odeur et de viande froide, songe-t-il en riant. Du coin de l'œil il aperçoit la forme recroquevillée, qui ne remplit pas la moitié du sac. Ses sourcils se haussent. *Un enfant*. A coup sûr. C'est un malheureux gamin qui attend là-dedans qu'un garçon de morgue l'emmène vers les tiroirs réfrigérés. Au petit matin, c'est toujours un peu le bordel dans ce couloir. Il faut trier les cadavres de la nuit, les enregistrer, et leur faire une place au frais. Surtout avant que la chaleur se lève. L'infirmier passe.

Brusquement, le sac bouge. Un coup violent de l'intérieur.

L'infirmier sursaute en portant une main à son cœur. *Oh, putain !* Mais ça n'est rien, non, c'est un réflexe *post mortem*, oui c'est ça, un putain de réflexe... Oh, la vache, quelle frayeur...

Et la toile se tend à nouveau. Ça bouge là-dedans.

L'infirmier se décompose, la bouche grande ouverte.

Il comprend tout d'un coup. C'est une blague. Encore un tour de Jonesy ou de Franck, oui c'est encore une de leurs conneries. Putain, les mecs, y en a marre ! L'infirmier se tourne, les cherchant du regard. Rien derrière. Il décompresse. Il se demande alors comment ils ont fait leur coup. Il lâche son chariot et s'approche du sac mortuaire pour faire glisser la fermeture.

Une patte surgit par l'ouverture.

Suit un jappement aigu.

L'infirmier ouvre tout le sac et découvre, ébahi, un chien au poil humide. Un croisement étrange entre chien-loup et labrador, il peine à garder les yeux ouverts et tente de lever sa tête.

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ? Merde, mais...

Cette fois c'est pas une blague, ou alors ils ont été trop loin. Il va en référer à ses supérieurs, ce pauvre chien est à moitié mourant.

Il ne peut se douter que c'est tout le contraire, il est à moitié vivant.

L'infirmier appelle un collègue à l'aide pour vérifier si l'étiquette identifiant le contenu correspond bien aux registres de l'hôpital.

Saphir émet un faible couinement et tente de se mettre debout sur ses pattes. Il est en vie.

Joshua Brolin ouvrit les yeux vers neuf heures du matin. Sa tête était lourde et il ne parvint pas à percer le brouillard qui s'étalait devant ses yeux. Ses membres étaient engourdis, sa gorge brûlante. Il revint à lui un quart d'heure plus tard, et lentement se réacclimata à ses sensations. Son corps était douloureux, il venait de passer huit heures dans un état proche de l'hibernation. Sa tête surtout, elle puisait avec violence, il lui semblait que tout son cerveau venait s'écraser au rythme d'horribles palpitations contre sa boîte crânienne. Et il avait du mal à fixer son esprit. Tout était confus, ses souvenirs, son orientation, jusqu'à ses tentatives de mouvements sur le lit.

Il distingua le visage d'Annabel au-dessus de lui, les traits nimbés de brume. Elle ressemblait à un ange.

Il perçut ses mots comme murmurés à l'autre bout d'un long tuyau :

— Je suis désolée, il va falloir attendre encore pour les anges...

Brolin eut l'impression qu'elle pleurait.

*

**

En début d'après-midi, Brolin mangeait, allongé sur son lit d'hôpital. Plusieurs médecins s'étaient succédé dans sa chambre, sidérés de le voir dans une si bonne forme. Seul un fort mal de crâne persistait et une impression générale d'engourdissement, pour le reste il se sentait parfaitement bien. Douze heures plus tôt il avait été déclaré mort.

La tétródotoxine n'agissait plus, en partie dissoute dans son organisme, et d'autre part annihilée par les effets du baume au datura.

Annabel n'en revenait pas.

Le tueur avait suivi son mode opératoire à la lettre. Injection de tétródotoxine pour le mâle de la maison avant de s'en prendre à la femelle. On paralyse le danger éventuel, le témoin, et on peut s'en prendre en toute tranquillité à sa proie. Cette fois, il avait forcé la dose pour Brolin, peut-être en espérant le tuer lentement, ou pour le faire enterrer vivant... Et comme les maris, Brolin n'avait aucun souvenir. Il dormait lors de l'injection, la drogue n'avait fait que prolonger ce sommeil, de plus en plus profondément, d'où l'absence de conscience.

Sydney Folstom effectua elle-même la prise de sang supplémentaire, elle suivait l'état de Brolin sans rien négliger. Elle avait étudié les effets de la tétródotoxine et du datura assez brièvement et ne prenait aucun risque inutile.

Annabel et Larry expliquèrent tout ce qui venait de se passer au détective privé. Il écouta sans rien dire, pourtant Annabel crut déceler dans son œil un éclat inquiétant. Une colère froide.

— Et toi, tu vas comment ? finit-il par demander en frôlant du bout des doigts l'attelle qui retenait l'auriculaire et l'annulaire brisés d'Annabel.

Elle hocha la tête, dissimulant ses terreurs passées derrière un sourire.

Elle aborda enfin l'étrange épisode du chien.

— Le type qui est entré chez toi cette nuit n'a pas tué Saphir, il lui a fait la même injection qu'à toi, en nettement moins fort apparemment.

— Comment va-t-il ? demanda Brolin.

Sa voix n'était même pas râpeuse, à mesure que les heures passaient, il semblait ne conserver aucune séquelle.

— Bien, il se remet. Je rentre au chalet avec lui ce soir. Voyant qu'il allait protester, Annabel le contra aussitôt.

— Ne t'en fais pas, il y aura un officier de police devant chez toi toute la journée et toute la nuit. Lloyd Meats a insisté. Quant à toi, ils vont te garder en observation jusqu'à demain matin, par prudence.

Annabel aperçut justement Lloyd Meats derrière la porte. D'un signe discret il l'invita à le rejoindre. Elle fit un clin d'œil à Brolin et se leva.

Dans le couloir, Meats se caressait nerveusement la barbe. Il saisit Annabel par le bras et la tira doucement à l'écart.

— Le médecin m'a dit qu'il se remettait bien. Cela étant, j'aimerais ne pas trop le pousser dès maintenant, il a besoin de souffler un peu.

Pressentant un problème, Annabel demanda :

— Qu'y a-t-il ? Vous avez trouvé autre chose ?

— Presque rien. On a une empreinte de pas. Du 40. Petits pieds mais poids assez lourd.

— Comme je l'ai déjà dit, il m'a semblé que l'individu était assez costaud en effet.

Ce n'était pas cela qui préoccupait Meats, Annabel pouvait le sentir.

— Dites-moi ce qui ne va pas. Meats ricana nerveusement.

— Flic, hein ? On sent ces choses-là... J'aimerais savoir, vous et Joshua étiez sur une piste en particulier ? N'importe quoi, une piste qui aurait pu provoquer la colère de ce taré.

Annabel s'accota au mur. Elle ne voyait pas.

— Non, pas à ce qu'il me semble. Notre seule investigation de terrain a été chez toutes les familles victimes d'une attaque d'araignée et dans le milieu des arachnophiles, tous ces mordus de petites bêtes à huit pattes.

— Si je vous demande ça, c'est parce qu'on a trouvé un autre morceau d'empreinte de semelle dans le bureau de Brolin. Et un peu de verre, qui provenait du carreau brisé, parmi les documents posés sur le bureau. Apparemment, celui qui est venu vous agresser cherchait quelque chose, ou tout du moins à vérifier si vous saviez quelque chose.

Annabel se redressa.

Au milieu de toute cette agitation et de ces émotions, elle ne s'était pas encore posé la question essentielle.

Pourquoi le tueur s'en était-il pris à eux ?

Le nom de Lloyd Meats était également dans les journaux, il ne pouvait l'ignorer. S'il avait simplement voulu mettre son avertissement à exécution, il s'en serait plutôt pris à Meats, le représentant de la loi, c'est là que ça aurait été plus symbolique. Alors pourquoi cibler le détective privé et son amie ?

Parce qu'ils avaient fureté là où il ne fallait pas, tout simplement.

Annabel expira fortement.

Ils avaient frôlé la clé de l'énigme sans l'apercevoir. Elle devait retourner immédiatement au chalet. La solution était là, sous leurs yeux. Si le tueur avait pris le risque de les éliminer c'est qu'ils étaient passés tout près de lui.

Peut-être l'avaient-ils déjà croisé...

La question était simple : qui avaient-ils rencontré jusqu'à présent ?

Annabel se tenait dans le bureau de Brolin, l'attrape-rêve tournoyait doucement au-dessus d'elle, dans l'air chaud du chalet.

Le tueur avait frappé ici. Il était venu dans *cette pièce-là*, il avait fouillé les documents, pour s'assurer de ce qu'on savait de lui. Annabel se permit à son tour de trier les différents papiers qui étaient empilés sous ses yeux. Y avait-il quelque chose qui manquait ? Comment savoir ? Que savait-elle concernant les informations amassées par Brolin ?

La carte.

Annabel se tourna vers le mur où était accroché le plan de la ville. Pour chaque attaque d'araignée, Brolin avait disposé une épingle sur le lieu de l'incident. Il avait ajouté le nom de la victime sur un rectangle de papier collé à même la carte. Tout semblait intact.

La liste des noms.

Oui, la liste ! Annabel la trouva sur le dessus d'une pile. Plus de vingt noms de spécialistes ou de passionnés de la question arachnéenne dont sept étaient soulignés en rouge, ceux des personnes déjà rencontrées :

- « NeoSeta :
- « Professeur Haggarth – responsable technique ?
- « Gloria Helskey – chef de projet.
- « Connie d'Eils – technicienne ?
- « Donovan Jackman – responsable relations publiques.
- « Particuliers :
- « Nelson Henry – musée d'histoire naturelle, arachnophile.
- « Docteur Conelberg – entomologiste.
- « Debbie Leigh – de la boutique *Bug'em all*, passionnée ? »

Se pouvait-il que le tueur fût l'un d'entre eux ? Qu'il se fût senti menacé et eût décidé de passer à l'acte, en guise d'avertissement à l'intention de la police et pour s'assurer que Brolin et elle n'avaient pas trop d'informations compromettantes à son sujet ?

Il avait lu leurs noms dans la presse, comme tout le monde, et il n'avait pas été difficile de trouver l'adresse de Brolin : en tant que détective privé, il figurait dans l'annuaire.

Annabel se concentra sur ce qu'elle savait.

L'individu qui l'avait attaquée dans les bois était de taille moyenne, ce qui correspondait à peu près à tout le monde, assez costaud, et surtout il avait semblé à Annabel qu'il était chauve, ou tout du moins largement dégarni. Sauf qu'il pouvait porter une perruque au quotidien. Détails de peu d'utilité.

Qui avaient-ils rencontré d'autre ?

Les victimes mordues par une araignée à leur domicile ? Impossible qu'il en fasse partie, il s'agissait de couples... *Et alors ? Les tueurs sont-ils des créatures à ce point hideuses qu'ils doivent se terroriser loin des autres ?* Non, bien sûr. Annabel le savait, même les tueurs en série fondaient parfois des familles, tel ce Tchikatio, marié, père de deux enfants, professeur d'université et meurtrier sanguinaire de cinquante-deux personnes, ou Jerry Brudos qui massacrait ses victimes dans sa cave pendant que sa femme et ses enfants étaient en train de manger dans la cuisine sans se douter de rien.

C'était un raisonnement tordu. Le tueur n'aurait pas pris le risque d'attirer les flics à lui en se faisant passer pour une victime...

Il restait les maris des deux victimes. M. Peyton et M. Morgan. Il en allait de même. C'était trop machiavélique pour être probable, Annabel pouvait les exclure de la liste des suspects.

Curieusement, elle n'en fit rien.

L'instinct de flic, supposa-t-elle. L'homme peut se montrer plus cruel et fourbe que l'imaginaire d'un enquêteur... Ne jamais éliminer définitivement un suspect. Annabel inscrivit au crayon sur son carnet les deux maris avec tous les noms de la liste

d'arachnophiles. Puis elle se tourna vers le plan accroché au mur et recopia aussi les noms des familles attaquées par une araignée.

Elle allait reposer la liste sur le bureau lorsque sa main s'immobilisa.

Il y en avait encore un autre.

Dès le début, Brolin avait considéré la clairière Eagle Creek 7 comme à part. C'était là que pullulaient les veuves noires, et c'était là qu'on avait tué Fleitcher Salhindro. Le point d'origine de toute l'affaire.

La clairière, et au-delà, la base militaire... Et la rencontre qu'Annabel y avait faite, pas avec le tueur, non, avec ce jeune fureteur. Comment s'appelait-il déjà ? Annabel s'appuya sur une fesse pour extraire un tas de papiers plies de sa poche arrière de pantalon. Elle tourna les feuilles pour trouver le nom.

Frederick McIntyre.

Devait-elle ajouter le nom sur la liste ?

Il n'avait strictement rien à voir avec cette affaire, c'était juste un squatteur à la recherche d'objets originaux... Pourtant il était présent sur les lieux. *Dans la base ! Pas dans la clairière... C'est différent.* Non, c'était une fausse piste, une perte de temps.

Annabel contempla les deux pages de noms sur son carnet. Quelque part parmi ces trente et quelques identités se cachait peut-être la clé de toute cette horreur.

Les araignées... Les victimes vidées comme par magie, emballées dans du cocon. Comme si elles avaient été dévorées par une araignée géante... Quel esprit malade pouvait engendrer pareilles idées ? Qui était-il, et pourquoi faisait-il tout cela ? Au-delà d'une prétendue folie qui rassurait l'opinion publique. Une telle méthodologie, un sadisme si méticuleux, si organisé, ne pouvait être tissé par la démence. C'était un esprit parfaitement construit qui était aux commandes... C'était ça le pire. Annabel se leva.

Elle déambula dans le grand salon, ouvrit la baie vitrée pour s'installer sur la terrasse afin de réfléchir tranquillement mais la chaleur était telle à l'extérieur qu'elle referma aussitôt la longue porte coulissante. La détective new-yorkaise marcha sans but, d'un pas lent, promenant son regard sur les murs de lambris.

Elle entra dans la cuisine, se servit un verre de lait frais pour se rafraîchir.

Elle aperçut la calandre d'une voiture de police garée devant le chalet. La surveillance. Un homme relayé régulièrement pour ne pas cuire dans cette canicule.

Il devait s'emmerder à mourir, pensa Annabel. Elle connaissait ce genre de mission, les pires. Dans la plupart des cas il ne se passait rien et vous vous endormiez à force d'inactivité. Mais s'il fallait intervenir...

Elle prit un grand verre et le remplit d'eau. Un peu de compagnie et des rafraîchissements seraient les bienvenus. Ensuite elle retournerait à l'hôpital voir Brolin.

Un carreau de contreplaqué était cloué sur le coin inférieur droit d'une des fenêtres.

Le tueur était entré par ici. Scotch large sur le verre pour ne pas faire de bruit en le brisant. Il avait introduit sa main à l'intérieur pour ouvrir la fenêtre et avait pénétré dans la maison. Saphir avait dû venir à sa rencontre, curieux de cette intrusion. C'était un chien si bon qu'il était incapable de montrer la moindre suspicion à l'égard d'un être humain. Le tueur avait alors sorti sa seringue pour piquer aussitôt le chien, avant qu'il ne fasse du bruit. La suite était connue.

Il savait par où entrer et il savait qu'il n'y avait pas de système d'alarme.

Il avait observé la maison dans la soirée. A coup sûr, il avait épié Joshua et elle, leur petit manège. Il... Où était-il pour guetter ?

Annabel posa les deux verres qu'elle tenait, traversa le salon à toute vitesse et sortit sur la terrasse. Elle ignore la brûlure du bois sur ses pieds nus et s'arrêta au milieu pour faire un tour sur elle-même. La colline.

Au sommet de la colline, on avait une vue imprenable sur le chalet, et sur la terrasse. C'était là-haut qu'il s'était installé.

Exactement là où nous sommes montés dans la soirée ! Là où Josh et moi avons contemplé la vue !

La chair de poule envahit ses bras.

Il était avec eux la veille au soir, à quelques mètres, dissimulé dans les fourrés. Il les avait vus sortir et grimper en

plaisantant, dans sa direction. C'est là qu'il avait découvert le chien. Oui, il ne pouvait pas savoir – en fait, il avait eu un vrai coup de chance, que Saphir soit un chien discret et affectueux. A présent qu'elle se remémorait la soirée, Annabel réalisait qu'une fois installés sur leur rocher, Joshua et elle n'avait plus prêté attention au chien, et pour cause ! Il devait être en train de fureter autour, jusqu'à tomber sur *lui*. Le tueur.

Et ce dernier avait constaté que le chien n'était pas agressif.

Il était là ! Juste derrière nous !

Le hasard lui avait offert une occasion inespérée de frapper et il n'en avait rien fait. Ça n'était pas sa méthode. Il attaquait une seule personne à la fois, ne prenant aucun risque. Un homme pas assez sûr de ses capacités, il fond sur sa proie pendant son sommeil, il évite à tout prix l'affrontement. Il ne sait pas se battre, ou c'est un lâche... *Tous les tueurs en série sont des lâches*, admit-elle.

Annabel rentra dans la fraîcheur de l'habitation, chaussa une paire de baskets, prit le verre d'eau pour l'officier en faction et se jeta à nouveau dans la fournaise extérieure.

Elle offrit l'eau au policier, et lui expliqua qu'elle montait au sommet de la colline, que tout allait bien. Elle souleva le bas de son t-shirt pour qu'il puisse apercevoir le Beretta qu'elle transportait.

— Mon partenaire veille sur moi, je suis de la maison...

— On m'a expliqué. Merci pour l'eau.

Un peu plus tard, Annabel essuyait la sueur piquante qui irritait ses yeux pendant que des gouttes dévalaient le long de sa colonne vertébrale.

Tout en haut, le paysage n'était plus aussi splendide maintenant. L'aura du meurtrier était encore présente. Pour Annabel, chaque ombre recelait une part de sa présence, un vestige de sa monstruosité. Et le soleil éclatant dans ce ciel azuréen n'arrangeait rien.

Le sol était trop sec et trop granuleux, il n'y avait aucune empreinte de pas. En revanche, le tueur n'avait pu se cacher que dans les fourrés pour les espionner, et ces buissons accrochaient tout ce qui passait à leur portée.

Annabel quadrilla le secteur en le découpant en carrés. Elle fouillerait la zone comme une grille, tant pis pour le temps que ça prendrait. Elle débuta avec le point le plus éloigné du petit « sentier » qui l'avait conduite jusqu'ici.

Après une heure, elle regretta de n'avoir pas pris de casquette.

Elle s'assura que personne ne se trouvait alentour et retira son t-shirt pour le nouer comme un turban sur sa tête. C'était mieux que rien, et au diable son look. Elle tira sur son soutien-gorge pour le réajuster et continua sa recherche.

Elle avait inspecté plus d'un tiers du secteur lorsqu'elle trouva quelque chose d'intéressant.

Les herbes – jaunies par trop de soleil – étaient écrasées entre deux buissons volumineux. Annabel s'agenouilla.

Elle riva son nez au sol et détailla l'endroit du regard avant de répéter l'opération du bout de l'index, soulevant doucement quelques brins aléatoires, dans l'espoir fou qu'ils puissent dissimuler un trésor pour l'enquête. Rien par terre. Sinon la certitude que quelque chose de lourd s'était installé ici récemment pendant plusieurs heures.

Annabel contourna la zone. Ce fut en détaillant les branchettes des buissons qu'elle eut la confirmation que sa théorie était juste.

Elle trouva des poils courts et raides, de la même couleur que ceux de Saphir. Le chien s'était promené et avait senti le tueur, il était venu jusqu'à lui, se faufilant entre les épineux et y abandonnant des poils.

Et, si improbable que cela pût sembler, Saphir, en bon chien amical, était resté là pour se faire caresser.

Annabel en était sûre. *Cet enfoiré s'est installé là et lorsqu'il s'est aperçu que le chien ne lui ferait pas de mal, il l'a caressé pour l'occuper. Le temps que Joshua et moi repartions...*

Annabel se redressa pour évaluer la distance depuis le rocher où ils s'étaient assis la veille.

Le tueur avait été à moins de vingt mètres d'eux.

Allongée dans une chaise longue, Dianne Rosamund posa son livre sur son ventre et contempla le ciel. Elle était complètement larguée dans cette histoire et se demandait où l'auteur voulait en venir. Elle avait quelques pistes, une petite idée sur l'identité du coupable mais qui ne reposait sur rien de bien tangible, plutôt une impression.

Un raclement de gorge la sortit de sa réflexion.

Cela provenait du jardin mitoyen, de l'autre côté des thuyas, chez Jimmy Beahm. Il y eut un autre raclement glaireux.

Oh, c'est dégueulasse ! Jimmy, t'es vraiment dégueu...

Du coup, l'orangeade qu'elle s'était préparée ne l'attirait plus du tout. Dianne corna la page de son roman et se leva en tirant sur l'élastique de son maillot de bain qui lui rentrait dans les fesses. Elle avait besoin d'un peu d'ombre. Elle eut un regard pour la haie touffue qui séparait son jardin de celui de Jimmy. On ne voyait rien au travers mais elle était sûre que ce pauvre bougre était avachi sur sa terrasse avec une bouteille devant lui. Ça ne serait pas la première fois.

Elle entendit un claquement sec. Jimmy venait d'ouvrir la trappe conduisant à sa cave. Ce fameux sous-sol où il passait tellement de temps. Dianne l'épiait de plus en plus depuis quelques jours, espérant discerner un détail qui lui permettrait de comprendre pourquoi il y descendait si souvent. Quel secret pouvait bien dissimuler son voisin ?

Chris, son mari, lui avait dit d'arrêter, qu'elle se transformait en caricature de femme au foyer avec toute sa batterie de curiosité déplacée et de commérage, mais c'était plus fort qu'elle.

Le pas lourd de Jimmy descendant les marches en bois traversa l'épaisseur des thuyas.

Cette fois c'en était trop. Dianne fila sur le gazon, pieds nus, en prenant soin de ne faire aucun bruit. Elle s'accroupit et

écarta les branches des arbustes pour voir de l'autre côté. La trappe était ouverte, les deux pans rabattus, et un sac à dos était posé dans l'herbe.

Dianne était tout excitée par ce mouvement d'espionnage, qui donnait subitement une tout autre tournure à son quotidien. Cela dépassait le petit « film » que se joue la femme qui s'ennuie à la maison. Elle n'était pas en train de chercher à pimenter sa journée, elle *sentait*, instinctivement, une anormalité chez son voisin. Jimmy Beahm avait toujours été un homme discret, de ceux qu'on ne remarque pas dans la rue. Sa femme et lui formaient un couple dont personne ne parlait, qu'on ne voyait jamais aux barbecues de quartier, à tel point qu'ils n'avaient pas été conviés à la fête de mariage des Rosamund. Dianne et Chris n'étaient installés dans cette maison que depuis un an et demi, et c'était seulement depuis le début de l'été qu'elle se rendait compte du manège étrange de son voisin.

Un horrible grincement monta de la trappe ouverte, Dianne en tressaillit. Elle ne supportait pas ces sons stridulants.

Tout d'un coup, la tête de Jimmy dépassa du trou, et il sortit aussitôt en glissant rapidement un petit paquet dans le sac à dos.

Le geste avait été vif, et Dianne n'avait pas bien vu ce dont il s'agissait, c'était petit et blanchâtre. En y repensant, ça ressemblait un peu à un rouleau de printemps comme ceux qu'on pouvait manger au restaurant chinois où Chris l'emmenait dîner de temps à autre.

Jimmy releva aussitôt la tête et jeta un bref regard sur les fenêtres du premier étage de ses voisins. Chez *elle* !

Il avait remarqué ! Il savait qu'elle l'épiait souvent depuis l'étage.

Oh ma fille, dans quoi t'es-tu encore fourrée ? C'est pas normal, cette fois c'est vraiment pas normal ! Il a planqué ce qu'il remontait de sa cave comme s'il s'agissait d'un crime ! Ce type est bizarre, il est véritablement bizarre !

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, Dianne ne vit pas Jimmy Beahm comme un gentil petit homme de quarante ans, un peu ventripotent, avec une calvitie qu'elle

trouvait ridicule. Pour la première fois en un an et demi, il lui faisait peur.

Jimmy prit son sac à dos, d'un pied il rabattit les trappes du sous-sol et disparut du champ de vision de Dianne. Il n'avait pas remis le cadenas.

Aussitôt une portière de voiture claqua et le moteur gronda.

C'était lui, Dianne reconnaissait le ronflement de la vieille Honda. Le moteur accéléra avant de s'éloigner dans la rue.

Il n'avait pas remis le cadenas.

Était-ce dans ses habitudes ? Dianne n'aurait pu le dire, elle n'en était tout de même pas à tout surveiller, tout noter. Il fermait le soir avant de rentrer, ça elle en était certaine, elle l'avait souvent vu faire, mais dans la journée...

Son regard se reporta sur la trappe.

A cinq ou six mètres d'elle.

C'était affreusement tentant.

Si Chris l'apprend, il va hurler.

Sauf si cela lui permettait de se rassurer et qu'elle cesse d'espionner leur voisin.

Et si ce que tu trouves en bas est pire que ce que tu imagines ?

Après tout, on ne savait rien de lui.

Peut-être que tout ce temps qu'il passe hors de chez lui, dans sa voiture, c'est pour prendre des auto-stoppeurs, les ramener ici pour... les découper et les brûler dans une chaudière installée au sous-sol !

Il était grand temps qu'elle lise moins de romans policiers...

Dianne allait relâcher les branches et faire demi-tour, rentrer dans la fraîcheur de son living lorsqu'elle se redressa et se surprit à se faufiler dans la haie pour passer chez son voisin.

Je suis dingue de faire une chose pareille.

Oui, mais c'était terriblement excitant !

Elle fit trois bonds pour rejoindre la trappe en toute discrétion.

Merde, Dianne, tu as un problème ! Regarde ce que tu fais ! En maillot de bain en plus ! Chez ton voisin, tu t'introduis illégalement chez ton voisin !

Elle s'agenouilla et prit un des battants d'une main, délicatement, comme si elle avait peur de l'abîmer. Il s'ouvrit sans résistance.

Une odeur de menthe remonta les marches en bois pour se perdre dans le jardin.

Et de terre, d'humus... ou d'humidité plutôt, comme dans ces vieilles caves creusées à même la terre.

Dianne ouvrit l'autre battant.

Il fallait dévaler une douzaine de marches pour atteindre le sous-sol. Dianne passa une jambe dans l'ouverture et posa le pied sur le bois.

Ça y est... c'est parti.

Tout son corps suivit bientôt et en un rien de temps, elle se découvrit en bas. Le sol était froid, en béton. Il faisait noir.

L'odeur de menthe et d'humidité était encore plus forte.

Dianne fit deux pas vers les ténèbres. Il y avait des casiers en acier, remplis de bric-à-brac, et deux bouteilles de gaz étaient alignées contre le mur. Dianne se tint à une étagère pour avancer tout doucement.

Dans l'obscurité, elle crut distinguer une porte à moins de deux mètres. L'odeur était encore plus puissante, elle provenait de l'autre côté, de cette porte.

Dianne n'osait allumer la lumière.

Brusquement, elle réalisa ce qu'elle était en train de faire.

Elle pénétrait chez des gens, en leur absence.

Qu'est-ce qui lui arrivait ? C'était le soleil qui lui avait à ce point tapé sur le crâne, ou plutôt ses lectures retorses ?

— Pauvre idiot, tire-toi d'ici, murmura-t-elle pour elle-même.

Elle fit volte-face.

Ses yeux voulurent jaillir hors de leurs orbites. Une ombre massive et longue se dessinait au milieu des marches pour se prolonger jusqu'à ses pieds.

Une ombre qui n'était pas là trois secondes auparavant. Une ombre humaine qui se rétrécit d'un coup, tandis que l'individu se penchait pour voir tout en bas. Une voix rauque, mucilagineuse, descendit :

— Tiens, tiens...

Suivie d'un ricanement sec.
— J'en étais sûr.

Annabel passa les heures suivantes en compagnie de Brolin, à l'hôpital. Elle lui fit part de ses dernières constatations.

En guise de réponse, Brolin lui ordonna de ne prendre aucun risque désormais, et de ne plus quitter son arme. La jeune femme ne fut pas dupe de son autorité, Brolin était tout simplement irrité de devoir passer la nuit en observation.

Annabel passa prendre Saphir, avec la consigne de bien le faire boire, et elle rentra au chalet au volant de la Mustang que Brolin lui avait confiée, s'habituant au passage des vitesses un peu particulier, d'autant plus malaisé que son attelle était à la main droite.

Son téléphone portable sonna sur la route.

C'était Woodbine, son supérieur direct à New York.

— Je viens d'apprendre ce qui s'est passé la nuit dernière. Comment allez-vous ? demanda-t-il.

— Comme quelqu'un qui s'est fait agresser.

Un temps. Le silence gêné de Woodbine, ce géant noir qui dirigeait son service d'enquête d'une main de fer.

— Y a-t-il quelque chose qu'on puisse faire ?

— Je ne pense pas, merci tout de même. Capitaine, je suis censée rentrer samedi, mais...

— C'est bon, ne vous emmerdez pas à m'expliquer que vous ne rentrerez que la semaine prochaine. On s'arrangera. Tout le monde s'est inquiété ici.

Annabel devinait qu'il cherchait ses mots. La savoir en compagnie de Joshua Brolin, le privé qui avait aidé à résoudre l'affaire Caliban, devait l'étonner. Tout le monde à Brooklyn demandait de ses nouvelles et depuis plusieurs mois, Annabel répondait invariablement qu'elle n'en avait pas.

— Annabel, il semblerait que vous soyez mêlée à une enquête locale... J'imagine que c'est Brolin qui vous a embarquée là-dedans, alors tâchez de ne pas vous faire

remarquer. Je me fous de votre vie privée, mais politiquement, ça fait désordre qu'une détective du NYPD soit impliquée dans une affaire à Portland sans que ses supérieurs directs soient au courant, vous voyez où je veux en venir ?

— Capitaine...

— Oui ?

— Finalement, il y a peut-être quelque chose que vous pourriez faire pour moi. Si vous avez l'occasion de vous renseigner sur... un dénommé Nelson Henry, vivant à Rock Creek dans l'Oregon.

— Vous m'avez écouté à l'instant ? Anna, je vous couvre à 100 % dans tout ce que vous faites, mais ne vous mêlez pas de cette histoire. Que vous passiez quelques jours avec Joshua Brolin je trouve ça plutôt bien, voilà c'est dit, en revanche, restez à l'écart de l'enquête. Les flics de Portland sont aussi bons que vous, ils n'ont pas besoin d'aide. En toute franchise, je n'ai pas aimé entendre votre nom lié à une enquête criminelle à l'autre bout du pays.

— Capitaine, c'est juste pour filer un coup de main. Je vous le demande à ti...

— ... à titre personnel. (Il soupira.) Je verrai ce qu'on peut faire, n'attendez rien de précis. Vous avez le bonjour de toute l'équipe. Bon, démerdez-vous pour qu'on n'entende plus parler de vous dans la presse, c'est clair ? Et tenez-moi au courant de votre retour.

Annabel le remercia et retourna au bourdonnement de la Mustang.

Dans la liste des arachnophiles, Annabel n'avait rencontré que deux personnes, Debbie Leigh et Nelson Henry. Autant la première lui avait fait bonne impression, une femme un peu originale qui gérait sa petite boutique d'insectes, autant Nelson Henry lui avait semblé tendu, nerveux à la moindre question. Ça n'était pas grand-chose, sûrement une fausse piste, et ça ne valait pas le coup de mettre l'inspecteur Lloyd Meats dessus. Cependant, en bon détective qu'elle était, elle se devait de ne négliger aucune possibilité. Elle allait creuser le sillon « Nelson Henry » de son côté, à tout hasard.

Dans le rétroviseur intérieur, elle vit Saphir qui dormait sur la banquette arrière.

En arrivant, ils trouvèrent un nouveau policier en faction devant le chalet, pour toute la nuit. Il lisait un magazine à la lumière du plafonnier. Annabel le salua et lui proposa de lui apporter un sandwich ou deux, et quelques revues pour l'occuper s'il avait un coup de fatigue. Il la remercia en lui montrant la nourriture et les différentes lectures qu'il avait entassées sur le fauteuil passager.

Puis elle dîna sur la terrasse, avec Saphir allongé à ses pieds.

C'était tout de même surprenant qu'il s'en soit sorti. Le tueur lui avait injecté le même produit qu'à Brolin, une dose infime pour l'endormir. Il avait dû se retrouver nez à nez avec Saphir en entrant dans la maison, et ne sachant que faire, il avait pris sa seringue pour se débarrasser du chien.

Et s'il n'avait pas d'autre arme ? Il était alors logique qu'il utilise son produit miracle.

Conjecture stérile, trancha la jeune femme. Il aurait pu prendre n'importe quel couteau en entrant dans la cuisine.

Annabel se pencha pour caresser la tête du chien de sa main blessée.

Ils avaient tous eu beaucoup de chance. Les dégâts étaient minimes.

Le meurtrier avait commis une grosse erreur avec les cheveux.

Il avait privilégié l'effet que cela provoquerait à toute notion de prudence. Il aurait dû faire avec Annabel ce qu'il avait fait avec ses deux victimes précédentes, rester à ses côtés jusqu'à ce qu'elle se réveille. Et la frapper avant qu'elle ne reprenne ses esprits.

Il avait péché par trop d'assurance, l'accumulation de ses crimes lui avait fait gagner une confiance nouvelle.

Cet enfoiré a pris tout son temps pour s'occuper du chien, de Brolin, monter faire sa petite mise en scène avec les cheveux, supposant que je ne m'éveillerais pas pour autant, avant de redescendre fouiller le bureau. En fait, non seulement il est devenu sûr de lui, mais il a témoigné d'une maladresse assez étonnante. Il a opéré dans le désordre, certainement en

fonction de son envie, de ce qui lui venait à l'esprit... Ce qui ne semblait pas être le cas avec ses autres victimes. Pourquoi ?

Annabel essaya de gratter l'intérieur de son attelle.

Parce qu'il n'avait pas planifié son attaque ici ! Il a improvisé ! Il n'avait pas aussi bien préparé son coup qu'auparavant...

Oui, c'était ça, il n'avait pas l'expérience du cambrioleur, de celui qui a l'habitude de pénétrer chez les gens. Il n'était pas coordonné.

Il était néanmoins intelligent et retiendrait la leçon.

En fait, il allait probablement être encore plus féroce.

Cette grossière erreur avait dû le mettre en rage, et lorsqu'il allait repasser à l'acte, il serait non seulement méticuleux, mais surtout dévastateur.

Annabel contempla l'immense forêt qui s'assombrissait autour d'elle, et elle rentra dans le salon.

Elle ferma la baie vitrée et tira les stores.

Tout d'un coup, la présence du policier devant le chalet et son Beretta posé sur la table ne lui semblaient plus aussi réconfortants.

La nuit ne faisait que commencer.

Chez les Rosamund, la tension était croissante autour de la table du dîner. Jimmy Beahm, le voisin étrange, en était la cause.

Dianne croisa les bras sur sa poitrine.

— Tu te rends compte ? insista-t-elle. Il m’a sermonnée pendant une demi-heure, et je peux te dire qu’il était peut-être furieux mais il ne s’est pas privé pour mater mes seins !

— Écoute, tu n’avais rien à faire chez lui, rétorqua Chris en reposant son verre. Tu ferais bien de lui être reconnaissante de ne pas avoir appelé les flics.

— Tu parles ! Ça m’étonnerait bien qu’il souhaite voir les flics débarquer chez lui.

— Ne remets pas ça, Dianne. Cette histoire devrait te servir de leçon. Jimmy est un mec qui a perdu son boulot et qui tourne en rond chez lui depuis un an, il n’a rien à se reprocher, fous-lui la paix.

Dianne recula sur sa chaise et se mit à se balancer sur les pieds arrière. Chris l’énervait.

Il refusait de voir son point de vue à elle, ne serait-ce qu’une minute. Jimmy Beahm était bizarre, et c’était un homme fourbe. Il s’était senti observé par sa voisine et lui avait tendu un piège. Et elle, comme une gourde, elle avait mordu à l’hameçon. En entendant le moteur démarrer et s’éloigner, elle avait foncé tête baissée pour voir ce qu’il y avait derrière cette fichue trappe. C’était sa femme qui avait pris la voiture, pas lui.

Est-ce qu’un homme respectable monterait un coup aussi tordu ? Dianne en doutait. Jimmy l’avait attirée dans son sous-sol pour lui faire peur. Pour lui faire la leçon. Avec ses airs de voisin outré, d’homme en colère. Il avait juré que s’il la revoyait chez lui il ferait en sorte qu’elle passe la nuit au poste. Dianne n’en croyait pas un mot.

Elle ne savait pas ce que c'était, mais Jimmy Beahm cachait quelque chose derrière cette porte.

Et elle trouverait quoi.

Ils se couchèrent assez tôt, après le film, et Dianne ne décolérait pas. Elle tourna le dos à son mari pour s'endormir, « à l'hôtel des culs tournés », comme il se plaisait à dire pour plaisanter.

Elle ne tarda pas à retirer sa nuisette et la lancer par-dessus le montant du lit, la chaleur n'avait pas diminué. Puis elle repoussa les draps bien qu'elle n'aimât pas dormir sans rien sur elle.

À force de tourner, elle finit tout de même par s'endormir d'un sommeil léger, inconfortable. De ces sommeils fatigants, qui épuisent l'âme plus qu'ils ne la lavent, et qui font se réveiller exténué, presque courbatu.

Elle ouvrit les yeux une première fois aux alentours de minuit. Elle ne devait dormir que depuis vingt minutes. C'était curieux, en une dizaine de secondes elle se sentit parfaitement lucide, comme si elle ne s'était jamais endormie. Elle observa Chris qui ronflait tout doucement, semblable à un nourrisson.

On brisa un objet en verre dehors. violemment.

Le son montait par la fenêtre de la chambre. Dianne n'aimait pas dormir la fenêtre ouverte, elle trouvait cela imprudent, mais il faisait tellement chaud, et puis ils étaient au premier étage, dans un quartier tranquille... Il ne fallait pas non plus vivre dans la paranoïa.

Un autre objet fut brisé, suivi d'un choc sourd.

Ça provenait de chez les Beahm.

Une dispute.

C'était probablement ce qui l'avait réveillée.

Un autre choc. Dianne songea à un meuble que l'on cogne contre le mur.

C'était sacrement virulent. Que devait-elle faire ? Elle hésita à appeler la police. Il n'y avait pas de cris, aucune injure. Alors que faisaient-ils ? Elle aurait l'air fin si les flics venaient pour rien. Et Jimmy ne la raterait pas.

Elle tira l'oreille mais c'était fini.

Un profond soupir lui échappa. Dianne resta ainsi de longues minutes, sans plus rien entendre. Enfin, elle se tourna, chercha un coin à peu près frais sur l'oreiller et tenta de retrouver le sommeil.

Elle ouvrit à nouveau les yeux. Elle s'était endormie.

Il faisait toujours nuit, et le silence était absolu, y compris dehors.

Qu'est-ce qui l'avait réveillée ce coup-ci ?

Elle avala difficilement sa salive, sa gorge était sèche.

Non, ça ne devait pas être un bruit cette fois, mais tout simplement la chaleur. Une pellicule de sueur recouvrait l'intérieur de ses cuisses et son dos.

Son regard remonta paresseusement vers l'horloge digitale qui indiquait une heure et demie du matin.

Dianne changea de position et referma les yeux.

Elle avait soif à présent.

Elle jura intérieurement et se hissa sur un bras. En trois mouvements laborieux, elle parvint à se lever. Elle était lessivée.

Elle manqua s'effondrer en se prenant les pieds dans sa nuisette qui traînait par terre, et quitta la chambre.

Dianne ne remarqua pas la silhouette qui reculait dans le couloir pour entrer en silence dans la salle de bains. Elle ne soupçonna pas que ce qui l'avait réveillée, c'était le claquement cristallin d'un verre se brisant sur le sol de la cuisine.

Des gorgées d'eau fraîche. Dianne ne pensait qu'à ça. Et à se rendormir en vitesse.

Elle longea le mur, dépassa l'escalier et s'arrêta devant la salle de bains. Sa main se posa sur la poignée.

Ce dont elle avait besoin c'était de fraîcheur. De froid.

Sa main lâcha la poignée.

Elle fit demi-tour et descendit au rez-de-chaussée.

Dans son dos, la porte s'ouvrit et la silhouette traversa les ténèbres pour la suivre du regard. Lorsque Dianne entra dans la cuisine, la silhouette se glissa sans bruit dans la chambre.

Dianne posa son pied à cinq centimètres d'un petit bout de verre.

Un éclat plus gros encore se trouvait sous la table.

Elle ouvrit le frigo qui creusa un corridor de lumière jaunâtre dans la pièce. La jeune femme cligna des paupières et attrapa la bouteille de jus d'orange. Elle referma la porte et s'adossa dessus.

Le liquide dévala dans sa gorge en cascades glaciales. Elle eut l'impression de pouvoir suivre tout son trajet dans son organisme.

Elle resta là pendant une minute, à boire et à reprendre son souffle entre chaque gorgée.

Puis elle posa la bouteille en plastique sur la table et se dirigea vers les toilettes, dans le hall. Elle pourrait tirer la chasse sans réveiller Chris.

Elle laissa la porte entrouverte pour bénéficier de la pénombre du salon. La lumière était agressive à cette heure de la nuit. Dianne se soulagea, à moitié assoupie.

Lorsqu'elle repassa dans la cuisine, elle s'arrêta pour voir que les lumières étaient éteintes chez les Beahm. Tout le monde dormait.

Dans le dos de Dianne, venant dans sa direction, la silhouette descendait les marches. Lentement.

Dianne s'étira, croisant les bras au-dessus de sa tête.

La silhouette était en bas.

Se rappelant qu'elle n'avait pas rangé la bouteille de jus d'orange, Dianne ouvrit le frigo en plissant les yeux et la remit au frais.

Elle referma la porte du frigo.

La silhouette n'était plus là.

Dianne s'humecta les lèvres, cette fois elle pouvait retourner au lit. Son pied dérapa sur le morceau de verre, et la jeune femme ne put étouffer un cri de surprise et de douleur quand sa chair se déchira. Elle se saisit le pied immédiatement en pestant. Il ne faisait pas assez clair pour voir ce que c'était, en revanche, une tache sombre s'élargit et le sang goutta sur le carrelage. Avec cette luminosité, le sang était noir.

Du bout des doigts, Dianne trouva le petit morceau de verre incrusté dans sa plante. Elle tira dessus en grimaçant.

— Fait chier, souffla-t-elle.

D'où est-ce que ça venait ? Elle n'avait pas souvenir d'avoir cassé quoi que ce soit dernièrement.

Il fallait désinfecter ça.

Maintenant au moins elle était réveillée.

Elle enroula son pied avec de l'essuie-tout pour ne pas mettre de sang partout et sortit de la cuisine.

C'est alors qu'elle marcha sur une substance humide et chaude. Elle se raidit. Il faisait particulièrement sombre ici, en bas de l'escalier. C'était... Elle ne comprit pas tout de suite de quoi il s'agissait. Il y avait plusieurs taches noires, y compris sur les marches.

Du sang.

Elle secoua la tête, complètement déroutée. Puis son oreille gauche capta un sifflement. Et tout son corps se contracta.

Dianne perçut la vraie peur qui jaillissait des ténèbres pour se jeter sur elle et s'emparer de son corps. En une seconde, son esprit fut emprisonné dans une coquille incontrôlable.

Tout son intérieur se liquéfia.

Quelqu'un était juste à côté d'elle, dans le noir.

Le cuir ne fut même pas froid lorsque la main jaillit devant son visage.

Dianne ne bougea pas d'un centimètre alors que la lame s'enfonçait dans sa gorge avec une fureur inouïe. Son univers n'était plus que terreur et douleur.

Lloyd Meats envoya une voiture prendre Brolin à sa sortie de l'hôpital. L'agression du privé et d'Annabel relançait l'affaire.

D'autant plus qu'il venait de recevoir le fax du laboratoire : les cheveux trouvés sur le lit d'Annabel appartenaient à Lindsey Morgan, la dernière victime, celle qu'on avait retrouvée sous le pont des chutes de Multnomah.

Trevor Hamilton était jusqu'à présent le coupable idéal.

Il fallait tout revoir depuis le début.

Meats s'arrêta à la machine à café pour en prendre un gobelet. Il remarqua Larry Salhindro assis dans la salle de pause. Meats poussa la porte du bout du pied.

— Larry ? Ça va ?

Salhindro n'était pas rasé, les yeux cernés, il contemplait le sol.

Il cligna des paupières et releva la tête.

— Hein ? Ah, oui, oui...

C'était dur pour lui. Larry avait enterré son frère moins de deux jours plus tôt, et il n'en parlait pas. Il avait certainement passé la soirée avec la jeune veuve et ses enfants pour les soutenir.

Meats prit un café et le lui tendit.

— Larry, ce matin j'organise une réunion sur l'enquête, une sorte de brainstorming. Je sens qu'on patauge un peu, on a besoin d'idées nouvelles. Si tu veux venir...

— Josh sera là ?

— Pas *officiellement*.

Larry se redressa pour voir son collègue dans les yeux. Il eut un sourire à son attention. Un de ces sourires las qui font plus de mal que de bien au destinataire.

— Tu sais, je commence à me demander si on l'attrapera jamais...

— On va *les* pincer, Larry, c'est une question de temps. Salhindro eut un air entendu, une approbation pour la forme, mais au fond, il n'en était plus tout à fait sûr.

Meats rejoignit la grande salle qui lui servait de bureau ainsi qu'aux inspecteurs affectés à cette cellule d'investigation. Il fit un peu de rangement, le temps que ses hommes arrivent. Brolin fut le dernier à entrer, accompagné d'Annabel. Meats l'avait prévenue aussi. Après tout ce qui s'était passé, elle avait son mot à dire.

Avec Salhindro, ils étaient huit. Ils se trouvèrent des chaises et s'installèrent entre les bureaux et les piles de dossiers, tous tournés vers Lloyd Meats.

— Vous connaissez l'affaire, exposa celui-ci, je ne vais pas entrer dans les détails. Vous savez aussi ce qui s'est passé avant-hier chez Brolin... Pour résumer, disons qu'il y a à Portland un malade qui sème des araignées dangereuses chez les gens. Dans le même temps, il s'amuse à enlever des femmes qu'il vide et emballe dans des cocons de soie avant de les abandonner. Notre enquête a débouché sur l'arrestation de Trevor Hamilton dont l'ADN a confirmé qu'il était bien l'assassin : c'est son sperme qu'on a trouvé dans les gorges des deux victimes. Victimes entièrement rasées, cheveux compris, ce qui a son importance. Or, comme vous pouvez le constater, on a un petit problème puisqu'il y a eu une autre agression depuis. Et il ne s'agit pas d'un copieur, les cheveux déposés au chalet de Brolin sont ceux de Lindsey Morgan, la deuxième victime. De plus, on sait désormais comment le tueur s'y prenait pour intervenir en pleine nuit, sous le nez des maris sans qu'ils se réveillent.

— Il les droguait, c'est bien ça ? interrogea un des inspecteurs.

— Oui, il leur injecte un produit essentiellement à base de... de tétródotoxine. Très peu, juste ce qu'il faut pour prolonger le sommeil du mari. Ce dernier se réveille quelques heures plus tard, avec un léger mal de crâne.

— Ils revenaient à eux comme ça, sans intervention ? s'étonna Balenger, un autre inspecteur.

— Oui, selon mes informations, c'est possible. D'après le légiste et le toxicologue, tout est question de dosage.

Apparemment notre homme s'y connaît, en fait on pense qu'il a effectué plusieurs tests, depuis un an.

— Des tests ? Comment sait-on ça ? Meats parut embarrassé.

— Ce que je vais vous dire ne doit pas sortir de cette pièce. Il y a eu un drame l'année dernière à la morgue, provoqué par la tétrodotoxine. Je pense que notre tueur était en train de tester la quantité de toxine à injecter pour obtenir les effets parfaits, ce jour-là il a un peu trop chargé et les effets ont perduré longtemps. La personne a réagi comme si elle était morte, avec tous les signes cliniques habituels. Pour se réveiller pendant l'autopsie, probablement à cause du choc physiologique.

Des murmures de dégoût et d'incrédulité s'élevèrent.

— Ce dernier point doit rester entre nous pour le moment, en aucun cas vous n'êtes autorisés à évoquer le sujet. Je serai intransigeant là-dessus. Bon, revenons à aujourd'hui. Trevor Hamilton dans le coma, ça ne peut pas être lui qui était il y a trente-six heures chez Joshua Brolin, et pourtant c'est le même mode opératoire singulier, jusque dans les indices : toxine employée et surtout cheveux d'une victime précédente.

Après un temps, Meats ajouta en regardant Brolin :

— Je sais que tu ne crois pas à cette théorie, mais c'est à présent une évidence : ils sont deux. Trevor Hamilton et un autre. Qu'en penses-tu ?

— Les faits parlent. Je ne peux que m'être trompé, avoua Brolin. Depuis le début, je trouve le tueur flou, indiscernable. Je ne vois pas où il veut en venir, avec cette obsession pour les araignées, et cette récurrence de l'eau. Je me suis planté. Je m'étais attendu à ce qu'il communique avec vous, qu'il vous envoie des lettres, tout ce qu'il a fait c'est faire passer un coup de fil pour qu'on trouve sa première victime. Celle-là, il ne voulait pas qu'on la rate. Il nous a mis sur la piste et maintenant il nous abandonne.

— Pour nous juger ? intervint un inspecteur répondant au nom de Kiewtz. Pour s'assurer qu'on est capables de le suivre ?

— Probable, répondit Brolin. Je me demande si en fait ça ne lui est pas égal, il voulait juste nous dire qu'il avait commencé, et désormais il est sur sa lancée, et plus rien d'autre ne

l'intéresse. D'un côté il cherche à toucher le plus grand nombre en semant ses araignées aux quatre coins de la ville, et de l'autre il frappe une personne précise, qu'il me personnellement et selon un rituel compliqué, et toujours en rapport avec les araignées. Il donne à la fois dans le spectaculaire et dans l'intimiste.

— On doit donc chercher un homme qui collectionne les araignées, un spécialiste ou un passionné, un... comment appelle-t-on ça ?

— Un arachnophile, compléta Brolin. En effet, c'est dans cette direction qu'il faut chercher. Parce qu'il ne peut faire tout cela sans une bonne connaissance dans ce domaine.

— Et s'il y avait là aussi une portée symbolique ? fit remarquer Meats. Quelqu'un sait ce que l'araignée représente ?

Tout le monde s'observa sans vraiment savoir.

— La peur ? proposa Tim Alsting, un des inspecteurs.

— À l'origine des araignées il y a une femme, elle s'appelle Arachné dans la mythologie gréco-latine, expliqua Annabel. Je ne me souviens plus de toute l'histoire, mais je crois que c'était une paysanne extrêmement habile en tissage, et qu'elle a affronté Amena, déesse des tisseuses, et l'a vaincue. Ce qui lui valut d'être transformée en araignée, condamnée à tisser pour l'éternité.

— Le tueur lance la vengeance d'Arachné sur les mortelles, alors ? fit remarquer quelqu'un sur un ton narquois.

— Peut-être se considère-t-il comme injustement condamné, comme Arachné, répondit Brolin en agitant son index.

— Tu penses qu'il pourrait s'agir d'un ex-prisonnier ? demanda Lloyd Meats en prenant quelques notes.

— C'est une possibilité. Il faudra se documenter sur la légende avec plus de précision. Lloyd, vous avez trouvé un lien entre les victimes ? Quelque chose qui explique comment il les choisit ?

— Rien, *nada*. On en est à penser que c'est du hasard.

— Peut-être. Cela dit, je serais vous, je n'abandonnerais pas, on ne sait jamais. Et lorsqu'on trouve pourquoi, on trouve qui.

Meats vit un de ses inspecteurs hausser les sourcils, d'un air blasé. Meats allait le moucher et s'en abstint au dernier moment. Ça n'était ni le moment, ni le lieu.

— Il y a la répartition géographique des victimes, mentionna Tom Alsting. D'un côté les victimes de morsure d'araignée, celles-ci se trouvent partout en ville, d'autre part les deux couples dont la femme a été enlevée et assassinée. Les Peyton et les Morgan. Dans les deux cas, ils vivent dans le nord-est de la ville, assez loin les uns des autres, mais c'est le même coin de Portland.

Meats pointa Alsting du doigt :

— Bien vu ! Qu'est-ce qu'on a dans ce quartier ? Quoi que ce soit en rapport avec...

Le téléphone se mit à sonner sur son bureau. Meats hésita avant de répondre, puis il décrocha. Son visage se ferma très vite.

Tout le monde comprit lorsqu'il passa une main sur ses yeux.

— J'arrive tout de suite, se contenta-t-il de dire, et il raccrocha.

Il scruta brièvement chaque personne présente.

— On a une nouvelle victime, semble-t-il. Probablement deux, même.

Il inspira fortement, comme pour se redonner des forces.

— Alsting et Cooper, vous allez me débusquer toutes les informations possibles sur Trevor Hamilton, ordonna-t-il, je veux tout savoir sur lui, même le nom de ses camarades de maternelle. Kiewtz, vous écumez la ville et toute la région s'il le faut, je veux savoir où on peut se procurer ce produit que le tueur emploie, le... la... la tétrodotoxine. Quant à toi, Balenger, tu retournes chez Hamilton, emmène deux officiers avec toi, et videz-moi son appartement. S'il planque quelque chose, je veux que vous mettiez la main dessus.

— Vous laissez tomber le lien entre les victimes ? interrogea Annabel.

— Pour le moment, pas le temps.

— Vous permettez que je jette un coup d'œil ?

Meats frotta sa barbe en s'agitant. Après une courte réflexion, il leva le menton vers Salhindro :

— Larry, tu veux bien accompagner mademoiselle O'Donnel ?

— Si elle n'y voit pas d'inconvénient. Annabel secoua la tête.

Chacun bondit pour s'emparer de son calepin, de son téléphone, ou pour se connecter à l'Internet. Meats s'approcha de Brolin.

— J'aimerais que tu viennes avec moi là-bas. D'après ce qu'on vient de me dire, le tueur a changé du tout au tout.

— Comment sait-on que c'est bien lui ? demanda posément le privé.

— Oh, c'est signé, crois-moi. Là-dessus, il n'y a aucun doute.

Lloyd Meats était anormalement pâle.

— Josh, les types sur place n'en reviennent pas. Apparemment notre tueur vient de passer à la vitesse supérieure.

Deux vans de la télévision étaient garés dans la rue, derrière des voitures de police. Les journalistes tentaient d'obtenir l'autorisation de franchir le cordon jaune, le ruban de scène de crime qui interdisait l'accès à un pavillon. Depuis que la police avait publiquement annoncé qu'un individu envoyait des colis contenant une araignée venimeuse un peu au hasard – demandant à la population de Portland la plus grande méfiance en ouvrant les paquets –, les médias s'étaient emballés et ne parlaient plus que de cette affaire. Leur présence en nombre ici témoignait d'une fuite dans les effectifs de la police ou d'un officier un peu trop enclin aux détails sur sa radio, celles-ci étant largement écoutées par la presse via les scanners.

L'un des journalistes reconnut Lloyd Meats et il colla un nom sur le visage étonnamment fermé de l'homme qui l'accompagnait : Joshua Brolin. Il sortit de la foule de badauds et bondit sur eux.

— Inspecteur Meats, s'écria-t-il, on parle de meurtre en rapport avec des araignées, vous confirmez ?

Meats l'ignore, du coup le journaliste revint à la charge :

— Vous enquêtez déjà sur le cadavre de la forêt et des rumeurs disent que vous étiez présent à Multnomah Falls où un autre corps a été retrouvé. Y a-t-il un rapport avec cette histoire de colis piégés avec des araignées ? Y a-t-il un tueur en série qui sévit à Portland ?

Le journaliste lui barra la route.

— Il y a eu un communiqué de presse officiel, répéta machinalement Meats, rompu à cet exercice. Portland est une grande ville, et comme dans toutes les grandes villes, il y a hélas des meurtres.

— Oui mais vous êtes régulièrement vu sur les lieux des crimes, dirigez-vous une nouvelle chasse à l'homme ?

— Je suis inspecteur, il n’y a rien d’anormal à ce que j’aïlle là où on découvre des corps, c’est mon boulot. Maintenant, si vous voulez bien me laisser faire mon travail...

— On dit qu’il y avait une araignée dans cette maison, inspecteur, et qu’il y a eu un meurtre, alors...

Meats l’écarta d’un bras, repoussant le journaliste sans ménagement. Il passa sous le cordon du périmètre de sécurité, suivi de Brolin, tous deux mitraillés par les flashes et bombardés de questions. Meats fit signe à un officier d’approcher.

— Faites ratisser le sol sur cinq mètres, ordonna-t-il, jusqu’à l’entrée du jardin, puis dressez un autre cordon. Et faites-moi venir les journalistes dans cette zone intermédiaire avant qu’ils ne deviennent furieux. Ça les calmera pendant un moment.

L’officier acquiesça et il allait repartir lorsque Meats l’arrêta d’une main sur l’épaule :

— Vous avez une caméra ?

— L’équipe technique en apporte une.

— Très bien, dès qu’elle sera là, débrouillez-vous pour me faire un panoramique sur les gens qui regardent, mais agissez discrètement.

Meats adressa un clin d’œil à Brolin.

— Tu vois, j’ai pas oublié, lança-t-il.

Du temps où il était inspecteur, Brolin demandait régulièrement qu’on filme la foule présente autour d’une scène de crime. Souvent, le tueur se trouvait parmi ces observateurs. Par curiosité, pour s’assurer que la police ne trouvait rien, par voyeurisme ou tout simplement parce qu’il faisait partie du voisinage ou n’avait pas eu le temps de fuir bien loin.

En approchant de l’entrée de la maison, Brolin remarqua qu’une bâche avait été tendue devant le perron. Deux policiers attendaient en silence, l’air assommé. Ceux qui étaient entrés les premiers, se douta-t-il.

Meats et Brolin les saluèrent et contournèrent la bâche. Ils comprirent tout de suite la raison de sa présence. Une tarentule était à côté de la sonnette. Clouée dans le chambranle de la porte d’entrée.

— C'est le facteur qui l'a trouvée. Il avait un paquet à remettre et il a découvert l'araignée... fixée comme ça. La porte était ouverte alors il a senti que quelque chose n'allait pas.

— Il est entré ? L'officier de police blêmit.

— Il a poussé la porte et s'est arrêté aussitôt. Il a couru pour nous appeler.

Meats échangea un regard soucieux avec Brolin.

— Vous êtes entrés, vous ? La zone est sécurisée ? demanda l'inspecteur.

— Euh... Pas parfaitement, je veux dire qu'on s'est assurés que la victime était morte, qu'on ne pouvait plus rien faire et on est rassortis aussi sec pour prévenir le Central. Une circulaire demande qu'on vous prévienne pour toute affaire ayant de près ou de loin un rapport avec des araignées. Mais tout le périmètre de la maison est bouclé, alors...

— C'est très bien, vous avez bien fait.

Meats se tourna vers l'entrée et sortit son arme.

— On ne sait jamais, souffla-t-il. Brolin fit de même.

Au premier étage de la maison d'à côté, le rideau d'une fenêtre se remit en place.

L'ombre qui se cachait derrière en avait assez vu.

L'inspecteur Meats et Joshua Brolin entrèrent dans la maison de Dianne et Christopher Rosamund.

Meats réalisa alors qu'il avait les pieds dans l'eau.

Larry Salhindro disposait d'un bureau, ou plutôt d'un débarras, dans lequel s'empilaient une centaine de dossiers. Toutes les affaires, criminelles, des stuprs, de la brigade des mœurs et autres, avaient un double qui transitait par le bureau de Salhindro, « prérogative » d'officier de liaison – ou de coordinateur, selon le langage utilisé.

Annabel avait tiré un tabouret de l'autre côté d'une table pour faire face au gros policier. Il avait sous les yeux une fine pochette en carton contenant les renseignements sur chaque famille attaquée par une araignée. Une autre rassemblait les données essentielles sur les Morgan et les Peyton, en particulier sur les deux femmes retrouvées mortes, Lindsey et Carol.

Annabel s'empara d'un questionnaire d'une quarantaine de points. Elle le lut, curieuse et surprise. Celui-ci concernait la famille Peyton, c'était le mari, Michael, qui avait répondu à des interrogations aussi éclectiques que « Quel(s) sport(s) pratiquez-vous ? Votre conjoint(e) ? Où ? Quand ? ». Il semblait s'être prêté au jeu, répondant toujours, aussi précisément que possible.

— Brolin a contribué à mettre au point ce questionnaire, fit remarquer Salhindro. Quand il bossait ici, sur chaque affaire criminelle, il passait la famille à l'interrogatoire, s'ils acceptaient. Ça lui permettait les recoupements, disait-il. Il n'est pas resté longtemps parmi nous, mais il a apporté sa petite touche personnelle.

Sa personnalité un peu décalée et sa formation au FBI avaient fait de Brolin un inspecteur atypique, avec cependant des résultats éludant toute remise en question.

— On commence par les deux victimes ? proposa Annabel. Carol et Lindsey. Bien, la première a été enlevée dans la nuit du 10 au 11 juin et retrouvée dans la forêt du mont Hood le jeudi 13 juin. La seconde, enlevée dans la nuit du 12 au 13 juin et

retrouvée aux chutes de Multnomah le dimanche 16 juin. Il les garde donc de deux à trois jours. On peut même supposer qu'il avait déjà « préparé » Carol Peyton lorsqu'il a été enlever Lindsey puisqu'on a découvert le cadavre le lendemain. Il a probablement tout fait dans la même nuit, sa mise en scène avec le cocon dans les arbres en soirée, puis sur le chemin du retour à la civilisation, il s'arrête pour s'occuper de la famille Morgan.

— Il ne dort pas beaucoup. Un insomniaque ? Il faudrait se renseigner sur les types de pathologie qui rendent insomniaque...

— Ça ou tout simplement qu'il n'a pas de travail, émit Annabel. Il peut se permettre de consacrer sa nuit à ses macabres passions et récupérer la journée. Ou peut-être qu'il est en vacances...

Salhindro approuva.

— OK, quoi d'autre ?

Annabel parcourut les différentes notes sur les deux familles.

— Ils sont jeunes, répondit-elle. Moins de trente ans. Des jeunes mariés. Sans enfants dans les deux cas. En fait, ils sont en tous points similaires.

— Attends, attends...

Salhindro prit la pochette des victimes de morsures qu'il lut en diagonale à la recherche d'informations précises.

— Voilà... Il n'y a que des couples dans les foyers attaqués par des araignées.

Larry attrapa son téléphone pour appeler Meats et Brolin.

Il raccrocha après dix minutes et recomposa un autre numéro. Pendant la sonnerie, il cala le combiné entre son épaule et sa joue et se tourna vers Annabel :

— C'est aussi un couple, Dianne et Christopher Rosamund, je vais essayer de rassembler deux-trois infos sur eux. Voir si ça se recoupe avec ce qu'on a déjà.

Annabel profita de ce temps pour lire à plusieurs reprises le dossier qu'elle avait sous les yeux, pour mémoriser un maximum de renseignements sur ces deux couples victimes d'un psychopathe.

Larry jonglait avec son téléphone et son ordinateur, consultant les fichiers de la police.

— J'ai leurs dates et lieux de naissance, profession, et quelques éléments de base, comme l'immatriculation de leur voiture, annonça-t-il.

Il tendit une feuille de papier vers Annabel, son écriture y était minuscule et difficile à déchiffrer.

— Christopher Rosamund travaillait dans une... banque, c'est ça que tu as écrit ?

— Oui, et sa femme restait à la maison. Elle était assez impliquée dans une association caritative, et faisait beaucoup de sport. Aucun casier judiciaire, pour l'un comme pour l'autre.

— Moins de trente ans tous les deux, et jeunes mariés... Annabel étala les trois feuilles de renseignements côte à côte.

— Très bien, deux fois ça peut être une coïncidence, trois fois c'est un recoupement, assura-t-elle. Les trois couples, les Peyton, les Morgan et maintenant les Rosamund, tous moins de trente ans, et surtout : mariés récemment.

— Donc, le tueur s'en prendrait aux jeunes mariés ?

— C'est exactement ce qui apparaît, attesta Annabel. Il recherche des jeunes couples mariés. Et sans enfants. Pour être plus tranquille lorsqu'il passe à l'acte, probablement.

— Admettons. Et comment les trouve-t-il ? Il écume les bâtiments administratifs et les églises ?

— Ou tout simplement les journaux locaux ? J'imagine qu'à Portland la plupart des quartiers disposent de leur propre périodique, avec une rubrique naissances/mariages et une nécrologie. Pourquoi pas ? Où vivaient-ils, tous ?

— Euh... Les Peyton...

Salhindro chercha une carte de la ville dans son amas de documents, il la trouva sous une pile d'annuaires.

— Voilà, les Peyton vivaient ici, dans le quartier nord-est, sur la 17^e rue. Les Morgan dans... le quartier nord-est aussi, mais de l'autre côté du centre commercial. Et les Rosamund... ils étaient...

Son visage se décontracta tout d'un coup.

— Ils sont aussi dans le nord-est de la ville, fit remarquer Annabel. Bingo !

Salhindro hocha la tête lentement.

— Oui, mais il y a plus important encore. Je crois que je viens de comprendre comment le tueur sélectionne les couples.

Il posa une main sur son front.

— Et c'est... déconcertant.

Sur le coup, Lloyd Meats pensa qu'il avait marché dans une flaque de sang, il s'écarta et reposa le pied sur un sol liquide.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ? Cinq centimètres d'eau inondaient tout le hall. Meats leva un peu plus le canon de son arme.

— C'est le déluge, commença-t-il, il fau... Brolin l'interrompit :

— Écoute.

Les canalisations d'eau fonctionnaient à plein régime, elles vibraient un peu et le son limpide de l'eau qui se déversait en cascade provenait du salon.

— Les robinets, fit remarquer Brolin, ils sont tous ouverts je parie.

Ils pataugèrent jusqu'à la pièce principale.

L'eau ruisselait depuis la cuisine et le lavabo des toilettes.

Et surtout, elle dégoulinait du premier étage, dévalant les marches en dessinant des courbes de brillance, telle une folle sculpture de cristal.

— Je m'occupe du premier étage, prévint Brolin en s'approchant de l'escalier.

Meats l'encouragea d'un signe du menton avant de se diriger lui-même vers la cuisine.

Des vaguelettes apparaissaient par intermittence sur la surface de l'inondation. Meats se pencha en avant pour découvrir une large cuisine moderne, dont le double évier était noyé sous la puissance du jet. Il coinça son arme sous son bras, attrapa un gant en latex dans sa poche de veste et l'enfila pour fermer le robinet.

Le surplus de liquide glissa vers le carrelage avec le clapotis d'une vaguelette refluant contre la jetée.

Meats était furieux. Subitement, il réalisait que le coup de l'eau était génial. Il nettoyait toute la maison de la moindre

empreinte de pas, fibres ou tache de boue que le tueur avait pu laisser en pénétrant dans la maison. Voire des gouttelettes de sang.

S'il portait des gants, alors les flics pourraient chercher autant qu'ils voulaient, ils ne trouveraient rien. Absolument rien.

Joshua Brolin monta les marches en prenant soin de ne pas toucher la rambarde pour préserver d'éventuelles empreintes, bien qu'il n'y crût pas, le tueur était bien trop malin.

Il atteignit le palier du premier étage, au milieu de ce courant miniature qui filait entre ses jambes. Brolin entra tout de suite dans la salle de bains pour couper l'eau de la baignoire et des deux lavabos.

Le malaise se diffusa en lui. Marcher sur cette moquette imbibée, dans cette gigantesque mare qui lentement se déversait dans l'escalier, ça ne lui plaisait pas. Il ne savait l'expliquer, peut-être parce qu'il avait l'impression d'errer dans le monde du tueur, dans ce qui caractérisait chacune de ses scènes de crime. L'eau, encore une fois. Omniprésente.

Toujours sous forme intense, en chute d'eau si possible, naturelle ou non.

Le tueur recherchait cette caractéristique, quitte à la créer si nécessaire, ce qu'il avait fait ici. Pourquoi ? Qu'est-ce que l'eau lui apportait, de quoi était-elle le symbole pour lui ?

Brolin avança dans le couloir, émettant des bruits de pas spongieux. Il tenait son arme dans la main quand il passa dans la chambre principale.

L'air puisait par une fenêtre entrouverte. D'un coup d'œil, Brolin écarta l'hypothèse que le tueur soit entré par là, la fenêtre n'était pas assez ouverte ; en outre elle donnait sur une commode couverte de figurines en verre, très délicates, qui se seraient renversées au moindre choc. Le lit capta aussitôt son attention.

Une immense tache bordeaux s'étendait sur les draps blancs. Une main en dépassait, pendue dans l'air, avec un filet de sang séché sur le poignet. La tête de la victime était visible sous les draps rabattus. *Les flics qui se sont assurés qu'on ne pouvait plus rien pour lui.*

La gorge de l'homme était ouverte sur six ou sept centimètres à peine. La peau s'enroulait au-dedans de la plaie, comme du plastique brûlé qui se rétracte, elle ne parvenait néanmoins pas à masquer la matière visqueuse, mi-rouge, mi-rose, qui constituait l'intérieur.

Tout le pourtour était maculé de pourpre. La blessure avait été mortelle.

Quelque chose de mou et souple effleura les chevilles du privé.

Il fit un pas en arrière, brusquement.

Ça n'était qu'un vêtement flottant. Une nuisette en satin.

Brolin remarqua la présence des mouches sur le lit. Depuis plusieurs heures déjà, elles s'étaient jetées sur la victime, à la recherche de lieux de ponte. Avec une telle chaleur, les vers grouilleraient sur le cadavre dès le lendemain. Brolin entendit la voix de Lloyd Meats au rez-de-chaussée qui criait :

— C'est bon en bas, tout est inspecté.

Brolin rangea son arme et prit son stylo en approchant du corps. Il s'en servit pour soulever un peu les draps.

Les mouches couraient sur l'abdomen suintant de sang.

Plusieurs plaies s'ouvraient sur le ventre, des trous béants sur les tubes luisants des intestins. À l'endroit des coupures, la peau avait été déchirée « proprement », à l'aide d'un couteau très certainement.

Une minuscule flaque noire de sang s'était constituée sur le sternum, juste sous le trou qui transperçait le pectoral gauche. Plusieurs traînées vermillon en partaient, toutes sèches, elles mettaient en évidence les imperfections de la peau, soulignant les microsillons et donnant plus d'épaisseur aux petits poils qui s'étaient englués de sang caillé.

Ce fut l'amas humide qui s'étalait entre les jambes du mort qui surprit le plus Brolin.

Les organes génitaux de l'homme étaient réduits en une bouillie grumeleuse, et plusieurs lacérations sur les faces internes des cuisses témoignaient de la rage des coups qui avaient parfois un peu dérapé.

Le drap-housse aussi semblait souillé de sang. Brolin souleva à peine une épaule de la victime pour constater qu'il y

avait plusieurs blessures au dos également. D'autres coups de couteau.

La voix de Meats parvint depuis l'escalier :

— Quelque chose au premier ?

— Le tueur a changé, répondit Brolin tout en examinant superficiellement les plaies.

Meats entra dans la pièce, et bien qu'il ne le regardât pas, Brolin entendit son pas qui tout d'un coup ralentissait à mesure que l'inspecteur découvrait le carnage.

— Oh ! merde... lança Meats.

Il expulsa longuement l'air de ses poumons.

— Merde, répéta-t-il avant de s'approcher à son tour. Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Brolin désigna la blessure à la gorge.

— Je pense qu'il dormait quand on l'a frappé. Une attaque éclair pendant son sommeil. Il faudra demander au légiste, mais à mon avis il dormait sur le ventre, regarde l'inclinaison de la plaie à la gorge, on a planté le couteau à la jugulaire et on a tiré, probablement en lui enfonçant la tête dans l'oreiller. Et on l'a poignardé à de multiples reprises dans le dos, pour l'achever. Ensuite on l'a retourné, pour lui enfoncer la lame dans le cœur, ou à peu près, et dans le ventre avant de lui... passer au mixer les parties génitales. Enfin, c'est une hypothèse.

— Pourquoi crois-tu qu'on lui a tranché la gorge en premier ?

Brolin, qui était dans la pièce depuis quelques minutes et qui avait pu en faire une brève inspection, montra un jet de sang sur le mur et sur la table de chevet à l'opposé du trou dans la gorge.

— À cet endroit, si près de la tête, ça ne peut provenir que de la gorge, lorsqu'il était de l'autre côté, sur le ventre, et il y avait une sacrée pression pour aller aussi loin, le cœur battait correctement à ce moment. Cela dit, je ne suis pas légiste.

— Non, non, tu as raison, ça colle parfaitement.

— Aucune trace de la femme en bas ? Meats secoua la tête.

Le tueur était parti avec elle.

Ce qui signifiait qu'ils ne la retrouveraient que d'ici deux jours, vidée et emballée dans de la soie d'araignée.

— Tu as une bonne équipe scientifique pour la fouille de la maison ? demanda Brolin.

— J'ai fait venir Craig Nova, il était en repos mais on l'a bipé tout de même, lui et son équipe. Il connaît l'affaire et c'est le meilleur dans son genre.

Brolin se retourna pour contempler l'ordre parfait dans la chambre. Aucun signe de lutte dans toute la maison, un sol si inondé qu'il en était lavé de tout indice. S'ils trouvaient quelque chose, ça serait un miracle. À présent, ils ne pouvaient compter que sur le génie de Craig Nova et son unité de scène de crime.

— Je vais les faire entrer, prévint Meats.

Larry Salhindro était tout excité. Il était sûr d'avoir vu juste.

Il plaqua la carte de Portland sur son bureau en la lissant de ses grosses mains. Annabel l'observait, à la fois amusée par son attitude et en même temps impatiente de voir où il voulait en venir, elle n'en avait aucune idée. Ils avaient remarqué que les trois couples attaqués par le tueur vivaient tous dans le nord-est de la ville. Annabel l'avait souligné : deux fois ça pouvait être une coïncidence, trois fois ça devenait un indice.

— Regarde, fit-il comme si c'était évident, les Peyton habitent là, les Morgan ici, et les Rosamund, en supposant qu'on ait bien confirmation qu'ils sont les victimes du même tueur, vivent ici.

Il marqua au feutre rouge un point sur la carte pour chacune des trois familles.

— Et que trouve-t-on à proximité de chez chacun ?

Il pointa son feutre sur un grand rectangle portant la mention : « *Centre commercial Lloyd* ».

Annabel fronça les sourcils, ce nom lui disait quelque chose mais elle ne savait pas quoi exactement. Larry fit glisser un document vers elle. Il posa son index sous une ligne en particulier.

« ... le suspect Trevor Hamilton travaille pour un serrurier au centre commercial Lloyd, au nord-est de la ville. »

Annabel se prit la tête entre les mains.

— Houla ! Attends un peu, je ne comprends pas. Il est dans le coma, donc...

— Je sais, l'interrompit Salhindro. Pourtant, l'empreinte que le tueur avait laissée chez les Peyton conduisait tout droit à la piste Mark Suberton, une fausse piste pour se jouer de nous. Cela dit, il fallait bien que le tueur connaisse Suberton pour savoir qu'il était fiché dans nos archives et que son empreinte sortirait. Et ce lien, c'est Trevor Hamilton, un des collègues de

travail de Suberton. C'est bien le sperme de Hamilton qu'on a retrouvé dans les gorges des victimes. De plus, Hamilton bosse à proximité de chacune de ses victimes, et on sait qu'il est entré à chaque fois chez elles sans le moindre signe d'effraction. Comme s'il avait la clé.

Annabel recula dans son siège.

— Il a les doubles, conclut-elle. Merde, cet enfoiré a les doubles de ses victimes, parce qu'elles viennent les faire faire au magasin et qu'il s'en fait une copie pour lui... Oui, Trevor Hamilton fa...

— Vous pouvez le rayer de la case des suspects, lança une voix sur le seuil de la pièce.

L'inspecteur Tom Alsting secoua une feuille.

— On vient d'avoir confirmation. La nuit du 12 au 13 juin, quand Lindsey Morgan a été enlevée, Hamilton a passé la nuit dans un night-club des bords de la rivière, j'ai plusieurs témoins, des amis et de vagues connaissances qui affirment avec certitude qu'il ne les a pas quittés de toute la nuit. Il est un peu « spécial » m'a-t-on dit, et il ne passe pas inaperçu, semble-t-il. Il porte en permanence plusieurs couches de vêtements, transpire énormément, et ne danse jamais, il reste dans un coin du bar pour que personne ne vienne trop près de lui, sauf ses « amis ». Il est retourné à son boulot au petit matin, crevé et avec les mêmes fringues. Son patron confirme que le jeudi, Trevor était dans les vapes. Il ne peut pas avoir enlevé Lindsey Morgan et déposé dans le même temps le cadavre de Carol Peyton dans les bois pour qu'on le retrouve dans la journée : il était dans une boîte de nuit...

Annabel croisa les bras sur sa poitrine. Trevor avait un complice, c'était une évidence compte tenu de ce qui s'était passé depuis quarante-huit heures. Mais là, Trevor devenait tout d'un coup un second rôle.

— Pourtant, on est quasi certains que c'est lui qui a laissé le message le jeudi matin, s'étonna Salhindro, pour nous indiquer où se trouvait le cadavre dans la forêt.

— Et c'est bien lui, confirma Alsting. On sait que le message provenait d'une cabine de la gare routière, or nos témoins confirment qu'en sortant du night-club, Trevor a voulu faire un

crochet par la gare routière pour avoir des horaires, c'est ce qu'il leur a dit. Il a prétexté un voyage imminent pour Salem. Il en a profité pour passer le fameux coup de téléphone.

Alsting entra et déposa son rapport fraîchement imprimé sur le bureau de Salhindro. Ce dernier observa Annabel.

— Je voyais pas Trevor Hamilton avoir des amis et passer ses nuits à danser, rétorqua Larry.

— Apparemment, c'est pas non plus de grands camarades, souligna Alsting. Ils étaient quatre, des types qu'il a rencontrés dans son club de danse.

— Un club de danse ? s'écria Annabel.

— Ouais, Hamilton prenait des cours depuis cinq mois. On m'a parlé de lui comme d'un mec particulièrement renfermé, tellement introverti qu'il a fallu cinq cours pour qu'il daigne se joindre aux autres. D'après ses « camarades » de danse, il ne voyait personne, ils étaient ses seuls amis. C'est pourquoi ils le tannaient régulièrement pour qu'il vienne avec eux en soirée. Ces derniers temps il acceptait de temps à autre, il paraît qu'il se décoincit de plus en plus.

Annabel essaya de s'imaginer Trevor dans un night-club. Il devait s'enfoncer dans un divan, dans l'ombre, prendre quelques consommations et passer sa nuit à observer les autres. Elle pivota vers Salhindro.

— Ça ne change rien à ce que tu as découvert, fit-elle après un temps. Que Trevor Hamilton ne soit qu'un second rôle ou non dans cette affaire, c'est bien par lui que la sélection des victimes s'opère.

Voyant où elle voulait en venir, Larry se leva.

— Et on peut peut-être se servir de ça pour court-circuiter le tueur, compléta-t-il.

Tom Alsting les vit s'engouffrer dans le couloir, sans comprendre ce qui se passait.

Annabel et Salhindro traversaient l'une des galeries principales du centre commercial, zigzaguant entre les promeneurs.

À se trouver au milieu de tous ces clients potentiels, Annabel éprouva un frisson. Elle repensa à l'hiver dernier, à Caliban, ses désirs de consommation, de meurtre, à tout ces

« pousse-Caddies » dans les supermarchés qu'il convoitait comme une friandise. Cette histoire l'avait particulièrement éprouvée. Elle ne l'avouait à personne, mais il lui arrivait de faire des cauchemars, elle se réveillait en sueur, avec le désir, le *besoin*, de hurler. La peur au ventre. Il lui semblait avoir été aux confins du supportable, au bord d'abysses sans fond où l'homme n'existait plus.

De marcher ainsi de concert avec un autre flic, cela lui rappelait sa collaboration avec Jack Thayer. Elle lui rendait visite régulièrement au cimetière, lui raconter sa semaine, ses petites joies et ses tracasseries du moment. Subitement, ici, à des milliers de kilomètres de chez elle, elle se vit comme elle devait être réellement : une femme seule, quasi routinière, en passe de devenir sénile. *N'exagère pas... tu es jeune...*

La grosse pomme la happait lentement, en même temps que son boulot, elle se *zombifiait* pour échapper à ses peurs.

Ne joue pas à ça, pas ici, pas maintenant. Tu déprimes, c'est tout ! Faut toujours que tu noircisses le tableau !

Était-ce vraiment le cas ? N'était-ce pas plutôt une once de clairvoyance ?

Salhindro montra du doigt un magasin, celui qu'ils cherchaient. Annabel cligna des paupières plusieurs fois pour chasser ce mauvais rêve et se focalisa sur le présent.

Un homme, la trentaine, se trouvait derrière le comptoir. Il avait des yeux d'un bleu délavé surprenant. Une cicatrice peu discrète lui barrait le cou.

— Bonjour, que puis-je pour vous ? demanda-t-il aimablement.

Il scruta rapidement Salhindro qui portait son uniforme d'officier de police, mais ne s'attarda pas.

— Nous avons besoin de quelques informations dans le cadre d'une enquête, expliqua Salhindro.

— Ah, vous êtes tous les deux flics.

L'employé dévisagea Annabel, très surpris qu'une si ravissante femme puisse être à la solde d'une telle cause. Du coup, son désir de lui faire du gringue s'évapora en un instant.

— Vous êtes le patron ? voulut savoir Annabel.

— Non, bougez pas, je vous l'appelle. Monsieur Blueton ! Un petit homme aux cheveux blancs, impeccablement rasé et habillé avec soin, sortit de l'arrière-boutique. Salhindro et Annabel se présentèrent.

— Je me doutais qu'on allait encore me poser des questions avec ce qui est arrivé à Trevor. Vos collègues me harcèlent au téléphone. Entrez, suivez-moi, on sera mieux au fond pour discuter.

Ils entrèrent dans la petite pièce attenante qui sentait le brûlé et la graisse. Des centaines de clés vierges de toute gravure reposaient sur des crochets en compagnie d'un arsenal d'outils. Blueton trouva trois tabourets sous les établis et ils s'assirent autour d'une table abîmée par les centaines d'heures de travaux.

— Alors, que vais-je devoir vous fournir cette fois-ci ? J'ai déjà tout donné à l'inspecteur... euh, Cooper, je crois.

Salhindro hocha la tête, Cooper et Alsting travaillaient sur la biographie de Trevor.

— Connaissez-vous ces noms ? demanda Annabel en lui présentant la liste des trois victimes du tueur.

— Ça ne me dit rien, fit Blueton après avoir lu attentivement le papier. Qui est-ce ?

— De vos clients.

— Ah ? Et, euh... vous imaginez sans peine que je vois beaucoup de monde chaque semaine, je ne connais pas la plupart d'entre eux, vous savez, d'autant que j'emploie des garçons pour m'assister, comme Trevor. Je suis l'un des seuls serruriers du coin, alors on peut dire que j'en vois du monde. Salhindro lui adressa un sourire aimable.

— Bien sûr, dit-il. Dites-moi, monsieur Blueton, quand une personne vient vous voir pour faire un double de ses clés, est-ce que vous lui faites remplir une fiche, ou quelque chose ?

Blueton eut l'air embarrassé.

— C'est-à-dire que non, pas vraiment, on voit tellement de gens, on ne s'en sortirait pas. On fait le double en quelques minutes et on leur rend, c'est tout. Beaucoup de clients nous laissent leur trousseau, partent faire leurs achats et passent récupérer leurs clés et les doubles au retour.

— Vous conservez un registre avec ces transactions ?
demanda Annabel.

— Un cahier, oui, mais il y a juste les montants et la date, c'est tout.

— On vous paye souvent par chèque ou par carte ?

— Euh, oui, comme partout.

Annabel adressa un bref coup d'œil à Salhindro.

— Donc, votre magasin dispose d'un relevé de compte avec les numéros de chèques et de cartes de crédit encaissés.

Blueton acquiesça.

— Je peux vous en faire une photocopie si vous le souhaitez.

— S'il vous plaît, monsieur Blueton, remercia Larry. Blueton se leva et ouvrit une armoire en acier. Il prit une chemise en carton et l'apporta sur la table.

— Au fait, puisque ça a l'air de vous intéresser, Trevor fait toujours les photocopies des chèques qu'on nous signe, il dit que c'est au cas où la banque le perdrait avant qu'on nous l'encaisse.

Annabel n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous avez toujours ces photocopies ?

— Oh, oui. Attendez voir.

Il prit ses lunettes dans la poche de sa chemise et lut quelques papiers.

— Ça va me faire tout drôle de plus l'avoir ici, Trevor. Il bossait bien vous savez. Comme quoi... C'est tout de même fou quand on y pense... Trevor suspecté d'être un meurtrier.

Il se leva pour fouiller dans les autres dossiers de son armoire.

— Moi, je n'engage que des gars qui ont des ennuis, continua-t-il. Qui sortent de prison, comme Peter ici, ou Mark avant lui.

Mark Suberton, compléta Annabel. L'ancien collègue dont Trevor s'était servi pour attirer les flics dans son piège, pour bien leur faire comprendre qu'il en faisait ce qu'il voulait.

Blueton poursuivait son monologue en cherchant :

— Trevor, lui c'était le côté asocial, il sortait pas de prison, mais d'hôpital psychiatrique, non pas qu'il était dangereux, c'était juste un garçon un peu paumé...

Larry nota dans un coin de sa mémoire qu'il fallait également obtenir des informations sur ce séjour en psychiatrie ; Cooper et Alsting devaient bosser dessus, présumait-il.

— Ah, je les ai ! s'écria Blueton.

Il lança sur la table une pochette en plastique contenant des photocopies de mauvaise qualité. Salhindro l'ouvrit et étala sur la table les différentes pages.

— Il n'y a que pour les mois de mai et juin, avertit le propriétaire du magasin, je les jette au fur et à mesure sans quoi on ne s'en sortirait pas.

Annabel et Larry passèrent dix minutes à trier les différents chèques, vérifiant le nom sur chacun. Il y en avait plus d'une centaine. Brusquement, Annabel abattit son poing sur la table.

— J'en ai un ! M. et Mme Rosamund. Daté du 5 juin. Salhindro prit le chèque et secoua la tête.

— C'est ça, c'est comme ça qu'il fait. Les autres ne sont pas là, il les a probablement repérés il y a quelque temps, en avril, ou il les a jetés volontairement. Monsieur Blueton, vous permettez qu'on utilise votre téléphone ?

Ils passèrent les deux heures suivantes à lire les noms figurant sur les autres chèques à l'inspecteur Alsting qui, depuis le Central, lançait les recherches.

Ils devaient trouver s'il y avait de jeunes mariés parmi ces noms.

Si tel était le cas, c'étaient peut-être les prochaines victimes sur la liste du tueur.

Annabel trépignait d'impatience. Ils se rapprochaient de lui. Ils étaient tout près.

Encore un peu de chance, et ils sentiraient bientôt son souffle de bête sauvage. Alors toutes les énigmes prendraient fin. Ils sauraient tout. Quel était le secret de ce tueur-araignée.

Son horrible secret.

Brolin attendait devant la maison.

Il vit Meats en sortir, l'air contrarié. Lloyd Meats lui expliqua que Craig et son équipe n'avaient rien trouvé en dehors d'un verre brisé dans la cuisine, éventuel signe de lutte, d'une très courte empoignade. Si le tueur avait laissé des traces, l'eau les avait parfaitement nettoyées.

— Josh, je vais vraiment finir par croire que ce type est une araignée, lança un Meats dépité.

Et c'était vrai qu'on revenait toujours à cela : les araignées. Brolin sentait que s'il pouvait percer ce mystère, alors il en saurait assez sur le tueur pour en faire un portrait psychologique, la première étape vers son arrestation. Ou au moins cela permettrait de se centrer davantage sur certains suspects que sur d'autres.

— L'enquête de voisinage est en cours, continua Meats. On a peut-être une piste. Avec une amie de Dianne Rosamund. Cette amie dit que Dianne lui parlait beaucoup de son voisin ces derniers temps, elle le suspectait de cacher quelque chose. On va aller questionner ce voisin, un dénommé Jimmy Beahm. On verra bien, c'est maigre, mais c'est tout ce qu'on a pour le moment.

Brolin s'étira et entendit son dos craquer.

— Je vais retourner en ville, prévint-il. Cette histoire d'araignée nous échappe totalement, je veux comprendre.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Retourner voir une certaine Debbie Leigh que j'avais rapidement croisée avec Annabel lundi matin, elle tient une boutique spécialisée dans les araignées et les serpents.

— Je te tiens au courant si on a du nouveau.

Meats attrapa un des hommes qui rentrait au Central et lui demanda de déposer Brolin au passage.

Lorsqu'il fut seul, Meats, les mains sur les hanches, recula de quelques pas et contempla la maison.

C'était un beau pavillon. Dans un quartier paisible, avec des habitants tranquilles, voire sympathiques.

Il devait faire bon y vivre.

Jusqu'à la nuit dernière.

Brolin poussa la porte de la boutique *Bug'em all*, l'air y était humide.

Une jeune femme rousse, Debbie Leigh, était accroupie devant une cage de verre, en train de la nettoyer. Avant qu'elle ne relève la tête, Brolin eut tout loisir de contempler sa nuque et son tatouage en forme d'araignée qui dépassait du col ample.

Brolin n'eut pas le temps de se présenter, elle le reconnut aussitôt et lui offrit une moue joyeuse en s'écriant : « Oh, le détective privé ! » Il lui expliqua qu'il tournait un peu en rond, et qu'il cherchait *le* détail qui pourrait relancer l'enquête.

Debbie Leigh se montra très coopérative, répétant ce qu'elle avait déjà dit. Que d'après elle, l'homme qu'ils recherchaient était un éleveur, un vrai connaisseur : il pouvait se faire importer des veuves noires *menavodi* de Madagascar, et il savait que chez cette espèce, la canicule multipliait la toxicité du venin et faisait exploser l'agressivité de la femelle.

Brolin eut beau insister, Debbie Leigh ne put lui être d'aucune aide supplémentaire. Il ne parvenait pas à trouver l'ouverture, *la* piste qui était exploitable. Avait-il affaire au criminel parfait ? Insaisissable ?

Il remercia la jeune femme, qui lui répondit par un sourire charmeur. Elle était assez jolie, adepte du sport, supposa Brolin, au regard de sa tenue et du dessin de ses jambes. Elle était également enfiévrée par ses créatures qu'elle adorait jusqu'à s'en faire tatouer une sur la nuque. Elle ne devait pas garder ses amants très longtemps, ils devaient vite déguerpir en la traitant de folle, d'illuminée, ou d'immature, la batterie des épithètes dont on affuble souvent les gens vraiment passionnés. Brolin conclut l'entretien sur quelques questions plus directes. Debbie n'avait pas fait d'études spéciales sur les insectes, elle se considérait comme une autodidacte dans le domaine. Elle avait

ouvert sa boutique un peu avant l'été 2001 et les affaires marchaient correctement.

Dans la rue, Brolin s'arrêta pour acheter une petite bouteille d'eau. L'air était suffocant, et la sueur lui collait à la peau. L'ombre des quelques buildings du centre-ville n'était plus suffisante.

Seul, il était clair qu'il n'arriverait à rien. La personnalité même du tueur lui échappait totalement. il s'était rarement senti aussi impuissant. Qui pouvait lui être d'une quelconque aide alors ? Nelson Henry ? Non, il avait déjà dit tout ce qu'il sa...

Brolin s'arrêta. Sa main s'ouvrit comme pour attraper un fantôme.

Était-il à ce point perturbé pour avoir oublié le message de Connie ? Il *sentait* depuis le matin qu'il n'en avait pas totalement fini avec les araignées, avec la documentation, et il ne parvenait pas à se rappeler ce qui lui manquait. Tout simplement le message laissé par la technicienne de laboratoire à NeoSeta, avant qu'il ne soit attaqué, lui disant qu'elle avait peut-être des informations pour lui. Sa voix trahissait une inquiétude, un malaise. Il se pouvait qu'elle craigne les gens de NeoSeta.

Brolin saisit son téléphone portable et fut rassuré de retrouver en mémoire le message de Connie d'Eils avec son numéro. On décrocha à la deuxième sonnerie.

— Connie d'Eils, je vous écoute. Sa voix était peu sûre, très timide.

— Bonjour, c'est Joshua Brolin.

— Oh, bonjour. Je, euh, j'ai appris par les infos que vous avez été agressé, c'est horrible. J'espère que vous allez tri...

— Je vais très bien, les médias exagèrent toujours. Je vous appelle suite à votre message, vous aviez des informations, m'a-t-il semblé.

— Oui, euh, on pourrait peut-être se voir...

Brolin eut l'impression que ça lui avait coûté un effort surhumain d'oser proposer une telle chose.

Ils convinrent d'un rendez-vous en ville pour déjeuner et se retrouvèrent dans un petit restaurant de la 22^e avenue.

Brolin était déjà assis lorsqu'elle entra. Elle portait des vêtements amples pour dissimuler ses vingt kilos superflus, et lui adressa un sourire crispé en le voyant. Assez maladroite, elle esquissait des débuts d'excuses qu'elle chuchotait dès qu'elle heurtait une personne avec ses coudes ou avec son sac, tout en s'efforçant d'éviter tout contact physique. Gauche et n'assumant pas son physique, déduisit un peu rapidement le privé.

— Je suis désolé, je suis en retard, commença-t-elle. Brolin l'invita à s'asseoir en face de lui.

Elle se maquillait trop, comme si elle avait peur de manquer de goût, pour souligner qu'elle aussi prenait soin d'elle-même. Mais l'effet final était plutôt triste. Plus encore que la première fois où il l'avait vue, Brolin avait l'impression qu'elle avait grandi dans une ferme perdue dans le Middlewest, et qu'elle tentait par tous les moyens de s'affirmer en tant que femme et surtout pas comme fille de la campagne profonde. Le résultat était pourtant à l'opposé de ses espérances. D'autant qu'il émanait de son visage une certaine disgrâce que le maquillage soulignait plus qu'il ne l'atténuait.

Brolin essaya de la mettre un peu plus à l'aise en échangeant quelques banalités. Puis il passa à ce qui les amenait ici :

— Vous vouliez me parler d'élevage, si j'ai bien compris votre message ?

Elle hocha vigoureusement la tête.

— Oui, oui. C'est l'autre jour, quand vous parliez avec Gloria, la chef de projet chez NeoSeta, je l'ai entendue vous dire qu'il n'existait pas d'élevage possible pour recueillir la soie d'araignée en quantité intéressante.

Elle venait de parler à toute vitesse, gagnée par l'enthousiasme. Soudain, elle se rendit compte qu'elle perdait le contrôle d'elle-même et se ressaisit en se redressant sur sa chaise et en adoptant un débit plus lent :

— En fait, c'est pas vrai. Il y a déjà eu un élevage d'araignées pour leur soie. C'était au début du siècle sur l'île de Madagascar. Je suis tombé sur ce récit en faisant des recherches à l'époque de mes études.

Exactement l'île d'où provenaient les veuves noires du tueur, les *menavodi*, remarqua Brolin.

— Ces cultivateurs de soie avaient installé des colonies entières de *Nephila*, une espèce d'araignée très robuste, assez grande puisqu'elle fait jusqu'à vingt centimètres, et qui produit énormément de soie. C'est une espèce assez originale, elle fait partie des rares araignées à pouvoir vivre à proximité d'une congénère sans soucis. Bon, il faut tout de même pas les mettre dans la même toile, mais elles peuvent se tolérer, chacune chez elle, à très courte distance... Les cultivateurs avaient donc « infestés » les arbres de *Nephila*, et ils venaient tous les jours les prendre pour récolter la soie. Le fil était embobiné grâce à une petite machine à vapeur, et il était possible de récolter jusqu'à 25 000 mètres de fil de soie en une journée avec l'ensemble de la production.

— Je ne comprends pas, si c'était si efficace, pourquoi ne fait-on pas la même chose plutôt que d'effectuer de longues et coûteuses manipulations génétiques ? interrogea Brolin.

— Parce que cette exploitation s'étendait sur plusieurs hectares et que le fil de soie est si fin qu'il en faut plusieurs kilomètres pour le rendre utilisable. A petite échelle, cette exploitation fonctionnait très bien, mais elle coûtait très cher, et il était impossible d'en faire une industrie. Il aurait fallu couvrir l'île entière de *Nephila*... Et le coût d'entretien et d'exploitation aurait été encore une fois supérieur au rendement. C'est là tout le problème de l'élevage d'araignées, il est possible, mais il ne peut pas être rentable. Cette tentative a sombré dans l'oubli.

— D'accord, fit Brolin, mais imaginons que mon but ne soit pas de gagner de l'argent, que je sois prêt à tout pour obtenir de la soie d'araignée en grande quantité, peu important les coûts, est-il possible que je fasse moi-même mon élevage ?

— Oui, bien sûr. Il vous faudra des connaissances dans le domaine arachnéen, mais c'est tout à fait possible. En revanche, si vous voulez le faire ici, à Portland, ça va vous demander des efforts particuliers. Tout d'abord parce qu'il vous sera impossible d'élever les *Nephila* en plein air, ne serait-ce qu'à cause du climat. Il vous faut donc une sorte de serre, un terrarium géant.

— Une cave ?

— Oui, une grange bien fermée, ou même une pièce de votre appartement. Il faut y contrôler la température et l'hygrométrie – le taux d'humidité. Ensuite il vous faudra un autre endroit pour votre élevage d'insectes, des blattes ou des drosophiles ailées, la nourriture des *Nephila*. Tout ça demande une réelle connaissance et un investissement total, c'est une passion envahissante !

— Mais c'est possible...

Pour la première fois, Brolin entrevoyait une solution au mystère du tueur-araignée. En fait cette réponse à l'énigme de la soie n'était pas un secret jalousement gardé, c'était en réalité tout simple, ce qui l'étonna.

— Dites-moi, mademoiselle d'Eils, cette histoire d'élevage à Madagascar, c'est assez connu ? Je veux dire, dans le milieu des arachnophiles.

Elle haussa les épaules.

— Je ne crois pas, non. L'exploitation n'a duré qu'un an ou deux et c'était il y a un siècle. J'imagine que plus personne ne se souvient de ça...

— Il est donc normal que vos supérieurs, Gloria Helskey et le Dr Haggarth, ne soient pas au courant de cette anecdote, malgré leurs fonctions ?

Connie d'Eils plissa les lèvres en réfléchissant.

— Eh bien, c'est que... balbutia-t-elle. Ils ignorent peut-être l'histoire de l'élevage à Madagascar, en revanche ils sont au courant qu'on peut « traire » des *Nephila*, oui, ils le savent puisque nous étudions les *Nephila* en laboratoire, rappelez-vous ces grosses araignées que vous m'avez vue nourrir. Mais ils n'aiment pas parler de tout ça, ils sont terrorisés à l'idée qu'on puisse leur voler leurs idées et moins ils peuvent en dire, mieux ils se portent.

Brolin était sceptique. Gloria Helskey et Haggarth avaient été catégoriques en affirmant qu'il était impossible de faire un élevage d'araignées pour en extraire la soie. Ou bien, ils étaient des paranoïaques convaincus, ce qui n'était pas du tout impensable. Ils protégeaient leurs travaux comme un secret militaire... Militaire.

Brolin songea d'un coup à la base dans la forêt. À côté de la clairière où tout avait commencé.

Réfléchis, si le tueur a situé son point de départ là-bas, ce n'est pas un hasard !

Il savait tout cela, il y avait déjà pensé. La clairière en soi n'était rien, un bout de végétation perdue au milieu de nulle part. C'était la proximité avec la base militaire abandonnée qui lui conférait une autre dimension. C'était la base qui avait son importance, Brolin en était convaincu. Une base des plus discrètes. Quel pouvait être le rapport avec le tueur et les araignées ?

Une idée germa dans l'esprit du détective.

— Je peux vous poser une question un peu délicate ? demanda-t-il.

Connie d'Eils fut troublée. Si elle n'avait pas eu autant de fond de teint, on aurait pu constater qu'elle rougissait, devina le privé.

— Il y a à l'ouest de la ville une base militaire perdue dans la forêt. Elle est abandonnée depuis quelques années. Je me demandais si vous n'en auriez pas entendu parler par hasard ?

Cette fois, ça n'était plus une gêne amusante que Brolin perçut dans le regard de son interlocutrice. Elle était réellement embarrassée. Il décida de la brusquer un peu :

— Alors ? Je pense que vous savez de quoi je parle, n'est-ce pas ?

Connie peina à avaler sa salive, elle poussait d'un doigt son assiette.

— Euh... oui, j'en ai déjà entendu parler.

— Pourquoi ?

Elle inspira profondément.

— Parce que l'armée y faisait des expériences.

— Sur les araignées ? continua Brolin.

Nelson Henry lui avait dit que l'armée s'était intéressée à la soie d'araignée.

— Pas directement, mais sur la soie, corrigea Connie. Ils ont essayé de trouver un moyen de la récolter à très grande échelle, mais c'était beaucoup trop cher, ils ont abandonné.

— C'est pour cela qu'ils financent en partie NeoSeta... Comment savez-vous tout cela ?

Brolin doutait qu'elle pût avoir travaillé dans cette ancienne base près de la clairière aux veuves noires. Les scientifiques que l'armée recrutait n'avaient pas un profil type mais on devait veiller à éviter les personnalités fragiles.

Elle répondit sur le ton de la confidence :

— Une partie du personnel de NeoSeta travaillait dans cette base il y a quelques années, dont le professeur Haggarth et Gloria Helskey, mais d'autres encore, je ne les connais pas tous. C'est pour ça que NeoSeta les a embauchés.

Brolin hocha la tête. Et comme dans toute entreprise, les petits secrets se propageaient vite. D'autant plus qu'Haggarth et Helskey, qui avaient certainement été engagés pour leurs spécialisations, n'avaient pas dû faire partie intégrante de l'armée, ils n'étaient peut-être pas tenus au silence. À bien y songer, beaucoup de laborantins de NeoSeta devaient être d'anciens collaborateurs de cette base. Pourquoi la société avait-elle choisi Portland pour s'installer ? Parce qu'elle disposait d'un vivier de scientifiques déjà formés. Dès la naissance de NeoSeta, l'armée lui avait communiqué quelques informations sur le sujet pour ne pas perdre de temps. Oui, tout s'emboîtait, Brolin voyait juste.

— Ils sont nombreux dans le personnel de NeoSeta à avoir travaillé dans cette base, je suppose ?

Connie approuva.

— Ça n'était pas, ou plus, un secret d'État, on leur demandait un minimum de discrétion quant à leur passé, sans plus.

En face, Connie, la tête engoncée entre ses épaules, guettait les réactions du détective avec une certaine jubilation.

Brolin la prit en pitié. Il comprenait tout d'un coup sa présence ici, rien qu'en observant son attitude devant la part de gâteau qui traînait dans l'assiette de leur voisin. Connie avait à plusieurs reprises fixé le dessert en avalant sa salive, luttant pour ne pas en commander. Sa vie se résumait probablement à cela, une intégration difficile parmi les citadins et des luttes perpétuelles contre elle-même, pour se confondre avec ceux qui

l'entouraient. Être maquillée pour tenter d'être jolie, essayer de maigrir, de s'habiller correctement, être « dans le coup », comme tous ces gens. Tant de choses que Connie n'était pas. Et l'apparition de Brolin dans sa vie avait soudain ouvert une porte vers l'inédit, vers un peu d'excitation, du renouvellement dans sa triste existence. C'était un constat amer et cruel, et pourtant Brolin eut à cet instant la certitude d'y voir clair.

Le privé cala sa tête contre le mur derrière lui. Il regardait les voitures et tous les passants défiler devant le restaurant.

Le tueur avait travaillé dans cette base de l'armée. C'était là-bas qu'il avait acquis ou peaufiné son savoir sur les araignées. Il y avait même de fortes chances pour qu'il soit un employé de NeoSeta.

Non, tu vas trop loin ! Tu n'en sais rien, et sans déduction formelle, toute hypothèse n'est qu'un écueil de plus sur la route de la vérité, tu le sais.

Il devait dégager la pensée du tueur, cerner ce qu'il était.

Pendant une demi-seconde, il eut le sentiment d'avoir toutes les réponses entre les mains et d'être sur le point de les imbriquer toutes ensemble. La frustration n'en fut que plus grande. Il y était presque. Il ne manquait plus que la petite étincelle pour lier le tout.

Juste un détail.

L'atmosphère en début de soirée vira à l'électrique au-dessus de Portland.

L'air était lourd, et les cieux étaient devenus gris, conférant des reflets argentés à la luminosité du jour.

De lugubres grondements descendirent des nuages pour rouler et tonner parmi les immeubles de la ville. A mesure que l'orage gagnait en fierté, les zébrures de colère se multipliaient et venaient s'ancrer dans les voûtes de ce temple improvisé à la gloire de Zeus qu'était devenue la région de Portland. Le paysage se transformait, coiffé d'un toit en trompe-l'œil, soutenu de colonnes de lumière torturée, où tremblait le tapis de vie sous le tambour céleste.

Annabel sourit à cette tentative de lyrisme. C'était malhabile, elle s'en doutait, mais cela synthétisait à peu près la pensée de Jack Thayer, le détective poète. *En tout cas, ça ne lui rend pas justice !* Elle dédia cette fugitive tirade *in petto* à la mémoire de Jack, qui adorait tant les orages, et surtout en parler avec des mots bien à lui. Si possible en rapport avec la mythologie ou la littérature.

La pluie se mit à tomber de plus en plus violemment, jusqu'à renforcer la trame de l'orage, et bientôt, on ne distinguait plus l'autre côté de la rue.

Brolin arriva à ce moment, trempé, ses cheveux noirs hérissés par le vent comme un bouquet d'épines. Il monta dans la Mustang et claqua la porte.

Annabel le couva des yeux. Les gouttes perlaient sur son visage, brillantes comme des bijoux de peau.

— Larry n'est pas là ?

Annabel réintégra la réalité, elle se mit à regarder un peu partout, et s'humecta les lèvres.

— Hum... Non, il voulait passer la soirée avec sa belle-sœur, l'enterrement de son frère a été dur pour la famille. Tu veux reprendre le volant ?

— Non. Prends la direction des quais, on a une soirée chargée. Alors, raconte-moi tout, au téléphone tu m'as dit que vous étiez tout proches de lui, du tueur, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— On a trouvé comment il choisit ses victimes. Annabel se pencha pour tenter de distinguer la route au travers de la pluie drue. Elle sentit le regard de Brolin sur elle. La jeune femme ne parvint pas à retenir un rictus.

— Épaté, hein ? se moqua-t-elle. C'est Trevor Hamilton qui sélectionnait les victimes. Dès qu'une ou un client assez jeune venait faire un double de ses clés, s'il avait le malheur de payer par chèque, Trevor photocopiait les chèques pour se renseigner sur la personne. Une fois qu'il avait le nom, il devait aller dans les mairies, ou consulter les registres des paroisses. Son objectif était de trouver des couples mariés depuis peu. Une fois qu'il en identifiait un, il n'avait plus qu'à faire un repérage des lieux, s'assurer qu'il n'y avait ni système d'alarme, ni chien. Et si tel était le cas, il avait ses victimes toutes désignées.

— Bon boulot.

— Et ça n'est pas tout. On a épluché toutes les photocopies que Trevor a faites depuis sept semaines. On a deux noms qui pourraient correspondre. Deux couples « fraîchement » mariés. Ils pourraient être les prochaines victimes si Trevor a eu le temps de communiquer leur nom à celui qui se cache derrière tout ça.

Brolin laissa échapper un sifflement d'admiration. Cela reposait sur beaucoup de « si », mais c'était de loin la meilleure nouvelle depuis longtemps. Annabel termina son exposé :

— Les flics ont débarqué chez ces victimes potentielles pour tout leur expliquer et les assurer qu'ils seraient protégés en permanence par des hommes en civil. Les deux couples ont courageusement accepté de jouer le jeu de l'appât, et toute une armada surveille les deux maisons. Si le tueur passe à l'acte, il sera aussitôt pris. L'inconvénient c'est que ça mobilise autant de flics qui pourraient travailler sur l'enquête.

La pluie cognait sur le pare-brise à la manière d'un grand orchestre entièrement composé de tam-tam.

— Et toi ? s'enquit Annabel. Quelque chose ? D'abord, où va-t-on ?

— Chez une connaissance. Quelqu'un... dont les ressources sont d'une aide inestimable. C'est là-bas que j'ai résolu l'enquête sur le Fantôme de Portland, il y a trois ans.

— Oh.

Annabel n'insista pas. Elle savait que cela n'était pas bon à évoquer. Contre toute attente, Brolin poursuivit :

— Je ne l'ai pas souvent revu depuis. Nous partageons tous deux le poids d'avoir survécu à celle que nous aimions.

Annabel posa brièvement sa main aux doigts brisés sur celle de Brolin.

Puis le moteur s'emballa et Annabel passa la vitesse supérieure.

Les grilles s'ouvrirent toutes seules, et la Mustang continua son périple au travers d'un bois devenu mystérieux sous cette pluie insistante. Brolin n'était que très rarement venu en ces lieux, et à chaque fois, il avait plu. Était-ce la pluie qui lui rappelait cet endroit et l'y attirait, ou la propriété était-elle sous l'effet d'un charme étrange ?

Un sourire froissé naquit sur son visage.

Il devait être exténué pour se mettre à penser ainsi.

La route tourna avant de déboucher sur une clairière rendue boueuse.

De cette terre trempée s'élevaient des tours et des fenêtres sombres, un colossal manoir en pierre aux arcs-boutants et aux clochetons luisant dans l'orage.

— Nous voilà sur les terres Desaux, murmura Brolin.

— Qui vit là ? Le comte Dracula ? gloussa Annabel.

— Anthony Desaux. Un millionnaire français, un peu excentrique. Il a une culture énorme, et surtout, il dispose de l'une des bibliothèques privées les plus riches du pays ! En particulier en ce qui concerne les vieux manuscrits. Il a même quelques incunables.

— Incunables ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est ainsi qu'on appelle les ouvrages antérieurs à 1500, des premiers temps de l'imprimerie.

Annabel contemplait ce navire gothique qui flottait dans la mélasse, un labyrinthe architectural servant de tanière au millionnaire. L'argent avait quelque chose de fascinant. Peut-être à cause des libertés qu'il permet, supposa-t-elle.

— Il fait quoi, cet Anthony Desaux, pour être si riche ? s'enquit-elle.

— Je n'ai jamais demandé, je sais qu'il est d'une famille fortunée, et il possède plusieurs sociétés, dont quelques-unes dans l'agroalimentaire.

— Pour un Français, c'est original... Et il fait dans le vin, notamment ? plaisanta la jeune femme. Qu'espères-tu trouver dans ses livres ?

Brolin lui fit signe de se garer sur le côté.

— Des informations sur les momies, répondit-il. Annabel le fixa, incrédule.

— Voilà notre hôte, signala Brolin en sortant de la voiture. Anthony Desaux les accueillit avec un immense parapluie, ils coururent tous les trois jusqu'au hall d'entrée du manoir. Desaux inclina la tête vers Annabel.

— Soyez la bienvenue chez moi, mademoiselle.

La jeune femme lui rendit son sourire en dissimulant son étonnement. Il devait avoir la cinquantaine bien passée, peut-être soixante ans, et affichait une forme et une élégance remarquables. Annabel réalisa alors qu'il était tout à fait séduisant. Anthony Desaux se tenait parfaitement droit, presque hautain, et sa chemise était tendue sur son torse encore puissant. Il devait pratiquer beaucoup de sport, sa carrure en témoignait.

Il avait des cheveux blancs, lissés avec précision en arrière, la peau du visage vernie à l'after-shave de luxe, et son sourire dévoila une dentition d'ivoire. Desaux se tourna vers Brolin.

— Cela faisait longtemps.

Les deux hommes se dévisagèrent un moment.

— Entrez, venez, invita enfin Desaux en allant poser son parapluie contre un des murs. Je ne reçois pas beaucoup de

visites, aussi je vous demande la plus grande indulgence quant à mes manières d'hôte exécrable !

Il se frotta les mains.

— Désirez-vous boire quelque chose ?

Ses deux « invités » répondirent par la négative.

Brolin avala sa salive en observant les vieilles pierres qui les entouraient. Des souvenirs piquants lui revenaient en mémoire.

Anthony Desaux perçut ce changement chez le détective privé.

— Le jugement approche, dit doucement le millionnaire. Nul doute *qu'il* sera condamné à mort.

Annabel comprit qu'ils parlaient du Fantôme de Portland. Ce tueur en série que Brolin avait arrêté. Et qui l'avait détruit.

Le grondement du tonnerre leur parvint étouffé par la masse du manoir. Ils demeurèrent tous trois immobiles pendant quelques secondes.

— On raconte qu'il n'a pas dit un mot en trois ans, sauf à vous, lâcha enfin Desaux, lorsque vous êtes allé le voir dans sa cellule, il affirmait qu'il ne parlerait à personne d'autre. Est-ce vrai ?

Brolin détourna le regard pour répondre :

— C'est ce qu'il disait en effet.

Desaux cédait à sa curiosité.

— La presse a fait ses choux gras de cette entrevue, dit-il, un journal a même fait sa une avec une prétendue phrase du détenu : « J'ai formé des tueurs un peu partout pendant ces années, bientôt ils s'abattront sur le monde... » Je me suis toujours demandé si c'était vrai. A-t-il réellement dit cela ?

Desaux avait récité la phrase comme si à force de la lire elle était restée imprimée sur l'intérieur de sa rétine.

Brolin marcha sur plusieurs mètres dans le gigantesque hall. Il caressa du bout des doigts une antique tapisserie française. Et à la grande surprise d'Annabel, il raconta une partie de ce qui s'était passé ce jour-là :

— C'est ce qu'il a dit. Un gardien peu scrupuleux a revendu ce qu'il avait entendu à un tabloïd... Mais ça n'était que le rêve tordu d'un être maléfique. Pendant sa vie, le Fantôme de Portland, Dante comme je l'appelle, a voyagé à travers plusieurs

États. Il m'a raconté comment il repérait les enfants solitaires dans les petites villes, les gamins marginaux, un peu différents des autres. Ces gosses mélancoliques. Il les approchait et les violait. Plusieurs fois lorsqu'il pouvait le faire sans prendre trop de risque. Il leur parlait beaucoup aussi. La plupart du temps, caché derrière un masque dans une camionnette. Il les attirait avec des glaces. Et il leur bourrait le crâne d'inepties sur le monde, sur la sexualité, sur la façon de devenu-plus puissant que les autres, sur le fait que c'était horrible et honteux d'être violé, qu'ils ne seraient plus jamais les mêmes, qu'ils seraient à jamais différents des autres... Et j'en passe. Dante choisissait des victimes dociles, fragiles et solitaires, en espérant que le traumatisme qu'il leur infligerait ferait d'eux des tueurs en puissance. Il avait lu quelque part qu'on expliquait la violence des tueurs en série par les traumatismes qu'ils avaient subis étant enfants, des viols en particulier, et une profonde solitude. Le jour où je l'ai vu dans sa cellule, Dante m'a avoué les viols répétitifs de plus de quarante gamins en vingt ans. Ce jour-là, il m'a dit que si cinq ou six seulement passaient à l'acte, il serait alors le plus heureux des « pères ».

Anthony Desaux ne sourcilla pas. C'était un individu de marbre, un roc dont la fonction sociale interdisait la faiblesse.

— Que son histoire soit vraie ou un mensonge de provocation, j'espère qu'il brûlera en enfer, dit-il faiblement.

Brolin releva les yeux vers le maître des lieux. Après un temps il prit la parole :

— Comme je vous l'ai dit au téléphone tout à l'heure, le temps presse, si nous pouvions...

— Bien sûr, suivez-moi.

Ils déambulèrent dans le manoir jusqu'à la bibliothèque, une immense salle boisée aux rayonnages labyrinthiques. La salle ressemblait à ces bibliothèques mystiques des grandes universités, avec leur aspect vieille Europe, les murs de pierre et le large dôme qui les surplombait.

Les pas de Desaux résonnèrent lorsqu'il alla s'emparer d'une télécommande sur un guéridon près de l'entrée. Il la tendit vers le fond, et soudain, des dizaines de petites lampes

s'illuminèrent au-dessus des étagères. La poussière dansa un instant dans ces rigoles dorées, à l'instar de spectres fuyants.

La pluie s'écrasait en rythme contre les hautes et étroites fenêtres.

— Il y a une table au milieu de la pièce, avec trois chaises, et tout à l'heure mon majordome nous apportera des sandwiches.

— Je vous suis déjà reconnaissant de nous donner accès à votre propriété, remercia Brolin, il n'est pas utile que vous passiez la soirée à nous aider davantage.

— Bien au contraire, rétorqua l'intéressé, je connais ces livres mieux que quiconque, et je vais vous faire gagner du temps. La dernière fois que vous êtes venu ici, je n'ai rien fait, j'étais absent, et ce temps perdu a coûté des vies. Oh, je ne vais pas vous faire le coup du « je me sens responsable », soyez sans crainte, mais j'ai eu le temps d'y penser en trois années de solitude insomniaque.

Brolin finit par acquiescer doucement.

— En ce cas, dans un premier temps nous cherchons tout ce que vous avez de plus précis sur « comment les Égyptiens préparaient leurs momies », c'est l'aspect pratique qui nous intéresse.

Le vieil homme se frotta les mains, fit un clin d'œil à Annabel et s'enfonça dans les profondeurs de ce temple du savoir.

Annabel s'approcha de Brolin.

— Il est... surprenant, chuchota-t-elle. Je parie que malgré son âge, il collectionne les femmes.

Comme Brolin ne répondait pas, elle changea de sujet :

— Pourquoi les momies ?

Cette fois il tourna la tête vers elle.

— Sydney Folstom m'a téléphoné. Elle venait d'envoyer son rapport à Meats et a eu la gentillesse de me prévenir à mon tour. Elle a travaillé sur les deux victimes, Carol Peyton et Lindsey Morgan. Et notamment sur la méthode utilisée pour les vider sans les ouvrir. Les examens toxicologiques sur ce qui restait de sang ont révélé la présence de cannelle, d'où l'odeur d'épice, et surtout d'un mélange d'huile de cèdre, de chaux et de soude. Il restait des morceaux d'anus et de vagin que le Dr Folstom a

trouvés extrêmement dilatés. Elle pense qu'on a injecté ces produits par ces deux orifices pour accélérer la putréfaction, et surtout liquéfier les entrailles afin de pouvoir les extraire par là. En répétant ces lavements régulièrement, d'après elle, il ne faudrait pas plus de vingt-quatre ou quarante-huit heures pour vider entièrement le corps. Et c'est ce qui pourrait expliquer la légère teinte jaunâtre des torses.

— C'est un procédé existant ?

— Justement, pas à sa connaissance, mais elle se demande s'il n'y a pas un rapport avec les momies. Car pour le cerveau, la seule explication envisageable c'est que le tueur ait utilisé les méthodes des embaumeurs égyptiens, d'où l'absence de l'os ethmoïde chez les deux victimes. Il a cassé cet os par le nez, il a alors pu le repousser à l'intérieur et extraire le cerveau à l'aide d'un crochet inséré dans le nez. C'est assez délicat mais tout à fait faisable, il suffit ensuite de procéder à un lavage à l'eau pour débarrasser la boîte crânienne des derniers petits fragments, en maintenant la tête levée pour que le liquide s'écoule.

Annabel avala sa salive et se frotta nerveusement le bras. C'était répugnant. Elle imaginait les mains du tueur en train de secouer la tête rasée et désormais vide de Carol Peyton, et des ruisseaux d'eau rose sortir par une narine et se déverser dans la bouche de la morte avant de couler par terre. Des débris organiques souillant le sol au milieu d'une mare de substances poisseuses.

Elle secoua la tête.

— Et maintenant qu'on sait cela, qu'est-ce qu'on va trouver de plus dans des livres sur les momies ? demanda-t-elle en chassant les terribles images de son esprit.

— Le moyen de resserrer les mailles du filet au plus près possible du tueur.

Il adressa alors à la jeune femme un regard déterminé.

Pour la première fois depuis le début de l'enquête, Annabel eut le sentiment qu'il prenait de l'avance sur le meurtrier. Il ne lui disait pas tout, il savait quelque chose. Brolin avait mis longtemps à pénétrer son esprit.

Mais l'ancien profileur du FBI avait enfin trouvé la faille.

Et il fondait à présent au cœur de ce qu'était le tueur.

Dans son intimité.
Il *devenait* le tueur.

La silhouette d'Anthony Desaux se découpait parmi les ombres de la bibliothèque, l'obscurité affûtait ses traits et transformait ses petits yeux vifs en deux perles sans vie qui réfléchissaient la lumière des quelques lampes à la manière d'un crocodile.

Il rejoignit Annabel et Brolin au milieu de la vaste salle, et posa sur la table d'étude une pile de livres, dont certains avait l'apparence de grimoires de sorcellerie. Un parfum de cuir et de poussière monta aux narines des deux compagnons d'investigation.

— Voilà qui peut contenir des informations sur la momification, dit-il.

Ils feuilletèrent en silence les pages jaunies, reportant quelques notes de temps à autre sur un carnet. La douleur commençait à envahir la main blessée d'Annabel, elle prit deux cachets en maudissant cette fichue attelle qui la grattait.

Après une demi-heure, Brolin demanda à Anthony Desaux s'il avait des livres sur les produits ou les plantes utilisés dans le vaudou, ou bien sur la faune marine, en particulier sur les toxines que l'on pouvait trouver dans l'océan.

Desaux dissimula son menton dans la paume de sa main, l'air tout d'un coup contrarié.

— Sur les toxines ? Je ne vous garantis rien. En revanche, sur le vaudou, je devrais pouvoir trouver.

Il fit un clin d'œil au privé. Brolin savait qu'une collection inestimable d'ouvrages occultes était enfermée entre ces murs, dans une pièce entièrement dédiée aux mystères de ce monde. Un lieu où il ne voulait pas remettre les pieds. Trop de souvenirs hantaient cet endroit, Joshua savait qu'à l'instant où il entrerait, les reliquats du passé afflueraient en nombre, le submergeraient, il savait qu'il aurait du mal à contenir sa peine.

Revenir ici après presque trois ans était une douce folie. Anthony Desaux avait joué un rôle important dans cette affaire, indirectement certes, mais tout de même. Brolin leva les yeux vers le clair-obscur des allées qui couraient entre les hautes étagères de bois épais.

Les contours d'une présence se dessinèrent. Une grande femme, jeune, aux cheveux longs. Une courbe parfaite qui appelait Brolin.

Les yeux du privé cillèrent, plus humides qu'un instant auparavant.

C'était ici qu'il avait réellement connu cet amour. En ces lieux. Une douce folie...

La main du millionnaire se posa sur son épaule. Chaude et ferme.

Il fixait Joshua sans rien dire. Le langage de l'âme suffisait. Desaux fit un imperceptible signe de la tête et se leva. Le port altier, comme à son habitude, il disparut à la recherche des livres nécessaires.

Brolin pivota vers Annabel.

Elle lisait. Un bref mouvement de ses yeux vers le haut, vers lui, suffit à Brolin pour savoir qu'elle avait assisté à la courte scène. Et qu'elle n'en dirait pas un mot. Elle savait que le passé n'était parfois que saveurs, et que les goûts ne pouvaient s'échanger.

Celui de l'amertume moins que tout autre.

Une heure avait passé. Ils n'avaient pas tardé à trouver nombre d'indications sur la façon d'extraire le cerveau d'un corps avant la momification. L'hypothèse du Dr Folstom se confirma, le tueur copiait le protocole des Égyptiens. Chaque fois, était mentionnée la nécessité de briser l'os ethmoïde, de le repousser à l'intérieur du crâne avant d'insérer un crochet pour atteindre l'organe et le sortir par morceaux.

C'était la méthode employée par le tueur-araignée.

Annabel et Brolin affinèrent leurs recherches.

Ce fut la jeune femme qui fit mouche la première. Elle tapota sur la couverture d'un livre.

— Les seuls écrits expliquant l'art de l'embaumement sont le fruit de deux historiens grecs : Hérodote et Diodore de Sicile,

rapporta-t-elle. Il n'y a, semble-t-il, aucun texte égyptien qui traite du sujet, c'était un secret bien gardé. La momification était un art lucratif, et la concurrence faisait rage, chacun taisant ses méthodes. Concernant les deux historiens grecs, les procédés relatés par Hérodote ne correspondent pas à ce que nous cherchons, il y est question d'incision sur les flancs. En revanche, Diodore raconte : « Les embaumeurs remplissaient des seringues d'huile de cèdre qu'ils injectaient dans l'abdomen. Ils ne découpaient pas la chair, ni n'extraient les organes internes, mais introduisaient simplement l'huile par l'anus. Ensuite, ils momifiaient le corps pendant un certain nombre de jours, pendant lesquels l'huile ressortait du corps, emportant avec elle les organes internes sous forme liquide. » C'est exactement ça.

— Sauf que notre tueur ne veut pas y passer trop de temps, aussi ajoute-t-il de la chaux et de la soude pour accélérer le processus, compléta Brolin.

— Et maintenant ? demanda Annabel. On confirme des méthodes, mais ça ne nous rapproche pas de lui pour autant...

— Détrompe-toi...

Brolin fit face à Desaux. Celui-ci avait écouté chaque mot sans jamais interrompre pour demander des éclaircissements. Et Brolin lui en savait gré. Desaux était intelligent, il lisait la presse et devait savoir que le nom de Joshua Brolin venait d'être rapproché d'une enquête sur un meurtre. La police faisait appel à ses compétences. Pourtant le millionnaire se prêtait au jeu de l'aide sans rien en retour. C'était un homme droit, s'avisa le privé. Qui aurait pu devenir un ami, en d'autres circonstances.

— En ce qui concerne votre demande sur les toxines de la faune océanique, je n'ai pas grand-chose, peut-être ce livre sur les poisons du monde sous-marin. J'en ai fait un bref survol à la recherche d'explications sur les toxines et en particulier celle dont vous m'avez parlé, la tétrodotoxine. Voilà ce que j'ai trouvé.

Desaux poussa l'ouvrage vers Brolin, lui indiquant plusieurs pages marquées d'encarts.

Brolin les lut en diagonale. Il y était question de poisson-globe, la variété supposée contenir la tétrodotoxine. La plupart

des poissons-globes pêchés aux États-Unis étaient inoffensifs, les intoxications extrêmement rares et plutôt dues à la phycotoxine paralysante qu'à la tétrodotoxine, absente de leur corps. La quantité de cette toxine très puissante était associée à la saison – l'été étant la période la plus favorable –, au sexe – la femelle étant la plus riche –, et à l'emplacement géographique. Sur ce dernier point, les mers asiatiques et les Caraïbes regorgeaient de poissons-globes contenant de la tétrodotoxine, mais aussi la région côtière de la Basse-Californie.

C'était certainement là que s'approvisionnait le tueur. Était-ce une piste exploitable ? Peu probable. Il suffisait qu'il se soit déplacé une fois jusqu'en Californie pour faire son stock auprès de pêcheurs, ce qui était humainement invérifiable.

L'élément qui interpellait le plus Brolin était cette mention du poisson-globe que l'on trouvait aux États-Unis. Il était écrit que quasiment tous les restaurants japonais qui préparaient du poisson-globe dans le pays servaient la variété américaine, celle contenant la phycotoxine paralysante et non la tétrodotoxine, ce que peu de gens savaient. Y compris les amateurs de ce poisson.

Si le tueur avait voulu obtenir les effets précis de sa toxine « faiseuse de zombi », il devait connaître ce détail pour se procurer la variété adéquate de poisson-globe.

Brolin fit ses remarques à voix haute.

Annabel se pencha vers lui.

— Josh, j'ai beau réfléchir, je ne vois pas en quoi tout cela nous rapproche du tueur... Que cherchons-nous exactement ?

Toutes ces informations ne font que confirmer ce qu'on savait ou supposait déjà. Brolin désigna le livre avec un geste d'évidence.

— Il nous a été nécessaire de chercher. Parce qu'il s'agit de connaissances précises. Que ce soit l'emploi d'une toxine rare aux effets méconnus du commun des mortels ou bien une méthode d'éviscération datant de l'Égypte antique, ce sont des procédés qui demandent un savoir, et le tueur a ce savoir. Il ne s'est pas trompé, il n'a pas lu dans un livre que la tétrodotoxine était contenue dans les poissons-globes pour s'empresse de s'en procurer, non, il a su que les poissons qu'il trouverait dans notre pays contenaient une variante, la phycotoxine

paralysante, dont les effets ne sont pas ceux de la tétrodotoxine. Il a su que, s'il voulait exactement cette toxine, il ne la trouverait qu'en Basse-Californie.

Brolin serra le poing sur la table.

— Il est méticuleux, affirma-t-il. Et pas dans un domaine, mais dans tous. Pour les araignées il savait que lorsqu'il fait chaud comme en ce moment, la pire espèce est la veuve noire de Madagascar, la femelle, dont la dangerosité du venin croît avec la canicule. Pour les injections qu'il pratique, il savait qu'il lui fallait un poisson-globe femelle, péché en été. Il savait comment faire pour vider un corps humain de ses viscères, en utilisant l'huile de cèdre ! Qui aurait pensé à employer de l'huile de cèdre comme les Égyptiens le faisaient ? Non, il ne s'est pas documenté, il *sait* tout cela.

Desaux s'était reculé dans son fauteuil, très attentif à ce que disait Brolin. Il n'en perdait pas une miette, mais le privé n'était pas inquiet. Le millionnaire n'en répéterait rien à personne.

— Annabel, reprit Brolin, lorsque le tueur a mis au point sa stratégie, il n'a pas passé un an dans des bibliothèques à faire des recherches, il n'y a que dans les films que ça marche comme ça. Pour nous, rassembler toutes ces données, ces livres, a été facile parce que c'est lui qui nous a tout mis sous les yeux. Mais lui ne s'est pas dit, « tiens, quel genre de truc démentiel je pourrais bien faire ? ». On n'en vient pas à tuer des gens comme ça du jour au lendemain, à moins d'être fou.

Et je peux te dire que, compte tenu de l'attention qu'il porte au moindre détail, il ne s'agit pas d'un fou. C'est une personne qui s'est demandé ce qu'elle savait, ce qu'elle pouvait faire avec ses connaissances, pour passer à l'acte. Brolin s'interrompt, d'autres mots sur les lèvres.

— Hey bien ? Qu'y a-t-il ? Qu'allais-tu dire ? insista Annabel.

Son regard était voilé. Il voyageait. Tous les détails des meurtres revenaient à présent en gros plan, les lieux, tout ce qu'il avait appris sur le tueur et son mode opératoire.

— Le plus probable, dit Brolin lentement, c'est encore que son plan s'est peu à peu imposé de lui-même au tueur. Au fur et à mesure que le meurtre, le besoin – ou l'envie – de tuer a

grandi dans son esprit, son mode opératoire s'est tissé tout seul. À partir de ce qu'il est, de ce qu'il sait, de ce qu'il fait dans la vie. On n'invente pas dans ces circonstances, on répond à un besoin irrépressible, et pour l'assouvir on est soi-même, pas une création. Un criminel peut jouer un rôle dans la vie de tous les jours, mentir à tout le monde avec perfection, cependant lorsqu'il tue, il est lui-même, pur. Et nous n'avons pas affaire à une mise en scène. Du moins pas dans le but de nous égarer ou de nous mener en bateau. Les mises en scène du tueur avec l'eau et ses cocons d'araignée font partie intégrante de sa signature, de ce qu'il *est*.

Brolin revoyait avec précision les lieux de dépose des cadavres.

— Je suis certain que tout cela a émergé de son esprit à partir de son quotidien, continua-t-il. C'est parfaitement intégré dans son délire meurtrier, il ne s'agit pas d'ajout, de maquillage. Il tue aussi pour ça, pour cette « mise en scène ». Il y a deux catégories à différencier. *Ce qu'il veut dire*, ce qui est transmis par ses meurtres, et sa *méthode*, qu'il emploie parce qu'elle sert son besoin, son message, mais aussi parce qu'elle fait partie de lui, de ses actes.

Brolin s'agitait, il oubliait peu à peu ce qu'il était lui-même pour ne plus être qu'un esprit en analyse de données, un pur intellect.

Il s'empara d'une feuille vierge et traça un trait pour la séparer en deux colonnes. *Ce qu'il veut dire* d'un côté et *Sa méthode* de l'autre.

Ce qu'il veut dire :

- *Présence de l'eau. Besoin de pureté ? de se purifier ?*
- *Obsession des araignées. Se compare-t-il à elles ? Symbolique du mythe d'Arachné qui lui convient ? Phobie très répandue, ce qui lui convient pour faire peur au plus grand nombre, pour être au-dessus du « lot » ?*
- *Victimes toujours femmes mariées depuis peu. Envie de s'attaquer à une notion sacrée ? À l'amour ? de tuer cette pureté ? Rapport à sa vie personnelle ? Vengeance vis-à-vis de la gent féminine, humiliation ?*

Annabel, qui lisait par-dessus l'épaule de Brolin, ajouta :

— A chaque fois, il n'y a pas d'enfant. Brolin acquiesça.

- *Victime sans enfant. Pourquoi ? Se sent incapable d'en tuer ?*

- *Les maris jouent un rôle secondaire, ils sont absents du premier plan, ils sont endormis ou assassinés sans mise en scène mais avec acharnement. Inutilité du mari ? Perçu comme un rival ?*

Brolin passa à la colonne suivante.

— Ce soir, c'est surtout celle-ci qui nous intéresse, du moins dans l'immédiat.

Sa méthode :

- *Discrétion, pénètre chez les gens, ne cherche pas la confrontation directe. Lâcheté ou cela ne lui procure aucune émotion, ne fait pas partie de son besoin ? Il fuit le combat, mais est capable de maîtriser quelqu'un par la force.*

- *Utilisation de tétrodothine. Avec dosage adéquat. Connaissance des poissons – Ichtyologiste ? Des poisons – toxicologue ? Du vaudou (pour l'usage de cette toxine) – il est d'origine haïtienne ? Ou bien historien, ethnologue ?*

- *Connaissance parfaite des araignées. Y compris de leur histoire : Madagascar, élevage de *Nephila* pour leur soie (qui est sa méthode probable pour obtenir de quoi confectionner ses cocons). Scientifique ou passionné ? A vécu à Madagascar ?*

- *Connaissance des méthodes d'éviscération pour la fabrication de momies. Égyptologue ?*

Sur ce dernier point, Annabel corrigea :

— C'est l'usage de l'huile de cèdre qu'il connaissait peut-être, plus que l'égyptologie.

Anthony Desaux, qui était resté parfaitement silencieux jusqu'ici, prit la parole :

— Un toxicologue rassemblerait toutes ces connaissances. Le venin d'araignée, les toxines des poissons-globes et pourquoi pas l'emploi de substance comme cette huile de cèdre à l'époque des pharaons.

Annabel et Brolin l'observèrent. Un semblant de sourire redressait un peu ses lèvres.

— Un toxicologue ou un anthropologue qui aurait travaillé sur le vaudou, peut-être à Haïti, je crois que le mythe des zombis – donc l’usage de la tétrodotoxine – vient de là-bas. Un toxicologue ou un ethnologue qui aurait étudié la momification ainsi que les araignées. Pourquoi pas ?

— Ça fait beaucoup, contra Annabel. Qui sait, peut-être que ces sujets se sont mélangés dans son environnement professionnel ? Un journaliste, un journaliste scientifique ?

— Ça m’étonnerait, dit Brolin. Un bon journaliste s’imprégnera de son sujet, il le potassera le plus possible, mais il a rarement le temps d’approfondir pleinement, d’assimiler toutes les connaissances au sujet des thèmes qu’il aborde, il est un vecteur d’informations et non un puits de savoirs multiples.

Brolin tapota nerveusement son paquet de cigarettes.

— Si on s’en tient à Portland, poursuivit-il, cela restreint grandement les recherches. Dans un premier temps on va se mettre en quête de toxicologues, d’ethnologues ou anthropologues qui auraient travaillé sur l’un de ces trois sujets.

— Le milieu universitaire, proposa Anthony Desaux. Il regorge de chercheurs un peu farfelus dans ce genre.

Cette fois, son sourire était nettement plus marqué.

Finalement, il n’avait pas perdu son temps, cette soirée avait été très intéressante.

Il s’en frotta les mains.

La porte de la bâtisse se referma brutalement.

La Chose s'effondra dans le fauteuil tout proche.

L'enquête progressait. Pourtant elle était confiante. Jamais les flics ne l'attraperaient, non, jamais.

En revanche, ce Brolin devenait gênant. Elle ne lui avait pas réglé son compte, c'était une grave erreur.

Qu'elle ne commettrait plus.

Brolin et cette petite pute. Annabel O'Donnel, disait le journal.

La Chose étouffa un bâillement. Heureusement qu'elle ne bâillait pas en permanence en public, ça serait suspect. Jusqu'à présent une telle tension nerveuse la parcourait pendant la journée qu'elle tenait le coup.

Elle était exténuée et il était déjà tard. Le manque de sommeil était plus difficile à supporter qu'elle ne l'avait pensé. Elle avait acquis un rythme, pourtant la fatigue se faisait toujours sentir. Ses nuits étaient si courtes qu'elle ne rêvait que de son quotidien. Parfois, elle se réveillait et dans les heures suivantes, elle était saisie d'un doute affreux : ce souvenir un peu brumeux, était-ce un rêve ou la réalité ?

La Chose sursauta. Elle s'agita, en panique, pour trouver l'heure. Venait-elle de dormir à l'instant ? Sa montre.

Elle soupira. Non, elle ne s'était pas assoupie, elle venait à peine de finir de nourrir ses pensionnaires. Celles de l'extérieur.

Ce soir, c'était la dernière fois qu'elle s'en occupait.

À partir de demain, en fin d'après-midi, elle lançait la solution finale. Tout serait alors terminé.

Oh, oui, le repos. La paix éternelle.

Elle partirait à jamais, laissant derrière elle le chaos et la mort.

Peut-être *qu'ils* comprendraient enfin. Peut-être qu'alors, ils verraient la vérité en face, la futilité de leurs existences. Tous

ces gens aveugles, se manipulant les uns les autres, des vies entières de faux-semblants, avec l'amour pour servir de jointures élastiques. L'amour. Quel grand mot ! Le dernier synonyme d'espoir. Le monde était devenu cacophonique, les repères tronqués, des illusions en guise de modèles. Pouah ! Il était temps que cela change, qu'elle, la Chose, intervienne pour éteindre le grand feu d'artifice à coup de terreur, pour qu'enfin *l'humanité* se retrouve.

Au temps où elle avait élaboré son projet, elle ne savait pas tout à fait comment et quand elle enclencherait le dernier rouage de sa mécanique destructrice. Elle songeait que le moment se ferait sentir de lui-même. Et c'était le cas.

Elle était... *Non ! Pas las ! Tu ne peux pas être las de ce que tu es en train d'accomplir ! Tu ne peux pas !*

Le visage de la Chose se brisa. D'un coup.

Il se plissa et se contracta comme une éponge, et les larmes se mirent à couler. De véritables sanglots s'emparèrent de la Chose.

Non, pas la Chose. Elle avait un nom... Un vrai, avant... Oui, elle n'était pas la Chose, elle s'appelait...

La Chose bondit en hurlant de colère, elle se propulsa contre le mur. Un cadre se décrocha et tomba sur le sol. Le cri qui sortit de sa gorge était animal. Il respirait la rage. Et la tristesse, tout au fond, comme un enfant recroquevillé dans un angle, ramassé pour ne rien laisser dépasser.

Les poings de la Chose s'abattirent féroceement contre le fauteuil.

Elle s'écroula par terre, épuisée. Des larmes s'accrochaient encore dans ses cils.

Se relever. Descendre s'occuper de *l'autre*. Et aller dormir, demain serait un grand jour.

Ce serait *son* dernier jour.

Oui, c'était bien ainsi. Demain elle prendrait ses filles, et elle commencerait à les semer, principalement dans les bacs de fruits et légumes des supermarchés, mais également dans les boîtes aux lettres des gens, par toutes les fenêtres de voitures laissées entrouvertes sur les parkings, et avec cette chaleur, il y en aurait. Elle essaierait dans toute la ville dès demain,

déposant ses araignées dans les bus aussi, partout où elles pourraient se faufiler et frapper, le jour même, ou dans un mois. Quasiment tout son élevage serait disséminé. Cela allait prendre du temps, ce qui lui était complètement égal. Et même si elle devait laisser tomber toute autre activité, peu importait, du moment qu'elle mettait la ville à feu et à sang.

Bientôt Portland compterait ses blessés et ses morts, et on n'aurait que son nom sur les lèvres. L'araignée, la Chose... Elle...

Et demain soir, alors, elle tirerait sa révérence.

Oui, c'était ainsi que tout devait aller et s'achever.

Cependant, il faudrait préserver les apparences, le matin, avec ceux qu'elle croiserait. Ensuite, elle aurait toute la ville pour elle.

La Chose s'ébroua et descendit à la cave.

Les marches en bois. Les recoins humides de béton froid. La machine à laver, les trois baignoires. Le plan de travail où elle avait consacré tant d'heures à prélever le venin dans les glandes de ses *Phoneutria fera*. Venin qu'elle avait conservé comme arme.

C'était efficace ! Ce type en avait été un bon exemple. Dans la clairière, cet endroit magique où elle était souvent venue réfléchir. C'était là qu'elle avait trouvé le courage de lancer son projet. Dans ce sanctuaire, c'était là que tout avait commencé. Symboliquement. Parce que avant ça il y avait eu le couple l'année dernière. Là, ça avait été pour tester son *produit miracle* à base de tétrodoxtine.

Une injection au mari, pour en voir les effets sur l'homme. La femme aurait dû subir le même traitement, mais la Chose n'avait pu résister. Il fallait qu'elle meure. Devant ses yeux. La priver de cette vie. Elle avait maquillé le meurtre en suicide, allant jusqu'au chalet où elle avait suivi le couple une fois, lors de ses repérages, pour abandonner le corps. Les flics avaient tout gobé.

Et pendant le printemps dernier, elle avait infesté la clairière, à côté de la base.

Au début elle venait y déposer ses veuves noires, pour que les randonneurs fuient, et aussi pour voir si un de ces cons se ferait mordre et en crèverait. C'était cette période où la Chose

était pleine de haine, insensible et désireuse de donner la mort. Elle était plus sage maintenant, plus mature, et entièrement dévouée à son objectif : le règne de la terreur. Il n'y avait que comme ça que la population retournerait à plus de simplicité.

La Chose se souvint de ce jour où elle se trouvait dans le sous-bois, à réfléchir. Elle avait aperçu ce type arriver, et fouiller sa clairière.

Elle était descendue. Depuis quelques semaines déjà, elle venait avec une seringue dans son sac. Et elle avait l'arme suprême avec elle : *l'Atrax robustus*. Son araignée si terrible. Elle l'emmenait en rêvant qu'elle parviendrait un jour à l'enfoncer dans la bouche d'un randonneur, pour le voir se débattre, effrayé, et mourir.

Il lui avait manqué le courage d'agir jusqu'à cet instant.

Pourquoi y était-elle parvenue ce jour-là ? Elle n'en savait rien. Le type s'était débattu, mais la Chose avait de la force, elle s'était longuement entraînée pour ça, uniquement dans ce but. Elle l'avait maîtrisé, lui avait injecté le venin, à deux points différents, espacés de quelques centimètres, comme les crochets d'une araignée.

Et juste avant qu'il ne meure, elle avait sorti l'Atrax de son sac.

La créature était horrible, avec ses articulations bien visibles, ses mandibules énormes, son abdomen luisant et sa peau tendue sur ses membres comme du latex noir. L'Atrax terrorisait les gens.

D'autant plus qu'elle était extrêmement dangereuse. Pour la victime, les cheveux de la nuque se redressaient, et l'instinct déployait toutes ses alarmes dans le cerveau du malheureux qui sentait l'araignée grimper sur lui en se rapprochant du visage. Car la Chose était retorse, oh oui, elle l'était. Elle avait arraché les pattes d'une sauterelle et l'avait enfoncée dans une narine de cet homme agonisant. Et l'Atrax s'en rapprochait. Nerveuse d'être contrainte de marcher sur... de la peau humaine, ses mandibules s'agitaient, prêtes à mordre à la moindre alerte.

Cerise sur le gâteau, la Chose avait découvert que, si elle injectait une large dose de venin à ce moment, la victime

mourait instantanément, figeant l'expression de terreur qui l'habitait.

La Chose entra dans le vivarium où elle élevait ses filles.

Une partie seulement. Les autres, les Nephila, étaient dans un autre bâtiment.

Tout au fond, se trouvait une dernière porte.

La Chose ouvrit le cadenas et passa de l'autre côté.

Allongée sur une table : Dianne Rosamund.

Entièrement nue, un bandage tout autour du cou. Là où la Chose avait planté son couteau.

Dès que la lame s'était enfoncée dans la chair, la Chose s'était arrêtée. Elle ne procédait jamais ainsi d'habitude. Elle assommait sa victime et l'emportait. Mais la tuer sur place, aussi vulgairement qu'avec un coup de couteau dans la gorge, c'était... répugnant. Et un véritable gâchis.

Comme la femme – Dianne – ne s'était pas débattue, n'avait pas crié, la Chose l'avait allongée aussitôt pour lui bander le cou afin de stopper l'hémorragie. Heureusement, elle avait frappé sur le côté, à distance des veines et des artères, en revanche le bout du couteau avait ripé contre les cervicales, elle avait souvenir de la résistance et du grincement se propageant dans le manche de l'arme. Pourtant cela ne semblait pas avoir eu de conséquences fâcheuses. À première vue.

À présent, Dianne Rosamund était nue sur cette table, menottée à l'aide d'instruments achetés dans le commerce.

La Chose se pencha sur la blessure.

Ça n'était pas très beau, peut-être que c'était plus profond qu'elle ne l'avait supposé. De toute façon, cela n'avait plus grande importance.

La Chose s'empara d'un drain de vingt centimètres et le posa à côté des bocaux en verre. Chacun contenait dix litres. Des étiquettes à l'écriture serrée indiquaient les contenus :

« SOUDE », « HUILE DE CÈDRE », « CHAUX ».

Ensuite, la Chose alluma la bouteille de gaz de la petite forge portative qui était posée sur un tabouret. C'était une forge que les maréchaux-ferrants transportaient pour chauffer les fers avant de les appliquer aux chevaux. La Chose l'avait achetée lors

d'un vide-grenier, elle en avait immédiatement pressenti l'utilisation.

La Chose contourna la table, vers une meule à aiguiser. Il suffisait d'actionner la manivelle sur le côté et la pierre prenait assez de vitesse pour affûter n'importe quelle lame. La Chose aspergea d'eau la pierre et la fit tourner. Elle attrapa une énorme mèche à foreuse et en posa le bout pour affiner la pointe. C'était une mèche hélicoïdale, de quarante centimètres de long, que la Chose avait rendue pointue comme un clou.

La Chose laissa la pierre mouliner et plongea l'extrémité de la mèche dans la forge devenue incandescente.

Pendant que le métal rougissait, elle prit un écarteur gynécologique et, après avoir ouvert les lèvres génitales de Dianne d'une main brusque, l'enfonça dans son vagin. Celle-ci revint à elle aussitôt, en gémissant.

Elle ouvrit les yeux, voulut bouger, et le cercle des menottes mordit ses chevilles et ses poignets, elle était attachée aux quatre pieds de la table, les bras écartés, tout comme les cuisses. Rien n'avait changé.

Elle déglutit en grimaçant, sa gorge était en feu. Et l'instrument froid qui était à présent en elle lui faisait mal. Elle avait l'impression qu'elle saignait, que les parois de son intimité s'étaient déchirées quelque part. Elle cambra les reins pour tenter de se dégager, sans résultat. Ses yeux se remplirent de larmes. Elle était déjà revenue à elle plusieurs fois. A chaque fois persuadée que le cauchemar était fini. Qu'elle serait chez elle.

Elle se mit à hurler lorsqu'elle sentit des doigts palper son sexe sensible.

La Chose enfonça encore plus l'écarteur sous les cris déchirants de Dianne.

Puis elle enfila un gant à sa main droite et saisit la longue mèche rougeoyante.

Elle allait devoir la rentrer en Dianne, la pointe en fusion ouvrirait les chairs comme des rideaux qui se déchirent sans peine. Et elle recommencerait, par l'anus, pour se tracer un chemin le plus loin possible dans l'abdomen. Ensuite le drain permettrait de faire pénétrer les liquides jusqu'aux organes situés plus haut. Dianne serait morte alors, sauf si la mèche ne

perforait aucun point vital, ce qui serait exceptionnel. C'était néanmoins arrivé avec la seconde victime, Lindsey. Elle était finalement morte une demi-heure plus tard, après une agonie à rendre fou.

Le hasard faisait bien les choses. À moins que ça ne soit la souffrance. Chaque fois, ses victimes mouraient en hurlant, figeant leur calvaire sur les traits de leur visage. Tout comme ce type que la Chose avait tué dans la clairière. Elle n'y avait pas pensé au début mais c'était désormais une évidence : elle devait signer ses actes de cette grimace barbare.

La méthode était parfaite. Et comme il ne subsistait rien, elle était de surcroît indécélable par les flics.

Il suffirait de deux jours de macération, en renouvelant les lavements, pour que le torse se vide. Ensuite la Chose pourrait nettoyer la cavité avec son petit crochet. Celui-là même qui allait lui servir à extraire le cerveau.

La Chose leva la mèche fumante devant elle.

La chaleur irradiait jusqu'à son front.

Ses dents brillaient d'une lueur rouge.

Elle pouvait y aller.

Sa main libre se plaqua sans ménagement sur le pubis de Dianne, les doigts s'enfonçant dans la peau. Il fallait tenir, avec toute la force possible, car dans un instant, elle allait sacrement bondir.

La Chose commençait à avoir de l'expérience.

A l'étage, une antique horloge du début du siècle battait les secondes d'un lancinant tic-tac.

Juste à côté, se trouvait une photo, une des rares à être encore sur les murs. La seule en fait. Elle avait échappé aux colères de la Chose.

On y voyait la Chose, quelques années auparavant, beaucoup plus jeune. Debout à côté d'un cheval. Avec le sourire.

La douceur et la naïveté se partageaient ce faciès joyeux.

Des hurlements que nul n'aurait pu penser humains montèrent du sous-sol.

La Mustang était garée à côté d'une longue hacienda blanche, le siège de NeoSeta.

À huit heures et demie, la chaleur du matin avait déjà effacé les bienfaits de la pluie nocturne. Le soleil entraînait dans le hall par la grande porte, scintillant sur toutes les surfaces réfléchissantes.

Annabel et Brolin faisaient face à un homme en costume. Ce dernier secouait la tête avec acharnement. Le charme de celui que beaucoup comparaient à Pierce Brosnan était à ce moment altéré par la colère qu'il contenait à grand-peine.

— Non, monsieur Brolin, je vous le répète, le fichier de notre personnel est confidentiel, comme dans toute entreprise. N'insistez plus.

Annabel glissa discrètement sa main sur celle de Joshua, pour qu'il ne poursuive pas. Le détective privé venait d'expliquer à Donovan Jackman, le responsable des relations publiques de NeoSeta, qu'il était vital pour leur enquête qu'ils aient accès aux fichiers du personnel. Cela pouvait sauver des vies, avait-il ajouté en vain.

— Je suis sincèrement navré, dit Jackman d'un ton tranchant qui contrastait avec ses propos, si la police vient avec un mandat, alors je me plierai à la décision d'un juge, en dehors de quoi il est impensable que quiconque d'extérieur à notre société consulte nos fichiers.

Le responsable de la sécurité apparut dans le champ de vision de Brolin.

Le privé secoua la tête.

Derrière Donovan Jackman, plusieurs personnes en blouses blanches passaient en direction des ascenseurs. Les scientifiques descendaient aux labos. Parmi ceux-là, Brolin reconnut aussitôt le petit homme aux lunettes et à la couronne de cheveux blancs : le professeur Haggarth qui l'avait éclairé sur

la soie d'araignée. Il était en grande conversation avec une femme de taille moyenne, l'air strict et le regard fatigué. Brolin la reconnut également, Gloria Helskey, la chef de projet. Elle aperçut alors Brolin et lui adressa un bref sourire avant de disparaître dans l'ascenseur.

Personne ne lui parlerait sans l'accord de Jackman. C'était peine perdue.

— Merci de votre coopération, lança-t-il à Donovan Jackman avant de tourner les talons et prenant Annabel par le bras.

Une fois dehors, la jeune femme détailla à nouveau la structure impressionnante de l'entreprise. Puis elle accéléra le pas jusqu'à rejoindre son compagnon.

— Alors, vas-tu me dire pourquoi tant d'acharnement sur le personnel de NeoSeta ? Je ne suis pas sûre que ce soit le meilleur endroit pour commencer nos recherches... Comme l'a fait remarquer M. Desaux, les universités sont un bon point de départ pour trouver un anthropologue ou un toxicologue. J'en conclus que tu as de bonnes raisons...

— Le point zéro.

Annabel écarquilla les yeux tandis que tous deux montaient dans la voiture.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le privé introduisit la clé de contact mais ne démarra pas.

— Dans une série de meurtres, il faut toujours déterminer le point zéro, le point d'origine. Le premier crime.

Comme la plupart des détectives, Annabel connaissait les procédures d'investigation habituelles – enquête de voisinage, interrogatoire des suspects, examen des indices matériels... – tout en avouant n'avoir aucune formation pour le meurtre en série, que très peu d'inspecteurs rencontraient dans leur carrière. Depuis qu'elle fréquentait Brolin, certaines notions lui devenaient familières mais elle n'avait jamais entendu parler de ce « point zéro ».

— Dans notre cas, poursuivit le privé, le premier meurtre connu remonte à l'année dernière, le couple Fischer. Suicide apparent pour elle, et empoisonnement à la tétrodoxtine pour lui. On peut dire aujourd'hui que le tueur s'entraînait, c'était

« un coup pour rien », du moins à ses yeux. Il n'a pas tué pour satisfaire ses désirs, il n'y avait rien de personnel dans ces crimes, c'était bien pour préparer son grand saut, son *coming out*. Donc, il faut regarder plus récemment. Et le meurtre gratuit de Fleitcher Salhindro. Une vague mise en scène qui ressemble à celle qu'il élabore avec les femmes, sans la développer. En revanche, on sait que la clairière est infestée de veuves noires, et ce depuis plusieurs semaines. C'est là-bas qu'il a commencé. Il y allait souvent, c'est un endroit hautement symbolique pour lui. Reste à trouver pourquoi.

— La base militaire ?

Brolin fit signe que c'était ce qu'il pensait.

— Personne n'y met les pieds en dehors d'un ou deux squatteurs occasionnels. En revanche, la clairière qui s'étend au pied du complexe militaire est de temps à autre fréquentée par des randonneurs. Idéal pour frapper en toute discrétion. Pour se lancer, *piano*, dans le crime, pour débiter son « travail » de mort. En fait, je pense que le tueur faisait partie du personnel militaire, de là à imaginer qu'il venait souvent se ressourcer dans cette clairière...

— Et le rapport avec notre venue ici ce matin ?

— Une employée de NeoSeta m'a confirmé qu'une partie du personnel est composée d'anciens de la base, l'armée finance certains travaux qui se font ici, ils en ont profité pour « recycler » une partie de leurs scientifiques compétents.

— Et donc le tueur travaillerait ici désormais. Pourquoi pas ? Reste à trouver un type dans le personnel avec une formation en anthropologie, ethnologie ou toxicologie – ou n'importe quoi approchant – qui est passé par l'armée dans les années quatre-vingt-dix.

Annabel laissa échapper un ricanement.

— Je n'arrive pas à croire qu'on puisse être si précis avec... finalement presque rien !

— Presque rien ? Ça fait plus d'une semaine qu'on est sur le coup, Annabel. Essaie de retracer tout le schéma depuis le début, ce qui nous a conduits à nos déductions cette nuit sur la profession ou le parcours du tueur. Je n'appelle pas ça « presque rien ».

Elle hocha la tête.

— Oui, excuse-moi. C'est juste que... je ne mène pas une enquête de cette manière, je suis davantage comme Lloyd Meats, à interroger à tout va d'éventuels témoins, à arpenter du bitume plutôt que des pages de documentation, plus classique en somme.

Brolin remis la main sur la clé de démarrage. Il la tourna.

Il y eut un « clic » inhabituel. Sous le capot.

Puis tout le véhicule fut secoué et le moteur rugit. La Mustang commençait à fatiguer, ça n'était pourtant pas le moment qu'elle les lâche, songea Brolin.

Puisque la solution NeoSeta n'avait pas fonctionné – il faudrait attendre l'intervention de Meats avec un mandat –, ils allaient devoir écumer les universités. Rencontrer des spécialistes et faire appel à leur connaissance du milieu, rassembler des listes de noms, en espérant qu'un de ceux-là viendrait faire « tilt ».

Finalement, tout ce travail pouvait ne déboucher sur rien de concret. C'était le plus rageant.

La voiture retrouva un axe routier plus fréquenté et roula vers la ville.

Annabel brisa le silence, revenant à la charge :

— Et pour en arriver là, à propos de la base militaire, tu as « supposé » qu'ils y faisaient des expériences sur la soie d'araignée, ou c'est encore une déduction qui m'a échappé ?

— C'est Nelson Henry qui nous a dit que l'armée s'intéressait aux araignées pour leur soie, tu te rappelles ? Tu étais avec moi ce jour-là. Henry n'a pas fait d'allusion à cette base-là, il ne peut pas savoir, mais compte tenu du contexte, ça m'a semblé envisageable. Il suffisait d'avoir un peu de chance et de tomber sur la bonne personne, en l'occurrence Connie d'Eils, la petite employée que tout le monde considère comme une gentille paumée à NeoSeta, mais qui a des oreilles et des yeux. Je crois qu'elle s'est fait un malin plaisir de tout me répéter sur le personnel. Annabel fit claquer sa main valide sur le tableau de bord.

— Quoi ? s'inquiéta Brolin.

— Nelson Henry ! Je l'avais trouvé bizarre, un peu trop nerveux, toi aussi d'ailleurs, on en avait parlé. Du coup j'ai demandé à mes collègues de New York s'ils pouvaient se renseigner sur lui. J'ai pas rappelé.

Elle prit son téléphone et composa le numéro de ligne directe du capitaine Woodbine. Celui-ci décrocha et s'enthousiasma d'avoir de ses nouvelles.

— Capitaine, vous vous souvenez, je vous avais demandé un coup de main, quelques infos sur un dénommé Nelson Henry, je sais que ça vous...

— Oh ça va... Je vous connais. Bien sûr que j'ai cherché !

Il soupira longuement, un peu trop pour être naturel, il voulait souligner qu'il n'approuvait pas son entêtement, comprit Annabel.

— Je n'ai presque rien trouvé, je vous ai faxé mes notes, au numéro d'hôtel que vous m'aviez donné avant de partir.

Tout s'expliquait.

— En fait, je n'y suis pas, je n'y suis pas descendue du tout, avoua Annabel.

— Bon, attendez, je dois avoir la feuille quelque part, ne quittez pas. Ah, voilà.

Woodbine murmura dans le combiné tandis qu'il lisait l'état civil.

— Oui, c'est ça, rien à signaler. Né en 1942 à Los Angeles, il est divorcé depuis, euh, 1983, sans enfant. Il est diplômé de l'université Columbia en biologie, euh... Il vit à Rock Creek depuis 1979, enfin d'après mes renseignements, c'est la date où il a acheté sa maison dans l'Oregon, et il travaille aujourd'hui à mi-temps pour le laboratoire du muséum d'histoire naturelle de Portland. Et enfin, il...

Annabel écouta attentivement chaque point, mais c'était un homme tout à fait normal. Peut-être qu'il était nerveux de nature, et qu'ils étaient tombés le mauvais jour.

Jusqu'à ce que Woodbine aborde le dernier point.

Là, Annabel se figea.

Elle posa aussitôt la main sur l'avant-bras de Joshua.

Il tourna la tête vers elle et la découvrit avec le téléphone à l'oreille, l'air abasourdi.

Au carrefour suivant, la Mustang était lancée comme une balle en direction du centre-ville.

Ils fonçaient vers le muséum d'histoire naturelle.

Trevor Hamilton avait un alibi pour la nuit où Lindsey Morgan avait été enlevée, la même nuit où on avait abandonné le cadavre de Carol Peyton. À cela venait s'ajouter « l'agression » – pour ne pas dire « tentative d'assassinat » – de Joshua et Annabel. Hamilton était dans le coma lorsque c'était arrivé. Il ne faisait aucun doute que c'était le tueur-araignée qui était derrière tout ça.

Alors pourquoi le sperme de Hamilton était-il dans les gorges des victimes ?

Voilà la question qui hantait l'esprit de Lloyd Meats lorsqu'il descendit de voiture.

Et pourquoi avait-il passé le mystérieux coup de téléphone le jeudi 13 au matin pour qu'on découvre le premier cadavre et que toute l'affaire commence ?

Meats priait pour que ses hommes trouvent quelque chose en fouillant dans le passé de Hamilton. Il connaissait forcément le tueur.

Oui, c'est obligé ! Le coup de téléphone, le sperme, et puis l'empreinte sur la lampe torche, l'empreinte de Mark Suberton, assassiné, et collègue de Trevor Hamilton !

Il y avait un lien avec le tueur. Obligatoirement.

Meats passa devant la façade d'un pavillon mis sous scellés par la police, la demeure des Rosamund. Vingt-quatre à trente-six heures depuis la disparition de Dianne Rosamund et on n'en avait toujours pas la moindre trace. Meats se faisait peu d'illusions quant à son sort.

Ils n'allaient pas tarder à la trouver, quelque part en banlieue, dans un endroit désert, un lieu boisé et avec de l'eau à proximité.

Elle serait aussi légère qu'une enfant.

Et aussi vide qu'un insecte bu par une araignée.

Meats frappa du pied dans une canette en aluminium qui ricocha contre une poubelle. Il soupira et marcha pour ramasser la canette et la mettre dans la poubelle.

Puis il remonta la petite allée jusqu'à la maison voisine de celle des Rosamund. Le nom des Beahm était inscrit sur la sonnette.

L'inspecteur appuya sur le bouton et attendit.

On vint lui ouvrir après une minute.

Jimmy Beahm se tenait dans l'encadrement de l'entrée. Il était bedonnant, mal rasé, et ses cheveux – peu nombreux – étaient sales. Il arborait l'expression de celui qu'on dérange.

Meats lui mit son badge de flic sous les yeux.

— Inspecteur Meats. Je peux vous poser quelques questions ?

Beahm se redressa et tout d'un coup l'inspecteur crut déceler une certaine tension.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Beahm sur un ton agressif.

Meats s'efforça au contraire de répondre doucement :

— Juste vous poser quelques questions. Je n'en ai pas pour longtemps. Puis-je entrer ?

Beahm hésita puis sortit en fermant la porte derrière lui.

— C'est le bordel à l'intérieur, dit-il. On sera mieux dans le jardin.

— Comme vous voulez. Vous êtes marié, monsieur Beahm ?

— Vous le savez, non ? Meats pinça les lèvres.

— Votre femme est là ? voulut-il savoir.

— Non, elle travaille.

— Vous connaissez vos voisins, les Rosamund ?

Jimmy Beahm fit signe que c'était le cas, il semblait excédé.

— C'est à cause du meurtre, c'est ça ? J'ai rien à dire, j'ai rien entendu, rien vu, j'ai seulement lu les journaux, comme tout le monde, s'énerva-t-il. Oui je les connais, et non je ne les apprécie pas. Lui encore, j'ai rien contre lui, mais elle, c'est une vraie fouine. Il prit une cigarette dans sa poche de chemise et l'alluma.

— Pourquoi ça ?

— Oh merde, faites pas l'innocent, on a dû vous le dire ! Elle connaissait tout le monde dans le quartier et elle passait son temps à raconter des conneries avec ces demeures ! Mme Rosamund adorait m'espionner, elle se planquait là-haut (il désigna une fenêtre au premier étage de la maison d'à côté) et matait ce qui se passait chez moi.

— Pourquoi faisait-elle ça, d'après vous ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? lança Beahm dans un nuage de fumée. Elle était mal baisée et cherchait n'importe quoi pour plus s'emmerder à la maison ?

Ils marchaient dans le jardin derrière l'habitation des Beahm, et Meats remarqua une trappe à l'arrière de la terrasse. La fameuse trappe dont on lui avait parlé. D'après une habitante du quartier amie de Dianne Rosamund, cette dernière surveillait Jimmy Beahm parce qu'il manigançait un mauvais coup. Dianne pensait qu'il dissimulait quelque chose dans sa cave.

— Il fait une de ces chaleurs, vous ne trouvez pas ? intervint l'inspecteur en s'épongeant le front. Peut-on descendre, on sera au frais pour parler ?

Meats désigna la trappe et guetta la réaction de son vis-à-vis. Jimmy Beahm pâlit.

— Non, c'est dangereux en bas, je fais des travaux. Venez, on va plutôt se mettre à l'ombre sur la terrasse.

Meats attrapa le coup d'œil que Beahm lui adressa furtivement. Il lui cachait quelque chose.

— C'est inutile, je me rends compte que je dois vous mettre mal à l'aise. Comme vous le savez, votre voisin a été assassiné et sa femme enlevée. Je fais le tour du quartier pour avoir d'éventuels témoignages. Vous n'avez donc rien entendu dans la nuit d'avant-hier ?

— Rien.

— Vous étiez là ?

— Oui, avec ma femme. On a... eu une petite dispute. Mais ça s'est arrangé.

Si c'était vrai, Meats doutait que ce fût la première. Jimmy Beahm avait le profil du type qui hurle après sa femme à longueur de temps.

— Votre femme pourrait le confirmer ?

— Bien sûr ! J'ai passé toute la nuit avec elle, si c'est ce que vous voulez savoir. Meats composa un sourire qui se voulait amical.

— Ne vous offensez pas, ce sont des questions de routine. Monsieur Beahm, je vous remercie et vous souhaite une bonne journée.

Lloyd Meats contourna la maison, retrouva sa voiture.

Il mit le contact et lorsqu'il passa devant chez Jimmy Beahm, il prit bien soin de ne pas rouler trop vite pour que, s'il était derrière une de ses fenêtres, Beahm puisse le voir partir.

Au bout de la rue, Meats accéléra pour faire le tour du pâté de maisons et se garer à l'écart. Il marcha rapidement jusqu'à la propriété des Rosamund, passa sous le ruban jaune de la police et longea le mur de thuyas qui le séparait du jardin des voisins.

Là, Lloyd Meats s'agenouilla et rampa parmi les arbustes pour avoir une vision correcte sur l'arrière de la maison des Beahm.

Et surtout sur la trappe.

Il s'écoula à peine un quart d'heure avant que Jimmy Beahm ne sorte de la cave en repoussant cette fameuse trappe.

Il suait à grosses gouttes et était essoufflé comme quelqu'un qui a peur d'être surpris.

Mais le plus important aux yeux de Lloyd Meats, c'était qu'il portait un gros sac en toile sur l'épaule.

Assez gros pour contenir un être humain recroquevillé.

La sérigraphie sur le verre de la porte indiquait : « Prof. N. Henry ».

Brolin frappa et poussa la porte après avoir entendu « C'est ouvert ! ».

Le bureau était aménagé en laboratoire, avec plusieurs consoles encombrées d'instruments scientifiques. Une dizaine de terrariums s'empilaient dans le fond, tous habités par une créature à huit pattes.

Henry se leva trop vite en découvrant le visage de ses visiteurs, la tête lui tourna et il se rassit aussi rapidement en clignant des paupières.

— Bonjour monsieur Henry, vous vous rappelez de nous ? Joshua Brolin, détective privé, et Annabel O'Donnel. Vous pouvez nous accorder quelques minutes ?

Nelson Henry était visiblement destabilisé de les voir ici, dans son environnement, il ne s'y était pas préparé.

— Je n'ai vraiment pas le temps, je suis navré, en revanche, si vous me laissez votre numéro, je peux vous rappeler un peu plus t...

— Ça ne prendra qu'un instant, insista Brolin sur un ton définitif.

Il tira un tabouret et s'assit de l'autre côté du bureau du quinquagénaire. Annabel préféra rester debout, elle s'accota à une étagère farcie de dossiers.

Brolin fixa le professeur :

— Monsieur Henry, lorsque nous vous avons rencontré à propos de la soie d'araignée, vous nous aviez parlé de l'armée. D'après vous, elle s'était intéressée à cette matière, pouvez-vous nous en dire un peu plus ?

Henry se passa la langue sur les lèvres à plusieurs reprises. Il semblait chercher quelque chose dans un angle de la pièce. Annabel suivit son regard vers une malle en osier. Le jour entre

certains brins laissait deviner le goulot d'une bouteille. Elle se souvint du bourbon ouvert chez lui lorsqu'ils étaient venus. Était-il alcoolique ?

— C'est que, c'est l'armée, balbutia-t-il, on ne sait pas grand-chose là-dessus. Ils ne publient pas dans les revues scientifiques... J'ai entendu parler de recherches effectuées à une époque à Natick dans le Massachusetts, mais il me semble qu'ils ont tout abandonné faute de succès probants.

Brolin s'appuya sur le sous-main, dardant sur le professeur un regard intense.

— Vous n'avez jamais entendu parler d'une base dans la forêt, non loin d'ici ? demanda-t-il calmement. Une base où l'on travaillait sur la soie d'araignée...

Nelson Henry déglutit péniblement. Il passa une main dans ses quelques cheveux blancs.

Brolin décida d'abattre son joker, l'information qu'Annabel avait obtenue par téléphone :

— Nous savons que vous êtes entré dans l'armée en 1969, au sein de leur laboratoire de recherche sur l'armement, à Natick, Massachusetts. Curieuse coïncidence, non ? À partir de là, votre dossier est confidentiel, mais nous savons que vous habitez votre maison à Rock Creek depuis 1979, et que vous avez pris ce boulot au musée il y a seulement trois ans. De là à dire que vous aviez été muté à la fin des années soixante-dix à cette base dans la forêt, pour prendre votre retraite militaire à sa fermeture, il n'y a qu'un pas que je franchis sans hésitation.

Henry se leva précipitamment, mais Brolin était déjà devant lui. Le professeur se rassit aussitôt. Il se sentit soudainement abattu.

Il guetta le téléphone du coin de l'œil. Que pouvait-il faire ? Appeler ses amis ?

Les appeler...

Il était grand temps de voir les choses en face : il n'était qu'un vieux grincheux, à moitié alcool, et dont l'armée se foutait éperdument à présent. Cette base supposée secrète dans la forêt n'était plus qu'un tas de gravats sans importance et, n'en déplaise aux conspirationnistes, il ne s'y était jamais fait grand-chose de faramineux. On y avait expérimenté certaines armes au

laser, sans parvenir à un résultat satisfaisant, et les gilets pare-balles en soie d'araignée, plus légers et plus résistants, n'avaient jamais abouti. En fermant la base, l'armée avait proposé à une majorité de ses scientifiques de profiter d'un partenariat avec une société privée qui leur offrirait des salaires plus importants, NeoSeta. Mais lui avait pris sa retraite anticipée, n'ayant plus le courage de quitter son petit univers pour se reconstruire une nouvelle vie.

Aujourd'hui l'armée se moquait de ce qui pouvait être révélé sur ses activités dans cette base. Tout n'y avait été qu'échec.

Alors, qui pouvait-il appeler ?

Longtemps il s'était répété qu'il lui suffisait de prendre son téléphone pour que ses anciens amis de l'armée viennent lui rendre service, il s'était complu dans cette gloriole illusoire.

Nelson Henry eut un éclair de lucidité, il se vit tel qu'il était vraiment, ce qu'il était devenu en vingt ans, depuis le départ de sa femme. Un solitaire paranoïaque, un peu porté sur la bouteille.

C'était brillant. Il pouvait être fier...

— Monsieur Henry...

La voix était douce, c'était celle de la jolie jeune femme. Il redressa la tête.

Annabel savait qu'elle devait procéder avec délicatesse. Pour Brolin, l'homme qu'ils avaient en face d'eux était un suspect potentiel, elle le connaissait trop bien désormais pour ne pas le savoir. Elle, se fiait à son instinct, une intuition façonnée au travers de son expérience de la nature humaine, sur le terrain. Et pour elle, Nelson Henry était un vieil homme un peu paumé. Se sentant probablement abandonné par cette puissance qui l'avait choyé et fait vivre pendant des décennies.

— Nous ne cherchons pas à vous compromettre ou vous embarrasser, dit-elle. Le fait est que vous pouvez peut-être nous aider à sauver des vies. Nous recherchons quelqu'un qui a sûrement travaillé avec vous, dans cette base. Un individu connaissant les araignées et ayant une formation en toxicologie, ou en ethnologie. Et qui pourrait exercer aujourd'hui à NeoSeta.

Henry eut un rapide coup d'œil vers sa malle en osier en s'humectant les lèvres. Il serra le poing aussitôt. Annabel

devinait qu'il réprimait à grand-peine son désir de se servir un verre.

— Je ne sais pas, dit-il enfin. Je suis désolé.

— Vous avez bien dû tisser des liens d'amitié avec d'autres scientifiques là-bas, non ? N'auriez-vous jamais entendu parler d'un de vos collègues qui aurait un savoir assez important sur ces domaines ?

Henry secoua la tête. Lui-même semblait déçu de ne pouvoir l'aider. Il remarqua l'attelle à la main de la jeune femme et l'observa un instant.

Brolin pivota vers Annabel pour échanger un regard avec elle. Il lui demandait son avis. Elle haussa les épaules. Que pouvaient-ils espérer de plus ?

Brolin refît face à Henry et le questionna directement :

— Vous êtes sorti en soirée lors des dix derniers jours ?
Henry parut surpris de cette question.

— Non, je suis resté chez moi...

— Quelqu'un pourrait le confirmer ?

Annabel eut un pincement au cœur. Elle n'était pas certaine que c'était le meilleur moyen de procéder avec Nelson Henry.

— Non, je vis seul. Dites, vous n'êtes pas en train de me suspecter dans votre histoire de cocon ? Ce truc dont vous m'aviez parlé la dernière fois !

Brolin leva les deux mains, en signe d'apaisement.

— Comprenez que je dois vous poser ces questions, s'expliqua-t-il. Tenez, voici ma carte, si vous pouviez réfléchir à tout cela, c'est extrêmement important. Vraiment.

Le détective privé se leva.

— Une dernière chose : savez-vous s'il y a quelqu'un qui travaille au musée qui s'y connaisse en poison, en toxine un peu originale ? Nous aurions besoin de lui poser quelques questions.

— Oui, allez à l'étage inférieur, je crois que c'est la première porte à droite après l'escalier. Ils sont deux et l'un d'entre eux a fait récemment un mémoire sur les toxines venimeuses.

Brolin le remercia et Annabel lui adressa un salut amical avant de sortir. En fermant la porte, elle chuchota à Brolin :

— Ça n'est pas lui...

— En tout cas il n'a pas d'alibi, répondit le privé tout aussi doucement.

En rejoignant l'escalier, Annabel demanda :

— Tu comptes suspecter aussi l'expert en toxine venimeuse que nous allons rencontrer ?

— Pas pour le moment, mais la première impression est toujours la meilleure. En revanche, s'il y a d'autres scientifiques qui s'intéressent aux toxines et en particulier à la tétrodotoxine sur Portland, lui le saura. À défaut d'autre chose...

Dans leur dos, une porte s'ouvrit brusquement. La voix de Nelson Henry traversa le couloir :

— Attendez !

Annabel et Brolin se retournèrent. Le professeur les rejoignit et se planta juste devant eux.

— Je ne me souviens pas d'un ethnologue ou d'un toxicologue qui ait travaillé avec moi sur les araignées, cependant il y avait un homme à qui on fournissait de temps en temps des doses de venin, il travaillait sur les toxines. C'est votre question sur mes collègues du musée qui m'y a fait penser. Cet homme était ethnobotaniste à l'origine, recruté par la base pour étudier les propriétés des toxines paralysantes. Il touchait un peu aux deux domaines que vous m'avez demandés, ethno et toxico.

— Vous vous souvenez de son nom ?

— Bien sûr, on s'est croisés pendant presque dix ans. Mais si je vous en parle c'est parce que vous avez insisté, alors on ne sait jamais, des fois que... Ses recherches, ou je ne sais quoi. Par contre, vous pouvez le rayer de la liste de vos suspects si c'est à ça que vous pensiez.

— Pourquoi ?

— Il est mort.

L'espoir n'avait duré qu'une poignée de secondes.

— Enfin si vous êtes amateur d'histoires un peu fantastiques, continua Henry avec un demi-sourire, vous pouvez toujours insister, parce que tout un tas de rumeurs un peu folles ont circulé à son sujet au moment de son décès. Pour se faire un peu peur, on chuchotait qu'il n'était pas *vraiment* mort.

— Comment ça ? demanda Annabel.

— Il faut remettre les choses dans leur contexte, on travaillait sous couvert du secret dans une base qui n'était pas sur les cartes, et au milieu d'une forêt gigantesque ! Alors, c'est vrai que parfois, pour décompresser et pour faire un peu peur aux collègues féminines, on disait qu'il n'était pas totalement mort. Parce qu'il travaillait sur une toxine censée vous faire paraître mort sans l'être tout à...

— La tétrodoxtine ? intervint Brolin.

— Oui, c'est bien possible, ça me dit quelque chose en effet. L'armée s'intéressait à ce produit pour plonger des hommes dans une sorte d'hibernation, je crois qu'à terme, le projet devait passer entre les mains de la NASA, pour les voyages dans l'espace. Je suppose que les résultats ne correspondaient pas à leurs espérances, l'étude est sûrement tombée à l'eau, je ne sais pas.

— Quel était le nom de cet homme ?

— Oh, ne vous imaginez pas toute une histoire avec ça, il est bien mort, c'était juste pour plaisanter à l'époque... Je me suis dit qu'il correspondait avec ce que vous cherchiez. Il a été incinéré. Il s'appelait William Abbocan. Un brave type.

Lloyd Meats longea la haie de thuyas. Il sortit son arme de son holster en prenant soin de la pointer vers le sol. De l'autre côté, Jimmy Beahm ouvrait le coffre d'une vieille Honda rouillée pour y déposer son sac de grande taille.

Au moment où il débouchait sur la pelouse de Beahm, l'inspecteur Meats le vit jeter son fardeau comme s'il n'était pas plus lourd qu'un sac de couchage.

Il l'a vidée... Elle ne pèse plus rien maintenant... C'est lui ! C'est lui ! Dianne Rosamund avait raison, il cachait bien quelque chose dans sa cave ! Et c'est parce qu'elle savait qu'il l'a tuée, qu'il a massacré son mari.

Meats releva le canon de son arme, il s'approcha à petits pas rapides. Puis inspira un grand coup avant de lancer d'une voix claire et autoritaire :

— POLICE ! NE BOUGEZ PLUS, VOUS ÊTES EN ÉTAT D'ARRESTATION !

Beahm, qui avait les mains sur le hayon du coffre, prêt à l'abaisser, releva la tête d'un coup. Il vit Meats et le canon de son arme pointé sur lui.

L'inspecteur fit deux pas de plus.

— Inutile de résister, c'est terminé, Beahm. Allez, laissez vos mains en l'air, bien en vue, et agenouillez-vous.

Cinq mètres les séparaient.

Lorsque Meats aperçut les deux prunelles du suspect bouger de droite à gauche pour analyser l'environnement, il sut ce qui allait se passer.

Beahm pivota et se lança à toute vitesse dans la contre-allée, pour contourner sa maison, vers son jardin. Il savait qu'aucun flic n'oserait lui tirer dans le dos alors qu'il n'avait pas d'arme à la main.

Meats eut une demi-seconde d'hésitation, prêt à presser la gâchette, puis, réalisant qu'il n'y avait pas de danger direct

puisque Beahm fuyait, il poussa sur la pointe de ses pieds et se mit à le poursuivre, l'arme pointée vers le ciel.

Meats hurla :

— ARRÊTEZ-VOUS !

Et il fit feu une fois, visant les nuages.

Beahm ne ralentit pas. Il traversa son jardin jusqu'à la palissade qui en fermait l'extrémité. Il sauta pour se hisser au sommet, malgré son poids, et se laissait retomber de l'autre côté au moment où Meats l'atteignit à son tour.

Quelques secondes plus tard, Meats basculait dans la ruelle qui serpentait entre les maisons du quartier. Beahm courait de toutes ses forces pour rejoindre un axe plus large, avec des voitures.

L'inspecteur était sur ses talons, suffoquant déjà à sprinter dans cet air brûlant. Il vit Beahm déboucher au bout de la ruelle.

Au moment où une fillette surgissait sur son minuscule vélo à roulettes. Beahm tenta de sauter par-dessus.

Sa lourde cuisse entra en contact avec le guidon et heurta la fillette qui fut balayée par la vitesse.

Elle s'effondra sur le goudron, la tête rebondissant en claquant sur la route.

Beahm manqua de trébucher et se rétablit avant de foncer de plus belle.

Pendant un court instant, Meats sentit son bras armé se déplier en direction du fugitif. Puis se rétracter. Il ne devait pas. Il pouvait y avoir du monde. Et on ne tire jamais sur un suspect qui s'enfuit. Sauf s'il menace directement la vie d'autrui.

Lorsqu'il arriva au niveau de la fillette, Meats vit une jeune fille s'agenouiller à côté d'elle en criant. Il y avait un peu de sang qui coulait vers le caniveau.

Meats posa son téléphone portable à côté d'elle en passant.

— Appelez une ambulance ! s'écria-t-il en accélérant à nouveau.

La sueur commençait à lui brûler les yeux.

Beahm courait aussi vite qu'il le pouvait avec son large excès de poids et malgré la canicule. Son rythme trahissait l'épuisement qui le gagnait, ce qui redonna de l'énergie à l'inspecteur. Bientôt celui-ci ne fut plus qu'à quelques mètres.

Meats haletait, il aurait voulu avertir Beahm, lui ordonner de s'arrêter, mais il n'y parvenait pas. Il était tout près maintenant.

Il pouvait sentir la transpiration du criminel. Il allait l'avoir. Dans un instant.

Beahm sentit qu'il était rattrapé. Aussi agrippa-t-il le poteau d'un panneau de signalisation et il se freina d'un coup.

Meats n'eut pas le temps de s'immobiliser, et rentra de plein fouet dans le fuyard.

Les deux hommes roulèrent sur le sol jusqu'à ce que Beahm se retrouve sur Meats, levant un poing pour l'abattre sur le visage du flic.

Meats frappa de toutes ses forces avec son bras libre. Celui qui tenait l'arme.

La crosse entra en contact avec la joue de Beahm, puis le front, avant de revenir une troisième fois pour écraser son oreille et en arracher un bout avec le guidon du canon.

Beahm roula sur le côté en vociférant.

Meats eut à peine le temps de lui passer les menottes avant de s'accroupir au-dessus de l'accotement pour vomir, tant à cause de l'effort que de la chaleur et de la peur rétrospective.

Deux voitures de police étaient garées sur la chaussée, Jimmy Beahm assis à l'arrière de l'une d'entre elles. Meats avait refusé qu'on appelle un infirmier pour soigner la vilaine blessure que le suspect avait à l'oreille. Cela attendrait qu'ils soient tous au Central.

L'ambulance transportant la fillette et sa grande sœur venait à peine de quitter la rue en direction de l'hôpital.

Meats fit signe à un des officiers de police :

— Emmenez-le, je vais chez lui avec l'autre voiture.

Il savait qu'il n'avait pas besoin de mandat immédiat pour ouvrir le sac dans le coffre de la vieille Honda, non plus que pour jeter un coup d'œil au sous-sol. Il pouvait jouer sur la situation et sur les circonstances pour suspecter Jimmy Beahm de détenir une victime vivante chez lui, ce qui autorisait Meats à entrer pour vérifier qu'aucune vie n'était en danger.

La deuxième voiture déposa Meats devant la maison du suspect. Le hayon du coffre de la Honda était toujours ouvert.

L'inspecteur se frotta la barbe en s'approchant. Il avait les jambes tremblantes.

Le sac était bien là. Meats saisit la fermeture.

Il s'humecta les lèvres et inspira pour se donner du courage. Et il l'ouvrit.

Meats fit un pas en arrière.

Il resta là pendant une minute, avant de tourner les talons et de foncer derrière la maison, pour ouvrir la trappe dont il fit sauter le cadenas d'un coup de pelle.

Il descendit les marches en bois, pénétrant la fraîcheur et l'odeur d'humidité qui habitaient l'endroit. Ainsi qu'un parfum mentholé qui provenait du fond du couloir, derrière une porte.

Meats entra dans cette pièce sombre et alluma l'interrupteur.

Lorsque les ampoules illuminèrent les lieux, l'inspecteur en resta bouche bée.

Avant de s'asseoir sur un tabouret poussiéreux en se prenant la tête à deux mains.

En sortant du muséum d'histoire naturelle, Brolin appela Larry Salhindro qu'il trouva à son bureau, au Central de police.

— Larry, on a peut-être une piste, il faudrait que tu nous trouves tous les renseignements possibles sur un certain William Abbocan. Il travaillait pour l'armée, aussi auras-tu un peu de mal à accéder à certaines données. Je suis avec Annabel, on arrive tout de suite.

Lorsqu'il raccrocha, Annabel le dévisagea.

— Tu penses vraiment qu'il peut y avoir un lien entre lui et notre tueur ? demanda-t-elle.

— Abbocan bossait dans cette base qui semble être importante pour le tueur, il connaissait la toxicologie puisqu'il était fourni en venin d'araignée de temps en temps, Nelson Henry nous l'a dit. Et surtout il étudiait la tétrodotoxine. Combien de personnes dans cet État peuvent à ce point correspondre à notre profil, d'après toi ? À mon avis, il n'y en a pas deux.

— Et qu'il soit mort, ça ne te dérange pas ?

— Pour le moment, je me concentre uniquement sur le fait qu'il est le seul, probablement l'unique, à satisfaire à tous les critères. Je crois que ça vaut le coup d'approfondir dans ce sens, non ?

Annabel leva les mains devant elle.

— Je voulais juste que tu me le dises, se justifia-t-elle. Tu sais, c'est difficile de toujours essayer de te suivre, de *deviner* ce que tu penses. Mais sur ce coup je suis avec toi, c'est ce que j'aurais fait ; de toute façon on n'a que ça...

Brolin l'observa curieusement. Un mélange de tristesse et de... de douceur ? s'interrogea la jeune femme. Comme s'il était sur le point de lui faire une confidence, ou de la prendre dans ses bras en s'excusant pour tous ces moments où il pouvait être aussi glacial qu'un iceberg.

Ne prends pas tes désirs pour la réalité !

Brolin tourna la tête en direction de la Mustang et son expression impassible glissa à nouveau sur ses traits et son regard.

Qu'est-ce que tu croyais ? se maudit Annabel. Ces fractions d'intimité avec les émotions réelles du détective privé étaient rares, et ne duraient jamais longtemps. Si bien que la jeune femme en était venue à songer que, dans ces brefs instants, elle flirtait avec l'âme de Brolin.

Elle n'avait, décidément, pas une relation normale avec lui.

Larry Salhindro leur avait préparé une petite place dans sa caverne recelant la mémoire récente de la police, là où les empilements de dossiers ressemblaient à des stalagmites.

A peine étaient-ils assis que Larry leur sauta dessus :

— Où est-ce que vous avez trouvé ce nom de William Abbocan ?

Annabel laissa Brolin expliquer la situation. Les déductions, les recoupements, jusqu'à Nelson Henry.

— Pourquoi, tu as quelque chose sur lui ? demanda en retour le détective privé.

Salhindro frappa son index sur une suite de notes illisibles posées devant lui.

— Pas grand-chose, date de naissance, de décès...

— Quand est-il mort exactement ? l'interrompit Annabel.

— Euh... Le 14 avril 1998, à l'âge de trente et un ans, il a été renversé par un bus en traversant, le truc con.

— Marié, des enfants ? voulut savoir Brolin. Salhindro pointa son doigt sur sa feuille :

— Justement, c'est là que ça devient intéressant. Comme tu l'avais prévu, on ne sait pas grand-chose de lui, en dehors de son cursus universitaire scientifique, puisqu'il est recruté par l'armée en 1992. À partir de là, on n'a plus rien, je présume que l'armée fait barrage aux informations concernant les scientifiques qui travaillent pour elle.

— Surtout lorsque c'est au sein d'une base qui n'existe pas... murmura Annabel.

— Ça encore, c'est un secret de polichinelle, commenta Salhindro, du moins pour celui qui prendrait le temps de se

documenter auprès des gens habitant les petites villes à proximité. L'armée aime disposer de bases qui n'apparaissent pas sur les cartes, c'est pratique pour ne pas être emmerdé ; tiens, c'est comme cette fameuse Zone 51 au Nouveau-Mexique ou au Nevada, je ne sais plus, on a longtemps cru qu'ils y cachaient un vaisseau extraterrestre alors que l'Air Force y faisait les essais de ses avions furtifs... Depuis trente ans, l'armée ferme ses bases « non officielles », je crois qu'ils en ont marre qu'on crie au complot dès qu'on tombe sur un site classé « secret-défense ».

— Qu'y a-t-il de si intéressant avec Abbocan ? demanda Brolin pour revenir au débat d'origine.

— Ah oui, ça concerne sa femme. Une certaine Constance Abbocan. Ils se sont mariés en 1995, apparemment ils s'étaient rencontrés sur la base.

— Quoi ? s'étonna Annabel.

— Oui, certainement puisqu'il s'avère qu'elle aussi appartenait à l'armée. J'ai retrouvé quelques informations sur elle : diplômée en zoologie, spécialisée dans la systématique et l'évolution des arthropodes, dont les araignées font partie.

Ces derniers mots agirent comme une formule magique, transportant en leurs cœurs le sésame de l'énigme qui torturait tant Brolin. En un instant, toutes les pièces du puzzle s'imbriquèrent dans le bon ordre. Il voyait clair. Il comprenait enfin la logique criminelle dans tous ces actes.

Comment avait-il pu ignorer cette solution si longtemps ?

— C'est elle, trancha-t-il. Salhindro voulut le tempérer :

— Josh, c'est une femme, n'allons pas trop vite, j'ai juste dit qu'elle travaillait aussi sur la base, ça ne fait pas d'ell...

— Non, Larry, c'est elle, il n'y a aucun doute. Brolin observa son ami puis passa à Annabel.

— Vous n'avez pas compris ? C'est une femme qui commet tous ces crimes... Depuis le début, elle nous le dit : « *Je suis une femme.* »

Brolin se leva.

— Depuis le début, on trouve la présence de l'eau sur toutes les scènes de crime. Que ce soit parfaitement assimilé et voulu ou une réponse à un besoin qu'il ne s'explique pas, le tueur s'arrange toujours pour qu'il y ait cette omniprésence du liquide. Symbole de la purification et du renouveau, peut-être parce qu'il veut nous dire quelque chose comme «je me lave de ce que je suis, de mes actes », ou peut-être pour apaiser sa conscience. Quoi qu'il en soit, c'est un symbole rare, pour ne pas dire unique, chez les criminels de ce genre. Tous les spécialistes de meurtres en série vous le diront, on sait l'importance du feu en général chez les sériai killers, en rapport direct avec leur crime ou par une fascination perverse dans leur quotidien. On connaît aujourd'hui la fameuse « triade » propre à l'enfance/adolescence de la plupart des tueurs en série : énurésie, cruauté ou sadisme envers autrui, et pyromanie. Cette même fascination qu'il semble qu'on ait détectée chez Trevor Hamilton.

Brolin marqua une courte pause avant de reprendre :

— Mais chez le tueur aux araignées, c'est l'eau et pas le feu qui prédomine. L'eau, symbole éminent de la femme également. De la vie, du don de vie, et de la naissance. Je sais à vous regarder que cette symbolique ne suffit pas à vous convaincre que le tueur est une femme, et vous auriez raison s'il n'y avait que ça.

« C'est un ensemble. Il faut voir ses crimes comme un tout, la réponse curative à une souffrance. Et encore une fois je le répète : nous n'avons pas affaire à un dément inconscient de ses actes, bien au contraire. C'est une personne tout à fait lucide quant au crime qu'elle commet, j'en veux pour preuve qu'elle prend soin de choisir des familles sans enfant, pour ne pas avoir à les supprimer si les choses tournaient mal. Dans les premiers

temps, avant que nous la mettions en colère, elle ne tuait pas les maris, elle avait recours à un stratagème ingénieux pour qu'ils ne se réveillent pas, jamais de violence inutile. Quel genre de tueur se donnerait tant de mal pour se procurer la tétrodo toxine simplement pour ne pas avoir à tuer les maris de ses futures victimes ?

— Quelqu'un qui ne tourne pas rond ! tonna Salhindro, un barge qui s'est constitué un petit monde de valeurs égoïstes et qui n'hésite pas à tuer pour atteindre son plaisir, tout en obéissant à des règles stupides qu'il se serait inventées, comme d'intervenir sans que les maris puissent s'éveiller !

— Non, Larry, rétorqua Brolin. Ce modèle de tueur que tu décris se sert de ses victimes comme d'un instrument pour atteindre le plaisir, ou pour se rapprocher d'un objectif précis élaboré dans ses fantasmes, il ne considère jamais ses victimes comme des êtres humains, mais comme des choses, des objets. Notre tueur aux araignées a parfaitement conscience des autres et de leur possession. Saphir en est la preuve.

— Ton chien ? s'étonna Salhindro.

— Oui. Le soir où il est entré chez moi, le tueur aurait pu se débarrasser de Saphir sans problème, avec de la viande empoisonnée à la mort-aux-rats ou tout simplement lui enfoncer un long couteau dans la gorge. Tout plutôt que d'utiliser une dose de son produit à base de tétrodo toxine, un mélange difficile à se procurer, à élaborer, que le tueur n'a pas hésité à « gâcher » pour neutraliser Saphir. Il avait conscience que c'était une vie, et il ne souhaitait pas la prendre. Combien de criminels feraient une chose pareille pour un chien ?

— Tu oublies le cerf dans les bois ? contra Salhindro. Cette pauvre bête éparpillée sur plusieurs mètres !

— Parce que le tueur était furieux ! Il voulait nous montrer de quoi il est capable, c'était un avertissement pour nous engager à l'observer mais à ne pas intervenir. Il veut que ses actes soient connus de plus grand nombre – il a orchestré le coup de téléphone pour qu'on trouve la première victime – sans pour autant que la police l'approche de trop près.

— Il me le cerf en guise de crime préventif, si je te suis bien, détailla Annabel, pas tout à fait convaincue. Une sorte de

sacrifice nécessaire qui peut peut-être, du moins dans son esprit, lui éviter de prendre des vies humaines, celles des flics qui chercheront à l'attraper.

— Tout à fait. Ce que je veux dire c'est que nous avons affaire à un tueur différent, qui ne tue pas pour répondre à un fantasme. Et pourtant il y a de la rage dans ce qu'il fait.

« Il écarte les maris dans un premier temps, ce sont les femmes, des jeunes mariées, qu'il cherche. Il les emporte, les vide de toute substance et les abandonne dans la nature, le royaume des araignées, emmitouflées dans des cocons de soie. Pourquoi les vider de tout ce qu'elles contiennent ? Pour les désincarner, pour dire qu'elles ne sont rien, qu'elles n'ont rien en elles, elles sont vides, voilà comment le tueur voit ses victimes, et comment il veut qu'on les voie à notre tour. Et il s'est donné du mal pour ne pas abîmer l'enveloppe, pour ne pas pratiquer d'incision directe, car il veut nous montrer qu'elles sont ainsi *naturellement*, vides.

— Et asexuées, fit remarquer Annabel. Il les rase entièrement, des pieds au crâne.

— Je ne suis pas sûr, corrigea Brolin. S'il les voulait asexuées, il maquillerait leur sexe, le déformerait d'une manière ou d'une autre, idem pour les seins. Non, je crois qu'il les veut dans le plus simple appareil, toutes égales, sans distinction de couleur de cheveux, ou de longueur, de sourcils ou je ne sais quoi. Ce n'est pas chaque victime qui est importante, c'est l'ensemble, ce sont les femmes en général qu'il veut toucher, dont il veut parler. *Les femmes sont vides*, voilà ce qu'il dit. Et les maris inutiles.

— Je croyais que les maris n'avaient aucune importance ? exprima Annabel.

— Au début c'est ce qu'on aurait pu penser, avec les deux premiers crimes, les Peyton et les Morgan. Mais avec le meurtre de Christopher Rosamund récemment, la donne a changé. Il a été frappé à la gorge, puis dans le dos, et on l'a retourné ensuite, alors qu'il devait déjà être mort ou qu'il allait l'être dans les secondes suivantes, pour le frapper à nouveau au torse, et lui arracher le sexe. Ça c'est ce que j'appellerai un mouvement de haine. Le tueur ne l'avait jamais fait. Dans la vision du tueur,

l'homme est absent, inutile ou alors inconscient de ce qui se passe vraiment. Et lorsque cet homme est vraiment présent, alors il est source de haine.

« Je vous disais qu'il faut analyser les crimes dans leur ensemble, et donc on peut aussi s'intéresser aux méthodes du tueur. En particulier à cette fascination pour les araignées. Que sont-elles dans l'esprit collectif ? Une source de peur. Quoi d'autre ? Qu'a-t-on l'habitude de dire des araignées lorsqu'on pense à elles ?

— Qu'elles dévorent leurs mâles, proposa Annabel en songeant que cette notion venait renforcer la théorie de Brolin.

— Exact, et même si ça n'est pas vrai pour toutes les araignées, c'est quelque chose qu'on assimile à ces créatures. Elles sont autonomes, elles vivent sans mâle, ne s'en servant que pour se reproduire et le dévorant ensuite. Voilà qui nous rapproche encore plus de notre tueur, n'est-ce pas ? Sans compter que le mythe fondateur de l'araignée, Arachné, est l'histoire d'une femme maudite pour l'éternité, condamnée à tisser alors qu'elle allait se suicider après s'être rendu compte qu'elle avait défié les dieux. Une femme qui n'a pas pu réaliser sa volonté et qui a été contrainte de souffrir, à jamais. Si on synthétise tout cela qu'est-ce que ça nous donne ?

Annabel résuma :

— Un tueur qui affectionne la notion de solitude, d'autonomie sans l'homme, qui déteste ce dernier lorsqu'il s'impose, et qui dans le même temps considère toutes les femmes comme vides. Ah, et qui cherche à se purifier de ses crimes, ou peut-être à nous dire qu'il fait cela pour donner la vie, je ne sais pas trop comment interpréter la notion d'eau en fait.

— Encore une fois, intervient Brolin, si le tueur la rend omniprésente, c'est qu'elle est le substrat même de ce qu'il recherche : symbole de purification, de la vie, et de la femme.

Larry, qui oscillait entre admiration et incrédulité, objecta :

— Si pour lui « les femmes sont vides », alors pourquoi le symbole féminin de l'eau pourrait bien le fasciner à ce point, c'est pas logique !

— Parce qu’il est humain. Il a ses failles. Le tueur n’est pas lui-même une machine, c’est un être humain qui a eu une vie avant tout cela, et qui aujourd’hui encore souffre de ses reliquats. Le tueur est une femme, probablement instable psychiquement, une femme fragile, en tout cas qui l’a été, et qui est passée de l’autre côté. Elle se sait femme, et s’accepte dans la symbolique de l’eau, tout en se considérant à part, pour nous délivrer, à nous et au monde entier, son message de mort et de colère contre les femmes et les hommes. Les femmes qui n’ont rien à l’intérieur, qui ne font rien, qui ne servent plus à rien, et les hommes inutiles et absents lorsque quelque chose d’important se passe.

« C’est une personne qui a souffert, à qui il est arrivé quelque chose de traumatisant, et qui maintenant ne parvient plus à vivre parmi tous ces monstres.

Devant le regard étonné de Salhindro, Brolin ajouta :

— Oui, Larry, je pense qu’à ses yeux, les monstres, c’est nous. Pas elle. Et cette victime c’est Constance Abbocan.

Salhindro haussa les sourcils en soupirant, il ne savait plus quoi penser.

— Lorsqu’elle a basculé de l’autre côté, probablement pas d’un coup, mais plutôt progressivement, sur une période de quelques mois, elle a dû chercher dans ce qu’elle savait pour se reconstruire, en tout cas pour se définir un moyen de survivre à ce traumatisme. Et parce qu’elle travaillait avec les araignées, elle s’est assimilé une partie de ce qu’elles représentent. De même, lorsque la nécessité de *parler* au monde – même si cette communication s’est faite au travers de crimes –, de dire aux autres ce qu’elle ressentait, est devenue trop forte pour être contenue, elle a cherché comment le dire. Son mari n’aura pas manqué de l’informer sur les propriétés de la tétrodotoxine, et étant lui-même ethnobotaniste, il devait connaître l’usage que faisaient les Égyptiens de l’huile de cèdre et donc leurs procédés d’éviscération, à moins qu’il n’ait eu des livres à la maison détaillant cette opération. Autant de choses que Constance Abbocan a pu apprendre au cours de leur vie commune.

— La mort de son mari pourrait être l’élément qui a déclenché sa folie ? demanda Annabel.

— Peut-être. À nous de chercher. Quoi qu'il en soit, elle était déjà particulièrement instable avant ça, il ne suffit pas d'un seul événement, si tragique soit-il, pour faire d'une personne un tueur redoutable. On en revient à un maître mot : c'est un *ensemble* qui provoque un tel résultat. C'est pourquoi il faut voir les crimes comme un immense puzzle détaillant la personnalité du coupable. Parce que ces actes sont le résultat d'une émotion exacerbée, ils sont chargés de parcelles de cette émotion, de la personnalité du tueur. À nous de savoir comment les lire, et comment les rattacher les unes aux autres afin de comprendre le raisonnement qui habite le tueur. Encore une fois : un tueur qui n'est pas psychotique possède obligatoirement sa logique, construite d'après ce qu'il est, et étant l'essence même du pourquoi il tue, elle s'imprègne *logiquement* dans le crime lui-même, à nous de remonter en sens inverse jusqu'à l'individu. Voilà la base même du profilage.

Le silence tomba sur le bureau encombré. Salhindro tapotait de ses doigts boudinés les quelques notes qu'il avait rassemblées.

— Je sais pas... dit-il enfin. Je ne suis pas entièrement convaincu. J'ai peine à croire qu'une femme puisse faire ça. Le sperme dans la gorge des victimes, c'est pas une femme qui penserait à un truc aussi terrible !

— Pourquoi pas ? C'était un leurre, on sait maintenant que Trevor Hamilton n'est pas celui qui a enlevé Lindsey Morgan et abandonné le corps de Carol Peyton, il a un alibi qui tient la route. Tout ce qu'on a sur lui, c'est son sperme sur les victimes et le coup de téléphone qu'il a passé. Il peut n'être qu'un sous-fifre ou un instrument. Personnellement, je ne crois pas qu'il soit complice, les crimes véhiculent un univers bien trop singulier et cohérent pour être l'assemblage de deux personnalités. Pour moi, Trevor n'est qu'un outil dont s'est servi le tueur pour nous dérouter.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas continuer sur ta lancée du symbolique ? renchérit Annabel. Le sperme dans la gorge c'est quoi ? La notion de salissure, de semence gâchée, ou peut-être le moyen de dire « le sperme de l'homme étouffe la femme, l'empêche de respirer, de parler ».

Brolin pointa son index en direction d'Annabel.

— Voilà qui correspond au reste. Tu y es, c'est un élément plus *parlant* que ce que je viens de considérer. Bien sûr, puisque le tueur se donne un mal fou pour ne pas *inciser* ses victimes et malgré tout, il les « ouvre » à la gorge pour déposer le sperme. C'est donc que c'est très important pour lui. Plus qu'un leurre, c'est aussi un moyen de communication. Et je crois que ta dernière hypothèse s'intègre parfaitement avec le reste. Il ne faut pas voir ce sperme comme le résultat d'une attaque sexuelle, mais plutôt comme une attaque contre les hommes. L'homme s'immisce dans la femme, là où il ne devrait pas être, il la pollue, il cherche par tous les moyens à la pénétrer, il l'étouffe dans tous les sens du terme, il la prive de sa voix, lorsque l'homme est *dans* la femme, elle est vide... Ça rejoint ce que fait le tueur lorsqu'il s'en prend à une victime de sexe masculin, comme Christopher Rosamund. Il s'est acharné sur lui, et en particulier sur ses organes génitaux. La source du traumatisme serait-elle là ? Des abus sexuels ? Haine envers l'homme et sa représentation virile en tout cas.

La porte du bureau s'ouvrit dans leur dos. Lloyd Meats entra en s'épongeant à l'aide d'es suie-tout, il venait de s'asperger d'eau.

— On m'a dit que vous étiez ici, lança-t-il en guise de bonjour.

— Ça n'a pas l'air d'aller ? s'inquiéta Salhindro.

— Je viens de perdre ma matinée sur une fausse piste. Jimmy Beahm, le voisin des Rosamund.

— Celui que Dianne Rosamund surveillait ?

— Oui, il agissait à l'instar d'un criminel, planquant quelque chose dans sa cave, d'après ce qu'elle disait.

— Et alors ? Les délires d'une femme un peu parano qui s'emmerde et qui s'invente des trucs pour passer le temps ? proposa Salhindro avec le sourire du célibataire endurci.

Lloyd Meats visa la corbeille à papier et y lança l'essuie-tout roulé en boule.

— Oh non, elle n'avait pas « fantasmé », dit-il. Jimmy Beahm est au chômage depuis plus d'un an, il avait décidé de se faire un peu de fric en cultivant de l'herbe dans son sous-sol.

Salhindro étouffa un gloussement.

Meats hocha la tête avec dérision, il n'avait aucune envie d'en rire :

— Je vous jure, ce type a une installation avec des lampes spéciales dans sa cave, il faisait pousser plusieurs pieds. Je l'ai arrêté tandis qu'il s'enfuyait avec un gros sac que j'ai pris pour sa dernière victime. Il était rempli à craquer de plantes ! Il venait de les arracher et allait s'en débarrasser lorsque je suis intervenu. Le meurtre des Rosamund et la présence de tous ces flics autour de chez lui ont dû lui foutre la trouille et il a voulu tout jeter.

Brolin l'encouragea d'une tape amicale sur l'épaule et des premiers mots qui lui vinrent à l'esprit :

— Tant pis pour le temps perdu, c'est l'essentiel d'une enquête, non ?

— Sauf que cet enfoiré ne s'est pas laissé faire et qu'il a renversé une fillette de huit ans en tentant de s'enfuir. Elle est à l'hosto et aux dernières nouvelles, les médecins ne peuvent assurer qu'elle n'aura aucune séquelle. Tout ça pour dix plants d'herbe ! J'étais à deux doigts de l'abattre, cette pourriture.

Meats se servit un gobelet à la fontaine à eau. Il ne supportait pas l'idée de cette fillette dans un lit d'hôpital, de ce que les statisticiens du crime appelaient « les dommages collatéraux ». Il savait déjà que le soir même, il serait au chevet de la gamine, avec une poupée dans son emballage afin de s'épargner d'avoir à trouver les mots pour les parents.

— Les gars en dessous m'ont dit qu'ils avaient détaillé la bio de Trevor Hamilton, fit-il pour changer de sujet et se focaliser sur autre chose que cette peine et le sentiment de culpabilité.

Salhindro acquiesça.

— Oui, concernant la fouille de son appartement, ça n'a rien donné, on n'a pour le moment rien d'utile. Et l'autre mauvaise nouvelle c'est à propos de la fameuse toxine, la... tétrodoxtine, lut-il. Kiewtz dit qu'on peut se la procurer facilement auprès des pêcheurs californiens, en leur achetant des poissons-globes, il faut ensuite prélever les viscères et d'autres parties du poisson pour en extraire la toxine. N'importe qui ayant des rudiments de

biologie peut le faire. Meats fourragea dans sa barbe en regardant le plafond.

— Chier... murmura-t-il.

Salhindro ignore le fax qui arrivait, il adressa un bref coup d'œil à Brolin et se tourna vers l'inspecteur dirigeant la cellule :

— Écoute, Josh a une théorie sur le tueur. Avec Annabel ils ont fait leur enquête de leur côté. Et... peut-être que tu devrais écouter ça.

Meats fit face au détective privé et à la jeune femme, curieux de les entendre. Il savait que Brolin était capable de véritables traits de génie, mais parfois il allait un peu trop loin dans ses interprétations.

Brolin et Annabel se partagèrent le récit de leur enquête, puis l'ancien profileur détailla son analyse pour recentrer son explication autour de Constance Abbocan, qui d'après lui centralisait tout ce qu'ils cherchaient : elle avait travaillé dans cette base qui prenait une portée symbolique pour le tueur, elle maîtrisait parfaitement le domaine des araignées, son mari était ethnobotaniste et donc pouvait l'avoir formée sur la tétrodotoxine puisqu'il l'étudiait et même sur l'huile de cèdre et son usage dans l'Égypte antique.

Présenté succinctement, il fallait reconnaître que tout cela convergeait, remarqua Salhindro. Mais ce qui acheva de le convaincre fut un détail que Brolin considérait comme anodin. Les gouttes de sang relevées dans la chambre de la première victime avaient été non pas essuyées mais bues. Le tueur avait posé le papier sur les gouttes pour qu'elles soient absorbées plutôt que de frotter le parquet. C'était aux yeux du gros flic un geste typiquement féminin.

Meats, quant à lui, n'attendit pas la fin des déductions, il décrochait déjà le téléphone pour qu'on lui trouve de toute urgence l'adresse de Constance Abbocan.

— J'ai déjà essayé de lancer une recherche, expliqua Salhindro lorsque Meats eut raccroché. Et je n'ai que l'adresse où vivait le couple autrefois, j'ai même creusé dans ce sens juste avant qu'ils n'arrivent (Larry désigna Annabel et Brolin du menton). Mais après la mort de William Abbocan, l'agent immobilier que j'ai eu au téléphone m'a dit que la maison était à

l'abandon, il ne sait rien d'une « Mme Abbocan », en tout cas il ne l'a jamais vue.

— Ça vaudrait le coup d'aller y jeter un coup d'œil, fit remarquer Brolin.

Meats approuva.

— Larry, c'est quoi ce fax qui est arrivé tout à l'heure ? demanda-t-il en devinant le nom « Abbocan » sur la première ligne.

Salhindro se pencha pour prendre la feuille.

— C'est la suite des infos que j'ai demandées sur Mme Abbocan, fit-il en lisant les données.

Son visage s'obscurcit brusquement.

— Merde... Attendez une minute...

Larry se redressa et se mit à fouiller un dossier ouvert sur son bureau jusqu'à trouver ce qu'il cherchait.

Il releva les yeux vers les trois personnes qui le fixaient dans l'expectative.

— Je crois bien qu'on a notre tueur, lâcha-t-il enfin.

Tout scepticisme avait à présent quitté Larry Salhindro. Ce qu'il avait sous les yeux défiait toute coïncidence, à ce niveau, ça ne pouvait qu'être une preuve de culpabilité.

Il montra le dossier ouvert devant lui.

— Ce sont les derniers rapports de Cooper et Alsting sur la biographie de Trevor Hamilton. Où il est question des séjours répétés de Trevor dans un hôpital psychiatrique de la ville, jusqu'au début de 2001. Il était soigné pour des troubles importants, considéré comme psychotique. Mais aucun médecin ne l'a jamais tenu pour dangereux, il n'était pas violent. Il avait peur d'être « morcelé » d'après ce que j'ai sous les yeux. Il est stipulé que Trevor était fasciné par le feu, l'unique source de désir sexuel chez lui semble-t-il. Les médecins pensaient qu'il avait peur d'être absorbé par les femmes lors d'un coït. « Enfant, il n'est pas sorti du cadre œdipien, il assimile sa mère à un objet unique d'amour... Son reflet dans l'œil de sa mère a été perturbé et... »

— D'accord, il avait un problème, en quoi est-ce que ça nous rapproche du tueur ? s'impatienta Meats.

— Justement, j'y arrive. Son premier internement date de la mort de sa mère en 1997. C'est un type assez étrange, il ne vivait plus chez elle, elle l'avait contraint à quitter l'appartement pour qu'il s'assume, et il naviguait entre les petits boulots qu'il ne conservait jamais longtemps. Entre-temps, il ne supportait pas le contact des femmes, trop exclusivement tourné vers l'amour maternel. Il semble qu'avec le décès de sa mère, il n'ait pas été capable de poursuivre, il a refusé cette mort pour finalement être régulièrement interné à partir de là. Jusqu'en 2000, où on l'estime en « nette amélioration puisqu'il est avéré que Trevor Hamilton partage une amitié avec une pensionnaire de sexe féminin de l'établissement et qu'il accepte les contacts physiques – sans ambiguïté – avec elle, ce qui témoigne des

progrès du sujet sur sa pathologie ». Les informations dont je dispose ne mentionnent pas le nom de cette pensionnaire.

Salhindro brandit alors le fax qu'il avait reçu une demi-heure auparavant :

— Et que découvre-t-on ici ? Que Constance Abbocan a été internée à la demande de son mari en 1996, dans le même établissement. Voilà le lien entre Trevor et... celle qui pourrait se cacher derrière tout ça.

— Est-elle sortie de l'hôpital ? demanda Annabel.

— Oui, en 2001, deux mois après Trevor Hamilton.

— Tu as les causes de l'internement ? s'enquit Brolin.

— Non, mais on doit pouvoir insister auprès des médecins, compte tenu des circonstances, pour avoir quelques détails.

Meats bondit au-dessus de Salhindro.

— Tout correspond, fit-il en jetant un rapide regard vers Brolin et Annabel. On met le paquet, Larry, trouve-moi tout ce que tu peux sur cette Mme Abbocan, ce qu'elle fait maintenant, où elle est, tout.

Salhindro jeta un coup d'œil à sa montre.

— On est vendredi soir, fit-il remarquer, la plupart des services administratifs vont fermer pour le week-end, ça va être coton...

— Débrouille-toi, trancha Meats en prenant le téléphone pour composer un numéro de poste interne. Kiewtz ? Rapplique immédiatement dans le bureau de Larry, ramène Alsting, Cooper et... Prends tout le monde avec toi, on a peut-être identifié le tueur.

Brolin se leva, aussitôt suivi par Annabel.

Voyant qu'ils allaient partir, Meats leva le pouce vers eux.

— Beau travail, tous les deux.

Brolin lui répondit d'un vague signe de la tête et disparut dans le couloir. Annabel leur fit un petit au revoir de la main et rejoignit son compagnon.

Dans le couloir, Annabel se rapprocha du privé.

— C'est terminé. Ils vont l'attraper et toute cette horreur ne sera plus qu'un mauvais souvenir d'ici quelques heures.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur tous les inspecteurs de la cellule d'enquête, Cooper, Alsting et les autres. Ils

saluèrent Brolin avant de s'engouffrer dans le bureau de Salhindro.

Dans l'ascenseur, Annabel guetta une réaction sur le visage de Brolin, elle le trouvait bien calme tandis que toute cette sombre histoire prenait fin.

— Joshua... Je... Je me disais qu'on pourrait peut-être passer le week-end ensemble, avant que je reparte... si cela te tente.

Un rictus apparut sur les lèvres du privé.

— Une fois que tout sera terminé, je prendrai une semaine entière de repos, et j'espère bien que tu seras là... En attendant, j'aimerais encore me rendre utile et leur faire gagner du temps à tous...

— Comment ça ?

Brolin posa une main puissante sur les reins d'Annabel alors que les portes s'ouvraient sur le parking souterrain.

— On va aller jeter un coup d'œil à l'ancienne maison des Abbocan. Comme je l'ai dit tout à l'heure, je pense que le tueur a vécu un traumatisme qui l'a poussé dans ses retranchements, quelque chose qui a eu lieu dans son passé. Aussi allons-nous visiter un fragment de ce passé, qu'en penses-tu ?

J'aurais dû m'en douter ! tonna Annabel en son for intérieur. *Il ne s'arrête jamais, pas tant qu'il n'est pas certain que sa proie est à terre, vaincue.* Que pouvait-elle faire ? Le laisser partir seul et rentrer au chalet ?

— J'en pense que tu vas y laisser des plumes un jour, à toujours t'acharner... Bien sûr que je t'accompagne. Et l'adresse, tu sais comment l'obtenir ?

Pour le coup, c'était un vrai sourire qu'il lui adressait.

— Elle était dans le dossier, sous mes yeux, pendant toute cette réunion...

Une fois encore, la Mustang démarra en rugissant pour les porter en direction de l'est.

Parmi les fantômes du passé.

Treize heures trente.

Les rues de Portland sont quasi désertes tant le soleil s'acharne sur la moindre parcelle non ombragée. Les appétits cuits, les humeurs flâneuses évaporées, tout le monde se terre dans son bureau ou chez soi dans l'attente du crépuscule.

Quelque part en ville, le Chose s'active, ignorant l'oxygène brûlant qu'elle aspire, sans égard pour son corps suant, elle n'a pas une seconde à perdre. Déjà six grandes surfaces alimentaires qu'elle visite pour y déposer *ses filles* dans les étalages de fruits et légumes. *Latrodectus*, veuve noire, ou *Atrax robustus*. Dans ce dernier cas, c'est la mort assurée.

Dans l'une d'entre elles, le Chose passe devant le rayon des peluches. Une idée lui vient à l'esprit, une idée redoutable. Mais il y a un risque. Un enfant pourrait être victime de son piège.

Non, pas si elle met l'araignée en hauteur, sur les étagères les plus hautes, celles où seuls les adultes peuvent choisir et attraper la peluche de leur choix.

Sauf qu'un enfant pourrait assister à la scène et en être traumatisé...

Et alors ?

Que deviendra ce gosse ensuite ? Un homme ou une femme, comme les autres ! Il faut donner dans le sensationnel !

Oui, voilà. *Theraphosa blondi*, une mygale gigantesque, surnommée la Goliath d'Amérique du Sud, avec des poils urticants sur le corps qui se confondront parfaitement avec les animaux synthétiques. La Chose va la chercher dans sa voiture, parmi les nombreuses boîtes entreposées à l'arrière du véhicule. Cette mygale causera probablement plus de peur et de traumatisme que de mal – même si la Chose n'aimerait pas être celui ou celle qui se fera mordre par ces énormes crochets –, mais cela contribuera à la légende.

Bientôt la panique submergera la ville tout entière. Les gens sauront qu'ils ne sont en sécurité nulle part, pas même chez eux, ils n'oseront plus bouger dans leur propre maison, ils n'ouvriront plus leur courrier, n'iront plus faire leurs courses, ne prendront plus leur voiture, bientôt la rumeur se propagera, elle s'amplifiera sûrement, et ce sera le chaos.

A cette pensée, la Chose esquisse un sourire.

Sur ce visage fatigué, il ressemble davantage à une grimace.

La Chose a besoin de se reposer. Le corps et l'esprit.

Tout ça devient pénible. Elle n'en peut plus.

Elle serre les poings, elle a les larmes aux yeux.

Non, elle n'a pas le droit de s'arrêter ainsi. *Continue !* hurle son âme. Mais au fond, tout au fond, il y a un enfant qui se blottit dans un angle de pénombre, et qui continue de pleurer.

La Chose agit mécaniquement, sans trop intellectualiser.

Allez, encore deux grands magasins et elle aura terminé.

Au passage, elle s'arrête entre les voitures sur les parkings ; avec cette chaleur, les gens ont laissé un petit espace ouvert tout en haut de leur fenêtre, pour faire entrer un peu d'air, au cas où, pendant qu'ils sont à leurs achats.

La Chose en profite, elle y glisse une petite surprise noire avec une tache rouge sur l'abdomen qui semble dire : « Danger de mort ! » et ça n'est pas tout à fait faux. *Latrodectus menavodi*.

À chaque galerie marchande qu'elle croise, elle s'arrête chez les vendeurs de chaussures. Il n'est pas difficile de déposer discrètement quelques araignées dans les modèles d'exposition, c'est sombre et confortable pour ses créatures, elles y seront bien et se dissimuleront tout au fond, dans l'attente qu'un pied vienne s'approcher d'elles, alors elles se sentiront agressées et mordront de toute leur fureur, injectant le venin hyper toxique dans leur victime.

La Chose n'a pas le temps de se rafraîchir, elle a encore beaucoup à faire, la journée va être longue.

Toutes les bouteilles de gaz sont chez elle, il ne reste plus qu'à les installer. La Chose a réussi à se procurer une arme à feu, qui normalement ne servira qu'une fois, une seule balle sera nécessaire, aujourd'hui, pour sa dernière journée.

Sa dernière journée...
Elle n'en peut plus.
Ce soir elle sera morte.
Elle l'a décidé.

*

**

Annabel et Brolin étaient arrêtés dans la petite bourgade de Cascade Locks, à moins de dix kilomètres à vol d'oiseau de l'ancienne base perdue dans les monts. La toute petite ville était coincée entre les gorges de la Columbia River, et les contreforts sauvages qui s'étendaient sans fin au sud. Une haute colline longiligne entièrement recouverte de forêt dominait la route. L'ancienne maison des Abbocan se trouvant quelque part là-dedans.

Annabel acheta des sandwichs à un vendeur qui semblait sur le point de faire un malaise dans la chaleur de sa cuisine, pendant que Brolin cherchait sur une carte comment monter jusqu'à la bâtisse. Comme beaucoup de scientifiques qui avaient travaillé pour cette base officieuse, les Abbocan s'étaient installés dans un endroit assez proche, et surtout à l'écart de la civilisation, pour éviter tout commérage inutile et toute surveillance.

Ils déjeunèrent dans l'herbe, sous l'ombre d'un sapin de Douglas.

Cela faisait vingt minutes que Brolin n'avait pas dit un mot lorsqu'il rompit enfin ce mutisme :

— Comment ça se passe depuis cet hiver ? Je veux dire, ton quotidien...

— Comme toi, je crois. Seule.

Elle s'empressa d'ajouter après un petit rire ironique :

— Mais pas malheureuse pour autant.

Brolin contempla au loin le flot tranquille de la Columbia et les falaises escarpées qui venaient se planter en son bord. Il savait que la jeune femme éprouvait une attirance ambiguë envers lui, le désir d'une amitié puissante ou peut-être plus... Qu'en était-il de ses sentiments à lui ? Était-il capable

d'éprouver une émotion dense pour quelqu'un ? Pourquoi se sentait-il apaisé lorsqu'elle était là ? Il venait d'y réfléchir pendant de longues minutes. Et il avait fait le choix de s'exprimer :

— Annabel, ces trois dernières années, je me suis reconstruit à partir de vide, pour me protéger, j'ai rempli mon être de blancs pour ne plus souffrir. Et pourtant, à l'idée de bientôt te voir repartir, je crois que ton départ va me remplir d'une-absence, qui elle, sera douloureuse.

La jeune femme se figea. Jamais elle n'aurait pu imaginer Brolin avoir ces mots, c'était au-delà de l'image qu'elle s'était faite de lui.

Elle ouvrit la bouche, et aucun son n'en sortit.

— Nous avons chacun nos vides, nos absences, poursuivit le privé, et je crois qu'ils sont complémentaires...

— Qu'est-ce que tu es en train d'essayer de me dire ? Elle ne reconnaissait plus sa voix, fébrile et si faible.

— Je suis trop souvent focalisé sur un point précis, enchaîna-t-il, et le reste m'échappe, et toi justement, tu as ce sens du terrain, le pragmatisme de l'investigation, tu...

— Joshua, qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'on ferait de bons associés ?

— Je crois, oui...

Elle encaissa la nouvelle avec la puissance d'un train lancé à pleine vitesse. Fallait-il qu'il soit toujours imprévisible ? Et au-delà, était-ce exactement ce qu'il voulait, qu'elle vienne s'associer avec lui ? Il recherchait plus qu'une partenaire en elle, il souhaitait un rapprochement, une entente de tous les jours, atténuer leurs différences. Qu'ils ne partagent plus seulement les mêmes silences, mais le reste aussi.

Annabel posa sa main sur l'épaule du privé. Les yeux de la jeune femme s'abîmaient dans le paysage, quêtant une réponse improbable dans le pied des falaises lointaines.

Ce fut sa seule réponse.

Les branches basses glissèrent sur le pare-brise de la Mustang, et cette dernière déboucha dans une modeste clairière au milieu de laquelle trônait l'ancienne demeure du couple Abbocan.

La peinture avait disparu sur la maison, ne laissant que les lignes parallèles du bois usé et des fenêtres grises. La bâtisse était noire, une tache floue au milieu des hautes herbes palpitantes, semblable à une bête avachie, tournant le dos vers le sommet de la colline.

Un énorme corbeau, aussi gros qu'un poulet, sautillait devant le perron. Il tourna ses globes d'ébène vers les deux intrus qui sortaient de voiture.

— Avec un bon coup de tondeuse, de la peinture fraîche et six mois de ménage, ça peut être un coin sympa, commenta Annabel.

Elle s'étira et épongea son front humide avant d'attraper une bouteille d'eau et de s'en renverser sur tout le visage et les cheveux. Elle la tendit à Brolin qui la refusa.

— Allons jeter un coup d'œil à l'intérieur, dit-il.

En s'approchant, il inspecta le sol à la recherche de traces de pneus récentes. La terre était si sèche qu'elle ne marquait pas, c'était inutile.

— Il y a comme un chemin dans les hautes herbes, montra Annabel. Qui conduit à la porte.

Brolin, qui était plus avancé, désigna le sol du doigt.

— Il y a encore quelques dalles, c'est pour ça.

Le corbeau déploya ses ailes et s'envola en croassant.

— Depuis combien de temps la maison est-elle abandonnée ? interrogea la jeune femme.

— William Abbocan est mort en 1998, et sa femme était déjà internée depuis deux ans. Ça fait donc quatre ans qu'elle est comme ça. Mme Abbocan aurait dû revenir ici en 2001, lorsqu'elle est sortie de l'hôpital psychiatrique, mais ça n'est pas le cas. Elle n'a pas fait rétablir l'électricité, ni rien, en fait on a perdu sa trace presque aussitôt. Pourquoi ?

— Regarde les fenêtres, répondit Annabel, elles sont toutes intactes. Sales, certes, mais aucune n'est cassée.

Brolin monta les quatre marches du perron, jusqu'à la porte d'entrée.

— Personne n'est venu depuis quatre ans. Et des squatteurs dans la région, il ne doit pas y en avoir beaucoup, de toute façon

ils ne doivent pas connaître l'existence de cette maison paumée dans les bois.

Annabel essuya l'eau qui gouttait depuis ses sourcils jusqu'à ses lèvres. Les seuls occupants de cet endroit avaient été un homme mort dans un accident et une femme folle, soupçonnée d'être une criminelle en série. *Parfait !* se dit la jeune femme. *Tout ce qu'il faut pour être à l'aise...*

Brolin prit la petite trousse qu'il avait toujours sur lui, dans la poche arrière de son jean, et en tira un gant de latex qu'il enfila. De sa main gantée, il tourna la poignée de la porte.

— C'est fermé, dit-il. Tu sais crocheter une serrure ? Annabel secoua la tête.

— J'ai essayé une fois lors d'une intervention à New York, j'ai cassé mon instrument dans le trou et il a fallu tout démonter.

— Comme je suis aussi doué que toi, ça peut prendre un moment.

Et lui qui parlait de complémentarité il y a une heure ! songea Annabel en pouffant. Ils formaient un duo de choc !

Brolin rouvrit sa trousse pour en extraire deux tiges métalliques. Il s'accroupit devant la porte et tenta de violer le mécanisme.

— Je vais faire le tour de la propriété pendant que tu fais ça, d'accord ?

Déjà concentré, Brolin répondit d'un claquement de langue sur le palais.

Annabel marcha en direction de la forêt et de sa lisière, contournant un bouquet épais de ronces. Les insectes s'épanouissaient bruyamment. Toute une faune stridulait et bourdonnait dans ce royaume farouche.

Brolin avait bien choisi son moment pour proposer une association. Annabel lui en voulait. Il aurait pu aborder ce sujet avec plus de délicatesse, dans un contexte différent, dans la soirée par exemple... C'était bien lui. C'était une demande trop personnelle, il se mettait en position de danger en cas de refus, lui qui s'était construit une carapace pour éviter toute blessure de l'âme, il n'avait pu contenir sa demande plus longtemps après avoir pris la décision d'en parler.

Que pouvait-elle faire maintenant ? Quitter New York, son travail, ses proches ? Pour trouver quoi ?

La ville et le boulot ne sont que des excuses, c'est l'enquête que tu aimes, le terrain, et détective privé c'est aussi ça... Les proches ? Elle n'avait guère plus que sa grand-mère, qui se ferait un plaisir de lui rendre des visites régulières. Non, concrètement l'idée n'était pas impossible.

Alors quoi ?

Le voulait-elle vraiment ? Que représentait Brolin pour elle ?

Outre son charisme et ce voile de mystère qu'il traînait dans son sillage ? Elle devait répondre à cette question, pour savoir ce qu'elle voulait vraiment.

La margelle en pierre d'un puits dépassait d'un conglomérat de feuilles étoilées. Annabel s'en approcha, pour se rendre compte qu'une plaque de bois vermoulu recouvrait le trou. Curieuse, elle prit appui sur une motte de terre et poussa de toutes ses forces sur le couvercle qui racla sur une dizaine de centimètres.

Une armée de cloportes se mit à courir sur le rebord.

Le puits n'était qu'un artifice de décoration, des pierres montées là pour faire joli, il n'y avait que de la terre à l'intérieur.

Annabel soupira et reprit son examen de la vaste friche, elle se déplaçait en repoussant de la main les herbes coupantes qui lui barraient le chemin.

Soudain, elle arrêta son geste en détectant du coin de l'œil une forme minuscule, presque en contact avec son doigt.

Une coccinelle.

Immédiatement, Annabel fit le lien avec la clairière, Eagle Creek 7. Là où le tueur déposait des veuves noires. Si c'était bien Constance Abbocan, alors elle pouvait être venue ici pour s'approprier les lieux comme elle l'avait fait avec la clairière, et y installer ses maudites araignées.

Elle se tourna. La maison lui semblait tout d'un coup assez éloignée, avec toute cette végétation à la population grouillante autour d'elle.

Ne pas paniquer. Après tout, ça n'était qu'un assemblage de suppositions.

De suppositions cohérentes.

Non, elle ne devait pas se laisser envahir par la peur. Il y avait très peu de chances pour que des veuves noires se trouvent ici, et encore moins pour qu'Annabel en touche une. Alors la probabilité qu'elle se fasse mordre...

Sauf qu'elle ne se sentait plus du tout sereine désormais. D'autant qu'elle portait une robe ample – ils étaient censés rencontrer des experts toute la journée, et Annabel avait pensé qu'une tenue agréable à regarder serait un atout supplémentaire.

Tu n'as qu'à réduire tes déplacements, au lieu de tout visiter, tu peux observer d'ici avant de rentrer rejoindre Brolin à l'intérieur...

Oui, elle n'avait qu'à faire ça et...

De là où elle se tenait, elle pouvait scruter une bonne portion du « jardin ». Et notamment une ouverture un peu trop marquée pour être naturelle dans l'orée de la forêt, juste au-dessus de la maison.

Il n'y avait pas de sentier reconnu à proximité, elle l'avait vu sur la carte de Brolin, ça ne pouvait être qu'une piste de quelques mètres.

Vers quoi ?

Annabel remonta sa robe sur ses jambes, il suffisait de bien regarder où elle mettait les pieds. Où conduisait ce sentier ?

L'intérieur de la maison ressemblait à ces musées historiques que l'on trouve en bord de route dans les petites villes. Tout un intérieur reconstitué dans les moindres détails et figé à jamais. C'était comme si William Abbocan était parti en vitesse un matin sans tout ranger en se disant qu'il le ferait à son retour, et qu'après sa mort, quelques heures plus tard, personne n'eût plus rien touché pendant quatre ans. Il y avait un bol et une cuillère dans l'évier, couverts d'un dépôt beige, et une boîte de corn flakes était renversée sur la table de la cuisine. Son contenu avait été vidé depuis longtemps par les rongeurs.

Les rayons du soleil traversaient les fenêtres en quelques endroits moins sales et poussiéreux, découpant dans le salon des triangles dorés. Les meubles étaient rares, la décoration Spartiate, sans vie et sans goût.

Des bottes de cow-boy étaient couchées dans le vestibule, toutes craquelées. Un fil de soie barrait l'entrée de l'une d'entre elles, vestige d'une araignée de passage. Ce qui, ici, n'avait rien de rassurant.

Brolin déambula dans les pièces, sans savoir ce qu'il cherchait exactement sinon à s'imprégner d'une atmosphère.

Tout était intact. On n'avait touché à rien au cours de ces dernières années, laissant les saisons s'approprier les murs, et les ombres y danser.

Brolin posa machinalement sa main non gantée sur la rambarde de l'escalier.

Il l'ôta brusquement.

Non pas qu'il ne devait pas laisser d'empreintes, bien que cela comptât, c'était surtout ce contact du bois froid qui l'avait surpris. Par association d'idées, il repensa à l'aspect extérieur de cette maison. Sombre, aux angles démultipliés par les jeux d'ombres.

Le bâtiment grinçait dans l'air chaud du jardin tandis que ses entrailles étaient aussi froides que celles d'un mort.

Brolin monta lentement les marches.

Une petite créature courut à l'étage, une souris s'enfuyant vers son abri. Elle ne devait pas avoir l'habitude d'être dérangée.

Joshua remarqua alors la décoloration sur le mur. Plusieurs rectangles plus clairs, les uns après les autres, épousant l'ascension des marches. Des cadres absents.

On avait décroché des gravures ou des photos. Brolin colla son nez dessus. Il était difficile de dire de quand cela datait. Six mois ? Un an ? D'après la couche de poussière, on pouvait supposer que l'opération avait été faite au cours des dix-huit derniers mois. Constance Abbocan.

Elle était revenue chercher les photos. Avec cet éclairage nouveau, Brolin se demanda si le manque de meubles et de décoration au rez-de-chaussée ne provenait pas du fait qu'on était venu se servir. Mme Abbocan avait pris ce dont elle avait besoin après être sortie de l'hôpital psychiatrique, pour s'installer ailleurs. Sous un autre nom ? Et si l'armée l'avait aidée dans cette démarche ? En remerciement de son travail et pour s'assurer qu'elle serait discrète.

Peut-être...

Brolin visita l'étage. Quatre pièces laissées en l'état.

Le lit dans la chambre n'était pas fait. L'odeur de renfermé était puissante, presque piquante.

Au pied d'une étagère, il trouva un livre renversé. Il se pencha et le saisit. La reliure avait mémorisé une position à force de pression, et les pages tournèrent toutes seules jusqu'à s'immobiliser sur des phrases à l'encre passée.

L'une d'entre elles était soulignée :

« L'homme est une corde tendue entre l'animal et le Surhomme, une corde au-dessus d'un abîme. »

Brolin la relut.

Il avait longuement cherché une réponse à ce qu'étaient les tueurs en série. Des centaines de formules incomplètes s'étaient succédé dans son esprit.

Il ferma les paupières un court moment, et remercia Constance Abbocan de lui avoir ouvert son âme.

Puis il reposa le livre sans prendre connaissance de son auteur, il s'intéressait davantage au lecteur, et Nietzsche retourna à la poussière.

Il n'y avait plus rien ici. Constance Abbocan était venue prendre tout ce qui la rattachait au passé. Tous les objets personnels, les photos, et même ses vêtements.

Il ne flottait plus en ces lieux qu'un acre parfum d'oubli.

Le sentier grimpait à flanc de colline.

Les racines et les branches le noyaient si bien qu'il disparaissait après quelques mètres. Personne ne l'avait emprunté depuis un bon moment, pas fréquemment en tout cas, songea Annabel.

Elle se pencha pour ramasser un bout de bois mort dont elle se servit pour soulever les amas de végétaux qui s'entassaient face à elle. Malgré l'attelle, la douleur de ses deux doigts brisés lui fit rapidement prendre le bâton de l'autre main.

La terre était un peu plus tassée sur un sillon d'une cinquantaine de centimètres de large, l'empreinte du sentier. Annabel procéda ainsi pendant dix minutes jusqu'à deviner un mouvement entre les arbres qui épousait le relief de la colline et semblait monter vers un gros rocher saillant.

Les oiseaux piaillaient de tronc en tronc, se répondant depuis les profondeurs de la croûte forestière.

Soudain, toutes les feuilles se mirent à bruisser sous le souffle d'une très légère brise. Annabel tourna sur elle-même pour admirer ce tremblement dans les arbres, c'était comme si la forêt tout entière était prise d'un sursaut.

Cette idée creusa une ride de malaise dans l'esprit de la jeune femme. Tout d'un coup, cette analogie ne lui plaisait plus. *Qu'y avait-il au bout du sentier ?* semblait répéter la nature.

Rien ! C'est toi qui donnes du sens à ce qui n'en a pas... contra la jeune femme.

Elle était décidément une vraie citadine.

Le rocher, couvert de mousse, s'érigait à plus de quatre mètres. Annabel le contourna, suivant le lit de ce qui devait être le sentier.

Le spectacle qui s'offrit à elle était digne d'un film de Tim Burton.

La nature s'était développée en une véritable architecture alambiquée. Les racines d'un chêne poussant au sommet du talus sourdaient pour venir caresser le rocher de leurs doigts noueux, se transformant en arc, et même en voûte. Annabel s'approcha et entra dans ce corridor fermé d'un mur de terre d'un côté et de la haute pierre de l'autre. Bientôt le plafond de racines la surplomba.

L'ensemble se prolongeait sur plusieurs mètres, se coupant de la lumière du jour pour former une grotte à l'odeur d'humus et de champignon.

Le pied d'Annabel heurta un objet creux qui roula sur le sol.

Ses yeux commençaient à s'habituer à la pénombre.

Elle s'accroupit pour tâter de sa main intacte ce qu'elle supposait être un tas de branchettes, de quoi faire un feu.

Ses doigts se posèrent sur de la matière sèche et friable.

Elle palpa plus bas, sur le côté. Cela prenait la texture du cuir, un cuir rêche et racorni. Puis il y avait bien une petite branche, et une autre, parallèle, qui...

Annabel se releva précipitamment.

Elle saisit son bâton et fourragea dans le toit de racines afin de creuser un orifice qui laisse entrer un peu de lumière.

Elle recula et posa son regard sur ce qui dormait au fond de ce boyau.

Un squelette humain.

Il avait en partie brûlé, les vêtements avaient fondu à plusieurs endroits, il ne restait guère que la veste en cuir de reconnaissable. Les côtes de la cage thoracique saillaient en dessous, ce qu'Annabel avait pris pour de grosses brindilles.

Et alors... L'objet creux dans lequel elle avait buté était... un crâne qui avait roulé pour se renverser.

À présent, il fixait la jeune femme de ses orbites abyssales.

Annabel se força à inspirer profondément. Ça n'était pas la première fois qu'elle voyait un cadavre, encore moins un squelette. Il était là depuis assez longtemps pour ne plus contenir le moindre tissu organique, tout avait été rongé par les insectes et les animaux, aussi l'odeur était-elle quasi nulle, hormis cette fragrance de champignon.

Qui cela pouvait-il bien être ?

Elle se remit au niveau du corps et procéda à une analyse sommaire.

Le feu avait consumé tout le haut du corps de la victime, épargnant la portion inférieure, l'abdomen et le visage. C'était la décomposition et le travail des nécrophages qui avaient achevé de le nettoyer.

Les jambes et les avant-bras étaient collés, la victime devait être ligotée lorsqu'on l'avait brûlée.

Mais le pire était dans la position même du cadavre.

Recroquevillé. Comme pour échapper aux morsures du feu.

Il était très certainement vivant lorsqu'on l'avait embrasé.

Annabel espérait qu'il n'était alors pas conscient, tout en sachant que la douleur avait dû le ramener à lui avant la fin de son calvaire.

Du bout de son bâton, Annabel releva un peu le torse.

Elle avait participé à la macabre découverte, l'hiver précédent, d'un charnier lors de l'enquête sur la secte de Caliban, une multitude de squelettes ; elle en gardait quelques souvenirs d'identification.

Le bassin de celui-ci ressemblait davantage à celui d'une femme si sa mémoire était bonne, mais elle ne pouvait le certifier, elle n'était pas experte en anthropologie médico-légale.

En revanche, l'intérieur de la veste en cuir, sur le devant du torse, n'était pas trop abîmé. Et un angle de porte-cartes dépassait de la poche.

Annabel aventura sa main vers la poche intérieure, frôlant le sternum froid.

Un mille-pattes jaillit entre les côtes, il tomba sur le poignet de la jeune femme qui jura en secouant violemment son bras pour éjecter l'insecte. Le haut du squelette s'affaissa.

— Merde...

Cette fois elle réitéra l'opération, plus consciencieusement, et s'empara du porte-cartes. Elle s'étonna au passage d'avoir encore de la suie sur les doigts malgré l'apparente ancienneté du crime.

L'étui en cuir avait souffert également. Il ne restait rien de ce qui ressemblait à une carte de crédit fondue.

Cependant, la carte d'identité n'était pas totalement calcinée.

On pouvait y lire la fin d'une date de naissance et surtout, sur la ligne supérieure :

« ... NSTANCE – DEBORAH – AB... »

Annabel se laissa tomber, assise sur une petite pierre.

Il faudrait vérifier quel était le second prénom de Constance Abbocan, mais elle était déjà prête à parier qu'il s'agissait de Deborah.

Toute cette histoire prenait une tournure qu'elle n'aimait pas.

Elle qui avait cru, trois heures plus tôt, que tout serait résolu avant la soirée, était désormais habitée par le sentiment que le pire était peut-être à venir.

Soudain, une partie de la lumière disparut, et une silhouette se glissa dans la grotte, derrière Annabel.

Larry Salhindro se heurtait à l'imminence du week-end.

La majeure partie des services administratifs qu'il tentait de joindre ne se donnait pas la peine de commencer des recherches dans leurs archives, sachant qu'il y en avait pour plusieurs heures et que c'était bientôt le moment de partir. On lui demandait de rappeler le lundi matin.

Le gros flic tempéra dans un premier temps avant de perdre toute patience et d'opposer à toute récalcitrance un tranchant : « Je vous conseille pour votre carrière de ne pas faire entrave à l'action de la police, il s'agit d'une enquête prioritaire, des vies sont en jeu ! » Lancée d'un même souffle avec le ton adéquat, cette phrase lui ouvrit les portes de services prétendument déjà fermés.

Ainsi, il en sut un peu plus sur l'histoire de Constance Abbocan.

D'après les médecins qui l'avaient suivie à l'hôpital psychiatrique, elle avait été une femme parmi tant d'autres, pas bien installée dans sa féminité, pas sûre d'elle et névrosée, comme beaucoup d'êtres humains de ce pays. Larry savait qu'elle avait été recrutée par l'armée pour ses compétences dans le domaine des arthropodes, et que pendant ces années de discrétion, elle s'était comportée à l'image de tous ses collègues qui vivaient quasiment en autarcie, entre membres du personnel de cette base, probablement pour éviter d'avoir à expliquer aux civils quelle était leur profession ou d'avoir à répondre à des questions embarrassantes du style : « Chérie, pourquoi ne veux-tu jamais que je vienne te voir à ton boulot ? Tu me caches quelque chose ? » Larry imaginait nombre d'explications logiques au fait que Constance était tombée amoureuse d'un autre scientifique de la base, William Abbocan. Ils s'étaient mariés peu après.

L'événement déclencheur eut lieu dans les mois suivants.

Dans les dossiers médicaux, William Abbocan certifiait qu'avant cela sa femme n'avait jamais eu de comportement « anormal ». Elle n'avait pas confiance en elle, et se sentait toujours très embarrassée quant à sa féminité, cependant elle agissait « à l'instar de n'importe quelle femme ».

En novembre 1995, le couple Abbocan avait eu un accident de voiture. William conduisait et il n'avait pu maîtriser sa trop grande vitesse sur une route dans les monts à l'est de Portland.

Sa femme était enceinte.

Elle perdit l'enfant dans l'accident, ainsi qu'une grande quantité de sang. On dut lui ôter la rate, un rein et les organes génitaux qui avaient tous été gravement touchés pendant l'accident.

D'après les psychologues, le « délire de perte » était alors installé.

À mesure que les mois passèrent, elle se remettait physiquement tandis qu'elle semblait psychologiquement.

Dans l'esprit de Constance, c'était un cauchemar sans fin, une injustice improbable, qui la contraignit à fuir la réalité. Une fois encore, les psychologues décrivaient son état par un phénomène de « décompensation » dû au choc de l'accident et de ses conséquences. Une décompensation qui la fit entrer dans son délire.

Un délire de persécution, et de haine envers son mari – qui conduisait ce jour-là et qui n'avait pu éviter l'accident. C'était lui qui l'avait mise enceinte également. Et donc, d'une certaine manière, il était à l'origine de sa souffrance. Ce délire se propagea bien vite aux hommes dans leur ensemble, car c'était un homme qui lui avait pris sa féminité, qui « l'avait vidée » pour reprendre ses propres termes. Et aucun homme n'était intervenu pour la sauver.

Elle devint de plus en plus instable, souvent violente envers son mari qui n'eut finalement d'autre choix que de la faire interner de force en 1996. Internement qui acheva de nourrir la haine de Mme Abbocan pour celui qu'elle avait épousé.

Ayant perdu les attributs de sa féminité, elle ne se sentait plus femme, elle n'était plus « qu'entre deux », entre les bourreaux et les reproductrices. Les rapports mentionnaient

qu'elle s'était alors entièrement rasée, le crâne, mais également les sourcils, le pubis...

Au fil de son internement elle avait développé un refus de tout contact avec d'autres femmes, elles qui pouvaient avoir des enfants, elles qui cédaient aux hommes si facilement, au nom de l'amour. Une notion que Constance Abbocan apprenait à détester. Lors de ses entretiens avec les psychiatres, elle était toujours volubile s'il fallait aborder « l'amour ». C'était un « sentiment pollué », disait-elle, une émotion pure qu'on s'appropriait désormais avec une facilité odieuse pour justifier tout état d'euphorie. Les gens perdaient de plus en plus la notion d'amour, répétait-elle, c'était pour ça que le monde devenait de plus en plus effrayant, et à moins d'un électrochoc qui force les gens à mieux se découvrir, cela ne ferait qu'empirer. On ne retournerait plus aux sentiments purs, c'était fini. Il n'y avait plus que haine et mensonge, c'était ce que son mari et les hommes en général lui avaient appris. Ils l'avaient détruite.

Le jour où on lui annonça la mort de son époux, elle ne témoigna aucune émotion.

Pendant toute la durée de son internement, jamais elle ne montra le moindre signe d'agressivité, elle se contentait de rester à l'écart des autres pensionnaires, hommes et femmes.

Jusqu'à sa rencontre avec un autre patient. Un homme, plus jeune qu'elle, presque adolescent. Lui était là pour un état psychotique, une peur d'être morcelé qui lui faisait craindre les femmes autres que sa mère, récemment décédée. C'était Trevor Hamilton.

Les médecins ne parvinrent pas à expliquer clairement ce qui rapprocha ces deux personnalités, sinon en supposant qu'il y avait chez Constance Abbocan des similarités avec la mère de Trevor. Pour Constance, Trevor ne se posait pas en tant que séducteur, il n'émanait de lui aucune « dangerosité », il recherchait en elle un simple réconfort. Peut-être était-ce ce qui, à elle, lui avait plu. Au début, ils restaient plusieurs heures côte à côte, sans se parler ou se toucher. Ils s'observaient.

D'une certaine manière, eux aussi partageaient les mêmes silences.

Puis on les vit de plus en plus ensemble, à parler lentement, chacun son tour.

Au fil des mois, Constance se laissa repousser les cheveux. Elle accepta même le contact physique avec Trevor, de le prendre par les épaules, et lui se laissa faire.

Les médecins trouvèrent cela très positif, tout en veillant à ce qu'il n'y ait aucun dérapage, leur plus grande peur était un transfert, que Trevor voie en elle sa mère et elle son fils. Mais les entretiens les rassurèrent.

Constance et Trevor se soignaient l'un l'autre.

Trevor eut l'autorisation de quitter l'établissement en janvier 2001, avec obligation de suivi psychiatrique pendant un an. Il en fut de même pour Constance, deux mois plus tard. À la fin de cette période de suivi, les derniers bilans mentionnaient une stabilité incroyable et préconisaient l'arrêt de l'obligation de soins, l'un comme l'autre pouvaient poursuivre des consultations à leur demande uniquement. Ce qu'aucun ne fit.

Larry Salhindro relut :

« *Constance et Trevor se soignaient l'un l'autre.* » En apparence.

Ils avaient dupé le docteur chargé de leur suivi. Ou plutôt elle l'avait dupé.

Pendant quatre années son délire avait pu se construire, et apprendre à se dissimuler, progressivement, pour qu'on ne la persécute plus. Pour qu'un jour, on la laisse ressortir, qu'elle soit libre.

Libre d'agir. Libre de s'adresser au monde entier au travers de ses crimes.

Ces quatre années lui avaient appris à cacher ses troubles parce que la société n'en voulait pas. Tout ce qu'elle dirait ou ferait devrait être dit ou fait dans le plus grand secret.

Et pendant quatre ans, elle avait élaboré son projet.

À présent, Larry réalisait à quel point Brolin avait vu juste. Le tueur s'était construit peu à peu, de ce qu'il *était* et de ce qu'il *savait*.

La passion de Constance Abbocan pour les araignées avait dû s'assimiler avec ses souffrances, et bon nombre d'analogies l'avaient séduite. Ainsi l'aspect solitaire de la créature, qui ne se

sert du mâle qu'une fois, pour l'accouplement, avant de le chasser ou, mieux, de le dévorer. L'araignée vivait seule, ne supportant pas la présence d'une autre femelle à proximité. Tant d'éléments qui lui correspondaient parfaitement.

Pendant son internement, la haine de Constance pour les hommes s'était effacée au profit d'une rage envers les femmes qui ne s'émancipaient pas. Les hommes n'étaient finalement que des objets dérisoires... Les femmes, elles, avaient le pouvoir de procréation, elles n'avaient pas besoin de l'homme, juste de sa semence, et pouvaient se suffire à elles-mêmes. Mais les femmes d'aujourd'hui étaient vides, elles se laissaient étouffer par l'homme...

Larry supposait qu'il y avait aussi une large part de jalousie destructrice dans le délire de cette femme tueuse.

Il en savait davantage sur sa folie à présent. Il n'y avait plus l'ombre d'un doute. Ils tenaient leur coupable.

Restait à retrouver sa trace, ce qui était beaucoup plus difficile, et ils avaient très peu de temps.

Elle n'avait pas le profil d'une personne fréquentant les milieux de la délinquance, se procurer de faux papiers d'identité n'était pas une tâche facile, et Salhindro était prêt à parier qu'elle ne l'avait pas fait. Elle se cachait quelque part dans la région. Un travail au noir ? Peut-être en indépendant, à son compte, pour plus de sécurité.

Et il y avait son état, elle ne se considérait plus comme une femme. À coup sûr, elle s'était à nouveau rasée entièrement depuis sa sortie, elle portait une perruque au quotidien pour ne pas attirer l'attention et la retirait le soir venu, lorsqu'elle était seule. Peut-être se déguisait-elle en homme ? C'était une hypothèse à ne pas négliger. Ils pouvaient chercher une femme se faisant passer pour un homme... Et à ce petit jeu, Larry pressentait qu'elle pouvait être très bonne.

De toute façon ils allaient mettre la main sur elle, elle n'avait aucun réseau criminel sur lequel s'appuyer, elle était toute seule. Elle s'était servie de Trevor Hamilton pour sortir de l'hôpital psychiatrique et pour brouiller les pistes, lui demander probablement sa semence qu'elle conservait au congélateur pour la déposer dans les corps ensuite. C'était fort probable...

Larry n'était pas un expert en la matière, mais il supposait qu'on ne pouvait déceler la congélation préalable du sperme sans procéder à des tests plus élaborés que les protocoles courants d'autopsie. Trevor n'était qu'un pantin, et Larry avait acquis la certitude qu'il ne savait rien des meurtres.

Il imprima les différents documents qu'il venait de recevoir par e-mail.

Le témoin lumineux de son téléphone clignotait. Un message pendant qu'il effectuait ses recherches. C'était l'inspecteur Alsting qui lui demandait de rappeler de toute urgence.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, Larry. Je commence par la mauvaise : Trevor Hamilton vient de décéder à l'hôpital.

— Merde...

— Mais tout n'est pas perdu, mon vieux, la bonne c'est que le tueur vient d'abandonner un nouveau cadavre, lança Alsting sans plus de forme.

— T'appelles ça une *bonne* nouvelle ?

Larry était excédé, il avait failli ajouter « connard ».

— Celui de Dianne Rosamund. C'est un peu cynique je te l'accorde, mais on savait qu'on ne la retrouverait pas vivante. Elle est à côté d'un étang pas très loin de la ville. Meats est sur place.

Larry ouvrit la bouche sans avoir le temps de s'exprimer, Alsting enchaîna dans la foulée :

— Il semble que le tueur soit pressé. Il n'a pas attendu la nuit pour laisser le corps, il s'en est débarrassé il y a moins d'une heure et un témoin l'a vu. C'est ça l'aspect « positif ». Il s'agit d'une femme blonde, conduisant une voiture rouge.

Le filet se resserrait.

Agenouillée dans la grotte de terre, de pierre et de racines, Annabel releva la tête.

Elle venait de remarquer le changement de luminosité, quelqu'un était dans son dos.

Son Beretta était accroché à sa hanche, sous son débardeur, elle ne le quittait plus maintenant qu'elle savait que le tueur en avait après eux. Son attelle à la main droite l'empêchait de se servir de son arme correctement, et elle se savait nettement moins habile de sa main gauche. Pas le temps d'y réfléchir.

Tout son corps pivota, ses jambes la propulsant vers le haut, pendant que son bras allait chercher l'arme.

— C'est moi ! Joshua !

La silhouette était en contre-jour, mains tendues devant elle. Le contour se précisa.

— Merde, ce que tu m'as fait peur ! souffla-t-elle.

— Je suis désolé. Je ne t'ai pas trouvée en bas, dans le jardin et puis j'ai vu ce début de chemin jusqu'ici... La maison a été vidée de tout ce qui pouvait être intéressant, photos ou journal intime. Constance Abbocan est passée par là à sa sortie d'hôpital psychiatrique.

— Elle ou quelqu'un d'autre...

Annabel s'écarta pour dévoiler le squelette sur le sol.

— Tiens, il y avait ça dans la veste.

Elle lui tendit la carte d'identité en partie fondue. Brolin était contrarié. Tout s'expliquait parfaitement si le tueur était Constance Abbocan. S'il s'agissait bien de son squelette ici, alors c'était à n'y plus rien comprendre. Il secoua la tête.

— Ça pourrait être une mise en scène, pour nous tromper nous faire croire qu'elle est morte, suggéra-t-il.

— Mais ça peut aussi être elle. Ce qui signifierait qu'on fait fausse route depuis un moment. Josh, et si... ton profil n'était pas tout à fait juste, après tout, ça tient plus de l'art que de la

science, tu vois ce que je veux dire, peut-être que ça n'est pas une femme, on ne doit pas se limiter uniquement à ce champ...

— Pour moi, le tueur est une femme. *Tout* converge en ce sens.

Brolin agita ce qui restait de la carte d'identité.

— Redescendons en ville, il faut prévenir Meats et Larry. Ils retrouvèrent la voiture et moins d'une demi-heure plus tard Brolin captait à nouveau un réseau pour appeler Salhindro. Larry ne lui laissa pas le temps de parler du squelette :

— On la tient presque ! s'écria-t-il dans le combiné. Josh, elle a commis sa première erreur, on a un témoin qui l'a vue ! Pas distinctement, mais il a aperçu une femme blonde qui sortait un paquet blanchâtre de son coffre de voiture, ce type est allé voir ce que c'était lorsqu'elle est partie et il a découvert le cadavre de Dianne Rosamund. Meats est sur les lieux.

Il y eut un sifflement dans le combiné. Salhindro ajouta :

— Autre chose : Trevor Hamilton est mort. Il ne s'est pas remis de sa chute.

Brolin marqua un blanc, puis il se reprit. Pour l'heure il n'était temps que de se consacrer à ce qui les faisait avancer :

— Larry, peux-tu te procurer le dossier médical de Constance Abbocan, des radiographies ou n'importe quoi dans ce genre, comme son fichier dentaire par exemple ? Il faudrait que tu envoies un inspecteur avec un des anthropologues ou odontologues qui travaillent avec le Dr Folstom, c'est important. Il y a un squelette chez les Abbocan, dans leur ancienne maison, et il se pourrait que ce soit Mme Abbocan.

Brolin lui expliqua tout, ce qu'ils avaient fait et comment remonter jusqu'au cadavre dans sa grotte étrange, et il raccrocha.

— Ils envoient quelqu'un ? questionna Annabel.

Brolin acquiesça et répéta tout ce que son ami avait dit.

— Regarde dans la boîte à gants, s'il te plaît. Il doit y avoir un carnet de notes avec la liste de nos suspects. Tous les arachnophiles de la région.

Annabel s'exécuta et trouva ladite liste. Ils s'arrêtèrent dans une petite cabane en bois où on servait de la bière locale.

— J'ai un contact au service des immatriculations de l'État, si je peux le joindre il nous renseignera sur la couleur des voitures parmi les noms de notre liste.

Annabel, qui avait souvent recours au même service pour la ville de New York, siffla doucement.

— Ça peut nous prendre des heures le temps de tous les contrôler.

— Pas si on réduit la liste aux femmes.

— Josh, le tueur est en train de nous manipuler ! Écoute, je suis catégorique sur un détail : celui – ou celle – qui m'a attaquée dans les bois la première fois n'avait pas ou très peu de cheveux, je pense qu'il est chauve. Ce qui signifie que le tueur portait une perruque cet après-midi lorsque ce témoin l'a vu sortir de sa voiture. Et d'autre part, il est particulièrement costaud, ça je peux te l'assurer. Un peu trop pour une femme, il me semble.

Après une courte pause, Annabel ajouta sur un ton plus conciliant :

— Je reconnais que ton profil psychologique est en tout point logique, les détails s'imbriquent parfaitement, lorsque tu les expliques selon ta méthode, et à t'écouter je ne peux que m'accorder avec toi, le tueur est une femme. Mais le contact que j'ai eu avec lui me pousse à penser le contraire.

Brolin n'était pas d'accord.

— Quoi qu'on en pense, même le plus ingénieux des criminels ne peut falsifier le « pourquoi » il tue vraiment sans que cela apparaisse d'une manière ou d'une autre. Cela étant, je comprends ton point de vue. Pour le moment nous n'avons pas beaucoup d'alternative, alors commençons comme ça et si cela ne donne rien, nous élargirons les recherches... Si les flics ne l'ont pas attrapée entre-temps.

Brolin prit un stylo et entoura les noms de femmes sur leur liste.

— Josh, pourquoi ne pas laisser Meats et ses hommes faire ce boulot ? Tu ne crois pas qu'on en a déjà assez fait ?

— Meats est sur la nouvelle scène de crime, l'inspecteur Balenger est en chemin pour expertiser « notre » squelette, et les autres sont soit en train d'assurer la protection des deux

couples supposés être les prochaines victimes, soit en train de retourner toute la ville pour découvrir sous quelle identité se cache Constance Abbocan aujourd'hui, alors je crois que ça vaut le coup qu'on poursuive encore un peu, tu ne crois pas ?

Les choses présentées ainsi, que pouvait-elle dire ? Les trois quarts de la division criminelle se consacraient déjà à cette affaire et la criminalité à Portland ne s'était pas figée pour autant, pour laisser à la police le temps de tout résoudre.

Brolin appela son contact qui était en train de rentrer chez lui. Il fit demi-tour et les rappela vingt minutes plus tard. Il était presque dix-neuf heures. Dehors le soleil ne faiblissait presque pas même si l'air prenait une teinte moins agressive, plus orangée.

Il fallut une heure supplémentaire pour dégager deux noms. Deux femmes qui, parmi la liste des personnes ayant un rapport avec les araignées, conduisaient une voiture rouge. Deux suspects dont l'une était blonde. Gloria Helskey. La chef de projet à NeoSeta.

— Maintenant qu'on a l'adresse, on va retourner sur Portland pour te louer une voiture, expliqua Brolin. Plus de temps à perdre, et tu vas aller jeter un coup d'œil chez Gloria Helskey.

L'autre était Debbie Leigh. Cette jeune femme rousse qui tenait une boutique d'arthropodes et de serpents en centre-ville.

Brolin avait une intuition. Il préférait envoyer Annabel sur la première suspecte, l'éloigner d'un danger potentiel. Car plus il y pensait, plus cette Debbie Leigh correspondait au profil du meurtrier.

Suffisamment en harmonie avec ses araignées pour s'en être tatoué une sur la nuque.

Et maintenant qu'il repensait à elle, Brolin se souvenait qu'elle avait mentionné l'ouverture de sa boutique, juste avant l'été 2001. Quelques mois après la sortie d'hôpital de Constance Abbocan.

Car pour Brolin il ne faisait aucun doute qu'ils étaient toujours à la recherche de Mme Abbocan. Le squelette brûlé dans les bois n'était qu'un leurre. La biographie de Constance était bien trop en adéquation avec le profil du tueur. Elle était

leur coupable. Sans aucun doute. Elle n'avait fait que changer d'identité.

— Pourquoi penses-tu que le temps presse à ce point ? interrogea Annabel. Il ne va tout de même pas attaquer un nouveau couple cette nuit ! Pas si rapidement !

— Je n'en sais rien, c'est une impression. Jamais le tueur n'avait commis la faute d'abandonner un cadavre en plein jour, d'habitude il est excessivement prudent. S'il a pris ce risque c'est qu'il ne pouvait faire autrement, c'est qu'il est pressé.

Brolin vida son gobelet en plastique avant de se lever.

— On ferait mieux de mettre la main sur lui sans tarder. C'est un être étrange, et s'il est pressé, c'est qu'il nous prépare quelque chose.

Le privé en avait l'intuition. Le pire était peut-être à venir.

La nouvelle s'était propagée comme un incendie dans une forêt de pins, les véhicules de presse affluaient sur les « lieux du crime ». Un bord de route boisé, tout près d'un étang, sur la route d'État 224. Il n'y avait rien d'autre qu'une bande de bitume et des troncs de part et d'autre. Les journalistes se succédaient pour saisir une image, une ambiance, n'importe quoi pourvu qu'il y ait des ombres et que ça puisse faire fantasmer des milliers de téléspectateurs pour le journal du soir.

L'inspecteur Lloyd Meats tourna le dos au groupe d'individus qui lui posaient des questions en tendant leurs micros.

Les hommes du légiste emportaient en ce moment même le corps *trop léger* de Dianne Rosamund. Il était entièrement enroulé dans de la soie fibreuse. Et la présence de l'eau à proximité terminait de signer sans doute possible l'identité du meurtrier.

Meats retourna vers la voiture de patrouille dans laquelle était assis Mack Vargassian, leur « précieux » témoin. En fait, il n'avait pas vu grand-chose, c'était un vieil homme qui venait pêcher ici presque tous les jours, dans la Clackamas River dont l'étang n'était que le cul-de-sac d'une minuscule ramification. En fin d'après-midi, il avait rangé ses affaires, mis sa canne sur son épaule et avait rejoint le bord de la route. Il garait sa camionnette à moins d'un kilomètre, sur le parking d'une station d'essence qu'on pouvait distinguer au bout de la longue ligne droite, à la sortie des bois. En chemin, il avait aperçu une voiture rouge, il ne savait pas de quelle marque – il n'y connaissait rien – avec une femme blonde qui tirait de son coffre une forme ratatinée, semblable à un sac de couchage blanchâtre. Enfin, il supposait que c'était une femme parce que l'individu au loin avait les cheveux assez longs. Le temps que Mack Vargassian se rapproche – il était à trois ou quatre cents

mètres –, la femme avait jeté son paquet sur le bas-côté et démarré sans perdre de temps.

Meats se pencha pour saluer le vieil homme. Il fit signe à l'officier de police à ses côtés :

— C'est bon, vous pouvez le ramener à sa voiture.

Mack Vargassian était solide. Il n'avait pas paniqué en arrivant au niveau du « paquet blanc » et en s'apercevant qu'il y avait une femme morte dedans. Il avait fait de grands signes au premier véhicule qui était passé pour qu'on prévienne la police et lui était resté près du corps afin que personne ne s'en approche. Il avait fait preuve de courage et de bon sens.

Plus que tout le reste, c'était la dernière portion de son témoignage qui avait intrigué Meats. En effet, Vargassian disait avoir vu l'automobile rouge s'arrêter tout au bout de la route, comme pour entrer dans la station-service. Ensuite il était tombé sur le cadavre et n'avait plus pensé à regarder dans cette direction.

Lloyd Meats prévint l'autre inspecteur présent sur les lieux et il monta dans sa propre voiture.

La station-service n'était pas très grande, elle comportait des toilettes et un snack fermé ainsi qu'un parking pour une douzaine de véhicules. Meats se gara et marcha tout autour, juste pour se faire une idée des lieux. Aucune voiture rouge aux alentours.

Les pompes n'étaient pas équipées pour le service automatique, il fallait obligatoirement payer à la caisse. On ne remonterait pas jusqu'au tueur avec l'empreinte de sa carte de crédit, il avait sûrement réglé en liquide. Avec de la chance le caissier pourrait décrire sa cliente.

Meats allait entrer dans le bâtiment gris lorsqu'il aperçut une caméra de surveillance braquée sur les pompes. Il fit claquer sa langue contre ses dents, émettant une série de petites aspirations. Ça, c'était un bon point pour eux. Si la caméra marchait et si elle enregistrerait.

Le caissier ne parut pas surpris lorsqu'il vit l'insigne de police de Meats. Avec toute cette agitation dans les bois, il s'était attendu à une visite de ce genre.

— Ah, la caméra ? Bien sûr qu'elle marche ! C'est obligatoire. Mon assurance me l'a imposée, ça évite qu'un type se pointe, qu'il fasse le plein et se tire sans payer. Avec ça on peut le retrouver plus facilement. Sauf quand c'est une bagnole volée, ça arrive parfois.

— Aux alentours de dix-sept heures, une femme blonde avec une voiture rouge est venue ici, vous savez si elle s'est arrêtée pour remplir son réservoir ou si elle s'est simplement garée là, sur le parking ?

— Non, non, elle a mis de l'essence dans sa voiture. Je m'en souviens.

— Vous pourriez la décrire ?

— Euh... bah, je sais pas trop. C'est que des gens j'en vois tout le temps, on finit par plus vraiment les regarder, on les confond tous. J'ai eu une bonne cinquantaine de clients dans la journée...

Meats fit signe qu'il comprenait. C'était courant, les témoins conservaient rarement plus qu'une impression générale, une couleur de vêtement ou de cheveux, sans détails.

— Et la cassette, je pourrais la voir ?

— Oh, euh, oui. Dites, vous allez me la remplacer ?

Meats soupira et posa un billet de dix dollars sur le comptoir. Le caissier disparut dans un réduit attenant et en revint avec une cassette vidéo à la main.

— Peut-être que vous voulez la voir maintenant ?

— C'est possible ?

— Oui, j'ai un magnétoscope derrière, avec un petit écran, je vous préviens c'est noir et blanc, c'est comme ça que ça enregistre.

Ils visionnèrent la cassette en accéléré, après l'avoir calée sur la fin d'après-midi. À trois reprises, Meats lui ordonna de repasser en vitesse normale lorsqu'une femme seule descendait de voiture. Le noir et blanc ne permettait pas de distinguer précisément la couleur des véhicules.

L'horloge digitale incrustée dans la vidéo indiquait 17 : 19 lorsqu'une Datsun de couleur s'arrêta. Une femme, très certainement blonde, en sortit, manifestement pressée. On ne

pouvait distinguer clairement son visage, elle ne levait jamais la tête.

En revanche, la plaque minéralogique était en partie lisible.

Et Meats sut qu'avec un rapide traitement de l'image par un professionnel, on parviendrait à lire le numéro d'immatriculation.

Cette fois il la tenait.

Ce fut par la radio que Brolin apprit la nouvelle.

Trois personnes venaient d'être hospitalisées suite à une morsure d'araignée. L'une d'entre elles était morte quelques minutes plus tôt, les deux autres étant dans un état jugé « sérieux ».

Trois en une journée.

Le tueur accélérait le rythme.

Avant d'arriver devant l'immeuble où logeait Debbie Leigh, Brolin entendit un nouveau flash d'information annonçant qu'une quatrième personne avait été mordue. Les autorités sanitaires de la ville prenaient le problème très au sérieux et la police, tout en admettant qu'il s'agissait peut-être d'un acte criminel, ne faisait pour autant aucune recommandation de prudence, jugeant le problème « préoccupant » bien que relativement « localisé » au regard du nombre d'habitants à Portland.

Brolin coupa la radio et sortit. Il était au sud du centre-ville, devant un immeuble moderne. C'était déjà un mauvais point pour lui. On savait que le tueur emportait ses victimes et les conservait deux ou trois jours à ses côtés, ce qui ne semblait pas pensable dans un immeuble.

La boutique.

Oui, il faudrait y faire un tour, c'était peut-être là que les preuves se trouvaient.

Le détective privé entra dans le hall à la recherche des escaliers vers le sous-sol, vers le parking. Une fois en bas, il entreprit d'examiner toutes les places sur les deux niveaux jusqu'à localiser le véhicule de Debbie Leigh dont son ami au service des immatriculations lui avait donné une description ainsi que le numéro de plaque minéralogique.

La voiture était au premier niveau. Brolin posa la main sur le capot, il était chaud. Ce qui n'a rien d'étonnant avec ce temps,

s'entendit-il dire. Pour peu que Mlle Leigh laisse sa voiture dehors toute la journée quand elle travaille...

Au moins il pouvait légitimement supposer qu'il la trouverait chez elle.

Il remonta dans le hall, vérifia le numéro d'appartement sur les boîtes aux lettres et prit l'ascenseur jusqu'au quatrième et dernier étage.

Les options étaient restreintes. Brolin devait être naturel, ne pas éveiller ses soupçons, faire comme s'il avait d'autres questions sur les araignées, des points urgents à clarifier. Une fois dans l'appartement, face à face, il pourrait la sonder.

Il espérait être plus fort qu'elle à ce petit jeu.

Sa main s'égara sur sa hanche pour tâter le renflement de son arme à feu.

Ne pas éprouver de stress, être calme. Il y avait plus de neuf chances sur dix pour que Debbie Leigh soit une femme respectable.

Il frappa à la porte.

Brolin espérait simplement détecter à temps s'il était sur la dixième possibilité. La porte s'ouvrit.

*

**

Annabel était au volant de la voiture que Brolin lui avait louée, en direction du nord-ouest de Portland.

Le soleil était à présent bas sur la ligne d'horizon, flirtant avec les sommets de collines, il les arrosait de son ornement du soir.

Brolin avait insisté : « Tu te gares à bonne distance. Ça ne sert à rien de te faire remarquer, tu t'assures juste qu'elle est chez elle et tu te planques pour la surveiller. Au moindre détail qui te semble suspect, tu appelles Larry. Surtout, tu ne prends pas de risque, tu y vas pour la surveiller, c'est tout, au cas... » Elle l'avait interrompu. Il était agaçant parfois, à vouloir contrôler la situation à la perfection. Elle n'était pas stupide non plus, elle connaissait son boulot et savait qu'elle n'avait pas de mandat – qui, même si elle avait été sur sa juridiction, lui aurait

probablement été refusé par manque de preuves – et que Gloria Helskey n'avait très certainement rien à se reprocher.

Elle n'y allait que pour faire un peu de surveillance.

Et si l'occasion se présentait, elle pourrait toujours s'approcher un peu. Pour ouvrir le coffre de la fameuse voiture rouge par exemple, pour y chercher une trace de soie. Annabel n'avait aucune idée de la manière dont elle ouvrirait ce coffre, elle se faisait confiance. Elle improviserait.

La voiture quitta l'autoroute 26 à Cedar Mill, une ville de la banlieue, et traversa la bourgade pour rejoindre une rue moins construite qui serpentait entre les arbres.

Le salaire de Gloria Helskey devait être confortable puisqu'elle possédait un appartement à Coos Bay sur la côte, et une ferme rénovée à proximité de son travail. Annabel s'engagea dans l'impasse qui conduisait à cette ferme isolée par un pâturage d'une vingtaine d'hectares où n'évoluait plus un seul animal.

La barrière de bois qui délimitait l'accès à la propriété n'était pas fermée. À en juger par son état, elle ne devait guère être déplacée souvent, remarqua Annabel au passage.

Elle suivit le chemin au gré des ornières capricieuses en admirant l'étendue paisible qui l'entourait. C'était un endroit agréable pour vivre. Reposant.

Et un peu triste, pensa Annabel. Oui, c'était triste de voir toute cette herbe sans animaux pour s'y épanouir. Ça manquait de vie.

Au bout de la route, Annabel fit prendre un peu d'élan à sa voiture pour monter le talus qui masquait la ferme. Son cœur tressauta. Elle ralentit, presque à l'arrêt.

Les mains crispées sur le volant, elle s'enfonça dans son siège.

Lloyd Meats n'avait pas voulu que le groupe d'intervention de la police se joigne à lui et ses hommes. Ils devaient se tenir prêts, en cas de besoin, on ferait appel à eux. Pour l'heure, il fallait s'assurer que le tueur était chez lui. S'il n'était pas là, il faudrait se cacher et attendre son retour, on ne pouvait pas prendre le risque de débarquer à vingt autour de sa maison et qu'il s'en rende compte au moment de rentrer.

La sagacité de Brolin lui avait fait dresser le bon profil.

Le tueur était une femme. Spécialiste des araignées, et employée par la firme NeoSeta, l'une des pistes que la police n'avait pas vraiment exploitées jusqu'à présent, par manque de temps.

La vidéo de la station service l'avait trahie. Sa plaque d'immatriculation. Gloria Helskey.

Dès le nom et l'adresse dévoilés, Meats avait foncé. Il ne savait rien d'elle. Était-ce la nouvelle identité de Constance Abbocan ou cette dernière était-elle l'innocente victime d'un quiproquo ? Qui se cachait réellement derrière Gloria Helskey ?

Même s'ils l'arrêtaient ce soir, il resterait encore de longues heures de vérification avant de clore le dossier et de le passer au procureur.

Les deux voitures banalisées s'engagèrent sur une route qui, d'après la carte, était parallèle à la ferme de la suspecte. Ils stoppèrent devant un ancien silo agricole abandonné, branlant dans le vent comme une tour de guet touchée par la guerre.

Meats se tourna vers l'inspecteur Cooper qui l'accompagnait.

— On va couper à travers champs pour se rapprocher de la ferme discrètement, on laisse les véhicules ici avec Perkinson, les autres viennent avec nous.

Cinq inspecteurs de police se mirent à gravir la butte du silo. De l'autre côté, ils n'auraient qu'une barrière à franchir et

un demi-kilomètre à marcher jusqu'au bâtiment, si Meats avait correctement interprété sa carte.

Meats n'était pas tout à fait au sommet de la butte lorsque Cooper s'inquiéta :

— Merde, qu'est-ce que c'est ? Un feu de forêt ?

De la fumée noire se dilatait dans les hauteurs célestes.

Meats accéléra jusqu'au sommet et posa une main sur son front pour se protéger du soleil.

La colonne de fumée ressemblait à un intestin de coton teint, se dépliant vers l'infini. Elle provenait de la ferme.

Brusquement, une boule de feu jaillit au loin, ronde et gourmande, elle grossit en une seconde avant que ses flammes ne ternissent et viennent alimenter à leur tour le tronc de fumée. Le grondement de l'explosion fit trembler le sol sous les pieds des inspecteurs.

— Oh, putain ! s'écria Meats. Retournez aux voitures ! Retrouvez la route, de l'autre côté ! Foncez sur place et appelez les secours !

Lui se mit à courir en direction de l'incendie.

Il dévala la pente en évitant de justesse l'entorse de cheville, sauta par-dessus une barrière en piteux état et traversa un pâturage laissé en friche. Il transpirait à grosses gouttes, sa chemise trempée, lorsqu'il arriva aux abords de la propriété. Ses poumons lui faisaient l'effet de deux sacs en papier gonflés à bloc et qui menacent de se rompre à chaque pas supplémentaire.

La ferme avait la forme d'un L dont l'une des ailes brûlait. Une armée de flammes débordait par toutes les issues, grimpant le long des murs, tirant ses flèches incandescentes en toutes directions pendant que la fournaise crépitait à la manière de mitrailleuses devenues folles. Une portion du toit avait été soufflée par l'explosion.

Meats aperçut alors l'alignement de bouteilles de gaz sous l'un des murs. Le feu rampait depuis une fenêtre en leur direction, étendant ses bras tentaculaires vers la demi-douzaine de bombes en puissance.

La voiture rouge était bien là, déjà avalée par le roulis mécanique de l'incendie qui se propageait hors de la bâtisse.

Une seconde voiture se trouvait en plein milieu du chemin, portière ouverte du côté conducteur.

Meats se mit à fouiller la maison du regard.

Une seconde explosion déchira l'aile déjà éventrée de la maison.

Meats fut plaqué dans l'herbe par l'onde de choc et le souffle brûlant du champignon rougeoyant.

Il cligna des yeux plusieurs fois à la recherche de ses repères.

Ses oreilles sifflaient.

Il se rendit aussitôt compte qu'il avait un goût de cendre dans la bouche. Il releva la tête.

Il pleuvait des centaines de bardeaux ardents qui entraient en contact avec la terre en émettant un « *pschiii* » aigu, libérant ainsi le parfum suffocant du carbonisé.

C'est au milieu de ce chaos symphonique que Meats la vit.

La présence dans la maison, dans l'aile encore intacte, au-delà de cette porte grande ouverte vers les ombres de la demeure.

Elle avait disparu, quelque part dans une des pièces. Cette silhouette qu'il connaissait. Meats hurla dans le vacarme :

— Annabel ! Sortez de là ! Tout va sauter ! Son cri fut aussitôt englouti dans le rugissement du feu. Ce dernier tournoyait, il gonflait rageusement pour gagner davantage encore en bestialité. Le feu prenait possession des lieux et personne ne pouvait plus l'arrêter. C'était une créature féroce, implacable, une machine de destruction.

Meats se releva brutalement et courut vers la porte ouverte.

Les flammes s'intensifièrent et leurs doigts griffus agrippèrent les bouteilles de gaz.

Brolin marchait dans la rue.

Debbie Leigh n'était pas seule lorsqu'il était arrivé. Elle était en compagnie de ses parents, arrivés la veille de Tucson. Ils avaient passé tout ce temps ensemble, Brolin s'en était assuré habilement, sans poser la question directement pour ne pas se montrer agressif ou suspicieux. De nombreuses photos de Debbie en compagnie de sa famille ou de ses différents petits amis tapissaient les murs de son salon, témoignant par là d'une joie de vivre et surtout d'un passé construit sereinement. Loin des quatre années d'hôpital psychiatrique de Constance Abbocan. Debbie Leigh n'était pas le nouveau nom de cette meurtrière, elle n'avait rien à voir avec tout cela, c'était à présent une évidence.

Il s'était planté.

Il prit son téléphone portable et essaya de joindre Annabel, il tomba sur la messagerie. Avait-elle coupé sa sonnerie pour surveiller la maison de Gloria Helskey ?

Gloria Helskey.

Non, pas elle. Brolin se rassura en se rappelant qu'il l'avait aperçue le matin même lors de son très bref passage à NeoSeta, en compagnie du professeur Haggarth. Et le tueur avait eu le temps, l'après-midi, de larguer un nouveau cadavre en banlieue sud-est de Portland, à l'opposé de NeoSeta. Matériellement, Gloria n'avait pas pu le faire en sortant de son travail en fin d'ap...

Sauf si elle avait pris son après-midi.

Non, elle...

Pourtant Brolin se devait de considérer cette option comme possible.

Rappelle-toi, tu sais que Gloria Helskey travaillait pour l'armée, dans cette base près de la clairière, elle est spécialiste des araignées...

Le privé essaya de se remettre en situation, le jour où ils avaient parlé ensemble à NeoSeta ; portait-elle une alliance ? Il n'en avait pas souvenir mais était tout d'un coup prêt à parier que non.

Elle vit sûrement seule !

Il se souvint de l'adresse.

Dans une maison isolée, l'endroit rêvé pour un tueur ! Et elle était blonde, comme la suspecte aperçue l'après-midi.

C'est une perruque...

Tout convergeait vers elle maintenant qu'il y réfléchissait.

Pourquoi s'était-il entêté sur cette Debbie Leigh ? Il avait oublié l'objectivité pour écouter ses impressions. Une erreur impardonnable.

Annabel.

Il l'avait envoyée là-bas en songeant qu'il n'y avait aucun danger.

Non ! Tu recommences à supposer alors que tu n'as pas d'élément probant !

Gloria Helskey n'avait pas pu déposer le corps de l'autre côté de la ville en fin d'après-midi, se répéta-t-il. Sauf si elle avait pris son après-midi.

Annabel est là-bas pour guetter, elle n'interviendra pas... rassure-toi.

Brolin consulta sa montre. Vingt et une heures passées. Donovan Jackman – le responsable des relations publiques – ne serait plus à NeoSeta. Il restait une option.

Brolin fonça à la Mustang.

Il entra dans le Central de police quelques minutes plus tard, monta au cinquième étage et passa de bureau en bureau. Il finit par trouver quelqu'un qu'il connaissait.

— Arnold, j'ai besoin d'un numéro de téléphone, de toute urgence.

Brolin obtint le numéro du domicile de Jackman. Il le composa en sortant de l'immeuble. Ses mots furent tranchants.

Il ne laissa aucun choix à Donovan Jackman.

Il voulait savoir si Gloria Helskey avait pris son après-midi aujourd'hui.

Jackman répondit. Puis ajouta une autre phrase. Et Brolin s'immobilisa, au milieu de la rue.

La fumée empoisonnait l'air, elle nappait la partie supérieure de chaque pièce d'un fleuve de vapeurs mortelles.

Annabel avait saisi un linge dans la cuisine pour se couvrir la bouche. Elle n'y avait trouvé personne, non plus que dans le salon et la bibliothèque.

En découvrant qu'une moitié de la maison était en flammes à son arrivée, elle avait écouté son instinct de flic : s'assurer que personne n'était à l'intérieur. Meurtrier ou pas, victimes ou preuves éventuelles, peu importait, elle devait vérifier que personne ne risquait de périr sous les flammes. Sachant que la fumée montait, Annabel avait cherché l'escalier de l'étage en premier lieu, elle avait couru de pièce en pièce, sans trouver qui que ce fût.

Il ne restait que les salles du fond, les plus éloignées de l'aile en feu. Pour cette dernière, Annabel ne pouvait rien faire. Son téléphone n'avait pas de réseau dans ce coin reculé, et la ligne de la maison ne fonctionnait déjà plus. Les secours ne pourraient arriver que lorsqu'on verrait la fumée dans le ciel depuis Cedar Mill.

Elle poussa la porte de ce qui était une chambre. La plus spacieuse, et surtout l'unique à être véritablement aménagée.

Annabel la vit immédiatement.

Juste en face d'elle. Un revolver dans une main.

Immobile.

Annabel ouvrit la bouche et fit un pas en avant pour faire quelque chose. C'était trop tard.

La mort habitait la pièce depuis plusieurs minutes au moins. Il n'y avait plus rien à faire pour l'en empêcher.

Tout avait été très vite pour la Chose. Pour sa dernière journée.

Les araignées dans toute la ville. Abandonner le cadavre dans les bois, au bord de la route, et foncer à la ferme.

Là, elle n'avait eu aucune peine à prendre son arme.

La mort n'était pas si mystique que ça finalement. Il suffisait d'un revolver, d'une balle froide qui pénètre vos chairs, qui déchire votre boîte crânienne et perfore votre cervelle, creusant un chemin de bouillie en amont de sa trajectoire, selon son onde de choc.

C'était bien plus facile qu'elle ne l'avait songé toute la journée. Poser son doigt sur la gâchette. Ne pas trembler. Faire preuve d'assurance.

Oui, c'était bien plus facile qu'elle ne l'avait pensé, faire jaillir la mort avec autant de calcul et de calme.

Poser le canon sur sa peau.

Que les yeux se ferment. Le cerveau vient de comprendre que c'est fini.

Et l'index produit la pression nécessaire sur la courbe de métal.

D'abord une résistance assez tangible sous le bout du doigt. Et de l'action jaillit le néant.

La Chose avait tout simplement posé le canon sur le bas de son visage, à l'entrée de la bouche. Et appuyé sur la détente.

Lorsque Lloyd Meats entra dans la pièce, il vit tout de suite le sang qui éclaboussait le mur.

Les résidus de cervelle qui avaient collé sous la chaleur de l'impact.

Et le ballet aérien des milliers de gouttes pourpres qui grimpaient jusqu'au plafond. Il avait suffi d'une balle. En pleine tête.

Gloria Helskey était allongée sur son lit. Les yeux absents.

Le choc du coup de feu avait déplacé sa perruque blonde sur son crâne. Elle tenait encore son arme dans la main.

Le carnage était frais, il datait de moins d'une heure certainement, les mouches arpentaient la plaie dans la bouche et à l'arrière de la tête.

Annabel qui se tenait à son chevet porta sa main valide à son Beretta mais interrompit son geste en s'apercevant que l'intrus était Meats. Elle aussi venait à peine de découvrir le cadavre. Gloria Helskey était morte sur le coup, bien avant qu'ils n'arrivent.

— Il faut sortir d'ici sans tarder, il y a des bouteilles de gaz qui vont tout faire sauter d'un instant à l'autre ! s'écria Meats.

Annabel entreprit alors d'envelopper le cadavre dans le drap qui recouvrait le lit.

— Qu'est-ce que vous foutez ? tonna Meats. On n'a pas le temps ! Elle s'est suicidée, il faut se tirer d'ici !

La jeune femme continua à emballer le corps, gênée dans ses mouvements par l'attelle à sa main droite, et Meats jura en la rejoignant pour l'aider à porter. Il entra en contact avec la peau tiède de Gloria Helskey et son opinion fut confirmée. Elle s'était tiré une balle en pleine tête au cours de la dernière heure, deux heures, pas plus.

Ils traversèrent le couloir central, Annabel tenant les épaules, Meats assurant sa prise aux chevilles. Le drap se mit rapidement à goutter sur le linoléum. Des taches vermillon.

Le grondement du feu remplissait la maison tout entière, une litanie d'infrabasses vibrant jusque dans les fondations. Meats se mit à tousser avec violence. La fumée leur piquait les yeux, les larmes traçaient des sillons brillants sur leurs joues.

Ils arrivèrent devant la porte, à quatre mètres de l'oxygène.

Une gerbe de flammes s'abattit devant l'ouverture, un rideau infranchissable qui fit grimper la température de plusieurs dizaines de degrés dans toute la pièce.

Comme il était apparu, le voile de flamme se rétracta, laissant l'accès libre pendant quelques secondes.

Annabel et Meats foncèrent.

Ils jaillirent dans ce crépuscule frelaté aux relents d'apocalypse.

Fuyant le monstre qui se jetait avidement sur la moindre parcelle de vie pour la consumer, Annabel et Meats avaient parcouru une vingtaine de mètres lorsqu'ils perçurent un déclic mécanique dans leur dos.

Le haut des premières bouteilles de gaz était calciné.

Elles explosèrent.

Une trombe de mort déchiqueta tout sur son passage, pulvérisant toute matière de son onde de choc. Ce qui n'était pas totalement réduit en morceaux se fit aussitôt cribler par une centaine de copeaux d'acier en fusion émanant de l'enveloppe de chaque bouteille de gaz. Un raz-de-marée bouillonnant vint alors carboniser les restes du carnage.

Annabel et Meats furent balayés par la déflagration.

L'inspecteur s'envola pour s'écraser contre un muret de pierre, il n'eut pas conscience des craquements lugubres de ses os. La frénésie du choc disloqua plusieurs connexions nerveuses dans son bras, rompant même ses muscles. Deux trous fumaient dans son dos, deux débris chauffés à blanc en train de faire fondre ses chairs.

Tout alla trop vite pour Annabel. La détonation envoya le cadavre de Gloria Helskey sur elle, avant de les soulever toutes

les deux pour les projeter dans les pâturages, à plusieurs mètres.

Pendant trente secondes, la poitrine de la jeune femme ne se souleva pas. Puis elle avala l'air dans une aspiration virulente. Ses yeux s'ouvrirent.

Elle poussa le cadavre qui l'étouffait, et laissa échapper un cri de douleur. Tout son corps était aussi rigide et douloureux que si elle avait eu une crampe généralisée.

Les sirènes de deux voitures se mêlèrent bientôt aux multiples craquements du feu.

Annabel vit des débris enflammés retomber tout autour d'elle.

Elle était en vie.

*

**

Les alentours de la ferme ressemblaient au sommet d'un volcan en éveil. Des volutes de fumée grise s'élevaient du sol un peu partout dans un large périmètre, chaque débris terminant de se consumer dans les hautes herbes. Une demi-douzaine de véhicules encerclaient le lieu de la catastrophe : camions de pompiers, premiers secours ou voitures de police, avec autant de radios crépitantes qui s'entremêlaient depuis les portières ouvertes.

Des brancardiers chargèrent Lloyd Meats dans une ambulance, il fallait le transférer d'urgence dans un hôpital. Il avait les paupières papillonnantes. Annabel le vit relever la tête pour la chercher du regard. Il y eut un reflet miroitant dans ses yeux lorsqu'il la reconnut, et la jeune femme sut qu'il s'en tirerait.

La nuit, en couvrant les braises chaudes, souligna leurs présences multiples, et bientôt une lueur diffuse d'ambre rougeoyant enveloppa la scène.

Larry Salhindro aida à refermer les vantaux arrière de l'ambulance en dressant vers Meats un pouce encourageant. Puis il rejoignit Annabel qui se tenait un peu à l'écart, assise par terre.

— Il est sonné, rapporta-t-il. C'est un type costaud, ça va aller pour lui.

Annabel inclina son visage sur le côté. Salhindro s'accroupit pour être à son niveau.

— Qu'est-ce que je vous sers, mademoiselle ? J'ai un bon café froid dans une thermos qui date de deux jours, notre spécialité. Et peut-être même des donuts du week-end dernier.

Annabel lui rendit un demi-sourire en guise de réponse. Dans son crâne, il n'y avait que l'écho sourd d'une effroyable explosion, plus proche du hurlement d'une créature démoniaque que de la réaction physique.

Elle vit un spécialiste de la scène de crime recouvrir le cadavre de Gloria Helskey de son drap après lui avoir passé une sorte de cotons-tiges sur les mains et le visage pour les prélèvements de poudre. Annabel connaissait tout cela, les méthodes étaient les mêmes de la côte Est à la côte Ouest. Et ces gestes familiers lui firent un peu de bien, la rapprochant de sa réalité. Loin de ce chaos ambiant.

Les bâtonnets étaient humidifiés avec de l'acide citrique très dilué, pour « capturer » plus aisément les résidus de tir, se souvint-elle. Il s'agissait d'une simple vérification d'usage pour s'assurer qu'il n'y avait pas là une mise en scène à la place du suicide apparent. Le coup de feu avait obligatoirement libéré une large quantité de poudre qui s'était répandue dans l'air, et en partie sur la main tenant la crosse ainsi que sur le visage, qui était le point d'impact.

Annabel songea aussitôt qu'on adapterait aux circonstances la méthode d'analyse. Il n'y avait que peu de doute sur la véracité du suicide, et la police préférerait avoir des résultats rapides. On oublierait donc le microscope électronique à balayage, le fameux MEB, pour faire l'analyse selon la spectrométrie d'absorption atomique. Cela prendrait environ cinq heures pour chercher la présence de baryum, antimoine et plomb, les principaux résidus de tir. La méthode était moins fiable qu'avec le MEII mais nettement plus rapide. Un scientifique s'était un jour amusé à calculer que l'analyse des tampons de prélèvement avec le MEII équivalait à chercher une balle de tennis sur un terrain de foot, à trente centimètres du sol

et avec des œillères. Les résultats étaient en revanche d'une grande fiabilité.

Annabel se concentrait sur son savoir théorique pour fuir la peur qui la secouait encore.

La marge d'erreur était ici relativement faible. Elle savait qu'on pouvait trouver de l'antimoine dans les étains ou du baryum dans les huiles de garagistes par exemple, mais la probabilité que Gloria Helskey ait eu un contact avec tout cela en même temps était réduite. Oui, la spectrométrie d'absorption atomique était ce qu'il y avait de mieux dans ce cas. C'était...

— Annabel ? Annabel ? Ça va ?

Elle cligna des yeux et vit Salhindro en face d'elle, l'air inquiet.

— Oui..., murmura-t-elle.

Le gros flic se pinça l'arête du nez en réfléchissant, puis il s'assit à ses côtés.

— Ça a dû être rudement violent ici, dit-il doucement. Mais vous vous en êtes tirés, tous les deux.

La voix filtrait jusqu'à Annabel au travers du sifflement qui ne quittait plus ses oreilles depuis trente minutes.

— Josh est au courant ? demanda la jeune femme.

— Pas encore, les téléphones portables ne passent pas ici, et je ne veux pas lui faire relayer l'info par radio, je veux le lui dire moi-même.

Il posa une main amicale dans le dos d'Annabel.

— C'était votre enquête aussi, ajouta-t-il, vous avez largement contribué à ce que tout s'arrête. Et vous avez payé de votre personne tous les deux pour cela.

Salhindro observa un instant l'attelle sur la main droite de la détective new-yorkaise.

— L'inspecteur Balenger est allé voir le squelette que vous avez trouvé dans les bois, continua-t-il. L'anthropologue a confirmé qu'il s'agissait d'une femme, mais après un rapide examen des os, en particulier du bassin, il est très sceptique sur le fait que ça puisse être Constance Abbocan. Cette dernière n'a jamais eu d'enfant, et le squelette semblerait dire le contraire. Donc ça ne correspond pas. Ça fait nos affaires... On va approfondir, savoir comment elle a fait pour changer de nom,

comment elle est devenue Gloria Helskey. Quant au squelette, c'était probablement une tentative pour nous dérouter, elle aura fait fondre sa carte d'identité, juste ce qu'il faut pour qu'on puisse encore lire son nom, et l'aura abandonnée à côté d'une de ses victimes anonymes... Je ne sais pas, on découvrira bien tout ça.

Annabel toussa, et tenta de se calmer en respirant profondément.

— Larry, je ne crois pas que je sois en état de conduire, tu peux me déposer ?

— Bien sûr.

Il se leva et lui tendit une main pour l'aider à faire de même. Lorsqu'elle appuya sur ses muscles, Annabel perçut la décharge dans tout son être. Il lui semblait tout à coup qu'elle était au lendemain d'un marathon, chaque parcelle de son corps courbaturée à l'extrême. Elle grimaça et se mit à marcher. Ses membres étaient lourds et le moindre geste douloureux.

— Il faut que tu passes par l'hôpital, prévint Salhindro. C'est pas prudent, on ne sait jamais, tu n'as peut-être rien de cassé, mais tu...

— J'irai, ne t'en fais pas. Simplement, je voudrais me retrouver un peu auparavant, voir Joshua, décompresser.

Il acquiesça et lui fit signe de le suivre vers sa voiture.

Au passage, ils contournèrent le cadavre de Gloria Helskey, dont la tête émergeait du drap ensanglanté.

On lui avait pris sa perruque pour la mettre sous scellés.

Son crâne nu et endommagé luisait dans la tiédeur naissante du soir.

C'était une maison décatie, légèrement en retrait par rapport aux autres dans la rue, dans un quartier résidentiel très calme, en partie habité par des personnes âgées.

Tous les volets au premier étage étaient fermés, remarqua Brolin, et il y avait de la lumière au rez-de-chaussée. Une Toyota au pare-chocs tordu était garée devant le garage en bois, au fond du jardin.

Brolin vérifia le nom sur la boîte aux lettres. C'était bien là. Il hésita encore une fois.

Ne devait-il pas appeler Meats et tout lui raconter ? Lui expliquer ses déductions, et ce qu'il venait d'apprendre de la bouche même de Donovan Jackman ?

Combien de chances avait-il que ça ne soit pas une fausse piste, une de plus ? Meats n'avait pas de temps à perdre, à l'heure qu'il était, il se pouvait même qu'il soit déjà en train de passer les menottes aux poignets du tueur, après l'avoir identifié grâce au témoin.

Alors que faisait-il là, lui le détective privé supposé apporter à l'investigation un éclairage différent ?

Il exploitait la moindre piste. Voilà ce qu'il faisait. Ne rien laisser au hasard.

Il allait entrer discrètement, jeter un coup d'œil et, s'il ne trouvait rien de suspect, il confierait tous ses doutes aux flics qui feraient le boulot en toute légalité.

Et si tu te regardais en face pour une fois ! Est-ce si affligeant que de s'avouer la vérité ? Que tu espères avoir vu juste, et que tout au fond de toi, tu souhaites te mettre dans une situation particulière ! Hein, c'est ça ? Ce que tu veux, c'est provoquer cet imprévu, te trouver face au tueur, et jauger ta réaction !

Brolin coupa court à cette réflexion, il l'occulta en examinant le voisinage pour s'assurer que personne n'était en train de le surveiller.

D'un geste souple, il franchit la courte palissade et traversa la pelouse mal entretenue jusqu'au flanc droit de la demeure.

Par chance, le lampadaire le plus proche éclairait par intermittence, nimbant la rue d'une clarté sépulcrale. Brolin en profita pour longer le mur jusqu'à un soupirail. Il s'agenouilla dans la terre et enfonça sa tête dans le renforcement de la paroi, pour être le plus près possible de la fenêtre. Cette dernière était opacifiée par une couche épaisse de crasse et de poussière et une araignée avait tissé une longue toile dans son angle. Par prudence, Brolin prit soin de se tenir à l'opposé du petit arthropode. Il posa une main sur le bas du carreau pour s'approcher encore plus près.

Il ne faisait pas tout à fait noir dans la cave, une pâle lueur émanait d'une des pièces.

Aucune ombre en mouvement, pas de signe de présence en bas. Cependant, la vitre était si sale qu'on ne pouvait être sûr de rien.

Brolin recula les épaules.

Il était encore accroupi dans la terre lorsqu'une silhouette passa dans son dos. Furtivement.

Le privé releva le visage et pivota pour se lever en se frottant les mains.

Il s'immobilisa en remarquant alors la présence à ses côtés. À cinq mètres.

Un gros chat noir avec ses yeux jaunes qui le fixaient, scintillants dans l'obscurité.

Il lui fit penser à un guetteur, surveillant le jardin.

Brolin fit un clin d'œil au félin qui ne le quittait pas du regard, pour se rapprocher de l'angle de la maison.

Il voulait voir s'il y avait une porte à l'arrière.

Juste avant de tourner, le privé se rendit compte qu'un des battants du garage était entrouvert. Le bâtiment était assez volumineux, suffisamment pour y stationner deux véhicules et quelques meubles.

Son attention dériva sur la Toyota. Le bas de caisse était vraiment proche du sol, et penché vers l'arrière. Le coffre était lourdement chargé.

Non, bien plus que si c'était un cadavre... Ne sois pas obnubilé.

Brolin quitta les ombres profondes du mur pour s'élancer à découvert.

Le grincement caractéristique de la porte-moustiquaire crissa depuis la façade arrière de la maison.

Brolin se laissa tomber et roula aussitôt derrière un arbuste.

Une personne se tenait dans la lumière jaillissant de la cuisine. Elle portait un sac dans une main, et semblait n'avoir rien remarqué.

Brolin dévisagea l'individu.

Comment avait-il pu se faire berner de la sorte ?

Qui se cachait réellement derrière ce faciès déterminé, cette démarche fière et assurée ? Ses épaules étaient droites, carrées, le maintien d'une personne qui pratique du sport, qui s'entretient. Sa ligne le confirmait, et Brolin devinait que ces mains pouvaient se refermer avec une poigne d'acier.

Tout ce sport n'avait rien à voir avec l'esthétisme du corps. C'était pour être en forme face à ses victimes.

Les doutes qui polluaient encore l'esprit du détective privé disparurent devant la transformation qu'il pouvait détailler depuis sa cachette. Ça n'était pas tout à fait la même personne. Il sut qu'il avait démasqué le responsable de toute cette horreur. C'était si évident à cet instant.

Brolin s'en voulut de ne pas avoir percé ce secret plus tôt. Il avait le coupable sous les yeux depuis le début ou presque, il avait guetté les réactions de tous ceux qu'il avait croisés, mais il n'avait pas ausculté *l'ombre* de chacun.

L'individu passa devant Brolin. Ce dernier fit coulisser son bras vers son arme. Il pouvait intervenir maintenant. Tout arrêter en une poignée de secondes. Pourtant il ne bougea pas.

Personne ne savait où il était, hormis Donovan Jackman qui avait fini par lui donner cette adresse. Et Brolin n'ignorait pas qu'une situation en apparence contrôlable pouvait dégénérer en un rien de temps. Surtout que la personne qu'il avait sous les

yeux était imprévisible. Elle n'hésiterait pas, elle serait prête à n'importe quoi plutôt que de se faire arrêter, Brolin le pressentait au souvenir des actes criminels accomplis.

Non, pour une fois, il devait faire preuve de sagesse. Il devait prévenir Meats, qui pourrait être là avec un groupe d'intervention en moins de trente minutes.

La voiture est chargée, le tueur s'en va !

Alors s'il le fallait, Brolin le prendrait en filature.

L'individu ouvrit sa Toyota, posa son sac à l'arrière et referma la portière avant de faire demi-tour et de rentrer.

Le tueur faisait ses bagages, il quittait la ville, probablement la région.

Brolin hocha la tête. Le criminel avait délivré son message. A présent il partait pour ne pas risquer l'arrestation. Et qu'il le veuille ou non, Brolin savait qu'il allait recommencer. Ailleurs. C'était plus fort que lui, il souffrirait bientôt de ce manque qu'éprouvent les meurtriers en série dès qu'ils commencent à mer. Le sang est la plus puissante des drogues. Et il recommencerait. Il délivrerait au monde son message.

La porte arrière de l'habitation se referma. Et la tension aussi poisseuse qu'une eau usée quitta le jardin.

Brolin s'approcha de la voiture tout en restant courbé.

Son pied accrocha un fil tendu sur le sol, et le détective privé chuta en avant. Il emporta avec lui le fil et entendit un craquement de branche en même temps qu'un bruit de verre qui se brise.

Sans prendre le temps de se débarrasser du filet qu'il avait agrippé, Brolin recula à toute vitesse dans la pénombre des haies les plus proches. Le rideau d'une fenêtre bougea au rez-de-chaussée.

Joshua déroula avec des gestes très lents le fil qui s'était accroché à sa cheville. On avait tendu plusieurs filets dans les herbes, une installation rudimentaire qui passait inaperçue avec la nuit.

Le tueur devait s'en servir pour recueillir des insectes en plus de ceux qu'il élevait pour nourrir ses araignées.

Le privé guetta la porte qui ne s'ouvrit pas.

Après deux minutes, Brolin jugea qu'il pouvait sortir de son abri.

Que fallait-il faire ? Sortir sans tarder et appeler Meats et ses hommes ? C'était la décision la plus sage. Au fond de lui, Brolin la regrettait presque. Une part de lui souhaitait régler le problème tout seul.

Lui et le *Monstre*.

Lui seul pouvait vraiment comprendre sa nature. Son paradoxe.

D'une part, un monstre qui massacre des êtres humains sans aucune hésitation, et d'autre part, un être dont les souffrances exacerbées au long de son existence ont brûlé toute humanité. Et qui agit alors pour survivre, pour se créer des reliefs de vie, d'émotion. Un être qui détruit pour être.

Brolin anticipait l'instant où il entrerait dans la pièce, lorsque leurs regards se croiseraient, et que le tueur se saurait démasqué. Il verrait le reflet de ses propres terreurs, de ses doutes, dans les prunelles de Brolin.

Il n'y aurait pas de duel.

Brolin aurait déjà son arme au poing, il la lèverait et le tueur comprendrait que c'était ainsi que tout devait s'achever. Il deviendrait à son tour la victime, il verrait enfin son propre regard chez son bourreau, jusqu'à son dernier souffle.

Et il paierait pour les démons de Brolin.

Après... il n'y aurait plus que silence.

Joshua demeura à réfléchir pendant un moment. Annabel s'immisça dans ses pensées. La tempérance se dilua en lui.

Les pensées ne sont pas des actes, se répéta-t-il. Quels que soient cette haine et ce cynisme qui le nourrissaient, il ne les éluderait jamais par une justice tronquée, une loi du Talion au goût amer de Némésis.

Il relâcha la pression sur la crosse de son Glock qui resta dans son holster.

Ce qui n'empêchait pas de bien faire les choses.

La voiture était toute proche. Il pouvait au moins y jeter un coup d'œil.

Quelques pas chassés pour ne pas baisser sa garde face à cette porte arrière qui pouvait s'ouvrir sur la mort.

Des sacs s'entassaient sur la banquette arrière et sur le siège passager. C'était bien ça, le tueur partait.

Brolin fut alors attiré par un fin bourdonnement provenant du garage, encore un peu plus loin dans le jardin. La tentation le démangeait.

Juste pour s'assurer qu'il n'y a pas de danger supplémentaire là-dedans, pour prévenir la force d'intervention, et après je me tire et je passe ce coup de téléphone.

Ses mots sonnèrent creux, même pour lui. Il était question de soif de savoir, de curiosité dans l'antre du Mal.

Un dernier coup d'œil vers la porte. Toujours immobile.

Brolin courut jusqu'au garage.

Il se glissa à l'intérieur.

Immédiatement, il prit son crayon lumineux qu'il conservait dans sa pochette d'investigateur, toujours calée dans sa poche de jean.

Le mince faisceau qu'il délivrait dévoila un sol en terre battue.

Le bourdonnement était un peu plus franc, Brolin se guida à l'ouïe pour remonter jusqu'à un générateur qui tournait au ralenti. Il était presque arrêté. Un cadran indiquait une température et un autre l'hygrométrie. Ils étaient en chute libre.

Un gros tuyau en partait vers l'intérieur de la pièce. Brolin le suivit et s'arrêta presque dans la foulée.

Un mur de plastique l'empêchait de poursuivre. De sa lampe, Brolin tenta de distinguer ce qui se trouvait au-delà, il ne vit rien de précis. Il longea la paroi transparente jusqu'à dénicher l'entrée, une porte découpée par une fermeture à glissière qu'il fît descendre.

Était-ce la tanière du tueur, son sanctuaire ? Là où il éviscérerait les corps, là où il retenait captives ses prisonnières avant de les mettre à mort ?

De l'autre côté, il faisait beaucoup plus humide et chaud qu'à l'extérieur. Brolin ne tarda pas à découvrir que le mur de plastique était en fait une face d'un grand cube isolé qui remplissait presque toute la surface du garage.

Il comprit brusquement où il était.

Sa lampe fouilla avec frénésie sur les côtés.

Des formes griffues. Des centaines de doigts nouveaux tendus vers lui.

Partout autour de lui, Brolin était cerné par ces mains horribles aux ongles tordus, aux manches flottantes.

Les extrémités d'une vingtaine de petits arbres de deux mètres de haut.

Des arbustes en plastique.

Couverts d'un linceul de soie.

Des dizaines et des dizaines de toiles recouvraient toutes ces branches, une peau de soie paraît chaque parcelle de cet ersatz de végétation.

Et partout, des *Nephila* grosses comme des poings qui couraient au milieu de leurs pièges, traînant leurs abdomens boursoufflés sur d'immenses pattes pointues, et agitant leurs chélicères comme autant d'armes tranchantes. Elles envahissaient tout l'espace et Brolin comprit en tournant sur lui-même qu'il avait eu une chance inouïe d'arriver au milieu de cet endroit sans en être couvert.

Il était au centre d'un terrarium géant. À dimension humaine.

Qui pouvait dire ce que le sol recelait encore comme horreur ?

Tarentule dissimulée sous la terre, en attente d'un pied se posant à proximité ? Mygale velue, se déplaçant vivement malgré son gigantisme ?

Le privé prit conscience que depuis qu'il était entré, ça n'était plus le bourdonnement du générateur qu'il entendait, mais le grouillement d'une centaine d'arthropodes.

C'était ici que le tueur recueillait la soie nécessaire à ses cocons.

Tout doucement, Brolin entreprit de rebrousser chemin. Il ne connaissait pas la dangerosité réelle de ces araignées. Soudain, une voix surgit dans son dos et il sentit en même temps sur sa nuque le souffle qui l'accompagnait.

— N'ayez pas peur, elles ne sont pas dangereuses. Brolin porta aussitôt sa main à son Glock et voulut amorcer un mouvement pour se retourner.

L'aiguille pénétra sa gorge sur le côté, il la sentit nettement s'enfoncer.

— Si vous bougez encore d'un centimètre, je vous injecte tout le contenu de cette seringue.

La main libre de son agresseur le délesta de son arme.

— Très bien, monsieur Brolin, et si nous terminions ce que nous avons commencé ?

L'aiguille s'enfonça encore un peu plus.

Et le produit se déversa dans le corps du détective privé.

Larry Salhindro conduisait lorsque le téléphone portable d'Annabel émit un « bip » qui signifiait qu'elle avait de nouveau une couverture pour son réseau.

Elle tenta d'appeler Brolin. Le téléphone sonna jusqu'à accéder à la messagerie.

— Tu n'arrives pas à le joindre ? se renseigna Salhindro. Elle répondit par la négative.

— Où veux-tu aller ? Je te ramène au chalet ?

Annabel scruta le paysage qui défilait. Ces maisons où la vie allumait les lumières des fenêtres.

— Non, finit-elle par dire, plutôt en ville, quelque part avec de l'animation. J'ai envie de voir des gens, de sentir de l'insouciance et du bonheur autour de moi.

— Très bien. Il y a un feu d'artifice tiré sur Waterfront Park ce soir, pour fêter l'été. Il y aura des marchands de glaces si tu veux du frais...

Constatant qu'elle ne rebondissait pas, il ajouta :

— Et il y aura du monde.

En approchant du centre-ville, Salhindro demanda à la jeune femme si elle voulait qu'il l'accompagne. Elle déclina l'offre en le remerciant gentiment. Elle préférait être un peu seule pour se remettre et elle contacterait Brolin avant de rentrer.

— Comme tu voudras, répondit Salhindro. Mais ne fais pas l'idiot et va à l'hôpital pour faire un check-up, d'accord ? Bon, tu traverses la rue jusqu'à la place avec toutes les petites cahutes où ils vendent des conneries et tu continues tout droit, tu verras le parc d'où sera tiré le feu d'artifice. Si tu as le moindre souci, tu m'appelles, je serai à proximité, au Central de police.

Elle déposa un baiser sur la joue du gros flic qui n'osa pas lui faire remarquer qu'elle sentait le brûlé.

La voiture s'éloigna et Annabel se mit à marcher sur le trottoir, vers la succession de cabanes en bois où on pouvait acheter diverses babioles artisanales et des sucreries. Les premiers mètres furent difficiles, Annabel avait les jambes lourdes et elles lui faisaient mal, comme si elles étaient couvertes d'ecchymoses.

Comme l'avait dit Larry, il y avait du monde. Beaucoup de familles, avec des enfants criant et riant. L'image de Brady, le mari d'Annabel, se superposa à ces visages. Elle chassa immédiatement toutes ces pensées. Ça n'était pas le moment. Brady ne la quitterait jamais, c'était une certitude, mais il ne devait plus la hanter. Elle se l'était promis depuis l'hiver dernier. Il en allait de sa vie, de sa reconstruction.

La plupart des gens convergeaient vers l'est, traversant une large avenue pour entrer dans le parc bordant la rivière.

Annabel reprit son téléphone et essaya à nouveau de joindre Brolin. Elle laissa sonner.

Il décrocha au sixième bip, juste avant que le répondeur ne prenne le relais.

— Josh, c'est moi, Annabel. Tu es où ? Rien.

— Josh ?

Un léger sifflement, comme une respiration nasale dans le micro.

— Josh, qu'est-ce qu'il y a ?

— Où es-tu ? lui répondit-on.

La voix était neutre et monotone. Annabel ne sut dire de qui il s'agissait, mais elle était sûre que ça n'était pas le détective privé. Elle s'empressa de vérifier le cadran digital pour constater que c'était bien le numéro de Brolin.

— Qui êtes-vous ? Où est Joshua ?

— Joshua est là, tout près. Il n'est pas... très en forme. Où es-tu ?

— Qu'est-ce qu...

— La ferme ! J'ai dit : où es-tu ? Je viens de te dire que Joshua n'était pas en forme, tu veux que je le laisse crever ? C'est ça ? Alors je le dis pour la dernière fois : où es-tu ?

— Waterfront Park, répondit Annabel en serrant son téléphone.

Une sueur froide coulait dans son dos ; sans loi d'attraction, elle se répandit, tétanisant sa nuque et remontant vers son esprit.

— Parfait, ça n'est pas très loin. Tu vas venir nous voir. Attention : ne préviens pas les flics. Si j'ai le moindre doute, Brolin est mort. Tu viens seule. Tiens, tu sais ce qu'on va faire ? Tu vas rester en ligne. Et me parler. Et si tu t'arrêtes, je plante mon scalpel dans l'œil de Joshua et je l'enfonce jusqu'à touiller sa cervelle, tu as compris ?

— Oui.

Son interlocuteur lui donna une adresse, dans les faubourgs nord de la ville, non loin de l'aéroport.

— Alors parle-moi, et n'oublie pas : si tu te tais, Brolin n'est plus.

— Attendez, je n'ai pas de voiture, je dois prendre un taxi et...

— Ta gueule ! Je veux t'entendre distinctement me parler, même lorsque tu t'adresseras au chauffeur du taxi. Et si ton discours est inintelligible, si j'ai l'impression que tu fais autre chose en même temps, comme écrire un mot, je raccrocherai. Tu sais ce que ça signifiera.

Annabel respirait fort, son corps douloureux depuis l'explosion se crispait encore plus sous la peur et la rage qui l'envahissaient. Soudain elle réalisa que sa batterie de téléphone était assez faible, elle écarta le combiné de son oreille un très court instant pour s'en assurer et reprit aussitôt la parole :

— Je n'ai plus beaucoup de batterie, je vous jure que c'est vrai !

— Je t'ai prévenue, si je ne t'entends plus, peu importe la raison. Brolin est mort et moi je ne serai plus là le temps que tu arrives.

— Il me reste à peine un quart d'heure avant d'être coupée !

— Alors c'est à peine suffisant pour venir jusqu'ici. Je serais toi, je commencerais à chercher un taxi.

Pour la première fois depuis le début de la conversation, la voix prit un ton plus chargé en émotion, presque amusé, pour ajouter :

— Un taxi très rapide.

Annabel se jeta sur le distributeur de billets qui se trouvait derrière elle. Elle raconta le moindre de ses gestes à son correspondant inconnu. Elle prit trois cents dollars et se mit à courir sur le trottoir en réprimant à grand-peine les grimaces de douleur que lui arrachait son corps courbatu.

Lorsqu'elle vit un taxi au loin dans la rue, elle lui fit des signes frénétiques du bras et se jeta devant lui en tenant toujours son appareil de sa main droite, celle avec l'attelle.

Le chauffeur klaxonna et se mit à l'injurier.

Annabel ignora ses protestations pour ouvrir la porte arrière et montra les billets au chauffeur en lui mentionnant l'adresse.

— Ils sont à vous si j'y suis dans quinze minutes et que vous ne m'interrompez pas dans ma conversation, lança-t-elle en désignant son téléphone portable qu'elle prit soin de bien maintenir à côté de sa bouche.

Considérant la liasse, le conducteur hésita un très court instant avant de contenir ses insultes pour accélérer.

La voiture grimpa la rampe pour franchir le Steel Bridge et vint prendre encore plus de vitesse sur l'autoroute 5 qui transperçait la ville du nord au sud.

Annabel s'efforçait de tenir un discours cohérent au débit continu. Dès qu'elle se mettait un peu à réfléchir pour se tirer de cette situation cauchemardesque, elle perdait le fil de ses mots et ralentissait son phrasé. L'autre la coupait :

— Tu ne me convains pas, alors pense moins et parle plus !

Ou d'un lapidaire :

— Plus vite !

Annabel devait trouver une solution. Elle fonçait dans la gueule du loup et n'avait pas la moindre idée de la façon de s'en sortir. On ne lui en laissait ni le temps, ni les moyens.

Impossible de maintenir un monologue cohérent tout en analysant les faits pour trouver une parade.

Dix minutes qu'ils étaient en route lorsque son téléphone émit son signal de « batterie faible ».

Annabel se pencha vers l'homme qui était au volant :

— Il faut aller plus vite !

— Hey ! Je fais ce que je peux ! On y est presque ! Annabel l'avait écouté pendant moins de cinq secondes, sans parler. Elle entendit dans son écouteur :

— Je t'avais prévenue, tant pis pour lui.

— Non ! Attendez, attendez ! Je continue de parler, attendez !

— Alors plus un blanc cette fois. Allez !

Annabel chercha ses mots une seconde et enchaîna tout de suite sur ce qu'elle voyait, les inscriptions sur les panneaux, tout et n'importe quoi pour avoir de la substance à narrer.

Un autre signal lui indiqua que le téléphone allait bientôt couper.

Elle ferma les yeux en s'enfonçant les ongles dans la paume.

Lorsqu'elle les rouvrit, elle aperçut le panneau vert avec ses lettres blanches indiquant le nom de la rue où elle était attendue.

Un dernier bip strident.

La voiture s'arrêta devant une maison décrépie. Une Toyota était garée dans le fond, près d'un garage.

Annabel jeta les billets au conducteur et sortit pour se précipiter vers l'entrée du jardin.

— J'y suis, mais ça va couper, je n'ai plus de batterie et... Il n'y avait plus rien, l'appareil ne fonctionnait plus.

Le taxi s'éloignait déjà dans la rue. Les lumières du rez-de-chaussée s'éteignirent toutes en même temps.

Seule persistait une infime lueur filtrant d'un soupirail. On l'attendait à la cave.

Annabel s'approcha de la porte d'entrée.

Que devait-elle faire à présent ? Se précipiter au sous-sol, là où il y avait de la lumière, pour que *ce... fou* n'exécute pas Brolin ? C'était se jeter dans le vide sans la moindre assurance, elle n'avait aucune chance de survie. *Mais Brolin va mourir !*

Brolin était peut-être déjà mort.

Ne pas tergiverser. Le fou devait être en train de l'observer, dissimulé derrière une de ces fenêtres.

Qui était-il ? Annabel ne comprenait plus rien. Gloria Helskey était morte, il n'y avait aucun doute là-dessus. Était-ce un règlement de compte n'ayant rien à voir avec cette affaire ?

Non, c'était lié avec les araignées. Avec ce tueur qu'ils pensaient avoir démasqué ce soir. Une mise en scène.

En découvrant son cadavre, ils avaient *supposé* que Gloria Helskey était une fausse identité pour Constance Abbocan. Le vrai tueur, Constance, avait joué sur ce que la police savait, ou croyait savoir.

Subitement, le nom qu'elle venait de voir sur la boîte aux lettres l'interpella.

Connie d'Eils.

La technicienne de laboratoire à NeoSeta. Annabel se mordit la lèvre en réalisant le parallèle du prénom.

Connie. Un diminutif de Constance. Annabel chassa sa curiosité, l'heure n'était plus à l'enquête. Elle devait prendre une décision.

Que fallait-il faire ?

De toute manière, elle ne pouvait plus faire demi-tour, si Brolin était encore en vie c'était maintenant qu'il fallait agir. Revenir sur ses pas pour aller prévenir les flics le condamnerait à mort.

Annabel prit son Beretta dans sa main gauche avec toujours ce sentiment de gêne. Elle savait qu'en cas de nécessité, elle

serait bien moins efficace, moins précise qu'avec sa main droite. La jeune femme essaya de bouger les doigts sous l'attelle, en forçant. Une décharge puissante remonta dans son poignet.

C'était risqué.

« Tant pis », se dit-elle. Elle entreprit d'arracher le bandage en vitesse et de défaire son attelle qu'elle laissa tomber. Cette fois elle ferma le poing et ses deux doigts cassés protestèrent à grand renfort de pics douloureux. Annabel transféra son arme dans sa main droite. En cas de besoin, elle devrait maintenir la crosse de toutes ses forces avant de presser la gâchette et serrer les dents.

Elle était sur le palier, elle ouvrit la porte sur le vestibule étroit.

La gueule de son arme pointée devant elle.

Il lui fallait trouver l'accès à la cave, c'était là que Connie avait laissé les lueurs de ce qui devait être des bougies.

C'est là qu'elle veut que tu ailles !

Et sachant qu'Annabel descendrait, la tueuse pouvait avoir préparé le terrain en conséquence. Elle serait cachée quelque part sur son chemin. Elle laisserait passer la détective devant elle et sortirait de sa tanière au dernier moment, par-derrière. Et tout s'achèverait ainsi.

Annabel fut tentée de fouiller rapidement le rez-de-chaussée, pour s'épargner toute mauvaise surprise. Elle posa un pas en avant et s'arrêta. Elle n'avait pas ce temps.

Brolin pouvait être en train d'agoniser à ce même instant.

Annabel avança dans le couloir. Le plancher grinça sous son poids.

Maintenant le tueur savait qu'elle était entrée.

Son oreille capta le balancier bruyant d'une grosse horloge dans une pièce toute proche.

L'obscurité était trop dense pour qu'elle puisse discerner les détails. Elle devait allumer, elle ne pouvait faire autrement.

Ses doigts libres tâtonnèrent à la recherche d'un interrupteur, tous ses autres sens aux aguets. Elle en trouva un qu'elle actionna sans résultat.

Le compteur. A la cave bien sûr. Elle est maligne...

Le prédateur qui traque sa proie en terrain connu a l'avantage. D'autant plus lorsque cette dernière est aveugle.

Annabel se déplaça vers une ouverture sur le côté. Une pièce assez grande, la clarté lunaire pénétrait par les fenêtres et se reflétait dans la plaque de verre d'une table basse. Annabel reconnut un salon. Elle le fouilla du regard dans l'espoir d'y distinguer un téléphone. Sans résultat.

Elle ne pouvait attendre plus longtemps. Il fallait descendre.

La jeune femme continua sa progression dans le couloir. Un escalier grimpait à l'étage sur sa droite. Il faisait un coude après quelques marches et il était envisageable qu'on s'y soit posté pour attendre le passage de la détective. Annabel braqua son canon dans cette direction et passa.

Une autre ouverture devant elle, avec une pénombre argentée, la présence d'une fenêtre.

Annabel prit son inspiration et fit irruption dans la pièce en effectuant un panoramique complet, le Beretta devant elle.

Pièce vide.

Sauf une porte entrouverte.

Et une lueur ambrée qui dansait parmi les ombres au-delà.
La cave.

À cet instant, Annabel réalisa que le balancier de l'horloge avait été remplacé dans sa tête par les battements de son cœur.

Torp-torp. Torp-torp. Réguliers. Non pas rapides mais soutenus.

Répartissant sa stabilité, elle s'approcha avec les jambes relativement écartées.

Du bout du pied, elle ouvrit la porte.

Un escalier de bois s'enfonçait dans les entrailles de la demeure. Une bougie posée à mi-chemin, juste dans le coude qu'effectuait le serpent de marches. Du faux lierre recouvrait les murs, transformant la descente en grotte digne de l'ancre des Morlocks.

Torp-torp. Torp-torp. Plus fréquents.

Annabel baissa la tête et entra.

Elle progressait en longeant la paroi la plus proche du coude, pour offrir le moins d'angle de tir possible à un éventuel agresseur l'attendant en bas.

Les marches couinèrent sur son passage.

Puis elle déboucha dans la première salle du sous-sol, longue et floue. Une bougie brûlait à même le sol de l'entrée d'une seconde pièce, à bonne distance. Un fin corridor de clarté s'étendait en direction d'Annabel, si fin qu'il n'ouvrait qu'une maigre brèche dans le royaume de ténèbres. Annabel ne pouvait absolument rien voir de ce qui se trouvait de part et d'autre de son chemin. Elle ne percevait même pas les murs.

Il suffisait de suivre la route de brique jaune, comme dans *Le Magicien d'Oz*, se dit-elle pour tenter de se rassurer. Un sentier de brique jaune au milieu d'une nuit opaque.

Torp-torp. Torp-torp. Torp-torp. Son cœur s'accélérait de plus en plus.

Annabel eut l'impression que son arme n'était plus aussi menaçante, que son canon tremblait.

Sa respiration était contenue, elle s'efforçait d'inspirer et expirer lentement, même si son corps réclamait plus d'air. Elle ne devait pas faire de bruit.

Elle avança.

Deux mètres.

Une goutte tomba dans de l'eau sur sa gauche.

Elle braqua son Beretta aussitôt vers l'obscurité.

Aucun son. Elle ne voyait rien.

Annabel déglutit et reprit sa direction.

Quatre mètres.

L'autre pièce se rapprochait.

Elle pouvait y apercevoir une table de camping assez réduite. Et des aquariums avec de la terre dans le fond et... Ça n'était pas tout à fait des aquariums, remarqua-t-elle.

Évidemment, ce sont ses terrariums ! hurla une voix dans son esprit.

De là où elle se trouvait, Annabel ne parvenait pas à discerner les araignées à l'intérieur.

Puis elle se rendit compte qu'ils étaient tous ouverts. Et tous vides.

Immédiatement, Annabel scruta tout autour d'elle.

Son arme ne pointait plus dans l'alignement de ses pas, mais sur le ciment du sol.

Cette fois son corps s'était affolé. Elle ne parvint plus à contenir sa respiration et avala l'air à grandes goulées, trahissant encore plus sa position.

Et Annabel y alla.

Elle entra dans le vivarium de Constance.

Des fausses plantes recouvraient la moindre parcelle, le même faux lierre que dans l'escalier tapissait les murs depuis le plafond, et dégringolait, parfois au beau milieu de la pièce ; l'atmosphère était plus proche d'une jungle que d'un sous-sol en pleine ville.

Le soupirail, lui aussi, disparaissait en partie derrière une forêt de tiges.

Toutes ces feuilles vertes, tous ces recoins tortueux, autant de tanières potentielles pour les araignées qui n'étaient plus derrière leur paroi de verre.

Le souffle fébrile, Annabel se tourna pour embrasser tout le repaire de Connie d'Eils d'un seul regard.

Pour tomber nez à nez avec son corps.

Dépecé.

Du cou jusqu'aux mollets, une peau flasque et grasse était accrochée à une patère. Annabel comprit en s'approchant.

C'était un costume de latex, une combinaison qu'on pouvait enfiler pour faire croire que l'on était bien plus gros qu'en réalité, comme dans ces films avec Eddie Murphy ou Robin Williams.

Connie d'Eils était aux yeux de tous une femme réservée, grosse et mal dans sa peau. Le soir, en enlevant sa perruque et sa deuxième peau, elle redevenait Constance, une femme sportive, au physique troublant, terriblement androgyne.

Et Annabel avisa la fente derrière le costume. Une autre ouverture, en partie masquée par la peau et par les rideaux de végétation.

Annabel recula d'un pas pour l'ouvrir de moitié.

Une odeur aigre l'assaillit d'un coup. Il y avait une dernière salle au-delà. Des étagères soutenaient des bocaux juste à côté de l'entrée.

Et au centre, allongé sur une table, reposait Joshua Brolin. Il n'était maintenu par aucun lien. Ses yeux étaient ouverts.

Fixant le plafond avec une parfaite immobilité. Annabel bloqua ses hanches tandis qu'elle s'apprêtait à se précipiter sur lui. C'était ce qu'on attendait d'elle.

Plutôt que de foncer, elle fit volte-face pour inspecter ses arrières, le puits de plantes et ses multiples recoins. Personne.

Il ne restait plus qu'une possibilité : Connie d'Eils se trouvait avec Brolin, plaquée derrière la porte, ou attendant sous la table.

Elle pouvait aussi être dans les ténèbres de la première salle, là où tu ne voyais rien ! Non, ça n'avait aucun sens, elle aurait attaqué en voyant Annabel passer, elle aurait pu la surprendre aisément.

Le spectre de la mort était juste là, de l'autre côté, guettant ses mouvements, la détective en était sûre. Elle frapperait quand Annabel contrôlerait l'état de Brolin. Oui, c'était ça, lorsqu'elle lui tournerait le dos.

Brolin qui ne bougeait plus.

Non, il n'est pas mort ! C'est une apparence, c'est encore ce produit, cette toxine ! se répétait la jeune femme pour se convaincre.

Elle devait agir.

Annabel repéra un des bocaux avec l'étiquette « SOUDE » sur l'étagère à l'entrée de ce cachot où gisait Brolin. Elle prit sa décision en un instant.

Et s'élança.

Elle donna de toutes ses forces un coup de pied dans la porte à demi-ouverte pour qu'elle vienne heurter le plus violemment possible ce qui se trouvait derrière. Dans le même élan, elle attrapa le bocal de soude de sa main libre et le jeta sous la table pour arroser toute la portion où Connie d'Eils était susceptible de s'être cachée.

Le verre se brisa et son contenu se répandit tout autour.

Annabel était déjà trois enjambées plus loin, les épaules collées contre la paroi pour ne pas craindre ce qu'elle ne pouvait voir venir.

Son canon fouillait à toute vitesse la pénombre, droite, gauche, par terre. Annabel fit une flexion pour braquer le dessous de la table.

Personne.

Et si le tueur s'était déjà échappé ? Avec le choc, la porte avait rebondi et s'était presque refermée.

La jeune femme vint au chevet de Brolin. Il était figé dans l'absolu. Le détective privé était mort. Annabel arrivait trop tard.

Non, elle refusait d'y croire. C'était encore un tour du tueur, de Connie, elle l'avait empoisonné à la tétródotoxine, elle ne pouvait l'avoir tué. Elle n'aurait pas pris ce risque tant qu'Annabel n'était pas arrivée, pour s'assurer qu'elle n'avait pas prévenu la police. Brolin aurait pu, dans le pire des cas, lui servir d'otage.

Annabel posa sa main sur le front du détective privé. Il était chaud.

Les émanations de la soude commençaient à lui piquer les yeux. Il fallait sortir.

La jeune femme comprit soudainement pourquoi elle ne croyait pas à cette mort. Ce que son esprit n'avait pas tout de suite analysé, ses sens l'avaient fait.

Les yeux de Brolin s'humidifiaient de plus en plus. Des larmes se formaient. Il réagissait aux vapeurs de soude.

On lui avait injecté juste ce qu'il fallait de toxine pour le paralyser, pas pour le tuer.

Une joie sans borne envahit Annabel, elle eut envie de hurler tant elle avait besoin de vider son trop-plein d'émotion.

Pourtant elle n'en fit rien.

Tout sourire s'effaça sur-le-champ.

Son cœur tressauta dans sa poitrine, triplant de vitesse d'un coup.

Il y avait une tache noire entre les lèvres de Brolin. Un minuscule corps aux articulations multiples qui se trémoussait.

Annabel l'identifia sans peine, à cette espèce de sablier rouge sur son abdomen.

Une veuve noire était posée à l'envers entre les lèvres du détective privé. Pincée sur le dos par son abdomen, l'araignée ne parvenait pas à se redresser. Elle ne pouvait fuir.

Ni mordre.

Pas tant que le privé n'esquisserait pas le moindre mouvement avec sa bouche. Et tant qu'on ne le déplacerait pas.

C'était l'une de ces créatures particulièrement dangereuses. Mortelle.

Annabel se contraignit à calmer sa respiration. Ça n'était pas si grave. Avec un objet adéquat et un peu de temps, elle pourrait saisir l'arthropode et l'enlever. Il suffisait d'être concentrée.

Un geste franc et précis.

Il y eut une seconde où Annabel fut emplie d'espoir. Jusqu'à ce qu'elle remarque l'odeur. Un parfum agressif, de plus en plus diffus dans le sous-sol. Et elle comprit.

Finalement, Connie d'Eils allait avoir le dernier mot. Annabel et Joshua étaient pris dans sa toile. Toute la maison allait sauter. C'était l'odeur du gaz.

Annabel observa alors la danse narquoise de la flamme de la bougie posée sur le sol.

Annabel se jeta sur la bougie, elle tomba dessus sans ménagement pour l'étouffer. Son Beretta glissa hors de sa main. *Il y a une autre bougie ! Devant les plantes !* La respiration du feu siffla d'un coup. Un infime temps où le silence est plus lourd que toute vie. Puis le déchaînement des enfers.

Une déferlante monstrueuse de flammes bleues balayant tout sur son roulis. L'éruption éclata depuis le haut des marches de la cave.

Porté par l'oxygène qu'il engloutissait aussi vite, le feu ravagea la première salle et s'engouffra dans la seconde.

Annabel força sur ses bras pour pivoter et repousser la porte.

Elle était en train de se relever lorsque les effluves de gaz qui avaient pénétré dans la pièce se matérialisèrent. Des rubans de souffrance lapis-lazuli dévoilèrent une arabesque complexe et destructrice.

Le gaz s'enflamma et prit la forme d'une âme torturée, cherchant à tout prix à se frotter à toute existence pour la ronger.

Annabel s'élança vers Brolin pour couvrir son corps.

Une grosse bouffée de chaleur les étouffa mais le feu les épargna. Le gaz ne s'était presque pas propagé ici.

Annabel se retrouva sur Brolin, le nez à quelques centimètres de la veuve noire. Celle-ci était sur le point de parvenir à se retourner. Elle était très animée, et Annabel devina qu'elle mordrait dès qu'elle le pourrait, son agressivité décuplée. Elle injecterait son venin mortel dans le visage de Brolin.

Le gaz enflammé ondulait au plafond en un serpent in de saphir phosphorescent.

La jeune femme ne tergiversa pas plus longuement. Elle passa les mains sous son débardeur pour arracher l'une des

armatures de son soutien-gorge puis lissa le fil de fer pour s'en servir comme d'un crayon. Au-dessus de Brolin, elle approcha l'extrémité de son instrument improvisé des lèvres du privé et d'un geste brusque, elle frappa le parasite menaçant.

L'araignée s'élança pour se perdre quelque part dans le fond de la salle.

Annabel relâcha sa respiration. Il n'était pas temps de crier victoire pour autant.

La chaleur montait en flèche et de l'autre côté de la porte, un ouragan de flammes leur barrait la sortie.

D'ici quelques minutes, la porte céderait et bientôt le sous-sol dans son intégralité serait ravagé par l'incendie.

Le soupirail.

Il se trouvait dans l'autre pièce. Leur unique chance de survie.

Annabel prit Brolin par les épaules et le secoua sans grand espoir. Elle crut discerner un mouvement dans ses pupilles. Il fallait le porter.

Annabel chassa toute tentative de raisonnement. Si elle commençait à énumérer les contraintes, ils mourraient là.

Elle tira Brolin pour le redresser et le prendre sur ses épaules.

Annabel était une femme sportive. Parmi les plus doués des détectives de Brooklyn. Elle s'entraînait beaucoup, en particulier depuis la disparition de son mari.

Mais traverser une salle enflammée avec près de soixante-dix kilos sur le dos était au-dessus de ses capacités.

En temps normal.

L'adrénaline se propagea dans son sang comme des millions d'étincelles clignotant au même moment.

La rage bouillonnant dans son esprit se déversa le long de ses nerfs.

Et elle porta Brolin.

Les boules de feu étaient en train d'éclore partout autour d'eux, comme une cohorte de démons hurlants, menaçant la jeune femme de leurs langues incandescentes.

Annabel brisa le soupirail à coups de coude, s'enfonçant des triangles de verre dans les chairs.

Elle parvint à hisser le corps de Brolin au-dehors.

L'air frais s'engouffra un court instant sur elle avant d'être immédiatement repoussé.

Annabel agrippa les rebords de l'étroite ouverture.

Elle tira sur les muscles de ses bras tandis que plusieurs mèches des ses cheveux prenaient feu.

Une gueule ardente s'ouvrit derrière elle au travers d'une autre explosion. Une bouche énorme, tous crocs dehors, avec l'unique but de la dévorer.

Le visage brûlant fondit sur elle.

Annabel sortit la tête à l'extérieur et poussa de toutes ses forces pour jaillir le plus loin possible.

La nuit fut alors ballottée par un éclat fulgurant tandis que les flammes se précipitaient dehors pour attraper les jambes de la jeune femme.

Elles se rétractèrent sur le vide.

En rugissant.

Etendue sur la pelouse, Annabel aspirait l'air avec avidité. Il lui semblait qu'il n'avait plus fait aussi frais depuis des semaines. L'oxygène était délicieux, fluide et satiné dans sa gorge.

Annabel toussa, la fumée lui encombrait encore les bronches.

Elle roula sur le côté en laissant échapper un gémissement de douleur. Du repos, dormir. Dans de l'eau, oh, oui, dans de l'eau pour que son corps flotte, qu'il n'y ait aucun contact rêche sur sa peau sensible et que tous ses membres puissent se délier.

Sa main attrapa celle de Brolin. Les doigts du privé frémirent et se resserrèrent un peu.

Soudain, Annabel prit conscience du lieu et des circonstances.

Elle grimaça en se mettant à genoux et en cherchant son arme.

Le Beretta était resté en bas, dans la fournaise. Annabel sonda le jardin tout autour d'eux. Elle vit le portail ouvert.

Il n'y avait plus aucune voiture garée devant le garage. La Toyota était partie.

Plusieurs badauds s'approchaient progressivement de la maison en feu, sans pour autant quitter le trottoir.

Puis un couple se précipita sur Annabel et Brolin.

Annabel entendit des mots lointains, sans parvenir à s'y intéresser.

« Oh mon Dieu, vous allez bien ? » ; « Quelqu'un a appelé les secours ? » ; « Madame, madame, ça va ? » ; « Il y a quelqu'un d'autre à l'intérieur ? »...

Des tours tremblantes se formèrent sur les flancs de la maison, de hauts donjons noirs de fumée. Ça crépitait, sifflait, bourdonnait à mesure que le feu dégustait la bâtisse par ses entrailles.

Annabel se laissa retomber en arrière.
Elle fixa le ciel percé de brillants languissants.
Le tueur s'était enfui. Connie d'Eils leur avait échappé.
Annabel n'en ressentait ni colère ni frustration. Pas même
une pointe d'abattement. Ils étaient vivants, l'important était là.
Annabel serra la main de Brolin dans la sienne, et demeura
immobile jusqu'aux premières sirènes.

Constance – dite Connie – d'Eils avait épousé William Abbocan en 1995.

Parmi les renseignements que Larry Salhindro et les inspecteurs travaillant sur l'affaire avaient glanés, se trouvait quelque part le nom de jeune fille de Constance Abbocan. Il aurait suffi qu'Annabel ou Brolin tombe sur ce nom pour faire le rapprochement avec la jeune femme qui exerçait à NeoSeta.

Tôt ou tard, la cellule d'inspecteurs aurait relevé la coïncidence, très certainement lorsqu'ils auraient approfondi la piste des « spécialistes des araignées ». Mais la réalité en avait décidé autrement.

Des données que Salhindro avait récupérées sur Constance, l'ensemble fut confirmé plus tard par les différents témoins, médecins, psychiatres et les rares personnes qui l'avaient côtoyée.

Elle n'était ni folle, ni sadique, ni animée de pulsions destructrices.

Sa vie n'était pas celle que l'on pouvait retrouver chez beaucoup de tueurs en série.

C'était une femme comme tout le monde.

Peut-être un peu plus névrosée que la moyenne... Et encore, cela restait à prouver.

Mal dans sa féminité, doutant d'elle pour un rien, elle s'était épanouie davantage en rencontrant l'amour de son mari, puis avec sa grossesse. Jusqu'à cet accident de voiture. Elle y avait perdu de ses organes. De sa féminité. Et toute confiance par la même occasion.

Son mari était responsable de l'accident. Ensuite, il n'avait rien fait pour empêcher qu'on lui prenne son enfant et tout espoir d'en avoir un autre, un jour. Les docteurs qui s'étaient succédé, des hommes, avaient tous fait en sorte qu'elle soit à jamais détruite. Ils l'avaient vidée. De sa vie. De ses espoirs.

Qu'était-elle après ça ? Elle qui s'était construit une confiance dans le regard de son amour, comment pouvait-elle se reconstruire ensuite ? Cet homme qui était son mari, à qui elle ne pouvait pardonner, et dont les yeux ne reflétaient plus son image à elle.

Elle avait tout perdu.

« Le délire de perte », selon les guérisseurs de l'âme humaine.

Elle avait « décompensé », disaient-ils aussi.

C'était comme de fuir la réalité, lui avaient-ils expliqué.

Constance ne partagea jamais cette vision. Justement, elle aurait tant voulu pouvoir la fuir, cette réalité. Pour elle, la souffrance était quotidienne, pas une douleur physique, non ; c'était plutôt comme d'avoir une rayure au cœur, une rayure qui fait toujours sauter au même endroit les mêmes sentiments, et d'être condamnée à ressentir cette amertume qui s'était logée dans le sillon, sans arrêt. Ça, c'était bien réel.

Jour après jour, elle dut vivre au travers de cette amertume qui transformait tout en aigreur.

Elle travaillait à la base militaire et n'avait pas beaucoup de contact avec les autres, elle n'en eut presque plus aucun après l'accident. Dès qu'elle sortait, pour faire des courses ou même prendre l'air, elle croisait tous ces gens insouciantes, ignorant la fragilité de l'être, ils passaient devant elle sans qu'elle existe, presque méprisants.

De leur mépris naquit sa haine.

Et puis il y avait son mari.

Elle ne supportait plus de le voir du matin au soir. Il agissait sur elle comme un flash-back perpétuel, lui jetant au visage tout ce qu'il n'avait pas fait. Elle le voyait à présent tel qu'il était vraiment : le pantin de son égoïsme, de ses désirs à lui.

Il avait su profiter d'elle lorsqu'elle était femme, pour l'ignorer dès lors qu'elle était devenue cette... chose. La Chose.

Sans sexe. Sans possibilité de transmettre la vie à l'image de n'importe quelle autre créature terrestre.

Elle qui ne s'acceptait pas complètement avant l'accident, n'était tout simplement plus.

C'était pour cela qu'elle ne devait plus ressembler à un archétype particulier. Elle ne devait plus avoir de cheveux, ni poils, plus aucune féminité. Elle n'était plus femme. Ni homme. Elle devait faire du sport, de la musculation, pour être forte. C'était sa seule arme de défense, contre les autres. Ces hommes manipulateurs ou inutiles. Et ces femmes qu'elle jalousait pour leur capacité à être des femmes et aussi parce qu'elles spoliaient ce don en se compromettant avec les mâles...

Peu à peu, Constance avait découvert la vérité.

Elle était juste sous ses yeux depuis toutes ces années.

Il fallait prendre la nature comme modèle.

Pas ces espèces animales récentes, les mammifères. Mais les espèces qui avaient survécu aux cataclysmes, à la nuit des temps.

Les araignées en faisaient partie.

Quatre cents millions d'années qu'elles arpentaient le globe sans défaillir, même lors de la disparition des dinosaures.

Le modèle était là. Infaillible.

Solitaire, indépendante, et armée pour se défendre.

Le mâle n'était toléré que lors de la reproduction.

Constance avait trouvé la vérité. Sa passion devint son guide.

Son mari l'avait fait interner, ultime trahison – il était mort avant qu'elle puisse sortir, ce salaud – et il y avait eu la rencontre avec Trevor Hamilton.

Sur le coup, elle n'avait pas désiré cette « amitié ». Cependant le regard qu'il portait sur elle était étrange. Il ne la convoitait pas, il cherchait sa protection, son affection.

Constance l'avait aidé. Et il l'avait aidée en retour.

Il avait accepté de donner son sperme sans savoir ce qu'il deviendrait.

Un artefact hautement symbolique.

C'était par son biais qu'elle avait eu l'idée d'une fausse piste, pour les flics, pour les leurrer. Lorsqu'il lui avait parlé de son collègue, ce Suberton, qui avait fait de la prison. Il avait fallu le neutraliser avant de lui trancher le pouce pour avoir son empreinte. Et puis le lien professionnel Suberton-Trevor Hamilton liait d'une certaine manière Trevor aux meurtres,

en plus de sa semence. S'il le fallait, il pouvait servir de bouc émissaire – ce qui s'était passé d'ailleurs.

Connie avait semé des fausses pistes tout autour d'elle. Jusque dans son ancienne maison. Dans le cœur de l'arbre, là où dormait le squelette calciné... Avec un morceau de carte d'identité l'identifiant comme Constance Abbocan. Il avait suffi de trouver une femme, et de la brûler. Que c'était simple finalement... Connie avait enlevé la maîtresse de Jeremiah Fischer – celui sur qui elle avait essayé la tétrodotoxine avant de maquiller le meurtre de sa femme en suicide. Ainsi, le trio éliminé, il ne restait plus rien aux flics.

C'était génial.

Trevor lui permit de mettre la touche finale à son plan : les doubles des clés pour pénétrer chez ces *gens* qu'il fallait guider. Ces crétins.

Les meurtres étaient une nécessité.

Le monde ne comprenait pas, il était comme un enfant qu'il faut parfois mettre sur les voies.

C'est ce qu'elle avait fait. Distiller son message pour que, peu à peu, la population comprenne.

Mais elle n'allait pas non plus se sacrifier pour tous ces aveugles hautains. Elle avait fait ce qu'il fallait, puis la Chose était morte.

Aux yeux des flics.

Merci Gloria.

Poser le canon sur sa peau.

Gloria avait fermé les yeux. Elle n'avait pas tenté de se débattre, elle avait aussitôt su que c'était fini.

La Chose avait tout simplement posé le canon sur le bas de son visage, à l'entrée de la bouche.

Et appuyé sur la détente.

Le crâne avait sauté, répandant une myriade de fragments rouges, des tissus, du sang, et de la cervelle.

C'était parfait. Du moins pour préserver les apparences, pour gagner du temps.

Pourtant, il avait fallu que ce détective privé vienne mettre son nez dans ses projets.

Peu importait à présent. Elle était libre.

Ce soir, nous sommes le vendredi 21 juin.

La Chose est morte. Et Connie d'Eils roule vers le sud. L'est et l'ouest sont trop impliqués, l'un est naissant, l'autre crépusculaire, trop de certitude dans ces directions. Mais le sud est bien pour elle. Il ne prend pas position, il descend, il coule, comme de l'eau dans son lit. Et Connie s'y laisse porter. Oui, le sud c'est bien pour elle. Et qui sait ? Peut-être que tout au bout de la route, celle-ci s'élargit, et comme les rivières, elle se jette dans un océan...

Connie serre son volant en pensant à tout cela, la poitrine gonflée de toutes ces images.

Bientôt, elle aussi ne sera plus.

Si tout se passe bien, elle pourra se procurer une nouvelle identité. Celle-ci est trop risquée maintenant. Une nouvelle vie.

Avec ses propres préceptes pour toute conduite. À cet instant, Connie est sur l'autoroute 5. Et parce qu'elle ne contrôle pas ses pensées, le disque de la vie se remet à tourner. Les émotions l'enivrent.

Le soulagement, le réconfort, un soupçon de joie naît sur le bord de son cœur. Puis toute cette vie arrive à la rayure. Le disque saute. Et l'amertume vient corrompre la mélodie. Connie conduit en silence sur l'autoroute. Et elle pleure. On ne l'attrapera pas. Jamais, ça elle le sait. Et elle roule vers le sud.

Larry Salhindro apprit la nouvelle un peu après minuit.

Il se rendit sur les lieux de l'incendie pour entendre qu'une femme et un homme avaient été transférés à l'hôpital Providence Medical Center.

Boudiné dans son jogging trop petit, il se fraya un passage en montrant à tout va son badge d'officier de police.

Annabel et Joshua étaient dans la même chambre, la jeune femme l'avait exigé avec un aplomb que nul n'osa contrarier.

Elle était brûlée au deuxième degré sur le bas du dos et au troisième sur les bras. Malgré tout, elle offrit un sourire franc au gros flic lorsqu'il se précipita dans la chambre.

Il ne s'étonna pas de trouver la jeune femme allongée à côté de Brolin. Un goutte-à-goutte était relié au coude du détective privé qui cligna des yeux à l'arrivée de son ami.

Annabel avait vu juste, Connie d'Eils avait injecté une dose infime de son mélange à base de tétrodotoxine, dans le but de le paralyser.

Avait-elle hésité à le tuer ? Annabel en doutait, puisque le gaz était là pour ça. Elle avait voulu jouer avec lui, l'araignée entre les lèvres en témoignait. D'autant que, pendant toute l'opération, Brolin n'avait jamais perdu connaissance, l'un des effets de la tétrodotoxine étant justement de plonger sa victime dans un « coma physique » mais aucunement mental, à condition d'être éveillé au moment où la toxine faisait effet.

Lentement, Brolin reprenait le contrôle de son corps.

Des gazes stérilisées recouvraient ses avant-bras aussi, le feu ne l'ayant pas épargné.

Salhindro resta là pendant une heure à parler doucement avec Annabel. Essentiellement de cette terrible soirée.

Puis Brolin bougea un peu plus pour finalement tenter de s'asseoir.

Il y parvint presque mais Annabel l'aida à se rattraper lorsque son bras droit ne répondit pas. Il effleura la joue de la jeune femme.

En forçant, il parvint à mouvoir le membre récalcitrant. Lorsqu'il observa Annabel, ses premiers mots furent doux, chuchotes :

— Tu sens le feu de cheminée, dit-il avec le sourire. Salhindro s'emporta d'un rire franc. Annabel se contenta d'une courbe à peine dessinée à la commissure des lèvres.

Brolin leur expliqua comment il était remonté à Connie d'Eils.

Il leur rapporta son doute concernant l'emploi du temps de Gloria Helskey qu'il avait aperçue le matin même à NeoSeta, le coup de fil à Donovan Jackman et les renseignements obtenus à grand-peine.

Gloria Helskey n'avait pas pris son après-midi, mais elle était partie relativement tôt après un coup de téléphone. En revanche, il y avait bien une employée que Brolin connaissait qui avait pris son après-midi entier, il s'agissait de Connie d'Eils.

Et subitement, toute la mécanique s'était ébranlée dans les méandres psychologiques du détective privé. Connie d'Eils.

Comment savait-il que Gloria Helskey travaillait pour l'armée auparavant ? Connie le lui avait dit. Elle avait attiré sa suspicion sur le personnel de NeoSeta pour détourner l'attention d'elle-même. Cette même Connie qui se maquillait trop – *comme pour se cacher, pour dissimuler d'immenses cernes également*. Connie qui manipulait les araignées en laboratoire sans aucun problème, en particulier les Nephila – *les Nephila, exactement l'espèce qui permet d'obtenir le fil de soie nécessaire à envelopper les cocons*. Connie la timide qui n'ose pas trop parler, se lancer, s'assumer – *parce qu'elle surveille le moindre mot qu'elle dit pour ne pas se trahir et pour paraître au-dessus de tout soupçon*. Brolin était venu à elle, pour son investigation, il avait soulevé son intérêt – et pour cause ! – avant qu'elle ne trouve un prétexte pour le revoir, pour qu'il lui parle de l'enquête, de ce qu'il savait. Elle avait choisi de lui donner une information importante – c'était le seul moyen

de l'attirer et de l'approcher – sur les fameuses Nephila, ces araignées que l'on peut « traire ».

Car si elle était le tueur, elle s'était introduite chez lui, dans son bureau, avait certainement lu ses notes pour comprendre que Brolin pourrait tôt ou tard découvrir qui elle était vraiment. Elle devait le surveiller de plus près, suivre l'avancement de ses recherches.

Elle n'était en aucun cas cette fille perdue qui donne un peu de piment à son existence en aidant un détective privé.

Autant de doutes qui lancèrent Brolin sur sa trace. Donovan Jackman avait accepté à contrecœur de lui donner l'adresse de Connie d'Eils, et le privé était parti sur place pour se faire une idée plus précise.

Il avait pris un risque et en avait payé le prix.

Grâce à leurs informations croisées, la suite était déductible de tous à présent.

Connie d'Eils avait voulu brouiller les pistes, avec toute une mise en scène visant à transformer Gloria Helskey en coupable toute désignée. Gloria était partie plus tôt suite à un coup de téléphone, certainement Connie l'attirant dans son piège. Elle avait enfermé Gloria quelque part le temps d'aller déposer le nouveau cadavre avec la voiture de la chef de projet, tout en prenant soin de se faire remarquer. Puis de maquiller son meurtre en suicide.

Consciente de la fragilité de son plan, Connie avait préféré mettre le feu à la ferme de Gloria pour faire disparaître un maximum d'éléments. Il était à parier qu'on retrouverait dans les décombres plusieurs terrariums, censés faire croire que c'était là que Gloria élevait ses Nephila pour en prélever la soie.

Connie d'Eils avait pris soin de raser Gloria ; elle devait espérer qu'on retrouverait le cadavre chauve dans des ruines fumantes, un revolver à la main, et qu'on conclurait à un suicide.

C'était un plan culotté et qui pourtant était susceptible de marcher.

À condition que les enquêteurs ne remarquent pas que le feu avait été allumé *après* la mort de Gloria, ce qui reposait tant sur les compétences des investigateurs que sur la chance.

D'un autre côté, Connie d'Eils avait manipulé Brolin pour qu'il puisse confirmer que Gloria Helskey était le tueur. Car Gloria avait travaillé à la base militaire où tout avait commencé, et était une spécialiste des araignées. Tout se recoupait. Elle devenait le coupable parfait.

Connie avait bien préparé son coup.

En dehors de l'intervention de Brolin chez elle.

Son plan n'était pas infaillible mais pouvait lui offrir un peu de temps pour s'enfuir. Et il avait fonctionné.

Paradoxalement, c'était cette multitude de petites imperfections qui rendaient Connie d'Eils un peu plus humaine aux yeux de Brolin.

Le privé était épuisé.

L'hôpital était calme, invitant au repos. Annabel avala un autre comprimé contre la douleur.

Salhindro leur confia des nouvelles rassurantes sur l'état de Lloyd Meats. L'inspecteur était installé dans une chambre d'hôpital non loin d'une fillette qu'il semblait connaître, et Meats en était ravi.

Puis Salhindro s'en alla avec un clin d'œil.

Des résidus de nuit palpitèrent sur la chambre pendant qu'Annabel et Brolin évacuaient peu à peu la nervosité et la tension qui les maintenaient sur la brèche.

Puis l'aube se leva enfin, sur deux silhouettes endormies l'une contre l'autre.

Deux corps fragilisés.

Aux premiers rayons du soleil, ce matin-là, Dan Leroy était déjà debout. Il avait même englouti tout son petit déjeuner, pris sa douche et se dirigeait vers sa voiture. C'était son week-end de garde, il devait aller travailler, que ça lui plaise ou non.

Il ignora l'ascenseur et dévala les marches des quatre étages de son immeuble pour rejoindre la rue et sa voiture. Il s'installa derrière le volant tout en remarquant qu'il faisait déjà chaud. Qu'est-ce que ça allait être d'ici quelques heures ! Dan mit le contact et alluma la radio pour se tenir compagnie lors du trajet jusqu'à l'hôpital.

Il roula doucement jusqu'à rejoindre l'autoroute où il accéléra.

Tout de même, quelle canicule il y avait en ce moment ! Et on venait tout juste de rentrer dans l'été ! Que leur réservaient juillet et août ? C'était de pire en pire, le climat. Tout ça c'était la faute des hommes... Le trou dans la couche d'ozone, la fonte des glaces, et maintenant les animaux qui se comportaient bizarrement. Pas plus tard qu'hier soir, il avait entendu aux infos que plusieurs espèces migratrices se trompaient ces derniers temps en voulant retourner dans certains lieux, et elles venaient mourir ou se perdre ailleurs. Non, vraiment, on allait tout dr...

Dan vit la petite forme sur le bord de son short, à moins d'un centimètre de sa peau. Il la reconnut immédiatement. Une veuve noire.

Très dangereuse.

Un bulletin d'alerte avait été envoyé à tous les hôpitaux de la région par le Département de la santé de la ville, mentionnant une hausse impressionnante et anormale du taux de morsures par veuve noire. Il y avait une photo sur le fax. On n'y voyait pas grand-chose, mais c'était à présent suffisant pour que Dan identifie sans aucun doute l'espèce qu'il avait sous les yeux.

Elle venait de tomber de sous le volant.

L'araignée déplaça ses pattes fines et se mit à courir.

Un infime chatouillement parcourut Dan lorsqu'elle entra en contact avec la peau de sa cuisse.

Pris de panique, Dan se mit à secouer sa jambe avec frénésie.

Il hurlait.

Sur l'autoroute, sa Ford se déporta brutalement sur la droite. Puis sur la gauche.

Une berline qui tentait de le doubler à ce moment dut freiner brutalement et le conducteur perdit le contrôle de son véhicule. La berline percuta le muret de séparation et retourna aussitôt au milieu de l'autoroute.

Un pick-up lui rentra dedans de plein fouet.

Puis deux autres voitures.

Une troisième.

Bientôt, le carambolage se densifia. Une douzaine de carcasses à la tôle plissée s'emboîtaient en fumant. De la chair se mêlait aux composants synthétiques. Et quelques cris.

Dan Leroy avait réussi à immobiliser sa Ford sur le bas-côté, cinq cents mètres après l'accident. Il n'avait rien, il était indemne. Il s'en tirerait... Physiquement du moins.

*

**

Plus tard dans la matinée, Betty Chumpsey regardait les clients déambuler dans l'allée fruits et légumes du supermarché.

En fait, c'était essentiellement des clientes.

Betty les observait choisir leurs produits avec attention. Elle se fit au passage la remarque qu'il fallait regarnir le bac aux pastèques. Et les pommes avaient besoin d'être lustrées, elles ne brillaient pas assez, leur couleur verte manquait de tonus sous les projecteurs. Une bonne pomme, bien attirante, est une pomme qui a une teinte vert plastique. Un vert si beau, si chatoyant qu'il inspire la perfection. C'était ce qu'on lui avait appris lors de son embauche. Ce que les clients attendaient en entrant ici, c'était de ne pas avoir à s'embêter à choisir, si toutes

les pommes étaient parfaites, c'était gage de qualité. Pas de pommes plus petites que les autres, pas de pommes avec une tache marron sur le dessus, non, surtout pas, rien que de beaux fruits étincelants, à la couleur aussi pimpante qu'un vernis à ongles neuf. Ça, c'était *rassurant*. Parce que les fruits étaient à l'entrée du magasin, et un supermarché qui vendait de si belles pommes ne pouvait qu'avoir de très bons produits.

Betty acquiesça bien qu'elle fût seule.

Oui, elle devait remettre un coup sur ces pommes sinon elle se prendrait un sacré savon. Il fallait qu'elle retrouve ce vaporisateur qui donnait de l'éclat aux fruits, où l'avait-elle mis déjà ?

Un peu plus loin, une cliente fit un bond en arrière et se mit à hurler.

Un hurlement terrible. Très aigu, rongé par le raclement de la gorge. Un hurlement des plus sincères, de terreur. Le soir même, cette cliente reposerait sur un chariot. Avec une étiquette au doigt de pied et au poignet. Son mari et ses deux enfants pleureraient. Tout ça à cause d'une araignée.

*

**

La panique se généralisa vite à toute la ville de Portland et ses environs. Il y eut trente-huit morsures d'araignée en cinq jours, dont un peu plus de la moitié n'avait rien à voir avec la Chose, simplement des personnes mordues dans la nuit par une araignée commune et sans danger. Sur les trente-cinq mille espèces d'araignées recensées, il en existe à peine une trentaine qui soient dangereuses pour l'homme. Mais pendant plusieurs semaines, la moindre créature à huit pattes fut considérée comme mortelle.

Quatre personnes décédèrent directement des causes du venin.

Neuf autres lors de l'accident provoqué sur l'autoroute.

Deux souffrirent de paralysies partielles.

Et des milliers d'arachnophobie.

Le bilan était lourd. Il avait de quoi réjouir la Chose.

Où qu'elle fût.

Si tant est qu'elle pût le voir au travers de ses larmes.

Il redressa son museau avec un air endormi. Les pas d'Annabel dans l'escalier l'avaient tiré de sa torpeur.

Il faisait un peu plus frais que d'habitude dans le chalet. Le chien leva les yeux vers l'attrape-rêve qui tournait doucement depuis sa poutre.

Annabel posa son sac dans l'entrée et alla dans la salle de bains pour changer ses bandages avant de prendre l'avion. Elle ouvrit sa chemise qu'elle posa sur le côté et déroula le tissu qui dissimulait son bras droit.

Longtemps elle avait conservé l'image de Brolin à l'aéroport de LaGuardia lorsqu'ils s'étaient séparés l'hiver précédent. Chaque fois qu'elle y avait songé, c'était avec une pique amère. Elle avait détesté ce départ.

Aussi venait-elle de refuser que Brolin l'emmène à l'aéroport, elle avait appelé un taxi. C'était mieux ainsi. Plus tranchant. La voiture arriverait et Annabel devrait monter pour repartir là où elle vivait.

Vivait-elle vraiment là-bas, alors qu'elle se prenait à imaginer à longueur de temps la présence de Brolin à ses côtés ?

Ce qu'elle pouvait détester les adieux... Ils avaient le don de remuer ce qu'on parvenait à immobiliser tout au fond de soi à grand coup de pseudo-certitudes telles que « *c'est mieux ainsi* » ou « *de toute manière on ne peut pas faire autrement* ».

La porte de la salle de bains s'ouvrit sur Brolin. Il n'était plus au téléphone.

— Meats est sorti de l'hôpital, lui confia-t-il. Je vais le vouée soir.

Annabel l'observa dans le miroir. Il n'était pas le même.

Les ombres de ses traits n'étaient pas aussi prononcées que d'habitude. Son regard moins intense, *moins menaçant*.

— Trevor Hamilton vient d'être enterré, il n'y avait personne en dehors d'une poignée de journalistes. Ça n'a pas duré longtemps, et personne ne l'a pleuré.

Il émanait de lui une sérénité qu'Annabel ne lui connaissait pas. Pas avec cette douceur dans les prunelles. Brolin baissa les yeux sur ses épaules nues.

— Larry m'a dit qu'on n'a toujours pas de nouvelle de Constance d'Eils. Les avis de recherche sont à présent punaisés dans tous les postes de police du pays. Tôt ou tard, elle se fera arrêter.

Annabel acquiesça. Elle peinait à enrouler correctement la dernière bande sur son bras gauche, l'attelle de sa main lui compliquant la tâche.

— Laisse, fit Brolin en prenant le relais.

Son bandage terminé, Annabel remit sa chemise pour cacher ses bras blessés.

— Voilà, tu es parée pour partir maintenant, conclut Brolin. La jeune femme le fixa. Non, elle n'était pas *parée*. Elle était contrainte. Pour son autre vie, de l'autre côté du pays. Pour son boulot de détective qu'elle aimait, pour ses repères qui l'y attendaient, pour les souvenirs de son mari. Pour toutes ces raisons, elle *devait* repartir. Combien même elle souffrait déjà de cette solitude qui l'attendait. Brolin allait lui manquer.

Les mots du privé sonnèrent en elle :

« *Les femmes sont vides* », voilà ce que le tueur nous dit.

Et elle ? Qu'était-elle désormais ? Une femme vide ?

Un klaxon retentit à l'extérieur. Son taxi l'attendait.

Annabel s'aspergea le visage d'eau et sortit dans le couloir.

Elle déposa un baiser sur le crâne du chien et prit son sac.

Brolin lui tint la porte.

Annabel appliqua son index sur ses lèvres avant qu'il n'ouvre la bouche.

Elle l'embrassa avec ce doigt entre eux.

Puis elle sortit sous le soleil. Le chauffeur déverrouilla son coffre pour y mettre le sac et rentra se poster derrière son volant.

— Il y a de la place pour toi ici, dit Brolin.

Annabel se figea. Il triturait un peu nerveusement un des boutons de sa chemise, la main sur la poitrine.

— Nous pourrions faire de grandes choses ensemble, ajouta-t-il. Je crois qu'on se complète parfaitement, non ?

À quoi faisait-il allusion ? Parlait-il travail, de cette association qu'il avait déjà évoquée, de ce projet de faire d'Annabel une enquêtrice privée à ses côtés ?

Annabel avait la main sur la poignée de portière.

Elle plongea son regard dans le sien. Sous ces sourcils d'ébène, parmi les ombres de ses pupilles.

Et elle lui rendit un sourire.

ÉPILOGUE

Le ciel avait la teinte d'un bijou très pur.

La mer ondoyait paisiblement, rejetant ses vagues sur le rivage dans un roulement à la puissance rassurante. La nature avait encore le contrôle. Il est encore des choses que l'homme ne peut maîtriser.

Brolin enfonça son pied dans le sable doux et chaud.

Une sensation de plénitude le traversa.

Aussi loin qu'il cherchait, il ne parvenait pas à se souvenir à quand remontaient ses dernières vacances avec une telle paix intérieure.

Elle n'était que provisoire, il le savait. Tôt ou tard, le feu qui couvait en lui se ranimerait.

Mais pour l'heure, il savourait l'instant.

Une pochette cartonnée était ouverte entre ses jambes.

Elle contenait des journaux américains, canadiens et mexicains.

Et sur le dessus se trouvait un article découpé très récemment. Le titre était concis :

« LE PROCÈS DU FANTÔME DE PORTLAND TOUCHE À
SA FIN »

Il y était question de sa condamnation. Le verdict devait tomber sous peu. Il ne faisait aucun doute qu'il serait déclaré coupable, expliquait le journaliste, seule demeurerait la question de la peine : emprisonné à vie ou condamné à mort ?

Depuis la parution de l'article, la sanction était tombée et Brolin n'avait pourtant pas cherché à en prendre connaissance.

Il savait qu'elle serait lourde. Sans espoir pour le tueur en série, pour l'assassin de celle que Brolin avait aimée. Une brise agréable souleva l'article. Brolin ne le retint pas.

La fine feuille s'envola et virevolta au-dessus du flux aquatique qui berçait la plage.

Les journaux dans la pochette cartonnée commencèrent à prendre le vent ; Brolin posa le pied dessus pour les maintenir en place.

Il perdit contact avec l'article lorsque celui-ci chahuta la cime d'une vague au loin, l'écume blanche se confondant avec lui.

Brolin gonfla ses poumons.

Dans son dos, la végétation bruissait en rythme.

Le sel marin venait tirer les commissures de ses yeux.

Il repoussa les journaux. Pas maintenant, il n'avait pas envie de se plonger dedans tout de suite. Il aurait tout le temps dans la soirée pour les décortiquer à la recherche d'un fait divers atypique, probablement en rapport avec des araignées.

Constance d'Eils était quelque part, en liberté.

Un psychiatre célèbre venait d'étudier son cas, et avait clamé haut et fort qu'elle ne tuerait plus. Elle avait cru s'accomplir dans ses actes meurtriers pour finalement comprendre la nécessité de tuer la bête qui l'habitait, ce qu'elle avait symboliquement fait en mettant sa mort en scène via Gloria Helskey. Le psychiatre affirmait que maintenant elle referait sa vie sans être dangereuse pour autrui, qu'il ne fallait plus la craindre, juste l'arrêter.

Brolin ne partageait pas cet avis.

Il savait qu'elle n'était pas passée du mauvais côté de l'âme humaine pour en revenir indemne. Elle pourrait faire illusion quelque temps ; cependant, elle allait bientôt ressentir ce besoin d'être au travers des autres, et le meurtre en serait le moyen. Elle avait goûté l'ivresse du sang, elle l'avait recherchée, plusieurs fois. Le mobile était trop unique, son bien-être en dépendait trop pour qu'elle refasse son existence et trouve son équilibre ailleurs.

Et Brolin attendrait qu'elle ressurgisse.

En espérant qu'elle serait appréhendée bien avant, lors d'un banal contrôle d'identité routière, comme c'était si souvent le cas avec les criminels en fuite.

Brolin couvrit la pochette d'un peu de sable.

Une présence s'approcha sur sa droite.

Une femme.

Elle vint s'asseoir à côté de lui.

Sa peau était plus sombre, plus dorée, et elle portait un paréo sur son maillot de bain. Brolin examina la ligne de l'horizon. Il *l'admira* plutôt.

Cette profondeur impalpable où deux lignes pourtant parallèles dans l'infini se rejoignaient, à la frontière du possible, pour former un flou azuré. Aucun nuage en vue.

Et pour la première fois depuis bien longtemps, Brolin réalisa qu'il ne voyait pas en l'horizon un mur tranchant et imperméable mais l'absolu des lignes de perspective, le lointain et les vents courant vers un ailleurs.

Alors ses yeux se plissèrent, sa bouche s'entrouvrit pour creuser les rides de son visage, celles d'un sourire. Le sourire d'un homme usé.

Il voyait le champ des possibles.

Lorsque le soleil s'enflamma pour coucher avec la terre, il souriait toujours. Il avait devant lui un horizon d'espoirs. Sa main se posa sur celle d'Annabel.

GÉNÉRIQUE DE FIN

Cette trilogie qui s'achève aura demandé environ quatre années de travail. Mais sans l'aide d'un certain nombre de personnes, il en aurait fallu le double ! Voici donc les professionnels, connaissances et amis, qui ont apporté leur savoir et leur support :

Producteur et soutien : Michel Lafon.

Direction littéraire : Huguette Maure.

Précieuses relectures(ssss... !) et conseils littéraires : Françoise Clausse.

Relectures(ssss...), encouragements et motivation : Claire.

Relecture et communication : Frédéric.

Aide à la documentation : Sébastien.

Soutien moral, encouragements : ma famille et mes amis bien sûr.

Ont contribué (parfois sans le savoir, merci à leurs cours) à m'aider dans les recherches techniques (médecine légale, psychiatrie criminelle, etc.) : J.D. ; R.R. ; L.M. ; Dr M.D. ; Dr D.L. ; Dr P.F. ; Dr G.S. ; M.C. ; J.L.C. ; J.L.V. ; Dr C.R. ; ainsi que Stéphane Bourgoin qui m'a permis, au tout début, de savoir par où commencer, et Chloé Schlesinger pour les informations sur la psychologie. Si, malgré mon attention, il y avait la moindre « erreur technique » dans cette trilogie, elle ne saurait être de votre fait, j'en porterais seul le blâme.

Deux amis romanciers m'ont soutenu et m'aident à me construire en tant qu'auteur : Jean-Luc Bizien grâce à nos discussions ; et Christian Lehmann avec ses conseils, nos déjeuners hebdomadaires me sont salutaires ! Que Margaux et tout le monde aux éditions Michel Lafon soient remerciés pour leur travail et leur détermination ; dans les heures creuses, c'est votre entrain qui me redonne l'énergie nécessaire pour repartir.

Enfin, l'étincelle qui a donné vie à tout cela n'aurait pu être sans un souffle de chance, et ce souffle, je le dois à deux amis :

Alexis et Vincent. J'espère un jour pouvoir être à mon tour le vent porteur par-dessus votre épaule, pour vous aider dans vos idéaux.

L'écriture des romans s'est effectuée à Edgecombe, mon havre d'imaginaire.

FIN

Post-scriptum

Ainsi s'achèvent *Maléfices* et par là même les aventures de Joshua Brolin. J'espère que cette variation en trois opus sur l'enquête policière vous aura satisfaits, au moins divertis, j'en serai alors comblé.

L'essentiel de la documentation amassée pour l'écriture de ce livre est absolument vrai, il ne s'agit pas de science-fiction, notamment en ce qui concerne la production de soie d'araignée par le lait de mammifère, c'est en phase de développement. Jusqu'où ira-t-on ? Les effets de la tétrodotoxine sont réellement ceux décrits ici, c'est en voulant percer les mystères du vaudou et des fameux zombis qu'un ethnobotaniste a découvert les effets foudroyants de cette toxine. Que les arachnophiles me pardonnent d'avoir ici dépeint les araignées comme des créatures terrifiantes, c'est une peur courante, bien trop tentante pour un romancier... Une dernière chose, pour clore la parenthèse sur la documentation, qui vous fera peut-être frémir : cette histoire d'élevage à Madagascar, tout ça est entièrement véridique !

Il reste enfin un dernier point que nous devons aborder ensemble.

En effet, il est un élément qui n'aura pas échappé à certains et qui concerne le « tout », la trilogie dans son ensemble, en particulier défini au travers du choix des saisons.

L'Âme du Mal se passe pendant l'automne, c'est un roman mélancolique, c'est l'histoire d'une mort, la chronique d'une nostalgie annoncée... *In Tenebris* prend place pendant l'hiver, on y découvre un nouveau Brolin, un fantôme parmi les vivants, où les émotions sont en berne, c'est avant tout l'histoire d'une stase... Quant à *Maléfices*, vous l'avez lu, il se déroule à la fin du printemps (le final a lieu le 21 juin, date hautement symbolique, bien sûr, du passage à l'été...), c'est un nouvel espoir, le

cheminement vers le soleil... C'est certes simple, mais direct. Pour quand le dernier roman de la série, la dernière saison, pourriez-vous me dire ? Jamais. L'épilogue de *Maléfices* en est un prologue évident.

Il appartient à chacun de vous, désormais, d'en écrire la suite.

Tout cela n'a été qu'une incursion dans une vie, un tremplin pour notre esprit à tous, j'ai disposé les limites, insufflé les bases, c'est à vous d'imaginer, de comprendre, quel sera l'avenir de Joshua Brolin... Personnellement... je ne peux que pudiquement tirer le rideau et le laisser vivre ce qu'il va vivre... sans moi.

Je travaille aujourd'hui sur un nouveau thriller, avec de nouveaux personnages qui, je le souhaite, vous ouvriront bientôt leurs portes.

Pour finir, je sais que beaucoup d'entre vous auraient voulu savoir ce qu'est devenu le mari d'Annabel... Vous l'apprendrez un jour, c'est promis, dans une autre histoire bien différente, mais après tout, le monde est petit et ce qui était autrefois au premier plan peut devenir un personnage secondaire dans une autre histoire, et inversement, c'est ça aussi la vie... et l'écriture, un changement de perspective.

Mais chut...

À bientôt,

Maxime CHATTAM Edgecombe, le 14 octobre 2003.